Les Misérables en Français Contemporain en Cinq Volumes.

Victor Hugo.

Adaptation de Laurent Paul Sueur.

Tant qu'il existera, par le fait des lois et des coutumes, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine, tant que les trois problèmes du siècle (la dégradation de l'homme par le travail servile, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par l'absence d'éducation) ne seront pas résolus, tant que, dans certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible, en d'autres termes, tant que l'ignorance et la misère régneront sur terre, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.

Hauteville House, Le premier janvier 1862.

Les Misérables en Français Contemporain
en Cinq Volumes
by Laurent Sueur

Copyright © 2024 Laurent Sueur.
All rights reserved.

No part of this book may be reproduced
or used in any manner without the prior written permission
of the copyright owner, except for the use
of brief quotations in a book review.

To request permissions, contact the publisher at
l.sueur@yahoo.com

Ebook: ISBN 978-2-9595124-4-5

First ebook edition: July 2024.

Edited by Laurent Sueur.

Laurent Sueur
1 B rue Alfred Duthil,
76160 Darnétal.
France.

Volume I:
Fantine.

Livre premier: Un homme juste.

CHAPITRE I: MONSIEUR MYRIEL.

En 1815, Monsieur Charles-François-Bienvenu Myriel était évêque de Digne. C'était un vieillard d'environ soixante-quinze ans; il occupait le siège de Digne depuis 1806.

Quoique ce détail ne touche en aucune manière au fond même de ce que je vais bientôt raconter, il n'est peut-être pas inutile d'indiquer ici les bruits et les propos qui avaient couru sur son compte au moment où il était arrivé dans le diocèse. Vrai ou faux, ce qu'on dit des hommes tient souvent autant de place dans leur vie et surtout dans leur destinée que ce qu'ils font. M. Myriel était fils d'un conseiller au parlement d'Aix. On disait de lui que son père, le réservant pour hériter de sa charge, l'avait marié trop jeune, à dix-huit ou vingt ans, suivant un usage assez répandu dans les familles parlementaires de cette époque. Charles Myriel, bien que marié, avait, disait-on, beaucoup fait parler de lui. Il était bien fait de sa personne, quoique d'assez petite taille, élégant, gracieux, spirituel; toute la première partie de sa vie avait été sacrifiée aux futilités des plaisirs. La révolution survint, les événements se précipitèrent, les familles parlementaires décimées, chassées, traquées, se dispersèrent. M. Charles Myriel, dès les premiers jours de la révolution, émigra en Italie. Sa femme y mourut d'une maladie de poitrine dont elle était atteinte depuis longtemps. Ils n'avaient pas d'enfants. Que se passa-t-il ensuite dans sa destinée? L'écroulement de l'ancienne société française, la chute de sa propre famille, le tragique spectacle de 1793, plus effrayant encore peut-être pour les émigrés qui le virent de loin à travers le grossissement de l'épouvante, firent-ils germer en lui des idées de renoncement et de solitude? Fut-il, au milieu d'une de ces distractions et de ces affections qui occupaient sa vie, subitement atteint d'un de ces coups mystérieux et terribles qui viennent quelquefois renverser, en le frappant au cœur, l'homme que les catastrophes publiques n'ébranleraient pas en le frappant dans son existence et dans sa fortune? Nul ne pourrait le dire; tout ce qu'on sait c'est que, lorsqu'il revint d'Italie, il était devenu prêtre.

En 1804, M. Myriel était curé de Brignoles. Il était déjà vieux, et vivait dans une retraite profonde.

Vers l'époque du couronnement, une petite affaire de sa cure, on ne sait plus trop quoi, l'amena à Paris. Entre autres personnes puissantes, il alla solliciter pour ses paroissiens M. le cardinal Fesch. Un jour que l'empereur était venu rendre visite à son oncle, le digne curé, qui attendait dans l'antichambre, se trouva en présence de sa majesté. Napoléon, se voyant regardé avec une certaine curiosité par ce vieillard, se retourna, et dit brusquement:

–'Quel est ce brave homme qui me regarde?'

–'Votre Majesté Impériale', dit M. Myriel, 'vous regardez un brave homme, et moi je regarde un grand homme. Chacun de nous peut donc profiter de la situation.'

L'empereur, le soir même, demanda au cardinal le nom de ce curé, et quelque temps après M. Myriel fut tout surpris d'apprendre qu'il était nommé évêque de Digne.

Qu'y avait-il de vrai, du reste, dans les récits qu'on faisait sur la première partie de la vie de M. Myriel? Personne ne le savait. Peu de familles avaient connu la famille Myriel avant la révolution.

M. Myriel devait subir le sort de tout nouveau venu dans une petite ville où il y a beaucoup de bouches qui parlent et très peu de têtes qui pensent. Il devait le subir, quoiqu'il fût évêque et parce qu'il était évêque. Mais, après tout, les propos auxquels on mêlait son nom n'étaient peut-être que des propos, du bruit, des mots, des paroles, moins que des paroles, des soupirs.

Quoi qu'il en soit, après neuf ans d'épiscopat et de résidence à Digne, tous ces racontars, sujets de conversation qui occupent dans le premier moment les petites villes et les petites gens, étaient tombés dans un oubli profond. Personne n'aurait osé en parler, ni même s'en souvenir.

M. Myriel était arrivé à Digne accompagné d'une vieille fille, mademoiselle Baptistine, qui était sa sœur et qui avait dix ans de moins que lui.

Ils avaient pour tout domestique une servante du même âge que mademoiselle Baptistine, et appelée madame Magloire, laquelle, après avoir été la servante de M. le Curé, prenait maintenant le double titre de femme de chambre de mademoiselle et femme de charge de monseigneur.

Mademoiselle Baptistine était une personne pâle, mince et douce. Elle était l'exemple même de ce qu'exprime le mot «respectable», mais elle ne pouvant pas prétendre au statut de femme «vénérable» car elle n'était ni épouse ni mère. Elle n'avait jamais été jolie. Toute sa vie, qui n'avait été qu'une suite de saintes œuvres, avait fini par mettre sur elle une sorte de blancheur et de clarté. En vieillissant, elle avait gagné ce qu'on pourrait appeler la beauté de la bonté. Ce qui avait été de la maigreur dans sa jeunesse était devenu, dans sa maturité, de la transparence; cette diaphanéité l'avait transformé en archange. Ce n'était plus une femme mais une âme à peine incarnée. C'était une ombre fuyant sa féminité, un peu de matière contenant une lueur. Ces grands yeux toujours baissés fournissaient un prétexte à son âme pour rester sur terre.

Madame Magloire était une petite vieille, blanche, grasse, replète, affairée, toujours haletante, à cause de son bourdonnement incessant et de son asthme tambourinant.

À son arrivée, on installa M. Myriel dans son palais épiscopal avec les honneurs voulus par les décrets impériaux qui classent l'évêque immédiatement après le maréchal de camp. Le maire et le président lui firent la première visite, et lui, de son côté, fit la première visite au général et au préfet.

L'installation terminée, la ville attendit son évêque au tournant.

CHAPITRE II: MONSIEUR MYRIEL DEVIENT MONSEIGNEUR BIENVENU.

Le palais épiscopal de Digne était à côté de l'hôpital. C'était un vaste et bel hôtel bâti en pierre au commencement du siècle dernier par monseigneur Henri Puget, docteur en théologie de la faculté de Paris, abbé de Simore, et évêque de Digne en 1712. Cette demeure était un véritable château. Tout y avait grand air: les appartements de l'évêque, les salons, les chambres, la cour d'honneur, fort large, avec promenoirs à arcades, selon l'ancienne mode florentine, les jardins plantés de magnifiques arbres. Dans la salle à manger, une longue et superbe galerie qui était au rez-de-chaussée et s'ouvrait sur les jardins, monseigneur Henri Puget avait reçu à dîner le 29 juillet 1714 Charles Brûlart de Genlis, archevêque-prince d'Embrun, Antoine de Mesgrigny, capucin, évêque de Grasse, Philippe de Vendôme, grand prieur de France, abbé de Saint-Honoré de Lérins, François de Berton de Grillon, évêque-baron de Vence, César de Sabran de Forcalquier, évêque-seigneur de Glandève, et Jean Soanen, prêtre de l'oratoire, prédicateur ordinaire du roi, évêque-seigneur de Senez. Les portraits de ces sept augustes personnages décoraient cette salle, et cette date mémorable, 29 juillet 1714, y était gravée en lettres d'or sur une table de marbre blanc.

L'hôpital était une maison étroite et basse à un seul étage avec un petit jardin.

Trois jours après son arrivée, l'évêque visita l'hôpital. La visite terminée, il fit prier le directeur de vouloir bien venir jusque chez lui.

–'Monsieur le directeur de l'hôpital', lui dit-il, 'combien en ce moment avez-vous de malades?'

–'Vingt-six, monseigneur.'

–'C'est ce que j'avais compté', dit l'évêque.

–'Les lits', reprit le directeur, 'sont bien serrés.'

–'C'est ce que j'avais remarqué.'

–'Les salles ne sont que des chambres et l'air s'y renouvelle difficilement.'

–'C'est ce qui me semble.'

–'Et puis, quand il y a un rayon de soleil, le jardin est bien petit pour les convalescents.'

–'C'est ce que je me disais.'

–'En ce qui concerne les épidémies, cette année nous avons eu le typhus et une suette militaire; il y a deux ans, nous avions jusqu'à cent malades quelquefois: nous ne savions que faire.'

–'Je m'en doutais un peu.'

–'Que voulez-vous, monseigneur', dit le directeur, 'il faut se résigner.'

Cette conversation eut lieu dans la salle à manger-galerie du rez-de-chaussée.

L'évêque garda un moment le silence, puis il se tourna brusquement vers le directeur de l'hôpital:

–'Monsieur', dit-il, 'combien pensez-vous qu'il tiendrait de lits dans cette salle?'

–'La salle à manger de monseigneur!', s'écria le directeur stupéfait.

L'évêque parcourait la salle du regard et sembla y faire avec les yeux des mesures et des calculs.

–'Il y tiendrait bien vingt lits!', dit-il, comme se parlant à lui-même; puis élevant la voix: 'Tenez, monsieur le directeur de l'hôpital, je vais vous dire. Il y a évidemment une erreur. Vous êtes vingt-six personnes dans cinq ou six petites chambres. Nous sommes trois ici, et nous avons de la place pour soixante. Il y a une erreur, je vous dis. Vous avez mon logis, et j'ai le vôtre. Rendez-moi ma maison. Vous êtes ici chez vous.

Le lendemain, les vingt-six pauvres étaient installés dans le palais de l'évêque et l'évêque était à l'hôpital.

M. Myriel n'avait pas de fortune personnelle, sa famille ayant été ruinée par la révolution. Sa sœur touchait une rente viagère de cinq cents francs. M. Myriel recevait de l'état, comme évêque, un traitement de quinze mille francs. Le jour même où il vint se loger dans la maison de l'hôpital, M. Myriel détermina l'emploi de cette somme une fois pour toutes de la manière suivante. Je transcris ici une note écrite de sa main.

Note pour régler les dépenses de ma maison.

Pour le petit séminaire: quinze cents livres.
Congrégation de la mission: cent livres.
Pour les lazaristes de Montdidier: cent livres.
Séminaire des missions étrangères à Paris: deux cents livres.
Congrégation du Saint-Esprit: cent cinquante livres.
Établissements religieux de la Terre-Sainte: cent livres.
Sociétés de charité maternelle: trois cents livres.
En sus, pour celle d'Arles: cinquante livres.
Œuvre pour l'amélioration des prisons: quatre cents livres.
Œuvre pour le soulagement et la délivrance des prisonniers: cinq cents livres.
Pour libérer les pères de famille prisonniers pour dettes: mille livres.
Supplément au traitement des pauvres maîtres d'école du diocèse: deux mille livres.
Grenier d'abondance des Hautes-Alpes: cent livres.

Congrégation des dames de Digne, de Manosque et de Sisteron, pour l'enseignement gratuit des filles indigentes: quinze cents livres.
Pour les pauvres: six mille livres.
Ma dépense personnelle: mille livres.
Total : quinze mille livres.

Pendant tout le temps qu'il occupa le siège de Digne, M. Myriel ne changea presque rien à cet arrangement. Il appelait cela, comme on voit, avoir réglé les dépenses de sa maison.

Cet arrangement fut accepté avec une soumission absolue par mademoiselle Baptistine. Pour cette sainte fille, M. de Digne était tout à la fois son frère et son évêque, son ami selon la nature et son supérieur selon l'église. Elle l'aimait et elle le vénérait. Quand il parlait, elle s'inclinait; quand il agissait, elle adhérait. La servante seule, madame Magloire, murmura un peu. M. l'évêque, on l'a remarqué, ne s'était réservé que mille livres, ce qui, joint à la pension de mademoiselle Baptistine, faisait quinze cents francs par an. Avec ces quinze cents francs, ces deux vieilles femmes et ce vieillard vivaient.

Quand un curé de village venait à Digne, M. l'évêque trouvait encore le moyen de bien le recevoir, grâce aux sévères économies de madame Magloire et à l'intelligente administration de mademoiselle Baptistine.

Un jour, il était à Digne depuis environ trois mois, l'évêque dit:

–'Avec tout cela je suis bien gêné!'

–'Je le crois bien!', s'écria madame Magloire, 'Monseigneur n'a pas réclamé la rente que le département lui doit pour ses frais de carrosse en ville et de tournées dans le diocèse. Pour les évêques d'autrefois c'était l'usage.'

–'Tiens!', dit l'évêque, 'vous avez raison, madame Magloire.'

Il fit une réclamation.

Quelque temps après, le conseil général, prenant cette demande en considération, lui vota une somme annuelle de trois mille francs, sous la rubrique: *Allocation à M. l'évêque pour frais de carrosse, frais de poste et frais de tournées pastorales*.

Cela fit beaucoup crier la bourgeoisie locale, et, à cette occasion, un sénateur de l'empire, ancien membre du conseil des cinq-cents favorable au dix-huit brumaire et pourvu près de la ville de Digne d'une sénatorerie magnifique, écrivit au ministre des cultes, M. Bigot de Préameneu, un lettre irritée et confidentielle dont voilà un extrait:

–'Des frais de carrosse, pour quoi faire dans une ville de moins de quatre mille habitants? Des frais de poste et de tournées, à quoi bon ces tournées d'abord, ensuite comment courir la poste dans un pays de montagnes? Il n'y a pas de routes. On ne va qu'à cheval. Le pont même de la Durance à Château-Arnoux peut à peine porter des charrettes à bœufs. Ces prêtres sont tous les mêmes: avides et avares. Celui-ci a fait le bon apôtre en arrivant, maintenant il fait comme les autres. Il lui faut carrosse et chaise de poste. Il lui faut le luxe des anciens évêques. Oh, toute cette prêtraille! Monsieur le comte, les choses n'iront bien que lorsque l'empereur nous aura délivrés de ces gens-là. À bas le pape! (les affaires se brouillaient avec Rome). Quant à moi, je suis pour César seul... »

La chose, en revanche, réjouit beaucoup madame Magloire.

–'Bon', dit-elle à mademoiselle Baptistine, 'Monseigneur a commencé par les autres, mais a fini par se donner un peu d'argent. Voilà trois mille livres pour nous, enfin!'

Le soir même, l'évêque écrivit et remit à sa sœur une note conçue ainsi:

Frais de carrosse et de tournées.

Pour donner du bouillon de viande aux malades de l'hôpital: quinze cents livres.
Pour la société de charité maternelle d'Aix: deux cent cinquante livres.
Pour la société de charité maternelle de Draguignan: deux cent cinquante livres.
Pour les enfants trouvés : cinq cents livres.
Pour les orphelins: cinq cents livres.

Total: trois mille livres.

Tel était le budget de M. Myriel.

Quant aux casuels, rachats de bans, dispenses, ondoiements, prédications, bénédictions d'églises ou de chapelles, mariages, etc., l'évêque les percevaient sur les riches avec d'autant plus d'âpreté qu'il le donnait aux pauvres.

Au bout de peu de temps, les offrandes d'argent affluèrent. Ceux qui ont et ceux qui manquent frappaient à la porte de M. Myriel, les uns venant chercher l'aumône que les autres venaient y déposer. L'évêque, en moins d'un an, devint le trésorier de tous les bienfaits et le caissier de toutes les détresses. Des sommes considérables passaient par ses mains; mais rien ne put faire qu'il changeât quelque chose à son genre de vie et qu'il ajoutât le moindre superflu à son nécessaire.

Loin de là. Comme il y a toujours encore plus de misère en bas que de fraternité en haut, tout était donné, pour ainsi dire, avant d'être reçu; c'était comme de l'eau sur une terre sèche; il avait beau recevoir de l'argent, il n'en avait jamais assez. Alors il se dépouillait.

L'usage étant que les évêques énoncent leurs noms de baptême en tête de leurs mandements et de leurs lettres pastorales, les pauvres gens du pays avaient choisi, avec une sorte d'instinct affectueux, dans les noms et prénoms de l'évêque, celui qui leur disait quelque chose: ils l'appelaient monseigneur Bienvenu. Je ferais donc comme eux. Du reste, cette appellation lui plaisait. 'J'aime ce nom-là,' disait-il 'Bienvenu contrebalance monseigneur.'

Je ne prétends pas que le portrait que je ferai ici sera absolument fidèle mais il sera assez ressemblant.

CHAPITRE III: A BON ÉVÊQUE DUR ÉVÊCHÉ.

M. l'évêque, pour avoir converti son carrosse en aumônes, n'en faisait pas moins ses tournées. C'est un diocèse fatigant que celui de Digne. Il y a peu de plaines, beaucoup de montagnes, presque pas de routes, trente-deux cures, quarante et un vicariats, et deux cent quatre-vingt-cinq succursales. Visiter tout cela est épuisant mais M. l'évêque en venait à bout. Il allait à pied quand c'était dans le voisinage, en carriole, en plaine, à dos de mulet, en montagne. Les deux vieilles femmes l'accompagnaient. Quand le trajet était trop pénible pour elles, il voyageait tout seul.

Un jour, il arriva à Senez, qui est une ancienne ville épiscopale, monté sur un âne. Ses finances, très mauvaises à cette époque, ne lui avaient pas permis d'utiliser un autre moyen de transport. Le maire de la ville vint le recevoir à la porte de l'évêché et le regarda descendre de son âne avec des yeux scandalisés. Quelques bourgeois riaient autour de lui. 'Monsieur le maire', dit l'évêque, 'et messieurs les bourgeois, je vois ce qui vous scandalise. Vous trouvez que je suis bien orgueilleux d'utiliser une monture qui a été celle de Jésus. Je l'ai fait par nécessité, je vous assure, non par vanité.'

Dans ses tournées, il était indulgent et doux, et prêchait moins qu'il ne causait. Il ne mettait aucune vertu sur un plateau inaccessible. Il n'allait jamais chercher bien loin ses raisonnements et ses modèles. Aux habitants d'un pays il citait l'exemple du pays voisin. Dans les cantons où l'on était dur pour les nécessiteux, il disait: 'Voyez les gens de Briançon. Ils ont donné aux indigents, aux veuves et aux orphelins le droit de faire faucher leurs prairies trois jours avant tous les autres. Ils leur reconstruisent gratuitement leurs maisons quand elles sont en ruines. Aussi, c'est un pays béni de Dieu. En un siècle il n'y a pas eu un seul meurtre.

Dans les villages âpres au gain et à la moisson, il disait: 'Voyez ceux d'Embrun. Si un père de famille, lors de la récolte, a ses fils à l'armée et ses filles au service d'autres employeurs, s'il est malade ou empêché, le curé parle de sa situation au prône, et le dimanche, après la messe, tous les gens du village, hommes, femmes, enfants, vont dans le

champ du pauvre homme lui faire sa moisson. Il lui rapportent paille et grain dans son grenier.' Aux familles divisées par des questions d'argent et d'héritage, il disait: 'Voyez les montagnards de Dévoluy, pays si sauvage que le rossignol refuse d'y chanter. Eh bien, quand le père meurt dans une famille, les garçons s'en vont chercher fortune ailleurs et laissent l'héritage aux filles, afin qu'elles puissent trouver un mari convenable.' Aux cantons qui ont le goût des procès et où les fermiers se ruinent en actes juridiques, il disait: 'Voyez ces bons paysans de la vallée de Queyras: ils sont trois mille. Leur petite république ne connaît ni juge, ni huissier: Le maire fait tout. Il répartit l'impôt, taxe chacun en conscience, juge les querelles gratis, partage les patrimoines sans honoraires, rend des sentences sans frais; et on lui obéit, parce que c'est un homme juste parmi des hommes simples.' Aux villages où il ne trouvait pas de maître d'école, il citait encore ceux de Queyras: 'Savez-vous comment ils font?, disait-il, comme un petit pays de douze ou quinze familles ne peut pas toujours nourrir un instituteur, ils ont des maîtres d'école payés par toute la vallée qui parcourent les villages, passant huit jours dans celui-ci, dix dans celui-là. Ces maîtres vont dans les foires, où je les ai vus. On les reconnaît aux plumes à écrire qu'ils portent sur leur chapeau. Ceux qui n'enseignent qu'à lire ont une plume, ceux qui enseignent la lecture et le calcul ont deux plumes, ceux qui enseignent la lecture, le calcul et le latin ont trois plumes. Ceux-là sont de grands savants. C'est une honte d'être ignorant: faites comme les gens de Queyras.

Il parlait ainsi, gravement et paternellement. Lorsqu'il n'avait pas d'exemples, il inventait des paraboles; il allait droit au but, avec peu de phrases et beaucoup d'images, ce qui était l'éloquence même de Jésus-Christ, convaincu et convaincant.

CHAPITRE IV: LES ŒUVRES SEMBLABLES AUX PAROLES.

Sa conversation était agréable et gaie. Il se mettait à la portée des deux vieilles femmes qui passaient leur vie près de lui; quand il riait, il avait le rire d'un écolier.

Madame Magloire l'appelait volontiers Votre Grandeur. Un jour, il se leva de son fauteuil et alla à sa bibliothèque chercher un livre. Ce livre était sur un des rayons d'en haut. Comme l'évêque était d'assez petite taille, il ne put l'atteindre. 'Madame Magloire', dit-il, 'apportez-moi une chaise, Ma grandeur n'atteint pas cette étagère.'

Une de ses parentes éloignées, madame la comtesse de Lô, laissait rarement échapper une occasion d'énumérer, en sa présence, ce qu'elle appelait 'les espérances' de ses trois fils. Elle avait plusieurs ascendants très vieux et proches de la mort dont ses fils étaient les héritiers. Le plus jeune des trois devait hériter de cent mille livres de rentes d'une grand 'tante; le deuxième allait recevoir le titre de duc de son oncle; l'aîné était le futur titulaire de la pairie de son aïeul. L'évêque écoutait habituellement en silence ces innocentes et pardonnables vantardises maternelles. Une fois pourtant, il parut plus rêveur que de coutume. Alors que madame de Lô répétait la description de toutes ces successions et de toutes ses espérances, elle s'interrompit avec quelque impatience: 'Mon cousin, mais à quoi songez-vous donc?' 'Je songe', dit l'évêque, 'à quelque chose de singulier qui est, je crois, dans saint Augustin: «Mettez votre espérance dans celui auquel on ne succède point.»'

Une autre fois, recevant le faire-part du décès d'un gentilhomme du pays, où s'étalaient en une longue page, outre les dignités du défunt, toutes les qualifications féodales et nobiliaires de tous ses parents, il s'écria: 'Quel bon dos a la mort, quelle admirable charge de titres on lui fait allègrement porter, et comme il faut que les hommes aient de l'esprit pour justifier la vanité par le souvenir muet des défunts!'

Ses plaisantes railleries contenaient presque toujours un sens sérieux. Pendant un carême, un jeune vicaire vint à Digne et prêcha dans la cathédrale. Il fut assez éloquent. Le sujet de son sermon était la charité. Il invita les riches à donner aux indigents, afin d'éviter l'enfer, qu'il peignit le plus effroyable qu'il put, et de gagner le paradis, qu'il fit désirable et charmant. Il y avait dans l'auditoire un riche marchand retraité, un peu usurier, nommé M.

Géborand, lequel avait gagné un demi-million à fabriquer de gros draps. Ce M. Géborand n'avait jamais donné d'argent aux pauvres. À partir de ce sermon, on remarqua qu'il donnait tous les dimanches un sou aux vieilles mendiantes du portail de la cathédrale. Elles étaient six à se partager cela. Un jour, l'évêque le vit faisant sa charité et dit à sa sœur avec un sourire: 'Voilà monsieur Géborand qui achète pour un sou de paradis.'

Quand il s'agissait de charité, il ne se décourageait jamais, même pas devant un refus catégorique: il trouvait alors des mots qui faisaient réfléchir. Une fois, il quêtait pour les pauvres dans un salon de la ville. Il y avait là le marquis de Champtercier, vieux, riche, avare, lequel trouvait moyen d'être tout ensemble ultra-royaliste et ultra-voltairien. Cette variété a existé. L'évêque, arrivé à lui, lui toucha le bras: Monsieur le marquis, il faut que vous me donniez quelque chose. Le marquis se retourna et répondit sèchement: 'Monseigneur, j'ai mes pauvres.' 'Donnez-les-moi', rétorqua l'évêque.

Un jour, dans la cathédrale, il fit ce sermon.

'Mes très chers frères, mes bons amis, il y a en France treize cent vingt mille maisons de paysans qui n'ont que trois ouvertures, dix-huit cent dix-sept mille qui ont deux ouvertures, la porte et une fenêtre, et enfin trois cent quarante-six mille cabanes qui n'ont qu'une ouverture, la porte. Et cela, à cause d'une chose qu'on appelle l'impôt sur les portes et fenêtres. Mettez des familles pauvres, des vieilles femmes, des enfants, dans ces logis-là, et vous vous donnerez une idée du danger d'épidémies qu'impliquent ces conditions de vie. Dieu donne l'air aux hommes; la loi le leur vend. Je n'accuse pas la loi, mais je bénis Dieu. Dans l'Isère, dans le Var, dans les deux Alpes, les hautes et les basses, les paysans n'ont même pas de brouettes, ils transportent les engrais à dos d'hommes; ils n'ont pas de chandelles, et ils brûlent des bâtons et des bouts de corde trempés dans de la résine. C'est comme cela dans tout le pays haut du Dauphiné. Ils font le pain pour six mois, ils le font cuire avec de la bouse de vache séchée. L'hiver, ils cassent ce pain à coups de hache et ils le font tremper dans l'eau vingt-quatre heures pour pouvoir le manger. Mes frères, ayez pitié! Voyez comme on souffre autour de vous.'

Né provençal, il s'était facilement familiarisé avec tous les patois du midi. Il disait: '*Eh bé, moussu, sès sagé?*', comme dans le bas Languedoc, '*onté anaras passa?*', comme dans les basses Alpes, '*puerte un bouen moutou embe un bouen froumage grase*', comme dans le haut Dauphiné. Ceci plaisait au peuple, et n'avait pas peu contribué à lui donner accès à tous les esprits. Il était dans les chaumières et en montagne comme chez lui. Il savait dire les choses les plus grandes dans les idiomes les plus ordinaires. Parlant toutes les langues, il entrait dans toutes les âmes.

Du reste, il se conduisait de la même manière avec les gens du monde et les gens du peuple.

Il ne condamnait rien hâtivement, et sans tenir compte des circonstances environnantes. Il disait: 'Voyons le chemin par où la faute est passée.'

Étant, comme il se qualifiait lui-même en souriant, un ex-pécheur, il n'avait aucun des escarpements du rigorisme. Il professait assez haut, sans froncer les sourcils des féroces vertueux, une doctrine qu'on pourrait résumer à peu près ainsi:

'L'homme a sur lui la chair qui est tout à la fois son fardeau et sa tentation. Il la traîne et lui cède.

Il doit la surveiller, la contenir, la réprimer, et ne lui obéir qu'à la dernière extrémité. Dans cette obéissance-là, il peut encore y avoir faute, mais cette faute est vénielle. C'est une chute, une chute sur les genoux qui peut s'achever en prière.

Si être saint est une exception, être juste est une obligation. Errez, défaillez, péchez, mais soyez des personnes justes.

Le moins de péché possible est la loi de l'homme, pas de péché du tout est le rêve de l'ange. Tout ce qui est terrestre est soumis au péché. Le péché est une force d'attraction.'

Quand il voyait tout le monde crier bien fort et s'indigner bien vite il disait en souriant: 'Oh, oh, ceci est un crime que tout le monde commet! Voilà les hypocrisies effarées qui se dépêchent de protester et de se mettre à couvert.'

Il était indulgent pour les femmes et les pauvres sur qui pèse le poids de la société. Il disait: 'Les fautes des femmes, des enfants, des serviteurs, des faibles, des indigents et des ignorants sont la faute des maris, des pères, des maîtres, des forts, des riches et des savants.'

Il disait encore: 'À ceux qui ignorent, enseignez-leur le plus de choses que vous pourrez; la société est coupable de ne pas donner l'instruction gratuitement; elle répond de la nuit qu'elle produit. Cette âme est pleine d'ombre, le péché s'y commet. Le coupable n'est pas celui qui y fait le péché, mais celui qui y a mis l'ombre.'

Comme on voit, il avait une manière étrange et bien à lui de juger les choses. Je soupçonne qu'il avait pris cela dans l'évangile.

Il entendit un jour raconter dans un salon un procès criminel qu'on instruisait et qu'on allait juger. Un homme misérable, par amour pour une femme et pour l'enfant qu'il avait d'elle, à bout de ressources, avait produit de la fausse monnaie. La fausse monnaie était encore punie de mort à cette époque. La femme avait été arrêtée alors qu'elle échangeait la première fausse pièce fabriquée par l'homme. On la tenait, mais on n'avait de preuves que contre elle. Elle seule pouvait charger son amant et le perdre en avouant. Elle nia. On insista. Elle s'obstina. Sur ce, le procureur du roi eut une idée. Il avait supposé une infidélité de l'amant, et était parvenu, avec des fragments de lettres savamment présentés, à persuader la malheureuse qu'elle avait une rivale et que cet homme la trompait. Jalouse, elle avait alors dénoncé son amant, tout avoué, tout prouvé. L'homme était perdu. Il allait être prochainement jugé à Aix avec sa complice. On racontait le fait, et chacun s'extasiait sur l'habileté du magistrat. En mettant la jalousie en jeu, il avait fait jaillir la vérité par la colère, il avait fait sortir la justice de la vengeance. L'évêque écouta tout cela en silence. Quand ce fut fini, il demanda:

–'Où jugera-t-on cet homme et cette femme?'

–'À la cour d'assises.'

Il reprit: 'Et où jugera-t-on monsieur le procureur du roi?'

Il arriva à Digne une aventure tragique. Un homme fut condamné à mort pour meurtre. C'était un malheureux pas tout à fait lettré, pas tout à fait ignorant, qui avait été bateleur dans les foires et écrivain public. Le procès occupa beaucoup la ville. La veille du jour fixé pour l'exécution du condamné, l'aumônier de la prison tomba malade. Il fallait un prêtre pour assister le condamné. On alla chercher le curé. Il paraît qu'il refusa en disant: 'Cela ne me regarde pas. Je n'ai que faire de cette corvée et de ce saltimbanque; moi aussi, je suis malade; d'ailleurs ce n'est pas là ma place.' On rapporta cette réponse à l'évêque qui dit: 'Monsieur le curé a raison, ce n'est pas sa place, c'est la mienne.'

Il alla sur-le-champ à la prison, il descendit au cabanon du 'saltimbanque', il l'appela par son nom, lui prit la main et lui parla. Il passa toute la journée et toute la nuit près de lui, oubliant la nourriture et le sommeil, priant Dieu pour l'âme du condamné et priant le condamné pour la sienne propre. Il lui dit les meilleures vérités qui sont les plus simples. Il fut père, frère, ami; évêque pour bénir seulement. Il lui enseigna tout, en le rassurant et en le consolant. Cet homme allait mourir désespéré. La mort était pour lui comme un abîme. Debout et frémissant sur ce seuil lugubre, il reculait avec horreur. Il n'était pas assez ignorant pour être absolument indifférent. Sa condamnation, secousse profonde, avait en quelque sorte rompu, çà et là autour de lui, cette cloison qui nous sépare du mystère des choses et que nous appelons la vie. Il regardait sans cesse au dehors de ce monde par ces brèches fatales, et ne voyait que des ténèbres. L'évêque lui fit voir une clarté.

Le lendemain, quand on vint chercher le malheureux, l'évêque était là. Il le suivit. Il se montra aux yeux de la foule en camail violet et avec sa croix épiscopale au cou, côte à côte avec ce misérable lié de cordes.

Il monta sur la charrette avec lui, il monta sur l'échafaud avec lui. L'homme, si morne et si accablé la veille, était rayonnant. Il sentait que son âme était réconciliée et il espérait Dieu. L'évêque l'embrassa et, au moment où la lame allait tomber, il lui dit: 'Celui que l'homme tue, Dieu le ressuscite; celui que les frères chassent retrouve le Père. Priez,

croyez, entrez dans la vie! Le Père est là.' Quand il redescendit de l'échafaud, il avait quelque chose dans son regard qui fit s'écarter les spectateurs. On ne savait ce qui était le plus admirable: sa pâleur ou sa sérénité? En rentrant à cet humble logis qu'il appelait en souriant son palais, il dit à sa sœur: Je viens d'officier pontificalement.

Comme les choses les plus sublimes sont souvent aussi les choses les moins comprises, il y eut dans la ville des gens qui dirent, en commentant cette conduite de l'évêque: 'C'est de l'affectation.' Ceci ne fut du reste qu'un propos de salons. Le peuple, qui n'entend pas malice aux actions saintes, fut attendri et admira.

Quant à l'évêque, avoir vu la guillotine fut pour lui un choc; il mit longtemps à s'en remettre.

L'échafaud, en effet, quand il est là, dressé et debout, a quelque chose de monstrueusement choquant. On peut ressentir une certaine indifférence sur la peine de mort, ne point se prononcer, dire oui et non, tant qu'on n'a pas vu de ses yeux une guillotine; mais si l'on en rencontre une, la secousse est violente, il faut se décider et prendre parti pour ou contre. Les uns admirent, comme de Maistre; les autres exècrent, comme Beccaria. La guillotine est l'infamie la loi; elle se nomme vindicte; elle n'est pas neutre et ne vous permet pas de rester neutre. Qui l'aperçoit frissonne du plus mystérieux des frissons. Toutes les questions sociales dressent autour de ce couperet leur point d'interrogation. L'échafaud est une hallucination. L'échafaud n'est pas une charpente, l'échafaud n'est pas une machine, l'échafaud n'est pas une mécanique inerte faite de bois, de fer et de cordes. Il semble que ce soit une sorte d'être avec une vie propre; on dirait que cette charpente voit, que cette machine entend, que cette mécanique comprend, que ce bois, ce fer et ces cordes veulent. Dans le cauchemar affreux induit par sa présence, l'échafaud apparaît terrible et conscient de ce qu'il fait. L'échafaud est le complice du bourreau; il dévore; il déchiquette de la chair humaine; il boit du sang. L'échafaud est un ogre fabriqué par le juge et par le charpentier, un spectre qui semble vivre une vie épouvantable faite de toutes les morts qu'il a données.

Aussi, l'impression fut horrible et profonde; le lendemain de l'exécution, et beaucoup de jours encore après, l'évêque parut accablé. La sérénité presque violente du moment funèbre avait disparu: le fantôme de la justice sociale l'obsédait. Lui qui d'ordinaire revenait de toutes ses actions avec une satisfaction si rayonnante, se fît un reproche. Par moments, il se parlait à lui-même, et bégayait à mi-voix des monologues lugubres. En voici un que sa sœur entendit un soir et recueillit: 'Je ne croyais pas que cela fût si monstrueux. C'est un tort de s'absorber dans la loi divine au point de ne plus s'apercevoir de la loi humaine. La mort n'appartient qu'à Dieu. De quel droit les hommes touchent-ils à cette chose inconnue?'

Avec le temps ses impressions s'atténuèrent et s'effacèrent, probablement. Cependant, on remarqua que l'évêque évitait désormais de passer sur la place des exécutions.

On pouvait appeler M. Myriel à toute heure au chevet des malades et des mourants. Il n'ignorait pas que là était son plus grand devoir et son plus grand travail. Les familles veuves ou orphelines n'avaient pas besoin de le demander, il arrivait de lui-même. Il savait s'asseoir et se taire de longues heures auprès de l'homme qui avait perdu la femme qu'il aimait, de la mère qui avait perdu son enfant. Comme il savait le moment de se taire, il savait aussi le moment de parler. Ô admirable consolateur! Il ne cherchait pas à effacer la douleur par l'oubli, mais à l'agrandir et à la dignifier par l'espérance. Il disait: 'Prenez garde à la façon dont vous vous tournez vers les morts. Ne songez pas à ce qui pourrit. Regardez fixement. Vous apercevrez la présence scintillante de votre mort bien-aimé au plus haut des cieux.' Il savait que la croyance est saine. Il cherchait à conseiller et à calmer l'homme désespéré en lui montrant du doigt l'homme résigné, et à transformer la douleur qui regarde une fosse en lui montrant la douleur qui regarde une étoile.

CHAPITRE V: LES SOUTANES DE MONSEIGNEUR DURENT TROP LONGTEMPS.

La vie intérieure de M. Myriel était pleine des mêmes pensées que sa vie publique. Pour qui eût pu la voir de près, c'eût été un spectacle grave et charmant que cette pauvreté volontaire dans laquelle vivait M. l'évêque de Digne.

Comme tous les vieillards et comme la plupart des penseurs, il dormait peu. Ce court sommeil était profond. Le matin il se recueillait pendant une heure, puis il disait sa messe, soit à la cathédrale, soit dans son oratoire. Sa messe dite, il déjeunait d'un pain de seigle trempé dans le lait de ses vaches. Puis il travaillait.

Un évêque est un homme fort occupé; il faut qu'il reçoive tous les jours le secrétaire de l'évêché, qui est d'ordinaire un chanoine, et presque tous les jours ses grands vicaires. Il a des congrégations à contrôler, des privilèges à donner, toute une librairie ecclésiastique à examiner (paroissiens, catéchismes diocésains, livres d'heures), des mandements à écrire, des prédications à autoriser, des curés et des maires à mettre d'accord, une correspondance cléricale, une correspondance administrative, d'un côté l'état, de l'autre le Saint-Siège, mille affaires en somme.

Le temps que lui laissaient ces mille affaires, ses offices et son bréviaire, il le donnait d'abord aux nécessiteux, aux malades et aux affligés; le temps que les affligés, les malades et les nécessiteux lui laissaient, il le donnait au travail. Tantôt il bêchait la terre dans son jardin, tantôt il lisait et écrivait. Il n'avait qu'un mot pour ces deux sortes de travail; il appelait cela jardiner. 'L'esprit est un jardin', disait-il.

À midi, il dînait. Le dîner ressemblait au déjeuner.

Vers deux heures, quand il faisait beau, il sortait et se promenait dans la campagne ou en ville, entrant souvent dans les masures. On le voyait cheminer seul, tout à ses pensées, l'œil baissé, appuyé sur sa longue canne, vêtu de sa douillette violette ouatée et bien chaude, chaussé de bas violets dans de gros souliers, et coiffé de son chapeau plat qui laissait passer par ses trois cornes trois glands d'or à graine d'épinards.

C'était une fête partout où il paraissait. On eût dit que son passage avait quelque chose de réconfortant et de lumineux. Les enfants et les vieillards venaient sur le seuil des portes pour l'évêque comme pour voir briller le soleil. Il bénissait et on le bénissait. On montrait sa maison à quiconque avait besoin de quelque chose.

Çà et là, il s'arrêtait, parlait aux petits garçons et aux petites filles et souriait aux mères. Il visitait les pauvres tant qu'il avait de l'argent; quand il n'en avait plus, il visitait les riches.

Comme il faisait durer ses soutanes beaucoup de temps, et qu'il ne voulait pas qu'on s'en aperçût, il ne sortait jamais dans la ville autrement qu'avec sa douillette violette. Cela le gênait un peu en été.

Le soir, à huit heures et demie, il soupait avec sa sœur; madame Magloire, debout derrière eux, les servaient à table. Le repas était toujours frugal. Lorsque l'évêque recevait un curé à souper, madame Magloire en profitait pour servir à Monseigneur un excellent poisson de rivière ou un délicieux volatile des montagnes. Tout curé était un prétexte pour servir un bon repas; l'évêque ne protestait pas. Hormis cela, son ordinaire ne se composait guère que de légumes cuits à l'eau et de soupe à l'huile. Aussi disait-on dans la ville: 'Quand l'évêque ne fait pas chère de curé, il fait chère de trappiste.'

Après son souper, il discutait pendant une demi-heure avec mademoiselle Baptistine et madame Magloire; puis il rentrait dans sa chambre et se remettait à écrire, tantôt sur des feuilles volantes, tantôt sur la marge de quelque in-folio. Il était lettré et quelque peu savant. Il a laissé cinq ou six manuscrits assez curieux; entre autres une dissertation sur le verset de la Genèse: *Au commencement l'esprit de Dieu flottait sur les eaux*. Il confronte ce verset avec trois textes. La version arabe qui dit: *Les vents de Dieu soufflaient*; Flavius Josèphe qui écrit: *Un vent d'en haut se précipitait sur la terre*, et enfin la paraphrase chaldaïque d'Onkelos qui affirme: *Un vent venant de Dieu soufflait sur la surface des eaux*. Dans une autre dissertation, il examine les œuvres théologiques de Hugo, évêque

de Ptolémaïs, mon arrière-grand-oncle, et il établit qu'il faut attribuer à cet évêque les divers opuscules publiés, au siècle dernier, sous le pseudonyme de Barleycourt.

Parfois, au milieu d'une lecture, quel que fût le livre qu'il eût entre les mains, il tombait tout à coup dans une méditation profonde, d'où il ne sortait que pour écrire quelques lignes sur les pages mêmes du volume. Ces lignes n'avaient souvent aucun rapport avec le livre qui les contenait. J'ai sous les yeux une note écrite par lui dans une des marges d'un in-quarto intitulé: *Correspondance de Lord Germain avec les généraux Clinton, Cornwallis et les amiraux de la station de l'Amérique.* Voici cette note:

'Ô toi qui est, L'Ecclésiaste te nomme Toute-Puissance, les Macchabées, Le Créateur, l'Épître aux Éphésiens, Liberté, Baruch, Immensité, les Psaumes, Sagesse et Vérité, Jean, Lumière, les Rois, Seigneur, l'Exode, Providence, le Lévitique Sainteté, Esdras, Justice, la création, Dieu, l'homme, Père, Salomon, Miséricorde: c'est là le plus beau de tous tes noms.'

Vers neuf heures du soir, les deux femmes se retiraient et montaient dans leurs chambres au premier, le laissant, jusqu'au matin, seul au rez-de-chaussée.

Ici, il est nécessaire de donner une idée exacte du logis de M. l'évêque de Digne.

CHAPITRE VI: QUI GARDAIT SA MAISON?

La maison qu'il habitait se composait, je l'ai dit, d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage: il y avait trois pièces au rez-de-chaussée, trois chambres au premier, et un grenier au-dessus. Derrière la maison se situait un jardin d'un quart d'arpent. Les deux femmes occupaient le premier étage. L'évêque logeait en bas. La première pièce, qui s'ouvrait sur la rue, lui servait de salle à manger, la deuxième de chambre à coucher, et la troisième d'oratoire. On ne pouvait sortir de cet oratoire sans passer par la chambre à coucher, et sortir de la chambre à coucher sans passer par la salle à manger. Dans l'oratoire, au fond, il y avait une alcôve fermée, avec un lit pour recevoir les visiteurs. M. l'évêque offrait ce lit aux curés de campagne que des affaires ou les besoins de leur paroisse amenaient à Digne.

La pharmacie de l'hôpital, petit bâtiment ajouté à la maison et pris sur le jardin, avait été transformée en cuisine et en cellier.

Il y avait, en outre, dans le jardin, une étable qui était l'ancienne cuisine de l'hospice et où l'évêque entretenait deux vaches. Quelle que fût la quantité de lait qu'elles lui donnassent, il en envoyait invariablement tous les matins la moitié aux malades de l'hôpital. Je paye ma dîme, disait-il.

Sa chambre était assez grande et assez difficile à chauffer durant la mauvaise saison. Comme le bois est très cher à Digne, il avait imaginé de faire faire dans l'étable à vaches un compartiment fermé d'une cloison de planches. C'était là qu'il passait ses soirées lors des grands froids. Il appelait cela son salon d'hiver.

Il n'y avait dans ce salon d'hiver, comme dans la salle à manger, d'autres meubles qu'une table de bois blanc, carrée, et quatre chaises de paille. La salle à manger était ornée en outre d'un vieux buffet peint en rose à la détrempe. Du buffet convenablement habillé de napperons blancs et de fausses dentelles, l'évêque avait fait l'autel qui décorait son oratoire.

Ses pénitentes riches et les saintes femmes de Digne s'étaient souvent cotisées pour offrir un bel autel neuf à monseigneur; il avait chaque fois pris l'argent et l'avait donné aux pauvres. Le plus beau des autels, disait-il, c'est l'âme d'un malheureux consolé qui remercie Dieu.

Il avait dans son oratoire deux prie-Dieu en paille, et un fauteuil à bras également en paille dans sa chambre à coucher. Quand par hasard il recevait sept ou huit personnes à la fois, le préfet, ou le général, ou l'état-major du régiment en garnison, ou quelques élèves du petit séminaire, on était obligé d'aller chercher dans l'étable les chaises du salon d'hiver, dans l'oratoire les prie-Dieu, et le fauteuil dans la chambre à coucher; de cette façon, on pouvait réunir jusqu'à onze sièges pour les visiteurs. À chaque nouvelle visite on démeublait une pièce.

Parfois ils étaient douze; alors l'évêque dissimulait l'embarras de la situation en se tenant debout devant la cheminée si c'était l'hiver, ou en proposant un tour dans le jardin si c'était l'été.

Il y avait bien encore dans l'alcôve fermée une chaise, mais elle était à demi dépaillée et ne reposait que sur trois pieds, ce qui faisait qu'elle ne pouvait servir qu'appuyée contre le mur. Mademoiselle Baptistine avait bien aussi dans sa chambre une très grande bergère en bois jadis doré et revêtue de pékin à fleurs, mais on avait été obligé de monter cette bergère au premier par la fenêtre, l'escalier étant trop étroit; elle ne pouvait donc pas compter parmi les en-cas du mobilier.

L'ambition de mademoiselle Baptistine aurait été de pouvoir acheter un meuble de salon en velours d'Utrecht jaune à rosaces, en acajou à cou de cygne, avec canapé. Mais cela aurait coûté au moins cinq cents francs, et, ayant vu qu'elle n'avait réussi à économiser pour cet objet que quarante-deux francs dix sous en cinq ans, elle avait fini par y renoncer. D'ailleurs, qui atteint son idéal?

Rien de plus simple à se figurer que la chambre à coucher de l'évêque. Une porte-fenêtre donnant sur le jardin, en face, un lit d'hôpital, en fer, avec baldaquin de toile verte; dans l'ombre du lit, derrière un rideau, les ustensiles de toilette trahissant encore les anciennes habitudes élégantes de l'homme du monde; deux portes, l'une près de la cheminée, donnant dans l'oratoire, l'autre, près de la bibliothèque, donnant dans la salle à manger; la bibliothèque, grande armoire vitrée pleine de livres; la cheminée, de bois peint en imitation marbre, habituellement sans feu; dans la cheminée, une paire de chenets en fer ornés de deux vases à guirlandes et cannelures jadis argentés à l'argent haché, ce qui était un genre de luxe épiscopal; au-dessus, à l'endroit où d'ordinaire on met la glace, un crucifix de cuivre désargenté, fixé sur un velours noir râpé, dans un cadre de bois dédoré. Près de la porte-fenêtre, une grande table avec un encrier, chargée de papiers confus et de gros volumes. Devant la table, le fauteuil de paille. Devant le lit, un prie-Dieu, emprunté à l'oratoire.

Deux portraits dans des cadres ovales étaient accrochés au mur des deux côtés du lit. De petites inscriptions dorées sur le fond neutre de la toile à côté des figures indiquaient que les portraits représentaient, l'un, l'abbé de Chaliot, évêque de Saint-Claude, l'autre, l'abbé Tourteau, vicaire général d'Agde, abbé de Grand-Champ, ordre de Cîteaux, diocèse de Chartres. L'évêque, en succédant dans cette chambre aux malades de l'hôpital, y avait trouvé ces portraits et les y avait laissés. C'étaient des prêtres, probablement des donateurs: deux motifs pour qu'il les respectât. Tout ce qu'il savait de ces deux personnages, c'est qu'ils avaient été nommés par le roi, l'un à son évêché, l'autre à son bénéfice, le même jour, le 27 avril 1785. Madame Magloire ayant décroché les tableaux pour en secouer la poussière, l'évêque avait trouvé cette particularité écrite d'une encre blanchâtre sur un petit carré de papier jauni par le temps, collé avec quatre pains à cacheter derrière le portrait de l'abbé de Grand-Champ.

Il avait à sa fenêtre un antique rideau de grosse étoffe de laine qui finit par devenir tellement vieux que, pour éviter la dépense d'un neuf, madame Magloire fut obligée de faire une grande couture au beau milieu. Cette couture dessinait une croix. L'évêque le faisait souvent remarquer. 'Comme cela fait bien!', disait-il.

Toutes les chambres de la maison, au rez-de-chaussée ainsi qu'au premier, sans exception, étaient blanchies au lait de chaux, ce qui est une mode de caserne et d'hôpital.

Cependant, dans les dernières années, madame Magloire retrouva, comme on le verra plus loin, sous le papier badigeonné, des peintures qui ornaient l'appartement de mademoiselle Baptistine. Avant d'être l'hôpital, cette maison avait été le parloir aux bourgeois. De là cette décoration. Les chambres étaient pavées de briques rouges qu'on lavait toutes les semaines, avec des nattes de paille tressée devant tous les lits. Du reste, ce logis, tenu par deux femmes, était du haut en bas d'une propreté exquise. C'était le seul luxe que l'évêque permit. Il disait: 'Cela ne prend rien aux pauvres.'

Il faut convenir cependant qu'il lui restait, de ce qu'il avait possédé jadis, six couverts d'argent et une grande cuiller à soupe que madame Magloire regardait tous les

jours avec bonheur reluire splendidement sur la grosse nappe de toile blanche. Et puisque je dépeins ici l'évêque de Digne tel qu'il était, je dois ajouter qu'il lui était arrivé plus d'une fois de dire: 'Je renoncerais difficilement à manger dans de l'argenterie.'

Il faut ajouter à cette argenterie deux gros flambeaux d'argent massif qui lui venaient de l'héritage d'une grand 'tante. Ces flambeaux portaient deux bougies de cire et figuraient habituellement sur la cheminée de l'évêque. Quand il avait quelqu'un à dîner, madame Magloire allumait les deux bougies et mettait les deux flambeaux sur la table.

Il y avait dans la chambre même de l'évêque, à la tête de son lit, un petit placard dans lequel madame Magloire mettait chaque soir les six couverts d'argent et la grande cuiller. Il faut dire qu'on ne le fermait jamais à clef.

Le jardin, un peu gâté par les constructions assez laides dont j'ai parlé, se composait de quatre allées en croix rayonnant autour d'un puisard; une autre allée faisait tout le tour du jardin et cheminait le long du mur blanc dont il était enclos. Ces allées laissaient entre elles quatre carrés bordés de buis. Dans trois, madame Magloire cultivait des légumes; dans le quatrième, l'évêque avait mis des fleurs. Il y avait çà et là quelques arbres fruitiers.

Une fois madame Magloire lui avait dit d'un air malicieux: 'Monseigneur, vous qui tirez parti de tout, voilà un carré bien inutile. Il vaudrait mieux y mettre des salades.' 'Madame Magloire', répondit l'évêque, 'vous vous trompez. Le beau est aussi utile que l'utile.' Il ajouta après un silence: 'Plus, peut-être.'

Ce carré, composé de trois ou quatre plates-bandes, occupait M. l'évêque presque autant que ses livres. Il y passait volontiers une heure ou deux, coupant, sarclant, et creusant çà et là des trous où il mettait des graines. Il n'était pas aussi hostile aux insectes qu'un jardinier l'eût voulu. Du reste, il ne prétendait pas être un grand botaniste; il ignorait les groupes et le solidisme; il ne cherchait pas le moins du monde à décider entre Tournefort et la méthode naturelle; il ne prenait parti ni pour les utricules contre les cotylédons, ni pour Jussieu contre Linné. Il n'étudiait pas les plantes; il aimait les fleurs. Il respectait beaucoup les savants, il respectait encore plus les ignorants, et, sans jamais manquer à ces deux respects, il arrosait ses plates-bandes chaque soir d'été avec un arrosoir de fer-blanc peint en vert.

La maison n'avait pas une porte qui fermât à clef. La porte de la salle à manger qui donnait de plain-pied sur la place de la cathédrale était jadis armée de serrures et de verrous comme une porte de prison. L'évêque avait fait ôter toutes ces ferrures, et cette porte, la nuit comme le jour, n'était fermée qu'au loquet. Le premier passant venu, à quelque heure que ce fût, n'avait qu'à la pousser. Au début, les deux femmes avaient été fort tourmentées par cette porte jamais close; mais M. de Digne leur avait dit: 'Faites mettre des verrous à vos chambres, si vous voulez.' Elles avaient fini par partager sa confiance, ou du moins par faire comme si elles la partageaient. Madame Magloire seule avait de temps en temps des frayeurs. Pour ce qui est de l'évêque, on peut trouver sa pensée expliquée, ou du moins indiquée, dans ces trois lignes écrites par lui dans la marge d'une bible: 'Voici la nuance: la porte du médecin ne doit jamais être fermée; la porte du prêtre doit toujours être ouverte.'

Sur un autre livre, intitulé *Philosophie de la science médicale*, il avait écrit cette autre note: 'Est-ce que je ne suis pas médecin comme eux? Moi aussi j'ai mes malades. D'abord j'ai les leurs, qu'ils appellent les malades, et puis j'ai les miens, que j'appelle les malheureux.'

Ailleurs encore il avait écrit: 'Ne demandez pas le nom de qui vous demande un gîte. C'est justement la personne embarrassée par son nom qui a besoin d'asile.'

Il advint qu'un digne curé, je ne sais plus si c'était le curé de Couloubroux ou celui de Pompierry, s'avisa de lui demander un jour, probablement à l'instigation de madame Magloire, si Monseigneur était bien sûr de ne pas commettre jusqu'à un certain point une imprudence en laissant jour et nuit sa porte ouverte à la disposition de qui voulait entrer, et s'il ne craignait pas enfin qu'il n'arrivât quelque malheur dans une maison si peu gardée.

L'évêque lui toucha l'épaule avec une gravité douce et lui dit: 'Ceux-là surveillent inutilement la demeure que Dieu protège déjà.' Puis il parla d'autre chose.

Il disait assez volontiers: 'Il y a la bravoure du prêtre comme il y a la bravoure du colonel de dragons. Seulement', ajoutait-il, 'la nôtre doit être tranquille.'

CHAPITRE VII: CRAVATTE.

Ici se place naturellement un fait que je ne dois pas oublier, car il est de ceux qui font le mieux voir quel homme était l'évêque de Digne.

Après la destruction de la bande de Gaspard Bès qui avait infesté les gorges d'Ollioules, un de ses lieutenants, Cravatte, se réfugia dans la montagne. Il se cacha quelque temps avec ses bandits, reste de la troupe de Gaspard Bès, dans le comté de Nice, puis gagna le Piémont, et tout à coup reparut en France, du côté de Barcelonnette. On le vit à Jauziers d'abord, puis aux Tuiles. Il se cacha dans les cavernes du Joug-de-l'Aigle, et de là il descendait vers les hameaux et les villages par les ravins de l'Ubaye et de l'Ubayette. Il osa même pousser jusqu'à Embrun, pénétra une nuit dans la cathédrale et dévalisa la sacristie. Ses brigandages désolaient le pays. On mit la gendarmerie à ses trousses, mais en vain. Il échappait toujours; quelquefois il résistait de vive force. C'était un hardi misérable. Au milieu de toute cette terreur, l'évêque arriva. Il faisait sa tournée. Au Chastelar, le maire vint le trouver et l'engagea à rebrousser chemin. Cravatte tenait la montagne jusqu'à l'Arche, et au-delà. Il y avait danger, même avec une escorte. C'était exposer inutilement trois ou quatre malheureux gendarmes.

–'Aussi', dit l'évêque, 'je compte aller sans escorte.'

–'Y pensez-vous, monseigneur?', s'écria le maire.

–'J'y pense tellement, que je refuse absolument les gendarmes et que je partirai dans une heure.'

–'Partir?'

–'Partir.'

–'Seul?'

–'Seul.'

–'Monseigneur, vous ne ferez pas cela!'

–'Il y a là, dans la montagne', reprit l'évêque, 'une humble petite commune grande comme ça, que je n'ai pas vue depuis trois ans. Ce sont mes bons amis. De doux et honnêtes bergers. Ils possèdent une chèvre sur trente qu'ils gardent. Ils font de fort jolis cordons de laine de diverses couleurs, et ils jouent des airs de montagne sur de petites flûtes à six trous. Ils ont besoin qu'on leur parle de temps en temps du bon Dieu. Que diraient-ils d'un évêque qui a peur? Que diraient-ils si je n'y allais pas?'

–'Mais, monseigneur, les brigands, si vous rencontrez les brigands?'

–'J'y songe', dit l'évêque, 'vous avez raison, je dois les rencontrer: eux aussi doivent avoir besoin qu'on leur parle du bon Dieu.'

–'Monseigneur, mais c'est une bande, une meute de loups!'

–'Monsieur le maire, c'est peut-être précisément de cette meute que Jésus me fait le pasteur. Qui connaît les voies de la Providence?'

–'Monseigneur, ils vous dévaliseront.'

–'Je ne possède rien.'

–'Ils vous tueront.'

–'Un vieux bonhomme de prêtre qui passe en marmonnant ses momeries? Bah, à quoi bon?'

–'Mon Dieu, si vous les rencontriez!'

– Je leur demanderais de l'argent pour mes pauvres.

–'Monseigneur, n'y allez pas, au nom du ciel! Vous exposez votre vie.'

–'Monsieur le maire', dit l'évêque, 'n'est-ce décidément que cela? Je ne suis pas en ce monde pour garder ma vie, mais pour élever les âmes.'

Il fallut le laisser faire. Il partit, accompagné seulement d'un enfant qui lui servit de guide. Son obstination fit grand bruit dans le pays, et effraya les bonnes gens.

Il ne voulut emmener ni sa sœur ni madame Magloire. Il traversa la montagne à dos de mulet, ne rencontra personne, et arriva sain et sauf chez ses 'bons amis' les bergers. Il y resta quinze jours, prêchant, administrant, enseignant, moralisant. Lorsqu'il fut proche de son départ, il résolut de chanter pontificalement un Te Deum. Il en parla au curé. Mais comment faire? Il n'y avait pas d'ornements épiscopaux. On ne pouvait mettre à sa disposition qu'une chétive sacristie de village avec quelques vieilles chasubles de damas usé ornées de faux galons.

–'Bah!', dit l'évêque, 'Monsieur le curé, annonçons toujours au prône notre Te Deum. Cela s'arrangera.'

On chercha dans les églises d'alentour. Toutes les magnificences de ces humbles paroisses réunies n'auraient pas suffi à vêtir convenablement un chantre de cathédrale.

Comme on était dans l'embarras, une grande caisse fut apportée et déposée au presbytère pour M. l'évêque par deux cavaliers inconnus qui repartirent sur-le-champ. On ouvrit la caisse; elle contenait une chape de drap d'or, une mitre ornée de diamants, une croix archiépiscopale, une crosse magnifique, tous les vêtements pontificaux volés un mois auparavant au trésor de Notre-Dame d'Embrun. Dans la caisse, il y avait un papier sur lequel étaient écrits ces mots: 'De Cravatte à monseigneur Bienvenu.'

–'Quand je disais que cela s'arrangerait!', dit l'évêque. Puis il ajouta en souriant: 'À qui se contente d'un surplis de curé, Dieu envoie une chape d'archevêque.'

–'Monseigneur', murmura le curé en hochant la tête avec un sourire, 'Dieu ou le diable?'

L'évêque regarda fixement le curé et reprit avec autorité: 'Dieu!'

Quand il revint au Chastelar, le long de la route, on venait le regarder par curiosité. Il retrouva au presbytère du Chastelar mademoiselle Baptistine et madame Magloire qui l'attendaient; il dit à sa sœur:

–'Eh bien, n'avais-je pas raison? Le pauvre prêtre est allé chez ces pauvres montagnards les mains vides, il en revient les mains pleines. J'étais parti n'emportant que ma confiance en Dieu; je rapporte le trésor d'une cathédrale.'

Le soir, avant de se coucher, il dit encore: 'Ne craignons jamais les voleurs ni les meurtriers. Ce sont là les dangers du dehors, les petits dangers. Craignons-nous nous-mêmes. Les préjugés, voilà les voleurs; les vices, voilà les meurtriers. Les grands dangers sont au dedans de nous. Qu'importe ce qui menace notre tête ou notre bourse! Ne songeons qu'à ce qui menace notre âme.'

Puis se tournant vers sa sœur: 'Ma sœur, n'ayez jamais peur d'autrui. Ce qu'un humain fait, Dieu le permet. Bornons-nous à prier Dieu quand nous croyons qu'un danger arrive sur nous. Prions-le, non pour nous, mais pour que notre frère ne se trompe pas à cause de nous.'

Du reste, les événements étaient rares dans son existence. Je raconte ceux que je connais. En fait, il passait sa vie à faire toujours les mêmes choses aux mêmes moments. Un mois de son année ressemblait à une heure de sa journée.

Quant à ce que devint 'le trésor' de la cathédrale d'Embrun, on m'embarrasserait de m'interroger là-dessus. C'étaient là de bien belles choses, et bien tentantes, et bien bonnes à voler au profit des malheureux. Volées, elles l'étaient déjà d'ailleurs. La moitié de l'aventure était accomplie; il ne restait plus qu'à changer la direction du vol, et qu'à lui faire faire un petit bout de chemin du côté des pauvres. Je n'affirme rien du reste à ce sujet. Néanmoins, on a trouvé dans les papiers de l'évêque une note assez obscure qui se rapporte peut-être à cette affaire, et qui est ainsi conçue: 'La question est de savoir si cela doit retourner à la cathédrale ou à l'hôpital.'

CHAPITRE VIII: BOIRE ET PARLER.

Le sénateur évoqué plus haut était un homme entendu qui avait fait son chemin avec une rectitude inattentive à toutes ces rencontres qui font obstacle et qu'on nomme conscience, foi jurée, justice, devoir; il avait marché droit vers son but, sans broncher une seule fois, en privilégiant uniquement son avancement et ses intérêts. C'était un ancien procureur, attendri par le succès, pas méchant homme du tout, rendant tous les petits services qu'il pouvait à ses fils, à ses gendres, à ses parents, même à des amis; ayant sagement pris de la vie les bons côtés, les bonnes occasions, les bonnes aubaines. Le reste lui semblait assez bête. Il était spirituel, et juste assez lettré pour se croire un disciple d'Épicure en n'étant peut-être qu'un produit de Pigault-Lebrun. Il riait volontiers, et agréablement, des choses infinies et éternelles, et des 'billevesées de l'évêque'. Il en riait quelquefois, avec une aimable autorité, devant M. Myriel lui-même, qui écoutait.

À je ne sais plus quelle cérémonie semi-officielle, le comte *** (ce sénateur) et M. Myriel durent dîner chez le préfet. Au dessert, le sénateur, un peu gris, quoique toujours digne, s'écria:

–'Parbleu, monsieur l'évêque, causons. Un sénateur et un évêque se regardent difficilement sans cligner de l'œil. Nous sommes deux augures. Je vais vous faire un aveu. J'ai ma philosophie.'

–'Et vous avez raison', répondit l'évêque, comme on fait sa philosophie on se couche. Vous êtes sur un lit de pourpre, monsieur le sénateur.'

Le sénateur, encouragé, reprit:

–'Soyons bons enfants.'

–'Bons diables même', dit l'évêque.

–'Je vous déclare, reprit le sénateur, que le marquis d'Argens, Pyrrhon, Hobbes et M. Naigeon ne sont pas des imbéciles. J'ai dans ma bibliothèque tous mes philosophes dorés sur tranche.'

–'Comme vous-même, monsieur le comte', interrompit l'évêque.

Le sénateur poursuivit:

–'Je hais Diderot; c'est un idéologue, un déclamateur et un révolutionnaire, au fond croyant en Dieu, et plus bigot que Voltaire. Voltaire s'est moqué de Needham, et il a eu tort, car les anguilles de Needham prouvent que Dieu est inutile. Une goutte de vinaigre dans une cuillerée de pâte de farine supplée le *fiat lux.* Supposez la goutte plus grosse et la cuillerée plus grande, et vous aurez le monde. L'homme, c'est l'anguille. Alors à quoi bon le Père éternel? Monsieur l'évêque, l'hypothèse Jéhovah me fatigue. Elle n'est bonne qu'à produire des gens maigres qui songent creux. À bas ce grand Tout qui me tracasse! Vive Zéro qui me laisse tranquille! De vous à moi, et pour vider mon sac, pour me confesser à mon pasteur comme il convient, je vous avoue que j'ai du bon sens. Je ne suis pas fou de votre Jésus qui prêche à tout bout de champ le renoncement et le sacrifice. Conseil d'avare à des gueux. Renoncement! Pourquoi? Sacrifice! À quoi? Un loup ne se sacrifie pas pour le bonheur d'un autre loup. Restons donc dans la nature. Nous sommes au sommet; ayons une philosophie supérieure. À quoi sert d'être en haut si l'on ne voit pas plus loin que le bout du nez des autres? Vivons gaîment. La vie, c'est tout. Que l'homme ait un autre avenir, ailleurs, là-haut, là-bas, quelque part, je n'en crois pas un traître mot. On me recommande le sacrifice et le renoncement, je dois prendre garde à tout ce que je fais, il faut que je me casse la tête sur le bien et le mal, sur le juste et l'injuste, sur le *fas* et le *nefas*. Pourquoi? Parce que j'aurai à rendre compte de mes actions. Quand? Après ma mort. Quel beau rêve! Après ma mort, bien fin qui me pincera. Faites donc saisir une poignée de cendre par une main d'ombre. Disons le vrai, nous qui sommes des initiés et qui avons levé la jupe d'Isis: il n'y a ni bien, ni mal; il y a de la végétation. Cherchons le réel. Creusons tout à fait. Allons au fond, que diable! Il faut flairer la vérité, fouiller sous terre, et la saisir. Alors, elle vous donne des joies exquises. Alors, vous devenez fort, et vous riez. Je suis carré par la base, moi. Monsieur l'évêque, l'immortalité de l'homme est un écoute-s'il-pleut. Oh, la

charmante promesse! Fiez-vous-y. Le bon rôle qu'a Adam! On est âme, on sera ange, on aura des ailes bleues aux omoplates. Aidez-moi donc, n'est-ce pas Tertullien qui dit que les bienheureux iront d'un astre à l'autre? Soit, on sera les sauterelles des étoiles. Et puis, on verra Dieu. Ta ta ta. Fadaises que tous ces paradis. Dieu est une sornette. Je ne dirais pas cela dans le *Moniteur*, parbleu! Mais je le chuchote entre amis. Sacrifier la terre au paradis, c'est lâcher la proie pour l'ombre. Être dupe de l'infini! Pas si bête. Je suis le néant. Je m'appelle monsieur le comte de rien du tout, sénateur de moins que rien. Existais-je avant ma naissance? Non. Existerai-je après ma mort? Non. Que suis-je? Un peu de poussière dans une coquille. Qu'ai-je à faire sur cette terre? J'ai le choix: souffrir ou jouir. Où me mènera la souffrance? Au néant, mais j'aurai souffert. Où me mènera la jouissance? Au néant, mais j'aurai joui. Mon choix est fait. Il faut manger ou être mangé. Je mange. Mieux vaut être la dent que l'herbe. Telle est ma sagesse. Après quoi, va comme j'te pousse, le fossoyeur est là, le Panthéon pour nous autres: tout tombera dans le grand trou. Fin. *Finis*. Liquidation totale. Ceci est l'endroit de l'évanouissement. La mort est morte, croyez-moi. Qu'il y ait là quelqu'un qui ait quelque chose à me dire, je ris d'y songer. Invention de nourrices, croquemitaine pour les enfants, Jéhovah pour les hommes. Non, notre lendemain est de la nuit. Derrière la tombe, il n'y a plus que des néants égaux. Vous avez été Sardanapale, vous avez été Vincent de Paul, cela fera le même rien. Telle est la vérité. Par conséquent, vivez par-dessus tout. Usez de votre moi pendant que vous le tenez. Je vous le dis, monsieur l'évêque, j'ai ma philosophie, et j'ai mes philosophes. Je ne me laisse pas abuser par des balivernes. Après ça, il faut bien quelque chose pour ceux qui sont en bas, aux va-nu-pieds, aux gagne-petit, aux misérables. On leur donne à gober les légendes, les chimères, l'âme, l'immortalité, le paradis, les étoiles. Ils mâchent cela. Ils le mettent sur leur pain sec. Qui n'a rien a le bon Dieu. C'est bien le moins. Je ne m'y oppose pas, mais je garde pour moi monsieur Naigeon. Le bon Dieu est bon pour le peuple.'

L'évêque applaudit.

–'Voilà qui est parlé!', s'écria-t-il. 'L'excellente et merveilleuse chose que ce matérialisme-là! Ne l'a pas qui veut. Quand on l'a, on n'est plus dupe; on ne se laisse pas bêtement exiler comme Caton, ni lapider comme Étienne, ni brûler vif comme Jeanne d'Arc. Ceux qui ont réussi à se procurer ce matérialisme admirable ont la joie de se sentir irresponsables, et de penser qu'ils peuvent dévorer tout, sans inquiétude, les places, les sinécures, les dignités, le pouvoir bien ou mal acquis, les palinodies lucratives, les trahisons utiles, les savoureuses capitulations de conscience, et qu'ils entreront dans la tombe, leur digestion faite. Comme c'est agréable! Je ne dis pas cela pour vous, monsieur le sénateur. Cependant il m'est impossible de ne point vous féliciter. Vous autres grands seigneurs, vous avez, vous le dites, une philosophie à vous et pour vous, exquise, raffinée, accessible aux riches seuls, bonne à toutes les sauces, assaisonnant admirablement les voluptés de la vie. Cette philosophie est prise dans les profondeurs et déterrée par des chercheurs spéciaux. Mais vous êtes bons princes, et vous ne trouvez pas mauvais que la croyance au bon Dieu soit la philosophie du peuple, à peu près comme l'oie aux marrons est la dinde aux truffes du pauvre.'

CHAPITRE IX: LE FRÈRE RACONTÉ PAR LA SŒUR.

Pour donner une meilleure idée de M. l'évêque de Digne et de la façon dont ces deux saintes filles subordonnaient leurs actions, leurs pensées, même leurs instincts de femmes aisément effrayées, aux habitudes et aux intentions de l'évêque, sans qu'il eût même à prendre la peine de parler pour les exprimer, je ne peux mieux faire que de transcrire ici une lettre de mademoiselle Baptistine à madame la vicomtesse de Boischevron, son amie d'enfance. Cette lettre est entre mes mains.

'Digne, le 16 décembre 18...
Ma chère amie,

Pas un jour ne se passe sans que nous parlions de vous. C'est assez notre habitude, mais il y a une raison de plus. Figurez-vous qu'en lavant et époussetant les plafonds et les murs, madame Magloire a fait des découvertes; maintenant nos deux chambres tapissées de vieux papier blanchi à la chaux ne dépareraient pas un château dans le genre du vôtre. Madame Magloire a déchiré tout le papier. Il y avait des choses dessous. Mon salon, où il n'y a pas de meubles, et dont nous nous servons pour étendre le linge après les lessives, a quinze pieds de haut, dix-huit de large carrés, un plafond peint anciennement avec dorure, des solives comme chez vous, des boiseries du temps de nos grand-mères. Tout avait été recouvert d'une toile quand on l'avait transformé en hôpital. Il faut voir ma chambre maintenant. Madame Magloire a découvert, sous au moins dix papiers collés dessus, des peintures, sans être bonnes, qui peuvent se supporter. C'est Télémaque reçu chevalier par Minerve, c'est lui encore dans les jardins. Le nom m'échappe. Enfin où les dames romaines se rendaient une seule nuit. Que vous dirai-je? J'ai des romains, des romaines (ici un mot illisible), et toute la suite. Madame Magloire a débarbouillé tout cela; cet été elle réparera quelques petits manques et revernira le tout: ma chambre sera un vrai musée. Elle a trouvé aussi dans un coin du grenier deux consoles en bois, genre ancien. On demandait deux écus de six livres pour les redorer, mais il vaut bien mieux donner cela aux pauvres; d'ailleurs elles sont très laides; j'aimerais mieux une table ronde en acajou à la place.

Je suis toujours heureuse. Mon frère est si bon. Il donne tout ce qu'il a aux indigents et aux malades. Nous sommes très gênés. Le pays est dur l'hiver, et il faut bien faire quelque chose pour ceux qui manquent de tout. Nous sommes à peu près chauffés et éclairés. Vous voyez que ce sont de grandes douceurs.

Mon frère a ses habitudes à lui. Quand il en parle, il dit qu'un évêque doit être ainsi. Figurez-vous que la porte de la maison n'est jamais fermée. Entre qui veut, et l'on est tout de suite chez mon frère. Il ne craint rien, même la nuit. C'est là sa bravoure à lui, comme il dit.

Il ne veut pas que ni moi-même, ni madame Magloire, ne nous fassions du souci pour lui. Il s'expose à tous les dangers, et il ne veut même pas que nous ayons l'air de nous en apercevoir. Il faut savoir le comprendre.

Il sort sous la pluie, marche dans l'eau, voyage en hiver… Il n'a pas peur de la nuit, des routes suspectes, ni des mauvaises rencontres.

L'an dernier, il est allé tout seul dans un pays de voleurs. Il n'a pas voulu nous emmener. Il est resté quinze jours absent. À son retour, il n'avait rien eu, on le croyait mort, et il se portait bien; il a dit: «Voilà comme on m'a volé! Et il a ouvert une malle pleine de tous les bijoux de la cathédrale d'Embrun, que les voleurs lui avaient donnés.»

Cette fois-là, en revenant, comme j'étais allée à sa rencontre à deux lieues avec d'autres de ses amis, je n'ai pu m'empêcher de le gronder un peu, en ayant soin de ne parler que pendant que la voiture faisait du bruit, afin que personne ne pût entendre.

Dans les premiers temps, je me disais: il n'y a pas de dangers qui l'arrêtent, il est terrible. À présent, j'ai fini par m'y accoutumer. Je fais signe à madame Magloire pour qu'elle ne le contrarie pas. Il se risque comme il veut. Moi j'emmène madame Magloire, je rentre dans ma chambre, je prie pour lui, et je m'endors. Je suis tranquille, parce que je sais bien que s'il lui arrivait malheur, ce serait ma fin. Je m'en irais au bon Dieu avec mon frère et mon évêque. Madame Magloire a eu plus de peine que moi à s'habituer à ce qu'elle appelait ses imprudences. Mais à présent le pli est pris. Nous prions toutes les deux, nous avons peur ensemble, et nous nous endormons. Le diable entrerait dans la maison qu'on le laisserait faire. Après tout, que craignons-nous dans cette maison? Il y a toujours quelqu'un avec nous, qui est le plus fort. Le diable peut y passer, mais le bon Dieu l'habite.

Voilà qui me suffit. Mon frère n'a plus même besoin de me dire un mot maintenant. Je le comprends sans qu'il parle, et nous nous abandonnons à la Providence.

Voilà comment il faut être avec un homme qui a du grand dans l'esprit. J'ai questionné mon frère au sujet du renseignement que vous me demandez sur la famille de Faux. Vous savez qu'il connaît beaucoup de choses, qu'il a une bonne mémoire et de solides convictions royalistes. C'est une très ancienne famille normande de la généralité de Caen.

Dans l'arbre généalogique on trouve, Il y a cinq cents ans, un Raoul de Faux, un Jean de Faux et un Thomas de Faux; ils étaient gentilshommes et seigneurs de Rochefort. Le dernier fut Guy-Étienne-Alexandre, maître de camp, et quelque chose dans les chevau-légers de Bretagne. Sa fille, Marie-Louise, a épousé Adrien-Charles de Gramont, fils du duc Louis de Gramont, pair de France, colonel des gardes françaises et lieutenant général des armées. On écrit Faux, Fauq et Faoucq.

Chère amie, recommandez-nous aux prières de votre saint parent, M. le cardinal. Quant à votre chère Sylvanie, elle a bien fait de ne pas prendre les courts instants qu'elle passe près de vous pour m'écrire. Elle se porte bien, travaille selon vos désirs, m'aime toujours. C'est tout ce que je veux. Son bon souvenir m'est parvenu grâce à vous. Je m'en trouve heureuse. Ma santé n'est pas trop mauvaise, et cependant je maigris tous les jours davantage. Adieu, le papier me manque et m'oblige à vous quitter. Mille bonnes choses.

Baptistine.

P. S. Madame, votre belle-sœur est toujours ici avec sa petite famille. Votre petit-neveu est charmant. Savez-vous qu'il aura bientôt cinq ans! Hier il a vu passer un cheval auquel on avait mis des genouillères, et il a demandé: Qu'est-ce qu'il a donc aux genoux? Il est si gentil, cet enfant! Son petit frère traîne un vieux balai dans l'appartement comme une voiture en disant: Hu !'

Comme on le voit dans cette lettre, ces deux femmes savaient se plier aux façons d'être de l'évêque avec ce génie particulier de la femme qui comprend l'homme mieux que l'homme ne se comprend. L'évêque de Digne, sous cet air doux et candide qui ne se démentait jamais, faisait parfois des choses grandes, hardies et magnifiques, sans paraître même s'en douter. Elles en tremblaient, mais elles le laissaient faire. Quelquefois madame Magloire lui faisait une remontrance avant; jamais pendant ni après. On ne le troublait jamais, ne fût-ce que par un signe, au cours d'une action. À des moments précis, sans qu'il eût besoin de le dire, lorsqu'il n'en avait peut-être pas lui-même conscience, tant sa simplicité était parfaite, elles sentaient vaguement qu'il agissait comme évêque; alors elles n'étaient plus que deux ombres dans la maison. Elles le servaient passivement, et, si c'était obéir que de disparaître, elles disparaissaient. Elles savaient, avec une admirable délicatesse d'instinct, que certaines sollicitudes peuvent gêner. Aussi, même le croyant en péril, elles comprenaient, je ne dis pas sa pensée, mais sa nature, jusqu'au point de ne plus veiller sur lui. Elles le confiaient à Dieu.

D'ailleurs Baptistine disait, comme on vient de le lire, que la fin de son frère serait la sienne. Madame Magloire ne le disait pas, mais elle le savait.

CHAPITRE X: UNE LUMIÈRE INCONNUE.

À une époque un peu postérieure à la date de la lettre citée dans les pages précédentes, il fit une chose, à en croire toute la ville, plus risquée encore que sa promenade à travers les montagnes des bandits.

Il y avait près de Digne, dans la campagne, un homme qui vivait solitaire. Cet homme, disons tout de suite le gros mot, était un ancien conventionnel. Il se nommait G.

On parlait du conventionnel G. dans le petit monde de Digne avec une sorte d'horreur. Un conventionnel, vous figurez-vous cela? Ce machin remontait au temps des tutoiements intempestifs, lorsque l'on balançait du citoyen à la figure des personnes de qualité. Cet homme était moins qu'un homme, presqu'un monstre. Il n'avait pas voté la mort du roi, mais presque. C'était un quasi-régicide. Il avait été terrible. Comment, au retour des princes légitimes, n'avait-on pas traduit cet homme-là devant une cour prévôtale? On ne lui eût pas coupé la tête, si vous voulez, il faut de la clémence, soit, mais un bon bannissement à vie. Un exemple enfin! C'était un athée d'ailleurs, comme tous ces gens-là… Commérages des oies sur le vautour.

Était-ce du reste un vautour que G.? Oui, si l'on en jugeait par ce qu'il y avait de farouche dans sa solitude. N'ayant pas voté la mort du roi, il n'avait pas été compris dans les décrets d'exil et avait pu rester en France.

Il habitait, à trois quarts d'heure de la ville, loin de tout hameau, loin de tout chemin, on ne sait quel repli perdu d'un vallon très sauvage. Il avait là, disait-on, une espèce de champ, un trou, un repaire. Pas de voisins, pas même de passants. Depuis qu'il demeurait dans ce vallon, le sentier qui y conduisait avait disparu sous l'herbe. On parlait de cet endroit-là comme de la maison du bourreau.

Pourtant, l'évêque songeait et, de temps en temps, regardant l'horizon à l'endroit où un bouquet d'arbres marquait le vallon du vieux conventionnel, il disait: 'Il y a là une âme solitaire.'

Au fond de sa pensée il ajoutait: 'Je lui dois une visite.'

Mais, avouons-le, cette idée, au premier abord naturelle, lui apparaissait, après un moment de réflexion, comme étrange et impossible, et presque repoussante. Car, au fond, il partageait l'impression générale, et le conventionnel lui inspirait, sans qu'il s'en rendît clairement compte, ce sentiment qui est comme la frontière de la haine et qu'exprime si bien le mot éloignement.

Toutefois, la gale de la brebis doit-elle faire reculer le pasteur? Non. Mais quelle brebis!

Le bon évêque était perplexe. Quelquefois il allait de ce côté-là, puis il revenait.

Un jour enfin le bruit se répandit dans la ville qu'une sorte de jeune pâtre qui servait le conventionnel G. dans sa bauge était venu chercher un médecin, que le vieux scélérat se mourait, que la paralysie le gagnait, et qu'il ne passerait pas la nuit. Dieu merci, ajoutèrent quelques-uns!

L'évêque prit son bâton, mit son pardessus à cause de sa soutane un peu trop usée, et aussi à cause du vent du soir qui ne devait pas tarder à souffler, et partit.

Le soleil déclinait et touchait presque à l'horizon, quand l'évêque arriva à l'endroit excommunié. Il reconnut avec un certain battement de cœur qu'il était près de la tanière. Il enjamba un fossé, franchit une haie, leva une barrière, entra dans un courtil délabré, fit quelques pas assez hardiment, et tout à coup, au fond de la friche, derrière une haute broussaille, il aperçut la caverne.

C'était une cabane toute basse, indigente, petite et propre, avec une treille clouée à la façade.

Devant la porte, dans une vieille chaise à roulettes, fauteuil du paysan, il y avait un homme aux cheveux blancs qui souriait au soleil.

Près du vieillard assis se tenait debout un jeune garçon, le petit pâtre. Il tendait au vieillard une jatte de lait.

Pendant que l'évêque regardait, le vieillard éleva la voix:

–'Merci', dit-il, 'je n'ai plus besoin de rien. Son sourire quitta le soleil pour s'arrêter sur l'enfant.'

L'évêque s'avança. Au bruit qu'il fit en marchant, le vieil homme assis tourna la tête; son visage exprima toute la quantité de surprise qu'on peut avoir après une longue vie.

–'Depuis que je suis ici', dit-il, 'c'est la première fois qu'on entre chez moi. Qui êtes-vous, monsieur?'

L'évêque répondit :

–'Je me nomme Bienvenu Myriel.'

–'Bienvenu Myriel! J'ai entendu prononcer ce nom. Est-ce que c'est vous que le peuple appelle monseigneur Bienvenu?'

–'C'est moi.'

Le vieillard reprit avec un demi-sourire:

–'Dans ce cas, vous êtes mon évêque?'

–'Un peu.'

–'Entrez, monsieur.'

Le conventionnel tendit la main à l'évêque, mais l'évêque ne la prit pas. L'évêque se borna à dire :

–'Je suis satisfait de voir qu'on m'avait trompé. Vous ne me semblez, certes, pas malade.'

–'Monsieur, répondit le vieillard, je vais guérir.'

Il fit une pause et dit:

–'Je ne mourrai que dans trois heures.'

Puis il reprit :

–'Je suis un peu médecin; je sais de quelle façon la dernière heure vient. Hier, je n'avais que les pieds froids; aujourd'hui, le froid a gagné les genoux; maintenant je le sens qui monte jusqu'à la ceinture; quand il sera au cœur, je cesserai de vivre. Le soleil est beau, n'est-ce pas? Je me suis fait pousser dehors pour jeter un dernier coup d'œil sur les choses. Vous pouvez me parler, cela ne me fatigue point. Vous faites bien de venir regarder un homme qui va mourir. Il est bon que ce moment-là ait des témoins. On a des manies; j'aurais voulu durer jusqu'à l'aube. Mais je sais que j'en ai à peine pour trois heures. Il fera nuit. Au fait, qu'importe! Finir est une affaire simple. On n'a pas besoin du matin pour cela. Soit. Je mourrai à la belle étoile.'

Le vieillard se tourna vers le pâtre.

–'Toi, va te coucher. Tu as veillé l'autre nuit. Tu es fatigué.'

L'enfant rentra dans la cabane.

Le vieillard le suivit des yeux et ajouta comme se parlant à lui-même:

–'Pendant qu'il dormira, je mourrai. Les deux sommeils peuvent faire bon voisinage.'

L'évêque n'était pas ému comme il semble qu'il aurait pu l'être. Il ne croyait pas sentir Dieu dans cette façon de mourir. Disons tout, car les petites contradictions des grands cœurs veulent être décrites comme le reste: lui qui, à l'occasion, riait si volontiers de Sa Grandeur, fut quelque peu choqué de ne pas être appelé monseigneur. Il fut presque tenté de répliquer 'citoyen'. Il lui vint une velléité de familiarité bourrue, assez ordinaire aux médecins et aux prêtres, mais qui ne lui était pas habituelle. Cet homme, après tout, ce conventionnel, ce représentant du peuple, avait été un puissant de la terre; pour la première fois de sa vie peut-être, l'évêque se sentit d'humeur sévère.

Le conventionnel, cependant, le considéra avec une cordialité modeste, où l'on eût pu démêler l'humilité qui sied quand on est si près de sa mise en poussière.

L'évêque, de son côté, quoiqu'il se gardât ordinairement de la curiosité, laquelle, selon lui, était contiguë à l'offense, ne pouvait s'empêcher d'examiner le conventionnel avec une attention qui, n'ayant pas sa source dans la sympathie, lui eût été probablement reprochée par sa conscience vis-à-vis de tout autre homme. Un conventionnel lui faisait un peu l'effet d'être hors la loi, même hors de la loi de la charité.

G., calme, le buste presque droit, la voix vibrante, était un de ces grands octogénaires qui font l'étonnement du physiologiste. La révolution a eu beaucoup de ces hommes proportionnés à l'époque. On sentait dans ce vieillard l'homme à l'épreuve. Si près de sa fin, il avait conservé tous les gestes de la santé. Il y avait dans son coup d'œil clair, dans son accent ferme, dans son robuste mouvement d'épaules, de quoi déconcerter la mort. Azraël, l'ange mahométan du sépulcre, eût rebroussé chemin et eût cru se tromper de porte. G. semblait mourir parce qu'il le voulait bien. Il y avait de la liberté dans son agonie. Les jambes seulement étaient immobiles. Les ténèbres le tenaient par là. Les pieds étaient morts et froids, et la tête vivait de toute la puissance de la vie et paraissait en pleine lumière. G., en ce grave moment, ressemblait à ce roi du conte oriental, chair par en haut, marbre par en bas.

Une pierre était là. L'évêque s'y assit. L'exorde fut ex abrupto.

–'Je vous félicite', dit-il du ton dont on réprimande. 'Vous n'avez toujours pas voté la mort du roi.'

Le conventionnel ne parut pas remarquer le sous-entendu amer caché dans ce mot: toujours. Il répondit. Tout sourire avait disparu de son visage.

–‘Ne me félicitez pas trop, monsieur; j’ai voté la fin du tyran.’

C’était l’accent austère en présence de l’accent sévère.

–‘Que voulez-vous dire?’, reprit l’évêque.

–‘Je veux dire que l’homme a un tyran, l’ignorance. J’ai voté la fin de ce tyran-là. Ce tyran-là a engendré la royauté qui est l’autorité prise dans le faux, tandis que la science est l’autorité prise dans le vrai. L’homme ne doit être gouverné que par la science.’

–‘Et la conscience’, ajouta l’évêque.

–‘C’est la même chose. La conscience, c’est la quantité de science innée que nous avons en nous.’

Monseigneur Bienvenu écoutait, un peu étonné, ce langage très nouveau pour lui. Le conventionnel poursuivit :

–‘Quant à Louis XVI, j’ai dit non. Je ne me crois pas le droit de tuer un homme; mais je me sens le devoir d’exterminer le mal. J’ai voté la fin du tyran. C’est-à-dire la fin de la prostitution pour la femme, la fin de l’esclavage pour l’homme, la fin de la nuit pour l’enfant. En votant la république, j’ai voté cela. J’ai voté la fraternité, la concorde, l’aurore! J’ai aidé à la chute des préjugés et des erreurs. Les écroulements des erreurs et des préjugés font de la lumière. Nous avons fait tomber le vieux monde, nous autres, et le vieux monde, vase des misères, en se renversant sur le genre humain, est devenu une urne de joie.’

–‘Joie mêlée’, dit l’évêque.

–‘Vous pourriez dire joie troublée, et aujourd’hui, après ce fatal retour du passé qu’on nomme 1814, joie disparue. Hélas, l’œuvre a été incomplète, j’en conviens; nous avons démoli l’ancien régime dans les faits, nous n’avons pu entièrement le supprimer dans les idées. Détruire les abus, cela ne suffit pas; il faut modifier les mœurs. Le moulin n’y est plus, le vent y est encore.’

–‘Vous avez démoli. Démolir peut être utile; mais je me défie d’une démolition compliquée de colère.’

–‘Le droit a sa colère, monsieur l’évêque, et la colère du droit est un élément du progrès. N’importe, et quoi qu’on en dise, la révolution française est le plus puissant pas du genre humain depuis l’avènement du Christ. Incomplète, soit, mais sublime. Elle a dégagé toutes les inconnues sociales. Elle a adouci les esprits; elle a calmé, apaisé, éclairé; elle a fait couler sur la terre des flots de civilisation. Elle a été bonne. La révolution française, c’est le sacre de l’humanité.’

L’évêque ne put s’empêcher de murmurer:

–‘Vraiment? Et 1793?’

Le conventionnel se dressa sur sa chaise avec une solennité presque lugubre, et, autant qu’un mourant peut s’écrier, il s’écria:

–‘1793, j’attendais ce mot! Un nuage s’est formé pendant quinze cents ans. Au bout de quinze siècles, il a crevé. Vous faites le procès au coup de tonnerre.’

L’évêque sentit, sans se l’avouer peut-être, que quelque chose en lui était atteint. Pourtant il fit bonne contenance. Il répondit:

–‘Le juge parle au nom de la justice; le prêtre parle au nom de la pitié, qui n’est autre chose qu’une justice plus élevée. Un coup de tonnerre ne doit pas se tromper.’

Et il ajouta en regardant fixement le conventionnel:

–‘Louis XVII?’

Le conventionnel étendit la main et saisit le bras de l’évêque:

–‘Louis XVII, Voyons, sur qui pleurez-vous? Est-ce sur l’enfant innocent? Alors, soit. Je pleure avec vous. Est-ce sur l’enfant royal? Je demande à réfléchir. Pour moi, le frère de Cartouche, enfant innocent, pendu sous les aisselles en place de Grève jusqu’à ce que mort s’ensuive, pour le seul crime d’avoir été le frère de Cartouche, n’est pas moins douloureux que le petit-fils de Louis XV, enfant innocent, martyrisé dans la tour du Temple pour le seul crime d’avoir été le petit-fils de Louis XV.’

–‘Monsieur’, dit l’évêque, ‘je n’aime pas ces rapprochements de noms.’

–‘Cartouche, Louis XV, pour lequel des deux réclamez-vous?’

Il y eut un moment de silence. L'évêque regretta presque d'être venu, et pourtant il se sentit vaguement et étrangement ébranlé.

Le conventionnel reprit:

–'Monsieur le prêtre, vous n'aimez pas les crudités du vrai. Le Christ les aimait, lui. Il prenait une verge et il époussetait le temple. Son fouet plein d'éclairs était un rude diseur de vérités. Quand il s'écriait *Sinite parvulos* il ne faisait pas de distinctions entre les enfants. Il ne se fût pas gêné de rapprocher le dauphin de Barabbas du dauphin d'Hérode. Monsieur, l'innocence est sa couronne à elle-même. L'innocence n'a que faire d'être altesse. Elle est aussi auguste déguenillée que fleurdelisée.'

–'C'est vrai', dit l'évêque à voix basse.

–'J'insiste', continua le conventionnel G. Vous m'avez nommé Louis XVII. Entendons-nous. Pleurons-nous sur tous les innocents, sur tous les martyrs, sur tous les enfants, sur ceux d'en bas comme sur ceux d'en haut? J'en suis. Mais alors, je vous l'ai dit, il faut remonter plus haut que 93, et c'est avant Louis XVII qu'il faut commencer nos larmes. Je pleurerai sur les enfants des rois avec vous, pourvu que vous pleuriez avec moi sur les petits du peuple.'

–'Je pleure sur tous', dit l'évêque.

–'Moi aussi!', s'écria G., 'et si la balance doit pencher, que ce soit du côté du peuple. Il y a plus longtemps qu'il souffre.'

Il y eut encore un silence. Ce fut le conventionnel qui le rompit. Il se souleva sur un coude, prit entre son pouce et son index replié un peu de sa joue, comme on fait machinalement lorsqu'on interroge et qu'on juge, et interpella l'évêque avec un regard plein de toutes les énergies de l'agonie. Ce fut presque une explosion.

–'Oui, monsieur, il y a longtemps que le peuple souffre. Et puis, pourquoi venez-vous me questionner et me parler de Louis XVII? Je ne vous connais pas, moi. Depuis que je suis dans ce pays, j'ai vécu dans cet enclos, seul, ne mettant pas les pieds dehors, ne voyant personne si ce n'est cet enfant qui m'aide. Votre nom est, il est vrai, arrivé confusément jusqu'à moi, et, je dois le dire, pas trop mal prononcé; mais cela ne signifie rien; les gens habiles ont tant de manières de leurrer le peuple. À propos, je n'ai pas entendu le bruit de votre voiture, vous l'aurez sans doute laissée derrière le taillis, là-bas, à l'embranchement de la route. Je ne vous connais pas, vous dis-je. Vous m'avez dit que vous étiez évêque. Je vous répète alors ma question. Qui êtes-vous vraiment? Un prince de l'église, un de ces hommes dorés, armoriés, rentés, qui ont de grosses prébendes, l'évêché de Digne avec ses quinze mille francs de fixe et dix mille francs de casuel, qui ont des cuisines, des livrées, qui font bonne chère, qui mangent des poules d'eau le vendredi, qui se pavanent, laquais devant, laquais derrière, en berline de gala, et qui ont des palais. Vous roulez en carrosse au nom de Jésus-Christ qui allait pieds nus! Vous êtes un prélat: rentes, palais, chevaux, valets, bonne table, toutes les sensualités de la vie, vous avez cela comme les autres, et comme les autres vous en jouissez. C'est bien, mais cela en dit trop ou pas assez; cela ne m'éclaire pas sur la valeur intrinsèque et essentielle de celui qui vient avec la prétention probable de m'apporter de la sagesse. À qui est-ce que je parle? Qui êtes-vous?'

L'évêque baissa la tête et répondit: *'Vermis sum'.*

–'Un ver de terre en carrosse!', grommela le conventionnel.

Ce fut au tour du conventionnel d'être hautain, et à l'évêque d'être humble.

L'évêque reprit avec douceur.

–'Monsieur, soit. Mais expliquez-moi en quoi mon carrosse, qui est là à deux pas derrière les arbres, en quoi ma bonne table et les poules d'eau que je mange le vendredi, en quoi mes vingt-cinq mille livres de rentes, en quoi mon palais et mes laquais prouvent que la pitié n'est pas une vertu, que la clémence n'est pas un devoir, et que 93 n'a pas été inexorable.'

Le conventionnel passa la main sur son front comme pour en écarter un nuage.

–'Avant de vous répondre', dit-il, 'je vous prie de me pardonner. Je viens d'avoir tort, monsieur. Vous êtes chez moi, vous êtes mon hôte. Je dois être courtois. Vous discutez mes idées, il sied que je me borne à combattre vos raisonnements. Vos richesses et vos

jouissances sont des avantages que j'ai contre vous dans le débat, mais il est de bon goût de ne pas m'en servir. Je vous promets de ne plus en user.'

–'Je vous remercie', dit l'évêque.

G. reprit:

–'Revenons à l'explication que vous me demandiez. Où en étions-nous? Que me disiez-vous? Que 93 a été inexorable?'

–'Inexorable, oui', dit l'évêque. 'Que pensez-vous de Marat applaudissant devant guillotine?'

–'Que pensez-vous de Bossuet chantant le Te Deum après les dragonnades?'

La réponse était dure, mais elle allait au but avec la rigidité d'une pointe d'acier. L'évêque en tressaillit; il ne lui vint aucune réponse, mais il était froissé de cette façon de nommer Bossuet. Les meilleurs esprits ont leurs fétiches, et parfois se sentent vaguement meurtris des manques de respect de la logique.

Le conventionnel commençait à haleter; l'asthme de l'agonie, qui se mêle aux derniers souffles, lui entrecoupait la voix; cependant il avait encore une parfaite lucidité d'âme dans les yeux. Il continua:

–'Disons encore quelques mots çà et là. En dehors de la révolution qui, prise dans son ensemble, est une immense affirmation humaine, 1793, hélas, est une réplique. Vous la trouvez inexorable, mais toute la monarchie, monsieur? Carrier est un bandit; mais quel nom donnez-vous à Montrevel? Fouquier-Tinville est un gueux, mais quel est votre avis sur Lamoignon-Bâville? Maillard est affreux, mais Saulx-Tavannes, s'il vous plaît? Le père Duchêne est féroce, mais quelle épithète m'accorderez-vous pour le père Letellier? Jourdan-Coupe-Tête est un monstre, mais moins que M. le marquis de Louvois. Monsieur, je plains Marie-Antoinette, archiduchesse et reine, mais je plains aussi cette pauvre femme huguenote qui, en 1685, sous Louis le Grand, allaitant son enfant, fut liée, nue jusqu'à la ceinture, à un poteau. L'enfant tenu à distance, voyant le sein se gonfler de lait, se mit à hurler; le bourreau dit alors à la femme, mère et nourrice: Abjure! Il lui donna le choix entre la mort de son enfant et la mort de sa conscience. Que dites-vous de ce supplice de Tantale accommodé à une mère? Monsieur, retenez bien ceci: la révolution française a eu ses raisons. Sa colère sera absoute par l'avenir. Son résultat, c'est un monde meilleur. De ses coups les plus terribles, il sort une caresse pour le genre humain. J'abrège. Je m'arrête, j'ai trop beau jeu. D'ailleurs je me meurs.'

Et, cessant de regarder l'évêque, le conventionnel acheva sa pensée avec ces quelques mots tranquilles:

–'Oui, les brutalités du progrès s'appellent révolutions. Quand elles sont finies, on reconnaît ceci: que le genre humain a été rudoyé, mais qu'il a avancé.'

Le conventionnel ne se doutait pas qu'il venait d'emporter successivement l'un après l'autre tous les retranchements intérieurs de l'évêque. Il en restait un pourtant, et de ce retranchement, suprême ressource de la résistance de monseigneur Bienvenu, sortit cette parole où reparut presque toute la rudesse du commencement:

–'Le progrès doit croire en Dieu. Le bien ne peut pas avoir de serviteur impie. C'est un mauvais conducteur du genre humain que celui qui est athée.'

Le vieux représentant du peuple ne répondit pas. Il eut un tremblement. Il regarda le ciel, et une larme germa lentement dans ce regard. Quand la paupière fut pleine, la larme coula le long de sa joue livide, et il dit presque en bégayant, bas et se parlant à lui-même, l'œil perdu dans les profondeurs:

–'Ô toi, ô idéal, toi seul existes!'

L'évêque eut une sorte d'inexprimable commotion. Après un silence, le vieillard leva un doigt vers le ciel, et dit:

–'L'infini est. Il est là. Si l'infini n'avait pas de moi, le moi serait sa borne; il ne serait pas infini; en d'autres termes, il ne serait pas. Or il est. Donc il a un moi. Ce moi de l'infini, c'est Dieu.'

Le mourant avait prononcé ces dernières paroles d'une voix haute et avec le frémissement de l'extase, comme s'il voyait quelqu'un. Quand il eut parlé, ses yeux se

fermèrent. L'effort l'avait épuisé. Il était évident qu'il venait de vivre en une minute les quelques heures qui lui restaient. Ce qu'il venait de dire l'avait approché de celui qui est dans la mort. L'instant suprême arrivait.

L'évêque le comprit, le moment pressait, c'était comme prêtre qu'il était venu; de l'extrême froideur, il était passé par degrés à l'émotion extrême; il regarda ces yeux fermés, il prit cette vieille main ridée et glacée, et se pencha vers le moribond:

–'Cette heure est celle de Dieu. Ne trouvez-vous pas qu'il serait regrettable que nous nous fussions rencontrés en vain?'

Le conventionnel rouvrit les yeux. Une gravité où il y avait de l'ombre s'empreignit sur son visage.

–'Monsieur l'évêque', dit-il, 'avec une lenteur qui venait peut-être plus encore de la dignité de l'âme que de la défaillance des forces, j'ai passé ma vie dans la méditation, l'étude et la contemplation. J'avais soixante ans quand mon pays m'a appelé, et m'a ordonné de me mêler de ses affaires. J'ai obéi. Il y avait des abus, je les ai combattus; il y avait des tyrannies, je les ai détruites; il y avait des droits et des principes, je les ai proclamés et confessés. Le territoire était envahi, je l'ai défendu; la France était menacée, j'ai offert ma poitrine. Je n'étais pas riche; je suis pauvre. J'ai été l'un des maîtres de l'État, les caves du Trésor étaient encombrées d'espèces au point qu'on était forcé d'étançonner les murs, prêts à se fendre sous le poids de l'or et de l'argent, je dînais rue de l'Arbre-Sec à vingt-deux sous par tête. J'ai secouru les opprimés, j'ai soulagé les souffrants. J'ai déchiré la nappe de l'autel, c'est vrai; mais c'était pour panser les blessures de la patrie. J'ai toujours soutenu la marche en avant du genre humain vers la lumière, et j'ai résisté quelquefois au progrès sans pitié. J'ai, à l'occasion, protégé mes propres adversaires, vous autres. Il y a à Peteghem en Flandre, à l'endroit même où les rois mérovingiens avaient leur palais d'été, un couvent d'urbanistes, l'abbaye de Sainte-Claire en Beaulieu, que j'ai sauvé en 1793. J'ai fait mon devoir selon mes forces, et le bien que j'ai pu. Après quoi j'ai été chassé, traqué, poursuivi, persécuté, noirci, raillé, conspué, maudit, proscrit. Depuis bien des années déjà, avec mes cheveux blancs, je sens que beaucoup de gens se croient sur moi le droit de mépris, j'ai pour la pauvre foule ignorante un visage de damné, et j'accepte, ne haïssant personne, l'isolement de la haine. Maintenant, j'ai quatre-vingt-six ans; je vais mourir. Qu'est-ce que vous venez me demander?'

–'Votre bénédiction', dit l'évêque.

Et il s'agenouilla.

Quand l'évêque releva la tête, le conventionnel avait fermé les yeux. Il venait d'expirer.

L'évêque rentra chez lui profondément absorbé dans on ne sait quelles pensées. Il passa toute la nuit en prière. Le lendemain, quelques braves curieux essayèrent de lui parler du conventionnel G.; il se borna à montrer le ciel. À partir de ce moment, il redoubla de tendresse et de fraternité pour les petits et les souffrants.

Toute allusion à ce 'vieux scélérat de G.' le faisait tomber dans une préoccupation singulière. Personne ne pourrait dire que le passage de cet esprit devant le sien et le reflet de cette grande conscience sur la sienne ne fût pas pour quelque chose dans son approche de la perfection.

Cette 'visite pastorale' fut naturellement une occasion de bourdonnement pour les petites coteries locales:

–'Était-ce la place d'un évêque que le chevet d'un tel mourant? Il n'y avait évidemment pas de conversion à attendre. Tous ces révolutionnaires sont des relapses. Alors pourquoi y aller? Qu'a-t-il vu? Le diable emporter l'âme du défunt?'

Un jour, une douairière, de la variété impertinente qui se croit spirituelle, lui adressa cette saillie: 'Monseigneur, on demande quand Votre Grandeur aura le bonnet rouge.'

–'Oh, oh! Voilà une couleur bien encombrante,' répondit l'évêque 'heureusement que ceux qui la méprisent dans un bonnet la vénèrent dans un chapeau.'

CHAPITRE XI: UNE RESTRICTION.

On risquerait fort de se tromper si l'on concluait que monseigneur Bienvenu fût 'un évêque philosophe' ou 'un curé patriote'. Sa rencontre, ce qu'on pourrait presque appeler sa conjonction avec le conventionnel G., lui laissa une sorte d'étonnement qui le rendit plus doux encore. Voilà tout.

Quoique monseigneur Bienvenu n'ait été rien moins qu'un homme politique, c'est peut-être ici le lieu d'indiquer, très brièvement, quelle fut son attitude durant les événements d'alors, en supposant que monseigneur Bienvenu ait jamais songé à avoir une attitude.

Remontons donc en arrière de quelques années.

Quelque temps après l'élévation de M. Myriel à l'épiscopat, l'empereur l'avait fait baron de l'empire, en même temps que plusieurs autres évêques. L'arrestation du pape eut lieu, comme on sait, dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809; à cette occasion, M. Myriel fut appelé par Napoléon au synode des évêques de France et d'Italie convoqué à Paris. Ce synode se tint à Notre-Dame et s'assembla pour la première fois le 15 juin 1811 sous la présidence de M. le cardinal Fesch. M. Myriel fut du nombre des quatre-vingt-quinze évêques qui s'y rendirent. Mais il n'assista qu'à une séance et à trois ou quatre conférences particulières. Évêque d'un diocèse montagnard, vivant si près de la nature, dans la rusticité et le dénuement, il paraît qu'il apportait parmi ces personnages éminents des idées qui changeaient la température de l'assemblée. Il revint bien vite à Digne. On le questionna sur ce prompt retour, il répondit: 'Je les gênais. L'air du dehors leur venait par moi. Je leur faisais l'effet d'une porte ouverte.'

Une autre fois il dit: 'Que voulez-vous, ces messeigneurs-là sont des princes. Moi, je ne suis qu'un pauvre évêque paysan.'

Le fait est qu'il avait déplu. Entre autres choses incongrues, il lui serait échappé, un soir qu'il se trouvait chez un de ses collègues les plus qualifiés: 'Les belles pendules, les beaux tapis, les belles livrées! Ce doit être bien encombrant! Je ne voudrais pas que ce superflu-là me crie sans cesse aux oreilles: il y a des gens qui ont faim et froid, il y a des pauvres et de plus pauvres encore!

Disons-le en passant, ce ne serait pas une haine intelligente que la haine du luxe. Cette haine impliquerait la haine des arts. Cependant, chez les gens d'église, en dehors de la représentation et des cérémonies, le luxe est un tort. Il semble révéler des habitudes peu charitables. Un prêtre opulent est un contre-sens. Le prêtre doit se tenir près des pauvres. Or, peut-on toucher sans cesse, nuit et jour, à toutes les détresses, à toutes les infortunes, à toutes les indigences, sans avoir soi-même sur soi un peu de cette sainte misère, valeur fondamentale de la mission pastorale? Peut-on imaginer un homme près d'un brasier et qui n'aurait pas chaud? Un ouvrier qui travaille sans cesse devant une fournaise a forcément des cheveux brûlés, des ongles noircis, de la sueur qui perle sur son front, de la cendre sur le visage. La première preuve de la charité chez le prêtre, chez l'évêque surtout, c'est la pauvreté.

C'était là sans doute ce que pensait M. l'évêque de Digne.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs qu'il partageait sur certains points délicats ce que j'appellerais 'les idées du siècle'. Il se mêlait peu aux querelles théologiques du moment et se taisait sur les questions où sont compromis l'Église et l'État; mais si on l'eût beaucoup pressé, il paraît qu'on l'eût trouvé plutôt ultramontain que gallican. Comme je trace un portrait et que je ne veux rien cacher, je suis bien obligé d'ajouter qu'il fut glacial vis-à-vis de Napoléon à la fin de son règne. À partir de 1813, il adhéra ou il applaudit à toutes les manifestations hostiles. Il refusa de le voir à son passage, au retour de l'île d'Elbe, et s'abstint d'ordonner dans son diocèse les prières publiques pour l'empereur pendant les Cent-Jours.

Outre sa sœur, mademoiselle Baptistine, il avait deux frères: l'un général, l'autre préfet. Il écrivait assez souvent à tous les deux. Il tint quelque temps rigueur au premier,

parce qu'ayant un commandement en Provence, à l'époque du débarquement de Cannes, le général s'était mis à la tête de douze cents hommes et avait poursuivi l'empereur comme quelqu'un qui veut le laisser échapper. Sa correspondance resta plus affectueuse pour l'autre frère, l'ancien préfet, brave et digne homme qui vivait retiré à Paris, rue Cassette.

Monseigneur Bienvenu eut donc, lui aussi, son heure d'esprit de parti, son heure d'amertume, son nuage. L'ombre des passions du moment traversa ce doux et grand esprit occupé de choses éternelles. Certes, un pareil homme eût mérité de n'avoir pas d'opinions politiques. Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée, je ne confonds pas ce qu'on appelle 'opinions politiques' avec la grande aspiration au progrès, avec la sublime foi patriotique, démocratique et humaine qui, de nos jours, doit être le fond même de toute intelligence généreuse. Sans approfondir les questions qui ne touchent qu'indirectement au sujet de ce livre, je dis simplement ceci: Il eût été beau que monseigneur Bienvenu n'eût pas été royaliste et que son regard ne se fût pas détourné un seul instant de cette contemplation sereine où l'on voit rayonner distinctement, au-dessus du va-et-vient orageux des choses humaines, ces trois lumières pures: la Vérité, la Justice, la Charité.

Tout en convenant que ce n'était point pour une fonction politique que Dieu avait créé monseigneur Bienvenu, nous eussions compris et admiré la protestation au nom du droit et de la liberté, l'opposition fière, la résistance périlleuse et juste à Napoléon tout-puissant. Mais ce qui nous plaît vis-à-vis de ceux qui montent nous plaît moins vis-à-vis de ceux qui tombent. Nous n'aimons le combat que tant qu'il y a danger; et, dans tous les cas, les combattants de la première heure ont seuls le droit d'être les exterminateurs de la dernière. Qui n'a pas été accusateur opiniâtre pendant la prospérité doit se taire devant l'écroulement. Le dénonciateur du succès est le seul légitime justicier de la chute. Quant à moi, lorsque la Providence s'en mêle et frappe, je la laisse faire. 1812 me désarma. En 1813, la lâche rupture de silence de ce corps législatif taciturne enhardi par les catastrophes m'indigna; c'eût été un tort d'applaudir. En 1814, devant ces maréchaux trahissant, devant ce sénat passant d'une fange à l'autre, insultant après avoir divinisé, devant cette idolâtrie lâchant pied et crachant sur l'idole, c'était mon devoir de détourner la tête. En 1815, comme les suprêmes désastres étaient dans l'air, comme la France avait le frisson de leur approche sinistre, comme on pouvait vaguement distinguer Waterloo ouvert devant Napoléon, la douloureuse acclamation de l'armée et du peuple au condamné du destin n'avait rien de risible, et, toute réserve faite sur le despote, un cœur comme l'évêque de Digne n'eût peut-être pas dû méconnaître ce qu'avait d'auguste et de touchant, au bord de l'abîme, l'étroite étreinte d'une grande nation avec un grand homme.

À cela près, il était et il fut, en toute chose, juste, vrai, équitable, intelligent, humble, digne, bienfaisant, et bienveillant, ce qui est une autre bienfaisance. C'était un prêtre, un sage, et un homme. En outre, il faut le dire, en matière politique, il était tolérant, peut-être même plus que moi. Laisser-moi prendre un exemple. Le portier de la mairie avait été placé là par l'empereur. C'était un vieux sous-officier de la garde, légionnaire d'Austerlitz, bonapartiste comme l'aigle. Il échappait parfois à ce pauvre diable des paroles peu réfléchies que la loi d'alors considérait comme des propos séditieux. Depuis que le profil impérial avait disparu de la légion d'honneur, il ne s'habillait jamais dans l'ordonnance, comme il disait, afin de ne pas être forcé de porter sa croix. Il avait ôté lui-même dévotement l'effigie impériale de la croix que Napoléon lui avait donnée, cela faisait un trou, et il n'avait rien voulu mettre à la place. Plutôt mourir, disait-il, que de porter sur mon cœur les trois crapauds! Il raillait volontiers tout haut Louis XVIII, vieux goutteux à guêtres d'anglais! Il disait: 'qu'il s'en aille en Prusse avec son salsifis!' Heureux de réunir dans la même imprécation les deux choses qu'il détestait le plus: la Prusse et l'Angleterre. Il en fit tant qu'il perdit sa place. Il se retrouva sans emploi et incapable de nourrir sa femme et ses enfants. L'évêque le fit venir, le gronda doucement, et le nomma garde de la cathédrale.

M. Myriel était dans le diocèse le vrai pasteur, l'ami de tous.

En neuf ans, à force de saintes actions et de douces manières, monseigneur Bienvenu avait rempli la ville de Digne d'une sorte de vénération tendre et filiale. Sa

conduite même envers Napoléon avait été acceptée et comme tacitement pardonnée par le peuple, bon troupeau indulgent, qui adorait son empereur, mais aimait son évêque.

CHAPITRE XII: LA SOLITUDE DE MONSEIGNEUR BIENVENU.

Il y a presque toujours autour d'un évêque une escouade de petits abbés comme autour d'un général une volée de jeunes officiers. C'est là ce que ce charmant saint François de Sales appelle quelque part 'les prêtres blancs-becs'. Toute carrière a ses aspirants qui font cortège aux arrivés. Pas une puissance qui n'ait son entourage, pas une fortune qui n'ait sa cour. Les chercheurs d'avenir tourbillonnent autour du présent splendide. Toute métropole a son état-major. Tout évêque un peu influent a près de lui sa patrouille de chérubins séminaristes, qui fait la ronde et maintient le bon ordre dans le palais épiscopal, et qui monte la garde autour du sourire de monseigneur. Plaire à un évêque, c'est le pied à l'étrier pour un sous-diacre. Il faut bien faire son chemin; l'apostolat ne dédaigne pas le canonicat.

De même qu'il y a ailleurs les gros bonnets, il y a dans l'église les grosses mitres. Ce sont les évêques bien en cour, riches, rentés, habiles, acceptés du monde, sachant prier, sans doute, mais sachant aussi solliciter, peu scrupuleux de faire faire antichambre à tout un diocèse, traits d'union entre la sacristie et la diplomatie, plutôt abbés que prêtres, plutôt prélats qu'évêques. Heureux qui les approche! Gens en crédit qu'ils sont, ils font pleuvoir autour d'eux, sur les empressés et les favorisés, et sur toute cette jeunesse qui sait plaire, les grasses paroisses, les prébendes, les archidiaconats, les aumôneries et les fonctions cathédrales, en attendant les dignités épiscopales. En avançant eux-mêmes, ils font progresser leurs satellites; c'est tout un système solaire en marche. Leur rayonnement empourpre leur suite. Leur prospérité s'émiette sur la cantonade en bonnes petites promotions. Plus grand diocèse au patron, plus grosse cure au favori. Et puis Rome est là. Un évêque qui sait devenir archevêque, un archevêque qui sait devenir cardinal, vous emmène comme conclaviste, vous entrez dans la rote, vous avez le pallium, vous voilà auditeur, vous voilà camérier, vous voilà monsignor, et de la Grandeur à Imminence il n'y a qu'un pas, et entre Imminence et la Sainteté il n'y a que la fumée d'un scrutin. Toute calotte peut rêver la tiare. Le prêtre est de nos jours le seul homme qui puisse régulièrement devenir roi; et quel roi! Le roi suprême. Aussi, quelle pépinière d'aspirations qu'un séminaire! Que d'enfants de chœur rougissants, que de jeunes abbés ont sur la tête le pot au lait de Perrette! L'ambition se cache aisément derrière la vocation.

Monseigneur Bienvenu, humble, pauvre, particulier, n'était pas compté parmi les grosses mitres. Cela était visible à l'absence complète de jeunes prêtres autour de lui. On a vu qu'à Paris 'il n'avait pas fait racines'. Pas un avenir ne songeait à se greffer sur ce vieillard solitaire. Pas une ambition en herbe ne faisait la folie de verdir à son ombre. Ses chanoines et ses grands vicaires étaient de bons vieux hommes, un peu peuple comme lui, murés comme lui dans ce diocèse sans issue sur le cardinalat, et qui ressemblaient à leur évêque, avec cette différence qu'eux étaient finis, et que lui était achevé. On sentait si bien l'impossibilité de croître près de monseigneur Bienvenu qu'à peine sortis du séminaire, les jeunes gens ordonnés par lui se faisaient recommander aux archevêques d'Aix ou d'Auch, et s'en allaient bien vite. Car enfin, je le répète, on veut être poussé. Un saint qui vit dans un excès d'abnégation est un voisinage dangereux; il pourrait bien vous communiquer par contagion une pauvreté incurable, l'ankylose des articulations utiles à l'avancement, et, en somme, plus de renoncement que vous n'en voulez. Tout le monde ambitieux fuit cette vertu galeuse. De là l'isolement de monseigneur Bienvenu. Nous vivons dans une société sombre. Réussir, voilà l'enseignement qui tombe goutte à goutte de la corruption en surplomb.

Soit dit en passant, c'est une chose assez hideuse que le succès. Sa fausse ressemblance avec le mérite trompe les hommes. Pour la foule, la réussite a presque le même profil que la suprématie. Le succès, cette caricature du talent, trompe même les

livres d'histoire. Juvénal et Tacite seuls en bougonnent. De nos jours, une philosophie à peu près officielle est entrée en domesticité chez lui, porte la livrée du succès, et fait le service de son antichambre. La réussite est leur illusoire obsession. Cette prospérité se moque des chemins empruntés. Gagnez à la loterie, vous voilà un habile homme. Qui triomphe est vénéré. Naissez coiffé, tout est là. Ayez de la chance, vous aurez le reste; soyez heureux, on vous croira grand. En dehors des cinq ou six exceptions immenses qui font l'éclat d'un siècle, l'admiration contemporaine n'est guère que myopie. Dorure est or. Être le premier venu, cela ne gâte rien, pourvu qu'on soit le parvenu. Le vulgaire est un vieux Narcisse qui s'adore lui-même et qui applaudit le vulgaire. Cette faculté énorme par laquelle on est Moïse, Eschyle, Dante, Michel-Ange ou Napoléon, la multitude la décerne d'emblée et par acclamation à quiconque atteint son but dans quoi que ce soit. Qu'un notaire se transfigure en député, qu'un faux Corneille fasse *Tiridate*, qu'un eunuque parvienne à posséder un harem, qu'un Prud'homme militaire gagne par accident la bataille décisive d'une époque, qu'un apothicaire invente les semelles de carton pour l'armée de Sambre-et-Meuse et se construise, avec ce carton vendu pour du cuir, quatre cent mille livres de rente, qu'un porte-balle épouse l'usure et la fasse accoucher de sept ou huit millions dont il est le père et dont elle est la mère, qu'un prédicateur devienne évêque par le nasillement, qu'un intendant de bonne maison soit si riche en sortant de service qu'on le fasse ministre des finances, les hommes appellent cela Génie, de même qu'ils appellent Beauté la figure de Mousqueton et Majesté l'encolure de Claude. Ils confondent avec les constellations de l'abîme les étoiles que font dans la vase molle du bourbier les pattes des canards.

CHAPITRE XIII: CE QU'IL CROYAIT.

Du point de vue de l'orthodoxie, je n'ai pas à sonder M. l'évêque de Digne. Devant une telle âme, je ne peux que m'incliner. La conscience du juste doit être crue sur parole. D'ailleurs, il faut admettre le développement possible de toutes les beautés de la vertu humaine même si les croyances diffèrent des nôtres.

Que pensait-il de ce dogme-ci ou de ce mystère-là? Ces secrets du for intérieur ne sont connus que de la tombe où les âmes entrent nues. Ce dont nous sommes certain, c'est que jamais les difficultés de foi ne se résolvaient pour lui en hypocrisie. Le diamant brille, il ne luit pas. Il croyait le plus qu'il pouvait. *Credo in Patrem*, s'écriait-il souvent. Puisant d'ailleurs dans les bonnes œuvres cette quantité de satisfaction qui suffit à la conscience, et qui vous dit tout bas: Tu es avec Dieu.

Ce que je dois noter est que, en dehors, pour ainsi dire, et au-delà de sa foi, l'évêque avait un excès d'amour. C'est par là, *quia multum amavit*, qu'il était jugé vulnérable par les 'hommes sérieux', les 'personnes graves' et les 'gens raisonnables'; locutions favorites de notre triste monde où l'égoïsme obéit au pédantisme. Qu'était-ce que cet excès d'amour? C'était une bienveillance sereine débordant les hommes et qui s'étendait aux choses. Il vivait sans dédain. Il était indulgent pour la création de Dieu. Tout homme, même le meilleur, a en lui une dureté irréfléchie qu'il tient en réserve pour l'animal. L'évêque de Digne n'avait point cette dureté-là, particulière à beaucoup de prêtres pourtant. Il n'allait pas jusqu'au bramine, mais il semblait avoir médité cette parole de l'Ecclésiaste: 'Sait-on où va l'âme des animaux?' Les laideurs de l'aspect, les difformités de l'instinct, ne le troublaient pas et ne l'indignaient pas. Il en était ému, presque attendri. Il semblait que, pensif, il en allât chercher, au-delà de la vie apparente, la cause, l'explication ou l'excuse. Il semblait par moments demander à Dieu des commutations. Il examinait sans colère, et avec l'œil du linguiste qui déchiffre un palimpseste, la quantité de chaos qui est encore dans la nature. Cette rêverie faisait parfois sortir de lui des mots étranges. Un matin, il était dans son jardin; il se croyait seul, mais sa sœur marchait derrière lui sans qu'il la vît; tout à coup, il s'arrêta, et il regarda quelque chose à terre; c'était une grosse araignée, noire, velue, horrible. Sa sœur l'entendit qui disait: 'Pauvre bête, ce n'est pas de sa faute.'

Pourquoi ne pas dire ces enfantillages presque divins de la bonté? Puérilités, soit; mais ces puérilités sublimes ont été celles de saint François d'Assise et de Marc-Aurèle. Un jour il se fit une entorse pour n'avoir pas voulu écraser une fourmi.

Ainsi vivait cet homme juste. Quelquefois, il s'endormait dans son jardin; la vision devenait presque divine.

Monseigneur Bienvenu avait été jadis, à en croire les récits sur sa jeunesse et même sur sa virilité, un homme passionné, peut-être violent. Sa mansuétude universelle était moins un instinct de nature que le résultat d'une grande conviction filtrée dans son cœur à travers la vie et lentement tombée en lui, pensée à pensée; car, dans un caractère comme dans un rocher, il peut y avoir des trous de gouttes d'eau. Ces cavités sont ineffaçables; elles sont indestructibles.

En 1815, il atteignit soixante-quinze ans, mais il n'en paraissait pas avoir plus de soixante. Il n'était pas grand; il avait un peu d'embonpoint, et, pour le combattre, il faisait volontiers de longues marches à pied; il avait le pas ferme et n'était que très peu courbé, détail qui ne mène à aucune conclusion: Grégoire XVI, à quatre-vingts ans, se tenait droit et souriant, ce qui ne l'empêchait pas d'être un mauvais évêque. Monseigneur Bienvenu avait ce que le peuple appelle 'une belle tête', mais si aimable qu'on oubliait qu'elle était belle.

Quand il parlait avec cette santé enfantine qui était une de ses grâces, on se sentait à l'aise près de lui; il semblait que de toute sa personne il sortît de la joie. Son teint coloré et frais, toutes ses dents bien blanches qu'il avait conservées et que son rire faisait voir, lui donnaient cet air ouvert et facile qui fait dire d'un homme, c'est un bon enfant, et d'un vieillard, c'est un bonhomme. D'ailleurs, C'était l'effet qu'il avait fait à Napoléon. Au premier abord, et pour qui le voyait pour la première fois, ce n'était guère qu'un bonhomme en effet. Mais si l'on restait quelques heures près de lui, et pour peu qu'on le vît pensif, le bonhomme se transfigurait peu à peu et prenait je ne sais quoi d'imposant; son front large et sérieux, auguste par les cheveux blancs, devenait auguste aussi par la méditation; la majesté se dégageait de cette bonté, sans que la bonté cessât de rayonner; on éprouvait quelque chose de l'émotion qu'on aurait si l'on voyait un ange souriant ouvrir lentement ses ailes sans cesser de sourire. Le respect, un respect inexprimable, vous pénétrait par degrés et vous montait au cœur, et l'on sentait qu'on avait devant soi une de ces âmes fortes, éprouvées et indulgentes, où la pensée est si grande qu'elle ne peut plus être que douce.

La prière, la célébration des offices religieux, l'aumône, la consolation des affligés, la culture d'un coin de terre, la fraternité, la frugalité, l'hospitalité, le renoncement, la confiance, l'étude, le travail remplissaient chacune des journées de sa vie. Remplissaient est bien le mot, et, certes, cette journée de l'évêque était pleine jusqu'aux bords de bonnes pensées, de bonnes paroles et de bonnes actions. Cependant, elle n'était pas complète si le temps froid ou pluvieux l'empêchait d'aller passer, le soir, quand les deux femmes s'étaient retirées, une heure ou deux dans son jardin avant de s'endormir. Il semblait que ce fût une sorte de rite pour lui de se préparer au sommeil par la méditation en présence des grands spectacles d'un ciel de nuit. Quelquefois, à une heure même assez avancée, si les deux vieilles filles ne dormaient pas, elles l'entendaient marcher lentement dans les allées. Il était là, seul avec lui-même, recueilli, paisible, adorant, comparant la sérénité de son cœur à la sérénité de l'éther, ému dans les ténèbres par les splendeurs visibles des constellations et les splendeurs invisibles de Dieu, ouvrant son âme aux pensées qui tombent de l'inconnu. Dans ces moments-là, offrant son cœur à l'heure où les fleurs nocturnes offrent leur parfum, allumé comme une lampe au centre de la nuit étoilée, se répandant en extase au milieu du rayonnement universel de la création, il n'eût pu, peut-être, dire lui-même ce qui se passait dans son esprit, il sentait quelque chose s'envoler hors de lui et quelque chose descendre en lui. Mystérieux échanges des profondeurs de l'âme avec les élévations de l'univers!

Il songeait à la grandeur et à la présence de Dieu; à l'éternité future, étrange mystère; à l'éternité passée, mystère plus étrange encore; à tous les infinis qui

s'enfonçaient sous ses yeux dans tous les sens; et, sans chercher à comprendre l'incompréhensible, il le regardait. Il n'étudiait pas Dieu, il s'en éblouissait. Il considérait ces magnifiques rencontres des atomes qui donnent des aspects à la matière, révèlent les forces en les constatant, créent les individualités dans l'unité, les proportions dans l'étendue, l'innombrable dans l'infini, et par la lumière produisent la beauté. Ces rencontres se nouent et se dénouent sans cesse; de là la vie et la mort.

Il s'asseyait sur un banc de bois adossé à une treille dénudée, et il regardait les astres à travers les silhouettes chétives et rachitiques de ses arbres fruitiers. Ce quart d'arpent, si pauvrement planté, si encombré de masures et de hangars, lui était cher et lui suffisait.

Que fallait-il de plus à ce vieillard, qui partageait le loisir de sa vie, où il y avait si peu de loisir, entre le jardinage le jour et la contemplation la nuit? Cet étroit enclos, ayant les cieux pour plafond, n'était-ce pas assez pour pouvoir adorer Dieu, tour à tour, dans ses œuvres les plus charmantes et les plus sublimes? N'est-ce pas là tout, en effet, et que désirer au-delà? Un petit jardin pour se promener, et l'immensité pour rêver. À ses pieds ce qu'on peut cultiver et cueillir; au-dessus de lui ce qu'on peut étudier et contempler; quelques fleurs sur terre et les constellations dans les cieux.

CHAPITRE XIV: CE QU'IL PENSAIT.

Un dernier mot.

Comme cette nature de détails pourrait, particulièrement au moment où nous sommes, et pour me servir d'une expression actuellement à la mode, donner à l'évêque de Digne une certaine physionomie 'panthéiste', et faire croire qu'il y avait en lui une de ces philosophies personnelles, propres à notre siècle, qui germent quelquefois dans les esprits solitaires, s'y construisent et y grandissent jusqu'à y remplacer les religions, j'insisterez sur le fait que pas un de ceux qui ont connu monseigneur Bienvenu ne se fût cru autorisé à penser une telle chose. Ce qui éclairait cet homme, c'était le cœur. Sa sagesse était faite de la lumière qui vient de là.

Point de systèmes, beaucoup d'œuvres. Les spéculations abstruses contiennent du vertige; rien n'indique qu'il hasardât son esprit dans les apocalypses. L'apôtre peut être hardi, mais l'évêque doit être timide. Il aurait probablement redouté de sonder certains problèmes réservés aux grands esprits. Il y a de l'horreur sacrée sous les porches de l'énigme; ces ouvertures sombres sont là, béantes, mais quelque chose vous dit, à vous passant de la vie, qu'on n'entre pas. Malheur à qui y pénètre! Les génies, dans les profondeurs inouïes de l'abstraction et de la spéculation pure, situés pour ainsi dire au-dessus des dogmes, proposent leurs idées à Dieu. Leur prière appelle audacieusement la discussion. Leur adoration interroge. Ceci est la religion directe, pleine d'anxiété et de responsabilité pour qui en gravit les escarpements.

La méditation humaine n'a point de limite. À ses risques et périls, elle analyse et creuse son propre éblouissement. On pourrait presque dire que, par une sorte de réaction splendide, elle en éblouit la nature; le mystérieux monde qui nous entoure rend ce qu'il reçoit, il se pourrait que les contemplateurs soient contemplés. Quoi qu'il en soit, il y a sur la terre des hommes (sont-ce des hommes?) qui aperçoivent distinctement, au fond des horizons du rêve, les hauteurs de l'absolu, et qui ont la vision terrible des géométries infinie. Monseigneur Bienvenu n'était point de ces hommes-là, monseigneur Bienvenu n'était pas un génie. Il eût redouté ces sublimités qui conduisirent quelques-uns, très grands même, comme Swedenborg et Pascal, jusqu'aux portes la démence. Certes, ces puissantes rêveries ont leur utilité morale, et par ces routes ardues on s'approche de la perfection idéale. Lui, il prenait le sentier qui abrège: l'évangile. Il n'essayait point de faire faire à sa chasuble les plis du manteau d'Élie, il ne projetait aucun rayon d'avenir sur le roulis ténébreux des événements, il ne cherchait pas à condenser en flamme la lueur des choses, il n'avait rien du prophète et rien du mage. Cette âme simple aimait, voilà tout.

Qu'il dilatât la prière jusqu'à une aspiration surhumaine, cela est probable; mais on ne peut pas plus prier trop qu'aimer trop; si c'était une hérésie de prier au-delà des textes, sainte Thérèse et saint Jérôme seraient des hérétiques.

Il se penchait sur ce qui gémit et sur ce qui expie. L'univers lui apparaissait comme une immense maladie; il sentait partout de la fièvre, il auscultait partout de la souffrance et, sans chercher à deviner l'énigme, il tâchait de panser la plaie. Le redoutable spectacle des choses créées développait en lui l'attendrissement; il n'était occupé qu'à trouver pour lui-même et à inspirer aux autres la meilleure manière de plaindre et de soulager. Ce qui existe était pour ce bon et rare prêtre un sujet permanent de tristesse cherchant à consoler.

Il y a des hommes qui travaillent à l'extraction de l'or; lui, il travaillait à l'extraction de la pitié. L'universelle misère était sa mine. La douleur partout n'était qu'une occasion de bonté. Aimez-vous les uns les autres; il déclarait cela, ne souhaitait rien de plus; c'était là toute sa doctrine. Un jour, cet homme qui se croyait 'philosophe', ce sénateur déjà nommé, dit à l'évêque: 'Mais voyez donc le spectacle du monde; guerre de tous contre tous; le plus fort a le plus d'esprit. Votre *aimez-vous les uns les autres* est une bêtise.' 'Eh bien', répondit monseigneur Bienvenu sans hausser le ton, 'si c'est une bêtise, l'âme doit s'y enfermer comme la perle dans l'huître.' Il s'y enfermait donc, il y vivait, il s'en satisfaisait absolument, laissant de côté les questions prodigieuses qui attirent et qui épouvantent, les perspectives insondables de l'abstraction, les précipices de la métaphysique, toutes ces profondeurs convergentes, pour l'apôtre à Dieu, pour l'athée au néant: la destinée, le bien et le mal, la guerre de l'être contre l'être, la conscience de l'homme, le somnambulisme pensif de l'animal, la transformation par la mort, la récapitulation d'existences que contient le tombeau, la greffe incompréhensible des amours successifs sur le moi persistant, l'essence, la substance, le *Nil* et l'*Ens*, l'âme, la nature, la liberté, la nécessité; problèmes à pic, épaisseurs sinistres, où se penchent les titanesques archanges de l'esprit humain; formidables abîmes que Lucrèce, Manou, saint Paul et Dante contemplent avec cet œil fulgurant qui semble, en regardant fixement l'infini, y faire éclore des étoiles.

Monseigneur Bienvenu était simplement un homme qui constatait du dehors les questions mystérieuses sans les scruter, sans les agiter, et sans en troubler son propre esprit. Il avait dans l'âme le grave respect de l'ombre.

Livre deuxième: La chute.

CHAPITRE I: LE SOIR D'UN JOUR DE MARCHÉ.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entra dans la petite ville de Digne. Les rares habitants qui se trouvaient à ce moment à leurs fenêtres ou sur le seuil de leurs maisons regardèrent ce voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable. C'était un homme de taille moyenne, trapu et robuste, dans la force de l'âge. Il pouvait avoir quarante-six ou quarante-huit ans. Une casquette à visière de cuir rabattue cachait en partie son visage brûlé par le soleil et ruisselant de sueur. Sa chemise de grosse toile jaune, rattachée au col par une petite ancre d'argent, laissait voir sa poitrine velue; il avait une cravate tordue en corde, un pantalon de coutil bleu, usé et râpé, blanc à un genou, troué à l'autre, une vieille blouse grise en haillons, rapiécée à l'un des coudes d'un morceau de drap vert cousu avec de la ficelle, sur le dos un sac de soldat bien rempli, bouclé et tout neuf, à la main, un gros bâton noueux, les pieds sans bas dans des souliers ferrés, la tête tondue et la barbe longue.

La sueur, la chaleur, le voyage à pied, la poussière, ajoutaient un je ne sais quoi de sordide à cet ensemble délabré.

Les cheveux étaient ras, et pourtant hérissés; car ils commençaient à pousser un peu, et semblaient ne pas avoir été coupés depuis quelque temps.

Personne ne le connaissait. Ce n'était évidemment qu'un passant. D'où venait-il? Du midi. Des bords de la mer peut-être. Car il faisait son entrée dans Digne par la même rue qui, sept mois auparavant, avait vu passer l'empereur Napoléon allant de Cannes à Paris. Cet homme avait dû marcher toute la journée. Il paraissait très fatigué. Des femmes de l'ancien bourg qui est au bas de la ville l'avaient vu s'arrêter sous les arbres du boulevard Gassendi et boire à la fontaine qui est à l'extrémité de la promenade. Il fallait qu'il eût bien soif, car des enfants qui le suivaient le virent encore s'arrêter, et boire, deux cents pas plus loin, à la fontaine de la place du marché.

Arrivé au coin de la rue Poichevert, il tourna à gauche et se dirigea vers la mairie. Il y entra, puis sortit un quart d'heure après. Un gendarme était assis près de la porte sur le banc de pierre où le général Drouot monta, le 4 mars, pour lire à la foule effarée des habitants de Digne la proclamation de golfe Juan. L'homme ôta sa casquette et salua humblement le gendarme.

Le gendarme, sans répondre à son salut, le regarda avec attention, le suivit quelque temps des yeux, puis entra dans la mairie.

Il y avait alors à Digne une belle auberge à l'enseigne de la Croix-de-Colbas. Cette auberge avait pour hôtelier un nommé Jacquin Labarre, homme considéré dans la ville pour sa parenté avec un autre Labarre, qui tenait à Grenoble l'auberge des Trois-Dauphins et qui avait servi dans les guides. Lors du débarquement de l'empereur, beaucoup de bruits avaient couru dans le pays sur cette auberge des Trois-Dauphins. On racontait que le général Bertrand, déguisé en charretier, y avait fait de fréquents voyages au mois de janvier, et qu'il y avait distribué des croix d'honneur à des soldats et des poignées de napoléons à des bourgeois. La réalité est que l'empereur, entré dans Grenoble, avait refusé de s'installer à l'hôtel de préfecture; il avait remercié le maire en disant: 'Je vais chez un brave homme que je connais'; et il était allé aux Trois-Dauphins. Cette gloire du Labarre des Trois-Dauphins se reflétait à vingt-cinq lieues de distance sur le Labarre de la Croix-de-Colbas. On disait de lui dans la ville: c'est le cousin de celui de Grenoble.

L'homme se dirigea vers cette auberge, qui était la meilleure du pays. Il entra dans la cuisine, laquelle s'ouvrait de plain-pied sur la rue. Tous les fourneaux étaient allumés; un grand feu brûlait gaîment dans la cheminée. L'hôte, qui était en même temps le chef, allait de l'âtre aux casseroles; il était très occupé et surveillait un excellent dîner destiné à des rouliers qu'on entendait rire et parler fort dans une salle voisine. Quiconque a voyagé sait que personne ne fait meilleure chère que les rouliers. Une marmotte grasse, flanquée de perdrix blanches et de coqs de bruyère, tournait sur une longue broche devant le feu; sur les fourneaux cuisaient deux grosses carpes du lac de Lauzet et une truite du lac d'Alloz.

L'hôte, entendant la porte s'ouvrir et entrer un nouveau venu, dit sans lever les yeux de ses fourneaux:

–'Que veut monsieur?'

–'Manger et coucher', dit l'homme.

–'Rien de plus facile', reprit l'hôte. A ce moment, il tourna la tête, regarda des pieds à la tête le voyageur et ajouta: '... en payant.'

L'homme tira une grosse bourse de cuir de la poche de sa blouse et répondit:

–'J'ai de l'argent.'

–'Dans ce cas on est à vous', dit l'hôte.

L'homme remit sa bourse en poche, se déchargea de son sac, le posa à terre près de la porte, garda son bâton à la main, et alla s'asseoir sur un tabouret près du feu. Digne est dans la montagne. Les soirées d'octobre y sont froides.

Cependant, tout en allant et venant, l'homme considérait le voyageur.

–'Dîne-t-on bientôt?', dit l'homme.

–'Tout à l'heure', dit l'hôte.

Pendant que le nouveau venu se chauffait, le dos tourné, le digne aubergiste tira un crayon de sa poche, puis il déchira le coin d'un vieux journal qui traînait sur une petite

table près de la fenêtre. Sur la marge blanche il écrivit une ligne ou deux, plia le papier sans le cacheter et le remit à un enfant qui paraissait lui servir tout à la fois de marmiton et de laquais. L'aubergiste dit un mot à l'oreille du marmiton, et l'enfant partit en courant dans la direction de la mairie.

Le voyageur n'avait rien vu de tout cela.

Il demanda encore une fois:

–'Dîne-t-on bientôt?'

–'Tout à l'heure', dit l'hôte.

L'enfant revint. Il rapportait le papier. L'hôte le déplia avec empressement, comme quelqu'un qui attend une réponse. Il parut lire attentivement, puis hocha la tête, et resta un moment pensif. Enfin il fit un pas vers le voyageur qui semblait plongé dans des réflexions peu sereines.

–'Monsieur', dit-il, 'je ne puis vous recevoir.'

L'homme se dressa à demi sur son séant.

–'Comment! Avez-vous peur que je ne paye pas? Voulez-vous que je paye d'avance? J'ai de l'argent, vous dis-je.'

–'Ce n'est pas cela.'

–'Quoi donc?'

–'Vous avez de l'argent...'

–'Oui', dit l'homme.

–'Et moi', dit l'hôte, 'je n'ai pas de chambre.'

L'homme reprit tranquillement:

–'Mettez-moi à l'écurie.'

–'Je ne peux pas.'

–'Pourquoi?'

–'Les chevaux prennent toute la place.'

–'Eh bien', continua l'homme, 'un coin dans le grenier. Une botte de paille. Nous verrons cela après dîner.'

–'Je ne peux pas vous servir de dîner.'

Cette déclaration, faite d'un ton mesuré, mais ferme, parut grave à l'étranger. Il se leva.

–'Mais je meurs de faim, moi. J'ai marché toute la journée. J'ai fait douze lieues. Je paye. Je veux manger.'

–'Je n'ai rien', dit l'hôte.

L'homme éclata de rire et se tourna vers la cheminée et les fourneaux.

–'Rien, et tout cela?'

–'Tout cela est réservé.'

–'Par qui?'

–'Par les rouliers.'

–'Combien sont-ils?'

–'Douze.'

–'Il y a à manger pour vingt.'

–'Ils ont tout retenu et tout payé d'avance.'

L'homme se rassit et dit sans hausser la voix:

–'Je suis à l'auberge, j'ai faim: je reste!'

L'hôte se pencha à son oreille, et lui dit d'un accent qui le fit tressaillir:

–'Allez-vous en.'

Le voyageur était courbé et poussait quelques braises dans le feu avec le bout ferré de son bâton, il se retourna vivement, et, comme il ouvrait la bouche pour répliquer, l'hôte le regarda fixement et ajouta toujours à voix basse: 'Assez de paroles comme cela. Voulez-vous que je vous dise votre nom? Vous vous appelez Jean Valjean. Maintenant voulez-vous que je vous dise qui vous êtes? En vous voyant entrer, je me suis douté de quelque chose, j'ai envoyé quelqu'un à la mairie, et voici ce qu'on m'a répondu. Savez-vous lire?'

Il tendit à l'étranger le papier déplié qui venait de voyager de l'auberge à la mairie, et de la mairie à l'auberge. L'homme y jeta un regard. L'aubergiste reprit après un silence:

–'J'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde. Allez-vous-en.'

L'homme baissa la tête, ramassa le sac qu'il avait déposé à terre, et s'en alla.

Il prit la grande rue. Il marchait devant lui, au hasard, rasant de près les maisons, comme un homme humilié et triste. Il ne se retourna pas une seule fois. S'il s'était retourné, il aurait vu l'aubergiste de la Croix-de-Colbas sur le seuil de sa porte, entouré de tous les voyageurs de son auberge et de tous les passants de la rue, parlant vivement et le désignant du doigt. Aux regards de défiance et d'effroi du groupe, il aurait deviné qu'avant peu son arrivée serait connue dans toute la ville.

Il ne vit rien de tout cela. Les gens accablés ne regardent pas derrière eux. Ils ne savent que trop que le mauvais sort les suit.

Il chemina ainsi quelque temps, marchant toujours, allant à l'aventure par des rues qu'il ne connaissait pas, oubliant la fatigue, comme cela arrive dans la tristesse. Tout à coup, il sentit vivement la faim. La nuit approchait. Il regarda autour de lui pour voir s'il ne découvrirait pas quelque gîte.

La belle hôtellerie s'était fermée devant lui; il cherchait quelque cabaret bien humble, quelque bouge bien pauvre.

Justement, une lumière l'attira au bout de la rue; une branche de pin, pendue à une potence en fer, se dessinait sur le ciel blanc du crépuscule. Il y alla.

C'était un cabaret. Le cabaret qui est dans la rue de Chaffaut.

Le voyageur s'arrêta un moment et regarda par la vitre l'intérieur de la salle basse du cabaret, qui était éclairée par une petite lampe située sur une table et par un grand feu brûlant dans la cheminée. Quelques hommes y buvaient. L'hôte se chauffait. La flamme faisait bruire une marmite de fer accrochée à la crémaillère.

On entre dans ce cabaret, qui est aussi une espèce d'auberge, par deux portes. L'une donne sur la rue, l'autre s'ouvre sur une petite cour pleine de fumier.

Le voyageur n'osa pas entrer par la porte de la rue. Il se glissa dans la cour, s'arrêta encore, puis leva timidement le loquet et poussa la porte.

–'Qui va là?', dit le maître.

–'Quelqu'un qui voudrait souper et coucher.'

–'C'est bon. Ici on soupe et on couche.'

Il entra. Tous les gens qui buvaient se retournèrent. La lampe l'éclairait d'un côté, le feu de l'autre. On l'examina quelque temps pendant qu'il défaisait son sac.

L'hôte lui dit: 'Voilà du feu. Le souper cuit dans la marmite. Venez vous chauffer, camarade.'

Il alla s'asseoir près de l'âtre. Il allongea devant le feu ses pieds meurtris par la fatigue; une bonne odeur sortait de la marmite. Tout ce qu'on pouvait distinguer de son visage sous sa casquette baissée prit une vague apparence de bien-être mêlée à cet autre aspect si poignant que donne l'habitude de la souffrance.

C'était d'ailleurs un profil ferme, énergique et triste. Cette physionomie était étrangement composée; elle commençait par paraître humble et finissait par sembler sévère. L'œil luisait sous les sourcils comme un feu sous une broussaille.

Cependant, un des hommes attablés était un poissonnier qui, avant d'entrer au cabaret de la rue de Chaffaut, était allé mettre son cheval à l'écurie chez Labarre. Le hasard faisait que le matin même il avait rencontré cet étranger de mauvaise mine, cheminant entre Bras dasse et... j'ai oublié le nom. Je crois que c'est Escoublon. Or, en le rencontrant, l'homme, qui paraissait déjà très fatigué, lui avait demandé de le prendre sur son cheval; à quoi le poissonnier n'avait répondu qu'en allant plus vite. Ce poissonnier faisait partie, une demi-heure auparavant, du groupe qui entourait Jacquin Labarre, et lui-même avait raconté sa désagréable rencontre du matin aux gens de la Croix-de-Colbas. Il fit de sa place au cabaretier un signe imperceptible. Le cabaretier vint à lui. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse. L'homme était retombé dans ses réflexions.

Le cabaretier revint à la cheminée, posa brusquement sa main sur l'épaule de l'homme, et lui dit :

–'Tu vas t'en aller d'ici.'

L'étranger se retourna et répondit avec douceur.

–'Ah, vous savez?'

–'Oui.'

–'On m'a renvoyé de l'autre auberge.'

–'Et on te chasse de celle-ci.'

–'Où voulez-vous que j'aille?'

–'Ailleurs.'

L'homme prit son bâton et son sac, et s'en alla.

Comme il sortait, quelques enfants, qui l'avaient suivi depuis la Croix-de-Colbas et qui semblaient l'attendre, lui jetèrent des pierres. Il revint sur ses pas avec colère et les menaça de son bâton; les enfants se dispersèrent comme une volée d'oiseaux.

Il passa devant la prison. À la porte pendait une chaîne de fer attachée à une cloche. Il sonna.

Un guichet s'ouvrit.

–'Monsieur le guichetier', dit-il en ôtant respectueusement sa casquette, 'voudriez-vous bien m'ouvrir et me loger pour cette nuit?'

Une voix répondit:

–'Une prison n'est pas une auberge. Faites-vous arrêter. On vous ouvrira.'

Le guichet se referma.

Il entra dans une petite rue où il y a beaucoup de jardins. Quelques-uns ne sont entourés que de haies, ce qui égaye la rue. Parmi ces jardins et ces haies, il vit une petite maison d'un seul étage dont la fenêtre était éclairée. Il regarda par cette vitre comme il avait fait pour le cabaret. C'était une grande chambre blanchie à la chaux, avec un lit recouvert d'un dessus de lit imprimé; il y avait un berceau dans un coin, quelques chaises de bois, et un fusil à deux coups accroché au mur. Une table était dressée au milieu de la chambre. Une lampe de cuivre éclairait la nappe de grosse toile blanche; le broc d'étain, rempli à ras bord, luisait comme l'argent; une soupière brune fumait. À cette table était assis un homme d'une quarantaine d'années, à la figure joyeuse et ouverte, qui faisait sauter un petit enfant sur ses genoux. Près de lui, une femme toute jeune allaitait un autre enfant. Le père riait, l'enfant riait, la mère souriait.

L'étranger resta un moment rêveur devant ce spectacle doux et calmant. Que se passait-il en lui? Lui seul eût pu le dire. Il est probable qu'il pensa que cette maison joyeuse serait hospitalière, et que là où il voyait tant de bonheur il trouverait peut-être un peu de pitié.

Il frappa au carreau un petit coup très faible.

On n'entendit pas.

Il frappa un second coup.

Il entendit la femme qui disait: 'il me semble qu'on frappe.'

–'Non', répondit le mari.

Il frappa un troisième coup.

Le mari se leva, prit la lampe, et alla à la porte qu'il ouvrit.

C'était un homme de haute taille, demi-paysan, demi-artisan. Il portait un large tablier de cuir qui montait jusqu'à son épaule gauche, et dans lequel il avait disposé un marteau, un mouchoir rouge, une poire à poudre, et toutes sortes d'objets que la ceinture retenait comme dans une poche. Il renversait la tête en arrière; sa chemise largement ouverte et rabattue montrait son cou de taureau, blanc et nu. Il avait d'épais sourcils, d'énormes favoris noirs, les yeux à fleur de tête, le bas du visage en museau, et sur tout cela cet air d'être chez soi qui est une chose inexprimable.

–'Monsieur', dit le voyageur, 'pardon de vous déranger ainsi. En payant, pourriez-vous me donner une assiettée de soupe et un coin pour dormir dans ce hangar qui est là dans ce jardin? Dites, pourriez-vous? En payant?'

–‘Qui êtes-vous? demanda le maître du logis.’

L’homme répondit: ‘J’arrive de Puy-Moisson. J’ai marché toute la journée. J’ai fait douze lieues. Pourriez-vous? En payant?’

–‘Je ne refuserais pas’, dit le paysan, ‘de loger quelqu’un de bien qui payerait. Mais pourquoi n’allez-vous pas à l’auberge.’

–‘Il n’y a pas de place.’

–‘Bah, pas possible! Ce n’est pas jour de foire, ni de marché. Êtes-vous allé chez Labarre?’

–‘Oui.’

–‘Eh bien?’

Le voyageur répondit avec embarras: ‘Je ne sais pas, il ne m’a pas reçu.’

–‘Êtes-vous allé chez chose, de la rue de Chaffaut?’

L’embarras de l’étranger croissait. Il balbutia:

–‘Il ne m’a pas reçu non plus.’

Le visage du paysan prit une expression de défiance, il regarda le nouveau venu de la tête aux pieds, et tout à coup il s’écria avec une sorte de frémissement:

–‘Est-ce que vous seriez l’homme?...’

Il jeta un nouveau coup d’œil sur l’étranger, fit trois pas en arrière, posa la lampe sur la table et décrocha son fusil du mur.

Aux paroles du paysan, *est-ce que vous seriez l’homme*, la femme s’était levée, avait pris ses deux enfants dans ses bras et s’était réfugiée précipitamment derrière son mari, regardant l’étranger avec épouvante, la gorge nue, les yeux effarés, en murmurant tout bas: chat errant.

Tout cela se fit en moins de temps qu’il ne faut pour se le figurer. Après avoir examiné quelques instants l’homme comme on examine une vipère, le maître du logis revint à la porte et dit:

–‘Va-t’en.’

–‘De grâce’, reprit l’homme, ‘un verre d’eau.’

–‘Un coup de fusil!’, dit le paysan.

Puis il referma la porte violemment, et l’homme l’entendit tirer deux gros verrous. Un moment après, la fenêtre se ferma au volet, et un bruit de barre de fer qu’on posait parvint au dehors.

La nuit continuait de tomber. Le vent froid des Alpes soufflait. À la lueur du jour expirant, l’étranger aperçut dans un des jardins qui bordent la rue une sorte de hutte qui lui parut maçonnée en mottes de gazon. Il franchit résolument une barrière de bois et se trouva dans le jardin. Il s’approcha de la hutte; elle avait pour porte une étroite ouverture très basse et ressemblait à ces constructions que les cantonniers se bâtissent au bord des routes. Il pensa sans doute que c’était, en effet, le logis d’un cantonnier. Il souffrait du froid et de la faim; il s’était résigné à la faim, mais c’était du moins là un abri contre le froid. Ces sortes de logis ne sont habituellement pas occupés la nuit. Il se coucha à plat ventre et se glissa dans la hutte. Il y faisait chaud, et il y trouva un assez bon lit de paille. Il resta un moment étendu sur ce lit, sans pouvoir faire un mouvement tant il était fatigué. Puis, comme son sac sur son dos le gênait et que c’était d’ailleurs un oreiller tout trouvé, il se mit à déboucler une des courroies. A ce moment, un grondement farouche se fit entendre. Il leva les yeux. La tête d’un dogue énorme se dessinait dans l’ombre à l’entrée de la hutte.

C’était la niche d’un chien!

Il était lui-même vigoureux et redoutable; il s’arma de son bâton, il se fit de son sac un bouclier, et sortit de la niche comme il put, non sans élargir les déchirures de ses haillons.

Il sortit également du jardin, mais à reculons, obligé, pour tenir le dogue en respect, d’avoir recours à cette manoeuvre du bâton que les maîtres en ce genre d’escrime appellent la rose couverte.

Quand il eut, non sans peine, repassé la barrière et qu’il se retrouva dans la rue, seul, sans gîte, sans toit, sans abri, chassé même de ce lit de paille et de cette niche

misérable, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une pierre, et il paraît qu'un passant qui traversait l'entendit s'écrier:

–'Je ne suis moins qu'un chien!'

Bientôt il se releva et se remit à marcher. Il sortit de la ville, espérant trouver des arbres ou une meule de foin et de s'abriter ainsi pour la nuit.

Il chemina quelque temps, la tête toujours baissée. Quand il se sentit loin de toute habitation humaine, il leva les yeux et chercha autour de lui. Il était dans un champ; il avait devant lui une de ces collines basses couvertes de chaume coupé ras, qui après la moisson ressemblent à des têtes tondues.

L'horizon était tout noir; ce n'était pas seulement à cause de la noirceur de la nuit mais aussi du fait de la présence de nuages bas qui semblaient s'appuyer sur la colline et remplir tout le ciel. Cependant, comme la lune allait se lever et qu'il flottait encore au zénith un reste de clarté crépusculaire, ces nuages formaient au haut du ciel une sorte de voûte blanchâtre d'où tombait sur la terre une lueur.

La terre était donc plus éclairée que le ciel, ce qui est un effet particulièrement sinistre, et la colline, d'un pauvre et chétif contour, se dessinait vague et blafarde sur l'horizon ténébreux. Tout cet ensemble était hideux, petit, lugubre et borné. Rien dans le champ ni sur la colline qu'un arbre difforme qui se tordait en frissonnant à quelques pas du voyageur.

Cet homme était évidemment très loin d'avoir de ces délicates habitudes d'intelligence et d'esprit qui font qu'on est sensible aux aspects mystérieux des choses; cependant, il y avait dans ce ciel, dans cette colline, dans cette plaine et dans cet arbre, quelque chose de si profondément désolé qu'après un moment d'immobilité et de rêverie, il rebroussa chemin brusquement. Il y a des instants où la nature semble hostile.

Il revint sur ses pas. Les portes de Digne étaient fermées. Digne, qui a soutenu des sièges dans les guerres de religion, était encore entourée en 1815 de vieilles murailles flanquées de tours carrées qu'on a démolies depuis. Il passa par une brèche et rentra dans la ville.

Il pouvait être huit heures du soir. Comme il ne connaissait pas les rues, il recommença sa promenade à l'aventure.

Il parvint ainsi à la préfecture, puis au séminaire. En passant sur la place de la cathédrale, il montra le poing à l'église.

Il y a dans un coin de cette place une imprimerie. C'est là que furent imprimées pour la première fois les proclamations de l'empereur et de la garde impériale à l'armée, apportées de l'île d'Elbe et dictées par Napoléon.

Épuisé, n'espérant plus rien, il se coucha sur le banc de pierre qui est devant la porte de cette imprimerie.

Une vieille femme sortait de l'église en cet instant. Elle vit l'homme étendu dans l'ombre. 'Que faites-vous là, mon ami?', dit-elle.

Il répondit durement et avec colère: 'Vous le voyez, bonne femme, je me couche.'

La bonne femme, bien digne de ce nom en effet, était madame la marquise de R.

–'Sur ce banc?', reprit-elle.

–'J'ai eu pendant dix-neuf ans un matelas en bois', dit l'homme, 'j'ai aujourd'hui un matelas de pierre.'

–'Vous avez été soldat?'

–'Oui, bonne femme, soldat.'

–'Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge?'

–'Parce que je n'ai pas d'argent.'

–'Hélas', dit madame de R., 'je n'ai dans ma bourse que quatre sous.'

–'Donnez toujours.'

L'homme prit les quatre sous. Madame de R. continua: 'Vous ne pouvez vous loger avec si peu dans une auberge. Avez-vous essayé pourtant? Il est impossible que vous passiez la nuit ainsi. Vous avez sans doute froid et faim. On aurait pu vous loger par charité.'

–‘J’ai frappé à toutes les portes.’

–‘Eh bien?’

–‘Partout on m’a chassé.’

La ‘bonne femme’ toucha le bras de l’homme et lui montra, de l’autre côté de la place, une petite maison à côté de l’évêché.

–‘Vous avez, reprit-elle, frappé à toutes les portes?’

–‘Oui.’

–‘Avez-vous frappé à celle-là?’

–‘Non.’

–‘Frappez-y.’

CHAPITRE II: LA PRUDENCE CONSEILLÉE À LA SAGESSE.

Ce soir-là, M. l’évêque de Digne, après sa promenade en ville, était resté assez tard enfermé dans sa chambre. Il s’occupait d’un grand travail sur les devoirs, lequel est malheureusement demeuré inachevé. Il dépouillait soigneusement tout ce que les Pères de l’Église et les Docteurs ont dit sur cette grave matière. Son livre était divisé en deux parties; premièrement, les devoirs de tous, deuxièmement, les devoirs de chacun, selon la classe à laquelle il appartient. Les devoirs de tous sont les grands devoirs. Il y en a quatre. Saint Matthieu les indique: devoirs envers Dieu (Matth., VI), devoirs envers soi-même (Matth., V, 29, 30), devoirs envers le prochain (Matth., VII, 12), devoirs envers les créatures (Matth., VI, 20, 25). Pour les autres devoirs, l’évêque les avait trouvés indiqués et prescrits ailleurs; aux souverains et aux sujets, dans *l’Épître aux Romains*; aux magistrats, aux épouses, aux mères et aux jeunes hommes, par saint Pierre; aux maris, aux pères, aux enfants et aux serviteurs, dans *l’Épître aux Éphésiens*; aux fidèles, dans *l’Épître aux Hébreux*; aux jeunes filles, dans *l’Épître aux Corinthiens*. Il faisait laborieusement de toutes ces prescriptions un ensemble harmonieux qu’il voulait présenter aux âmes.

Il travaillait encore à huit heures, écrivant assez incommodément sur de petits carrés de papier avec un gros livre ouvert sur ses genoux, quand madame Magloire entra, selon son habitude, pour prendre l’argenterie dans le placard près du lit. Un moment après, l’évêque, sentant que le couvert était mis et que sa sœur l’attendait peut-être; il ferma son livre, se leva de sa table et entra dans la salle à manger.

La salle à manger était une pièce oblongue avec une cheminée, une porte donnant sur la rue, et une fenêtre sur le jardin.

Madame Magloire achevait en effet de mettre le couvert.

Tout en vaquant au service, elle causait avec mademoiselle Baptistine.

Une lampe était sur la table et la table près de la cheminée. Un assez bon feu était allumé.

On peut se figurer facilement ces deux femmes qui avaient toutes deux passé soixante ans: madame Magloire petite, grasse, vive, mademoiselle Baptistine, douce, mince, frêle, un peu plus grande que son frère, vêtue d’une robe de soie puce, couleur à la mode en 1806, qu’elle avait achetée alors à Paris et qui lui durait encore. Pour emprunter des locutions vulgaires qui ont le mérite de dire avec un seul mot une idée qu’une page suffirait à peine à exprimer, madame Magloire avait l’air d’une paysanne et mademoiselle Baptistine d’une dame. Madame Magloire avait un bonnet blanc à tuyaux, au cou une jeannette d’or, le seul bijou de femme qu’il y eût dans la maison, un fichu très blanc sortant de sa robe de bure noire à manches larges et courtes, un tablier de toile de coton à carreaux rouges et verts, noué à la ceinture d’un ruban vert, avec une pièce d’estomac pareille rattachée par deux épingles aux deux coins d’en haut, aux pieds, de gros souliers, et des bas jaunes, comme les femmes de Marseille. La robe de mademoiselle Baptistine était coupée sur les patrons de 1806: taille courte, fourreau étroit, manches à épaulettes, pattes et boutons. Elle cachait ses cheveux gris sous une perruque frisée dite à l’enfant. Madame Magloire avait un air intelligent, vif et bon; les deux angles de sa bouche

inégalement relevés et la lèvre supérieure plus grosse que la lèvre inférieure lui donnaient quelque chose de bourru et d'impérieux. Tant que monseigneur se taisait, elle lui parlait résolument avec un mélange de respect et de liberté; mais dès que monseigneur parlait, elle obéissait servilement, comme mademoiselle. Mademoiselle Baptistine ne parlait même pas. Elle se bornait à obéir et à acquiescer. Même quand elle était jeune, elle n'était pas jolie, elle avait de gros yeux bleus à fleur de tête et un nez long et busqué; mais tout son visage, toute sa personne, je l'ai dit en commençant, respiraient une ineffable bonté. Elle avait toujours été prédestinée à la mansuétude; mais la foi, la charité, l'espérance, ces trois vertus qui chauffent doucement l'âme, avaient élevé peu à peu cette mansuétude jusqu'à la sainteté. La nature n'en avait fait qu'une brebis, la religion en avait fait un ange. Pauvre sainte fille, doux souvenir évanescent! Mademoiselle Baptistine a depuis raconté tant de fois ce qui s'était passé à l'évêché cette soirée-là que plusieurs personnes, qui vivent encore, s'en rappellent les moindres détails.

Au moment où M. l'évêque entra, madame Magloire parlait avec vivacité. Elle entretenait mademoiselle d'un sujet qui lui était familier et auquel l'évêque était accoutumé. Il s'agissait du loquet de la porte d'entrée.

Il paraît que, tout en allant faire quelques provisions pour le souper, madame Magloire avait entendu dire des choses en divers lieux. On parlait d'un rôdeur qui avait une mine patibulaire. Un vagabond suspect serait arrivé; il devait être quelque part dans la ville; il se pourrait qu'il y ait de méchantes rencontres pour ceux qui s'aviseraient de rentrer tard chez eux ce soir. La police était bien mal faite du reste, attendu que M. le préfet et M. le maire ne s'aimaient pas, et cherchaient à se nuire en faisant arriver des événements. C'était donc aux gens sages à faire la police et à se protéger. Cette nuit-là, il fallait bien fermer, verrouiller et barricader sa maison.

Madame Magloire appuya sur ces derniers mots. L'évêque venait de sa chambre où il avait eu assez froid; il s'était assis devant la cheminée, se chauffait et pensait à autre chose. Il ne releva pas les mots à effet que madame Magloire venait de prononcer. Elle les répéta. Alors, mademoiselle Baptistine, voulant satisfaire madame Magloire sans déplaire à son frère, se hasarda à dire timidement:

–'Mon frère, entendez-vous ce que dit madame Magloire?'

–'J'ai vaguement entendu quelque chose', répondit l'évêque. Puis tournant à demi sa chaise, mettant ses deux mains sur ses genoux, et levant vers la vieille servante son visage cordial et facilement joyeux que le feu éclairait d'en bas il ajouta: 'Voyons. Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? Nous courrions donc quelque gros danger?'

Alors madame Magloire recommença toute l'histoire, en l'exagérant quelque peu, sans s'en douter. Il paraîtrait qu'un bohémien, un va-nu-pieds, une espèce de mendiant dangereux serait en ce moment dans la ville. Il s'était présenté pour loger chez Jacquin Labarre qui n'avait pas voulu le recevoir. On l'avait vu arriver par le boulevard Gassendi et rôder dans les rues à la brume. Un homme de sac et de corde avec une figure terrible.

–'Vraiment?', dit l'évêque.

Ce consentement à l'interroger encouragea madame Magloire; cela lui semblait indiquer que l'évêque n'était pas loin de s'alarmer; elle poursuivit triomphante :

–'Oui, monseigneur. C'est comme cela. Il y aura quelque malheur cette nuit dans la ville. Tout le monde le dit. Ajoutez à cela l'incompétence de la police… Vivre dans un pays de montagnes, et n'avoir pas même de lanternes, la nuit, dans les rues! On sort et on n'y voit rien! Voilà ce que j'ai entendu et que je vous répète.'

–'Moi', interrompit la sœur, 'je ne dis rien. Ce que mon frère fait est bien fait.'

Madame Magloire continua comme s'il n'y avait pas eu de protestation:

–'Nous savons que cette maison-ci n'est pas sûre du tout, que, si monseigneur le permet, j'irai dire à Paulin Musebois, le serrurier, qu'il vienne remettre les anciens verrous de la porte. On les a là; c'est une histoire de quelques minutes. J'affirme qu'il faut des verrous, monseigneur, ne serait-ce que pour cette nuit, car une porte qui s'ouvre du dehors avec un loquet, par le premier passant venu, n'est pas une protection. Avec cela,

monseigneur a l'habitude de toujours dire d'entrer! De toutes manières, même au milieu de la nuit, ô mon Dieu, on n'a pas besoin d'en demander la permission...

A cet instant on frappa à la porte un coup assez violent.

–'Entrez', dit l'évêque.

CHAPITRE III: L'HÉROÏSME DE L'OBÉISSANCE PASSIVE.

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Cet homme, nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure chercher un gîte pour la nuit.

Il entra, fit un pas, et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Madame Magloire n'eut même pas la force de jeter un cri. Elle tressaillit, et resta bouche bée.

Mademoiselle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entrait et se dressa à demi d'effarement, puis, ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère et son visage redevint profondément calme et serein.

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille.

Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes, et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute :

–'Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libre depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Je viens de Toulon. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir, en arrivant dans ce pays, je suis allé dans une auberge; on m'a renvoyé à cause du passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Je suis obligé de le présenter aux autorités dans chaque ville. Je suis allé dans une autre auberge. On m'a dit: va-t'en! Personne n'a voulu de moi. Je suis allé à la prison: le guichetier n'a pas ouvert. J'ai atterri dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. J'ai pensé qu'il pleuvrait, et qu'il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir, et je suis rentré dans la ville pour y trouver le renfoncement d'une porte. J'allais me coucher sur une pierre lorsqu'une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit: Frappe-là. J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici? Êtes-vous une auberge? J'ai de l'argent: mes économies. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne en y travaillant pendant dix-neuf ans. Je payerai; j'ai de l'argent. Je suis très fatigué, douze lieues à pied, c'est beaucoup, et j'ai très faim. Puis-je rester?'

–'Madame Magloire', dit l'évêque, 'vous mettrez un couvert de plus.'

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table. 'Avez-vous bien compris?', reprit-il avec surprise, 'je suis un forçat, un galérien, un ex-taulard.' Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia. Voilà mon passeport. Jaune, comme vous pouvez le constater. Cela sert à me faire chasser de partout. Voulez-vous le lire? Je sais lire, moi. J'ai appris au bagne. Il y a une école pour ceux qui veulent apprendre. Tenez, voilà ce qu'on a mis sur le passeport: «Jean Valjean, forçat libéré, natif de X, est resté dix-neuf ans au bagne de Toulon. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est extrêmement dangereux.» Tout le monde m'a jeté dehors. Est-ce que vous voulez quand même me recevoir chez vous? Est-ce une auberge ici? Pouvez-vous me donner à manger et me loger? Avez-vous une écurie?'

–‘Madame Magloire’, dit l’évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l’alcôve.

Madame Magloire sortit pour exécuter ces ordres.

L’évêque se tourna vers l’homme.

–‘Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l’on fera votre lit pendant que vous souperez.’

Ici, l’homme comprit tout à fait. L’expression de son visage, jusqu’alors sombre et dure, s’empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou:

–‘Vrai? Quoi? Vous me gardez? Vous ne me chassez pas! Un forçat! Vous m’appelez monsieur! Vous ne me tutoyez pas! Va-t’en, chien, qu’on m’dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi, j’avais dit tout de suite qui je suis. J’ai bien fait d’écouter la brave dame qui m’a indiqué votre maison! Je vais souper! Un lit, un lit avec un matelas et des draps! Ça fait dix-neuf ans que je n’ai pas couché dans un lit! Et vous voulez bien que je reste! Vous êtes de braves gens! D’ailleurs, j’ai de l’argent. Je payerai bien. Pardon, monsieur l’aubergiste, comment vous appelez-vous? Je payerai tout ce qu’on voudra. Vous êtes aubergiste, n’est-ce pas?’

–‘Je suis’, dit l’évêque, ‘un prêtre qui demeure ici.’

–‘Un prêtre!’, reprit l’homme, ‘un brave homme de prêtre! Alors vous ne me demanderez pas d’argent? Vous êtes le curé, n’est-ce pas, le curé de cette grande église? Tiens, c’est vrai, suis-je bête, je n’avais pas vu votre calotte!

Tout en parlant, il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, puis remis son passeport dans sa poche, et il s’était assis. Mademoiselle Baptistine le considérait avec douceur. Il continua:

–‘Vous êtes humain, monsieur le curé. Vous n’avez pas de mépris. C’est bien bon un bon prêtre. Alors vous n’avez pas besoin que je paye?’

–‘Non’, dit l’évêque, ‘gardez votre argent. Combien avez-vous? Ne m’avez-vous pas dit cent neuf francs?’

–‘Et quinze sous’, ajouta l’homme.

–‘Cent neuf francs, quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela?’

–‘Dix-neuf ans.’

–‘Dix-neuf ans!’

L’évêque soupira profondément.

L’homme poursuivit: ‘J’ai encore tout mon argent. Depuis quatre jours je n’ai dépensé que vingt-cinq sous que j’ai gagnés en aidant à décharger des voitures à Grasse. Puisque vous êtes abbé, je vais vous dire, nous avions un aumônier au bagne... Et puis un jour j’ai vu un évêque. Monseigneur, qu’on l’appelle. C’était l’évêque de la Majore, à Marseille. C’est le curé qui est sur les curés. Vous savez, pardon, je dis mal cela, mais pour moi, c’est si loin! Vous comprenez, nous autres… Il a dit la messe au milieu du bagne, sur un autel, il avait une chose pointue, en or, sur la tête. Au grand jour de midi, cela brillait. Nous étions en rang. Des trois côtés. Avec les canons, mèche allumée, en face de nous. Nous ne voyions pas bien. Il a parlé, mais il était trop au fond; nous n’entendions pas. Voilà ce que c’est qu’un évêque.’

Pendant qu’il parlait, l’évêque était allé pousser la porte qui était restée grande ouverte.

Madame Magloire rentra. Elle apportait un couvert qu’elle mit sur la table.

–‘Madame Magloire’, dit l’évêque, ‘mettez ce couvert le plus près possible du feu.’ Et, se tournant vers son hôte, il ajouta: ‘Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur?’

Chaque fois qu’il disait ce mot monsieur, avec sa voix doucement grave et de si bonne compagnie, le visage de l’homme s’illuminait. Monsieur à un forçat, c’est un verre d’eau donné à un naufragé du radeau de la Méduse. L’ignominie a soif de considération.

–‘Voici’, reprit l’évêque, ‘une lampe qui éclaire bien mal.’

Madame Magloire comprit, et elle alla chercher sur la cheminée de la chambre à coucher de monseigneur les deux chandeliers d'argent qu'elle posa sur la table tout allumés.

–'Monsieur le curé', dit l'homme, 'vous êtes bon. Vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous. Vous allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je viens et que je suis un homme malheureux.'

L'évêque, assis près de lui, lui toucha doucement la main: 'Vous auriez pu ne pas me dire qui vous étiez. Cette maison n'est pas la mienne, c'est celle de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez, vous avez faim et soif, soyez le bienvenu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Je vous le dis à vous qui passez, vous êtes ici chez vous plus que moi-même. Tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom? D'ailleurs, avant que vous me le disiez, je vous en avais attribué un.

L'homme ouvrit des yeux étonnés.

–'Vrai? Lequel?'

–'Absolument', répondit l'évêque, 'pour moi, vous vous appelez mon frère.'

–'Monsieur le curé', s'écria l'homme, 'j'avais faim en entrant ici, mais vous êtes si bon qu'à présent je ne sais plus ce que j'ai; ma faim a disparu.'

L'évêque le regarda et lui dit :

–'Avez-vous beaucoup souffert?'

–'Oh, oui! L'uniforme rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, le travail, les gardiens, les coups de bâton, La double chaîne pour un rien, le cachot pour un mot. Même malade au lit, la chaîne. Les chiens, les chiens sont plus heureux! Dix-neuf ans! J'en ai quarante-six. À présent, le passeport jaune! Voilà tout.'

–'Oui, reprit l'évêque, vous sortez d'un lieu de tristesse. Écoutez. Il y aura plus de joie au ciel pour le visage en larmes d'un pécheur repentant que pour la robe blanche de cent justes. Si vous sortez de ce lieu douloureux avec des pensées de haine et de colère contre les hommes, vous êtes digne de pitié, si vous en sortez avec des pensées de bienveillance, de douceur et de paix, vous valez mieux que nous tous.'

Madame Magloire avait servi la soupe, une soupe faite avec de l'eau, de l'huile, du pain et du sel, un peu de lard, un morceau de viande de mouton, des figues, un fromage frais, et un gros pain de seigle. Elle avait d'elle-même ajouté à l'ordinaire de M. l'évêque une bonne bouteille de Saint-Joseph.

Le visage de l'évêque prit tout à coup cette expression de gaîté propre aux natures hospitalières. 'À table!', dit-il vivement. Comme il en avait coutume lorsque quelque étranger soupait avec lui, il fit asseoir l'homme à sa droite. Mademoiselle Baptistine, parfaitement paisible et naturelle, prit place à sa gauche.

L'évêque dit le bénédicité, puis servit lui-même la soupe, selon son habitude. L'homme se mit à manger avidement.

Tout à coup l'évêque dit: 'Mais il me semble qu'il manque quelque chose sur cette table.'

Madame Magloire en effet n'avait mis que les trois couverts absolument nécessaires. Or, c'était l'usage de la maison, quand l'évêque avait quelqu'un à souper, de disposer sur la nappe les six couverts d'argent, étalage innocent. Ce gracieux semblant de luxe était une sorte d'enfantillage plein de charme dans cette maison douce et sévère qui élevait la pauvreté jusqu'à la dignité.

Madame Magloire comprit l'observation, sortit sans dire un mot, et un moment après les trois couverts réclamés par l'évêque brillaient sur la nappe, symétriquement arrangés devant chacun des trois convives.

CHAPITRE IV: QUELQUES DÉTAILS SUR LES FROMAGERIES DE PONTARLIER.

Maintenant, pour donner une idée de ce qui se passa à cette table, je me dois de transcrire ici un passage d'une lettre de mademoiselle Baptistine à madame de Boischevron, où la conversation du forçat et de l'évêque est racontée avec une minutie naïve:

'... Cet homme ne faisait aucune attention à personne. Il mangeait avec une voracité d'affamé. Cependant, après la soupe, il a dit:

«Monsieur le curé du bon Dieu, tout ceci est encore bien trop bon pour moi, mais je dois dire que les rouliers qui n'ont pas voulu me laisser manger avec eux font meilleure chère que vous.»

Entre nous, l'observation m'a un peu choquée. Mon frère a répondu:

«Ils travaillent plus que moi.»

«Non», a repris cet homme, «ils ont plus d'argent. Vous êtes pauvre. Je vois bien. Vous n'êtes peut-être pas même curé. Êtes-vous curé seulement? Ah, par exemple, si le bon Dieu était juste, vous devriez être curé.»

«Le bon Dieu est plus que juste», a dit mon frère.

Un moment après il a ajouté:

«Monsieur Jean Valjean, c'est à Pontarlier que vous allez?»

«Oui, je dois suivre un certain itinéraire.»

Je crois bien que c'est comme cela que l'homme a dit. Puis il a continué:

«Il faut que je parte demain à l'aube. Il fait dur voyager. Si les nuits sont froides, les journées sont chaudes.»

«Vous allez là», a repris mon frère, «dans un bon pays. La révolution ayant ruiné ma famille, je me suis réfugié en Franche-Comté, et j'y ai vécu quelque temps du travail de mes bras. J'avais de la bonne volonté. J'ai trouvé à m'y occuper. On n'a qu'à choisir. Il y a des papeteries, des tanneries, des distilleries, des huileries, des fabriques d'horloges, des aciéries, des manufactures de cuivre, au moins vingt usines de fer, dont quatre à Lods, à Châtillon, à Audincourt et à Beure qui sont gigantesques...»

Je crois ne pas me tromper et que ce sont bien là les noms que mon frère a cités, puis il s'est interrompu et m'a adressé la parole:

«Chère sœur, n'avons-nous pas des parents dans ce pays-là?»

J'ai répondu:

–«Nous en avions, entre autres M. de Lucenet qui était capitaine des portes à Pontarlier durant l'ancien régime.»

–«Oui», a repris mon frère, «mais en 93 on n'avait plus de parents, on n'avait que ses bras. J'ai travaillé. Ils ont dans le pays de Pontarlier, où vous allez, monsieur Valjean, une industrie toute patriarcale et toute charmante. Ce sont des fromageries qu'ils appellent fruitières.»

Alors mon frère, tout en regardant manger cet homme, lui a expliqué très en détail ce qu'étaient les fruitières de Pontarlier. On en distingue deux sortes: les grosses granges qui appartiennent aux riches, et où il y a quarante ou cinquante vaches, lesquelles produisent sept à huit milliers de fromages par été, et les fruitières d'association qui appartiennent aux pauvres. Les paysans de la moyenne montagne mettent leurs vaches en commun et partagent les bénéfices. Ils engagent un fromager qu'ils appellent le grurin. Ce grurin reçoit le lait des associés trois fois par jour et marque les quantités sur un grand livre. Vers la fin d'avril, le travail des fromageries commence; c'est vers la mi-juin que les fromagers conduisent leurs vaches dans la montagne.

L'homme se ranima tout en mangeant. Mon frère lui fit boire de ce bon vin dont il ne boit pas lui-même car il est très cher. Mon frère lui raconta toutes ces choses avec la bonne humeur que vous lui connaissez, entremêlant ses paroles de façons gracieuses pour moi. Il est beaucoup revenu sur ce bon état de grurin, comme s'il eût souhaité que cet homme comprît, sans le lui conseiller directement et durement, que ce serait un asile pour

lui. Une chose m'a frappée. Cet homme était ce que je vous ai dit. Eh bien, mon frère, pendant tout le souper et la soirée, à l'exception de quelques paroles sur Jésus quand il est entré, n'a pas dit un mot qui pût rappeler à cet homme qui il était ni apprendre à cet homme qui était mon frère. C'était bien là une occasion adéquate pour sermonner et appuyer l'évêque sur le galérien. Il eût paru peut-être à un autre que c'était le moment, ayant ce malheureux sous la main, de lui nourrir l'âme en même temps que le corps et de lui faire quelque reproche assaisonné de morale et de conseil, ou bien un peu de commisération avec exhortation de se mieux conduire à l'avenir. Mon frère ne lui a même pas demandé de quel pays il était, ni son histoire. Car dans son histoire il y a sa faute, et mon frère semblait éviter tout ce qui pouvait la lui rappeler. Cela est tellement vrai qu'à un moment, alors que mon frère parlait des montagnards de Pontarlier, qui ont un doux travail près du ciel et qui, ajoutait-il, sont heureux parce qu'ils sont innocents, il s'est arrêté court, craignant qu'il n'y eût dans ce mot qui lui échappait quelque chose qui pût froisser l'homme. À force d'y réfléchir, je crois avoir compris ce qui se passait dans le cœur de mon frère. Il pensait sans doute que cet homme, qui s'appelle Jean Valjean, n'avait que trop sa misère présente à l'esprit, que le mieux était de l'en distraire, et de lui faire croire, ne fût-ce qu'un moment, qu'il était une personne comme une autre. N'est-ce pas là, en effet, bien comprendre ce qu'est la charité? N'y a-t-il pas, bonne madame, quelque chose de vraiment évangélique dans cette délicatesse qui s'abstient de sermon, de morale et d'allusion? La meilleure pitié, quand un homme a un point douloureux, n'est-ce pas de n'y point toucher du tout? Il m'a semblé que ce pouvait être là la pensée intérieure de mon frère. En tout cas, ce que je puis dire, c'est que, s'il a eu toutes ces idées, il n'en a rien fait transparaître; il a été le même homme que tous les soirs, et il a soupé avec ce Jean Valjean en arborant le même air que lorsqu'il soupe avec M. Gédéon, Le Prévost, ou avec M. le curé de la paroisse.

Vers la fin, comme nous en étions aux figues, on a frappé à la porte. C'était la mère Gerbaud avec son petit dans ses bras. Mon frère a baisé l'enfant au front, et m'a emprunté quinze sous pour les donner à la mère Gerbaud. L'homme, pendant ce temps-là, ne faisait pas grande attention. Il ne parlait plus et paraissait très fatigué. La pauvre vieille Gerbaud partie, mon frère a récité les grâces, puis il s'est tourné vers cet homme pour lui dire: «Vous devez être fatigué.» Madame Magloire a débarrassé la table très vite. J'ai compris qu'il fallait nous retirer pour laisser dormir ce voyageur, et nous sommes montées toutes les deux. J'ai, cependant, envoyé madame Magloire, un instant après, porter, sur le lit de cet homme, une peau de chevreuil, de la Forêt-Noire, qui est dans ma chambre. Les nuits sont glaciales et elle tient chaud. C'est dommage que cette peau soit vieille; tout les poils s'en vont. Mon frère l'a achetée du temps où il était en Allemagne, à Tottlingen, près des sources du Danube, ainsi que le petit couteau à manche d'ivoire dont je me sers à table.

Madame Magloire est remontée presque tout de suite, nous nous sommes mises à prier Dieu dans le salon où l'on étend le linge, et puis nous sommes rentrées chacune dans notre chambre sans dire un mot.'

CHAPITRE V: TRANQUILLITÉ.

Après avoir salué sa sœur, monseigneur Bienvenu prit sur la table un des deux flambeaux d'argent, remit l'autre à son hôte, et lui dit:

–'Monsieur, je vais vous conduire à votre chambre.'

L'homme le suivit.

Comme on a pu le remarquer dans ce qui a été dit plus haut, le logis était distribué de telle sorte que, pour passer dans l'oratoire où était l'alcôve ou pour en sortir, il fallait traverser la chambre à coucher de l'évêque.

Au moment où ils traversèrent cette chambre, ils virent madame Magloire enfermer soigneusement l'argenterie dans le placard qui était à côté du lit. C'était la dernière chose qu'elle faisait chaque soir avant d'aller se coucher.

L'évêque installa son hôte dans l'alcôve. Un lit blanc et frais y était dressé. L'homme posa le flambeau sur une petite table.

–'Je vous souhaite une bonne nuit. Demain matin, avant de partir, vous boirez une tasse de lait chaud de nos vaches.'

–'Merci, monsieur l'abbé', répondit l'homme.

À peine eut-il prononcé ces paroles pleines de paix que, tout à coup et sans transition, il eut un mouvement étrange qui eût glacé d'épouvante les deux saintes filles si elles en eussent été témoins. Aujourd'hui même, il m'est difficile de comprendre ce qui le poussait alors. Voulait-il donner un avertissement ou jeter une menace en l'air? Obéissait-il simplement à une sorte d'impulsion dévorante et obscure? Il se tourna brusquement vers le vieillard, croisa les bras, et, fixant sur son hôte un regard sauvage, il s'écria d'une voix rauque:

–'Ah çà, décidément, vous me logez chez vous, près de vous comme cela!'

Il s'interrompit et ajouta avec un rire où il y avait quelque chose de monstrueux:

–'Y avez-vous songé? Qu'est-ce qui vous dit que je n'ai pas assassiné?'

L'évêque leva les yeux vers le plafond et répondit:

–'Cela regarde le bon Dieu.'

Puis, gravement et remuant les lèvres comme quelqu'un qui prie ou qui se parle à lui-même, il dressa les deux doigts de sa main droite et bénit l'homme qui ne se courba pas, et, sans tourner la tête et sans regarder derrière lui, il rentra dans sa chambre.

Quand l'alcôve était habitée, un grand rideau de serge tiré de part en part dans l'oratoire cachait l'autel. L'évêque s'agenouilla en passant devant ce rideau et fit une courte prière.

Un moment après, il était dans son jardin, marchant, rêvant, contemplant, l'âme et la pensée tout entières à ces grandes choses mystérieuses que Dieu montre la nuit aux yeux qui restent ouverts.

Quant à l'homme, il était vraiment si fatigué qu'il n'avait même pas profité de ces bons draps blancs. Il avait soufflé sa bougie avec sa narine, à la manière des forçats, et s'était laissé tomber tout habillé sur le lit, où il s'était tout de suite endormi.

Minuit sonna lorsque l'évêque passa de son jardin à son appartement.

Quelques minutes après, le silence et le sommeil s'imposèrent dans la petite maison.

CHAPITRE VI: JEAN VALJEAN.

Vers le milieu de la nuit, Jean Valjean se réveilla.

Il était issu d'une pauvre famille de paysans de la Brie. Dans son enfance, il n'avait pas appris à lire. Quand il eut l'âge d'homme, il devint émondeur à Faverolles. Sa mère s'appelait Jeanne Mathieu; son père se nommait Jean Valjean, ou Vlajean, sobriquet probablement, et contraction de Voilà Jean.

Jean Valjean était d'un caractère pensif sans être triste, ce qui est le propre des natures affectueuses. Somme toute, pourtant, c'était quelque chose d'assez endormi et d'assez insignifiant, en apparence du moins, chez lui. Il avait perdu en très bas âge son père et sa mère. Sa mère était morte d'une fièvre de lait mal soignée. Son père, émondeur comme lui, s'était tué en tombant d'un arbre. Il n'était resté à Jean Valjean qu'une sœur plus âgée que lui, veuve, avec sept enfants, des filles et des garçons. Cette sœur avait élevé Jean, et tant qu'elle eut son mari elle logea et nourrit son jeune frère. Le mari mourut. L'aîné des sept enfants avait huit ans, le dernier un an. Jean Valjean venait d'atteindre, lui, sa vingt-cinquième année. Il remplaça le père, et soutint à son tour la sœur qui l'avait élevé. Cela se fit simplement, comme un devoir, même avec quelque chose de bourru de la part de Jean. Sa jeunesse se dépensa ainsi dans un travail rude et mal payé. Au pays, on ne lui avait jamais connu de 'bonne amie'. Il n'avait pas eu le temps d'être amoureux.

Le soir il rentrait fatigué et mangeait sa soupe sans dire un mot. Sa sœur, mère Jeanne, pendant qu'il mangeait, lui prenait souvent dans son écuelle le meilleur de son repas, le morceau de viande, la tranche de lard, le cœur de chou, pour le donner à un de ses enfants; lui, mangeant toujours penché sur la table, presque la tête dans sa soupe, ses longs cheveux tombant autour de son écuelle et cachant ses yeux, avait l'air de ne rien voir et laissait faire. Il y avait à Faverolles, pas loin de la chaumière Valjean, de l'autre côté de la ruelle, une fermière appelée Marie-Claude; les enfants Valjean, habituellement affamés, allaient quelquefois emprunter, au nom de leur mère, une pinte de lait à Marie-Claude. Ils le buvaient derrière une haie, ou dans quelque coin d'allée, s'arrachant le pot, et si hâtivement que les petites filles s'en répandaient sur leur tablier et leur col. La mère, si elle eût connu cette exaction, eût sévèrement corrigé les délinquants. Jean Valjean, brusque et bougon, payait la pinte de lait à Marie-Claude sans que la mère ne le sache, et les enfants n'étaient pas punis.

Il gagnait dans la saison de l'émondage vingt-quatre sous par jour, puis il se louait comme moissonneur, comme manoeuvre, comme garçon de ferme bouvier, comme homme de peine. Il faisait ce qu'il pouvait. Sa sœur travaillait de son côté, mais que faire avec sept petits enfants? C'était un triste groupe que la misère enveloppa et étreignit peu à peu. Il arriva un hiver plus rude que d'habitude. Jean ne trouva pas de travail. La famille n'eut pas de pain, pas de pain et sept enfants à nourrir!

Un dimanche soir, Maubert Isabeau, boulanger sur la place de l'Église de Faverolles, se préparait à se coucher, lorsqu'il entendit un coup violent dans la devanture grillée et vitrée de sa boutique. Il arriva à temps pour voir un bras passé à travers un trou fait d'un coup de poing dans la grille et dans la vitre. Le bras saisit un pain et l'emporta. Isabeau sortit en hâte; le voleur s'enfuyait à toutes jambes; Isabeau courut après lui et l'arrêta. Le voleur avait jeté le pain, mais il avait encore le bras ensanglanté. C'était Jean Valjean.

Ceci se passa en 1795. Jean Valjean fut traduit devant les tribunaux du temps pour 'vol avec effraction, la nuit, dans une maison habitée'. Il avait un fusil dont il savait se servir; il était quelque peu braconnier, ce qui lui nuisit. Il y a contre les braconniers un préjugé légitime. Le braconnier, de même que le contrebandier, côtoie de fort près le brigand. Pourtant, disons-le en passant, il y a encore un abîme entre ces races d'hommes et le hideux assassin des villes. Le braconnier vit dans la forêt; le contrebandier vit dans la montagne ou sur les mers. Les villes font des hommes féroces parce qu'elles font des hommes corrompus. La montagne, la mer, la forêt, font des hommes sauvages. Elles développent le côté farouche, mais souvent, sans détruire le côté humain.

Jean Valjean fut déclaré coupable. Les termes du code étaient formels. Il y a dans notre civilisation des heures redoutable ; ce sont les moments où la juge prononce un naufrage. Quelle minute funèbre que celle où la société s'éloigne et consomme l'irréparable abandon d'un être pensant! Jean Valjean fut condamné à cinq ans de galères.

Le 22 avril 1796, on cria dans Paris la victoire de Montenotte remportée par le général en chef de l'année d'Italie, que le message du Directoire aux Cinq-Cents, du 2 floréal an IV, appelle Napoleone di Buonaparte; ce même jour, on interna beaucoup de gens à Bicêtre. Jean Valjean faisait partie de ces gens. Un ancien guichetier de la prison, qui a près de quatre-vingt-dix ans aujourd'hui, se souvient encore parfaitement de ce malheureux qui fut attaché à l'extrémité du quatrième cordon, dans l'angle nord de la cour. Il était assis à terre comme tous les autres. Il paraissait ne rien comprendre à sa position, sinon qu'elle était horrible. Il est probable qu'il y démêlait aussi, à travers les vagues idées d'un pauvre homme ignorant de tout, quelque chose d'excessif. Pendant qu'on rivait à grands coups de marteau derrière sa tête le boulon de son carcan, il pleurait, les larmes l'étouffaient, elles l'empêchaient de parler, il parvenait seulement à dire de temps en temps: 'J'étais émondeur à Faverolles.' Puis, tout en sanglotant, il éleva sa main droite et l'abaissa graduellement sept fois comme s'il touchait sept têtes successivement. Par ce geste on devinait que ce qu'il avait fait, il l'avait fait pour vêtir et nourrir sept petits enfants.

Il partit pour Toulon. Il y arriva après un voyage de vingt-sept jours, sur une charrette, la chaîne au cou. À Toulon, il fut revêtu de l'uniforme rouge. Son passé fut englouti, son nom disparu; il devint le numéro 24601. Qu'arriva-t-il à sa sœur et aux sept enfants? Qui se préoccupa de cela? Que devinrent les feuilles du jeune arbre scié au pied?

C'est toujours la même histoire. Ces pauvres individus, ces créatures de Dieu, sans appui désormais, sans guide, sans asile, s'en allèrent au hasard, chacun de leur côté, et s'enfoncèrent peu à peu dans cette froide brume où s'engloutissent les destinées solitaires, mornes ténèbres où disparaissent successivement tant de têtes infortunées dans la sombre marche du genre humain. Ils quittèrent le pays. Le clocher de ce qui avait été leur village les oublia; la borne de ce qui avait été leur champ les oublia; après quelques années de séjour au bagne, Jean Valjean lui-même les oublia. Dans ce cœur où il y avait eu une plaie, il y eut une cicatrice. Voilà tout. À peine, pendant tout le temps qu'il passa à Toulon, entendit-il parler une seule fois de sa sœur. C'était, je crois, vers la fin de la quatrième année de sa captivité. Je ne sais plus par quelle voie ce renseignement lui parvint. Quelqu'un, qui les avait connus au pays, avait vu sa sœur. Elle était à Paris. Elle habitait une rue miteuse près de Saint-Sulpice: la rue du Gindre. Elle n'avait plus avec elle qu'un enfant, un petit garçon, le dernier. Où étaient les six autres? Elle ne le savait peut-être pas elle-même. Tous les matins, elle allait travailler dans une imprimerie située au n° 3 de la rue du Sabot: elle était plieuse et brocheuse. Il fallait être là à six heures du matin, bien avant le jour, l'hiver. Dans l'immeuble de l'imprimerie il y avait une école; elle y laissait son petit garçon de sept ans. Seulement, comme elle arrivait à l'imprimerie à six heures et que l'école n'ouvrait qu'à sept, il fallait que l'enfant attende une heure dans la cour, en subissant le froid de l'hiver parisien. On ne voulait pas que l'enfant entrât dans l'imprimerie, parce qu'il gênait, disait-on. Les ouvriers voyaient le matin, en passant, ce pauvre gamin: il était assis sur le pavé, tombait de sommeil et continuait souvent sa nuit dans l'ombre, accroupi et plié sur son panier. Quand il pleuvait, une vieille femme, la portière, en avait pitié; elle le recueillait dans sa loge minuscule où il n'y avait qu'une paillasse, un rouet et deux chaises de bois; le petit dormait là dans un coin, se serrant contre le chat pour avoir moins froid. À sept heures, l'école ouvrait et il entrait en classe. Voilà ce qu'on dit à Jean Valjean. On l'en entretint un jour, ce fut un moment, un éclair, comme une fenêtre brusquement ouverte sur la destinée de ces êtres qu'il avait aimés, puis tout se referma; il n'en entendit plus parler, et ce fut pour jamais. Plus rien n'arriva d'eux à lui; jamais il ne les revit. Dans la suite de cette douloureuse histoire, d'ailleurs, je n'en parlerai plus.

Vers la fin de cette quatrième année, le tour d'évasion de Jean Valjean arriva. Ses camarades l'aidèrent comme cela se fait dans ce triste lieu. Il s'évada. Il erra deux jours en liberté dans les champs, si c'est être libre que d'être traqué, de tourner la tête à chaque instant, de tressaillir au moindre bruit, d'avoir peur de tout, du toit qui fume, de l'homme qui passe, du chien qui aboie, du cheval qui galope, de l'heure qui sonne, du jour parce qu'on voit, de la nuit parce qu'on ne voit pas, de la route, du sentier, du buisson, du sommeil. Le soir du second jour, il fut repris. Il n'avait ni mangé ni dormi depuis trente-six heures. Le tribunal maritime le condamna pour ce délit à une prolongation de trois ans, ce qui lui fit huit ans. La sixième année, ce fut encore son tour de s'évader; il en usa, mais il ne put consommer sa fuite. Il avait manqué à l'appel. On tira le coup de canon, et à la nuit les gens de ronde le trouvèrent caché sous la quille d'un vaisseau en construction; il résista aux gardes-chiourme qui le saisirent. Évasion et rébellion. Ce fait prévu par le code spécial fut puni d'une aggravation de cinq ans, dont deux ans de double chaîne. Treize ans. La dixième année, son tour revint, il en profita encore. Il ne réussit pas mieux. Trois ans pour cette nouvelle tentative. Seize ans. Enfin, ce fut, je crois, pendant la treizième année qu'il essaya une dernière fois et ne réussit qu'à se faire reprendre après quatre heures d'absence. Trois ans pour ces quatre heures. Dix-neuf ans. En octobre 1815 il fut libéré; il était entré là en 1796 pour avoir cassé un carreau et volé un pain.

Permettez-moi donc une petite parenthèse. C'est la seconde fois que, dans cette étude sur la question pénale et sur la damnation par la loi, je rencontre le vol d'un pain comme point de départ du désastre d'une destinée. Claude Gueux avait volé un pain; Jean

Valjean avait volé un pain. Une statistique anglaise constate qu'à Londres quatre vols sur cinq ont pour cause immédiate la faim.

Jean Valjean était entré au bagne sanglotant et frémissant; il en sortit impassible. Il y était entré désespéré; il en sortit sombre.

Que s'était-il passé dans cette âme?

CHAPITRE VII: L'ESSENCE DU DÉSESPOIR.

Essayons de le dire.

Il faut bien que la société regarde ces choses puisque c'est elle qui les produit.

C'était, je l'ai dit, un ignorant, mais ce n'était pas un complet imbécile. La lumière naturelle était allumée en lui. Le malheur, qui a aussi sa clarté, augmenta le peu de jour qu'il y avait dans cet esprit. Sous le bâton, sous la chaîne, au cachot, au travail, sous l'ardent soleil du bagne, sur le lit de planches des forçats, il se replia en sa conscience et réfléchit.

Il se constitua tribunal.

Il commença par se juger lui-même.

Il reconnut qu'il n'était pas un innocent injustement puni. Il s'avoua qu'il avait commis une action extrême et blâmable, qu'on ne lui eût peut-être pas refusé ce pain s'il l'avait demandé, qu'il eût mieux valu l'attendre, soit de la pitié, soit du travail, que ce n'est pas tout à fait une bonne idée de dire au juge que l'on ne peut pas attendre quand on a faim. De toutes manières, il est très rare qu'on meure littéralement de faim. De plus, malheureusement ou heureusement, l'homme est ainsi fait qu'il peut souffrir longtemps et beaucoup, moralement et physiquement, sans mourir. Il faut savoir être patient; cela aurait mieux valu pour ces pauvres enfants. Quelle folie que de prendre violemment au collet la société tout entière et de se figurer qu'on sort de la misère par le vol. C'est une mauvaise porte pour sortir de la misère que celle par où l'on entre dans l'infamie. Il comprenait enfin qu'il avait eu tort.

Puis il se demanda s'il était le seul fautif dans cette histoire. Il est vrai qu'on ne lui avait pas donné de travail, ce qui l'avait plongé dans la pauvreté. De plus, il faut bien admettre que le châtiment avait été excessif. Il y avait presque plus d'abus de la part de la loi dans la peine qu'il n'y avait eu d'abus de la part du coupable dans la faute. Quelqu'un avait mis sa main sur l'un des plateaux de la balance, celui de l'expiation. La démesure de la peine annihilait le délit: la faute du délinquant disparaissait devant la faute de la répression, le coupable devenait la victime, le débiteur, le créancier. Le droit se mettait du côté de celui-là même qui l'avait violenté. Cette peine initiale, alourdie des ajouts successifs pour tentatives d'évasion, finissait par se transformer en une sorte d'attentat du plus fort sur le plus faible, un crime de la société sur l'individu, un crime qui recommençait tous les jours, un crime qui durait dix-neuf ans.

Il se demanda si la société pouvait avoir le droit de faire également subir à ses membres, dans un cas son imprévoyance déraisonnable, dans un autre cas sa prévoyance impitoyable, et d'installer à jamais un pauvre homme entre un défaut et un excès, défaut de travail, excès de châtiment. Les sociétés traitent de la sorte ceux que le hasard de la naissance a mal dotés alors qu'elles devraient les protéger.

Ces questions posées et résolues, il jugea la société et la condamna.

Il la condamna sans haine.

Il la fit responsable du sort qu'il subissait, et se dit qu'il n'hésiterait peut-être pas à lui en demander compte un jour. Il se déclara à lui-même qu'il n'y avait pas équilibre entre le dommage qu'il avait causé et le dommage qu'on lui causait; il conclut enfin que son châtiment n'était pas, à la vérité, une injustice, mais qu'à coup sûr c'était une iniquité.

La colère peut être folle et absurde; on peut être irrité à tort; on n'est indigné que lorsque l'on a raison. Jean Valjean se sentait indigné. Et puis, la société ne lui avait fait que du mal. Jamais il n'avait vu d'elle que ce visage courroucé qu'elle appelle sa justice et qu'elle montre à ceux qu'elle frappe. Les hommes ne l'avaient touché que pour le meurtrir.

Tout contact avec eux avait été une meurtrissure. Jamais, depuis son enfance, depuis sa mère, depuis sa sœur, jamais il n'avait rencontré une parole amie, un regard bienveillant. De souffrance en souffrance, il arriva, peu à peu, à cette conviction que la vie était une guerre et que, dans cette guerre, il était le vaincu. Il n'avait d'autre arme que sa haine. Il résolut de l'aiguiser au bagne et de l'emporter en s'en allant.

Il y avait à Toulon une école tenue par des frères ignorantins où l'on enseignait le plus nécessaire à ceux de ces malheureux qui avaient de la bonne volonté. Il fut du nombre des hommes de bonne volonté. Il alla à l'école à quarante ans, et apprit à lire, à écrire, à compter. Il sentit que fortifier son intelligence, c'était fortifier sa haine. Dans certains cas, l'instruction et la lumière peuvent servir de rallonge au mal.

Cela est triste à dire, mais, après avoir jugé la société qui avait fait son malheur, il jugea la providence qui avait fait la société.

Il la condamna aussi.

Ainsi, pendant ces dix-neuf ans de torture et d'esclavage, cette âme monta et tomba en même temps. Il y entra de la lumière d'un côté et des ténèbres de l'autre.

Jean Valjean n'était pas, on l'a vu, d'une nature mauvaise. Il était encore bon lorsqu'il arriva au bagne. Il y condamna la société et sentit qu'il devenait méchant, il condamna la providence et constata qu'il devenait cruel.

Ici, il est difficile de ne pas méditer un instant.

La nature humaine se transforme-t-elle ainsi de fond en comble et tout à fait? L'homme créé bon par Dieu peut-il être fait méchant par l'homme? L'âme peut-elle être refaite tout d'une pièce par la destinée, et devenir mauvaise, la destinée étant mauvaise? Le cœur peut-il devenir difforme et contracter des laideurs et des infirmités incurables sous la pression d'un malheur disproportionné, comme la colonne vertébrale sous une voûte trop basse? N'y a-t-il pas dans toute âme humaine, n'y avait-il pas dans l'âme de Jean Valjean en particulier, une flamme particulière, un élément divin, incorruptible dans ce monde, immortel dans l'autre, que le bien peut développer, attiser, allumer, enflammer et faire rayonner splendidement, et que le mal ne peut jamais entièrement éteindre?

Questions graves et obscures, à la dernière desquelles tout physiologiste eût probablement répondu non, et sans hésiter, s'il eût vu à Toulon, aux heures de repos qui étaient pour Jean Valjean des heures de rêverie, assis, les bras croisés, sur la barre de quelque cabestan, le bout de sa chaîne enfoncé dans sa poche pour l'empêcher de traîner, ce galérien morne, sérieux, silencieux et pensif, paria des lois qui regardait l'homme avec colère, damné de la civilisation qui regardait le ciel avec sévérité.

Certes, et je ne veux pas le dissimuler, le physiologiste observateur eût vu là une misère irrémédiable, il eût plaint peut-être ce malade du fait de la loi, mais il n'eût pas même tenté de traitement; il eût détourné le regard des cavernes qu'il aurait entrevues dans cette âme et, comme Dante devant la porte de l'enfer, il eût effacé de cette existence le mot que le doigt de Dieu écrit pourtant sur le front de tout homme: Espérance!

Cet état d'âme était-il aussi parfaitement clair pour Jean Valjean que pour ceux qui me lisent? Jean Valjean voyait-il distinctement, après leur formation, et avait-il vu distinctement, à mesure qu'ils se formaient, tous les éléments dont se composait sa misère morale? Cet homme rude et illettré s'était-il bien nettement rendu compte de la succession d'idées par laquelle il était, peu à peu, monté et descendu jusqu'aux lugubres aspects qui étaient depuis tant d'années déjà l'horizon intérieur de son esprit? Avait-il bien conscience de tout ce qui s'était passé en lui et de tout ce qui y bouillonnait? Je n'en sais rien. Il y avait trop d'ignorance dans Jean Valjean pour que, même après tant de malheur, il n'y restât pas beaucoup d'incompréhensions. Par moments, il ne savait même pas ce qu'il éprouvait. Jean Valjean était dans les ténèbres; il souffrait dans les ténèbres; il haïssait dans les ténèbres; on eût pu dire qu'il haïssait l'univers alors qu'il ne le connaissait pas. Il vivait habituellement dans cette ombre, tâtonnant comme un aveugle et comme un rêveur. Seulement, par intervalles, il lui venait, tout à coup, de lui-même ou du dehors de lui-même, une secousse de colère, un surcroît de souffrance, un pâle et rapide éclair qui

illuminait son âme et faisait brusquement apparaître les hideux précipices et les sombres perspectives de sa destinée.

L'éclair passé, la nuit retombait; il se perdait alors à nouveau à l'intérieur de lui-même.

Le propre des peines de cette nature, dans lesquelles domine ce qui est impitoyable, c'est-à-dire ce qui est abrutissant, c'est de transformer peu à peu, par une sorte de transfiguration stupide, un homme en une bête fauve, en une bête féroce. Les tentatives d'évasion de Jean Valjean, successives et obstinées, suffiraient à prouver cet étrange travail fait par la loi sur l'âme humaine. Jean Valjean eût renouvelé ces tentatives, si parfaitement inutiles et folles, autant de fois que l'occasion s'en fût présentée, sans songer un instant au résultat, ni à l'expérience acquise. Il s'échappait impétueusement comme le loup qui trouve la cage ouverte. L'instinct lui disait: sauve-toi! Le raisonnement aurait dû lui dire: reste! Mais, devant une tentation si violente, le raisonnement avait disparu; il n'y avait plus que les pulsions. La bête seule réagissait. Quand il était repris, les nouveaux châtiments qu'on lui infligeait ne servaient qu'à le tourmenter davantage.

Il y a un détail que je ne dois pas omettre: il était d'une force physique dont n'approchait pas un des pensionnaires du bagne. Au travail, pour filer un câble ou virer un cabestan, Jean Valjean valait quatre hommes. Il soulevait et soutenait parfois d'énormes poids sur son dos, et remplaçait parfois cet instrument qu'on appelle cric et qu'on appelait jadis orgueil. Ses camarades l'avaient surnommé Jean-le-Cric. Une fois, comme on réparait le balcon de l'hôtel de ville de Toulon, une des admirables cariatides de Puget qui soutiennent ce balcon se descella et faillit tomber. Jean Valjean, qui se trouvait là, soutint de l'épaule la cariatide, ce qui donna le temps aux ouvriers d'arriver.

Sa souplesse dépassait encore sa vigueur. Certains forçats, rêveurs perpétuels d'évasions, finissent par faire de la force et de l'adresse combinées une véritable science. C'est la science des muscles. Toute une statique mystérieuse est quotidiennement pratiquée par les prisonniers, ces éternels envieux des mouches et des oiseaux. Gravir une verticale, et trouver des points d'appui là où l'on voit à peine une saillie, était un jeu pour Jean Valjean. Suivant l'angle d'un mur, avec la tension de son dos et de ses jarrets, avec ses coudes et ses talons emboîtés dans les aspérités de la pierre, il se hissait, comme par magie, au troisième étage du bâtiment. Quelquefois, il montait ainsi jusque sur le toit du bagne.

Il parlait peu. Il ne riait pas. Il fallait une émotion extrême pour lui arracher, une ou deux fois par an, ce lugubre rire du forçat qui est comme un écho du rire du démon. À le voir, il semblait occupé à regarder continuellement quelque chose de terrible.

Il était absorbé en effet.

À travers les perceptions maladives d'une nature incomplète et d'une intelligence accablée, il sentait confusément qu'une chose monstrueuse était au-dessus de lui. Dans cette pénombre obscure et blafarde où il rampait, chaque fois qu'il tournait le cou et qu'il essayait d'élever son regard, il voyait, avec une terreur mêlée de rage, s'échafauder, s'étager et monter à perte de vue au-dessus de lui, avec des escarpements horribles, une sorte d'entassement effrayant de choses, de lois, de préjugés, d'hommes et de faits, dont les contours lui échappaient, dont la masse l'épouvantait, et qui n'était autre chose que cette prodigieuse pyramide que nous appelons la civilisation. Il distinguait, çà et là, dans cet ensemble fourmillant et difforme, tantôt près de lui, tantôt loin et sur des plateaux inaccessibles, un groupe, un détail vivement éclairé, ici le gardien et son bâton, ici le gendarme et son sabre, là-bas l'archevêque et sa mitre, tout en haut, dans une sorte de soleil, l'empereur couronné et éblouissant. Il lui semblait que ces splendeurs lointaines, loin de dissiper sa nuit, la rendaient plus funèbre et plus noire. Tout cela, lois, préjugés, faits, hommes, choses, allait et venait au-dessus de lui, selon le mouvement compliqué et mystérieux que Dieu imprime à la civilisation, marchant sur lui et l'écrasant avec un je ne sais quoi de paisible dans la cruauté et d'inexorable dans l'indifférence. Âmes tombées au fond de l'infortune, malheureux hommes perdus au plus bas de ces limbes où l'on ne

regarde plus, les réprouvés de la loi sentent peser de tout son poids sur leur tête cette société, si extraordinaire pour qui est dehors, si désespérante pour qui est dessous.

Dans cette situation, Jean Valjean songeait; quelle pouvait être la nature de sa rêverie?

Si le grain de mil sous la meule avait des pensées, il penserait sans doute ce que pensait Jean Valjean.

Toutes ces choses, réalités pleines de spectres, fantasmagories pleines de réalités, avaient fini par lui créer une sorte d'état intérieur presque inexprimable.

Par moments, au milieu de son travail du bagne, il s'arrêtait. Il se mettait à penser. Sa raison, à la fois plus mûre et plus troublée qu'autrefois, se révoltait. Tout ce qui lui était arrivé lui paraissait absurde; tout ce qui l'entourait lui paraissait impossible. Il se disait: c'est un rêve. Il regardait le gardien debout à quelques pas de lui; il se dématérialisait comme un fantôme; tout à coup le fantôme lui donnait un coup de bâton et le ramenait vers la réalité de sa souffrance.

La nature visible existait à peine pour lui. Il serait presque vrai de dire qu'il n'y avait point pour Jean Valjean de soleil, ni de beaux jours d'été, ni de ciel rayonnant, ni de fraîches aubes d'avril. Un jour sépulcral assombrissait son âme.

En somme, en dix-neuf ans, Jean Valjean, l'inoffensif émondeur de Faverolles, le redoutable galérien de Toulon, était devenu capable, grâce à la manière dont le bagne l'avait façonné, de deux espèces de mauvaises actions: premièrement, d'une mauvaise action rapide, irréfléchie, pleine d'étourdissement, toute d'instinct, sorte de représaille pour le mal subi, deuxièmement, d'une mauvaise action grave, sérieuse, débattue en conscience et méditée avec les idées fausses que peut produire un pareil malheur. Ses préméditations passaient par les trois phases successives que les natures d'une certaine trempe peuvent seules parcourir: raisonnement, volonté, obstination. Il avait pour mobiles l'indignation habituelle, l'amertume de l'âme, le profond sentiment des iniquités subies, la réaction, même contre les bons, les innocents et les justes, s'il y en a. Le point de départ comme le point d'arrivée de toutes ses pensées était la haine de la loi humaine, cette haine qui, si elle n'est pas arrêtée dans son développement par quelque incident providentiel, devient rapidement la haine de la société, puis celle du genre humain et de la création; elle se traduit par un vague, incessant et brutal désir de détruire n'importe qui, n'importe quel être vivant. Comme on voit, ce n'était pas sans raison que le passeport qualifiait Jean Valjean d'homme très dangereux.

D'année en année, cette âme s'était desséchée de plus en plus, lentement, mais fatalement. À cœur sec, œil sec. À sa sortie du bagne, il y avait dix-neuf ans qu'il n'avait versé une larme.

CHAPITRE VIII: L'ONDE ET L'OMBRE.

Un homme à la mer !

Qu'importe, le navire ne s'arrêtera pas. Le vent souffle, ce sombre navire-là a une route qu'il est forcé de continuer. Il passe.

L'homme disparaît, puis reparaît, il plonge et remonte à la surface, il appelle, il tend les bras, on ne l'entend pas; le navire, frissonnant sous l'ouragan, est tout à sa manoeuvre, les matelots et les passagers ne voient même plus l'homme submergé; sa misérable tête n'est qu'un point ballotté par les vagues.

Il jette des cris désespérés dans les profondeurs. Quel spectre que cette voile qui s'en va! Il la regarde, il la regarde frénétiquement. Elle s'éloigne, elle blêmit, elle décroît. Il était là tout à l'heure, il était de l'équipage, il allait et venait sur le pont avec les autres, il avait sa part de respiration et de soleil, il vivait. Que s'est-il donc passé? Il a glissé, il est tombé, c'est fini!

Il est dans l'eau monstrueuse. Il n'a plus sous les pieds qu'un précipice et son vertige. Les flots déchirés et déchiquetés par le vent l'environnent hideusement, les roulis

de l'abîme l'emportent, tous les haillons de l'eau s'agitent autour de sa tête, une populace de vagues crache sur lui, de confuses ouvertures le dévorent à demi. Chaque fois qu'il s'enfonce, il entrevoit des précipices pleins de nuit, d'affreux liens inconnus le saisissent, lui nouent les pieds, le tirent à eux; il sent qu'il sombre; il fait partie de l'écume; les flots se le jettent de l'un à l'autre; il boit l'amertume. L'océan lâche s'acharne à le noyer, l'énormité joue avec son agonie. Toute cette eau est de la haine en mouvement.

Il lutte pourtant, il essaie de se défendre, il essaie de se soutenir, il fait s'efforce, il nage. Lui, cette pauvre force tout de suite épuisée, il combat l'inépuisable.

Où donc est le navire? Là-bas. À peine visible dans les pâles ténèbres de l'horizon.

Les rafales soufflent; toutes les écumes l'accablent. Il lève les yeux et ne voit que les lividités des nuages. Il assiste, agonisant, à l'immense démence de la mer. Il est supplicié par cette folie. Il entend des bruits étrangers à l'homme qui semblent venir de plus loin que la terre, d'un dehors effrayant.

Il y a des oiseaux dans les nuées, de même qu'il y a des anges au-dessus des détresses humaines, mais que peuvent-ils pour lui? Cela vole, chante et plane, et lui, il râle.

Il se sent enseveli à la fois par ces deux infinis, l'océan et le ciel; l'un est une tombe, l'autre est un linceul.

La nuit descend, voilà des heures qu'il nage, ses forces sont à bout; ce navire, cette chose lointaine où il y avait des hommes, s'est effacé; il est seul dans le formidable gouffre crépusculaire, il s'enfonce, il se raidit, il se tord, il sent au-dessous de lui les vagues monstrueuses de l'invisible; il appelle.

Il n'y a plus d'hommes. Où est Dieu?

Il appelle. Quelqu'un, quelqu'un! Il appelle toujours.

Rien à l'horizon. Rien dans le ciel.

Il implore l'étendue, la vague, l'algue, l'écueil; ils sont sourds. Il supplie la tempête; la tempête imperturbable n'écoute pas: elle n'obéit qu'à l'infini.

Autour de lui, l'obscurité, la brume, la solitude, le tumulte orageux et inconscient, le plissement confus des eaux farouches. En lui l'horreur et la fatigue. Sous lui la chute. Pas de point d'appui. Il songe aux aventures ténébreuses du cadavre dans l'ombre illimitée. Le froid sans fond le paralyse. Ses mains se crispent et se ferment en saisissant des larmes de néant. Vents, nuées, tourbillons, souffles, étoiles inutiles, que faire? Le désespéré s'abandonne, qui est las prend le parti de mourir, il se laisse faire, il se laisse aller, il lâche prise, et le voilà qui roule à jamais dans les profondeurs lugubres de l'engloutissement.

Ô marche implacable des sociétés! Pertes d'hommes et d'âmes chemin faisant! Océan où tombe tout ce que laisse tomber la loi! Disparition sinistre du secours! Ô mort morale!

La mer, c'est l'inexorable nuit sociale où la justice jette ses damnés. La mer, c'est l'immensité de la misère.

L'âme, à vau-l'eau dans ce gouffre, peut devenir un cadavre. Qui la ressuscitera?

CHAPITRE IX: NOUVEAUX GRIEFS.

Quand vint l'heure de la sortie du bagne, quand Jean Valjean entendit à son oreille ce mot étrange *tu es libre*, le moment fut invraisemblable et inouï, un rayon de lumière, un rayon de la vraie lumière des vivants pénétra subitement en lui. Mais ce rayon ne tarda point à pâlir. Jean Valjean avait été ébloui par l'idée de la liberté. Il avait cru à une vie nouvelle. Il vit bien vite ce que c'était qu'une liberté à laquelle on donne un passeport jaune.

L'homme était amer. Il avait calculé que son pécule, pendant son séjour au bagne, aurait dû s'élever à cent soixante et onze francs. Il est juste d'ajouter qu'il avait oublié de faire entrer dans ses calculs le repos forcé des dimanches et fêtes qui, pour dix-neuf ans, entraînait une diminution de vingt-quatre francs environ. Quoi qu'il en fût, ses économies

avait été réduite, par diverses retenues locales, à la somme de cent neuf francs quinze sous, qui lui avait été comptée à sa sortie.

Il n'y avait rien compris, et se croyait lésé. Disons le mot, volé.

Le lendemain de sa libération, à Grasse, il vit devant la porte d'une distillerie de fleurs d'oranger des hommes qui déchargeaient des ballots. Il offrit ses services. La besogne pressait, on les accepta. Il se mit à l'ouvrage. Il était intelligent, robuste et adroit; il fit de son mieux; le maître parut content. Pendant qu'il travaillait, un gendarme passa, le remarqua, et lui demanda ses papiers. Il fallut montrer le passeport jaune. Cela fait, Jean Valjean reprit son travail. Un peu auparavant, il avait questionné l'un des ouvriers sur ce qu'ils gagnaient à cette besogne par jour; on lui avait répondu: trente sous. Le soir venu, comme il était forcé de repartir le lendemain matin, il se présenta devant le maître de la distillerie et le pria de le payer. Le maître ne proféra pas une parole, et lui remit vingt-cinq sous. Il réclama. On lui répondit: c'est assez bon pour toi. Il insista. Le maître le regarda entre les deux yeux et lui dit: 'Gare à la taule.'

Là encore, il se considéra comme volé.

La société, l'état, en lui diminuant son pécule, l'avaient volé en grand. Maintenant, c'était le tour de l'individu qui le volait en petit.

Libération n'est pas délivrance. On sort du bagne, mais non de la condamnation du regard d'autrui.

Voilà ce qui lui était arrivé à Grasse. On a vu de quelle façon il avait été accueilli à Digne.

CHAPITRE X: L'HOMME RÉVEILLÉ.

Donc, comme deux heures du matin sonnaient à l'horloge de la cathédrale, Jean Valjean se réveilla.

Ce qui le réveilla, c'est que le lit était trop bon. Il y avait vingt ans bientôt qu'il n'avait pas couché dans un lit, et quoiqu'il ne se fût pas déshabillé, la sensation était trop nouvelle pour ne pas troubler son sommeil.

Il dormit peu, quatre heures, comme d'habitude, mais il se sentit reposé.

Il ouvrit les yeux et regarda un moment dans l'obscurité autour de lui, puis il les referma pour se rendormir.

Quand beaucoup de sensations diverses ont agité la journée, quand des choses préoccupent l'esprit, on s'endort, mais on ne se rendort pas. Le sommeil vient plus aisément qu'il ne revient. C'est ce qui arriva à Jean Valjean. Il ne put se rendormir, et il se mit à penser.

Il était dans un de ces moments où les idées qu'on a dans l'esprit sont troubles. Il avait une sorte de va-et-vient obscur dans le cerveau. Ses souvenirs anciens et ses souvenirs immédiats y flottaient pêle-mêle et s'y croisaient confusément, perdant leurs formes, se grossissant démesurément, puis disparaissant tout à coup comme dans une eau fangeuse et agitée. Beaucoup de pensées lui venaient, mais il y en avait une qui se représentait continuellement et chassait toutes les autres: il avait remarqué les six couverts d'argent et la grande cuiller que madame Magloire avait posés sur la table.

Ces couverts d'argent l'obsédaient. Ils étaient là, à quelques pas. Quand il avait traversé la chambre d'à côté pour venir dans celle où il était, la vieille servante les mettait dans un petit placard situé à côté du lit. Il avait remarqué ce placard… à droite, en entrant par la salle à manger. Ils étaient en argent massifs. Avec la grande cuiller, on en tirerait au moins deux cents francs. Le double de ce qu'il avait gagné en dix-neuf ans. Il est vrai qu'il eût gagné davantage si l'administration ne l'avait pas volé.

Son esprit oscilla une grande heure entre réticences et envies. Trois heures sonnèrent. Il rouvrit les yeux, se dressa brusquement sur son séant, étendit le bras et tâta sa besace qu'il avait jetée dans un coin de l'alcôve, puis il laissa pendre ses jambes et poser ses pieds à terre, et se trouva, presque sans savoir comment, assis sur son lit.

Il resta un certain temps rêveur dans cette position sinistre. Tout à coup il se baissa, ôta ses souliers et les posa doucement sur la natte près du lit, puis il reprit sa posture de rêverie et redevint immobile.

Au milieu de cette méditation hideuse, des myriades d'idées s'entrechoquèrent; il se mit à penser à un forçat, nommé Brevet, qu'il avait connu au bagne, et dont le pantalon n'était retenu que par une seule bretelle de coton tricoté. Le dessin en damier de cette bretelle lui revenait sans cesse à l'esprit.

Il demeura ainsi et y fût peut-être resté indéfiniment jusqu'au lever du jour si l'horloge n'eût sonné un coup, le quart ou la demie. Ce coup lui murmura: vas-y!

Il se leva, hésita encore un moment, et écouta; tout était silencieux dans la maison; alors, il marcha droit et à petits pas vers la fenêtre qu'il entrevoyait. La nuit n'était pas très obscure; la pleine lune était à peine masquée par les quelques nuages que le vent chassait. Dehors, il y avait alternance entre ombre et lumière diffuse, éclipses et éclaircies. La pièce baignait dans un crépuscule opalescent. Arrivé à la fenêtre, Jean Valjean l'examina. Elle était sans barreaux, donnait sur le jardin et n'était fermée, selon la mode du pays, que d'une petite clavette. Il l'ouvrit, mais, comme un air froid et vif entra brusquement dans la chambre, il la referma tout de suite. Il regarda le jardin de ce regard attentif qui étudie plus encore qu'il ne regarde. Le jardin était enclos d'un mur blanc assez bas, facile à escalader. Au fond, au-delà, il distingua des arbres également espacés, ce qui indiquait que ce mur séparait le jardin d'une avenue ou d'une ruelle plantée.

Ce coup d'œil jeté, il se dirigea vers l'alcôve, prit son havresac, l'ouvrit, le fouilla, en tira quelque chose qu'il posa sur le lit, mit ses souliers dans une des poches, referma le tout, chargea le sac sur ses épaules, se couvrit de sa casquette dont il baissa la visière sur ses yeux, chercha son bâton en tâtonnant, et l'alla poser dans l'angle de la fenêtre, puis revint au lit et saisit résolument l'objet qu'il y avait déposé. C'était une sorte de barre de fer courte, aiguisée comme un épieu à l'une de ses extrémités.

Dans la pénombre, il était difficile de deviner l'emploi de ce morceau de fer. C'était peut-être un levier ou une massue. En fait, en pleine lumière on voyait que ce n'était autre chose qu'un chandelier de mineur. À l'époque, on employait quelquefois les forçats à extraire de la roche des hautes collines qui environnent Toulon, et il n'était pas rare qu'ils eussent à leur disposition des outils de mineur. Les chandeliers des mineurs sont en fer massif, terminés à leur extrémité inférieure par une pointe au moyen de laquelle on les enfonce dans le rocher.

Il prit ce chandelier dans sa main droite et, retenant son haleine, assourdissant son pas, il se dirigea vers la porte de la chambre voisine, celle de l'évêque, comme on sait. Arrivé à cette porte, il la trouva entrebâillée. L'évêque ne l'avait pas fermée.

CHAPITRE XI: CE QU'IL FIT.

Jean Valjean écouta. Aucun bruit.

Il poussa la porte.

Il la poussa du bout du doigt, légèrement, avec cette douceur furtive et inquiète d'un chat qui veut entrer.

La porte céda à la pression et fit un mouvement imperceptible et silencieux qui élargit un peu l'ouverture.

Il attendit un moment, puis poussa la porte une seconde fois, plus hardiment.

Elle continua de céder en silence. L'ouverture était assez grande maintenant pour qu'il pût passer. Mais il y avait près de la porte une petite table qui faisait avec elle un angle gênant et qui barrait l'entrée.

Jean Valjean reconnut la difficulté. Il fallait que l'ouverture fût encore élargie.

Il prit son parti, et poussa une troisième fois la porte, plus énergiquement que les deux premières. Cette fois, il y eut un gond mal huilé qui jeta, tout à coup, un cri rauque et prolongé dans cette obscurité.

Jean Valjean tressaillit. Le bruit de ce gond sonna dans son oreille avec quelque chose d'éclatant et de formidable comme le clairon du jugement dernier.

Dans les grossissements fantastiques de la première minute, il se figura presque que ce gond venait de s'animer et de prendre tout à coup une vie terrible, qu'il aboyait comme un chien pour avertir tout le monde et réveiller les gens endormis.

Il s'arrêta, frissonnant, éperdu, et retomba de la pointe du pied sur le talon. Il entendait ses artères battre dans ses tempes comme deux marteaux de forge; il lui semblait que son souffle sortait de sa poitrine avec le bruit du vent qui sort d'une caverne. Il lui paraissait impossible que l'horrible clameur de ce gond irrité n'eût pas ébranlé toute la maison comme un tremblement de terre; la porte, poussée par lui, avait sonné l'alarme; le vieillard allait se lever, les deux vieilles femmes allaient crier, on viendrait à l'aide; avant un quart d'heure, la ville serait sur le qui-vive et la gendarmerie sur pied. Il se crut perdu.

Il demeura où il était, pétrifié comme une statue de sel, n'osant faire un mouvement.

Quelques minutes s'écoulèrent. La porte s'était ouverte toute grande. Il se hasarda à regarder dans la chambre. Rien n'y avait bougé. Il prêta l'oreille. Rien ne remuait dans la maison. Le bruit du gond rouillé n'avait réveillé personne.

Ce premier danger était passé, mais il y avait encore en lui un affreux tumulte. Il ne recula pas pourtant. Même quand il s'était cru perdu, il n'avait pas reculé. Il ne songea plus qu'à finir vite. Il fit un pas et entra dans la chambre.

Cette chambre était dans un calme parfait. On y distinguait çà et là des formes confuses et vagues qui, au jour, étaient des papiers épars sur une table, des in-folio ouverts, des volumes empilés sur un tabouret, un fauteuil chargé de vêtements, un prie-Dieu, et qui à cette heure n'étaient plus que des coins ténébreux et des places blanchâtres. Jean Valjean avança avec précaution en évitant de se heurter aux meubles. Il entendait au fond de la chambre la respiration égale et tranquille de l'évêque endormi.

Il s'arrêta tout à coup. Il était près du lit. Il y était arrivé plus tôt qu'il n'aurait cru.

La nature mêle quelquefois ses effets et ses spectacles à nos actions avec une espèce d'à-propos sombre et intelligent, comme si elle voulait nous faire réfléchir. Depuis près d'une demi-heure un grand nuage couvrait le ciel. Au moment où Jean Valjean s'arrêta en face du lit, ce nuage se déchira, comme s'il l'eût fait exprès, et un rayon de lune, traversant la longue fenêtre, vint éclairer subitement le visage pâle de l'évêque. Il dormait paisiblement. Il était presque vêtu dans son lit, à cause des nuits froides des Basses-Alpes, d'un vêtement de laine brune qui lui couvrait les bras jusqu'aux poignets. Sa tête était renversée sur l'oreiller dans l'attitude abandonnée du repos; il laissait pendre hors du lit sa main ornée de l'anneau pastoral et d'où étaient tombées tant de bonnes œuvres et de saintes actions. Tout son visage s'illuminait d'une vague expression de satisfaction, d'espérance et de béatitude. C'était plus qu'un sourire et presque un rayonnement. Il y avait sur son front l'inexprimable réverbération d'une lumière qu'on ne voyait pas. L'âme des justes pendant le sommeil contemple un ciel mystérieux.

Un reflet de ce ciel était sur l'évêque.

C'était en même temps une transparence lumineuse, car ce ciel était au dedans de lui. Ce ciel, c'était sa conscience.

Au moment où le rayon de lune vint se superposer, pour ainsi dire, à cette clarté intérieure, l'évêque endormi se mit à scintiller. Cela pourtant resta doux et voilé d'un demi-jour ineffable. Cette lune dans le ciel, cette nature assoupie, ce jardin sans un frisson, cette maison si calme, l'heure, le moment, le silence, ajoutaient je ne sais quoi de solennel et d'indicible au vénérable repos de ce sage, et enveloppaient d'une sorte d'auréole majestueuse et sereine ces cheveux blancs et ces yeux fermés, cette figure où tout était espérance et où tout était confiance, cette tête de vieillard et ce sommeil d'enfant.

Il y avait presque de la divinité dans cet homme auguste à son insu.

Jean Valjean, lui, était dans l'ombre, son chandelier de fer à la main, debout, immobile, effrayé par ce vieillard lumineux. Jamais il n'avait rien vu de pareil. Cette confiance l'épouvantait. Le monde moral n'a pas de plus grand spectacle que celui-là: une

conscience troublée et inquiète, parvenue au bord d'une mauvaise action, et contemplant le sommeil d'un juste.

Ce sommeil, dans cet isolement, et avec un voisin tel que lui, avait quelque chose de sublime qu'il sentait vaguement, mais impérieusement.

Nul n'eût pu dire ce qui se passait en lui, pas même lui. Pour essayer de s'en rendre compte, il faut rêver ce qu'il y a de plus violent en présence de ce qu'il y a de plus doux. Sur son visage même on n'eût rien pu distinguer avec certitude. C'était une sorte d'étonnement hagard. Il regardait cela. Voilà tout. Mais quelle était sa pensée? Il eût été impossible de le deviner. Ce qui était évident, c'est qu'il était ému et bouleversé. Mais de quelle nature était cette émotion?

Son œil ne se détachait pas du vieillard. La seule chose qui se dégageât clairement de son attitude et de sa physionomie, c'était une étrange indécision. On eût dit qu'il hésitait entre les deux abîmes, celui où l'on se perd et celui où l'on se sauve. Il semblait prêt à briser ce crâne ou à baiser cette main.

Au bout de quelques instants, son bras gauche se leva lentement vers son front, et il ôta sa casquette, puis son bras retomba avec la même lenteur, et Jean Valjean rentra dans sa contemplation, sa casquette dans la main gauche, sa massue dans la main droite, ses cheveux hérissés sur sa tête farouche.

L'évêque continuait de dormir dans une paix profonde sous ce regard effrayant.

Un reflet de lune éclairait, au-dessus de la cheminée, le crucifix qui semblait leur ouvrir les bras à tous les deux, avec une bénédiction pour l'un et un pardon pour l'autre.

Tout à coup Jean Valjean remit sa casquette sur son front, puis marcha rapidement, le long du lit, sans regarder l'évêque; il alla droit au placard qu'il entrevoyait près du chevet; il leva le chandelier de fer comme pour forcer la serrure; la clef y était; il l'ouvrit; la première chose qui lui apparut fut le panier d'argenterie; il le prit, traversa la chambre à grands pas sans précaution et sans s'occuper du bruit, gagna la porte, rentra dans l'oratoire, ouvrit la fenêtre, saisit un bâton, enjamba l'appui du rez-de-chaussée, mit l'argenterie dans son sac, jeta le panier, franchit le jardin, sauta par-dessus le mur comme un tigre, et s'enfuit.

CHAPITRE XII: L'ÉVÊQUE TRAVAILLE.

Le lendemain, au soleil levant, monseigneur Bienvenu se promenait dans son jardin. Madame Magloire accourut vers lui toute bouleversée.

–'Monseigneur, monseigneur', cria-t-elle, 'votre grandeur sait-elle où est le panier d'argenterie?'

–'Oui, dit l'évêque.'

–'Jésus-Dieu soit béni!', reprit-elle, 'je ne savais pas ce qu'il était devenu.'

L'évêque venait de ramasser le panier dans une plate-bande. Il le présenta à madame Magloire.

–'Le voilà.'

–'Eh bien?', dit-elle, 'Rien dedans! Et l'argenterie?'

–'Ah,', continua l'évêque 'c'est donc l'argenterie qui vous préoccupe. Je ne sais pas où elle est.'

–'Grand bon Dieu! Elle a disparu! C'est l'homme d'hier soir qui l'a volée!'

En un clin d'œil, avec toute sa vivacité de vieille femme alerte, madame Magloire courut à l'oratoire, entra dans l'alcôve et revint vers l'évêque. L'évêque venait de se baisser et considérait en soupirant un plant de cochléaria des Guillons que le panier avait écrasé en tombant dans la plate-bande. Il se redressa au cri de madame Magloire.

–'Monseigneur, l'homme est parti! L'argenterie a été volée!'

Tout en poussant ce cri, ses yeux s'arrêtèrent sur un angle du jardin où l'on voyait des traces d'escalade. Le chevron du mur avait été arraché.

–‘Tenez, c’est par là qu’il s’est sauvé. Il a sauté dans la rue Cochefilet! Ah, l’abomination! Il nous a volé notre argenterie!’

L’évêque resta un moment silencieux, puis leva son œil sérieux, et dit à madame Magloire avec douceur:

–‘Et d’abord, cette argenterie était-elle à nous?’

Madame Magloire resta interdite. Il y eut encore un silence, puis l’évêque continua:

–‘Madame Magloire, je détenais à tort et depuis longtemps cette argenterie. Elle était aux pauvres. Qu’était-ce que cet homme? Un pauvre évidemment.’

–‘Hélas, Jésus!’, ajouta madame Magloire, ‘ce n’est pas pour moi ni pour mademoiselle que je me tracasse, cela m’est bien égal, mais pour monseigneur. Avec quoi monseigneur va-t-il manger maintenant?’

L’évêque la regarda d’un air étonné.

–‘Est-ce que les couverts en étain n’existent pas?’

Madame Magloire haussa les épaules.

–‘L’étain laisse un goût.’

–‘Et les couverts en fer?’

Madame Magloire fit une grimace significative.

–‘Le fer laisse un goût.’

–‘Eh bien, je mangerai avec des couverts en bois.’

Quelques instants après, il déjeuna à cette même table où Jean Valjean s’était assis la veille. Tout en déjeunant, monseigneur Bienvenu fit gaîment remarquer à sa sœur, qui ne disait rien, et à madame Magloire, qui grommelait sourdement, qu’il n’est nullement besoin d’une cuiller ni d’une fourchette, même en bois, pour tremper un morceau de pain dans un bol de lait.

–‘Aussi, a-t-on idée’, disait madame Magloire toute seule en allant et venant, ‘de recevoir un homme comme cela, et de le loger chez soi! Quel chance encore qu’il n’ait fait que voler! Ah mon Dieu, cela fait frémir quand on y songe!’

Comme le frère et la sœur allaient se lever de table, on frappa à la porte.

–‘Entrez, dit l’évêque.’

La porte s’ouvrit. Un groupe étrange et violent apparut sur le seuil. Trois hommes en tenaient un quatrième par le col. Les trois hommes étaient des gendarmes; l’autre était Jean Valjean.

Un brigadier de gendarmerie, qui semblait conduire le groupe, était près de la porte. Il entra et s’avança vers l’évêque en faisant le salut militaire.

–‘Monseigneur’, dit-il.

À ce mot Jean Valjean, qui était morne et semblait abattu, releva la tête d’un air stupéfait.

–‘Monseigneur!’, murmura-t-il, ‘ce n’est donc pas le curé?’

–‘Silence!’, hurla un gendarme, ‘c’est monseigneur l’évêque.’

Monseigneur Bienvenu s’était approché aussi vivement que son grand âge le lui permettait.

–‘Ah, vous voilà!’, s’écria-t-il en regardant Jean Valjean, ‘Je suis très content de vous voir. Je vous avais aussi donné les chandeliers qui sont en argent, comme le reste, et dont vous pourrez bien tirer deux cents francs. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts?’

Jean Valjean ouvrit les yeux et regarda le vénérable évêque avec une expression qu’aucune langue humaine ne pourrait rendre.

–‘Monseigneur’, dit le brigadier de gendarmerie, ‘ce que cet homme disait était donc vrai? Nous l’avons rencontré. Il allait comme quelqu’un qui fuit. Nous l’avons arrêté pour voir. Il avait ces couverts en argent...’

–‘Et il vous a dit’, interrompit l’évêque en souriant, ‘qu’il lui avait été donnés par un vieux bonhomme de prêtre chez lequel il avait passé la nuit? Je comprends. Et vous l’avez ramené ici… C’est une méprise.’

–‘Donc’, reprit le brigadier, ‘nous pouvons le laisser partir?’

–'Absolument', répondit l'évêque.

Les gendarmes lâchèrent Jean Valjean qui recula.

–'Est-ce que c'est vrai qu'on me laisse?', dit-il d'une voix presque inarticulée et comme s'il parlait en dormant.

–'Oui, on te laisse partir, tu n'entends donc pas?', dit un gendarme.

–'Mon ami', reprit l'évêque, 'avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez-les.'

Il alla à la cheminée, prit les deux flambeaux d'argent et les apporta à Jean Valjean. Les deux femmes le regardaient faire sans un mot, sans un geste, sans un regard qui pût déranger l'évêque.

Jean Valjean tremblait de tous ses membres. Il prit les deux chandeliers machinalement et d'un air égaré.

–'Maintenant', dit l'évêque, 'allez en paix. À propos, quand vous reviendrez, mon ami, il est inutile de passer par le jardin. Vous pourrez toujours entrer et sortir par la porte de la rue. Elle n'est fermée qu'au loquet jour et nuit.'

Puis se tournant vers les gendarmes:

–'Messieurs, vous pouvez vous retirer.'

Les gendarmes s'éloignèrent.

Jean Valjean était sur le point de s'évanouir.

L'évêque s'approcha de lui, et lui dit à voix basse :

–'N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir honnête homme.'

Jean Valjean, qui n'avait aucun souvenir d'avoir rien promis, resta interdit. L'évêque avait appuyé sur ces paroles en les prononçant. Il reprit avec une sorte de solennité:

–'Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu.'

CHAPITRE XIII: PETIT-GERVAIS.

Jean Valjean sortit de la ville comme s'il s'échappait du bagne. Il se mit à marcher en toute hâte dans les champs, prenant les chemins et les sentiers qui se présentaient sans s'apercevoir qu'il revenait à chaque instant sur ses pas. Il erra ainsi toute la matinée, n'ayant pas mangé et n'ayant pas faim. Il était en proie à une foule de sensations nouvelles. Il se sentait une sorte de colère; il ne savait contre qui. Il n'eût pu dire s'il était touché ou humilié. Il lui venait par moments un attendrissement étrange qu'il combattait et auquel il opposait l'endurcissement de ses vingt dernières années. Cet état le fatiguait. Il voyait avec inquiétude s'ébranler au dedans de lui l'espèce de calme affreux que l'injustice de son malheur lui avait donné. Il se demandait ce qui remplacerait cela. Parfois il eût vraiment mieux aimé être en prison avec les gendarmes, et que les choses ne se fussent point passées ainsi; cela l'eût moins perturbé. Bien que la saison fût assez avancée, il y avait encore çà et là dans les haies quelques fleurs tardives dont l'odeur lui rappelait des souvenirs d'enfance. Ces souvenirs lui étaient presque insupportables, tant il y avait longtemps qu'ils ne lui étaient apparus.

Des pensées inexprimables s'amoncelèrent ainsi en lui toute la journée.

Le soleil déclinait au couchant, allongeant sur le sol l'ombre du moindre caillou. Jean Valjean s'assit derrière un buisson, dans une grande plaine rousse absolument déserte. Il n'y avait à l'horizon que les Alpes, pas même le clocher d'un village lointain. Jean Valjean pouvait être à trois lieues de Digne. Un sentier qui coupait la plaine passait à quelques pas du buisson.

Au milieu de ses pensées qui n'eussent pas peu contribué à rendre ses haillons effrayants pour quelqu'un qui l'eût rencontré, il entendit un bruit joyeux.

Il tourna la tête et vit venir, par le sentier, un petit savoyard d'une dizaine d'années qui chantait, sa vielle en bandoulière et son sac de voyage sur le dos, un de ces doux et gais enfants qui vont de pays en pays, laissant voir leurs genoux par les trous de leur pantalon.

Tout en chantant, l'enfant interrompait de temps en temps sa marche pour jouer aux osselets avec quelques pièces de monnaie qu'il tenait dans sa main, toute sa fortune probablement. Parmi cette monnaie, il y avait une pièce de quarante sous.

L'enfant s'arrêta à côté du buisson sans voir Jean Valjean et fit sauter sa poignée de sous que jusque-là il avait reçue avec assez d'adresse tout entière sur le dos de sa main.

Cette fois, la pièce de quarante sous lui échappa, et vint rouler vers les broussailles; elle atteignit Jean Valjean; il posa le pied dessus.

L'enfant avait suivi sa pièce du regard et l'avait vu.

Il ne s'étonna pas et marcha droit à l'homme.

C'était un lieu absolument isolé. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, il n'y avait personne dans la plaine ni sur le sentier. On n'entendait que les petits cris étouffés d'une nuée d'oiseaux migrateurs qui traversaient le ciel à une hauteur considérable. L'enfant tournait le dos au soleil qui lui mettait des fils d'or dans les cheveux et qui empourprait d'une lueur sanglante la face sauvage de Jean Valjean.

–'Monsieur', dit le petit savoyard, avec cette confiance de l'enfance qui se compose d'ignorance et d'innocence, 'ma pièce?'

–'Comment t'appelles-tu?', demanda Jean Valjean.

–'Petit-Gervais, monsieur.'

–'Va-t'en', dit Jean Valjean.

–'Monsieur', reprit l'enfant, 'rendez-moi ma pièce.'

Jean Valjean baissa la tête et ne répondit pas.

L'enfant recommença:

–'Ma pièce, monsieur!'

Le regard de Jean Valjean resta fixé sur le sol.

–'Ma pièce!', cria l'enfant, 'ma pièce blanche, mon argent!'

Jean Valjean semblait ne pas entendre. L'enfant le saisit par le col de sa blouse et le secoua en même temps qu'il essayait de pousser le gros soulier ferré posé sur son trésor.

–'Je veux ma pièce, ma pièce de quarante sous!'

L'enfant pleurait. La tête de Jean Valjean se releva. Il était toujours assis. Ses yeux étaient troubles. Il considéra l'enfant avec une sorte d'étonnement, puis il étendit la main vers son bâton et cria d'une voix folle: 'Qui est là?'

–'Moi, monsieur', répondit l'enfant, 'Petit-Gervais! Moi, moi! Rendez-moi mes quarante sous, s'il vous plaît! Ôtez votre pied, monsieur, s'il vous plaît!'

Puis irrité, quoique tout petit, et devenant presque menaçant:

–'Ah çà, ôterez-vous votre pied? Ôtez donc votre pied, voyons.'

–'Ah, c'est encore toi!', dit Jean Valjean; puis il se redressa brusquement, ne bougea pas son pied et ajouta: 'vas-tu bien te sauver!'

L'enfant effrayé le regarda, puis commença à trembler de la tête aux pieds, et, après quelques secondes de stupeur, s'enfuit en courant sans oser tourner la tête ni jeter un cri.

Cependant, à une certaine distance, l'essoufflement le força à s'arrêter; Jean Valjean l'entendit vaguement sangloter au milieu de son rêve éveillé.

Au bout de quelques instants l'enfant avait disparu.

Le soleil s'était couché.

L'ombre se faisait autour de Jean Valjean. Il n'avait pas mangé de la journée; il est probable qu'il avait la fièvre.

Il était resté debout, et n'avait pas changé d'attitude depuis que l'enfant s'était enfui. Son souffle soulevait sa poitrine à des intervalles longs et inégaux. Son regard, arrêté à dix ou douze pas devant lui, semblait étudier avec une attention profonde la forme d'un vieux tesson de faïence bleue tombé dans l'herbe. Tout à coup il tressaillit; il venait de sentir le froid du soir.

Il enfonça un peu plus sa casquette sur son front, chercha machinalement à croiser et à boutonner sa blouse, fit un pas, et se baissa pour ramasser son bâton.

À ce moment il aperçut la pièce de quarante sous que son pied avait à demi enfoncée dans la terre et qui brillait parmi les cailloux.

Ce fut comme une commotion électrique. 'Qu'est-ce que c'est que ça?', dit-il entre ses dents. Il recula de trois pas, puis s'arrêta, sans pouvoir détacher son regard de ce point que son pied avait foulé l'instant d'auparavant, comme si cette chose qui luisait là, dans l'obscurité, eût été un œil ouvert fixé sur lui.

Au bout de quelques minutes, il s'élança convulsivement vers la pièce d'argent, la saisit, et, se redressant, se mit à regarder au loin dans la plaine, jetant à la fois ses yeux vers tous les points de l'horizon, debout et frissonnant comme une bête fauve effarée qui cherche un refuge.

Il ne vit rien. La nuit tombait, la plaine était froide et vague, de grandes brumes violettes montaient dans la clarté crépusculaire.

Il grogna et se mit à marcher rapidement dans une certaine direction, du côté où l'enfant avait disparu. Après une centaine de pas, il s'arrêta, regarda, et ne vit rien.

Alors il cria de toute sa force: 'Petit-Gervais! Petit-Gervais!'

Il se tut, et attendit.

Personne ne répondit.

La campagne était déserte et morne. Il était environné de vastes solitudes. Il n'y avait rien autour de lui qu'une ombre où se perdait son regard et un silence où sa voix se perdait.

Une bise glaciale soufflait et donnait aux choses autour de lui une sorte de vie lugubre. Des arbrisseaux secouaient leurs petits bras maigres avec une furie incroyable. On eût dit qu'ils menaçaient et poursuivaient quelqu'un.

Il recommença à marcher, puis il se mit à courir. De temps en temps il s'arrêtait, et poussait des cris désespérés qui déchiraient un silence de glace: 'Petit-Gervais! Petit-Gervais!'

Certes, si l'enfant l'eût entendu, il eût eu peur et se fût bien gardé de se montrer. Mais l'enfant était sans doute déjà bien loin.

Il rencontra un prêtre qui était à cheval. Il se dirigea vers lui et lui dit:

–'Monsieur le curé, avez-vous vu passer un enfant?'

–'Non', dit le prêtre.

–'Un certain Petit-Gervais?'

–'Je n'ai vu personne.'

Il tira deux pièces de cinq francs de sa sacoche et les remit au prêtre.

–'Monsieur le curé, voici pour vos pauvres. Monsieur le curé, c'est un enfant d'environ dix ans qui a un petit sac, je crois, et une vielle. Il allait… C'est un de ces savoyards, vous savez?'

–'Je ne l'ai pas vu.'

–'Petit-Gervais qu'il s'appelle. Pouvez-vous me dire s'il habite ici?'

–'Si c'est comme vous dites, mon ami, un enfant étranger, il n'habite pas ici. D'ailleurs on ne connaît pas vraiment ces gens-là.'

Jean Valjean prit violemment deux autres écus de cinq francs qu'il donna au prêtre.

–'Pour vos pauvres', dit-il.

Puis, exalté, il ajouta:

–'Monsieur l'abbé, faites-moi arrêter. Je suis un voleur.'

Effrayé, le prêtre piqua ses deux éperons dans les flancs de son cheval et s'enfuit.

Jean Valjean se remit à courir dans la direction qu'il avait d'abord prise.

Il fit de la sorte un assez long chemin, regardant, appelant, criant, mais il ne rencontra plus personne. Deux ou trois fois il courut dans la plaine vers quelque chose qui lui faisait l'effet d'un être couché ou accroupi; ce n'étaient que des broussailles ou des rochers à fleur de terre. Enfin, à un endroit où trois sentiers se croisaient, il s'arrêta. La lune s'était levée. Il promena sa vue au loin et appela une dernière fois: 'Petit-Gervais,

Petit-Gervais, Petit-Gervais!' Son cri s'éteignit dans la brume, sans même éveiller un écho. Il soupira encore: 'Petit-Gervais!' Ce fut là son dernier effort; ses jambes fléchirent brusquement sous lui comme si une puissance invisible l'accablait tout à coup du poids de sa mauvaise conscience; il tomba, épuisé, sur une grosse pierre, les poings dans ses cheveux et le visage dans ses genoux, tout en hurlant: 'Je suis un misérable!'

Alors son cœur s'ouvrit: il se mit à pleurer. C'était la première fois qu'il pleurait depuis dix-neuf ans.

Quand Jean Valjean était sorti de chez l'évêque, on l'a vu, il était hors de tout ce qui avait été sa pensée jusque-là. Il ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait en lui. Il se raidissait contre l'action angélique et contre les douces paroles du vieillard. 'Vous m'avez promis de devenir honnête homme. Je vous achète votre âme. Je la retire à l'esprit de perversité et je la donne au bon Dieu.' Cela lui revenait sans cesse. Il opposait à cette indulgence céleste l'orgueil, qui est en nous comme l'épée ensanglantée du mal. Il sentait que le pardon de ce prêtre était le plus grand assaut et la plus formidable attaque contre sa forteresse intérieure, que son endurcissement serait définitif s'il résistait à cette clémence, que, s'il cédait, il faudrait renoncer à cette haine dont les actions des autres hommes avaient rempli son âme pendant tant d'années, et qui lui plaisait, que cette fois il fallait vaincre ou être vaincu, et que la lutte, une lutte colossale et décisive, était engagée entre sa méchanceté à lui et la bonté de cet homme.

En présence de toutes ces lueurs, il allait comme un homme ivre. Pendant qu'il marchait ainsi, les yeux hagards, avait-il une perception distincte de ce qui pourrait résulter pour lui de son aventure à Digne? Entendait-il tous ces bourdonnements mystérieux qui avertissent ou importunent l'esprit à certains moments de la vie? Une voix lui disait-elle à l'oreille qu'il venait de traverser l'heure solennelle de sa destinée, qu'il n'y avait plus de milieu pour lui, que si désormais il n'était pas le meilleur des hommes il deviendrait le pire, qu'il fallait pour ainsi dire qu'il montât plus haut que l'évêque ou retombât plus bas que le galérien, que s'il voulait devenir bon il fallait qu'il devînt ange, que s'il voulait rester méchant il fallait qu'il devînt un monstre?

Recueillait-il confusément quelqu'ombre de tout ceci dans sa pensée? Certes, le malheur éduque l'intelligence; cependant, il est douteux que Jean Valjean fût en état de démêler tout ce que j'indique ici. Si ces idées lui venaient à l'esprit, il les entrevoyait plutôt qu'il ne les voyait, et elles ne réussissaient qu'à le jeter dans un trouble insupportable et presque douloureux. Au sortir de cette chose difforme et noire qu'on appelle le bagne, l'évêque lui avait fait mal à l'âme comme une clarté trop vive lui eût fait mal aux yeux en sortant des ténèbres. La vie future, la vie possible qui s'offrait désormais à lui, toute pure et toute rayonnante, le remplissait de frémissements et d'anxiété. Il ne savait vraiment plus où il en était. Comme une chouette qui verrait brusquement se lever le soleil, le forçat avait été ébloui et comme aveuglé par la vertu.

Ce qui était certain, ce dont il ne se doutait pas, c'est qu'il n'était déjà plus le même homme, c'est que tout était changé en lui, c'est qu'il n'était plus en son pouvoir de faire que l'évêque ne lui eût pas parlé et ne l'eût pas touché.

Avec cet état d'esprit, il avait rencontré Petit-Gervais et lui avait volé ses quarante sous. Pourquoi? Il n'eût assurément pu l'expliquer; était-ce un dernier effet et comme un suprême effort des mauvaises pensées qu'il avait apportées du bagne, un reste d'impulsion, un résultat de ce qu'on appelle en physique la force acquise? C'était cela, et c'était aussi peut-être moins encore que cela. Disons-le simplement, ce n'était pas lui qui avait volé, ce n'était pas l'homme, c'était la bête qui, par habitude et par instinct, avait stupidement posé le pied sur cet argent, pendant que l'intelligence se débattait au milieu de tant d'obsessions inouïes et nouvelles. Quand l'intelligence se réveilla et vit cette action de la brute, Jean Valjean recula avec angoisse et poussa un cri d'épouvante.

C'est que, phénomène étrange et qui n'était possible que dans la situation où il était, en volant cet argent à cet enfant, il avait fait une chose dont il n'était déjà plus capable.

Quoi qu'il en soit, cette dernière mauvaise action eut sur lui un effet décisif; elle traversa brusquement ce chaos qu'il avait dans l'intelligence et le dissipa, mit d'un côté les épaisseurs obscures et de l'autre la lumière, et agit sur son âme, dans l'état où elle se trouvait, comme certains réactifs chimiques agissent sur un mélange trouble en précipitant un élément et en clarifiant l'autre.

Tout d'abord, avant même de s'examiner et de réfléchir, éperdu, comme quelqu'un qui cherche à se sauver, il essaya de retrouver l'enfant pour lui rendre son argent, puis, quand il comprit que c'était inutile et impossible, il s'arrêta net. Au moment où il s'écria '*je suis un misérable',* il vit son reflet dans le miroir de la conscience. Il était déjà à ce point séparé de lui-même qu'il lui semblait qu'il n'était plus qu'un fantôme et qu'il avait là, devant lui, en chair et en os, le bâton à la main, la blouse autours des hanches, son sac rempli d'objets volés sur le dos, avec son visage résolu et morne, avec sa pensée pleine de projets abominables, le hideux galérien Jean Valjean.

L'excès de malheur l'avait fait visionnaire. Ceci fut donc comme une vision. Il vit véritablement ce Jean Valjean, cette figure sinistre devant lui. Il se demanda qui était cet homme, et il en eut horreur.

Son cerveau était dans un de ces moments violents et pourtant affreusement calmes où la rêverie est si profonde qu'elle absorbe la réalité. On ne voit plus les objets qu'on a autour de soi, et l'on voit comme en dehors de soi les figures qu'on a dans l'esprit.

Il se contempla donc, pour ainsi dire, face à face, et en même temps, à travers cette hallucination, il voyait dans une profondeur mystérieuse une sorte de lumière qu'il prit d'abord pour un flambeau. En regardant avec plus d'attention cette lumière qui apparaissait à sa conscience, il reconnut qu'elle avait forme humaine, et que ce flambeau était l'évêque.

Sa conscience considéra tour à tour ces deux hommes ainsi placés devant elle, l'évêque et Jean Valjean. Il n'avait pas fallu moins que le premier pour détremper le second. Par un de ces effets singuliers qui sont propres à ces sortes d'extases, à mesure que sa rêverie se prolongeait, l'évêque grandissait et resplendissait à ses yeux, Jean Valjean s'amoindrissait et s'effaçait. À un certain moment, il ne fut plus qu'une ombre. Tout à coup il disparut. L'évêque seul était resté.

Il remplissait toute l'âme de ce misérable d'un rayonnement magnifique. Jean Valjean pleura longtemps. Il pleura à chaudes larmes, il hurla son désespoir, avec plus de faiblesse qu'une femme, avec plus d'effroi qu'un enfant.

Pendant qu'il pleurait, le jour se faisait de plus en plus dans son esprit, un jour extraordinaire, un jour ravissant et terrible à la fois. Sa vie passée, sa première faute, sa longue expiation, son abrutissement extérieur, son endurcissement intérieur, sa mise en liberté réjouie par tant de plans de vengeance, ce qui lui était arrivé chez l'évêque, la dernière chose qu'il avait faite, ce vol de quarante sous à un enfant, crime d'autant plus lâche et d'autant plus monstrueux qu'il venait après le pardon de l'évêque, tout cela lui revint et lui apparut, clairement, mais dans une clarté qu'il n'avait jamais vue jusque-là. Il regarda sa vie, et elle lui parut horrible; il dévisagea son âme, et elle lui parut affreuse. Cependant, un jour doux était sur cette vie et sur cette âme. Il lui semblait qu'il voyait Satan à la lumière du paradis.

Combien d'heures pleura-t-il ainsi? Que fit-il après avoir pleuré? Où alla-t-il? On ne l'a jamais su. Il paraît seulement avéré que, dans la nuit, le voiturier qui faisait à cette époque le service de Grenoble et qui arrivait à Digne vers trois heures du matin, vit, en traversant la rue de l'évêché, un homme dans l'attitude de la prière, à genoux sur le pavé, dans l'ombre, devant la porte de monseigneur Bienvenu.

Livre troisième: En l'année 1817.

CHAPITRE I: L'ANNÉE 1817.

1817 est l'année que Louis XVIII, avec un certain aplomb royal qui ne manquait pas de brio, qualifiait la vingt-deuxième de son règne. C'est l'année où M. Bruguière de Sorsum accéda à la célébrité. Toutes les boutiques des perruquiers, espérant la poudre et le retour de l'oiseau royal, étaient badigeonnées d'azur et fleurdelisées. C'était le temps candide où le comte Lynch siégeait tous les dimanches comme marguillier au banc d'œuvre de Saint-Germain-des-Prés en habit de pair de France, avec son cordon rouge et son long nez, et cette majesté de profil particulière à un homme qui a fait une action d'éclat. L'action d'éclat commise par M. Lynch était ceci: avoir, étant maire de Bordeaux, le 12 mars 1814, donné la ville un peu trop tôt à M. le duc d'Angoulême. De là sa pairie. En 1817, la mode engloutissait les petits garçons de quatre à six ans sous de vastes casquettes en cuir maroquiné à oreillons assez ressemblantes à des mitres d'esquimaux. L'armée française était vêtue de blanc, à l'autrichienne; les régiments s'appelaient légions; au lieu de chiffres ils portaient les noms des départements. Napoléon était à Sainte-Hélène, et, comme l'Angleterre lui refusait du drap vert, il faisait retourner ses vieux habits. En 1817, Pellegrini chantait, mademoiselle Bigottini dansait; Potier régnait; Odry n'existait pas encore. Madame Saqui succédait à Forioso. Il y avait encore des Prussiens en France. M. Delalot était un personnage. La légitimité venait de s'affirmer en coupant le poing, puis la tête, à Pleignier, à Carbonneau et à Tolleron. Le prince de Talleyrand, grand chambellan, et l'abbé Louis, ministre désigné des finances, se regardaient en riant du rire de deux augures; tous deux avaient célébré, le 14 juillet 1790, la messe de la Fédération au Champ de Mars; Talleyrand l'avait dite comme évêque, Louis l'avait servie comme diacre. En 1817, dans les contre-allées de ce même Champ de Mars, on apercevait de gros cylindres de bois, gisant sous la pluie, pourrissant dans l'herbe, peints en bleu avec des traces d'aigles et d'abeilles dédorées. C'étaient les colonnes qui, deux ans auparavant, avaient soutenu l'estrade de l'empereur au Champ de Mai. Elles étaient noircies çà et là de la brûlure du bivouac des Autrichiens stationnés près du Gros-Caillou. Deux ou trois de ces colonnes avaient disparu dans les feux de ces bivouacs et avaient chauffé les larges mains des kaiserlicks. Le Champ de Mai avait eu cela de remarquable qu'il avait été tenu au mois de juin et au Champ de Mars. En cette année 1817, deux choses étaient populaires: le Voltaire-Touquet et la tabatière à la Charte. L'émotion parisienne la plus récente était le crime de Dautun qui avait jeté la tête de son frère dans le bassin du Marché-aux-Fleurs. On commençait à faire au ministère de la marine une enquête sur cette fatale frégate de la Méduse qui devait couvrir de honte Chaumareix et de gloire Géricault. Le colonel Selves allait en Égypte pour y devenir Soliman pacha. Le palais des Thermes, rue de la Harpe, servait de boutique à un tonnelier. On voyait encore sur la plate-forme de la tour octogone de l'hôtel de Cluny la petite logette en planches qui avait servi d'observatoire à Messier, astronome de la marine sous Louis XVI. La duchesse de Duras lisait à trois ou quatre amis, dans son boudoir meublé d'X en satin bleu ciel, *Ourika* inédite. On grattait les N au Louvre. Le pont d'Austerlitz abdiquait et s'intitulait pont du Jardin du Roi, double énigme qui déguisait à la fois le pont d'Austerlitz et le jardin des Plantes. Louis XVIII, préoccupé, tout en annotant du coin de l'ongle Horace, des héros qui se font empereurs et des sabotiers qui se font dauphins, avait deux soucis: Napoléon et Mathurin Bruneau. L'académie française donnait pour sujet de prix: Le bonheur que procure l'étude. M. Bellart était officiellement éloquent. On voyait germer à son ombre ce futur avocat général de Broë, promis aux sarcasmes de Paul-Louis Courier. Il y avait un faux Chateaubriand appelé Marchangy, en attendant qu'il y eut un faux Marchangy appelé d'Arlincourt. *Claire d'Albe* et *Malek-Adel* étaient des chefs-d'œuvre; madame Cottin était déclarée le premier écrivain de l'époque.

L'institut laissait rayer de sa liste l'académicien Napoléon Bonaparte. Une ordonnance royale érigeait Angoulême en école de marine, car, le duc d'Angoulême étant grand amiral, il était évident que la ville d'Angoulême avait de droit toutes les qualités d'un port de mer, sans quoi le principe monarchique eût été entamé. On agitait en conseil des ministres la question de savoir si l'on devait tolérer les vignettes représentant des voltiges qui assaisonnaient les affiches de Franconi et qui attroupaient les polissons des rues. M. Paër, auteur de l'*Agnese*, bonhomme à la face carrée qui avait une verrue sur la joue, dirigeait les petits concerts intimes de la marquise de Sassenaye, rue de la Ville-l'Évêque. Toutes les jeunes filles chantaient l'*Ermite de Saint-Avelle*, paroles d'Edmond Géraud. Le Nain jaune se transformait en Miroir. Le café Lemblin soutenait l'empereur contre le café Valois qui défendait les Bourbons. On venait de marier à une princesse de Sicile M. le duc de Berry, déjà regardé du fond de l'ombre par Louvel. Il y avait un an que madame de Staël était morte. Les gardes du corps sifflaient mademoiselle Mars. Les grands journaux étaient tout petits. Le format était restreint, mais la liberté était grande. Le Constitutionnel était constitutionnel. La Minerve appelait Chateaubriand Chateaubriant. Ce T faisait beaucoup rire les bourgeois aux dépens du grand écrivain. Dans des journaux vendus, des journalistes prostitués insultaient les proscrits de 1815; David n'avait plus de talent, Arnault n'avait plus d'esprit, Carnot n'avait plus de probité; Soult n'avait gagné aucune bataille; il est vrai que Napoléon n'avait plus de génie. Personne n'ignore qu'il est assez rare que les lettres adressées par la poste à un exilé lui parviennent, les polices se faisant un religieux devoir de les intercepter. Le fait n'est pas nouveau; Descartes, banni, s'en plaignait. Or, David ayant, dans un journal belge, montré quelque humeur de ne pas recevoir les lettres qu'on lui écrivait, ceci paraissait plaisant aux feuilles royalistes qui bafouaient à cette occasion le proscrit. Dire *les régicides* ou *les votants*, dire *les ennemis* ou *les alliés*, dire *Napoléon* ou *Buonaparte*, cela séparait deux hommes plus qu'un abîme. Tous les gens de bons sens convenaient que l'ère des révolutions était à jamais fermée par le roi Louis XVIII surnommé 'l'immortel auteur de la charte'. Au niveau du terre-plein du Pont-Neuf, on sculptait le mot Redivivus sur le piédestal qui attendait la statue de Henri IV. M. Piet ébauchait, rue Thérèse, au n° 4, son conciliabule pour consolider la monarchie. Les chefs de la droite disaient dans les conjonctures graves: 'Il faut écrire à Bacot.' MM. Canuel, O'Mahony et de Chappedelaine esquissaient, un peu approuvés de Monsieur, ce qui devait être plus tard 'la conspiration du bord de l'eau'. L'Épingle Noire complotait de son côté. Delaverderie se rapprochait de Trogoff. M. Decazes, esprit dans une certaine mesure libéral, dominait. Chateaubriand, debout tous les matins devant sa fenêtre du n° 27 de la rue Saint-Dominique, en pantalon à pieds et en pantoufles, ses cheveux gris coiffés d'un madras, les yeux fixés sur un miroir, une trousse complète de chirurgien-dentiste ouverte devant lui, se curait les dents, qu'il avait charmantes, tout en dictant des variantes de *La Monarchie selon la Charte* à M. Pilorge, son secrétaire. La critique faisant autorité préférait Lafon à Talma. M. de Féletz signait A., M. Hoffmann signait Z. Charles Nodier écrivait *Thérèse Aubert*. Le divorce était aboli. Les lycées s'appelaient collèges. Les collégiens, décorés d'une fleur de lys d'or au col, se raidissaient lorsque l'on évoquait le roi de Rome. La contre-police du château dénonçait à son altesse royale Madame le portrait, partout exposé, de M. le duc d'Orléans, lequel avait meilleure mine en uniforme de colonel général des houzards que M. le duc de Berry en uniforme de colonel général des dragons; grave inconvénient. La ville de Paris faisait redorer à ses frais le dôme des Invalides. Les hommes sérieux se demandaient ce que ferait, dans telle ou telle occasion, M. de Trinquelague; M. Clausel de Montals se séparait, sur divers points, de M. Clausel de Coussergues; M. de Salaberry n'était pas content. Le comédien Picard, qui était de l'Académie dont le comédien Molière n'avait pu être, faisait jouer *Les deux Philibert* à l'Odéon, sur le fronton duquel l'arrachement des lettres laissait encore lire distinctement: THÉÂTRE DE L'IMPÉRATRICE. On prenait parti pour ou contre Cugnet de Montarlot. Fabvier était factieux; Bavoux était révolutionnaire. Le libraire Pélicier publiait une édition de Voltaire, sous ce titre: *OEuvres de Voltaire, de l'Académie française*. 'Cela attire les acheteurs', disait cet éditeur naïf.

L'opinion générale était que M. Charles Loyson, serait le génie du siècle; l'envie commençait à le mordre, signe de gloire; et l'on faisait sur lui ce vers:
'Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes.'

Le cardinal Fesch refusant de se démettre, M. de Pins, archevêque d'Amasie, administrait le diocèse de Lyon. La querelle de la vallée des Dappes commençait entre la Suisse et la France par un mémoire du capitaine Dufour, devenus général depuis lors. Saint-Simon, ignoré, échafaudait son rêve sublime. Il y avait à l'académie des sciences un Fourier célèbre que la postérité a oublié et dans je ne sais quel grenier un Fourier obscur dont l'avenir se souviendra. Lord Byron commençait à poindre; une note d'un poème de Millevoye l'annonçait à la France en ces termes: un certain lord Baron. David d'Angers s'essayait à pétrir le marbre. L'abbé Caron parlait avec éloge, en petit comité de séminaristes, dans le cul-de-sac des Feuillantines, d'un prêtre inconnu nommé Félicité Robert qui a été plus tard Lamennais. Une chose qui fumait et clapotait sur la Seine avec le bruit d'un chien qui nage allait et venait sous les fenêtres des Tuileries, du pont Royal au pont Louis XV c'était une mécanique bonne à pas grand'chose, une espèce de joujou, une rêverie d'inventeur imbécile, une utopie: un bateau à vapeur! Les Parisiens regardaient cette inutilité avec indifférence. M. de Vaublanc, réformateur de l'Institut par coup d'État, ordonnance et fournée, auteur distingué de plusieurs académiciens, après en avoir fait, ne pouvait parvenir à l'être. Le faubourg Saint-Germain et le pavillon de Marsan souhaitaient pour préfet de police M. Delaveau, à cause de sa dévotion. Dupuytren et Récamier se querellaient dans l'amphithéâtre de l'École de médecine et se menaçaient du poing à propos de la divinité de Jésus-Christ. Cuvier, un œil sur la Genèse et l'autre sur la nature, s'efforçait de plaire à la réaction bigote en mettant les fossiles d'accord avec les textes et en faisant flatter Moïse par les mastodontes. M. François de Neufchâteau, louable cultivateur de la mémoire de Parmentier, faisait mille efforts pour que pomme de terre fût prononcée parmentière, et n'y réussissait point. L'abbé Grégoire, ancien évêque, ancien conventionnel, ancien sénateur, était passé dans la polémique royaliste à l'état 'd'infâme Grégoire'. Cette locution que je viens d'employer, passer à l'état de, était dénoncée comme néologisme par M. Royer-Collard. On pouvait distinguer encore à sa blancheur, sous la troisième arche du pont d'Iéna, la pierre neuve avec laquelle, deux ans auparavant, on avait bouché le trou de mine pratiqué par Blücher pour faire sauter le pont. La justice appelait à sa barre un homme qui, en voyant entrer le comte d'Artois à Notre-Dame, avait dit tout haut: 'Sapristi, je regrette le temps où je voyais Bonaparte et Talma entrer bras dessus bras dessous au Bal-Sauvage.' Propos séditieux. Six mois de prison. Des traîtres se montraient déboutonnés; des hommes qui étaient passé à l'ennemi la veille d'une bataille ne cachaient rien de la récompense et marchaient impudiquement en plein soleil dans le cynisme des richesses et des dignités; des déserteurs de Ligny et des Quatre-Bras, dans le débraillé de leur turpitude payée, étalaient leur dévouement monarchique dans son écœurante nudité en oubliant ce qui est écrit, en Angleterre, sur les murs intérieurs des toilettes publiques: 'Veuillez réajuster vote habit avant de sortir.'

Voilà, pêle-mêle, ce qui surnage confusément de l'année 1817, oubliée aujourd'hui. L'histoire néglige presque toutes ces particularités, et ne peut faire autrement; l'infini l'envahirait. Pourtant ces détails, qu'on appelle à tort petits (il n'y a ni petits faits dans l'humanité, ni petites feuilles dans la végétation) sont utiles. C'est de la physionomie des années que se compose la figure des siècles. En cette année 1817, quatre jeunes Parisiens firent 'une bonne farce'.

CHAPITRE II: DOUBLE QUATUOR.

Ces Parisiens étaient l'un de Toulouse, l'autre de Limoges, le troisième de Cahors et le quatrième de Montauban; mais ils étaient étudiants, et qui dit étudiant dit parisien; étudier à Paris, c'est naître à Paris.

Ces jeunes gens étaient insignifiants; tout le monde a déjà rencontré des gens comme cela; quatre échantillons du premier venu; ni bons ni mauvais, ni savants ni ignorants, ni des génies ni des imbéciles; beaux de ce charmant avril qu'on appelle vingt ans. C'étaient quatre Oscar quelconques, car à cette époque les Arthur n'existaient pas encore. Brûlez pour lui les parfums d'Arabie, s'écriait la romance, Oscar s'avance, Oscar, je vais le voir! On sortait d'Ossian, l'élégance était scandinave et calédonienne, le genre anglais pur ne devait prévaloir que plus tard, et le premier des Arthur, Wellington, venait à peine de gagner la bataille de Waterloo.

Ces Oscar s'appelaient l'un Félix Tholomyès, de Toulouse, l'autre Listolier, de Cahors, l'autre Fameuil, de Limoges, le dernier Blachevelle, de Montauban. Naturellement chacun avait sa maîtresse. Blachevelle aimait Favourite, ainsi nommée parce qu'elle était allée en Angleterre, Listolier adorait Dahlia, qui avait pris pour nom de guerre un nom de fleur, Fameuil idolâtrait Zéphine, abrégé de Joséphine, Tholomyès avait Fantine, dite la Blonde à cause de ses beaux cheveux dorés.

Favourite, Dahlia, Zéphine et Fantine étaient quatre ravissantes filles, parfumées et radieuses, encore un peu ouvrières, n'ayant pas tout à fait quitté leur aiguille, dérangées par les amourettes, mais ayant sur le visage un reste de la sérénité du travail et dans l'âme cette fleur d'honnêteté qui dans la femme survit à la première chute. Il y avait une des quatre qu'on appelait la jeune, parce qu'elle était la cadette, et une qu'on appelait la vieille. La vieille avait vingt-trois ans. Pour ne rien cacher, les trois premières étaient plus expérimentées, plus insouciantes et plus envolées dans le bruit de la vie que Fantine, la Blonde, qui en était à sa première illusion.

Dahlia, Zéphine, et surtout Favourite, n'auraient pas pu en dire autant. Il y avait déjà plus d'un épisode à leur roman à peine commencé, et l'amoureux, qui s'appelait Adolphe au premier chapitre, se trouvait être Alphonse au second, et Gustave au troisième. Pauvreté et coquetterie sont deux conseillères dangereuses; l'une gronde, l'autre flatte; et les belles filles du peuple les ont toutes les deux qui leur parlent bas à l'oreille, chacune de son côté. Ces âmes mal gardées écoutent. De là les chutes qu'elles font et les pierres qu'on leur jette. On les accable avec la splendeur de tout ce qui est immaculé et inaccessible, et on ne les excuse pas si elles ont faim.

Favourite, ayant séjourné en Angleterre, avait pour admiratrices Zéphine et Dahlia. Elle avait eu de très bonne heure un chez-soi. Son père était un vieux professeur de mathématiques brutal, vantard, célibataire, et courant le cachet malgré son âge. Jeune, il avait vu un jour la robe d'une femme de chambre s'accrocher à un garde-cendre et était tombé amoureux de cet accident. Il en était résulté Favourite. Elle rencontrait de temps en temps son père, qui la saluait. Un matin, une vieille femme fripée était entrée chez elle et lui avait dit: 'Vous ne me connaissez pas, mademoiselle? Je suis ta mère!' Puis la vieille avait ouvert le buffet, bu et mangé, fait apporter un matelas, et s'était installée. Cette mère, grognon et dévote, ne parlait jamais à Favourite, restait des heures sans souffler mot, déjeunait, dînait et soupait comme quatre, et descendait faire salon chez le portier, où elle disait du mal de sa fille.

Ce qui avait entraîné Dahlia vers Listolier, vers d'autres peut-être, vers l'oisiveté, c'était d'avoir de trop jolis ongles roses. Comment faire travailler ces ongles-là? Qui veut rester vertueuse ne doit pas avoir pitié de ses mains. Quant à Zéphine, elle avait conquis Fameuil par sa petite manière mutine et caressante de dire 'oui, monsieur'.

Les jeunes gens étant camarades, les jeunes filles étaient amies. Ces amours-là sont toujours doublés de ces amitiés-là.

Sagesse et philosophie font la paire; et ce qui le prouve c'est que, toutes réserves faites sur ces petits ménages irréguliers, Favourite, Zéphine et Dahlia étaient des filles philosophes, et Fantine une fille sage.

Sage, dira-t-on? Et Tholomyès? Salomon répondrait que l'amour fait partie de la sagesse. Je me bornerais à dire que l'amour de Fantine était un premier amour, un amour unique, un amour fidèle.

Elle était la seule des quatre qui ne fût tutoyée que par un seul.

Fantine était un de ces êtres comme il en éclot, pour ainsi dire, au fond du peuple. Sortie des plus insondables épaisseurs de l'ombre sociale, elle avait au front le signe de l'anonyme et de l'inconnu. Elle était née à Montreuil-sur-mer. De quels parents? Qui pourrait le dire? On ne lui avait jamais connu ni père ni mère. Elle se nommait Fantine. Pourquoi Fantine? On ne lui avait jamais connu d'autre nom. À l'époque de sa naissance, le Directoire existait encore. Point de nom de famille, elle n'avait pas de famille; point de nom de baptême, l'église n'était plus là. Elle s'appela comme il plut au premier passant qui la rencontra toute petite, allant pieds nus dans la rue. Elle reçut un nom comme elle recevait l'eau des nuages sur son front quand il pleuvait. On l'appela la petite Fantine. Personne n'en savait davantage. Cette créature humaine était venue dans la vie comme cela. À dix ans, Fantine quitta la ville et alla travailler chez des fermiers des environs. À quinze ans, elle vint à Paris 'chercher fortune'. Fantine était belle et resta pure le plus longtemps qu'elle put. C'était une jolie blonde avec de belles dents. Elle avait de l'or et des perles pour dot, mais son or était sur sa tête et ses perles étaient dans sa bouche.

Elle travailla pour vivre; puis, toujours pour vivre, car le cœur a faim aussi, elle aima.

Elle aima Tholomyès.

Amourette pour lui, passion pour elle. Les rues du quartier latin, qu'emplit le fourmillement des étudiants et des grisettes, virent le commencement de ce songe. Fantine, dans ces dédales de la colline du Panthéon, où tant d'aventures se nouent et se dénouent, avait fui longtemps Tholomyès, mais de façon à le rencontrer toujours. Il y a une manière d'éviter qui ressemble à chercher. Bref, l'idylle commença.

Blachevelle, Listolier et Fameuil formaient une sorte de groupe dont Tholomyès était la tête. C'était lui qui avait de l'esprit.

Tholomyès était le classique vieil étudiant; il était riche; il avait quatre mille francs de rente; quatre mille francs de rente, splendide scandale sur la montagne Sainte-Geneviève. Tholomyès était un viveur de trente ans, mal conservé. Il était ridé et édenté; et il ébauchait une calvitie dont il disait lui-même sans tristesse: crâne à trente ans, genou à quarante. Il digérait médiocrement, et il lui était venu un larmoiement à un œil. Mais à mesure que sa jeunesse s'éteignait, il allumait sa gaîté; il remplaçait ses dents par des lazzis, ses cheveux par la joie, sa santé par l'ironie, et son œil qui pleurait riait sans cesse. Il était délabré, mais tout en fleurs. Sa jeunesse, pliant bagage bien avant l'âge, battait en retraite en bon ordre, éclatait de rire, et l'on n'y voyait que du feu. Il avait eu une pièce refusée au Vaudeville. Il faisait çà et là des vers médiocres. En outre, il doutait supérieurement de toute chose, grande force aux yeux des faibles. Donc, étant ironique et chauve, il était le chef. *Iran* est un mot anglais qui veut dire fer. Serait-ce de là que viendrait ironie?

Un jour Tholomyès prit à part les trois autres, fît un geste d'oracle, et leur dit:

–'Ça fait bientôt un an que Fantine, Dahlia, Zéphine et Favourite nous demandent de leur faire une surprise. Nous la leur avons promise solennellement. Elles nous en parlent toujours, à moi surtout. De même qu'à Naples les vieilles femmes crient à saint Janvier «*face jaune, fais ton miracle*», nos belles me disent sans cesse: «Tholomyès, quand accoucheras-tu de ta surprise?» En même temps nos parents n'arrêtent pas de nous écrire. Le moment me semble venu. Causons.'

Sur ce, Tholomyès baissa la voix, et articula mystérieusement quelque chose de si gai qu'un vaste et enthousiaste ricanement sortit des quatre bouches à la fois et que Blachevelle s'écria: 'Ça, c'est une idée!'

Un estaminet plein de fumée se présenta, ils y entrèrent, et le reste de leur conférence se perdit dans l'ombre.

Le résultat de ces ténèbres fut une éblouissante partie de plaisir qui eut lieu le dimanche suivant, les quatre jeunes hommes invitant les quatre jeunes filles.

CHAPITRE III: QUATRE À QUATRE.

Ce qu'était une partie de campagne d'étudiants et de grisettes, il y a quarante-cinq ans, on se le représente difficilement aujourd'hui. Paris n'a plus les mêmes environs; la physionomie de ce qu'on pourrait appeler la vie banlieusarde a complètement changé depuis un demi-siècle; où il y avait le merle chanteur, il y a la locomotive polluante; où il y avait la barque, il y a le bateau à vapeur; on dit aujourd'hui Fécamp comme on disait Saint-Cloud. Le Paris de 1862 est une ville qui a la France pour banlieue.

Les quatre couples accomplirent consciencieusement toutes les folies champêtres possibles alors. On entrait dans les vacances, et c'était une chaude et claire journée d'été. La veille, Favourite, la seule qui sût écrire, avait écrit ceci à Tholomyès au nom des quatre: 'C'est une bonne heure de sortir de bonheur.' C'est pourquoi ils se levèrent à cinq heures du matin. Puis ils allèrent à Saint-Cloud par le coche, regardèrent la cascade à sec, et s'écrièrent: Cela doit être bien beau quand il y a de l'eau! Ils déjeunèrent à la Tête-Noire, où Bastaing n'était pas encore passé, se payèrent un tour de manège au grand bassin, montèrent à la lanterne de Diogène, jouèrent des macarons à la roulette du pont de Sèvres, cueillirent des bouquets à Puteaux, achetèrent des mirlitons à Neuilly, mangèrent partout des chaussons aux pommes, furent parfaitement heureux.

Les jeunes filles bruissaient et bavardaient comme des fauvettes échappées. C'était un délire. Elles donnaient par moments de petites tapes aux jeunes gens. Ivresse matinale de la vie, adorables années! L'aile des libellules frissonne. Qui que vous soyez, vous souvenez-vous de votre jeunesse? Avez-vous marché dans les broussailles, en écartant les branches à cause de la tête charmante qui vient derrière vous? Avez-vous glissé en riant sur quelque talus mouillé par la pluie avec une femme aimée qui vous retient par la main et qui s'écrie: 'Ah! Mes brodequins tout neufs, dans quel état sont-ils!'

Disons tout de suite que cette joyeuse contrariété, une ondée, manqua à cette compagnie de bonne humeur, quoique Favourite eût dit en partant, avec un accent magistral et maternel: 'Les limaces se promènent dans les sentiers: signe de pluie, mes enfants.'

Toutes quatre étaient follement jolies. Un bon vieux poète classique, alors célèbre, un bonhomme qui avait une Éléonore, M. le chevalier de Labouïsse, errant ce jour-là sous les marronniers de Saint-Cloud, les vit passer vers dix heures du matin; il s'écria: 'Il y a une trop de Grâces ici.' Favourite, l'amie de Blachevelle, celle de vingt-trois ans, la vieille, courait en avant sous les grandes branches vertes, sautait les fossés, enjambait éperdument les buissons, et présidait cette gaîté avec une verve de jeune Diane. Zéphine et Dahlia, que le hasard avait faites belles de façon qu'elles se faisaient valoir en se rapprochant et se complétaient, ne se quittaient point, par instinct de coquetterie plus encore que par amitié, et, appuyées l'une à l'autre, prenaient des poses anglaises; les premières boites à souvenirs venaient de paraître, la mélancolie pointait pour les femmes, comme, plus tard, le byronisme pour les hommes, et les cheveux du sexe tendre commençaient à onduler. Zéphine et Dahlia étaient coiffées en rouleaux. Listolier et Fameuil, engagés dans une discussion sur leurs professeurs, expliquaient à Fantine la différence qu'il y avait entre M. Delvincourt et M. Blondeau.

Blachevelle semblait avoir été créé expressément pour porter sur son bras, le dimanche, le châle en cachemire de Favourite.

Tholomyès suivait, dominant le groupe. Il était très gai, mais on sentait en lui le gouvernement; il y avait de la dictature dans sa jovialité; son ornement principal était un pantalon beige à jambes d'éléphant, avec fixations de cuivre; il avait une jolie canne de deux cents francs à la main, et, comme il se permettait tout, une chose étrange appelée cigare, à la bouche. Rien n'étant sacré pour lui, il fumait.

–'Ce Tholomyès est étonnant', disaient les autres avec vénération. Quels pantalons, quelle énergie!'

Quant à Fantine, c'était la joie. Ses dents splendides avaient évidemment reçu de Dieu une fonction, le rire. Elle portait à sa main, plus volontiers que sur sa tête, son petit chapeau de paille cousue, aux longues brides blanches. Ses épais cheveux blonds, enclins à flotter et qu'il fallait attacher sans cesse, semblaient faits pour la fuite de Galatée sous les saules. Ses lèvres roses babillaient avec enchantement. Les coins de sa bouche voluptueusement relevés, comme ceux des masques antiques d'Érigone, avaient l'air d'encourager les audaces; mais ses longs cils pleins d'ombre s'abaissaient discrètement sur ce brouhaha du bas du visage comme pour mettre le holà. Toute sa toilette avait on ne sait quoi de chantant et de flambant. Elle avait une robe de barège mauve, de petits souliers-cothurnes mordorés dont les rubans traçaient des X sur son fin bas blanc à jour, et cette espèce de spencer en mousseline, invention marseillaise, dont le nom, canezou, corruption du mot quinze août prononcé sur la Canebière, signifie beau temps, chaleur et midi. Les trois autres, moins timides, étaient décolletées, ce qui, l'été, sous des chapeaux couverts de fleurs, a beaucoup de grâce et d'intérêt; mais, à côté de ces ajustements hardis, le canezou de la blonde Fantine, avec ses transparences, ses indiscrétions et ses réticences, cachant et montrant à la fois, semblait une trouvaille provocante de la décence, et la fameuse cour d'amour, présidée par la vicomtesse de Cette aux yeux vert de mer, eût peut-être donné le prix de la coquetterie à ce canezou qui concourait pour la chasteté. Le plus naïf est quelquefois le plus savant. Cela arrive.

Éclatante de face, délicate de profil, les yeux d'un bleu profond, les paupières papillonnantes, les pieds cambrés et petits, les poignets et les chevilles admirablement disposés, la peau transparente laissant voir çà et là les arborescences azurées des veines, la joue puérile et franche, le cou robuste des Junon marmoréennes, la nuque forte et souple, les épaules modelées comme par Coustou, ayant au centre une voluptueuse fossette visible à travers la mousseline, une gaîté glacée de rêverie, sculpturale, exquise: telle était Fantine; et l'on devinait, sous ces chiffons, une statue avec une âme.

Fantine était belle, sans trop le savoir. Les rares songeurs, prêtres mystérieux du beau, qui confrontent silencieusement toute chose à la perfection, eussent entrevu en cette petite ouvrière, à travers la transparence de la grâce parisienne, l'antique euphonie sacrée. Cette fille de l'ombre avait du chic. Elle était belle sous les rapports du style et du rythme. Le style est la forme de l'idéal; le rythme en est le mouvement.

Nous avons dit que Fantine était la joie, Fantine était aussi la pudeur.

Pour un observateur qui l'eût étudiée attentivement, ce qui se dégageait d'elle, à travers toute cette ivresse de l'âge, de la saison et de l'amourette, c'était une invincible expression de retenue et de modestie. Elle restait un peu étonnée. Ce chaste étonnement-là est la nuance qui sépare Psyché de Vénus. Fantine avait les longs doigts blancs et fins de la vestale qui remue les cendres du feu sacré avec une épingle d'or. Quoiqu'elle n'eût rien refusé à Tholomyès, on ne le verra que trop, son visage, au repos, était souverainement virginal; une sorte de dignité sérieuse et presque austère l'envahissait soudainement parfois; rien n'était aussi singulier et troublant que de voir la gaîté s'y éteindre si vite et le recueillement y succéder sans transition à l'épanouissement. Cette gravité subite, parfois sévèrement accentuée, ressemblait au dédain d'une déesse. Son front, son nez et son menton offraient cet équilibre de ligne, très distinct de l'équilibre de proportion, et d'où résulte l'harmonie du visage; dans l'intervalle si caractéristique qui sépare la base du nez de la lèvre supérieure, elle avait ce pli imperceptible et charmant, signe mystérieux de la chasteté qui rendit Barberousse amoureux d'une Diane trouvée dans les fouilles d'Icône.

L'amour est une faute; soit. Fantine était l'innocence surnageant sur la faute.

CHAPITRE IV: THOLOMYÈS ROSSIGNOL ESPAGNOL.

Cette journée-là était d'un bout à l'autre faite d'aurore. Toute la nature semblait s'amuser. Les parterres de Saint-Cloud embaumaient; le souffle de la Seine remuait vaguement les feuilles; les branches se balançaient lentement dans le vent; les abeilles

butinaient les jasmins étonnés; toute une bohème de papillons s'ébattait dans les achillées, les trèfles et les avoines affolées; il y avait dans l'auguste parc du roi de France beaucoup de vagabonds: les oiseaux.

Les quatre joyeux couples, mêlés au soleil, aux champs, aux fleurs, aux arbres, resplendissaient.

Et, dans ce jardin d'Éden, parlant, chantant, courant, dansant, chassant les papillons, cueillant des liserons, mouillant leurs bas brodés dans les hautes herbes, fraîches, folles, point méchantes, toutes recevaient un peu, çà et là, les baisers de tous, excepté Fantine, enfermée dans sa vague résistance rêveuse, farouche et amoureuse. 'Toi', lui disait Favourite, 'tu as toujours l'air chose.'

Ce sont là des délices. Ces passages de couples heureux sont un appel profond à la vie et à la nature, et font sortir de tout la caresse et la lumière. Il y avait une fois une fée qui fit les prairies et les arbres exprès pour les amoureux. De là cette éternelle école buissonnière des amants qui recommence sans cesse et qui durera tant qu'il y aura des buissons et des écoliers. De là la popularité du printemps parmi les penseurs. Le patricien, le gagne-petit, le duc et pair, le moins que rien, les gens de cour, les gens des ville, tous sont les sujets de cette fée. On rit, on se cherche, il y a dans l'air une clarté d'apothéose, quelle transfiguration que d'aimer! Les clercs de notaire sont des dieux. Et les petits cris, les poursuites dans l'herbe, les tailles prises au vol, ces mots qui sont des mélodies, ces adorations qui éclatent dans la façon de dire une syllabe, ces cerises arrachées d'une bouche à l'autre, tout cela flamboie et passe dans des gloires célestes. Les belles filles font un doux gaspillage d'elles-mêmes. On croit que cela ne finira jamais. Les philosophes, les poètes, les peintres regardent ces extases et ne savent qu'en faire, tant cela les éblouit. Watteau part pour Cythère; Lancret, peintre du quotidien, contemple ces bourgeois hypnotisés par l'azur; Diderot étreint tous les amours alors que d'Urfé les sublime en y mêlant des mages.

Après le déjeuner, les quatre couples étaient allés voir, dans ce qu'on appelait alors le carré du roi, une plante, nouvellement arrivée des Indes, dont le nom m'échappe et qui, à cette époque, amenait le tout Paris à Saint-Cloud. C'était un arbrisseau bizarre et charmant, haut sur tige, dont les innombrables branches fines comme des fils, ébouriffées, sans feuilles, étaient couvertes d'un million de petites rosettes blanches, ce qui faisait que l'arbuste avait l'air d'une chevelure recouverte de cristaux de sucre. Il y avait toujours foule à l'admirer.

L'arbuste vu, Tholomyès s'était écrié: 'J'offre des ânes!' Ils étaient revenus par Vanves et Issy. À Issy, incident. La porte du parc, Bien National possédé à cette époque par le munitionnaire Bourguin, était, par le plus heureux des hasards, grande ouverte. Ils avaient franchi la grille, visité l'anachorète mannequin dans sa grotte, essayé les petits effets mystérieux du fameux cabinet des miroirs, lascif traquenard digne d'un satyre devenu millionnaire ou de Turcaret métamorphosé en Priape. Ils avaient robustement secoué le grand filet balançoire attaché aux deux châtaigniers célébrés par l'abbé de Bernis. Tout en y balançant ces belles, l'une après l'autre, ce qui faisait, parmi les rires universels, des plis de jupe envolée où Greuze eût trouvé son compte, le toulousain Tholomyès, quelque peu espagnol (Toulouse est cousine de Tolosa), chantait, sur une mélopée mélancolique, la vieille chanson galicienne probablement inspirée par quelque belle fille lancée à toute volée sur une corde entre deux arbres: *Je suis de Badajoz*.

L'amour m'appelle.
Toute mon âme
Remplit mes yeux
Car tu dévoile
Un peu tes charmes.

Fantine seule refusa de se balancer.

–'Je n'aime pas qu'on fasse autant de chichis', murmura assez aigrement Favourite.

Les ânes quittés, joie nouvelle; on passa la Seine en bateau, et de Passy, à pied, ils gagnèrent la barrière de l'Étoile. Ils étaient debout depuis cinq heures du matin mais il n'y a pas de lassitude le dimanche, disait Favourite; le dimanche, la fatigue ne travaille pas. Vers trois heures, les quatre couples, comblés de bonheur, dégringolaient les montagnes russes, édifice singulier qui occupait alors les hauteurs Beaujon et dont on apercevait la ligne sinueuse au-dessus des arbres des Champs-Élysées.

De temps en temps, Favourite s'écriait:

–'Et la surprise? Je demande la surprise.'

–'Patience', répondait Tholomyès.

CHAPITRE V: CHEZ BOMBARDA.

Les montagnes russes terminées, on avait songé au dîner; la radieuse cohorte, un peu lasse, avait atterri au cabaret Bombarda, succursale qu'avait établie aux Champs-Élysées ce célèbre restaurateur Bombarda, dont on voyait alors l'enseigne rue de Rivoli, à côté du passage Delorme.

Une pièce grande, mais laide, avec une alcôve et un lit au fond (vu l'affluence il avait fallu accepter ce gîte); deux fenêtres d'où l'on pouvait contempler, à travers les ormes, le quai et la rivière; un magnifique soleil d'août effleurant les fenêtres; deux tables; sur l'une, une triomphante montagne de bouquets mêlés à des chapeaux d'hommes et de femmes; autour de l'autre, les quatre couples attablés autour d'un joyeux encombrement de plats, d'assiettes, de verres et de bouteilles; des cruchons de bière mêlés à des flacons de vin; peu d'ordre sur la table, un peu de désordre dessous. Voilà où en était, vers quatre heures et demie du soir, la promenade commencée à cinq heures du matin. Le soleil déclinait, l'appétit s'éteignait.

Les Champs-Élysées, pleins de soleil et de foule, n'étaient que lumière et poussière, deux choses dont se compose la gloire. Les chevaux de Marly, ces marbres hennissants, se cabraient dans un nuage d'or. Les carrosses allaient et venaient. Un escadron de magnifiques gardes du corps, clairon en tête, descendait l'avenue de Neuilly; le drapeau blanc, presque rose au soleil couchant, flottait sur le dôme des Tuileries. La place de la Concorde, redevenue alors place Louis XV, regorgeait de promeneurs contents. Beaucoup portaient la fleur de lys d'argent suspendue au ruban blanc moiré qui, en 1817, n'avait pas encore tout à fait disparu des boutonnières. Çà et là, au milieu des passants faisant cercle et applaudissant, des rondes de petites filles jetaient au vent une bourrée bourbonienne alors célèbre, destinée à foudroyer les Cent-Jours, et qui avait pour ritournelle:

Rendez-nous notre père de Gand,
Rendez-nous notre père.

Des tas de faubouriens endimanchés, parfois même fleurdelisés comme les bourgeois, éparpillé dans le grand carré et dans le carré Marigny, faisaient un tour de manège assis sur des chevaux de bois; d'autres buvaient; quelques-uns, apprentis imprimeurs, avaient des bonnets de papier; on entendait leurs rires. Tout était radieux. C'était un temps de paix incontestable et de profonde sécurité royaliste; c'était l'époque où un rapport presque secret et très spécieux du préfet de police, Anglès, sur les faubourgs de Paris se terminait par ces lignes: 'Tout bien considéré, sire, il n'y a rien à craindre de ces gens-là. Ils sont insouciants et indolents comme des chats. Le bas peuple des provinces est remuant, celui de Paris ne l'est pas. Ce sont tous de petits hommes. Sire, il en faudrait deux mis bout à bout pour faire un de vos grenadiers. Nous n'avons pas à craindre la populace de la capitale. Il est à remarquer que la taille a encore décru dans cette population depuis cinquante ans; le peuple des faubourgs de Paris est plus petit qu'avant la révolution! Il n'est donc pas dangereux. En somme, c'est de la gentille canaille.'

Qu'un chat puisse se changer en lion, les préfets de police ne le croient pas possible; cela arrive pourtant, et c'est là le miracle du peuple de Paris. Le chat d'ailleurs, si méprisé du comte Anglès, avait l'estime des républiques antiques; il incarnait, à leurs yeux, la liberté, et, comme pour servir de pendant à la Minerve aptère du Pirée, il y avait, sur la place publique de Corinthe, le colosse de bronze d'un chat. La police naïve de la restauration enjolivait de trop le peuple de Paris. Ce n'est point, autant qu'on le croit, 'une gentille canaille'. Le Parisien est au Français ce que l'Athénien était au Grec; personne ne dort mieux que lui, personne n'est plus franchement frivole et paresseux que lui, personne mieux que lui n'a l'air d'oublier; qu'on ne s'y fie pas pourtant; il est propre à toute sorte de nonchalance, mais, quand il y a de la gloire au bout, il suit toutes les furies. Donnez-lui une pique, il fera le 10 août; donnez-lui un fusil, vous aurez Austerlitz. Il est le point d'appui de Napoléon et la ressource de Danton. S'agit-il de la patrie? Il s'enrôle. S'agit-il de la liberté? Il enlève les pavés et lapide. Gare à lui, ses cheveux pleins de colère sont épiques; sa blouse se drape en chlamyde. Prenez garde! De la première rue Grenet venue, il fera des fourches caudines. Lorsque l'heure sonne, ce faubourien grandit, ce petit homme se lève, et il regarde d'une façon terrible, et son souffle devient tempête, et il sort de cette pauvre poitrine grêle assez de vent pour déranger les plis des Alpes. C'est grâce au faubourien de Paris que la révolution, mêlée aux armées, conquiert l'Europe. Il chante, c'est sa joie. Proportionnez sa chanson à sa nature, et vous verrez! Tant qu'il n'a pour refrain que la Carmagnole, il ne renverse que Louis XVI; faites-lui chanter la Marseillaise, et il pourrait chercher à délivrer le monde.

CHAPITRE VI: L'AMOUR.

Propos de table et propos d'amour; les uns sont aussi insaisissables que les autres; les propos d'amour sont des vapeurs, les propos de table sont des fumées.

Fameuil et Dahlia fredonnaient; Tholomyès buvait; Zéphine riait, Fantine souriait. Listolier soufflait dans une trompette de bois achetée à Saint-Cloud. Favourite regardait tendrement Blachevelle et disait:

–'Blachevelle, je t'adore.'

Ceci amena une question de Blachevelle:

–'Qu'est-ce que tu ferais, Favourite, si je cessais de t'aimer?'

–'Moi!', s'écria Favourite, 'Ah, ne dis pas cela, même pour rire! Si tu cessais de m'aimer, je te sauterais dessus, je te grifferais, je te mordrais, je te jetterais de l'eau, je te ferais même arrêter.'

Blachevelle sourit avec la fatuité voluptueuse d'un homme chatouillé à l'amour-propre. Favourite reprit:

–'Oui, je crierais à la garde! Ah, je me gênerais par exemple! Canaille!'

Blachevelle, extasié, se renversa sur sa chaise et ferma orgueilleusement les deux yeux.

Dahlia, tout en mangeant, dit à voix basse à Favourite:

–'Tu l'idolâtres donc ton Blachevelle?'

–'Moi? Je le déteste!', répondit Favourite du même ton en reprenant sa fourchette. 'Il est avare. J'aime le petit d'en face de chez moi. Il est très bien, ce jeune homme-là, le connais-tu? C'est peut-être un acteur. J'aime les acteurs. Quand il rentre chez lui, sa mère dit toujours: «Ah, mon Dieu! Je ne suis jamais tranquille avec toi. Arrête de brailler, tu me donnes mal à la tête!» Il a l'habitude de monter au grenier pour chanter et déclamer. On l'entend d'en bas! Il gagne déjà vingt sous par jour chez un avoué à écrire des actes notariés. Il est fils d'un ancien chantre de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Il est très bien ce garçon-là. Il m'idolâtre tellement qu'un jour, me voyant faire de la pâte à crêpes, il m'a dit: 'M'selle, faites des beignets avec vos gants et je les mangerai. Il n'y a que les artistes pour dire des choses comme ça. Ah! Il est vraiment très bien. Je crois bien qu'il m'est

monté à la tête. Peu importe, je dis à Blachevelle que je l'adore. Je lui mens bien et beaucoup!

Favourite fit une pause, et continua:

–'Dahlia, vois-tu, je suis triste. Il n'a fait que pleuvoir tout l'été, le vent souffle et ne décolère pas; Blachevelle est très pingre, c'est à peine s'il y a des petits pois à manger; j'ai le spleen, comme disent les Anglais, le beurre est si cher! Et puis, regarde, c'est une horreur, nous dînons dans un endroit où il y a un lit, ça me dégoûte de la vie.'

CHAPITRE VII: LA SAGESSE DE THOLOMYÈS.

Cependant, tandis que quelques-uns chantaient, les autres causaient tumultueusement, et tous ensemble; ce n'était plus que du bruit. Tholomyès intervint:

–'Ne parlons pas au hasard, ni trop vite', s'écria-t-il. 'Méditons si nous voulons être éblouissants. Trop d'improvisation vide bêtement l'esprit. Bière qui coule n'amasse pas mousse. Messieurs, pas de hâte. Mêlons la majesté à la ripaille; mangeons avec recueillement; festoyons lentement. Ne nous pressons pas. Voyez le printemps: s'il se dépêche, il est flambé, c'est-à-dire gelé. L'excès de zèle perd les pêchers et les abricotiers. L'excès de zèle tue la grâce et la joie des bons dîners. Pas de zèle, messieurs! Grimod de la Reynière est de l'avis de Talleyrand.

Une sourde rébellion gronda dans le groupe.

–'Tholomyès', laisse-nous tranquilles, 'dit Blachevelle.'

–'À bas le tyran!', dit Fameuil.

–'Bombarda, bombance et bibine!', cria Listolier.

–'Le dimanche existe', reprit Fameuil.

–'Nous sommes sobres', ajouta Listolier.

–'Tholomyès', fit Blachevelle, contemple mon calme.

–'Tu en es le marquis', répondit Tholomyès.

Ce médiocre jeu de mots fit l'effet d'une pierre dans une mare. Le marquis de Montcalm était un royaliste alors célèbre. Toutes les grenouilles se turent.

–'Amis', s'écria Tholomyès, de l'accent d'un homme qui reprend connaissance, 'remettez-vous. Il ne faut pas que trop de stupeur accueille ce calembour tombé du ciel. Tout ce qui tombe de la sorte n'est pas nécessairement digne d'enthousiasme et de respect. Le calembour est la fiente de l'esprit qui vole. Le lazzi tombe n'importe où; et l'esprit, après la ponte d'une bêtise, s'enfonce dans l'azur. Une tache blanchâtre qui s'aplatit sur le rocher n'empêche pas le condor de planer. Loin de moi l'insulte au calembour! Je l'honore dans la proportion de ses mérites; rien de plus. Tout ce qu'il y a de plus auguste, de plus sublime et de plus charmant dans l'humanité, et peut-être hors de l'humanité, a fait des jeux de mots. Jésus-Christ a fait un calembour sur saint Pierre, Moïse sur Isaac, Eschyle sur Polynice, Cléopâtre sur Octave. Et notez que ce calembour de Cléopâtre a précédé la bataille d'Actium, et que, sans lui, personne ne se souviendrait de la ville de Toryne, nom grec qui signifie cuiller à pot. Cela concédé, je reviens à mon exhortation. Mes frères, je le répète, pas de zèle, pas de tohu-bohu, pas d'excès, juste un peu de gaîté et quelques jeux de mots. Écoutez-moi, j'ai la prudence d'Amphiaraüs et la calvitie de César. Il faut une limite, même aux rébus. Il faut une limite, même aux dîners. Vous aimez les chaussons aux pommes, mesdames, n'en abusez pas. Il faut, même en chaussons, du bon sens et de l'art. La gloutonnerie châtie le glouton. L'indigestion est chargée par le bon Dieu de faire de la morale aux estomacs. Et retenez ceci: chacune de nos passions, même l'amour, a un estomac qu'il ne faut pas trop remplir. En toute chose, il faut écrire à temps le mot fin; il faut se contenir, quand cela devient urgent, tirer le verrou sur son appétit, mettre en prison sa fantaisie et refermer sur soit la porte. Le sage est celui qui sait à un moment donné opérer sa propre arrestation. Ayez confiance en moi. Parce que j'ai fait un peu de droit, c'est ce que me disent mes diplômes, parce que je sais la différence qu'il y a entre la question mue et la question pendante, parce que j'ai soutenu une thèse en latin sur la

manière dont on torturait à Rome au temps où Munatius Demens était questeur du Parricide, parce que je vais être docteur, à ce qu'il paraît, il ne s'ensuit pas de toute nécessité que je sois un imbécile. Je vous recommande la modération dans vos désirs. Vrai comme je m'appelle Félix Tholomyès, je parle bien. Heureux celui qui, lorsque l'heure a sonné, prend un parti héroïque, et abdique comme Sylla, ou Origène!

Favourite écoutait avec une attention profonde.

–'Félix!', dit-elle, 'quel joli mot! J'aime ce nom-là. C'est du latin, ça veut dire heureux en français.'

Tholomyès poursuivit :

–'Quirites, gentlemen, caballeros, mes amis, voulez-vous ne sentir aucun aiguillon et vous passer de lit nuptial et braver l'amour? Rien de plus simple. Voici la recette: la limonade, l'exercice excessif, le travail forcé, éreintez-vous, traînez des blocs, ne dormez pas, veillez, gorgez-vous de boissons nitreuses et de tisanes de tilleul, savourez des émulsions de pavots et d'agnus-castus, assaisonnez-moi cela d'une diète sévère, crevez de faim, et joignez-y les bains froids, les ceintures d'herbes, l'application d'une plaque de plomb, les lotions à l'extrait de mercure et au vinaigre.'

–'J'aime mieux une femme', dit Listolier.

–'La femme', reprit Tholomyès, 'méfiez-vous-en. Malheur à celui qui se livre au cœur changeant de la femme! La femme est perfide et tortueuse. Elle déteste le serpent à cause de la concurrence qu'il lui fait: le serpent, c'est la boutique d'en face.'

–'Tholomyès', cria Blachevelle, 'tu es ivre!'

–'Pardieu!', dit Tholomyès.

–'Alors sois gai', reprit Blachevelle.

Et, remplissant son verre, il se leva :

–'Gloire au vin! *Nunc te, Bacche, canam*! Pardon, mesdemoiselles, c'est de l'espagnol. Et la preuve, señoritas, la voici: tel peuple, telle barrique. L'arrobe de Castille contient seize litres, le cantaro d'Alicante douze, l'almude des Canaries vingt-cinq, le cuartin des Baléares vingt-six, la botte du tzar Pierre trente. Vive ce tzar qui était grand, et vive sa botte qui était plus grande encore! Mesdames, un conseil d'ami: trompez-vous de voisin, si bon vous semble. Le propre de l'amour, c'est d'errer. L'amourette n'est pas faite pour s'accroupir et s'abrutir comme une servante anglaise aux genoux meurtris. Elle n'est pas faite pour cela, elle erre gaîment, la douce amourette! On a dit: l'erreur est humaine; moi je dis: l'erreur est amoureuse. Mesdames, je vous idolâtre toutes. Ô Zéphine, ô Joséphine, figure plus que chiffonnée, vous seriez charmante, si vous n'étiez de travers. Vous avez l'air d'un joli visage sur lequel, par mégarde, on s'est assis. Quant à Favourite, ô nymphes et muses, un jour que Blachevelle passait le ruisseau de la rue Guérin-Boisseau, il vit une belle fille aux bas blancs et bien tirés qui montrait ses jambes; Ce prologue lui plut, et Blachevelle l'aima. Celle qu'il aima était Favourite. Ô Favourite, tu as des lèvres ioniennes. Il y avait un peintre grec, appelé Euphorion, qu'on avait surnommé le peintre des lèvres. Ce Grec seul eût été digne de peindre ta bouche! Écoute, avant toi, il n'y avait pas de créature digne de ce nom. Tu es faite pour recevoir la pomme comme Vénus ou pour la manger comme Ève. La beauté commence à toi. Je viens de parler d'Ève, c'est toi qui l'as créée. Tu mérites le brevet d'invention de la jolie femme. Ô Favourite, je cesse de vous tutoyer, parce que je passe de la poésie à la prose. Vous parliez de mon nom tout à l'heure. Cela m'a attendri; mais, qui que nous soyons, méfions-nous des noms. Ils peuvent se tromper. Je me nomme Félix et ne suis pas heureux. Les mots sont des menteurs. N'acceptons pas aveuglément les indications qu'ils nous donnent. Ce serait une erreur d'écrire à Liège pour avoir des bouchons et à Pau pour avoir des gants. Miss Dahlia, à votre place, je m'appellerais Rosa. Il faut que la fleur sente bon et que la femme ait de l'esprit. Je ne dis rien de Fantine, c'est une songeuse, une rêveuse, une pensive, une créature sensible; c'est un fantôme ayant la forme d'une nymphe et la pudeur d'une nonne, qui se fourvoie dans la vie de grisette, mais qui se réfugie dans les illusions, et qui chante, et qui prie, et qui regarde l'azur sans trop savoir ce qu'elle voit ni ce qu'elle fait, et qui, les yeux au ciel, erre dans un jardin où il y a plus d'oiseaux qu'il n'en existe! Ô Fantine, sache ceci: moi

Tholomyès, je suis une illusion; mais elle ne m'entend même pas, la blonde fille des chimères! Du reste, tout en elle est fraîcheur, suavité, jeunesse, douce clarté matinale. Ô Fantine, fille digne de vous appeler marguerite ou perle, vous êtes une femme du plus bel orient. Mesdames, un deuxième conseil: ne vous mariez point; le mariage est une greffe; il prend bien ou mal; fuyez ce risque. Mais, qu'est-ce que je chante là? Je perds le fil de mes pensées. Les filles sont toutes atteintes d'une maladie incurable: la fièvre conjugale! Tout ce que nous pouvons dire, nous autres sages, n'empêchera point les giletières et les piqueuses de bottines de rêver de maris arborant un gros diamant à la boutonnière. Enfin, soit; mais, belles dames, retenez ceci: vous mangez trop de sucre. Vous n'avez qu'un tort, ô femmes, c'est de grignoter du sucre. Ô sexe rongeur, tes jolies petites dents blanches adorent le sucre. Or, écoutez bien, le sucre est un sel. Tout sel est desséchant. Le sucre est le plus desséchant de tous les sels. Il pompe à travers les veines les liquides du sang; de là la coagulation, puis la solidification du sang; de là les tubercules dans le poumon; de là la mort. Et c'est pourquoi le diabète confine à la phtisie. Donc, ne croquez pas de sucre, et vous vivrez! Je me tourne vers les hommes. Messieurs, faites des conquêtes. Volez-vous les uns aux autres, sans remords, vos bien-aimées. Chassez-croisez. En amour, il n'y a pas d'amis. Partout où il y a une jolie femme l'hostilité est ouverte. Pas de quartier, guerre à outrance! Une jolie femme est une déclaration de guerre; une jolie femme est un flagrant délit. Toutes les invasions de l'histoire sont provoquées par des jupons. La femme est le droit de l'homme. Romulus a enlevé les Sabines, Guillaume a enlevé les Saxonnes, César a enlevé les Romaines. L'homme qui n'est pas aimé plane comme un vautour sur les amantes d'autrui; et quant à moi, à tous ces infortunés qui sont veufs, je jette la proclamation sublime de Bonaparte à l'armée d'Italie: «Soldats, vous manquez de tout. L'ennemi le possède.»

Tholomyès s'interrompit.

–'Souffle, Tholomyès', dit Blachevelle.

En même temps, Blachevelle, appuyé de Listolier et de Fameuil, entonna sur un air de complainte une de ces chansons d'atelier composées des premiers mots venus, rimées richement et pas du tout, vides de sens comme le geste de l'arbre et le bruit du vent, qui naissent de la vapeur des pipes et se dissipent en s'envolant avec elle. Voici par quel couplet le groupe donna la réplique à la harangue de Tholomyès:

Les pères dindons donnèrent
De l'argent à un agent
Pour que Clermont-Tonnerre
Fût fait pape à la Saint-Jean;
Mais Clermont ne put pas être
Fait pape, n'étant pas prêtre;
Alors leur agent rageant
Leur rapporta leur argent.

Ceci n'était pas fait pour calmer l'improvisation de Tholomyès; il vida son verre, le remplit, et recommença.

–'À bas la sagesse! Oubliez tout ce que j'ai dit. Ne soyons ni prudes, ni prudents, ni prud'hommes. Je porte un toast à l'allégresse; soyons allègres! Complétons notre cours de droit par la folie et la nourriture. Indigestion et digeste. Que Justinien soit le mâle et que Ripaille soit la femelle! Joie dans les profondeurs! Vis, ô création! Le monde est un gros diamant! Je suis heureux. Les oiseaux sont étonnants. Quelle fête partout! Le rossignol est un premier ténor gratuit. Été, je te salue. Ô Luxembourg, ô Géorgiques de la rue Madame et de l'allée de l'Observatoire! Ô pioupious rêveurs! Ô toutes ces bonnes charmantes qui, tout en gardant des enfants, s'appliquent à en mettre en route! Les pampas de l'Amérique me plairaient, si je n'avais les arcades de l'Odéon. Mon âme s'envole dans les forêts vierges et dans les savanes. Tout est beau. Les mouches bourdonnent dans les rayons. Le soleil a éternué le colibri. Embrasse-moi, Fantine!

Il se trompa, et embrassa Favourite!

CHAPITRE VIII: LA MORT D'UN CHEVAL.

–'On dîne mieux chez Edon que chez Bombarda', s'écria Zéphine.

–'Je préfère Bombarda à Edon', déclara Blachevelle. C'est plus luxueux et plus asiatique. Voyez la salle d'en bas. Il y a des glaces sur les murs.'

–'Ça n'est pas très copieux', dit Favourite.

Blachevelle insista:

–'Regardez les couteaux. Les manches sont en argent chez Bombarda, et en os chez Edon. Or, l'argent est plus précieux que l'os.'

–'Excepté pour ceux qui ont un menton d'argent, observa Tholomyès.

Il regardait à cet instant le dôme des Invalides, visible des fenêtres de Bombarda.

Il y eut une pause.

–'Tholomyès', cria Fameuil, 'tout à l'heure, Listolier et moi, nous eûmes une discussion.'

–'Une discussion est bonne', répondit Tholomyès, 'une querelle vaut plus.'

–'Nous discutions philosophie.'

–'Soit.'

–'Lequel préfères-tu de Descartes ou de Spinoza?'

–'Désaugiers', dit Tholomyès.

Cet arrêt rendu, il but et reprit:

–'Je consens à vivre. Tout n'est pas fini sur la terre, puisqu'on peut encore déraisonner. J'en rends grâces aux dieux immortels. On ment, mais on rit. On affirme, mais on doute. L'inattendu jaillit du syllogisme. C'est beau. Il est encore ici-bas des humains qui savent joyeusement ouvrir et fermer la boîte à surprises du paradoxe. Ceci-dit, mesdames, sachez que ce que vous buvez d'un air tranquille, est du vin de Madère, de *Coural das Freiras* qui est à trois cent dix-sept toises au-dessus du niveau de la mer! Attention en buvant: trois cent dix-sept toises, ça fait haut! Et monsieur Bombarda, le magnifique restaurateur, vous donne ces trois cent dix-sept toises pour quatre francs cinquante centimes!'

Fameuil interrompit de nouveau:

–'Tholomyès, tes opinions font loi. Quel est ton auteur favori?'

–'Ber...'

–'Quin?'

–'Non. Choux.'

Et Tholomyès poursuivit:

–'Gloire à Bombarda! Il égalerait Munophis d'Elephanta s'il pouvait me cueillir une almée, et Thygélion de Chéronée s'il pouvait m'apporter une hétaïre! Car, ô mesdames, il y avait des Bombarda en Grèce et en Égypte. C'est Apulée qui nous l'apprend. Hélas! Toujours les mêmes choses et rien de nouveau. Plus rien d'inédit dans la création du créateur! *Nil sub sole novum*, dit Salomon; *amor omnibus idem*, dit Virgile; et Carabine monte avec Carabin dans la galiote de Saint-Cloud, comme Aspasie s'embarquait avec Périclès sur les trières partant pour Samos. Un dernier mot. Savez-vous ce que c'était qu'Aspasie, mesdames? Quoiqu'elle vécût dans un temps où les femmes n'avaient pas encore d'âme, c'était une âme; une âme d'une nuance rose et pourpre, plus embrasée que le feu, plus franche que l'aurore. Aspasie était une créature en qui se touchaient les deux extrêmes de la femme; c'était la prostituée déesse. Un mélange de Socrate et de Manon Lescaut. Aspasie fut créée pour Prométhée.'

Un Tholomyès lancé à grand galop c'est très difficilement à arrêter; heureusement, un cheval tomba sur le quai à ce moment-là. Le choc stoppa la charrette et coupa le sifflet de l'orateur. C'était une jument beauceronne, vieille, maigre et digne de l'équarrisseur, qui traînait une charrette fort lourde. Parvenue devant Bombarda, la bête, épuisée et accablée,

avait refusé d'aller plus loin. Cet incident avait attiré les badauds. À peine le charretier, jurant et indigné, avait-il eu le temps de prononcer avec l'énergie convenable l'incontournable 'hue', en y ajoutant un implacable coup de fouet, que la pauvre bête était tombée pour ne plus se relever. Au brouhaha des passants, les gais auditeurs de Tholomyès tournèrent la tête, et Tholomyès en profita pour clore son allocution par cette strophe mélancolique:

Elle était de ce monde où coucous et carrosses
Ont le même destin,
Et, rosse, elle a vécu ce que vivent les rosses,
L'espace d'un matin!

–'Pauvre cheval', soupira Fantine.

Et Dahlia s'écria:

–'Voilà Fantine qui va se mettre à plaindre les chevaux! Tu es tellement sentimentale!'

Favourite, croisant les bras et, renversant la tête en arrière, regarda résolument Tholomyès en disant:

–' Et notre surprise?'

–'Justement, l'instant est arrivé', répondit Tholomyès. 'Messieurs, l'heure de la surprise a sonné. Mesdames, attendez-nous un moment.'

–'Cela commence par un baiser', dit Blachevelle.

–'Sur le front', ajouta Tholomyès.

Chacun déposa gravement un baiser sur le front de sa maîtresse; puis ils se dirigèrent vers la porte tous les quatre à la file, en mettant leur doigt sur la bouche.

Favourite battit des mains à leur sortie.

–'C'est déjà amusant', dit-elle.

–'Ne soyez pas trop longs', murmura Fantine, 'nous vous attendons.'

CHAPITRE IX: LA FIN JOYEUSE DE LA JOIE.

Les jeunes filles, restées seules, s'accoudèrent deux à deux sur l'appui des fenêtres, jasant, penchant leur tête et se parlant d'une voix forte.

Elles virent les jeunes gens sortir du cabaret Bombarda bras dessus bras dessous; ils se retournèrent, leur firent des signes en riant, et disparurent dans cette poudreuse cohue du dimanche qui envahit hebdomadairement les Champs-Élysées.

–'Faites vite!', cria Fantine.

–'Que vont-ils nous rapporter?', demanda Zéphine.

–'Pour sûr, ce sera joli', répliqua Dahlia.

–'Moi', reprit Favourite, 'je veux que ce soit en or.'

Elles furent bientôt distraites par le mouvement du bord de l'eau qu'elles distinguaient dans les branches des grands arbres et qui les divertissait beaucoup. C'était l'heure du départ des malles-poste et des diligences. Presque toutes les messageries du midi et de l'ouest passaient alors par les Champs-Élysées. La plupart suivaient le quai et sortaient par la barrière de Passy. De minute en minute, quelque grosse voiture peinte en jaune et en noir, pesamment chargée, bruyamment attelée, difforme à cause des malles, des bâches et des valises, pleine de têtes tout de suite disparues, broyant la chaussée, changeant tous les pavés en briquets, se ruait à travers la foule avec toutes les étincelles d'une forge, de la poussière pour fumée, et un air de furie. Ce vacarme réjouissait les jeunes filles. Favourite s'exclamait:

–'Quel tapage!', on dirait des tas de chaînes qui s'envolent.

Une de ces voitures qu'on distinguait difficilement dans l'épaisseur des ormes s'arrêta un moment, puis repartit au galop.

Cela étonna Fantine.

–‘C’est bizarre!’, dit-elle, ‘je croyais que les diligences ne s’arrêtaient jamais.’

Favourite haussa les épaules.

–‘Cette Fantine est surprenante. Je viens la voir par curiosité. Elle s’éblouit des choses les plus simples. Une supposition; je suis un voyageur, je dis à la diligence: je pars devant, vous me prendrez sur le quai en passant. La diligence passe, me voit, s’arrête, et me prend. Cela se fait tous les jours. Tu es vraiment née de la dernière pluie.’

Un certain temps s’écoula ainsi. Tout à coup Favourite eut le mouvement de quelqu’un qui se réveille.

–‘Eh bien’, fit-elle, ‘et la surprise?’

–‘À propos, oui’, reprit Dahlia, ‘la fameuse surprise?’

–‘Ils en mettent du temps!’, dit Fantine.

Fantine achevait de dire cela lorsque le garçon qui avait servi le dîner entra. Il tenait à la main quelque chose qui ressemblait à une lettre.

–‘Qu’est-ce que cela?’, demanda Favourite.

Le garçon répondit:

–‘C’est un papier que ces messieurs ont laissé pour ces dames.’

–‘Pourquoi ne l’avoir pas apporté tout de suite?’

–‘Parce que ces messieurs’, reprit le garçon, ‘ont demandé de ne le remettre à ces dames qu’au bout d’une heure.’

Favourite arracha le papier des mains du garçon. C’était une lettre, en effet.

–‘Tiens!’, dit-elle, ‘il n’y a pas d’adresse. Mais voici ce qui est écrit dessus: CECI EST LA SURPRISE.’

Elle décacheta vivement la lettre, l’ouvrit et lut:

‘Ô nos amantes,

Sachez que nous avons des parents. Des parents, vous ne connaissez pas ça. Ça s’appelle des pères et mères dans le code civil. Or, ces parents gémissent, ces vieillards nous réclament, ces bons hommes et ces bonnes femmes nous appellent enfants prodigues, ils souhaitent notre retour, et nous proposent de festoyer gaiement. Nous leur obéissons car nous sommes vertueux. À l’heure où vous lirez ceci, cinq chevaux fougueux nous ramèneront à nos papas et à nos mamans. Nous fichons le camp, comme dit Bossuet. Nous partons, nous sommes partis. Nous fuyons dans les bras du coche, sur les ailes de Zéphyr. La diligence de Toulouse nous arrache à l’abîme, et l’abîme c’est vous, ô nos belles petites! Nous rentrons dans la société, dans le devoir et dans l’ordre, au grand galop, à raison de trois lieues à l’heure. Il importe à la patrie que nous soyons, comme tout le monde, préfets, pères de famille, gardes champêtres et conseillers d’État. Vénérez-nous. Nous nous sacrifions. Pleurez-nous rapidement et remplacez-nous vite. Si cette lettre vous déchire, rendez-le-lui. Adieu.

Pendant près de deux ans, nous vous avons rendues heureuses. Ne nous en gardez pas rancune.

Signé : Blachevelle, Fameuil, Listolier, Félix Tholomyès. POST-SCRIPTUM: Le dîner est payé.’

Les quatre jeunes filles se regardèrent.

Favourite rompit la première le silence.

–‘Eh bien!’, s’écria-t-elle, ‘c’est tout de même une bonne farce.’

–‘C’est très drôle’, dit Zéphine.

–‘Ce doit être Blachevelle qui a eu cette idée-là’, reprit Favourite, ‘ça me rend amoureuse de lui. Sitôt parti, sitôt aimé. Voilà l’histoire.’

–‘Non’, dit Dahlia, ‘c’est une idée de Tholomyès, ça se reconnaît.’

–‘Dans ce cas’, reprit Favourite, ‘mort à Blachevelle et vive Tholomyès!’

–‘Vive Tholomyès!’, crièrent Dahlia et Zéphine.

Et elles éclatèrent de rire.

Fantine rit comme les autres.

Une heure après, quand elle fut rentrée dans sa chambre, elle pleura. C'était, je l'ai dit, son premier amour; elle s'était donnée à ce Tholomyès comme à un mari, et la pauvre fille avait un enfant.

Livre quatrième: Confier, c'est quelquefois livrer.

CHAPITRE I: UNE MÈRE EN RENCONTRE UNE AUTRE.

Il y avait, dans le premier quart de ce siècle, à Montfermeil, près de Paris, une sorte de gargote qui n'existe plus aujourd'hui. Cette gargote était tenue par des gens appelés Thénardier, mari et femme. Elle était située dans la ruelle du Boulanger. On voyait au-dessus de la porte une planche clouée à plat sur le mur. Sur cette planche était peint quelque chose qui ressemblait à un homme portant sur son dos un autre homme, lequel avait de grosses épaulettes de général dorées avec de larges étoiles argentées; des taches rouges figuraient du sang; le reste du tableau était de la fumée et représentait probablement une bataille. Au bas on lisait cette inscription: AU SERGENT DE WATERLOO.

Rien n'est plus ordinaire qu'un tombereau ou une charrette à la porte d'une auberge. Cependant le véhicule ou, pour mieux dire, le fragment de véhicule qui encombrait la rue devant la gargote du Sergent de Waterloo, un soir du printemps de 1818, eût certainement attiré par sa masse l'attention d'un peintre qui eût passé là.

C'était l'avant-train d'un de ces fardiers, usités dans les pays de forêts, et qui servent à charrier des madriers et des troncs d'arbres. Cet avant-train se composait d'un massif essieu de fer à pivot où s'emboîtait un lourd timon, et que supportaient deux roues démesurées. Tout cet ensemble était trapu, écrasant et difforme. On eût dit l'affût d'un canon géant. Les ornières avaient donné aux roues, aux jantes, aux moyeux, à l'essieu et au timon, une couche de vase, hideux badigeonnage jaunâtre assez semblable à celui dont on orne volontiers les cathédrales. Le bois disparaissait sous la boue et le fer sous la rouille. Sous l'essieu pendait, en draperie, une grosse chaîne digne de Goliath forçat. Cette chaîne faisait songer, non aux poutres qu'elle avait fonction de transporter, mais aux mastodontes et aux mammouths qu'elle eût pu atteler; elle avait un air de bagne, de bagne cyclopéen et surhumain, et elle semblait détachée de quelque monstre. Homère y eût attaché Polyphème et Shakespeare Caliban.

Pourquoi cet avant-train de fardier était-il à cet endroit dans la rue? D'abord, pour encombrer la rue; ensuite pour achever de se rouiller. Il y a dans le vieil ordre social une foule d'institutions qu'on trouve de la sorte, sur son passage, en plein air, et qui sont là pour ça.

Le centre de la chaîne pendait sous l'essieu assez près de terre, et sur la courbure, comme sur la corde d'une balançoire, étaient assises et groupées, ce soir-là, dans un entrelacement exquis, deux petites filles, l'une d'environ deux ans et demi, l'autre de dix-huit mois, la plus petite dans les bras de la plus grande. Un mouchoir savamment noué les empêchait de tomber. Une mère avait vu cette effroyable chaîne, et avait dit: 'Tiens, voilà un joujou pour mes enfants.'

Les deux enfants, du reste, gracieusement attifées, et avec quelque recherche, rayonnaient; on eût dit deux roses dans de la ferraille; leurs yeux étaient un triomphe; leurs fraîches joues riaient. L'une était châtain, l'autre était brune. Leurs naïfs visages étaient deux étonnements ravis; un buisson fleuri qui était près de là envoyait aux passants des parfums qui semblaient venir d'elles; celle de dix-huit mois montrait son gentil ventre nu avec cette chaste indécence de l'enfance. Au-dessus et autour de ces deux têtes délicates, pétries dans le bonheur et trempées dans la lumière, le gigantesque avant-train, noir de rouille, presque terrible, tout enchevêtré de courbes et d'angles farouches, s'arrondissait comme une entrée de caverne. À quelques pas, accroupie sur le seuil de

l'auberge, la mère, femme d'un aspect peu avenant du reste, mais touchante, balançait les deux enfants au moyen d'une longue ficelle, les couvant des yeux avec cette expression animale et céleste propre à la maternité qui craint le pire; à chaque va-et-vient, les hideux anneaux jetaient un bruit strident qui ressemblait à un cri de colère; les petites filles s'extasiaient, le soleil couchant se mêlait à cette joie, et rien n'était charmant comme ce caprice du hasard, qui avait fait d'une chaîne de titans une balançoire pour des chérubins.

Tout en berçant ses deux petites, la mère chantonnait d'une voix fausse une romance alors célèbre: *Il le faut, disait un guerrier...*

Sa chanson et la contemplation de ses filles l'empêchaient d'entendre et de voir ce qui se passait dans la rue.

Cependant quelqu'un s'était approché d'elle, comme elle commençait le premier couplet de la romance, et tout à coup elle entendit une voix qui disait très près de son oreille:

–'Vous avez là deux jolis enfants, madame.'

-'À la belle et tendre Imogine', répondit la mère, continuant sa romance, puis elle tourna la tête.

Une femme était devant elle, à quelques pas. Cette femme, elle aussi, avait un enfant qu'elle portait dans ses bras. Elle portait, en outre, un assez gros sac de nuit qui semblait très lourd.

L'enfant de cette femme était un des êtres les plus divins qu'on eût pu voir. C'était une fille de deux à trois ans. Elle aurait pu rivaliser avec les deux autres pour la coquetterie de l'ajustement; elle avait un bavolet de linge fin, des rubans à sa brassière et de la dentelle sur son bonnet. Le pli de sa jupe relevée laissait voir sa cuisse blanche, potelée et ferme. Elle était admirablement rose et bien portante. La belle petite donnait envie de mordre dans les pommes de ses joues. On ne pouvait rien dire de ses yeux, sinon qu'ils devaient être très grands et qu'ils avaient des cils magnifiques. Elle dormait.

Elle dormait de ce sommeil d'absolue confiance propre à son âge. Les bras des mères sont faits de tendresse; les enfants y dorment profondément.

Quant à la mère, l'aspect en était pauvre et triste. Elle ressemblait à une ouvrière qui tend à redevenir paysanne. Elle était jeune. Était-elle belle? Peut-être, mais son allure masquait un improbable éclat. Ses cheveux, d'où s'échappait une mèche blonde, semblaient fort épais; ils disparaissaient sous une coiffe de béguine, laide, serrée, étroite, et nouée au menton. Le rire montre les belles dents quand on en a; mais elle ne riait point. Ses yeux ne semblaient pas être secs depuis très longtemps. Elle était pâle; elle avait l'air très fatiguée et un peu malade; elle regardait sa fille endormie dans ses bras avec cet air particulier d'une mère qui a nourri son enfant. Un large mouchoir bleu, comme ceux où se mouchent les invalides, plié en fichu, masquait sa taille. Elle avait les mains hâlées et toutes piquées de taches de rousseur, l'index durci et déchiqueté par l'aiguille, un châle brun en laine, une robe de toile et de gros souliers. C'était Fantine.

C'était Fantine. Difficile à reconnaître. Pourtant, à l'examiner attentivement, elle avait toujours sa beauté. Un pli triste, qui ressemblait à un commencement d'ironie, ridait sa joue droite. Quant à sa toilette, cette aérienne toilette de mousseline et de rubans qui semblait faite avec de la gaîté, de la folie et de la musique, pleine de grelots et parfumée de lilas, elle s'était évanouie comme ces cristaux de glace éclatants que l'on prend pour des diamants; ils fondent au soleil et laissent la branche toute noire.

Dix mois s'étaient écoulés depuis 'la bonne farce'.

Que s'était-il passé pendant ces dix mois? On le devine.

Après l'abandon, la gêne. Fantine avait tout de suite perdu de vue Favourite, Zéphine et Dahlia; le lien, brisé du côté des hommes, s'était défait du côté des femmes; on les eût bien étonnées, quinze jours après, si on leur eût dit qu'elles étaient amies; cela n'avait plus de raison d'être. Fantine était restée seule. Le père de son enfant parti, hélas! Ces ruptures-là sont irrévocables. Elle se trouva absolument isolée, avec l'habitude du travail en moins et le goût du plaisir en plus. Entraînée par sa liaison avec Tholomyès à dédaigner le petit métier qu'elle connaissait, elle l'avait négligé: les employeurs l'avaient

oublié. Nulle ressource. Fantine savait à peine lire et ne savait pas écrire; on lui avait seulement appris dans son enfance à signer son nom; elle avait fait écrire par un écrivain public une lettre à Tholomyès, puis une seconde, puis une troisième. Tholomyès n'avait répondu à aucune. Un jour, Fantine entendit des commères dire en regardant sa fille: Est-ce qu'on prend ces enfants-là au sérieux? On hausse les épaules devant ces enfants-là! Alors elle songea à Tholomyès qui dédaignait son propre enfant, et son cœur devint sombre. Quel parti prendre pourtant? Elle ne savait plus à qui s'adresser. Elle avait commis une faute, mais le fond de sa nature, on s'en souvient, était pudeur et vertu. Elle sentit vaguement qu'elle était à la veille de tomber dans la détresse, et de glisser dans le pire. Il fallait du courage, elle en eut, et se redressa. L'idée lui vint de retourner dans sa ville natale, à Montreuil-sur-mer. Là, quelqu'un peut-être la reconnaîtrait et lui donnerait du travail. Oui, mais il faudrait cacher sa faute. Elle entrevoyait confusément la nécessité possible d'une séparation plus douloureuse encore que la première. Elle était aussi désespérée que décidée. Fantine, on le verra, avait la farouche bravoure de la vie.

Elle avait déjà vaillamment renoncé à la parure, s'était vêtue de toile, et avait mis toute sa soie, tous ses chiffons, tous ses rubans et toutes ses dentelles sur sa fille, seule vanité qui lui restât, et sainte celle-là. Elle vendit tout ce qu'elle avait, ce qui lui rapporta deux cents francs; ses petites dettes payées, elle n'eut plus que quatre-vingts francs environ. À vingt-deux ans, par une belle matinée de printemps, elle quittait Paris, emportant son enfant sur son dos. Elle faisait pitié. Cette femme n'avait au monde que cet enfant, et cet enfant n'avait au monde que cette femme. Fantine avait nourri sa fille; cela lui avait fatigué la poitrine, et elle toussait un peu.

Je n'aurai plus l'occasion de parler de M. Félix Tholomyès. Je me borne donc à vous dire que, vingt ans plus tard, sous Louis-Philippe, il était devenu un notable de province, influent et riche, électeur sage et juré très sévère; il était toujours, toutefois, un homme de plaisir.

Vers le milieu du jour, après avoir, pour se reposer, cheminé de temps en temps, moyennant trois ou quatre sous par lieue, dans ce qu'on appelait alors les Petites Voitures des Environs de Paris, Fantine se trouvait à Montfermeil, dans la ruelle du Boulanger.

Comme elle passait devant l'auberge Thénardier, les deux petites filles, enchantées sur leur escarpolette monstre, avaient été pour elle une sorte d'éblouissement, et elle s'était arrêtée devant cette apparition joyeuse.

Il y a des visions idylliques. Ces deux petites filles en furent une pour cette mère.

Elle les considérait, toute émue. La présence des anges est une annonce de paradis. Elle crut voir au-dessus de cette auberge le mystérieux ICI de la providence. Ces deux petites étaient si évidemment heureuses! Elle les regardait, elle les admirait, tellement attendrie qu'au moment où la mère reprenait haleine entre deux vers de sa chanson, elle ne put s'empêcher de lui dire ce mot qu'on vient de lire:

–'Vous avez là deux jolis enfants, madame.'

Les créatures les plus féroces sont désarmées par la caresse faite à leurs petits. La mère leva la tête, remercia et fit asseoir la passante sur le banc de la porte. Les deux femmes causèrent.

–'Je m'appelle madame Thénardier', dit la mère des deux petites. 'Nous tenons cette auberge'.

Puis, toujours à sa romance, elle reprit entre ses dents: *il le faut, je suis chevalier et je pars pour la Palestine.*

Cette madame Thénardier était une femme rousse, charnue, anguleuse; le type femme-à-soldat dans toute sa disgrâce. Et, chose bizarre, avec un air penché qu'elle devait à des lectures romanesques. C'était une minaudière hommasse. De vieux romans qui se sont frottés à des imaginations de gargotières ont ces stigmates-là. Elle était jeune encore; elle avait à peine trente ans. Si cette femme, qui était accroupie, s'était tenue droite, sa haute taille et sa carrure de colosse ambulant propre aux foires, auraient effarouché la voyageuse, troublé sa confiance, et rendu impossible ce que je vais vous raconter. Une personne qui est assise au lieu d'être debout: les destinées tiennent à cela.

La voyageuse raconta son histoire, un peu modifiée. Elle était ouvrière; son mari était mort il y a peu; le travail lui manquait à Paris ce qui la poussait à aller en chercher ailleurs, dans son village natal. Elle avait quitté Paris, le matin même, à pied. Comme elle portait son enfant, elle se sentit fatiguée; ayant croisé la diligence de Villemomble, elle y était montée. Elle était venue de Villemomble à Montfermeil à pied. La petite avait un peu marché, mais pas beaucoup; il avait fallu la porter; le petit bijou s'était endormi dans ses bras.

Sur ces mots elle donna à sa fille un baiser passionné qui la réveilla. L'enfant ouvrit les yeux, de grands yeux bleus comme ceux de sa mère, et regarda, quoi? Rien, tout! Elle avait l'air sérieux et quelquefois sévère des petits enfants, mystère de leur lumineuse innocence devant nos crépuscules de vertus. On dirait qu'ils se sentent anges et qu'ils nous savent hommes. Puis l'enfant se mit à rire, et, quoique la mère la retint, glissa à terre avec l'indomptable énergie d'un petit être qui veut courir. Tout à coup elle aperçut les deux autres sur leur balançoire, s'arrêta court, et tira la langue, signe d'admiration.

La mère Thénardier détacha ses filles, les fit descendre de l'escarpolette, et dit:

–'Amusez-vous toutes les trois.'

Ces âges-là s'apprivoisent vite, et au bout d'une minute les petites Thénardier jouaient avec la nouvelle venue à faire des trous dans la terre, plaisir immense.

Cette nouvelle venue était très gaie; la bonté de la mère est écrite dans la gaîté du marmot; elle avait pris un brin de bois qui lui servait de pelle, et elle creusait énergiquement une fosse bonne pour une mouche. Ce que fait le fossoyeur devient amusant, fait par l'enfant.

Les deux femmes continuaient de parler.

–'Comment s'appelle votre mioche?'

–'Cosette.'

Cosette, lisez Euphrasie. La petite se nommait Euphrasie. Mais d'Euphrasie la mère avait fait Cosette, par ce doux et gracieux instinct des mères et du peuple qui change Josefa en Pepita et Françoise en Sillette. C'est là un genre de dérivés qui dérange et déconcerte toute la science des étymologistes. J'ai connu une grand-mère qui avait réussi à faire de Théodore, Gnon.

–'Quel âge a-t-elle?'

–'Elle va sur trois ans.'

–'C'est comme mon aînée.'

Cependant les trois petites filles étaient groupées dans une posture d'anxiété profonde et de béatitude; un événement avait lieu; un gros ver venait de sortir de terre; et elles avaient peur, et elles étaient en extase.

Leurs fronts radieux se touchaient; on eût dit trois têtes dans une auréole.

–'Les enfants', s'écria la mère Thénardier, 'comme ça se connaît tout de suite! On jurerait trois sœurs!'

Ce mot fut l'étincelle qu'attendait probablement l'autre mère. Elle saisit la main de la Thénardier, la regarda fixement, et lui dit:

–'Voulez-vous me garder mon enfant?'

La Thénardier eut un de ces mouvements de surprise qui ne sont ni le consentement ni le refus.

La mère de Cosette poursuivit:

–'Voyez-vous, je ne peux pas emmener ma fille au pays. L'ouvrage ne le permet pas. Avec un enfant, on ne trouve pas à se placer. Ils sont si ridicules dans ce pays-là. C'est le bon Dieu qui m'a fait passer devant votre auberge. Quand j'ai vu vos petites si jolies et si propres et si contentes, cela m'a bouleversée. J'ai dit: voilà une bonne mère. C'est ça; ça fera trois sœurs. Et puis, je ne serai pas partie longtemps. Voulez-vous me garder mon enfant ?

–'Il faudrait voir', dit la Thénardier.

–'Je donnerais six francs par mois.'

Ici une voix d'homme cria du fond de la gargote:

–'Pas à moins de sept francs. Et six mois payés d'avance.'

–‘Six fois sept quarante-deux’, dit la Thénardier.

–‘Je les donnerai’, dit la mère.

–‘Et quinze francs supplémentaires pour les premiers frais’, ajouta la voix d’homme.

–‘Total: cinquante-sept francs’, dit madame Thénardier. Et en disant ces chiffres, elle chantonnait vaguement: *il le faut, disait un guerrier.*

–‘Je les donnerai’, dit la mère, ‘j’ai quatre-vingts francs. Il me restera de quoi aller au pays. En allant à pied. Je gagnerai de l’argent là-bas, et dès que j’en aurai un peu, je reviendrai chercher la petite chérie.’

La voix d’homme reprit:

–‘La petite a un trousseau?’

–‘C’est mon mari’, dit la Thénardier.

–‘Bien sûr qu’elle a un trousseau, le pauvre trésor. J’ai bien vu que c’était votre mari. Et un beau trousseau encore! Un trousseau insensé. Tout par douzaines; et des robes de soie comme une dame. Il est là dans mon sac de nuit.’

–‘Il faudra le donner’, ajouta la voix d’homme.

–‘Je le laisserai!’, dit la mère.

Le visage du maître apparut.

–‘C’est bon’, dit-il.

Le marché fut conclu. La mère passa la nuit à l’auberge, donna son argent et laissa son enfant, renoua son sac de nuit dégonflé du trousseau et léger désormais, et partit le lendemain matin, comptant revenir bientôt. On arrange tranquillement ces départs-là, mais ce sont des désespoirs.

Une voisine des Thénardier rencontra cette mère comme elle s’en allait, et s’en revint en disant:

–‘Je viens de voir une femme qui pleure dans la rue, quel déchirement.’

Quand la mère de Cosette fut partie, l’homme dit à la femme:

–‘Cela va me payer mon effet de cent dix francs qui échoit demain. Il me manquait cinquante francs. Sais-tu que j’aurais eu l’huissier et un protêt? Tu as fait là une bonne souricière avec tes petites.’

–‘Sans m’en douter’, dit la femme.

CHAPITRE II: PREMIÈRE ESQUISSE DE DEUX FIGURES LOUCHES.

La souris prise était bien chétive; mais le chat se réjouit même d’une souris maigre.

Qui étaient les Thénardier?

Permettez-moi dès à présent d’en dire quelques mots, je compléterai la description plus tard.

Ces êtres appartenaient à cette classe bâtarde composée de gens grossiers parvenus et de gens intelligents déchus, qui est entre la classe dite moyenne et la classe dite inférieure, et qui combine quelques-uns des défauts de la seconde avec presque tous les vices de la première, sans avoir le généreux élan de l’ouvrier ni l’ordre honnête du bourgeois.

C’étaient de ces natures naines qui, si quelque feu sombre les chauffe par hasard, deviennent facilement monstrueuses. Il y avait dans la femme le fond d’une brute et dans l’homme l’étoffe d’un gueux. Tous deux étaient au plus haut degré susceptibles de l’espèce de hideux progrès qui se fait dans le sens du mal. Il existe des âmes écrevisses reculant continuellement vers les ténèbres, rétrogradant dans la vie plutôt qu’elles n’y avancent, employant l’expérience à augmenter leur difformité, empirant sans cesse, et s’empreignant de plus en plus d’une noirceur croissante. Cet homme et cette femme étaient de ces âmes-là.

Le Thénardier particulièrement était gênant pour le physionomiste. On n’a qu’à regarder certains hommes pour s’en défier, on les sent ténébreux à leurs deux extrémités.

Ils sont inquiets derrière et menaçants devant. Il y a en eux de l'inconnu. On ne peut pas plus répondre de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils feront. L'ombre qu'ils ont dans le regard les dénonce. Rien qu'en les entendant dire un mot ou en les voyant faire un geste on entrevoit de sombres secrets dans leur passé et de sombres mystères dans leur avenir.

Ce Thénardier, s'il fallait l'en croire, avait été soldat; sergent, disait-il ; il avait fait probablement la campagne de 1815, et s'était même comporté assez bravement, à ce qu'il paraît. Nous verrons plus tard ce qu'il en était. L'enseigne de son cabaret était une allusion à l'un de ses faits d'armes. Il l'avait peinte lui-même, car il savait faire un peu de tout, et il le faisait mal.

C'était l'époque où l'antique roman classique, qui, après avoir été Clélie, n'était plus que Lodoïska, toujours noble, mais de plus en plus vulgaire, tombé de mademoiselle de Scudéri à madame Barthélemy-Hadot, et de madame de Lafayette à madame Bournon-Malarme, incendiait l'âme aimante des portières de Paris et ravageait même un peu la banlieue. Madame Thénardier était juste assez intelligente pour lire ces sortes de livres. Elle s'en nourrissait. Elle y noyait ce qu'elle avait de cervelle; cela lui avait donné, tant qu'elle avait été très jeune, et même un peu plus tard, une sorte d'attitude pensive près de son mari, coquin d'une certaine profondeur, ruffian lettré à la grammaire approximative, grossier et fin en même temps, mais, en fait de sentimentalisme, lisant Pigault-Lebrun, et pour 'tout ce qui touche le sexe', comme il disait dans son jargon, butor correct et sans mélange. Sa femme avait douze ou quinze ans de moins que lui. Plus tard, quand les cheveux pleureurs commencèrent à grisonner, quand la Mégère se dégagea de la Paméla, la Thénardier ne fut plus qu'une grosse et méchante femme ayant savouré des romans bêtes. Or on ne lit pas impunément des niaiseries. Il en résulta que sa fille aînée se nomma Éponine. Quant à la cadette, la pauvre petite faillit se nommer Gulnare; elle dut à je ne sais quelle heureuse diversion faite par un roman de Ducray-Duminil, de ne s'appeler qu'Azelma.

Au reste, pour le dire en passant, tout n'est pas ridicule et superficiel dans cette curieuse époque qu'on pourrait appeler l'ère de l'anarchie des noms de baptême. À côté de l'élément romanesque, que je viens d'indiquer, il y a le symptôme social. Il n'est pas rare aujourd'hui que le garçon bouvier se nomme Arthur, Alfred ou Alphonse, et que le vicomte, s'il y en existe a encore, se nomme Thomas, Pierre ou Jacques. Ce déplacement qui met le nom 'élégant' sur le plébéien et le nom campagnard sur l'aristocrate n'est autre chose qu'un remous d'égalité. L'irrésistible pénétration du souffle nouveau est là comme en tout. Sous cette discordance apparente, il y a une chose grande et profonde: la révolution française.

CHAPITRE III: L'ALOUETTE.

Il ne suffit pas d'être méchant pour prospérer. La gargote allait mal.

Grâce aux cinquante-sept francs de la voyageuse, Thénardier avait pu éviter un protêt et faire honneur à sa signature. Le mois suivant ils eurent encore besoin d'argent; la femme porta à Paris et engagea au Mont-de-Piété le trousseau de Cosette pour une somme de soixante francs. Dès que cette somme fut dépensée, les Thénardier s'accoutumèrent à ne plus voir dans la petite fille qu'un enfant qu'ils avaient chez eux par charité, et la traitèrent en conséquence. Comme elle n'avait plus de trousseau, on l'habilla des vieilles jupes et des vieilles chemises des petites Thénardier, c'est-à-dire de haillons. On la nourrit des restes de tout le monde, un peu mieux que le chien et un peu plus mal que le chat. Le chat et le chien étaient du reste ses commensaux habituels; Cosette mangeait avec eux, sous la table, dans une écuelle de bois pareille à la leur.

La mère qui s'était fixée, comme on le verra plus tard, à Montreuil-sur-mer, écrivait, ou, pour mieux dire, faisait écrire tous les mois afin d'avoir des nouvelles de son enfant. Les Thénardier répondaient invariablement: Cosette va merveilleusement bien.

Les six premiers mois passèrent, la mère envoya sept francs pour le septième mois, et fit de même les mois suivant. L'année n'était pas finie que le Thénardier dit: il faut augmenter nos tarifs. Il écrivit pour exiger douze francs. La mère, persuadée que son enfant était heureuse et grandissait bien, se soumit et envoya les douze francs.

Certaines natures ne peuvent aimer d'un côté sans haïr de l'autre. La mère Thénardier aimait passionnément ses deux filles à elle, ce qui fit qu'elle détesta l'étrangère. Il est triste de songer que l'amour d'une mère peut avoir de vilains aspects. Si peu de place que Cosette tînt chez elle, il lui semblait que cela était pris aux siens, et que cette petite diminuait l'air que ses filles respiraient. Cette femme, comme beaucoup de femmes de sa sorte, avait une somme de caresses et une somme de coups et d'injures à dépenser chaque jour. Si elle n'avait pas eu Cosette, il est certain que ses filles, tout idolâtrées qu'elles étaient, auraient tout reçu, mais l'étrangère leur rendit le service de détourner les coups sur elle. Ses filles n'eurent que les caresses. Cosette ne faisait pas un mouvement qui ne fît pleuvoir sur sa tête une grêle de châtiments violents et immérités. Doux être faible qui ne devait rien comprendre à ce monde ni à Dieu, sans cesse punie, grondée, rudoyée, battue et voyant à côté d'elle deux petites créatures comme elle, qui vivaient dans un rayon d'aurore!

La Thénardier étant méchante pour Cosette, Éponine et Azelma furent méchantes avec elle. Les enfants, à cet âge, ne sont que des copies de leur mère. Le format est plus petit, voilà tout.

Une année s'écoula, puis une autre.

On disait dans le village:

–'Ces Thénardier sont de braves gens. Ils ne sont pas riches et ils élèvent un pauvre enfant qu'on leur a abandonné chez eux!'

On croyait Cosette oubliée par sa mère.

Cependant le Thénardier, ayant appris par on ne sait quelles voies obscures que l'enfant était probablement illégitime et que la mère ne pouvait l'avouer, exigea quinze francs par mois, disant que 'la créature' grandissait et 'mangeait beaucoup'. Il menaça même de la renvoyer. 'Qu'elle ne m'embête pas!', s'écriait-il, 'ou je lui balance sa mioche au milieu de ses cachotteries. Il me faut plus d'argent.' La mère paya les quinze francs.

D'année en année, l'enfant grandit, et sa misère aussi.

Tant que Cosette fut toute petite, elle fut le souffre-douleur des deux autres enfants; dès qu'elle se mit à se développer un peu, c'est-à-dire avant même qu'elle eût cinq ans, elle devint la servante de la maison.

Cinq ans, dira-t-on, c'est invraisemblable. Hélas, c'est vrai. La souffrance sociale commence à tout âge. N'avons-nous pas vu, récemment, le procès d'un nommé Dumolard, orphelin devenu bandit, qui, dès l'âge de cinq ans, disent les documents officiels, étant seul au monde, 'travaillait pour vivre, et volait.'

On fit faire à Cosette les commissions, balayer les chambres, la cour, la rue, laver la vaisselle, porter même des objets lourds. Les Thénardier se crurent d'autant plus autorisés à agir ainsi que la mère, qui était toujours à Montreuil-sur-mer, commença à mal payer. Quelques mois restèrent en souffrance.

Si cette mère fût revenue à Montfermeil au bout de ces trois années, elle n'eût point reconnu son enfant. Cosette, si jolie et si fraîche à son arrivée dans cette maison, était maintenant maigre et blême. Elle avait je ne sais quelle allure inquiète, sournoise disaient les Thénardier.

L'injustice l'avait faite hargneuse et la misère l'avait rendue laide. Il ne lui restait plus que ses beaux yeux qui faisaient peine, parce que, longs comme ils étaient, il semblait qu'on y vît une plus grande quantité de tristesse.

C'était une chose navrante de voir, l'hiver, cette pauvre enfant, qui n'avait pas encore six ans, grelottant sous de vieilles loques de toile trouées, balayer la rue, avant le jour, avec un énorme balai dans ses petites mains rouges et une larme au bord ses grands yeux.

Dans le village, on l'appelait l'Alouette. Le peuple, qui aime les figures, s'était plu à nommer de ce nom ce petit être pas plus gros qu'un oiseau, tremblant, effarouché et

frissonnant, éveillé le premier chaque matin dans la maison, toujours dans la rue ou dans les champs avant l'aube.

Seulement, la pauvre Alouette ne chantait pas.

Livre cinquième: La descente.

CHAPITRE I: HISTOIRE D'UN PROGRÈS DANS LES VERROTERIES NOIRES.

Cette mère qui, au dire des gens de Montfermeil, semblait avoir abandonné son enfant, que devenait-elle au juste? Où était-elle? Que faisait-elle?

Après avoir laissé sa petite Cosette aux Thénardier, elle avait continué son chemin et était arrivée à Montreuil-sur-mer. C'était, on s'en rappelle, en 1818.

Fantine avait quitté sa province depuis une dizaine d'années. Montreuil-sur-mer avait changé d'aspect. Tandis que Fantine descendait lentement de misère en misère, sa ville natale avait prospéré. Depuis deux ans environ, l'industrie se développait. Ce détail est important, et je crois utile non seulement de le décrire mais aussi de le souligner.

Depuis de nombreuses années, Montreuil-sur-mer avait pour industrie principale l'imitation des jais anglais et des verroteries noires d'Allemagne. Cette industrie avait toujours végété à cause de la cherté des matières premières qui s'ajoutait au coût de la main-d'œuvre. Au moment où Fantine revint à Montreuil-sur-mer, une transformation inouïe s'était opérée dans cette production des 'articles noirs'. Vers la fin de 1815, un homme, un inconnu, était venu s'établir dans la ville et avait eu l'idée de substituer, dans cette fabrication, la gomme laque à la résine et, pour les bracelets en particulier, les coulants en tôle simplement rapprochée aux coulants en tôle soudée. Ce tout petit changement avait été une révolution.

Ce tout petit changement en effet avait prodigieusement réduit le prix de la matière première, ce qui avait permis, premièrement, de mieux payer les travailleurs, bienfait pour le pays, deuxièmement, d'améliorer la fabrication, avantage pour le consommateur, troisièmement, de vendre à meilleur marché tout en triplant le bénéfice, profit pour le manufacturier. Une idée avait donné trois résultats.

En moins de trois ans, l'auteur de ce procédé était devenu riche, ce qui est bien, et avait enrichi tout le monde autour de lui, ce qui est mieux. Il était étranger au département. De son origine, on ne savait rien, de ses débuts, pas beaucoup plus.

On disait qu'il était venu dans la ville avec fort peu d'argent, quelques centaines de francs tout au plus. C'est de ce mince capital, mis au service d'une idée ingénieuse, fécondé par l'ordre et par la pensée, qu'il avait tiré sa fortune et la fortune de toute la région.

À son arrivée à Montreuil-sur-mer, il n'avait que les vêtements, la tournure et le langage d'un ouvrier. Il paraît que, le jour même où il fit son entrée dans la petite ville de Montreuil-sur-mer, un soir de décembre, son sac sur le dos et un gros bâton à la main, un incendie important venait d'éclater à la maison commune. Cet homme s'était jeté dans le feu, et avait sauvé, au péril de sa vie, deux enfants qui se trouvaient être ceux du capitaine de gendarmerie, ce qui fait qu'on n'avait pas songé à lui demander son passeport. Depuis lors, on avait appris son nom. Il s'appelait Monsieur Madeleine.

CHAPITRE II: MONSIEUR MADELEINE.

C'était un homme d'environ cinquante ans, qui avait l'air préoccupé et qui était bon. Voilà tout ce qu'on en pouvait dire.

Grâce aux progrès rapides de cette industrie qu'il avait si admirablement remaniée, Montreuil-sur-mer était devenu un centre d'affaires considérable. L'Espagne, qui

consomme beaucoup de jais noir, y commandait chaque année des quantités énormes. Montreuil-sur-mer, pour ce commerce, faisait presque concurrence à Londres et à Berlin. Les bénéfices du père Madeleine étaient tels que, dès la deuxième année, il avait pu bâtir une grande fabrique dans laquelle il y avait deux vastes ateliers, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Quiconque avait faim pouvait s'y présenter, et était sûr de trouver là un emploi et du pain. Le père Madeleine demandait aux hommes de la bonne volonté, aux femmes des mœurs pures, à tous de la probité. Il avait divisé les ateliers afin de séparer les sexes et que les filles et les femmes pussent rester sages. Sur ce point, il était inflexible, voire totalement intolérant. Il était d'autant plus fondé à cette sévérité que, Montreuil-sur-mer étant une ville de garnison, les occasions de corruption abondaient. Du reste, sa venue avait été un bienfait, et sa présence était une providence. Avant l'arrivée du père Madeleine, tout languissait dans le pays; maintenant tout y vivait de la vie saine du travail. Une forte circulation échauffait tout et pénétrait partout. Le chômage et la misère étaient inconnus. Il n'y avait pas de poche si obscure où il n'y eût un peu d'argent, pas de logis si pauvre où il n'y eût un peu de joie.

Le père Madeleine employait tout le monde. Il n'exigeait qu'une chose: soyez honnête homme, soyez honnête fille!

Comme je l'ai dit, au milieu de cette activité dont il était la cause et le pivot, M. Madeleine faisait sa fortune, mais, chose assez singulière dans un simple homme de commerce, il ne paraissait pas que ce fût là son principal souci. Il semblait qu'il songeât beaucoup aux autres et peu à lui. En 1820, on lui connaissait une somme de six cent trente mille francs placée à son nom chez Laffitte; mais avant de se réserver ces six cent trente mille francs, il avait dépensé plus d'un million pour la ville et pour les pauvres.

L'hôpital était mal doté; il y avait financé dix places supplémentaires. Montreuil-sur-mer est divisé en ville haute et ville basse. La ville basse, qu'il habitait, n'avait qu'une école, méchante masure qui tombait en ruine; il en avait construit deux, une pour les filles, l'autre pour les garçons. Il accordait aux deux instituteurs une somme représentant le double de leur maigre traitement officiel. Un jour, à quelqu'un qui s'en étonnait, il déclara: 'Les deux premiers fonctionnaires de l'état sont la nourrice et le maître d'école.' Il avait créé, à ses frais, une salle d'asile, chose alors presque inconnue en France, et une caisse de secours pour les ouvriers vieux et infirmes. Sa manufacture étant importante, un nouveau quartier où il y avait un grand nombre de familles indigentes avait rapidement surgi autour d'elle; il y avait établi une pharmacie gratuite.

Dans les premiers temps, quand on le vit débuter son activité, les bonnes âmes persifleuses dirent: 'C'est un gaillard qui veut s'enrichir.' Quand on le vit enrichir le pays avant de s'enrichir lui-même, les mêmes personnes déclarèrent: 'C'est un ambitieux.' Cela semblait d'autant plus probable que cet homme était religieux, et même pratiquant, dans une certaine mesure, chose fort bien vue à cette époque. Il allait entendre la messe tous les dimanches. Le député local, qui flairait partout des concurrences, ne tarda pas à s'inquiéter de cette religion. Ce député, qui avait été membre du corps législatif de l'empire, partageait les idées religieuses d'un père de l'oratoire connu sous le nom de Fouché, duc d'Otrante, dont il avait été la créature et l'ami. À huis clos, il riait de Dieu doucement. Mais quand il vit le riche manufacturier Madeleine aller à la basse messe de sept heures, il entrevit un candidat possible, et résolut de le dépasser; il prit un confesseur jésuite et se mit à fréquenter la grand-messe et les vêpres. L'ambition en ce temps-là était, dans l'acception directe du mot, une course au clocher. Les pauvres profitèrent de cette terreur comme le bon Dieu, car l'honorable député finança aussi deux lits à l'hôpital, ce qui fit douze.

Cependant, en 1819 le bruit se répandit un matin dans la ville que, sur la présentation de M. le préfet, et en considération des services rendus au pays, le père Madeleine allait être nommé par le roi maire de Montreuil-sur-mer. Ceux qui avaient traité ce nouveau venu 'd'ambitieux', purent s'écrier avec délice: 'qu'est-ce qu'on vous avait dit.' Tout Montreuil-sur-mer commenta. Le bruit était fondé, quelques jours après, la nomination parut dans le Moniteur. Le lendemain, le père Madeleine refusa.

En cette année 1819, les produits du nouveau procédé inventé par Madeleine figurèrent à l'exposition de l'industrie; sur le rapport du jury, le roi nomma l'inventeur chevalier de la Légion d'honneur. Nouveaux bavardages dans la petite ville. Eh bien, c'est la croix qu'il voulait! Le père Madeleine refusa la croix.

Décidément cet homme était une énigme. Les bonnes âmes se tirèrent d'affaire en disant: 'Après tout, c'est une espèce d'aventurier.'

On l'a vu, le pays lui devait beaucoup, les pauvres lui devaient tout; il était si utile qu'il avait bien fallu qu'on finît par l'honorer, et il était si doux qu'il avait bien fallu qu'on finît par l'aimer; ses ouvriers, en particulier, l'adoraient, et il portait cette adoration avec une sorte de gravité mélancolique. Quand il fut élevé à la richesse, 'les personnes de la bonne société' le saluèrent, et on l'appela dans la ville monsieur Madeleine; ses ouvriers et les enfants continuèrent à l'appeler père Madeleine; cela le faisait sourire. À mesure qu'il montait, les invitations pleuvaient sur lui. 'La société' le réclamait. Les petits salons guindés de Montreuil-sur-mer qui, bien entendu, se fussent dans les premiers temps fermés à l'artisan, s'ouvrirent à deux battants devant le millionnaire. On lui fit mille avances. Il refusa.

Cette fois encore les langues de vipère sifflèrent: 'C'est un homme ignorant et peu éduqué. On ne sait pas d'où il sort. Il ne saurait pas se tenir dans le monde. Il n'est pas du tout prouvé qu'il sache lire.'

Quand on l'avait vu gagner de l'argent, on avait dit: c'est un marchand. Quand on l'avait vu semer son argent, on avait dit: c'est un ambitieux. Quand on l'avait vu repousser les honneurs, on avait dit: c'est un aventurier. Quand on le vit repousser le monde, on dit: c'est une brute.

En 1820, cinq ans après son arrivée à Montreuil-sur-mer, les services qu'il avait rendus au pays étaient si éclatants, le vœu de la contrée fut tellement unanime, que le roi le nomma de nouveau maire de la ville. Il refusa encore, mais le préfet résista à son refus, tous les notables vinrent le prier, le peuple, en pleine rue le supplièrent; l'insistance fut si vive qu'il finit par accepter. On remarqua que ce qui parut surtout le déterminer, ce fut l'apostrophe presque irritée d'une vieille femme du peuple qui lui cria du seuil de sa porte: 'Un bon maire, c'est utile. Est-ce qu'on recule devant le bien qu'on peut faire?'

Ce fut là la troisième phase de son ascension. Le père Madeleine était devenu monsieur Madeleine, monsieur Madeleine devint monsieur le maire.

CHAPITRE III: LES SOMMES DÉPOSÉES CHEZ LAFFITTE.

Du reste, il était demeuré aussi simple que le premier jour. Il avait les cheveux gris, l'œil sérieux, le teint hâlé d'un ouvrier, le visage pensif d'un philosophe. Il portait habituellement un chapeau à bords larges et une longue redingote de gros drap, boutonnée jusqu'au menton. Il remplissait ses fonctions de maire, mais hors de là il vivait solitaire. Il parlait à peu de monde. Il se dérobait aux politesses, saluait de côté, s'esquivait vite, souriait pour se dispenser de causer, donnait pour se dispenser de sourire. Les femmes disaient de lui: 'Quel bon ours!' Son plaisir était de se promener dans les champs.

Il prenait ses repas toujours seul, avec un livre ouvert devant lui où il lisait. Il avait une petite bibliothèque bien faite. Il aimait les livres; les livres sont des amis froids et sûrs. À mesure que le loisir lui venait avec la fortune, il semblait qu'il en profitât pour cultiver son esprit. Depuis qu'il était à Montreuil-sur-mer, on remarquait que d'année en année son langage devenait plus poli, plus choisi et plus doux.

Il emportait volontiers un fusil dans ses promenades, mais il s'en servait rarement. Quand cela lui arrivait, il avait un tir infaillible qui effrayait. Jamais il ne tuait un animal inoffensif. Jamais il ne tirait un petit oiseau.

Quoiqu'il ne fût plus jeune, on voyait bien qu'il était d'une force prodigieuse. Il offrait un coup de main à qui en avait besoin, relevait un cheval, poussait une roue embourbée, arrêtait par les cornes un taureau échappé. Il avait toujours ses poches pleines

de pièces en sortant et vides en rentrant. Quand il passait dans un village, les marmots déguenillés couraient joyeusement après lui et l'entouraient comme une nuée de moucherons.

On croyait deviner qu'il avait dû vivre jadis de la vie des champs, car il avait toutes sortes de secrets utiles qu'il enseignait aux paysans. Il leur apprenait à détruire la teigne des blés en aspergeant le grenier et en inondant les fentes du plancher d'une dissolution de sel, et à chasser les charançons en suspendant partout, aux murs et aux toits, dans les granges et dans les maisons, de l'orviot en fleur. Il avait des 'recettes' pour extirper d'un champ la luzette, la nielle, la vesce, la gaverolle, la queue-de-renard, toutes les herbes parasites qui mangent le blé. Il défendait un clapier contre les rats rien qu'avec l'odeur d'un petit cochon de Barbarie qu'il y mettait.

Un jour il vit des gens du pays très occupés à arracher des orties. Il regarda ce tas de plantes déracinées et déjà desséchées, et dit: 'C'est mort. Cela serait pourtant bon si l'on savait s'en servir. Quand l'ortie est jeune, la feuille est un légume excellent, quand elle vieillit, elle a des filaments et des fibres comme le chanvre et le lin. La toile d'ortie vaut la toile de chanvre. Hachée, l'ortie est bonne pour la volaille, broyée, elle est bonne pour les bêtes à cornes. La graine de l'ortie mêlée au fourrage donne du brillant au poil des animaux; la racine mêlée au sel produit une belle couleur jaune. C'est du reste un excellent foin qu'on peut faucher deux fois par an. Et que faut-il à l'ortie pour pousser? Peu de terre, aucun soin, aucune aide. Seulement, la graine tombe à mesure qu'elle mûrit, et elle est difficile à récolter. Voilà tout. Avec un peu de peine, l'ortie serait utile; on la néglige, elle devient nuisible. Alors on la tue. Que d'hommes ressemblent à l'ortie'! Il ajouta après un silence: 'Mes amis, retenez ceci, il n'y a ni mauvaises herbes ni mauvais hommes. Il n'y a que de mauvais cultivateurs.'

Les enfants l'aimaient encore parce qu'il savait faire de charmants petits ouvrages avec de la paille et des noix de coco.

Quand il voyait la porte d'une église tendue de noir, il entrait; il recherchait un enterrement comme d'autres recherchent un baptême. Le veuvage et le malheur d'autrui l'attiraient à cause de sa grande douceur; il se mêlait aux amis en deuil, aux familles vêtues de noir, aux prêtres gémissant autour d'un cercueil. Il semblait donner volontiers pour texte à ses pensées ces psalmodies funèbres pleines de la vision d'un autre monde. L'œil au ciel, il écoutait, avec une sorte d'aspiration vers tous les mystères de l'infini, ces voix tristes qui chantent sur le bord de l'abîme obscur de la mort.

Il faisait une foule de bonnes actions en se cachant comme on se cache pour les mauvaises. Il pénétrait à la dérobée, le soir, dans les maisons; il montait furtivement des escaliers. Un pauvre diable, en rentrant dans son pauvre logis, trouvait que sa porte avait été ouverte, quelquefois même forcée, durant son absence. Le pauvre homme s'écriait: un malfaiteur est venu! Il entrait, et la première chose qu'il voyait, c'était une pièce d'or oubliée sur un meuble. 'Le malfaiteur' qui était venu, c'était le père Madeleine.

Il était affable et triste. Le peuple disait: 'Voilà un homme riche qui n'a pas l'air fier. Voilà un homme heureux qui n'a pas l'air content.'

Quelques-uns prétendaient que c'était un personnage mystérieux, et affirmaient qu'on n'entrait jamais dans sa chambre, laquelle était une vraie cellule d'anachorète meublée de sabliers ailés et enjolivée de tibias en croix et de têtes de mort. Cela se disait beaucoup, si bien que quelques jeunes femmes élégantes et mal intentionnées de Montreuil-sur-mer vinrent chez lui, un jour, et lui demandèrent: 'Monsieur le maire, montrez-nous donc votre chambre. On dit que c'est une grotte.' Il sourit et les fit entrer, sur-le-champ, dans cette 'grotte'. Elles furent bien punies de leur curiosité. C'était une chambre garnie tout bonnement de meubles en acajou assez laids, comme tous les meubles de ce genre, et tapissée de papier à douze sous. Elles n'y purent rien remarquer que deux flambeaux démodés posés sur la cheminée. Ils avaient l'air d'être en argent car ils étaient poinçonnés: observation révélant l'état d'esprit des gens de ces petites villes de province.

On n'en continua pas moins de dire que personne ne pénétrait dans cette chambre et que c'était une caverne d'ermite, une grotte aux rêves, un trou, un tombeau. On se chuchotait aussi qu'il avait des sommes 'faramineuses' déposées chez Laffitte, avec cette particularité qu'elles étaient toujours à sa disposition, de telle sorte, ajoutait-on, que M. Madeleine pourrait arriver un matin chez son banquier, signer un reçu et emporter ses deux ou trois millions en dix minutes. Dans la réalité, ces 'deux ou trois millions' se réduisaient, je l'ai dit, à six cent trente ou quarante mille francs.

CHAPITRE IV: M. MADELEINE EN DEUIL.

Au commencement de 1821, les journaux annoncèrent la mort de M. Myriel, évêque de Digne, 'surnommé monseigneur Bienvenu', et décédé, en odeur de sainteté, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

L'évêque de Digne, pour ajouter ici un détail que les journaux omirent, était, quand il mourut, depuis plusieurs années aveugle, et content d'être aveugle, sa sœur étant près de lui.

Disons-le en passant, être aveugle et être aimé, c'est en effet, sur cette terre où rien n'est facile, une des formes les plus étrangement exquises du bonheur. Avoir continuellement à ses côtés une femme, une fille, une sœur, un être charmant, qui est là parce que vous avez besoin d'elle et parce qu'elle ne peut se passer de vous, se savoir indispensable à qui nous est nécessaire, pouvoir incessamment mesurer son affection à la quantité de présence qu'elle nous donne, et se dire: puisqu'elle me consacre tout son temps, c'est que j'ai tout son cœur; voir la pensée à défaut de la figure, constater la fidélité d'un être dans l'éclipse du monde, percevoir le frôlement d'une robe comme un bruit d'ailes, l'entendre aller et venir, sortir, rentrer, parler, chanter, et songer qu'on est le centre de ces pas, de cette parole, de ce chant, manifester à chaque minute sa propre attraction, se sentir d'autant plus puissant qu'on est plus infirme, devenir dans l'obscurité, et par l'obscurité, l'astre autour duquel gravite cet ange, peu de félicités égalent celle-là. Le suprême bonheur de la vie, c'est la conviction qu'on est aimé, aimé pour soi-même, disons mieux, aimé malgré soi-même; cette conviction, l'aveugle l'a. Dans cette détresse, être servi, c'est être caressé. Lui manque-t-il quelque chose? Non. Ce n'est pas perdre la vue qu'avoir l'amour. Et quel amour, un amour entièrement fait de vertu. Il n'y a point de cécité où il y a la certitude. L'âme cherche l'âme à tâtons, et elle la trouve. Cette âme trouvée et prouvée est une femme. Une main vous soutient, c'est la sienne, une bouche effleure votre front, c'est sa bouche, vous entendez une respiration tout près de vous, c'est elle. Tout avoir d'elle, depuis son culte jusqu'à sa pitié, n'être jamais abandonné, avoir cette douce faiblesse qui vous secourt, s'appuyer sur ce roseau inébranlable, toucher de ses mains la providence et pouvoir la prendre dans ses bras, divinité palpable, quel ravissement! Le cœur, cette céleste fleur obscure, entre dans un épanouissement mystérieux. On ne donnerait pas cette ombre pour toute la clarté. L'âme angélique est là, sans cesse là; si elle s'éloigne, c'est pour revenir; elle s'efface comme le rêve et reparaît comme la réalité. On sent de la chaleur qui se rapproche: la voilà. On déborde de sérénité, de gaîté et d'extase; on est un rayonnement dans la nuit. Et il y a mille petits soins, des riens qui sont énormes dans ce vide. Les plus ineffables accents de la voix féminine employés à vous bercer, et se substituant pour vous à l'univers évanescent. On est caressé par les soupirs d'une âme éblouissante. On ne voit rien, mais on se sent adoré. C'est un paradis de ténèbres éclatantes.

C'est de ce paradis que monseigneur Bienvenu était passé à l'autre.

L'annonce de sa mort fut reproduite par le journal local de Montreuil-sur-mer. M. Madeleine parut le lendemain tout en noir avec un crêpe à son chapeau.

On remarqua dans la ville ce deuil, et l'on jasa. Cela parut une lueur sur l'origine de M. Madeleine. On en conclut qu'il avait quelque alliance avec le vénérable évêque. Il connaissait cette personne dirent les salons; cela rehaussa M. Madeleine et lui donna

subitement un certain lustre dans le monde noble de Montreuil-sur-mer. Le microscopique faubourg Saint-Germain de l'endroit songea à mettre fin à la quarantaine de M. Madeleine, parent probable d'un évêque. M. Madeleine s'aperçut de de cet avancement lorsque les révérences des vieilles femmes se firent plus profondes et les sourires des jeunes femmes plus nombreux. Un soir, une antiquité de ce petit grand monde-là, curieuse par droit d'ancienneté, se hasarda à lui demander: 'Monsieur le maire est sans doute cousin du feu évêque de Digne?'

Il répondit: 'Non, madame.'

–'Mais', reprit la douairière, 'vous en portez le deuil?'

Il répondit: 'C'est que dans ma jeunesse j'ai été laquais dans sa famille.'

Il y avait encore un fait bien singulier: chaque fois qu'il passait dans la ville un jeune savoyard courant le pays à la recherche de cheminées à ramoner, M. le maire le faisait appeler, lui demandait son nom, et lui donnait de l'argent. Les petits savoyards se le disaient, et il en passait beaucoup.

CHAPITRE V: DE VAGUES ÉCLAIRS À L'HORIZON.

Peu à peu, et avec le temps, toutes les voix cancanières s'étaient tues. Il y avait eu d'abord contre M. Madeleine, sorte de loi que subissent toujours ceux qui s'élèvent, des noirceurs et des calomnies, puis ce ne furent plus que des méchancetés, puis des réflexions et, enfin, plus rien du tout. Le respect devint complet, unanime, cordial. Il arriva un moment, vers 1821, où *monsieur le maire* fut prononcé, à Montreuil-sur-mer, avec la même déférence que *monseigneur l'évêque*, à Digne, en 1815. On venait de dix lieues à la ronde consulter M. Madeleine. Il terminait les différends, il empêchait les procès, il réconciliait les ennemis. Chacun le prenait pour juge. Il semblait qu'il eût pour âme le livre de la loi naturelle. Ce fut comme une contagion de vénération qui, en six ou sept ans, et de proche en proche, gagna tout le pays.

Un seul homme, dans la ville et dans l'arrondissement, se déroba absolument à cette contagion, et, quoi que fît le père Madeleine, y demeura rebelle, comme si une sorte d'instinct, incorruptible et imperturbable, l'éveillait et l'inquiétait. Il semblerait en effet qu'il existe dans certains hommes un véritable instinct bestial, pur et intègre comme tout instinct, qui crée les antipathies et les sympathies, qui sépare fatalement une nature d'une autre nature, qui n'hésite pas, qui ne se trouble, ne se tait et ne se dément jamais, clair dans son obscurité, infaillible, impérieux, réfractaire à tous les conseils de l'intelligence et à tous les dissolvants de la raison, et qui, de quelque façon que les destinées soient faites, avertit secrètement l'homme-chien de la présence de l'homme-chat, et l'homme-renard de la présence de l'homme-lion.

Souvent, quand M. Madeleine passait dans une rue, calme, affectueux, entouré des salutations de tous, il arrivait qu'un homme de haute taille, vêtu d'une redingote gris de fer, armé d'une grosse canne et coiffé d'un chapeau rabattu, se retournait brusquement derrière lui, et le suivait des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, croisant les bras, secouant lentement la tête, et haussant sa lèvre supérieure avec sa lèvre inférieure jusqu'à son nez, sorte de grimace significative qui pourrait se traduire par: 'Mais qui est cet homme-là? Je suis certain de l'avoir déjà vu quelque part. En tout cas, il ne m'abusera pas.'

Ce personnage grave, d'une gravité presque menaçante, était de ceux qui, même rapidement entrevus, préoccupent l'observateur. Il se nommait Javert, et il était de la police.

Il remplissait, à Montreuil-sur-mer, la fonction pénible, mais utile, d'inspecteur. Il n'avait pas assisté aux premiers pas de monsieur Madeleine dans le grand monde de cette petite ville. Javert devait le poste qu'il occupait à la protection de M. Chabouillet, le secrétaire du ministre d'État Anglès, alors préfet de police à Paris. Quand Javert était arrivé à Montreuil-sur-mer, la fortune du grand manufacturier était déjà faite, et le père Madeleine était devenu monsieur Madeleine.

Certains officiers de police ont une physionomie à part qui se complique d'un air de bassesse mêlé à un air d'autorité. Javert avait cette physionomie, moins la bassesse.

Je pense que si les âmes étaient visibles, on constaterait que chacun des individus de l'espèce humaine ressemble à une des espèces du monde animal; de l'huître à l'aigle, du porc au tigre, tous les animaux sont dans l'homme, j'entends un d'eux, parfois plusieurs d'entre eux.

Les animaux ne sont autre chose que les figures de nos vertus et de nos vices, errantes devant nos yeux, les fantômes visibles de nos âmes. Dieu nous les montre pour nous faire réfléchir. Seulement, comme les animaux ne sont que des ombres, Dieu ne les a point faits éducables dans le sens complet du mot; à quoi bon? Au contraire, nos âmes étant des réalités et ayant une fin qui leur est propre, Dieu leur a donné l'intelligence, c'est-à-dire l'éducation possible. L'éducation sociale bien faite peut toujours tirer d'une âme, quelle qu'elle soit, l'utilité qu'elle contient. Je dis cela, bien sûr, au sujet de la vie terrestre apparente, sans préjuger la question profonde de la personnalité antérieure et ultérieure des êtres qui ne sont pas l'homme. Le moi visible n'autorise en aucune façon le penseur à nier le moi latent.

Aussi, si l'on admet un instant avec moi que dans tout homme il y a une des espèces animales de la création, il est facile de dire laquelle habitait l'officier de paix Javert. Les paysans asturiens sont convaincus que dans toute portée de louve il y a un chien, lequel est tué par la mère, sans quoi, en grandissant, il dévorerait les autres petits. Donnez une apparence humaine à ce chien fils d'une louve et vous obtiendrez l'inspecteur de police judiciaire Javert.

Javert était né, dans une prison, d'une tireuse de cartes dont le mari était aux galères. En grandissant, il pensa qu'il était en dehors de la société et désespéra d'y entrer un jour. Il remarqua que la société maintient irrémissiblement en dehors d'elle deux classes d'hommes: ceux qui l'attaquent et ceux qui la gardent. Il n'avait le choix qu'entre ces deux classes. En même temps, il se sentait je ne sais quel fond de rigidité, de régularité et de probité, compliqué d'une inexprimable haine pour cette race de bohèmes dont il était. Il entra donc dans la police. Il y réussit. À quarante ans il était inspecteur.

Il avait dans sa jeunesse été employé dans les chiourmes du midi.

Avant d'aller plus loin, entendons-nous sur ce mot *apparence humaine* que j'appliquais tout à l'heure à Javert.

L'*apparence humaine* de Javert consistait en un nez aplati, avec deux profondes narines vers lesquelles montaient d'énormes favoris. On se sentait mal à l'aise la première fois qu'on voyait ces deux forêts entourant ces deux cavernes. Quand Javert riait, ce qui était rare et effrayant, ses lèvres minces s'écartaient, et laissaient voir, non seulement ses dents, mais ses gencives; il se faisait autour de son nez un plissement épaté et sauvage comme sur le mufle d'une bête fauve. Javert sérieux était un gros chien, lorsqu'il riait, c'était un tigre. Il avait un petit crâne, une grosse mâchoire, des cheveux qui cachaient son front et tombaient sur ses sourcils, une fossette entre les deux yeux qui faisait comme une étoile de colère, un regard dur, une bouche pincée et redoutable, un air autoritaire.

Cet homme était composé de deux sentiments simples et honorables qu'il viciait en les exagérant, à savoir le respect de l'autorité et la haine de la rébellion. À ses yeux, le vol, le meurtre, tous les crimes, n'étaient que des formes de la rébellion. Il enveloppait dans une sorte de foi aveugle et profonde tout ce qui a une fonction dans l'État, depuis le premier ministre jusqu'au garde champêtre. Il couvrait de mépris, d'aversion et de dégoût tout ce qui avait franchi une fois le seuil légal du mal. Il vivait dans un absolu inatteignable et n'admettait pas d'exceptions. Il avait l'habitude de dire: 'Le fonctionnaire ne peut pas se tromper. Le magistrat n'a jamais tort face aux individus qui ont le vice chevillé au corps.' Il partageait pleinement l'opinion de ces esprits extrêmes qui attribuent à la loi humaine je ne sais quel pouvoir de faire ou, si l'on veut, de constater des damnés, et qui mettent un Styx en bas de la société. Il était stoïque, sérieux, austère, rêveur triste, humble et hautain comme les fanatiques. Son regard était une vrille: il était froid et perçant. Toute sa vie tenait dans ces deux mots: veiller et surveiller. Il avait introduit la ligne droite dans ce qu'il

y a de plus tortueux au monde; il avait la conscience de son utilité, la religion de ses fonctions, et il était espion comme on est prêtre. Malheur à qui tombait sous sa main! Il eût arrêté son père s'évadant du bagne et dénoncé sa mère en rupture de ban, et il l'eût fait avec cette sorte de satisfaction intérieure que donne la vertu. Il menait une vie faite de privations, d'isolement, d'abnégation, de chasteté, une vie sans aucune distraction. Il incarnait le devoir dans ce qu'il a de plus implacable, la pureté assiégé par les salissures, l'œil impitoyable de Zeus Pater, l'honnêteté outragée. Ce mouchard marmoréen ne pouvait que chercher à assassiner le bagnard qui se cache derrière tous les Vidocq.

La personne de Javert exprimait l'homme qui épie et qui se dérobe. L'école mystique de Joseph de Maistre, laquelle à cette époque assaisonnait de haute cosmogonie ce qu'on appelait les journaux ultras, n'eût pas manqué de dire que Javert était un symbole. On ne voyait pas son front qui disparaissait sous son chapeau, on ne voyait pas ses yeux qui se perdaient sous ses sourcils, on ne voyait pas son menton qui plongeait dans sa cravate, on ne voyait pas ses mains qui rentraient dans ses manches, on ne voyait pas sa canne qu'il portait sous sa redingote. Mais l'occasion venue, on voyait tout à coup sortir de toute cette ombre, comme d'une embuscade, un front anguleux et étroit, un regard funeste, un menton menaçant, des mains énormes et un gourdin monstrueux.

À ses moments perdus, qui étaient peu fréquents, tout en haïssant les livres, il lisait; ce qui fait qu'il n'était pas complètement illettré. Cela se reconnaissait à quelque emphase dans la parole.

Il n'avait aucun vice mais, quand il était content de lui, il s'accordait une cigarette. Cet unique plaisir rendait la statue du commandeur quelque peu humaine.

On comprendra sans peine que Javert était l'effroi de toute cette classe que la statistique annuelle du ministère de la justice désigne sous la rubrique: Gens sans aveu. Le nom de Javert prononcé les mettait en déroute; la figure de Javert apparaissant les pétrifiait.

Tel était cet homme formidable.

Javert était comme un œil toujours fixé sur M. Madeleine, un œil plein de soupçons et de conjectures. M. Madeleine avait fini par s'en apercevoir, mais il sembla que cela fût insignifiant pour lui. Il ne posa même pas une question à Javert; il ne le cherchait ni ne l'évitait; il portait, sans paraître y faire attention, ce regard gênant et presque pesant. Il traitait Javert comme tout le monde, avec aisance et bonté.

À quelques paroles échappées, on devinait que l'inspecteur avait recherché secrètement, avec cette curiosité qui tient à son emploi et où il entre autant d'instinct que de volonté, toutes les traces antérieures que le père Madeleine avait pu laisser. Il paraissait savoir, et il disait parfois à mots couverts, que quelqu'un avait pris certaines informations dans un certain pays sur une certaine famille disparue. Une fois, il lui arriva de dire, se parlant à lui-même: 'Je crois que je le tiens!' Puis il resta trois jours pensif, sans prononcer une parole. Il paraît que le fil qu'il croyait tenir s'était rompu.

Du reste, et ceci est le correctif nécessaire à ce que le sens de certains mots pourrait présenter de trop absolu, il ne peut y avoir rien de vraiment infaillible dans une créature humaine. Le propre de l'instinct est précisément de pouvoir être troublé, dépisté et dérouté. Sans quoi, il serait supérieur à l'intelligence, et la brutalité se trouverait avoir un meilleur jugement que la conscience.

Javert était évidemment quelque peu déconcerté par le complet naturel et la tranquillité de M. Madeleine.

Un jour pourtant son étrange manière d'être parut faire impression sur M. Madeleine. Voici à quelle occasion.

CHAPITRE VI: LE PÈRE FAUCHELEVENT.

M. Madeleine passait un matin dans une ruelle non pavée de Montreuil-sur-mer. Il entendit du bruit et vit un groupe à quelque distance. Il y alla. Un vieil homme, nommé le père Fauchelevent, venait de tomber sous sa charrette.

Ce Fauchelevent était un des rares ennemis qu'eût encore M. Madeleine à cette époque. Lorsque Madeleine était arrivé dans le pays, Fauchelevent, ancien clerc de notaire et paysan presque lettré, avait un commerce qui commençait à aller mal. Fauchelevent avait vu ce simple ouvrier s'enrichir, tandis que lui, patron, s'enfonçait dans la pauvreté. Cela l'avait rempli de jalousie, et il avait fait ce qu'il avait pu en toute occasion pour nuire à Madeleine. Puis la faillite était venue, et, vieux, n'ayant plus qu'une charrette et un cheval à lui, sans famille et sans enfants, il s'était fait charretier pour survivre.

Le cheval avait les deux jambes cassées et ne pouvait pas se relever. Le vieillard était engagé entre les roues. La chute avait été tellement malheureuse que toute la voiture pesait sur sa poitrine. La charrette était assez lourdement chargée. Le père Fauchelevent poussait des râles lamentables. On avait essayé de le tirer, mais en vain. Un effort désordonné, une aide maladroite, une secousse à faux pouvaient l'achever. Il était impossible de le dégager autrement qu'en soulevant la voiture par-dessous. Javert, qui était arrivé au moment de l'accident, avait envoyé chercher un cric.

M. Madeleine arriva. On s'écarta avec respect.

–'À l'aide!', soupirait le vieux Fauchelevent.

M. Madeleine se tourna vers les assistants:

–'A-t-on un cric?'

–'On en est allé en chercher un', répondit un paysan.

–'Dans combien de temps l'aura-t-on?'

–'On est allé au plus près, dans un lieu-dit où il y a un maréchal-ferrant; il faudra un bon quart d'heure…'

–'Un quart d'heure!', s'écria Madeleine.

Il avait plu la veille, le sol était détrempé, la charrette s'enfonçait dans la terre à chaque instant et comprimait de plus en plus la poitrine du vieux charretier. Il était évident qu'avant cinq minutes il aurait les côtes brisées.

–'Il est impossible d'attendre un quart d'heure', dit Madeleine aux paysans qui regardaient.

–'Il faut bien'!

–'Mais ce sera trop tard! Vous ne voyez donc pas que la charrette s'enfonce?'

–'Dame!'

–'Écoutez', reprit Madeleine, 'il y a encore assez de place sous la voiture pour qu'un homme s'y glisse et la soulève avec son dos. Rien qu'une demi-minute, et on tirera le pauvre homme. Y a-t-il ici quelqu'un qui ait des reins et du cœur? Cinq louis d'or à gagner!'

Personne ne bougea dans le groupe.

–'Dix louis', dit Madeleine.

Les gens baissaient les yeux. Un d'eux murmura:

–'Il faudrait être diablement fort. Et puis, on risque de se faire écraser!'

–'Allons!', continua Madeleine, 'vingt louis!' Même silence.

–'Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque', dit une voix.

M. Madeleine se retourna, et reconnut Javert. Il ne l'avait pas aperçu en arrivant.

Javert continua:

–'C'est la force. Il faudrait être très fort pour lever une voiture comme cela à la force de son dos.'

Puis, regardant fixement M. Madeleine, il poursuivit en appuyant sur chacun des mots qu'il prononçait:

–'Monsieur Madeleine, je n'ai jamais connu qu'un seul homme capable de faire ce que vous demandez là.'

Madeleine tressaillit.

Javert ajouta avec un air d'indifférence, mais sans quitter des yeux Madeleine:

–'C'était un forçat.'

–'Ah!', dit Madeleine.

–'Du bagne de Toulon.'

Madeleine devint pâle.

Pendant ce temps la charrette continuait à s'enfoncer lentement. Le père Fauchelevent râlait et hurlait:

–'J'étouffe! Ça me brise les côtes! Un cric, quelque chose! Ah!'

Madeleine regarda autour de lui:

–'Il n'y a donc personne qui veuille gagner vingt louis et sauver la vie à ce pauvre vieux?'

Aucun des assistants ne remua. Javert reprit:

–'Je n'ai jamais connu qu'un homme qui pût remplacer un cric. C'était ce forçat.'

–'Ah! Ça m'écrase!', cria le vieillard.

Madeleine leva la tête, rencontra l'œil de faucon de Javert, regarda les paysans immobiles, et sourit tristement. Puis, sans dire une parole, il se mit à genoux et, avant même que la foule eût eu le temps de jeter un cri, il se positionna sous la voiture.

Il y eut un affreux moment d'attente et de silence.

On vit Madeleine presque à plat ventre sous ce poids effrayant essayer deux fois en vain de rapprocher ses coudes de ses genoux. On lui cria: 'Père Madeleine, retirez-vous de là!' Le vieux Fauchelevent lui-même lui dit: 'Monsieur Madeleine, allez-vous-en! Mon heure est arrivée! Laissez-moi! Vous allez vous faire écraser aussi!' Madeleine ne répondit pas.

Les spectateurs étaient terrifiés. Les roues avaient continué de s'enfoncer et il était déjà presque impossible que Madeleine puisse sortir de dessous de la voiture.

Tout à coup, on vit l'énorme masse bouger; la charrette se souleva lentement; les roues sortaient à demi de l'ornière. On entendit une voix étouffée crier: 'Dépêchez-vous, aidez-le!' C'était Madeleine qui venait de faire un dernier effort.

Ils se précipitèrent. Le dévouement d'un seul avait donné de la force et du courage à tous. La charrette fut dégagée par vingt bras. Le vieux Fauchelevent était sauvé.

Madeleine se releva. Il était blême, quoique ruisselant de sueur. Ses habits étaient déchirés et couverts de boue. Tous pleuraient. Le vieillard lui baisait les genoux et l'appelait le bon Dieu. Lui, il avait sur le visage une expression de souffrance heureuse et céleste. Il croisa le regard de Javert qui le dévisageait.

CHAPITRE VII: FAUCHELEVENT DEVIENT JARDINIER À PARIS.

Fauchelevent s'était démis la rotule dans sa chute. Le père Madeleine le fit transporter dans une infirmerie qu'il avait établie pour ses ouvriers à l'intérieur même de son usine et qui était gérée par deux religieuses. Le lendemain matin, le vieillard trouva un billet de mille francs sur sa table de nuit, avec ce mot de la main du père Madeleine: 'Je vous achète votre charrette et votre cheval.' La charrette était brisée et le cheval était mort. Fauchelevent guérit, mais son genou resta ankylosé. M. Madeleine, grâce aux recommandations des deux religieuses et du curé, put placer le bonhomme comme jardinier dans un couvent de femmes du quartier Saint-Antoine à Paris.

Quelque temps après, M. Madeleine fut nommé maire. La première fois que Javert vit M. Madeleine revêtu de l'écharpe qui lui donnait toute autorité sur la ville, il éprouva cette sorte de frémissement qu'éprouverait un chien qui flairerait un loup sous les habits de son maître. À partir de ce moment, il l'évita le plus qu'il put. Quand les besoins du service l'exigeaient impérieusement et qu'il ne pouvait faire autrement que de se trouver avec M. le maire, il lui parlait avec un respect profond.

Cette prospérité créée à Montreuil-sur-mer par le père Madeleine avait, outre les signes visibles que j'ai indiqués, un autre symptôme qui, pour n'être pas visible, n'était pas moins significatif. Ceci ne trompe jamais. Quand la population souffre, quand le travail manque, quand le commerce est nul, le contribuable résiste à l'impôt par pénurie, épuise et dépasse les délais, et l'état dépense beaucoup d'argent en frais de recouvrement. Quand le travail abonde, quand le pays est heureux et riche, l'impôt se paye aisément et coûte peu à l'état. On peut dire que la misère et la richesse publiques ont un thermomètre infaillible, les frais de perception de l'impôt. En sept ans, les frais de perception de l'impôt s'étaient

réduits des trois quarts dans l'arrondissement de Montreuil-sur-mer, ce qui amenait M. de Villèle, alors ministre des finances, à souvent citer cet exemple.

Telle était la situation du pays, lorsque Fantine y revint. Personne ne se souvenait plus d'elle. Heureusement, la porte de la fabrique de M. Madeleine était comme un visage ami. Elle s'y présenta, et fut admise dans l'atelier des femmes. Le métier étant tout nouveau pour Fantine, elle ne produisait pas beaucoup de pièces et ne gagnait donc pas énormément d'argent mais, enfin, cela lui suffisait. Le problème était résolu: elle gagnait sa vie.

CHAPITRE VIII: MADAME VICTURNIEN DÉPENSE 35 FRANCS POUR LA MORALE.

Quand Fantine vit qu'elle vivait, elle eut un moment de joie. Vivre honnêtement de son travail, quelle grâce du ciel! Le goût du travail lui revint vraiment. Elle acheta un miroir, se réjouit d'y regarder sa jeunesse, ses beaux cheveux et ses belles dents, oublia beaucoup de choses, ne songea plus qu'à sa Cosette et à l'avenir possible, et fut presque heureuse. Elle loua une petite chambre qu'elle meubla à crédit, reste de ses habitudes imprudentes d'avant.

Ne pouvant pas dire qu'elle était mariée, elle s'était bien gardée, comme je l'ai déjà fait entrevoir, de parler de sa fille.

Au début, on l'a vu, elle payait régulièrement les Thénardier. Comme elle ne savait que signer, elle était obligée de leur écrire par un écrivain public.

Elle écrivait souvent. Cela fut remarqué. On commença à dire tout bas dans l'atelier des femmes que Fantine 'écrivait des lettres' et 'qu'elle avait un drôle d'air'.

Il n'y a rien de tel pour épier les actions des gens que ceux qu'elles ne regardent pas. 'Pourquoi ce monsieur ne rentre-t-il qu'à la nuit tombée? Pourquoi monsieur un tel n'accroche-t-il jamais sa clef au clou le jeudi? Pourquoi prend-il toujours les petites rues? Pourquoi madame descend-elle toujours de son fiacre avant d'arriver à la maison? Pourquoi envoie-t-elle acheter une ramette de papier à lettres alors qu'elle en a plein dans le tiroir de son bureau?' Il existe des êtres qui, pour connaître le fin mot de ces énigmes, lesquelles leur sont du reste parfaitement indifférentes, dépensent plus d'argent, prodiguent plus de temps, se donnent plus de peine qu'il n'en faudrait pour dix bonnes actions; ils font cela gratuitement, pour le plaisir, par curiosité. Ils suivront celui-ci ou celle-là des jours entiers, resteront des heures à des coins de rue, sous des portes cochères, la nuit, par le froid et par la pluie, corrompront des commissionnaires, feront boire des cochers de fiacre et des laquais, achèteront une femme de chambre, loueront les services d'un portier. Pourquoi? Pour rien. Pur acharnement de voir, de savoir et de pénétrer. Pure démangeaison de dire. Et souvent ces secrets connus, ces mystères publiés, ces énigmes éclairées du grand jour, entraînent des catastrophes, des duels, des faillites, des familles ruinées, des existences brisées, à la grande joie de ceux qui ont 'tout découvert' par pur instinct, par pure curiosité. Quelle tristesse!

Certaines personnes sont méchantes uniquement par besoin de parler. Leur conversation, causerie dans le salon, bavardage dans l'antichambre, est comme ces cheminées qui usent vite le bois; il leur faut beaucoup de combustible; et le combustible, c'est le prochain.

On observa donc Fantine.

Avec cela, plus d'une était jalouse de ses cheveux blonds et de ses dents blanches.

On constata que dans l'atelier, au milieu des autres, elle se détournait souvent pour essuyer une larme. C'étaient les moments où elle songeait à son enfant; peut-être aussi à l'homme qu'elle avait aimé.

C'est un douloureux labeur que la rupture des sombres attaches du passé.

On constata qu'elle écrivait, au moins deux fois par mois, toujours à la même adresse, et qu'elle affranchissait la lettre. On parvint à se procurer l'adresse: Monsieur Thénardier, aubergiste à Montfermeil. On fit parler l'écrivain public, vieux bonhomme qui

ne pouvait pas emplir son estomac de vin rouge sans vider sa poche aux secrets. Bref, on sut que Fantine avait un enfant. 'Ce devait être une espèce de *fille*.' Il se trouva une commère qui fit le voyage de Montfermeil, parla aux Thénardier, et dit à son retour: 'Pour mes trente-cinq francs, j'en ai eu le cœur net. J'ai vu l'enfant!'

La commère qui fit cela était une gorgone appelée madame Victurnien, gardienne et portière de la vertu de tout le monde. Madame Victurnien avait cinquante-six ans, et doublait le masque de la laideur du masque de la vieillesse. Voix chevrotante, esprit bancal. Cette vieille femme avait été jeune, chose étonnante. Dans sa jeunesse, en 1793, elle avait épousé un moine échappé du cloître en bonnet rouge et passé des bernardins aux jacobins. Elle était sèche, rêche, revêche, pointue, épineuse, presque venimeuse; tout en se souvenant de son moine dont elle était veuve, et qui l'avait domptée et pliée. C'était une ortie où l'on voyait les meurtrissures laissées par le froc du bernardin. À la restauration, elle s'était faite bigote, et si énergiquement que les prêtres lui avaient pardonné son moine. Elle avait un petit bien qu'elle avait promis à une communauté religieuse. Elle était fort bien vue à l'évêché d'Arras. Cette madame Victurnien, donc, alla à Montfermeil, et revint en disant: 'J'ai vu l'enfant.'

Tout cela prit du temps. Fantine était depuis plus d'un an à la fabrique, lorsqu'un matin la surveillante de l'atelier lui remit, de la part de M. le maire, cinquante francs, en lui disant qu'elle ne faisait plus partie de l'atelier et en l'engageant, de la part de M. le maire, à quitter le pays.

Ceci arriva au même moment que l'augmentation des Thénardier. Fantine fut atterrée. Elle ne pouvait s'en aller du pays, elle devait son loyer et ses meubles. Cinquante francs ne suffisaient pas pour rembourser sa dette. Elle balbutia quelques mots. La surveillante lui indiqua la porte de sortie. Fantine n'était, du reste, qu'une ouvrière médiocre. Accablée de honte plus encore que de désespoir, elle quitta l'atelier et rentra chez elle. Sa faute était donc maintenant connue de tous!

Elle ne se sentit plus la force de dire un mot. On lui conseilla de voir M. le maire; elle n'osa pas. M. le maire lui donnait cinquante francs, parce qu'il était bon, et la chassait, parce qu'il était juste. Elle plia sous cet arrêt.

CHAPITRE IX: LE SUCCÈS DE MADAME VICTURNIEN.

La veuve du moine fut donc bonne à quelque chose. Du reste, M. Madeleine n'avait rien su de tout cela. Ce sont là de ces combinaisons d'événements dont la vie est pleine. M. Madeleine avait pour habitude de n'entrer presque jamais dans l'atelier des femmes. Il avait mis à la tête de cet atelier une vieille fille, que le curé lui avait donnée, et il avait toute confiance dans cette surveillante, personne vraiment respectable, ferme, équitable, intègre, remplie de la charité qui consiste à donner, mais n'ayant pas au même degré la charité qui consiste à comprendre et à pardonner. M. Madeleine se remettait de tout sur elle. Les meilleurs hommes sont souvent forcés de déléguer leur autorité. C'est dans cette pleine puissance et avec la conviction qu'elle faisait bien, que la surveillante avait instruit le procès, jugé, condamné et exécuté Fantine.

Quant aux cinquante francs, elle les avait donnés sur une somme que M. Madeleine lui confiait pour aumônes et secours aux ouvrières et dont elle ne rendait pas compte.

Fantine s'offrit comme servante dans le pays; elle alla d'une maison à l'autre. Personne ne voulut d'elle. Elle n'avait pu quitter la ville. Le marchand fripier auquel elle devait ses meubles, quels meubles, lui avait dit: 'Si vous vous en allez, je vous fais arrêter comme voleuse.' Le propriétaire auquel elle devait son loyer, lui avait dit: 'Vous êtes jeune et jolie, vous pouvez payer.' Elle partagea les cinquante francs entre le propriétaire et le fripier, rendit au marchand les trois quarts de son mobilier, ne garda que le nécessaire, se retrouva sans travail, sans état, n'ayant plus que son lit, et devant encore cent francs environ.

Elle se mit à coudre de grosses chemises pour les soldats de la garnison; elle gagnait douze sous par jour. Sa fille lui en coûtait dix. C'est à moment qu'elle commença à mal payer les Thénardier.

Cependant une vieille femme qui lui allumait sa chandelle quand elle rentrait le soir, lui enseigna l'art de vivre dans la misère. Derrière vivre de peu, il y a vivre de rien. Ce sont deux chambres; la première est obscure, la seconde est noire.

Fantine apprit comment on se passe tout à fait de feu en hiver, comment on renonce à un oiseau qui vous mange un milligramme de millet tous les deux jours, comment on fait de son jupon sa couverture et de sa couverture son jupon, comment on ménage sa chandelle en prenant son repas à la lumière de la fenêtre d'en face. On ne sait pas tout ce que certains êtres faibles, qui ont vieilli dans le dénuement et l'honnêteté, savent tirer d'un sou. Cela finit par être un talent. Fantine acquit ce sublime talent et reprit un peu de courage.

À cette époque, elle dit à une voisine: 'Bah, je me dis: en ne dormant que cinq heures et en travaillant tout le reste à mes coutures, je parviendrai bien à gagner assez pour ne nourrir. Et puis, quand on est triste, on mange moins. Des souffrances, des inquiétudes, un peu de pain d'un côté, des chagrins de l'autre, tout cela me nourrira.'

Dans cette détresse, avoir sa petite fille eût été un étrange bonheur. Elle songea à la faire venir. Mais quoi! Lui faire partager son dénuement! Et puis, elle devait de l'argent aux Thénardier! Comment s'en acquitter? Et le voyage! Comment le payer?

La vieille qui lui avait donné ce qu'on pourrait appeler des leçons de vie indigente était une sainte fille nommée Marguerite, dévote de la bonne dévotion, pauvre et charitable pour les pauvres, et même pour les riches, sachant tout juste assez écrire pour signer Margueritte, et croyant en Dieu, ce qui est une science.

Il y a beaucoup de ces vertus-là en bas; un jour elles seront en haut. Cette vie a un lendemain.

Dans les premiers temps, Fantine avait été si honteuse qu'elle n'avait pas osé sortir. Quand elle était dans la rue, elle devinait qu'on se retournait derrière elle et qu'on la montrait du doigt; tout le monde la regardait et personne ne la saluait; le mépris âcre et froid des passants lui pénétrait dans la chair et dans l'âme comme un vent glacial.

Dans les petites villes, il semble qu'une malheureuse soit nue sous les sarcasmes et la curiosité de tous. À Paris, du moins, personne ne vous connaît, et cette obscurité est un vêtement. Oh, comme elle aurait aimé aller à Paris! Impossible.

Il fallut bien s'accoutumer à la déconsidération, comme elle s'était accoutumée à l'indigence. Peu à peu elle en prit son parti. Après deux ou trois mois elle secoua la honte et se remit à sortir comme si de rien n'était.

–'Cela m'est bien égal', dit-elle.

Elle alla et vint, la tête haute, avec un sourire amer, et sentit qu'elle devenait effrontée.

Madame Victurnien la voyait quelquefois passer de sa fenêtre, remarquait la détresse de 'cette créature', grâce à elle 'remise à sa place', et s'en félicitait. Les méchants ont un bonheur noir.

L'excès du travail fatiguait Fantine, et la petite toux sèche qu'elle avait augmenta. Elle disait quelquefois à sa voisine Marguerite: 'voyez donc comme mes mains sont chaudes.'

Quoi qu'il en soit, le matin, quand elle peignait avec un vieux peigne cassé ses beaux cheveux qui ruisselaient comme de la soie floche, elle avait une minute de coquetterie heureuse.

CHAPITRE X: SUITE DU SUCCÈS.

Elle avait été congédiée vers la fin de l'hiver; l'été se passa bien, mais l'hiver revint. Jours courts, moins de travail. L'hiver, point de chaleur, point de lumière, point de midi, le

soir touche au matin, brouillard, crépuscule, la fenêtre est grise, on n'y voit pas clair. Le ciel est un soupirail. Toute la journée est une cave. Le soleil a l'air d'un pauvre. L'affreuse saison! L'hiver change en pierre l'eau du ciel et le cœur de l'homme. Ses créanciers la harcelaient.

Fantine gagnait trop peu. Ses dettes avaient grossi. Les Thénardier, mal payés, lui écrivaient à chaque instant des lettres dont le contenu la désolait et dont le port la ruinait. Un jour ils lui écrivirent que sa petite Cosette était toute nue par le froid qu'il faisait, qu'elle avait besoin d'une jupe de laine, et qu'il fallait au moins que la mère envoyât dix francs pour cela. Elle reçut la lettre et la tritura dans ses mains pendant toute la journée. Le soir, elle entra dans la boutique d'un coiffeur qui habitait le coin de la rue, et défit son peigne. Ses admirables cheveux blonds lui tombèrent jusqu'aux reins.

–'Les beaux cheveux!', s'écria le barbier.

–'Combien m'en donneriez-vous?', dit-elle.

–'Dix francs.'

–'Coupez-les.'

Elle acheta une jupe de tricot et l'envoya aux Thénardier. Cette jupe rendit les Thénardier furieux. C'était de l'argent qu'ils voulaient. Ils donnèrent la jupe à Éponine. La pauvre Alouette continua à frissonner.

Fantine pensa: 'Mon enfant n'a plus froid. Je l'ai habillée avec mes cheveux.'

Elle mettait de petits bonnets ronds qui cachaient sa tête tondue et avec lesquels elle était encore jolie.

Un travail ténébreux se faisait dans le cœur de Fantine. Quand elle vit qu'elle ne pouvait plus se coiffer, elle commença à tout prendre en haine autour d'elle. Elle avait longtemps partagé la vénération de tous pour le père Madeleine; cependant, à force de se répéter que c'était lui qui l'avait chassée, et qu'il était la cause de son malheur, elle en vint à le haïr lui aussi, lui surtout. Quand elle passait devant la fabrique aux heures où les ouvriers sont devant la porte, elle affectait de rire et de chanter.

Une vieille ouvrière qui la vit une fois chanter et rire de cette façon dit: 'Voilà une fille qui finira mal.'

Elle prit un amant, le premier venu, un homme qu'elle n'aimait pas, par bravade, avec la rage dans le cœur. C'était un misérable, une espèce de musicien mendiant, un oisif qui la battait et qui la quitta comme elle l'avait pris, avec dégoût.

Elle adorait sa fille. Plus elle descendait, plus tout devenait sombre autour d'elle, plus ce doux petit ange rayonnait dans le fond de son âme. Elle disait: 'Quand je serai riche, j'aurai ma Cosette avec moi'; et elle riait. La toux ne la quittait pas, et elle avait des sueurs dans le dos.

Un jour elle reçut des Thénardier une lettre ainsi écrite:

'Cosette est malade d'une maladie qui est dans le pays. Une fièvre miliaire, qu'ils l'appellent. Il faut des médicaments chers. Cela nous ruine et nous ne pouvons plus payer. Si vous ne nous envoyez pas quarante francs avant huit jours, la petite mourra.'

Elle se mit à rire aux éclats et dit à sa vieille voisine: 'Ils sont marrants ceux-là. Quarante francs, que ça, deux napoléons! Où veulent-ils que je les prenne? Ils sont bêtes ces paysans!'

Elle alla dans l'escalier, près d'une lucarne, et relut la lettre. Puis elle descendit l'escalier et sortit en courant et en sautant; elle riait toujours. Quelqu'un la vit et lui dit: 'Qu'est-ce qui vous rend si gaie?' Elle répondit: 'C'est une bonne bêtise que viennent de m'écrire des gens de la campagne. Ils me demandent quarante francs. Paysans, va!'

Comme elle passait sur la place, elle vit beaucoup de monde qui entourait une voiture de forme bizarre sur l'impériale de laquelle pérorait tout debout un homme vêtu de rouge. C'était un bateleur dentiste en tournée, qui offrait au public des râteliers complets, des opiats, des poudres et des élixirs.

Fantine se mêla au groupe et se mit à rire comme les autres de cette harangue où il y avait de l'argot pour la canaille et du jargon pour les gens comme il faut. L'arracheur de

dents vit cette belle fille qui riait, et s'écria tout à coup: 'Vous avez de jolies dents. Si vous voulez me vendre vos deux palettes, je vous donne de chaque un napoléon d'or.'

–'Qu'est-ce que c'est que ça, mes palettes?', demanda Fantine.

–'Les palettes', reprit le professeur dentiste, 'c'est les dents de devant, les deux d'en haut.'

–'Quelle horreur!', s'écria Fantine.

–'Deux napoléons!', grommela une vieille édentée qui était là, 'quelle aubaine!'

Fantine s'enfuit et se boucha les oreilles pour ne pas entendre la voix enrouée de l'homme qui lui criait: 'Réfléchissez, la belle, deux napoléons, ça peut servir. Si le cœur vous en dit, venez ce soir à l'auberge du Tillac d'argent, vous m'y trouverez.'

Fantine rentra, elle était furieuse, et raconta la chose à sa bonne voisine Marguerite:

–'Quel homme abominable! Comment peut-on laisser des gens comme cela en liberté? M'arracher mes deux dents de devant! Mais je serais horrible! Les cheveux repoussent, mais les dents! Quel homme monstrueux! J'aimerais mieux me jeter d'un cinquième étage la tête la première! Il m'a dit qu'il serait ce soir au Tillac d'argent.'

–'Et qu'est-ce qu'il offrait?', demanda Marguerite.

–'Deux napoléons.'

–'Cela fait quarante francs.'

–'Oui', dit Fantine, 'cela fait quarante francs.'

Elle resta pensive, et se remit à son ouvrage. Au bout d'un quart d'heure, elle quitta sa couture et alla relire la lettre des Thénardier sur le palier.

En rentrant, elle dit à Marguerite qui travaillait près d'elle :

–'Qu'est-ce que c'est donc que cela, une fièvre miliaire? Le savez-vous?'

–'Oui', répondit la vieille fille, 'c'est une maladie.'

–'Ça nécessite beaucoup de médicaments?'

–'Des médicaments très puissants.'

–'Ça s'attaque à quoi?'

–'C'est une maladie qu'on a comme ça.'

–'Les enfants peuvent l'attraper?'

–'Oh, oui.'

–'Est-ce qu'on en meurt?'

–'Hélas', répondit Marguerite.

Fantine sortit et alla encore une fois relire la lettre sur le palier.

Le soir elle descendit; on la vit se diriger du côté de la rue de Paris, où se trouvent les auberges.

Le lendemain matin, comme Marguerite entrait dans la chambre de Fantine avant le jour, car elles travaillaient toujours ensemble et de cette façon n'allumaient qu'une chandelle pour deux, elle trouva Fantine assise sur son lit, pâle, glacée. Elle ne s'était pas couchée. Son bonnet était tombé sur ses genoux. La chandelle avait brûlé toute la nuit et était presque entièrement consumée.

Marguerite s'arrêta sur le seuil et s'écria:

–'Seigneur! La chandelle est toute brûlée! Il s'est passé quelque chose!

Puis elle regarda Fantine qui tournait vers elle sa tête sans cheveux.

Fantine avait vieilli de dix ans.

–'Jésus!', fit Marguerite, 'qu'est-ce que vous avez, Fantine?'

–'Je n'ai rien', répondit Fantine, 'au contraire. Mon enfant ne mourra pas de cette affreuse maladie faute de secours. Je suis contente.'

En parlant ainsi, elle montrait à la vieille fille deux napoléons qui brillaient sur la table.

–'Ah, mon Dieu!', s'écria Marguerite, 'mais c'est une fortune! Où avez-vous trouvez ces louis d'or?'

–'Je les ai gagné', répondit Fantine.

En même temps, elle sourit. La chandelle éclaira son visage. C'était un sourire sanglant. Une salive rougeâtre lui souillait le coin des lèvres; un trou noir enlaidissait sa denture. Les deux dents du haut avaient été arrachées.

Elle envoya les quarante francs à Montfermeil. Ils ne servirent pas à soigner Cosette: elle n'était pas malade. C'était une ruse des Thénardier pour avoir de l'argent.

Fantine jeta son miroir par la fenêtre. Depuis longtemps elle avait quitté sa chambre du second pour une mansarde fermée d'un loquet sous le toit, un de ces taudis dont le plafond fait angle avec le plancher et vous cogne la tête à chaque instant. Le pauvre ne peut aller au fond de sa chambre comme au fond de sa destinée qu'en se courbant de plus en plus. Elle n'avait plus de lit, il lui restait une loque qu'elle appelait sa couverture, un matelas à terre et une chaise dépaillée. Un petit rosier oublié s'était desséché dans un coin. Dans l'autre coin, il y avait un pot d'eau qui gelait l'hiver. Elle avait perdu la honte, elle perdit la coquetterie. Dernier signe. Elle sortait avec des bonnets sales. Soit faute de temps, soit par indifférence, elle ne raccommodait plus son linge. À mesure que les talons s'usaient, elle tirait ses bas dans ses souliers. Cela se voyait à de certains plis perpendiculaires. Elle rapiéçait son corset, vieux et usé, avec des morceaux de calicot qui se déchiraient au moindre mouvement. Les gens auxquels elle devait de l'argent, lui faisaient 'des scènes' et ne lui laissaient aucun repos. Elle les rencontrait dans la rue, elle les retrouvait dans son escalier. Elle passait des nuits à pleurer et à penser. Elle avait les yeux très brillants, et elle sentait une douleur fixe dans l'épaule, vers le haut de l'omoplate gauche. Elle toussait beaucoup. Elle haïssait profondément le père Madeleine et ne se plaignait pas. Elle cousait dix-sept heures par jour. Un entrepreneur qui faisait travailler les prisonnières au rabais fit tout à coup baisser les prix, ce qui réduisit la journée des ouvrières libres à neuf sous. Elle travaillait dix-sept heures par jour et ne gagna plus que neuf sous! Ses créanciers étaient plus impitoyables que jamais. Le fripier, qui avait repris presque tous les meubles, lui demandait sans cesse: 'Quand me payeras-tu?' Que voulait-on d'elle, bon Dieu! Elle se sentait traquée et il se développait en elle quelque chose de la bête farouche. À la même époque, Thénardier lui écrivit que décidément il avait été trop patient, qu'il lui fallait cent francs tout de suite, sinon il mettrait la petite Cosette, encore convalescente, à la porte. Le froid, la faim et les mauvaises rencontres ne manqueraient pas de terminer le travail commencé par la maladie! Cent francs, songea Fantine! Mais quel métier paie cent sous par jour?

–'Allons!', dit-elle, 'vendons le reste.'

L'infortunée se fit fille publique.

CHAPITRE XI: LE CHRIST A FAIT DE NOUS DES HOMMES LIBRES.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Fantine? C'est la société achetant une esclave. À qui? À la misère, à la faim, au froid, à l'isolement, à l'abandon, au dénuement. Marché douloureux. Une âme pour un morceau de pain. La misère offre, la société accepte.

La sainte loi de Jésus-Christ gouverne notre civilisation, mais elle ne la pénètre pas encore. On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation européenne. C'est une erreur. Il existe toujours, mais il ne pèse plus que sur la femme, et il s'appelle prostitution.

Il pèse sur la femme, c'est-à-dire sur la grâce, sur la faiblesse, sur la beauté, sur la maternité. Ceci n'est pas une des moindres hontes de l'homme.

Au point de ce douloureux drame où nous sommes arrivés, il ne reste plus rien à Fantine de ce qu'elle a été autrefois. Elle est devenue marbre en devenant boue. Qui la touche a froid. Elle passe, elle vous subit et elle vous ignore; elle est une figure déshonorée et sévère. La vie et l'ordre social lui ont dit leur dernier mot. Il lui est arrivé tout ce qui lui arrivera. Elle a tout ressenti, tout supporté, tout éprouvé, tout souffert, tout perdu, tout pleuré. Elle est résignée de cette résignation qui ressemble à l'indifférence comme la mort

ressemble au sommeil. Elle n'évite plus rien. Elle ne craint plus rien. Tombe sur elle toute la pluie et passe sur elle tout l'océan, peu importe, c'est une éponge imbibée.

Elle le croit du moins, mais c'est une erreur de s'imaginer qu'on épuise le sort et qu'on touche le fond de quoi que ce soit.

Pourquoi y-a-t-il autant de destinées douloureuses? Où vont-elles? Qui les a faites ainsi?

Celui qui connaît les réponses comprend la nature de l'ombre.

Quelqu'un les connaît, il s'appelle Dieu.

CHAPITRE XII: LE DÉSŒUVREMENT DE MONSIEUR BAMATABOIS.

Il y a dans toutes les petites villes, et il y avait à Montreuil-sur-mer en particulier, une classe de jeunes gens qui grignotent quinze cents livres de rente en province en affichant les mêmes prétentions que ceux de leurs pareils qui dévorent deux cent mille francs par an à Paris. Ce sont des animaux qui forment la grande espèce des petits bourgeois normaux; ce sont des chevaux émasculés, des parasites, des nuls. Ils ont quelques terres, beaucoup de sottise, très peu d'esprit. Rustres dans les salons, ils se croient des gentilshommes au cabaret. Ils disent: mes prés, mes bois, mes paysans; sifflent les actrices de théâtre pour prouver qu'ils sont des gens qui ont du goût, querellent les officiers de la garnison pour montrer qu'ils sont gens de guerre, chassent, fument, bâillent, boivent, sentent le tabac, jouent au billard, regardent les voyageurs descendre de diligence, vivent au café, dînent à l'auberge, ont un chien qui mange les os sous la table et une maîtresse qui pose les plats dessus, tiennent à leurs sous, exagèrent les modes, admirent la tragédie, méprisent les femmes, usent leurs vieilles bottes, copient Londres à travers Paris et Paris à travers Pont-à-Mousson, vieillissent mal, ne travaillent pas, ne servent à rien et ne représentent pas une nuisance pour grand monde.

M. Félix Tholomyès, resté dans sa province et n'ayant jamais vu Paris, serait un de ces hommes-là.

S'ils étaient plus riches, on dirait: ce sont des élégants; s'ils étaient plus pauvres, on dirait: ce sont des fainéants. Ce sont tout simplement des désœuvrés. Parmi ces désœuvrés, il y a des ennuyeux, des ennuyés, des rêvasseurs et quelques amuseurs.

En ces temps-là, un élégant se composait d'un grand col, d'une grande cravate, d'une montre à breloques, de trois gilets superposés de couleurs différentes, le bleu et le rouge en dedans, d'un habit couleur olive à taille courte, à queue de morue, à double rangée de boutons d'argent serrés les uns contre les autres et montant jusque sur l'épaule, et d'un pantalon olive plus clair, orné sur les deux coutures d'un nombre de côtes indéterminé, mais toujours impair, variant de une à onze, limite qui n'était jamais franchie. Ajoutez à cela des souliers-bottes avec de petits fers au talon, un haut-de-forme à bords étroits, des cheveux en touffe, une énorme canne, et une conversation rehaussée des calembours de Potier. Ils portaient également des éperons et des moustaches. À cette époque, les moustaches voulaient dire bourgeois, les éperons, piéton.

L'élégant de province portait les éperons plus longs et les moustaches plus farouches.

C'était le temps de la lutte des républiques de l'Amérique méridionale contre le roi d'Espagne, de Bolivar contre Morillo. Les chapeaux à petits bords étaient royalistes et se nommaient des morillos; les libéraux portaient des chapeaux à larges bords qui s'appelaient des bolivars.

Huit ou dix mois, donc, après ce qui a été raconté dans les pages précédentes, vers les premiers jours de janvier 1823, un soir qu'il avait neigé, un de ces élégants, un de ces désœuvrés, un bien-pensant (car il avait un morillo) chaudement enveloppé dans un de ces grands manteaux qui complétaient dans les temps froids le costume à la mode, se divertissait à harceler une créature qui rôdait, en robe de bal et toute décolletée avec des

fleurs sur la tête, devant la vitre du café des officiers. Cet élégant fumait car c'était décidément la mode.

Chaque fois que cette femme passait devant lui, il lui jetait, avec une bouffée de la fumée de son cigare, quelque apostrophe qu'il croyait spirituelle et gaie, du genre: 'Que tu es laide! Veux-tu te cacher! Tu n'as pas de dents!' Ce monsieur s'appelait monsieur Bamatabois. La femme, triste spectre paré qui allait et venait sur la neige, ne lui répondait pas, ne le regardait même pas, et n'en accomplissait pas moins en silence et avec une régularité sombre sa promenade qui la ramenait toutes les cinq sous les sarcasmes, comme le soldat condamné qui revient sous les verges. Ce peu d'effet piqua sans doute l'oisif qui, profitant d'un moment où elle se retournait, s'avança derrière elle à pas de loup et en étouffant son rire, se baissa, prit sur le pavé une poignée de neige et la lui plongea brusquement dans le dos entre ses deux épaules nues. La fille poussa un rugissement, se tourna, bondit comme une panthère, et se rua sur l'homme, lui enfonçant ses ongles dans le visage, avec les plus effroyables paroles qui puissent tomber du corps de garde dans le ruisseau. Ces injures, vomies d'une voix enrouée par l'eau-de-vie, sortaient hideusement d'une bouche à laquelle manquaient en effet les deux dents de devant. C'était Fantine.

Au bruit que cela fit, les officiers sortirent en foule du café, les passants s'amassèrent, et il se forma un grand cercle riant, huant et applaudissant, autour de ce tourbillon composé de deux êtres où l'on avait peine à reconnaître un homme et une femme, l'homme se débattant, son chapeau à terre, la femme frappant des pieds et des poings, décoiffée, hurlant, sans dents et sans cheveux, livide de colère, horrible.

Tout à coup un homme de haute taille sortit vivement de la foule, saisit la femme à son corsage de satin couvert de boue, et lui dit: 'Suis-moi!'

La femme leva la tête; sa voix furieuse s'éteignit subitement. Ses yeux étaient vitreux, de livide elle était devenue pâle, et elle tremblait d'un tremblement de terreur. Elle avait reconnu Javert.

L'élégant avait profité de l'incident pour s'esquiver.

CHAPITRE XIII: LA SOLUTION DE QUELQUES QUESTIONS DE POLICE MUNICIPALE.

Javert écarta les assistants, rompit le cercle et se mit à marcher à grands pas vers le bureau de police qui est à l'extrémité de la place, traînant après lui la misérable. Elle se laissait faire machinalement. Ni lui ni elle ne disaient un mot. La nuée des spectateurs, au paroxysme de la joie, suivait avec des quolibets. La suprême misère attire les obscénités.

Arrivé au bureau de police qui était une salle basse chauffée par un poêle et gardée par un poste avec une porte vitrée et grillée donnant sur la rue, Javert ouvrit la porte, entra avec Fantine, referma la porte derrière lui, au grand dam des curieux qui se haussèrent sur la pointe des pieds et allongèrent le cou devant la vitre trouble du corps de garde afin de voir quelque chose. La curiosité est une gourmandise. Voir, c'est dévorer.

En entrant, Fantine alla se mettre dans un coin; elle resta immobile, muette, accroupie comme une chienne qui a peur.

Le sergent du poste apporta une chandelle allumée sur une table. Javert s'assit, tira de sa poche une feuille de papier timbré et se mit à écrire.

Ces femmes-là sont entièrement remises par nos lois à la discrétion de la police. Elle en fait ce qu'elle veut, les punit comme bon lui semble, et confisque à son gré ces deux tristes choses qu'elles appellent leur industrie et leur liberté. Javert était impassible; son visage sérieux ne trahissait aucune émotion. Pourtant, il était gravement et profondément préoccupé. C'était un de ces moments où il exerçait sans contrôle, mais avec tous les scrupules d'une conscience sévère, son redoutable pouvoir discrétionnaire. En cet instant, il le sentait, son escabeau d'agent de police était un tribunal. Il jugeait. Il jugeait, et il condamnait. Il appelait tout ce qu'il pouvait avoir d'idées dans l'esprit autour de la grande chose qu'il faisait. Plus il examinait le fait de cette fille, plus il se sentait révolté. Il était

évident qu'il venait de voir commettre un crime. Il venait de voir, là dans la rue, la société, représentée par un propriétaire-électeur, insultée et attaquée par une créature en dehors de tout. Une prostituée avait attenté à un bourgeois. Il avait vu cela, lui Javert. Il écrivait en silence.

Quand il eut fini, il signa, plia le papier et dit au sergent du poste, en le lui remettant: 'Prenez trois hommes, et menez cette fille au bloc.' Puis, se tournant vers Fantine, il ajouta: 'Tu en as pour six mois.'

La malheureuse tressaillit.

–'Six mois! Six mois de prison! Six mois à gagner sept sous par jour! Mais que deviendra Cosette? Ma fille! Ma fille! Mais je dois encore plus de cent francs aux Thénardier, monsieur l'inspecteur, savez-vous cela?'

Elle se traîna sur le sol mouillée par les bottes boueuses de tous ces hommes, sans se lever, joignant les mains, faisant de grands pas avec ses genoux.

–'Monsieur Javert', dit-elle, 'je vous demande grâce. Je vous assure que je n'ai pas eu tort. Si vous aviez vu le commencement, vous auriez vu… Je vous jure le bon Dieu que je n'ai pas eu tort. C'est ce monsieur le bourgeois que je ne connais pas qui m'a mis de la neige dans le dos. Est-ce qu'on a le droit de vous mettre de la neige dans le dos quand on passe comme ça, tranquillement, sans faire de mal à personne? Cela m'a saisie. Je suis un peu malade, voyez-vous! Et puis, ça faisait un petit moment qu'il me disait des méchancetés. Tu es laide! Tu n'as pas de dents! Je le sais bien que je n'ai plus mes dents. Je ne faisais rien, moi; je me disais: c'est un monsieur qui s'amuse. J'étais honnête avec lui, je ne lui parlais pas. C'est à cet instant-là qu'il m'a mis de la neige. Monsieur Javert, mon bon monsieur l'inspecteur! Est-ce qu'il n'y a personne qui ait vu tout ça pour vous dire que c'est bien vrai? J'ai peut-être eu tort de me fâcher. Vous savez, on n'est pas toujours maître de soi. Et puis, quelque chose de si froid qu'on vous met dans le dos quand vous ne vous y attendez pas! J'ai eu tort d'abîmer le chapeau de ce monsieur. Je lui demanderai pardon. Faites-moi grâce pour aujourd'hui, monsieur Javert. En plus, vous ne savez pas mais dans les prisons on ne gagne que sept sous par jour, ce n'est pas la faute du gouvernement, mais c'est pas beaucoup. Figurez-vous que j'ai cent francs à payer, ou autrement on me renverra ma petite. Ô mon Dieu! Je ne peux pas l'avoir avec moi. C'est si mal ce que je fais! Ô ma Cosette, ô mon petit ange de la bonne sainte Vierge, qu'est-ce qu'elle deviendra, pauvre lapin! Je vais vous dire, c'est les Thénardier, des aubergistes, des paysans, ça n'a pas de raisonnement. Il leur faut de l'argent. Ne me mettez pas en prison! Voyez-vous, c'est une petite qu'ils renverraient sans hésiter, en plein cœur d'hiver; il faut avoir pitié d'elle mon bon monsieur Javert. Si elle était plus grande, elle gagnerait sa vie, mais elle ne peut pas. Je ne suis pas une mauvaise femme au fond. Ce n'est pas la lâcheté et la gourmandise qui ont fait de moi ce que je suis. J'ai bu à cause de la misère. L'alcool ça étourdit. Quand j'étais plus heureuse, on n'aurait eu qu'à regarder dans mes armoires et on aurait bien vu que je n'étais pas une femme coquette qui a des vices. J'avais du linge, beaucoup de linge. Ayez pitié de moi, monsieur Javert!'

Elle parlait ainsi, brisée en deux, secouée par les sanglots, aveuglée par les larmes, la gorge nue, se tordant les mains, toussant d'une toux sèche et courte, balbutiant tout doucement avec la voix de l'agonie. La grande douleur est un rayon divin et terrible qui transfigure les misérables. À ce moment-là, Fantine était redevenue belle. Elle s'arrêtait parfois de parler et baisait tendrement le bas de la redingote du mouchard. Elle eût attendri un cœur de granit, mais on n'attendrit pas un cœur de bois.

–'Allons!', dit Javert, 'je t'ai écoutée. As-tu bien tout dit? Avance à présent! Tu as tes six mois; le Père éternel en personne n'y pourrait plus rien.'

À cette solennelle parole, Le Père éternel en personne n'y pourrait plus rien, elle comprit que l'arrêt était prononcé. Elle s'affaissa sur elle-même en murmurant:

–'Grâce!'

Javert tourna le dos.

Les soldats la saisirent par les bras.

Depuis quelques minutes, un homme était entré sans qu'on eût pris garde à lui. Il avait refermé la porte, s'y était adossé, et avait entendu les prières désespérées de Fantine.

Au moment où les soldats mirent la main sur la malheureuse, qui ne voulait pas se lever, il fit un pas, sortit de l'ombre, et dit:

–'Un instant, s'il vous plaît!'

Javert leva les yeux et reconnut M. Madeleine. Il ôta son chapeau, et saluant avec une sorte de gaucherie fâchée:

–'Pardon, monsieur le maire...'

Ce mot, monsieur le maire, fit sur Fantine un effet étrange. Elle se dressa comme un spectre qui sort de terre, repoussa les soldats des deux bras, marcha droit à M. Madeleine avant qu'on eût pu la retenir et, le regardant fixement, l'air égaré, elle cria:

–'Ah! C'est donc toi qui es monsieur le maire!

Puis elle éclata de rire et lui cracha au visage.

M. Madeleine s'essuya le visage, et dit :

–'Inspecteur Javert, mettez cette femme en liberté.'

Javert se sentit défaillir. Il éprouvait en cet instant, coup sur coup, et presque mêlées ensemble, les plus violentes émotions qu'il eût ressenties de sa vie. Voir une fille publique cracher au visage d'un maire, c'était une chose si monstrueuse que, dans ses cauchemars les plus effroyables, il eût regardé comme un sacrilège de le croire possible. D'un autre côté, dans le fond de sa pensée, il faisait confusément un rapprochement hideux entre ce qu'était cette femme et ce que pouvait être ce maire, et alors il entrevoyait avec horreur je ne sais quoi de tout simple dans ce prodigieux attentat. Mais quand il vit ce maire, ce magistrat, s'essuyer tranquillement le visage et dire '*mettez cette femme en liberté*', il eut comme un éclair de stupeur; la pensée et la parole lui manquèrent; la somme d'étonnement le rendit muet.

Ce mot n'avait pas porté un coup moins étrange à la Fantine. Elle leva son bras nu et se cramponna à la clef du poêle comme une personne qui chancelle. Elle regarda autour d'elle et se mit à parler à voix basse, comme si elle se parlait à elle-même.

–'En liberté! Qu'on me laisse partir! Que je n'aille pas en prison pendant six mois! Qui est-ce qui a dit ça? C'est pas possible qu'on ait dit ça. J'ai mal entendu. Ça ne peut pas être ce monstre de maire! Est-ce que c'est vous, mon bon monsieur Javert, qui avez dit qu'on me mette en liberté? Oh, monsieur l'inspecteur, je vais tout vous raconter et vous me relâcherai. Ce monstre de maire, ce vieux gredin de maire, c'est lui qui est la cause de tout. Figurez-vous, monsieur Javert, qu'il m'a chassé ! À cause d'un tas de pies qui cancanent dans l'atelier. Si ce n'est pas là une horreur! Renvoyer une pauvre fille qui fait honnêtement son travail! Alors je n'ai plus gagné assez, et tout le malheur est venu. D'abord il y a une amélioration que ces messieurs de la police devraient bien faire, ce serait d'empêcher les entrepreneurs des prisons de faire du tort aux pauvres gens. Je vais vous expliquer cela, voyez-vous. Vous gagnez douze sous en cousant des chemises, puis ça tombe à neuf sous à cause d'eux et on peut plus vivre. Alors on fait ce qu'on peut. Moi, j'avais ma petite Cosette, j'étais bien forcée de devenir une mauvaise femme. Vous comprenez à présent que c'est lui qui a fait tout ce mal. Après cela, j'ai piétiné le chapeau de ce monsieur devant le café des officiers. Mais lui, il m'avait abîmé toute ma robe avec sa neige. Nous autres, nous n'avons qu'une robe de soie, pour le soir. Voyez-vous, je n'ai jamais fait de mal exprès, vrai, monsieur Javert, et je vois partout des femmes bien plus méchantes que moi qui sont bien plus heureuses. Monsieur Javert, c'est vous qui avez dit qu'on me mette dehors, n'est-ce pas? Prenez des informations, parlez à mon propriétaire, maintenant je paye mon loyer, on vous dira bien que je suis honnête. Ah! Mon Dieu, je vous demande pardon, j'ai touché, sans faire attention, à la clef du poêle, et ça fume maintenant.'

M. Madeleine l'écoutait avec une attention profonde. Pendant qu'elle parlait, il avait fouillé dans son gilet, en avait tiré sa bourse et l'avait ouverte. Elle était vide. Il l'avait remise dans sa poche. Il dit à la Fantine:

–'Combien avez-vous dit que vous deviez?'

Fantine, qui ne regardait que Javert, se retourna de son côté:

–‘Est-ce que je te parle à toi!’

Puis s’adressant aux soldats:

–‘Dites donc, vous autres, vous avez vu comme j’lui ai craché à la figure? Ah! Vieux scélérat de maire, tu viens ici pour me faire peur, mais je n’ai pas peur de toi. J’ai peur de monsieur Javert. J’ai peur de mon bon monsieur Javert!’

En parlant ainsi elle se retourna vers l’inspecteur:

–‘Avec ça, voyez-vous, monsieur l’inspecteur, il faut être juste. Je comprends que vous êtes juste, monsieur l’inspecteur. Au fait, c’est tout simple, un homme qui joue à mettre un peu de neige dans le dos d’une femme, ça les faisait rire, les officiers, il faut bien qu’on se divertisse, nous autres nous sommes là pour qu’on s’amuse, quoi! Et puis, vous, vous venez, vous êtes bien forcé de mettre l’ordre, vous emmenez la femme qui a tort, mais en y réfléchissant, comme vous êtes bon, vous dites qu’on me mette en liberté, c’est pour la petite, parce que six mois en prison, cela m’empêcherait de nourrir mon enfant. Seulement n’y reviens plus, coquine! Oh! Je n’y reviendrai plus, monsieur Javert! On me fera tout ce qu’on voudra maintenant, je ne bougerai plus. Seulement, aujourd’hui, voyez-vous, j’ai crié parce que cela m’a fait mal, je ne m’attendais pas du tout à cette neige, et puis, je vous ai dit, je ne me porte pas très bien, je tousse, j’ai là dans l’estomac comme une boule qui me brûle, que le médecin me dit de me soigner. Tenez, tâtez, donnez votre main, n’ayez pas peur, c’est ici.’

Elle ne pleurait plus, sa voix était caressante, elle appuyait sur sa gorge blanche et délicate la grosse main rude de Javert, et elle le regardait en souriant.

Tout à coup elle rajusta vivement le désordre de ses vêtements, fit retomber les plis de sa robe qui en se traînant s’était relevée presque à la hauteur du genou, et marcha vers la porte en disant à mi-voix aux soldats avec un signe de tête amical:

–‘Les enfants, monsieur l’inspecteur a dit qu’on me lâche, je m’en vais.’

Elle mit la main sur le loquet. Un pas de plus, elle était dans la rue.

Jusqu’à cet instant, Javert était resté debout, immobile, regardant par terre, posé de travers au milieu de cette scène comme une statue dérangée qui attend qu’on la mette quelque part.

Le bruit que fit le loquet le réveilla. Il releva la tête avec une expression d’autorité souveraine, expression toujours d’autant plus effrayante que le pouvoir se trouve placé plus bas.

–‘Sergent’, cria-t-il, ‘vous ne voyez pas que cette drôlesse s’en va! Qui est-ce qui vous a dit de la laisser partir?’

–‘Moi’, dit Madeleine.

Fantine à la voix de Javert avait tremblé et lâché le loquet comme un voleur pris lâche l’objet volé. À la voix de Madeleine, elle se retourna, et à partir de ce moment, sans qu’elle prononçât un mot, sans qu’elle osât même laisser sortir son souffle librement, son regard alla tour à tour de Madeleine à Javert et de Javert à Madeleine, en suivant le cours de leur conversation.

Il était évident qu’il fallait que Javert eût été, comme on dit, ‘jeté hors des gonds’ pour qu’il se fût permis d’apostropher le sergent comme il l’avait fait, après l’invitation du maire de mettre Fantine en liberté. Avait-il oublié la présence de monsieur le maire? Avait-il fini par se déclarer à lui-même qu’il était impossible qu’une ‘autorité’ eût donné un pareil ordre? Monsieur le maire avait dû dire, sans le vouloir, une chose à la place d’une autre. Ou bien, devant les énormités dont il était témoin depuis deux heures, se disait-il qu’il fallait revenir aux suprêmes résolutions, qu’il était nécessaire que le petit se grandisse, que le mouchard se transforme en magistrat, que l’homme de police devienne homme de justice, et qu’en cette extrémité prodigieuse l’ordre, la loi, la morale, le gouvernement, la société tout entière s’incarnent en lui, Javert?

Quoi qu’il en soit, quand M. Madeleine eut dit ce moi qu’on vient d’entendre, on vit l’inspecteur de police Javert se tourner vers monsieur le maire, pâle, froid, les lèvres bleues, le regard désespéré, tout le corps agité d’un tremblement imperceptible, et, chose inouïe, lui dire, l’œil baissé, mais la voix ferme:

–‘Monsieur le maire’, cela est impossible.

–‘Comment?’, dit M. Madeleine.

–‘Cette malheureuse a insulté un bourgeois.’

–‘Inspecteur Javert’, continua M. Madeleine avec un accent conciliant et calme, ‘vous êtes un honnête homme, et je veux bien m’expliquer avec vous. Voici la vérité. Je passais sur la place quand vous emmeniez cette femme; il y avait encore des gens; je me suis informé; j’ai tout su. C’est le bourgeois qui a eu tort et qui aurait dû être arrêté.’

Javert reprit:

–‘Cette misérable vient d’insulter monsieur le maire.’

–‘Ceci me regarde’, dit M. Madeleine, ‘c’est moi qui détermine l’injure et qui en fait ce que je veux.’

–‘Je demande pardon à monsieur le maire. Cette injure n’est pas à vous, elle est à la justice.’

–‘Inspecteur Javert’, répliqua M. Madeleine, ‘la première justice, c’est la conscience. J’ai entendu cette femme. Je sais ce que je fais.’

–‘Et moi’, monsieur le maire, ‘je ne sais pas ce que je vois.’

–‘Alors contentez-vous d’obéir.’

–‘J’obéis à mon devoir. Mon devoir veut que cette femme fasse six mois de prison.’

M. Madeleine répondit avec douceur:

–‘Écoutez bien ceci: elle ne fera pas un jour.’

À cette parole décisive, Javert osa regarder le maire fixement, et lui dit, mais sur un ton toujours profondément respectueux:

–‘Je suis au désespoir de résister à monsieur le maire, c’est la première fois de ma vie, mais il daignera me permettre de lui faire observer que j’agis dans le cadre de mes attributions. Je ne peux que me mettre du côté du bourgeois. J’étais là, d’ailleurs, pour vérifier les faits. C’est cette fille qui s’est jetée sur monsieur Bamatabois, qui est électeur et propriétaire de cette belle maison de trois étages, en pierre de taille, ornée d’un balcon et qui est au coin de l’esplanade. Enfin, il y a des choses dans ce monde! Cette affaire étant un cas de police de voie publique, je suis dans l’obligation de retenir la femme Fantine.’

Alors M. Madeleine croisa les bras et dit avec une voix sévère que personne dans la ville n’avait encore entendue:

–‘Le fait dont vous parlez est un cas de police municipale. Aux termes des articles neuf, onze, quinze et soixante-six du code d’instruction criminelle, j’en suis juge. J’ordonne que cette femme soit mise en liberté.’

Javert voulut tenter une dernière chose.

–‘Mais, monsieur le maire...’

–‘Je vous rappelle, à vous, l’article quatre-vingt-un de la loi du 13 décembre 1799 sur la détention arbitraire.’

–‘Monsieur le maire, permettez...’

–‘Plus un mot.’

–‘Pourtant...’

–‘Sortez’, dit M. Madeleine.

Javert reçut le coup, debout, de face, et en pleine poitrine comme un soldat russe. Il salua jusqu’à terre monsieur le maire, et sortit.

Fantine se mit de côté et le regarda passer devant elle avec stupeur.

Cependant, elle aussi était en proie à un bouleversement étrange. Elle venait de se voir, en quelque sorte, disputée par deux puissances opposées. Elle avait vu lutter devant ses yeux deux hommes tenant dans leurs mains sa liberté, sa vie, son âme, son enfant; l’un de ces hommes la tirait du côté de l’ombre, l’autre la ramenait vers la lumière. Dans cette lutte, entrevue à travers les grossissements de l’épouvante, ces deux hommes lui étaient apparus comme deux géants; l’un parlait comme son démon, l’autre parlait comme son bon ange. L’ange avait vaincu le démon, et, chose qui la faisait frissonner de la tête aux pieds, cet ange, ce libérateur, c’était précisément l’homme qu’elle abhorrait, ce maire qu’elle avait si longtemps considéré comme l’auteur de tous ses maux, ce Madeleine! Au

moment même où elle venait de l'insulter d'une façon hideuse, il la sauvait! S'était-elle donc trompée? Devait-elle donc changer toute son âme? Elle ne savait pas. Elle tremblait. Elle écoutait éperdue, elle regardait effarée, et à chaque parole que disait M. Madeleine, elle sentait fondre et s'écrouler en elle les affreuses ténèbres de la haine et naître dans son cœur des sentiments ineffables: de la joie, de la considération, presque de l'amour.

Quand Javert fut sorti, M. Madeleine se tourna vers elle et lui dit avec une voix lente, ayant peine à parler comme un homme sérieux qui ne veut pas pleurer:

–'Je vous ai entendue. J'ignorais tout. Je crois que c'est vrai, et je sens que c'est vrai. Je ne savais même pas que vous aviez quitté mes ateliers. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressée à moi? Quoi qu'il en soit, je payerai vos dettes, je ferai venir votre enfant ou vous irez la rejoindre. Vous vivrez ici, à Paris, où vous voudrez. Je me charge de votre enfant et de vous. Vous ne travaillerez plus, si vous voulez. Je vous donnerai tout l'argent qu'il vous faudra. Vous redeviendrez honnête en redevenant heureuse. D'ailleurs, si tout est comme vous le dites, et je n'en doute pas, vous n'avez jamais cessé d'être vertueuse et sainte devant Dieu. Oh, pauvre femme!

C'en était plus que la pauvre Fantine n'en pouvait supporter. Retrouver Cosette, sortir de cette vie infâme, vivre libre, riche, heureuse, honnête, avec Cosette, voir brusquement s'épanouir au milieu de sa misère toutes ces réalités du paradis! Elle regarda comme hébétée cet homme qui lui parlait, et ne put que jeter deux ou trois sanglots. Ses jambes plièrent, elle se mit à genoux devant M. Madeleine et, avant qu'il eût pu l'en empêcher, il sentit qu'elle lui prenait la main et que ses lèvres s'y posaient.

Puis elle s'évanouit.

Livre sixième: Javert.

CHAPITRE I: LE COMMENCEMENT DU REPOS.

M. Madeleine fit transporter Fantine à cette infirmerie qu'il avait dans sa propre maison. Il la confia aux sœurs qui la mirent au lit. Elle avait beaucoup de fièvre. Elle passa une partie de la nuit à délirer et à parler haut. Cependant, elle finit par s'endormir.

Le lendemain, vers midi, Fantine se réveilla. Elle entendit une respiration tout près de son lit, elle écarta le rideau et vit M. Madeleine, debout, qui regardait quelque chose au-dessus de sa tête. Ce regard était plein de pitié, d'angoisse; il suppliait. Elle en suivit la direction et vit qu'il s'adressait à un crucifix cloué au mur.

M. Madeleine était désormais transfiguré aux yeux de Fantine. Il lui paraissait enveloppé de lumière. Il était absorbé dans une sorte de prière. Elle le considéra longtemps sans oser l'interrompre. Enfin elle lui dit timidement:

–'Que faites-vous donc là?'

M. Madeleine était à cette place depuis une heure. Il attendait que Fantine se réveille. Il lui prit la main, lui tâta le pouls, et répondit:

–'Comment vous sentez-vous?'

–'Bien, j'ai dormi', dit-elle, 'je crois que je vais mieux. Ce ne sera rien.'

Il ajouta:

–'Je priais le martyr qui est là-haut.'

Et il ajouta dans sa tête: 'Pour la martyre qui est ici-bas.'

M. Madeleine avait passé la nuit et la matinée à s'informer. Il savait tout maintenant. Il connaissait dans tous ses poignants détails l'histoire de Fantine. Il continua:

–'Vous avez bien souffert, pauvre mère. Mais ne vous plaignez pas, vous avez la dot des élus à présent. C'est de cette façon que les hommes font des anges. Ce n'est pas leur faute; ils ne savent pas s'y prendre autrement. Voyez-vous, cet enfer dont vous sortez est le premier pas vers le ciel. Il fallait commencer par là.

Il soupira profondément. Elle lui sourit avec un sublime sourire auquel il manquait deux dents.

Javert, cette même nuit, écrivit une lettre. Le lendemain matin, Il la porta lui-même au bureau de poste de Montreuil-sur-mer. Elle était pour Paris, et l'adresse portait: À monsieur Chabouillet, secrétaire de monsieur le préfet de police. Comme l'affaire du corps de garde s'était ébruitée, la directrice du bureau de poste, ainsi que quelques personnes qui virent la lettre avant le départ et qui reconnurent l'écriture de Javert, pensèrent que c'était sa démission.

M. Madeleine se hâta d'écrire aux Thénardier. Fantine leur devait cent vingt francs. Il leur envoya trois cents francs, en leur disant de se payer sur cette somme et d'amener, tout de suite, l'enfant à Montreuil-sur-mer où sa mère, malade, la réclamait.

Ceci éblouit le Thénardier. 'Diable!', Dit-il à sa femme, 'ne lâchons pas l'enfant. Voilà que cette mauviette va devenir une vache à lait. Je pense qu'un imbécile s'est amouraché de la mère.'

Il répliqua par un mémoire de cinq cents et quelques francs très bien fait. Dans ce mémoire figuraient, pour plus de trois cents francs, deux notes incontestables, l'une d'un médecin, l'autre d'un apothicaire, lesquels avaient soigné deux longues maladies d'Éponine et d'Azelma. Cosette, je l'ai dit, n'avait pas été malade. Le Thénardier échangea simplement les noms et mit au bas du document: reçu acompte de trois cents francs.

M. Madeleine envoya tout de suite trois cents autres francs et écrivit: 'Dépêchez-vous d'amener Cosette.'

–'Christi!', s'exclama le Thénardier, 'ne lâchons pas l'enfant.'

Fantine ne se rétablissait point. Elle était toujours à l'infirmerie.

Les sœurs n'avaient d'abord reçu et soigné 'cette fille' qu'avec répugnance. Qui a vu les bas-reliefs de Reims se souvient du gonflement de la lèvre inférieure des vierges sages regardant les vierges folles. Cet antique mépris des vestales pour les joueurs de flûte est un des plus profonds instincts de la dignité féminine; les sœurs l'avaient éprouvé, avec l'intensité qu'ajoute la religion. Mais, en peu de jours, Fantine les avait désarmées. Elle avait toutes sortes de paroles humbles et douces, et la mère qui était en elle attendrissait les gens. Un jour, les sœurs l'entendirent dire au milieu de sa fièvre: 'J'ai été une pécheresse, mais quand j'aurai mon enfant près de moi, cela voudra dire que Dieu m'a pardonné. Pendant que j'étais dans le mal, je n'aurais pas voulu avoir ma Cosette avec moi, je n'aurais pas pu supporter ses yeux étonnés et tristes. C'était pour elle pourtant que je faisais le mal, et c'est ce qui fait que Dieu me pardonnera. Je sentirai la bénédiction du bon Dieu quand Cosette sera ici. Je la regarderai, cela me fera du bien de voir cette innocente. Elle ne sait rien du tout. C'est un ange, voyez-vous, mes sœurs. À cet âge-là, les ailes, ça n'est pas encore tombé.'

M. Madeleine allait la voir deux fois par jour, et chaque fois elle lui demandait:

–'Verrai-je bientôt ma Cosette?'

Il lui répondait:

–'Peut-être demain matin. Elle arrivera d'un moment à l'autre, je l'attends.'

Et le visage pâle de la mère rayonnait.

–'Oh!', disait-elle, 'comme je vais être heureuse!'

Je viens de dire qu'elle ne se rétablissait pas. Au contraire, son état semblait s'aggraver de semaine en semaine. Cette poignée de neige appliquée à nu sur la peau entre les deux omoplates avait déterminé une suppression subite de transpiration à la suite de laquelle la maladie qu'elle couvait depuis plusieurs années finit par se déclarer violemment. On commençait alors à suivre, pour l'étude et le traitement des maladies de poitrine, les indications intelligentes de Laennec. Le médecin ausculta Fantine et hocha la tête.

M. Madeleine dit au médecin:

–'Eh bien?'

–'N'a-t-elle pas un enfant qu'elle désire voir?', demanda le médecin.

–'Oui.'

–‘Eh bien, hâtez-vous de le faire venir.’

M. Madeleine eut un tressaillement.

Fantine lui demanda:

–‘Qu’a dit le médecin?’

M. Madeleine s’efforça de sourire.

–‘Il a dit de faire venir votre enfant très vite pour vous rendre la santé.’

–‘Oh!’, reprit-elle, ‘Il a raison! Mais qu’est-ce qu’ils ont donc ces Thénardier à me garder ma Cosette! Mais elle viendra bientôt et je pourrai avoir le bonheur à côté de moi!’

Le Thénardier cependant ne ‘lâchait pas l’enfant’ et donnait cent mauvaises raisons pour ne pas la faire partir. Et puis, il y avait quelques petites dettes dont il rassemblait les factures…

–‘J’enverrai quelqu’un chercher Cosette’, dit le père Madeleine. ‘S’il le faut, j’irai moi-même.’

Il écrivit sous la dictée de Fantine cette lettre qu’il lui fit signer:

‘Monsieur Thénardier,

Vous remettrez Cosette à la personne qui se présentera devant vous. N’ayez crainte, on vous payera les derniers frais.

J’ai l’honneur de vous saluer.

Fantine.’

Sur ces entrefaites, il survint un grave incident. Nous avons beau tailler de notre mieux le bloc mystérieux dont notre vie est faite, la veine noire de la destinée y reparaît toujours.

CHAPITRE II: COMMENT JEAN PEUT DEVENIR CHAMP.

Un matin, M. Madeleine était dans son bureau, occupé à régler d’avance quelques affaires pressantes de la mairie dans le cas où il se déciderait à faire ce voyage de Montfermeil, lorsqu’on vint lui dire que l’inspecteur de police Javert demandait à lui parler. En entendant prononcer ce nom, le visage de M. Madeleine se figea. Depuis l’aventure du bureau de police, Javert l’avait plus que jamais évité, et M. Madeleine ne l’avait pas revu.

–‘Faites entrer’, dit-il.

Javert entra.

M. Madeleine était resté assis près de la cheminée, un stylo à la main, l’œil sur un dossier qu’il feuilletait et qu’il annotait, et qui contenait des procès-verbaux de contraventions. Il ne se dérangea point pour Javert. Il ne pouvait s’empêcher de songer à la pauvre Fantine; il s’était juré d’être glacial.

Javert salua respectueusement M. le maire qui lui tournait le dos. M. le maire ne le regarda pas et continua d’annoter son dossier.

Javert fit deux ou trois pas dans le bureau et s’arrêta sans perturber ce silence.

Un physionomiste qui eût été familier avec la nature de Javert, qui eût étudié depuis longtemps ce sauvage au service de la civilisation, ce composé bizarre du Romain, du Spartiate, du moine et du caporal, cet espion incapable d’un mensonge, ce mouchard vierge, un physionomiste qui eût su sa secrète et ancienne aversion pour M. Madeleine, son conflit avec le maire au sujet de Fantine, et qui eût considéré Javert à cet instant, se fût dit: que s’est-il passé? Il était évident, pour qui connaissait un peu cette conscience droite, claire, sincère, honnête, austère et féroce, que Javert sortait de quelque grand bouleversement intérieur. L’âme de Javert se lisait sur le visage. Il était, comme les gens violents, sujet aux revirements brusques. Jamais sa physionomie n’avait été plus étrange et

plus inattendue. En entrant, il s'était incliné devant M. Madeleine avec un regard où il n'y avait ni rancune, ni colère, ni défiance; il s'était arrêté à quelques pas derrière le fauteuil du maire; il se tenait là, debout, dans une attitude presque disciplinaire, avec la rudesse naïve et froide d'un homme qui n'a jamais été doux et qui a toujours été patient; il attendait, sans dire un mot, sans faire un mouvement, dans une humilité vraie et dans une résignation tranquille. Il était calme, sérieux, le chapeau à la main, les yeux baissés, avec une expression qui tenait du soldat devant son officier ou du coupable devant son juge. Tous les sentiments, tous les souvenirs avaient disparu. Il n'y avait plus rien sur ce visage impénétrable et simple comme le granit, qu'une morne tristesse. Toute sa personne respirait l'abaissement et la fermeté, et je ne sais quel accablement courageux.'

Enfin M. le maire posa sa plume et se tourna à demi.

–'Eh bien! Qu'est-ce… Qu'y a-t-il, Javert?'

Javert demeura un instant silencieux comme s'il se recueillait, puis éleva la voix avec une sorte de solennité triste qui n'excluait pourtant pas la simplicité:

–'Il y a, monsieur le maire, qu'un acte coupable a été commis.'

–'Quel acte?'

–'Un agent inférieur de l'autorité a manqué de respect à un magistrat de la façon la plus grave. Je viens, comme c'est mon devoir, porter le fait à votre connaissance.'

–'Qui est cet agent?', demanda M. Madeleine.

–'Moi, dit Javert.'

–'Vous?'

–'Moi.'

–'Et quel est le magistrat qui aurait à se plaindre de l'agent?'

–'Vous, monsieur le maire.'

M. Madeleine se dressa sur son fauteuil. Javert poursuivit, l'air sévère et les yeux toujours baissés:

–'Monsieur le maire, je viens vous demander de me faire révoquer.'

M. Madeleine stupéfait ouvrit la bouche. Javert l'interrompit.

–'Vous direz, j'aurais pu donner ma démission, mais cela ne suffit pas. Donner sa démission, c'est honorable. J'ai failli, je dois être puni. Il faut que je sois chassé.'

Et après une pause, il ajouta:

– Monsieur le maire, vous avez été sévère pour moi l'autre jour injustement. Soyez-le aujourd'hui justement.

–'Pourquoi?', s'écria M. Madeleine. 'Qu'est-ce que cela veut dire? Quel est l'acte coupable commis contre moi? Qu'est-ce que vous m'avez fait? Quels torts avez-vous envers moi? Vous vous accusez, vous voulez être remplacé...'

–'Chassé', interrompit Javert.

–'Chassé', soit, 'mais pourquoi?'

– Vous allez comprendre, monsieur le maire.

Javert soupira du fond de sa poitrine et reprit toujours froidement et tristement:

–'Monsieur le maire, il y a six semaines, à la suite de cette scène pour cette fille, j'étais furieux, je vous ai dénoncé.'

–'Dénoncé!'

–'À la préfecture de police de Paris.'

M. Madeleine, qui ne riait pas beaucoup plus souvent que Javert, se mit à rire.

–'Comme maire ayant empiété sur les pouvoirs de la police nationale?'

–'Comme ancien forçat.'

Le maire devint livide.

Javert, qui n'avait pas levé les yeux, continua:

–'Je le croyais. J'y pensais depuis longtemps. Une ressemblance, des renseignements que vous avez fait prendre à Faverolles, votre force, l'aventure du vieux Fauchelevent, votre adresse au tir, votre jambe qui traîne un peu, est-ce que je sais, moi? Des bêtises! Je vous prenais pour un nommé Jean Valjean.

–'Un nommé... comment dites-vous ce nom-là?'

–‘Jean Valjean. C’est un forçat que j’avais vu il y a vingt ans quand j’étais adjudant à Toulon. En sortant du bagne, ce Jean Valjean avait, à ce qu’il paraît, volé un évêque, puis il avait commis un autre vol à main armée, dans un chemin public, sur un petit savoyard. Il se cachait depuis huit ans et la police le recherchait. Moi je m’étais figuré... Enfin, j’ai fait cette chose! La colère m’a décidé, je vous ai dénoncé à la préfecture.’

M. Madeleine, qui avait ressaisi le dossier depuis quelques instants, reprit avec un accent de parfaite indifférence:

–‘Et que vous a-t-on répondu?’

–‘Que j’étais fou.’

–‘Eh bien?’

–‘Eh bien, on avait raison.’

–'Fortunately, que vous le reconnaissiez!’

–‘Il faut bien puisque le véritable Jean Valjean a été retrouvé.’

La feuille que tenait M. Madeleine lui échappa des mains, il leva la tête, regarda fixement Javert, et dit sur un ton inexprimable: ‘Ah!’

Javert poursuivit:

–‘Voilà ce que c’est, monsieur le maire. Il paraît qu’il y avait dans le pays, du côté d’Ailly-le-Haut-Clocher, une espèce de bonhomme qu’on appelait le père Champmathieu. C’était un miséreux. On n’y faisait pas attention. Ces gens-là, on ne sait pas de quoi ils vivent. Dernièrement, cet automne, le père Champmathieu a été arrêté pour un vol de pommes à cidre, commis chez... enfin, peu importe! Il y a eu vol, mur escaladé, branches d’arbre cassées. On a arrêté Champmathieu. Il avait encore la branche de pommier à la main. On coffre le drôle. Jusqu’ici ce n’est pas beaucoup plus qu’une affaire correctionnelle. Mais voici que la providence intervient. La geôle étant en mauvais état, monsieur le juge d’instruction décide de faire transférer Champmathieu à Arras où se situe la prison départementale. Dans cette prison d’Arras, il y a un ancien forçat nommé Brevet qui est détenu pour je ne sais quoi et qu’on a fait guichetier de chambrée parce qu’il se conduit bien. Monsieur le maire, Champmathieu n’est pas plus tôt débarqué que voilà Brevet qui s’écrie: 'Eh mais, je connais cet homme-là. C’est un ancien forçat. Regardez-moi donc dans les yeux, vous êtes Jean Valjean!' Jean Valjean! Qui ça? Jean Valjean? Le Champmathieu joue l’étonné. Ne fais donc pas l’idiot, dit Brevet. Tu es Jean Valjean! Tu as séjourné au bagne de Toulon. Il y a vingt ans. Nous y étions ensemble. Le Champmathieu nie. On approfondit. On me fouille cette aventure-là. Voici ce qu’on trouve: ce Champmathieu, il y a une trentaine d’années, a été ouvrier émondeur d’arbres dans plusieurs pays, notamment à Faverolles. Là, on perd sa trace. Longtemps après, on le revoit en Auvergne, puis à Paris, où il dit avoir été charron et avoir eu une fille blanchisseuse, mais cela n’est pas prouvé, enfin dans ce pays-ci. Or, avant d’aller au bagne pour vol qualifié, qu’était Jean Valjean? Émondeur. Où? À Faverolles. Autre fait. Ce Valjean s’appelait de son nom de baptême Jean et sa mère se nommait de son nom de famille Mathieu. Quoi de plus naturel que de penser qu’en sortant du bagne il aura pris le nom de sa mère pour se cacher et se sera fait appeler Jean Mathieu? Il va en Auvergne. De Jean la prononciation du pays fait Chan, on l’appelle Chan Mathieu. Notre homme se laisse faire et le voilà transformé en Champmathieu. Vous me suivez, n’est-ce pas? On s’informe à Faverolles. La famille de Jean Valjean n’y est plus. On ne sait plus où elle est. On cherche, on ne trouve plus rien. Ces gens-là, quand ce n’est pas de la boue, c’est de la poussière. Et puis, comme le commencement de ces histoires date de trente ans, il n’y a plus personne à Faverolles qui ait connu Jean Valjean. On s’informe à Toulon. Avec Brevet, il n’y a plus que deux forçats qui aient vu Jean Valjean. Ce sont les condamnés à vie Cochepaille et Chenildieu. On les extrait du bagne et on les fait venir. On les confronte au prétendu Champmathieu. Ils n’hésitent pas. Pour eux comme pour Brevet, c’est Jean Valjean. Même âge, il a cinquante-quatre ans, même taille, même air, même homme enfin, c’est lui. C’est à ce moment-là que j’envoie ma dénonciation à la préfecture de police. On me répond que je perds l’esprit et que Jean Valjean est à Arras. Surpris, j’écris à monsieur le juge d’instruction. Il me fait venir, on m’amène le Champmathieu...

–‘Eh bien?’, interrompit M. Madeleine.

Javert répondit avec son visage incorruptible et triste:

–'Monsieur le maire, la vérité est la vérité. J'en suis fâché, mais c'est cet homme-là qui est Jean Valjean. Moi aussi je l'ai reconnu.'

M. Madeleine reprit d'une voix très basse:

–'Vous êtes sûr?'

Javert se mit à rire de ce rire douloureux qui échappe à une conviction profonde:

–'Oui, sûr!'

Il demeura un moment pensif, prenant machinalement des pincées de sciure de bois dans la boîte à sécher l'encre qui était sur la table, et il ajouta:

–'Et même, maintenant que je vois le vrai Jean Valjean, je ne comprends pas comment j'ai pu croire autre chose. Je vous demande pardon, monsieur le maire.'

En adressant cette parole suppliante et grave à celui qui, six semaines auparavant, l'avait humilié en plein corps de garde et lui avait dit: sortez! Javert, cet homme hautain, se révélait être plein de simplicité et de dignité. M. Madeleine ne répondit à sa prière que par cette question brusque:

–'Et que dit cet homme?'

–'Ah! Monsieur le maire, l'affaire est sérieuse. Si c'est Jean Valjean, il y a récidive. Enjamber un mur, casser une branche, chiper des pommes, pour un enfant, c'est une polissonnerie; pour un homme, c'est un délit; pour un forçat, c'est un crime. Escalade et vol, tout y est. Ce n'est plus la police correctionnelle, c'est la cour d'assises. Ce n'est plus quelques jours de prison, ce sont les galères à perpétuité. Et puis, il y a l'affaire du petit savoyard. C'est autrement plus grave. Jean Valjean est un sournois. C'est encore là que je le reconnais. Un autre que lui sentirait que ça commence à chauffer; il se démènerait, il hurlerait qu'il n'est pas Jean Valjean; mais lui fait semblant de ne pas comprendre et dit très calmement qu'il est Champmathieu. Quoi qu'il en soit, ces aveux ne sont pas nécessaires car il a été reconnu par quatre personnes; le vieux coquin sera condamné. L'affaire est jugée à la cour d'assises d'Arras. Je vais y aller pour témoigner. Je suis cité.'

M. Madeleine s'était remis à son bureau, avait ressaisi son dossier, et le feuilletait tranquillement, lisant et écrivant tour à tour comme un homme affairé. Il se tourna vers Javert:

–'Assez, Javert. Au fait, tous ces détails m'intéressent fort peu. Nous perdons notre temps, et nous avons des affaires pressées. Javert, vous allez vous rendre sur-le-champ chez madame Buseaupied qui vend des herbes au coin de la rue Saint-Saulve. Vous lui direz de déposer sa plainte contre le charretier Pierre Chesnelong. Cet homme est une brute; il a failli écraser cette femme et son enfant. Il faut qu'il soit puni. Vous irez ensuite chez M. Charcellay, rue Montre-de-Champigny. Il se plaint qu'il y a une gouttière de la maison voisine qui verse l'eau de pluie chez lui, et qui abîme les fondations de sa maison. Après, vous constaterez des contraventions de police qu'on me signale rue Guibourg chez la veuve Doris, et rue du Garraud-Blanc chez madame Renée Le Bossé, et vous dresserez des procès-verbaux. Mais je vous donne là beaucoup de travail. N'allez-vous pas être absent? Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez à Arras pour cette affaire dans huit ou dix jours?...

–'Plus tôt que cela, monsieur le maire.'

–'Quel jour donc?'

–'Mais je croyais avoir dit à monsieur le maire que cela se jugeait demain et que je partais par la diligence, cette nuit.'

M. Madeleine fit un mouvement imperceptible.

–'Et combien de temps durera l'affaire?'

–'Un jour tout au plus. L'arrêt sera prononcé au plus tard demain dans la nuit. Mais je n'attendrai pas l'arrêt, qui ne peut manquer. Sitôt ma déposition faite, je reviendrai ici.'

–'C'est bon', dit M. Madeleine.

Et il congédia Javert d'un signe de main.

Javert ne s'en alla pas.

–'Pardon, monsieur le maire', dit-il.

–'Qu'est-ce encore?', demanda M. Madeleine.

–‘Monsieur le maire, il me reste une chose à vous rappeler.’

–‘Laquelle?’

–‘C’est que je dois être destitué.’

M. Madeleine se leva.

–‘Javert, vous êtes un homme d’honneur, et je vous estime. Vous exagérez votre faute. Ceci d’ailleurs est encore une offense qui me concerne. Javert, vous êtes digne de monter et non de descendre. Je veux que vous gardiez votre place.’

Javert regarda M. Madeleine avec sa prunelle candide au fond de laquelle il semblait qu’on vit cette conscience peu éclairée, mais rigide et chaste, et il dit d’une voix tranquille :

–‘Monsieur le maire’, je ne peux pas accepter cela.

–‘Je vous répète’, répliqua M. Madeleine, ‘que la chose me regarde.’

Javert continua sur son idée:

–‘Quant à exagérer, je n’exagère point. Voici comment je raisonne. Je vous ai soupçonné injustement. Cela, ce n’est rien. C’est notre droit à nous autres de soupçonner, quoiqu’il soit abusif de soupçonner des personnes plus importantes que soi. Mais, sans preuves, dans un accès de colère, dans le but de me venger, je vous ai dénoncé comme forçat, vous, un homme respectable, un maire, un magistrat! Ceci est grave, très grave. J’ai offensé l’autorité dans votre personne, moi, agent de l’autorité! Si l’un de mes subordonnés avait fait ce que j’ai fait, je l’aurais déclaré indigne du service, et chassé. Monsieur le maire, encore un mot. J’ai souvent été sévère dans ma vie. Pour les autres. C’était juste. Je faisais bien. Maintenant, si je n’étais pas sévère pour moi, tout ce que j’ai fait de juste deviendrait injuste. Est-ce que je dois m’épargner plus que les autres? Non. Quoi! Je n’aurais été bon qu’à châtier autrui, et pas moi! Je serais un misérable alors! Ceux qui me traiteraient de gueux auraient raison! Monsieur le maire, je ne souhaite pas que vous me traitiez avec bonté, votre bonté m’a fait faire assez de mauvais sang quand elle était pour les autres. Je n’en veux pas pour moi. La bonté qui consiste à donner raison à la fille publique contre le bourgeois, à l’agent de police contre le maire, à celui qui est en bas contre celui qui est en haut, c’est ce que j’appelle de la mauvaise bonté. C’est avec cette bonté-là que la société se désorganise. Mon Dieu! C’est très facile d’être bon, ce qui est difficile c’est d’être juste. Si vous aviez été ce que je croyais, je n’aurais pas été bon pour vous, moi! Monsieur le maire, je dois me traiter comme je traiterais tout autre. Quand je réprimais des malfaiteurs, quand je sévissais sur des gredins, je me suis souvent dit à moi-même: toi, si tu bronches, si jamais je te prends en faute, tu vas dérouiller! J’ai bronché, je suis fautif, tant pis! Renvoyez-moi! J’ai des bras, je travaillerai la terre, cela m’est égal. Monsieur le maire, le bien du service veut un exemple. Je demande clairement la destitution de l’inspecteur Javert.’

Tout cela était prononcé d’une manière humble, désespéré et convaincue qui donnait une grandeur bizarre à cet étrange honnête homme.

–‘Nous verrons’, fit M. Madeleine.

Et il lui tendit la main.

Javert recula; il dit sur un ton farouche:

–‘Pardon, monsieur le maire, mais c’est impossible. Un maire ne donne pas la main à un mouchard.’

Puis il salua profondément, et se dirigea vers la porte.

Là il se retourna, et, les yeux toujours baissés:

–‘Monsieur le maire, dit-il, je continuerai le service jusqu’à ce que je sois remplacé.’

Il sortit. M. Madeleine resta rêveur, écoutant ce pas ferme et assuré qui s’éloignait sur le pavé du corridor.

Livre septième: L'affaire Champmathieu.

CHAPITRE I: LA SŒUR SIMPLICE.

Les incidents qu'on va lire n'ont pas tous été connus à Montreuil-sur-mer, mais le peu qui en a percé a laissé dans cette ville un tel souvenir que ce serait une grave lacune si je ne le racontais pas dans leurs moindres détails.

Dans ces détails, le lecteur rencontrera deux ou trois circonstances invraisemblables que je maintiens par respect pour la vérité.

Dans l'après-midi qui suivit la visite de Javert, M. Madeleine alla voir Fantine comme d'habitude.

Avant de pénétrer dans la chambre de Fantine, il fit demander la sœur Simplice. Les deux religieuses qui faisaient le service de l'infirmerie, dames lazaristes comme toutes les sœurs de charité, s'appelaient sœur Perpétue et sœur Simplice.

La sœur Perpétue était la première villageoise venue, grossièrement sœur de charité, entrée chez Dieu comme on entre au service d'un employeur quelconque. Elle était religieuse comme on est cuisinière. Ce type n'est pas rare. Les ordres monastiques acceptent volontiers ces lourdes poteries paysannes, aisément façonnées en capucins ou en ursulines. Ces rusticités s'utilisent pour les grosses besognes de la dévotion. La transition d'un bouvier à un carme n'a rien de difficile; l'un devient l'autre sans grand travail; le fond commun d'ignorance du village et du cloître est une préparation toute faite, et met tout de suite le campagnard au même niveau que le moine. Une blouse de paysan un peu plus large est l'habit qui fait le moine. Sœur Perpétue était une grosse religieuse, de Marines, près de Pontoise, parlant le patois, psalmodiant, bougonnant, sucrant la tisane selon le bigotisme ou l'hypocrisie du grabataire, brusquant les malades, bourrue avec les mourants, leur jetant presque Dieu au visage, lapidant l'agonie avec des prières coléreuses, hardie, honnête et rougeaude.

Sœur Simplice était blanche, d'une blancheur de cire. Près de sœur Perpétue, c'était le cierge à côté de la chandelle. Vincent de Paul a divinement fixé la figure de la sœur de charité dans ces admirables paroles où il mêle tant de liberté à tant de servitude: 'Elles n'auront pour monastère que la maison des malades, pour cellule qu'une chambre de louage, pour chapelle que l'église de leur paroisse, pour cloître que les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture que l'obéissance, pour grille que la crainte de Dieu, pour voile que la modestie.' Cet idéal était vivant dans sœur Simplice. Personne n'eût pu lui donner un âge; elle n'avait jamais été jeune et semblait ne devoir jamais être vieille. C'était une personne, je n'ose dire une femme, calme, austère, de bonne compagnie, froide, et qui n'avait jamais menti. Elle était si douce qu'elle paraissait fragile mais elle était plus solide que le granit. Elle touchait aux malheureux avec de charmants doigts fins et purs. Il y avait, pour ainsi dire, du silence dans sa parole; elle disait juste le nécessaire, et elle avait un son de voix qui eût tout à la fois édifié un confessionnal et enchanté un salon. Cette délicatesse s'accommodait de la robe de bure, trouvant à ce rude contact un rappel continuel du ciel et de Dieu. Insistons sur un détail. N'avoir jamais menti, n'avoir jamais dit, pour un intérêt quelconque, même indifféremment, une chose qui ne fût la vérité, la sainte vérité, c'était le trait distinctif de la sœur Simplice; c'était l'accent de sa vertu. Elle était presque célèbre dans la congrégation pour cette véracité imperturbable. L'abbé Sicarda parle de la sœur Simplice dans une lettre au sourd-muet Massieu. Si sincères, si loyaux et si purs que nous soyons, nous avons tous sur notre candeur au moins la fêlure du petit mensonge innocent. Elle, point. Petit mensonge, mensonge innocent, est-ce que cela existe? Mentir, c'est le mal absolu. Mentir un peu est impossible; celui qui ment ment entièrement; mentir, c'est le visage grimaçant du démon. Voilà ce qu'elle pensait. Et comme elle pensait, elle pratiquait. Il en résultait cette blancheur qui couvrait de son rayonnement ses lèvres et ses yeux. Son

sourire était blanc, son regard était blanc. Il n'y avait pas une toile d'araignée, pas un grain de poussière à la vitre de cette conscience. En entrant dans l'obédience de saint Vincent de Paul, elle avait pris le nom de Simplice par choix spécial. Simplice de Sicile, on le sait, est cette sainte qui aima mieux se laisser arracher les deux seins plutôt que de répondre qu'elle était née à Ségeste, mensonge qui l'aurait sauvée. Cette patronne convenait à cette âme.

La sœur Simplice, en entrant dans l'ordre, avait deux défauts dont elle s'était peu à peu corrigée; elle avait eu le goût des friandises et avait aimé recevoir des lettres. Elle lisait toujours un livre de prières en latin imprimé en gros caractères. Elle ne comprenait pas le latin, mais elle comprenait le livre.

La pieuse fille avait pris Fantine en affection, y sentant probablement de la vertu latente, et s'était appliquée à s'en occuper consciencieusement.

M. Madeleine emmena à part la sœur Simplice et lui recommanda Fantine avec un accent singulier dont la sœur se souvint plus tard.

En quittant la sœur, il s'approcha de Fantine.

Fantine attendait chaque jour l'apparition de M. Madeleine comme on attend un rayon de soleil qui apporte la joie. Elle disait aux sœurs: 'Je ne vis que lorsque monsieur le maire est là.'

Elle avait ce jour-là beaucoup de fièvre. Dès qu'elle vit M. Madeleine, elle lui demanda:

–'Et Cosette?'

Il répondit en souriant:

–'Bientôt.'

M. Madeleine fut avec Fantine comme à l'ordinaire. Seulement, il resta une heure au lieu d'une demi-heure, pour le plus grand plaisir de Fantine. Il fît mille recommandations à tout le monde pour que rien ne manquât à la malade. On remarqua qu'il y eut un moment où son visage devint très sombre. Mais cela s'expliqua quand on sut que le médecin avait murmuré à son oreille: 'son état se détériore rapidement.'

Puis il rentra à la mairie, et l'agent de service le vit examiner avec attention une carte routière qui était suspendue dans son bureau. Il écrivit quelques chiffres au crayon sur un papier.

CHAPITRE II: LA PERSPICACITÉ DE MAÎTRE SCAUFFLAIRE.

De la mairie il se rendit au bout de la ville chez un Flamand, maître Scaufflaër, francisé en Scaufflaire, qui louait des chevaux et des 'cabriolets à volonté'.

Pour aller chez ce Scaufflaire, le plus court était de prendre une rue peu fréquentée où était le presbytère de la paroisse que M. Madeleine habitait. Le curé était, disait-on, un homme digne et respectable, et de bon conseil. À l'instant où M. Madeleine arriva devant le presbytère, il n'y avait dans la rue qu'un passant, et ce passant remarqua ceci: M. le maire, après avoir dépassé la maison curiale, s'arrêta, demeura immobile, puis revint sur ses pas et rebroussa chemin jusqu'à la porte du presbytère qui était en fer forgé. Il posa sa main sur le heurtoir et le souleva; puis il s'arrêta de nouveau, pensa pendant quelques secondes, le reposa doucement et reprit son chemin avec une sorte de hâte qu'il n'avait pas auparavant.

M. Madeleine trouva maître Scaufflaire chez lui occupé à réparer un harnais.

–'Maître Scaufflaire', demanda-t-il, 'avez-vous un bon cheval?'

–'Monsieur le maire', dit le Flamand, 'tous mes chevaux sont bons.' Qu'entendez-vous par un bon cheval?

–'J'entends un cheval qui puisse faire vingt lieues en un jour.'

–'Diable!', fit le Flamand, 'vingt lieues!'

– 'Oui.'

–'Attelé à un cabriolet?'

–‘Oui.’

–‘Et combien de temps se reposera-t-il après la course?’

–‘Il faut qu’il puisse, au besoin, repartir le lendemain.’

–‘Pour refaire le même trajet?’

–‘Oui.’

–‘Diable, diable! Et c’est vraiment vingt lieues?’

M. Madeleine tira de sa poche le papier où il avait crayonné des chiffres. Il les montra au Flamand. C’étaient les chiffres 5, 6, 8½.

–‘Vous voyez’, dit-il. ‘Total, dix-neuf et demi, autant dire vingt lieues.’

–‘Monsieur le maire’, reprit le Flamand, ‘j’ai votre affaire. Mon petit cheval blanc. Vous avez dû le voir passer quelquefois. C’est une petite bête du bas Boulonnais. C’est plein de feu. On a voulu d’abord en faire un cheval de selle mais il ruait et flanquait tout le monde par terre. On le croyait vicieux, on ne savait qu’en faire. Je l’ai acheté. Je l’ai attelé à un cabriolet. Monsieur, c’est cela qu’il voulait; il est doux comme une fille et file comme le vent.’

–‘Est-ce qu’il pourra faire cette course?’

–‘Vos vingt lieues. Toujours au grand trot, et en moins de huit heures. Mais voici à quelles conditions.’

–‘Dites.’

–‘Premièrement, vous le ferez souffler une heure à la moitié du chemin; il mangera, et on sera là pendant qu’il mangera pour empêcher le garçon de l’auberge de lui voler son avoine; car j’ai remarqué que dans les auberges l’avoine est plus souvent bue par les garçons d’écurie que mangée par les chevaux.’

–‘On sera là.’

–‘Deuxièmement... Est-ce pour monsieur le maire le cabriolet?’

–‘Oui.’

–‘Monsieur le maire sait conduire?’

–‘Oui.’

–‘Eh bien, monsieur le maire voyagera seul et sans bagage afin de ne pas charger le cheval.’

–‘D’accord.’

–‘Mais monsieur le maire, n’ayant personne avec lui, sera obligé de prendre la peine de surveiller lui-même l’avoine.’

–‘C’est entendu.’

–‘Il me faudra trente francs par jour. Les jours de repos seront payés. La nourriture de la bête sera à la charge de monsieur le maire.’

M. Madeleine tira trois napoléons de sa bourse et les mit sur la table.

–‘Voilà deux jours d’avance.’

–‘Quatrièmement, pour une course pareille un cabriolet serait trop lourd et fatiguerait le cheval. Il faudrait que monsieur le maire voyage dans un petit tilbury que j’ai.’

–‘J’y consens.’

–‘C’est léger, mais c’est découvert.’

–‘Cela m’est égal.’

–‘Monsieur le maire a-t-il réfléchi que nous sommes en hiver?’

M. Madeleine ne répondit pas. Le Flamand reprit:

–‘Qu’il fait très froid?’

M. Madeleine garda le silence. Maître Scaufflaire continua:

–‘Qu’il pourrait pleuvoir?’

M. Madeleine leva la tête et dit:

–‘Le tilbury et le cheval seront devant ma porte demain à quatre heures et demie du matin.’

–‘C’est entendu, monsieur le maire, répondit Scaufflaire, puis, grattant avec l’ongle de son pouce une tache qui était dans le bois de la table, il reprit de cet air insouciant que les Flamands savent si bien mêler à leur finesse:

–‘Mais voilà que j’y songe à présent, monsieur le maire ne me dit pas où il va. Où est-ce que va monsieur le maire?’

Il ne songeait pas à autre chose depuis le commencement de la conversation, mais il ne savait pourquoi il n’avait pas osé faire cette question.

–‘Votre cheval a-t-il de bonnes jambes de devant?’, demanda M. Madeleine.

–‘Oui, monsieur le maire. Vous le soutiendrez un peu dans les descentes. Y a-t-il beaucoup de descentes d’ici où vous allez?’

–‘N’oubliez pas d’être à ma porte à quatre heures et demie du matin, très précises’, répondit M. Madeleine; et il sortit.

Le Flamand resta ‘tout bête’.

Monsieur le maire était sorti depuis deux ou trois minutes, lorsque la porte se rouvrit; c’était M. le maire. Il avait toujours le même air impassible et préoccupé.

–‘Monsieur Scaufflaire’, dit-il, ‘à quelle somme estimez-vous le cheval et le tilbury que vous me louerez?’

–‘Est-ce que monsieur le maire veut me les acheter?’

–‘Non, mais je veux faire un dépôt de garantie. À mon retour vous me rendrez la somme. À combien estimez-vous cabriolet et cheval?’

–‘À cinq cents francs, monsieur le maire.’

–‘Les voici.’

M. Madeleine posa un billet de banque sur la table, puis sortit et, cette fois, ne rentra plus.

Le Flamand appela sa femme pour lui raconter la chose. Où diable monsieur le maire peut-il aller? Ils tinrent conseil. ‘Il va à Paris’, dit la femme. ‘Je ne crois pas’, déclara le mari. M. Madeleine avait oublié sur la cheminée le papier où il avait écrit des chiffres. Le Flamand le prit et l’étudia. ‘Cinq, six, huit et demi. Cela doit indiquer des relais de poste.’ Il se tourna vers sa femme. ‘J’ai trouvé’. ‘Quoi?’ ‘Il y a cinq lieues d’ici à Hesdin, six de Hesdin à Saint-Pol, huit et demie de Saint-Pol à Arras. Il va à Arras.’

Pendant ce temps M. Madeleine était rentré chez lui.

Pour revenir de chez maître Scaufflaire, il avait pris le chemin le plus long, comme si la porte du presbytère avait été pour lui une tentation, et qu’il eût voulu l’éviter. Il était monté dans sa chambre et s’y était enfermé, ce qui n’avait rien d’étrange car il avait l’habitude de se coucher de bonne heure. Pourtant, la concierge de la fabrique, qui était en même temps l’unique servante de M. Madeleine, remarqua que sa lumière s’éteignit un peu plus tôt qu’à l’ordinaire; elle le dit au caissier en ajoutant:

–‘Est-ce que monsieur le maire est malade? Je l’ai trouvé un peu bizarre.’

Ce caissier habitait une chambre située précisément au-dessous de la chambre de M. Madeleine. Il ne fit pas attention aux paroles de la portière, se coucha et s’endormit. Vers minuit, il se réveilla brusquement; il avait entendu dans son sommeil un bruit au-dessus de sa tête. Il écouta. C’était un pas qui allait et venait, comme si l’on marchait dans la chambre du haut. Il écouta plus attentivement, et reconnut le pas de M. Madeleine. Cela lui parut étrange; habituellement il n’y avait aucun bruit dans la chambre de M. Madeleine avant qu’il ne se lève. Un moment après, le caissier entendit quelque chose qui ressemblait à une armoire qu’on ouvre et qu’on referme. Puis on dérangea un meuble, il y eut un silence, et le pas recommença. Le caissier se redressa, s’éveilla tout à fait, regarda à travers les vitres de sa chambre et aperçut, sur le mur d’en face, la réverbération rougeâtre d’une fenêtre éclairée. Ce ne pouvait être que la fenêtre de la chambre de M. Madeleine. La lumière tremblait comme si elle venait plus d’un feu de cheminée que d’un bec de gaz. L’ombre des bords de la fenêtre ne s’y dessinait pas, ce qui indiquait que la fenêtre était grande ouverte. Avec le froid qu’il faisait, la scène semblait bien singulière. Le caissier se rendormit. Une heure ou deux après, il se réveilla encore. Le même pas, lent et régulier, allait et venait toujours au-dessus de sa tête.

La réverbération se dessinait toujours sur le mur, mais elle était maintenant pâle et paisible comme le reflet d’une lampe à pétrole ou d’une bougie. La fenêtre était toujours ouverte.

Voici ce qui se passait dans la chambre de M. Madeleine.

CHAPITRE III: UNE TEMPÊTE SOUS UN CRÂNE.

Le lecteur a sans doute deviné que M. Madeleine n'est autre que Jean Valjean.

J'ai déjà regardé dans les profondeurs de cette conscience; le moment est venu d'aller encore plus loin. Je ne le fais pas sans émotion ni peur. Il n'existe rien de plus terrifiant que cette sorte de contemplation. L'œil de l'esprit ne peut trouver nulle part plus d'éblouissements ni plus de ténèbres que dans l'homme; il ne peut se fixer sur aucune chose qui soit plus redoutable, plus compliquée, plus mystérieuse et plus infinie. Il y a un spectacle plus grand que la mer, c'est le ciel; il y a un spectacle plus grand que le ciel, c'est l'intérieur de l'âme.

Faire le poème de la conscience humaine, ne fût-ce qu'à propos d'un seul homme, ne fût-ce qu'à propos du plus infime des hommes, ce serait fondre toutes les épopées dans une épopée supérieure et définitive. La conscience, c'est le chaos des chimères, des convoitises et des tentatives, la fournaise des rêves, l'antre des idées dont on a honte; c'est le pandémonium des sophismes, c'est le champ de bataille des passions. Il faut parfois transpercer la face livide d'un être humain qui réfléchit et regardez derrière, regardez dans cette âme, regardez dans cette obscurité. Il y a là, sous le silence extérieur, des combats de géants comme dans Homère, des mêlées de dragons, d'hydres et des nuées de fantômes comme dans Milton, des spirales visionnaires comme chez Dante. Chose sombre que cet infini que tout homme porte en soi et auquel il mesure avec désespoir les volontés de son cerveau et les actions de sa vie!

Dante rencontra un jour une sinistre porte devant laquelle il hésita. En voici une aussi devant nous, au seuil de laquelle nous hésitons. Entrons pourtant.

Je n'ai que peu de chose à ajouter à ce que le lecteur connaît déjà de ce qui était arrivé à Jean Valjean depuis l'aventure de Petit-Gervais. À partir de ce moment, on l'a vu, il fut un autre homme. Ce que l'évêque avait voulu faire de lui, il le réalisa. Ce fut plus qu'une transformation, ce fut une transfiguration.

Il réussit à disparaître, vendit l'argenterie de l'évêque, ne gardant que les flambeaux, comme souvenir, se glissa de ville en ville, traversa la France, vint à Montreuil-sur-mer, eut l'idée que nous connaissons, accomplit ce que je vous ai raconté, parvint à se faire insaisissable et inaccessible, et dès lors, établi dans cette ville, heureux de sentir sa conscience attristée par son passé et la première moitié de son existence démentie par la dernière, il vécut paisiblement, rassuré et espérant, n'ayant plus que deux pensées: cacher son nom, sanctifier sa vie. En échappant aux hommes, il revenait vers Dieu.

Ces deux pensées étaient si étroitement mêlées dans son esprit qu'elles n'en formaient qu'une seule; elles étaient toutes deux également absorbantes et impérieuses; elles dominaient ses moindres actions. D'ordinaire, elles étaient d'accord pour régler la conduite de sa vie; elles le tournaient vers l'ombre ; elles le faisaient bienveillant et simple; elles lui conseillaient les mêmes choses. Quelquefois, cependant, il y avait conflit entre elles. Dans ce cas-là, on s'en souvient, l'homme que tout le pays de Montreuil-sur-mer appelait M. Madeleine n'hésitait pas à sacrifier la première à la seconde, sa sécurité à sa vertu. Ainsi, en dépit de toute réserve et de toute prudence, il avait gardé les chandeliers de l'évêque, porté son deuil, appelé et interrogé tous les petits savoyards qui passaient, pris des renseignements sur les familles de Faverolles, et sauvé la vie au vieux Fauchelevent, malgré les inquiétantes insinuations de Javert. Il semblait, nous l'avons déjà remarqué, qu'il pensât, à l'exemple de tous ceux qui ont été sages, saints et justes, que son premier devoir n'était pas envers lui.

Toutefois, il faut le dire, jamais rien de pareil ne s'était encore présenté. Jamais les deux idées qui gouvernaient le malheureux homme dont je raconte les souffrances n'avaient engagé une lutte si sérieuse. Il le comprit confusément, mais profondément, dès les premières paroles que prononça Javert, en entrant dans son bureau. Au moment où fut

si étrangement articulé ce nom qu'il avait enseveli sous tant d'épaisseurs, il fut saisi de stupeur et comme enivré par la sinistre bizarrerie de sa destinée, et, à travers cette stupeur, il eut ce tressaillement qui précède les grandes secousses; il se courba comme un chêne à l'approche d'un orage, comme un soldat à l'approche d'un assaut. Il sentit venir sur sa tête des ombres pleines de foudres et d'éclairs. Tout en écoutant parler Javert, il eut une première pensée d'aller, de courir, de se dénoncer, de tirer ce Champmathieu de prison et de s'y mettre; cela fut douloureux et poignant comme une incision dans la chair vive, puis cela passa, et il se dit: 'Voyons! Voyons!' Il réprima ce premier mouvement généreux et recula devant l'héroïsme.

Sans doute, il serait beau qu'après les saintes paroles de l'évêque, après tant d'années de repentir et d'abnégation, au milieu d'une pénitence admirablement commencée, cet homme, même en présence d'une si terrible conjoncture, n'eût pas bronché un instant et eût continué de marcher du même pas vers ce précipice ouvert au fond duquel était le ciel; cela serait beau, mais cela ne fut pas ainsi. Il faut bien que je rende compte des choses qui s'accomplissaient dans cette âme en ne décrivant que ce qui y était. Ce qui l'emporta tout d'abord, ce fut l'instinct de conservation; il rallia en hâte ses idées, étouffa ses émotions, considéra la présence de Javert, ce grand péril, ajourna toute résolution avec la fermeté de l'épouvante, s'étourdit sur ce qu'il y avait à faire, et reprit son calme comme un lutteur ramasse son bouclier.

Le reste de la journée, il fut dans cet état, un tourbillon au dedans, une tranquillité profonde au dehors; il ne prit que ce qu'on pourrait appeler 'des mesures conservatoires'. Tout était encore confus et se heurtait dans son esprit; le trouble y était tel qu'il ne voyait distinctement la forme d'aucune idée; lui-même n'aurait pu rien dire de lui-même, si ce n'est qu'il venait de recevoir un grand coup. Il se rendit comme d'habitude près du lit de douleur de Fantine et prolongea sa visite, par un instinct de bonté, se disant qu'il fallait agir ainsi et la bien recommander aux sœurs pour le cas où il arriverait qu'il eût à s'absenter. Il sentit vaguement qu'il faudrait peut-être aller à Arras, et, sans être le moins du monde décidé à faire ce voyage, il se dit qu'à l'abri de tout soupçon comme il l'était, il n'y avait pas d'inconvénient à être témoin de ce qui se passerait. Il retint alors le tilbury de Scaufflaire afin d'être préparé à tout événement.

Il dîna avec assez d'appétit.

Rentré dans sa chambre il se recueillit.

Il examina la situation et la trouva inouïe, tellement inouïe qu'au milieu de ses songes, du fait de je ne sais quelle réaction anxieuse, il se leva de sa chaise et ferma sa porte à clé. Il craignait qu'il n'entrât encore quelque chose. Il se barricadait contre le possible.

Un moment après, il souffla la bougie. Elle le gênait. Il lui semblait qu'on pouvait le voir. Qui, on?

Hélas! Ce qu'il voulait mettre à la porte était entré; ce qu'il voulait aveugler, le regardait. Sa conscience était là, sa conscience, c'est-à-dire Dieu.

Pourtant, dans le premier moment, il eut un sentiment de sûreté et de solitude; le verrou tiré, il se crut imprenable; la chandelle éteinte, il se sentit invisible. Alors, il prit possession de lui-même; il posa ses coudes sur la table, appuya la tête sur sa main, et se mit à songer dans les ténèbres.

–'Où en suis-je? Est-ce que je ne rêve pas? Que m'a-t-on dit? Est-il bien vrai que j'aie vu ce Javert et qu'il m'ait parlé ainsi? Qui est ce Champmathieu? Il me ressemble donc? Est-ce possible? Quand je pense qu'hier j'étais si tranquille et si loin de me douter de tout cela! Qu'est-ce que je faisais donc hier à pareille heure? Qu'y a-t-il de dangereux dans cet incident? Comment se dénouera-t-il? Que faire?

Voilà dans quelle tourmente il était. Son cerveau avait perdu la force de retenir ses idées, elles passaient comme des ondes, et il prenait son front dans ses deux mains pour les arrêter.

De ce tumulte qui bouleversait sa volonté et sa raison, et dont il cherchait à tirer une évidence et une résolution, rien ne se dégageait si ce n'est une angoisse irrépressible.

Sa tête était brûlante. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit toute grande. Il n'y avait pas d'étoiles dans le ciel. Il revint s'asseoir près de la table.

La première heure s'écoula ainsi.

Peu à peu cependant des linéaments vagues commencèrent à se former et à se fixer dans sa méditation, et il put entrevoir avec la précision de la réalité, non l'ensemble de la situation, mais quelques détails.

Il commença par reconnaître que, si extraordinaire et si critique que fût cette situation, il en était tout à fait le maître.

Sa stupeur ne fit que s'accroître.

Indépendamment du but sévère et religieux qu'impliquaient ses actions, tout ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour n'était autre chose qu'un trou qu'il creusait pour y enfouir son nom. Ce qu'il avait toujours le plus redouté, dans ses heures de repli sur lui-même, dans ses nuits d'insomnie, c'était d'entendre prononcer ce nom; il se disait que ce serait la fin de tout, que le jour où ce nom reparaîtrait, il ferait évanouir sa nouvelle vie autour de lui et sa nouvelle âme à l'intérieur de lui. Il frémissait à la seule pensée que c'était possible. Certes, si quelqu'un lui avait dit en ces moments-là qu'une heure viendrait où ce nom retentirait à son oreille, où ce hideux mot, Jean Valjean, sortirait tout à coup de la nuit et se dresserait devant lui, où cette lumière formidable faite pour dissiper le mystère dont il s'enveloppait resplendirait subitement sur sa tête et que ce nom ne le menacerait pas, que cette lumière ne produirait qu'une obscurité plus épaisse, que ce voile déchiré accroîtrait le mystère, que ce tremblement de terre consoliderait son édifice, que ce prodigieux incident n'aurait d'autre résultat que de rendre son existence à la fois plus claire et plus impénétrable, et que, de sa confrontation avec le fantôme de Jean Valjean, le bon et digne bourgeois monsieur Madeleine sortirait plus honoré, plus paisible et plus respecté que jamais, il aurait alors hoché la tête et considéré ces paroles comme insensées. Eh bien, tout cela venait précisément d'arriver, tout cet entassement de choses improbables était un fait, et Dieu avait permis que ces choses folles devinssent des choses réelles!

Ses pensées continuaient à s'éclaircir. Il se rendait de plus en plus compte de sa position.

Il lui semblait qu'il venait de s'éveiller et qu'il se trouvait glissant sur une pente au milieu de la nuit, debout, frissonnant, reculant en vain, sur le bord extrême d'un abîme. Il entrevoyait distinctement, dans l'ombre, un inconnu, un étranger que la destinée poussait dans le gouffre à sa place. Il fallait, pour que le gouffre se refermât, que quelqu'un y tombât, lui ou l'autre. Il n'avait qu'à laisser faire.

La clarté devint complète et il s'avoua ceci: que sa place était libre au bagne, qu'il avait beau faire, qu'elle l'y attendait toujours, que le vol de Petit-Gervais l'y ramenait, que cette place vide l'attendrait et l'attirerait jusqu'à ce qu'il y fût, que cela était inévitable et fatal. Et puis il se dit: qu'en ce moment il avait un remplaçant, qu'il paraissait qu'un nommé Champmathieu avait cette mauvaise chance, et que, quant à lui, présent désormais au bagne en la personne de ce Champmathieu, présent dans la société sous le nom de M. Madeleine, il n'avait plus rien à redouter, pourvu qu'il n'empêchât pas les hommes de sceller sur la tête de ce Champmathieu cette pierre de l'infamie qui, comme la pierre du sépulcre, tombe une fois et ne se relève jamais.

Tout cela était si violent et si étrange qu'il se fit soudain en lui cette espèce de mouvement indescriptible qu'aucun homme n'éprouve plus de deux ou trois fois dans sa vie, sorte de convulsion de la conscience qui remue tout ce que le cœur a de douteux, qui se compose d'ironie, de joie et de désespoir, et qu'on pourrait appeler un éclat de rire intérieur.

Il ralluma brusquement sa bougie.

–'Eh bien quoi!', se dit-il, 'de quoi est-ce que j'ai peur? Qu'est-ce que j'ai à me préoccuper comme cela? Me voilà sauvé. Tout est fini. Je n'avais plus qu'une porte entr'ouverte par laquelle mon passé pouvait faire irruption dans ma vie; cette porte, la voilà murée à jamais! Ce Javert qui me traque depuis si longtemps, ce redoutable instinct qui semblait m'avoir deviné et qui me suivait partout, cet affreux chien de chasse toujours

en arrêt sur moi, le voilà dérouté, occupé ailleurs, absolument dépisté! Il est satisfait désormais, il me laissera tranquille, il tient son Jean Valjean! Qui sait même, il est probable qu'il voudra quitter la ville! Et tout cela s'est fait sans moi! Qu'est-ce qu'il y a de malheureux dans ceci? Des gens qui me verraient croiraient qu'il m'est arrivé une catastrophe! Après tout, si quelqu'un d'autre est dans le malheur, ce n'est pas de ma faute. C'est la providence qui a tout fait. C'est qu'elle veut cela apparemment! Ai-je le droit de déranger ce qu'elle arrange? Qu'est-ce que je demande à présent? De quoi est-ce que je vais me mêler? Cela ne me regarde pas. Comment? Je ne suis pas content? Mais qu'est-ce qu'il me faut donc? Le but auquel j'aspire depuis tant d'années, le songe de mes nuits, l'objet de mes prières, la sécurité, je l'atteins! C'est Dieu qui le veut. Je n'ai rien à faire contre la volonté de Dieu. Et pourquoi Dieu le veut-il? Pour que je continue ce que j'ai commencé, pour que je fasse le bien, pour que je sois un jour un grand et encourageant exemple, pour qu'il soit dit qu'il y a eu enfin un peu de bonheur attaché à cette pénitence que j'ai subie et à cette vertu où je suis revenu! Vraiment, je ne comprends pas pourquoi j'ai eu peur tout à l'heure d'entrer chez ce brave curé et de tout lui raconter comme à un confesseur, de lui demander conseil, c'est évidemment ce qu'il m'aurait dit. C'est décidé, laissons aller les choses, laissons faire le bon Dieu!'

Il se parlait ainsi dans les profondeurs de sa conscience, penché sur ce qu'on pourrait appeler son propre abîme. Il se leva de sa chaise, et se mit à marcher dans la chambre. 'Allons', dit-il, 'n'y pensons plus. Voilà une résolution prise!' Mais il ne sentit aucune joie, au contraire.

On n'empêche pas plus la pensée de revenir à une idée que la mer de revenir sur le rivage. Pour le matelot, cela s'appelle la marée, pour le coupable, les remords. Dieu soulève l'âme comme l'océan.

Au bout de quelques instants, il eut beau faire, il reprit ce sombre dialogue dans lequel c'était lui qui parlait et lui qui écoutait, disant ce qu'il aurait voulu taire, écoutant ce qu'il n'aurait pas voulu entendre, cédant à cette puissance mystérieuse qui lui disait 'pense' comme elle dit, il y a deux mille ans, à un autre condamné, marche!

Il est certain qu'on se parle à soi-même, il n'est pas un être pensant qui ne l'ait éprouvé. On peut dire même que le verbe n'est jamais un plus magnifique mystère que lorsqu'il va, dans l'intérieur d'un homme, de la pensée à la conscience et qu'il retourne de la conscience à la pensée. C'est dans ce sens seulement qu'il faut entendre les mots souvent employés dans ce chapitre, il dit, il s'écria. On se dit, on se parle, on s'écrie en soi-même, sans que le silence extérieur soit rompu. Il y a un grand tumulte; tout parle en nous, excepté la bouche. Les réalités de l'âme, pour n'être point visibles et palpables, n'en sont pas moins des réalités.

Il se demanda donc où il en était. Il s'interrogea sur cette 'résolution prise'. Il se confessa à lui-même que tout ce qu'il venait d'arranger dans son esprit était monstrueux, que 'laisser aller les choses, laisser faire le bon Dieu' c'était tout simplement horrible. Laisser s'accomplir cette méprise de la destinée et des hommes, ne pas l'empêcher, s'y prêter par son silence, ne rien faire enfin, c'était faire tout! C'était le dernier degré de l'indignité hypocrite! C'était un crime bas, lâche, sournois, abject, hideux!

Pour la première fois depuis huit ans, le malheureux homme venait de sentir la saveur amère d'une mauvaise pensée et d'une mauvaise action.

Il la recracha avec dégoût.

Il continua de se questionner. Il se demanda sévèrement ce qu'il avait entendu par 'mon but est atteint!' Il se déclara que sa vie avait un but en effet. Mais quel but? Cacher son nom? Tromper la police? Était-ce pour une chose si petite qu'il avait fait tout ce qu'il avait fait? Est-ce qu'il n'avait pas un autre but qui était plus grand, voire sublime? Sauver, non sa personne, mais son âme. Redevenir honnête et bon. Être un juste! Est-ce que ce n'était pas là surtout, là uniquement, ce qu'il avait toujours voulu, ce que l'évêque lui avait ordonné? Fermer la porte à son passé? Mais il ne la fermait pas, grand Dieu! Il la rouvrait en faisant une action infâme! Il redevenait un voleur, et le plus odieux des voleurs! Il volait à un autre son existence, sa vie, sa paix, sa place au soleil! Il devenait un assassin! Il tuait, il

tuait moralement un misérable homme, il lui infligeait cette affreuse mort vivante, cette mort à ciel ouvert, qu'on appelle le bagne! Au contraire, se livrer, sauver cet homme frappé d'une si lugubre erreur, reprendre son nom, redevenir par devoir le forçat Jean Valjean, c'était là vraiment achever sa résurrection, et fermer à jamais l'enfer d'où il sortait! Y retomber en apparence, c'était en sortir en réalité! Il fallait faire cela ! Il n'avait rien fait s'il ne faisait pas cela! Toute sa vie était inutile, toute sa pénitence était perdue, et il n'y avait plus qu'à dire: à quoi bon? Il sentait que l'évêque était là, que l'évêque était d'autant plus présent qu'il était mort, que l'évêque le regardait fixement, que désormais le maire Madeleine avec toutes ses vertus lui serait abominable, et que le galérien Jean Valjean serait admirable et pur devant lui. Que les hommes voyaient son masque, mais que l'évêque voyait sa face. Que les hommes voyaient sa vie, mais que l'évêque voyait sa conscience. Il fallait donc aller à Arras, délivrer le faux Jean Valjean, dénoncer le véritable! Hélas, c'était là le plus grand des sacrifices, la plus poignante des victoires, le dernier pas à franchir; mais il le fallait. Douloureuse destinée! Il n'entrerait dans la sainteté aux yeux de Dieu que s'il entrait dans l'infamie aux yeux des hommes!

–'Eh bien', dit-il, 'prenons ce parti! Faisons notre devoir! Sauvons cet homme!'

Il prononça ces paroles à haute voix, sans s'apercevoir qu'il parlait tout haut.

Il prit ses livres, les vérifia et les mit en ordre. Il jeta au feu une liasse de créances qu'il avait sur de petits commerçants gênés. Il écrivit une lettre qu'il cacheta et sur l'enveloppe de laquelle on aurait pu lire, s'il y avait eu quelqu'un dans sa chambre à cet instant: À Monsieur Laffitte, banquier, rue d'Artois, à Paris.

Il tira d'un secrétaire un portefeuille qui contenait quelques billets de banque et le passeport dont il s'était servi cette même année pour aller aux élections.

Qui l'eût vu pendant qu'il accomplissait ces divers actes auxquels se mêlait une méditation si grave, ne se fût pas douté de ce qui se passait en lui. Seulement, par moments, ses lèvres remuaient; à d'autres moments, il relevait la tête et fixait son regard sur un point quelconque de la muraille, comme s'il y avait précisément quelque chose qu'il voulait éclaircir ou interroger.

La lettre à M. Laffitte terminée, il la mit dans sa poche ainsi que le portefeuille, et recommença à marcher.

Ses pensées n'avaient pas dévié. Il continuait de voir clairement son devoir écrit en lettres lumineuses qui flamboyaient devant ses yeux et se déplaçaient avec son regard: Va, nomme-toi, dénonce-toi!

Il voyait aussi, et comme si elles se fussent mues devant lui avec des formes sensibles, les deux idées qui avaient été jusque-là la double règle de sa vie: cacher son nom, sanctifier son âme. Pour la première fois, elles lui apparaissaient absolument distinctes, et il voyait la différence qui les séparait. Il reconnaissait que l'une de ces idées était nécessairement bonne, tandis que l'autre pouvait devenir mauvaise; que celle-là était le dévouement et que celle-ci était la personnalité; que l'une disait 'mon prochain' et que l'autre disait 'moi'; que l'une venait de la lumière alors que l'autre venait de la nuit.

Elles se combattaient, il les voyait se combattre. À mesure qu'il pensait, elles avaient grandi devant l'œil de son esprit; elles avaient maintenant des statures colossales et il lui semblait qu'il voyait lutter au dedans de lui-même, dans cet infini dont je parlais tout à l'heure, au milieu des obscurités et des lueurs, une déesse et une géante.

Il était plein d'épouvante, mais il lui semblait que la bonne pensée l'emportait.

Il sentait qu'il touchait à l'autre moment décisif de sa conscience et de sa destinée, que l'évêque avait marqué la première phase de sa vie nouvelle et que ce Champmathieu en marquait la seconde. Après la grande crise, la grande épreuve.

La fièvre, un instant apaisée, lui revenait peu à peu. Mille pensées le traversaient, mais elles continuaient à le conforter dans sa résolution.

Un moment il s'était dit qu'il prenait peut-être la chose d'une manière trop excessive, qu'après tout ce Champmathieu n'était pas intéressant, qu'en somme il avait volé.

Il se répondit: 'Si cet homme a en effet volé quelques pommes, c'est un mois de prison. Il y a loin de là aux galères. Et qui sait même? A-t-il volé? Est-ce prouvé? Le nom de Jean Valjean l'accable et semble dispenser de preuves. Les procureurs du roi n'agissent-ils pas habituellement ainsi? On le croit voleur, parce qu'on le sait forçat.'

Il pensa que lorsqu'il se serait dénoncé on considérerait, peut-être, l'héroïsme de son action, sa vie honnête depuis sept ans, ce qu'il avait fait pour le pays, et qu'on le gracierait.

Mais cette supposition s'évanouit bien vite, et il sourit amèrement en songeant que le vol des quarante sous à Petit-Gervais le rendait récidiviste, que cette affaire reparaîtrait certainement et, aux termes précis de la loi, le condamnerait aux travaux forcés à perpétuité.

Il se détourna de toute illusion, se détacha de plus en plus de la terre et chercha la consolation et la force ailleurs. Il se dit qu'il fallait faire son devoir, que peut-être même ne serait-il pas plus malheureux après avoir fait son devoir qu'après l'avoir évité, que s'il laissait faire, s'il restait à Montreuil-sur-mer, sa considération, sa bonne renommée, ses bonnes œuvres, la déférence, la vénération, sa charité, sa richesse, sa popularité, sa vertu, seraient assaisonnées d'un crime. Quel goût auraient toutes ces choses saintes liées à cette chose hideuse? En revanche, s'il accomplissait son sacrifice, au bagne, au poteau, au carcan, au bonnet vert, au travail sans relâche, à la honte sans pitié, il se mêlerait une idée céleste!

Enfin, il se dit que cela était nécessaire, que sa destinée était ainsi faite, qu'il n'était pas maître de déranger les arrangements d'en haut, que dans tous les cas il fallait choisir: ou la vertu au dehors et l'abomination au dedans, ou la sainteté au dedans et l'infamie au dehors.

À remuer tant d'idées lugubres, son courage ne défaillait pas, mais son cerveau se fatiguait. Il commençait à penser malgré lui à d'autres choses, à des choses indifférentes. Ses artères battaient violemment dans ses tempes. Il allait et venait toujours. L'horloge de l'église sonna minuit, puis ce fut au tour de celle de la mairie. Il compta les douze coups aux deux horloges, et il compara le son des deux cloches. Il se rappela à cette occasion que quelques jours auparavant il avait vu, chez un marchand de ferrailles, une vieille cloche à vendre sur laquelle ce nom était écrit: Antoine Albin de Romainville.

Il avait froid. Il alluma un peu de feu. Il ne songea pas à fermer la fenêtre.

Il retomba vite dans ses rêveries. Il lui fallait faire un assez grand effort pour se rappeler à quoi il songeait avant minuit. Il y parvint enfin.

–'Ah, oui!', se dit-il, 'J'avais pris la résolution de me dénoncer.'

Et puis tout à coup il pensa à la Fantine.

–'Tiens', dit-il, 'et cette pauvre femme!'

Ici un nouveau problème apparut.

Fantine, entrant brusquement dans sa rêverie, y fut comme un rayon d'une lumière inattendue. Il lui sembla que tout changeait d'aspect autour de lui, il s'écria:

–'Jusqu'ici je n'ai pris en considération qu'une seule personne: moi. Suis-je donc à ce point égoïste? Je devrais songer beaucoup plus aux autres. La première sainteté est de penser à autrui. Voyons, examinons. Moi excepté, moi effacé, moi oublié, quelles seraient les conséquences? Si je me dénonce, on me prendra. On relâchera ce Champmathieu, on me remettra au bagne, c'est bien. Et ici? Ah! Ici, il y a un pays, une ville, des fabriques, une industrie, des ouvriers, des hommes, des femmes, des grands-pères, des enfants, des pauvres gens! J'ai créé tout ceci, je fais vivre tout cela; partout où il y a une cheminée qui fume, c'est moi qui ai mis le tison dans le feu et la viande dans la marmite; je suis à l'origine de l'aisance, de la prospérité, du crédit; avant moi il n'y avait rien; j'ai relevé, vivifié, animé, fécondé, stimulé, enrichi tout le pays; sans moi, tout disparaîtra. Que deviendra cette femme qui a tant souffert, qui a tant de mérites dans sa chute, dont j'ai causé sans le vouloir tout le malheur? Et cet enfant que je voulais aller chercher, que j'ai promis à la mère? Est-ce que je ne dois pas aussi quelque chose à cette femme, en réparation du mal que je lui ai fait? Si je disparais, si la mère meurt, l'enfant sombrera dans l'indigence. Voilà ce qui se passera, si je me dénonce. Et si je ne me dénonce pas?'

Après s'être posé cette question, il s'arrêta; il eut comme un moment d'hésitation et de tremblement; mais ce moment dura peu, et il se répondit avec calme:

–'Eh bien, cet homme sera envoyé aux galères, c'est vrai, mais, que diable, il a volé! J'ai beau me dire qu'il n'a pas volé, il a volé! Moi, je resterai ici, je continuerai mon œuvre. Dans dix ans j'aurai gagné dix millions, je les répandrai sur le pays sans n'en rien garder. La prospérité de tous ira croissant, les industries s'éveilleront, les manufactures et les usines se multiplieront, les familles, cent familles, mille familles, seront heureuses. La contrée se peuplera; il naîtra des villages où il n'y avait que des fermes, il naîtra des fermes où il n'y avait rien; la misère disparaîtra, et avec la fin de la misère, la débauche, la prostitution, le vol, le meurtre, tous les vices, tous les crimes disparaîtront! Cette pauvre mère élèvera son enfant! Tout un pays sera riche et honnête. Il faudrait être fou de se dénoncer! Il faut faire attention, vraiment, et ne rien précipiter. On ne peut pas sauver d'une punition peut-être un peu exagérée, mais juste au fond, un voleur, et faire périr toute une région! Un voleur ne mérite pas qu'une pauvre femme meure à l'hôpital, ni que sa fille crève sur le pavé avant d'avoir connu celle qui lui a donnée la vie! Je ne peux pas sauver un coupable et sacrifier des innocents. Cette pauvre petite Cosette n'a que moi au monde. Dans quelles conditions vit-elle aujourd'hui? Les Thénardier ne sont-ils pas des geôliers qui la laissent dans le froid et l'affament? Quelles canailles que ces deux-là! Je ne dois pas manquer à mes devoirs envers les êtres les plus faibles; je ne dois pas me dénoncer! Même si dans cette histoire je peux me reprocher certaines choses et craindre pour le salut de mon âme, il faut que je les sauve tous: la vertu est la fille du dévouement qui doute.'

Il se leva et se remit à marcher. Cette fois il lui semblait qu'il était content.

On ne trouve des diamants que dans les ténèbres de la terre; on ne trouve les vérités que dans les profondeurs de la pensée. Il lui semblait qu'après être descendu dans ces profondeurs, après avoir longtemps tâtonné au plus noir de ces ténèbres, il venait enfin de trouver un de ces diamants, une de ces vérités, et qu'il la tenait dans sa main. Il s'éblouissait à la regarder.

–'Oui', pensa-t-il, 'c'est cela. Je suis dans le vrai. J'ai la solution. Il faut finir par s'en tenir à quelque chose. Ma décision est prise: laissons faire! Ne vacillons plus, ne reculons plus. Ceci est dans l'intérêt de tous, non dans le mien. Je suis Madeleine, je reste Madeleine. Malheur à celui qui est Jean Valjean! Ce n'est plus moi. Je ne connais pas cet homme, je ne sais plus qui il est; s'il se trouve que quelqu'un est Jean Valjean à cette heure, qu'il se débrouille seul! Cela ne me regarde plus. C'est un nom de fatalité qui flotte dans la nuit, s'il s'arrête et s'abat sur une tête, tant pis pour elle!'

Il se regarda dans le petit miroir qui était sur sa cheminée, et dit:

–'Tiens, cela m'a soulagé de prendre une résolution! Je suis tout autre à présent.'

Il fit encore quelques pas, puis il s'arrêta court:

–'Il ne faut hésiter devant aucune des conséquences de la résolution prise. Il y a encore des fils qui m'attachent à ce Jean Valjean. Il faut les casser! Il y a ici, dans cette chambre même, des objets qui m'accuseraient, des choses muettes qui seraient des témoins, c'est dit, il faut que tout cela disparaisse.'

Il fouilla dans sa poche, en tira sa bourse, l'ouvrit, et y prit une petite clef.

Il introduisit cette clef dans une serrure dont on voyait à peine le trou, perdu qu'il était dans les nuances les plus sombres du dessin qui couvrait le papier collé sur le mur. Une cachette s'ouvrit, une espèce de fausse armoire ménagée entre l'angle du mur et le manteau de la cheminée. Dans cette cachette, Il n'y avait que quelques guenilles, une blouse de toile bleue, un vieux pantalon, un vieux havresac, et un gros bâton ferré aux deux bouts. Ceux qui avaient vu Jean Valjean à l'époque où il traversait Digne, en octobre 1815, auraient aisément reconnu toutes les pièces de ce misérable accoutrement.

Il les avait conservées, comme il avait conservé les chandeliers d'argent, pour se rappeler d'où il venait. Seulement, il cachait ce qui venait du bagne et laissait voir les flambeaux qui venaient de l'évêque.

Il jeta un regard furtif vers la porte, comme s'il eût craint qu'elle ne s'ouvrît malgré le verrou qui la fermait; puis, d'un mouvement vif et brusque, sans même donner un coup

d'œil à ces choses qu'il avait si religieusement et si périlleusement gardées pendant tant d'années, il prit les haillons, le bâton, le havresac, et jeta le tout au feu.

Il referma la fausse armoire, et, redoublant de précautions, désormais inutiles puisqu'elle était vide, en cacha la porte derrière un gros meuble qu'il y poussa.

Au bout de quelques secondes, la chambre et le mur d'en face furent éclairés d'une grande réverbération rouge et tremblante. Tout brûlait. Le bâton crépitait en jetant des étincelles jusqu'au milieu de la chambre.

Le havresac, en se consumant avec les affreux chiffons qu'il contenait, avait révélé quelque chose qui brillait dans la cendre. En se penchant, on eût aisément reconnu une pièce d'argent. Sans doute la pièce de quarante sous volée au petit savoyard.

Lui, il ne regardait pas le feu; il marchait, allant et venant toujours du même pas.

Tout à coup, ses yeux tombèrent sur les deux flambeaux d'argent que la lumière faisait luire vaguement sur la cheminée.

–'Tiens, pensa-t-il, 'le malheur de Jean Valjean est encore là-dedans. Il faut les détruire également.'

Il prit les deux flambeaux.

Il y avait assez de chaleur pour qu'on pût les déformer promptement et en faire une sorte de lingot méconnaissable.

Il se pencha sur le foyer et s'y chauffa un instant. Il faisait bon. Il remua le brasier avec un des deux chandeliers. Une minute plus tard, ils étaient dans le feu.

À cet instant il lui sembla qu'il entendait une voix qui criait au dedans de lui:

–'Jean Valjean! Jean Valjean!'

Ses cheveux se dressèrent, il devint comme un homme qui écoute une chose terrible.

–'Oui, c'est ça, tue-le!', disait la voix. 'Continue ce que tu fais! Détruis ces flambeaux! Anéantis ce souvenir! Oublie l'évêque! Oublie tout! Perds ce Champmathieu! Va, c'est bien. Applaudis-toi! Oublie le vieillard qui ne sait ce qu'on lui veut, qui n'a rien fait peut-être, un innocent condamné par ton nom et qui finira ses jours dans l'abjection et l'horreur! Sois honnête homme, toi. Reste monsieur le maire, reste honorable et honoré, enrichis la ville, nourris les indigents, élève les orphelins, vis heureux, vertueux et admiré et, pendant ce temps-là, pendant que tu seras ici dans la joie et dans la lumière, il y aura quelqu'un qui aura ton uniforme rouge, qui portera ton nom dans l'ignominie et qui traînera ta chaîne au bagne! Oui, c'est bien mieux comme ça, misérable!'

La sueur lui coulait du front. Il regardait fixement les flambeaux. La voix continua:

–'Jean Valjean! Il y aura autour de toi beaucoup de voix qui feront beaucoup de bruit, qui parleront haut, qui te béniront, mais il y en aura une que personne n'entendra et qui te maudira dans les ténèbres. Eh bien, écoute, infâme, toutes ces bénédictions retomberont avant d'arriver au ciel, et il n'y aura que la malédiction qui montera jusqu'à Dieu!'

Cette voix, d'abord toute faible et qui s'était élevée du plus obscur de sa conscience, était devenue, par degrés, éclatante et formidable; il l'entendait maintenant à son oreille. Il lui semblait qu'elle était sortie de lui-même et qu'elle parlait à présent en dehors de lui. Il crut entendre les dernières paroles si distinctement qu'il regarda dans la chambre avec une sorte de terreur.

–'Y a-t-il quelqu'un?', demanda-t-il à haute voix, et tout égaré.

Puis il reprit avec un rire qui ressemblait au rire d'un idiot:

–'Que je suis bête! Je suis seul.'

Il y avait quelqu'un, mais celui qui y était n'était pas de ceux que l'œil humain peut voir.

Il posa les flambeaux sur la cheminée.

Alors, il reprit cette marche monotone et lugubre qui troublait dans ses rêves et réveillait en sursaut l'homme endormi au-dessous de lui.

Cette marche le soulageait et l'enivrait en même temps. Il semble que parfois dans les occasions suprêmes on bouge pour demander conseil à tout ce qu'on peut rencontrer en se déplaçant. Au bout de quelques instants il ne savait plus où il en était.

Il reculait maintenant avec une égale épouvante devant les deux résolutions qu'il avait prises tour à tour. Les deux idées qui le conseillaient lui paraissaient aussi funestes l'une que l'autre. Quel malheur! Quelle tragédie que cette histoire avec Champmathieu! Être précipité justement par le moyen que la providence paraissait d'abord avoir employé pour le sauver!

Il y eut un moment où il considéra l'avenir. Se dénoncer, grand Dieu, se livrer! Il envisagea avec un immense désespoir tout ce qu'il faudrait quitter, tout ce qu'il faudrait reprendre. Il faudrait donc dire adieu à cette existence si bonne, si pure, si radieuse, à ce respect de tous, à l'honneur, à la liberté! Il n'irait plus se promener dans les champs, il n'entendrait plus chanter les oiseaux au mois de mai, il ne ferait plus l'aumône aux enfants! Il ne sentirait plus la douceur des regards de reconnaissance et d'amour fixés sur lui! Il quitterait cette maison qu'il avait bâtie, cette chambre, cette petite chambre! Tout lui paraissait charmant à cette heure. Il ne lirait plus ses livres, il n'écrirait plus sur cette petite table de bois blanc! Sa vieille portière, la seule servante qu'il eût, ne lui monterait plus son café le matin. Grand Dieu! Au lieu de cela, le visage grimaçant des gardiens, le carcan, la veste rouge, la chaîne au pied, la fatigue, le cachot, le lit de camp, toutes ces horreurs connues! À son âge, après avoir été ce qu'il était! Si encore il était jeune! Quand on est vieux, c'est insupportable d'être tutoyé par le premier venu, d'être fouillé par le garde-chiourme, de recevoir les coups de bâton du maton, d'avoir les pieds nus dans des souliers ferrés, de tendre, matin et soir, sa jambe au marteau du surveillant qui visite les quartiers, de subir la curiosité des étrangers auxquels on dirait: 'Celui-là, c'est le célèbre Jean Valjean. Vous savez, il a été maire de Montreuil-sur-mer!' Il se souvint brusquement de la fatigue après une journée de travail forcé, du bonnet vert qui tombait sur ses yeux presque fermés, du coup de fouet du sergent ramenant les détenus dans leur cellule! Quelle misère! La destinée peut-elle donc être méchante comme un être intelligent et devenir monstrueuse comme le cœur humain?

Il retombait sans cesse sur ce poignant dilemme qui était au fond de son cauchemar: rester au paradis et devenir démon, aller aux enfers et se transformer en ange!

Que faire, grand Dieu, que faire?

La tourmente dont il était sorti avec tant de peine se déchaîna de nouveau en lui. Ses idées recommencèrent à se mêler. Elles prirent ce je ne sais quoi de stupéfié et de machinal qui est propre au désespoir. Ce nom de Romainville lui revenait sans cesse à l'esprit avec deux vers d'une chanson qu'il avait entendue autrefois. Il savait que Romainville est une forêt près de Paris où les jeunes gens amoureux vont cueillir des lilas au mois d'avril.

Il chancelait au dehors comme au dedans. Il marchait comme un petit enfant qu'on laisse aller seul. Luttant contre sa lassitude, il essayait de ressaisir son intelligence. Il tâchait de se poser une dernière fois, et définitivement, le problème sur lequel il était en quelque sorte tombé d'épuisement. Faut-il se dénoncer? Faut-il se taire? Rien de clair ne lui apparaissait. Les vagues aspects de tous les raisonnements ébauchés par sa rêverie tremblaient et se dissipaient, l'un après l'autre, en fumée. Seulement il sentait que, à quelque parti qu'il s'arrêtât, nécessairement, et sans qu'il fût possible d'y échapper, quelque chose de lui allait mourir, qu'il entrait dans un sépulcre à droite comme à gauche, qu'il marchait vers une agonie, l'agonie de son bonheur ou de sa vertu.

Hélas! Toutes ses irrésolutions l'avaient repris. Il n'était pas plus avancé qu'au commencement.

Cette malheureuse âme angoissée se débattait ainsi. Dix-huit cents ans avant cet homme infortuné, l'être mystérieux, en qui se résument toutes les saintetés et toutes les souffrances de l'humanité, avait aussi lui, pendant que les oliviers frémissaient au vent farouche de l'infini, longtemps écarté de la main l'effrayant calice qui lui apparaissait ruisselant d'ombre et débordant de ténèbres dans des profondeurs pleines d'étoiles.

CHAPITRE IV: LES FORMES DE LA SOUFFRANCES PENDANT LE SOMMEIL.

Trois heures du matin venaient de sonner, et il y avait cinq heures qu'il marchait ainsi, presque sans interruption, lorsqu'il se laissa tomber sur sa chaise.

Il s'y endormit et fit un rêve.

Ce rêve, comme la plupart des rêves, ne se rapportait à sa situation d'alors que par son côté funeste et poignant. Ce cauchemar le frappa tellement que, plus tard, il le mit par écrit. Je me permets donc de retranscrire ici l'extrait de son journal intime sur lequel il figure:

'J'étais au milieu de la campagne, une campagne triste où il n'y avait pas d'herbe. Je ne me souviens pas s'il faisait jour ou nuit.

Je me promenais avec mon frère, ce frère dont je ne parle jamais et que j'ai presque oublié.

Nous causions et nous rencontrions des passants. Nous parlions d'une voisine que nous avions eue autrefois et qui, depuis qu'elle demeurait dans la rue, travaillait la fenêtre toujours ouverte. Tout en causant, nous avions froid à cause de cette fenêtre ouverte.

Il n'y avait pas d'arbres dans la campagne.

Nous vîmes un homme qui passa près de nous. C'était un homme tout nu, couleur de cendre, monté sur un cheval couleur de terre. L'homme n'avait pas de cheveux; on voyait son crâne et des veines sur son crâne. Il tenait à la main une baguette qui était souple comme un sarment de vigne et lourde comme du fer. Ce cavalier passa et ne nous dit rien.

Mon frère me dit de suivre le chemin de la vallée.

Sur ce chemin, il n'y avait ni broussailles, ni mousse. Tout était couleur de terre, même le ciel. Au bout de quelques pas, on ne me répondit plus quand je parlais. Je m'aperçus que mon frère n'était plus avec moi.

J'entrai dans un village que je vis. Je pense que c'était Romainville, mais pourquoi cet endroit?

La première rue où j'entrai était déserte. J'entrai dans une seconde rue. Derrière l'angle que faisaient les deux rues, il y avait un homme debout contre le mur. Je dis à cet homme: «Quel est ce endroit? Où suis-je?» L'homme ne répondit pas. Je vis la porte d'une maison ouverte, j'y entrai.

La première chambre était déserte. J'entrai dans la seconde. Derrière la porte de cette chambre, il y avait un homme debout contre le mur. Je demandai à cet homme: «À qui est cette maison? Où suis-je?» L'homme ne répondit pas. La maison avait un jardin.

Je sortis de la maison et j'entrai dans le jardin. Le jardin était désert. Derrière le premier arbre, je trouvai un homme qui se tenait debout. Je dis à cet homme: «Quel est ce jardin? Où suis-je?» L'homme ne répondit pas.

J'errai dans le village, et je m'aperçus que c'était une ville. Toutes les rues étaient désertes, toutes les portes étaient ouvertes. Aucun être vivant ne passait dans les rues, ne marchait dans les chambres ou ne se promenait dans les jardins. Mais il y avait derrière chaque angle de mur, derrière chaque porte, derrière chaque arbre, un homme debout qui se taisait. On n'en voyait jamais qu'un à la fois. Ces hommes me regardaient passer.

Je sortis de la ville et je me mis à marcher dans les champs.

Au bout de quelque temps, je me retournai, et je vis une grande foule qui venait derrière moi. Je reconnus tous les hommes que j'avais vus dans la ville. Ils avaient des têtes étranges. Ils ne semblaient pas se hâter et, cependant, ils marchaient plus vite que moi. Ils ne faisaient aucun bruit en marchant. En un instant, cette foule me rejoignit et m'entoura. Les visages de ces hommes étaient couleur de terre.

Alors le premier que j'avais vu et questionné en entrant dans la ville me dit: «Où allez-vous? Ignorez-vous que vous êtes mort depuis longtemps?»

J'ouvris la bouche pour répondre, et je m'aperçus qu'il n'y avait personne autour de moi.'

Jean Valjean se réveilla. Il était glacé. Un vent qui était froid comme le vent du matin faisait tourner dans leurs gonds les fenêtres restées ouvertes. Le feu s'était éteint. La bougie touchait à sa fin. Il faisait encore nuit.

Il se leva et alla à la fenêtre. Il n'y avait toujours pas d'étoiles dans le ciel.

De sa fenêtre, on voyait la cour de la maison et la rue. Un bruit sec et dur qui résonna tout à coup sur le sol lui fit baisser les yeux.

Il vit au-dessous de lui deux étoiles rouges dont les rayons s'allongeaient et se raccourcissaient bizarrement dans l'ombre. Ses pensées étaient encore embrumées: 'Tiens', songea-t-il, 'il n'y en a pas dans le ciel. Elles sont sur la terre maintenant.'

Ce trouble se dissipa, un second bruit, pareil au premier, acheva de le réveiller; il regarda, et il reconnut que ces deux étoiles étaient les lanternes d'une voiture. À la clarté qu'elles jetaient, il put distinguer la forme de cette voiture. C'était un tilbury attelé d'un petit cheval blanc. Le bruit qu'il avait entendu, c'étaient les coups de sabot du cheval sur le pavé.

–'Qu'est-ce que c'est que cette voiture?', se demanda-t-il. 'Qui est-ce qui vient donc si tôt?'

On frappa un petit coup à la porte de sa chambre.

Il frissonna de la tête aux pieds, et cria d'une voix terrible:

–'Qui est là?'

Quelqu'un répondit:

–'Moi, monsieur le maire.'

Il reconnut la voix de la vieille femme, sa portière.

–'Eh bien', reprit-il, 'qu'est-ce que c'est?'

–'Monsieur le maire, il sera bientôt cinq heures du matin.'

–'Et alors?'

–'Monsieur le maire, c'est le cabriolet.'

–'Quel cabriolet?'

–'Le tilbury.'

–'Quel tilbury?'

–'Est-ce que monsieur le maire n'a pas fait demander un tilbury?'

–'Non.'

–'Le cocher dit qu'il vient chercher monsieur le maire.'

–'Quel cocher?'

–'Le cocher de M. Scaufflaire.'

–'M. Scaufflaire!'

Ce nom le fit tressaillir comme si un éclair lui eût passé devant les yeux.

–'Ah, oui!', reprit-il, 'M. Scaufflaire.'

Si la vieille femme l'avait vu à cet instant, elle aurait été épouvantée.

Il y eut un assez long silence. Il examinait d'un air stupide la flamme de la bougie et prenait autour de la mèche de la cire brûlante qu'il roulait dans ses doigts. La vieille attendait. Elle se hasarda pourtant à élever encore la voix:

–'Monsieur le maire, que faut-il que je réponde?'

–'Dites que c'est bien, et que je descends.'

CHAPITRE V: DES BÂTONS DANS LES ROUES.

Le service des postes d'Arras à Montreuil-sur-mer se faisait encore à cette époque par de petites malles du temps de l'empire. Ces malles étaient des cabriolets à deux roues, tapissés de cuir fauve au dedans, suspendus sur des ressorts à pompe, et n'ayant que deux

places, l'une pour le courrier, l'autre pour le voyageur. Les roues étaient armées de ces longs moyeux offensifs qui tiennent les autres voitures à distance et qu'on voit encore sur les routes d'Allemagne. Le coffre aux dépêches, immense boîte oblongue, était placé derrière le cabriolet et faisait corps avec lui. Ce coffre était peint en noir et le cabriolet en jaune.

Ces voitures, auxquelles rien ne ressemble aujourd'hui, avaient je ne sais quoi de difforme et de bossu, et, quand on les voyait passer de loin et ramper sur quelque route à l'horizon, elles ressemblaient à ces insectes qu'on appelle, je crois, termites, et qui, avec un petit corsage, traînent un gros arrière-train. Elles allaient, du reste, fort vite. La malle partie d'Arras toutes les nuits à une heure, après le passage du courrier de Paris, arrivait à Montreuil-sur-mer un peu avant cinq heures du matin.

Cette nuit-là, la malle qui descendait à Montreuil-sur-mer par la route de Hesdin accrocha, au tournant d'une rue, au moment où elle entrait dans la ville, un petit tilbury attelé d'un cheval blanc, qui venait en sens inverse et dans lequel il n'y avait qu'une personne, un homme enveloppé d'un manteau. La roue du tilbury reçut un choc assez rude. Le cocher cria à cet homme d'arrêter, mais le voyageur n'écouta pas, et continua sa route au grand trot.

–'Voilà un homme diablement pressé!', dit le conducteur.

L'homme qui se hâtait ainsi, c'est celui que nous venons de voir se débattre dans des convulsions dignes de pitié.

Où allait-il? Il n'aurait pas pu le dire. Pourquoi se hâtait-il? Il ne savait pas. Il allait au hasard devant lui. Où? À Arras sans doute; mais il allait peut-être ailleurs aussi. Par moments il le sentait, et il tressaillait.

Il s'enfonçait dans cette nuit comme dans un gouffre. Quelque chose le poussait, quelque chose l'attirait. Ce qui se passait en lui, personne ne pourrait le dire, tous le comprendront. Quel homme n'est entré, au moins une fois en sa vie, dans cette obscure caverne de l'inconnu?

Du reste, il n'avait rien résolu, rien décidé, rien arrêté, rien fait. Aucun des actes de sa conscience n'avait été définitif. Il était plus que jamais comme au premier moment.

Pourquoi allait-il à Arras?

Il se répétait ce qu'il s'était déjà dit en retenant le cabriolet de Scaufflaire. Quel que dût être le résultat, il n'y avait aucun inconvénient à voir de ses yeux, à juger les choses par soi-même. C'était même plus prudent d'aller voir ce qui se passerait. On ne peut rien décider sans avoir observé et analysé les faits. De loin on se fait des montagnes de tout. Après avoir vu ce Champmathieu, sa conscience serait probablement fort soulagée de le laisser aller au bagne à sa place. À la vérité, au procès, il y aura Javert, Brevet, Chenildieu, Cochepaille, mais ils ne le prendront pas plus pour Jean Valjean qu'avant. De toute manière, toutes les conjectures mènent à Champmathieu: il n'y a donc aucun danger.

Il vivait un moment noir, mais il pensait en sortir indemne car il tenait sa pauvre destinée entre ses mains. Maître de son destin, il se disait tout de même qu'il aurait mieux aimé ne pas aller à Arras. Cependant, il se dirigeait vers cette ville!

Tout en tournant mille fois les faits dans sa tête, il fouettait le cheval, lequel trottait de ce bon trot réglé et sûr qui fait deux lieues et demie à l'heure.

À mesure que le cabriolet avançait, il sentait quelque chose en lui qui reculait.

Au point du jour il était en rase campagne; la ville de Montreuil-sur-mer était assez loin derrière lui. Il regarda l'horizon blanchir; il regarda passer devant ses yeux, sans les voir, toutes les froides figures d'une aube d'hiver. Le matin a ses spectres comme le soir. Il ne les voyait pas, mais, à son insu, et par une sorte de pénétration presque physique, ces noires silhouettes d'arbres et de collines ajoutaient à l'état violent de son âme je ne sais quoi de morne et de sinistre.

Chaque fois qu'il passait devant une de ces maisons isolées qui côtoient parfois les routes, il se disait: 'Il y a pourtant des gens qui dorment là-dedans!'

Le trot du cheval, les grelots du harnais, les roues sur le pavé, faisaient un bruit doux et monotone. Ces choses-là sont charmantes quand on est joyeux et lugubres quand on est triste.

Il faisait jour lorsqu'il arriva à Hesdin. Il s'arrêta devant une auberge pour laisser souffler le cheval et lui faire donner l'avoine.

Ce cheval était, comme l'avait dit Scaufflaire, de cette petite race du Boulonnais qui a trop de tête, trop de ventre et pas assez d'encolure, mais qui a le poitrail ouvert, la croupe large, la jambe sèche et fine et le pied solide; race laide, mais robuste et saine. L'excellente bête avait fait cinq lieues en deux heures et n'avait pas une goutte de sueur sur la croupe.

Il n'était pas descendu du tilbury. Le garçon d'écurie qui apportait l'avoine se baissa tout à coup et examina la roue de gauche.

–'Allez-vous loin comme cela?', demanda l'homme.

Il répondit, presque sans sortir de ses rêves:

–'Pourquoi?'

–'Venez-vous de loin?', reprit le garçon.

–'De cinq lieues d'ici.'

–'Ah!'

–'Pourquoi dites-vous: ah?'

Le garçon se pencha de nouveau, resta un moment silencieux, l'œil fixé sur la roue, puis se redressa en disant:

–'C'est que voilà une roue qui vient de faire cinq lieues mais qui, à coup sûr, ne fera pas un quart de lieue de plus.'

Il sauta du tilbury.

–'Que dites-vous là, mon ami?'

–'Je dis que c'est un miracle que vous ayez fait cinq lieues sans vous renverser, vous et votre cheval, dans quelque fossé de la grande route. Regardez plutôt.'

La roue en effet était gravement endommagée. Le choc de la malle-poste avait fendu deux rayons et labouré le moyeu dont l'écrou ne tenait plus.

–'Mon ami', demanda-t-il au garçon d'écurie, 'y-a-t-il un charron ici?'

–'Bien sûr, monsieur.'

–'Rendez-moi le service d'aller le chercher.'

–'Il est là, à deux pas. Hé, maître Bourgaillard!'

Maître Bourgaillard, le charron, était sur le seuil de sa porte. Il vint examiner la roue et fit la grimace d'un chirurgien qui considère une jambe cassée.

–'Pouvez-vous réparer cette roue sur-le-champ?'

–'Oui, monsieur.'

–'Quand pourrai-je repartir?'

–'Demain.'

–'Demain!'

–'Il y a une bonne journée de travail. Est-ce que monsieur est pressé?'

–'Très pressé. Il faut que je reparte dans une heure au plus tard.'

–'Impossible, monsieur.'

–'Je payerai tout ce qu'on voudra.'

–'Impossible.'

–'Eh bien, dans deux heures alors.'

–'Impossible pour aujourd'hui. Il faut refaire deux rais et un moyeu. Monsieur ne pourra repartir avant demain.'

–'L'affaire que j'ai ne peut attendre à demain. Si, au lieu de réparer cette roue, on la remplaçait?'

–'Comment cela?'

–'Vous êtes charron?'

–'Sans aucun doute, monsieur.'

–'Est-ce que vous n'auriez pas une roue à me vendre? Je pourrais repartir tout de suite.'

–‘Une roue de rechange?’

–‘Oui.’

–‘Je n’ai pas une roue toute faite pour votre cabriolet. Deux roues font la paire. Deux roues ne vont pas ensemble au hasard.’

–‘Dans ce cas, vendez-moi une paire de roues.’

–‘Monsieur, toutes les roues ne vont pas sur tous les essieux.’

–‘Essayez toujours.’

–‘C’est inutile, monsieur. Je n’ai que des roues de charrette à vendre. C’est un petit pays ici.’

–‘Auriez-vous un cabriolet à me louer?’

Le maître charron, du premier coup d’œil, avait reconnu que le tilbury était une voiture de location. Il haussa les épaules.

–‘Vous les arrangez bien, les cabriolets qu’on vous loue! Si j’en avais un je ne vous le louerais pas.’

–‘Eh bien, à me vendre.’

–‘Je n’en ai pas.’

–‘Pas même une carriole?’, Je ne suis pas difficile, comme vous voyez.

–‘J’ai bien là, sous la remise’, ajouta le charron, ‘une vieille calèche qui est à un bourgeois de la ville. Il me l’a donnée en garde et s’en sert tous les trente-six du mois. Je pourrais vous la louer mais il ne faudrait pas que le bourgeois la voit passer; et puis, c’est une calèche, il faudrait deux chevaux.’

–‘Je prendrai des chevaux de poste.’

–‘Où va monsieur?’

–‘À Arras.’

–‘Et monsieur veut arriver aujourd’hui?’

–‘Mais oui.’

–‘En prenant des chevaux de poste?’

–‘Pourquoi pas?’

–‘Est-il égal à monsieur d’arriver cette nuit à quatre heures du matin?’

–‘Non, certes.’

–‘C’est que, en prenant des chevaux de poste, monsieur n’arrivera pas à Arras avant demain. Nous sommes un chemin de traverse. Les relais sont mal desservis; les chevaux sont aux champs. C’est la saison des grandes charrues qui commence, il faut de forts attelages, et l’on prend les chevaux partout, à la poste comme ailleurs. Monsieur attendra au moins trois ou quatre heures à chaque relais. Et puis on va au pas. Il y a beaucoup de côtes à monter.’

–‘j’irai à dos de cheval. Dételez le cabriolet. On me vendra bien une selle dans le pays.’

–‘Sans doute. Mais ce cheval-ci supporte-t-il la selle?’

–‘C’est vrai, vous m’y faites penser. Il ne la supporte pas.’

–‘Alors...’

–‘Mais je trouverai bien dans le village un cheval à louer?’

–‘Un cheval pour aller à Arras d’une seule traite!’

–‘Oui.’

–‘Il faudrait un cheval comme on n’en a pas ici. De plus, il faudrait l’acheter car on ne vous connaît pas. De toute manière, il n’y en a pas.’

–‘Comment faire?’

–‘Le mieux c’est que je répare la roue et que vous remettiez votre voyage à demain.’

–‘Demain il sera trop tard.’

–‘Dame!’

–‘N’y a-t-il pas la malle-poste qui va à Arras? Quand passe-t-elle?’

–‘La nuit prochaine. Les deux malles font le service la nuit, celle qui monte comme celle qui descend.’

–‘Mais il vous faut toute une journée pour réparer une petite roue?’

–‘Une journée, et une bonne!’

–‘En mettant deux ouvriers?’

–‘En en mettant dix!’

–‘Et si on liait les rayons avec des cordes?’

–‘Les rayons, oui, le moyeu, non. Et puis la jante aussi est en mauvais état.’

–‘Y a-t-il un loueur de voitures dans la ville?’

–‘Non.’

–‘Y a-t-il un autre charron?’

Le garçon d’écurie et le maître charron répondirent en même temps en hochant la tête.

–‘Non.’

Il ressentit une immense joie.

Il était évident que la providence s’en mêlait. C’était elle qui avait brisé la roue du tilbury et qui l’arrêtait en route. Il ne s’était pas rendu à cette espèce de première sommation; il venait de faire tous les efforts possibles pour continuer son voyage; il avait loyalement et scrupuleusement épuisé tous les moyens; il n’avait reculé ni devant la saison, ni devant la fatigue, ni devant la dépense; il n’avait rien à se reprocher. S’il n’allait pas plus loin, cela ne le regardait plus. Ce n’était plus sa faute, c’était, non le fait de sa conscience, mais le fait de la providence.

Il respira. Il respira librement et à pleine poitrine pour la première fois depuis la visite de Javert. Il lui semblait que le collier de fer qui lui serrait le cœur depuis vingt heures venait de le lâcher.

Il lui paraissait que, maintenant, Dieu était pour lui et le déclarait.

Il se dit qu’il avait fait tout ce qu’il pouvait, et qu’à présent il n’avait qu’à revenir sur ses pas, tranquillement.

Si sa conversation avec le charron avait eu lieu dans une pièce de l’auberge, elle n’aurait pas eu de témoins, personne ne l’aurait entendue, les choses en seraient restées là, et il est probable que je n’aurais eu à raconter aucun des événements qu’on va lire; mais cette conversation s’était tenue dans la rue. Tout colloque dans la rue produit inévitablement un cercle. Il y a toujours des gens qui ne demandent qu’à être spectateurs. Pendant qu’il questionnait le charron, quelques badauds s’étaient arrêtés autour d’eux. Après avoir écouté pendant quelques minutes, un jeune garçon, auquel personne n’avait pris garde, s’était détaché du groupe en courant.

Au moment où le voyageur, après la délibération intérieure que je viens d’indiquer, prit la résolution de rebrousser chemin, cet enfant revint. Il était accompagné d’une vieille femme.

–‘Monsieur’, dit la femme, ‘mon garçon me dit que vous avez besoin de louer un cabriolet.’

Cette simple parole, prononcée par une vieille femme que conduisait un enfant, lui donna des sueurs froides. Il crut voir la main qui l’avait lâché reparaître dans l’ombre derrière lui, toute prête à le reprendre.

Il répondit:

–‘Oui, bonne femme, je cherche un cabriolet à louer.’

Et il se hâta d’ajouter:

–‘Mais il n’y en a pas dans le pays.’

–‘Si’, dit la vieille.

–‘Où ça donc?’, reprit le charron.

–‘Chez moi’, répliqua-t-elle.

Il tressaillit. La main fatale l’avait ressaisi.

La vieille avait en effet, dans un hangar, une sorte de carriole en osier. Le charron et le garçon d’auberge, désolés que le voyageur leur échappe aussi subitement, intervinrent:

-‘Quelle méchante guimbarde; elle est posée à cru sur l’essieu! Les banquettes ne sont pas bien confortables. Il n’y a pas de toit; les roues sont rouillées et rongées d’humidité. Avec ça vous n’irez pas beaucoup plus loin qu’avec le tilbury…’

Tout cela était vrai, mais cette guimbarde roulait sur ses deux roues et pouvait aller à Arras.

Il paya ce qu'on voulut, laissa le tilbury à réparer chez le charron pour l'y retrouver à son retour, fit atteler le cheval blanc à la carriole, y monta, et reprit la route qu'il suivait depuis le matin.

Au moment où la carriole s'ébranla, il s'avoua qu'il avait eu l'instant d'auparavant une certaine joie de songer qu'il n'irait point où il allait. Il examina cette joie avec une sorte de colère et la trouva absurde. Pourquoi de la joie à revenir en arrière? Après tout, il faisait ce voyage librement. Personne ne l'y forçait.

Comme il sortait de Hesdin, il entendit une voix qui lui criait: 'Arrêtez! Arrêtez!' Il arrêta la carriole d'un mouvement vif dans lequel il y avait encore un peu de fébrilité qui ressemblait à de l'espérance.

C'était le petit garçon.

–'Monsieur', dit-il, 'c'est moi qui vous ai procuré la carriole.'

–'Eh bien!'

–'Vous ne m'avez rien donné.'

Lui qui donnait à tous, et si facilement, trouva cette prétention exorbitante et presque odieuse.

–'Ah, c'est toi, petit drôle? Hé bien, tu n'auras rien!'

Il fouetta le cheval et repartit au grand trot.

Il avait perdu beaucoup de temps à Hesdin, il aurait voulu le rattraper. Le petit cheval était courageux et tirait comme deux; mais on était au mois de février, il avait plu, les routes étaient mauvaises. Et puis, ce n'était plus le tilbury. La carriole était dure et très lourde. Avec cela il y avait beaucoup de montées.

Il mit près de quatre heures pour aller de Hesdin à Saint-Pol. Quatre heures pour cinq lieues.

À Saint-Pol il dételа à la première auberge venue, et fit mener le cheval à l'écurie. Comme il l'avait promis à Scaufflaire, il se tint près du râtelier pendant que le cheval mangeait. Il songeait à des choses tristes et confuses.

La femme de l'aubergiste entre dans l'écurie.

–'Est-ce que monsieur ne veut pas déjeuner?'

–'Tiens, c'est vrai', dit-il, 'j'ai assez faim.'

Il suivit cette femme qui avait une figure fraîche et réjouie. Elle le conduisit dans une salle basse où il y avait des tables ayant pour nappes des toiles cirées.

–'Dépêchez-vous', reprit-il, 'il faut que je reparte. Je suis pressé.'

Une grosse servante flamande mit son couvert en toute hâte. Il regarda cette fille et éprouva une sensation de bien-être.

–'C'est ça qui me troublait en fait', pensa-t-il 'je n'avais pas déjeuné.'

On le servit. Il se jeta sur le pain, mordit une bouchée, puis le reposa lentement sur la table et n'y toucha plus.

Un routier mangeait à une autre table. Il dit à cet homme:

–'Pourquoi leur pain est-il donc si amer?'

Le routier était allemand et ne comprit pas.

Il retourna dans l'écurie près du cheval.

Une heure après, il avait quitté Saint-Pol et se dirigeait vers Tinques qui n'est qu'à cinq lieues d'Arras.

Que faisait-il pendant ce trajet? À quoi pensait-il? Comme le matin, il regardait passer les arbres, les toits de chaume, les champs cultivés, et les évanouissements du paysage qui se disloque à chaque tournant. C'est là une contemplation qui suffit quelquefois à l'âme et qui la dispense presque de penser. Voir mille objets pour la première et pour la dernière fois, quoi de plus mélancolique et de plus profond! Voyager, c'est naître et mourir à chaque instant. Peut-être, dans la région la plus vague de son esprit, faisait-il des rapprochements entre ces horizons changeants et l'existence humaine. Toutes les choses de la vie sont perpétuellement en fuite devant nous. Les obscurcissements et les

clartés s'entremêlent: après un éblouissement, une éclipse; on regarde, on se hâte, on tend les mains pour saisir ce qui passe; chaque événement est un tournant; et tout à coup on est vieux. On sent comme une secousse, tout est noir, on distingue une porte obscure, ce sombre cheval de la vie qui vous traînait s'arrête, et l'on voit quelqu'un de voilé et d'inconnu qui le dételle dans les ténèbres.

Le crépuscule tombait au moment où des enfants qui sortaient de l'école regardèrent ce voyageur entrer dans Tinques. Il est vrai que les jours était encore courts. Il ne s'arrêta pas à Tinques. Comme il sortait du village, un cantonnier qui empierrait la route dressa la tête et dit: 'Voilà un cheval bien fatigué.'

La pauvre bête en effet n'allait plus qu'au pas.

–'Est-ce que vous allez à Arras?', ajouta le cantonnier.

–'Oui.'

–'Si vous allez à ce train, vous n'y arriverez pas de bonne heure.'

Il arrêta le cheval et demanda au cantonnier:

–'Combien y a-t-il encore d'ici à Arras?'

–'Près de sept grandes lieues.'

–'Comment cela? Le livre de poste ne marque que cinq lieues et un quart.

–'Ah!', reprit le cantonnier, 'Vous ne savez donc pas que la route est en réparation? Vous allez la trouver coupée à un quart d'heure d'ici. Il n'y a pas moyen d'aller plus loin.'

–'Vraiment.'

–'Vous prendrez à gauche, le chemin qui va à Carency; vous passerez la rivière; et, quand vous serez à Camblin, vous tournerez à droite; c'est la route de Mont-Saint-Éloy qui va à Arras.'

–'Mais voilà la nuit, je me perdrai.'

–'Vous n'êtes pas du pays?'

–'Non.'

–'Avec ça, ce ne sont que des chemins de traverse. Monsieur, voulez-vous que je vous donne un conseil? Votre cheval est très fatigué, rentrez dans Tinques. Il y a une bonne auberge. Couchez-y. Vous irez demain à Arras.'

–'Il faut que j'y sois ce soir.'

–'Dans ce cas, allez tout de même à cette auberge et prenez-y un cheval de renfort. Le soigneur du cheval vous guidera sur la route.'

Il suivit le conseil du cantonnier, rebroussa chemin, et une demi-heure après il repassait au même endroit, mais au grand trot, avec un bon cheval de renfort. Un garçon d'écurie était assis sur le brancard de la carriole.

Cependant, il sentait qu'il perdait du temps. Il faisait nuit noire maintenant. Ils s'engagèrent dans les chemins de traverse; la route devint vite affreuse. La carriole tombait d'une ornière dans l'autre. Il dit au postillon:

–'Toujours au trot, et double pourboire.'

Le palonnier cassa!

–'Monsieur', dit le postillon, 'le palonnier a cassé, je ne peux plus atteler mon cheval, cette route-ci est bien mauvaise la nuit; si vous vouliez revenir coucher à Tinques, nous pourrions être demain matin de bonne heure à Arras.'

Il répondit: 'As-tu un bout de corde et un couteau?'

–'Oui, monsieur.'

Il coupa une branche d'arbre et en fit un palonnier.

Ce fut encore une perte de vingt minutes; mais ils repartirent au galop.

La plaine était ténébreuse. Des brouillards bas, courts et noirs rampaient sur les collines et s'en arrachaient comme des fumées. Il y avait des lueurs blanchâtres dans les nuages. Un grand vent qui venait de la mer faisait dans tous les coins de l'horizon le bruit de quelqu'un qui remue des meubles. Tout ce qu'on entrevoyait avait des attitudes de terreur. Que de choses frissonnent sous ces vastes souffles de la nuit!

Le froid le pénétrait. Il n'avait pas mangé depuis la veille. Il se rappelait vaguement son autre course nocturne dans la grande plaine aux environs de Digne. Cela faisait huit ans mais ça lui semblait hier.

Une heure sonna à quelque clocher lointain. Il demanda au garçon:

–'Quelle heure est-il?'

–'Sept heures, monsieur. Nous serons à Arras à huit heures. Nous n'avons plus que trois lieues.'

À cet instant, il se remit à penser. Il se demanda si tout cela en valait la peine. D'ailleurs, il ne connaissait pas l'heure du procès. La moindre des choses aurait été de s'en informer! Il ébaucha quelques calculs dans son esprit. Les séances des cours d'assises commencent à neuf heures du matin; l'affaire en question est simple; un vol de pommes ça se juge vite; pour la question d'identité, il y aura quatre ou cinq dépositions; les avocats auront peu de choses à dire; en somme, il arrivera lorsque tout serait fini!

Le postillon fouettait les chevaux. Ils avaient passé la rivière et laissé derrière eux Mont-Saint-Éloy.

La nuit devenait de plus en plus profonde.

CHAPITRE VI: LA SŒUR SIMPLICE EST MISE À L'ÉPREUVE.

Pendant ce temps, Fantine était heureuse.

Elle avait passé une très mauvaise nuit car sa température avait beaucoup augmenté. Elle avait aussi beaucoup toussé. Le matin, à la visite du médecin, elle délirait. Il avait eu l'air alarmé et avait recommandé qu'on le prévînt dès que M. Madeleine serait de retour.

Toute la matinée elle fut morne, parla peu, et fit des plis à ses draps en murmurant à voix basse des calculs qui avaient l'air d'être des calculs de distances. Ses yeux étaient creux et fixes. Ils paraissaient presque éteints, et puis, par moments, ils se rallumaient et resplendissaient comme des étoiles. Il semble qu'à l'approche d'une heure sombre la clarté du ciel emplisse ceux que la clarté de la terre quitte.

Chaque fois que la sœur Simplice lui demandait comment elle se trouvait, elle répondait invariablement: 'Bien. Je voudrais voir monsieur Madeleine.'

Quelques mois auparavant, quand Fantine venait de perdre sa dernière pudeur, sa dernière honte et sa dernière joie, elle était l'ombre d'elle-même; maintenant elle en était le spectre. Le mal physique avait complété l'œuvre du mal moral. Cette créature de vingt-cinq ans avait le front ridé, les joues flasques, les narines pincées, les dents déchaussées, le teint plombé, le cou osseux, les clavicules saillantes, les membres chétifs, la peau terreuse, et ses cheveux blonds poussaient mêlés de cheveux gris. La maladie improvise la vieillesse!

À midi, le médecin revint, il fit quelques prescriptions, s'informa si M. le maire avait paru à l'infirmerie, et remua la tête.

M. Madeleine venait d'habitude à trois heures voir la malade. Comme l'exactitude était de la bonté, il était exact.

Vers deux heures et demie, Fantine commença à s'agiter. En l'espace de vingt minutes, elle demanda plus de dix fois à la religieuse: 'Ma sœur, quelle heure est-il?'

Trois heures sonnèrent. Au troisième coup, Fantine se dressa, elle qui d'ordinaire pouvait à peine remuer dans son lit; elle joignit dans une sorte d'étreinte convulsive ses deux mains décharnées et jaunes, et la religieuse entendit sortir de sa poitrine un de ces soupirs profonds qui semblent soulever un accablement. Puis Fantine se tourna et regarda la porte.

Personne n'entra; la porte ne s'ouvrit point.

Elle resta ainsi un quart d'heure, l'œil fixé sur la porte, immobile et comme retenant son haleine. La sœur n'osait pas lui parler. L'église sonna trois heures un quart. Fantine se laissa retomber sur l'oreiller.

Elle ne dit rien et se remit à faire des plis à son drap.

La demi-heure passa, puis l'heure. Personne ne vint. Chaque fois que l'horloge sonnait, Fantine se dressait et regardait du côté de la porte, puis elle retombait.

On voyait clairement sa pensée, mais elle ne prononçait aucun nom, elle ne se plaignait pas, elle n'accusait pas. Seulement elle toussait d'une façon lugubre. On eût dit que quelque chose d'obscur s'abaissait sur elle. Elle était livide et avait les lèvres bleues. Elle souriait par moments.

Cinq heures sonnèrent. Alors la sœur l'entendit qui disait très bas et doucement: 'Mais puisque je m'en vais demain, il a tort de ne pas venir aujourd'hui!'

La sœur Simplice elle-même était surprise du retard de M. Madeleine.

Cependant Fantine regardait le ciel de son lit. Elle avait l'air de chercher à se rappeler quelque chose. Tout à coup elle se mit à chanter d'une voix faible comme un souffle. La religieuse écouta. Voici ce que Fantine chantait:

Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.
La vierge Marie auprès de mon poêle
Est venue hier en manteau brodé,
Et m'a dit : 'Voici, caché sous mon voile,
Le petit qu'un jour tu m'as demandé.'
Courez à la ville, ayez de la toile,
Achetez du fil, achetez un dé.
Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.
Bonne sainte Vierge, auprès de mon poêle
J'ai mis un berceau de rubans orné
Dieu me donnerait sa plus belle étoile,
J'aime mieux l'enfant que tu m'as donné.
Madame, que faire avec cette toile?
Faites un trousseau pour mon nouveau-né.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.
Lavez cette toile. Où? Dans la rivière.
Faites-en, sans rien gâter ni salir,
Une belle jupe avec sa brassière
Que je veux broder et de fleurs emplir.
L'enfant n'est plus là, madame, qu'en faire?
Faites-en un drap pour m'ensevelir.
Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

Cette chanson était une vieille berceuse avec laquelle, autrefois, elle endormait sa petite Cosette. Cela faisait cinq ans qu'elle ne l'avait pas chantée; cela faisait cinq ans qu'elle n'avait pas vu Cosette. Elle la chantait d'une voix si triste et sur un air si doux que c'était à faire pleurer, même une religieuse. La sœur, habituée aux choses austères, sentit une larme lui venir.

L'horloge sonna six heures. Fantine ne parut pas entendre. Elle semblait ne plus faire attention à aucune chose autour d'elle.

Sœur Simplice envoya une fille de service demander à la portière de la fabrique si M. le maire était rentré et s'il ne monterait pas bientôt à l'infirmerie. La fille revint au bout de quelques minutes.

Fantine était toujours immobile et paraissait réfléchir.

La servante dit à voix basse à sœur Simplice que M. le maire était parti le matin même avant six heures dans un petit tilbury attelé d'un cheval blanc, par le froid qu'il faisait, qu'il était parti seul, qu'on ne savait pas le chemin qu'il avait pris, que des personnes disaient l'avoir vu emprunter la route d'Arras, que d'autres assuraient l'avoir rencontré sur la route de Paris. Elle ajouta qu'en s'en allant il avait été comme à l'ordinaire, très doux, et qu'il avait seulement dit à la portière qu'on ne l'attendît pas cette nuit.

Pendant que les deux femmes, le dos tourné au lit de Fantine, chuchotaient, la sœur questionnant, la servante conjecturant, Fantine, avec cette vivacité fébrile de certaines maladies organiques qui mêle les mouvements libres de la santé à l'effrayante maigreur de la mort, s'était mise à genoux sur son lit, ses deux poings crispés appuyés sur le traversin, et, la tête passée par l'intervalle des rideaux, elle écoutait. Tout à coup elle cria:

–'Vous parlez de monsieur Madeleine! Pourquoi parlez-vous tout bas? Qu'est-ce qu'il fait? Pourquoi ne vient-il pas?'

Sa voix était si brusque et si rauque que les deux femmes crurent entendre une voix d'homme; elles se retournèrent effrayées.

–'Répondez donc!' cria Fantine.

La servante balbutia:

–'La portière m'a dit qu'il ne pourrait pas venir aujourd'hui.'

–'Mon enfant', dit la sœur, 'tenez-vous tranquille, recouchez-vous.'

Fantine, sans changer d'attitude, reprit d'une voix haute et avec un accent tout à la fois impérieux et déchirant:

–'Il ne pourra venir? Pourquoi cela? Vous savez la raison. Vous la chuchotiez là entre vous. Je veux la savoir.'

La servante se hâta de dire à l'oreille de la religieuse:

–'Répondez qu'il est occupé au conseil municipal.'

La sœur Simplice rougit légèrement; c'était un mensonge que la servante lui proposait. D'un autre côté il lui semblait bien que dire la vérité à la malade ce serait sans doute lui porter un coup terrible et que cela était grave dans l'état où était Fantine. Cette rougeur dura peu. La sœur leva sur Fantine son œil calme et triste, et dit:

–'Monsieur le maire est parti.'

Fantine se redressa et s'assit sur ses talons. Ses yeux étincelèrent. Une joie inouïe rayonna sur cette physionomie douloureuse.'

–'Parti! s'écria-t-elle. Il est allé chercher Cosette!'

Puis elle tendit ses deux mains vers le ciel et tout son visage devint ineffable. Ses lèvres remuaient; elle priait à voix basse.

Quand sa prière fut finie: 'Ma sœur, dit-elle, je veux bien me recoucher, je vais faire tout ce qu'on voudra; tout à l'heure j'ai été méchante, je vous demande pardon d'avoir parlé si haut, c'est très mal de parler haut, je le sais bien, ma bonne sœur, mais voyez-vous, je suis très contente. Le bon Dieu est bon, monsieur Madeleine est bon, figurez-vous qu'il est allé chercher ma petite Cosette à Montfermeil.'

Elle se recoucha, aida la religieuse à arranger l'oreiller et baisa une petite croix d'argent qu'elle avait au cou et que la sœur Simplice lui avait donnée.

–'Mon enfant', dit la sœur, 'tâchez de vous reposer maintenant, et ne parlez plus.'

Fantine prit dans ses mains moites la main de la sœur qui souffrait de la voir ainsi.

–'Il est parti ce matin pour aller à Paris. Au fait, il n'a même pas besoin de passer par Paris. Montfermeil, c'est un peu à gauche en venant. Vous rappelez-vous comme il me disait hier quand je lui parlais de Cosette: 'bientôt, bientôt!' C'est une surprise qu'il veut me faire. Vous savez, il m'avait fait signer une lettre pour la reprendre aux Thénardier. Ils n'auront rien à dire, pas vrai? Ils rendront Cosette. Puisqu'ils sont payés. Les autorités n'accepteraient pas qu'on garde un enfant quand on est payé. Ma sœur, ne me faites pas signe qu'il ne faut pas que je parle. Je suis extrêmement heureuse, je vais très bien, je n'ai plus mal du tout, je vais revoir Cosette, j'ai même très faim. Il y a près de cinq ans que je ne l'ai pas vue. Vous ne vous figurez pas, vous, comme les enfants sont attachants! Et puis, elle

sera si gentille, vous verrez! Elle a de si jolis petits doigts roses! Elle aura de très belles mains. À un an, elle avait des mains ridicules. Elle doit être grande à présent: elle a sept ans. C'est une demoiselle. Je l'appelle Cosette, mais elle s'appelle Euphrasie. Tenez, ce matin, je regardais de la poussière qui était sur la cheminée et j'avais bien l'idée comme cela que je reverrais bientôt Cosette. Mon Dieu! Comme on a tort d'être des années sans voir ses enfants! On ne devrait pas oublier que la vie n'est pas éternelle! Oh, comme il est gentil d'être allé la chercher! C'est vrai ça qu'il fait froid. Avait-il son manteau au moins? Il sera ici demain, n'est-ce pas? Ce sera fête demain. Demain matin, ma sœur, vous me ferez penser à mettre mon petit bonnet qui a de la dentelle. Montfermeil, c'est loin. J'ai fait cette route-là, à pied, dans le temps. J'avais mis beaucoup de temps, mais les diligences vont très vite! Il sera ici demain avec Cosette. Combien y a-t-il d'ici à Montfermeil?'

La sœur, qui n'avait aucune idée des distances, répondit: 'Oh! Je crois bien qu'il pourra être ici demain.'

–'Demain, demain!', dit Fantine, 'Je verrai Cosette demain! Voyez-vous, bonne sœur du bon Dieu, je ne suis plus malade. Je suis folle. Je danserais, si on voulait.'

Quelqu'un qui l'eût vue un quart d'heure auparavant n'y eût rien compris. Elle était maintenant toute rose, elle parlait d'une voix vive et naturelle, toute sa figure n'était qu'un sourire. Par moments elle riait en se parlant tout bas. Joie de mère, c'est presque joie d'enfant.

–'Eh bien', reprit la religieuse, 'vous voilà heureuse, obéissez-moi, ne parlez plus.'

Fantine posa sa tête sur l'oreiller et dit à mi-voix: 'Oui, recouche-toi, sois sage puisque tu vas avoir ton enfant. Elle a raison, sœur Simplice. Tous ceux qui sont ici ont raison.'

Et puis, sans bouger, sans remuer la tête, elle se mit à regarder partout, avec ses yeux grands ouverts et son air joyeux, et elle ne dit plus rien.

La sœur referma ses rideaux, espérant qu'elle s'assoupirait.

Entre sept et huit heures, le médecin vint. N'entendant aucun bruit, il crut que Fantine dormait, entra doucement et s'approcha du lit sur la pointe du pied. Il entrouvrit les rideaux, et à la lueur de la veilleuse il vit les grands yeux calmes de Fantine qui le regardaient.

Elle lui dit: 'Monsieur, n'est-ce pas, on me laissera la coucher à côté de moi dans un petit lit?'

Le médecin crut qu'elle délirait. Elle ajouta:

–'Regardez plutôt, il y a assez de place.'

Le médecin prit à part la sœur Simplice qui lui expliqua la chose, que M. Madeleine était absent pour un jour ou deux, et que, dans le doute, on n'avait pas cru devoir détromper la malade qui croyait monsieur le maire parti pour Montfermeil. D'ailleurs, elle avait peut-être deviné juste. Le médecin approuva.'

Il se rapprocha du lit de Fantine, qui reprit:

–'C'est que, voyez-vous, le matin, quand elle s'éveillera, je lui dirai bonjour à ce pauvre chat, et la nuit, moi qui ne dors pas, je l'entendrai dormir. Sa petite respiration si douce, cela me fera du bien.'

–'Donnez-moi votre main', demanda le médecin.

Elle tendit son bras, et s'écria en riant.

–'Ah, tiens, au fait, c'est vrai, vous ne savez pas, c'est que je suis guérie! Cosette arrive demain.'

Le médecin fut surpris. Elle était mieux. L'oppression était moindre. Le pouls avait repris de la force. Une sorte de vie survenue tout à coup ranimait ce pauvre être épuisé.

–'Docteur', reprit-elle, 'la sœur vous a-t-elle dit que monsieur le maire était allé chercher le chiffon?'

Le médecin recommanda le silence et qu'on évitât toute émotion pénible. Il prescrivit une infusion de quinquina pur, et, pour le cas où la fièvre reprendrait dans la nuit, une potion calmante. En s'en allant, il dit à la sœur: 'Elle va mieux. Si le bonheur voulait qu'en effet monsieur le maire arrivât demain avec l'enfant, qui sait? Il y a des crises

si étonnantes, on a vu de grandes joies arrêter court des maladies; je sais bien que celle-ci est une maladie organique, et bien avancée, mais c'est un tel mystère que tout cela! Nous la sauverions peut-être.'

CHAPITRE VII: LE VOYAGEUR ARRIVÉ PREND SES PRÉCAUTIONS POUR REPARTIR.

Il était près de huit heures du soir quand la carriole que nous avons laissée en route entra sous la porte cochère de l'hôtel de la Poste à Arras. L'homme que nous avons suivi jusqu'à ce moment en descendit, répondit d'un air distrait aux empressements des gens de l'auberge, renvoya le cheval de renfort, et conduisit lui-même le petit cheval blanc à l'écurie; puis, il poussa la porte d'une salle de billard qui était au rez-de-chaussée, s'y assit, et s'accouda sur une table. Il avait mis quatorze heures pour faire ce trajet alors qu'il comptait le faire en six. Il s'avoua que ce n'était pas de sa faute; au fond, il n'en était pas fâché.

La maîtresse de l'hôtel entra.

–'Monsieur couche-t-il? Monsieur soupe-t-il?'

Il fit un signe de tête négatif.

–'Le garçon d'écurie dit que le cheval de monsieur est bien fatigué!'

Il rompit le silence.

–'Est-ce que le cheval ne pourra pas repartir demain matin?'

–'Oh, monsieur, il lui faut au moins deux jours de repos.'

Il demanda:

–'N'est-ce pas ici le bureau de poste?'

–'Oui, monsieur.'

L'hôtesse le mena au bureau; il montra son passeport et demanda s'il y avait moyen de revenir cette nuit même à Montreuil-sur-mer par la malle; la place à côté du cocher était justement vacante; il la retint et la paya. 'Monsieur', dit l'employé, ne manquez pas d'être ici pour partir à une heure précise du matin.'

Cela fait, il sortit de l'hôtel et se mit à marcher dans la ville.

Il ne connaissait pas Arras, les rues étaient obscures, et il allait au hasard. Cependant, il semblait s'obstiner à ne pas demander son chemin aux passants. Il traversa une petite rivière et se trouva dans un dédale de ruelles étroites où il se perdit. Un bourgeois cheminait avec une lanterne. Après quelque hésitation, il prit le parti de s'adresser à cet homme, non sans avoir d'abord regardé devant et derrière lui, comme s'il craignait que quelqu'un n'entendit la question qu'il allait poser.

–'Monsieur', dit-il, 'le palais de justice, s'il vous plaît?'

–'Vous n'êtes pas de la ville, monsieur?', répondit le bourgeois qui était un homme assez vieux, 'Eh bien, suivez-moi. Je vais précisément du côté du palais de justice, c'est-à-dire du côté de l'hôtel de préfecture. On répare en ce moment le palais, les tribunaux ont donc leurs audiences à la préfecture.'

–'Est-ce là', demanda-t-il, 'qu'on tient les assises?'

–'Sans doute, monsieur. Voyez-vous, ce qui est la préfecture aujourd'hui était l'évêché avant la révolution. Monsieur de Convié, qui était évêque en quatre-vingt-deux, y a fait bâtir une grande salle. C'est dans cette grande salle qu'on juge.'

Chemin faisant, le bourgeois lui dit:

–'Si c'est un procès que monsieur veut voir, il est un peu tard. Ordinairement les séances finissent à six heures.'

Quoi qu'il en soit, comme ils arrivaient sur la grande place, le bourgeois lui montra quatre longues fenêtres éclairées sur la façade d'un vaste bâtiment ténébreux.

–'Ma foi', monsieur, 'vous arrivez à temps; vous avez de la chance. Voyez-vous ces quatre fenêtres? C'est la cour d'assises. Il y a de la lumière. Ce n'est donc pas fini. L'affaire aura traîné en longueur et on fait une audience du soir. Vous vous intéressez à cette affaire? Est-ce que c'est un procès criminel ? Est-ce que vous êtes témoin?'

Il répondit:

–'Je ne viens pour aucune affaire, j'ai seulement à parler à un avocat.'

–'C'est différent', dit le bourgeois. 'Tenez, monsieur, prenez cette porte où est le factionnaire; vous n'aurez qu'à monter le grand escalier.'

Il se conforma aux indications du bourgeois, et, quelques minutes après, il était dans une salle où il y avait beaucoup de monde et où des groupes mêlés d'avocats en robe chuchotaient çà et là.

C'est toujours une chose qui serre le cœur de voir ces attroupements d'hommes vêtus de noir qui murmurent entre eux à voix basse sur le seuil des chambres de justice. Il est rare que la charité et la pitié sortent de toutes ces paroles. Ce qui en sort, le plus souvent, ce sont des condamnations faites d'avance. Tous ces groupes semblent à l'observateur qui passe et qui rêve autant de ruches sombres où des espèces d'esprits bourdonnants construisent en commun toutes sortes d'édifices ténébreux.

Cette salle, spacieuse et éclairée d'une seule lampe, était une ancienne antichambre de l'évêché et servait de salle des pas perdus. Une porte à deux battants, fermée en ce moment, la séparait de la grande chambre où siégeait la cour d'assises.

L'obscurité était telle qu'il ne craignit pas de s'adresser au premier avocat qu'il rencontra.

–'Monsieur', dit-il, 'où en est-on?'

–'C'est fini', dit l'avocat.

–'Fini!'

Ce mot fut répété d'une telle manière que l'avocat se retourna.

–'Pardon, monsieur, vous êtes peut-être un parent?'

–'Non. Je ne connais personne ici. Et y a-t-il eu condamnation?'

–'Bien sûr, on n'aurait pas pu faire autrement.'

–'Aux travaux forcés?...'

–'À perpétuité.'

Il reprit d'une voix tellement faible qu'on l'entendait à peine:

–'L'identité a donc été établie?'

–'Quelle identité?', répondit l'avocat. 'Il n'y avait pas d'identité à constater. L'affaire était simple. Cette femme avait tué son enfant, l'infanticide a été prouvé, le jury a écarté la préméditation, on l'a condamnée à vie.'

–'C'est donc une femme?', demanda-t-il.

–'Absolument, c'est la fille Limosin. De quoi me parlez-vous donc?'

–'De rien. Mais puisque c'est fini, comment se fait-il que la salle soit encore éclairée?'

–'C'est pour l'autre affaire qu'on a commencée il y a à peu près deux heures.'

–'Quelle autre affaire?'

–'Oh, celle-là est claire aussi. C'est une espèce de gueux, un récidiviste, un galérien, qui a volé. Je ne sais plus trop son nom. En voilà un qui a une mine de bandit. Je l'enverrais aux galères rien que pour avoir cette figure-là.'

–'Monsieur', demanda-t-il, 'y a-t-il moyen de pénétrer dans la salle?'

–'Je ne crois pas. Il y a beaucoup de gens. Cependant, l'audience est suspendue. Il y a des gens qui sont sortis, et, à la reprise de l'audience, vous pourrez essayer.'

–'Par où entre-t-on?'

–'Par cette grande porte.'

L'avocat le quitta. En quelques instants, il avait éprouvé, presque en même temps, presque mêlées, toutes les émotions possibles. Les paroles de cet indifférent lui avaient tour à tour traversé le cœur comme des aiguilles de glace et comme des lames de feu. Quand il vit que rien n'était terminé, il respira; mais il n'aurait pas pu dire si ce qu'il ressentait était de la joie ou de la peine.

Il s'approcha de plusieurs groupes et écouta ce qu'on disait. Le programme de la session était très chargé: le président avait mis en jugement ce même jour deux affaires simples et courtes. On avait commencé par l'infanticide et, maintenant, on en était au

forçat, au récidiviste, au 'cheval de retour'. Cet homme avait volé des pommes, mais cela ne paraissait pas bien prouvé; ce qui était prouvé c'est qu'il avait séjourné au bagne de Toulon. Cela aggravait son cas. Du reste, l'interrogatoire de l'homme et les dépositions des témoins étaient terminés; mais il y avait encore les plaidoiries de l'avocat et le réquisitoire du ministère public; cela ne pouvait pas finir avant minuit. L'homme serait probablement condamné; l'avocat général était très bon et ne manquait pas ses accusés: c'était un homme d'esprit qui faisait des vers.

Un huissier se tenait debout près de la porte qui communiquait avec la salle des assises. Il demanda à cet huissier:

–'Monsieur, la porte va-t-elle bientôt s'ouvrir?'

–'Elle ne s'ouvrira pas, dit l'huissier.'

–'Comment! On ne l'ouvrira pas à la reprise de l'audience? Est-ce que l'audience n'est pas suspendue?'

–'L'audience vient de reprendre', répondit l'huissier, 'La porte restera fermée.'

–'Pourquoi?'

–'Parce que la salle est pleine.'

–'Quoi? Il n'y a plus une place?'

–'Plus une seule. La porte est fermée. Personne ne peut plus entrer.'

L'huissier ajouta après un silence: 'Il y a bien encore deux ou trois places derrière monsieur le président, mais monsieur le président n'y admet que les agents de l'État.'

Cela dit, l'huissier lui tourna le dos.

Il se retira la tête baissée, traversa l'antichambre et redescendit l'escalier lentement, comme hésitant à chaque marche. Il est probable qu'il tenait conseil avec lui-même. Le violent combat qui se livrait en lui depuis la veille n'était pas fini et, à chaque instant, il en traversait quelque nouvelle péripétie. Arrivé sur le palier de l'escalier, il s'adossa à la rampe et croisa les bras. Tout à coup il ouvrit sa redingote, prit son portefeuille, en tira un crayon, déchira une feuille, et écrivit rapidement sur cette feuille à la lueur du réverbère cette ligne: M. Madeleine, maire de Montreuil-sur-mer. Puis il remonta l'escalier à grands pas, fendit la foule, marcha droit à l'huissier, lui remit le papier, et lui dit avec autorité: 'Portez ceci à monsieur le président.'

L'huissier prit le papier, y jeta un coup d'œil et obéit.

CHAPITRE VIII: ENTRÉE DE FAVEUR.

Sans qu'il s'en doutât, le maire de Montreuil-sur-mer avait une sorte de célébrité. Depuis sept ans que sa réputation de vertu remplissait tout le bas Boulonnais, elle avait fini par franchir les limites de ce petit pays et s'était répandue dans les deux ou trois départements voisins. Outre le service considérable qu'il avait rendu au chef-lieu en y restaurant l'industrie des verroteries noires, il n'était pas une des cent quarante et une communes de l'arrondissement de Montreuil-sur-mer qui ne lui dût quelque bienfait. Il avait su aider et féconder les industries des autres arrondissements. C'est ainsi qu'il avait, à l'occasion, soutenu de son crédit et de ses fonds la fabrique de tulle de Boulogne, la filature de lin à la mécanique de Frévent et la manufacture hydraulique de toiles de Boubers-sur-Canche. Partout, on prononçait avec vénération le nom de M. Madeleine. Arras et Douai enviaient le maire de l'heureuse petite ville de Montreuil-sur-mer.

Le conseiller à la cour royale de Douai, qui présidait cette session des assises à Arras, connaissait comme tout le monde ce nom si profondément et si universellement honoré. Quand l'huissier, ouvrant discrètement la porte qui communiquait de la chambre du conseil à l'audience, se pencha derrière le fauteuil du président et lui remit le papier où était écrite la ligne qu'on vient de lire, en ajoutant que ce monsieur désirait assister à l'audience, le président fit un vif mouvement de déférence, saisit une plume, écrivit quelques mots au bas du papier et le rendit à l'huissier en lui disant: 'Faites entrer.'

L'homme malheureux dont je raconte l'histoire était resté près de la porte de la salle, à la même place où l'huissier l'avait quitté. Il entendit, à travers ses songes, quelqu'un lui dire: 'Monsieur veut-il bien me faire l'honneur de me suivre?' C'était l'huissier qui lui avait tourné le dos l'instant d'avant et qui, maintenant, le saluait jusqu'à terre. Il lui remit le papier. M. Madeleine le déplia; comme il passait près de la lampe, il put lire: 'Le président de la cour d'assises présente ses respects à M. Madeleine.'

Il froissa le papier entre ses mains, comme si ces quelques mots eussent eu pour lui un arrière-goût étrange et amer, et suivit l'huissier.

Quelques minutes après, il se trouvait seul dans une espèce de cabinet lambrissé, d'un aspect sévère, éclairé par deux bougies posées sur une table à tapis vert. Il avait encore dans l'oreille les dernières paroles de l'huissier qui venait de le quitter: 'Monsieur, vous voici dans la chambre du conseil; vous n'avez qu'à tourner la poignée en cuivre de cette porte, et vous vous trouverez dans l'audience derrière le fauteuil de monsieur le président.' Ces paroles se mêlaient dans sa pensée à un souvenir vague de corridors étroits et d'escaliers noirs qu'il venait de parcourir.

L'huissier l'avait laissé seul. Le moment suprême était arrivé. Il cherchait à se recueillir sans pouvoir y parvenir. C'est surtout aux heures où l'on aurait le plus besoin de les rattacher aux réalités poignantes de la vie que tous les fils de la pensée se rompent dans le cerveau. Il était dans l'endroit même où les juges délibèrent et condamnent. Il regardait avec une tranquillité stupide cette chambre paisible et redoutable où tant d'existences avaient été brisées, où son nom allait retentir tout à l'heure, et que sa destinée traversait en ce moment. Il regardait les murs, puis il se regardait lui-même, s'étonnant que ce fût cette chambre et que ce fût lui.

Il n'avait pas mangé depuis plus de vingt-quatre heures, il était brisé par les secousses de la carriole, mais il ne le sentait pas; il lui semblait qu'il ne sentait rien. Il s'approcha d'un cadre noir qui était accroché au mur et qui contenait sous verre une vieille lettre autographe de Jean-Nicolas Pache, maire de Paris et ministre, datée, sans doute par erreur, du 9 juin an II, et dans laquelle Pache envoyait à la commune la liste des ministres et des députés arrêtés chez eux. Cette lettre lui parut bien curieuse; il la lut deux ou trois fois. Il la lu sans y faire attention. En fait, il pensait à Fantine et à Cosette.

Tout en rêvant, il se retourna, et ses yeux rencontrèrent la poignée en cuivre de la porte qui le séparait de la salle des assises. Il avait presque oublié cette porte. Son regard, d'abord calme, s'y arrêta puis devint effaré et fixe, et s'empreignit peu à peu d'épouvante. Des gouttes de sueur lui sortaient d'entre les cheveux et ruisselaient sur ses tempes.

Il fit avec une sorte d'autorité mêlée de rébellion ce geste indescriptible qui veut dire et qui dit si bien: 'Pardieu! Qui est-ce qui m'y force?' Puis, il se tourna vivement, vit devant lui la porte par laquelle il était entré, y alla, l'ouvrit, et sortit. Il n'était plus dans cette chambre, il était dehors, dans un corridor, un corridor long, étroit, coupé de degrés et de guichets, faisant toutes sortes d'angles, éclairé çà et là de réverbères pareils à des veilleuses de malades, le corridor par où il était venu. Il respira, il écouta; aucun bruit derrière lui, aucun bruit devant lui; il se mit à fuir comme si on le poursuivait.

Quand il eut doublé plusieurs des coudes de ce couloir, il écouta encore. C'était toujours le même silence et la même ombre autour de lui. Il était essoufflé, il chancelait, il s'appuya au mur. La pierre était froide, sa sueur était glacée sur son front, il se redressa en frissonnant.

Alors, là, seul, debout dans cette obscurité, tremblant de froid et d'autre chose peut-être, il songea.

Il avait songé toute la nuit, il avait songé toute la journée; il n'entendait plus en lui qu'une voix qui disait: hélas!

Un quart d'heure s'écoula ainsi. Enfin, il pencha la tête, soupira, laissa pendre ses bras, et revint sur ses pas. Il marchait lentement et difficilement. Sa conscience l'avait rattrapé; elle le ramenait.

Il entra dans la chambre du conseil. La première chose qu'il aperçut, ce fut la poignée de la porte. Cette poignée, ronde et en cuivre poli, resplendissait pour lui comme une effroyable étoile. Il la regardait comme une brebis regarderait l'œil d'un tigre.

Ses yeux ne pouvaient pas s'en détacher.

Il se rapprocha de la porte.

S'il avait écouté, il aurait entendu, comme une sorte de murmure confus, le bruit de la salle voisine; mais il n'écoutait pas, et il n'entendait pas.

Tout à coup, sans qu'il sût lui-même comment, il se trouva près de la porte. Il saisit convulsivement la poignée; la porte s'ouvrit.

Il était dans la salle d'audience.

CHAPITRE IX: UN LIEU OÙ DES CONVICTIONS SONT EN TRAIN DE SE TRANSFORMER.

Il fit un pas, referma machinalement la porte derrière lui, et resta debout, considérant ce qu'il voyait.

C'était une assez vaste enceinte à peine éclairée, tantôt pleine de rumeur, tantôt pleine de silence, où tout l'appareil d'un procès criminel se développait avec sa gravité mesquine et lugubre au milieu de la foule.

À un bout de la salle, celui où il se trouvait, des juges à l'air distrait, en robe usée, se rongeant les ongles ou fermant les paupières; à l'autre bout, une foule en haillons; des avocats dans toutes sortes d'attitudes; des soldats au visage honnête et dur; de vieilles boiseries tachées, un plafond sale, des tables couvertes d'une serge plus jaune que verte, des portes noircies par les mains; à des clous plantés dans le lambris, des lampes donnant plus de fumée que de clarté; sur les tables, des chandelles dans des chandeliers de cuivre; l'obscurité, la laideur, la tristesse; et de tout cela se dégageait une impression austère et auguste, car on y sentait cette grande chose humaine qu'on appelle la loi et cette grande chose divine qu'on appelle la justice.

Personne dans cette foule ne fit attention à lui. Tous les regards convergeaient vers un point unique, un banc de bois adossé à une petite porte, le long des murs, à gauche du président. Sur ce banc, que plusieurs chandelles éclairaient, il y avait un homme entre deux gendarmes.

Cet homme, c'était l'homme.

Il ne le chercha pas, il le vit. Ses yeux allèrent là naturellement, comme s'ils avaient su d'avance où était cette figure.

Il crut se voir lui-même, vieilli, non pas sans doute absolument semblable de visage, mais tout pareil d'attitude et d'aspect, avec ces cheveux hérissés, avec cette prunelle fauve et inquiète, avec cette blouse, tel qu'il était le jour où il entra à Digne, plein de haine et cachant dans son âme ce hideux trésor de pensées affreuses qu'il avait mis dix-neuf ans à ramasser sur le pavé du bagne.

Il se dit avec effroi: 'Mon Dieu, est-ce que je redeviendrai ainsi?'

Cet homme paraissait au moins soixante ans. Il avait une expression rude, stupide et effarouchée.

Au bruit de la porte, on s'était rangé pour lui faire place, le président avait tourné la tête et, comprenant que le personnage qui venait d'entrer était M. le maire de Montreuil-sur-mer, il l'avait salué. L'avocat général, qui avait vu M. Madeleine à Montreuil-sur-mer, le reconnut et le salua également. Il s'en aperçut à peine. Il était en proie à une sorte d'hallucination; il regardait.

Des juges, un greffier, des gendarmes, une foule de têtes cruellement curieuses, il avait déjà vu cela une fois, autrefois, il y avait vingt-sept ans. Ces choses funestes, il les retrouvait; elles étaient là, elles remuaient, elles existaient. Ce n'était plus un effort de sa mémoire, un mirage de sa pensée, c'étaient de vrais gendarmes et de vrais juges, une vraie foule et de vrais hommes en chair et en os. C'en était fait, il voyait reparaître et revivre

autour de lui, avec tout ce que la réalité a de formidable, les aspects monstrueux de son passé.

Tout cela était béant devant lui.

Il en eut horreur, il ferma les yeux, et s'écria au plus profond de son âme: 'jamais!'

Et par un jeu tragique de la destinée qui faisait trembler toutes ses idées et le rendait presque fou, c'était un autre lui-même qui était là! Cet homme qu'on jugeait, tous l'appelaient Jean Valjean!

Il avait sous les yeux, vision inouïe, une sorte de représentation du moment le plus horrible de sa vie, jouée par son fantôme.

Tout y était, c'était le même endroit, la même heure de nuit, presque les mêmes juges, soldats et spectateurs. Seulement, au-dessus de la tête du président, il y avait un crucifix, chose qui manquait aux tribunaux du temps de sa condamnation. Quand on l'avait jugé, Dieu était absent.

Une chaise était derrière lui; il s'y laissa tomber, terrifié à l'idée qu'on pût le remarquer. Quand il fut assis, il profita d'une pile de cartons qui était sur le bureau des juges pour dérober son visage à toute la salle. Il pouvait maintenant voir sans être vu. Peu à peu il se remit. Il rentra pleinement dans le sentiment du réel; il arriva à cette phase de calme où l'on peut écouter.

M. Bamatabois était au nombre des jurés.

Il chercha Javert, mais il ne le vit pas. Le banc des témoins lui était caché par la table du greffier. Et puis, je viens de le dire, la salle était à peine éclairée.

Au moment où il était entré, l'avocat de l'accusé achevait sa plaidoirie. L'attention de tous était excitée au plus haut point; l'affaire durait depuis trois heures. Depuis trois heures, cette foule regardait plier peu à peu sous le poids d'une vraisemblance terrible un homme, un inconnu, une espèce d'être misérable, profondément stupide ou profondément habile. Cet homme, on le sait déjà, était un vagabond qui avait été trouvé dans un champ, emportant une branche chargée de pommes mûres, cassée à un pommier dans un clos voisin, appelé le clos Pierron. Qui était cet homme? Une enquête avait eu lieu; des témoins venaient d'être entendus, ils avaient été unanimes, des lumières avaient jailli de tout le débat. L'accusation disait: 'Nous ne tenons pas seulement un voleur de fruits, un maraudeur, nous tenons là, dans notre main, un bandit, un relaps en rupture de ban, un ancien forçat, un scélérat des plus dangereux, un malfaiteur appelé Jean Valjean que la justice recherche depuis longtemps, et qui, il y a huit ans, en sortant du bagne de Toulon, a commis un vol de grand chemin à main armée sur la personne d'un enfant savoyard appelé Petit-Gervais, crime prévu par l'article 383 du code pénal, pour lequel nous nous réservons de le poursuivre ultérieurement, quand l'identité sera judiciairement acquise. Il vient de commettre un nouveau vol. C'est un cas de récidive. Condamnez-le pour le fait nouveau, il sera jugé plus tard pour le fait ancien.' Devant cette accusation, devant l'unanimité des témoins, l'accusé paraissait surtout étonné. Il faisait des gestes et des signes qui voulaient dire non, ou bien il considérait le plafond. Il parlait avec peine, répondait avec embarras, mais de la tête aux pieds toute sa personne niait. Il était comme un idiot en présence de toutes ces intelligences rangées en bataille autour de lui, et comme un étranger au milieu de cette société qui le saisissait. Il faisait face à un avenir menaçant. La vraisemblance croissait à chaque minute, et toute cette foule regardait avec plus d'anxiété que lui-même cette sentence pleine de calamités qui penchait sur lui de plus en plus. Une éventualité laissait même entrevoir, outre le bagne, la peine de mort, si l'identité était reconnue et si l'affaire Petit-Gervais se terminait plus tard par une condamnation. Qui était cet homme? De quelle nature était son apathie? Était-ce imbécillité ou ruse? Comprenait-il trop, ou ne comprenait-il pas du tout? Questions qui divisaient la foule et semblaient partager le jury. Il y avait dans ce procès ce qui effraye et ce qui intrigue; le drame n'était pas seulement sombre, il était obscur.

Le défenseur avait assez bien plaidé, dans cette langue de province qui a longtemps constitué l'éloquence du barreau et dont usaient jadis tous les avocats, aussi bien à Paris qu'à Romorantin ou à Montbrison, et qui aujourd'hui, étant devenue classique, n'est plus

guère parlée que par les orateurs officiels du parquet, auxquels elle convient par sa sonorité grave et son allure majestueuse; langue où un mari s'appelle un époux, une femme, une épouse, Paris, le centre des arts et de la civilisation, le roi, le monarque, monseigneur l'évêque, un saint pontife, l'avocat général, l'éloquent interprète de la vindicte, la plaidoirie, les accents qu'on vient d'entendre, le siècle de Louis XIV, le grand siècle, un théâtre, le temple de Melpomène, la famille régnante, l'auguste sang de nos rois, un concert, une solennité musicale, monsieur le général commandant le département, l'illustre guerrier qui, etc., les élèves du séminaire, ces tendres lévites, les erreurs imputées aux journaux, l'imposture qui distille son venin dans les colonnes de ces organes… L'avocat, donc, avait commencé par s'expliquer sur le vol des pommes. L'avocat avait établi que le vol n'était pas matériellement prouvé. Son client, qu'en sa qualité de défenseur il persistait à appeler Champmathieu, n'avait été vu de personne escaladant le mur ou cassant la branche. On l'avait arrêté cette branche à la main (que l'avocat appelait plus volontiers rameau), mais il disait l'avoir trouvée à terre et ramassée. Où était la preuve du contraire? Cette branche avait été sans doute cassée et dérobée après escalade, puis jetée là par le maraudeur alarmé; il y avait sans doute un voleur. Mais qu'est-ce qui prouvait que ce voleur était Champmathieu? Une seule chose: sa qualité d'ancien forçat. L'avocat ne niait pas que cette qualité ne parût malheureusement bien constatée; l'accusé avait résidé à Faverolles; l'accusé y avait été émondeur; le nom de Champmathieu pouvait bien avoir pour origine Jean Mathieu; tout cela était vrai; enfin quatre témoins reconnaissaient sans hésiter et positivement Champmathieu pour être le galérien Jean Valjean; à ces indications, à ces témoignages, l'avocat ne pouvait opposer que la dénégation de son client, dénégation intéressée; mais en supposant qu'il fût le forçat Jean Valjean, cela prouvait-il qu'il fût le voleur des pommes? C'était une présomption, tout au plus, non une preuve. L'accusé, cela était vrai, et le défenseur 'dans sa bonne foi' devait en convenir, avait adopté 'un mauvais système de défense'. Il s'obstinait à tout nier, le vol et sa qualité de forçat. Un aveu sur ce dernier point eût mieux valu, à coup sûr, et lui eût concilié l'indulgence de ses juges. L'avocat le lui avait conseillé mais l'accusé s'y était refusé obstinément, croyant sans doute sauver tout en n'avouant rien. C'était un tort, mais ne fallait-il pas considérer l'indigence de cette intelligence? Cet homme était visiblement stupide. Un long malheur au bagne, une longue misère hors du bagne, l'avaient abruti. Il se défendait mal, était-ce une raison pour le condamner? Quant à l'affaire Petit-Gervais, l'avocat n'avait pas à la discuter: elle n'était pas dans l'acte d'accusation. L'avocat conclut en suppliant le jury et la cour, si l'identité de Jean Valjean leur paraissait évidente, de lui appliquer les peines de police qui s'adressent au condamné en rupture de ban, et non le châtiment épouvantable qui frappe le forçat récidiviste.

L'avocat général répliqua au défenseur. Il fut violent et fleuri, comme sont habituellement les avocats généraux.

Il félicita le défenseur de sa 'loyauté' et profita habilement de cette loyauté. Il atteignit l'accusé par toutes les concessions que l'avocat avait faites. L'avocat semblait accorder que l'accusé était Jean Valjean. Il en prit acte. Cet homme était donc Jean Valjean. Ceci était acquis à l'accusation et ne pouvait plus se contester. Ici, par une habile antonomase, remontant aux sources et aux causes de la criminalité, l'avocat général tonna contre l'immoralité de l'école romantique, alors à son aurore sous le nom d'école satanique que lui avaient décerné les critiques de l'Oriflamme et de la Quotidienne, il attribua, non sans vraisemblance, à l'influence de cette littérature perverse le délit de Champmathieu, ou pour mieux dire, de Jean Valjean. Ces considérations épuisées, il passa à Jean Valjean lui-même. Qu'était-ce que Jean Valjean? Description de Jean Valjean. Un monstre vomi. Le modèle de ces sortes de descriptions est dans le récit de Théramène, lequel n'est pas utile à la tragédie, mais rend tous les jours de grands services à l'éloquence judiciaire. L'auditoire et les jurés 'frémirent'. La description achevée, l'avocat général reprit, dans un mouvement oratoire fait pour exciter au plus haut point, le lendemain matin, l'enthousiasme du Journal de la Préfecture: 'Et c'est cet homme, un vagabond, un mendiant, sans moyens d'existence, accoutumé par sa vie passée aux actions coupables et

peu corrigé par son séjour au bagne, comme le prouve le crime commis sur Petit-Gervais, c'est cet homme qui, trouvé sur la voie publique en flagrant délit de vol, à quelques pas d'un mur escaladé, tenant encore à la main l'objet volé, nie le flagrant délit, le vol, l'escalade, nie tout, nie jusqu'à son nom, nie jusqu'à son identité! Outre cent autres preuves sur lesquelles nous ne revenons pas, quatre témoins le reconnaissent, Javert, l'intègre inspecteur de police Javert, et trois de ses anciens compagnons d'ignominie, les forçats Brevet, Chenildieu et Cochepaille. Qu'oppose-t-il à cette unanimité foudroyante? Il nie. Quel endurcissement! Vous ferez justice, messieurs les jurés…' Pendant que l'avocat général parlait, l'accusé écoutait, la bouche ouverte, avec une sorte d'étonnement où il entrait bien quelque admiration. Il était évidemment surpris qu'un homme pût parler comme cela. De temps en temps, aux moments les plus 'énergiques' du réquisitoire, dans ces instants où l'éloquence, qui ne peut se contenir, déborde dans un flux d'épithètes flétrissantes et enveloppe l'accusé comme un orage, il remuait lentement la tête de droite à gauche et de gauche à droite, sorte de protestation triste et muette dont il se contentait depuis le commencement des débats. Deux ou trois fois, les spectateurs placés le plus près de lui l'entendirent dire à mi-voix: 'Voilà ce que c'est, de n'avoir pas demandé à M. Baloup!' L'avocat général fit remarquer au jury cette attitude hébétée, calculée évidemment, qui dénotait, non l'imbécillité, mais l'adresse, la ruse, l'habitude de tromper la justice, et qui révélait 'la profonde perversité' de cet homme. Il termina en faisant ses réserves pour l'affaire Petit-Gervais, et en réclamant une condamnation sévère.

C'était, pour l'instant, on s'en souvient, les travaux forcés à perpétuité.

Le défenseur se leva, commença par complimenter 'monsieur l'avocat général' sur son 'admirable réquisitoire', puis répliqua comme il put, mais il faiblissait; le terrain se dérobait manifestement sous lui.

CHAPITRE X: DÉNÉGATIONS.

L'instant de clore les débats était venu. Le président fit lever l'accusé et lui adressa la question d'usage: Avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense?

L'homme, debout, roulant dans ses mains un affreux bonnet qu'il avait, sembla ne pas entendre.

Le président répéta la question.

Cette fois l'homme entendit. Il parut comprendre, il fit le mouvement de quelqu'un qui se réveille, promena ses yeux autour de lui, regarda le public, les gendarmes, son avocat, les jurés, la cour, posa son poing monstrueux sur le rebord de la boiserie placée devant son banc, regarda encore, et tout à coup, fixant son regard sur l'avocat général, il se mit à parler. Ce fut comme une éruption. Il sembla, à la façon dont les paroles s'échappaient de sa bouche, incohérentes, impétueuses, heurtées, pêle-mêle, qu'elles s'y pressaient toutes à la fois pour sortir en même temps. Il dit:

–J'ai à dire ça. Que j'ai été charron à Paris, même que c'était chez monsieur Baloup. C'est un travail dur. Dans la chose de charron, on travaille toujours en plein air, dans des cours, sous des hangars chez les bons maîtres, jamais dans des ateliers fermés, parce qu'il faut des espaces, voyez-vous. L'hiver, on a si froid qu'on se bat les bras pour se réchauffer; mais les maîtres ne veulent pas, ils disent que cela perd du temps. Manier du fer quand il y a de la glace entre les pavés, c'est rude. Ça vous use vite un homme. On est vieux tout jeune dans ce métier-là. À quarante ans, un homme est fini. Moi, j'en avais cinquante-trois, j'avais bien du mal. Et puis c'est si méchant les ouvriers! Quand un homme n'est plus jeune, on vous l'appelle vieux serin, vieille bête! Je ne gagnais plus que trente sous par jour, on me payait le moins cher qu'on pouvait, les maîtres profitaient de mon âge. Avec ça, j'avais ma fille qui était blanchisseuse à la rivière. Elle gagnait un peu de son côté. À nous deux, cela allait. Elle avait de la peine aussi. Toute la journée dans un baquet jusqu'à mi-corps, sous la pluie, sous la neige, avec le vent qui vous coupe la figure; quand il gèle, c'est tout de même difficile de laver; il y a des personnes qui n'ont pas beaucoup de linge et qui attendent

après; si on ne lavait pas, on perdrait des clients. Les planches sont mal jointes et il vous tombe des gouttes d'eau partout. On a ses jupes toutes mouillées, dessus et dessous. Ça pénètre. Elle a aussi travaillé au lavoir des Enfants-Rouges, où l'eau arrive par des robinets. On n'est pas dans le baquet. On lave devant soi au robinet et on rince derrière soi dans le bassin. Comme c'est fermé, on a moins froid au corps. Mais il y a une buée d'eau chaude qui est terrible et qui vous perd les yeux. Elle revenait à sept heures du soir, et se couchait bien vite; elle était si fatiguée. Son mari la battait. Elle est morte. Nous n'avons pas été très heureux. C'était une brave fille qui n'allait pas au bal, qui était très sage. Je me rappelle un mardi gras où elle était allée se coucher à huit heures. Voilà. Je dis vrai. Vous n'avez qu'à demander. Ah, bien oui, demander! Que je suis bête! Paris, c'est un gouffre. Qui est-ce qui connaît le père Champmathieu? Pourtant je vous dis monsieur Baloup. Voyez chez monsieur Baloup. Après ça, je ne sais pas ce qu'on me veut.'

L'homme se tut, et resta debout. Il avait dit ces choses d'une voix haute, rapide, rauque, dure et enrouée, avec une sorte de naïveté irritée et sauvage. Une fois, il s'était interrompu pour saluer quelqu'un dans la foule. Les espèces d'affirmations qu'il semblait jeter au hasard devant lui, lui venaient comme des hoquets, et il ajoutait à chacune d'elles le geste d'un bûcheron qui fend du bois. Quand il eut fini, l'auditoire éclata de rire. Il regarda le public, et voyant qu'on riait, et ne comprenant pas, il se mit à rire lui-même.

C'était sinistre.

Le président, homme attentif et bienveillant, éleva la voix.

Il rappela à 'messieurs les jurés' que 'le sieur Baloup, l'ancien maître charron chez lequel l'accusé disait avoir servi, avait été inutilement cité. Il était en faillite, et n'avait pu être retrouvé.' Puis se tournant vers l'accusé, il l'engagea à écouter ce qu'il allait lui dire et ajouta: 'Vous êtes dans une situation où il faut réfléchir. Les présomptions les plus graves pèsent sur vous et peuvent entraîner des conséquences capitales. Accusé, dans votre intérêt, je vous interpelle une dernière fois, expliquez-vous clairement sur ces deux faits: 'Premièrement, avez-vous, oui ou non, franchi le mur du clos Pierron, cassé la branche et volé les pommes, c'est-à-dire commis le crime de vol avec escalade? Deuxièmement, oui ou non, êtes-vous le forçat libéré Jean Valjean?'

L'accusé secoua la tête d'un air capable, comme un homme qui a bien compris et qui sait ce qu'il va répondre. Il ouvrit la bouche, se tourna vers le président et dit:

–'D'abord...'

Puis il regarda son bonnet ainsi que le plafond et se tut.

–'Accusé', reprit l'avocat général d'une voix sévère, 'faites attention. Vous ne répondez à rien de ce qu'on vous demande. Votre trouble vous condamne. Il est évident que vous ne vous appelez pas Champmathieu, que vous êtes le forçat Jean Valjean caché d'abord sous le nom de Jean Mathieu qui était le nom de sa mère, que vous êtes allé en Auvergne, que vous êtes né à Faverolles où vous avez été émondeur. Il est évident que vous avez volé avec escalade des pommes mûres dans le clos Pierron. Messieurs les jurés apprécieront.'

L'accusé avait fini par se rasseoir; il se leva brusquement quand l'avocat général eut fini, et s'écria:

–'Vous êtes très méchant, vous! Voilà ce que je voulais dire. Je ne trouvais pas d'abord. Je n'ai rien volé. Je suis un homme qui ne mange pas tous les jours. Je venais d'Ailly, je marchais dans le pays après une ondée qui avait fait la campagne toute jaune, même que les mares débordaient et qu'il ne sortait plus des sables que de petits brins d'herbe au bord de la route, j'ai trouvé une branche cassée par terre où il y avait des pommes, j'ai ramassé la branche sans savoir qu'elle me ferait arriver de la peine. Il y a trois mois que je suis en prison et qu'on me trimballe. Après ça, je ne peux pas dire, on parle contre moi, on me dit: «répondez!» Le gendarme, qui est bon enfant, me pousse le coude et me dit tout bas: «réponds donc.» Je ne sais pas expliquer moi, je n'ai pas fait d'études, je suis un pauvre homme. Voilà ce qu'on a tort de ne pas voir. Je n'ai pas volé, j'ai ramassé par terre des choses qu'il y avait. Vous dites Jean Valjean, Jean Mathieu! Je ne connais pas ces personnes-là. C'est des villageois. J'ai travaillé chez monsieur Baloup, boulevard de

l'Hôpital. Je m'appelle Champmathieu. Vous êtes bien malins de me dire où je suis né. Moi, je l'ignore. Tout le monde n'a pas des maisons pour y venir au monde. Ce serait trop commode. Je crois que mon père et ma mère étaient des gens qui allaient sur les routes. Je ne sais pas d'ailleurs. Quand j'étais enfant, on m'appelait Petit, maintenant, on m'appelle Vieux. Voilà mes noms de baptême. Prenez ça comme vous voudrez. J'ai été en Auvergne, j'ai été à Faverolles, pardi! Eh bien? Est-ce qu'on ne peut pas avoir été en Auvergne et avoir été à Faverolles sans avoir été aux galères? Je vous dis que je n'ai pas volé, et que je suis le père Champmathieu. J'ai été chez monsieur Baloup, j'ai été domicilié. Vous m'ennuyez avec vos bêtises à la fin! Pourquoi donc est-ce que le monde est après moi comme des acharnés!'

L'avocat général était demeuré debout; il s'adressa au président:

–'Monsieur le président, en présence des dénégations confuses, mais fort habiles de l'accusé, qui voudrait bien se faire passer pour idiot, mais qui n'y parviendra pas, nous requérons qu'il vous plaise et qu'il plaise à la cour d'appeler de nouveau dans cette enceinte les condamnés Brevet, Cochepaille et Chenildieu, et l'inspecteur de police Javert, afin de les interroger une dernière fois sur l'identité de l'accusé.

–'Je fais remarquer à monsieur l'avocat général', dit le président, 'que l'inspecteur de police Javert, rappelé par ses fonctions au chef-lieu d'un arrondissement voisin, a quitté l'audience et même la ville, aussitôt sa déposition faite. Nous lui en avons accordé l'autorisation, avec l'agrément de monsieur l'avocat général et du défenseur de l'accusé.'

–'C'est juste, monsieur le président', reprit l'avocat général. 'En l'absence du sieur Javert, je crois devoir rappeler à messieurs les jurés ce qu'il a dit ici-même, il y a peu de temps. Javert est un homme estimé qui honore par sa rigoureuse et stricte probité des fonctions inférieures, mais importantes. Voici en quels termes il a déposé: «Je n'ai même pas besoin des présomptions morales et des preuves matérielles qui démentent les dénégations de l'accusé. Je le reconnais parfaitement. Cet homme ne s'appelle pas Champmathieu; c'est un ancien forçat très méchant et très redouté nommé Jean Valjean. On ne l'a libéré à l'expiration de sa peine qu'avec un extrême regret. Il a subi dix-neuf ans de travaux forcés pour vol qualifié. Il avait cinq ou six fois tenté de s'évader. Outre le vol Petit-Gervais et le vol Pierron, je le soupçonne encore d'un vol commis chez l'évêque de Digne. Je l'ai souvent vu, à l'époque où j'étais adjudant garde-chiourme au bagne de Toulon. Je répète que je le reconnais parfaitement.»

Cette déclaration si précise parut produire une vive impression sur le public et le jury. L'avocat général termina en insistant pour qu'à défaut de Javert, les trois témoins Brevet, Chenildieu et Cochepaille fussent entendus de nouveau et interpellés solennellement.

Le président transmit un ordre à un huissier, et un moment après la porte de la chambre des témoins s'ouvrit. L'huissier, accompagné d'un gendarme prêt à lui prêter main-forte, introduisit le condamné Brevet. L'auditoire était en suspens et toutes les poitrines palpitaient comme si elles n'eussent eu qu'une seule âme.

L'ancien forçat Brevet portait la veste noire et grise des maisons centrales. Brevet était un personnage d'une soixantaine d'années qui avait une espèce de figure d'homme d'affaires et l'air d'un coquin. Cela va quelquefois ensemble. Il était devenu, dans la prison où de nouveaux méfaits l'avaient ramené, quelque chose comme guichetier. C'était un homme dont les chefs disaient: Il cherche à se rendre utile. Les aumôniers témoignaient de ses habitudes religieuses. Il ne faut pas oublier que ceci se passait sous la restauration.

–'Brevet', dit le président, 'vous avez subi une condamnation infamante et vous ne pouvez pas prêter serment...'

Brevet baissa les yeux.

–'Cependant', reprit le président, 'même dans l'homme que la loi a dégradé, il peut rester, quand la pitié divine le permet, un sentiment d'honneur et d'équité. C'est à ce sentiment que je fais appel à cette heure décisive. S'il existe encore en vous, et je l'espère, réfléchissez avant de me répondre, considérez d'une part cet homme qu'un mot de vous peut perdre, d'autre part la justice qu'un mot de vous peut éclairer. L'instant est solennel,

et il est toujours temps de vous rétracter, si vous croyez vous être trompé. Accusé, levez-vous. Brevet, regardez bien l'accusé, recueillez vos souvenirs, et dites-nous, en votre âme et conscience, si vous persistez à reconnaître cet homme pour votre ancien camarade de bagne Jean Valjean.'

Brevet regarda l'accusé, puis se retourna vers la cour.

–'Oui, monsieur le président. C'est moi qui l'ai reconnu le premier et je persiste. Cet homme est Jean Valjean. Entré à Toulon en 1796 et sorti en 1815. Je suis sorti l'année suivante. Il a l'air d'une brute maintenant; l'âge a dû le rendre comme cela; au bagne il était sournois. Je le reconnais positivement.'

–'Allez vous asseoir', dit le président. 'Accusé, restez debout.'

On introduisit Chenildieu, forçat à vie, comme l'indiquaient son uniforme rouge et son bonnet vert. Il subissait sa peine au bagne de Toulon, d'où on l'avait extrait pour cette affaire. C'était un petit homme d'environ cinquante ans, vif, ridé, chétif, jaune, effronté, fiévreux, qui avait dans tous ses membres et dans toute sa personne une sorte de faiblesse maladive et dans le regard une force immense. Ses compagnons du bagne l'avaient surnommé Je-nie-Dieu.

Le président lui adressa à peu près les mêmes paroles qu'à Brevet. Au moment où il lui rappela que son infamie lui ôtait le droit de prêter serment, Chenildieu leva la tête et regarda la foule en face. Le président l'invita à se recueillir et lui demanda, comme à Brevet, s'il persistait à reconnaître l'accusé.

Chenildieu éclata de rire.

–'Si je le reconnais! Nous avons été attachés cinq ans à la même chaîne. Tu boudes donc, mon vieux?'

–'Allez vous asseoir', dit le président.

L'huissier amena Cochepaille. Cet autre condamné à perpétuité, venu du bagne et vêtu de rouge comme Chenildieu, était un paysan de Lourdes, une sorte d'ours des Pyrénées. Il avait gardé des troupeaux dans la montagne, et de pâtre il était devenu brigand. Cochepaille n'était pas moins sauvage et paraissait plus stupide encore que l'accusé. C'était un de ces malheureux hommes que la nature à ébauchés en bêtes fauves et que la société termine en galériens.

Le président essaya de le remuer par quelques paroles pathétiques et graves et lui demanda, comme aux deux autres, s'il persistait, sans hésitation et sans trouble, à reconnaître l'homme debout devant lui.

–'C'est Jean Valjean', dit Cochepaille. 'Même qu'on l'appelait Jean-le-Cric, tellement il était fort.'

Chacune des affirmations de ces trois hommes, évidemment sincères et de bonne foi, avait soulevé dans l'auditoire un murmure de fâcheux augure pour l'accusé, murmure qui croissait et se prolongeait plus longtemps chaque fois qu'une déclaration nouvelle venait s'ajouter à la précédente. L'accusé, lui, les avait écoutées avec ce visage étonné qui, selon l'accusation, était son principal moyen de défense. À la première, les gendarmes ses voisins l'avaient entendu grommeler entre ses dents: 'Ah bien! en voilà un!' Après la seconde il dit un peu plus haut, d'un air presque satisfait: 'Bon!' À la troisième il s'écria: 'Fameux!'

Le président l'interpella.

–'Accusé, vous avez entendu. Qu'avez-vous à dire?'

Il répondit:

–'Je dis fameux!'

Une rumeur éclata dans le public et gagna presque le jury. Il était évident que l'homme était perdu.

–'Huissiers', dit le président, 'faites faire silence. Je vais clore les débats.'

A cet instant un mouvement se fit tout à côté du président. On entendit une voix qui crier:

–'Brevet, Chenildieu, Cochepaille! Regardez de ce côté-ci.'

Tous ceux qui entendirent cette voix se sentirent glacés, tant elle était lamentable et terrible. Les yeux se tournèrent vers le point d'où elle venait. Un homme, placé parmi les spectateurs privilégiés qui étaient assis derrière la cour, venait de se lever, avait poussé la porte à hauteur d'appui qui séparait le tribunal du prétoire, et était debout au milieu de la salle. Le président, l'avocat général, M. Bamatabois, vingt personnes, le reconnurent, et s'écrièrent à la fois:

–'Monsieur Madeleine!'

CHAPITRE XI: CHAMPMATHIEU DE PLUS EN PLUS ÉTONNÉ.

C'était lui en effet. La lampe du greffier éclairait son visage. Il tenait son chapeau à la main, il n'y avait aucun désordre dans ses vêtements, sa redingote était boutonnée avec soin. Il était très pâle et il tremblait légèrement. Ses cheveux, gris encore au moment de son arrivée à Arras, étaient maintenant tout à fait blancs. Ils avaient blanchi depuis une heure qu'il était là.

Toutes les têtes se dressèrent. La sensation fut indescriptible. Il y eut dans l'auditoire un instant d'hésitation. La voix avait été si poignante, l'homme qui était là paraissait si calme, qu'au premier abord on ne comprit pas. On se demanda qui avait crié. On ne pouvait croire que ce fût cet homme tranquille qui eût jeté ce cri effrayant.

Cette indécision ne dura que quelques secondes. Avant même que le président et l'avocat général eussent pu dire un mot, avant que les gendarmes et les huissiers eussent pu faire un geste, l'homme que tous appelaient encore en ce moment M. Madeleine s'était avancé vers les témoins Cochepaille, Brevet et Chenildieu.

–'Vous ne me reconnaissez pas?', dit-il.

Tous trois demeurèrent interdits et indiquèrent par un signe de tête qu'ils ne le connaissaient point. Cochepaille intimidé fit le salut militaire. M. Madeleine se tourna vers les jurés et vers la cour et dit d'une voix douce:

–'Messieurs les jurés, faites relâcher l'accusé. Monsieur le président, faites-moi arrêter. L'homme que vous cherchez, ce n'est pas lui, c'est moi. Je suis Jean Valjean.'

Pas une bouche ne respirait. À la première commotion de l'étonnement avait succédé un silence de sépulcre. On sentait dans la salle cette espèce de terreur religieuse qui saisit la foule lorsque quelque chose de grand s'accomplit.

Cependant, le visage du président s'était empreint de sympathie et de tristesse; il avait échangé un signe rapide avec l'avocat et quelques paroles à voix basse avec les conseillers assesseurs. Il s'adressa au public, et demanda avec un accent qui fut compris de tous:

–'Y a-t-il un médecin ici?'

L'avocat général prit la parole:

–'Messieurs les jurés, l'incident si étrange et si inattendu qui trouble l'audience ne nous inspire, ainsi qu'à vous, qu'un sentiment que nous n'avons pas besoin d'exprimer. Vous connaissez tous, au moins de réputation, l'honorable M. Madeleine, maire de Montreuil-sur-mer. S'il y a un médecin dans l'auditoire, nous nous joignons à monsieur le président pour le prier de bien vouloir assister monsieur Madeleine et de le reconduire chez lui.'

M. Madeleine ne laissa point achever l'avocat général. Il l'interrompit d'un accent plein de mansuétude et d'autorité. Voici les paroles qu'il prononça; les voici littéralement, telles qu'elles furent écrites immédiatement après l'audience par un des témoins de cette scène; telles qu'elles sont encore dans l'oreille de ceux qui les ont entendues, il y a près de quarante ans aujourd'hui.

–'Je vous remercie, monsieur l'avocat général, mais je ne suis pas fou. Vous allez voir. Vous étiez sur le point de commettre une grande erreur, lâchez cet homme, j'accomplis un devoir, je suis ce malheureux condamné. Je suis le seul qui voie clair ici, et je vous dis la vérité. Ce que je fais en ce moment, Dieu, qui est là-haut, le regarde, et cela

suffit. Vous pouvez me prendre, puisque me voilà. J'avais pourtant fait de mon mieux. Je me suis caché sous un nom; je suis devenu riche, je suis devenu maire; j'ai voulu rentrer parmi les honnêtes gens. Il paraît que cela ne se peut pas. Enfin, il y a bien des choses que je ne peux pas dire, je ne vais pas vous raconter ma vie, un jour on saura. J'ai volé monseigneur l'évêque, cela est vrai; j'ai volé Petit-Gervais, cela est vrai. On a eu raison de vous dire que Jean Valjean était un malheureux très méchant. Toute la faute ne lui incombe peut-être pas. Écoutez, messieurs les juges, un homme aussi abaissé que moi n'a pas de remontrance à faire à la providence ni de conseil à donner à la société; mais, voyez-vous, l'infamie d'où j'avais essayé de sortir est une chose nuisible. Les galères font le galérien. Recueillez cela, si vous voulez. Avant le bagne, j'étais un pauvre paysan très peu intelligent, une espèce d'idiot; le bagne m'a changé. J'étais stupide, je suis devenu méchant; j'étais bûche, je suis devenu tison. Plus tard l'indulgence et la bonté m'ont sauvé, comme la sévérité m'avait perdu. Mais, pardon, vous ne pouvez pas comprendre ce que je dis là. Vous trouverez chez moi, dans les cendres de la cheminée, la pièce de quarante sous que j'ai volée il y a sept ans à Petit-Gervais. Je n'ai plus rien à ajouter. Prenez-moi. Monsieur l'avocat général remue la tête et croit que je suis devenu fou, mais ce que je dis est la pure vérité. Si ceux-ci ne me reconnaissent pas, Javert, lui, me reconnaîtra!'

Rien ne pourrait rendre ce qu'il y avait de mélancolie bienveillante et sombre dans la voix qui accompagnait ces paroles.

Il se tourna vers les trois forçats:

–'Eh bien, je vous reconnais, moi! Brevet, vous rappelez-vous?...'

Il s'interrompit, hésita un moment, et dit:

–'Te rappelles-tu ces bretelles en tricot à damier que tu avais au bagne?'

Brevet eut comme un mouvement de surprise et le regarda de la tête aux pieds d'un air effrayé. Lui continua:

–'Chenildieu, qui te surnommais toi-même Je-nie-Dieu, tu as toute l'épaule droite brûlée profondément, parce que tu as, un jour, mis ton épaule sur un réchaud plein de braise pour effacer les trois lettres T.F.P. qu'on voit toujours cependant. Réponds, est-ce vrai?

–'C'est vrai, dit Chenildieu.'

Il s'adressa à Cochepaille:

–'Cochepaille, tu as sur le haut du bras gauche une date gravée en lettres bleues avec de la poudre. Cette date, c'est celle du débarquement de l'empereur à Cannes le 1er mars 1815. Relève ta manche.'

Cochepaille releva sa manche, tous les regards se penchèrent autour de lui sur son bras nu. Un gendarme approcha une lampe; la date y était.

Le malheureux homme se tourna vers l'auditoire et vers les juges avec un sourire dont ceux qui l'ont vu sont encore navrés lorsqu'ils y songent. C'était le sourire du triomphe, c'était aussi le sourire du désespoir.

–'Vous voyez bien', dit-il, 'que je suis Jean Valjean.'

Il n'y avait plus dans cette enceinte ni juges, ni accusateurs, ni gendarmes; il n'y avait que des yeux fixes et des cœurs émus. Personne ne se rappelait plus le rôle que chacun pouvait avoir à jouer; l'avocat général oubliait qu'il était là pour requérir, le président qu'il était là pour présider, le défenseur qu'il était là pour défendre. Chose frappante, aucune question ne fut faite, aucune autorité n'intervint. Le propre des spectacles sublimes, c'est de prendre toutes les âmes et de faire de tous les témoins des spectateurs. Aucun peut-être ne se rendait compte de ce qu'il éprouvait; aucun, sans doute, ne se disait qu'il voyait resplendir là une grande lumière; tous, intérieurement, se sentaient éblouis.

Il était évident qu'on avait sous les yeux Jean Valjean. Cela rayonnait. L'apparition de cet homme avait suffi pour remplir de clarté cette aventure si obscure le moment d'avant. Sans qu'il fût besoin d'aucune explication désormais, toute cette foule, comme par une sorte de révélation électrique, comprit tout de suite et d'un seul coup d'œil cette simple et magnifique histoire d'un homme qui se livrait pour qu'un autre homme ne fût

pas condamné à sa place. Les détails, les hésitations, les petites résistances possibles se perdirent dans ce vaste fait lumineux.

Cette impression passa vite mais, dans l'instant, elle fut irrésistible.

–'Je ne veux pas déranger davantage l'audience', reprit Jean Valjean. 'Je m'en vais, puisqu'on ne m'arrête pas. J'ai plusieurs choses à faire. Monsieur l'avocat général sait qui je suis, il sait où je vais, il me fera arrêter quand il voudra.'

Il se dirigea vers la porte de sortie. Pas une voix ne s'éleva, pas un bras ne se tendit. Tous s'écartèrent. Il avait, à ce moment-là, ce je ne sais quoi de divin qui fait que les multitudes reculent et se rangent devant un homme. Il traversa la foule à pas lents. On n'a jamais su qui ouvrit la porte, mais il est certain que la porte se trouva ouverte lorsqu'il y parvint. Arrivé là, il se retourna et dit:

–'Monsieur l'avocat général, je reste à votre disposition.'

Puis il s'adressa à l'auditoire:

–'Vous tous, tous ceux qui sont ici, vous me trouvez digne de pitié, n'est-ce pas? Mon Dieu, quand je pense à ce que j'étais sur le point de faire, je me trouve digne d'envie. Cependant, j'aurais mieux aimé que tout ceci n'arrivât pas.'

Il sortit, et la porte se referma comme elle avait été ouverte, car ceux qui font certaines choses souveraines sont toujours sûrs d'être servis par quelqu'un dans la foule.

Moins d'une heure après, le verdict du jury déchargeait de toute accusation le nommé Champmathieu; et Champmathieu, mis en liberté immédiatement, s'en alla stupéfait, croyant tous les hommes fous et ne comprenant rien à cette vision.

Livre huitième: Contrecoup.

CHAPITRE I: DANS QUEL MIROIR M. MADELEINE REGARDE-T-IL SES CHEVEUX?

Le jour commençait à poindre. Fantine avait eu une nuit de fièvre et d'insomnie pleine, d'ailleurs, d'images heureuses; au matin, elle s'endormit. La sœur Simplice qui l'avait veillée profita de ce sommeil pour aller préparer une nouvelle potion de quinquina. La digne sœur était depuis quelques instants dans le laboratoire de l'infirmerie, penchée sur ses drogues et sur ses fioles et regardant de très près à cause de cette brume que le crépuscule répand sur les objets. Tout à coup elle tourna la tête et poussa un léger cri. M. Madeleine était devant elle. Il venait d'entrer silencieusement.

–'C'est vous, monsieur le maire!', s'écria-t-elle.

Il répondit, à voix basse:

–'Comment va cette pauvre femme?'

–'Pas mal en ce moment. Mais nous avons été bien inquiets!'

Elle lui expliqua ce qui s'était passé, que Fantine était bien mal la veille et que maintenant elle était mieux, parce qu'elle croyait que monsieur le maire était allé chercher son enfant à Montfermeil. La sœur n'osa pas interroger monsieur le maire, mais elle vit bien à son air que ce n'était point de là qu'il venait.

–'Tout cela est bien', dit-il, 'vous avez eu raison de ne pas la détromper.'

–'Oui', reprit la sœur, 'mais maintenant, monsieur le maire, qu'elle va vous voir et qu'elle ne verra pas son enfant, que lui dirons-nous?'

Il resta un moment songeur.

–'Dieu nous inspirera', dit-il.

–'On ne pourra cependant pas mentir', murmura la sœur.

Le plein jour s'était fait dans la chambre. Il éclairait le visage de M. Madeleine. Le hasard fit que la sœur leva les yeux.

–'Mon Dieu, monsieur!', s'écria-t-elle, 'que vous est-il donc arrivé? vos cheveux sont tout blancs!'

–‘Blancs!’, dit-il.

La sœur Simplice n’avait pas de miroir; elle fouilla dans une trousse et en tira une petite glace dont se servait le médecin de l’infirmerie pour constater qu’un malade était mort et ne respirait plus. M. Madeleine prit la glace, y considéra ses cheveux, et dit: ‘Tiens!’

Il prononça ce mot avec indifférence et comme s’il pensait à autre chose.

La sœur se sentit glacée par je ne sais quoi d’inconnu qu’elle entrevoyait dans tout ceci.

Il demanda:

–‘Puis-je la voir?’

–‘Est-ce que monsieur le maire ira chercher son enfant?’, demanda la sœur, osant à peine hasarder une question.

–‘Sans doute, mais il faut au moins deux ou trois jours.’

–‘Si elle ne voyait pas monsieur le maire d’ici là, reprit timidement la sœur, elle ne saurait pas que monsieur le maire est de retour, il serait aisé de lui faire prendre patience, et quand l’enfant arriverait elle penserait tout naturellement que monsieur le maire est arrivé avec l’enfant. On n’aurait pas de mensonge à faire.’

M. Madeleine parut réfléchir quelques instants, puis il dit avec sa gravité calme:

–‘Non, ma sœur, il faut que je la voie. Je suis peut-être pressé.’

La religieuse ne sembla pas remarquer ce mot ‘peut-être’, qui donnait un sens obscur et singulier aux paroles de M. le maire. Elle répondit en baissant les yeux et la voix respectueusement:

–‘Dans ce cas… Elle se repose, mais monsieur le maire peut entrer.’

Il fit quelques observations sur une porte qui fermait mal, et dont le bruit pouvait réveiller la malade, puis il entra dans la chambre de Fantine, s’approcha du lit et entrouvrit les rideaux. Elle dormait. Son souffle sortait de sa poitrine avec ce bruit tragique qui est propre à ces maladies et qui navre les pauvres mères lorsqu’elles veillent la nuit près de leur enfant condamné et endormi. Mais cette respiration pénible troublait à peine une sorte de sérénité ineffable, répandue sur son visage, qui la transfigurait dans son sommeil. Sa pâleur était devenue de la blancheur; ses joues étaient vermeilles. Ses longs cils blonds, la seule beauté qui lui fût restée de sa virginité et de sa jeunesse, palpitaient tout en demeurant clos et baissés. Toute sa personne tremblait de je ne sais quel déploiement d’ailes invisibles prêtes à s’entrouvrir et à l’emporter. À la voir ainsi, on n’eût jamais pu croire que c’était là une malade presque désespérée. Elle ressemblait plus à ce qui va s’envoler qu’à ce qui va mourir.

La branche, lorsqu’une main s’approche pour cueillir la fleur, frissonne, et semble à la fois se dérober et s’offrir. Le corps humain a quelque chose de ce tressaillement quand arrive l’instant où les doigts mystérieux de la mort vont récolter l’âme.

M. Madeleine resta quelque temps immobile près de ce lit, regardant tour à tour la malade et le crucifix, comme il faisait deux mois auparavant, le jour où il était venu pour la première fois la voir dans cet asile. Ils étaient encore là, tous les deux, dans la même attitude, elle dormant, lui priant; seulement, maintenant, depuis ces deux mois écoulés, elle avait des cheveux gris et lui des cheveux blancs.

La sœur n’était pas entrée avec lui. Il se tenait près de ce lit, debout, le doigt sur la bouche, comme s’il y eût eu dans la chambre quelqu’un à faire taire.

Elle ouvrit les yeux, le vit, et dit paisiblement, avec un sourire:

–‘Et Cosette?’

CHAPITRE II: FANTINE HEUREUSE.

Elle n’eut pas un mouvement de surprise, ni un mouvement de joie; elle était la joie même. Cette simple question fut posée avec une foi si profonde, avec tant de certitude, avec une absence si complète d’inquiétude et de doute, qu’il ne trouva pas une parole. Elle continua:

–‘Je savais que vous étiez là. Je dormais, mais je vous voyais. Il y a longtemps que je vous vois. Je vous ai suivi des yeux toute la nuit. Vous étiez dans des hauteurs insoupçonnées en présence de toutes sortes de figures célestes.’

Il leva son regard vers le crucifix.

–‘Mais’, continua-t-elle, ‘dites-moi donc où est Cosette? Pourquoi ne l’avoir pas mise sur mon lit pour que je la voie en m’éveillant?’

Il répondit machinalement quelque chose qu’il n’a jamais pu se rappeler plus tard.

Heureusement, le médecin, averti, était arrivé. Il vint en aide à M. Madeleine.

–‘Mon enfant’, dit le médecin, ‘calmez-vous. Votre enfant est là.’

Les yeux de Fantine s’illuminèrent et couvrirent de clarté tout son visage. Elle joignit les mains avec une expression qui contenait tout ce que la prière peut avoir à la fois de plus violent et de plus doux.

–‘Oh!’, s’écria-t-elle, ‘Apportez-la-moi!’

Touchante illusion de mère! Cosette était toujours pour elle le petit enfant qu’on apporte.

–‘Pas encore’, reprit le médecin, ‘pas en ce moment. Vous avez un reste de fièvre. La vue de votre enfant vous agiterait et vous ferait du mal. Il faut d’abord vous guérir.’

Elle l’interrompit impétueusement.

–‘Mais je suis guérie! Je vous dis que je suis guérie! Quel âne, ce médecin! Ah çà! Je veux voir mon enfant!’

–‘Vous voyez’, dit le médecin, ‘comme vous vous emportez. Tant que vous serez ainsi, je m’opposerai à ce que vous ayez votre enfant. Il ne suffit pas de la voir, il faut vivre pour elle. Quand vous serez raisonnable, je vous l’amènerai moi-même.’

La pauvre mère courba la tête.

–‘Docteur, je vous demande pardon, je vous demande vraiment pardon. Autrefois, je n’aurais pas parlé comme je viens de faire, il m’est arrivé tant de malheurs que quelquefois je ne sais plus ce que je dis. Je comprends, vous craignez l’émotion, j’attendrai tant que vous voudrez, mais je vous jure que cela ne m’aurait pas fait de mal de voir ma fille. Je la vois, je ne la quitte pas des yeux depuis hier au soir. Savez-vous? On me l’apporterait maintenant que je me mettrais à lui parler doucement. Voilà tout. Est-ce que ce n’est pas bien naturel que j’aie envie de voir mon enfant qu’on est allé me chercher exprès à Montfermeil? Je ne suis pas en colère. Je sais bien que je vais être heureuse. Toute la nuit j’ai vu des choses blanches et des personnes qui me souriaient. Quand monsieur le médecin voudra, il m’apportera ma Cosette. Je n’ai plus de fièvre, puisque je suis guérie; je sens bien que je n’ai plus rien du tout; mais je vais faire comme si j’étais malade et ne pas bouger pour faire plaisir aux dames d’ici. Quand on verra que je suis bien tranquille, on dira: il faut lui donner son enfant.’

M. Madeleine s’était assis sur une chaise qui était à côté du lit. Elle se tourna vers lui; elle faisait visiblement un effort pour paraître calme et ‘bien sage’, comme elle disait dans cet affaiblissement de la maladie qui ressemble à l’enfance, afin que, la voyant si paisible, on ne refuse pas de lui amener Cosette. Cependant, tout en se contenant, elle ne pouvait s’empêcher d’adresser à M. Madeleine mille questions.

–‘Avez-vous fait un bon voyage, monsieur le maire? Oh, comme vous êtes bon d’être allé me la chercher! Dites-moi seulement comment elle est. A-t-elle bien supporté la route? Hélas, elle ne me reconnaîtra pas! Depuis le temps, elle m’a oubliée, pauvre chou! Les enfants, ça n’a pas de mémoire. C’est comme les oiseaux. Aujourd’hui ça voit une chose et demain une autre, et ça ne pense plus à rien. Avait-elle du linge blanc? Ces Thénardier la tenaient-ils propre? Comment la nourrissait-on? Oh, comme j’ai souffert, si vous saviez! Mais maintenant c’est fini. Je suis heureuse. Comme je voudrais la voir! Monsieur le maire, l’avez-vous trouvée jolie? N’est-ce pas qu’elle est belle, ma fille? Vous devez avoir eu bien froid dans cette diligence! Est-ce qu’on ne pourrait pas l’amener rien qu’un petit moment? On la remporterait tout de suite après. Dites, vous qui êtes le maître, si vous vouliez…’

Il lui prit la main: 'Cosette est belle', dit-il, 'Cosette se porte bien, vous la verrez bientôt, mais reposez-vous. Vous parlez trop vivement, et puis vous sortez vos bras du lit: cela vous fait tousser.'

En effet, des quintes de toux interrompaient Fantine presque à chaque mot.

Fantine ne murmura pas, elle craignait d'avoir compromis par quelques plaintes trop passionnées la confiance qu'elle voulait inspirer, et elle se mit à parler de choses et d'autres.

–'C'est assez joli, Montfermeil, n'est-ce-pas? L'été, on va y faire des pique-niques. Ces Thénardier font-ils de bonnes affaires? Il ne passe pas grand monde dans leur village. C'est une espèce de gargote que cette auberge-là.'

M. Madeleine lui tenait toujours la main, il la considérait avec anxiété; il était évident qu'il était venu pour lui dire des choses devant lesquelles sa pensée hésitait maintenant. Le médecin, sa visite faite, s'était retiré. La sœur Simplice était restée auprès d'eux.

Cependant, au milieu de ce silence, Fantine s'écria:

–'Je l'entends! Mon Dieu! Je l'entends!'

Elle étendit le bras pour qu'on se tût autour d'elle, retint son souffle, et se mit à écouter avec ravissement.

Il y avait un enfant qui jouait dans la cour; l'enfant de la portière ou d'une ouvrière quelconque. C'est là un de ces hasards qu'on retrouve toujours et qui semblent faire partie de la mystérieuse mise en scène des événements lugubres. L'enfant, c'était une petite fille, allait, venait, courait pour se réchauffer, riait et chantait à haute voix. Hélas! À quoi les jeux des enfants ne se mêlent-ils pas! C'était cette petite fille que Fantine entendait chanter.

–'Oh!', reprit-elle, 'c'est ma Cosette, je reconnais sa voix!'

L'enfant s'éloigna comme il était venu, la voix s'éteignit, Fantine écouta encore quelque temps, puis son visage s'assombrit, et M. Madeleine l'entendit dire à voix basse: 'Comme ce médecin est méchant de ne pas me laisser voir ma fille!'

Pourtant, le fond riant de ses idées revint. Elle continua à se parler à elle-même, la tête sur l'oreiller. 'Comme nous allons être heureuses! Nous aurons un petit jardin, d'abord! M. Madeleine me l'a promis. Ma fille jouera dans le jardin. Elle doit savoir lire et écrire maintenant. Je la ferai épeler son nom. Elle courra dans l'herbe derrière les papillons. Je la regarderai. Et puis elle fera sa première communion. Ah çà! Quand fera-t-elle sa première communion? Elle se mit à compter sur ses doigts.

–'... Un, deux, trois, quatre... elle a sept ans. Dans cinq ans. Elle aura un voile blanc, des bas brodés; elle aura l'air d'une petite femme. Ô ma bonne sœur, vous ne savez pas comme je suis bête, voilà que je pense à la première communion de ma fille!'

Et elle se mit à rire.

Il avait lâché la main de Fantine. Il écoutait ces paroles comme on écoute un vent qui souffle, les yeux à terre, l'esprit plongé dans des réflexions sans fond. Tout à coup elle cessa de parler, cela lui fit lever machinalement la tête. Fantine était devenue effrayante.

Elle ne parlait plus, elle ne respirait plus; elle s'était soulevée à demi sur son séant, son épaule maigre sortait de sa chemise, son visage, radieux le moment d'auparavant, était blême; elle paraissait fixer quelque chose de monstrueux devant elle.

–'Mon Dieu!', s'écria-t-il. 'Qu'avez-vous, Fantine?'

Elle ne répondit pas, elle ne quitta pas des yeux l'objet qu'elle semblait voir, elle lui toucha le bras d'une main et de l'autre lui fit signe de regarder derrière lui.

Il se retourna et vit Javert.

CHAPITRE III: JAVERT CONTENT.

Voici ce qui s'était passé.

Minuit et demi venait de sonner, quand M. Madeleine était sorti de la salle des assises d'Arras. Il était rentré à son auberge juste à temps pour repartir par la malle-poste

où l'on se rappelle qu'il avait retenu sa place. Un peu avant six heures du matin, il était arrivé à Montreuil-sur-mer, et son premier soin avait été de mettre à la poste sa lettre à M. Laffitte, puis d'entrer à l'infirmerie et de voir Fantine.

Cependant, à peine avait-il quitté la salle d'audience de la cour d'assises, que l'avocat général, revenu du premier saisissement, avait pris la parole pour déplorer l'acte de folie de l'honorable maire de Montreuil-sur-mer, déclarer que ses convictions n'étaient en rien modifiées par cet incident bizarre qui s'éclaircirait plus tard, et requérir, en attendant, la condamnation de ce Champmathieu, évidemment le vrai Jean Valjean. La persistance de l'avocat général était visiblement en contradiction avec le sentiment de tous, du public, de la cour et du jury. Le défenseur avait eu peu de peine à réfuter cette harangue et à établir que, par suite des révélations de M. Madeleine, c'est-à-dire du vrai Jean Valjean, la nature de l'affaire était bouleversée de fond en comble, et que le jury n'avait plus devant les yeux qu'un innocent. L'avocat avait tiré de là quelques exemples célèbres d'erreurs judiciaires; le président, dans son résumé, s'était joint au défenseur; et le jury, en quelques minutes, avait mis hors de cause Champmathieu.

Quoi qu'il en soit, il fallait un Jean Valjean à l'avocat général et, n'ayant plus Champmathieu, il prit Madeleine.

Immédiatement après la mise en liberté de Champmathieu, l'avocat général s'enferma avec le président. Ils convinrent 'de la nécessité de se saisir de la personne de M. le maire de Montreuil-sur-mer'. La première émotion passée, le président fit peu d'objections. Il fallait bien que justice suive son cours. Et puis, pour tout dire, quoique le président fût un homme bon et assez intelligent, il était en même temps fort royaliste et presque ardent, et il avait été choqué que le maire de Montreuil-sur-mer, en parlant du débarquement à Cannes, eût dit l'empereur et non Buonaparte.

L'ordre d'arrestation fut donc expédié. L'avocat général l'envoya à Montreuil-sur-mer par l'intermédiaire d'un mandataire et chargea l'inspecteur de police Javert de notifier et d'exécuter sa décision.

On sait que Javert était revenu à Montreuil-sur-mer immédiatement après avoir fait sa déposition.

Javert se levait au moment où on lui remit l'ordre d'arrestation et la lettre lui demandant de mener à bien cette affaire.

Le mandataire était lui-même un policier expérimenté qui, en deux mots, mit Javert au fait de ce qui était arrivé à Arras. L'ordre d'arrestation, signé de l'avocat général, était ainsi conçu: 'L'inspecteur Javert appréhendera au corps le sieur Madeleine, maire de Montreuil-sur-mer, qui, dans l'audience de ce jour, a été reconnu pour être le forçat libéré Jean Valjean.'

Javert était froid, calme, grave, avait ses cheveux gris parfaitement lissés sur les tempes; il venait de monter l'escalier avec sa lenteur habituelle. Quelqu'un qui l'eût connu à fond et qui l'eût examiné attentivement eût frémi. La boucle de son col de cuir, au lieu d'être sur sa nuque, était sur son oreille gauche. Ceci révélait une agitation inouïe.

Javert était un caractère complet, ne laissant faire de pli ni à son devoir, ni à son uniforme; méthodique avec les scélérats, rigide avec les boutons de son habit.

Pour qu'il eût mal mis la boucle de son col, il fallait qu'il y eût en lui une de ces émotions qu'on pourrait appeler des tremblements de terre intérieurs.

Il était venu simplement, avait requis un caporal et quatre soldats au poste voisin, avait laissé les soldats dans la cour, et s'était fait indiquer la chambre de Fantine par la portière qui ne parut pas étonnée, accoutumée qu'elle était à voir des gens armés demander monsieur le maire.

Arrivé à la chambre de Fantine, Javert tourna la clef, poussa la porte avec une douceur de garde-malade ou de mouchard, et entra.

À proprement parler, il n'entra pas. Il se tint debout, derrière la porte entrebâillée, le chapeau sur la tête, la main gauche dans sa redingote fermée jusqu'au menton. Dans le pli du coude on pouvait voir le pommeau de plomb de son énorme canne, laquelle disparaissait derrière lui.

Il resta ainsi près d'une minute sans qu'on s'aperçût de sa présence. Tout à coup Fantine leva les yeux, le vit, et fit se retourner M. Madeleine.

À l'instant où le regard de Madeleine rencontra le regard de Javert, Javert, sans bouger, sans remuer, sans approcher, devint épouvantable. Aucun sentiment humain ne réussit à être effroyable comme cette joie.

Ce fut le visage d'un démon qui vient de retrouver son damné.

La certitude de tenir enfin Jean Valjean fit apparaître sur sa physionomie tout ce qu'il avait dans l'âme. Le fond remué monta à la surface. L'humiliation d'avoir un peu perdu son chemin et de s'être mépris quelques minutes sur ce Champmathieu, s'effaçait sous l'orgueil d'avoir si bien deviné et d'avoir eu si longtemps un instinct juste. Le contentement de Javert éclata dans son attitude souveraine. La difformité du triomphe s'épanouit sur ce front étroit. Ce fut tout le déploiement d'horreur que peut donner une figure satisfaite.

Javert était au ciel. Sans qu'il ne s'en rendit nettement compte, mais avec l'intuition confuse de sa nécessité et de son succès, il personnifiait, lui Javert, la justice, la lumière et la vérité dans leur fonction céleste d'écrasement du mal. Il avait derrière lui et autour de lui, à une profondeur infinie, l'autorité, la raison, la chose jugée, la conscience légale, la vindicte publique, toutes les étoiles; il protégeait l'ordre, il faisait sortir de la loi la foudre, il vengeait la société, il prêtait main-forte à l'absolu; il se dressait dans une gloire; il y avait dans sa victoire un reste de défi et de combat; debout, altier, éclatant, il étalait en plein azur la bestialité surhumaine d'un archange féroce; l'ombre redoutable de l'action qu'il accomplissait rendait visible à son poing crispé le vague flamboiement de l'épée sociale; heureux et indigné, il tenait, sous son talon, le crime, le vice, la rébellion, la perdition, l'enfer; il rayonnait, il exterminait, il souriait et il y avait une incontestable grandeur dans ce saint Michel monstrueux.

Javert, effroyable, n'avait rien d'ignoble.

La probité, la sincérité, la candeur, la conviction, l'idée du devoir, sont des choses qui, en se trompant, peuvent devenir hideuses, mais qui, même hideuses, restent grandes; leur majesté, propre à la conscience humaine, persiste dans l'horreur. Ce sont des vertus qui ont un vice, l'erreur. L'impitoyable joie honnête d'un fanatique en pleine atrocité conserve on ne sait quel rayonnement lugubrement vénérable. Sans qu'il s'en doutât, Javert, dans son bonheur formidable, était à plaindre comme tout ignorant qui triomphe. Rien n'était poignant et terrible comme cette figure où se montrait ce qu'on pourrait appeler tout le mauvais du bon.

CHAPITRE IV: L'AUTORITÉ REPREND SES DROITS.

Fantine n'avait pas vu Javert depuis le jour où M. le maire l'avait arrachée à cet homme. Son cerveau malade ne se rendit compte de rien, seulement elle ne douta pas qu'il ne revint la chercher. Elle ne put supporter cette figure affreuse, elle se sentit expirer, elle cacha son visage de ses deux mains et cria avec angoisse:

–'Monsieur Madeleine, sauvez-moi!'

Jean Valjean, je ne le nommerai plus autrement désormais, s'était levé. Il dit à Fantine de sa voix la plus douce et la plus calme:

–'Soyez tranquille. Ce n'est pas pour vous qu'il vient.'

Puis il s'adressa à Javert et lui dit:

–'Je sais ce que vous voulez.'

Javert rugit:

–'Allons, vite!'

Il ne fit pas comme d'habitude; il n'entra point en matière; il n'exhiba pas de mandat. Pour lui, Jean Valjean était une sorte de combattant mystérieux et insaisissable, un lutteur ténébreux qu'il étreignait depuis cinq ans sans pouvoir le renverser. Cette arrestation n'était pas un commencement, mais une fin. Il se borna à dire: Allons, vite!

En parlant ainsi, il ne fit pas un pas; il lança sur Jean Valjean ce regard qu'il jetait comme un crampon, et avec lequel il avait coutume de tirer violemment les misérables à lui.

C'était ce regard que la Fantine avait senti pénétrer jusque dans la moelle de ses os.

Au cri de Javert, Fantine avait rouvert les yeux. Mais M. le maire était là. Que pouvait-elle craindre?

Javert avança au milieu de la chambre et cria:

–'Alors?'

La malheureuse regarda autour d'elle. Il n'y avait personne que la religieuse et monsieur le maire. À qui pouvait-il s'adresser? À elle seulement. Elle frissonna.

Elle vit une chose inouïe, tellement inouïe que jamais rien de pareil ne lui était apparu dans les plus noirs délires de la fièvre. Elle vit le mouchard Javert saisir au collet monsieur le maire; elle vit monsieur le maire courber la tête. Il lui sembla que le monde s'évanouissait.

Javert, en effet, avait pris Jean Valjean au collet.

–'Monsieur le maire!', cria Fantine.

Javert éclata de rire, de cet affreux rire qui lui déchaussait toutes les dents.

–'Il n'y a plus de monsieur le maire ici!'

Jean Valjean n'essaya pas de déranger la main qui tenait le col de sa redingote. Il dit:

–'Javert...'

Javert l'interrompit: 'Appelle-moi monsieur l'inspecteur.'

–'Monsieur', reprit Jean Valjean, 'je voudrais vous dire un mot en particulier.'

–'Tout haut, parle tout haut!', répondit Javert, 'On me parle tout haut à moi!'

Jean Valjean continua en baissant la voix:

–'C'est une prière que j'ai à vous faire...'

–'Je te dis de parler tout haut.'

–'Mais cela ne doit être entendu que de vous seul...'

–'Qu'est-ce que cela me fait? Je n'écoute pas!'

Jean Valjean se tourna vers lui et lui dit rapidement et très bas:

–'Accordez-moi trois jours! Trois jours pour aller chercher l'enfant de cette malheureuse femme! Je payerai ce qu'il faudra. Vous m'accompagnerez si vous voulez.'

–'Tu veux rire!', cria Javert. 'Ah çà! Je ne te croyais pas bête à ce point! Tu me demandes trois jours pour t'en aller!'

Fantine eut un tremblement.

–'Mon enfant!', s''écria-t-elle, 'aller chercher mon enfant! Elle n'est donc pas ici! Ma sœur, répondez-moi, où est Cosette? Je veux mon enfant! Monsieur Madeleine! Monsieur le maire!'

Javert frappa du pied.

–'Voilà l'autre, à présent! Silence! Pays insensé où les galériens sont magistrats et où les filles publiques sont soignées comme des comtesses! Ah, mais tout va changer; il était temps!'

Il regarda fixement Fantine et ajouta en reprenant dans sa main crispée la cravate, la chemise et le col de Jean Valjean:

–'Je te dis qu'il n'y a pas de monsieur Madeleine et qu'il n'y a plus de monsieur le maire. Il y a un voleur, il y a un brigand, il y a un forçat appelé Jean Valjean! C'est lui que je tiens! Voilà ce qu'il y a!

Fantine se dressa brusquement. Appuyée sur ses bras raides et sur ses deux mains, elle regarda Jean Valjean, elle regarda Javert, elle regarda la religieuse, elle ouvrit la bouche comme pour parler, un râle sortit du fond de sa gorge, ses dents claquèrent, elle étendit les bras avec angoisse, ouvrant convulsivement les mains, et cherchant autour d'elle comme quelqu'un qui se noie, puis elle s'affaissa subitement sur l'oreiller. Sa tête heurta le chevet du lit et vint retomber sur sa poitrine, la bouche béante, les yeux ouverts et éteints.

Elle était morte.

Jean Valjean posa sa main sur la main de Javert qui le tenait, et l'ouvrit comme il eût ouvert la main d'un enfant, puis il dit à Javert:

–'Vous avez tué cette femme.'

–'Allons-nous donc en finir avec tout ce cirque!', cria Javert furieux. 'Je ne suis pas ici pour entendre des justifications. Économisons-nous tout ça. La garde est en bas. Descendons tout de suite.'

Il y avait dans un coin de la chambre un vieux lit en fer en assez mauvais état qui servait de lit de camp aux sœurs quand elles veillaient. Jean Valjean alla à ce lit, disloqua en un clin d'œil le chevet déjà fort délabré, chose facile à des muscles comme les siens, saisit dans sa main la tringle et menaça Javert. Javert recula vers la porte.

Jean Valjean, sa barre de fer au poing, marcha lentement vers le lit de Fantine. Quand il y fut parvenu, il se retourna, et dit à Javert d'une voix qu'on entendait à peine:

–'Je ne vous conseille pas de me déranger.'

Ce qui est certain, c'est que Javert tremblait.

Il eut l'idée d'aller appeler la garde, mais Jean Valjean pouvait profiter de cette minute pour s'évader. Il resta donc, saisit sa canne par le petit bout, et s'adossa au chambranle de la porte sans quitter du regard Jean Valjean.

Jean Valjean posa son coude sur la pomme du chevet du lit et son front sur sa main, et se mit à contempler Fantine immobile et étendue. Il demeura ainsi, absorbé, muet, ne songeant évidemment plus à rien d'autre. Son visage exprimait une incommensurable pitié. Après quelques instants, il se pencha vers Fantine et lui parla à voix basse.

Que lui dit-il? Que pouvait dire ce réprouvé à cette morte? Personne sur la terre ne le sait. La morte les entendit-elle? Il y a des illusions touchantes qui sont peut-être des réalités sublimes. Ce qui est hors de doute, c'est que la sœur Simplice, unique témoin de l'événement, a souvent raconté qu'au moment où Jean Valjean parla à l'oreille de Fantine, elle vit distinctement poindre un ineffable sourire sur ces lèvres pâles et dans ces prunelles vagues pleines de l'étonnement du tombeau.

Jean Valjean prit dans ses deux mains la tête de Fantine et l'arrangea sur l'oreiller comme une mère eût fait pour son enfant, il lui rattacha le cordon de sa chemise et rentra ses cheveux sous son bonnet. Cela fait, il lui ferma les yeux.

En cet instant solennel le visage de Fantine semblait étrangement éclairé.

La mort, c'est l'entrée dans la grande lueur.

La main de Fantine pendait hors du lit. Jean Valjean s'agenouilla devant cette main, la souleva doucement, et la baisa.

Puis il se redressa, et, se tournant vers Javert il lui dit:

–'Maintenant, je suis à vous.'

CHAPITRE V: UNE SÉPULTURE CONVENABLE.

Javert déposa Jean Valjean à la prison de la ville.

L'arrestation de M. Madeleine produisit à Montreuil-sur-mer un grand émoi, ou pour mieux dire, une commotion extraordinaire. Tout le monde, à peu près, l'abandonna. En moins de deux heures tout le bien qu'il avait fait fut oublié, et ce ne fut plus 'qu'un galérien'. Il est juste de dire qu'on ne connaissait pas encore les détails de l'événement d'Arras. Toute la journée, on entendait dans toutes les parties de la ville des conversations comme celle-ci:

–'Vous ne savez pas? C'était un forçat libéré! Qui ça? Le maire. M. Madeleine? Oui. Vraiment? Il ne s'appelle pas Madeleine, il a un nom affreux, Béjean, Bojean, Boujean. Ah, mon Dieu! Ils l'ont arrêté. Arrêté! Il est à la prison de la ville, en attendant qu'on le transfère. Qu'on le transfère! On va le transférer! Où va-t-on le transférer? Il va passer aux assises pour un vol de grand chemin qu'il a commis autrefois. Eh bien! Mais je m'en doutais un peu. Cet homme était trop bon, trop parfait, trop poli. Il refusait les décorations, il

donnait des sous à tous les petits drôles qu'il rencontrait. J'ai toujours pensé qu'il y avait anguille sous roche.'

'Les salons' surtout abondèrent dans ce sens.

Une vieille dame, abonnée au Drapeau blanc, fit cette réflexion dont il est presque impossible de sonder la profondeur:

–'Je n'en suis pas fâchée. Cela damera le pion aux bonapartistes!'

C'est ainsi que ce fantôme qui s'était appelé M. Madeleine se dissipa à Montreuil-sur-mer. Trois ou quatre personnes seulement, dans toute la ville, restèrent fidèles à cette mémoire. La vieille portière qui l'avait servi fut du nombre.

Le soir de ce même jour, cette digne vieille était assise dans sa loge, encore tout effarée et réfléchissant tristement. La fabrique avait été fermée toute la journée, la porte cochère était verrouillée, la rue était déserte. Il n'y avait dans la maison que deux religieuses, sœur Perpétue et sœur Simplice, qui veillaient près du corps de Fantine.

Vers l'heure où M. Madeleine avait coutume de rentrer, la brave portière se leva machinalement, prit la clef de la chambre de M. Madeleine dans un tiroir et le bougeoir dont il se servait tous les soirs pour monter chez lui, puis elle accrocha la clef au clou où il la prenait d'habitude, et plaça le bougeoir à côté, comme si elle l'attendait. Ensuite, elle se rassit sur sa chaise et se remit à songer. La pauvre bonne vieille avait fait tout cela sans en avoir conscience.

Ce ne fut qu'au bout de plus de deux heures qu'elle sortit de sa rêverie et s'écria: 'Tiens, mon Dieu, j'ai mis sa clef au clou!'

À cet instant, la vitre de la loge s'ouvrit, une main passa par l'ouverture, saisit la clef et le bougeoir et alluma la bougie à la chandelle qui brûlait.

La portière leva les yeux et resta béante, avec un cri dans le gosier qu'elle retint.

Elle connaissait cette main, ce bras, cette manche de redingote: c'était M. Madeleine.

Elle fut quelques secondes avant de pouvoir parler, saisie, comme elle le dit elle-même plus tard en racontant son aventure.

–'Mon Dieu, monsieur le maire', s'écria-t-elle 'enfin, je vous croyais...'

Elle s'arrêta, la fin de sa phrase eût manqué de respect au commencement. Jean Valjean était toujours pour elle monsieur le maire.

Il acheva sa pensée.

–'En prison', dit-il. 'J'y étais. J'ai brisé un barreau d'une fenêtre, je me suis laissé tomber du haut d'un toit, et me voici. Je monte à ma chambre, allez me chercher la sœur Simplice Elle est sans doute près de cette pauvre femme.'

La vieille femme obéit.

Il ne lui fit aucune recommandation; il était bien sûr qu'elle le garderait mieux qu'il ne se garderait lui-même.

On n'a jamais su comment il avait réussi à pénétrer dans la cour sans faire ouvrir la porte cochère. Il avait, et portait toujours sur lui, un passe-partout qui ouvrait une petite porte latérale; mais on avait dû le fouiller et lui prendre son passe-partout. Ce point n'a pas été éclairci.

Il monta l'escalier qui conduisait à sa chambre. Arrivé en haut, il laissa son bougeoir sur les dernières marches de l'escalier, ouvrit sa porte, en faisant peu de bruit, et alla fermer, à tâtons, sa fenêtre et son volet; puis, il revint prendre sa bougie et rentra dans la pièce.

La précaution était utile; on se souvient que sa fenêtre pouvait être aperçue de la rue.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, sur sa table, sur sa chaise, sur son lit qui n'avait pas été défait depuis trois jours. Il ne restait aucune trace du désordre de l'avant-dernière nuit. La portière avait fait la chambre. Seulement, elle avait ramassé dans les cendres et posé proprement sur la table les deux bouts du bâton ferré et la pièce de quarante sous noircie par le feu.

Il prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit: Voici les deux bouts de mon bâton ferré et la pièce de quarante sous volée à Petit-Gervais dont j'ai parlé à la cour d'assises, et il posa sur cette feuille la pièce d'argent et les deux morceaux de fer, de façon que ce fût la première chose qu'on aperçût en entrant dans la chambre. Il tira d'une armoire une vieille chemise à lui qu'il déchira. Cela fit quelques morceaux de toile dans lesquels il emballa les deux flambeaux d'argent. Du reste il n'avait ni hâte ni agitation, et, tout en emballant les chandeliers de l'évêque, il mordait dans un morceau de pain noir. Il est probable que c'était le pain de la prison qu'il avait emporté en s'évadant.

Ceci a été constaté par les miettes de pain qui furent trouvées sur le carreau de la chambre, lorsque la justice, plus tard, fit une perquisition.

On frappa deux petits coups à la porte.

–'Entrez', dit-il.

C'était la sœur Simplice.

Elle était pâle, elle avait les yeux rouges, la chandelle qu'elle tenait vacillait dans sa main. Les violences de la destinée ont cela de particulier que, si perfectionnés ou si refroidis que nous soyons, elles nous tirent du fond des entrailles la nature humaine et la forcent à reparaître au dehors. Dans les émotions de cette journée, la religieuse était redevenue femme. Elle avait pleuré, et elle tremblait.

Jean Valjean venait d'écrire quelques lignes sur un papier qu'il tendit à la religieuse en disant: Ma sœur, vous remettrez ceci à monsieur le curé.

Le papier était déplié. Elle y jeta les yeux.

–'Vous pouvez lire', dit-il.

Elle lut. 'Je prie monsieur le curé de veiller sur tout ce que je laisse ici. Il voudra bien payer là-dessus les frais de mon procès et l'enterrement de la femme qui est morte aujourd'hui. Le reste sera pour les pauvres.'

La sœur voulut parler, mais elle put à peine balbutier quelques sons inarticulés. Elle parvint cependant à dire:

–'Est-ce que monsieur le maire ne désire pas revoir une dernière fois cette pauvre malheureuse?'

–'Non', dit-il, 'on est à ma poursuite, on n'aurait qu'à m'arrêter dans sa chambre, cela la troublerait.'

Il achevait à peine qu'un grand bruit se fit dans l'escalier. Ils entendirent un tumulte de pas qui montaient, et la vieille portière qui disait de sa voix la plus haute et la plus perçante:

–'Mon bon monsieur, je vous jure le bon Dieu qu'il n'est entré personne ici de toute la journée ni de toute la soirée, je n'ai même pas quitté ma porte une seule fois!

Un homme répondit:

–'Cependant il y a de la lumière dans cette chambre.'

Ils reconnurent la voix de Javert.

La chambre était disposée de façon à ce que la porte masque l'angle du mur à droite en s'ouvrant. Jean Valjean souffla la bougie et se mit dans cet angle.

La sœur Simplice tomba à genoux près de la table.

La porte s'ouvrit.

Javert entra.

On entendait le chuchotement de plusieurs hommes et les protestations de la portière dans le corridor.

La religieuse ne leva pas les yeux. Elle priait.

La chandelle était sur la cheminée et ne donnait que peu de clarté.

Javert aperçut la sœur et s'arrêta, interdit.

On se rappelle que le fond même de Javert, son élément, son milieu respirable, c'était la vénération de toute autorité. Il était tout d'une pièce et n'admettait ni objection, ni restriction. Pour lui, bien entendu, l'autorité ecclésiastique était la première de toutes. Il était religieux, superficiel et correct sur ce point comme sur tous. À ses yeux, un prêtre était un esprit qui ne se trompe pas, une religieuse était une créature qui ne pèche pas.

C'étaient des âmes murées disposant d'une porte qui ne s'ouvrait jamais que pour laisser sortir la vérité.

En apercevant la sœur, son premier mouvement fut de se retirer.

Cependant, il y avait aussi un autre devoir qui le tenait, et qui le poussait impérieusement en sens inverse. Son second mouvement fut de rester, et de hasarder au moins une question.

C'était cette sœur Simplice qui n'avait menti de sa vie. Javert le savait, et la vénérait particulièrement à cause de cela.

–'Ma sœur', dit-il, 'êtes-vous seule dans cette chambre?'

Il y eut un moment affreux pendant lequel la pauvre portière se sentit défaillir.

La sœur leva les yeux et répondit:

–'Oui.'

–'Ainsi', reprit Javert, 'excusez-moi si j'insiste, c'est mon devoir, vous n'avez pas vu, ce soir, une personne, un homme. Il s'est évadé, nous le cherchons. Ce nommé Jean Valjean, vous ne l'avez pas vu?'

La sœur répondit: 'Non.'

Elle mentit. Elle mentit deux fois de suite, coup sur coup, sans hésiter, rapidement, comme on se dévoue.

–'Pardon', dit Javert, et il se retira en saluant profondément.

Ô sainte femme, vous n'êtes plus de ce monde depuis beaucoup d'années; vous avez rejoint dans la lumière vos sœurs, les vierges, et vos frères, les anges; que ce mensonge vous soit compté au paradis!

L'affirmation de la sœur fut pour Javert quelque chose de si décisif qu'il ne remarqua même pas la singularité de cette bougie qu'on venait de souffler et qui fumait sur la table.

Une heure après, un homme, marchant à travers les arbres et les brumes, s'éloignait rapidement de Montreuil-sur-mer dans la direction de Paris. Cet homme était Jean Valjean. Il a été établi, par le témoignage de deux ou trois rouliers qui l'avaient rencontré, qu'il portait un paquet et qu'il était vêtu d'une blouse. Où avait-il pris cette blouse? On ne l'a jamais su. Cependant, un vieil ouvrier était mort quelques jours auparavant à l'infirmerie de la fabrique, ne laissant que sa blouse. C'était peut-être celle-là.

Un dernier mot sur Fantine.

Nous avons tous une mère, la terre. On rendit Fantine à cette mère.

Le curé crut bien faire, et fit bien peut-être, en réservant, sur ce que Jean Valjean avait laissé, le plus d'argent possible aux pauvres. Après tout, de qui s'agissait-il? D'un forçat et d'une fille publique. C'est pourquoi il simplifia l'enterrement de Fantine, et le réduisit à ce strict nécessaire qu'on appelle la fosse commune.

Fantine fut donc enterrée dans ce coin gratis du cimetière qui est à tous et à personne, et où l'on perd les pauvres. Heureusement, Dieu sait où retrouver l'âme. On coucha Fantine dans les ténèbres parmi les premiers os venus; elle subit la promiscuité des cendres. Elle fut jetée à la fosse publique. Sa tombe ressembla à son lit.

Volume II:
Cosette.

Livre premier: Waterloo.

CHAPITRE I: CE QUE L'ON RENCONTRE EN VENANT DE NIVELLE.

L'an dernier, en 1861, par une belle matinée de mai, un passant, celui qui raconte cette histoire, arrivait de Nivelles et se dirigeait vers La Hulpe. Il allait à pied. Il suivait, entre deux rangées d'arbres, une large chaussée pavée ondulant au rythme des collines. Il avait dépassé Lillois et Bois-Seigneur-Isaac. Il aperçut, à l'ouest, le clocher d'ardoise de Braine-l'Alleud: il a la forme d'un vase renversé. Il laissa derrière lui un bois sur une hauteur et, à l'angle d'un chemin de traverse, à côté d'une espèce de potence vermoulue portant l'inscription *Ancienne barrière Nº 4*, un cabaret ayant sur sa façade cet écriteau: 'Au quatre vents. Échabeau, café de particulier.'

Un demi-quart de lieue plus loin que ce cabaret, il arriva au fond d'un petit vallon où il y a de l'eau qui passe sous une arche pratiquée dans le remblai de la route. Le bouquet d'arbres, clairsemé mais très vert, qui emplit le vallon d'un côté de la chaussée, s'éparpille de l'autre dans les prairies et s'en va avec grâce et désordre vers Braine-l'Alleud.

Il y avait là, à droite, au bord de la route, une auberge, une charrette à quatre roues devant la porte, un grand faisceau de perches à houblon, une charrue, un tas de broussailles sèches près d'une haie vive, de la chaux qui fumait dans un trou carré, une échelle le long d'un vieux hangar à cloisons de paille. Une jeune fille sarclait dans un champ où une grande affiche jaune, probablement du spectacle forain de quelque kermesse, volait au vent. À l'angle de l'auberge, à côté d'une mare où barbotait une flottille de canards, un sentier mal pavé s'enfonçait dans les broussailles. Ce passant y entra.

Au bout d'une centaine de pas, après avoir longé un mur du quinzième siècle surmonté d'un pignon aigu à briques contrariées, il se trouva en présence d'une grande porte de pierre cintrée, avec imposte rectiligne, dans le style austère de Louis XIV, accostée de deux médaillons planes. Une façade sévère dominait cette porte; un mur perpendiculaire à la façade venait presque toucher la porte et la flanquait d'un brusque angle droit. Sur le pré, devant la porte, gisaient trois herses à travers lesquelles poussaient pêle-mêle toutes les fleurs de mai. La porte était fermée. Elle avait pour clôture deux battants décrépits ornés d'un vieux marteau rouillé.

Le soleil était charmant; les branches avaient ce doux frémissement de mai qui semble venir des nids plus encore que du vent. Un brave petit oiseau, probablement amoureux, vocalisait éperdument dans un grand arbre.

Le passant se pencha et considéra dans la pierre à gauche, au bas du pied-droit de la porte, une assez large excavation circulaire ressemblant à l'alvéole d'une sphère. À cet instant les battants s'écartèrent et une paysanne sortit.

Elle vit le passant et aperçut ce qu'il regardait.

-'C'est un boulet français qui a fait ça', lui dit-elle. Et elle ajouta:

-Ce que vous voyez là, plus haut, dans la porte, près d'un clou, c'est le trou fait par un gros mousquet. Les balles n'ont pas traversé le bois.

-'Comment s'appelle cet endroit?', demanda le passant.

-'Hougomont', dit la paysanne.

Le passant se redressa. Il fit quelques pas et s'en alla regarder au-dessus des haies. Il aperçut à l'horizon à travers les arbres une espèce de monticule et sur ce monticule quelque chose qui, de loin, ressemblait à un lion. Il était sur le champ de bataille de Waterloo.

CHAPITRE II: HOUGOMONT.

Hougomont, ce fut là un lieu funèbre, le commencement de l'obstacle, la première résistance que rencontra à Waterloo ce grand bûcheron de l'Europe qu'on appelait Napoléon.

C'était un château, ce n'est plus qu'une ferme. Hougomont, pour l'historien, c'est *Hugomons*. Ce manoir fut bâti par Hugo, seigneur de Somerel, le même qui dota la sixième chapellenie de l'abbaye de Villers.

Le passant poussa la porte, heurta, sous un porche, une vieille calèche, et entra dans la cour.

La première chose qui le frappa, dans ce préau, ce fut une porte du seizième siècle qui y simule une arcade: tout était tombé autour d'elle. L'aspect monumental naît souvent de la ruine. Près de l'arcade s'ouvre, dans un mur, une autre porte avec claveaux du temps de Henri IV; elle laisse voir les arbres d'un verger. À côté de cette porte, on trouve une fosse à fumier, des pioches, des pelles, quelques charrettes, un vieux puits avec sa dalle et son tourniquet de fer, un poulain qui saute, un dindon qui fait la roue, une chapelle que surmonte un petit clocher, un poirier en fleur, en espalier sur le mur de la chapelle. Napoléon rêva de conquérir cette cour. Ce coin de terre, s'il eût pu le prendre, lui eût peut-être donné le monde. Des poules y éparpillent du bec la poussière. On entend un grondement: c'est un gros chien qui montre les dents et qui remplace les Anglais.

Les Anglais là ont été admirables. Les quatre compagnies des gardes de Cooke y ont tenu tête pendant sept heures à l'acharnement d'une armée.

Hougomont, vu sur une carte topographique, présente une espèce de rectangle irrégulier dont un angle aurait été entaillé. C'est dans cet angle que se trouve la porte méridionale gardée par ce mur qui la fusille à bout portant. Hougomont a deux portes: la porte méridionale, celle du château, et la porte septentrionale, celle de la ferme. Napoléon envoya contre Hougomont son frère Jérôme; les divisions Guilleminot, Foy et Bachelu s'y heurtèrent, presque tout le corps de Reille y fut employé et y échoua, les boulets de Kellermann s'épuisèrent sur cet héroïque pan de mur. Ce ne fut pas trop de la brigade Bauduin pour forcer Hougomont au nord, et la brigade Soye ne put que l'entamer au sud, sans le prendre.

Les bâtiments de la ferme bordent la cour au sud. Un morceau de la porte nord, brisée par les Français, pend accroché au mur. Ce sont quatre planches clouées sur deux traverses, et où l'on distingue les balafres de l'attaque.

La porte septentrionale, enfoncée par les Français, et à laquelle on a mis une pièce pour remplacer le panneau suspendu à la muraille, s'entrebâille au fond du préau; elle est coupée carrément dans un mur, de pierre en bas, de brique en haut, qui ferme la cour au nord. C'est une simple porte charretière comme il y en a dans toutes les métairies: deux grandes planches rustiques constituent les battants. La dispute de cette entrée a été furieuse. On a longtemps vu sur le montant de la porte toutes sortes d'empreintes de mains sanglantes. C'est là que Bauduin fut tué.

L'orage du combat est encore dans cette cour; l'horreur y est visible; le bouleversement de la mêlée s'y est pétrifié; cela vit, cela meurt; c'était hier. Les murs agonisent, les pierres tombent, les brèches crient; les trous sont des plaies; les arbres penchés et frissonnants semblent vouloir s'enfuir.

Cette cour, en 1815, était plus bâtie qu'elle ne l'est aujourd'hui. Des constructions qu'on a depuis jetées bas y faisaient des redans, des angles et des coudes d'équerre.

Les Anglais s'y étaient barricadés; les Français y pénétrèrent, mais ne purent s'y maintenir. À côté de la chapelle, une aile du château, le seul débris qui reste du manoir d'Hougomont, se dresse écroulée, on pourrait dire éventrée. Le château servit de donjon, la chapelle servit de blockhaus. On s'y extermina. Les Français, arquebuses de toutes parts, de derrière les murailles, du haut des greniers, du fond des caves, par toutes les croisées, par tous les soupiraux, par toutes les fentes des pierres, apportèrent des fascines et mirent le feu aux murs et aux hommes; la mitraille eut pour réplique l'incendie.

On entrevoit dans l'aile en ruine, à travers des fenêtres garnies de barreaux de fer, les chambres démantelées d'un corps de logis en brique; les soldats anglais étaient embusqués dans ces chambres; la spirale de l'escalier, crevassé du rez-de-chaussée jusqu'au toit, apparaît comme l'intérieur d'un coquillage brisé. L'escalier a deux étages. Les Anglais, assiégés dans l'escalier, et massés sur les marches supérieures, avaient coupé les

marches inférieures. Ce sont de larges dalles de pierre bleue qui font un monceau dans les orties. Une dizaine de marches tiennent encore au mur; sur la première est gravée l'image d'un trident. Ces degrés inaccessibles sont solides dans leurs alvéoles. Tout le reste ressemble à une mâchoire édentée. Deux vieux arbres sont là; l'un est mort, l'autre est blessé au pied, et reverdit en avril. Depuis 1815, il s'est mis à pousser à travers l'escalier.

On s'est massacré dans la chapelle. Le dedans, redevenu calme, est étrange. On n'y a plus dit la messe depuis le carnage. Pourtant, l'autel y est resté; c'est un autel de bois grossier adossé à un fond de pierre brute. Cette chapelle se compose de quatre murs lavés au lait de chaux, d' une porte, en face de l'autel, de deux petites fenêtres cintrées, d' un grand crucifix de bois, d'un soupirail carré bouché d'une botte de foin, d' un vieux châssis vitré tout cassé. Près de l'autel est clouée une statue du quinzième siècle, en bois, qui représente sainte Anne; la tête de l'enfant Jésus a été emportée par un tir de mousquet. Les Français, maîtres un moment de la chapelle, puis délogés, l'ont incendiée. Les flammes ont rempli cette masure; elle a été fournaise; la porte a brûlé, le plancher a brûlé, le Christ en bois n'a pas brûlé. Le feu lui a rongé les pieds dont on ne voit plus que les moignons noircis puis, il s'est arrêté. Miracle, au dire des gens du pays. L'enfant Jésus, décapité, n'a pas été aussi heureux que le Christ.

Les murs sont couverts d'inscriptions. Près des pieds du Christ on lit ce nom: Henquiñez; puis: Conde de Rio Mayor, Marques y Marquesa de Almagro (Habana). Il y a des noms français avec des points d'exclamation, signes de colère. On a reblanchi le mur en 1849. Les nations s'y insultaient.

C'est à la porte de cette chapelle qu'a été ramassé un cadavre qui tenait une hache à la main. Ce cadavre était le sous-lieutenant Legros. On sort de la chapelle, et à gauche, on voit un puits. Il y en a deux dans cette cour. On demande: pourquoi n'y a-t-il pas de seau et de poulie à celui-ci? C'est qu'on n'y puise plus d'eau. Pourquoi n'y puise-t-on plus d'eau? Parce qu'il est plein de squelettes.

Le dernier qui ait tiré de l'eau de ce puits se nommait Guillaume Van Kylsom. C'était un paysan qui habitait Hougomont et y était jardinier. Le 18 juin 1815, sa famille prit la fuite et alla se cacher dans les bois.

La forêt autour de l'abbaye de Villers abrita, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, toutes ces malheureuses populations dispersées. Aujourd'hui encore, certains vestiges reconnaissables, tels que de vieux troncs d'arbres brûlés, marquent la place de ces pauvres bivouacs tremblants au fond des halliers.

Guillaume Van Kylsom demeura à Hougomont «pour garder le château» et se blottit dans une cave. Les Anglais l'y découvrirent. On l'arracha de sa cachette et, à coups de plat de sabre, les combattants se firent servir par cet homme effrayé. Ils avaient soif; ce Guillaume leur portait à boire. C'est à ce puits qu'il puisait l'eau. Beaucoup burent là leur dernière gorgée. Ce puits, où burent tant de morts, devait mourir lui aussi.

Après l'action, on eut une hâte, enterrer les cadavres. La mort a une façon à elle de harceler la victoire, et elle fait suivre la gloire par la peste. Le typhus est une annexe du triomphe. Ce puits était profond, on en fit un sépulcre. On y jeta trois cents morts, peut-être avec trop d'empressement. Tous étaient-ils morts? la légende dit que non. Il paraît que, la nuit qui suivit l'ensevelissement, on entendit sortir du puits des gémissements qui appelaient au secours.

Ce puits est isolé au milieu de la cour. Trois murs de pierres et de briques, repliés comme les feuilles d'un paravent et simulant une tourelle carrée, l'entourent de trois côtés. Le quatrième côté est ouvert. C'est par là qu'on puisait l'eau. Le mur du fond ressemble à un œil-de-bœuf informe; c'est peut-être un trou d'obus. Cette tourelle avait un plafond dont il ne reste que les poutres. La ferrure de soutènement du mur de droite dessine une croix. Quand on se penche, l'œil se perd dans un profond cylindre de briques rempli de ténèbres menaçantes. Tout autour du puits, le bas des murs disparaît dans les orties.

Ce puits n'a pas pour devanture la large dalle bleue qui sert de tablier à tous les puits de Belgique. La dalle bleue y est remplacée par une traverse à laquelle s'appuient cinq ou six tronçons difformes de bois noueux et ankylosé qui ressemblent à de grands os.

Il n'a plus ni seau, ni chaîne, ni poulie, mais il a encore la cuvette de pierre qui servait de déversoir. L'eau de pluie s'y amasse: de temps en temps, un oiseau des forêts voisines vient y boire et s'envole.

Une maison dans cette ruine, la maison de la ferme, est encore habitée. La porte de cette maison donne sur la cour. À côté d'une jolie plaque de serrure gothique, il y a, sur cette porte, une poignée de fer à trèfles posée en biais. Lorsque le lieutenant hanovrien Wilda saisit cette poignée pour se réfugier dans la ferme, un sapeur français lui coupa la main d'un coup de hache.

La famille qui occupe la maison a pour grand-père l'ancien jardinier, M. Van Kylsom, mort depuis longtemps. Une femme à cheveux gris vous dit: 'J'étais là. J'avais trois ans. Ma sœur, plus grande, avait peur et pleurait. On nous a cachées dans les bois. J'étais dans les bras de ma mère. On se collait l'oreille par terre pour écouter. Moi, j'imitais le canon et faisais *boum, boum*.'

Une porte de la cour, à gauche, je l'ai déjà dit, donne sur le verger.

Ce verger est terrible.

Il est en trois parties, on pourrait presque dire en trois actes. La première partie est un jardin, la deuxième est le verger, la troisième est un bois. Ces trois parties ont une enceinte commune. Du côté de l'entrée, des bâtiments du château et de la ferme, il y a, à gauche, une haie, à droite, un mur, au fond, un autre mur. Le mur de droite est en briques, le mur du fond est en pierres. On entre dans le jardin d'abord. Il est en contrebas, planté de groseilliers, encombré d'une végétation sauvage, fermé d'un terrassement monumental en pierres de taille avec des balustres à double renflement. C'était un jardin seigneurial dans ce style très français qui a précédé Lenôtre; aujourd'hui, il est envahi par les ronces. Les pilastres sont surmontés de globes qui ressemblent à des boulets de pierre. On compte encore quarante-trois balustres sur leurs dés; les autres sont couchés dans l'herbe. Presque tous ont des éraflures de mousqueterie. Un balustre brisé est posé sur l'étrave comme une jambe cassée.

C'est dans ce jardin, plus bas que le verger, que six voltigeurs du 1er léger, ayant pénétré là et ne pouvant plus sortir, pris et traqués comme des ours dans leur fosse, engagèrent le combat contre deux compagnies hanovriennes, dont une était armée de carabines. Les hanovriens bordaient ces balustres et tiraient d'en haut. Ces voltigeurs, ripostant d'en bas, six contre deux cents, intrépides, n'ayant pour abri que les groseilliers, mirent un quart d'heure à mourir.

On monte quelques marches et, du jardin, on passe dans le verger proprement dit. Là, dans ces quelques toises carrées, quinze cents hommes tombèrent en moins d'une heure. Le mur semble prêt à recommencer le combat. Les trente-huit meurtrières percées par les Anglais à des hauteurs irrégulières, y sont encore. Devant la seizième sont couchées deux tombes anglaises en granit. Il n'y a de meurtrières qu'au mur sud; l'attaque principale venait de là. Ce mur est caché, au dehors, par une grande haie vive. Croyant n'avoir affaire qu'à la haie, les Français arrivèrent, la franchirent et trouvèrent, derrière elle, les soldats anglais, les trente-huit meurtrières, un orage de mitraille et de balles. La brigade Soye s'y brisa. Waterloo commença ainsi.

Le verger, pourtant, fut pris. On n'avait pas d'échelles, les Français grimpèrent avec les ongles. On se battit corps à corps sous les arbres. Toute cette herbe a été mouillée de sang. Un bataillon de Nassau, sept cents hommes, fut foudroyé là. Dehors, le mur, contre lequel furent braquées les deux batteries de Kellermann, est rongé par la mitraille.

Ce verger est sensible au mois de mai. Il a ses boutons d'or et ses pâquerettes, l'herbe y est haute, des chevaux de charrue y paissent, des cordes de crin où sèche du linge traversent les intervalles des arbres et font baisser la tête aux passants; on marche dans cette friche et les pieds s'enfoncent dans des trous de taupes. Au milieu de l'herbe, on remarque un tronc déraciné, gisant, verdissant. Le major Blackman s'y est adossé pour expirer. Sous un grand arbre voisin est tombé le général allemand Duplat, homme issu d'une famille française qui s'était réfugiée en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes. Tout à côté, se penche un vieux pommier malade pansé d'un bandage de paille et

de terre glaise. Presque tous les pommiers croulent sous le poids des ans. Il n'y en a pas un qui n'ait pas été fusillé. Les squelettes d'arbres morts abondent. Les corbeaux volent dans les branches; au fond, il y a un bosquet plein de violettes.

Bauduin tué, Foy blessé, incendie, massacre, rivières de sang anglais, allemand, français, puits comblé de cadavres, agonie des régiments de Nassau et de Brunswick, Duplat et Blackman tué, soldats anglais mutilés, vingt bataillons français décimés, trois mille hommes sabrés, écharpés, égorgés, fusillés, brûlés pour qu'un paysan puisse dire, aujourd'hui, à un voyageur: 'Monsieur, contre trois francs, si l'histoire vous intéresse, je vous raconterai l'horreur de Waterloo!'

CHAPITRE III: LE 18 JUIN 1815.

Retournons en arrière, c'est un des droits du narrateur, et replaçons-nous en l'année 1815, et même un peu avant l'époque où commence l'action racontée dans la première partie de ce livre.

S'il n'avait pas plu dans la nuit du 17 au 18 juin 1815, l'avenir de l'Europe aurait été différent. Quelques gouttes d'eau de plus ou de moins ont fait pencher Napoléon. Pour que Waterloo fût la fin d'Austerlitz, la providence n'a eu besoin que d'un peu d'eau de pluie; un nuage inattendu a suffi pour pour qu'un monde s'écroule.

La bataille de Waterloo, ceci a donné à Blücher le temps d'arriver, n'a pu commencer qu'à onze heures et demie. Pourquoi? Parce que la terre était mouillée. Il a fallu attendre que le sol se raffermisse pour que l'artillerie puisse manœuvrer.

Napoléon était officier d'artillerie, et cela se voyait. L'essence de ce prodigieux capitaine, c'était l'homme qui, dans le rapport au Directoire sur Aboukir, écrivit: «Un de nos boulets a tué six hommes». Tous ses plans de bataille étaient faits pour le projectile. Faire converger l'artillerie sur un point donné, c'était là la clef de sa victoire. Il traitait la stratégie du général ennemi comme une citadelle, et il la battait en brèche. Il accablait le point faible de mitraille; il nouait et dénouait les batailles avec le canon. Il y avait du tir dans son génie. Enfoncer les carrés, pulvériser les régiments, rompre les lignes, broyer et disperser les masses, tout pour lui était là, frapper, frapper, frapper sans cesse, et il confiait cette besogne au boulet. Méthode redoutable et qui, jointe au génie, a rendu invincible, pendant quinze ans, ce sombre athlète de la guerre.

Le 18 juin 1815, il comptait d'autant plus sur l'artillerie qu'il avait pour lui le nombre. Wellington n'avait que cent cinquante-neuf bouches à feu; Napoléon en avait deux cent quarante. Supposez la terre sèche, l'artillerie pouvant rouler, l'action aurait commencé à six heures du matin. La bataille aurait été gagnée et finie à deux heures de l'après-midi, soit trois heures avant la péripétie prussienne.

Quelle quantité de faute y a-t-il de la part de Napoléon dans la perte de cette bataille? le naufrage est-il imputable au pilote?

Le déclin physique évident de Napoléon se compliquait-il à cette époque d'une certaine diminution intérieure? les vingt ans de guerre avaient-ils usé la lame comme le fourreau, l'âme comme le corps? Le vétéran se faisait-il fâcheusement sentir dans le capitaine? En un mot, ce génie, comme beaucoup d'historiens importants l'ont cru, s'éclipsait-il? Entrait-il en frénésie pour refuser de voir son affaiblissement? Commençait-il à osciller sous l'égarement d'un souffle d'aventure? Devenait-il, chose grave pour un général, inconscient du péril? Dans cette classe de grands hommes qu'on peut appeler les géants de l'action, y a-t-il un âge pour la myopie du génie? La vieillesse n'a pas de prise sur les génies de l'idéal; pour les Dantes et les Michel-Anges, vieillir, c'est croître; pour les Annibals et les Bonapartes, est-ce décroître? Napoléon avait-il perdu le sens direct de la victoire? En était-il à ne plus reconnaître l'écueil, à ne plus deviner le piège, à ne plus discerner le bord croulant des abîmes? Manquait-il du flair des catastrophes, lui qui, jadis, savait toutes les routes du triomphe et qui, du haut de son char d'éclairs, les indiquait d'un doigt souverain? Avait-il maintenant cet ahurissement sinistre de mener au précipice son

tumultueux attelage de légions? Était-il pris, à quarante-six ans, d'une folie suprême? Ce cocher titanesque du destin n'était-il plus qu'un immense casse-cou?

Je ne le pense pas. Son plan de bataille était, de l'aveu de tous, un chef-d'oeuvre. Aller droit au centre de la ligne alliée, faire un trou dans l'ennemi, le couper en deux, pousser la moitié britannique sur Hal et la moitié prussienne sur Tongres, faire de Wellington et de Blücher deux tronçons, enlever Mont-Saint-Jean, saisir Bruxelles, jeter l'Allemand dans le Rhin et l'Anglais dans la mer. Tout cela, pour Napoléon, était dans cette bataille. Ensuite on verrait.

Il va sans dire que je ne prétends pas relater ici l'histoire de Waterloo. Une des scènes génératrices du drame que je raconte se rattache à cette bataille, mais cette histoire n'est pas mon sujet; celle-ci, d'ailleurs, a été écrite par Napoléon et une pléiade d'historiens. Quant à moi, je ne suis qu'un témoin à distance, un passant dans la plaine, un chercheur penché sur cette terre pétrie de chair humaine, prenant peut-être des apparences pour des réalités. Je ne pense pas avoir le droit de tenir tête, au nom de la science, à un ensemble de faits où il y a sans doute du mirage. Je n'est aucune expérience de la guerre mais je constate un enchaînement de hasards; quand il s'agit du destin, ce mystérieux accusé, je juge comme le peuple, ce juge naïf.

CHAPITRE IV: A.

Ceux qui veulent se figurer nettement la bataille de Waterloo n'ont qu'à coucher sur le sol par la pensée un A majuscule. Le jambage gauche du A est la route de Nivelles, le jambage droit est la route de Genappe, la corde du A est le chemin creux d'Ohain à Braine-l'Alleud. Le sommet du A est Mont-Saint-Jean, là est Wellington; la pointe gauche inférieure est Hougomont, là est Reille avec Jérôme Bonaparte; la pointe droite inférieure est la Belle-Alliance, là est Napoléon. Un peu au-dessous du point où la corde du A rencontre et coupe le jambage droit est la Haie-Sainte. Au milieu de cette corde est le point précis où s'est dit le mot final de la bataille. C'est là qu'on a placé le lion, symbole involontaire du suprême héroïsme de la garde impériale.

Le triangle compris au sommet du A, entre les deux jambages et la corde, est le plateau de Mont-Saint-Jean. La dispute de ce plateau fut toute la bataille.

Les ailes des deux armées s'étendent à droite et à gauche des deux routes de Genappe et de Nivelles; d'Erlon faisant face à Picton, Reille faisant face à Hill.

Derrière la pointe du A, derrière le plateau de Mont-Saint-Jean, est la forêt de Soignes.

Quant à la plaine en elle-même, qu'on se représente un vaste terrain ondulant; chaque pli domine le pli suivant; toutes les ondulations montent vers Mont-Saint-Jean, et y aboutissent à la forêt.

Deux troupes ennemies sur un champ de bataille sont deux lutteurs. C'est un bras-le-corps. L'une cherche à faire glisser l'autre. On se cramponne à tout; un buisson est un point d'appui; un angle de mur est un épaulement; faute d'une bicoque où s'adosser, un régiment lâche pied; un ravalement de la plaine, un mouvement de terrain, un sentier transversal à propos, un bois, un ravin, peuvent arrêter le talon de ce colosse qu'on appelle une armée et l'empêcher de reculer. Qui sort du champ est battu. De là, pour le chef responsable, la nécessité d'examiner la moindre touffe d'arbres, et d'approfondir le moindre relief.

Les deux généraux avaient attentivement étudié la plaine de Mont-Saint-Jean, dite aujourd'hui plaine de Waterloo. Dès l'année précédente, Wellington, avec une sagacité prévoyante, l'avait examinée comme un en-cas de grande bataille. Sur ce terrain, et pour ce duel, le 18 juin, Wellington avait le bon côté, Napoléon le mauvais. L'armée anglaise était en haut, l'armée française en bas.

Esquisser ici l'aspect de Napoléon, à cheval, sa lunette à la main, sur la hauteur de Rossomme, à l'aube du 18 juin 1815, cela est presque de trop. Avant qu'on le montre, tout

le monde l'a vu. Ce profil calme sous le petit chapeau de l'école de Brienne, cet uniforme vert, le revers blanc cachant la plaque, la redingote grise cachant les épaulettes, l'angle du cordon rouge sous le gilet, la culotte de peau, le cheval blanc avec sa housse de velours pourpre ayant aux coins des N couronnées et des aigles, les bottes à l'écuyère sur des bas de soie, les éperons d'argent, l'épée de Marengo, toute cette figure du dernier césar est debout dans les imaginations, acclamée des uns, sévèrement regardée par les autres.

Cette figure a été longtemps auréolée; cela tenait à un certain obscurcissement légendaire que la plupart des héros dégagent et qui voile toujours plus ou moins longtemps la vérité; mais aujourd'hui l'histoire et le jour se font.

L'histoire est impitoyable; elle a cela d'étrange et de divin que, bien qu'elle soit lumineuse, elle met souvent de l'ombre là où l'on voyait des rayons; du même homme, elle en fait deux fantômes, l'un attaquant l'autre; elle lui fait justice: les ténèbres du despote luttent contre l'éblouissement du capitaine. De là une mesure plus vraie dans l'appréciation définitive des peuples. Babylone violée diminue Alexandre; Rome enchaînée diminue César; Jérusalem tuée diminue Titus. La tyrannie suit le tyran. C'est un malheur pour un homme de laisser derrière lui une nuit qui lui ressemble.

CHAPITRE V: LE CÔTÉ OBSCURE DES BATAILLES.

Tout le monde connaît la première phase de cette bataille: début trouble, incertain, hésitant, menaçant pour les deux armées, mais pour les Anglais plus encore que pour les Français.

Il avait plu toute la nuit; la terre était défoncée par l'averse; l'eau s'était, çà et là, déversée dans les creux de la plaine comme dans des cuvettes; dans certains endroits, les équipages du train en avaient jusqu'à l'essieu; les sous-ventrières des attelages dégoulinaient; si les blés et les seigles couchés par cette cohue de charrettes n'eussent comblé les ornières et fait litière sous les roues, tout mouvement, particulièrement dans les vallons du côté de Papelotte, eût été impossible.

L'affaire commença tard; Napoléon, je l'ai expliqué, avait l'habitude de tenir toute l'artillerie dans sa main comme un pistolet, visant, tantôt, tel point de la bataille, tantôt, tel autre; il avait voulu attendre que les batteries attelées pussent rouler et galoper librement; il fallait pour cela que le soleil parût et séchât le sol. Mais le soleil ne parut pas. Ce n'était plus le rendez-vous d'Austerlitz. Quand le premier coup de canon fut tiré, le général anglais Colville regarda sa montre et constata qu'il était onze heures trente-cinq.

L'action s'engagea avec furie, plus de furie peut-être que l'empereur n'eût voulu, par l'aile gauche française située sur Hougomont. En même temps, Napoléon attaqua le centre en précipitant la brigade Quiot sur la Haie-Sainte; Ney poussa l'aile droite française contre l'aile gauche anglaise qui s'appuyait sur Papelotte.

L'attaque sur Hougomont avait une raison: y attirer Wellington, le faire pencher à gauche. Ce plan aurait réussi, si les quatre compagnies de soldats anglais et les braves Belges de la division Perponcher s'étaient contentés de garder la position, et si Wellington, au lieu de s'y masser, avait envoyer, en renfort, uniquement quatre autres compagnies et le bataillon de Brunswick.

L'attaque de l'aile droite française sur Papelotte fut rapide. Elle culbuta la gauche anglaise, coupa la route de Bruxelles, barra le passage aux Prussiens, força Mont-Saint-Jean, refoula Wellington sur Hougomont, puis Braine-l'Alleud et Hal. À part quelques incidents, cette attaque réussit. Papelotte fut pris; la Haie-Sainte fut enlevée.

Détail à noter: il y avait, dans l'infanterie anglaise, particulièrement dans la brigade de Kempt, beaucoup de recrues. Ces jeunes soldats, devant nos redoutables fantassins, furent vaillants; leur inexpérience se tira intrépidement d'affaire; ils firent surtout un excellent service de tirailleurs; le soldat en tirailleur, un peu livré à lui-même, devient pour ainsi dire son propre général; ces recrues montrèrent quelque chose de l'invention et de la furie françaises. Cette infanterie novice eut de la verve. Ceci déplut à Wellington.

Après la prise de la Haie-Sainte, la bataille vacilla.

Il y a, dans cette journée, de midi à quatre heures, un intervalle obscur; le milieu de cette bataille est presque indistinct et disparaît dans la mêlée. Le crépuscule s'y fait. On aperçoit de vastes fluctuations dans cette brume, un mirage vertigineux, l'attirail de guerre d'alors presque inconnu aujourd'hui, les colbacks à flamme, les sabretaches flottantes, les buffleteries croisées, les gibernes à grenade, les dolmans des hussards, les bottes rouges à mille plis, les lourds shakos enguirlandés de torsades, l'infanterie presque noire de Brunswick mêlée à l'infanterie écarlate d'Angleterre, les soldats anglais ayant aux entournures pour épaulettes de gros bourrelets blancs circulaires, les chevau-légers hanovriens avec leur casque de cuir oblong à bandes de cuivre et à crinières de crins rouges, les Écossais aux genoux nus et aux plaids quadrillés, les grandes guêtres blanches de nos grenadiers, des tableaux, non des lignes stratégiques.

Une certaine quantité de tempête se mêle toujours à une bataille. Ce qui est obscure à quelque chose de divin: chaque historien croit voir des limites qui n'existent peut-être pas. Quelle que soit la combinaison des généraux, le choc des masses armées a d'incalculables reflux; dans l'action, les deux plans des deux chefs entrent l'un dans l'autre et se déforment l'un par l'autre. Tel point du champ de bataille dévore plus de combattants que tel autre, comme ces sols plus ou moins spongieux qui boivent plus ou moins vite l'eau qu'on y jette. On est obligé de reverser là plus de soldats qu'on ne voudrait. La ligne de bataille flotte et serpente comme un fil, les traînées de sang ruissellent illogiquement, les fronts des armées ondoient, les régiments entrant ou sortant font des caps ou des golfes, tous ces écueils remuent continuellement les uns devant les autres; où était l'infanterie, l'artillerie arrive; où était l'artillerie, accourt la cavalerie; les bataillons sont des fumées. Il y avait là quelque chose, cherchez, la chose a disparu; les éclaircies se déplacent; les plis sombres avancent et reculent; une sorte de vent d'outre tombe pousse, refoule, enfle et disperse ces multitudes tragiques. Qu'est-ce qu'une mêlée? Une oscillation. L'immobilité d'un plan mathématique exprime une minute et non une journée. Pour peindre une bataille, il faut des peintres qui ont du chaos dans le pinceau; Rembrandt vaut mieux que Van Der Meulen. Van der Meulen, exact à midi, ment à trois heures. La géométrie trompe; l'ouragan seul est vrai. C'est ce qui donne à Folard le droit de contredire Polybe. Ajoutons qu'il y a toujours un moment où la bataille dégénère en combat, se particularise et s'éparpille en d'innombrables détails qui, pour emprunter l'expression de Napoléon lui-même, 'appartiennent plutôt à la biographie des régiments qu'à l'histoire de l'armée'. L'historien, dans ce cas, a le droit de résumer. Il ne peut que saisir les contours principaux de la lutte, et il n'est donné à aucun narrateur, si consciencieux qu'il soit, de fixer précisément la forme de ce nuage horrible qu'on appelle une bataille.

Ceci, qui est vrai de tous les grands chocs armés, est particulièrement applicable à Waterloo.

Toutefois, dans l'après-midi, à un certain moment, la bataille se précisa.

CHAPITRE VI: QUATRE HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

Vers quatre heures, la situation de l'armée anglaise était grave. Le prince d'Orange commandait le centre, Hill l'aile droite, Picton l'aile gauche. Le prince d'Orange, éperdu et intrépide, criait aux Hollando-Belges: 'Nassau, Brunswick, jamais en arrière!' Hill, affaibli, vint s'adosser à Wellington, Picton était mort. Lorsque les Anglais enlevèrent aux Français le drapeau du 105ème de ligne, ces derniers tuèrent le général Picton d'une balle dans la tête. La bataille, pour Wellington, avait deux points d'appui, Hougomont et la Hale-Sainte; Hougomont tenait encore mais brûlait; la Haie-Sainte était prise. Du bataillon allemand qui la défendait, quarante-deux hommes seulement survivaient; tous les officiers, moins cinq, étaient morts ou pris. Trois mille combattants s'étaient massacrés dans cette grange. Un sergent anglais, le premier boxeur de l'Angleterre, considéré, par ses compagnons, invulnérable, y avait été tué par un petit tambour français. Baring fut délogé, Alten, sabré.

Plusieurs drapeaux furent perdus, dont un de la division Alten et un du bataillon de Lunebourg, lequel était porté par un prince de la famille de Deux-Ponts. Les Écossais gris n'existaient plus; les gros dragons de Ponsonby étaient hachés. Cette vaillante cavalerie avait plié sous les lanciers de Bro et sous les cuirassiers de Travers; sur douze cents chevaux, il en restait six cents; deux des trois lieutenants-colonels étaient à terre; Hamilton était blessé, Mater avait été tué. Ponsonby était tombé, troué de sept coups de lance. Gordon et Marsh étaient mort. Deux divisions, la cinquième et la sixième, étaient détruites.

Hougomont entamé, la Haie-Sainte prise, il n'y avait plus qu'un nœud: le centre. Ce nœud-là tenait toujours. Wellington le renforça. Il y appela Hill qui était à Merbe-Braine, il y appela Chassé qui était à Braine-l'Alleud.

Le centre de l'armée anglaise, un peu concave, très dense et très compact, était bien situé. Il occupait le plateau de Mont-Saint-Jean, ayant derrière lui le village et devant lui la pente, assez âpre alors. Il s'adossait à cette forte maison en pierres, qui était à cette époque un bien domanial de Nivelles et qui marque l'intersection des routes, masse du seizième siècle si robuste que les boulets y ricochaient sans l'entamer. Tout autour du plateau, les Anglais avaient taillé, çà et là, les haies, fait des embrasures dans les aubépines, mis une gueule de canon entre deux branches, crénelé les buissons. Leur artillerie était en embuscade sous les broussailles. Ce travail punique, incontestablement autorisé par la guerre qui admet le piège, était si bien fait que Haxo, envoyé par l'empereur à neuf heures du matin pour reconnaître les batteries ennemies, n'en avait rien vu, et était revenu dire à Napoléon qu'il n'y avait pas d'obstacle, hors les deux barricades barrant les routes de Nivelles et de Genappe. C'était le moment où la moisson est haute; sur la lisière du plateau, un bataillon de la brigade de Kempt, le 951, armé de carabines, était couché dans les grands blés.

Ainsi assuré et contre-buté, le centre de l'armée anglo-hollandaise était en bonne posture.

Le péril de cette position était la forêt de Soignes, alors contiguë au champ de bataille et coupée par les étangs de Groenendael et de Boitsfort. Une armée n'eût pu y reculer sans se dissoudre; les régiments s'y fussent tout de suite désagrégés. L'artillerie s'y fût perdue dans les marais. La retraite, selon l'opinion de plusieurs hommes du métier, contestée par d'autres, il est vrai, eût été là un sauve-qui-peut.

Wellington ajouta à ce centre une brigade de Chassé, ôtée à l'aile droite, et une brigade de Wincke, ôtée à l'aile gauche, plus la division Clinton. À ses Anglais, aux régiments de Halkett, à la brigade de Mitchell, aux gardes de Maitland, il donna comme épaulements et contreforts l'infanterie de Brunswick, le contingent de Nassau, les Hanovriens de Kielmansegge et les Allemands d'Ompteda. Cela lui mit sous la main vingt-six bataillons. 'L'aile droite', comme dit Charras, 'fut rabattue derrière le centre'. Une batterie énorme était masquée par des sacs posé par terre à l'endroit où est aujourd'hui ce qu'on appelle 'le musée de Waterloo'. Wellington avait, en outre, dans un pli de terrain, les dragons-gardes de Somerset et quatorze cents chevaux. C'était l'autre moitié de cette cavalerie anglaise, si justement célèbre. Ponsonby détruit, restait Somerset.

La batterie, qui, achevée, eût été presque une redoute, était disposée derrière un mur de jardin très bas, revêtu à la hâte d'une chemise de sacs de sable et d'un large talus de terre. Cet ouvrage n'était pas fini; on n'avait pas eu le temps d'y mettre une palissade.

Wellington, inquiet mais impassible, était à cheval, et y demeura toute la journée dans la même attitude, un peu en avant du vieux moulin de Mont-Saint-Jean, qui existe encore, sous un orme qu'un Anglais, depuis, vandale enthousiaste, a acheté deux cents francs, scié et emporté. Wellington fut là froidement héroïque. Les boulets pleuvaient. L'aide de camp Gordon venait de tomber à côté de lui. Lord Hill, lui montrant un obus qui éclatait, lui dit: 'Mon général, quelles sont vos instructions, et quels ordres nous laissez-vous si vous vous faites tuer?' 'De faire comme moi', répondit Wellington. À Clinton, il dit laconiquement: 'Tenir ici jusqu'au dernier homme.' La journée visiblement tourna mal. Wellington cria à ses anciens compagnons de Talavera, de Vitoria et de Salamanque: 'Les gars, est-ce qu'on peut songer à lâcher pied? Pensez à la vieille Angleterre!'

Vers quatre heures, la ligne anglaise recula. Tout à coup, on ne vit plus sur la crête du plateau que l'artillerie et les tirailleurs. Le reste disparut. Les régiments, chassés par les obus et les boulets français, se replièrent dans le fond que coupe encore aujourd'hui le sentier de service de la ferme de Mont-Saint-Jean. Il y eut un mouvement de replis, le front de bataille anglais se déroba, Wellington recula. 'Commencement de retraite!', cria Napoléon.

CHAPITRE VII: NAPOLÉON DE BONNE HUMEUR.

L'empereur, quoique malade et gêné à cheval par une souffrance locale, n'avait jamais été de si bonne humeur que ce jour-là. Depuis le matin, son impénétrabilité souriait. Le 18 juin 1815, cette âme profonde, masquée de marbre, rayonnait aveuglément. L'homme qui avait été sombre à Austerlitz fut gai à Waterloo. Les plus grands prédestinés font des erreurs d'appréciation. Nos joies sont de l'ombre. Le suprême sourire est à Dieu.

'César riait, Pompée pleurait', disaient les légionnaires de la légion Fulminatrix. Pompée, cette fois, ne devait pas pleurer, mais il est certain que César riait.

Dès la veille, la nuit, à une heure, explorant à cheval, sous l'orage et sous la pluie, avec Bertrand, les collines qui avoisinent Rossomme, satisfait de voir la longue ligne des feux anglais illuminant tout l'horizon de Frischemont à Braine-l'Alleud, il lui avait semblé que le destin, assigné par lui à jour fixe sur ce champ de Waterloo, était exact; il avait arrêté son cheval et était demeuré quelque temps immobile, regardant les éclairs, écoutant le tonnerre, et on avait entendu ce fataliste jeter dans l'ombre cette parole mystérieuse: 'Nous sommes d'accord.' Napoléon se trompait. Ils n'étaient plus d'accord.

Il n'avait pas pris une minute de sommeil, tous les instants de cette nuit-là avaient été marqués pour lui par une joie. Il avait parcouru toute la ligne des grand'gardes, en s'arrêtent çà et là pour parler aux vedettes. À deux heures et demie, près du bois d'Hougomont, il avait entendu le pas d'une colonne en marche; il avait cru un moment à la reculade de Wellington. Il avait dit à Bertrand: 'C'est l'arrière-garde anglaise qui s'ébranle pour décamper. Je ferai prisonniers les six mille Anglais qui viennent d'arriver à Ostende'. Il causait avec expansion; il avait retrouvé cette verve du débarquement du 1er mars, quand il montrait au grand maréchal le paysan enthousiaste de golfe Juan en s'écriant: 'Eh bien, Bertrand, voilà déjà du renfort!' La nuit du 17 au 18 juin, il raillait Wellington. 'Ce petit Anglais a besoin d'une leçon', disait Napoléon. La pluie redoublait, il tonnait pendant que l'empereur parlait.

À trois heures et demie du matin, il avait perdu une illusion; des officiers envoyés en reconnaissance lui avaient annoncé que l'ennemi ne bougeait pas: pas un feu de bivouac n'était éteint. L'armée anglaise dormait. Le silence était profond sur la terre; il n'y avait de bruit que dans le ciel. À quatre heures, un paysan lui avait été amené par les coureurs; ce paysan avait servi de guide à une brigade de cavalerie anglaise, probablement la brigade Vivian, qui allait prendre position au village d'Ohain, à l'extrême gauche. À cinq heures, deux déserteurs belges lui avaient rapporté qu'ils venaient de quitter leur régiment, et que l'armée anglaise attendait la bataille. 'Tant mieux!', s'était écrié Napoléon, 'Je préfère les culbuter plutôt que de les refouler.'

Le matin, sur la berge qui fait l'angle du chemin de Plancenoit, il avait mis pied à terre dans la boue, s'était fait apporter de la ferme de Rossomme une table de cuisine et une chaise de paysan, s'était assis, avec une botte de paille pour tapis, et avait déployé sur la table la carte du champ de bataille en disant à Soult: 'Joli échiquier!'

Du fait des pluies de la nuit, les convois de vivres, empêtrés dans des routes défoncées, n'avaient pas pu arriver le matin. Les soldats n'avaient pas dormi; ils étaient mouillés et à jeun. Cela n'avait pas empêché Napoléon de crier allégrement à Ney: 'Nous avons quatre-vingt-dix chances sur cent.' À huit heures, on avait apporté le déjeuner de l'empereur. Il y avait invité plusieurs généraux. Tout en déjeunant, on lui avait dit que Wellington était, l'avant-veille au soir, à Bruxelles, au bal de la duchesse de Richmond.

Soult, rude homme de guerre avec une figure d'archevêque, avait ajouté: 'Le bal, c'est aujourd'hui.' L'empereur avait plaisanté lorsque Ney lui avait dit: 'Wellington ne sera pas assez poli pour attendre Votre Majesté.' C'était là, d'ailleurs, une des ses caractéristiques. Selon Gourgaud, Le fond de son caractère était une humeur enjouée. Il abondait en plaisanteries, plus bizarres que spirituelles, disait Benjamin Constant. Ces gaîtés de géant valent la peine qu'on y insiste. C'est lui qui avait appelé ses grenadiers 'les grognards'; il leur tirait les oreilles et la moustache. 'L'empereur n'arrêtait pas de nous faire des blagues', disait l'un d'eux. Pendant le mystérieux trajet depuis l'île d'Elbe jusqu'en France, le 27 février, en pleine mer, le brick de guerre français le Zéphir ayant rencontré le brick l'Inconstant, où Napoléon était caché, avait demandé à l' Inconstant des nouvelles de Napoléon; l'empereur, qui avait encore à ce moment-là, sur son chapeau, la cocarde blanche et amarante semée d'abeilles adoptée par lui à l'île d'Elbe, avait pris en riant le porte-voix et avait répondu lui-même: 'L'empereur se porte bien.' Qui rit de la sorte est en familiarité avec les événements. Napoléon avait eu plusieurs accès de ce rire pendant le déjeuner de Waterloo. Après le déjeuner, il s'était recueilli un quart d'heure, puis deux généraux s'étaient assis sur la botte de paille, une plume à la main, une feuille de papier sur le genou, et l'empereur leur avait dicté l'ordre de bataille.

À neuf heures, à l'instant où l'armée française, échelonnée et mise en mouvement sur cinq colonnes, s'était déployée, les divisions sur deux lignes, l'artillerie entre les brigades, musique en tête avec roulements de tambours et sonnerie de trompette par dessus une mer de casques, de sabres, de baïonnettes, l'empereur, ému, s'était écrié à deux reprises: 'Magnifique! magnifique!'

De neuf heures à dix heures et demie, toute l'armée, ce qui semble incroyable, avait pris position et s'était rangée sur six lignes, formant, pour répéter l'expression de l'empereur, 'la figure de six V'. Quelques instants après la formation du front de bataille, au milieu de ce profond silence de commencement d'orage qui précède les mêlées, voyant défiler les trois batteries de douze, détachées sur son ordre des trois corps de d'Erlon, de Reille et de Lobau, et destinées à commencer l'action en battant Mont-Saint-Jean où est l'intersection des routes de Nivelles et de Genappe, l'empereur avait frappé sur l'épaule de Haxo en lui disant: 'Voilà vingt-quatre belles filles, général.'

Sûr de l'issue, il avait encouragé d'un sourire, à son passage devant lui, la compagnie de sapeurs du premier corps, désignée par lui pour se barricader dans Mont-Saint-Jean, sitôt le village enlevé. Toute cette sérénité n'avait été traversée que par un mot de pitié hautaine; en voyant à sa gauche, à un endroit où il y a aujourd'hui une grande tombe, se masser avec leurs chevaux superbes ces admirables Écossais gris, il avait dit: 'C'est dommage.'

Puis il était monté à cheval, s'était porté en avant de Rossomme, et avait choisi, pour observatoire, un monticule de gazon à droite de la route de Genappe à Bruxelles, qui fut sa seconde station pendant la bataille. La troisième station, celle de sept heures du soir, entre la Belle-Alliance et la Haie-Sainte, est redoutable; c'est un tertre assez élevé qui existe encore et derrière lequel la garde était massée dans une déclivité de la plaine. Autour de ce tertre, les boulets ricochaient sur le pavé de la chaussée jusqu'à Napoléon. Comme à Brienne, il avait au dessus de sa tête le sifflement des balles. On a ramassé, presque à l'endroit où étaient les pieds de son cheval, des boulets vermoulus, de vieilles lames de sabre et des projectiles informes, mangés de rouille. Il y a quelques années, on y a déterré un obus de soixante, encore chargé, dont la fusée s'était brisée au ras de la bombe. C'est à cette dernière station que l'empereur dit à son guide, M. Lacoste, paysan hostile, effaré, attaché à la selle d'un hussard, se retournant à chaque paquet de mitraille, et tâchant de se cacher derrière lui: 'Imbécile! c'est honteux, tu vas te faire tuer dans le dos.' Celui qui écrit ces lignes, a trouvé lui-même dans le talus friable de ce tertre, en creusant le sable, les restes du col d'une bombe désagrégés par l'oxyde de quarante-six années, et de vieux tronçons de fer qui cassaient comme des bâtons de sureau entre ses doigts.

Les ondulations des plaines diversement inclinées où eut lieu la rencontre de Napoléon et de Wellington ne sont plus, personne ne l'ignore, ce qu'elles étaient le 18 juin

1815. En prenant à ce champ funèbre de quoi lui faire un monument, on lui a ôté son relief réel, et l'histoire, déconcertée, ne s'y reconnaît plus. Pour le glorifier, on l'a défiguré. Wellington, deux ans après, revoyant Waterloo, s'est écrié: 'On m'a changé mon champ de bataille.' Là où est aujourd'hui la grosse pyramide de terre surmontée du lion, il y avait une crête qui, vers la route de Nivelles, s'abaissait en rampe praticable, mais qui, du côté de la chaussée de Genappe, était presque un escarpement. L'élévation de cet escarpement peut encore être mesurée aujourd'hui par la hauteur des deux tertres des deux grandes sépultures qui encaissent la route de Genappe à Bruxelles; l'une, le tombeau anglais, à gauche; l'autre, le tombeau allemand, à droite. Il n'y a pas de tombeau français. Pour la France, toute cette plaine est un sépulcre. Grâce aux mille et mille charretées de terre employées à la butte de cent cinquante pieds de haut et d'un demi-mille de circuit, le plateau de Mont-Saint-Jean est aujourd'hui accessible en pente douce. Le jour de la bataille, surtout du côté de la Haie-Sainte, il était d'un abord âpre et abrupt. Le versant, là, était si incliné que les canons anglais ne voyaient pas au-dessous d'eux la ferme située au fond du vallon et qui était le centre du combat. Le 18 juin 1815, les pluies avaient encore raviné cette hauteur, la fange compliquait la montée: on gravissait en s'embourbant. Le long de la crête du plateau courait une sorte de fossé impossible à deviner pour un observateur lointain.

Qu'était-ce que ce fossé? Braine-l'Alleud est un village de Belgique, Ohain en est un autre. Ces villages, cachés tous les deux dans des courbes de terrain, sont joints par un chemin d'une lieue et demie environ qui traverse une plaine à niveau ondulant et qui, souvent, s'enfonce dans des collines comme un sillon: cette route est presque un ravin. En 1815, comme aujourd'hui, cette route coupait la crête du plateau de Mont-Saint-Jean entre les deux chaussées de Genappe et de Nivelles; seulement, elle est aujourd'hui de plain-pied avec la plaine; elle était alors un chemin creux. On lui a pris ses deux talus pour le monument. Cette route était, et est encore, une tranchée dans la plus grande partie de son parcours; tranchée creuse quelquefois d'une douzaine de pieds et dont les talus trop escarpés s'écroulaient çà et là, surtout en hiver, sous les averses. Des accidents y arrivaient. La route était si étroite à l'entrée de Braine-l'Alleud qu'un passant y avait été broyé par un chariot, comme le constate une croix de pierre debout près du cimetière qui donne le nom du mort, 'Monsieur Bernard Debrye, marchand à Bruxelles', et la date de l'accident, 'février 1637 '. Elle était si profonde sur le plateau du Mont-Saint-Jean qu'un paysan, Mathieu Nicaise, y avait été écrasé en 1783 par un éboulement du talus, comme le constatait une autre croix de pierre dont le faîte a disparu dans les défrichements, mais dont le piédestal renversé est encore visible aujourd'hui sur la pente, à gauche de la chaussée, entre la Haie-Sainte et la ferme de Mont-Saint-Jean.

Un jour de bataille, ce chemin creux bordant la crête de Mont-Saint-Jean, fossé au sommet de l'escarpement, ornière cachée dans les terres, était invisible, c'est-à-dire terrible.

CHAPITRE VIII: L'EMPEREUR POSE UNE QUESTION AU GUIDE LACOSTE.

Donc, le matin de Waterloo, Napoléon était content.

Il avait raison: son plan de bataille, nous l'avons constaté, était, en effet, admirable.

Une fois la bataille engagée, ses péripéties très diverses, la résistance d'Hougomont, la ténacité de la Haie-Sainte, Bauduin tué, Foy mis hors de combat, la muraille inattendue où s'était brisée la brigade Soye, l'étourderie fatale de Guilleminot n'ayant ni pétards ni sacs à poudre, l'embourbement des batteries, les quinze pièces sans escorte culbutées par Uxbridge dans un chemin creux, le peu d'effet des bombes tombant dans les lignes anglaises, s' enfouissant dans un sol détrempé par les pluies et ne réussissant qu'à y faire des volcans de boue, de sorte que la mitraille se changeait en éclaboussure, l'inutilité de la démonstration de Piré sur Braine-l'Alleud, quinze escadrons de cavalerie décimés, l'aile droite anglaise mal inquiétée, l'aile gauche mal entamée,

l'étrange malentendu de Ney réunissant les troupes au lieu de les échelonner, les quatre divisions du premier corps, des épaisseurs de vingt-sept rangs et des fronts de deux cents hommes livrés de la sorte à la mitraille, l'effrayante trouée des boulets dans ces masses, les colonnes d'attaque désunies, la batterie d'écharpe brusquement démasquée sur leur flanc Bourgeois, Donzelot et Durutte compromis, Quiot repoussé, le lieutenant Vieux, cet hercule sorti de l'école polytechnique, blessé au moment où il enfonçait à coups de hache la porte de la Haie-Sainte sous le feu plongeant de la barricade anglaise barrant le coude de la route de Genappe à Bruxelles, la division Marcognet, prise entre l'infanterie et la cavalerie, fusillée à bout portant dans les blés par Best et Pack, sabrée par Ponsonby, sa batterie de sept pièces détruite, le prince de Saxe-Weimar tenant et gardant, malgré le comte d'Erlon, Frischemont et Smohain, le drapeau du 105ème pris, le drapeau du 45ème pris, ce hussard noir prussien arrêté par les coureurs de la colonne volante de trois cents chasseurs battant l'estrade entre Wavre et Plancenoit, les choses inquiétantes que ce prisonnier avait dites, le retard de Grouchy, les quinze cents hommes tués en moins d'une heure dans le verger d'Hougomont, les dix-huit cents hommes couchés en moins de temps encore autour de la Haie-Sainte, tous ces incidents orageux, passant comme les nuées de la bataille devant Napoléon, avaient à peine troublé son regard et n'avaient point assombri le visage impérial de la certitude. Napoléon était habitué à regarder la guerre dans les yeux; il ne faisait jamais chiffre à chiffre l'addition poignante du détail; les chiffres lui importaient peu, pourvu qu'ils donnassent ce total: la victoire. Que les commencements s'égarassent, il ne s'en alarmait pas. Lui qui se croyait maître et possesseur de la fin, il savait attendre, se supposant hors de question, et il traitait le destin d'égal à égal. Il paraissait dire au sort: 'Tu n'oseras pas.'

Napoléon se sentait protégé dans le bien et toléré dans le mal. Il avait, ou croyait avoir pour lui, une connivence, on pourrait presque dire une complicité avec les événements, équivalente à l'antique invulnérabilité.

Pourtant, quand on a derrière soi la Bérézina, Leipsick et Fontainebleau, il semble qu'on pourrait se défier de Waterloo. Un mystérieux froncement de sourcil devient visible au fond du ciel.

Au moment où Wellington rétrograda, Napoléon tressaillit. Il vit subitement le plateau de Mont-Saint-Jean se dégarnir et le front de l'armée anglaise disparaître. Elle se ralliait, mais se dérobait. L'empereur se souleva à demi sur ses étriers. L'éclair de la victoire passa dans ses yeux.

Wellington acculé à la forêt de Soignes et détruit, c'était le terrassement définitif de l'Angleterre par la France; c'était Crécy, Poitiers, Malplaquet et Ramillies vengés. L'homme de Marengo raturait Azincourt.

L'empereur alors, méditant la péripétie terrible, promena une dernière fois sa lunette sur tous les points du champ de bataille. Sa garde, l'arme au pied derrière lui, l'observait d'en bas avec une sorte de ferveur religieuse. Il songeait; il examinait les versants, notait les pentes, scrutait le bouquet d'arbres, le carré de seigles, le sentier; il semblait compter chaque buisson. Il regarda avec quelque fixité les barricades anglaises des deux chaussées, deux larges abatis d'arbres, celle de la chaussée de Genappe au-dessus de la Haie-Sainte, armée de deux canons qui protégeaient le fond du champ de bataille, et celle de la chaussée de Nivelles où étincelaient les baïonnettes hollandaises de la brigade Chassé. Il remarqua, près de cette barricade, la vieille chapelle de Saint-Nicolas, peinte en blanc, qui est à l'angle de la traverse vers Braine-l'Alleud. Il se pencha et parla à demi-voix au guide Lacoste. Le guide fit un signe de tête négatif, probablement perfide.

L'empereur se redressa et se recueillit.

Wellington avait reculé. Il ne restait plus qu'à achever ce recul par un écrasement. Napoléon, se retournant brusquement, expédia une estafette à franc étrier à Paris pour y annoncer que la bataille était gagnée.

Napoléon était un de ces génies d'où sort le tonnerre.

Il venait de trouver son coup de foudre.

Il donna l'ordre aux cuirassiers de Milhaud d'enlever le plateau de Mont-Saint-Jean.

CHAPITRE IX: L'INATTENDU.

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons; et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre-Desnouettes, les cent six gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde, onze cent quatre-vingt-dix-sept hommes, et les lanciers de la garde, huit cent quatre-vingts lances. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec les pistolets d'arçon dans les fontes et le long sabre-épée. Le matin, toute l'armée les avait admirés quand, à neuf heures, les clairons sonnant, toutes les musiques chantant *Veillons au salut de l'empire*, ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place dans cette puissante deuxième ligne, si savamment composée par Napoléon, laquelle, ayant à son extrémité de gauche les cuirassiers de Kellermann et à son extrémité de droite les cuirassiers de Milhaud, avait, pour ainsi dire, deux ailes de fer.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les énormes escadrons s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit, d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille s'abattant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Étant deux divisions, ils étaient deux colonnes; la division Wathier avait la droite, la division Delord avait la gauche. On croyait voir, de loin, s'allonger, vers la crête du plateau, deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie; Murat manquait mais Ney était là. Cette masse était monstrueuse. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers une épaisse fumée déchirée çà et là. C'était un désordre de casques, de cris, de sabres, de hennissements orageux: un tumulte presque discipliné.

Ces récits semblent d'un autre âge. Quelque chose de pareil à cette vision apparaît sans doute dans les vieilles épopées orphiques racontant les aventures des hippanthropes, ces titans avec un visage d'homme et un corps de cheval, monstres invulnérables, sublimes, divins, barbares, dont le galop furieux escalada l'Olympe.

Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant: 'Vive l'empereur!' Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme le début d'un tremblement de terre.

Tout à coup, chose tragique, à la gauche des Anglais, à notre droite, la tête de colonne des cuirassiers se cabra avec une clameur effroyable. Parvenus au point culminant de la crête, effrénés, tout à leur furie et à leur course d'extermination sur les carrés et les canons, les cuirassiers venaient d'apercevoir entre eux et les Anglais un fossé: c'était le chemin creux d'Ohain.

L'instant fut épouvantable. Le ravin était là, inattendu, béant, à pic sous les pieds des chevaux, profond de deux toises entre son double talus; le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second; les chevaux se dressaient, se cabraient, tombaient sur la croupe, glissaient, piétinaient et écrasaient les cavaliers. Ils ne pouvaient pas reculer; toute la colonne n'était plus qu'un projectile; la force acquise pour écraser les Anglais écrasa les Français. Le ravin inexorable ne pouvait se rendre que comblé, cavaliers et chevaux y roulèrent pêle-mêle. Quand cette fosse fut pleine d'hommes vivants, on marcha dessus et le reste passa. Presque un tiers de la brigade Dubois tomba dans cet abîme.

Ceci fut le début de la fin.

Une tradition locale, qui exagère évidemment, dit que deux mille chevaux et quinze cents hommes furent ensevelis dans le chemin creux d'Ohain. Ce chiffre comprend vraisemblablement tous les autres cadavres qu'on jeta dans ce ravin le lendemain du combat.

Notons, en passant, que c'était cette brigade Dubois, si funestement éprouvée, qui, une heure auparavant, chargeant à part, avait enlevé le drapeau du bataillon de Lunebourg.

Napoléon, avant d'ordonner cette charge des cuirassiers de Milhaud, avait scruté le terrain, mais n'avait pas pu voir ce chemin creux qui ne faisait même pas une ride sur la surface du plateau. Averti pourtant, et mis en éveil par la petite chapelle blanche qui en marque l'angle sur la chaussée de Nivelles, il avait posé une question au guide Lacoste car il anticipait, probablement, un obstacle. Le guide avait répondu non. On pourrait presque dire que de ce signe de tête d'un paysan est sortie la catastrophe de Napoléon.

D'autres fatalités encore surgirent.

Était-il possible que Napoléon gagnât cette bataille? Je réponds que non. Pourquoi? À cause de Wellington et Blücher? Non. À cause de Dieu.

Bonaparte vainqueur à Waterloo, ceci n'était plus dans la logique du dix-neuvième siècle. Une autre série de faits se préparait, où Napoléon n'avait plus de place. La mauvaise volonté des événements s'était annoncée de longue date.

Il était temps que cet homme encombrant tombât.

L'excessive pesanteur de cet homme dans la destinée humaine troublait l'équilibre. Cet individu comptait à lui seul plus que le tout. Toute la vitalité humaine concentrée sur une seule tête, le monde montant au cerveau d'un homme, cela détruit les civilisations si ça dure. Le moment était venu pour l'incorruptible équité suprême d'aviser. Probablement, les principes et les éléments, d'où dépendent les gravitations régulières dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, se plaignaient. Le sang qui fume, le trop-plein des cimetières, les mères en larmes, ce sont des plaidoyers redoutables. Il y a, quand la terre souffre d'une surcharge, de mystérieux gémissements de l'ombre, que l'abîme entend.

Napoléon avait été dénoncé dans l'infini, et sa chute était décidée.

Il gênait Dieu.

Waterloo n'est pas une bataille; c'est le changement d'avis de l'univers.

CHAPITRE X: LE PLATEAU DE MONT SAINT-JEAN.

En même temps que le ravin, la batterie s'était démasquée.

Soixante canons et les treize carrés foudroyèrent les cuirassiers à bout portant. L'intrépide général Delord fit le salut militaire à la batterie anglaise.

Toute l'artillerie volante anglaise était rentrée au galop dans les carrés. Les cuirassiers n'eurent pas même un temps d'arrêt. Le désastre du chemin creux les avait

décimés mais non découragés. C'étaient des hommes qui, diminués en nombre, virent leur cœur grandir.

La colonne Wathier seule avait souffert du désastre; la colonne Delord, que Ney avait fait obliquer à gauche, comme s'il pressentait l'embûche, était arrivée entière.

Les cuirassiers se ruèrent sur les carrés anglais.

Ventre à terre, brides lâchées, sabre aux dents, pistolets au poing, telle fut l'attaque.

Il y a des moments dans les batailles où l'âme durcit l'homme jusqu'à changer le soldat en statue, et où toute cette chair se fait granit. Les bataillons anglais, éperdument assaillis, ne bougèrent pas.

Alors, ce fut effrayant.

Toutes les faces des carrés anglais furent attaquées à la fois. Un tournoiement frénétique les enveloppa. Cette froide infanterie demeura impassible. Le premier rang, genou à terre, recevait les cuirassiers sur les baïonnettes, le second rang les fusillait; derrière le second rang, les canonniers chargeaient les pièces, le front du carré s'ouvrait, laissait passer une éruption de mitraille et se refermait. Les cuirassiers répondaient par l'écrasement. Leurs grands chevaux se cabraient, enjambaient les rangs, sautaient par-dessus les baïonnettes et tombaient, gigantesques, au milieu de ces quatre murs vivants. Les boulets faisaient des trouées dans les cuirassiers, les cuirassiers faisaient des brèches dans les carrés. Des files d'hommes disparaissaient broyées sous les chevaux. Les baïonnettes s'enfonçaient dans les ventres de ces centaures. Les carrés, rongés par cette cavalerie forcenée, se rétrécissaient sans broncher. Inépuisables en mitraille, ils explosaient au milieu des assaillants. La figure de ce combat était monstrueuse. Ces carrés n'étaient plus des bataillons, c'étaient des cratères; ces cuirassiers n'étaient plus une cavalerie, c'était une tempête. Chaque carré était un volcan attaqué par un nuage; la lave combattait la foudre.

Le carré extrême de droite, le plus exposé de tous, étant en l'air, fut presque anéanti dès les premiers chocs. Il était formé du 75ème régiment de highlanders. Le joueur de cornemuse au centre, pendant qu'on s'exterminait autour de lui, baissant dans une inattention profonde son œil mélancolique plein du reflet des forêts et des lacs, assis sur un tambour, sa cornemuse sous le bras, jouait des airs venus de la montagne. Ces Écossais mouraient en pensant au Pic Lothian, comme les Grecs moururent en se souvenant d'Argos. Le sabre d'un cuirassier, coupant le bras qui portait l'instrument, fit cesser la musique en tuant le chanteur.

Les cuirassiers, relativement peu nombreux, amoindris par la catastrophe du ravin, avaient, là, contre eux, presque toute l'armée anglaise, mais ils se multipliaient: chaque homme en valait dix. Cependant, quelques bataillons hanovriens plièrent. Wellington le vit et songea à sa cavalerie. Si Napoléon, à ce moment-là même, eût songé à son infanterie, il eût gagné la bataille. Cet oubli fut sa grande faute. Tout à coup, les cuirassiers, assaillants, se sentirent assaillis. La cavalerie anglaise était sur leur dos. Devant eux, les carrés, derrière eux, Somerset; Somerset, c'étaient les quatorze cents dragons-gardes. Somerset avait, à sa droite, Dornberg avec les chevau-légers allemands, et, à sa gauche, Trip avec les carabiniers belges; les cuirassiers, attaqués en flanc et en tête, en avant et en arrière, par l'infanterie et par la cavalerie, durent faire face de tous les côtés. Ils étaient un tourbillon. La bravoure devint inexprimable.

En outre, ils avaient derrière eux la batterie toujours tonnante. Il fallait cela pour que ces hommes fussent blessés dans le dos. Une de leurs cuirasses, trouée à l'omoplate gauche par un mousquet, est dans la collection du musée de Waterloo.

Pour de tels Français, il ne fallait pas moins que de tels Anglais.

Ce ne fut plus une mêlée, ce fut une ombre, une furie, un vertigineux emportement d'âmes et de courages, un ouragan d'épées fulgurantes. En un instant, les quatorze cents dragons-gardes ne furent plus que huit cents; Fuller, leur lieutenant-colonel, tomba. Ney accourut avec les lanciers et les chasseurs de Lefebvre-Desnouettes. Le plateau de Mont-Saint-Jean fut pris, repris, pris encore. Les cuirassiers

quittaient la cavalerie pour retourner à l'infanterie, ou, pour mieux dire, toute cette cohue formidable se colletait sans que l'un lâchât l'autre. Les carrés tenaient toujours. Il y eut douze assauts. Ney eut quatre chevaux tués sous lui. La moitié des cuirassiers resta sur le plateau. Cette lutte dura deux heures.

L'armée anglaise en fut profondément ébranlée. Nul doute que, s'ils n'eussent été affaiblis dans leur premier choc par le désastre du chemin creux, les cuirassiers n'eussent culbuté le centre et décidé la victoire. Cette cavalerie extraordinaire pétrifia Clinton qui avait vu Talavera et Badajoz. Wellington, aux trois quarts vaincu, admirait héroïquement. Il murmura: 'Sublime!'

Les cuirassiers anéantirent sept carrés sur treize, prirent ou détruisirent soixante pièces de canon, et enlevèrent aux régiments anglais six drapeaux, que trois cuirassiers et trois chasseurs de la garde allèrent porter à l'empereur devant la ferme de la Belle-Alliance.

La situation de Wellington avait empiré. Cette étrange bataille était comme un duel entre deux blessés acharnés qui, chacun de leur côté, tout en combattant et en se résistant toujours, perdent tout leur sang. Lequel des deux tombera le premier?

La lutte du plateau continua.

Jusqu'où sont allés les cuirassiers? personne ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que, le lendemain de la bataille, un cuirassier et son cheval furent trouvés morts dans la charpente de la bascule du pesage des voitures à Mont-Saint-Jean, au point même où s'entrecoupent et se rencontrent les quatre routes de Nivelles, de Genappe, de La Hulpe et de Bruxelles. Ce cavalier avait percé les lignes anglaises. Un des hommes qui ont relevé ce cadavre vit encore à Mont-Saint-Jean. Il se nomme Dehaze. Il avait alors dix-huit ans.

Wellington se sentait pencher. La crise était proche.

Les cuirassiers n'avaient pas réussi: le centre n'était pas enfoncé. Tout le monde ayant le plateau, personne ne l'avait, et, en somme, il appartenait principalement aux Anglais. Wellington avait le village et la plaine culminante; Ney n'avait que la crête et la pente. Des deux côtés on semblait enraciné dans ce sol funèbre.

Mais l'affaiblissement des Anglais paraissait irrémédiable. L'hémorragie de cette armée était horrible. Kempt, à l'aile gauche, réclamait du renfort. 'Il n'y en a pas', répondit Wellington, 'qu'il se fasse tuer!' Presque au même instant, rapprochement singulier qui dépeint l'épuisement des deux armées, Ney demanda de l'infanterie à Napoléon, et Napoléon s'écria: 'De l'infanterie! Où veut-il que j'en prenne? Veut-il que j'en fasse?'

Pourtant l'armée anglaise était la plus malade. Les poussées furieuses de ces grands escadrons à cuirasses de fer et à poitrines d'acier avaient broyé l'infanterie. Quelques hommes autour d'un drapeau marquaient la place d'un régiment, tel bataillon n'était plus commandé que par un capitaine ou par un lieutenant; la division Alten, déjà si maltraitée à la Haie-Sainte, était presque détruite; les intrépides Belges de la brigade Van Kluze jonchaient les seigles le long de la route de Nivelles; il ne restait presque rien de ces grenadiers hollandais qui, en 1811, mêlés en Espagne à nos rangs, combattaient Wellington, et qui, en 1815, ralliés aux Anglais, combattaient Napoléon. La perte en officiers était considérable. Lord Uxbridge, qui le lendemain fit enterrer sa jambe, avait le genou fracassé. Si, du côté des Français, dans cette lutte des cuirassiers, Delord, Lhéritier, Colbert, Dnop, Travers et Blancard étaient hors de combat, du côté des Anglais, Alten et Barne était blessé, Delancey, Van Merlen et Ompteda était tué, tout l'état-major de Wellington était décimé: l'Angleterre avait le pire partage dans ce sanglant équilibre. Le 2ème régiment des gardes à pied avait perdu cinq lieutenants-colonels, quatre capitaines et trois enseignes; le premier bataillon du 30ème d'infanterie avait perdu vingt-quatre officiers et cent douze soldats; le 79ème montagnards avait vingt-quatre officiers blessés, dix-huit officiers morts, quatre cent cinquante soldats tués. Les hussards hanovriens de Cumberland, un régiment tout entier, ayant à sa tête le colonel Hacke, qui devait plus tard être jugé et cassé, avaient tourné bride devant la mêlée et étaient en fuite dans la forêt de Soignes, semant la déroute jusqu'à Bruxelles. Les charrois, les prolonges, les bagages, les fourgons pleins de blessés, voyant les Français gagner du terrain et s'approcher de la forêt,

s'y précipitaient; les Hollandais, sabrés par la cavalerie française, criaient: 'Alerte!' De Vert-Coucou jusqu'à Groenendael, sur une longueur de près de deux lieues dans la direction de Bruxelles, il y avait, au dire des témoins qui existent encore, un encombrement de fuyards. Cette panique fut telle qu'elle gagna le prince de Condé à Malines et Louis XVIII à Gand. À l'exception de la faible réserve échelonnée derrière l'ambulance établie dans la ferme de Mont-Saint-Jean et des brigades Vivian et Vandeleur qui flanquaient l'aile gauche, Wellington n'avait plus de cavalerie. Nombre de batteries gisaient démontées. Ces faits sont avoués par Siborne; et Pringle, exagérant le désastre, va jusqu'à dire que l'armée anglo-hollandaise était réduite à trente-quatre mille hommes. Le duc-de-fer demeurait calme, mais ses lèvres avaient blêmi. Le commissaire autrichien Vincent, le commissaire espagnol Alava, présents à la bataille dans l'état-major anglais, croyaient le duc perdu. À cinq heures, Wellington tira sa montre, et on l'entendit murmurer ce mot sombre: 'Blücher, ou la nuit!'

Ce fut vers ce moment-là qu'une ligne lointaine de baïonnettes étincela sur les hauteurs du côté de Frischemont.

Ici est la péripétie de ce drame.

CHAPITRE XI: LE MAUVAIS GUIDE DE NAPOLÉON; LE BOND GUIDE DE BÜLOW.

On connaît la poignante méprise de Napoléon: Grouchy espéré, Blücher survenant, la mort au lieu de la vie.

La destinée a de ces tournants: on s'attend au trône du monde et on aperçoit Sainte-Hélène. Si le petit pâtre, qui servait de guide à Bülow, lieutenant de Blücher, lui eût conseillé de déboucher de la forêt au-dessus de Frischemont plutôt qu'au dessous de Plancenoit, la forme du dix-neuvième siècle eût peut-être été différente. Napoléon eût gagné la bataille de Waterloo. Par tout autre chemin qu'au-dessous de Plancenoit, l'armée prussienne aboutissait à un ravin infranchissable à l'artillerie, et Bülow n'arrivait pas. Or, une heure de retard, c'est le général prussien Muffling qui le déclare, et Blücher n'aurait plus trouvé Wellington debout.

Il était temps, on le voit, que Bülow arrivât. Il avait du reste été retardé. Il avait bivouaqué à Dion-le-Mont et était parti dès l'aube. Mais les chemins étaient impraticables et ses divisions s'étaient embourbées. Les ornières arrivaient au moyeu des canons. En outre, il avait fallu passer la Dyle sur l'étroit pont de Wavre; la rue menant au pont avait été incendiée par les Français; les caissons et les fourgons de l'artillerie, ne pouvant passer entre deux rangs de maisons en feu, avaient dû attendre que l'incendie fût éteint. Il était midi, l'avant-garde de Bülow n'avait pu encore atteindre Chapelle-Saint-Lambert.

L'action, commencée deux heures plus tôt, eût été finie à quatre heures, et Blücher serait tombé sur la bataille gagnée par Napoléon. Tels sont ces immenses hasards qui dépendent d'un infini qui nous échappe. Dès midi, l'empereur, le premier, avec sa longue-vue, avait aperçu, au bout de l'horizon, quelque chose qui avait attiré son attention. Il avait dit: 'Je vois, là-bas, un nuage qui me paraît être des troupes.' Puis il avait demandé au duc de Dalmatie: 'Soult, que voyez-vous vers Chapelle-Saint-Lambert?' Le maréchal, braquant sa lunette, avait répondu: 'Quatre ou cinq mille hommes immobiles, sire.' Toutes les lunettes de l'état-major avaient étudié 'le nuage' signalé par l'empereur. Quelques-uns avaient dit: 'Ce sont des colonnes qui font halte.' La plupart avaient dit: 'Ce sont des arbres.' La vérité est que le nuage ne remuait pas. L'empereur avait détaché en reconnaissance vers ce point obscur la division de cavalerie légère de Domon.

Bülow, en effet, n'avait pas bougé. Son avant-garde était très faible, et ne pouvait rien. Il devait attendre le gros du corps d'armée, et il avait l'ordre de se concentrer avant d'entrer en ligne; mais à cinq heures, voyant le péril de Wellington, Blücher ordonna à Bülow d'attaquer et dit ce mot remarquable: 'Il faut donner de l'air à l'armée anglaise.'

Peu après, les divisions Losthin, Hiller, Hacke et Ryssel se déployèrent devant le corps de Lobau, la cavalerie du prince Guillaume de Prusse déboucha du bois de Paris,

Plancenoit prit feu, les boulets prussiens commencèrent à pleuvoir sur les rangs de la garde, en réserve derrière Napoléon.

CHAPITRE XII: LA GARDE.

On connaît le reste: l'irruption d'une troisième armée, la bataille disloquée, quatre-vingt-six bouches à feu tonnant tout à coup, Pirch Ier survenant avec Bülow, la cavalerie de Zieten menée par Blücher en personne, les Français refoulés, Marcognet balayé du plateau d'Ohain, Durutte délogé de Papelotte, Donzelot et Quiot reculant, Lobau pris en écharpe, une nouvelle bataille se précipitant à la nuit tombante sur nos régiments démantelés, toute la ligne anglaise reprenant l'offensive et poussée en avant, la gigantesque trouée faite dans l'armée française, la mitraille anglaise et la mitraille prussienne s'entraidant, l'extermination, le désastre de front, le désastre en flanc, la garde entrant en ligne sous cet épouvantable écroulement.

Comme elle sentait qu'elle allait mourir, elle cria: 'Vive l'empereur!' L'histoire n'a rien de plus émouvant que cette agonie éclatant en acclamations. Le ciel avait été couvert toute la journée. Tout à coup, il était huit heures du soir, les nuages s'écartèrent et laissèrent passer, à travers les ormes de la route de Nivelles, la grande rougeur sinistre du soleil qui se couchait. On l'avait vu se lever à Austerlitz.

Chaque bataillon de la garde, pour ce dénouement, était commandé par un général. Friant, Michel, Roguet, Harlet, Mallet, Poret de Morvan, étaient là. Quand les hauts bonnets des grenadiers de la garde avec la large plaque à l'aigle apparurent, symétriques, alignés, tranquilles, superbes, dans la brume de cette mêlée, l'ennemi sentit le respect de la France; on crut voir vingt victoires entrer sur le champ de bataille, ailes déployées, et ceux qui étaient vainqueurs, s'estimant vaincus, reculèrent; mais Wellington cria: 'Debout, gardes, et visez juste!' Le régiment rouge des gardes anglaises, couché derrière les haies, se leva, une nuée de mitraille cribla le drapeau tricolore frissonnant autour de nos aigles, tous se ruèrent, et le suprême carnage commença. La garde impériale sentit, dans l'ombre, l'armée lâchant pied autour d'elle, et le vaste ébranlement de la déroute, elle entendit le 'sauve-qui-peut!' qui avait remplacé le 'vive l'empereur!' et, avec la fuite derrière elle, elle continua d'avancer, de plus en plus foudroyée et mourant davantage à chaque pas qu'elle faisait. Il n'y eut point d'hésitants ni de timides. Le soldat, dans cette troupe, était aussi héros que le général. Pas un homme ne manqua au suicide.

Ney, éperdu, grand de toute la hauteur de la mort acceptée, s'offrait à tous les coups dans cette tourmente. Il eut, là, son cinquième cheval tué sous lui. En sueur, la flamme aux yeux, l'écume aux lèvres, l'uniforme déboutonné, une de ses épaulettes à demi coupée par le coup de sabre d'un horse-guard, sa plaque de grand-aigle bosselée par une balle, sanglant, fangeux, magnifique, une épée cassée à la main, il dit: 'Venez voir comment meurt un maréchal de France sur le champ de bataille!' Mais il ne mourut pas. Il était hagard et indigné. Il lança à Drouet d'Erlon cette question: 'Est-ce que tu ne te fais pas tuer, toi?' Il cria au milieu de toute cette artillerie écrasant une poignée d'hommes: 'Il n'y a donc rien pour moi! Oh, je voudrais que tous ces boulets anglais me rentrent dans le ventre!' L'infortuné était réservé aux balles françaises d'un peloton d'exécution!

CHAPITRE XIII: LA CATASTROPHE.

La déroute derrière la garde fut lugubre.

L'armée plia brusquement de tous les côtés à la fois, de Hougomont, de la Haie-Sainte, de Papelotte, de Plancenoit. Le cri 'trahison' fut suivi du cri 'sauve-qui-peut'. Une armée qui se débande, c'est un dégel: tout fléchit, se fêle, craque, flotte, roule, tombe, se heurte, se hâte, se précipite. C'est une désagrégation inouïe. Ney emprunta un cheval, sauta dessus, et, sans chapeau, sans cravate, sans épée, se mit en travers de la chaussée de

Bruxelles, arrêtant à la fois les Anglais et les Français. Il tâcha de retenir l'armée, il la rappela, il l'insulta, il se cramponna à la déroute. Il fut débordé. Les soldats le fuirent en criant: 'Vive le maréchal Ney!' Deux régiments de Durutte allèrent et vinrent effarés et comme ballottés entre le sabre des uhlans et la fusillade des brigades de Kempt, de Best, de Pack et de Rylandt; la pire des mêlées, c'est la déroute, les amis s'entre-tuent pour fuir; les escadrons et les bataillons se brisent et se dispersent les uns contre les autres: énorme écume de la bataille. Lobau à une extrémité comme Reille à l'autre roulèrent dans les flots. En vain, Napoléon fit des murailles avec ce qui lui restait de la garde; en vain, il fit faire un dernier effort à ses escadrons de service. Quiot recula devant Vivian, Kellermann devant Vandeleur, Lobau devant Bülow, Morand devant Pirch, Domon et Subervic devant le prince Guillaume de Prusse. Guyot, qui avait mené à la charge les escadrons de l'empereur, tomba sous les pieds des dragons anglais. Napoléon courut au galop derrière les fuyards et les supplia. Toutes ces bouches qui criaient le matin 'vive l'empereur' se turent; c'est à peine si on le reconnut. La cavalerie prussienne, fraîche venue, s'élança, vola, sabra, tailla, hacha, tua, extermina. Les attelages se ruèrent, les canons se sauvèrent; les soldats du train prirent les chevaux pour s'échapper; des fourgons culbutés, les quatre roues en l'air, entravaient la route: ils furent des occasions de massacre. On s'écrasa, on se foula, on marcha sur les morts et sur les vivants. Une multitude vertigineuse emplit les routes, les sentiers, les ponts, les plaines, les collines, les vallées, les bois, encombrés par cette évasion de quarante mille hommes. Cris, désespoir, sacs et fusils jetés dans les seigles, passages frayés à coups d'épée, plus de camarades, plus d'officiers, plus de généraux, inexprimable épouvante, Zieten sabrant la France à son aise, les lions devenus chevreuils: telle fut cette fuite.

À Genappe, on essaya de se retourner, de faire front, d'enrayer. Lobau rallia trois cents hommes. On barricada l'entrée du village; mais à la première fusillade prussienne, tout se remit à fuir, et Lobau fut pris. On voit encore aujourd'hui cette volée de mitraille empreinte sur le vieux pignon d'une masure en brique à droite de la route, quelques minutes avant d'entrer à Genappe. Les Prussiens s'élancèrent dans Genappe, furieux sans doute d'être si peu vainqueurs. La poursuite fut monstrueuse. Blücher ordonna l'extermination. Roguet avait donné ce lugubre exemple de menacer de mort tout grenadier français qui lui amènerait un prisonnier prussien. Blücher dépassa Roguet. Le général de la jeune garde, Ducesme, acculé sur la porte d'une auberge de Genappe, rendit son épée à un hussard de la mort qui prit l'épée et tua le prisonnier. La victoire s'acheva par l'assassinat des vaincus. Punissons, puisque nous sommes l'histoire: le vieux Blücher se déshonora. Cette férocité mit le comble au désastre. La déroute désespérée traversa Genappe, traversa les Quatre-Bras, traversa Gosselies, traversa Frasnes, traversa Charleroi, traversa Thuin, et ne s'arrêta qu'à la frontière. Hélas! Et qui donc fuyait de la sorte? La grande armée.

Ce vertige, cette terreur, cette effondrement de la plus haute bravoure qui ait jamais étonné l'histoire, est-ce que cela est sans cause? Non. L'ombre d'une droite énorme se projette sur Waterloo. C'est la journée du destin. La force au-dessus de l'homme a donné ce jour-là. De là le pli épouvanté des têtes; de là toutes ces grandes âmes rendant leur épée. Ceux qui avaient vaincu l'Europe sont tombés terrassés, n'ayant plus rien à dire ni à faire, sentant dans l'ombre une présence terrible. Tel était leur destin. Ce jour-là, la perspective du genre humain a changé. Waterloo, c'est le gond du dix-neuvième siècle. La disparition du grand homme était nécessaire à l'avènement du grand siècle. Quelqu'un à qui on ne réplique pas s'en est chargé. La panique des héros s'explique. Dans la défaite de Waterloo, les météorites ont puni: Dieu est passé par là.

À la nuit tombante, dans un champ près de Genappe, Bernard et Bertrand saisirent par un pan de sa redingote et arrêtèrent un homme hagard, pensif, sinistre, qui, entraîné jusque là par le courant de la déroute, venait de mettre pied à terre, avait passé sous son bras la bride de son cheval et, l'œil égaré, s'en retournait seul vers Waterloo. C'était Napoléon essayant encore d'aller en avant, immense somnambule de ce rêve écroulé.

CHAPITRE XIV: LE DERNIER CARRÉ.

Quelques carrés de la garde, immobiles dans le ruissellement de la déroute comme des rochers dans de l'eau qui coule, tinrent jusqu'à la nuit. La nuit venant, la mort aussi, ils attendirent cette ombre double et, inébranlables, s'en laissèrent envelopper. Chaque régiment, isolé des autres et n'ayant plus de lien avec l'armée rompue de toutes parts, mourait pour son compte. Ils avaient pris position, pour faire cette dernière action, les uns sur les hauteurs de Rossomme, les autres dans la plaine de Mont-Saint-Jean. Là, abandonnés, vaincus, terribles, ces carrés sombres agonisaient formidablement. Ulm, Wagram, Iéna, Friedland, mouraient en eux.

Au crépuscule, vers neuf heures du soir, au pied du plateau de Mont-Saint-Jean, il en restait un. Dans ce vallon funeste, devant cette pente gravie par les cuirassiers, inondée maintenant par les masses anglaises, sous les feux convergents de l'artillerie ennemie victorieuse, sous une effroyable densité de projectiles, ce carré luttait. Il était commandé par un officier obscur nommé Cambronne. À chaque décharge, le carré diminuait, et ripostait. Il répliquait à la mitraille par la fusillade, rétrécissant continuellement ses quatre murs. De loin, les fuyards s'arrêtaient par moment, essoufflés, écoutant dans les ténèbres ce sombre tonnerre décroissant.

Quand cette légion ne fut plus qu'une poignée, quand leur drapeau ne fut plus qu'une loque, quand leurs fusils sans balles ne furent plus que des bâtons, quand le tas de cadavres fut plus grand que le groupe vivant, il y eut parmi les vainqueurs une sorte de terreur sacrée autour de ces mourants sublimes, et l'artillerie anglaise, reprenant haleine, fit silence. Ce fut une espèce de répit. Ces combattants avaient autour d'eux comme un fourmillement de spectres, des silhouettes d'hommes à cheval, le profil noir des canons, le ciel blanc aperçu à travers les roues et les affûts; la colossale tête de mort que les héros entrevoient toujours dans la fumée au fond de la bataille, s'avançait sur eux et les regardait. Ils purent entendre dans l'ombre crépusculaire qu'on chargeait les pièces, les mèches allumées pareilles à des yeux de tigre dans la nuit firent un cercle autour de leurs têtes, tous les boute-feu des batteries anglaises s'approchèrent des canons, et alors, ému, tenant la minute suprême suspendue au-dessus de ces hommes, un général anglais, Colville selon les uns, Maitland selon les autres, leur cria: 'Braves Français, rendez-vous!' Cambronne répondit: 'Merde!'

CHAPITRE XV: CAMBRONNE.

Le lecteur français voulant être respecté, le plus beau mot peut-être qu'un Français ait jamais dit ne peut lui être répété. Défense de déposer du sublime dans l'histoire.

À mes risques et périls, j’enfreins cette interdiction.

Donc, parmi tous ces géants, il y eut un titan: Cambronne.

Dire ce mot et mourir ensuite: quoi de plus grand? Car c'est mourir que de le vouloir, et ce n'est pas la faute de cet homme si, mitraillé, il survécut.

L'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, ce n'est pas Napoléon en déroute, ce n'est pas Wellington pliant à quatre heures, désespéré à cinq, ce n'est pas Blücher qui ne s'est point battu; l'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, c'est Cambronne.

Foudroyer d'un tel mot le tonnerre qui vous tue, c'est vaincre.

Répondre ainsi à la catastrophe, dire cela au destin, donner cette base au lion futur, jeter cette réplique à la pluie de la nuit, au mur traître de Hougomont, au chemin creux d'Ohain, au retard de Grouchy, à l'arrivée de Blücher, être l'ironie dans le sépulcre, faire en sorte de rester debout une fois tombé, noyer dans deux syllabes la coalition européenne, offrir aux rois les latrines déjà connues des césars, faire du dernier des mots le premier en y mêlant l'éclair de la France, clore insolemment Waterloo par le mardi gras, compléter Léonidas par Rabelais, résumer cette victoire dans une parole suprême impossible à

prononcer, perdre le terrain et garder l'histoire, après ce carnage avoir pour soi les rieurs, c'est immense. C'est l'insulte à la foudre. Cela atteint la grandeur eschylienne.

Le mot de Cambronne fait l'effet d'une fracture. C'est la fracture d'une poitrine par le dédain; c'est le trop plein de l'agonie qui explose. Qui a vaincu? Est-ce Wellington? Non. Sans Blücher il était perdu. Est-ce Blücher? Non. Si Wellington n'eût pas commencé, Blücher n'aurait pas pu finir. Ce Cambronne, ce passant de la dernière heure, ce soldat ignoré, cet infiniment petit de la guerre, sent qu'il y a là un mensonge, un mensonge dans une catastrophe, redoublement poignant, et, au moment où il en éclate de rage, on lui offre cette dérision: la vie! Comment ne pas bondir? Ils sont là, tous les rois de l'Europe, les généraux heureux, les Jupiters tonnants, ils ont cent mille soldats victorieux, et derrière les cent mille, un million, leurs canons, mèche allumée, sont béants, ils ont sous leurs talons la garde impériale et la grande armée, ils viennent d'écraser Napoléon, et il ne reste plus que Cambronne; il n'y a plus pour protester que ce ver de terre. Il protestera. Alors il cherche un mot comme on cherche une épée. Il lui vient de l'écume, et cette écume, c'est le mot. Devant cette victoire prodigieuse et médiocre, devant cette victoire sans victorieux, ce désespéré se redresse; il en subit l'énormité, mais il en constate le néant; et il fait plus que cracher sur elle; et sous l'accablement du nombre, de la force et de la matière, il trouve, dans son âme, une expression: un excrément. Je le répète: dire cela, faire cela, trouver cela, c'est être le vainqueur.

L'esprit des grands jours entra dans cet homme inconnu à cette minute fatale. Cambronne trouve le mot de Waterloo comme Rouget de l'Isle trouve la Marseillaise, par visitation du souffle d'en haut. Un effluve de l'ouragan divin se détache et vient passer à travers ces hommes, et ils tressaillent, et l'un chante le chant suprême et l'autre pousse le cri terrible. Cette parole du dédain titanesque, Cambronne ne la jette pas seulement à l'Europe au nom de l'empire, ce serait peu, il la jette au passé, au nom de la révolution. On l'entend, et l'on reconnaît dans Cambronne la vieille âme des géants. Il semble que c'est Danton qui parle ou Kléber qui rugit.

Au mot de Cambronne, la voix anglaise répondit: 'Fire!' Les batteries flamboyèrent, la colline trembla, de toutes ces bouches d'airain sortit un dernier vomissement de mitraille, épouvantable, une vaste fumée, vaguement blanchie du lever de la lune, roula, et quand la fumée se dissipa, il n'y eut plus rien. Ce reste formidable fut anéanti; la garde était morte. Les quatre murs de la redoute vivante gisaient, à peine distinguait-on, çà et là, un tressaillement parmi les cadavres; et c'est ainsi que les légions françaises, plus grandes que les légions romaines, expirèrent à Mont-Saint-Jean sur la terre mouillée de pluie et de sang, dans les blés sombres, à l'endroit où passe maintenant, à quatre heures du matin, en sifflant et en fouettant gaîment son cheval, Joseph, qui fait le service de la malle-poste de Nivelles.

CHAPITRE XVI: COMBIEN PÈSE LE CHEF?

La bataille de Waterloo est une énigme. Elle est aussi obscure pour ceux qui l'ont gagnée que pour celui qui l'a perdue. Pour Napoléon, c'est une panique. Blücher n'y voit que du feu; Wellington n'y comprend rien. Voyez les rapports. Les bulletins sont confus, les commentaires sont embrouillés. Ceux-ci balbutient, ceux-là bégayent. Jomini partage la bataille de Waterloo en quatre moments; Muffling la coupe en trois péripéties; Charras, quoique partial, a seul saisi de son fier coup d'œil les linéaments caractéristiques de cette catastrophe du génie humain aux prises avec le hasard divin. Tous les autres historiens ont un certain éblouissement, et dans cet éblouissement ils tâtonnent. Journée fulgurante, en effet, écroulement de la monarchie militaire qui, à la grande stupeur des rois, a entraîné tous les royaumes, chute de la force, déroute de la guerre.

Dans cet événement, empreint de nécessité surhumaine, la part des hommes n'est rien.

Retirer Waterloo à Wellington et à Blücher, est-ce ôter quelque chose à l'Angleterre et à l'Allemagne? Non. Ni cette illustre Angleterre ni cette auguste Allemagne ne sont en question dans le problème de Waterloo. Grâce au ciel, les peuples sont grands en dehors des lugubres aventures de l'épée. Ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni la France, ne tiennent dans un fourreau. Dans cette époque où Waterloo n'est qu'un cliquetis de sabres, au-dessus de Blücher, l'Allemagne a Goethe et, au-dessus, de Wellington l'Angleterre a Byron. Un vaste bouillonnement d'idées est propre à notre siècle et, dans cette aurore, l'Angleterre et l'Allemagne ont leur lueur magnifique. Elles sont majestueuses par ce qu'elles pensent. L'élévation de niveau qu'elles apportent à la civilisation leur est intrinsèque; il émane d'elles. Ce qu'elles donnent au dix-neuvième siècle n'a pas Waterloo pour source. Il n'y a que les peuples barbares qui aient des crues subites après une victoire. C'est la vanité passagère des torrents enflés d'un orage. Les peuples civilisés, surtout à notre époque, ne se haussent ni ne s'abaissent par la bonne ou mauvaise fortune d'un capitaine. Leur poids spécifique dans le genre humain résulte de quelque chose de plus qu'un combat. Leur honneur, Dieu merci, leur dignité, leur lumière, leur génie, ne sont pas des numéros que les héros et les conquérants, ces joueurs, peuvent mettre dans la loterie des batailles. Souvent bataille perdue, progrès conquis. Moins de gloire, plus de liberté. Le tambour se tait, la raison prend la parole. C'est le jeu à qui perd gagne. Parlons donc de Waterloo froidement des deux côtés. Rendons au hasard ce qui est au hasard et à Dieu ce qui est à Dieu. Qu'est-ce que Waterloo? Une victoire? Non, un numéro gagnant, le billet de loterie gagné par l'Europe et payé par la France. Ce n'était pas la peine d'y mettre un lion.

Waterloo, du reste, est la plus étrange rencontre qui soit, dans l'histoire. Napoléon et Wellington ne sont pas des ennemis; ce sont des contraires. Jamais Dieu, qui se plaît aux antithèses, n'a créé un tel contraste. D'un côté, la précision, la prévision, la géométrie, la prudence, la retraite assurée, les réserves ménagées, un sang-froid opiniâtre, une méthode imperturbable, la stratégie qui profite du terrain, la tactique qui équilibre les bataillons, le carnage tiré au cordeau, la guerre réglée montre en main, rien laissé volontairement au hasard, le vieux courage classique, la correction absolue; de l'autre, l'intuition, la divination, l'étrangeté militaire, l'instinct surhumain, le coup d'œil flamboyant, on ne sait quoi qui regarde comme l'aigle et qui frappe comme la foudre, un art prodigieux dans une impétuosité dédaigneuse, tous les mystères d'une âme profonde, l'association avec le destin, le fleuve, la plaine, la forêt, la colline, sommés et en quelque sorte forcés d'obéir, le despote allant jusqu'à tyranniser le champ de bataille, la foi en l'étoile mêlée à la science stratégique, la grandissant, mais la troublant. Wellington était le barème de la guerre, Napoléon en était le Michel-Ange; et cette fois le génie fut vaincu par le calcul.

Des deux côtés on attendait quelqu'un. Ce fut le calculateur exact qui réussit. Napoléon attendait Grouchy; il ne vint pas. Wellington attendait Blücher; il vint.

Wellington, c'est la guerre classique qui prend sa revanche. Bonaparte, à son aurore, l'avait rencontrée en Italie, et superbement battue. La vieille chouette avait fui devant le jeune vautour. L'ancienne tactique avait été non seulement foudroyée, mais scandalisée. Qu'était-ce que ce Corse de vingt-six ans, que signifiait cet ignorant splendide qui, ayant tout contre lui, rien pour lui, sans vivres, sans munitions, sans canons, sans souliers, presque sans armée, avec une poignée d'hommes contre des masses, se ruait sur l'Europe coalisée, et gagnait absurdement des victoires dans l'impossible? D'où sortait ce forcené foudroyant qui, presque sans reprendre haleine, et avec le même jeu de combattants dans la main, pulvérisait l'une après l'autre les cinq armées de l'empereur d'Allemagne, culbutant Beaulieu sur Alvinzi, Wurmser sur Beaulieu, Mélas sur Wurmser, Mack sur Mélas? Qu'était-ce que ce nouveau venu et effronté de la guerre? L'académisme militaire l'excommuniait en lâchant pied. De là une implacable rancune du vieux césarisme contre le nouveau, du sabre correct contre l'épée flamboyante, et de l'échiquier contre le génie. Le 18 juin 1815, cette rancune eut le dernier mot, et au-dessous de Lodi, de Montebello, de Montenotte, de Mantoue, de Marengo, d'Arcole, elle écrivit: Waterloo. Triomphe des médiocres, doux aux majorités. Le destin consentit à cette ironie. À son déclin, Napoléon retrouva devant lui Wurmser jeune.

Pour avoir Wurmser en effet, il suffît de blanchir les cheveux de Wellington.

Waterloo est une bataille de premier ordre gagnée par un capitaine du second.

Ce qu'il faut admirer dans la bataille de Waterloo, c'est l'Angleterre, c'est la fermeté anglaise, c'est la résolution anglaise, c'est le sang anglais; ce que l'Angleterre a eu là de superbe, ne lui en déplaise, c'est elle-même. Ce n'est pas son capitaine, c'est son armée.

Wellington, bizarrement ingrat, déclare dans une lettre à lord Bathurst que son armée, l'armée qui a combattu le 18 juin 1815, était une 'armée détestable'. Qu'en pense cette sombre mêlée d'ossements enfouis sous les sillons de Waterloo?

L'Angleterre a été trop modeste vis-à-vis de Wellington. Faire Wellington si grand, c'est faire l'Angleterre petite. Wellington n'est qu'un héros comme un autre. Ces Écossais gris, ces horse-guards, ces régiments de Maitland et de Mitchell, cette infanterie de Pack et de Kempt, cette cavalerie de Ponsonby et de Somerset, ces highlanders jouant de la cornemuse sous la mitraille, ces bataillons de Rylandt, ces recrues toutes fraîches, qui savaient à peine manier le mousquet, tenant tête aux vieux soldats d'Essling et de Rivoli, voilà ce qui est grand. Wellington a été tenace, ce fut là son mérite, et je ne le conteste pas, mais le moindre de ses fantassins et de ses cavaliers a été tout aussi solide que lui. Le 'soldat d'acier' vaut bien le 'duc de fer'. En ce qui me concerne, toute mon admiration va au soldat anglais, à l'armée anglaise, au peuple anglais. Si trophée il y a, c'est à l'Angleterre que le trophée est dû. La colonne de Waterloo serait plus juste si au lieu de la figure d'un homme, elle élevait dans les nues la statue d'un peuple. Mais cette grande Angleterre s'irritera de ce que je dis ici. Elle a encore, après son 1688 et notre 1789, l'illusion féodale. Elle croit à l'hérédité et à la hiérarchie. Ce peuple, qu'aucun ne dépasse en puissance et en gloire, s'estime comme nation, non comme peuple. En tant que peuple, il se subordonne volontiers et prend un lord pour chef. Le travailleur se laisse dédaigner; devenu soldat, il continue à obéir servilement. On se souvient qu'à la bataille d'Inkermann un sergent qui, à ce qu'il paraît, avait sauvé l'armée, ne put être mentionné par lord Raglan, la hiérarchie militaire anglaise ne permettant de citer dans un rapport aucun héros au-dessous du grade d'officier.

Ce que nous admirons par-dessus tout, dans une rencontre du genre de celle de Waterloo, c'est la prodigieuse habileté du hasard. Pluie nocturne, mur de Hougomont, chemin creux d'Ohain, Grouchy sourd au canon, guide de Napoléon qui le trompe, guide de Bülow qui l'éclaire; tout ce cataclysme est merveilleusement conduit.

Au total, disons-le, il y eut à Waterloo plus de massacre que de bataille.

Waterloo est de toutes les batailles rangées celle qui a le plus petit front sur un tel nombre de combattants. Napoléon, trois quarts de lieue, Wellington, une demi-lieue; soixante-douze mille combattants de chaque côté. De cette épaisseur vint le carnage.

J'ai fait ce calcul et établi cette proportion. Perte d'hommes à Austerlitz: Français, quatorze pour cent, Russes, trente pour cent, Autrichiens, quarante-quatre pour cent. À Wagram: Français, treize pour cent, Autrichiens, quatorze. À la Moskowa: Français, trente-sept pour cent, Russes, quarante-quatre. À Bautzen: Français, treize pour cent, Russes et Prussiens, quatorze. À Waterloo: Français, cinquante-six pour cent, Alliés, trente et un. Total pour Waterloo: quarante et un pour cent. Sur cent quarante-quatre mille combattants, soixante mille moururent. Le champ de Waterloo, aujourd'hui, a le calme qui appartient à la terre, support impassible de l'homme, et il ressemble à toutes les plaines.

La nuit, pourtant, une espèce de brume visionnaire s'en dégage, et si quelque voyageur s'y promène, s'il regarde, s'il écoute, s'il rêve comme Virgile devant les funestes plaines de Philippes, l'hallucination de la catastrophe le saisit. L'effrayant 18 juin revit; la fausse colline monument s'efface, ce lion quelconque se dissipe, le champ de bataille reprend sa réalité; des lignes d'infanterie ondulent dans la plaine, des galops furieux traversent l'horizon! Le songeur effaré voit l'éclair des sabres, l'étincelle des baïonnettes, le flamboiement des bombes, l'entre-croisement monstrueux des tonnerres; il entend, comme un râle au fond d'une tombe, la clameur vague de la bataille fantôme; ces ombres, ce sont les grenadiers; ces lueurs, ce sont les cuirassiers; ce squelette, c'est Napoléon; ce squelette, c'est Wellington; tout cela n'est plus et se heurte et combat encore; et les ravins

s'empourprent, et les arbres frissonnent, et il y a de la furie jusque dans les nuages, et, dans les ténèbres, toutes ces hauteurs farouches, Mont-Saint-Jean, Hougomont, Frischemont, Papelotte, Plancenoit, apparaissent confusément couronnées de tourbillons de spectres s'exterminant.

CHAPITRE XVII: FAUT-IL TROUVER WATERLOO BON ?

Il existe une école libérale très respectable qui ne hait pas Waterloo. Je n'en fait pas partie. Selon moi, Waterloo n'est que la date stupéfaite de la liberté. Qu'un tel aigle sorte d'un tel œuf, c'est à coup sûr inattendu.

Waterloo est une victoire contre-révolutionnaire. C'est l'Europe contre la France, c'est Saint-Pétersbourg, Berlin et Vienne contre Paris, c'est le statu quo contre l'initiative, c'est le 14 juillet 1789 attaqué par le 20 mars 1815, c'est le branle-bas des monarchies contre l'indomptable émeute française. Éteindre enfin ce vaste peuple en éruption depuis vingt-six ans, tel était le rêve. Solidarité des Brunswick, des Nassau, des Romanoff, des Hohenzollern, des Habsbourg, avec les Bourbons. Waterloo porte sur son dos le droit divin. Il est vrai que, l'empire ayant été despotique, la royauté, par la réaction naturelle des choses, devait forcément être libérale, et qu'un ordre constitutionnel à contrecœur est sorti de Waterloo, au grand regret des vainqueurs. C'est que la révolution ne peut être vraiment vaincue, et qu'étant providentielle et absolument fatale, elle reparaît toujours, avant Waterloo, dans Bonaparte jetant bas les vieux trônes, après Waterloo, dans Louis XVIII octroyant et subissant la Charte. Bonaparte met un postillon sur le trône de Naples et un sergent sur le trône de Suède, employant l'inégalité à démontrer l'égalité; Louis XVIII à Saint-Ouen contresigne la déclaration des droits de l'homme. Voulez-vous vous rendre compte de ce que c'est que la révolution, appelez-la Progrès; et voulez-vous vous rendre compte de ce que c'est que le progrès, appelez-le demain. Demain fait irrésistiblement son œuvre, et il la fait dès aujourd'hui. Il arrive toujours à son but, étrangement. Il emploie Wellington à faire de Foy, qui n'était qu'un soldat, un orateur. Foy tombe à Hougomont et se relève à la tribune. Ainsi procède le progrès. Pas de mauvais outil pour cet ouvrier-là. Il ajuste à son travail divin, sans se déconcerter, l'homme qui a enjambé les Alpes, et le bon vieux malade chancelant du père Élysée. Il se sert de l'handicapé comme du conquérant; le conquérant dehors, l'handicapé dedans. Waterloo, en coupant court à la démolition des trônes européens par l'épée, n'a eu d'autre effet que de favoriser le bouillonnement révolutionnaire d'un autre côté. Les sabreurs ont fini, c'est le tour des penseurs. Le siècle que Waterloo voulait arrêter a marché dessus et a poursuivi sa route. Cette victoire sinistre a été vaincue par la liberté.

En somme, et incontestablement, ce qui triomphait à Waterloo, ce qui souriait derrière Wellington, ce qui lui apportait tous les bâtons de maréchal de l'Europe, y compris, dit-on, le bâton de maréchal de France, ce qui roulait joyeusement les brouettées de terre pleine d'ossements pour élever la butte du lion, ce qui a triomphalement écrit sur ce piédestal 18 juin 1815, ce qui encourageait Blücher sabrant la déroute, ce qui du haut du plateau de Mont-Saint-Jean se penchait sur la France comme sur une proie, c'était la contre-révolution. C'est la contre-révolution qui murmurait ce mot infâme: démembrement. Arrivée à Paris, elle a vu le cratère de près, elle a senti que cette cendre lui brûlait les pieds, et elle s'est ravisée. Elle est revenue au bégaiement d'une charte.

Ne voyons dans Waterloo que ce qui est dans Waterloo. De liberté intentionnelle, point. La contre-révolution était involontairement libérale, de même que, par un phénomène correspondant, Napoléon était involontairement révolutionnaire. Le 18 juin 1815, Robespierre à cheval fut désarçonné.

CHAPITRE XVIII: RECRUDESCENCE DE DROIT DIVIN.

Fin de la dictature: toute une organisation européenne s'écroula.

L'empire s'affaissa dans une ombre qui ressembla à celle du monde romain expirant. On revit de l'abîme comme au temps des barbares. Seulement la barbarie de 1815, qu'il faut nommer de son petit nom, la contre-révolution, avait peu d'haleine: elle s'essouffla vite. L'empire, avouons-le, fut pleuré, et pleuré par des yeux héroïques. Si la gloire est dans le glaive fait sceptre, l'empire avait été la gloire même. Il avait répandu sur la terre toute la lumière que la tyrannie peut donner: une lumière sombre, le clair-obscur lugubre de la nuit. Cette disparition fit l'effet d'une éclipse.

Louis XVIII rentra dans Paris. Les danses en rond du 8 juillet effacèrent les enthousiasmes du 20 mars. Le Corse devint l'antithèse du Béarnais. Le drapeau du dôme des Tuileries fut blanc. L'exil trôna. La table de sapin de Hartwell prit place devant le fauteuil fleurdelisé de Louis XIV. On parla de Bouvines et de Fontenoy, on oublia Austerlitz. L'autel et le trône fraternisèrent majestueusement. Une des formes les plus incontestées du salut de la société au dix-neuvième siècle s'établit sur la France et sur le continent. L'Europe prit la cocarde blanche. Trestaillon fut célèbre. La devise des Bourbons reparut dans des rayons de pierre figurant un soleil sur la façade de la caserne du quai d'Orsay. Où il y avait eu une garde impériale, il y eut une maison rouge. L'arc du carrousel, tout chargé de victoires mal portées, dépaysé dans ces nouveautés, un peu honteux peut-être de Marengo et d'Arcole, se tira d'affaire avec la statue du duc d'Angoulême. Le cimetière de la Madeleine, redoutable fosse commune de 93, se couvrit de marbre et de jaspe, les os de Louis XVI et de Marie-Antoinette étant dans cette poussière. Dans le fossé de Vincennes, un cippe sépulcral sortit de terre, rappelant que le duc d'Enghien était mort dans le mois même où Napoléon avait été couronné. Le pape Pie VII, qui avait fait ce sacre très près de cette mort, bénit tranquillement la chute comme il avait béni l'élévation. Il y eut à Schönbrunn une petite ombre âgée de quatre ans qu'il fut séditieux d'appeler le roi de Rome. Et ces choses se sont faites, et ces rois ont repris leurs trônes, et le maître de l'Europe a été mis dans une cage, et l'ancien régime est devenu le nouveau, et toute l'ombre et toute la lumière de la terre ont changé de place, parce que, dans l'après-midi d'un jour d'été, un pâtre a dit à un Prussien dans un bois: passez par ici et non par là!

1815 fut une sorte d'avril lugubre. Les vieilles réalités malsaines et vénéneuses se couvrirent d'apparences neuves. Le mensonge épousa 1789, le droit divin se masqua d'une charte, les fictions se firent constitutionnelles, les préjugés, les superstitions et les arrière-pensées, avec l'article 14 au cœur, se vernirent de libéralisme. Les serpents muèrent.

L'homme avait été à la fois agrandi et amoindri par Napoléon. L'idéal, sous ce règne excessif, avait reçu le nom étrange d'idéologie. Grave imprudence d'un grand homme: tourner en dérision l'avenir. Les peuples, cependant, cette chair à canon si amoureuse du canonnier, le cherchaient des yeux. Où est-il? Que fait-il? 'Napoléon est mort', disait un passant à un invalide de Marengo et de Waterloo. 'Lui, mort!', s'écria ce soldat, 'vous le connaissez mal!', Les imaginations déifiaient cet homme terrassé. Le fond de l'Europe, après Waterloo, fut ténébreux. Quelque chose d'énorme resta longtemps vide par l'évanouissement de Napoléon.

Les rois se mirent dans ce vide. La vieille Europe en profita pour se reformer. Il y eut une Sainte-Alliance. Belle-Alliance, avait dit d'avance le champ fatal de Waterloo.

En présence et en face de cette antique Europe refaite, les linéaments d'une France nouvelle s'ébauchèrent. L'avenir, raillé par l'empereur, fit son entrée. Il avait sur le front l'étoile de la liberté. Les yeux ardents des jeunes générations se tournèrent vers lui. Chose singulière, on s'éprit en même temps de cet avenir, liberté, et de ce passé, Napoléon. La défaite avait grandi le vaincu. Bonaparte tombé semblait plus haut que Napoléon debout. Ceux qui avaient triomphé eurent peur. L' Angleterre le fit garder par Hudson Lowe et la France le fit guetter par Montchenu. Ses bras croisés devinrent l'inquiétude des trônes. Alexandre le nommait: mon insomnie. Cet effroi venait de la quantité de révolution qu'il

avait en lui. C'est ce qui explique et excuse le libéralisme bonapartiste. Ce fantôme faisait trembler le vieux monde. Les rois régnèrent mal à leur aise avec le rocher de Sainte-Hélène à l'horizon.

Pendant que Napoléon agonisait à Longwood, les soixante mille hommes tombés dans le champ de Waterloo pourrirent tranquillement; quelque chose de leur paix se répandit dans le monde. Le congrès de Vienne en fit les traités de 1815 et l'Europe nomma cela la restauration.

Voilà ce que c'est que Waterloo.

Mais l'infini s'en moque! Toute cette tempête, ce nuage menaçant, cette guerre, puis cette paix, toute cette ombre, ne troubla pas un moment la lueur de l'œil immense devant lequel un puceron sautant d'un brin d'herbe à l'autre égale l'aigle volant de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.

CHAPITRE XIX: LE CHAMP DE BATAILLE LA NUIT.

Revenons, c'est une nécessité de ce livre, sur ce champ de bataille fatal.

Le 18 juin 1815, c'était la pleine lune. Cette clarté favorisa la poursuite féroce de Blücher, dénonça les traces des fuyards, livra cette masse désastreuse à la cavalerie prussienne acharnée, et aida au massacre. Il y a parfois dans les catastrophes la tragique complaisance de la nuit.

Après le dernier coup de canon tiré, la plaine de Mont-Saint-Jean resta déserte.

Les Anglais occupèrent le campement des Français, c'est la constatation habituelle de la victoire: coucher dans le lit du vaincu. Ils établirent leur bivouac au delà de Rossomme. Les Prussiens, lâchés sur la déroute, poussèrent en avant. Wellington alla au village de Waterloo rédiger son rapport à lord Bathurst.

Waterloo n'a rien fait mais a recueilli tous les honneurs. Mont-Saint-Jean a été canonné, Hougomont a été brûlé, Papelotte a été brûlé, Plancenoit a été brûlé, la Haie-Sainte a été prise d'assaut, la Belle-Alliance a vu l'embrasement des deux vainqueurs. On se souvient à peine de ces noms mais Waterloo qui n'a point travaillé dans la bataille est devenue célèbre.

Je ne suis pas de ceux qui flattent la guerre; quand l'occasion s'en présente, je lui dis ses quatre vérités. La guerre a d'affreuses beautés que l'on ne doit pas cacher; elle a aussi, convenons-en, de nombreuses laideurs. Une des plus surprenantes, c'est le prompt dépouillement des morts après la victoire. L'aube qui suit une bataille se lève toujours sur des cadavres nus.

Qui fait cela? Qui souille ainsi le triomphe? Quelle est cette hideuse main furtive qui se glisse dans la poche de la victoire? Quels sont ces filous faisant leur coup derrière la gloire? Quelques philosophes, Voltaire entre autres, affirment que ce sont précisément ceux-là qui alimentent la gloire. 'Ce sont les mêmes', disent-ils, 'ceux qui sont debout pillent ceux qui sont à terre.' Le héros du jour est le vampire de la nuit. On a bien le droit, après tout, de détrousser un peu un cadavre dont on est l'auteur. Quant à moi, je ne le crois pas. La même main ne peut pas cueillir des lauriers et voler les chaussures d'un mort.

Ce qui est certain, c'est que, d'ordinaire, après les vainqueurs viennent les voleurs. Mais mettons le soldat, surtout le soldat contemporain, hors de cause.

Toute armée a une queue, et c'est là ce qu'il faut accuser. Des êtres chauves-souris, à la fois brigands et valets, toutes les espèces de volatiles lugubres qu'engendre ce crépuscule qu'on appelle la guerre, des porteurs d'uniformes qui ne combattent pas, de faux malades, des éclopés redoutables, des cantiniers interlopes trottant, quelquefois avec leurs femmes, sur de petites charrettes et volant ce qu'ils revendent, des mendiants s'offrant pour guides aux officiers, des goujats, des maraudeurs, les armées d'autrefois traînaient tout cela, si bien que, dans l'argot militaire, on les appelait 'les traînards'. Aucune armée ni aucune nation n'étaient responsables de ces êtres; ils parlaient italien et suivaient les Allemands; ils parlaient français et suivaient les Anglais. C'est par un de ces

misérables, traînard espagnol qui parlait français, que le marquis de Fervacques, trompé par son vocabulaire picard, et le prenant pour un des nôtres, fut tué en traître et volé sur le champ de bataille même dans la nuit qui suivit la victoire de Cerisoles. De la maraude naissait le maraud. La détestable maxime, *vivre sur l'ennemi*, produisait cette lèpre qu'une forte discipline pouvait seule guérir. Il y a des renommées qui trompent; on ne sait pas toujours pourquoi certains généraux, grands d'ailleurs, ont été si populaires. Turenne était adoré de ses soldats parce qu'il tolérait le pillage; le mal permis fait partie de la bonté; Turenne était si bon qu'il a laissé mettre à feu et à sang le Palatinat. On voyait, à la suite des armées, plus ou moins de maraudeurs selon que le chef était plus ou moins sévère. Hoche et Marceau n'avaient pas de traînards; Wellington, je lui rends volontiers cette justice, en avait peu.

Pourtant, dans la nuit du 18 au 19 juin, on dépouilla les morts. Wellington fut intransigeant: il ordonna de passer par les armes quiconque serait pris en flagrant délit; mais la rapine est tenace. Les maraudeurs volaient dans un coin du champ de bataille pendant qu'on les fusillait dans l'autre.

La lune était sinistre sur cette plaine.

Vers minuit, un homme rôdait, ou plutôt rampait, du côté du chemin creux d'Ohain. C'était, selon toute apparence, un de ceux que je viens de décrire, ni Anglais, ni Français, ni paysan, ni soldat, moins homme que vampire, attiré par le flair des morts, ayant pour victoire le vol, venant dévaliser Waterloo. Il était vêtu d'une blouse qui était un peu une capote, il était inquiet et audacieux, il allait devant lui et regardait derrière lui. Qu'était-ce que cet homme? La nuit probablement en savait plus sur son compte que le jour. Il n'avait pas de sac mais de larges poches sous sa capote. De temps en temps, il s'arrêtait, examinait la plaine autour de lui comme pour voir s'il n'était pas observé, se penchait brusquement, dérangeait à terre quelque chose de silencieux et d'immobile, puis se redressait et s'esquivait. Ses déambulations, ses attitudes, ses gestes rapides et mystérieux le faisaient ressembler à ces larves crépusculaires qui hantent les ruines et que les anciennes légendes normandes appellent les alleurs.

Certains échassiers qui pêchent, la nuit, dans les marécages, ont une silhouette semblable.

Un regard qui eût sondé attentivement toute cette brume eût pu remarquer, à quelque distance, arrêté et comme caché derrière la masure qui borde la chaussée de Nivelles, à l'angle de la route de Mont-Saint-Jean à Braine-l'Alleud, une sorte de petit fourgon de vivandier à coiffe d'osier goudronnée, attelé d'une haridelle affamée broutant l'ortie à travers son mors, et dans ce fourgon une femme assise sur des coffres et des paquets. Peut-être y avait-il un lien entre ce fourgon et ce rôdeur.

L'obscurité était sereine: il n'y avait aucun nuage dans les cieux. Qu'importe que la terre soit rouge, la lune reste blanche. Ce sont là les indifférences du ciel. Dans les prairies, des branches d'arbre cassées par la mitraille, mais non tombées, retenues par l'écorce, se balançaient doucement au rythme de la brise nocturne. Une haleine, presque une respiration, remuait les broussailles. Il y avait dans l'herbe des frissons qui ressemblaient à des départs d'âmes.

On entendait vaguement, au loin, aller et venir les patrouilles et les rondes-major du campement anglais.

Hougomont et la Haie-Sainte continuaient de brûler, faisant, l'un à l'ouest, l'autre à l'est, deux grosses flammes auxquelles venait se rattacher, comme un collier de rubis dénoué ayant à ses extrémités deux escarboucles, le cordon de feux du bivouac anglais étalé en demi-cercle immense sur les collines de l'horizon.

J'ai raconté la catastrophe du chemin d'Ohain. Ce qu'avait été cette mort pour tant de braves, le cœur s'épouvante d'y songer.

Si quelque chose est effroyable, s'il existe une réalité qui dépasse le rêve, c'est ceci: vivre, voir le soleil, être en pleine possession de ses moyens, avoir la santé et la joie, rire vaillamment, courir vers une gloire qu'on a devant soi, éblouissante, se sentir dans la poitrine un poumon qui respire, un cœur qui bat, une volonté qui raisonne, parler, penser,

espérer, aimer, avoir une mère, avoir une femme, avoir des enfants, avoir la lumière et, tout à coup, le temps d'un cri, en moins d'une minute, s'effondrer dans un abîme, tomber, rouler, écraser, être écrasé, voir des épis de blé, des fleurs, des feuilles, des branches, ne pouvoir se retenir à rien, sentir son sabre inutile, des hommes sous soi, des chevaux sur soi, se débattre en vain, les os brisés par quelque ruade dans les ténèbres, sentir un talon qui vous fait jaillir les yeux, mordre avec rage des fers de chevaux, étouffer, hurler, se tordre, être là-dessous, et se dire: 'tout à l'heure j'étais vivant!'

Là où avait râlé ce lamentable désastre, tout se taisait maintenant. L'encaissement du chemin creux était rempli de chevaux et de cavaliers inextricablement amoncelés. Il n'y avait plus de talus. Les cadavres nivelaient la route avec la plaine et touchaient le bord comme un boisseau d'orge bien mesuré. Un tas de morts dans la partie haute, une rivière de sang dans la partie basse; telle était cette route le soir du 18 juin 1815. Le sang coulait jusque sur la chaussée de Nivelles et formait une large mare devant l'abatis d'arbres qui barrait la chaussée, à un endroit qu'on montre encore. C'est, on s'en souvient, à l'opposé, vers la chaussée de Genappe, qu'avait eu lieu l'effondrement des cuirassiers. L'épaisseur des cadavres dépendait de la profondeur du chemin creux. Vers le milieu, à l'endroit où il devenait plein, là où avait passé la division Delord, la couche des morts s'amincissait.

Le rôdeur nocturne, que je viens de vous faire entrevoir, allait de ce côté. Il furetait dans cette immense tombe. Il regardait, inspectait et marchait dans le sang.

Tout à coup, il s'arrêta. À quelques pas devant lui, dans le chemin creux, à l'endroit où finissait le charnier, dessous cet amas d'hommes et de chevaux, sortait une main ouverte, éclairée par la lune.

Cette main avait, au doigt, quelque chose qui brillait et qui était un anneau d'or.

L'homme se courba, demeura un moment accroupi, et quand il se releva, il n'y avait plus d'anneau à cette main.

Il ne se releva pas précisément; il resta prostré, tournant le dos au tas de morts, scrutant l'horizon, à genoux, tout l'avant du corps portant sur ses deux index appuyés à terre, la tête guettant par-dessus le bord du chemin creux. Les quatre pattes du chacal conviennent à certaines actions.

Puis, prenant son parti, il se dressa.

A cet instant, il eut un soubresaut. Il sentit qu'on le tenait par derrière.

Il se retourna; c'était la main ouverte qui s'était refermée et qui avait saisi le pan de sa capote.

Un honnête homme aurait eu peur. Celui-ci se mit à rire.

-'Tiens', dit-il, 'ce n'est que le mort. J'aime mieux un revenant qu'un gendarme.'

La main défaillit et le lâcha. L'effort s'épuise vite dans la tombe.

-'Ah çà!', reprit le rôdeur, 'Est-ce que ce mort est vivant? Voyons donc. Il se pencha de nouveau, fouilla le tas, écarta ce qui faisait obstacle, saisit la main, empoigna le bras, dégagea la tête, tira le corps, et quelques instants après il traîna dans l'ombre du chemin creux un homme inanimé, au moins évanoui. C'était un cuirassier, un officier, un officier même d'un certain rang; une grosse épaulette d'or sortait de dessous la cuirasse; cet officier n'avait plus de casque. Un furieux coup de sabre balafrait son visage où l'on ne voyait que du sang. Du reste, il ne semblait pas qu'il eût de membre cassé, et par quelque hasard heureux, si ce mot est possible ici, les morts s'étaient arc-boutés au-dessus de lui de façon à le garantir de l'écrasement. Ses yeux étaient fermés.

Il avait sur sa cuirasse la croix d'argent de la Légion d'honneur.

Le rôdeur arracha cette croix qui disparut dans un des gouffres qu'il avait sous sa capote.

Après quoi, il tâta le gousset de l'officier, y sentit une montre et la prit. Puis il fouilla le gilet, y trouva une bourse et la mit dans sa poche.

L'officier ouvrit les yeux.

-'Merci', murmura-t-il.

La brusquerie des mouvements de l'homme qui le maniait, la fraîcheur de la nuit, l'air respiré librement, l'avaient tiré de sa léthargie.

Le rôdeur ne répondit point. Il leva la tête. On entendait un bruit de pas dans la plaine; probablement quelque patrouille qui approchait.

L'officier ajouta:

-'Qui a gagné la bataille?'

-'Les Anglais', répondit le rôdeur.

L'officier reprit:

-'Cherchez dans mes poches. Vous y trouverez une bourse et une montre. Prenez-les'.

C'était déjà fait.

Le rôdeur fit semblant d'exécuter l'ordre et dit:

-'Il n'y a rien.'

-'On m'a volé', reprit l'officier; 'j'en suis fâché. C'eût été pour vous.'

Les pas de la patrouille devenaient de plus en plus distincts.

-'Voici qu'on vient', dit le rôdeur, faisant le mouvement d'un homme qui s'en va.

L'officier, soulevant péniblement le bras, le retint:

-'Vous m'avez sauvé la vie. Qui êtes-vous?'

Le rôdeur répondit vite et bas:

-'J'étais comme vous de l'armée française. Il faut que je vous quitte. Si l'on me prenait, on me fusillerait. Je vous ai sauvé la vie. Tirez-vous d'affaire maintenant'.

-'Quel est votre grade?'

-'Sergent.'

-'Comment vous appelez-vous?'

-'Thénardier.'

-'Je n'oublierai pas ce nom', dit l'officier. Et vous, retenez le mien. Je me nomme Pontmercy.

Livre deuxième: Le vaisseau L'Orion.

CHAPITRE I: LE NUMÉRO 24601 DEVIENT LE NUMÉRO 9430.

Jean Valjean avait été repris.

On me saura gré de passer rapidement sur des détails douloureux. Je me borne à transcrire deux entrefilets publiés par les journaux du temps, quelques mois après les événements surprenants survenus à Montreuil-sur-Mer.

Ces articles sont un peu sommaires. On se souvient que la *Gazette des Tribunaux* n'existait pas encore à cette époque.

J'emprunte le premier au *Drapeau blanc*. Il est daté du 25 juillet 1823.

'Un arrondissement du Pas-de-Calais vient d'être le théâtre d'un événement peu ordinaire. Un homme étranger au département et nommé M. Madeleine avait relevé depuis quelques années, grâce à des procédés nouveaux, une ancienne industrie locale, la fabrication des jais et verroteries noires. Il y avait fait fortune, et, disons-le, celle de l'arrondissement. En reconnaissance de ses services, on l'avait nommé maire. La police a découvert que ce M. Madeleine n'était autre qu'un ancien forçat en rupture de ban, condamné en 1796 pour vol, et nommé Jean Valjean. Jean Valjean a été réintégré au bagne. Il paraît qu'avant son arrestation il avait réussi à retirer de chez M. Laffitte une somme de plus d'un demi-million qu'il y avait placée, et qu'il avait, du reste, très légitimement, dit-on, gagnée dans son commerce. On n'a pas pu savoir où Jean Valjean a caché cette somme avant son entrée au bagne de Toulon.'

Le deuxième article, un peu plus détaillé, est extrait du *Journal de Paris* du même jour.

'Un ancien forçat libéré, nommé Jean Valjean, vient de comparaître devant la cour d'assises du Var dans des circonstances faites pour appeler l'attention. Ce scélérat était parvenu à tromper la vigilance de la police; il avait changé de nom et avait réussi à se faire nommer maire d'une de nos petites villes du Nord. Il avait établi dans cette ville un commerce assez considérable. Il a été enfin démasqué et arrêté, grâce au zèle infatigable du ministère public. Il avait pour concubine une prostituée qui est morte d'une crise cardiaque au moment de son arrestation. Ce misérable, qui est doué d'une force herculéenne, avait trouvé moyen de s'évader; mais, trois ou quatre jours après son évasion, la police mit de nouveau la main sur lui, à Paris même, au moment où il montait dans une de ces petites voitures qui font le trajet de la capitale au village de Montfermeil (Seine-et-Oise). On dit qu'il avait profité de l'intervalle de ces trois ou quatre jours de liberté pour rentrer en possession d'une somme considérable placée par lui chez un banquiers estimable. On évalue cette somme à six ou sept cent mille francs. À en croire l'acte d'accusation, il l'aurait enfouie en un lieu connu de lui seul; on n'a pas pu la saisir pour l'instant. Quoi qu'il en soit, le nommé Jean Valjean vient d'être traduit aux assises du département du Var comme accusé d'un vol de grand chemin commis à main armée, il y a huit ans environ, sur la personne d'un de ces honnêtes enfants qui, comme l'a dit le patriarche de Ferney en vers immortels:

… De Savoie arrivent tous les ans
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie.

'Ce bandit a renoncé à se défendre. Il a été établi, par l'habile et éloquent organe du ministère public, que le vol avait été commis avec des complices, et que Jean Valjean faisait partie d'une bande de voleurs du Midi. En conséquence, Jean Valjean, déclaré coupable, a été condamné à la peine de mort. Ce criminel a refusé de se pourvoir en cassation. Le roi, dans son inépuisable clémence, a daigné commuer sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité. Jean Valjean a été immédiatement incarcéré au bagne de Toulon.'

On n'a pas oublié que Jean Valjean avait à Montreuil-sur-Mer des habitudes religieuses. Quelques journaux, entre autres le *Constitutionnel*, présentèrent cette commutation comme un triomphe du parti des curés.

Au bagne, Jean Valjean changea de chiffre: il devint le Nº 9430.

Du reste, disons-le pour ne plus y revenir, avec la fin de M. Madeleine, la prospérité de Montreuil-sur-Mer disparut; tout ce qu'il avait prévu dans sa nuit de fièvre et d'hésitation se réalisa. Après sa chute, il se fit à Montreuil-sur-Mer ce partage égoïste des grandes existences tombées, ce fatal dépècement des choses florissantes qui s'accomplit tous les jours obscurément dans la communauté humaine et que l'histoire n'a remarqué qu'une fois, parce qu'il s'est fait après la mort d'Alexandre. Les lieutenants se couronnent rois; les contre-maîtres s'improvisèrent fabricants. Les rivalités envieuses surgirent. Les vastes ateliers de M. Madeleine furent fermés; les bâtiments tombèrent en ruine, les ouvriers se dispersèrent. Les uns quittèrent le pays, les autres quittèrent le métier. Tout se fit désormais en petit, au lieu de se faire en grand; pour le lucre, au lieu de se faire pour le bien. Plus de centre; la concurrence partout, et l'acharnement. M. Madeleine dominait tout et dirigeait. Lui tombé, chacun tira la couverture à soi; l'esprit de lutte succéda à l'esprit d'organisation, l'âpreté à la cordialité, la haine de l'un contre l'autre à la bienveillance du fondateur pour tous; les fils noués par M. Madeleine se brouillèrent et se rompirent; on falsifia les procédés, on avilit les produits, on tua la confiance; les débouchés diminuèrent, les commandes baissèrent; les salaires chutèrent, les ateliers chômèrent, la faillite vint. Il n'y eut plus rien pour les pauvres. Tout s'évapora.

L'état, lui-même, s'aperçut que quelqu'un avait été écrasé quelque part. Moins de quatre ans après l'arrêt de la cour d'assises constatant au profit du bagne l'identité de M. Madeleine et de Jean Valjean, les frais de perception de l'impôt doublèrent dans l'arrondissement de Montreuil-sur-Mer; M. de Villèle en fit l'observation, à la tribune, au mois de février 1827.

CHAPITRE II: DEUX VERS DU DIABLE.

Avant d'aller plus loin, il convient de raconter avec quelque détail un fait singulier qui se passa vers la même époque à Montfermeil et qui n'est peut-être pas sans coïncidence avec certaines conjectures du ministère public.

Il y a, dans le pays de Montfermeil, une superstition très ancienne, d'autant plus curieuse et d'autant plus précieuse qu'une superstition populaire dans le voisinage de Paris est comme un aloès en Sibérie. Je suis de ceux qui respectent tout ce qui est à l'état de plante rare. Voici donc la superstition de Montfermeil. On croit que le diable a, de temps immémorial, choisi la forêt pour y cacher ses trésors. Les bonnes femmes affirment qu'il n'est pas rare de rencontrer, à la tombée du jour, dans les endroits écartés du bois, un homme noir, ayant la mine d'un charretier ou d'un bûcheron, chaussé de sabots, vêtu d'un pantalon et d'un sarrau de toile, et reconnaissable a ses deux immenses cornes. Cet homme est habituellement occupé à creuser un trou. Il y a trois manières de tirer parti de cette rencontre. La première, c'est d'aborder l'homme et de lui parler. Alors on s'aperçoit que cet homme est tout bonnement un paysan, qu'il paraît noir parce qu'on est au crépuscule, qu'il ne creuse pas le moindre trou, mais qu'il coupe de l'herbe pour ses vaches, et que ce qu'on avait pris pour des cornes n'est autre chose qu'une fourche à fumier qu'il porte sur son dos et dont les dents, grâce à la perspective du soir, semblaient lui sortir de la tête. On rentre chez soi, et l'on meurt dans la semaine. La seconde manière, c'est de l'observer, d'attendre qu'il ait creusé son trou, qu'il l'ait refermé et qu'il s'en soit allé; puis de courir bien vite à la fosse, de la rouvrir et d'y prendre le 'trésor' que l'homme noir y a nécessairement déposé. En ce cas, on meurt dans le mois. Enfin la troisième manière, c'est de ne point parler à l'homme noir, de ne point le regarder, et de s'enfuir à toutes jambes. On meurt dans l'année. Comme les trois manières ont leurs inconvénients, la seconde, qui offre du moins quelques avantages, entre autres celui de posséder un trésor, ne fût-ce qu'un mois, est la plus généralement adoptée. Les hommes hardis, que toutes les chances tentent, ont donc, assez souvent, à ce qu'on assure, rouvert les trous creusés par l'homme noir et essayé de voler le diable. Il paraît que l'opération ne donne pas grand chose. Du moins, s'il faut en croire la tradition et en particulier les deux vers énigmatiques en latin barbare qu'a laissés sur ce sujet un mauvais moine normand, un peu sorcier, appelé Tryphon. Ce Tryphon est enterré à l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville près de Rouen; il y a des crapauds sur sa tombe.

On fait donc des efforts énormes, ces fosses-là sont ordinairement très profondes, on sue, on fouille, on travaille toute une nuit, car c'est la nuit que cela se fait, on mouille sa chemise, on brûle sa chandelle, on ébrèche sa pioche, et lorsqu'on est arrivé enfin au fond du trou, lorsqu'on met la main sur le trésor, que trouve-t-on? Un sou, parfois un écu, une pierre, un squelette, un cadavre saignant, quelquefois un spectre plié en quatre comme une feuille de papier dans un portefeuille, quelquefois rien. C'est ce que semblent annoncer aux curieux indiscrets les vers de Tryphon:

Il creuse et cache dans une sombre fosse des trésors:
Un sou, de l'argent, des cailloux, un cadavre, des fantômes, rien du tout.

Il paraît que de nos jours on y trouve aussi, tantôt une poire à poudre avec des balles, tantôt un vieux jeu de cartes gras et roussi qui a évidemment servi aux diables. Tryphon ne parle pas de ces deux dernières trouvailles, attendu que Tryphon vivait au

douzième siècle et qu'il ne semble pas que le diable ait eu l'esprit d'inventer la poudre avant Roger Bacon et les cartes avant Charles VI.

Du reste, si l'on joue avec ces cartes, on est sûr de perdre tout ce qu'on possède; et quant à la poudre qui est dans la poire, elle a la propriété de faire éclater votre fusil à la figure.

Or, peu de temps après l'époque où il sembla au ministère public que le forçat libéré Jean Valjean, pendant son évasion de quelques jours, avait rôdé autour de Montfermeil, on remarqua dans ce même village qu'un vieux cantonnier appelé Boulatruelle allait très souvent dans le bois. On croyait savoir, dans le pays, que ce Boulatruelle avait séjourné dans un bagne; il était surveillé par la police et, comme il ne trouvait de travail nulle part, l'administration l'employait au rabais comme cantonnier sur le chemin de Gagny à Lagny.

Ce Boulatruelle était un homme vu de travers par les gens de l'endroit, trop respectueux, trop humble, prompt à ôter son chapeau, tremblant et souriant devant les gendarmes, probablement affilié à des bandes, disait-on, suspect d'embuscade au coin des taillis à la nuit tombante. La seule chose qui le sauvait c'est qu'il était ivrogne.

Voici donc ce qu'on croyait avoir remarqué.

Depuis quelque temps, Boulatruelle quittait de très bonne heure son travail d'empierrement et d'entretien de la route pour aller dans la forêt avec sa pioche. On le rencontrait, le soir, dans les clairières les plus désertes, dans les fourrés les plus sauvages, ayant l'air de chercher quelque chose, quelquefois creusant des trous. Les bonnes femmes qui passaient le prirent d'abord pour Belzébuth, puis elles reconnurent Boulatruelle, et ne furent pas plus rassurées. Ces rencontres paraissaient contrarier vivement Boulatruelle. Quand on le voyait, il cherchait immédiatement à se cacher: son attitude était bien mystérieuse.

On disait dans le village: 'C'est clair que le diable est apparu. Boulatruelle l'a vu et cherche. Il est assez malin pour le trouver.' Les voltairiens ajoutaient: 'Est-ce que Boulatruelle attrapera le diable, ou est-ce que c'est le diable qui attrapera Boulatruelle? Les vieilles femmes faisaient beaucoup de signes de croix.

Par la suite, les promenades au clair de lune de Boulatruelle cessèrent, et il reprit régulièrement son travail de cantonnier. On parla d'autre chose.

Quelques personnes, toutefois, étaient restées curieuses, pensant qu'il y avait probablement dans ceci, non pas les fabuleux trésors de la légende, mais quelque bonne aubaine, plus sérieuse et plus palpable que les billets de banque du diable, et dont le cantonnier avait sans doute découvert le secret. Les plus intrigués étaient le maître d'école et Mr. Thénardier, le propriétaire de l'auberge, lequel était l'ami de tout le monde et, donc, de Boulatruelle.

-'Il est allé aux galères?', disait Thénardier. 'Eh! Mon Dieu! On ne sait ni qui y est, ni qui y sera.'

Un soir, le maître d'école affirma que la justice avait enquêté sur les promenades de Boulatruelle, qu'il avait parlé, qu'on l'avait torturé et qu'il n'avait pas résisté à la question de l'eau.

-'Posons-lui donc la question du vin, alors', dit Thénardier.

On se mit à quatre et l'on fît boire le vieux cantonnier. Boulatruelle but énormément et parla peu. Il combina, avec un art admirable et dans une proportion magistrale, la soif d'un alcoolique avec la discrétion d'un juge. Cependant, à force de revenir à la charge, et de rapprocher et de presser les quelques paroles obscures qui lui échappaient, voici ce que le Thénardier et le maître d'école crurent comprendre:

-'Boulatruelle, un matin, en se rendant à son travail, aurait été surpris de voir dans un coin du bois, sous des broussailles, une pelle et une pioche, comme qui dirait cachées. Cependant, il aurait pensé que c'étaient probablement la pelle et la pioche du père Six-Fours, le porteur d'eau, et il n'y aurait plus songé. Mais le soir du même jour, il aurait vu, sans pouvoir être vu lui-même, étant masqué par un gros arbre, se diriger de la route vers la partie la plus épaisse du bois un individu qui n'était pas du tout du pays, et que lui,

Boulatruelle, connaissait très bien. Traduction par Thénardier: un camarade du bagne. Boulatruelle s'était obstinément refusé à dire son nom. Cet homme portait un paquet, quelque chose de carré, comme une grande boîte ou un petit coffre. Boulatruelle fut surpris. Ce ne serait pourtant qu'au bout de sept ou huit minutes que l'idée de le suivre lui serait venue. Mais il était trop tard: l'homme était déjà dans le fourré. La nuit étant tombée, Boulatruelle n'avait pas pu le rejoindre. Alors, il avait pris le parti d'observer la lisière du bois. Il y avait la lune. Deux ou trois heures après, Boulatruelle avait vu ressortir du taillis l'homme portant maintenant, non plus le petit coffre, mais une pioche et une pelle. Boulatruelle l'avait laissé passer et n'avait pas eu l'idée de l'aborder, parce qu'il s'était dit que l'autre était trois fois plus fort que lui, qu'il avait une pioche, et qu'il l'assommerait probablement en le reconnaissant et en se voyant reconnu. Touchante effusion de deux vieux camarades qui se retrouvent! Mais la pelle et la pioche avaient été un trait de lumière pour Boulatruelle; le matin suivant, il avait fouillé dans les buissons et n'avait trouvé ni pelle ni pioche. Il en avait conclu que l'homme, entré dans le bois, y avait creusé un trou avec la pioche, avait enfoui le coffre, et avait refermé le trou avec la pelle. Or, le coffre était trop petit pour contenir un cadavre, donc il contenait de l'argent. De là ses recherches. Boulatruelle avait exploré, sondé et fureté dans toute la forêt; il avait cherché partout où la terre avait été remuée. Il n'avait rien trouvé.'

Puisqu'il n'avait rien déniché, personne n'y pensa plus dans Montfermeil. Il y eut seulement quelques braves commères qui dirent: 'Tenez pour certain que le cantonnier de Gagny n'a pas fait tout cela pour rien; il est sûr que le diable est venu.'

CHAPITRE III: LA CHAÎNE FUT BRISÉE.

Vers la fin d'octobre de cette même année 1823, les habitants de Toulon virent rentrer dans leur port, à la suite d'un gros temps, et pour réparer quelques avaries, le vaisseau l' Orion qui a été plus tard employé à Brest comme vaisseau-école et qui faisait alors partie de l'escadre de la Méditerranée.

Ce bâtiment, tout éclopé qu'il était, car la mer l'avait malmené, fit de l'effet en entrant dans la rade. Il portait je ne sais plus quel pavillon qui lui valut un salut réglementaire de onze coups de canon, rendus, par lui, coup pour coup; total: vingt-deux. On a calculé qu'en salves, politesses royales et militaires, échanges de tapages courtois, signaux d'étiquette, formalités de rades et de citadelles, levers et couchers de soleil salués tous les jours par toutes les forteresses et tous les navires de guerre, ouvertures et fermetures de portes, etc., etc., le monde civilisé tirait à poudre par toute la terre, toutes les vingt-quatre heures, cent cinquante mille coups de canon inutiles. À six francs le coup de canon, cela fait neuf cent mille francs par jour, trois cents millions par an, qui s'en vont en fumée. Ceci n'est qu'un détail. Pendant ce temps-là les pauvres meurent de faim.

L'année 1823 était ce que la restauration a appelé 'l'époque de la guerre d'Espagne.'

Cette guerre contenait plusieurs événements dans un seul, ainsi que beaucoup de singularités. Il y avait déjà une affaire de famille: les Bourbons de France secoururent les Bourbons d'Espagne. Le duc d'Angoulême, surnommé par les journaux libéraux 'le héros d'Andujar', résumant, dans une attitude triomphale un peu contrariée par son air paisible, le vieux terrorisme du saint-office et le nouveau terrorisme chimérique des libéraux, défit les sans-culottes ressuscités: les descamisados. La monarchie fit obstacle au progrès qualifié d'anarchie. Les théories de 89 brusquement enterrées dans une tranchée; un holà européen intimé à l'idée française faisant son tour du monde; à côté du fils de France généralissime, le prince de Carignan, devenu Charles-Albert, s'enrôlant dans cette croisade des rois contre les peuples comme volontaire avec des épaulettes de grenadier en laine rouge; les soldats de l'empire se remettant en campagne, mais après huit années de repos, vieillis, tristes, et sous la cocarde blanche; le drapeau tricolore agité à l'étranger par une héroïque poignée de Français comme le drapeau blanc l'avait été à Coblentz trente ans

auparavant; les moines mêlés à nos troupiers; l'esprit de liberté et de nouveauté mis à la raison par les baïonnettes; les principes matés à coups de canon; la France défaisant par ses armes ce qu'elle avait fait par son esprit; du reste, les chefs ennemis vendus, les soldats hésitants, les villes assiégées par des millions; pas de périls militaires et pourtant des explosions possibles, comme dans toute mine surprise et envahie; peu de sang versé, peu d'honneur conquis, de la honte pour quelques-uns, de la gloire pour personne; telle fut cette guerre, faite par des princes qui descendaient de Louis XIV et conduite par des généraux qui sortaient de Napoléon. Elle eut ce triste sort de ne rappeler ni la grande guerre ni la grande politique.

Quelques faits d'armes furent sérieux; la prise du Trocadéro, entre autres, fut une belle action militaire; mais, en somme, je le répète, les trompettes de cette guerre sonnèrent faux, l'ensemble fut suspect, l'histoire approuva la France dans sa difficulté d'acceptation de cette illusion de triomphe. Il parut évident que certains officiers espagnols chargés de la résistance cédèrent trop facilement, l'idée de corruption se dégagea de la victoire; il sembla qu'on avait plutôt gagné les généraux que les batailles, et les soldats vainqueurs rentrèrent humiliés. Ce fut une guerre de lâches, en effet, où l'on put lire *Banque de France* dans les plis du drapeau. Des soldats de la guerre de 1808, sur lesquels s'était formidablement écroulée Saragosse, fronçaient le sourcil en 1823 devant l'ouverture facile des citadelles, et se prenaient à regretter Palafox. C'est l'humeur de la France de préférer avoir devant elle Rostopchine plutôt que Ballesteros.

D'un point de vue plus grave encore, et sur lequel il convient d'insister aussi, cette guerre, qui froissa en France l'esprit militaire, indigna l'esprit démocratique. Ce fut une entreprise d'asservissement. Dans cette campagne, le but du soldat français, fils de la démocratie, était la conquête d'un joug pour autrui, ce qui est un contresens hideux. La France est faite pour réveiller l'âme des peuples, elle n'est pas là pour l'étouffer. Depuis 1792, toutes les révolutions de l'Europe sont la révolution française; la liberté rayonne de France. C'est là un fait solaire. Aveugle qui ne le voit pas! C'est Bonaparte qui l'a dit.

La guerre de 1823, attentat contre la généreuse nation espagnole, était donc, en même temps, un attentat contre la révolution française. Cette voie de fait monstrueuse, c'était la France qui la commettait; de force; car, en dehors des guerres libératrices, tout ce que font les armées, elles le font de force. L'expression *obéissance passiv*e l'indique. Une armée est un étrange chef-d'oeuvre de combinaison où la force résulte d'une somme énorme d'impuissance. Ainsi s'explique la guerre faite par l'humanité, contre l'humanité, malgré l'humanité.

Quant aux Bourbons, la guerre de 1823 leur fut fatale. Ils la prirent pour un succès. Ils ne virent pas quel danger il y a à faire tuer une idée par une consigne. Ils se méprirent dans leur naïveté au point d'introduire, dans leur établissement, comme élément de force, l'immense affaiblissement d'un crime. L'esprit de guet-apens entra dans leur politique. 1830 germa dans 1823. La campagne d'Espagne devint dans leurs conseils un argument pour les coups de force et pour les aventures de droit divin. La France, ayant rétabli le roi légitime en Espagne, pouvait bien rétablir le roi absolu chez elle. Ils tombèrent dans cette redoutable erreur de prendre l'obéissance du soldat pour le consentement de la nation. Cette confiance-là perd les trônes. Il ne faut s'endormir, ni à l'ombre d'un mancenillier ni à l'ombre d'une armée.

Revenons au navire l'Orion.

Pendant les opérations de l'armée commandée par le prince-généralissime, une escadre croisait dans la Méditerranée. Je viens de dire que l'Orion était de cette escadre et qu'il fut ramené par les circonstances dans le port de Toulon.

La présence d'un vaisseau de guerre dans un port a je ne sais quoi qui appelle et qui occupe la foule. C'est que cela est grand, et que la foule aime ce qui est grand.

Un vaisseau de ligne est une des plus magnifiques rencontres qu'ait le génie de l'homme avec la puissance de la nature.

Un vaisseau de ligne est composé à la fois de ce qu'il y a de plus lourd et de ce qu'il y a de plus léger, parce qu'il a affaire en même temps aux trois formes de la matière et qu'il

doit lutter contre les trois. Il a onze griffes de fer pour saisir le granit au fond de la mer, et plus d'ailes et d'antennes qu'un essaim d'abeilles pour prendre le vent dans les nuages. Son haleine sort par ses cent vingt canons comme par des clairons énormes, et répond fièrement à la foudre. L'océan cherche à l'égarer dans l'effrayante similitude de ses vagues, mais le vaisseau a son âme, sa boussole, qui le conseille et lui montre toujours le nord. Dans les nuits noires, ses fanaux remplacent les étoiles. Ainsi, contre le vent, il a la corde et la toile, contre l'eau le bois, contre le rocher le fer, le cuivre et le plomb, contre l'ombre la lumière, contre l'immensité une aiguille.

Si l'on veut se faire une idée de toutes ces proportions gigantesques dont l'ensemble constitue le vaisseau de ligne, on n'a qu'à entrer dans une des cales couvertes, à six étages, des ports de Brest ou de Toulon. Les vaisseaux en construction sont là, sous cloche, pour ainsi dire. Cette poutre colossale, c'est une vergue; cette grosse colonne de bois couchée à terre à perte de vue, c'est le grand mât. À le prendre de sa racine dans la cale à sa cime dans la nuée, il est long de soixante toises, et il a trois pieds de diamètre à sa base. Le grand mât anglais s'élève à deux cent dix-sept pieds au-dessus de la ligne de flottaison. La marine de nos pères employait des câbles, la nôtre emploie des chaînes. Le simple tas de chaînes d'un vaisseau de cent canons a quatre pieds de haut, vingt pieds de large, huit pieds de profondeur. Et pour faire ce vaisseau, combien faut-il de bois? Trois mille stères. C'est une forêt qui flotte.

Et encore, qu'on le remarque bien, il ne s'agit ici que du bâtiment militaire d'il y a quarante ans, du simple navire à voiles; la vapeur, alors dans l'enfance, a depuis ajouté de nouveaux miracles à ce prodige qu'on appelle le vaisseau de guerre. À l'heure qu'il est, par exemple, le navire mixte à hélice est une machine surprenante traînée par une voilure de trois mille mètres carrés de surface et par une chaudière de la force de deux mille cinq cents chevaux.

Sans parler de ces merveilles nouvelles, l'ancien navire de Christophe Colomb et de Ruyter est un des grands chefs-d'œuvre de l'homme. Il est inépuisable en force comme l'infini en souffles, il emmagasine le vent dans sa voile, il est précis dans l'immense diffusion des vagues, il flotte et il règne.

Il vient une heure pourtant où la rafale brise comme une paille cette vergue de soixante pieds de long, où le vent ploie comme un jonc ce mât de quatre cents pieds de haut, où cette ancre qui pèse dix milliers se tord dans la gueule de la vague comme l'hameçon d'un pêcheur dans la mâchoire d'un brochet, où ces canons monstrueux poussent des rugissements plaintifs et inutiles que l'ouragan emporte dans le vide et dans la nuit, où toute cette puissance et toute cette majesté s'abîment dans une puissance et dans une majesté supérieures. Toutes les fois qu'une force immense se déploie pour aboutir à une immense faiblesse, cela fait rêver les hommes. De là, dans les ports, les curieux qui abondent, sans qu'ils s'expliquent eux-mêmes parfaitement pourquoi, autour de ces merveilleuses machines de guerre et de navigation.

Tous les jours donc, du matin au soir, les quais, les musoirs et les jetées du port de Toulon étaient couverts d'une quantité d'oisifs et de badauds, comme on dit à Paris, ayant pour occupation de regarder l'Orion.

L'Orion était un navire malade depuis longtemps. Lors de ses voyages antérieures, des couches épaisses de coquillages s'étaient amoncelées sur sa carène au point de lui faire perdre la moitié de sa marche; on l'avait mis à sec l'année précédente pour gratter ces coquillages, puis il avait repris la mer. Mais ce grattage avait altéré les boulonnages de la carène. À la hauteur des Baléares, le bordé s'était fatigué et ouvert, et, comme le vaigrage ne se faisait pas alors en tôle, le navire avait fait de l'eau. Un violent coup d'équinoxe était survenu, qui avait défoncé à bâbord la poulaine et un sabord et endommagé le porte-haubans de misaine. À la suite de ces avaries, l' Orion avait regagné Toulon.

Il était mouillé près de l'Arsenal. Il était en armement et on le réparait. La coque n'avait pas été endommagée à tribord, mais quelques bordages y étaient décloués çà et là, selon l'usage, pour laisser pénétrer de l'air dans la carcasse.

Un matin la foule qui le contemplait fut témoin d'un accident.

L'équipage était occupé à enverguer les voiles. Le gabier chargé de prendre l'empointure du grand hunier tribord perdit l'équilibre. On le vit chanceler, la multitude amassée sur le quai de l'Arsenal jeta un cri, la tête emporta le corps, l'homme tourna autour de la vergue, les mains étendues vers l'abîme; il saisit, au passage, le faux marchepied d'une main d'abord, puis de l'autre, et il y resta suspendu. La mer était au-dessous de lui à une profondeur vertigineuse. La secousse de sa chute avait imprimé au faux marchepied un violent mouvement de va-et-vient. L'homme se balançait au bout de cette corde comme la pierre d'une fronde.

Aller à son secours, c'était courir un risque effrayant. Aucun des matelots, tous pêcheurs de la côte nouvellement levés pour le service, n'osait s'y aventurer. Cependant le malheureux gabier se fatiguait; on ne pouvait pas voir son angoisse sur son visage, mais on distinguait dans tous ses membres son épuisement. Ses bras se tendaient dans un tiraillement horrible. Chaque effort qu'il faisait pour remonter ne servait qu'à augmenter les oscillations du faux marchepied. Il ne criait pas de peur de perdre ses forces. On n'attendait plus que la minute où il lâcherait la corde et, par instants, toutes les têtes se détournaient afin de ne pas le voir passer. Il y a des moments où un bout de corde, une perche, une branche d'arbre, c'est la vie même, et c'est une chose affreuse de voir un être vivant s'en détacher et tomber comme un fruit mûr.

Tout à coup, on aperçut un homme qui grimpa dans le gréement avec l'agilité d'un chat. Cet homme était vêtu de rouge, c'était un forçat; il avait un bonnet vert, c'était un forçat condamné à perpétuité. Arrivé à la hauteur de la hune, un coup de vent emporta son bonnet et laissa voir une tête toute blanche, ce n'était pas un jeune homme.

Un forçat, en effet, était allé voir, dès le début, l'officier de quart; au milieu du trouble et de l'hésitation de l'équipage, pendant que tous les matelots tremblaient et reculaient, il avait demandé, à l'officier, la permission de risquer sa vie pour sauver le gabier. Sur un signe affirmatif de l'officier, il avait rompu d'un coup de marteau la chaîne rivée à la manille de son pied, puis il avait pris une corde, et il s'était élancé dans les haubans. Personne ne remarqua à cet instant-là avec quelle facilité cette chaîne fut brisée. Ce ne fut que plus tard qu'on s'en souvint. Il fut sur la vergue en un clin d’œil. Il s'arrêta quelques secondes et parut la mesurer du regard. Ces secondes, pendant lesquelles le vent balançait le gabier à l'extrémité d'un fil, semblèrent des siècles à ceux qui regardaient. Enfin, le forçat leva les yeux au ciel et fit un pas en avant. La foule respira. On le vit parcourir la vergue en courant. Parvenu à la pointe, il y attacha un bout de la corde qu'il avait apportée, et laissa pendre l'autre bout, puis il se mit à descendre avec les mains le long de cette corde. Ce fut alors une inexplicable angoisse: au lieu d'un homme suspendu au dessus du gouffre, on en vit deux.

On eût dit une araignée venant saisir une mouche; seulement, ici, l'araignée apportait la vie et non la mort. Dix mille regards étaient fixés sur ce groupe. Pas un cri, pas une parole, le même frémissement fronçait tous les sourcils. Toutes les bouches retenaient leur haleine, comme si elles eussent craint d'ajouter le moindre souffle au vent qui secouait les deux misérables.

Cependant, le forçat était parvenu à s'affaler près du matelot. Il était temps; une minute de plus, l'homme, épuisé et désespéré, se laissait tomber dans l'abîme; le forçat l'avait amarré solidement avec la corde à laquelle il se tenait d'une main pendant qu'il travaillait de l'autre. Enfin, on le vit remonter sur la vergue et y haler le matelot; il le soutint, là, un instant pour lui laisser reprendre des forces, puis il le saisit dans ses bras et le porta, en marchant sur la vergue jusqu'au chouquet, et de là dans la hune où il le laissa dans les mains de ses camarades.

À cet instant, la foule applaudit; il y eut de vieux argousins de chiourme qui pleurèrent, les femmes s'embrassaient sur le quai, et l'on entendit toutes les voix crier avec une sorte de fureur attendrie: 'Graciez cet homme!'

Lui, cependant, s'était mis en devoir de redescendre immédiatement pour rejoindre son poste de travail. Pour arriver plus rapidement, il se laissa glisser dans le gréement et se mit à courir sur une basse vergue. Tous les yeux le suivaient. À un moment,

on eut peur, soit qu'il fût fatigué, soit que la tête lui tournât; on crut le voir hésiter et chanceler. Tout à coup, la foule poussa un grand cri, le forçat venait de tomber à la mer.

La chute était périlleuse. La frégate l'Algésiras était mouillée près de l'Orion et le pauvre galérien était tombé entre les deux navires. Il était à craindre qu'il ne glissât sous l'un ou sous l'autre. Quatre hommes se jetèrent en hâte dans une embarcation. La foule les encourageait, l'anxiété était de nouveau dans toutes les âmes. L'homme n'était pas remonté à la surface. Il avait disparu dans la mer sans y faire un pli, comme s'il fût tombé dans une tonne d'huile. On sonda, on plongea. Ce fut en vain. On chercha jusqu'au soir; on ne retrouva même pas le corps.

Le lendemain, le journal de Toulon publia ces quelques livres: '17 novembre 1823. Hier, un forçat travaillant à bord de l'Orion, a porté secours à un matelot, est tombé à la mer et s'est noyé. On n'a pas retrouvé son cadavre. On présume qu'il se sera engagé sous le pilotis de la pointe de l'Arsenal. Cet homme était écroué sous le Nº 9430 et se nommait Jean Valjean.'

Livre troisième: Accomplissement de la promesse faite à la morte.

CHAPITRE I: LE PROBLÈME DE L'EAU À MONTFERMEIL.

Montfermeil est situé entre Livry et Chelles, sur la lisière méridionale de ce haut plateau qui sépare l'Ourcq de la Marne. Aujourd'hui, c'est un assez gros bourg orné, toute l'année, de villas en plâtre et, le dimanche, de bourgeois épanouis. En 1823, il n'y avait à Montfermeil ni tant de maisons blanches ni tant de bourgeois satisfaits. Ce n'était qu'un village dans les bois. On y rencontrait bien, çà et là, quelques maisons de plaisance du siècle précédent, reconnaissables à leur grand air, à leurs balcons en fer tordu et à ces longues fenêtres dont les petits carreaux font sur le blanc des volets fermés toutes sortes de verts différents. Mais Montfermeil n'en était pas moins un village. Les marchands de drap retirés et les agréés en villégiature ne l'avaient pas encore découvert. C'était un endroit paisible et charmant, qui n'était sur la route de rien; on y vivait à bon marché de cette vie paysanne si abondante et si facile. Seulement, l'eau y était rare à cause de l'élévation du plateau.

Il fallait aller la chercher assez loin. Le bout du village qui est du côté de Gagny puisait son eau aux magnifiques étangs qui se trouvent dans les bois; l'autre bout, qui entoure l'église et qui est du côté de Chelles, ne trouvait d'eau potable qu'à une petite source à mi-côte, près de la route de Chelles, à environ un quart d'heure de Montfermeil.

C'était donc une assez rude besogne, pour chaque ménage, que de s'approvisionner en eau. Les grosses maisons, l'aristocratie, la gargote de M. Thénardier payaient un liard par seau d'eau à un porteur d'eau qui gagnait environ huit sous par jour; mais il ne travaillait que jusqu'à sept heures du soir l'été et jusqu'à cinq heures l'hiver. Une fois la nuit venue, une fois les volets des rez-de-chaussée clos, qui n'avait pas d'eau à boire en allait chercher ou s'en passait.

C'était là la terreur de ce pauvre être que le lecteur n'a peut-être pas oublié, de la petite Cosette. On se souvient que Cosette était utile aux Thénardier de deux manières, ils se faisaient payer par la mère et ils se faisaient servir par l'enfant. Aussi, quand la mère cessa tout à fait de payer, on vient de lire pourquoi dans les chapitres précédents, les Thénardier gardèrent Cosette. Elle remplaçait une servante. En cette qualité, c'était elle qui courait chercher de l'eau quand il en fallait. Aussi, l'enfant, épouvantée à l'idée d'aller à la source la nuit, avait-elle grand soin que l'eau ne manquât jamais à la maison.

La Noël de l'année 1823 fut particulièrement brillante à Montfermeil. Le début de l'hiver avait été doux; il n'avait encore ni gelé ni neigé. Des bateleurs venus de Paris avaient

obtenu de M. le maire la permission de dresser leurs baraques dans la grande rue du village, et une bande de marchands ambulants avait construit des échoppes sur la place de l'église, et jusque dans la ruelle du Boulanger, où était située, on s'en souvient peut-être, la gargote des Thénardier. Cela remplissait les auberges et les cabarets, et donnait à ce petit pays tranquille une atmosphère bruyante et joyeuse. Je dois même dire, pour être fidèle, que parmi les curiosités étalées sur la place, il y avait une ménagerie dans laquelle d'affreux dompteurs, vêtus de loques et venus on ne sait d'où, montraient, en 1823, aux paysans de Montfermeil, un de ces effrayants vautours du Brésil que notre Musée Royal ne possède que depuis 1845, et qui ont pour œil une cocarde tricolore. J e crois que les naturalistes appellent cet oiseau *Caracara Plancus;* il est de l'ordre des falconiformes et de la famille des falconidés. Quelques bons vieux soldats bonapartistes retirés dans le village allaient voir cette bête avec dévotion. Les bateleurs donnaient la cocarde tricolore comme un phénomène unique et fait exprès par le bon Dieu pour leur ménagerie.

Dans la soirée même de Noël, plusieurs hommes, rouliers et colporteurs, étaient attablés et buvaient autour de quatre ou cinq chandelles dans la salle basse de l'auberge Thénardier. Cette salle ressemblait à toutes les salles de cabaret; des tables, des brocs d'étain, des bouteilles, des buveurs, des fumeurs; peu de lumière, beaucoup de bruit. La date de l'année 1823 était pourtant indiquée par les deux objets à la mode alors dans la classe bourgeoise qui étaient sur une table, à savoir un kaléidoscope et une lampe de fer-blanc moiré. La Thénardier surveillait le souper qui rôtissait devant un bon feu; le mari Thénardier buvait avec ses hôtes et parlait politique.

Outre les causeries politiques, qui avaient pour objets principaux la guerre d'Espagne et le duc d'Angoulême, on entendait, dans le brouhaha, des parenthèses toutes locales comme celles-ci:

-'Du côté de Nanterre et de Suresnes le vin a beaucoup donné. Où l'on comptait sur dix pièces on en a eu douze. Cela a beaucoup juté sous le pressoir. Mais le raisin ne devait pas être mûr? Dans ces pays-là, il ne faut pas qu'on le vendange mûr. Si on le vendange mûr, le vin tourne au gras au printemps. C'est donc de la piquette? Ce sont des vins encore plus mauvais que par ici. Il faut donc qu'on vendange lorsque le raisin est encore vert....'

Ou bien, c'était un meunier qui s'écriait:

-'Est-ce que nous sommes responsables de ce qu'il y a dans les sacs? Nous y trouvons un tas de petites graines que nous ne pouvons pas nous amuser à éplucher, et qu'il faut bien laisser passer sous les meules; c'est l'ivraie, c'est la luzette, la nielle, la vesce, le chènevis, la gaverolle, la queue-de-renard, et une foule d'autres plantes, sans compter les cailloux qui abondent dans certains blés, surtout dans les blés bretons. Je n'aime pas moudre du blé breton. Ils donnent une mauvaise poussière qui fait baisser les rendements. Les gens se plaignent de nous à cause de cette farine. On a tort: on nous livre une mauvaise matière première, c'est tout!'

Dans un entre-deux de fenêtres, un faucheur, attablé avec un propriétaire qui négociait les prix pour un travail de prairie à faire au printemps, disait:

-'Peu importe que l'herbe soit mouillée. Elle se coupe mieux. La rosée est bonne, monsieur. Quant à votre herbe, elle est jeune et difficile à couper car elle se plie devant la lame de fer.'

Cosette était à sa place ordinaire, assise sur la traverse de la table de cuisine près de la cheminée. Elle était en haillons, elle avait les pieds nus dans des sabots, et elle tricotait à la lueur du feu des bas de laine destinés aux petites Thénardier. Un tout jeune chat jouait sous les chaises. On entendait rire et jaser dans la pièce voisine deux fraîches voix d'enfants; c'était Éponine et Azelma.

Au coin de la cheminée, un martinet était suspendu à un clou.

Par intervalles, le cri d'un très jeune enfant, qui était quelque part dans la maison, perçait au milieu du bruit du cabaret. C'était un petit garçon que la Thénardier avait eu un des hivers précédents, 'sans savoir pourquoi', disait-elle, 'effet du froid!' Il était âgé d'un peu plus de trois ans. La mère l'avait nourri mais ne l'aimait pas. Quand la clameur acharnée du mioche devenait trop importune, son mari lui disait: 'Ton fils piaille, va donc

voir ce qu'il veut.' 'Bah!', Répondait la mère, 'Il m'ennuie.' Et le petit, abandonné, continuait de crier dans les ténèbres.

CHAPITRE II: DEUX PORTRAITS COMPLÉTÉS.

On n'a encore aperçu dans ce livre les Thénardier que de profil; le moment est venu de tourner autour de ce couple et de le regarder sous toutes ses faces.

M. Thénardier venait de dépasser ses cinquante ans; madame Thénardier touchait à la quarantaine, qui est la cinquantaine de la femme; de façon qu'il y avait équilibre d'âge entre la femme et le mari.

Les lecteurs ont peut-être, dès sa première apparition, conservé quelque souvenir de cette Thénardier grande, rousse, rouge, grasse, carrée, énorme et agile; elle tenait, je l'ai dit, de la race de ces ogresses colossales qui se cambrent dans les foires avec des pavés pendus à leur cheveux. Elle faisait tout dans le logis: les lits, les chambres, la lessive, la cuisine, la pluie, le beau temps, le diable. Elle avait pour tout domestique Cosette: une souris au service d'un éléphant. Tout tremblait au son de sa voix: les vitres, les meubles et les gens. Son large visage, criblé de taches de rousseur, avait l'aspect d'une écumoire. Elle avait de la barbe. C'était une sorte de fort des halles habillé en fille. Elle jurait splendidement; elle se vantait de casser une noix d'un coup de poing. Sans les romans qu'elle avait lus, et qui, par moments, faisaient bizarrement reparaître la mijaurée sous l'ogresse, jamais l'idée ne fût venue à personne de dire d'elle: c'est une femme. Cette Thénardier était comme le produit de la greffe d'une donzelle sur une poissarde. Quand on l'entendait parler, on disait: 'C'est un gendarme'; quand on la regardait boire, on disait: 'C'est un charretier'; quand on la voyait manier Cosette, on disait: 'C'est le bourreau.' Au repos, il lui sortait une dent de la bouche.

Le Thénardier était un homme petit, maigre, blême, anguleux, osseux, chétif, qui avait l'air malade et qui se portait à merveille; sa fourberie commençait là. Il souriait habituellement par précaution, et était poli à peu près avec tout le monde, même avec le mendiant auquel il refusait un liard. Il avait le regard d'une fouine et la mine d'un homme de lettres. Il ressemblait beaucoup aux portraits de l'abbé Delille. Sa coquetterie consistait à boire avec les rouliers. Personne n'avait jamais pu le griser. Il fumait dans une grosse pipe. Il portait une blouse et sous sa blouse un vieil habit noir. Il avait des prétentions littéraire et philosophiques. Pour appuyer des choses quelconques, il nommait souvent Voltaire, Raynal, Pamy, et, chose bizarre, saint Augustin. Il affirmait avoir 'un système'. C'était un escroc de la race des *filousophes.* Cette nuance existe. On se souvient qu'il prétendait avoir fait la guerre; il racontait qu'à Waterloo, étant sergent dans un 6ème ou un 9ème léger quelconque, il avait, seul contre un escadron de hussards de la Mort, couvert de son corps et sauvé 'un général grièvement blessé'. De là, venait, pour son mur, sa flamboyante enseigne, et, pour son auberge, le nom de 'cabaret du sergent de Waterloo'. Il était libéral, classique et bonapartiste. Il avait souscrit pour le champ d'Asile. On disait dans le village qu'il avait étudié pour être prêtre.

Je crois qu'il avait simplement étudié en Hollande pour être aubergiste. Ce gredin de l'ordre composite était, selon les probabilités, quelque Flamand de Lille en Flandre, Français à Paris, Belge à Bruxelles, commodément à cheval sur deux frontières. Sa prouesse à Waterloo, on la connaît. Comme on voit, il l'exagérait un peu. Le flux et le reflux, le méandre, l'aventure, était l'élément de son existence; conscience déchirée entraîne vie décousue; et vraisemblablement, à l'orageuse époque du 18 juin 1815, Thénardier appartenait à cette variété de cantiniers maraudeurs dont j'ai parlé, battant l'estrade, vendant à ceux-ci, volant ceux-là, et roulant en famille, homme, femme et enfants, dans quelque carriole boiteuse, à la suite des troupes en marche, avec l'instinct de se rattacher toujours à l'armée victorieuse. Cette campagne faite, ayant, comme il disait, des économies, il était venu ouvrir une gargote à Montfermeil. Ces 'économies' composées de bourses, de montres, de bagues en or, de croix d'argent récoltées au temps de la moisson dans les

sillons ensemencés de cadavres, ne faisaient pas un gros total et n'avaient pas mené bien loin ce vivandier passé gargotier.

Thénardier avait ce je ne sais quoi de rectiligne dans le geste qui, avec un juron, rappelle la caserne et, avec un signe de croix, le séminaire. Il était beau parleur. Il se laissait croire savant. Néanmoins, le maître d'école avait remarqué qu'il faisait des fautes d'orthographe sur les factures adressées à ses clients. Thénardier était sournois, gourmand, flâneur et habile. Il ne dédaignait pas ses servantes, ce qui faisait que sa femme n'en avait plus. Cette géante était jalouse. Il lui semblait que ce petit homme maigre et jaune devait être l'objet de la convoitise universelle.

Thénardier, par-dessus tout, homme d'astuce et d'équilibre, était un coquin du genre tempéré. Cette espèce est la pire; l'hypocrisie s'y mêle.

Ce n'est pas que Thénardier ne fût, à l'occasion, capable de colère, au moins autant que sa femme, mais cela était très rare; dans ces moments-là, comme il en voulait au genre humain tout entier, comme il avait en lui une profonde fournaise de haine, comme il était de ces gens qui se vengent perpétuellement, qui accusent tout ce qui passe devant eux de tout ce qui est tombé sur eux, et qui sont toujours prêts à jeter sur le premier venu, comme légitime grief, le total des déceptions, des banqueroutes et des calamités de leur vie, comme tout ce levain se soulevait en lui et lui bouillonnait dans la bouche et dans les yeux, il était épouvantable. Malheur à qui passait sous sa fureur!

Outre toutes ses autres qualités, Thénardier était attentif et pénétrant, silencieux ou bavard à l'occasion, et toujours avec une haute intelligence. Il avait quelque chose du regard des marins accoutumés à cligner des yeux dans les lunettes d'approche. Thénardier était un homme d'État.

Tout nouveau venu qui entrait dans la gargote disait en voyant la Thénardier: 'Voilà le maître de la maison.' Erreur: elle n'était même pas la maîtresse. Le maître et la maîtresse, c'était le mari. Elle faisait, il créait. Il dirigeait tout par une sorte d'action magnétique invisible et continuelle. Un mot lui suffisait, quelquefois un signe; le mastodonte obéissait. Le Thénardier était pour la Thénardier, sans qu'elle s'en rendit trop compte, une espèce d'être particulier et souverain. Elle avait les vertus de sa façon d'être; jamais, eût-elle été en dissentiment sur un détail avec 'monsieur Thénardier', hypothèse du reste inadmissible, elle n'eût donné publiquement tort à son mari, sur quoi que ce soit. Jamais elle n'eût commis 'devant des étrangers' cette faute que font si souvent les femmes, et qu'on appelle, en langage parlementaire, découvrir la couronne. Quoique leur accord n'eût pour résultat que le mal, il y avait de la contemplation dans la soumission de la Thénardier à son mari. Cette montagne de bruit et de chair se mouvait sous le petit doigt de ce despote frêle. C'était, vu par son côté nain et grotesque, cette grande chose universelle: l'adoration de la matière pour l'esprit; car certaines laideurs ont leur raison d'être dans les profondeurs mêmes de la beauté éternelle. Il y avait de l'inconnu dans Thénardier; de là l'empire absolu de cet homme sur cette femme. À certains moments, elle le voyait comme une chandelle allumée; dans d'autres, elle le sentait comme une griffe.

Cette femme était une créature formidable qui n'aimait que ses enfants et ne craignait que son mari. Elle était mère parce qu'elle était mammifère. Du reste, sa maternité s'arrêtait à ses filles, et, comme on le verra, ne s'étendait pas jusqu'aux garçons. Lui, l'homme, n'avait qu'une pensée: s'enrichir.

Il n'y réussissait pas. Un digne théâtre manquait à ce grand talent. Thénardier à Montfermeil se ruinait, si la ruine est possible à zéro; en Suisse ou dans les Pyrénées, ce sans-le-sou serait devenu millionnaire. Mais où le sort attache l'aubergiste, il faut qu'il broute.

On comprend que le mot 'aubergiste' est employé ici dans un sens restreint, et qui ne s'étend pas à une classe entière. En cette même année 1823, Thénardier était endetté d'environ quinze cents francs de dettes criardes, ce qui le rendait soucieux.

Quelle que fût envers lui l'injustice opiniâtre de la destinée, le Thénardier était un des hommes qui comprenaient le mieux, avec le plus de profondeur et de la façon la plus moderne, cette chose qui est une vertu chez les peuples barbares et une marchandise chez

les peuples civilisés: l'hospitalité. C'était un braconnier admirable qui tirait très bien au fusil. Il avait un rire froid et paisible qui était particulièrement dangereux.

Ses théories d'aubergiste jaillissaient quelquefois de lui par éclairs. Il avait des aphorismes professionnels qu'il insérait dans l'esprit de sa femme. 'Le devoir de l'aubergiste', lui disait-il un jour violemment et à voix basse, 'c'est de vendre au premier venu de la nourriture, du repos, de la lumière, du feu, des draps sales, une servante, des puces, du sourire, d'arrêter les passants, de vider les petites bourses et d'alléger honnêtement les grosses, d'abriter avec respect les familles en route, de râper l'homme, de plumer la femme, d'éplucher l'enfant, d'estimer le prix de la fenêtre ouverte ou fermée, du coin de cheminée, du fauteuil, de la chaise, du tabouret, de l'escabeau, du lit de plume, du matelas en paille, du miroir, des mouches que son chien mange, et de faire payer le tout au voyageur!'

Cet homme et cette femme, c'était la ruse et la rage mariés ensemble: un attelage hideux et terrible.

Pendant que le mari ruminait et combinait, la Thénardier, elle, ne pensait pas aux créanciers absents, ne se souciait ni d'hier ni de demain; elle vivait avec emportement dans l'instant présent.

Tels étaient ces deux êtres. Cosette était entre eux, subissant leur double pression, comme une créature qui serait à la fois broyée par une meule et déchiquetée par une tenaille. L'homme et la femme avaient chacun une manière différente; Cosette était rouée de coups, cela venait de la femme; elle allait pieds nus l'hiver, cela venait du mari.

Cosette montait, descendait, lavait, brossait, frottait, balayait, courait, trimait, haletait, remuait des choses lourdes, et, toute chétive, faisait les grosses besognes. Nulle pitié; une maîtresse farouche, un maître venimeux. La gargote Thénardier était comme une toile où Cosette était prise et tremblait. L'idéal de l'oppression était réalisé par cette domesticité sinistre. C'était quelque chose comme la mouche servante des araignées.

La pauvre enfant, passive, se taisait.

Quand elles se trouvaient ainsi, dès l'aube, toutes petites, toutes nues, parmi les hommes, que se passait-il dans ces âmes qui venaient de quitter Dieu?

CHAPITRE III: DU VIN POUR LES HOMMES ET LE L'EAU POUR LES CHEVAUX.

Il était arrivé quatre nouveaux voyageurs.

Cosette songeait tristement; car, quoiqu'elle n'eût que huit ans, elle avait déjà tant souffert qu'elle rêvait avec l'air lugubre d'une vieille femme.

Elle avait la paupière noire d'un coup de poing que la Thénardier lui avait donné, ce qui faisait dire, de temps en temps, à la Thénardier: 'Qu'est-ce qu'elle est laide avec son œil au beurre noir!'

Cosette pensait donc qu'il était nuit, très nuit, qu'il avait fallu remplir à l'improviste les pots et les carafes dans les chambres des nouveaux voyageurs, et qu'il n'y avait plus d'eau dans la fontaine.

Ce qui la rassurait un peu, c'est qu'on ne buvait pas beaucoup d'eau dans la maison Thénardier. Il ne manquait pas là de gens qui avaient soif; mais c'était de cette soif qui s'adresse plus volontiers au pichet de vin qu'à la cruche à eau. Qui eût demandé un verre d'eau parmi ces verres de vin eût semblé un sauvage à tous ces hommes. Il y eut pourtant un moment où l'enfant trembla: la Thénardier souleva le couvercle d'une casserole qui bouillait sur le fourneau, puis saisit un verre et s'approcha vivement de la fontaine. Elle tourna le robinet, l'enfant avait levé la tête et suivait tous ses mouvements. Un maigre filet d'eau coula du robinet et remplit le verre à moitié.

-'Tiens', dit-elle, 'il n'y a plus d'eau!' Puis elle se tut.

L'enfant retint sa respiration.

-'Bah', reprit la Thénardier en examinant le verre à demi plein, 'il y en aura assez comme cela.'

Cosette se remit à son travail, mais pendant plus d'un quart d'heure elle sentit son cœur sauter comme un gros flocon dans sa poitrine.

Elle compta les minutes qui s'écoulèrent ainsi et aurait bien voulu être au lendemain matin.

De temps en temps, un des buveurs regardait dans la rue et s'exclamait: 'Il fait noir comme dans un four: il faut être un chat pour aller dans la rue sans lanterne à cette heure-ci!' Cosette tressaillait.

Tout à coup, un des colporteurs logés à l'auberge entra et dit d'une voix dure:

-'On n'a pas donné à boire à mon cheval.'

-'Ça a été fait', dit la Thénardier.

-'Je vous dis que non', reprit le marchand.

Cosette était sortie de dessous la table.

-'Oh, si, monsieur', dit-elle, 'le cheval a bu, il a bu dans le seau, plein d'eau, et même que c'est moi qui lui ai porté à boire, et je lui ai parlé.'

Cela n'était pas vrai. Cosette mentait.

-'En voilà une qui est grosse comme le poing et qui ment gros comme une maison', s'écria le marchand. 'Je te dis qu'il n'a pas bu, morveuse! Il a une manière de souffler qui prouve qu'il a soif.'

Cosette persista, et ajouta d'une voix enrouée par l'angoisse et qu'on entendait à peine:

-'Et même qu'il a bien bu!'

-'Allons', reprit le marchand avec colère, 'ce n'est pas tout ça, qu'on donne à boire à mon cheval et que cela finisse!'

Cosette rentra sous la table.

-'C'est vrai', dit la Thénardier, 'si cette bête n'a pas bu, il faut qu'elle boive.'

Puis, regardant autour d'elle, elle ajouta:

-'Eh bien, où est donc l'autre?'

Elle se pencha et découvrit Cosette blottie à l'autre bout de la table, presque sous les pieds des buveurs.

-'Vas-tu venir ici?', cria la Thénardier.

Cosette sortit de l'espèce de trou où elle s'était cachée. La Thénardier reprit:

-'Mademoiselle Sans-nom, va donner à boire à ce cheval.

-'Mais, madame', dit Cosette faiblement, 'c'est qu'il n'y a pas d'eau.'

La Thénardier ouvrit la porte de la rue en grand.

-'Eh bien, va en chercher!'

Cosette baissa la tête, et alla prendre un seau vide qui était au coin de la cheminée.

Ce seau était plus grand qu'elle; l'enfant aurait pu s'asseoir dedans et y tenir à l'aise.

La Thénardier se remit à son fourneau, et goûta avec une cuillère de bois ce qui était dans la casserole, tout en grommelant:

-'Il y en a à la source. Ce n'est pas plus malin que ça. Je crois que j'aurais mieux fait de passer mes oignons.'

Puis elle fouilla dans un tiroir où il y avait des sous, du poivre et des échalotes.

-'Tiens, mam'zelle Crapaud, ajouta-t-elle, en revenant tu prendras un gros pain chez le boulanger. Voilà une pièce de quinze sous.'

Cosette avait une petite poche de côté à son tablier; elle prit la pièce sans dire un mot, et la mit dans cette poche.

Puis elle resta immobile, le seau à la main, la porte ouverte devant elle. Elle semblait attendre qu'on vînt à son secours.

-'Va donc!', cria la Thénardier.

Cosette sortit. La porte se referma.

CHAPITRE IV: ENTRÉE EN SCÈNE D'UNE POUPÉE.

La file de boutiques en plein vent qui partait de l'église allait, on s'en souvient, jusqu'à l'auberge Thénardier. Ces boutiques, à cause du passage prochain des bourgeois allant à la messe de minuit, étaient toutes illuminées de chandelles brûlant dans des entonnoirs de papier, ce qui, comme le disait le maître d'école de Montfermeil attablé en cet instant chez Thénardier, créait 'une atmosphère magique'. En revanche, on ne voyait pas une étoile dans le ciel.

La dernière de ces baraques, établie précisément en face de la porte des Thénardier, était une boutique de bimbeloterie, toute reluisante de verroteries et de choses magnifiques en fer-blanc. Au premier rang, et en avant, le marchand avait placé, sur un fond de serviettes blanches, une immense poupée haute de près de deux pieds qui était vêtue d'une robe de crêpe rose avec des épis d'or sur la tête et qui avait de vrais cheveux et des yeux en émail. Tout le jour, cette merveille avait été disposée devant les yeux ébahis des passants de moins de dix ans, sans qu'il se fût trouvé à Montfermeil une mère assez riche, ou assez prodigue, pour la donner à son enfant. Éponine et Azelma avaient passé des heures à la contempler, et Cosette elle-même, furtivement, il est vrai, avait osé la regarder.

Au moment où Cosette sortit, son seau à la main, si morne et si accablée qu'elle fût, elle ne put s'empêcher de lever les yeux sur cette prodigieuse poupée, vers la dame, comme elle l'appelait. La pauvre enfant s'arrêta pétrifiée. Elle n'avait pas encore vu cette poupée de près. Toute cette boutique lui semblait un palais; cette poupée n'était pas une poupée, c'était une vision. C'étaient la joie, la splendeur, la richesse, le bonheur, qui apparaissaient, dans une sorte de rayonnement chimérique, devant ce malheureux petit être englouti si profondément dans une misère funèbre et froide. Cosette mesurait avec cette sagacité naïve et triste de l'enfance l'abîme qui la séparait de cette poupée. Elle se disait qu'il fallait être reine ou au moins princesse pour avoir une 'chose' comme cela. Elle considérait cette belle robe rose, ces beaux cheveux lisses, et elle pensait: 'Comme elle doit être heureuse, cette poupée-là!' Ses yeux ne pouvaient se détacher de cette boutique fantastique. Plus elle regardait, plus elle s'éblouissait. Elle croyait voir le paradis. Il y avait d'autres poupées derrière la grande qui lui paraissaient des fées et des génies. Le marchand qui allait et venait au fond de sa baraque lui faisait un peu l'effet d'être le Père éternel.

Dans cette adoration, elle oubliait tout, même la commission dont elle était chargée. Tout à coup, la voix rude de la Thénardier la rappela à la réalité: 'Comment, imbécile, tu n'es pas partie! Attends, que je vienne t'en filer une!'

La Thénardier avait jeté un coup d’œil dans la rue et aperçu Cosette en extase.

Cosette s'enfuit emportant son seau et faisant les plus grands pas qu'elle pouvait.

CHAPITRE V: LA PETITE TOUTE SEULE.

Comme l'auberge Thénardier était dans cette partie du village qui est près de l'église, c'était à la source du bois du côté de Chelles que Cosette devait aller puiser de l'eau.

Elle ne regarda plus un seul étalage de marchand. Tant qu'elle fut dans la ruelle du Boulanger et dans les environs de l'église, les boutiques illuminées éclairaient le chemin, mais bientôt la dernière lueur de la dernière baraque disparut. La pauvre enfant se trouva dans l'obscurité. Elle s'y enfonça. Seulement, comme une certaine émotion la gagnait, tout en marchant, elle agitait le plus qu'elle pouvait l'anse du seau. Cela faisait un bruit qui lui tenait compagnie.

Plus elle cheminait, plus les ténèbres devenaient épaisses. Il n'y avait plus personne dans les rues. Pourtant, elle rencontra une femme qui se retourna en la voyant passer, et qui resta immobile, marmottant entre ses lèvres: 'Mais où peut donc aller cet

enfant? Est-ce que c'est une chauve-souris?' Puis la femme reconnut Cosette. 'Tiens', dit-elle, 'c'est l'Alouette!'

Cosette traversa ainsi le labyrinthe de rues tortueuses et désertes qui termine, du côté de Chelles, le village de Montfermeil. Tant qu'elle eut des maisons, et même seulement des murs des deux côtés de son chemin, elle alla assez hardiment. De temps en temps, elle voyait le rayonnement d'une chandelle à travers la fente d'un volet, c'était de la lumière et de la vie, il y avait là des gens, cela la rassurait. Cependant, à mesure qu'elle avançait, sa marche se ralentit machinalement. Quand elle eut passé l'angle de la dernière maison, Cosette s'arrêta. Aller au delà de la dernière boutique, cela avait été difficile, aller plus loin que la dernière maison, cela devenait impossible. Elle posa le seau à terre, plongea sa main dans ses cheveux et se mit à se gratter lentement la tête, geste propre aux enfants terrifiés et indécis. Ce n'était plus Montfermeil, c'étaient les champs. L'espace noir et désert était devant elle. Elle regarda avec désespoir cette obscurité où il n'y avait plus personne, où il y avait des bêtes, où il y avait peut-être des revenants. Elle regarda bien, elle entendit les bêtes qui marchaient dans l'herbe, elle vit distinctement les revenants qui remuaient dans les arbres. Alors elle ressaisit le seau, la peur lui donna de l'audace.

-'Bah!', dit-elle, 'je lui dirai qu'il n'y avait plus d'eau!'

Et elle rentra résolument dans Montfermeil.

À peine eut-elle fait cent pas qu'elle s'arrêta encore, et se remit à se gratter la tête. Maintenant, c'était la Thénardier qui lui apparaissait; la Thénardier hideuse avec sa bouche d'hyène et la colère flamboyante dans les yeux. L'enfant jeta un regard lamentable en avant et en arrière. Que faire? Où aller? Devant elle le spectre de la Thénardier; derrière elle tous les fantômes de la nuit et des bois. Ce fut devant la Thénardier qu'elle recula. Elle reprit le chemin de la source et se mit à courir. Elle sortit du village en courant, elle entra dans le bois en courant, ne regardant plus rien, n'écoutant plus rien. Elle n'arrêta sa course que lorsque la respiration lui manqua, mais elle n'interrompit pas sa marche. Elle allait devant elle, éperdue.

Elle courait et avait envie de pleurer.

Le frémissement nocturne de la forêt l'enveloppait. Elle ne pensait plus, elle ne voyait plus. L'immense nuit faisait face à ce petit être. D'un côté, toute l'ombre, de l'autre, un atome.

Il n'y avait que sept ou huit minutes de la lisière du bois à la source. Cosette connaissait le chemin pour l'avoir fait bien souvent le jour. Chose étrange, elle ne se perdit pas. Un reste d'instinct la conduisait vaguement. Elle ne jetait cependant les yeux ni à droite ni à gauche, de crainte de voir des choses dans les branches et dans les broussailles. Elle arriva ainsi à la source.

C'était une étroite cuve naturelle creusée par l'eau dans un sol glaiseux, profonde d'environ deux pieds, entourée de mousses et de ces grandes herbes gaufrées qu'on appelle collerettes de Henri IV, et pavée de quelques grosses pierres. Un ruisseau s'en échappait avec un petit bruit tranquille.

Cosette ne prit pas le temps de respirer. Il faisait très noir, mais elle avait l'habitude de venir à cette fontaine. Elle chercha de la main gauche dans l'obscurité un jeune chêne incliné sur la source qui lui servait ordinairement de point d'appui, rencontra une branche, s'y suspendit, se pencha et plongea le seau dans l'eau. Elle était tellement effrayée que sa force augmenta. Pendant qu'elle était ainsi penchée, elle ne fît pas attention à la poche de son tablier, laquelle se vida dans la source. La pièce de quinze sous tomba dans l'eau. Cosette ne la vit ni ne l'entendit tomber. Elle retira le seau presque plein et le posa sur l'herbe.

Cela fait, elle s'aperçut qu'elle était épuisée. Elle aurait bien voulu repartir tout de suite; mais l'effort de remplir le seau avait été tel qu'il lui fut impossible de faire un pas. Elle fut bien forcée de s'asseoir. Elle se laissa tomber sur l'herbe et y demeura accroupie.

Elle ferma les yeux, puis elle les rouvrit, sans savoir pourquoi, mais ne pouvant faire autrement.

À côté d'elle l'eau agitée dans le seau faisait des cercles qui ressemblaient à des serpents d'argent.

Au-dessus de sa tête, le ciel était couvert de gros nuages noirs qui étaient comme des pans de fumée. Le tragique masque de l'ombre semblait se pencher vaguement sur cet enfant. Jupiter se couchait dans les profondeurs. L'enfant regardait d'un œil égaré cette grosse étoile qu'elle ne connaissait pas et qui lui faisait peur. La planète, en effet, était alors très près de l'horizon et traversait une épaisse couche de brume qui lui donnait une rougeur horrible. La brume, lugubrement empourprée, élargissait l'astre. On eût dit une plaie lumineuse.

Un vent froid soufflait de la plaine. Le bois était ténébreux, sans aucun froissement de feuilles, sans aucune de ces vagues et fraîches lueurs de l'été. De grands branchages s'y dressaient affreusement. Des buissons chétifs et difformes sifflaient dans les clairières. Les hautes herbes fourmillaient sous la bise comme des anguilles. Les ronces se tordaient comme de longs bras armés de griffes cherchant à prendre des proies; quelques bruyères sèches, chassées par le vent, passaient rapidement et avaient l'air de s'enfuir avec épouvante devant quelque chose qui arrivait. De tous les côtés, il y avait des étendues lugubres.

L'obscurité est vertigineuse. Il faut à l'homme de la clarté. Quiconque s'enfonce dans le contraire du jour a le cœur serré. Quand l'œil voit noir, l'esprit voit trouble. Dans l'éclipse, dans la nuit, dans l'opacité fuligineuse, il y a de l'anxiété, même pour les plus forts. Nul ne marche seul la nuit dans la forêt sans tremblement. Ombres et arbres: deux épaisseurs redoutables. Une réalité chimérique apparaît dans la profondeur indistincte. L'inconcevable s'ébauche à quelques pas de vous avec une netteté spectrale. On voit flotter, dans l'espace ou dans son propre cerveau, on ne sait quoi de vague et d'insaisissable, comme les rêves des fleurs endormies. Il y a des attitudes farouches sur l'horizon. On aspire les effluves du grand vide noir. On a peur et envie de regarder derrière soi. Les cavités de la nuit, les choses devenues hagardes, des profils taciturnes qui se dissipent quand on avance, des échevellements obscurs, des touffes irritées, des flaques livides, le lugubre reflété dans le funèbre, l'immensité sépulcrale du silence, d'éventuels êtres inconnus, des inclinaisons de branches mystérieuses, d'effrayants torses d'arbres, de longues poignées d'herbes frémissantes; on est sans défense contre tout cela. Pas de hardiesse qui ne tressaille et qui ne sente le voisinage de l'angoisse. On éprouve quelque chose de hideux comme si l'âme s'amalgamait à l'ombre. Ce voyage dans les ténèbres est sinistre pour un enfant.

Les forêts sont des apocalypses; le battement d'ailes d'une petite âme fait un bruit d'agonie sous leur voûte monstrueuse.

Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Cosette se sentait saisir par cette énormité noire de la nature. Ce n'était plus seulement de la terreur qui la gagnait, c'était quelque chose de plus terrible même que la terreur. Elle frissonnait. Les expressions manquent pour dire ce qu'avait d'étrange ce frisson qui la glaçait jusqu'au fond du cœur. Son œil était devenu farouche. Elle croyait sentir qu'elle ne pourrait peut-être pas s'empêcher de revenir là, à la même heure, le lendemain.

Alors, par une sorte d'instinct, pour sortir de cet état singulier qu'elle ne comprenait pas mais qui l'effrayait, elle se mit à compter à haute voix un, deux, trois, quatre, jusqu'à dix, et, quand elle eut fini, elle recommença. Cela lui rendit la perception des choses qui l'entouraient. Elle sentit le froid à ses mains qu'elle avait mouillées en puisant de l'eau. Elle se leva. La peur lui était revenue, une peur naturelle et insurmontable. Elle n'eut plus qu'une pensée: s'enfuir; s'enfuir à toutes jambes, à travers bois, à travers champs, jusqu'aux maisons, jusqu'aux fenêtres, jusqu'aux chandelles allumées. Son regard tomba sur le seau qui était devant elle. Elle avait tellement peur de la Thénardier qu'elle n'osa pas s'enfuir sans le seau d'eau. Elle saisit l'anse à deux mains. Elle eut de la peine à soulever le seau.

Elle fit ainsi une douzaine de pas, mais le seau était plein, il était lourd, elle fut forcée de le reposer par terre. Elle respira un instant, puis elle enleva l'anse de nouveau, et

se remit à marcher, cette fois un peu plus longtemps. Mais il fallut s'arrêter encore. Après quelques secondes de repos, elle repartit. Elle marchait penchée en avant, la tête baissée, comme une vieille; le poids du seau tendait et raidissait ses bras maigres; l'anse de fer achevait d'engourdir et de geler ses petites mains mouillées; de temps en temps elle était forcée de s'arrêter, et chaque fois qu'elle s'arrêtait l'eau froide qui débordait du seau tombait sur ses jambes nues. Cela se passait au fond d'un bois, la nuit, en hiver, loin de tout regard humain; c'était un enfant de huit ans. Il n'y avait que Dieu en ce moment qui voyait cette chose triste.

Et sans doute sa mère, hélas! Car il y a des choses qui font ouvrir les yeux aux mortes dans leur tombeau.

Elle soufflait avec une sorte de râlement douloureux; des sanglots lui serraient la gorge, mais elle n'osait pas pleurer, tant elle avait peur de la Thénardier, même loin. C'était son habitude de se figurer toujours que la Thénardier était là.

Cependant, elle ne pouvait pas faire beaucoup de chemin de la sorte, et elle allait très lentement. Elle avait beau diminuer la durée des stations et marcher le plus longtemps possible entre chaque arrêt, elle pensait avec angoisse qu'il lui faudrait plus d'une heure pour retourner ainsi à Montfermeil et que la Thénardier la battrait. Cette angoisse se mêlait à son épouvante d'être seule dans le bois la nuit. Elle était harassée de fatigue et n'était pas encore sortie de la forêt. Parvenue près d'un vieux châtaignier qu'elle connaissait, elle fit une dernière halte plus longue que les autres pour bien se reposer, puis elle rassembla toutes ses forces, reprit le seau et se remit à marcher courageusement. Cependant, le pauvre petit être désespéré ne put s'empêcher de s'écrier: 'Ô mon Dieu! Mon Dieu!'

A cet instant, elle sentit tout à coup que le seau ne pesait plus rien. Une main, qui lui parut énorme, venait de saisir l'anse et la soulevait vigoureusement. Elle leva la tête. Une grande forme noire, droite et debout, marchait auprès d'elle dans l'obscurité. C'était un homme qui était arrivé derrière elle et qu'elle n'avait pas entendu venir. Cet homme, sans dire un mot, avait empoigné l'anse du seau qu'elle portait. Il y a des instincts pour toutes les rencontres de la vie. L'enfant n'eut pas peur.

CHAPITRE VI: L'INTELLIGENCE DE M. BOULATRUELLE.

Dans l'après-midi de cette même journée de Noël 1823, un homme se promena assez longtemps dans la partie la plus déserte du boulevard de l'Hôpital à Paris. Cet homme avait l'air de quelqu'un qui cherche un logement, et semblait s'arrêter de préférence aux plus modestes maisons de cette lisière délabrée du faubourg Saint-Marceau.

On verra plus loin que cet homme avait en effet loué une chambre dans ce quartier isolé.

Cet homme, dans son vêtement comme dans toute sa personne, réalisait le type de ce qu'on pourrait nommer le mendiant de bonne compagnie, l'extrême misère combinée avec l'extrême propreté. C'est là un mélange assez rare qui inspire aux cœurs intelligents ce double respect qu'on éprouve pour celui qui est très pauvre et pour celui qui est très digne. Il avait un chapeau rond très vieux et usé, une redingote râpée jusqu'à la corde en gros drap jaune d'ocre, couleur qui n'avait rien de bizarre à cette époque, un gilet démodé à poches, un pantalon noir devenu gris aux genoux, des bas de laine noire et de grosses chaussures à boucles de cuivre. On eût dit un ancien précepteur de bonne maison revenu de l'émigration. À ses cheveux tout blancs, à son front ridé, à ses lèvres livides, à son visage où tout respirait l'accablement et la lassitude de la vie, on lui eût supposé beaucoup plus de soixante ans. À sa démarche ferme, quoique lente, à la vigueur singulière empreinte dans tous ses mouvements, on lui en eût donné à peine cinquante ans. Les rides de son front étaient bien placées, et eussent prévenu en sa faveur quelqu'un qui l'eût observé avec attention. Sa lèvre se contractait avec un pli étrange, qui semblait sévère et qui était

humble. Il y avait au fond de son regard on ne sait quelle sérénité lugubre. Il portait de la main gauche un petit paquet noué dans un mouchoir; avec la droite il s'appuyait sur une espèce de bâton coupé dans une haie. Ce bâton avait été travaillé avec un peu de soin et n'était pas trop laid. On avait tiré parti des nœuds et on lui avait figuré un pommeau de corail avec de la cire rouge; c'était un gourdin qui ressemblait une canne.

Il y a peu de passants sur ce boulevard, surtout l'hiver. Cet homme, sans affectation pourtant, paraissait les éviter plutôt que les chercher.

À cette époque, Louis XVIII allait presque tous les jours à Choisy-le-Roi. C'était une de ses promenades favorites. Vers deux heures, presque invariablement, on voyait la voiture et la cavalcade royale passer ventre à terre sur le boulevard de l'Hôpital.

Cela tenait lieu de montre et d'horloge aux pauvre femmes du quartier; elles disaient: 'Il est deux heures; il retourne aux Tuileries.'

Les uns accouraient, Les autres se rangeaient, car un roi qui passe, c'est toujours tumultueux. Du reste, l'apparition et la disparition de Louis XVIII faisaient un certain effet dans les rues de Paris. C'était rapide mais majestueux. Ce roi impotent avait le goût du grand galop; ne pouvant marcher, il voulait courir; ce cul-de-jatte se fût fait volontiers traîner par l'éclair. Il passait, pacifique et sévère, au milieu des sabres nus. Sa berline massive, toute dorée, avec de grosses branches de lys peintes sur les panneaux, roulait bruyamment. À peine avait-on le temps d'y jeter un coup d'œil. On voyait dans l'angle du fond à droite, sur des coussins capitonnés de satin blanc, un visage large, ferme et vermeil, un front frais poudré à l'oiseau royal, un œil fier, dur et fin, un sourire de lettré, deux grosses épaulettes à torsades flottantes sur un habit de bourgeois, la Toison d'or, la croix de Saint-Louis, la croix de la Légion d'honneur, la plaque d'argent du Saint-Esprit, un gros ventre et un large cordon bleu; c'était le roi. Hors de Paris, il tenait son chapeau à plumes blanches sur ses genoux emmaillotés de hautes guêtres anglaises; quand il rentrait dans la ville, il mettait son chapeau sur sa tête, saluant peu.

Il regardait froidement le peuple, qui le lui rendait. Quand il parut pour la première fois dans le quartier Saint-Marceau, tout son succès fut ce mot d'un faubourien à son camarade: 'C'est ce gros-là qui est le gouvernement?'

Cet infaillible passage du roi à la même heure était donc l'événement quotidien du boulevard de l'Hôpital.

Le promeneur à la redingote jaune n'était évidemment pas du quartier, et probablement pas de Paris, car il ignorait ce détail. Lorsqu'à deux heures la voiture royale, entourée d'un escadron de gardes du corps galonnés d'argent, déboucha sur le boulevard, après avoir tourné la Salpêtrière, il parut surpris et presque effrayé. Il n'y avait que lui dans la contre-allée, il se rangea rapidement derrière un angle de mur d'enceinte, ce qui n'empêcha pas le duc d'Havré de l'apercevoir. M. le duc d'Havré, comme capitaine des gardes de service ce jour-là, était assis dans la voiture vis-à-vis du roi. Il dit à Sa Majesté: 'Voilà un homme suspect.' Des gens de la police qui éclairaient le passage du roi, le remarquèrent également, et l'un d'eux reçut l'ordre de le suivre. Mais l'homme s'enfonça dans les petites rues solitaires du faubourg et, comme le jour commençait à baisser, l'agent perdit sa trace, ainsi que cela est constaté par un rapport adressé le soir même à M. le comte Anglès, ministre d'État, préfet de police.

Quand l'homme à la redingote jaune eut semé l'agent, il doubla le pas, non sans s'être retourné bien des fois pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. À quatre heures un quart, c'est-à-dire à la nuit tombante, il passa devant le théâtre de la Porte-Saint-Martin où l'on donnait, ce jour-là, *Les Deux Forçats*. Cette affiche, éclairée par les réverbères du théâtre, le frappa, car, quoiqu'il marchât vite, il s'arrêta pour la lire. Un instant après, il était dans le cul-de-sac de la Planchette, et il entrait au Plat d'étain, où était alors le bureau de la diligence de Lagny. Cette voiture partait à quatre heures et demie. Les chevaux étaient attelés et les voyageurs, appelés par le cocher, escaladaient en hâte le haut escalier de fer du coucou.

L'homme demanda:

-'Avez-vous une place?'

-'Une seule, à côté de moi, sur le siège', dit le cocher.

-'Je la prends.'

-'Montez.'

Cependant, avant de partir, le cocher jeta un coup d'œil sur le costume médiocre du voyageur, sur la petitesse de son paquet, et se fit payer.

-'Allez-vous jusqu'à Lagny? demanda le cocher.'

-'Oui', dit l'homme.

Le voyageur paya jusqu'à Lagny.

On partit. Quand on eut passé la barrière, le cocher essaya de nouer la conversation, mais le voyageur ne répondait que par monosyllabes. Le cocher prit le parti de siffler et de jurer après ses chevaux.

Le cocher s'enveloppa dans son manteau. Il faisait froid. L'homme ne paraissait pas y songer. On traversa ainsi Gournay et Neuilly-sur-Marne.

Vers six heures du soir, on était à Chelles. Le cocher s'arrêta pour laisser souffler ses chevaux, devant l'auberge à rouliers installée dans les vieux bâtiments de l'abbaye royale.

-'Je descends ici', dit l'homme.

Il prit son paquet et son bâton, et sauta en bas de la voiture.

Un instant après, il avait disparu.

Il n'était pas entré dans l'auberge.

Quand, au bout de quelques minutes, la voiture repartit pour Lagny, elle ne le rencontra pas dans la grande rue de Chelles.

Le cocher se tourna vers les voyageurs de l'intérieur.

-'Voilà, dit-il, un homme qui n'est pas d'ici, car je ne le connais pas. Il a l'air de n'avoir pas le sou; cependant il ne tient pas à l'argent; il paye pour Lagny, et il ne va que jusqu'à Chelles. Il est nuit, toutes les maisons sont fermées, il n'entre pas dans l'auberge et on ne le retrouve plus. Il s'est donc enfoncé dans les terres.'

L'homme ne s'était pas enfoncé dans les terres mais il avait remonté, en hâte, dans l'obscurité, la grand rue de Chelles, puis, avant d'arriver à l'église, il avait pris à gauche le chemin vicinal, qui mène à Montfermeil, comme quelqu'un qui eût connu le pays et qui y fût déjà venu.

Il suivit ce chemin rapidement. À l'endroit où il est coupé par l'ancienne route bordée d'arbres qui va de Gagny à Lagny, il entendit venir des passants. Il se cacha précipitamment dans un fossé et y attendit que les gens qui passaient se fussent éloignés. La précaution était d'ailleurs presque superflue car, comme je l'ai déjà dit, c'était une nuit de décembre très noire. On voyait à peine deux ou trois étoiles dans le ciel.

C'est à ce niveau-là que commence la montée de la colline. L'homme ne s'engagea pas dans le chemin de Montfermeil, il prit à droite, à travers champs, et gagna à grands pas le bois.

Quand il fut dans le bois, il ralentit sa marche, et se mit à regarder soigneusement tous les arbres, avançant pas à pas, comme s'il cherchait et suivait une route mystérieuse connue de lui seul. Il y eut un moment où il parut se perdre et où il s'arrêta. Enfin, il arriva, de tâtonnements en tâtonnements, à une clairière où il y avait un monceau de grosses pierres blanchâtres. Il se dirigea rapidement vers ces pierres et les examina avec attention à travers la brume de la nuit, comme s'il les passait en revue. Un gros arbre, couvert de ces excroissances qui sont les verrues de la végétation, était à quelques pas du tas de pierres. Il alla jusqu'à cet arbre et promena sa main sur l'écorce du tronc, comme s'il cherchait à reconnaître et à compter toutes les verrues.

En face de cet arbre, qui était un frêne, il y avait un châtaignier malade d'une décortication, auquel on avait mis pour pansement une bande de zinc clouée. Il se mit sur la pointe des pieds et toucha cette bande de zinc.

Puis il piétina pendant quelque temps sur le sol dans l'espace compris entre l'arbre et les pierres, comme quelqu'un qui s'assure que la terre n'a pas été fraîchement remuée.

Cela fait, il s'orienta et reprit sa marche à travers le bois.

C'était cet homme qui venait de rencontrer Cosette.

En cheminant par les taillis dans la direction de Montfermeil, il avait aperçu cette petite ombre qui se mouvait avec un gémissement, qui déposait un fardeau à terre, puis le reprenait, et se remettait à marcher. Il s'était approché et avait reconnu que c'était un tout jeune enfant chargé d'un énorme seau d'eau. Alors il était allé vers l'enfant et avait pris l'anse du seau silencieusement.

CHAPITRE VII: COSETTE ET L'INCONNU.

Cosette, je l'ai dit, n'avait pas eu peur.

L'homme lui adressa la parole. Il parlait d'une voix grave et presque basse.

-'Mon enfant, c'est bien lourd ce que tu portes là.'

Cosette leva la tête et répondit:

-'Oui, monsieur.'

-'Donne. Je vais vous le porter.'

Cosette lâcha le seau. L'homme se mit à cheminer près d'elle.

-'C'est très lourd, en effet', dit-il entre ses dents.

Puis il ajouta:

-'Petite, quel âge as-tu?'

-'Huit ans, monsieur.'

-'Et viens-tu de loin comme cela?'

-'De la source qui est dans le bois.'

-'Est-ce loin où tu vas?'

-'À un bon quart d'heure d'ici.'

L'homme resta un moment sans parler, puis il dit brusquement:

-'Tu n'as donc pas de mère?'

-'Je ne sais pas.'

Avant que l'homme eût eu le temps de reprendre la parole, elle ajouta:

-'Je ne crois pas. Les autres en ont. Moi, je n'en ai pas.'

Et après un silence, elle reprit:

-'Je crois que je n'en ai jamais eu.'

L'homme s'arrêta, posa le seau à terre, se pencha et mit ses deux mains sur les épaules de l'enfant, en essayant de bien la regarder afin de voir son visage dissimulé par l'obscurité.

La figure maigre et chétive de Cosette se dessinait vaguement à la lueur livide du ciel.

-'Comment t'appelles-tu?'

-'Cosette.'

L'homme eut comme une secousse électrique. Il la regarda encore, puis il ôta ses mains de dessus les épaules de Cosette, saisit le seau, et se remit à marcher.

Au bout d'un instant il demanda:

-'Petite, où demeures-tu?'

-'À Montfermeil, si vous connaissez.'

-'C'est là que nous allons?'

-'Oui, monsieur.'

Il fit encore une pause, puis recommença:

-'Qui est-ce donc qui t'a envoyée à cette heure chercher de l'eau dans le bois?'

-'C'est madame Thénardier.'

L'homme repartit d'un son de voix qu'il voulait rendre indifférent mais où il y avait, pourtant, un tremblement singulier:

-'Qu'est-ce qu'elle fait ta madame Thénardier?'

-'Elle tient l'auberge.'

-'L'auberge? Eh bien, je vais aller y loger cette nuit. Conduis-moi.'

-'Nous y allons.'

L'homme marchait assez vite. Cosette le suivait sans peine. Elle ne sentait plus la fatigue. De temps en temps, elle levait les yeux vers cet homme avec une sorte de tranquillité et d'abandon inexprimables. Jamais on ne lui avait appris à se tourner vers la providence et à prier. Cependant, elle sentait en elle quelque chose qui ressemblait à de l'espérance, de la joie, et qui regardait vers le ciel.

Quelques minutes s'écoulèrent. L'homme reprit:

-'Est-ce qu'il n'y a pas de servante chez madame Thénardier?'

-'Non, monsieur.'

-'Est-ce que tu es seule?'

-'Oui, monsieur.'

Il y eut encore une interruption. Cosette éleva la voix:

-'En fait, il y a deux petites filles.'

-'Quelles petites filles?'

-'Ponine et Zelma.'

L'enfant simplifiait de la sorte les noms romanesques chers à la Thénardier.

-'Qui sont Ponine et Zelma?'

-'Ce sont les filles de madame Thénardier.'

-'Et que font-elles, celles-là?'

-'Oh! Elles ont de belles poupées, des choses où il y a de l'or, tout plein d'affaires. Elles jouent, elles s'amusent.'

-'Toute la journée?'

-'Oui, monsieur.'

-'Et toi?'

-'Moi, je travaille.'

-'Toute la journée?'

L'enfant leva ses grands yeux où il y avait une larme qu'on ne voyait pas à cause de la nuit, et répondit doucement:

-'Oui, monsieur.'

Elle poursuivit après un intervalle de silence:

-'Des fois, quand j'ai fini l'ouvrage et qu'on le veut bien, je m'amuse aussi.'

-'Comment t'amuses-tu?'

-'Comme je peux. On me laisse. Mais je n'ai pas beaucoup de joujoux.'

Ponine et Zelma ne veulent pas que je joue avec leurs poupées. Je n'ai qu'un petit sabre en plomb, pas plus long que ça.

L'enfant montra son petit doigt.

-'Et qui ne coupe pas?'

-'Si, monsieur, ça coupe la salade et les têtes de mouches.'

Ils atteignirent le village; Cosette guida l'étranger dans les rues. Ils passèrent devant la boulangerie, mais Cosette avait oublié le pain qu'elle devait rapporter. L'homme avait cessé de lui poser des questions et était silencieux. Quand ils eurent laissé l'église derrière eux, l'homme, voyant toutes ces boutiques en plein vent, demanda à Cosette:

-'Il y a une foire ici?'

-'Non, monsieur, c'est Noël.'

Comme ils approchaient de l'auberge, Cosette lui toucha le bras timidement.

-'Monsieur?'

-'Quoi, mon enfant?'

-'Nous voilà tout près de la maison.'

-'Eh bien?'

-'Voulez-vous me laisser reprendre le seau à présent?'

-'Pourquoi?'

-'C'est que, si madame voit qu'on me l'a porté, elle me battra.'

L'homme lui remit le seau. Un instant après, ils étaient à la porte de la gargote.

CHAPITRE VIII: UN RICHE PAUVRE.

Cosette ne put s'empêcher de jeter un regard de côté à la grande poupée toujours étalée chez le bimbelotier, puis elle frappa. La porte s'ouvrit. La Thénardier parut une chandelle à la main.

-'Ah! C'est toi, enfin! Tu en as mis du temps. Tu as dû t'amuser en route.'

-'Madame', dit Cosette toute tremblante, 'voilà un monsieur qui vient loger ici.'

La Thénardier remplaça bien vite sa mine bourrue par une aimable grimace, changement à vue propre aux aubergistes, et chercha avidement des yeux le nouveau venu.

-'C'est monsieur?', dit-elle.

-'Oui, madame', répondit l'homme en portant la main à son chapeau.

Les voyageurs riches ne sont pas si polis. Ce geste, l'inspection du costume et du bagage de l'étranger, que la Thénardier passa en revue d'un coup d'œil, firent évanouir la grimace aimable et reparaître la mine bourrue. Elle reprit sèchement:

-'Entrez.'

L'homme entra. La Thénardier lui jeta un second coup d'œil, examina particulièrement sa redingote défraîchie et son chapeau un peu défoncé, et consulta d'un hochement de tête, d'un froncement de nez et d'un clignement d'yeux, son mari, lequel buvait toujours avec les rouliers. Le mari répondit par cette imperceptible agitation de l'index qui, appuyée du gonflement des lèvres, signifie, en pareil cas, un refus. Sur ce, la Thénardier s'écria:

-'Mon brave monsieur, je suis désolée, je n'ai plus de place.'

-'Mettez-moi où vous voudrez', dit l'homme, 'au grenier, à l'écurie. Je payerai comme si j'avais une chambre.'

-'Quarante sous.'

-'Quarante sous, soit.'

-'À la bonne heure.'

-'Quarante sous!', s'exclama un roulier, 'mais ce n'est que vingt sous.'

-'C'est quarante sous pour lui', rétorqua la Thénardier du même ton. Je ne loge pas des pauvres à moins.

-'C'est vrai', ajouta le mari avec douceur, 'ça fait fuir les bons clients de recevoir des gens comme ça.'

l'homme, après avoir laissé sur un banc son paquet et son bâton, s'était assis à une table où Cosette s'était empressée de poser une bouteille de vin et un verre. Le marchand qui avait demandé le seau d'eau était allé lui-même le porter à son cheval. Cosette avait repris sa place sous la table de cuisine et son tricot. L'homme, qui avait à peine trempé ses lèvres dans le verre de vin qu'il s'était versé, considérait l'enfant avec une attention étrange.

Cosette était laide. Heureuse, elle eût peut-être été jolie. J'ai déjà esquissé cette petite figure sombre. Cosette était maigre et blême. Elle avait près de huit ans, on lui en eût donné à peine six. Ses grands yeux enfoncés dans une sorte d'ombre profonde étaient presque éteints à force d'avoir pleuré. Les coins de sa bouche avaient cette courbe de l'angoisse habituelle qu'on observe chez les condamnés et chez les malades désespérés. Ses mains étaient, comme sa mère l'avait deviné, 'pleines d'engelures'. Le feu qui l'éclairait en ce moment faisait saillir les angles de ses os et rendait sa maigreur affreusement visible. Comme elle grelottait toujours, elle avait pris l'habitude de serrer ses deux genoux l'un contre l'autre. Ses vêtements étaient des haillons qui eussent fait pitié l'été et qui faisaient horreur l'hiver. Elle n'avait sur elle que de la toile trouée; pas un chiffon de laine. On voyait sa peau çà et là, et l'on y distinguait partout des taches bleues ou noires qui indiquaient les endroits où la Thénardier l'avait frappée. Ses jambes nues étaient rouges et grêles. Le creux de ses clavicules était à faire pleurer. Toute la personne de cette enfant, son allure, son attitude, le son de sa voix, les intervalles entre un mot et l'autre, son regard, son silence, le moindre de ses gestes, exprimaient et traduisaient une seule idée: la crainte.

Elle en était, pour ainsi dire, couverte de crainte! Cette crainte ramenait ses coudes contre ses hanches, retirait ses talons sous ses jupes, lui faisait tenir le moins de place possible, ne lui laissait de souffle que le nécessaire, et était devenue ce qu'on pourrait appeler son attitude corporelle habituelle. Il y avait, au fond de ses yeux, un coin étonné où se logeait la terreur.

Cette crainte était telle qu'en arrivant, toute mouillée comme elle était, Cosette n'avait pas osé aller se sécher devant le feu et s'était remise silencieusement à son travail. L'expression du regard de cette enfant de huit ans était habituellement si morne, et parfois si tragique, qu'il semblait qu'elle fût en train de devenir une idiote ou un démon.

Jamais, je l'ai dit, elle n'avait su ce que c'est que prier, jamais elle n'avait mis le pied dans une église.

-'Est-ce que j'ai le temps?', disait la Thénardier.

L'homme à la redingote jaune ne quittait pas Cosette des yeux.

Tout à coup la Thénardier s'écria:

-'À propos! Et ce pain?'

Cosette, selon sa coutume toutes les fois que la Thénardier élevait la voix, sortit bien vite de dessous la table.

Elle avait complètement oublié ce pain. Elle eut recours à l'expédient des enfants toujours effrayés. Elle mentit.

-'Madame, la boulangerie était fermé.'

-'Il fallait cogner.'

-'J'ai cogné, madame.'

-'Eh bien?'

-'Il n'a pas ouvert.'

-'Je saurai demain si c'est vrai', dit la Thénardier, 'et si tu mens, je te filerai une volée. En attendant, rends-moi la pièce de quinze sous.'

Cosette plongea la main dans la poche de son tablier et devint verte. La pièce de quinze sous n'y était plus.

-'Ah çà!', dit la Thénardier, 'M'as-tu entendue?'

Cosette retourna la poche, il n'y avait rien. Qu'est-ce qui était arrivé à cet argent? La malheureuse petite ne put rien dire. Elle était pétrifiée.

-'Est-ce que tu l'as perdue?', râla la Thénardier, 'Ou bien est-ce que tu veux me la voler?'

En même temps elle allongea le bras vers le martinet suspendu à la cheminée.

Ce geste redoutable rendit à Cosette la force de crier:

-'Grâce, madame: je ne le ferai plus!'

La Thénardier détacha le martinet.

L'homme à la redingote jaune fouilla dans le gousset de son gilet; personne ne remarqua ce geste. D'ailleurs, les autres voyageurs buvaient ou jouaient aux cartes et ne faisaient attention à rien.

Cosette se pelotonna avec angoisse dans l'angle de la cheminée, tâchant de ramasser et de dérober ses pauvres membres demi-nus. La Thénardier leva le bras.

-'Pardon, madame', dit l'homme, 'tout à l'heure j'ai vu quelque chose qui est tombé de la poche du tablier de cette petite et qui a roulé. C'est peut-être cela.'

En même temps il se baissa et parut chercher à terre un instant.

-'Justement. Voici', reprit-il en se relevant.

Et il tendit une pièce d'argent à la Thénardier.

-'Oui, c'est cela', dit-elle.

Ce n'était pas cela, car c'était une pièce de vingt sous, mais la Thénardier y trouvait son compte. Elle mit la pièce dans sa poche et se borna à jeter un regard farouche à l'enfant en disant:

-'Que cela ne t'arrive plus.'

Cosette rentra dans ce que la Thénardier appelait 'sa niche', et ses grands yeux, fixés sur le voyageur inconnu, commencèrent à prendre une expression qu'ils n'avaient

jamais eue. Ce n'était encore qu'un naïf étonnement, mais une sorte de confiance stupéfaite s'y mêlait.

-'À propos, voulez-vous souper?', demanda la Thénardier au voyageur.

Il ne répondit pas. Il semblait penser profondément.

-'Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?', dit-elle entre ses dents. 'C'est un méchant pauvre. Il n'a pas d'argent pour souper. Me payera-t-il le logement seulement? Il est bien heureux qu'il n'ait pas eu l'idée de voler l'argent qui était par terre.'

Une porte s'ouvrit; Éponine et Azelma entrèrent.

C'étaient vraiment deux jolies petites filles, plus citadines que paysannes, charmantes, l'une avec ses tresses châtaines bien lustrées, l'autre avec ses longues nattes noires tombant derrière le dos, toutes deux vives, propres, potelées, fraîches et saines. Elles étaient chaudement vêtues, mais avec un tel art maternel, que l'épaisseur des étoffes n'ôtait rien à la coquetterie de l'ajustement. L'hiver était prévu sans que le printemps fût effacé. Ces deux petites dégageaient de la lumière. En outre, elles étaient régnantes. Dans leur toilette, dans leur gaîté, dans le bruit qu'elles faisaient, il y avait de la souveraineté. Quand elles entrèrent, la Thénardier leur dit d'un ton grondeur, qui était plein d'adoration:

-'Ah! Vous voilà donc, vous autres!'

Puis, les attirant vers ses genoux l'une après l'autre, lissant leurs cheveux, renouant leurs rubans, et les lâchant ensuite avec cette douce façon de secouer qui est propre aux mères, elle s'écria:

-'Sont-elles fagotées!'

Elles vinrent s'asseoir au coin du feu. Elles avaient une poupée qu'elles tournaient et retournaient sur leurs genoux avec toutes sortes de gazouillements joyeux. De temps en temps, Cosette levait les yeux de son tricot et les regardait jouer d'un air lugubre.

Éponine et Azelma ne regardaient pas Cosette. C'était, pour elles, comme un chien. Ces trois petites filles n'avaient pas vingt-quatre ans à elles trois, et elles représentaient déjà toute la société; d'un côté, l'envie, de l'autre, le dédain.

La poupée des sœurs Thénardier était fanée, très vieille et toute cassée, mais elle n'en paraissait pas moins admirable à Cosette qui, de sa vie, n'avait jamais eu une poupée, une vraie poupée.

Tout à coup, la Thénardier, qui continuait d'aller et de venir dans la salle, s'aperçut que Cosette était distraite et, qu'au lieu de travailler, elle s'occupait des petites qui jouaient.

-'Ah, je t'y prends!', cria-t-elle. 'C'est comme cela que tu travailles! Je vais te faire travailler à coups de martinet, moi.'

L'étranger, sans quitter sa chaise, se tourna vers la Thénardier.

-'Madame', dit-il en souriant d'un air presque craintif, 'laissez-la jouer!'

De la part de tout voyageur qui eût mangé une tranche de gigot, bu deux bouteilles de vin à son souper, et qui n'eût pas eu l'air d'un méchant pauvre, un pareil souhait eût été un ordre. Mais qu'un homme qui avait ce chapeau se permît d'avoir un désir, et qu'un homme qui avait cette redingote se permît d'avoir une volonté, c'est ce que la Thénardier ne crut pas devoir tolérer. Elle rétorqua aigrement:

-'Il faut qu'elle travaille, puisqu'elle mange. Je ne la nourris pas à ne rien faire.'

-'Qu'est-ce qu'elle fait donc?', reprit l'étranger de cette voix douce qui contrastait si étrangement avec ses habits de mendiant et ses épaules de portefaix.

La Thénardier daigna répondre:

-'Des bas, des bas pour mes petites filles qui n'en ont pas.'

L'homme regarda les pauvres pieds rouges de Cosette et continua:

-'Quand aura-t-elle fini cette paire de bas?'

-'Elle en a encore au moins pour trois ou quatre jours, la paresseuse.'

-'Et combien peut valoir cette paire de bas, quand elle sera faite?'

La Thénardier lui jeta un coup d'œil méprisant.

-'Au moins trente sous.'

-'La donneriez-vous pour cinq francs?', reprit l'homme.

-'Pardieu!', s'écria avec un gros rire un roulier qui écoutait, 'Cinq francs? Je crois fichtre bien! Cinq balles!'

Le Thénardier crut devoir prendre la parole.

-'Oui, monsieur, si c'est votre fantaisie, on vous donnera cette paire de bas pour cinq francs. Nous ne pouvons rien refuser aux voyageurs.'

-'Il faudrait payer tout de suite', dit la Thénardier avec sa façon brève et péremptoire.

-'J'achète cette paire de bas', répondit l'homme, 'et', ajouta-t-il en tirant de sa poche une pièce de cinq francs qu'il posa sur la table, 'je la paye.'

Puis il se tourna vers Cosette.

-'Maintenant ton travail est à moi. Joue, mon enfant.'

Le roulier fut tellement étonné, qu'il posa son verre et accourut.

-'C'est pourtant vrai!', cria-t-il en examinant la pièce. 'Une vraie roue de derrière! Et pas fausse!'

Le Thénardier approcha et mit silencieusement la pièce dans son gousset.

La Thénardier n'avait rien à répliquer. Elle se mordit les lèvres; son visage prit une expression de haine.

Cosette, tremblante, se risqua à demander:

-'Madame, est-ce que c'est vrai? est-ce que je peux jouer?'

-'Joue!', dit la Thénardier d'une voix terrible.

-'Merci, madame', dit Cosette.

Et pendant que sa bouche remercia la Thénardier, toute sa petite âme remercia le voyageur.

Le Thénardier s'était remis à boire. Sa femme lui dit à l'oreille:

-'Qui est cet homme jaune?'

-'J'ai vu', répondit souverainement Thénardier, 'des millionnaires qui avaient des redingotes comme celle-là.'

Cosette laissa son tricot, mais elle resta dans l'angle de la cheminée. Elle bougeait toujours le moins possible. Elle avait pris, dans une boîte derrière elle, quelques vieux chiffons et son petit sabre de plomb.

Éponine et Azelma ne faisaient aucune attention à ce qui se passait. Elles venaient d'exécuter une opération très importante; elles s'étaient emparées du chat. Elles avaient jeté la poupée à terre et Éponine, qui était l'aînée, emmaillotait le petit chat, malgré ses miaulements et ses contorsions, avec une foule de nippes et de guenilles rouges et bleues. Tout en faisant ce grave et difficile travail, elle disait à sa sœur dans ce doux et adorable langage des enfants dont la grâce, pareille à la splendeur de l'aile des papillons, s'en va quand on veut la fixer:

-'Vois-tu, ma sœur, cette poupée-là est plus amusante que l'autre. Elle remue, elle crie, elle est chaude. Vois-tu, ma sœur, jouons avec. Ce sera ma fille. Je serai une dame. Je viendrai te voir et tu la regarderas. Peu à peu, tu verras ses moustaches, et cela t'étonnera. Et puis, tu verras ses oreilles, et puis, tu verras sa queue, et cela t'étonnera. Et tu me diras: «Ah! mon Dieu!»; et je te dirai: «Oui, madame, c'est une petite fille assez spéciale. Les petites filles sont comme ça maintenant.»'

Azelma écoutait Éponine avec admiration.

Cependant, les buveurs s'étaient mis à chanter une chanson obscène dont ils riaient à faire trembler le plafond. Le Thénardier les encourageait et les accompagnait.

Comme les oiseaux font un nid avec tout, les enfants font une poupée avec n'importe quoi. Pendant qu'Éponine et Azelma emmaillotaient le chat, Cosette, de son côté, avait emmailloté le sabre. Cela fait, elle l'avait pris dans ses bras et chantait doucement pour l'endormir.

La poupée est un des plus impérieux besoins et, en même temps, un des plus charmants instincts de l'enfance féminine. Soigner, vêtir, parer, habiller, déshabiller, rhabiller, enseigner, gronder un peu, bercer, dorloter, endormir, se figurer que quelque chose est quelqu'un, tout l'avenir de la femme est là. Tout en rêvant et en jasant, tout en

faisant de petits trousseaux et des layettes, tout en cousant de petites robes, corsages et brassières, l'enfant devient jeune fille, la jeune fille devient grande fille, la grande fille devient femme. Le premier enfant arrive après la dernière poupée.

Une petite fille sans poupée est à peu près aussi malheureuse et tout à fait aussi impossible qu'une femme sans enfant.

Cosette s'était donc fait une poupée avec le sabre.

La Thénardier, elle, s'était rapprochée de l' 'homme jaune'.

-'Mon mari a raison', pensa-t-elle, 'c'est peut-être monsieur Laffitte. Il y a des riches qui blaguent!'

Elle vint s'accouder à sa table.

-'Mon très cher monsieur...', dit-elle.

À ce mot, l'homme se retourna. La Thénardier ne l'avait encore appelé que brave monsieur.

-'Voyez-vous, mon très cher monsieur', poursuivit-elle en prenant son air douceâtre qui était encore plus laid à voir que son air féroce, 'je veux bien que l'enfant joue, je ne m'y oppose pas, mais c'est pour une seule fois, et parce que vous êtes généreux. Voyez-vous, elle n'a rien: il faut qu'elle travaille pour gagner sa vie.'

-'Elle n'est donc pas à vous?', demanda l'homme.

-'Oh que non! C'est une petite pauvre que nous avons recueillie comme cela, par charité. Une espèce d'enfant imbécile. Elle doit avoir de l'eau dans la tête. Elle a la tête grosse, comme vous voyez. Nous faisons pour elle ce que nous pouvons, car nous ne sommes pas riches. Nous avons beau écrire à sa mère, voilà six mois qu'elle ne nous répond plus. Il faut croire qu'elle est morte.'

-'Ah!', dit l'homme, 'et il replongea dans ses pensées.'

-'C'était une pas grand-chose que cette mère-là', ajouta la Thénardier. 'Elle a tout de même abandonné sa fille!'

Pendant toute cette conversation, Cosette, comme si un instinct l'eût avertie qu'on parlait d'elle, n'avait pas quitté des yeux la Thénardier. Elle écoutait vaguement. Elle entendait çà et là quelques mots.

Cependant, les buveurs, tous ivres aux trois quarts, répétaient leur refrain immonde avec un redoublement de gaîté. C'était une gaillardise de haut goût où étaient mêlés la Vierge et l'enfant Jésus. La Thénardier était allée prendre sa part des éclats de rire. Cosette, sous la table, regardait le feu qui se réverbérait dans son œil fixe; elle s'était remise à bercer l'espèce de maillot qu'elle avait fait et, tout en le berçant, elle chantait à voix basse: 'Ma mère est morte, ma mère est morte, ma mère est morte!'

Sur de nouvelles insistances de l'hôtesse, l'homme jaune, 'le millionnaire jonquille', consentit enfin à souper.

-'Que veut monsieur?'

-'Du pain et du fromage, dit l'homme.'

-'Décidément c'est un paysan', pensa la Thénardier.

Les ivrognes chantaient toujours leur chanson, et l'enfant, sous la table, chantait aussi la sienne.

Tout à coup, Cosette s'interrompit. Elle venait de se retourner et d'apercevoir la poupée des petites Thénardier qu'elles avaient quittée pour le chat et laissée à terre à quelques pas de la table de cuisine.

Alors elle laissa tomber le sabre emmailloté qui ne lui suffisait qu'à demi, puis elle promena lentement ses yeux autour de la salle. La Thénardier parlait bas à son mari, et comptait de la monnaie, Ponine et Zelma jouaient avec le chat, les voyageurs mangeaient, ou buvaient, ou chantaient, aucun regard n'était fixé sur elle. Elle n'avait pas un moment à perdre. Elle sortit de dessous de la table en rampant sur ses genoux et sur ses mains, s'assura encore une fois qu'on ne la guettait pas, puis se glissa rapidement jusqu'à la poupée et la saisit. Un instant après, elle était à sa place, assise, immobile, tournée seulement de manière à faire de l'ombre sur la poupée qu'elle tenait dans ses bras. Ce

bonheur de jouer avec une poupée était tellement rare pour elle qu'il avait toute la violence de la volupté.

Personne ne l'avait vue, excepté le voyageur, qui mangeait lentement son maigre souper.

Cette joie dura près d'un quart d'heure.

Mais, quelque précaution que prit Cosette, elle ne s'aperçut pas qu'un des pieds de la poupée dépassait et que le feu de la cheminée l'éclairait. Ce pied rose et lumineux qui sortait de l'ombre interpella Azelma qui dit à Éponine: 'Regarde!'

Les deux petites filles s'arrêtèrent, stupéfaites. Cosette avait osé prendre la poupée!

Éponine se leva, et, sans lâcher le chat, alla vers sa mère et se mit à la tirer par sa jupe.

-'Mais laisse-moi donc!', dit la mère. 'Qu'est-ce que tu me veux?'

-'Maman', dit l'enfant, 'regarde donc!'

Et elle désigna Cosette du doigt.

Cosette, elle, tout entière aux extases de la possession, ne voyait et n'entendait plus rien.

Le visage de la Thénardier prit cette expression particulière qui se compose du terrible mêlé aux riens de la vie et qui a fait nommer ces sortes de femmes: mégères.

Cette fois, l'orgueil blessé exaspéra encore sa colère. Cosette avait franchi tous les interdits: elle avait attenté à la poupée de ses filles.

Une tzarine qui verrait un moujik essayer le grand cordon bleu de son impérial fils n'aurait pas un autre visage.

Elle cria d'une voix que l'indignation enrouait.

-'Cosette!'

Cosette tressaillit comme si la terre eût tremblé sous elle. Elle se retourna.

-'Cosette', répéta la Thénardier.

Cosette prit la poupée et la posa doucement à terre avec une sorte de vénération mêlée de désespoir. Alors, sans la quitter des yeux, elle joignit les mains et, ce qui est effrayant à dire pour un enfant de cet âge, se les tordit. Puis, ce que n'avait pu lui arracher aucune des émotions de la journée, ni la course dans le bois, ni la pesanteur du seau d'eau, ni la perte de l'argent, ni la vue du martinet, ni même la sombre parole qu'elle avait entendu dire à la Thénardier, la fit pleurer.

Le voyageur se leva.

-'Qu'est-ce donc?', dit-il à la Thénardier.

-'Vous ne voyez pas?', dit la Thénardier en montrant du doigt le corps du délit qui gisait aux pieds de Cosette.

-'Hé bien, quoi?', reprit l'homme.

-'Cette fille s'est permis de toucher à la poupée des enfants!'

-'C'est beaucoup de bruit pour rien.'

-'Elle y a touché avec ses mains sales, avec ses affreuses mains!'

Cosette pleura encore plus.

-'Te tairas-tu?', cria la Thénardier.

L'homme alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit et sortit.

Dès qu'il fut sorti, la Thénardier profita de son absence pour allonger sous la table un grand coup de pied qui fit hurler Cosette.

La porte se rouvrit, l'homme reparut, il portait dans ses deux mains la poupée fabuleuse dont j'ai parlé, et que tous les marmots du village contemplaient depuis le matin; il la posa devant Cosette en disant:

-'Tiens, c'est pour toi.'

Il faut croire que, depuis plus d'une heure qu'il était là, au milieu de sa rêverie, il avait confusément remarqué cette boutique de bimbeloterie éclairée de lampions et de chandelles si splendidement qu'elle finissait par attirer l'œil des adultes.

Cosette leva les yeux, elle avait vu venir l'homme à elle avec cette poupée comme elle eût vu venir le soleil; elle entendit ces paroles inouïes: 'C'est pour toi'; elle le regarda,

elle regarda la poupée, puis elle recula lentement et alla se cacher tout au fond, sous la table, dans le coin du mur.

Elle ne pleurait plus, elle ne criait plus, elle avait l'air de ne plus oser respirer.

La Thénardier, Éponine, Azelma étaient pétrifiées. Les buveurs eux-mêmes s'étaient arrêtés. Il s'était fait un silence solennel dans tout le cabaret.

La Thénardier recommença ses conjectures:

-'Qu'est-ce que c'est que ce vieux? Est-ce un pauvre? Est-ce un millionnaire? C'est peut-être les deux, c'est-à-dire un voleur.'

La face du mari montra cette ride expressive qui accentue la figure humaine chaque fois que l'instinct dominant exhibe sa puissance bestiale. Le gargotier considéra, tour à tour, la poupée et le voyageur; il semblait flairer cet homme comme il eût flairé un sac d'argent. Cela ne dura que le temps d'un éclair. Il s'approcha de sa femme et lui dit tout bas:

-'Cette chose coûte au moins trente francs. Pas de bêtises. À plat ventre devant l'homme.'

Les natures grossières ont cela de commun avec les natures naïves qu'elles n'ont pas de nuances.

-'Eh bien, Cosette', dit la Thénardier d'une voix qui voulait être douce et qui était composée de ce miel aigre des méchantes femmes, 'est-ce que tu ne prends pas ta poupée?'

Cosette se hasarda à sortir de son trou.

-'Ma petite Cosette', reprit la Thénardier d'un air caressant, 'monsieur te donne une poupée. Prends-la. Elle est à toi.'

Cosette considéra la poupée merveilleuse avec une sorte de terreur. Son visage était encore inondé de larmes, mais ses yeux commençaient à s'emplir, comme le ciel au crépuscule du matin, des rayonnements étranges de la joie. Ce qu'elle éprouvait en ce moment-là était un peu pareil à ce qu'elle eût ressenti si on lui eût dit brusquement: 'Petite, tu es la reine de France.'

Il lui semblait que si elle touchait à cette poupée, le tonnerre en sortirait.

Ce qui était vrai jusqu'à un certain point, car elle se disait que la Thénardier la gronderait et la battrait.

Pourtant, l'attraction l'emporta. Elle finit par s'approcher et murmura, timidement, en se tournant vers la Thénardier:

-'Est-ce que je peux, madame?'

Aucune expression ne saurait rendre cet air à la fois désespéré, épouvanté et ravi.

-'Pardi!', fit la Thénardier, 'C'est à toi, puisque monsieur te la donne.'

-'C'est vrai, monsieur?', reprit Cosette, 'Est-ce que c'est vrai? Elle est à moi, la dame?

L'étranger paraissait avoir les yeux pleins de larmes. Il semblait avoir atteint ce degré d'émotion qui fait se taire les gens pour les empêcher de pleurer. Il fit un signe de tête à Cosette, et mit la main de 'la dame' dans sa petite main.

Cosette retira brusquement sa main, comme si celle de 'la dame' la brûlait, et se mit à regarder le pavé. Je suis forcé d'ajouter qu'en cet instant elle tira la langue d'une façon démesurée. Tout à coup, elle se retourna et saisit la poupée avec emportement.

-'Je l'appellerai Catherine', dit-elle.

Ce fut un moment bizarre que celui où les haillons de Cosette rencontrèrent et étreignirent les rubans et les fraîches mousselines roses de la poupée.

-'Madame', reprit-elle, 'est-ce que je peux la mettre sur une chaise?'

-'Oui, mon enfant', répondit la Thénardier.

Maintenant, c'étaient Éponine et Azelma qui regardaient Cosette avec envie.

Cosette posa Catherine sur une chaise, puis s'assit par terre, devant elle, et demeura immobile, sans dire un mot, dans l'attitude de la contemplation.

-'Joue donc, Cosette', dit l'étranger.

-'Oh! Je joue', répondit l'enfant. Cet étranger, cet inconnu qui avait l'air d'une visite que la providence faisait à Cosette, était à cet instant ce que la Thénardier haïssait le plus

au monde. Pourtant, il fallait se maîtriser. C'était plus d'émotions qu'elle n'en pouvait supporter, si habituée qu'elle fût à la dissimulation du fait de l'influence de son mari. Elle se hâta d'envoyer ses filles se coucher puis, elle demanda à l'homme jaune 'la permission' d' envoyer aussi Cosette, 'qui est bien fatigué aujourd'hui!' Cosette alla se coucher en emportant Catherine dans ses bras.

La Thénardier allait de temps en temps, à l'autre bout de la salle, où était son homme, pour se soulager l'âme. Elle échangeait avec son mari quelques paroles d'autant plus furieuses qu'elle n'osait les dire tout haut:

-'Vieille bête! Qu'est-ce qu'il a donc dans le ventre? Venir nous déranger ici! Vouloir que ce petit monstre joue! Lui donner des poupées! Donner des poupées de quarante francs à un moineau abandonné que j'échangerais, moi, contre quarante sous! Encore un peu, il lui dirait votre majesté, comme à la duchesse de Berry! Quelle folie! Il doit être enragé, ce vieux machin-là?

-'Pourquoi? C'est tout simple', répliquait le Thénardier. 'Si ça l'amuse! Toi, ça t'amuse que la petite travaille, lui, ça l'amuse qu'elle joue. Il est dans son droit. Un voyageur, ça fait ce que ça veut quand ça paye. Si ce vieux est un philanthrope, qu'est-ce que ça te fait? Si c'est un imbécile, ça ne te regarde pas. De quoi te mêles-tu, puisqu'il a de l'argent?'

Langage de maître et raisonnement d'aubergiste qui n'admettaient, ni l'un ni l'autre, la réplique.

L'homme s'était accoudé sur la table et avait repris son attitude pensive. Tous les autres voyageurs, marchands et rouliers, s'étaient un peu éloignés et ne chantaient plus. Ils le considéraient à distance avec une sorte de crainte respectueuse. Cet homme si pauvrement vêtu, qui tirait de sa poche des pièces d'argent avec tant d'aisance et qui donnait des poupées gigantesques à de petites souillons en sabots, était certainement un être magnifique et redoutable.

Plusieurs heures s'écoulèrent. La messe de minuit était dite, le réveillon était fini, les buveurs s'en étaient allés, le cabaret était fermé, la salle basse était déserte, le feu s'était éteint, l'étranger était toujours à la même place et dans la même posture. De temps en temps, il changeait le coude sur lequel il s'appuyait. Voilà tout. Mais il n'avait pas dit un mot depuis que Cosette n'était plus là.

Les Thénardier seuls, par convenance et par curiosité, étaient restés dans la salle.

-'Est-ce qu'il va passer la nuit comme ça?', grommela la Thénardier.

Comme deux heures du matin sonnaient, elle se déclara vaincue et dit à son mari:

-'Je vais me coucher. Fais-en ce que tu voudras.'

Le mari s'assit à une table dans un coin, alluma une chandelle et se mit à lire le *Courrier français*.

Une bonne heure se passa ainsi. Le digne aubergiste avait lu au moins trois fois le *Courrier français*, depuis la date du numéro jusqu'au nom de l'imprimeur. L'étranger ne bougeait pas.

Le Thénardier remua, toussa, cracha, se moucha, fit craquer sa chaise. Aucun mouvement de l'homme. 'Est-ce qu'il dort?', Pensa-t-il. L'homme ne dormait pas, mais rien ne pouvait le faire bouger.

Enfin Thénardier ôta son bonnet, s'approcha doucement, et s'aventura à dire:

-'Est-ce que monsieur ne va pas se reposer?'

'Ne va pas se coucher' lui eût semblé excessif et familier. 'Se reposer' sentait le luxe et le respect. Ces mots-là ont la propriété mystérieuse et admirable de gonfler le lendemain matin le chiffre de la facture. Une chambre où l'on 'couche' coûte vingt sous; une chambre où l'on 'se repose' coûte vingt francs.

-'Tiens!', dit l'étranger, 'Vous avez raison. Où est votre écurie?'

-'Monsieur', fit le Thénardier avec un sourire, 'Je vous prie de bien vouloir me suivre.'

Il prit la chandelle; l'homme prit son paquet et son bâton; Thénardier le mena dans une chambre au premier qui était d'une rare splendeur, toute meublée en acajou avec un lit-bateau et des rideaux de calicot rouge.

-'Qu'est-ce que c'est que cela?', dit le voyageur.

-'C'est notre propre chambre nuptiale', répondit l'aubergiste. 'Nous en habitons une autre, mon épouse et moi. On n'entre ici que trois ou quatre fois dans l'année.'

-'J'aurais autant aimé l'écurie', dit l'homme brusquement.

Le Thénardier n'eut pas l'air d'entendre cette réflexion peu obligeante.

Il alluma deux bougies de cire toutes neuves qui figuraient sur la cheminée. Un assez bon feu flambait dans l'âtre.

Il y avait sur cette cheminée, sous un bocal, une coiffure de femme en fils d'argent et en fleurs d'oranger.

-'Et ceci, qu'est-ce que c'est?', reprit l'étranger. 'Monsieur', dit le Thénardier, 'c'est le chapeau de mariée de ma femme.'

Le voyageur regarda l'objet d'un regard qui semblait dire: 'il y a donc eu un moment où ce monstre a été une fille innocente!'

Du reste, le Thénardier mentait. Quand il avait pris à bail cette bicoque pour en faire une gargote, il avait trouvé cette chambre, avait ajouté des meubles et la couronne de fleurs d'oranger, jugeant que cela ferait une ombre gracieuse sur son épouse, et qu'il en résulterait, pour son établissement, ce que les Anglais appellent de la respectabilité.

Quand le voyageur se retourna, l'hôte avait disparu. Le Thénardier s'était éclipsé discrètement, sans oser dire bonsoir, ne voulant pas traiter avec une cordialité irrespectueuse un homme qu'il se proposait d'écorcher royalement le lendemain matin.

L'aubergiste se retira dans sa chambre. Sa femme était couchée, mais elle ne dormait pas. Quand elle entendit le pas de son mari, elle se tourna et lui dit:

-'Tu sais que je flanque demain Cosette à la porte.'

Le Thénardier répondit froidement:

-'Comme tu y vas!'

Ils n'échangèrent pas d'autres paroles, et quelques minutes après leur chandelle était éteinte.

De son côté, le voyageur avait déposé dans un coin son bâton et son paquet. L'hôte parti, il s'assit sur un fauteuil et resta quelque temps pensif. Puis il ôta ses souliers, prit une des deux bougies, souffla l'autre, poussa la porte et sortit de la chambre, regardant autour de lui comme quelqu'un qui cherche. Il traversa un couloir et parvint à l'escalier. Là, il entendit un petit bruit très doux qui ressemblait à une respiration d'enfant. Il se laissa conduire par ce bruit et arriva à une espèce de renfoncement triangulaire sous l'escalier. Là, parmi toutes sortes de vieux paniers et de vieux tessons, dans la poussière et dans les toiles d'araignées, il y avait un lit, si l'on peut appeler lit une paillasse trouée jusqu'à montrer la paille et une couverture trouée jusqu'à laisser voir la paillasse. Il n'y avait pas de draps. Cette chose était posée par terre, sur le carrelage. Cosette dormait dans ce lit.

L'homme s'approcha et la regarda.

Cosette dormait profondément. Elle était toute habillée. L'hiver, elle ne se déshabillait pas pour avoir moins froid.

Elle tenait serrée contre elle la poupée dont les grands yeux ouverts brillaient dans l'obscurité. De temps en temps, elle poussait un grand soupir comme si elle allait se réveiller, et elle étreignait la poupée dans ses bras presque convulsivement. Il n'y avait à côté de son lit qu'un de ses sabots.

Une porte ouverte près du galetas de Cosette laissait voir une assez grande chambre sombre. L'étranger y pénétra. Au fond, à travers une porte vitrée, on apercevait deux petits lits jumeaux très blancs. C'étaient ceux d'Azelma et d'Éponine. Derrière ces lits, disparaissait à demi un berceau d'osier sans rideaux où dormait le petit garçon qui avait crié toute la soirée.

L'étranger supposa que cette chambre communiquait avec celle des époux Thénardier. Il allait se retirer quand son regard rencontra la cheminée, une de ces grandes

cheminées d'auberge où il y a toujours tout petit feu, quand il y a du feu, et qui sont très laides. Dans celle-là, il n'y avait pas de feu, il n'y avait pas même de cendre; ce qui y était attira pourtant l'attention du voyageur. C'étaient deux jolis petits souliers d'enfant de grandeur inégale; le voyageur se rappela la gracieuse et immémoriale coutume des enfants qui déposent leur chaussure devant la cheminée, le jour de Noël, pour y attendre, dans les ténèbres, quelque étincelant cadeau de leur bonne fée. Éponine et Azelma n'avaient eu garde d'y manquer, et elles avaient mis chacune un de leurs souliers devant la cheminée.

Le voyageur se pencha.

La fée, c'est-à-dire la mère, avait déjà fait sa visite, et l'on voyait reluire dans chaque soulier une belle pièce de dix sous toute neuve.

L'homme se releva, il aperçut au fond, à l'écart, dans le coin le plus obscur de l'âtre, un autre objet. Il le regarda et reconnut un sabot, un affreux sabot du bois le plus grossier, à demi brisé, et tout couvert de cendre et de boue desséchée. C'était le sabot de Cosette. Cosette, avec cette touchante confiance des enfants qui peut être toujours trompée mais ne se décourage jamais, avait mis, elle aussi, son sabot devant la cheminée.

C'est une chose sublime et douce que l'espérance chez un enfant qui n'a jamais connu que le désespoir.

Il n'y avait rien dans ce sabot.

L'étranger fouilla dans son gilet, se pencha et mit, dans le sabot de Cosette, un louis d'or.

Puis il regagna sa chambre à pas de loup.

CHAPITRE IX: LE THÉNARDIER À LA MANŒUVRE.

Le lendemain matin, deux heures au moins avant le lever du jour, M. Thénardier, attablé près d'une chandelle dans la salle basse du cabaret, une plume à la main, rédigea la note du voyageur à la redingote jaune.

Sa femme, debout, légèrement penchée sur lui, le suivait des yeux. Ils n'échangeaient pas une parole. C'était, d'un côté, une méditation profonde, de l'autre, cette admiration religieuse avec laquelle on regarde naître et s'épanouir une merveille de l'esprit humain. On entendait un bruit dans la maison; c'était l'Alouette qui balayait l'escalier.

Après un bon quart d'heure et quelques ratures, le Thénardier produisit ce chef-d'oeuvre:

Note du Monsieur du Nº 1.

Souper: 3 F.
Chambre: 10 F.
Bougie: 5 F.
Feu: 4 F.
Service: 1 F.

Total: 23 F.

Service était écrit *servisse.*

-'Vingt-trois francs!', s'écria la femme avec un enthousiasme mêlé de quelque hésitation.

Comme tous les grands artistes, le Thénardier n'était pas content. 'Peuh!' fit-il. C'était la réflexion de lord Castlereagh rédigeant, au congrès de Vienne, la facture à payer par la France.

-'Monsieur Thénardier, tu as raison; il doit bien cela', murmura sa femme qui songeait à la poupée donnée à Cosette en présence de ses filles. 'C'est juste mais c'est trop. Il ne voudra pas payer.'

Le Thénardier fit son rire froid et dit:

-'Il payera.'

Ce rire était la signification suprême de la certitude et de l'autorité. Ce qui était dit ainsi devait être. La femme n'insista point. Elle se mit à ranger les tables; le mari marchait de long en large dans la salle. Un moment après il ajouta:

-'Je dois bien quinze cents francs, moi!'

Il alla s'asseoir en face de la cheminée, méditant, les pieds sur les cendres chaudes.

-'Ah çà!', reprit sa femme, 'Tu n'oublies pas que je flanque Cosette à la porte aujourd'hui? Ce monstre! Elle me dévore le cœur avec sa poupée! J'aimerais mieux épouser Louis XVIII que de la garder un jour de plus à la maison.'

Le Thénardier alluma sa pipe et répondit entre deux bouffées.

-'Tu remettras la note à l'homme.'

Puis il sortit.

Il était à peine hors de la salle que le voyageur y entra.

Le Thénardier reparut sur-le-champ, derrière lui, et demeura immobile dans la porte entre-baillée, visible seulement par sa femme.

L'homme jaune portait à la main son bâton et son paquet.

-'Levé si tôt!', dit la Thénardier, 'Est-ce que monsieur nous quitte déjà?'

Tout en parlant ainsi, elle tournait d'un air embarrassé la note dans ses mains et y faisait des plis avec ses ongles. Son visage dur offrait une nuance qui ne lui était pas habituelle: la timidité alliée au scrupule.

Présenter une pareille note à un homme qui avait l'air d'un pauvre, cela lui paraissait difficile.

Le voyageur semblait préoccupé et distrait. Il répondit:

-'Oui, madame. Je m'en vais.'

-'Monsieur', reprit-elle, 'n'avait donc pas d'affaires à Montfermeil?'

-'Non. Je passe par ici. Voilà tout. Madame', ajouta-t-il, 'Qu'est-ce que je dois?'

La Thénardier, sans répondre, lui tendit la facture pliée.

L'homme déplia le papier, le regarda, mais son attention était visiblement ailleurs.

-'Madame', reprit-il, 'faites-vous de bonnes affaires à Montfermeil?'

-'Comme ci comme ça, monsieur', répondit la Thénardier stupéfaite de ne pas voir d'explosion.

Elle poursuivit d'un accent élégiaque et larmoyant:

-'Oh, monsieur, les temps sont bien durs! Et puis nous avons si peu de personnes riches. Voyez-vous, c'est tout petit ici. Si nous n'avions pas quelques voyageurs généreux et aisés comme monsieur... Nous avons tant de charges. Tenez, cette petite nous coûte les yeux de la tête.'

-'Quelle petite?'

-'Eh bien, la petite, vous savez! Cosette! l'Alouette, comme on dit dans le pays!'

-'Ah!', dit l'homme.

Elle continua:

-'Sont-ils bêtes, ces paysans, avec leurs sobriquets! Elle a plus l'air d'une chauve-souris que d'une alouette. Voyez-vous, monsieur, nous ne demandons pas la charité, mais nous ne pouvons pas la faire. Nous ne gagnons rien, et nous avons beaucoup à payer. La patente, les impôts, les portes et fenêtres, les centimes! Monsieur sait que le gouvernement demande un argent fou! Et puis, j'ai mes filles, moi. Je n'ai pas les moyens de nourrir les enfants des autres.'

L'homme reprit d'une voix qu'il s'efforça de rendre indifférente et dans laquelle il y avait un tremblement:

-'Et si l'on vous en débarrassait?'

-'De qui? De Cosette?'

-'Oui.'

Le visage empourpré de la gargotière s'illumina.

-'Ah, monsieur! Mon bon monsieur! Prenez-la, gardez-la, emmenez-la, emportez-la, et soyez béni par la sainte Vierge et tous les saints du paradis!

-'C'est dit.'

-'Vrai? vous l'emmenez?'

-'Je l'emmène.'

-'Tout de suite?'

-'Tout de suite. Appelez l'enfant.'

-'Cosette!', hurla la Thénardier.

-'En attendant', poursuivit l'homme, 'je vais toujours vous payer. Combien est-ce?'

Il jeta un coup d'œil sur la carte et ne put réprimer un mouvement de surprise:

-'Vingt-trois francs!'

Il regarda la gargotière et répéta:

-'Vingt-trois francs?'

Il y avait dans la prononciation de ces deux mots ainsi répétés la nuance qui sépare le point d'exclamation du point d'interrogation.

La Thénardier avait eu le temps de se préparer au choc. Elle répondit avec assurance:

-'Oui, monsieur! C'est vingt-trois francs.'

L'étranger posa cinq pièces de cinq francs sur la table.

-'Allez chercher la petite', dit-il.

Alors le Thénardier s'avança au milieu de la salle et dit:

-'Monsieur doit vingt-six sous.'

-'Vingt-six sous!', s'écria sa femme.

-'Vingt sous pour la chambre', reprit le Thénardier froidement, 'et six sous pour le souper. Quant à la petite, j'ai besoin d'en causer un peu avec monsieur. Laisse-nous.'

La Thénardier eut un de ces éblouissements que donnent les éclairs imprévus du talent. Elle sentit que le grand acteur entrait en scène, ne répliqua pas un mot, et sortit.

Dès qu'ils furent seuls, le Thénardier offrit une chaise au voyageur. Le voyageur s'assit; le Thénardier resta debout; son visage prit une singulière expression de bonhomie et de simplicité.

-'Monsieur', dit-il, 'j'adore cette enfant.'

L'étranger le regarda fixement.

-'Quelle enfant?'

Thénardier continua:

-'Comme c'est drôle! On s'attache. Qu'est-ce que c'est que tout cet argent-là? Reprenez donc vos pièces de cent sous. C'est une enfant que j'adore.'

-'Qui ça?', demanda l'étranger.

-'Hé, notre petite Cosette! Ne voulez-vous pas nous l'enlever? Eh bien, je vous le dis franchement, je ne peux pas y consentir. Elle me manquerait. Je l'ai vue toute petite. C'est vrai qu'elle nous coûte de l'argent, c'est vrai qu'elle a des défauts, que nous ne sommes pas riches, que j'ai payé plus de quatre cents francs en médicaments pour une de ses maladies, mais il faut bien faire quelque chose pour les créatures du bon Dieu. Elle n'a ni père ni mère; je l'ai élevée, nourrie, éduquée: je tiens à cette enfant. Vous comprenez, on se prend d'affection; je suis une bonne bête, moi; je ne raisonne pas; je l'aime, cette petite; ma femme est vive, mais elle l'aime aussi. Voyez-vous, c'est comme notre enfant. J'ai besoin que ça babille dans la maison.'

L'étranger le regardait toujours fixement. Il continua:

-'Pardon, excusez-moi, monsieur, mais on ne donne pas son enfant comme ça à un passant. Pas vrai que j'ai raison? Après cela, je ne dis pas, vous êtes riche, vous avez l'air d'un bien brave homme... Mais il faudrait en savoir plus... Vous comprenez? Si je devais la laisser partir, ce qui n'est qu'une supposition très hypothétique, je voudrais savoir où elle

va, je ne voudrais pas la perdre de vue, je voudrais savoir chez qui elle est pour aller lui rendre visite, de temps en temps, afin qu'elle sache que son bon père nourricier est là, qu'il veille sur elle. Enfin, il y a des choses qui ne sont pas possibles. Je ne connais même pas votre nom? Vous l'emmèneriez, je dirais: «eh bien, l'Alouette, vers quels cieux s'est elle envolée?» Il faudrait au moins voir un début de carte d'identité, un morceau de passeport, un papier quelconque avec le joli sceau de la préfecture de police!'

L'étranger, sans cesser de le regarder de ce regard qui va, pour ainsi dire, jusqu'au fond de la conscience, lui répondit d'une voix grave et ferme:

-'Monsieur Thénardier, on ne prend pas de passeport pour venir à cinq lieues de Paris. Si j'emmène Cosette, je l'emmènerai, voilà tout. Vous ne saurez pas mon nom, vous ne saurez pas où je vis, vous ne saurez pas où elle sera, et mon intention est qu'elle ne vous revoie plus. Je casse le fil qu'elle a au pied, et elle s'en va. Cela vous convient-il? Oui ou non?'

De même que les démons et les génies reconnaissaient à certains signes la présence d'un être supérieur, le Thénardier comprit qu'il avait affaire à quelqu'un de très fort. Ce fut comme une intuition; il comprit cela immédiatement. La veille, tout en buvant avec les rouliers, tout en fumant, tout en chantant des gaudrioles, il avait passé la soirée à observer l'étranger, le guettant comme un chat et l'étudiant comme un mathématicien. Il l'avait à la fois épié pour son propre compte, pour le plaisir et par instinct, et espionné comme s'il eût été payé pour cela. Pas un geste, pas un mouvement de l'homme à la capote jaune ne lui était échappé. Avant même que l'inconnu manifestât si clairement son intérêt pour Cosette, le Thénardier l'avait deviné. Il avait surpris les regards profonds de ce vieux qui revenaient toujours à l'enfant. Pourquoi cet intérêt? Qui était cet homme? Pourquoi, avec tant d'argent dans sa bourse, ce costume si misérable? Questions qu'il se posait sans pouvoir les résoudre et qui l'irritaient. Il y avait pensé toute la nuit. Ce ne pouvait être le père de Cosette. Était-ce son grand-père? Alors pourquoi ne pas se faire connaître tout de suite? Quand on a un droit, on le montre. Cet homme, évidemment, n'avait pas de droit sur Cosette. Alors qui était-ce? Le Thénardier se perdait en suppositions. Il entrevoyait tout, et ne voyait rien. Quoi qu'il en soit, en entamant la conversation avec lui, il comprit qu'il y avait un secret dans tout cela, que l'homme avait intérêt à rester dans l'ombre. Il se sentit fort. À la réponse nette et ferme de l'étranger, quand il vit que ce personnage mystérieux ne laissait rien transparaître, il se sentit faible. Il ne s'attendait à rien de pareil. Ce fut la déroute de ses conjectures. Il rallia ses idées. Il pesa tout cela en une seconde. Le Thénardier était un de ces hommes qui jugent d'un coup d'œil une situation. Il estima que c'était le moment de marcher droit et vite. Il fit comme les grands capitaines à cet instant décisif qu'ils croient reconnaître: il démasqua brusquement sa batterie.

-'Monsieur', dit-il, 'il me faut quinze cents francs.'

L'étranger prit dans sa poche de côté un vieux portefeuille en cuir noir, l'ouvrit et en tira trois billets de banque qu'il posa sur la table. Puis il appuya son large pouce sur ces billets, et dit au gargotier:

-'Faites venir Cosette.'

Pendant que ceci se passait, que fit Cosette?

En fait, Cosette se réveilla et courut à son sabot. Elle y trouvé la pièce d'or. Ce n'était pas un napoléon, c'était une de ces pièces de vingt francs toutes neuves de la restauration sur l'effigie desquelles la petite queue prussienne avait remplacé la couronne de laurier. Cosette fut éblouie. Sa destinée commençait à l'enivrer. Elle ne savait pas ce que c'était qu'une pièce d'or, elle n'en avait jamais vu, elle la cacha bien vite dans sa poche comme si elle l'avait volée. Cependant, elle sentait que cela était bien à elle, elle devinait d'où ce don lui venait, mais elle éprouvait une sorte de joie pleine de peur. Elle était contente; elle était surtout stupéfaite. Ces choses si magnifiques et si jolies ne lui paraissaient pas réelles. La poupée lui faisait peur, la pièce d'or lui faisait peur. Elle tremblait vaguement devant ces magnificences. L'étranger seul ne lui faisait pas peur. Au contraire, il la rassurait. Depuis la veille, à travers ses étonnements, à travers son sommeil, elle songeait dans son petit esprit d'enfant à cet homme qui avait l'air vieux, pauvre et si

triste, et qui était si riche et bon. Depuis qu'elle l'avait rencontré dans le bois, tout était comme changé pour elle. Cosette, moins heureuse que la moindre hirondelle du ciel, n'avait jamais su ce que c'est que de se réfugier à l'ombre de sa mère et sous une aile. Depuis cinq ans, c'est-à-dire aussi loin que pouvaient remonter ses souvenirs, la pauvre enfant frissonnait et grelottait. Elle avait toujours été toute nue sous la bise aigre du malheur; maintenant, il lui semblait qu'elle était vêtue. Autrefois son âme avait froid, maintenant elle avait chaud. Elle n'avait plus autant peur de la Thénardier. Elle n'était plus seule; il y avait quelqu'un près d'elle.

Elle s'était mise bien vite à sa besogne matinale. Ce louis, qu'elle avait sur elle, dans ce même gousset de son tablier d'où la pièce de quinze sous était tombée la veille, occupait son esprit. Elle n'osait pas y toucher, mais elle passait des minutes et des minutes à le contempler, il faut le dire, en tirant la langue. Tout en balayant l'escalier, elle s'arrêtait, et restait là, immobile, oubliant le balai et l'univers entier, occupée à regarder cette étoile briller au fond de sa poche.

Ce fut dans une de ces contemplations que la Thénardier la rejoignit.

Sur l'ordre de son mari, elle était allée la chercher. Chose inouïe, elle ne la frappa pas et ne lui dit pas d'injures.

-'Cosette', dit-elle presque doucement, 'viens tout de suite.'

Un instant après, Cosette entra dans la salle basse.

L'étranger prit le paquet qu'il avait apporté et le dénoua. Ce paquet contenait une petite robe de laine, un tablier, une brassière de futaine, un jupon, un fichu, des bas de laine, des souliers, un vêtement complet pour une fille de huit ans. Tout cela était noir.

-'Mon enfant', dit l'homme, 'prends ceci et va t'habiller rapidement.'

Le jour paraissait lorsque ceux des habitants de Montfermeil qui commençaient à ouvrir leurs portes virent passer dans la rue de Paris un homme pauvrement vêtu donnant la main à une petite fille, tout en deuil, qui portait une grande poupée rose dans ses bras. Ils se dirigeaient vers Livry.

C'étaient notre homme et Cosette.

Personne ne connaissait l'homme; comme Cosette n'était plus en guenilles, beaucoup ne la reconnurent pas.

Cosette s'en allait. Avec qui? Elle l'ignorait. Où? Elle ne savait. Tout ce qu'elle comprenait, c'est qu'elle laissait derrière elle la gargote Thénardier. Personne n'avait songé à lui dire adieu, ni elle à dire adieu à personne. Elle sortait de cette maison haïe en haïssant.

Pauvre être doux dont le cœur n'avait jusqu'à cette heure été que comprimé!

Cosette marchait gravement, ouvrant ses grands yeux et admirant le ciel. Elle avait mis son louis dans la poche de son tablier neuf. De temps en temps, elle se penchait et lui jetait un coup d'œil, puis elle regardait l'homme. Elle croyait être près du bon Dieu.

CHAPITRE X: QUI CHERCHE LE MIEUX PEUT TROUVER LE PIRE.

La Thénardier, selon son habitude, avait laissé faire son mari. Elle s'attendait à de grands événements. Quand l'homme et Cosette furent partis, le Thénardier laissa s'écouler un grand quart d'heure, puis il la prit à part et lui montra les quinze cents francs.

-'Que ça!', dit-elle.

C'était la première fois, depuis le commencement de leur ménage, qu'elle osait critiquer un acte du maître.

Le coup porta.

-'Au fait, tu as raison', dit-il, je suis un imbécile. 'Donne-moi mon chapeau.'

Il plia les trois billets de banque, les enfonça dans sa poche et sortit en toute hâte, mais il se trompa et prit d'abord à droite. Quelques voisines auprès desquelles il s'informa le remirent sur leur piste; l'Alouette et l'homme avaient été vus allant dans la direction de Livry. Il suivit cette indication, marchant à grands pas et en ruminant.

-'Cet homme est évidemment un million habillé en jaune, et moi je suis un imbécile. Il a d'abord donné vingt sous, puis cinq francs, puis cinquante francs, puis quinze cents francs, toujours aussi facilement. Il aurait donné quinze mille francs. Mais je vais le rattraper.

Et puis, ce paquet d'habits préparés d'avance pour la petite, tout cela était singulier; il y avait bien des mystères là-dessous. On ne lâche pas des mystères quand on les tient. Les secrets des riches sont des éponges pleines d'or; il faut savoir les presser. Toutes ces pensées lui tourbillonnaient dans la tête.

-'Je suis un imbécile', disait-il.

Quand on est sorti de Montfermeil et qu'on a atteint le coude que fait la route qui va à Livry, on la voit courir devant soi, très loin sur le plateau. Parvenu là, il calcula qu'il devait apercevoir l'homme et la petite. Il regarda aussi loin que sa vue put s'étendre, et ne vit rien. Il s'informa encore. Cependant il perdait du temps. Des passants lui dirent que l'homme et l'enfant qu'il cherchait s'étaient dirigés vers les bois du côté de Gagny. Il alla dans cette direction.

Ils avaient de l'avance sur lui, mais un enfant marche lentement et, lui, il allait vite; et puis il connaissait bien l'endroit.

Tout à coup, il s'arrêta et se frappa le front comme un homme qui a oublié l'essentiel, et qui est prêt à revenir sur ses pas.

-'J'aurais dû prendre mon fusil!', se dit-il.

Thénardier était une de ces natures doubles qui passent quelquefois au milieu de nous à notre insu et qui disparaissent sans qu'on les ait connues parce que la destinée n'en a montré qu'un côté. Le sort de beaucoup d'hommes est de vivre ainsi, à demi submergés. Dans une situation calme et plate, Thénardier avait tout ce qu'il fallait pour faire ce qu'il est convenu d'appeler 'un honnête commerçant', un bon bourgeois. En même temps, après certaines circonstances, certaines secousses exaltant sa nature intime, il avait tout pour devenir un scélérat. C'était un boutiquier dans lequel sommeillait un monstre. Satan devait, par moments, s'accroupir dans quelque coin du bouge où vivait Thénardier et rêver devant ce chef-d'oeuvre hideux. Après une hésitation d'un instant il se dit:

-'Bah! Ils auraient le temps de s'échapper!'

Et il continua son chemin, allant devant lui rapidement, et presque d'un air de certitude, avec la sagacité du renard flairant une compagnie de perdrix.

En effet, quand il eut dépassé les étangs et traversé obliquement la grande clairière qui est à droite de l'avenue de Bellevue, comme il arrivait à cette allée de gazon qui fait presque le tour de la colline et qui recouvre la voûte de l'ancien canal des eaux de l'abbaye de Chelles, il aperçut, au-dessus des ronces, un chapeau sur lequel il avait déjà échafaudé bien des conjectures. C'était le chapeau de l'homme. Les buissons étaient bas. Le Thénardier reconnut que l'homme et Cosette étaient assis là. On ne voyait pas l'enfant à cause de sa petitesse, mais on apercevait la tête de la poupée.

Le Thénardier ne se trompait pas. L'homme s'était assis là pour laisser Cosette se reposer un peu. Le gargotier contourna les broussailles et apparut brusquement devant ceux qu'il cherchait.

-'Excusez-moi, monsieur', dit-il tout essoufflé, 'mais voici vos quinze cents francs.'

En parlant ainsi, il tendait à l'étranger les trois billets de banque.

L'homme leva les yeux.

-'Qu'est-ce que cela signifie?'

Le Thénardier répondit respectueusement:

-'Monsieur, cela signifie que je reprends Cosette.'

Cosette frissonna et se serra contre l'homme.

Lui, il répondit en regardant le Thénardier dans le fond des yeux et en espaçant toutes les syllabes.

-'Vous re-pre-nez Cosette?'

-'Oui, monsieur, je la reprends. Je vais vous dire. J'ai réfléchi. Je n'ai pas le droit de vous la donner. Je suis un honnête homme, voyez-vous. Cette petite n'est pas à moi, elle est

à sa mère. C'est sa mère qui me l'a confiée: je ne peux la remettre qu'à sa mère. Vous me direz: «Mais la mère est morte.» Bon, dans ce cas je devrai rendre l'enfant à une personne qui m'apportera un écrit signé de la mère comme quoi je dois remettre l'enfant à cette personne-là. Cela est clair.'

L'homme, sans répondre, fouilla dans sa poche et le Thénardier vit reparaître le portefeuille aux billets de banque.

Le gargotier eut un frémissement de joie.

-'Bon!', pensa-t-il, 'Il va me corrompre!'

Avant d'ouvrir le portefeuille, le voyageur jeta un coup d'œil autour de lui. Le lieu était absolument désert. Il n'y avait pas une âme dans le bois, ni dans la vallée. L'homme ouvrit le portefeuille et en tira, non la poignée de billets de banque qu'attendait Thénardier, mais un simple petit papier qu'il déplia et présenta tout ouvert à l'aubergiste en disant:

-'Vous avez raison. Lisez.

Le Thénardier prit le papier, et lut:

'Montreuil-sur-Mer, le 25 mars 1823,

Monsieur Thénardier,
Vous remettrez Cosette à cette personne.
On vous payera toutes les petites choses.
J'ai l'honneur de vous saluer.

Fantine.'

-'Vous connaissez cette signature?', reprit l'homme.

C'était bien la signature de Fantine. Le Thénardier la reconnut.

Il n'y avait rien à répliquer. Il ressentit deux violents dépits: le dépit de renoncer à la corruption qu'il espérait, le dépit d'être battu. L'homme ajouta:

-'Vous pouvez garder ce papier pour votre décharge.'

Le Thénardier se replia en bon ordre.

-'Cette signature est assez bien imitée', grommela-t-il entre ses dents. 'Enfin, soit!'

Puis il essaya un effort désespéré.

-'Monsieur', dit-il, 'c'est bon, puisque vous êtes la personne. Mais il faut me payer «toutes les petites choses». On me doit beaucoup.'

L'homme se dressa et dit en époussetant avec des chiquenaudes sa manche râpée où il y avait de la poussière:

-'Monsieur Thénardier, en janvier la mère comptait qu'elle vous devait cent vingt francs; vous lui avez envoyé en février un mémoire de cinq cents francs; vous avez reçu trois cents francs fin février et trois cents francs au commencement de mars. Il s'est écoulé depuis lors neuf mois à quinze francs, prix convenu, cela fait cent trente-cinq francs. Vous aviez reçu cent francs de trop. Reste trente-cinq francs qu'on vous doit. Je viens de vous donner quinze cents francs.

Le Thénardier éprouva ce qu'éprouve le loup au moment où il se sent mordu et saisi par la mâchoire d'acier du piège.

-'Quel est ce diable d'homme?', pensa-t-il.

Il fit ce que fait le loup. Il donna une secousse. L'audace lui avait déjà réussi une fois.

-'Monsieur l'inconnu', dit-il résolument, et mettant cette fois les façons respectueuses de côté, 'je reprendrai Cosette si vous ne me donnez pas mille écus.'

L'étranger dit tranquillement.

-'Viens, Cosette.'

Il prit Cosette de la main gauche et, de la droite, ramassa son bâton qui était à terre.

Le Thénardier remarqua l'énormité de la trique et la solitude du lieu.

L'homme s'enfonça dans le bois avec l'enfant, laissant le gargotier immobile et interdit.

Pendant qu'ils s'éloignaient, le Thénardier considéra ses larges épaules un peu voûtées et ses gros poings.

Puis ses yeux, revenant à lui-même, retombèrent sur ses bras chétifs et ses mains maigres.

-'Il faut que je sois vraiment bien bête, pensait-il, de n'avoir pas pris mon fusil, puisque j'allais à la chasse!'

L'aubergiste ne lâcha pas prise.

-'Je veux savoir où il va', dit-il.

Et il se mit à les suivre à distance. Il lui restait deux choses dans les mains, une ironie, le chiffon de papier signé Fantine, et une consolation, les quinze cents francs.

L'homme emmenait Cosette dans la direction de Livry et de Bondy. Il marchait lentement, la tête baissée, dans une attitude de réflexion et de tristesse. L'hiver avait dénudé les arbres, si bien que le Thénardier ne les perdait pas de vue, tout en restant assez loin. De temps en temps, l'homme se retournait et regardait si on ne le suivait pas. Tout à coup, il aperçut Thénardier. Il entra brusquement avec Cosette dans un taillis où ils pouvaient tous deux disparaître.

-'Pas de pot!', dit le Thénardier.

Et il pressa le pas.

L'épaisseur du fourré l'avait obligé de se rapprocher d'eux. Quand l'homme fut au plus épais, il se retourna. Thénardier eut beau se cacher dans les branches, il ne put faire que l'homme ne le vît pas. L'homme lui jeta un coup d'œil inquiet, puis hocha la tête et reprit sa route. L'aubergiste se remit à le suivre. Ils firent ainsi deux ou trois cents pas. Tout à coup, l'homme se retourna encore. Il aperçut l'aubergiste. Cette fois, il le regarda d'un air si sombre que le Thénardier jugea 'inutile' d'aller plus loin: il rebroussa chemin.

CHAPITRE XI: COSETTE GAGNE À LA LOTERIE GRÂCE AU NUMÉRO 9430.

Jean Valjean n'était pas mort.

En tombant dans la mer, ou plutôt en s'y jetant, il était, comme on l'a vu, sans fers. Il nagea entre deux eaux jusque sous un navire au mouillage, auquel était amarrée une embarcation. Il trouva moyen de se cacher dans cette embarcation jusqu'au soir. À la nuit tombée, il se remit à nager et atteignit la côte à peu de distance du cap Brun. Là, comme ce n'était pas l'argent qui lui manquait, il put se procurer des vêtements. Une guinguette des environs de Balaguier était alors le vestiaire des forçats évadés, spécialité lucrative! Puis, Jean Valjean, comme tous ces tristes fugitifs qui tâchent de dépister le guet de la loi et la fatalité sociale, suivit un itinéraire obscur et ondulant. Il trouva un premier asile aux Pradeaux, près de Beausset. Ensuite il se dirigea vers le Grand-Villard, près de Briançon, dans les Hautes-Alpes. Fuite tâtonnante et inquiète, chemin de taupe dont les embranchements sont inconnus. On a pu, plus tard, retrouver quelque trace de son passage dans l'Ain sur le territoire de Civrieux, dans les Pyrénées, à Accons au lieu dit la Grange-de-Doumecq, près du hameau de Chavailles, et dans les environs de Périgueux, à Brunies, canton de la Chapelle-Gonaguet. Il gagna Paris. On vient de le voir à Montfermeil.

Son premier soin, en arrivant à Paris, avait été d'acheter des habits de deuil pour une petite fille de sept ou huit ans, puis de se procurer un logement. Cela fait, il s'était rendu à Montfermeil.

On se souvient que déjà, lors de sa précédente évasion, il y avait fait, ou dans les environs, un voyage mystérieux dont la justice avait eu quelque lueur.

Du reste, on le croyait mort, et cela épaississait l'obscurité qui s'était faite autour de lui. À Paris, il lui tomba sous la main un des journaux qui relatèrent le fait. Il se sentit rassuré et presque en paix, comme s'il était réellement mort.

Le soir même du jour où Jean Valjean avait tiré Cosette des griffes des Thénardier, il rentra dans Paris. Il y rentra à la nuit tombante, avec l'enfant, par la barrière de Monceaux. Là, il monta dans un cabriolet qui le conduisit à l'esplanade de l'Observatoire. Il y descendit, paya le cocher, prit Cosette par la main et, tous deux, dans
la nuit noire, par les rues désertes des alentours de l'Ourcine et de la Glacière, se dirigèrent vers le boulevard de l'Hôpital.

La journée avait été étrange et remplie d'émotions pour Cosette; on avait mangé derrière des haies du pain et du fromage achetés dans des gargotes isolées, on avait souvent changé de voiture, on avait fait des bouts de chemin à pied, elle ne se plaignait pas, mais elle était fatiguée, et Jean Valjean s'en aperçut à sa main qu'elle tirait davantage en marchant. Il la prit sur son dos; Cosette, sans lâcher Catherine, posa sa tête sur l'épaule de Jean Valjean, et s'y endormit.

Livre quatrième: La masure Gorbeau.

CHAPITRE I: MAÎTRE GORBEAU.

Il y a quarante ans, le promeneur solitaire qui s'aventurait dans le quartier perdu de la Salpêtrière, et qui montait par le boulevard jusque vers la barrière d'Italie, atteignait un lieu où Paris disparaissait. Ce n'était pas la solitude, il y avait des passants; ce n'était pas la campagne, il y avait des maisons et des rues; ce n'était pas une ville, les rues avaient des ornières comme les grandes routes et l'herbe y poussait; ce n'était pas un village, les maisons étaient trop hautes. Qu'était-ce donc? C'était un lieu habité où il n'y avait personne, c'était un lieu désert où il y avait quelqu'un; c'était un boulevard de la grande ville, une rue de Paris, plus farouche la nuit qu'une forêt, plus morne le jour qu'un cimetière.

C'était le vieux quartier du Marché-aux-Chevaux.

Ce promeneur, s'il se risquait au delà des quatre murs de ce Marché-aux-Chevaux, s'il consentait même à dépasser la rue du Petit-Banquier, après avoir laissé, à sa droite, un courtil gardé par de hautes murailles, puis un pré où se dressaient des monticules d'écorces semblables à des huttes de castors gigantesques, puis un enclos encombré de bois de charpente avec des tas de souches, de sciure et de copeaux en haut desquels aboyait un gros chien, puis un long mur bas tout en ruine, avec une petite porte noire et en deuil, chargé de mousses qui se couvraient de fleurs au printemps, puis, au plus désert, une affreuse bâtisse décrépite sur laquelle on lisait en grosses lettres DEFENSE D'AFFICHER, ce promeneur hasardeux atteignait l'angle de la rue des Vignes-Saint-Marcel, latitudes peu connues. Là, près d'une usine et entre deux murs de jardins, on voyait, en ce temps-là, une masure qui, au premier coup d'œil, semblait petite comme une chaumière et qui, en réalité, était grande comme une cathédrale. Elle se présentait sur la voie publique de côté, par le pignon; de là son exiguïté apparente. Presque toute la maison était cachée. On n'en apercevait que la porte et une fenêtre.

Cette masure n'avait qu'un étage.

En l'examinant, le détail qui frappait d'abord, c'est que cette porte n'avait jamais pu être que la porte d'un bouge, tandis que cette croisée, si elle eût été coupée dans la pierre de taille au lieu de l'être dans le moellon, aurait pu être la croisée d'un hôtel.

La porte n'était qu'un assemblage de planches vermoulues, grossièrement reliées par des traverses pareilles à des bûches mal équarries. Elle s'ouvrait sur un escalier raide à hautes marches, boueux, plâtreux, poudreux, de la même largeur qu'elle, qu'on voyait de la rue monter droit comme une échelle et disparaître dans l'ombre entre deux murs. Le haut de la baie informe que battait cette porte était masqué d'une volige étroite au milieu de laquelle on avait scié un jour triangulaire, à la fois lucarne et vasistas quand la porte était

fermée. Sur le dedans de la porte un pinceau trempé dans l'encre avait tracé en deux coups de cuillère à pot le chiffre 52 et au-dessus de la volige, le même pinceau avait barbouillé le numéro 50; de sorte qu'on hésitait. Où est-on? Le dessus de la porte dit: au numéro 50; le dedans réplique: non, au numéro 52. Quelques chiffons couleur de poussière pendaient comme des draperies au vasistas triangulaire.

La fenêtre était large, suffisamment élevée, garnie de persiennes et de châssis à grands carreaux; seulement, ces grands carreaux avaient des blessures variées, à la fois cachées et trahies par un ingénieux bandage en papier, et les persiennes, disloquées et descellées, menaçaient plutôt les passants qu'elles ne protégeaient les habitants. Les abat-jour horizontaux y manquaient çà et là; ils étaient naïvement remplacés par des planches clouées perpendiculairement, si bien que la chose commençait en persienne et finissait en volet.

Cette porte qui avait l'air immonde et cette fenêtre qui avait l'air honnête, quoique délabrée, ainsi vues sur la même maison, faisaient l'effet de deux mendiants dépareillés qui iraient ensemble et marcheraient côte à côte avec deux mines différentes sous les mêmes haillons, l'un ayant toujours été un pauvre, l'autre ayant été un gentilhomme.

L'escalier menait à un corps de bâtiment très vaste qui ressemblait à un hangar dont on aurait fait une maison. Ce bâtiment avait pour tube intestinal un long couloir sur lequel s'ouvraient, à droite et à gauche, des espèces de compartiments de dimensions variées, à la rigueur logeables et plutôt semblables à des échoppes qu'à des cellules. Ces chambres donnaient sur les terrains vagues des environs. Tout cela était obscur, fâcheux, blafard, mélancolique, sépulcral; traversé, selon que les fentes étaient dans le toit ou dans la porte, par des rayons froids ou par des bises glacées. Une particularité intéressante et pittoresque de ce genre d'habitation, c'est l'énormité des araignées.

À gauche de la porte d'entrée, sur le boulevard, à hauteur d'homme, une lucarne qu'on avait murée faisait une niche carrée pleine de pierres que les enfants y jetaient en passant.

Une partie de ce bâtiment a été démolie dernièrement. Ce qui en reste aujourd'hui peut encore donner une idée de ce qu'il a été. Le tout, dans son ensemble, n'a guère plus d'une centaine d'années. Cent ans, c'est la jeunesse d'une église et la vieillesse d'une maison. Il semble que le logis de l'homme participe de sa brièveté et le logis de Dieu de son éternité.

Les facteurs de la poste appelaient cette masure le numéro 50-52, mais elle était connue, dans le quartier, sous le nom de maison Gorbeau. Disons d'où lui venait cette appellation.

Les collectionneurs de petits faits, qui se font des herbiers d'anecdotes et qui épinglent, dans leur mémoire, les dates fugaces, savent qu'il y avait à Paris, au siècle dernier, vers 1770, deux procureurs au Châtelet, appelés, l'un Corbeau, l'autre Renard. Deux noms prévus par La Fontaine. L'occasion était trop belle pour que la piétaille juridique ne s'en moquât pas. Tout de suite, la parodie courut, en vers quelque peu boiteux, dans les couloirs du palais de justice:

Maître Corbeau, sur un dossier perché,
Tenait dans son bec une saisie exécutoire;
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui fit à peu près cette histoire:
Hé bonjour...

Les deux honnêtes praticiens, gênés par les quolibets et contrariés dans leur port de tête par les éclats de rire qui les suivaient, résolurent de se débarrasser de leurs noms et prirent le parti de s'adresser au roi. La requête fut présentée à Louis XV le jour même où le nonce du pape, d'un côté, et le cardinal de La Roche-Aymon, de l'autre, dévotement agenouillés tous les deux, chaussèrent, en présence de sa majesté, chacun d'une pantoufle les deux pieds nus de madame Du Barry sortant du lit. Le roi, qui riait, continua de rire,

passa gaîment des deux évêques aux deux procureurs, et fit à ces juristes grâce de leurs noms, ou à peu près. Il fut permis, de par le roi, à maître Corbeau d'ajouter une queue à son initiale et de se nommer Gorbeau; maître Renard fut moins heureux, il ne put obtenir que de mettre un P devant son R et de s'appeler Prenard; si bien que le deuxième nom n'était guère moins ressemblant que le premier.

Or, selon la tradition locale, ce maître Gorbeau avait été propriétaire de la bâtisse numérotée 50-52 boulevard de l'Hôpital. Il était même l'auteur de la fenêtre monumentale. De là le nom de maison Gorbeau.

En face du numéro 50-52 se dresse, parmi les plantations du boulevard, un grand orme aux trois quarts mort; presque en face s'ouvre la rue de la barrière des Gobelins, rue alors sans maisons, non pavée, plantée d'arbres mal venus, verte ou boueuse selon la saison, qui allait aboutir carrément au mur d'enceinte de Paris. Une odeur désagréable sort par bouffées des toits d'une fabrique voisine.

La barrière était tout près. En 1823, le mur d'enceinte existait encore.

Cette barrière elle-même jetait dans les esprits des figures funestes. C'était le chemin de Bicêtre. C'est par là que, sous l'Empire et la Restauration, rentraient à Paris les condamnés à mort le jour de leur exécution. C'est là que fut commis, vers 1829, ce mystérieux assassinat dit 'de la barrière de Fontainebleau' dont la justice n'a pas pu découvrir les auteurs, problème funèbre qui n'a pas été éclairci, énigme effroyable qui n'a pas été ouverte. Faites quelques pas, vous trouverez cette fatale rue Croulebarbe où Ulbach poignarda la chevrière d'Ivry au bruit du tonnerre, comme dans un mélodrame. Quelques pas encore, et vous arriverez aux abominables ormes étêtés de la barrière Saint-Jacques, cet expédient des philanthropes cachant l'échafaud, cette mesquine et honteuse place de Grève d'une société boutiquière et bourgeoise qui a reculé devant la peine de mort, n'osant ni l'abolir avec grandeur, ni la maintenir avec autorité.

Il y a trente-sept ans, en laissant de côté cette place Saint-Jacques qui était comme prédestinée et qui a toujours été horrible, le point le plus morne, peut-être, de tout ce morne boulevard était l'endroit, si peu attrayant encore aujourd'hui, où l'on rencontrait la masure 50-52.

Les maisons bourgeoises n'ont commencé à s'installer là que vingt-cinq ans plus tard. Le lieu était morose. Aux idées funèbres qui vous y saisissaient, on se sentait entre la Salpêtrière, dont on entrevoyait le dôme, et Bicêtre, dont on touchait la barrière; c'est-à-dire entre la folie de la femme et la folie de l'homme. Si loin que la vue pût s'étendre, on n'apercevait que les abattoirs, le mur d'enceinte et quelques rares façades d'usines, pareilles à des casernes ou à des monastères; partout des baraques et des plâtras, de vieux murs noirs comme des linceuls, des murs neufs, blancs comme des suaires; partout des rangées d'arbres parallèles, des bâtisses tirées au cordeau, des constructions plates, de longues lignes froides, et la tristesse lugubre des angles droits. Pas un accident de terrain, pas un caprice d'architecture, pas un pli. C'était un ensemble glacial, régulier, hideux. Rien ne serre le cœur comme la symétrie. C'est que la symétrie, c'est l'ennui, et l'ennui est le fond même du deuil. Le désespoir bâille. On peut rêver quelque chose de plus terrible qu'un enfer où l'on souffre, c'est un enfer où l'on s'ennuierait. Si cet enfer existait, ce morceau du boulevard de l'Hôpital en eût pu être l'avenue.

À la nuit tombante, au moment où la clarté s'en va, l'hiver surtout, à l'heure où la bise crépusculaire arrache aux ormes leurs dernières feuilles rousses, quand l'ombre est profonde et sans étoiles, ou quand la lune et le vent font des trous dans les nuages, ce boulevard devenait tout à coup effrayant. Les lignes droites s'enfonçaient et se perdaient dans les ténèbres comme les tronçons de l'infini. Le passant ne pouvait s'empêcher de songer aux innombrables sauvageries du lieu. La solitude de cet endroit où il s'était commis tant de crimes avait quelque chose d'affreux. On croyait pressentir des pièges dans cette obscurité, toutes les formes confuses de l'ombre paraissaient suspectes, et les longs creux carrés qu'on apercevait entre chaque arbre semblaient des fosses. Le jour, c'était laid; le soir, c'était lugubre; la nuit, c'était sinistre.

L'été, au crépuscule, on voyait çà et là quelques vieilles femmes, assises au pied des ormes sur des bancs moisis par les pluies. Ces bonnes vieilles mendiaient volontiers.

Du reste, ce quartier, qui avait plus l'air suranné qu'antique, tendait dès lors à se transformer. Dès cette époque, qui voulait le voir devait se hâter. Chaque jour, quelque détail de cet ensemble s'en allait. Aujourd'hui, et depuis vingt ans, l'embarcadère du chemin de fer d'Orléans est là, à côté du vieux faubourg, et le travaille. Partout où l'on place, sur la lisière d'une capitale, l'embarcadère d'un chemin de fer, c'est la mort d'un faubourg et la naissance d'une ville. Il semble qu'autour de ces grands centres du mouvement des peuples, au roulement de ces puissantes machines, au souffle de ces monstrueux chevaux de la civilisation qui mangent du charbon et vomissent du feu, la terre pleine de germes tremble et s'ouvre pour engloutir les anciennes demeures des hommes et laisser sortir les nouvelles. Les vieilles maisons croulent, les maisons neuves montent.

Depuis que la gare d'Orsay a envahi les terrains de la Salpêtrière, les antiques rues étroites du fossé Saint-Victor et du Jardin des Plantes s'ébranlent, violemment traversées, trois ou quatre fois par jour, par ces courants de diligences, de fiacres et d'omnibus qui, dans un temps donné, refoulent les maisons à droite et à gauche; car il y a des choses bizarres à énoncer mais exactes: si dans les grandes villes le soleil fait végéter et croître les façades des maisons au sud, il est certain que le passage fréquent des voitures élargit les rues. Les symptômes d'une vie nouvelle sont évidents. Dans ce vieux quartier provincial, dans les recoins les plus isolés, le pavé se montre, les trottoirs commencent à ramper et à s'allonger, même là où il n'y a pas encore de passants. Un matin mémorable, en juillet 1845, on y vit, tout à coup, fumer les marmites noires du bitume; ce jour-là, on put dire que la civilisation était arrivée rue de Lourcine et que Paris était entré dans le faubourg Saint-Marceau.

CHAPITRE II: UN NID POUR UN HIBOU ET UNE FAUVETTE.

Ce fut devant cette masure Gorbeau que Jean Valjean s'arrêta. Comme les rapaces, il avait choisi le lieu le plus désert pour y faire son nid.

Il fouilla dans son gilet, y prit une sorte de passe-partout, ouvrit la porte, entra, puis la referma avec soin, et monta l'escalier, portant toujours Cosette.

En haut de l'escalier, il tira de sa poche une autre clef avec laquelle il ouvrit une autre porte. La chambre où il entra, et qu'il referma sur-le-champ, était une espèce de galetas assez spacieux meublé d'un matelas posé à terre, d'une table et de quelques chaises. Un poêle allumé, et dont on voyait la braise, était dans un coin. Le réverbère du boulevard éclairait vaguement cet intérieur pauvre. Au fond, il y avait un cabinet avec un lit de sangle. Jean Valjean porta l'enfant sur ce lit et l'y déposa sans qu'elle s'éveillât.

Il sortit son briquet et alluma une chandelle; tout cela était préparé d'avance sur la table; et, comme il l'avait fait la veille, il se mit à regarder Cosette avec admiration. La petite fille, avec cette confiance tranquille qui n'appartient qu'à l'extrême force et qu'à l'extrême faiblesse, s'était endormie sans savoir avec qui elle était, et continuait de dormir sans savoir où elle était.

Jean Valjean se pencha et baisa la main de cette enfant.

Neuf mois auparavant, il avait baisé la main de la mère qui, elle aussi, s'était endormie.

Le même sentiment douloureux, religieux, poignant, lui remplissait le cœur.

Il s'agenouilla près du lit de Cosette.

Il faisait grand jour: l'enfant dormait encore. Un rayon pâle du soleil de décembre traversa la croisée du galetas et dessina sur le plafond de longs filaments d'ombre et de lumière. Tout à coup, une charrette de cartier, lourdement chargée, qui passait sur la chaussée du boulevard, ébranla la baraque comme un roulement d'orage et la fit trembler de haut en bas.

-'Oui, madame!', cria Cosette réveillée en sursaut, 'Voilà, voilà!'

Et elle se jeta hors du lit, les paupières encore à demi fermées par la pesanteur du sommeil, étendant les bras vers l'angle du mur.

-'Ah, mon Dieu! Mon balai!', dit-elle.

Elle ouvrit grand les yeux et vit le visage souriant de Jean Valjean.

-'Ah, tiens, c'est vrai!', dit l'enfant. 'Bonjour, monsieur.'

Les enfants acceptent tout de suite et familièrement la joie et le bonheur, étant eux-mêmes naturellement bonheur et joie.

Cosette aperçut Catherine au pied de son lit et s'en empara; tout en jouant, elle posa beaucoup de questions à Jean Valjean. Où elle était? Si c'était grand, Paris? Si madame Thénardier était bien loin? Si elle ne reviendrait pas? etc., etc. Tout à coup, elle s'écria:

-'Comme c'est joli ici!'

C'était un affreux taudis; mais elle se sentait libre.

-'Faut-il que je balaye?', reprit-elle enfin.

-'Joue', dit Jean Valjean.

La journée se passa ainsi. Cosette, sans n'y rien comprendre, était heureuse entre cette poupée et ce bonhomme.

CHAPITRE III: DEUX MALHEURS MÊLÉS FONT LE BONHEUR.

Le lendemain, au point du jour, Jean Valjean était encore près du lit de Cosette. Il attendit là, immobile, et il la regarda se réveiller.

Quelque chose de nouveau lui entrait dans l'âme.

Jean Valjean n'avait jamais rien aimé. Depuis vingt-cinq ans il était seul au monde. Il n'avait jamais été père, amant, mari, ami. Au bagne, il était mauvais, sombre, chaste, ignorant et farouche. Le cœur de ce vieux forçat était plein de virginités. Sa sœur et les enfants de sa sœur ne lui avaient laissé qu'un souvenir vague et lointain qui avait fini par s'évanouir presque entièrement. Il avait essayé de les retrouver, sans succès: il les avait donc oubliés. La nature humaine est ainsi faite. Les autres émotions tendres de sa jeunesse, s'il en avait eues, étaient tombées dans un abîme.

Quand il vit Cosette, quand il l'eut prise, emportée et délivrée, il ressentit quelque chose. Tout ce qu'il y avait de passionné et d'affectueux en lui s'éveilla et se précipita vers cet enfant. Il allait près du lit où elle dormait et il y tremblait de joie; il éprouvait des vertiges comme une mère et il ne savait pas ce que c'était; car c'est une chose bien obscure et bien douce que ce grand et étrange mouvement d'un cœur qui se met à aimer.

Pauvre vieux cœur tout neuf!

Seulement, comme il avait cinquante-cinq ans et que Cosette en avait huit, tout ce qu'il aurait pu avoir d'amour dans toute sa vie se fondit en une sorte de lueur ineffable.

C'était la deuxième apparition blanche qu'il rencontrait. L'évêque avait fait lever à son horizon l'aube de la vertu; Cosette y faisait lever l'aube de l'amour.

Les premiers jours s'écoulèrent dans cet éblouissement.

De son côté, Cosette, elle aussi, changeait à son insu. Pauvre petit être! Elle était si petite quand sa mère l'avait quittée qu'elle ne s'en souvenait plus. Comme tous les enfants, pareils aux jeunes pousses de la vigne qui s'accrochent à tout, elle avait essayé d'aimer. Elle n'avait pas réussi. Tous l'avaient repoussée: les Thénardier, leurs enfants, d'autres enfants. Elle avait aimé le chien; il était mort. Après quoi, rien n'avait voulu d'elle, ni personne. Chose triste à dire, et que j'ai déjà indiquée, à huit ans elle avait le cœur froid. Ce n'était pas de sa faute. Ce n'était pas la faculté d'aimer qui lui manquait, hélas, c'était la possibilité d'aimer. Aussi, dès le premier jour, tout ce qui sentait et songeait en elle se mit à aimer ce bonhomme. Elle éprouvait ce qu'elle n'avait jamais ressenti, une sensation d'épanouissement.

Le bonhomme ne lui faisait même plus l'effet d'être vieux, ni d'être pauvre. Elle trouvait Jean Valjean beau, de même qu'elle trouvait le taudis joli.

Ce sont là des effets d'aurore, d'enfance, de jeunesse, de joie. La nouveauté de la terre et de la vie y est pour quelque chose. Rien n'est charmant comme le reflet coloré du bonheur sur le grenier. Nous avons tous ainsi, dans notre passé, un galetas bleu.

La nature, cinquante ans d'intervalle, avaient mis une séparation profonde entre Jean Valjean et Cosette; cette séparation, la destinée la combla. La destinée unit brusquement et fiança, avec son irrésistible puissance, ces deux existences déracinées, différentes par l'âge, semblables par le deuil. L'une, en effet, complétait l'autre. L'instinct de Cosette cherchait un père comme l'instinct de Jean Valjean cherchait un enfant. Se rencontrer, ce fut se trouver. Au moment mystérieux où leurs deux mains se touchèrent, elles se soudèrent. Quand ces deux âmes s'aperçurent, elles comprirent qu'elles avaient besoin l'une de l'autre et s'unirent étroitement.

On pourrait dire que, séparés de tout par les murs du deuil, Jean Valjean était le veuf et Cosette l'orpheline. Cette situation fit que Jean Valjean devint, d'une façon céleste, le père de Cosette.

En vérité, l'impression mystérieuse produite sur Cosette, au fond du bois de Chelles, par la main de Jean Valjean saisissant la sienne dans l'obscurité, n'était pas une illusion, mais une réalité. L'entrée de cet homme dans la destinée de cet enfant avait été l'arrivée de Dieu.

Du reste, Jean Valjean avait bien choisi son asile. Il était là dans une sécurité qui pouvait sembler entière.

La chambre à cabinet qu'il occupait avec Cosette était celle dont la fenêtre donnait sur le boulevard. Cette fenêtre étant unique dans la maison, aucun regard de voisin n'était à craindre, pas plus de côté qu'en face.

Le rez-de-chaussée du numéro 50-52, espèce d'appentis délabré, servait de remise à des maraîchers et n'avait aucune communication avec le premier. Il en était séparé par le plancher qui n'avait ni trappe ni escalier et qui était comme le diaphragme de la masure. Le premier étage contenait, comme je l'ai dit, plusieurs chambres et quelques greniers, dont un seulement était occupé par une vieille femme qui faisait le ménage de Jean Valjean. Tout le reste était inhabité.

C'était cette vieille femme, parée du nom de principale locataire, et en réalité chargée des fonctions de portière, qui lui avait loué ce logis dans la journée de Noël. Il s'était présenté à elle comme un rentier ruiné par les bons d'Espagne, qui allait venir demeurer là avec sa petite-fille. Il avait payé six mois d'avance et chargé la vieille de meubler la chambre et le cabinet comme on a vu. C'était cette bonne femme qui avait allumé le poêle et tout préparé le soir de leur arrivée.

Les semaines se succédèrent. Ces deux êtres menaient, dans ce taudis misérable, une existence heureuse. Dès l'aube, Cosette riait, jasait, chantait. Les enfants ont leur chant du matin comme les oiseaux.

Il arrivait quelquefois que Jean Valjean lui prenait sa petite main rouge et crevassée d'engelures et la baisait. La pauvre enfant, accoutumée à être battue, ne savait pas ce que cela voulait dire; elle s'en allait toute honteuse.

Par moments, elle devenait sérieuse et elle considérait sa petite robe noire. Cosette n'était plus en guenilles, elle était en deuil. Elle sortait de la misère et elle entrait dans la vie.

Jean Valjean s'était mis à lui enseigner la lecture. Parfois, tout en faisant épeler l'enfant, il se souvenait que c'était avec l'idée de faire le mal qu'il avait appris à lire, au bagne. Cette idée avait tourné dans sa tête et il avait décidé, malgré tout, de commencer son éducation ainsi.

Il sentait là une préméditation d'en haut, une volonté de quelqu'un qui n'est pas l'homme, et il se perdait dans ses rêveries, en souriant comme un ange. Les bonnes pensées ont leurs abîmes comme les mauvaises.

Enseigner à lire à Cosette, et la laisser jouer, c'était à peu près toute la vie de Jean Valjean. Et puis il lui parlait de sa mère et la faisait prier. Elle l'appelait papa, et ne lui savait pas d'autre nom.

Il passait des heures à la contempler, habillant et déshabillant sa poupée, et à l'écouter gazouiller. La vie lui paraissait désormais pleine d'intérêt, les hommes lui semblaient bons et justes, il ne reprochait dans sa pensée plus rien à personne, il n'apercevait aucune raison de ne pas vieillir très vieux maintenant que cette enfant l'aimait. Il se voyait tout un avenir éclairé par Cosette comme par une charmante lumière. Les meilleurs ne sont pas exempts d'une pensée égoïste. Par moments, il pensait, avec une sorte de joie, qu'elle serait laide.

Ceci n'est qu'une opinion personnelle, mais, lorsque Jean Valjean se mit à aimer Cosette, il n'est pas prouvé qu'il n'ait pas eu besoin de cet espoir pour persévérer dans le bien. Il venait de voir, sous de nouveaux aspects, la méchanceté des hommes et la misère de la société, aspects incomplets et qui ne montraient fatalement qu'un côté du vrai, le sort de la femme résumé dans Fantine, l'autorité publique personnifiée dans Javert; il était retourné au bagne, cette fois pour avoir bien fait; de nouvelles amertumes l'avaient abreuvé; le dégoût et la lassitude le reprenaient; le souvenir même de l'évêque touchait peut-être à quelque moment d'éclipse, sauf à reparaître plus tard lumineux et triomphant; mais, enfin, ce souvenir sacré s'affaiblissait. Qui sait si Jean Valjean n'était pas à la veille de se décourager et de retomber? Il aima, et il redevint fort. Hélas! il n'était guère moins chancelant que Cosette. Il la protégea et elle l'affermit. Grâce à lui, elle put marcher dans la vie; grâce à elle, il put continuer dans la vertu. Il fut le soutien de cet enfant et cet enfant fut son point d'appui. O mystère insondable et divin des équilibres de la destinée!

CHAPITRE IV: LES REMARQUES DE LA PRINCIPALE LOCATAIRE.

Jean Valjean avait la prudence de ne jamais sortir le jour. Tous les soirs, au crépuscule, il se promenait une heure ou deux, quelquefois seul, souvent avec Cosette, cherchant les contre-allées les plus solitaires, ou entrant dans les églises à la tombée de la nuit. Il allait volontiers à Saint-Médard qui est l'église la plus proche. Quand il n'emmenait pas Cosette, elle restait avec la vieille femme; mais c'était la joie de l'enfant de sortir avec lui. Elle préférait se promener avec son père plutôt que de discuter avec sa poupée. Il marchait en la tenant par la main et en lui disant des choses douces.

Il se trouva que Cosette était très gaie.

La vieille faisait le ménage, la cuisine et les courses.

Ils vivaient sobrement, ayant toujours un peu de feu, mais comme des gens très gênés. Jean Valjean n'avait rien changé au mobilier du premier jour; seulement, il avait fait remplacer par une porte pleine la porte vitrée du cabinet de Cosette.

Il avait toujours sa redingote jaune, sa culotte noire et son vieux chapeau. Dans la rue on le prenait pour un pauvre. Il arrivait quelquefois que des bonnes femmes se retournaient et lui donnaient un sou. Jean Valjean recevait le sou et saluait profondément. Il arrivait aussi parfois qu'il rencontrait quelque misérable demandant la charité, alors il regardait derrière lui si personne ne le voyait, s'approchait furtivement du malheureux, lui mettait dans la main une pièce de monnaie, souvent une pièce d'argent, et s'éloignait rapidement. Cela avait ses inconvénients. On commençait à le connaître dans le quartier sous le nom du *mendiant qui fait l'aumône*. La vieille *principale locataire*, créature rechignée, toute pétrie, vis-à-vis de son prochain, de l'attention des envieux, observait beaucoup Jean Valjean, sans qu'il ne s'en doutât. Elle était un peu sourde, ce qui la rendait bavarde. Il lui restait, de son passé, deux dents, l'une en haut, l'autre en bas, qu'elle cognait toujours l'une contre l'autre. Elle avait questionné Cosette qui, ne sachant rien, n'avait pu rien dire, sinon qu'elle venait de Montfermeil. Un matin, cette guetteuse aperçut Jean Valjean qui entra, d'un air qui lui sembla particulier, dans un des compartiments inhabités de la masure. Elle le suivit du pas d'une vieille chatte et put l'observer, sans en être vue, par la fente de la porte qui était à côté. Jean Valjean, pour plus de précaution sans doute, tourna le dos à cette porte. La vieille le vit fouiller dans sa poche et y prendre un étui, des ciseaux et du fil; puis, il se mit à découdre la doublure d'un pan de sa redingote et tira, de

cette ouverture, un morceau de papier jaunâtre qu'il déplia. La vieille reconnut avec épouvante que c'était un billet de mille francs. C'était le second ou le troisième qu'elle voyait depuis qu'elle était au monde. Très effrayée, elle s'enfuit silencieusement.

Un moment après, Jean Valjean l'aborda et la pria d'aller lui changer ce billet de mille francs, ajoutant que c'était le semestre de sa rente qu'il avait touché la veille. 'Où?', pensa la vieille. Il n'est sorti qu'à six heures du soir, et la caisse du gouvernement n'est certainement pas ouverte à cette heure-là. La vieille alla changer le billet et fit des conjectures. Ce billet de mille francs, commenté et multiplié, produisit une foule de conversations effarées parmi les commères de la rue des Vignes-Saint-Marcel.

Les jours suivants, il arriva que Jean Valjean, en manches de veste, scia du bois dans le couloir. La vieille était dans la chambre et faisait le ménage. Elle était seule, Cosette étant occupée à admirer le bois qu'on sciait, la vieille vit la redingote accrochée à un clou et la scruta: la doublure avait été recousue. La femme la palpa attentivement et crut sentir, dans les pans et dans les entournures, des épaisseurs de papier: d'autres billets de mille francs, sans doute! Elle remarqua, en outre, qu'il y avait toutes sortes de choses dans les poches, non seulement les aiguilles, les ciseaux et le fil qu'elle avait vus, mais un gros portefeuille, un très grand couteau et, détail suspect, plusieurs perruques de couleurs variées. Chaque poche de cette redingote avait l'air d'être une façon d'en-cas pour des événements imprévus.

Les habitants de la masure atteignirent ainsi les derniers jours de l'hiver.

CHAPITRE V: UNE PIÈCE DE CINQ FRANCS PAR TERRE.

Il y avait près de Saint-Médard, un pauvre qui s'appuyait contre la margelle d'un puits banal condamné, et auquel Jean Valjean faisait volontiers la charité. Il ne passait jamais devant cet homme sans lui donner une pièce. Parfois, il lui parlait. Les envieux de ce mendiant disaient qu'il était 'de la police'. C'était un vieux bedeau de soixante-quinze ans qui récitait continuellement des oraisons.

Un soir que Jean Valjean passait par là, il n'avait pas Cosette avec lui, il aperçut le mendiant à sa place ordinaire sous le réverbère qu'on venait d'allumer. Cet homme, selon son habitude, semblait prier et était tout courbé. Jean Valjean alla à lui et lui mit dans la main son aumône accoutumée. Le mendiant leva brusquement les yeux, regarda fixement Jean Valjean, puis baissa rapidement la tête. Ce mouvement fut comme un éclair, Jean Valjean eut un tressaillement. Il lui sembla qu'il venait d'entrevoir, à la lueur du réverbère, non le visage placide et béat du vieux bedeau, mais une figure effrayante et connue. Il eut l'impression qu'on aurait en se trouvant tout à coup face à face avec un tigre. Il recula terrifié et pétrifié, n'osant ni respirer, ni parler, ni rester, ni fuir, regardant le mendiant qui avait baissé sa tête couverte d'une loque et paraissait ne plus savoir qu'il était là. À cet instant étrange, un instinct, peut-être l'instinct mystérieux de la conservation, fit que Jean Valjean ne prononça pas une parole. Le mendiant avait la même taille, les mêmes guenilles, la même apparence que tous les jours. 'Bah!', dit Jean Valjean, 'Je suis fou! Je rêve! C'est impossible!' Et, profondément troublé, il rentra chez lui.

C'est à peine s'il osa s'avouer à lui-même que cette figure qu'il avait cru voir était la figure de Javert.

La nuit, en y réfléchissant, il regretta de n'avoir pas questionné l'homme pour le forcer à lever la tête une seconde fois.

Le lendemain, à la nuit tombante, il y retourna. Le mendiant était à sa place. 'Bonjour, monsieur', dit résolument Jean Valjean en lui donnant un sou. Le mendiant leva la tête et répondit d'une voix traînante: 'Merci... mon... bon... monsieur...' C'était bien le vieux bedeau. Jean Valjean se sentit pleinement rassuré. Il se mit à rire. 'Où diable ai-je été voir là Javert?', pensa-t-il. 'Ah çà, est-ce que je vais avoir la berlue à présent?' Il n'y songea plus.

Quelques jours après, il pouvait être huit heures du soir, il était dans sa chambre et faisait épeler Cosette à haute voix, il entendit ouvrir, puis refermer la porte de la masure.

Cela lui parut singulier. La vieille, qui habitait avec lui dans la maison, se couchait toujours à la nuit pour ne pas user sa chandelle. Jean Valjean fit signe à Cosette de se taire. Il entendit qu'on montait l'escalier. À la rigueur, ce pouvait être la vieille qui avait pu se trouver malade et aller chez l'apothicaire. Jean Valjean écouta. Le pas était lourd et sonnait comme le pas d'un homme; mais la vieille portait de gros souliers et rien ne ressemble au pas d'un homme comme le pas d'une vieille femme. Jean Valjean souffla sa chandelle.

Il avait envoyé Cosette au lit en lui disant tout bas: 'Couche-toi en ne faisant pas de bruit'; et, pendant qu'il l'embrassait sur le front, les pas s'étaient arrêtés. Jean Valjean demeura silencieux, immobile, le dos tourné à la porte, retenant son souffle dans l'obscurité. Au bout d'un temps assez long, n'entendant plus rien, il se retourna sans faire de bruit, et, alors qu'il levait les yeux vers la porte de sa chambre, il vit une lumière jaillir par le trou de la serrure. Cette lumière faisait une sorte d'étoile sinistre dans le noir de la porte et du mur. Il y avait évidemment là quelqu'un qui tenait une chandelle à la main et qui écoutait. Quelques minutes s'écoulèrent, la lumière s'en alla. Seulement, il n'entendit plus aucun bruit de pas, ce qui semblait indiquer que celui qui était venu écouter à la porte avait ôté ses chaussures.

Jean Valjean se jeta tout habillé sur son lit et ne put fermer l'œil de la nuit.

Au point du jour, alors qu'il somnolait, il fut réveillé par le grincement d'une porte qui s'ouvrit au fond du couloir, puis il entendit le même pas d'homme qui avait monté l'escalier la veille. Le pas se rapprocha. Il se leva silencieusement et appliqua son œil sur le trou de sa serrure, lequel était assez grand, espérant voir au passage l'individu qui s'était introduit la nuit dans la masure et qui avait écouté à sa porte. C'était un homme, en effet, qui passa, cette fois sans s'arrêter, devant la chambre de Jean Valjean. Le couloir était encore trop obscur pour qu'on pût distinguer son visage; mais quand l'homme arriva à l'escalier, un rayon de la lumière du dehors dessina sa silhouette; Jean Valjean le vit de dos. L'homme était de haute taille, vêtu d'une redingote longue, avec un gourdin sous son bras. C'était l'encolure formidable de Javert.

Jean Valjean aurait pu essayer de le revoir en regardant par sa fenêtre, mais il eût fallu l'ouvrir, ce qu'il n'osa pas faire.

Il était évident que cet homme était entré avec une clef, et comme chez lui. Qui lui avait donné cette clef? qu'est-ce que cela voulait dire?

À sept heures du matin, quand la vieille vint faire le ménage, Jean Valjean lui jeta un coup d'œil pénétrant, mais il ne l'interrogea pas. La bonne femme était comme à l'ordinaire.

Tout en balayant, elle lui dit:

-'Monsieur a peut-être entendu quelqu'un qui entrait, cette nuit?'

À cette époque de l'année et sur ce boulevard, huit heures du soir, c'est la nuit la plus noire.

-'C'est vrai', répondit-il d'un air très naturel. 'Qui était-ce donc?'

-'C'est un nouveau locataire', dit la vieille.

-'Qui s'appelle...'

-'Je ne sais plus trop. Monsieur Dumont ou Daumont. Un nom comme cela.'

-'Et qu'est-ce qu'il fait dans la vie ce monsieur Dumont?'

La vieille le considéra avec ses petits yeux de fouine, et répondit:

-'Il est rentier, comme vous.'

Elle n'avait peut-être aucune idée derrière la tête; Jean Valjean crut en déceler une.

Quant la vieille fut partie, il fit un rouleau d'une centaine de francs qu'il avait dans une armoire et le mit dans sa poche. Quelque précaution qu'il prit dans cette opération pour qu'on ne l'entendît pas remuer de l'argent, une pièce de cent sous lui échappa des mains et roula bruyamment sur le carrelage.

À la nuit tombée, il descendit et regarda avec attention de tous les côtés sur le boulevard. Il ne vit personne. Le boulevard semblait absolument désert. Il est vrai qu'on peut s'y cacher derrière les arbres.

Il remonta.

-'Viens', dit-il à Cosette.
Il la prit par la main et ils sortirent tous deux.

Livre cinquième: À chasse noire, meute muette.

CHAPITRE I: LES ZIGZAGS DE LA STRATÉGIE.

Ici, pour les pages qu'on va lire et pour d'autres encore qu'on rencontrera plus loin, une observation est nécessaire.

Voilà bien des années déjà que l'auteur de ce livre, forcé, à regret, de parler de lui, est absent de Paris. Depuis qu'il l'a quitté, Paris s'est transformé. Une ville nouvelle a surgi qui lui est en quelque sorte inconnue. Il n'a pas besoin de dire qu'il aime Paris; Paris est la ville natale de son esprit. Par suite des démolitions et des reconstructions, le Paris de sa jeunesse, ce Paris qu'il a religieusement emporté dans sa mémoire, est à cette heure un Paris d'autrefois. Qu'on lui permette de parler de ce Paris-là comme s'il existait encore. Il est possible que là où l'auteur va conduire les lecteurs en disant *dans telle rue il y a telle maison*, il n'y ait plus, aujourd'hui, ni maison ni rue. Les lecteurs vérifieront, s'ils veulent s'en donner la peine. Quant à lui, il ignore le nouveau Paris et écrit avec l'ancien Paris devant les yeux dans une illusion qui lui est précieuse. C'est une douceur pour lui de rêver qu'il reste derrière lui quelque chose de ce qu'il voyait quand il était dans son pays, et que tout ne s'est pas évanoui. Tant qu'on va et vient dans son pays natal, on s'imagine que ces rues vous sont indifférentes, que ces fenêtres, ces toits et ces portes ne vous font rien, que ces murs vous sont étrangers, que ces arbres sont les premiers arbres venus, que ces maisons où l'on n'entre pas vous sont inutiles, que ces pavés où l'on marche sont des pierres. Plus tard, quand on n'y est plus, on s'aperçoit que ces rues vous sont chères, que ces toits, ces fenêtres et ces portes vous manquent, que ces murs vous sont nécessaires, que ces arbres sont vos bien-aimés, que ces maisons où l'on n'entrait pas on y entrait tous les jours, et qu'on a laissé son âme, son sang, son cœur sur ces pavés. Tous ces lieux qu'on ne voit plus, qu'on ne reverra jamais peut-être, et dont on a gardé l'image, prennent un charme douloureux, vous reviennent avec la mélancolie d'une apparition, vous rendent la terre sainte visible, et sont, pour ainsi dire, la forme même de la France. On les aime et on les invoque tels qu'ils sont, tels qu'ils étaient, et l'on s'y obstine, et l'on n'y veut rien changer, car on tient à la figure de la patrie comme au visage de sa mère.

Qu'il me soit donc permis de parler du passé au présent. Cela dit, je prie le lecteur de s'en souvenir.

Ainsi, Jean Valjean avait tout de suite quitté le boulevard et s'était engagé dans les rues, faisant le plus de lignes brisées qu'il pouvait, revenant quelquefois brusquement sur ses pas pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Cette manœuvre est propre au cerf traqué. Sur les terrains où la trace peut s'imprimer, cette manœuvre a, entre autres avantages, celui de tromper les chasseurs et les chiens par le contre-pied. C'est ce qu'en vénerie on appelle un *faux rembuchement.*

C'était une nuit de pleine lune. Jean Valjean n'en fut pas fâché. La lune, encore très près de l'horizon, coupait dans les rues de grands pans d'ombre et de lumière. Jean Valjean pouvait se glisser le long des maisons et des murs dans le côté sombre et observer le côté clair. Il ne voyait peut-être pas que le côté obscur lui échappait. Pourtant, dans toutes les ruelles désertes qui avoisinent la rue de Poliveau, il crut être certain que personne ne venait derrière lui.

Cosette marchait sans poser de questions. Les souffrances des six premières années de sa vie avaient introduit quelque chose de passif dans sa nature. D'ailleurs, et c'est là une remarque sur laquelle j'aurais l'occasion de revenir, elle était habituée, sans

trop s'en rendre compte, aux singularités de l'homme et aux bizarreries de la destinée. Et puis, elle se sentait en sécurité, lorsqu'elle était avec lui.

Jean Valjean, pas plus que Cosette, ne savait où il allait. Il se confiait à Dieu comme elle se confiait à lui. Il lui semblait qu'il tenait, lui aussi, quelqu'un de plus grand que lui par la main; il croyait sentir un être qui le menait, invisible. Du reste, il n'avait aucune idée arrêtée, aucun plan, aucun projet. Il n'était même pas absolument sûr que ce fût Javert, et puis ce pouvait être Javert sans que Javert sût qu'il était Jean Valjean. N'était-il pas déguisé? Ne le croyait-on pas mort? Cependant, depuis quelques jours, il se passait des choses bien singulières. Il ne lui en fallut pas davantage. Il était déterminé à ne plus rentrer dans la maison Gorbeau. Comme l'animal chassé du gîte, il cherchait un trou où se cacher, en attendant qu'il en trouvât un où se loger.

Jean Valjean décrivit plusieurs labyrinthes dans le quartier Mouffetard, déjà endormi comme s'il avait encore la discipline du moyen âge et le joug du couvre-feu; il combina, de diverses façons, dans des stratégies savantes, la rue Censier et la rue Copeau, la rue du Battoir-Saint-Victor et la rue du Puits-l'Ermite. Il y a, par là, des logeurs, mais il n'y entra même pas, ne trouvant pas ce qui lui convenait. Par exemple, il ne doutait pas que, si, par hasard, on avait cherché sa piste, on ne l'eût perdue.

Comme onze heures sonnaient à Saint-Etienne-du-Mont, il traversait la rue de Pontoise, devant le bureau du commissaire de police qui est au numéro 14. Quelques instants après, l'instinct dont je parlais plus haut fit qu'il se retourna. Il vit distinctement, grâce à la lanterne du commissaire qui les trahissait, trois hommes, qui le suivaient d'assez près, passer successivement sous cette lanterne, dans le côté ténébreux de la rue. L'un de ces trois hommes entra dans l'allée de la maison du commissaire. Celui qui marchait en tête lui parut décidément suspect. 'Viens, ma petite', dit-il à Cosette, et il se dépêcha de quitter la rue de Pontoise.

Il fit un circuit, tourna le passage des Patriarches qui était fermé à cause de l'heure, arpenta la rue de l'Épée-de-Bois et la rue de l'Arbalète et s'enfonça dans la rue des Postes.

Il y a, là, un carrefour où est aujourd'hui le collège Rollin et où vient s'embrancher la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Il va sans dire que la rue Neuve-Sainte-Geneviève est une vieille rue, et qu'il ne passe pas une chaise de poste tous les dix ans *rue des Postes*. Cette *rue des Postes* était au treizième siècle habitée par des potiers; son vrai nom est *rue des pots*.

La lune jetait une lumière vive sur ce carrefour. Jean Valjean s'embusqua sous une porte, calculant que si ces hommes le suivaient encore, il ne pourrait manquer de très bien les voir lorsqu'ils traverseraient cet endroit clair.

En effet, il ne s'était pas écoulé trois minutes que les hommes parurent. Ils étaient maintenant quatre; tous de haute taille, vêtus de longues redingotes noires, avec des chapeaux ronds, et de gros bâtons à la main. Ils n'étaient pas moins inquiétants par leur grande stature et leurs grosses mains que par leur marche sinistre dans les ténèbres. On eût dit quatre spectres déguisés en bourgeois.

Ils s'arrêtèrent au milieu du carrefour et s'agglutinèrent, comme des gens qui se consultent. Ils avaient l'air indécis. Celui qui paraissait les conduire se tourna et désigna nerveusement, de la main droite, la direction où s'était engagé Jean Valjean; un autre semblait indiquer avec une certaine obstination la direction contraire. À l'instant où le premier se retourna, la lune éclaira son visage. Jean Valjean reconnut parfaitement Javert.

CHAPITRE II: SUR LE PONT D'AUSTERLITZ.

L'incertitude cessa pour Jean Valjean; heureusement, elle dura encore pour ces hommes. Il profita de leur hésitation; c'était du temps perdu pour eux, gagné pour lui. Il sortit de sa cachette et poussa dans la rue des Postes, vers le Jardin des Plantes. Cosette commençait à se fatiguer; il la prit dans ses bras, et la porta. Il n'y avait pas un passant, et l'on n'avait pas allumé les réverbères à cause de la lune.

Il accéléra.

En quelques enjambées, il atteignit la poterie Goblet sur la façade de laquelle le clair de lune révélait la vieille inscription:

De Goblet fils, c'est ici la fabrique;
Venez choisir des cruches et des brocs,
Des pots de fleurs, des tuyaux et des briques.
Au tout venant, le cœur vend des carreaux.

Il laissa derrière lui la rue de la Clef, puis la fontaine Saint-Victor, longea le Jardin des Plantes par les rues basses, et arriva au quai. Là, il se retourna. Le quai était désert. Les rues étaient désertes. Personne derrière lui. Il respira.

Il gagna le pont d'Austerlitz.

Le péage y existait encore à cette époque.

Il se présenta au bureau du guichetier et donna un sou. 'C'est deux sous', dit l'invalide du pont. 'Vous portez là un enfant qui peut marcher. Payez pour les deux.'

Il paya, contrarié que son passage eût donné lieu à une observation. Toute fuite doit être un glissement silencieux.

Une grosse charrette passait la Seine en même temps que lui et allait comme lui sur la rive droite. Cela lui fut utile. Il put traverser tout le pont dans l'ombre de cette charrette.

Vers le milieu du pont, Cosette, ayant les pieds engourdis, désira marcher. Il la posa à terre et la prit par la main.

Le pont franchi, il aperçut, un peu à droite, des chantiers; il s'y dirigea. Pour y arriver, il fallait s'aventurer dans un assez grand espace découvert et éclairé. Il n'hésita pas. Ceux qui le traquaient avaient évidemment perdu sa trace; Jean Valjean se croyait hors de danger. Cherché, oui; suivi, non!

Une petite rue, la rue du Chemin-Vert-Saint-Antoine, s'ouvrait entre deux chantiers enclos de murs. Cette rue était étroite, obscure, et comme faite exprès pour lui. Avant d'y entrer, il regarda derrière lui.

Du lieu où il était, il voyait, dans toute sa longueur, le pont d'Austerlitz.

Quatre ombres venaient d'atteindre le pont.

Ces ombres tournaient le dos au Jardin des Plantes et se dirigeaient vers la rive droite.

Ces quatre ombres, c'étaient les quatre hommes.

Jean Valjean eut le frémissement de la bête reprise.

Il lui restait un espoir, c'est que ces hommes, peut-être, n'étaient pas encore sur le pont et qu'ils ne l'avaient pas aperçu au moment où il l'avait traversé en tenant Cosette par la main.

Si c'était le cas, en s'enfonçant dans la petite rue qui était devant lui, s'il parvenait à atteindre les chantiers, les marais, les cultures, les terrains non bâtis, il pourrait s'échapper.

Il lui sembla qu'on pouvait se confier à cette petite rue silencieuse. Il y entra.

CHAPITRE III: LE PLAN DE PARIS EN 1727.

Au bout de trois cents pas, il arriva à un endroit où la rue se partageait en deux rues obliquant, l'une à gauche, l'autre à droite. Jean Valjean avait devant lui comme les deux branches d'un Y. Laquelle choisir?

Il ne balança point, il prit la droite.

Pourquoi?

C'est que la branche gauche allait vers le faubourg, c'est-à-dire vers les lieux habités, et la branche droite vers la campagne, c'est-à-dire vers les lieux déserts.

Cependant, ils ne marchaient plus très rapidement. L'allure de Cosette le ralentissait.

Il se remit à la porter. Cosette appuya sa tête sur son épaule et ne dit pas un mot.

Il se retournait de temps en temps et regardait. Il avait soin de se tenir toujours du côté obscur de la rue. La rue était droite derrière lui. Les deux ou trois premières fois qu'il se retourna, il ne vit rien, le silence était profond, il continua sa marche un peu rassuré. Tout à coup, à un certain moment, s'étant retourné, il lui sembla voir dans la partie de la rue où il venait de passer, loin dans l'obscurité, quelque chose qui bougeait.

Il se précipita en avant, plutôt qu'il ne marcha, espérant trouver quelque ruelle latérale, s'évader par là, et brouiller encore une fois les pistes.

Il arriva devant un mur.

Ce mur, pourtant, n'était pas infranchissable: c'était une muraille longeant une ruelle transversale à laquelle aboutissait la rue où il s'était engagé.

Ici encore, il fallut se décider: prendre à droite ou à gauche.

Il regarda à droite. La ruelle se prolongeait, en tronçon, entre des constructions qui étaient des hangars ou des granges, puis se terminait en impasse. On voyait distinctement le fond du cul-de-sac: un grand mur blanc.

Il regarda à gauche. La ruelle, de ce côté, était ouverte; au bout de deux cents pas environ, elle rejoignait une rue assez large. C'était de ce côté-là qu'était le salut.

Au moment où Jean Valjean songeait à tourner à gauche, pour tâcher de gagner la rue qu'il entrevoyait au bout de la ruelle, il aperçut, à l'angle de la ruelle et de cette rue vers laquelle il allait se diriger, une espèce de statue noire, immobile.

C'était quelqu'un, un homme, qui venait d'être posté là évidemment, et qui, barrant le passage, attendait.

Jean Valjean recula.

L'endroit de Paris où se trouvait Jean Valjean, situé entre le faubourg Saint-Antoine et la Râpée, est un de ceux qu'ont transformés de fond en comble les travaux récents, enlaidissements selon les uns, transfiguration selon les autres. Les cultures, les chantiers et les vieilles bâtisses se sont effacés. Il y a là, aujourd'hui, de grandes rues toutes neuves, des arènes, des cirques, des hippodromes, des embarcadères de chemin de fer, une prison, Mazas; le progrès, comme on le voit, avec son correctif. Il y a un demi-siècle, dans cette langue usuelle populaire, toute faite de traditions, qui s'obstine à appeler l'Institut, *les Quatre-Nations,* et l'Opéra-Comique, *Feydeau*, l'endroit précis où était parvenu Jean Valjean se nommait la rue de Picpus. La porte Saint-Jacques, la porte de Paris, la barrière des Sergents, les Porcherons, la Galiote, les Célestins, les Capucins, le Mail, la Bourbe, l'Arbre-de-Cracovie, la Petite-Pologne, Picpus, sont les noms du vieux Paris qui surnagent dans le nouveau. La mémoire du peuple flotte sur ces épaves du passé.

Picpus, qui du reste a existé à peine et n'a jamais été qu'une ébauche de quartier, avait presque l'aspect monacal d'une ville espagnole. Les chemins étaient peu pavés, les rues étaient peu bâties. Excepté les deux ou trois rues dont je vais parler, tout y était muraille et solitude. Pas une boutique, pas une voiture, à peine, çà et là, une chandelle allumée aux fenêtres; toutes les lumières étaient éteintes après dix heures. Il y avait des jardins, des couvents, des chantiers, des marais, quelques petites maisons et de grands murs qui les dépassaient.

Tel était ce quartier au siècle dernier. Si la révolution l'avait rabroué, l'édilité républicaine l'avait démoli, percé, troué. Des dépôts de gravats y avaient été établis. Il y a trente ans, ce quartier disparaissait sous la rature des constructions nouvelles. Aujourd'hui il est tout à fait rayé. Picpus, dont aucun plan actuel n'a gardé trace, est assez clairement indiqué dans le plan de 1727, publié à Paris chez Denis Thierry, rue Saint-Jacques, et à Lyon, chez Jean Girin, rue Mercière. Le quartier Picpus avait ce que j’appellerai un Y de rues formé par la rue du Chemin-Vert-Saint-Antoine s'écartant en deux branches et prenant, à gauche, le nom de rue de Picpus et, à droite, le nom de rue Polonceau. Les deux branches du Y étaient réunies à leur sommet comme par une barre. Cette barre se nommait rue Droit-Mur. La rue Polonceau y aboutissait; la rue de Picpus passait outre et

montait vers le marché Lenoir. Celui qui, venant de la Seine, arrivait à l'extrémité de la rue Polonceau, avait à sa gauche la rue Droit-Mur, tournant brusquement à angle droit, devant lui la muraille de cette rue, et à sa droite un prolongement tronqué de la rue Droit-Mur, sans issue, appelé cul-de-sac Genrot.

C'est là qu'était Jean Valjean.

Comme je viens de le dire, en apercevant la silhouette noire située à l'angle de la rue Droit-Mur et de la rue de Picpus, il recula. Nul doute, il était guetté par ce fantôme.

Que faire?

Il n'était plus temps de faire demi-tour. Ce qu'il avait vu remuer dans l'ombre, à quelque distance derrière lui, c'était sans doute Javert et son escouade. Javert était probablement déjà au commencement de la rue à la fin de laquelle était Jean Valjean. Javert, selon toute apparence, connaissait ce petit dédale, et avait pris ses précautions en envoyant un de ses hommes garder l'issue. Ces conjectures, si ressemblantes à des évidences, tourbillonnèrent tout de suite, comme une poignée de poussière qui s'envole contre son gré, dans le cerveau douloureux de Jean Valjean. Il examina le cul-de-sac Genrot; là, c'était barré. Il examina la rue Picpus; une sentinelle bloquait sa fuite. Il voyait cette figure sombre se détacher en noir sur le pavé blanc inondé de lumière. Avancer, c'était tomber sur cet homme. Reculer, c'était se jeter dans Javert. Jean Valjean se sentait pris comme dans un filet qui se resserrait lentement. Il regarda le ciel avec désespoir.

CHAPITRE IV: LES TÂTONNEMENTS DE L'ÉVASION.

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut se figurer d'une manière exacte la ruelle Droit-Mur, et en particulier l'angle qu'on laissait à gauche quand on sortait de la rue Polonceau pour entrer dans cette ruelle. La ruelle Droit-Mur était à peu près entièrement bordée, à droite, jusqu'à la rue de Picpus, par des maisons de pauvre apparence, à gauche, par un seul bâtiment d'une ligne sévère composé de plusieurs corps de logis qui se haussaient graduellement d'un étage ou deux à mesure qu'ils approchaient de la rue de Picpus, de sorte que ce bâtiment, très élevé du côté de la rue de Picpus, était assez bas du côté de la rue Polonceau. Là, à l'angle que j'ai signalé, il s'abaissait au point de n'avoir plus qu'une muraille. Cette muraille n'allait pas aboutir carrément à la rue: elle dessinait un pan coupé, très en retrait, invisible à deux observateurs qui eussent été l'un rue Polonceau, l'autre rue Droit-Mur.

À partir des deux angles du pan coupé, la muraille se prolongeait, sur la rue Polonceau, jusqu'à une maison qui portait le numéro 49 et, sur la rue Droit-Mur, où son tronçon était beaucoup plus court, jusqu'au bâtiment sombre dont j'ai parlé et dont elle coupait le pignon, faisant ainsi, dans la rue, un nouvel angle rentrant. Ce pignon était d'un aspect morne; on n'y voyait qu'une seule fenêtre, ou, pour mieux dire, deux volets revêtus d'une feuille de zinc, et toujours fermés.

L'état des lieux que je dresse ici est d'une rigoureuse exactitude et éveillera certainement un souvenir très précis dans l'esprit des anciens habitants du quartier.

Le pan coupé était entièrement rempli par une chose qui ressemblait à une porte colossale et misérable. C'était un vaste assemblage informe de planches perpendiculaires, celles d'en haut plus larges que celles d'en bas, reliées par de longues lanières de fer transversales. À côté, il y avait une porte cochère de dimension ordinaire et dont le percement ne remontait évidemment pas à plus d'une cinquantaine d'années.

Un tilleul montrait son branchage au-dessus du pan coupé; le mur était couvert de lierre du côté de la rue Polonceau.

Dans l'imminent péril où se trouvait Jean Valjean, ce bâtiment sombre avait quelque chose d'inhabité et de solitaire qui le tentait. Il le parcourut rapidement des yeux. Il se disait que s'il parvenait à y pénétrer, il serait peut-être sauvé. Il eut d'abord une idée et un espoir.

Dans la partie moyenne de la devanture de ce bâtiment, sur la rue Droit-Mur, il y avait, à toutes les fenêtres des différents étages, de vieilles cuvettes-entonnoirs en plomb. Les embranchements variés des conduits qui allaient d'un conduit central aboutir à toutes ces cuvettes dessinaient, sur la façade, une espèce d'arbre. Ces ramifications de tuyaux, avec leurs cent coudes, imitaient ces vieux ceps de vigne dépouillés qui se tordent sur les devantures des anciennes fermes.

Ce bizarre espalier aux branches de tôle et de fer fut le premier objet qui frappa Jean Valjean. Il assit Cosette le dos contre une borne, en lui recommandant le silence, et courut à l'endroit où le conduit venait toucher le pavé. Peut-être y avait-il moyen d'escalader par là et d'entrer dans la maison. Mais le conduit était délabré, hors de service, et tenait à peine à son scellement. D'ailleurs, toutes les fenêtres de ce logis silencieux étaient recouvertes d'épaisses barres de fer, même les mansardes du toit. Et puis la lune éclairait pleinement cette façade; l'homme qui l'observait du bout de la rue aurait vu Jean Valjean faire l'escalade. Enfin, que faire de Cosette? comment la hisser en haut d'une maison à trois étages?

Il renonça à grimper par le conduit et rampa le long du mur pour rentrer dans la rue Polonceau.

Quand il fut au pan coupé où il avait laissé Cosette, il remarqua que, là, personne ne pouvait le voir. Il échappait à tous les regards, de quelque côté qu'ils vinssent. En outre, il était dans l'ombre. Enfin, il y avait deux portes. Peut-être pourrait-on les forcer. Le mur au-dessus duquel il voyait le tilleul et le lierre donnait évidemment dans un jardin où il pourrait tout au moins se cacher, quoiqu'il n'y eût pas encore de feuilles aux arbres, et passer le reste de la nuit.

Le temps s'écoulait. Il fallait faire vite.

Il toucha la porte cochère et reconnut tout de suite quelle était condamnée au dedans et au dehors. Il s'approcha de l'autre grande porte avec plus d'espoir. Elle était affreusement décrépite, son immensité même la rendait moins solide, les planches étaient pourries, les ligatures de fer, il n'y en avait que trois, étaient rouillées. Il semblait possible de percer cette clôture vermoulue.

En l'examinant, il vit que cette porte n'était pas une porte. Elle n'avait ni gonds, ni pentures, ni serrure, ni fente au milieu. Les bandes de fer la traversaient de part en part sans solution de continuité. Par les crevasses des planches, il entrevit des moellons et des pierres grossièrement cimentés que les passants pouvaient y voir encore il y a dix ans. Il fut forcé de s'avouer, avec consternation, que cette apparence de porte était simplement le parement en bois d'une bâtisse à laquelle elle était adossée. Il était facile d'arracher une planche, mais on se trouvait face à face avec un mur.

CHAPITRE V: CE SERAIT IMPOSSIBLE AVEC L'ÉCLAIRAGE AU GAZ.

À cet instant, un bruit sourd et cadencé commença à se faire entendre à quelque distance. Jean Valjean jeta un coup d’œil: Sept ou huit soldats disposés en peloton venaient de déboucher dans la rue Polonceau. Il voyait briller les baïonnettes. Cela venait vers lui.

Ces soldats, en tête desquels il distinguait la haute stature de Javert, s'avançaient lentement et avec précaution. Ils s'arrêtaient fréquemment. Il était visible qu'ils exploraient tous les recoins des murs et toutes les embrasures de portes.

C'était, et ici la conjecture ne pouvait se tromper, une patrouille que Javert avait rencontrée et qu'il avait requise.

Les deux acolytes de Javert marchaient dans leurs rangs.

Suivant leur allure, et avec les arrêts qu'ils faisaient, il leur fallait environ un quart d'heure pour arriver à l'endroit où se trouvait Jean Valjean. Ce fut un instant affreux. Quelques minutes séparaient Jean Valjean de cet épouvantable précipice qui s'ouvrait devant lui pour la troisième fois. Et le bagne, maintenant, n'était plus seulement le bagne, c'était Cosette perdue à jamais, c'est-à-dire une vie qui ressemblerait à une sorte d'enfer.

Il n'y avait plus qu'une chose possible.

Jean Valjean avait cela de particulier qu'on pouvait dire qu'il portait deux besaces; dans l'une, il avait les pensées d'un saint, dans l'autre, les redoutables talents d'un forçat. Il fouillait dans l'une ou dans l'autre, selon l'occasion.

Entre autres ressources, grâce à ses nombreuses évasions du bagne de Toulon, il était, on s'en souvient, passé maître dans cet art incroyable de s'élever, sans échelles, sans crampons, par la seule force musculaire, en s'appuyant de la nuque, des épaules, des hanches et des genoux, en s'aidant à peine des rares reliefs de la pierre, dans l'angle droit d'un mur, au besoin jusqu'à la hauteur d'un sixième étage; art qui a rendu si effrayant et si célèbre le coin de la cour de la Conciergerie de Paris par où s'échappa, il y a une vingtaine d'années, le condamné Battemolle.

Jean Valjean mesura des yeux la muraille au-dessus de laquelle il voyait le tilleul. Elle avait environ dix-huit pieds de haut. L'angle qu'elle faisait avec le pignon du grand bâtiment était rempli, dans sa partie inférieure, d'un massif de maçonnerie de forme triangulaire, probablement destiné à préserver ce trop commode recoin des stations de ces stercoraires qu'on appelle les passants. Ce remplissage préventif des coins de mur est très utilisé à Paris.

Ce massif avait environ cinq pieds de haut. Du sommet de ce massif, l'espace à franchir pour arriver sur le mur n'était guère que de quatorze pieds.

Le mur était surmonté d'une pierre plate sans chevron.

La difficulté était Cosette. Cosette elle, ne savait pas escalader un mur. L'abandonner? Jean Valjean n'y songeait pas. L'emporter était impossible. Toutes les forces d'un homme lui sont nécessaires pour mener à bien ces étranges ascensions. Le moindre fardeau dérangerait son centre de gravité et le précipiterait dans l'abîme.

Il aurait fallu une corde. Jean Valjean n'en avait pas. Où trouver une corde à minuit, rue Polonceau? Certes, à cet instant-là, si Jean Valjean avait eu un royaume, il l'eût donné pour une corde. Toutes les situations extrêmes ont leurs éclairs qui tantôt nous aveuglent, tantôt nous illuminent.

Le regard désespéré de Jean Valjean rencontra la potence du réverbère du cul-de-sac Genrot.

À cette époque il n'y avait pas de becs de gaz dans les rues de Paris. À la nuit tombante, on allumait les réverbères espacés grâce à une corde qui traversait la rue de part en part et qui s'ajustait dans la rainure d'une potence. Le tourniquet où se dévidait cette corde était scellé au-dessous de la lanterne, dans une petite armoire de fer dont l'allumeur avait la clef; la corde, elle-même, était protégée jusqu'à une certaine hauteur par un étui de métal.

Jean Valjean, avec l'énergie du désespoir, franchit la rue d'un bond, entra dans le cul-de-sac, fit sauter le pêne de la petite armoire avec la pointe de son couteau et, un instant après, était à nouveau près de Cosette. Il avait une corde. Ils vont vite en besogne, ces sombres trouveurs d'expédients, aux prises avec la fatalité.

J'ai expliqué que les réverbères n'avaient pas été allumés cette nuit-là. La lanterne du cul-de-sac Genrot se trouvait donc éteinte, comme les autres, et l'on pouvait passer à côté sans même remarquer qu'elle n'était plus à sa place.

Quoi qu'il en soit, l'heure, le lieu, l'obscurité, la préoccupation de Jean Valjean, ses gestes singuliers, ses allées et venues, tout cela commençait à inquiéter Cosette. Tout autre enfant qu'elle aurait depuis longtemps jeté des hauts cris. Elle se borna à tirer Jean Valjean par le pan de sa redingote. On entendait toujours, de plus en plus distinctement, le bruit de la patrouille qui approchait.

-'Papa', dit-elle tout bas, 'j'ai peur. Qu'est-ce qui vient donc là?'

-'Chut!', répondit le malheureux homme, 'C'est la Thénardier.'

Cosette tressaillit. Il ajouta:

-'Ne dis rien. Laisse-moi faire. Si tu cries, si tu pleures, la Thénardier saura où tu es et elle te ramènera chez elle.'

Alors, sans se hâter, mais sans s'y reprendre à deux fois pour rien, avec une précision ferme et brève, d'autant plus remarquable en un pareil moment que la patrouille et Javert pouvaient survenir d'un instant à l'autre, il défit sa cravate, la passa autour du corps de Cosette, sous les aisselles, en ayant soin qu'elle ne pût blesser l'enfant, attacha cette cravate à un bout de la corde au moyen de ce nœud que les gens de mer appellent nœud d'hirondelle, prit l'autre bout de cette corde dans ses dents, ôta ses chaussures et ses bas qu'il jeta par-dessus la muraille, monta sur le massif de maçonnerie, et commença à s'élever dans l'angle du mur et du pignon avec autant de solidité et de certitude que s'il eût eu des échelons sous les talons et sous les coudes. Une demi-minute ne s'était pas écoulée qu'il était à genoux sur le mur.

Cosette le considérait avec stupeur, sans dire une parole. La recommandation de Jean Valjean et le nom de la Thénardier l'avaient glacée.

Tout à coup, elle entendit la voix de Jean Valjean qui murmurait en articulant exagérément:

-'Adosse-toi au mur.'

Elle obéit.

-'Ne dis pas un mot et n'aie pas peur', reprit Jean Valjean.

Il la souleva de terre.

Avant qu'elle eût eu le temps de se reconnaître, elle était au haut de la muraille.

Jean Valjean la saisit, la mit sur son dos, lui prit ses deux petites mains dans sa main gauche, se coucha à plat ventre et rampa sur le haut du mur jusqu'au pan coupé. Comme il l'avait deviné, il y avait là une bâtisse dont le toit partait du haut de la clôture en bois et descendait très près de terre, selon un plan assez doucement incliné, en effleurant le tilleul.

Circonstance heureuse, car la muraille était beaucoup plus haute de ce côté que du côté de la rue. Jean Valjean voyait que le sol au-dessous de lui était très bas.

Il venait d'arriver au plan incliné du toit et n'avait pas encore lâché la crête de la muraille lorsqu'un bruit violent annonça l'arrivée de la patrouille. On entendit la voix tonnante de Javert:

–'Fouillez le cul-de-sac! La rue Droit-Mur est gardée, la rue de Picpus aussi. Je vous dis qu'il est dans le cul-de-sac!

Les soldats se précipitèrent dans le cul-de-sac Genrot.

Jean Valjean se laissa glisser le long du toit, tout en soutenant Cosette, atteignit le tilleul et sauta à terre. Par peur, ou par courage, Cosette n'avait pas dit un mot. Elle avait les mains un peu écorchées.

CHAPITRE VI: COMMENCEMENT D'UNE ÉNIGME.

Jean Valjean se trouvait dans une espèce de grand jardin d'un aspect très singulier, un de ces jardins tristes qui semblent faits pour être regardés l'hiver et la nuit. Ce jardin était d'une forme oblongue, avec une allée de grands peupliers au fond, des futaies assez hautes dans les coins, et un espace sans ombre au milieu, où l'on distinguait un très grand arbre isolé, puis quelques arbres fruitiers tordus et hérissés comme de grosses broussailles, des carrés de légumes, une melonnière dont les cloches brillaient sous la lune, et un vieux puisard. Il y avait, çà et là, des bancs de pierre qui semblaient noirs de mousse. Les allées étaient bordées de petits arbustes sombres, et toutes droites. L'herbe en envahissait la moitié et une moisissure verte couvrait le reste.

Jean Valjean avait, à côté de lui, la bâtisse dont le toit lui avait servi pour descendre, un tas de fagots, et, derrière les fagots, tout contre le mur, une statue de pierre dont le visage mutilé n'était plus qu'un masque informe qui apparaissait vaguement dans l'obscurité.

La bâtisse était une sorte de ruine où l'on distinguait des chambres démantelées dont une, tout encombrée, semblait servir de hangar.

Le grand bâtiment de la rue Droit-Mur qui faisait retour sur la rue de Picpus développait sur ce jardin deux façades en équerre. Ces façades du dedans étaient plus tragiques encore que celles du dehors. Toutes les fenêtres étaient grillagées. On n'y entrevoyait aucune lumière. Aux étages supérieurs, il y avait des hottes comme dans les prisons. L'une de ces façades projetait sur l'autre son ombre qui retombait sur le jardin comme un immense drap noir.

On n'apercevait pas d'autre maison. Le fond du jardin se perdait dans la brume et dans la nuit. Cependant, on y distinguait, confusément, des murailles qui s'entrecoupaient, comme s'il y avait d'autres cultures au delà, et les toits bas de la rue Polonceau.

On ne pouvait rien se figurer de plus farouche et de plus solitaire que ce jardin. Il n'y avait personne, à cause de l'heure, mais il ne semblait pas que cet endroit fût fait pour que quelqu'un y marchât, même à midi.

Le premier soin de Jean Valjean avait été de retrouver ses chaussures et de se rechausser, puis d'entrer dans le hangar avec Cosette. Celui qui s'évade ne se croit jamais assez caché. L'enfant, songeant toujours à la Thénardier, se blottissait contre lui. On entendait le bruit tumultueux de la patrouille qui fouillait le cul-de-sac et la rue, les coups de crosse contre les pierres, les appels de Javert aux mouchards qu'il avait postés, et ses imprécations mêlées de paroles qu'on ne distinguait pas.

Au bout d'un quart d'heure, il sembla que cette espèce de grondement orageux commença à s'éloigner. Jean Valjean ne respirait pas.

Il avait posé doucement sa main sur la bouche de Cosette.

La solitude où il se trouvait était si étrangement calme que cet effroyable tapage, si furieux et si proche, n'y jetait même pas l'ombre d'un trouble. Il semblait que ces murs fussent bâtis avec ces pierres sourdes dont parle l'Écriture.

Tout à coup, au milieu de ce calme profond, un nouveau bruit s'éleva; un bruit céleste, divin, ineffable, aussi ravissant que l'autre était horrible. C'était un hymne qui sortait des ténèbres, un éblouissement de prière et d'harmonie dans l'obscur et effrayant silence de la nuit; des voix de femmes, mais des voix composées à la fois de l'accent pur des vierges et de l'accent naïf des enfants, de ces voix qui ne sont pas de la terre et qui ressemblent à celles que les nouveau-nés entendent encore et que les moribonds entendent déjà. Ce chant venait du sombre édifice qui dominait le jardin. Au moment où le vacarme des démons s'éloignait, on eût dit un chœur d'anges qui s'approchait dans l'ombre.

Cosette et Jean Valjean se mirent à genoux.

Ils ne savaient pas ce que c'était, ils ne savaient pas où ils étaient, mais ils sentaient tous deux, l'homme et l'enfant, le pénitent et l'innocent, qu'il fallait qu'ils fussent à genoux.

Ces voix avaient cela d'étrange qu'elles n'empêchaient pas que le bâtiment ne parût désert. C'était comme un chant surnaturel dans une demeure inhabitée.

Pendant que ces voix chantaient, Jean Valjean ne songeait plus à rien. Il ne voyait plus la nuit, il voyait un ciel bleu. Il lui semblait sentir s'ouvrir ces ailes que nous avons tous au dedans de nous.

Le chant cessa. Il avait peut-être duré longtemps. Jean Valjean n'aurait pu le dire. Les heures de l'extase ne sont jamais qu'une minute.

Tout était retombé dans le silence. Plus rien dans la rue, plus rien dans le jardin. Ce qui menaçait, ce qui rassurait, tout s'était évanoui. Le vent froissait dans la crête du mur quelques herbes sèches qui faisaient un petit bruit doux et lugubre.

CHAPITRE VII: SUITE DE L'ÉNIGME.

La bise de nuit s'était levée, ce qui indiquait qu'il devait être entre une et deux heures du matin. La pauvre Cosette ne disait rien. Comme elle s'était assise par terre à côté de lui et qu'elle avait penché sa tête sur lui, Jean Valjean pensa quelle s'était endormie.

Il se baissa et la regarda. Cosette avait les yeux tout grands ouverts et un air pensif qui fit mal à Jean Valjean.

Elle tremblait toujours.

-'As-tu envie de dormir?', demanda Jean Valjean.

-'J'ai bien froid, répondit-elle.'

Un moment après elle reprit:

-'Est-ce qu'elle est toujours là?'

-'Qui?', dit Jean Valjean.

-'Madame Thénardier.'

Jean Valjean avait déjà oublié le moyen dont il s'était servi pour faire taire Cosette.

-'Ah!', dit-il, 'Elle est partie. Tu ne crains plus rien.'

L'enfant soupira comme si un poids se soulevait de dessus sa poitrine.

La terre était humide, le hangar ouvert de toute part, la bise plus fraîche à chaque instant. L'homme ôta sa redingote et enveloppa Cosette.

-'As-tu moins froid ainsi?', dit-il.

-'Oh oui, papa!'

-'Attends-moi un instant. Je vais revenir.'

Il sortit de la ruine et se mit à longer le grand bâtiment car il cherchait un meilleur abri. Il rencontra des portes, mais elles étaient fermées. Il y avait des barreaux à toutes les croisées du rez-de-chaussée.

Comme il venait de dépasser l'angle intérieur de l'édifice, il remarqua qu'il arrivait à des fenêtres cintrées et aperçut de la lumière. Il se haussa sur la pointe du pied et regarda par l'une de ces fenêtres. Elles donnaient toutes dans une salle assez vaste, pavée de larges dalles, coupée d'arcades et de piliers, où l'on ne distinguait rien qu'une petite lueur et de grandes ombres. La lueur venait d'une veilleuse allumée dans un coin. Cette salle était déserte et rien n'y bougeait. Cependant, à force de regarder, il crut voir à terre, sur le pavé, quelque chose qui paraissait couvert d'un linceul et qui ressemblait à une forme humaine. Cela était étendu à plat ventre, la face contre la pierre, les bras en croix, dans l'immobilité de la mort. On eût dit, à une sorte de serpent qui traînait sur le pavé, que cette forme sinistre avait la corde au cou.

Toute la salle baignait dans cette brume des lieux à peine éclairés qui ajoute à l'horreur.

Jean Valjean a souvent dit depuis que, quoique bien des spectacles funèbres eussent traversé sa vie, jamais il n'avait rien vu de plus glaçant et de plus terrible que cette figure énigmatique accomplissant on ne sait quel mystère inconnu dans ce lieu sombre et ainsi entrevue dans la nuit. Il était effrayant de supposer que cela était peut-être mort, et plus effrayant encore de songer que cela était peut-être vivant.

Il eut le courage de coller son front à la vitre et d'épier si cette chose remuerait. Il eut beau rester un temps qui lui parut très long, la forme étendue ne faisait aucun mouvement. Tout à coup, il se sentit pris d'une épouvante inexprimable, et il s'enfuit. Il se mit à courir vers le hangar sans oser regarder en arrière. Il lui semblait que s'il tournait la tête il verrait la figure marcher derrière lui à grands pas en agitant les bras.

Il arriva à la ruine en haletant. Ses genoux plièrent; la sueur lui coulait dans le dos.

Où était-il? Qui aurait jamais pu s'imaginer quelque chose de pareil à cette espèce de sépulcre au milieu de Paris? Qu'était-ce que cette étrange maison? Édifice plein de mystères nocturnes, appelant les âmes dans l'ombre avec la voix des anges et, lorsqu'elles viennent, leur offrant brusquement cette vision épouvantable, promettant d'ouvrir la porte radieuse du ciel et ouvrant la porte horrible du tombeau! Et cela était bien, en effet, un édifice, une maison qui avait son numéro dans une rue! Ce n'était pas un rêve! Il avait besoin de toucher les pierres pour y croire.

Le froid, l'anxiété, l'inquiétude, les émotions de la soirée, lui donnaient une véritable fièvre, et toutes ces idées s'entrechoquaient dans son cerveau.

Il s'approcha de Cosette. Elle dormait.

CHAPITRE VIII: L'ÉNIGME REDOUBLE.

L'enfant avait posé sa tête sur une pierre et s'était endormie.

Il s'assit auprès d'elle et se mit à la regarder. Peu à peu, il se calma et reprit possession de ses moyens.

Il percevait clairement cette vérité, le fond de sa vie désormais, que tant qu'elle serait là, tant qu'il l'aurait près de lui, il n'aurait besoin de rien ni peur de rien. Il ne sentait même pas qu'il avait très froid, ayant quitté sa redingote pour la couvrir.

Il entendit depuis un bruit singulier. C'était comme un grelot qu'on agitait. Ce bruit était dans le jardin. On l'entendait distinctement, quoique faiblement. Cela ressemblait à la petite musique vague que font les cloches des bestiaux la nuit dans les pâturages.

Il se retourna, regarda et vit qu'il y avait quelqu'un dans le jardin: un être qui ressemblait à un homme marchait au milieu des cloches de la melonnière, se levant, se baissant, s'arrêtant, avec des mouvements réguliers, comme s'il traînait ou étendait quelque chose sur la terre. Cet être paraissait boiter.

Jean Valjean tressaillit avec ce tremblement continuel des malheureux. Tout leur est hostile et suspect. Ils se défient du jour parce qu'il aide à les voir et de la nuit parce qu'elle aide à les surprendre. Tout à l'heure il tremblait parce que le jardin était désert, maintenant il tremblait parce qu'il y avait quelqu'un.

Il retomba des terreurs chimériques aux terreurs réelles. Il se dit que Javert et les mouchards n'étaient peut-être pas partis, que sans doute ils avaient laissé dans la rue des gens en observation, que, si cet homme le découvrait dans ce jardin, il crierait au voleur et le livrerait à la police. Il prit doucement Cosette endormie dans ses bras et la porta derrière un tas de vieux meubles hors d'usage, dans le coin le plus reculé du hangar. Cosette ne bougea pas.

De là, il observa les allures de l'être qui était dans la melonnière. Ce qui était bizarre, c'est que le bruit du grelot suivait tous les mouvements de cet homme. Quand l'homme s'approchait, le bruit s'approchait; quand il s'éloignait, le bruit s'éloignait; s'il faisait quelque geste précipité, un trémolo accompagnait ce geste; quand il s'arrêtait, le bruit cessait. Il paraissait évident que le grelot était attaché à cet homme; mais alors, qu'est-ce que cela pouvait signifier? qu'était-ce que cet homme auquel une clochette était suspendue comme à un bélier ou à un bœuf?

Tout en se posant ces questions, il toucha les mains de Cosette. Elles étaient glacées.

-'Ah mon Dieu!', dit-il.

Il chuchota:

-'Cosette!'

Elle n'ouvrit pas les yeux.

Il la secoua vivement.

Elle ne se réveilla pas.

-'Serait-elle morte!', se dit-il, et il se dressa, frémissant de la tête aux pieds.

Les idées les plus affreuses lui traversèrent l'esprit. Il y a des moments où les suppositions hideuses nous assiègent comme une cohue de furies et forcent violemment les cloisons de notre cerveau. Quand il s'agit de ceux que nous aimons, notre prudence invente toutes les folies. Il se souvint que le sommeil peut être mortel, en plein air, lors d'une nuit froide.

Cosette, pâle, immobile, était étendue, par terre, à ses pieds. Il écouta son souffle; elle respirait, mais d'une respiration qui lui paraissait faible et prête à s'éteindre.

Comment la réchauffer? comment la réveiller? Tout ce qui n'était pas ceci s'effaça de sa pensée. Il s'élança, éperdu, hors de la ruine.

Il fallait absolument qu'avant un quart d'heure Cosette fût devant un feu et dans un lit.

CHAPITRE IX: L'HOMME AU GRELOT.

Il marcha droit à l'homme qu'il apercevait dans le jardin. Il avait mis dans sa main le rouleau d'argent qui était dans la poche de son gilet.

Cet homme baissait la tête et ne le voyait pas venir. En quelques enjambées, Jean Valjean fut à côté de lui.

Jean Valjean l'aborda en criant:

-'Cent francs!'

L'homme sursauta et leva les yeux.

-'Cent francs à gagner', reprit Jean Valjean, 'si vous me donnez asile pour cette nuit!'

La lune éclairait en plein le visage effaré de Jean Valjean.

-'Tiens, c'est vous, monsieur Madeleine!', dit l'homme.

Ce nom, ainsi prononcé, à cette heure obscure, dans ce lieu inconnu, par cet homme inconnu, fit reculer Jean Valjean.

Il s'attendait à tout, excepté à cela. Celui qui lui parlait était un vieillard courbé et boiteux, vêtu à peu près comme un paysan, qui avait au genou gauche une genouillère de cuir où pendait une assez grosse clochette. On ne distinguait pas son visage qui était dans l'ombre.

L' homme ôta son bonnet et s'écria tout tremblant:

-'Ah mon Dieu! Comment se fait-il que vous soyez ici? Dieu Jésus, par où êtes-vous entré? Vous tombez donc du ciel? Et comme vous voilà mis! Vous n'avez pas de cravate, vous n'avez pas de chapeau, vous n'avez même pas de costume! Savez-vous que vous auriez fait peur à quelqu'un qui ne vous aurait pas connu? Mon Dieu Seigneur, est-ce que les saints deviennent fous à présent? Mais comment donc êtes-vous entré ici?'

Un mot n'attendait pas l'autre. Le vieil homme parlait avec une volubilité campagnarde où il n'y avait rien d'inquiétant. Tout cela était dit avec un mélange de stupéfaction et de bonhomie naïve.

-'Qui êtes-vous? Et quelle est cette maison?', Demanda Jean Valjean.

-'Ah, pardieu, voilà qui est fort!', s'écria le vieillard, 'Je suis celui que vous avez fait placer ici, et cette maison est celle où vous m'avez fait placer. Comment! vous ne me reconnaissez pas?'

-'Non, dit Jean Valjean. Et comment se fait-il que vous me connaissiez, vous?'

-'Vous m'avez sauvé la vie', dit l'homme.

Il se tourna, un rayon de lune lui dessina le profil, et Jean Valjean reconnut le vieux Fauchelevent.

-'Ah!', dit Jean Valjean, 'C'est vous! Oui, je vous reconnais.'

-'Enfin!', fit le vieux d'un ton irrité.

-'Et que faites-vous ici?', reprit Jean Valjean.

-'Tiens! Je couvre mes melons!'

Le vieux Fauchelevent tenait, en effet, à la main, au moment où Jean Valjean l'avait accosté, le bout d'un paillasson qu'il était occupé à étendre sur la melonnière. Il en avait déjà ainsi posé un certain nombre depuis une heure environ qu'il était dans le jardin. C'était cette opération qui lui faisait faire les mouvements particuliers observés par Jean Valjean.

Il continua:

-'Je me suis dit: la lune est claire, il va geler. Si je mettais, à mes melons, leur petit manteau! Et', ajouta-t-il en regardant Jean Valjean et en riant, 'vous devriez en faire autant! Mais comment donc êtes-vous ici?

Jean Valjean, se sentant connu par cet homme, du moins sous son nom de Madeleine, n'avança plus qu'avec précaution. Il multiplia les questions. Chose bizarre, les rôles semblaient intervertis. C'était lui, intrus, qui interrogeait.

-'Et qu'est-ce que c'est que cette sonnette que vous avez au genou?'

-'Ça?', répondit Fauchelevent, 'C'est pour qu'on m'évite.'

-'Comment! Pour qu'on vous évite?'

Le vieux Fauchelevent cligna de l'œil d'un air inexprimable.

-'Il n'y a que des femmes dans cette maison-ci, beaucoup de jeunes filles. Il paraît que je serais dangereux à rencontrer. La sonnette les avertit. Quand je viens, elles s'en vont.'

-'Où somme-nous donc?'

-'Tiens! Vous savez bien.'

-'Mais non, je ne le sais pas.'

-'Puisque vous m'y avez fait placer comme jardinier!'

-'Répondez-moi comme si je ne savais rien.'

-'Eh bien, c'est le couvent de la rue de Picpus.'

Jean Valjean se souvint. Le hasard, c'est-à-dire la providence, l'avait jeté précisément dans ce couvent du quartier Saint-Antoine où le vieux Fauchelevent, estropié par la chute de sa charrette, avait été admis sur sa recommandation, il y avait deux ans de cela. Il répéta comme se parlant à lui-même:

-'Le couvent de la rue de Picpus!'

-'Ah çà mais, au fait', reprit Fauchelevent, 'comment diable avez-vous fait pour y entrer, vous, monsieur Madeleine? Vous avez beau être un saint, vous êtes un homme, et il n'entre pas d'hommes ici.'

-'Vous y êtes bien.'

-'Il n'y a que moi.'

-'Cependant, il faut que j'y reste.'

-'Et comment?'

Jean Valjean s'approcha du vieillard et lui dit d'une voix grave:

-'Monsieur Fauchelevent, je vous ai sauvé la vie.'

-'C'est moi qui m'en suis souvenu le premier', répondit-il.

-'Eh bien, vous pouvez faire aujourd'hui pour moi ce que j'ai fait autrefois pour vous.'

Fauchelevent prit, dans ses vieilles mains ridées et tremblantes, les deux robustes mains de Jean Valjean et resta quelques secondes sans parler. Enfin il s'écria:

-'Oh! ce serait une bénédiction du bon Dieu si je pouvais vous rendre un peu cela! Moi! vous sauver la vie! Monsieur le maire, disposez du vieux bonhomme!'

Une joie admirable avait comme transfiguré ce vieillard. Un rayon semblait lui sortir du visage.

-'Que voulez-vous que je fasse?', reprit-il.

-'Je vous expliquerai cela. Vous avez une chambre?'

-'J'ai une baraque isolée, là, derrière la ruine du vieux couvent, dans un recoin que personne ne voit. Il y a trois chambres'.

La baraque était, en effet, si bien cachée derrière la ruine que Jean Valjean ne l'avait pas vue.

-'Bien', dit-il, 'maintenant je vous demande deux choses.'

-'Lesquelles, monsieur le maire?'

-'Premièrement, vous ne direz à personne ce que vous savez de moi. Deuxièmement, vous ne chercherez pas à en savoir davantage.'

-'Comme vous voudrez. Je sais que vous ne pouvez rien faire que d'honnête et que vous avez toujours été un homme du bon Dieu. Et puis d'ailleurs, c'est vous qui m'avez mis ici. Ça vous regarde. Je suis à vous.'

-'C'est dit. À présent, venez avec moi. Nous allons chercher l'enfant.'

-'Ah!', dit Fauchelevent, 'Il y a un enfant!'

Il n'ajouta pas une parole et suivit Jean Valjean comme un chien suit son maître.

Moins d'une demi-heure après, Cosette, redevenue rose à la flamme d'un bon feu, dormait dans le lit du vieux jardinier. Jean Valjean avait remis sa cravate et sa redingote; le chapeau lancé par-dessus le mur avait été retrouvé et ramassé; pendant que Jean Valjean

endossait sa redingote, Fauchelevent avait ôté sa genouillère à clochette qui, maintenant accrochée à un clou près d'une hotte, ornait le mur. Les deux hommes se chauffaient accoudés sur une table où Fauchelevent avait posé un morceau de fromage, du pain bis, une bouteille de vin et deux verres; le vieux dit à Jean Valjean en lui posant la main sur le genou:

-'Ah, monsieur Madeleine, vous ne m'avez pas reconnu tout de suite! Vous sauvez la vie aux gens, et après vous les oubliez! C'est mal! Eux ils se souviennent de vous, vous êtes un ingrat!

CHAPITRE X: JAVERT HÉSITE.

Les événements dont nous venons de voir, pour ainsi dire, l'envers, s'étaient accomplis dans les conditions les plus simples.

Lorsque Jean Valjean, dans la nuit même du jour où Javert l'arrêta près du lit de mort de Fantine, s'échappa de la prison municipale de Montreuil-sur-Mer; la police supposa que le forçat évadé avait dû se diriger vers Paris. Paris est un maelström où tout se perd, et tout disparaît dans ce nombril du monde comme dans le nombril de la mer. Aucune forêt ne cache un homme comme cette foule. Les fugitifs de toute espèce le savent. Ils vont à Paris pour se faire oublier et sauver leur peau. La police aussi le sait, et c'est à Paris qu'elle cherche ce qu'elle a perdu ailleurs. Elle y chercha l'ex-maire de Montreuil-sur-Mer. Javert fut appelé à Paris afin d'éclairer les perquisitions. Javert, en effet, aida à reprendre Jean Valjean. Le zèle et l'intelligence de Javert en cette occasion furent remarqués par M. Chabouillet, secrétaire de la préfecture sous le comte Anglès. M. Chabouillet, qui du reste avait déjà protégé Javert, fit attacher l'inspecteur de Montreuil-sur-Mer à la police de Paris. Là, Javert se rendit diversement et, disons-le, quoique le mot semble inattendu pour de pareils services, honorablement utile.

Il ne songeait plus à Jean Valjean lorsqu'en décembre 1823 il lut un journal, lui qui ne lisait jamais de journaux, mais Javert, monarchiste convaincu, avait tenu à connaître les détails de l'entrée triomphale du 'prince généralissime' à Bayonne. Comme il achevait l'article qui l'intéressait, un nom, le nom de Jean Valjean, au bas d'une page, attira son attention. Le journal annonçait que le forçat Jean Valjean était mort, et publiait le fait en termes si formels que Javert n'en douta pas. Il se borna à dire: 'c'est là le bon écrou.' Puis il jeta le journal et n'y pensa plus.

Quelque temps après, il arriva qu'une note de police fut transmise, par la préfecture de Seine-et-Oise, à la préfecture de police de Paris. Elle concernait l'enlèvement d'un enfant qui avait eu lieu, disait-on, dans des circonstances particulières, dans la commune de Montfermeil. Une petite fille de sept à huit ans, disait la note, qui avait été confiée par sa mère à un aubergiste du pays, avait été volée par un inconnu; cette petite répondait au nom de Cosette et était l'enfant d'une fille nommée Fantine, morte à l'hôpital, on ne savait quand ni où. Cette note passa sous les yeux de Javert et le rendit rêveur.

Le nom de Fantine lui était bien connu. Il se souvenait que Jean Valjean l'avait fait éclater de rire, lui Javert, en lui demandant un répit de trois jours pour aller chercher l'enfant de cette créature. Il se rappela que Jean Valjean avait été arrêté à Paris au moment où il montait dans la voiture de Montfermeil. Quelques indications avaient même fait songer à cette époque que c'était la seconde fois qu'il montait dans cette voiture, et qu'il avait déjà, la veille, fait une première excursion dans les alentours de ce village, car on ne l'avait pas vu dans le village même. Qu'allait-il faire dans cet endroit? on ne l'avait pu su. Javert le comprenait maintenant. La fille de Fantine s'y trouvait. Jean Valjean allait la chercher. Or, cette enfant venait d'être volée par un inconnu. Quel pouvait être cet inconnu? Serait-ce Jean Valjean? mais Jean Valjean était mort. Javert, sans rien dire à personne, prit le coucou du Plat d'étain, cul-de-sac de la Planchette, et fit le voyage de Montfermeil.

Il s'attendait à trouver là un grand éclaircissement; il y trouva une grande obscurité. Dans les premiers jours, les Thénardier, dépités, avaient jasé. La disparition de

l'Alouette avait fait grand bruit dans le village. Il y avait eu tout de suite plusieurs versions de l'histoire qui avait fini par être un vol d'enfant. De là, la note de police. Cependant, la première humeur passée, le Thénardier, avec son admirable instinct, avait très vite compris qu'il n'est jamais utile d'émouvoir monsieur le procureur du roi, et que ses plaintes à propos de l'enlèvement de Cosette auraient pour premier résultat de fixer sur lui, Thénardier, et sur beaucoup d'affaires troubles qu'il avait, l'étincelante prunelle de la justice. La première chose que les hiboux ne veulent pas, c'est qu'on leur apporte une chandelle. Et d'abord, comment se tirerait-il des quinze cents francs qu'il avait reçus? Il tourna court, mit un bâillon à sa femme, et fit l'étonné quand on lui parlait de l'enfant volé. Il n'y comprenait rien; sans doute il s'était plaint dans le moment de ce qu'on lui 'enlevait' si vite cette chère petite; il eût voulu par tendresse la garder encore deux ou trois jours, mais c'était son 'grand-père' qui était venu la chercher le plus naturellement du monde. Il avait ajouté le grand-père, qui faisait bien. Ce fut sur cette histoire que Javert tomba en arrivant à Montfermeil. Le grand-père faisait évanouir Jean Valjean.

Javert pourtant enfonça quelques questions, comme des sondes, dans l'histoire de Thénardier. Qu'était-ce que ce grand-père, et comment s'appelait-il? Thénardier répondit avec simplicité: 'C'est un riche cultivateur. J'ai vu son passeport. Je crois qu'il s'appelle Mr Guillaume Lambert.'

Lambert est un nom bonhomme et très rassurant. Javert revint à Paris.

-'Jean Valjean est bien mort', se dit-il, 'je suis trop suspicieux.'

Il recommençait à oublier toute cette histoire lorsque, dans le courant de mars 1824, il entendit parler d'un personnage bizarre qui habitait la paroisse Saint-Médard et qu'on surnommait 'le mendiant qui fait l'aumône'. Ce personnage était, disait-on, un rentier dont personne ne savait au juste le nom et qui vivait seul avec une petite fille de huit ans, laquelle ne savait rien elle-même sinon qu'elle venait de Montfermeil. Montfermeil: ce nom revenait toujours et fit se dresser les oreilles de Javert. Un vieux mendiant mouchard, ancien bedeau, auquel ce personnage faisait la charité, ajouta quelques détails. 'Ce rentier était un être très farouche, ne sortant jamais que le soir, ne parlant à personne, qu'aux pauvres quelquefois, et ne se laissant pas approcher. Il portait une horrible et vieille redingote jaune qui valait plusieurs millions, étant toute cousue de billets de banque.' Ceci piqua décidément la curiosité de Javert. Afin de voir ce rentier fantastique de très près sans l'effaroucher, il emprunta, un jour, au bedeau sa défroque et la place où le vieux mouchard s'accroupissait tous les soirs en nasillant des oraisons et en espionnant à travers la prière.

'L'individu suspect' vint en effet à Javert ainsi déguisé et lui fit l'aumône. À ce moment-là, Javert leva la tête et la secousse que reçut Jean Valjean en croyant reconnaître Javert, Javert la reçut en croyant reconnaître Jean Valjean.

Cependant, l'obscurité avait pu le tromper; la mort de Jean Valjean était officielle; il restait à Javert des doutes graves. Puisqu'il doutait et comme il était un homme de scrupules, Javert ne mit la main au collet de personne.

Il suivit l'homme jusqu'à la masure Gorbeau et fit parler 'la vieille', ce qui ne fut pas difficile. La vieille lui confirma le fait de la redingote doublée de millions et lui raconta l'épisode du billet de mille francs. Elle avait vu! elle avait touché! Javert loua une chambre. Le soir même, il s'y installa. Il vint écouter à la porte du locataire mystérieux, espérant entendre le son de sa voix, mais Jean Valjean aperçut sa chandelle à travers la serrure et déjoua l'espion en gardant le silence.

Le lendemain, Jean Valjean décampa. Mais le bruit de la pièce de cinq francs qu'il laissa tomber fut remarqué par la vieille qui, entendant remuer de l'argent, songea qu'on allait déménager et se hâta de prévenir Javert. À la nuit tombée, lorsque Jean Valjean sortit, Javert l'attendait derrière les arbres du boulevard avec deux hommes.

Javert avait réclamé main-forte à la préfecture, mais il n'avait pas dit le nom de l'individu qu'il espérait saisir. C'était son secret; et il l'avait gardé pour trois raisons: d'abord, parce que la moindre indiscrétion pouvait donner l'éveil à Jean Valjean; ensuite, parce que mettre la main sur un vieux forçat évadé et réputé mort, sur un condamné que

les notes de justice avaient jadis classé à jamais parmi les malfaiteurs de l'espèce la plus dangereuse, c'était un magnifique succès que les anciens de la police parisienne ne laisseraient certainement pas à un nouveau venu comme Javert, et qu'il craignait qu'on ne lui prît son galérien; enfin, parce que Javert, étant un artiste, avait le goût de l'imprévu. Il haïssait ces succès annoncés qu'on déflore en en parlant longtemps à l'avance. Il tenait à élaborer ses chefs-d'œuvre dans l'ombre et à les dévoiler, ensuite, brusquement.

Javert avait suivi Jean Valjean d'arbre en arbre, puis de coin de rue en coin de rue, et ne l'avait pas perdu de vue un seul instant. Même dans les moments où Jean Valjean se croyait le plus en sécurité, l'œil de Javert le suivait.

Pourquoi Javert n'arrêtait-il pas Jean Valjean? c'est qu'il doutait encore.

Il faut se souvenir qu'à cette époque la police n'était pas précisément à son aise; la presse libre la gênait. Quelques arrestations arbitraires, dénoncées par les journaux, avaient retenti jusqu'aux chambres, et rendu la préfecture timide. Attenter à la liberté individuelle était un fait grave. Les agents craignaient de se tromper; le préfet s'en prenait à eux; une erreur, c'était la destitution. Se figure-t-on l'effet qu'eût fait dans Paris ce bref entrefilet reproduit par vingt journaux: 'Hier, un vieux monsieur à cheveux blancs, rentier respectable, qui se promenait avec sa petite-fille âgée de huit ans, a été arrêté et conduit au Dépôt de la Préfecture comme forçat évadé!' Répétons, en outre, que Javert avait ses scrupules à lui; les recommandations de sa conscience s'ajoutaient aux recommandations du préfet. Il doutait réellement.

Jean Valjean tournait le dos et marchait dans l'obscurité.

La tristesse, l'inquiétude, l'anxiété, l'accablement, ce nouveau malheur d'être obligé de s'enfuir la nuit et de chercher un asile au hasard dans Paris pour Cosette et pour lui, la nécessité de régler son pas sur le pas d'un enfant, tout cela, à son insu même, avait changé la démarche de Jean Valjean et imprimé à son corps une telle sénilité que la police elle-même, incarnée dans Javert, pouvait s'y tromper, et s'y trompa. L'impossibilité d'approcher de trop près, son costume de vieux précepteur émigré, la déclaration de Thénardier qui le faisait grand-père, enfin la croyance de sa mort au bagne, ajoutaient encore aux incertitudes qui s'épaississaient dans l'esprit de Javert.

Il eut, à un moment, l'idée de lui demander brusquement ses papiers. Mais si cet homme n'était pas Jean Valjean, et si cet homme n'était pas un bon vieux rentier honnête, c'était probablement quelque gaillard profondément et savamment mêlé à la trame obscure des méfaits parisiens, quelque chef de bande dangereux, faisant l'aumône pour cacher ses autres talents, vieille rubrique. Il avait sans doute des affidés, des complices, des cachettes où il allait se réfugier. Tous ces détours qu'il faisait dans les rues semblaient indiquer que ce n'était pas un individu quelconque. L'arrêter trop vite, c'était 'tuer la poule aux œufs d'or'. Où était l'inconvénient d'attendre? Javert était bien sûr qu'il n'échapperait pas.

Il cheminait donc assez perplexe, en se posant cent questions sur ce personnage énigmatique.

Ce ne fut qu'assez tard, rue de Pontoise, que, grâce à la lumière vive que jetait un cabaret, il reconnut décidément Jean Valjean. Il y a dans ce monde deux êtres qui tressaillent profondément: la mère qui retrouve son enfant, et le tigre qui retrouve sa proie. Javert eut ce tressaillement profond.

Dès qu'il eut reconnu Jean Valjean, le forçat redoutable, il s'aperçut qu'ils n'étaient que trois, et il fit demander du renfort au commissaire de police de la rue de Pontoise. Avant d'empoigner un bâton avec des épines, on met des gants.

Ce retard et la station au carrefour Rollin pour se concerter avec ses agents faillirent lui faire perdre sa piste. Cependant, il eut bien vite deviné que Jean Valjean voudrait placer la rivière entre ses chasseurs et lui. Il pencha la tête et réfléchit comme un limier qui met le nez à terre pour s'assurer du chemin à suivre. Javert, avec sa puissante rectitude d'instinct, alla droit au pont d'Austerlitz. Un mot au guichetier du péage le mit au fait: 'Avez-vous vu un homme avec une petite fille?' 'Je lui ai fait payer deux sous', répondit-il. Javert arriva sur le pont à temps pour voir, de l'autre côté de la Seine, Jean Valjean,

tenant Cosette par la main, traverser un endroit éclairé par la lune. Il le vit s'engager dans la rue du Chemin-Vert-Saint-Antoine; il songea au cul-de-sac Genrot disposé là comme une trappe et à l'issue unique de la rue Droit-Mur sur la rue de Picpus. Il *assura les grands devants*, comme disent les chasseurs; il envoya un de ses agents garder cette issue. Il requit une patrouille qui rentrait au poste de l'Arsenal et se fit accompagner par elle. Dans ces parties-là, les soldats sont des atouts. D'ailleurs, c'est le principe que, pour venir à bout d'un sanglier, il faut faire science de veneur et force de chiens. Ces dispositions combinées, sentant Jean Valjean saisi entre l'impasse Genrot à droite, son agent à gauche, et lui Javert derrière, il prit une prise de tabac.

Puis il se mit à jouer. Il eut un moment ravissant et infernal; il laissa aller sa proie devant lui, sachant qu'il la tenait, mais désirant reculer le plus possible le moment de l'arrêter, heureux de la sentir prise et de la voir libre, la couvant du regard avec cette volupté de l'araignée qui laisse voleter la mouche et du chat qui laisse courir la souris. Les griffes et les serres ont une sensualité monstrueuse; c'est le mouvement obscur de la bête emprisonnée dans leur tenaille. Quel délice que cet étouffement!

Javert jouissait. Les mailles de son filet étaient solidement attachées. Il était sûr du succès; il n'avait plus maintenant qu'à fermer la main.

Accompagné comme il l'était, l'idée même de la résistance était impossible, si énergique, si vigoureux, et si désespéré que fût Jean Valjean. Javert avança lentement, sondant et fouillant sur son passage tous les recoins de la rue comme les poches d'un voleur.

Quand il arriva au centre de sa toile, il n'y trouva plus la mouche.

On imagine son exaspération.

Il interrogea sa sentinelle des rues Droit-Mur et Picpus; cet agent, resté imperturbable à son poste, n'avait pas vu passer l'homme.

Il arrive quelquefois qu'un cerf *'est brisé la tête couverte'*, c'est-à-dire qu'il s'échappe, quoique ayant la meute à ses trousses; les chasseurs les plus expérimentés ne savent alors que dire. Duvivier, Ligniville et Desprez restent court. Dans une déconvenue de ce genre, Artonge s'écria: 'Ce n'est pas un cerf, c'est un sorcier.'

Javert eût volontiers jeté le même cri.

Son désappointement tint un moment du désespoir et de la fureur. Il est certain que Napoléon commit des fautes lors de la guerre de Russie, qu'Alexandre fit de même lors de son expédition en Inde, que César se trompa en Afrique, que Cyrus sous-estima les Scythes et que Javert fut négligeant vis-à-vis de Jean Valjean. Il eut tort, peut-être, d'hésiter à reconnaître l'ancien galérien. Le premier coup d'œil aurait dû lui suffire. Il eut tort de ne pas l'appréhender purement et simplement dans la masure. Il eut tort de ne pas l'arrêter quand il le reconnut rue de Pontoise. Il eut tort de se concerter avec ses auxiliaires, en plein clair de lune, au carrefour Rollin; certes, les avis sont utiles, et il est bon de connaître et d'interroger ceux des chiens qui méritent créance. Mais le chasseur ne saurait prendre trop de précautions quand il chasse des animaux inquiets, comme le loup et le forçat. Javert, en se préoccupant trop de mettre les limiers de meute sur la voie, alarma la bête en lui donnant vent du trait et la fit partir. Il eut tort surtout, dès qu'il eut retrouvé la piste au pont d'Austerlitz, de jouer ce jeu formidable et puéril de tenir un pareil homme au bout d'un fil. Il s'estima plus fort qu'il n'était, et crut pouvoir jouer à la souris avec un lion. En même temps, il s'estima trop faible quand il jugea nécessaire de s'adjoindre une aide. Précaution fatale, perte d'un temps précieux. Javert commit toutes ces fautes, et n'en était pas moins un des espions les plus savants et les plus appliqués qui aient existé. Il était, dans toute la force du terme, ce qu'en vénerie on appelle 'un chien sage'. Mais qui est parfait?

Les grands stratèges ont leurs éclipses.

Les grosses bêtises sont souvent faites, comme les grosses cordes, d'une multitude de brins. Prenez le câble fil à fil, prenez séparément tous les petits motifs déterminants, vous les cassez l'un après l'autre, et vous dites: 'Ce n'est que cela!' Tressez-les et tordez-les ensemble, c'est une énormité; c'est Attila qui hésite entre Marcien en Orient et Valentinien

en Occident; c'est Annibal qui s'attarde à Capoue; c'est Danton qui s'endort à Arcis-sur-Aube. Quoi qu'il en soit, au moment même où il s'aperçut que Jean Valjean lui échappait, Javert ne perdit pas la tête. Sûr que le forçat en rupture de ban ne pouvait être bien loin, il établit des guets, il organisa des souricières et des embuscades et battit le quartier toute la nuit. La première chose qu'il vit, ce fut le désordre du réverbère, dont la corde était coupée. Indice précieux, qui l'égara pourtant en ce qu'il fit dévier toutes ses recherches vers le cul-de-sac Genrot. Il y a, dans ce cul-de-sac, des murs assez bas qui donnent sur des jardins dont les enceintes touchent à d'immenses terrains en friche. Jean Valjean avait dû évidemment s'enfuir par là. Le fait est que, s'il eût pénétré un peu plus avant dans le cul-de-sac Genrot, il l'eût fait probablement, et il était perdu. Javert explora ces jardins et ces terrains comme s'il y eût cherché une aiguille dans une meule de foin.

Au point du jour, il laissa deux hommes intelligents en observation et il regagna la préfecture de police, honteux comme un mouchard qu'un voleur aurait pris.

Livre sixième: Rue de Picpus.

CHAPITRE I: AU Nº 62 DE LA RUE DE PICPUS.

Rien ne ressemblait plus, il y a un demi-siècle, à la première porte cochère venue que la porte cochère du numéro 62 de la rue de Picpus. Cette porte, habituellement entrouverte de la façon la plus engageante, laissait voir deux choses qui n'ont rien de funèbre: une cour entourée de murs tapissés de vigne et le visage d'un portier qui rêve. Au-dessus du mur du fond, on apercevait de grands arbres. Quand un rayon de soleil égayait la cour, quand un verre de vin égayait le portier, il était difficile de passer devant le numéro 62 de la rue de Picpus sans en emporter une idée riante. C'était pourtant un lieu sombre qu'on avait entrevu.

Le seuil souriait; la maison priait et pleurait.

Si l'on parvenait, ce qui n'était pas facile, à franchir le portier, on entrait, à droite, dans un petit vestibule au pied d'un escalier étroit où ne pouvait passer qu'une personne à la fois. Si l'on ne se laissait pas effrayer par le badigeonnage jaune serin avec soubassement chocolat qui enduisait cet escalier, si l'on s'aventurait à monter, on dépassait un premier palier, puis un deuxième, et l'on arrivait au premier étage dans un couloir où la détrempe jaune et la plinthe chocolat vous suivaient avec un acharnement paisible. Escalier et couloir étaient éclairés par deux belles fenêtres. Le couloir faisait un coude et devenait obscur. Si l'on doublait ce cap, on parvenait, après quelques pas, devant une porte d'autant plus mystérieuse qu'elle n'était pas fermée. On la poussait et l'on se trouvait dans une petite chambre d'environ six pieds carrés, carrelée, lavée, propre, froide, tendue de papier nankin à fleurettes vertes, à quinze sous le rouleau. Un jour blanc et mat venait d'une grande fenêtre à petits carreaux qui était à gauche et qui tenait toute la largeur de la chambre. On regardait, on ne voyait personne; on écoutait, on n'entendait ni un pas ni un murmure humain. La muraille était nue; la chambre n'était pas meublée; il n'y avait même pas une chaise.

On regardait encore et l'on voyait dans le mur, en face de la porte, un trou quadrangulaire d'environ un pied carré, recouvert d'une grille en fer à barreaux entre-croisés, noirs, noueux, solides, lesquels formaient des carreaux, presque des mailles, de moins d'un pouce et demi de diagonale. Les petites fleurs vertes du papier nankin arrivaient avec calme et en ordre jusqu'à ces barreaux de fer, sans que ce contact funèbre les effarouchât et les fît tourbillonner. En supposant qu'un être vivant eût été assez admirablement maigre pour essayer d'entrer ou de sortir par le trou carré, cette grille l'en eût empêché. Elle ne laissait pas passer le corps, mais elle laissait passer les yeux, c'est-à-dire l'esprit. Il semblait qu'on eût songé à cela, car on l'avait doublée d'une lame de fer-

blanc sertie dans la muraille, un peu en arrière, et piquée de mille trous plus microscopiques que les trous d'une écumoire. Au bas de cette plaque était percée une ouverture tout à fait semblable à celle d'une boîte aux lettres. Un ruban de fil attaché à un mouvement de sonnette pendait à droite du trou grillagé.

Si l'on agitait ce ruban, une clochette tintait et l'on entendait une voix, tout près de soi, ce qui faisait tressaillir.

-'Qui est là?', demandait la voix.

C'était une voix de femme, une voix douce, si douce qu'elle en était lugubre.

Ici, il y avait un mot magique qu'il fallait prononcer. Si on ne le disait pas, la voix se taisait, et le mur redevenait silencieux comme si l'obscurité effarée du sépulcre eût été de l'autre côté.

Si on le disait, la voix reprenait:

-'Entrez à droite.'

On remarquait alors à sa droite, en face de la fenêtre, une porte vitrée surmontée d'un châssis vitré et peinte en gris. On soulevait le loquet, on franchissait la porte, et l'on éprouvait absolument la même impression que lorsqu'on entre dans une baignoire d'une salle de spectacle lorsque le lustre n'est pas encore allumé. On était, en effet, dans une espèce de loge de théâtre, à peine éclairée par le jour vague de la porte vitrée, étroite, meublée de deux vieilles chaises et d'un paillasson tout démaillé, véritable loge avec sa devanture à hauteur d'appui qui portait une tablette en bois noir. Cette loge était grillagée, seulement ce n'était pas une grille de bois doré comme à l'Opéra, c'était un monstrueux treillis de barres de fer affreusement enchevêtrées et scellées au mur par des scellements énormes qui ressemblaient à des poings fermés.

Les premières minutes passées, quand le regard commençait à se faire à ce demi-jour de cave, il essayait de franchir la grille, mais il n'allait pas plus loin que six pouces au delà. Là, il rencontrait une barrière de volets noirs, assurés et fortifiés de traverses de bois peintes en jaune pain d'épice. Ces volets étaient à jointures, divisés en longues lames minces, et masquaient toute la longueur de la grille. Ils étaient toujours clos.

Au bout de quelques instants, on entendait une voix qui vous appelait de derrière ces volets et qui vous disait:

-'Je suis là. Que me voulez-vous?'

C'était une voix aimée, quelquefois, une voix adorée. On ne voyait personne. On entendait à peine le bruit d'un souffle. Il semblait que ce fût une évocation qui vous parlait à travers la cloison d'une tombe.

Parfois, très rarement, l'étroite lame d'un des volets s'ouvrait en face de vous, et l'évocation devenait une apparition. Derrière la grille, derrière le volet, on apercevait, autant que la grille permettait d'apercevoir, une tête dont on ne voyait que la bouche et le menton; le reste était couvert d'un voile noir. On entrevoyait une guimpe noire et une forme à peine distincte couverte d'un suaire noir. Cette tête vous parlait, mais ne vous regardait pas et ne vous souriait jamais.

Le jour qui venait de derrière vous était disposé de telle façon que vous la voyiez blanche et qu'elle vous voyait noir. Ce jour était un symbole.

Cependant, les yeux plongeaient avidement par cette ouverture qui s'était faite dans ce lieu clos à tous les regards. Un vague profond enveloppait cette forme vêtue de deuil. Les yeux fouillaient ce vague et cherchaient à démêler ce qui était autour de l'apparition. Au bout de très peu de temps, on s'apercevait qu'on ne voyait rien. Ce qu'on voyait, c'était la nuit, le vide, les ténèbres, une brume de l'hiver mêlée à une vapeur morbide, une sorte de paix effrayante, un silence où l'on ne recueillait rien, pas même des soupirs, une ombre où l'on ne distinguait rien, pas même des fantômes.

Ce qu'on voyait, c'était l'intérieur d'un cloître.

C'était l'intérieur de cette maison morne et sévère qu'on appelait le couvent des bernardines de l'Adoration Perpétuelle. Cette loge où l'on était, c'était le parloir. Cette voix, la première qui vous avait parlé, c'était la voix de la tourière qui était toujours assise,

immobile et silencieuse, de l'autre côté du mur, près de l'ouverture carrée, défendue par la grille de fer et par la plaque à mille trous comme par une double visière.

L'obscurité où plongeait la loge grillagée venait de ce que le parloir qui avait une fenêtre du côté du monde n'en avait aucune du côté du couvent. Les yeux profanes ne devaient rien voir de ce lieu sacré.

Pourtant, il y avait quelque chose au delà de cette ombre, il y avait une lumière; il y avait une vie dans cette mort. Quoique ce couvent fût le plus muré de tous, je vais essayer d'y pénétrer, d'y faire pénétrer le lecteur, et de dire des choses inédites.

CHAPITRE II: L'OBÉDIENCE DE MARTIN VERGA.

Ce couvent qui, en 1824, existait depuis de longues années déjà dans la rue de Picpus, était une communauté de bernardines de l'obédience de Martin Verga.

Ces bernardines, par conséquent, se rattachaient non à Clairvaux, comme les bernardins, mais à Cîteaux, comme les bénédictins. En d'autres termes, elles étaient sujettes, non de saint Bernard, mais de saint Benoît.

Quiconque a un peu remué des in-folio sait que Martin Verga fonda, en 1425, une congrégation de bernardines-bénédictines, ayant pour capitale Salamanque et pour succursale Alcala.

Cette congrégation avait essaimé dans tous les pays catholiques de l'Europe.

Ces greffes d'un ordre sur l'autre n'ont rien d'exceptionnel dans l'église latine. Pour ne parler que du seul ordre de saint Benoît dont il est ici question, à cet ordre se rattachent, sans compter l'obédience de Martin Verga, quatre congrégations: deux en Italie, le Mont-Cassin et Sainte-Justine de Padoue, deux en France, Cluny et Saint-Maur; et neuf ordres, Valombrosa, Grammont, les célestins, les camaldules, les chartreux, les humiliés, les olivateurs, et les silvestrins, enfin Cîteaux; car Cîteaux lui-même, tronc pour d'autres ordres, n'est qu'un rejeton pour saint Benoît. Cîteaux date de saint Robert, abbé de Molesme dans le diocèse de Langres en 1098. Or c'est en 529 que le diable, retiré à Subiaco (il était vieux; s'était-il fait ermite?), fut chassé de l'ancien temple d'Apollon où il demeurait, par saint Benoît, âgé de dix-sept ans.

Après la règle des carmélites, lesquelles vont pieds nus, portent une pièce d'osier sur la gorge et ne s'asseyent jamais, la règle la plus dure est celle des bernardines-bénédictines de Martin Verga. Elles sont vêtues de noir avec une guimpe qui, selon la prescription expresse de saint Benoît, monte jusqu'au menton. Une robe de serge à manches larges, un grand voile de laine, la guimpe qui monte jusqu'au menton coupée carrément sur la poitrine, le bandeau qui descend jusqu'aux yeux, voilà
leur habit. Tout est noir, excepté le bandeau qui est blanc. Les novices portent le même habit, tout blanc. Les professes ont, en outre, un rosaire au côté.

Les bernardines-bénédictines de Martin Verga pratiquent l'Adoration Perpétuelle, comme les bénédictines dites dames du Saint-Sacrement, lesquelles, au commencement de ce siècle, avaient, à Paris, deux maisons, l'une au Temple, l'autre rue Neuve-Sainte-Geneviève. Du reste, les bernardines-bénédictines de Picpus dont je parle n'avaient rien à voir avec les dames du Saint-Sacrement qui sont cloîtrées rue Neuve-Sainte-Geneviève, ainsi qu'au Temple. Il y avait de nombreuses différences dans la règle; il y en avait dans le costume. Les bernardines-bénédictines de Picpus portaient la guimpe noire, les bénédictines du Saint-Sacrement, la guimpe blanche; de plus, elles avaient, sur la poitrine, un Saint-Sacrement d'environ trois pouces de haut en vermeil ou en cuivre doré. Les religieuses de Picpus ne portaient pas ce Saint-Sacrement. L'Adoration Perpétuelle, commune à la maison de Picpus et à la maison du Temple, laisse les deux ordres parfaitement distincts. Il y a seulement ressemblance pour cette pratique entre les dames du Saint-Sacrement et les bernardines de Martin Verga, de même qu'il y avait similitude, pour l'étude et la glorification de tous les mystères relatifs à l'enfance, à la vie et à la mort de Jésus-Christ, et à la Vierge, entre deux ordres pourtant séparés, et parfois ennemis,

l'oratoire d'Italie, établi à Florence par Philippe de Néri, et l'oratoire de France, établi à Paris par Pierre de Bérulle.

Revenons à la dure règle espagnole de Martin Verga.

Les bernardines-bénédictines de cette obédience font maigre toute l'année, jeûnent le carême et beaucoup d'autres jours qui leur sont spéciaux, se relèvent dans leur premier sommeil, de une heure jusqu'à trois heures du matin, pour lire le bréviaire et chanter matines, couchent dans des draps de serge en toute saison et sur la paille, ne se baignent pas, n'allument jamais de feu, se donnent la discipline tous les vendredis, observent la règle du silence, ne se parlent qu'aux récréations, lesquelles sont très courtes, et portent des chemises de bure pendant six mois, du 14 septembre, qui est l'exaltation de la sainte-croix, jusqu'à Pâques. Ces six mois sont un amendement: la règle dit toute l'année, mais cette chemise de bure, insupportable lors des grosses chaleurs de l'été, produisait des fièvres et des spasmes nerveux. Il a fallu en restreindre l'usage. Même avec cet adoucissement, le 14 septembre, quand les religieuses mettent cette chemise, elles ont trois ou quatre jours de fièvre. Obéissance, pauvreté, chasteté, interdiction de sortie: voilà leurs vœux aggravés par la règle.

La prieure est élue pour trois ans par les mères, qu'on appelle *mères vocales* parce qu'elles ont voix au chapitre. Une prieure ne peut être réélue que deux fois, ce qui fixe à neuf ans le plus long règne possible d'une prieure.

Elles ne voient jamais le prêtre officiant, qui leur est toujours caché par une toile tendue à neuf pieds de haut. Au sermon, quand le prédicateur est dans la chapelle, elles baissent leur voile sur leur visage. Elles doivent toujours parler bas, marcher les yeux à terre et la tête inclinée. Un seul homme peut entrer dans le couvent: l'archevêque de Paris.

Il y en a bien un autre, qui est le jardinier; mais c'est toujours un vieillard, et afin qu'il soit perpétuellement seul dans le jardin et que les religieuses soient averties de l'éviter, on lui attache une clochette au genou.

Elles sont soumises à la prieure d'une soumission absolue et passive. C'est la sujétion canonique dans toute son abnégation. La prieure étant la voix du Christ, un simple geste, un signe, un souffle de sa part suffisent à les faire obéir. Elles n'ont même pas le droit de lire, ni d'écrire, sans sa permission expresse.

À tour de rôle, elles font ce qu'elles appellent 'la réparation'. La réparation, c'est la prière pour tous les péchés, pour toutes les fautes, pour tous les désordres, pour toutes les violations, pour toutes les iniquités, pour tous les crimes qui se commettent sur la terre. Pendant douze heures consécutives, de quatre heures du soir à quatre heures du matin, ou de quatre heures du matin à quatre heures du soir, la sœur qui fait la réparation reste à genoux sur le sol, devant le Saint-Sacrement, les mains jointes, la corde au cou. Quand la fatigue devient insupportable, elle se prosterne à plat ventre, la face contre terre, les bras en croix; c'est là tout son soulagement. Dans cette attitude, elle prie pour tous les coupables de l'univers. Ceci est grand jusqu'au sublime.

Comme cet acte s'accomplit devant un poteau en haut duquel brûle un cierge, on dit indistinctement *faire la réparation* ou *être au poteau*. Les religieuses préfèrent même, par humilité, cette dernière expression qui contient une idée de supplice et d'abaissement.

Faire la réparation est une fonction où toute l'âme s'absorbe. La sœur au poteau ne se retournerait pas pour le tonnerre tombant derrière elle.

En outre, il y a toujours une religieuse à genoux devant le Saint-Sacrement. Cette station dure une heure. Elles se relèvent comme des soldats en faction. C'est là l'Adoration Perpétuelle.

Les prieures et les mères portent presque toujours des noms empreints d'une gravité particulière, rappelant, non des saintes et des martyres, mais des moments de la vie de Jésus-Christ, comme la mère Nativité, la mère Conception, la mère Présentation, la mère Passion. Quoi qu'il en soit, les noms de saintes ne sont pas interdits.

Quand on les voit, on ne voit jamais que leur bouche. Toutes ont les dents jaunes. Jamais une brosse à dents n'est entrée dans le couvent. Se brosser les dents, est au haut d'une échelle au bas de laquelle il y a: perdre son âme.

Les adjectifs possessifs n'existent pas car elles n'ont rien à elles et ne doivent tenir à rien. Quelquefois elles s'attachent à un petit objet, à un livre d'heures, à une relique, à une médaille bénite. Dès qu'elles s'aperçoivent qu'elles commencent à tenir à cet objet, elles doivent le donner. Elles se rappellent le mot de sainte Thérèse à laquelle une grande dame, au moment d'entrer dans son ordre, dit: Permettez, ma mère, que j'envoie chercher une sainte bible à laquelle je tiens beaucoup.' 'Ah! Vous tenez à quelque chose! Dans ce cas, n'entrez pas chez nous.'

Défense à qui que ce soit de s'enfermer et d'avoir un chez-soi: elles vivent cellules ouvertes. Quand elles s'abordent, l'une dit: 'Loué soit et adoré le très Saint-Sacrement de l'autel'; l'autre répond: 'À jamais.' Même cérémonie quand l'une frappe à la porte de l'autre. À peine la porte a-t-elle été touchée qu'on entend de l'autre côté une voix douce dire précipitamment: 'À jamais!' Comme toutes les pratiques, cela devient vite machinal, et l'une dit quelquefois 'à jamais' avant que l'autre ait eu le temps de dire, ce qui est assez long d'ailleurs, 'loué soit et adoré le très Saint-Sacrement de l'autel.' Chez les visitandines, celle qui entre dit: 'Ave Maria'; et celle chez laquelle on entre rétorque: 'Gratia plena.' C'est leur bonjour, qui est 'plein de grâce', en effet.

À chaque heure du jour, trois coups supplémentaires sonnent à la cloche de l'église du couvent. À ce signal, prieure, mères vocales, professes, converses, novices, postulantes, interrompent ce qu'elles disent, ce qu'elles font ou ce qu'elles pensent, pour dire, s'il est cinq heures, par exemple, 'À cinq heures et à toute heure, loué soit et adoré le très Saint-Sacrement de l'autel', s'il est huit heures, 'À huit heures et à toute heure, loué soit et adoré le très Saint-Sacrement de l'autel...

Cette coutume, qui a pour but de combattre les pensées vicieuses et de ramener les âmes à Dieu, existe dans beaucoup de communautés; seulement, la formule varie. Ainsi, à l'Enfant-Jésus, on dit: 'À l'heure qu'il est et à toute heure que l'amour de Jésus enflamme mon cœur!'

Les bénédictines-bernardines de Martin Verga, cloîtrées, il y a cinquante ans, dans la rue de Picpus, chantent les offices sur une psalmodie grave, plain-chant pur, et toujours à pleine voix, durant tout l'office. Partout où il y a un astérisque dans le missel, elles font une pause et disent à voix basse: 'Jésus-Marie-Joseph.' Pour l'office des morts, elles prennent un ton si bas que c'est à peine si des voix de femmes peuvent descendre jusque-là. Il en résulte un effet saisissant et tragique.

Celles de Picpus avaient fait faire un caveau sous leur maître-autel pour la sépulture de leur communauté. Le gouvernement, comme elles disent, ne permit pas que ce caveau reçût des cercueils. Elles sortaient donc du couvent quand elles étaient mortes. Ceci les consternait.

Elles avaient obtenu, consolation médiocre, d'être enterrées à une heure spéciale et dans un coin spécial de l'ancien cimetière Vaugirard, lequel coin avait jadis appartenu à leur communauté.

Le jeudi, ces religieuses entendent la grand-messe, les vêpres et tous les offices comme le dimanche. Elles observent, en outre, scrupuleusement toutes les petites fêtes, inconnues aux gens du monde, que l'église prodiguait autrefois en France et prodigue encore en Espagne et en Italie. Leurs stations à la chapelle sont interminables. Quant au nombre et à la durée de leurs prières, je ne peux en donner une meilleure idée qu'en citant le mot naïf de l'une d'elles: 'Les prières des postulantes sont effrayantes, les prières des novices, pires, et les prières des professes, encore pires.'

Une fois par semaine, on rassemble le chapitre; la prieure préside, les mères vocales assistent. Chaque sœur vient s'agenouiller sur une dalle particulière afin de confesser, à haute voix, devant tout le monde, les fautes et les péchés qu'elle a commis durant la semaine. Les mères vocales se consultent après chaque confession et infligent les pénitences.

Outre la confession à haute voix, pour laquelle on réserve toutes les fautes un peu graves, elles ont, pour les fautes vénielles, ce qu'elles appellent 'la coulpe'. Faire sa coulpe, c'est se prosterner à plat ventre, durant l'office, devant la prieure, jusqu'à ce que celle-ci,

qu'on ne nomme jamais que 'notre mère', avertisse la pécheresse, par un petit coup frappé sur le bois de sa stalle, qu'elle peut se relever. On fait sa coulpe pour très peu de chose, un verre cassé, un voile déchiré, un retard involontaire de quelques secondes à un office, une fausse note à l'église, etc., cela suffit, on fait sa coulpe. La coulpe est spontanée; c'est la coupable elle-même qui se juge et qui se l'inflige. Les jours de fêtes et les dimanches, il y a quatre mères chantres qui psalmodient les offices devant un grand lutrin à quatre pupitres. Un jour, une mère chantre entonna un psaume qui commençait par Ecce, et, au lieu de Ecce, elle dit ces trois notes: ut, si, sol; elle subit, pour cette distraction, une coulpe qui dura tout l'office. Ce qui rendit la faute énorme, c'est que le chapitre avait ri.

Lorsqu'une religieuse est appelée au parloir, fût-ce la prieure, elle baisse son voile de façon, on s'en souvient, à ne laisser voir que sa bouche.

La prieure seule peut communiquer avec des étrangers. Les autres ne peuvent voir que leur famille proche, et très rarement. Si, par hasard, une personne du dehors se présente pour voir une religieuse qu'elle a connue autrefois, il faut s'armer de patience. Si c'est une femme, l'autorisation peut être quelquefois accordée, la religieuse vient et on lui parle à travers les volets, lesquels ne s'ouvrent que pour une mère ou une sœur. Il va sans dire que la permission est toujours refusée aux hommes.

Telle est la règle de saint Benoît, aggravée par Martin Verga.

Ces religieuses ne sont point gaies, roses et fraîches comme le sont souvent les filles des autres ordres. Elles sont pâles et graves. De 1825 à 1830 trois sont devenues folles.

CHAPITRE III: SÉVÉRITÉS.

On est au moins deux ans novice, souvent quatre. Il est rare que les vœux définitifs puissent être prononcés avant vingt-trois ou vingt-quatre ans. Les bernardines-bénédictines de Martin Verga n'admettent pas de veuves dans leur ordre.

Elles se livrent dans leurs cellules à beaucoup de macérations inconnues dont elles ne doivent jamais parler.

Le jour où une novice fait profession, on l'habille de ses plus beaux atours, on la coiffe de roses blanches, on lustre et on boucle ses cheveux, puis elle se prosterne; on étend sur elle un grand voile noir et l'on chante l'office des morts. Alors les religieuses se divisent en deux files, une file passe près d'elle en disant d'un accent plaintif: 'notre sœur est morte', et l'autre file répond d'une voix éclatante: 'vivante en Jésus-Christ.'

À l'époque où se passe cette histoire, un pensionnat était joint au couvent. Pensionnat de jeunes filles nobles, la plupart riches, parmi lesquelles on remarquait mesdemoiselles de Sainte-Aulaire et de Bélissen et une anglaise portant l'illustre nom catholique de Talbot. Ces jeunes filles, élevées par ces religieuses entre quatre murs, grandissaient dans l'horreur du monde et du siècle. Une d'elles me dit un jour: 'Voir le pavé de la rue me faisait frissonner de la tête aux pieds.' Elles étaient vêtues de bleu avec un bonnet blanc et un Saint-Esprit de vermeil ou de cuivre fixé sur la poitrine. Lors des grande fête, particulièrement à la Sainte-Marthe, on leur accordait, comme faveur et bonheur suprême, de s'habiller en religieuses et de faire les offices et les pratiques de saint Benoît pendant toute une journée. Dans les premiers temps, les religieuses leur prêtaient leurs vêtements noirs. Cela parut profane et la prieure le défendit. Ce prêt ne fut permis qu'aux novices. Il est remarquable que ces représentations, tolérées sans doute et encouragées dans le couvent par un secret esprit de prosélytisme, et pour donner à ces enfants quelque avant-goût du saint habit, étaient un bonheur réel et une vraie récréation pour les pensionnaires. Elles s'en amusaient tout simplement. C'était nouveau, cela les changeait. Candides raisons de l'enfance qui ne réussissent pas, d'ailleurs, à faire comprendre aux mondains que nous sommes le bonheur de tenir en main un goupillon et de rester debout des heures entières en chantant, à quatre, devant un lutrin.

Les élèves, aux austérités près, se conformaient à toutes les pratiques du couvent. Je connais une jeune femme qui, entrée dans le monde et après plusieurs années de mariage, n'était pas encore parvenue à se déshabituer de dire, chaque fois qu'on frappait à sa porte, 'à jamais'. Comme les religieuses, les pensionnaires ne voyaient leurs parents qu'au parloir. Leurs mères, elles-mêmes, n'avaient pas le droit de les embrasser. Voici jusqu'où allait la sévérité sur ce point. Un jour, une jeune fille reçut la visite de sa mère qui était accompagnée d'une de ses sœurs âgée de trois ans. La jeune fille pleurait, car elle eût bien voulu embrasser sa sœur. Impossible. Elle supplia du moins qu'il fût permis à l'enfant de passer, à travers les barreaux, sa petite main pour qu'elle pût la baiser. La prieure, scandalisée, refusa tout net.

CHAPITRE IV: GAÎTÉS.

Ces jeunes filles n'en ont pas moins rempli cette grave maison de souvenirs charmants.

À certaines heures, l'enfance étincelait dans ce cloître. La récréation sonnait. Une porte tournait sur ses gonds. Les oiseaux disaient: 'Bon, voilà les enfants!' Une irruption de jeunesse inondait ce jardin coupé d'une croix comme un linceul. Des visages radieux, des fronts blancs, des yeux ingénus pleins d'une lumière radieuse, toutes sortes d'aurores, s'éparpillaient dans ces ténèbres. Après les psalmodies, les cloches, les sonneries, les glas, les offices, tout à coup éclatait ce bruit de petites filles, plus doux qu'un bruit d'abeilles. La ruche de la joie s'ouvrait, et chacune apportait son miel. On jouait, on s'appelait, on se groupait, on courait; de jolies petites dents blanches jasaient dans des coins; les voiles, de loin, surveillaient les rires, les ombres guettaient les rayons, mais qu'importe! on rayonnait et on riait. Ces quatre murs lugubres avaient leur minute d'éblouissement. Ils assistaient, vaguement blanchis du reflet de tant de joie, à ce doux tourbillonnement d'essaims. C'était comme une pluie de roses traversant ce deuil. Les jeunes filles folâtraient sous l'œil des religieuses; le regard de la perfection ne gêne pas l'innocence. Grâce à ces enfants, parmi tant d'heures austères, il y avait l'heure naïve. Les petites sautaient, les grandes dansaient. Dans ce cloître, le jeu était mêlé de ciel. Rien n'était ravissant et auguste comme toutes ces fraîches âmes épanouies. Homère fût venu rire là avec Perrault, et il y avait, dans ce jardin noir, de la jeunesse, de la santé, du bruit, des cris, de l'étourdissement, du plaisir, du bonheur, à dérider toutes les aïeules, celles de l'épopée comme celles du conte, celles du trône comme celles du chaume, depuis Hécube jusqu'à la Mère-Grand.

Il s'est dit dans cette maison, plus que partout ailleurs peut-être, de ces mots d'enfants qui ont tant de grâce et qui font rire d'un rire plein de rêverie. C'est entre ces quatre murs funèbres qu'une enfant de cinq ans s'écria un jour: 'Ma mère, une grande vient de me dire que je n'ai plus que neuf ans et dix mois à rester ici. Quel bonheur!'

C'est encore là qu'eut lieu ce dialogue mémorable.

Une mère vocale: 'Pourquoi pleurez-vous, mon enfant?'

L'enfant de six ans, sanglotant: 'J'ai dit à Alix que je savais mon histoire de France. Elle me dit que je ne la sais pas, et je la sais.'

Alix, la grande de neuf ans: 'Non, elle ne la sait pas.'

La mère: 'Comment cela, mon enfant?'

Alix: 'Elle m'a dit d'ouvrir le livre au hasard et de lui poser une question.'

-'Eh bien?'

-'Elle n'a pas répondu.'

-'Voyons, que lui avez-vous demandé?'

-'J'ai ouvert le livre au hasard, comme elle disait, et je lui ai posé la première question que j'ai trouvée.'

-'Quelle était-elle?'

-'C'était: qu'arriva-t-il ensuite?'

C'est là qu'a été faite cette observation profonde sur une perruche un peu gourmande qui appartenait à une dame pensionnaire:

-'Elle est gentille: elle mange le dessus de sa tartine, comme une personne!'

C'est sur une des dalles de ce cloître qu'a été ramassée cette confession, écrite d'avance, pour ne pas l'oublier, par une pécheresse âgée de sept ans:

-'Mon père, je m'accuse d'avoir été avare, adultère, et d'avoir regardé les garçons.'

C'est sur un des bancs de gazon de ce jardin qu'a été improvisé par une bouche rose de six ans ce conte écouté par des yeux bleus de quatre à cinq ans:

-'Il y avait trois petits coqs qui vivaient dans un pays où il y avait beaucoup de fleurs. Ils ont cueilli les fleurs, et ils les ont mises dans leur poche. Après ça, ils ont cueilli les feuilles, et ils les ont mises dans leurs joujoux. Il y avait un loup dans le pays, et il y avait beaucoup de bois; et le loup était dans le bois; et il a mangé les petits coqs.'

Et encore cet autre poème:

'Il est arrivé un coup de bâton.
C'est Polichinelle qui l'a donné au chat.
Ça ne lui a pas fait de bien, ça lui a fait du mal.
Alors une dame a mis Polichinelle en prison.'

C'est là qu'a été dit, par une petite abandonnée, enfant trouvé que le couvent élevait par charité, ce mot doux et navrant. Elle entendait les autres parler de leurs mères, et elle murmura dans son coin:

-'Moi, ma mère n'était pas là quand je suis née!'

Il y avait une grosse tourière qu'on voyait toujours courir dans les couloirs avec son trousseau de clefs et qui se nommait sœur Agathe. Les très grandes, celles qui avait plus de dix ans, l'appelaient sœur *Agathoclès.*

Le réfectoire, grande pièce oblongue et carrée, qui ne recevait de jour que par un cloître à archivoltes de plain-pied avec le jardin, était obscur et humide, et, comme disent les enfants, plein de bêtes. Tous les lieux voisins y fournissaient leur contingent d'insectes. Chacun des quatre coins en avait reçu, dans le langage des pensionnaires, un nom particulier et expressif. Il y avait le coin des Araignées, le coin des Chenilles, le coin des Cloportes et le coin des Cricris. Le coin des Cricris était voisin de la cuisine et très estimé. On y avait moins froid qu'ailleurs. Du réfectoire, les noms étaient passé au pensionnat et servaient à y distinguer, comme à l'ancien collège Mazarin, quatre nations. Toute élève était de l'une de ces quatre nations, selon le coin du réfectoire où elle s'asseyait aux heures des repas. Un jour, Mr l'archevêque, faisant une visite pastorale, vit entrer dans la classe où il passait une jolie petite fille toute vermeille avec d'admirables cheveux blonds, il demanda à une autre pensionnaire, charmante brune aux joues fraîches qui était près de lui:

-'Qu'est-ce que c'est que celle-ci?'

-'C'est une araignée, monseigneur.'

-'Bah, et cette autre?'

-'C'est un cricri.'

-'Et celle-là?'

-'C'est une chenille.'

-'Et vous-même?'

-'Je suis un cloporte, monseigneur.'

Chaque maison de ce genre a ses particularités. Au commencement de ce siècle, Écouen était un de ces lieux gracieux et sévères où grandit, dans une ombre presque auguste, l'enfance des jeunes filles. À Écouen, pour prendre rang dans la procession du Saint-Sacrement, on distinguait entre les vierges et les fleuristes. Il y avait aussi les dais et les encensoirs, les unes portant les cordons du dais, les autres encensant le Saint-Sacrement. Les fleurs revenaient de droit aux fleuristes. Quatre 'vierges' marchaient devant.

CHAPITRE V: DISTRACTIONS.

Au-dessus de la porte du réfectoire était écrite en grosses lettres noires cette prière qu'on appelait le *Notre patte blanche,* et qui avait pour vertu de mener les gens droit au paradis:

'Notre patte blanche, que Dieu fit, que Dieu vit, que Dieu mit au paradis. Un soir, en allant me coucher, je trouvai trois anges autour de mon lit: un au pied, deux sur les côtés. La bonne vierge Marie, au milieu d'eux, me dit de me coucher. Le bon Dieu est mon père, la bonne Vierge est ma mère, les trois apôtres sont mes frères, les trois vierges sont mes sœurs. Le linge qui entoura l'enfant Jésus m'enveloppe à présent; la croix Sainte-Marguerite pend à mon cou. Madame la Vierge s'en allant rencontra M. saint Jean. Monsieur saint Jean, d'où venez-vous? Je viens des hauteurs. Dieu y est-il? Oui, il y est: il est sur la croix, les pieds pendants, les mains clouées, une couronne d'épines blanches sur la tête. Qui la dira trois fois le soir et le matin gagnera le paradis à la fin.'

En 1827, cette oraison caractéristique avait disparu du mur sous une triple couche de badigeon. Elle achève à cette heure de s'effacer dans la mémoire de quelques jeunes filles d'alors, vieilles femmes aujourd'hui.

Un grand crucifix accroché au mur complétait la décoration de ce réfectoire dont l'unique porte s'ouvrait sur le jardin. Deux tables étroites, côtoyées chacune de deux bancs de bois, faisaient deux longues lignes parallèles d'un bout à l'autre du réfectoire. Les murs étaient blancs, les tables étaient noires; ces deux couleurs du deuil sont le seul rechange des couvents. Les repas étaient revêches et la nourriture des enfants eux-mêmes sévère. Un seul plat, viande et légumes mêlés, ou poisson salé, tel était le luxe. Ce bref ordinaire, réservé aux pensionnaires seules, était pourtant une exception. Les enfants mangeaient et se taisaient sous le regard de la mère semainière qui, de temps en temps, si une mouche s'avisait de voler et de bourdonner contre la règle, ouvrait et fermait bruyamment un livre de bois. Ce silence était assaisonné de la vie des saints, lue à haute voix dans une petite chaire à pupitre située au pied du crucifix. La lectrice était une grande élève. Il y avait, espacés sur la table, des récipients de céramique vernissée où les élèves lavaient elles-mêmes leur timbale et leurs couverts; quelquefois, elles y jetaient un morceau de viande dure ou de poisson pourri, ce qui était interdit. On appelait ces récipients des ronds d'eau.

L'enfant qui rompait le silence faisait une 'croix de langue', c'est-à-dire qu'elle léchait le pavé. La poussière, cette fin de toutes les joies, était chargée de châtier ces pauvres petites feuilles de rose, coupables de gazouillement.

Il y avait, dans le couvent, un livre qui n'a jamais été imprimé qu'à un seul exemplaire et qu'il est défendu de lire: c'est la règle de saint Benoît, arcane où nul œil profane ne doit pénétrer. N'y est-il pas écrit, en effet: 'Personne ne communiquera nos règles ou nos institutions à des étrangers?'

Les pensionnaires parvinrent, un jour, à dérober ce livre. Elles le lurent avidement; la lecture fut souvent interrompue par la peur d'être surprises. Elles ne tirèrent de ce grand danger qu'un plaisir médiocre: quelques pages inintelligibles sur les péchés des jeunes garçons.

Elles jouaient dans une allée du jardin, bordée de quelques maigres arbres fruitiers. Malgré l'extrême surveillance et la sévérité des punitions, quand le vent avait secoué les arbres, elles réussissaient quelquefois à ramasser furtivement une pomme verte, un abricot gâté, une poire véreuse. Maintenant, je laisse parler une lettre que j'ai sous les yeux, lettre écrite il y a vingt-cinq ans par une ancienne pensionnaire, aujourd'hui madame la duchesse de ***, une des plus élégantes femmes de Paris. Je la cite textuellement: 'On cache sa poire ou sa pomme comme on peut. Lorsqu'on monte mettre le voile sur le lit, en attendant le souper, on les fourre sous son oreiller et, le soir, on les mange dans son lit; lorsqu'on ne peut pas le faire, on les mange dans les toilettes.' C'était là une de leurs voluptés les plus vives.

Une fois, lors d'une visite de M. l'archevêque, une des jeunes filles, mademoiselle Bouchard, qui était un peu Montmorency, gagea qu'elle lui demanderait un jour de congé, énormité dans une communauté si austère. La gageure fut acceptée, mais aucune de celles qui tenaient le pari n'y croyait. Au moment venu, comme l'archevêque passait devant les pensionnaires, mademoiselle Bouchard, à l'indescriptible épouvante de ses compagnes, sortit des rangs et dit: 'Monseigneur, un jour de congé!' Mademoiselle Bouchard était fraîche et grande, avec la plus jolie petite mine rose du monde. M. de Quélen sourit et dit: 'Comment donc, ma chère enfant, un jour de congé! Trois jours, s'il vous le désirez. J'accorde trois jours.' La prieure n'y pouvait rien, l'archevêque avait parlé. Scandale pour le couvent, mais joie pour le pensionnat. Qu'on juge de l'effet.

Ce cloître bourru n'était pourtant pas si bien muré que la vie des passions du dehors, que le drame, que le roman même, n'y pénétrassent. Pour le prouver, je me bornerai à constater ici et à indiquer brièvement un fait réel et incontestable qui, d'ailleurs, n'a aucun rapport avec l'histoire que je raconte.

Vers cette époque donc, il y avait, dans le couvent, une personne mystérieuse qui n'était pas religieuse, qu'on traitait avec grand respect, et qu'on nommait madame Albertine. On ne savait rien d'elle sinon qu'elle était folle et que, dans le monde, elle passait pour morte. Il y avait sous cette histoire, disait-on, des arrangements de fortune nécessaires pour un grand mariage.

Cette femme, de trente ans à peine, brune, assez belle, regardait vaguement avec de grands yeux noirs. Voyait-elle? On en doutait. Elle glissait plutôt qu'elle ne marchait; elle ne parlait jamais; on n'était pas bien sûr qu'elle respirât. Ses narines étaient pincées et livides comme après le dernier soupir. Toucher sa main, c'était toucher de la neige. Elle avait une étrange grâce spectrale. Là où elle entrait, on avait froid. Un jour, une sœur, la voyant passer, dit à une autre: 'Elle passe pour morte.' 'Elle l'est peut-être', répondit l'autre.

On faisait sur madame Albertine cent récits. C'était l'éternelle curiosité des pensionnaires. Il y avait, dans la chapelle, une tribune qu'on appelait l'œil-de-bœuf. C'est dans cette tribune qui n'avait que cette baie circulaire que madame Albertine assistait aux offices. Elle y était habituellement seule, parce que de cette tribune, placée au premier étage, on pouvait voir le prédicateur ou l'officiant, ce qui était interdit aux religieuses. Un jour, la chaire était occupée par un jeune prêtre de haut rang, M. le duc de Rohan, pair de France, officier des mousquetaires rouges en 1815 lorsqu'il était prince de Léon, cardinal et archevêque de Besançon par la suite. C'était la première fois que M. de Rohan prêchait au couvent de Picpus. Madame Albertine assistait ordinairement aux sermons et aux offices dans un calme parfait et dans une immobilité complète. Ce jour-là, dès qu'elle aperçut M. de Rohan, elle se dressa à demi, et dit à haute voix dans le silence de la chapelle: 'Tiens, Auguste!' Toute la communauté stupéfaite tourna la tête, le prédicateur leva les yeux, mais madame Albertine était retombée dans son immobilité. Un souffle du monde extérieur, une lueur de vie avait passé un moment sur cette figure éteinte et glacée, puis tout s'était évanoui, et la folle était redevenue cadavre.

Ces deux mots, cependant, firent jaser tout ce qui pouvait parler dans le couvent. Que de choses dans ce 'tiens, Auguste!', que de révélations! M. de Rohan s'appelait, en effet, Louis-François-Auguste. Il était évident que madame Albertine sortait du plus grand monde, puisqu'elle connaissait M. de Rohan, qu'elle y était elle-même haut placée, puisqu'elle parlait d'un si grand seigneur si familièrement, et qu'elle avait, avec lui, une relation, de parenté peut-être, mais à coup sûr bien étroite, puisqu'elle connaissait son prénom.

Deux duchesses très sévères, mesdames de Choiseul et de Sérent, visitaient souvent la communauté, où elles entraient, sans doute, grâce à leur statut social. Elles faisaient peur au pensionnaires: quand elles passaient, toutes les jeunes filles tremblaient et baissaient les yeux.

Monsieur de Rohan était du reste, à son insu, l'objet de l'attention des pensionnaires. Il venait, à cette époque, d'être fait, en attendant l'épiscopat, grand vicaire de l'archevêque de Paris. C'était une de ses habitudes de venir assez souvent chanter aux

offices de la chapelle des religieuses de Picpus. Aucune des jeunes recluses ne pouvait l'apercevoir, à cause du rideau de serge, mais il avait une voix douce et un peu grêle, qu'elles étaient parvenues à reconnaître et à distinguer. Il avait été mousquetaire; et puis on le disait élégant, bien coiffé avec de beaux cheveux châtains ondulés et soigneusement peignés; il paraît qu'il avait une large ceinture noire, aux reflets chatoyant, qui lui serrait la taille et mettait en valeur une silhouette avantageuse dessinée par une soutane extrêmement bien coupée. Il obsédait littéralement toutes ces imaginations adolescentes.

Aucun bruit du dehors ne pénétrait dans le couvent. Cependant, il y eut une année où le son d'une flûte y parvint. Ce fut un événement, et les pensionnaires d'alors s'en souviennent encore.

C'était une flûte dont quelqu'un jouait dans le voisinage. Cette flûte jouait toujours le même air, un air aujourd'hui bien lointain: 'Ma Zétulbé, viens régner sur mon âme.' On l'entendait deux ou trois fois par jour. Les jeunes filles passaient des heures à écouter, les mères vocales étaient bouleversées, les cervelles travaillaient, les punitions pleuvaient. Cela dura plusieurs mois. Les pensionnaires étaient toutes plus ou moins amoureuses du musicien inconnu. Chacune se rêvait Zétulbé. Le bruit de flûte venait du côté de la rue Droit-Mur; elles auraient tout donné, tout compromis, tout tenté, pour voir, ne fût-ce qu'une seconde, pour entrevoir, pour apercevoir, le 'jeune homme' qui jouait si délicieusement de cette flûte et qui, sans s'en douter, jouait en même temps de toutes ces âmes. Il y en eut qui s'échappèrent par une porte de service et qui montèrent au troisième, côté rue Droit-Mur, afin d'essayer de voir par les jours de souffrance. Impossible. Une alla jusqu'à passer son bras au-dessus de sa tête par la grille et agita son mouchoir blanc. Deux furent plus hardies encore. Elles trouvèrent moyen de grimper jusque sur un toit, s'y risquèrent et réussirent enfin à voir 'le jeune homme'. C'était un vieux gentilhomme émigré, aveugle et ruiné, qui jouait de la flûte, dans son grenier, pour passer le temps.

CHAPITRE VI: LE PETIT COUVENT.

Il y avait, dans cette enceinte de la rue de Picpus, trois bâtiments parfaitement distincts: le grand couvent qu'habitaient les religieuses, le pensionnat où logeaient les élèves et, enfin, ce qu'on appelait le petit couvent. C'était un corps de logis avec jardin où demeuraient en commun toutes sortes de vieilles religieuses de divers ordres, restes des cloîtres détruits par la révolution; une réunion de toutes les bigarrures noires, grises et blanches, de toutes les communautés et de toutes les variétés possibles; ce qu'on pourrait appeler, si un pareil accouplement de mots était permis, une sorte de couvent-arlequin.

Dès l'Empire, il avait été accordé à toutes ces pauvres filles dispersées et dépaysées de venir s'abriter là, sous les ailes des bénédictines-bernardines. Le gouvernement leur payait une petite pension; les dames de Picpus les avaient reçues avec empressement. C'était un assemblement bizarre. Chacune suivait sa règle. On permettait quelquefois aux élèves pensionnaires, comme grande récréation, de leur rendre visite, ce qui fait que ces jeunes mémoires ont gardé, entre autres, le souvenir de la mère Saint-Basile, de la mère Sainte-Scolastique et de la mère Jacob.

Une de ces réfugiées se retrouvait presque chez elle. C'était une religieuse de Sainte-Aure, la seule de son ordre qui eût survécu. L'ancien couvent des dames de Sainte-Aure occupait, dès le début du XVIIIe siècle, cette même maison de la rue de Picpus qui appartint, plus tard, aux bénédictines de Martin Verga. Cette sainte fille, trop pauvre pour porter le magnifique habit de son ordre, qui était une robe blanche avec le scapulaire écarlate, en avait revêtu pieusement un petit mannequin qu'elle montrait avec complaisance et qu'à sa mort elle a légué à la maison. En 1824, il ne restait de cet ordre qu'une religieuse; aujourd'hui il n'en reste qu'une poupée.

Outre ces dignes mères, quelques vieilles femmes du monde avaient obtenu de la prieure, comme madame Albertine, la permission de se retirer dans le petit couvent. De ce nombre étaient madame de Beaufort d'Hautpoul et madame la marquise Dufresne. Une

autre n'a jamais été connue dans le couvent que par le bruit formidable qu'elle faisait en se mouchant. Les élèves l'appelaient madame Vacarmini.

Vers 1820 ou 1821, madame de Genlis, qui rédigeait à cette époque un petit recueil périodique intitulé *L'intrépide*, demanda à entrer comme résidente. M. le duc d'Orléans la recommandait. Rumeur dans la ruche; les mères vocales étaient toutes tremblantes. Madame de Genlis avait écrit et publié des romans! Mais elle déclara qu'elle était la première à les détester, et puis elle était arrivée à sa phase de dévotion farouche. Dieu aidant, et le prince aussi, elle entra. Elle s'en alla au bout de six ou huit mois, donnant pour raison que le jardin n'avait pas d'ombre. Les religieuses en furent ravies. Quoique très vieille, elle jouait encore de la harpe, et très bien.

En s'en allant, elle laissa sa marque à sa cellule. Madame de Genlis était superstitieuse et latiniste. Ces deux mots donnent d'elle un assez bon profil. On voyait encore, il y a quelques années, collés dans l'intérieur d'une petite armoire de sa cellule où elle gardait son argent et ses bijoux, ces cinq vers latins écrits, de sa main, à l'encre rouge sur papier japon, et qui, dans son opinion, avaient la vertu d'effrayer les voleurs:

Trois corps de mérite inégal pendent à des branches:
Dismas, Gesmas et la Divine Providence.
Dismas regarde vers les cieux
Gesmas a un air odieux.
Que la puissance suprême préserve nos possessions.
Dis donc ces vers pour oublier cette obsession.

Ces vers, en latin du sixième siècle, soulèvent la question de savoir si les deux larrons du calvaire s'appelaient, comme on le croit communément, Dimas et Gestas, ou Dismas et Gesmas. Cette orthographe eût pu contrarier les prétentions qu'avait, au siècle dernier, le vicomte de Gestas à descendre du mauvais larron. Du reste, la vertu utile attachée à ces vers fait article de foi dans l'ordre des hospitalières.

L'église de la maison, construite de manière à séparer, comme une véritable coupure, le grand couvent du pensionnat, était, bien entendu, commune au pensionnat, au grand couvent et au petit couvent. On y admettait même le public par une sorte d'entrée de lazaret ménagée sur la rue. Mais tout était disposé de façon qu'aucune des habitantes du cloître ne pût voir un visage du dehors. Supposez une église dont le chœur serait saisi par une main gigantesque et plié de manière à former, non plus, comme dans les églises ordinaires un prolongement derrière l'autel, mais une sorte de salle ou de caverne obscure à la droite de l'officiant; supposez cette salle fermée par le rideau de sept pieds de haut dont j'ai déjà parlé; entassez dans l'ombre de ce rideau, sur des stalles de bois, les religieuses de chœur à gauche, les pensionnaires à droite, les converses et les novices au fond, et vous aurez une idée des religieuses de Picpus assistant au service divin. Cette caverne, qu'on appelait le chœur, communiquait avec le cloître par un couloir. L'église recevait un peu de lumière côté jardin. Quand les religieuses assistaient à des offices où leur règle leur commandait le silence, le public n'était averti de leur présence que par le choc des miséricordes des stalles se levant ou s'abaissant avec bruit.

CHAPITRE VII: QUELQUES SILHOUETTES DE CETTE OMBRE.

Pendant les six années qui séparent 1819 de 1825, la prieure du couvent de Picpus était mademoiselle de Blemeur qui, en religion, s'appelait mère Innocente. Elle était de la famille de la Marguerite de Blemeur, auteur de la *Vie des saints de l'ordre de Saint-Benoît*. Elle avait été réélue. C'était une femme d'une soixantaine d'années, petite, grosse, 'chantant comme un pot fêlé', gaie et donc adorée.

Mère Innocente tenait de son ascendante Marguerite de Blemeur: elle était lettrée, érudite, savante, compétente, curieusement historienne, farcie de latin, bourrée de grec, pleine d'hébreu, et plutôt bénédictin que bénédictine.

La sous-prieure était une vieille religieuse espagnole presque aveugle, la mère Cineres.

Les plus comptées parmi les vocales étaient la mère Sainte-Honorine, trésorière, la mère Sainte-Gertrude, première maîtresse des novices, la mère Sainte-Ange, deuxième maîtresse, la mère Annonciation, sacristaine, la mère Saint-Augustin, infirmière, la seule dans tout le couvent qui fût méchante; puis mère Sainte-Mechtilde (Mlle Gauvain), toute jeune, ayant une admirable voix; mère des Anges (Mlle Drouet), qui avait séjourné au couvent des Filles-Dieu et au couvent du Trésor entre Gisors et Magny; mère Saint-Joseph (Mlle de Cogolludo); mère Sainte-Adélaïde (Mlle d'Auverney); mère Miséricorde (Mlle de Cifuentes, qui ne put résister aux austérités); mère Compassion (Mlle de la Miltière, reçue à soixante ans, malgré la règle, très riche); mère Providence (Mlle de Laudinière); mère Présentation (Mlle de Siguenza), qui fut prieure en 1847; enfin, mère Sainte-Céligne (la sœur du sculpteur Ceracchi), devenue folle; mère Sainte-Chantal (Mlle de Suzon), devenue folle.

Il y avait encore, parmi les plus jolies, une charmante fille de vingt-trois ans qui était de l'île Bourbon et descendante du chevalier Roze, qui se fût appelée dans le monde mademoiselle Roze et qui s'appelait mère Assomption.

La mère Sainte-Mechtilde, chargée du chant et du chœur, y employait volontiers les pensionnaires. Elle en prenait ordinairement une gamme complète, c'est-à-dire sept, de dix à seize ans, voix et tailles assorties, qu'elle faisait chanter debout, alignées côte à côte par rang d'âge de la plus petite à la plus grande. Cela offrait aux regards quelque chose comme un pipeau de jeunes filles, une sorte de flûte de Pan vivante faite avec des anges.

Celles des sœurs converses que les pensionnaires aimaient le mieux, c'étaient la sœur Sainte-Euphrasie, la sœur Sainte-Marguerite, la sœur Sainte-Marthe, qui était encore très jeune, et la sœur Saint-Michel, dont le long nez les faisait rire.

Toutes ces femmes étaient douces pour tous ces enfants. Les religieuses n'étaient sévères que pour elles-mêmes. On ne faisait de feu qu'au pensionnat, et la nourriture, comparée à celle du couvent, y était recherchée. Avec cela mille soins. Seulement, quand un enfant passait près d'une religieuse et lui parlait, la religieuse ne répondait jamais.

Cette règle du silence avait engendré ceci que, dans tout le couvent, la parole était retirée aux créatures humaines et donnée aux objets inanimés. Tantôt c'était la cloche de l'église qui parlait, tantôt le grelot du jardinier. Un timbre très sonore, placé à côté de la tourière et qu'on entendait de toute la maison, indiquait par des sonneries variées, qui étaient une façon de télégraphe acoustique, toutes les actions de la vie matérielle à accomplir, et appelait au parloir, si besoin était, telle ou telle habitante de la maison. Chaque personne et chaque chose avait sa sonnerie. La prieure avait un et un; la sous-prieure un et deux. Six-cinq annonçait la classe, de telle sorte que les élèves ne disaient jamais rentrer en classe, mais aller à six-cinq. Quatre-quatre était le timbre de madame de Genlis. On l'entendait très souvent. C'est le diable à quatre, disaient celles qui n'étaient pas charitables. Dix-neuf coups annonçaient un grand événement. C'était l'ouverture de la porte de clôture, effroyable planche de fer hérissée de verrous qui ne tournait sur ses gonds que devant l'archevêque.

Lui et le jardinier exceptés, je l'ai dit, aucun homme n'entrait dans le couvent. Les pensionnaires en voyaient deux autres toutefois: l'aumônier, l'abbé Banès, vieux et laid, qu'il leur était donné de contempler au chœur à travers une grille, le professeur de dessin, M. Ansiaux, un homme vieux, affreux, bossu.

On voit que tous les hommes étaient choisis.

Telle était cette curieuse maison.

CHAPITRE VIII: APRÈS LES CŒURS, LES PIERRES.

Après avoir esquissé la figure morale, il n'est pas inutile d'indiquer, en quelques mots, la configuration matérielle du couvent. Le lecteur en a déjà une idée.

Cet établissement emplissait presque entièrement le vaste trapèze qui résultait des intersections de la rue Polonceau, de la rue Droit-Mur, de la rue de Picpus et de la ruelle condamnée nommée dans les vieux plans rue Aumarais. Ces quatre rues entouraient ce trapèze comme ferait un fossé. Le couvent se composait de plusieurs bâtiments et d'un jardin. Le bâtiment principal, pris dans son entier, était une juxtaposition de constructions hybrides qui, vues de haut, dessinaient assez exactement une potence posée sur le sol. Le grand bras de la potence occupait tout le tronçon de la rue Droit-Mur compris entre la rue de Picpus et la rue Polonceau; le petit bras était une haute, grise et sévère façade grillagée qui regardait la rue de Picpus; la porte cochère Nº 62 en marquait l'extrémité. Vers le milieu de cette façade, la poussière et la cendre blanchissaient une vieille porte basse cintrée où les araignées faisaient leur toile et qui ne s'ouvrait qu'une heure ou deux le dimanche et aux rares occasions où le cercueil d'une religieuse sortait du couvent. C'était l'entrée publique de l'église. Le coude de la potence était une salle carrée qui servait d'office et que les religieuses appelaient 'la dépense'. Dans le grand bras étaient les cellules des mères, des sœurs et le noviciat. Dans le petit bras, les cuisines, le réfectoire, doublé du cloître, et l'église. Entre la porte Nº 62 et le coin de la ruelle fermée Aumarais était le pensionnat, qu'on ne voyait pas du dehors. Le reste du trapèze formait le jardin qui était beaucoup plus bas que le niveau de la rue Polonceau; ce qui faisait les murailles bien plus élevées encore au dedans qu'à l'extérieur. Le jardin, légèrement bombé, avait en son milieu, au sommet d'une butte, un beau sapin pointu et conique duquel partaient, comme du rond-point à pique d'un bouclier, quatre grandes allées, et, disposées deux par deux dans les embranchements des grandes, huit petites, de façon que, si l'enclos eût été circulaire, le plan des allées eût ressemblé à une croix posée sur une roue. Les allées, venant toutes aboutir aux murs très irréguliers du jardin, étaient de longueurs inégales. Elles étaient bordées de groseilliers. Au fond, une allée de grands peupliers allait des ruines du vieux couvent, qui était à l'angle de la rue Droit-Mur, à la maison du petit couvent, qui était à l'angle de la ruelle Aumarais. En avant du petit couvent, il y avait ce qu'on intitulait le petit jardin. Qu'on ajoute à cet ensemble une cour, toutes sortes d'angles variés que faisaient les corps de logis intérieurs, des murailles de prison, pour toute perspective et pour tout voisinage la longue ligne noire de toits qui bordait l'autre côté de la rue Polonceau, et l'on pourra se faire une image complète de ce qu'était, il y a quarante-cinq ans, la maison des bernardines de Picpus. Cette sainte maison avait été bâtie précisément sur l'emplacement d'un jeu de paume célèbre du quatorzième au seizième siècle qu'on appelait le 'tripot des onze mille diables'.

Toutes ces rues, du reste, étaient les plus anciennes de Paris. Ces noms, Droit-Mur et Aumarais, sont bien vieux; les rues qui les portent sont beaucoup plus vieilles encore. La ruelle Aumarais s'est appelée la ruelle Maugout; la rue Droit-Mur s'est appelée la rue des Églantiers, car Dieu ouvrait les fleurs avant que l'homme taillât les pierres.

CHAPITRE IX: UN SIÈCLE SOUS UNE GUIMPE.

Puisque je suis en train de décrire ce qu'était autrefois le couvent de Picpus et j'ai osé ouvrir une fenêtre sur ce discret asile, que le lecteur me permette encore une petite digression, étrangère au fond de ce livre, mais caractéristique et utile en ce qu'elle fait comprendre que le cloître lui-même a ses figures originales.

Il y avait, dans le petit couvent, une centenaire qui venait de l'abbaye de Fontevrault. Avant la révolution, elle avait même été une personne du grand monde. Elle parlait beaucoup de M. de Miromesnil, garde des sceaux sous Louis XVI, et d'une

présidente Duplat qu'elle avait bien connue. C'était son plaisir et sa fierté de ramener ces deux noms à tout propos. Elle louait l'abbaye de Fontevrault, véritable petit ville forte.

Elle parlait avec un parler picard qui égayait les pensionnaires. Tous les ans, elle renouvelait solennellement ses vœux, et, au moment de faire serment, elle disait au prêtre: Monseigneur saint François l'a baillé à monseigneur saint Julien, monseigneur saint Julien l'a baillé à monseigneur saint Eusèbe, monseigneur saint Eusèbe l'a baillé à monseigneur saint Procope, ainsi je vous le baille, mon père: les pensionnaires riaient, non sous cape, mais sous voile; charmants petits rires étouffés qui faisaient froncer les sourcils des mères vocales.

Une autre fois, la centenaire raconta des histoires. Elle dit que 'dans sa jeunesse, les bernardins n'obéissaient pas aux mousquetaires. C'était un siècle qui parlait, mais c'était le dix-huitième siècle.' Elle décrivit la coutume champenoise et bourguignonne des quatre vins, laquelle datait d'avant la révolution. Quand un grand personnage, un maréchal de France, un prince, un duc et pair, traversait une ville de Bourgogne ou de Champagne, les échevins venaient à sa rencontre et lui présentait quatre gondoles d'argent dans lesquelles on avait versé quatre vins différents. Sur le premier gobelet on lisait vin de singe, sur le deuxième, vin de lion, sur le troisième, vin de mouton, sur le quatrième, vin de cochon. Ces quatre inscriptions exprimaient les quatre degrés que descend l'ivrogne: la première ivresse, celle qui égaye, la deuxième, celle qui irrite, la troisième, celle qui hébète, la dernière enfin, celle qui abrutit.

Elle avait dans une armoire, sous clef, un objet mystérieux auquel elle tenait beaucoup. La règle de Fontevrault ne le lui défendait pas. Elle ne voulait montrer cet objet à personne. Elle s'enfermait, ce que sa règle lui permettait, et se cachait chaque fois qu'elle voulait le contempler. Si elle entendait marcher dans le couloir, elle refermait l'armoire aussi précipitamment qu'elle le pouvait avec ses vieilles mains. Dès qu'on lui parlait de cela, elle se taisait, elle qui parlait si volontiers. Les plus curieuses échouèrent devant son silence et les plus tenaces devant son obstination. C'était aussi là un sujet de commentaires pour tout ce qui était désœuvré ou ennuyé dans le couvent. Que pouvait donc être cette chose si précieuse et si secrète qui était le trésor de la centenaire? Sans doute un saint livre, un chapelet unique, une vraie relique. On se perdait en conjectures. À la mort de la pauvre vieille, on courut à l'armoire plus vite peut-être qu'il n'eût convenu, et on l'ouvrit. On trouva l'objet emballé comme une patène bénite. C'était un plat de Faënza représentant des amours qui s'envolent poursuivis par des garçons apothicaires armés d'énormes seringues. La poursuite abonde en grimaces et en postures comiques. Un des charmants petits amours est déjà tout embroché. Il se débat, agite ses petites ailes et essaye encore de voler, mais le matassin rit d'un rire satanique. Moralité: l'amour vaincu par la colique. Ce plat, très curieux d'ailleurs, et qui a peut-être eu l'honneur de donner une idée à Molière, existait encore en septembre 1845; il était à vendre chez un marchand de bric-à-brac du boulevard Beaumarchais.

Cette bonne vieille ne voulait recevoir aucune visite, 'parce que', disait-elle, 'le parloir est trop triste'.

CHAPITRE X: L'ORIGINE DE L'ADORATION PERPÉTUELLE.

Du reste, ce parloir presque sépulcral est un fait tout local qui ne se reproduit pas avec la même sévérité dans d'autres couvents. Au couvent de la rue du Temple en particulier qui, à la vérité, était d'un autre ordre, les volets noirs étaient remplacés par des rideaux bruns, et le parloir lui-même était un salon parqueté dont les fenêtres s'encadraient de bonnes-grâces en mousseline blanche et dont les murailles admettaient toutes sortes de cadres, un portrait d'une bénédictine à visage découvert, des bouquets en peinture, et jusqu'à une tête de turc.

C'est dans le jardin du couvent de la rue du Temple que se trouvait ce marronnier d'Inde qui passait pour le plus beau et le plus grand de France et qui avait parmi le bon

peuple du dix-huitième siècle la renommée d'être 'le père de tous les marronniers du royaume'.

Je l'ai dit, ce couvent du Temple était occupé par les bénédictines de l'Adoration Perpétuelle, bénédictines tout autres que celles qui relevaient de Cîteaux. Cet ordre de l'Adoration Perpétuelle n'est pas très ancien et ne remonte pas à plus de deux cents ans. En 1649, le Saint-Sacrement fut profané deux fois, à quelques jours de distance, dans deux églises de Paris, à Saint-Sulpice et à Saint-Jean en Grève, sacrilège effrayant et rare qui émut toute la ville. M. le prieur grand vicaire de Saint-Germain-des-Prés ordonna une procession solennelle de tout son clergé où officia le nonce du pape. Mais l'expiation ne suffit pas à deux dignes femmes, madame Courtin, marquise de Boucs, et la comtesse de Châteauvieux. Cet outrage fait au 'très auguste sacrement de l'autel', quoique passager, ne sortant pas de l'esprit de ces deux saintes âmes, les conduisit à croire qu'il ne ne pouvait être réparé que par une 'Adoration Perpétuelle' dans un couvent. Toutes deux, l'une en 1652, l'autre en 1653, firent donation de sommes notables à la mère Catherine de Bar, dite du Saint-Sacrement, religieuse bénédictine, pour fonder, dans ce but pieux, un monastère de l'ordre de Saint-Benoît; la première permission pour cette fondation fut donnée à la mère Catherine de Bar par M. de Metz, abbé de Saint-Germain, 'sachant qu'aucune fille ne pourrait être reçue, qu'elle n'apportât trois cents livres de pension annuelle'. Après l'abbé de Saint-Germain, le roi accorda des lettres patentes, et le tout, charte abbatiale et lettres royales, fut homologué en 1654 à la chambre des comptes et au parlement.

Telle est l'origine et la consécration légale de l'établissement des bénédictines de l'Adoration Perpétuelle du Saint-Sacrement à Paris. Leur premier couvent fut construit rue Cassette grâce à l'argent de mesdames de Boucs et de Châteauvieux. Cet ordre, comme on le voit, ne se confondait pas avec les bénédictines dites de Cîteaux. Il relevait de l'abbé de Saint-Germain des Prés, de la même manière que les dames du Sacré-cœur relèvent du général des jésuites et les sœurs de charité du général des lazaristes.

Il était également tout à fait différent des bernardines de Picpus. En 1657, le pape Alexandre VII avait autorisé, par bref spécial, les bernardines de Picpus de pratiquer l'Adoration Perpétuelle comme les bénédictines du Saint-Sacrement. Mais les deux ordres n'en étaient pas moins restés distincts.

CHAPITRE XI: FIN DU COUVENT.

Dès le commencement de la Restauration, le couvent de Picpus dépérit, ce qui porta un coup dur à cet ordre. La contemplation est, ainsi que la prière, un besoin de l'humanité, mais, comme tout ce que la Révolution a touché, elle se transformera et, d'hostile au progrès social, elle lui deviendra un jour favorable.

La maison de Picpus se dépeupla rapidement. En 1840, le petit couvent avait disparu, le pensionnat avait disparu. Il n'y avait plus ni les vieilles femmes, ni les jeunes filles; les unes étaient mortes, les autres s'en étaient allées.

La règle de l'Adoration Perpétuelle est d'une telle rigidité qu'elle épouvante; les vocations reculent, l'ordre ne recrute pas. En 1845, il y avait encore, çà et là, quelques sœurs converses mais plus de religieuses de chœur. Il y a quarante ans, les religieuses étaient près de cent, il y a quinze ans, elles n'étaient plus que vingt-huit. Combien sont-elles aujourd'hui? En 1847, la prieure était jeune, signe que le cercle du choix se restreint. Elle n'avait pas quarante ans. À mesure que le nombre diminue, la fatigue augmente; le service de chacune devient plus pénible; on voyait dès lors approcher le moment où elles ne seraient plus qu'une douzaine d'épaules douloureuses et courbées pour porter la lourde règle de saint Benoît. Le fardeau est implacable et reste le même à peu comme à beaucoup. Il pesait, il écrase. Aussi, elles moururent. Lorsque j'habitais encore Paris, deux jeunes sœurs moururent: l'une avait vingt-cinq ans, l'autre vingt-trois. C'est à cause de cette chute des vocations que le couvent renonça à l'éducation des filles.

Je n'ai pas pu passer devant cette maison extraordinaire, inconnue, obscure, sans y entrer et sans y faire entrer les esprits qui m'accompagnent et qui m'écoutent raconter la triste histoire de Jean Valjean. J'ai pénétré dans cette communauté toute pleine de ces vieilles pratiques qui semblent si nouvelles aujourd'hui. J'ai parlé de ce lieu singulier dans les détails mais avec respect. Si je n'ai pas tout compris, je n'ai rien insulté. Je me situe donc entre l'hosanna de Joseph de Maistre qui aboutit à sacrer le bourreau et le ricanement de Voltaire qui va jusqu'à railler le crucifix. Absurdité de Voltaire, soit dit en passant, car Voltaire eût défendu Jésus comme il défendit Calas; pour ceux-là mêmes qui nient les incarnations surhumaines, que représente le crucifix? Le sage assassiné.

Au dix-neuvième siècle, l'idée religieuse subit une crise. On oublie certaines choses, et on fait bien, pourvu qu'en oubliant ceci, on apprenne cela. Il ne doit pas y avoir vide dans le cœur humain. Certaines démolitions se font, et il est bon qu'elles se fassent, mais à la condition d'être suivies de reconstructions.

En attendant, étudions les choses qui ne sont plus. Il est nécessaire de les connaître, ne fût-ce que pour les éviter. Les contrefaçons du passé prennent de faux noms et s'appellent volontiers l'avenir. Ce revenant, le passé, est sujet à falsifier son passeport. Mettons-nous au fait du piège. Défions-nous. Le passé a un visage, la superstition, et un masque, l'hypocrisie. Dénonçons le visage et arrachons le masque.

Quant aux couvents, ils posent une question complexe: question de civilisation qui les condamne, question de liberté qui les protège.

Livre septième: Parenthèse.

CHAPITRE I: LE COUVENT, IDÉE ABSTRAITE.

Ce livre est un drame dont le premier personnage est l'infini. L'homme est le second. Cela étant, comme un couvent s'est trouvé sur mon chemin, j'ai dû y pénétrer. Pourquoi? C'est que le couvent, qui est propre à l'orient comme à l'occident, à l'antiquité comme aux temps modernes, au paganisme, au bouddhisme, au mahométisme, comme au christianisme, est un des appareils d'optique appliqués par l'homme sur l'infini.

Ce n'est pas le lieu ici de développer hors de mesure certaines idées, cependant, tout en maintenant absolument mes réserves, mes restrictions, et même mon indignation, je dois le dire, toutes les fois que je rencontre dans l'homme l'infini, bien ou mal compris, je me sens pris de respect. Il y a dans la synagogue, dans la mosquée, dans la pagode, dans le wigwam, un côté hideux que j'exècre et un côté sublime que j'adore. Quelle contemplation pour l'esprit et quelle rêverie sans fin que la réverbération de Dieu sur le mur humain.

CHAPITRE II: LE COUVENT, FAIT HISTORIQUE.

L'histoire, la raison et la vérité ne semblent pas croire à la survie du monachisme.

Les monastères, quand ils abondent chez une nation, sont des nœuds à la circulation, des établissements encombrants, des centres de paresse là où il faut des centres de travail. Les communautés monastiques sont à la grande communauté sociale ce que le gui est au chêne, ce que la verrue est au corps humain. Leur prospérité et leur embonpoint sont l'appauvrissement du pays. Le régime monacal, bon au début des civilisations, utile à produire la réduction de la brutalité par le spirituel, est mauvais à la virilité des peuples. En outre, lorsqu'il se relâche, et qu'il entre dans sa période de dérèglement, comme il continue à donner l'exemple. il devient mauvais pour toutes les raisons qui le faisaient salutaire dans sa période de pureté.

L'enfermement a fait son temps. Les cloîtres, utiles à la première éducation de la civilisation moderne, ont été gênants pour sa croissance et sont nuisibles à son développement. En tant qu'institution et que mode de formation pour l'homme, les monastères, bons au dixième siècle, discutables au quinzième, sont détestables au dix-neuvième. La lèpre monacale a presque rongé jusqu'au squelette deux admirables nations, l'Italie et l'Espagne, l'une la lumière, l'autre la splendeur de l'Europe pendant des siècles, et, à l'époque où nous sommes, ces deux illustres peuples ne commencent à guérir que grâce à la saine et vigoureuse hygiène de 1789.

Le couvent, l'antique couvent de femmes particulièrement, tel qu'il apparaît encore au seuil de ce siècle en Italie, en Autriche, en Espagne, est une des plus sombres concrétions du Moyen Age. Le cloître, ce cloître-là, est le point d'intersection des terreurs. Le cloître catholique proprement dit est tout rempli du rayonnement noir de la mort.

Le couvent espagnol surtout est funèbre. Là montent dans l'obscurité, sous des voûtes pleines de brume, sous des dômes vagues à force d'ombre, de massifs autels menacés, hauts comme des cathédrales; là pendent à des chaînes, dans les ténèbres, d'immenses crucifix blancs; là s'étalent, nus sur l'ébène, de grands Christs d'ivoire plus que sanglants, saignants, hideux, les coudes montrant les os, les rotules montrant les téguments, les plaies montrant les chairs, couronnés d'épines d'argent, cloués de clous d'or, avec des gouttes de sang en rubis sur le front et des larmes en diamants dans les yeux. Les diamants et les rubis semblent mouillés, et font pleurer en bas, dans l'ombre, des êtres voilés qui ont les flancs meurtris par le cilice et par le fouet aux pointes de fer, les seins écrasés par des claies d'osier, les genoux écorchés par la prière, femmes qui se croient des épouses, spectres qui se croient des séraphins. Ces femmes pensent-elles? Non. Veulent-elles? Non. Aiment-elles? Non. Vivent-elles? Non. Leurs nerfs sont devenus des os; leurs os sont devenus des pierres. Leur voile est un tissu de nuit. Leur souffle, sous le voile, ressemble à on ne sait quelle tragique respiration de la mort. L'abbesse, une larve, les sanctifie et les terrifie. L'immaculé est là, farouche. Tels sont les vieux monastères d'Espagne. Repaires de la dévotion terrible; antres de vierges; lieux féroces.

L'Espagne catholique était plus romaine que Rome même. Le couvent espagnol était par excellence le couvent catholique. On y sentait l'orient. L'archevêque, geôlier de la pureté, verrouillait et espionnait ce sérail d'âmes réservé à Dieu. La nonne était l'odalisque, le prêtre était l'eunuque. Les ferventes étaient choisies en songe et possédaient le Christ. La nuit, le beau jeune homme nu descendait de la croix et devenait l'extase de la cellule. De hautes murailles gardaient de toute distraction vivante la sultane mystique qui avait le crucifié pour sultan. Un regard dehors était une infidélité. Le 'va en paix' remplaçait le sac de voyage. Ce qu'on jetait à la mer en orient, on le mettait sous terre en occident. Des deux côtés, des femmes se tordaient les bras; la vague aux unes, la fosse aux autres; ici les noyées, là les enterrées: parallélisme monstrueux.

Aujourd'hui, les défenseurs du passé, ne pouvant nier ces choses, ont pris le parti d'en sourire. On a mis à la mode une façon commode et étrange de supprimer les révélations de l'histoire, d'infirmer les commentaires de la philosophie, et d'élider tous les faits gênants et toutes les questions sombres. 'Matière à déclamations', disent les habiles. Déclamations, répètent les niais. Jean-Jacques, déclamateur; Diderot, déclamateur; Voltaire sur Calas, Labarre et Sirven, déclamateur. Je ne sais qui a trouvé dernièrement que Tacite était un déclamateur, que Néron était une victime, et que décidément il fallait s'apitoyer 'sur ce pauvre Holopherne'.

Les faits, pourtant, sont difficiles à déconcerter et s'obstinent. L'auteur de ce livre a vu, de ses yeux, à huit lieues de Bruxelles, c'est là du Moyen Age que tout le monde a sous la main, à l'abbaye de Villers, le trou des oubliettes au milieu du pré qui a été la cour du cloître et, au bord de la Dyle, quatre cachots de pierre, moitié sous terre, moitié sous l'eau. C'étaient des 'va en paix'. Chacun de ces cachots a un reste de porte de fer, des toilettes, et une lucarne grillagée qui, dehors, est à deux pieds au-dessus de la rivière, et, dedans, à six pieds au-dessus du sol. Quatre pieds de rivière coulent extérieurement le long du mur. Le sol est toujours mouillé. L'habitant du 'va en paix' avait cette terre mouillée pour lit. Dans

l'un des cachots, il y a un tronçon de carcan scellé au mur; dans un autre on voit une espèce de boîte carrée faite de quatre lames de granit, trop courte pour qu'on s'y couche, trop basse pour qu'on s'y dresse. On mettait là dedans un être avec un couvercle de pierre par-dessus. Cela existe: on le voit, on le touche, on peut même entendre hurler les murs!

CHAPITRE III: LA CONDITION POUR RESPECTER LE PASSÉ.

Le monachisme tel qu'il existait en Espagne, et tel qu'il existe au Tibet, est, pour la civilisation, une sorte d'asphyxie. Il arrête net la vie. Il enferme, castre, dépeuple. Il a été le fléau de l'Europe. Ajoutez à cela la violence si souvent faite à la conscience, les vocations forcées, la féodalité s'appuyant sur le cloître, l'aînesse versant dans le monachisme le trop-plein de la famille, les férocités dont je viens de parler, les silences, les cerveaux murés, tant d'intelligences infortunées mises au cachot des vœux éternels, la prise d'habit, enterrement des âmes toutes vives. Ajoutez les supplices individuels aux dégradations nationales, et, qui que vous soyez, vous vous sentirez tressaillir devant le froc et le voile, ces deux suaires d'invention humaine.

Pourtant, sur certains points et en certains lieux, en dépit de la philosophie, en dépit du progrès, l'esprit claustral persiste en plein dix-neuvième siècle, et une bizarre recrudescence ascétique étonne, en ce moment, le monde civilisé. L'entêtement des institutions vieillies à se perpétuer ressemble à l'obstination du parfum éventé qui réclamerait notre chevelure, à la prétention du poisson pourri qui voudrait être mangé, à la persécution du vêtement d'enfant qui voudrait habiller l'homme, à la tendresse des cadavres qui reviendraient embrasser les vivants.

'Ingrats!', dit le vêtement, 'je vous ai protégés dans le mauvais temps, pourquoi ne voulez-vous plus de moi?' 'Je viens de la mer', dit le poisson. 'J'ai été la rose', dit le parfum. 'Je vous ai aimés', dit le cadavre. 'Je vous ai civilisés', dit le couvent. Mais tout ça c'est du passé.

Rêver la prolongation indéfinie des choses défuntes et le gouvernement des hommes par embaumement, restaurer les dogmes en mauvais état, redorer les châsses, recrépir les cloîtres, bénir mille fois les reliquaires, remeubler les superstitions, ravitailler les fanatismes, remmancher les goupillons et les sabres, reconstituer le monachisme et le militarisme, croire au salut de la société par la multiplication des parasites, imposer le passé au présent, cela semble étrange. Il y a cependant des théoriciens qui défendent ces théories-là. Ces théoriciens, gens d'esprit d'ailleurs, ont un procédé bien simple, ils appliquent sur le passé un enduit qu'ils appellent ordre social, droit divin, morale, famille, respect des aïeux, autorité antique, tradition sainte, légitimité, religion; et ils vont criant: 'Voyez! Prenez ceci, honnêtes gens.' Cette logique était connue des anciens. Les haruspices la pratiquaient. Ils frottaient de craie une génisse noire, et disaient: 'Elle est blanche.'

Quant à moi, je respecte, çà et là, et j'épargne partout le passé, pourvu qu'il consente à être mort. S'il veut être vivant, je l'attaque pour le faire se taire à jamais.

Superstitions, bigotismes, piété feinte, préjugés, ces larves, toutes larves qu'elles sont, sont tenaces, elles ont des dents et des ongles dans leur fumée, et il faut les étreindre corps à corps, et leur faire la guerre, et la leur faire sans trêve, car c'est une des fatalités de l'humanité d'être condamnée à l'éternel combat contre les fantômes. L'ombre est difficile à prendre à la gorge et à terrasser.

Un couvent en France, à la fin du dix-neuvième siècle, c'est un collège de hiboux faisant face au jour. Un cloître, en flagrant délit d'ascétisme au beau milieu de la cité de 1789, de 1830 et de 1848, Rome s'épanouissant dans Paris, c'est un anachronisme. En temps ordinaire, pour dissoudre un anachronisme et le faire s'évanouir, on n'a qu'à lui faire épeler le millésime. Mais nous ne sommes pas en temps ordinaire. Il faut donc combattre.

Combattons, mais distinguons. Le propre de la vérité, c'est de n'être jamais excessive. Quel besoin a-t-elle d'exagérer? Il y a ce qu'il faut détruire, et il y a ce qu'il faut

simplement éclairer et regarder. L'examen bienveillant et grave, quelle force! N'apportons point la flamme là où la lumière suffit.

Donc, pour le dix-neuvième siècle, je suis contre, et cela est valable pour tous les peuples, la claustration ascétique. Qui dit couvent dit marais. Leur putrescibilité est évidente, leur stagnation est malsaine, leur fermentation enfièvre les peuples et les étiole; leur multiplication devient plaie d'Égypte. Je ne peux penser sans effroi à ces pays où les fakirs, les bonzes, les santons, les caloyers, les marabouts, les talapoins et les derviches pullulent jusqu'au fourmillement vermineux.

Cela dit, la question religieuse subsiste. Cette question a certains côtés mystérieux, presque redoutables; qu'il me soit permis de la regarder dans les yeux.

CHAPITRE IV: LE COUVENT DU POINT DE VUE DES PRINCIPES.

Des hommes se réunissent et habitent en commun. En vertu de quel droit? en vertu du droit d'association.

Ils s'enferment chez eux. En vertu de quel droit? en vertu du droit qu'a tout homme d'ouvrir ou de fermer sa porte.

Ils ne sortent pas. En vertu de quel droit? en vertu du droit d'aller et de venir, qui implique le droit de rester chez soi.

Là, chez eux, que font-ils?

Ils parlent bas; ils baissent les yeux; ils travaillent. Ils renoncent au monde, aux villes, aux sensualités, aux plaisirs, aux vanités, aux orgueils, aux intérêts. Ils sont vêtus de grosse laine ou de grosse toile. Pas un d'eux ne possède quoi que ce soit. En entrant là, celui qui était riche se fait pauvre. Ce qu'il a, il le donne à tous. Celui qui était ce qu'on appelle noble, gentilhomme et seigneur, est l'égal de celui qui était paysan. La cellule est identique pour tous. Tous subissent la même tonsure, portent le même vêtement, mangent le même pain noir, dorment sur la même paille, meurent sur la même cendre. Le même sac sur le dos, la même corde autour des reins. Si le parti pris est d'aller pieds nus, tous vont pieds nus. Il peut y avoir là un prince, ce prince est la même ombre que les autres. Plus de titres. Les noms de famille même ont disparu. Ils ne portent que des prénoms. Tous sont courbés sous l'égalité des noms de baptême. Ils ont dissous la famille charnelle et constitué, dans leur communauté, la famille spirituelle. Ils n'ont plus d'autres parents que tous les hommes. Ils secourent les pauvres, ils soignent les malades. Ils élisent ceux auxquels ils obéissent. Ils se disent l'un à l'autre: mon frère. Vous m'arrêtez, et vous vous écriez: 'Mais c'est là le couvent idéal!'

Il suffit que ce soit le couvent possible, pour que je doive en tenir compte.

De là vient que, dans le livre précédent, j'ai parlé d'un couvent sur un ton respectueux. Le moyen-âge écarté, l'Asie écartée, la question historique et politique réservée, d'un point de vue philosophique, en dehors des nécessités de la politique militante, à la condition que le monastère soit absolument volontaire et ne renferme que des consentements, je considérerai toujours la communauté claustrale avec une certaine gravité attentive et, à quelques égards, déférente. Là où il y a la communauté, il y a la commune; là où il y a la commune, il y a le droit. Le monastère est le produit de la formule: Égalité, Fraternité. Oh, que la liberté est grande, et quelle transfiguration splendide! la Liberté suffit à transformer le monastère en république.

Continuons.

Mais ces hommes, ou ces femmes, qui sont derrière ces quatre murs, ils s'habillent de bure, ils sont égaux, ils s'appellent frères; c'est bien; mais ils font encore autre chose?

Oui.

Quoi?

Ils regardent l'ombre, ils se mettent à genoux, et ils joignent les mains. Qu'est-ce que cela signifie?

CHAPITRE V: LA PRIÈRE.

Ils prient.

Qui?

Dieu.

Prier Dieu, que veut dire ce mot?

Y a-t-il un infini hors de nous? Cet infini est-il un, immanent, permanent; nécessairement substantiel, puisqu'il est infini, et que, si la matière lui manquait, il serait borné là, nécessairement intelligent, puisqu'il est infini, et que, si l'intelligence lui manquait, il serait fini là? Cet infini éveille-t-il en nous l'idée d'essence, tandis que nous ne pouvons nous attribuer à nous-mêmes que l'idée d'existence? En d'autres termes, n'est-il pas l'absolu dont nous sommes le relatif?

En même temps qu'il y a un infini hors de nous, n'y a-t-il pas un infini en nous? Ces deux infinis (quel pluriel effrayant!) ne se superposent-ils pas? Le second infini n'est-il pas, pour ainsi dire, en dessous du premier? N'en est-il pas le miroir, le reflet, l'écho, un abîme concentrique à un autre abîme? Ce second infini est-il intelligent lui aussi? Pense-t-il? Aime-t-il? Veut-il? Si les deux infinis sont intelligents, chacun d'eux a un principe voulant, et il y a un moi dans l'infini d'en haut comme il y a un moi dans l'infini d'en bas. Le moi d'en bas, c'est l'âme; le moi d'en haut, c'est Dieu.

Mettre par la pensée l'infini d'en bas en contact avec l'infini d'en haut, cela s'appelle prier.

Ne retirons rien à l'esprit humain; supprimer est mauvais. Il faut réformer et transformer. Certaines facultés de l'homme sont dirigées vers l'inconnu; la pensée, la rêverie, la prière. L'inconnu est un océan. Qu'est-ce que la conscience? C'est la boussole de l'inconnu. Pensée, rêverie, prière, ce sont là de grands rayonnements mystérieux. Respectons-les. Où vont ces irradiations majestueuses de l'âme? À l'ombre; c'est-à-dire vers la lumière.

La grandeur de la démocratie, c'est de ne rien nier et de ne rien renier de l'humanité. Près du droit de l'homme, au moins à côté, il y a le droit de l'âme.

Écraser les fanatismes et vénérer l'infini, telle est la loi. Ne nous bornons pas à nous prosterner sous l'arbre de la Création et à contempler ses immenses branches pleines d'astres. Nous avons un devoir: améliorer l'âme humaine, défendre le mystère contre le miracle, adorer l'incompréhensible et rejeter l'absurde, n'admettre, en fait d'inexplicable, que le nécessaire, assainir la croyance, ôter les superstitions, éclairer Dieu.

CHAPITRE VI: BONTÉ ABSOLUE DE LA PRIÈRE.

Quant à la manière de prier, aucune n'est meilleure qu'une autre; il suffit simplement d'être sincère. Tournez votre livre à l'envers, et soyez dans l'infini.

Il y a, nous le savons, une philosophie qui nie l'infini. Il y a aussi une philosophie, classée dans la pathologie, qui nie le soleil; cette philosophie s'appelle la cécité.

Ériger un sens qui nous manque en source de vérité, c'est un bel aplomb d'aveugle.

Le curieux, ce sont les airs hautains, supérieurs et compatissants que prend, vis-à-vis de la philosophie qui voit Dieu, cette philosophie à tâtons. On croit entendre une taupe s'écrier: Ils me font pitié avec leur soleil!

Il y a, nous le savons, d'illustres et puissants athées. Ceux-là, au fond, ramenés au vrai par leur puissance même, ne sont pas bien sûrs d'être athées, ce n'est guère avec eux qu'une affaire de définition, et, dans tous les cas, s'ils ne croient pas en Dieu, étant de grands esprits, ils prouvent l'existence de Dieu.

Nous saluons en eux les philosophes, tout en qualifiant inexorablement leur philosophie.

Continuons.

L'admirable aussi, c'est la tendance à jouer sur les mots. Une école métaphysique du nord, un peu imprégnée de brouillard, a cru faire une révolution dans l'entendement humain en remplaçant le mot force par le mot volonté.

Dire: la plante veut; au lieu de: la plante croît; cela serait fécond, en effet, si l'on ajoutait: l'univers veut. Pourquoi? C'est qu'il en sortirait ceci: la plante veut, donc elle a une existence; l'univers veut, donc il a un Dieu.

Quant à moi, qui ne rejette rien à priori, je pense que la volonté dans la plante, acceptée par cette école, me paraît plus difficile à admettre que la volonté de l'univers, niée par elle.

Nier la volonté de l'infini, c'est-à-dire la réalité de Dieu, cela ne se peut qu'à la condition de nier l'infini. Je l'ai démontré.

La négation de l'infini mène droit au nihilisme. Tout devient 'une conception de l'esprit'.

Avec le nihilisme pas de discussion possible. Car le nihilisme logique doute que son interlocuteur existe, et n'est pas bien sûr d'exister lui-même.

De son point de vue, il est possible qu'il ne soit lui-même pour lui-même qu'une 'conception de son esprit'.

Seulement, il ne s'aperçoit pas que tout ce qu'il a nié, il l'admet en bloc, rien qu'en prononçant ce mot: esprit.

En somme, aucune voie n'est ouverte pour la pensée par une philosophie qui fait tout aboutir à la négation.

À *non*, il n'y a qu'une réponse: oui!

Le nihilisme est sans portée.

Il n'y a pas de néant. Zéro n'existe pas. Tout est quelque chose. Rien n'est rien car l'univers vient de quelque chose. Le néant, par définition, ne crée rien car il n'existe pas.

L'homme vit d'affirmation plus encore que de pain.

Voir et montrer, cela même ne suffit pas. La philosophie doit être une énergie; elle doit avoir pour effort et pour effet d'améliorer l'homme. Socrate doit entrer dans Adam et produire Marc-Aurèle; en d'autres termes, faire sortir de l'homme de la félicité l'homme de la sagesse. Changer l'Éden en Lycée. La science doit être un élixir qui élève les esprits dans l'humanité. Jouir, quel triste but et quelle ambition chétive! La brute jouit. Penser, voilà le triomphe vrai de l'âme. Tendre la pensée à la soif des hommes, leur donner à tous, en liqueur, la notion de Dieu, faire fraterniser en eux la conscience et la science, les rendre justes par cette confrontation mystérieuse, telle est la fonction de la philosophie réelle. La morale est un épanouissement de vérités. Contempler mène à l'action. L'absolu doit être pratique. Il faut que l'idéal soit respirable, potable et mangeable. C'est l'idéal qui a le droit de dire: 'Prenez, ceci est ma chair, ceci est mon sang.' La sagesse est une communion sacrée. C'est à cette condition qu'elle cesse d'être un stérile amour de la science pour devenir le mode un et souverain du ralliement humain, et que de philosophie elle est promue religion.

La philosophie ne doit pas être un encorbellement bâti sur le mystère n'ayant comme unique but que de contempler quelque chose d'intéressant.

Pour moi, en ajournant le développement de ma pensée à une autre occasion, je me bornerai à dire que je ne comprends ni l'homme comme point de départ, ni le progrès comme but, sans ces deux forces qui sont les deux moteurs: croire et aimer.

Le progrès est le but, l'idéal est le type.

Qu'est-ce que l'idéal? C'est Dieu.

l'idéal, l'absolu, la perfection, l'infini sont des mots différents qui représentent cette divine réalité.

CHAPITRE VII: PRÉCAUTIONS À PRENDRE DANS LE BLÂME.

L'histoire et la philosophie ont d'éternels devoirs qui sont en même temps des devoirs simples; combattre Caïphe évêque, Dracon juge, Trimalcion législateur, Tibère empereur, cela est clair, direct et limpide, et n'offre aucune obscurité. Mais le droit de vivre à part, même avec ses inconvénients et ses abus, veut être constaté et ménagé. Le cénobitisme est un problème humain.

Lorsqu'on parle des couvents, ces lieux d'erreur, mais d'innocence, d'égarement, mais de bonne volonté, d'ignorance, mais de dévouement, de supplice, mais de martyre, il faut presque toujours dire oui et non.

Un couvent, c'est une contradiction. Pour but, le salut; pour moyen, le sacrifice. Le couvent, c'est le suprême égoïsme ayant pour résultante la suprême abnégation.

Abdiquer pour régner, semble être la devise du monachisme.

Au cloître, on souffre pour jouir. On tire une lettre de change sur la mort. On escompte en nuit terrestre la lumière céleste. Au cloître, l'enfer est accepté en attendant le paradis.

La prise de voile ou de froc est un suicide récompensé par une sublime éternité.

Il ne me parait pas qu'en un pareil sujet la moquerie soit de mise. Tout y est sérieux, le bien comme le mal.

L'homme juste fronce les sourcils mais ne sourit jamais du mauvais sourire. Je comprends la colère, pas la malignité.

CHAPITRE VIII: FOI, LOI.

Encore quelques mots.

Je blâme l'Église quand elle est saturée d'intrigue, je méprise le spirituel qui combat le temporel, mais j'honore toujours l'homme qui pense.

Je salue celui qui s'agenouille.

Une foi, c'est là, pour l'homme, le nécessaire. Malheur à qui ne croit en rien!

On n'est pas inoccupé parce qu'on est absorbé. Il y a le labeur visible et le labeur invisible.

Contempler, c'est labourer; penser, c'est agir. Les bras croisés travaillent, les mains jointes font. Le regard qui se perd dans les cieux est un chef d'œuvre laborieux.

Thalès resta quatre ans immobile. Il fonda la philosophie.

Pour moi les cénobites ne sont pas des oisifs, et les solitaires ne sont pas des fainéants.

Songer à l'Ombre est une chose sérieuse.

Sans rien infirmer de ce que je viens de dire, je crois que les vivants doivent toujours avoir leur fin présent à l'esprit. Sur ce point le prêtre et le philosophe sont d'accord: il faut mourir. L'abbé de La Trappe donne la réplique à Horace.

Mêler à sa vie la présence du sépulcre, c'est la loi du sage, et c'est la loi de l'ascète. Sous ce rapport l'ascète et le sage convergent.

Il y a la croissance matérielle; nous la voulons. Il y a aussi la grandeur morale; nous y tenons.

Les esprits irréfléchis et rapides disent:

-'À quoi bon ces figures immobiles du côté du mystère? À quoi servent-elles? qu'est-ce qu'elles font?'

Hélas, en présence de l'obscurité qui nous environne et qui nous attend, ne sachant pas ce que la dispersion immense fera de nous, nous répondons: il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celle que font ces âmes. Et nous ajoutons: il n'y a peut-être pas de travail plus utile.

Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais.

Pour moi, toute la question est dans la quantité de pensée qui se mêle à la prière.

Leibniz priant, cela est grand; Voltaire adorant, cela est beau.

Je suis pour la religion contre les religions.

Je suis de ceux qui croient à la misère des oraisons et à la sublimité de la prière.

Du reste, dans cette minute que nous traversons, minute qui heureusement ne laissera pas au dix-neuvième siècle sa figure, à cette heure où tant d'hommes ont le front bas et l'âme peu haute, parmi tant de vivants ayant pour morale la jouissance obnubilée par les illusions de la matière, quiconque s'exile me semble vénérable. Le monastère est un renoncement. Le sacrifice qui porte à faux est encore le sacrifice. Prendre pour devoir une erreur sévère, cela a sa grandeur.

Pris en soi, et idéalement, et pour tourner autour de la vérité jusqu'à épuisement impartial de tous les aspects, le monastère, le couvent de femmes surtout, car dans notre société c'est la femme qui souffre le plus, et dans cet exil du cloître il y a de la protestation, le couvent de femmes a incontestablement une certaine majesté.

Cette existence claustrale si austère et si morne, ce n'est pas la vie, car ce n'est pas la liberté; ce n'est pas la tombe, car ce n'est pas la plénitude; c'est le lieu étrange d'où l'on aperçoit, comme de la crête d'une haute montagne, d'un côté l'abîme où nous sommes, de l'autre l'abîme où nous serons; c'est une frontière étroite et brumeuse séparant deux mondes, éclairée et obscurcie par les deux à la fois, où le rayon affaibli de la vie se mêle au rayon vague de la mort; c'est la pénombre lumineuse du tombeau.

Quant à moi, qui ne crois pas ce que ces femmes croient, mais qui vis comme elles par la foi, je n'ai jamais pu considérer sans une espèce de terreur religieuse et tendre, sans une sorte de pitié pleine d'envie, ces créatures dévouées, tremblantes et confiantes, ces âmes humbles et augustes qui osent vivre au bord même du mystère, attendant, entre le monde qui est fermé et le ciel qui n'est pas ouvert, tournées vers la clarté qu'on ne voit pas, ayant seulement le bonheur de penser qu'elles savent où elle est, aspirant au gouffre et à l'inconnu, l'œil fixé sur l'obscurité immobile, agenouillées, éperdues, stupéfaites, frissonnantes, à demi soulevées parfois par les souffles profonds de l'éternité.

Livre huitième: Les cimetières prennent ce qu'on leur donne.

CHAPITRE I: LA MANIÈRE D'ENTRER AU COUVENT.

C'est dans cette maison que Jean Valjean était, comme avait dit Fauchelevent, 'tombé du ciel'.

Il avait franchi le mur du jardin qui faisait l'angle de la rue Polonceau. Cet hymne des anges qu'il avait entendu au milieu de la nuit, c'étaient les religieuses chantant matines; cette salle qu'il avait entrevue dans l'obscurité, c'était la chapelle; ce fantôme qu'il avait vu étendu à terre, c'était la sœur faisant la réparation; ce grelot dont le bruit l'avait si étrangement surpris, c'était le grelot attaché au genou de M. Fauchelevent.

Une fois Cosette couchée, Jean Valjean et Fauchelevent avaient, comme on l'a vu, soupé d'un verre de vin et d'un morceau de fromage devant un bon fagot flambant; puis, le seul lit qu'il y eût dans la baraque étant occupé par Cosette, ils s'étaient jetés chacun sur une botte de paille. Avant de fermer les yeux, Jean Valjean avait dit: 'Il faut désormais que je reste ici.' Cette phrase avait trotté toute la nuit dans la tête de Fauchelevent.

À vrai dire, ni l'un ni l'autre n'avaient dormi.

Jean Valjean, se sentant découvert et Javert étant sur sa piste, comprenait que lui et Cosette étaient perdus s'ils rentraient dans Paris. Puisque le nouveau coup de vent qui venait de souffler sur lui l'avait fait atterrir dans ce cloître, Jean Valjean n'avait plus qu'une pensée, y rester. Or, pour un malheureux dans sa position, ce couvent était à la fois le lieu le plus dangereux et le plus sûr; le plus dangereux, car, aucun homme ne pouvant y pénétrer,

si on l'y découvrait, c'était un flagrant délit, et Jean Valjean ne ferait qu'un pas du couvent à la prison; le plus sûr, car si l'on parvenait à s'y faire accepter et à y demeurer, qui viendrait vous chercher là? Habiter un lieu impossible, c'était le salut.

De son côté, Fauchelevent se creusait la cervelle. Il commençait par se dire qu'il n'y comprenait rien. Comment M. Madeleine se trouvait-il là, avec les murs qu'il y avait? Des murs de cloître ne s'enjambent pas. Comment s'y trouvait-il avec un enfant? On n'escalade pas une muraille à pic avec un enfant dans ses bras. Qu'était-ce que cet enfant? D'où venaient-ils tous les deux? Depuis que Fauchelevent était dans le couvent, il n'avait plus entendu parler de Montreuil-sur-Mer, et il ne savait rien de ce qui s'était passé. Le père Madeleine avait cet air qui décourage les questions; et d'ailleurs Fauchelevent se disait: on ne questionne pas un saint. M. Madeleine avait conservé pour lui tout son prestige. Seulement, de quelques mots entendus, le jardinier crut pouvoir conclure que M. Madeleine avait probablement fait faillite à cause de la dureté des temps, et qu'il était poursuivi par ses créanciers; ou bien qu'il était compromis dans une affaire politique et qu'il se cachait; ce qui ne déplut pas à Fauchelevent, lequel, comme beaucoup de nos paysans du nord, avait un vieux fond bonapartiste. Se cachant, M. Madeleine avait pris le couvent pour asile, et il était simple qu'il voulût y rester. Mais l'inexplicable, où Fauchelevent revenait toujours et où il se cassait la tête, c'était que M. Madeleine fût là, et qu'il y fût avec cette petite. Fauchelevent les voyait, les touchait, leur parlait, et n'y croyait pas. L'incompréhensible venait de faire son entrée dans la cahute de Fauchelevent. Fauchelevent était à tâtons dans les conjectures, et ne voyait plus rien de clair sinon ceci: M. Madeleine m'a sauvé la vie. Cette certitude unique suffisait, et le détermina. Il se dit: c'est mon tour. Il ajouta dans sa conscience: M. Madeleine n'a pas tant délibéré quand il s'est agi de se fourrer sous la voiture pour m'en tirer. Il décida qu'il sauverait M. Madeleine.

Il se posa pourtant diverses questions et formula une réponse: 'Après ce qu'il a fait pour moi, si c'était un voleur, le sauverais-je quand même? Si c'était un assassin, le sauverais-je? Puisque c'est un saint, je dois absolument le sauver.'

Mais le faire rester dans le couvent, quel problème! Devant cette tentative presque chimérique, Fauchelevent ne recula pas; ce pauvre paysan picard, sans autre échelle que son dévouement, sa bonne volonté, et un peu de cette vieille finesse campagnarde mise cette fois au service d'une intention généreuse, entreprit d'escalader les impossibilités du cloître et les rudes escarpements de la règle de saint Benoît. Le père Fauchelevent était un vieux qui, toute sa vie, avait été égoïste, et qui, à la fin de ses jours, boiteux, infirme, n'ayant plus aucun intérêt au monde, trouva doux d'être reconnaissant; voyant une action vertueuse à faire, il se jeta dessus comme un homme qui, au moment de mourir, rencontrerait une bouteille de bon vin dont il n'aurait jamais goûté et qui le boirait avidement. On peut ajouter que l'air qu'il respirait depuis plusieurs années déjà, dans ce couvent, avait changé sa personnalité: il avait besoin de faire une bonne action.

Il prit donc une résolution: se dévouer à M. Madeleine.

Je viens de le qualifier, à juste titre, de pauvre paysan picard. Nous avons atteint un moment de cette histoire qui demande un peu de physiologie. Fauchelevent était paysan, mais il avait été clerc de notaire, ce qui ajoutait de la chicane à sa finesse, et de la pénétration à sa naïveté. Ayant, pour des causes diverses, échoué dans ses affaires, il était devenu charretier et manœuvre. En dépit des jurons et des coups de fouet nécessaires aux chevaux, à ce qu'il paraît, il était resté du clerc de notaire en lui. Il avait des lettres et parlait, chose rare dans un petit village, comme un monsieur à chapeau! Fauchelevent était, en effet, de cette espèce que le vocabulaire impertinent et léger du dernier siècle qualifiait de demi-bourgeois, de demi-manant, et que les métaphores tombant du château sur la chaumière mettaient dans le casier de la roture policée. Fauchelevent, quoique très éprouvé et usé par le sort, espèce de pauvre vieille âme montrant la corde, était pourtant un homme très spontané, qualité précieuse qui protège efficacement contre la méchanceté. Ses défauts et ses vices, car il en avait eu, étaient superficiels; en somme, sa physionomie était de celles qui attirent l'observateur. Ce vieux visage n'avait aucune de ces fâcheuses rides du haut du front qui signifient méchanceté ou bêtise.

Au point du jour, ayant énormément pensé, M. Fauchelevent ouvrit les yeux et vit M. Madeleine qui, assis sur sa botte de paille, regardait Cosette dormir. Il se dressa et dit:

-'Maintenant que vous êtes ici, comment allez-vous faire pour y entrer?'

Ce mot résumait la situation et tira Jean Valjean de sa rêverie.

Les deux hommes tinrent conseil.

-'D'abord', dit Fauchelevent, 'vous allez commencer par ne pas sortir de cette chambre; la petite ni vous. Un pas dans le jardin et tout serait fini.'

-'C'est juste.'

-'Monsieur Madeleine', reprit Fauchelevent, 'vous êtes arrivé au bon moment, je veux dire au mauvais moment: il y a une de ces dames qui est très malade. Cela fait qu'on ne regardera pas beaucoup de notre côté. Il paraît qu'elle se meurt. On dit les prières de quarante heures. Toute la communauté est bouleversée. Ça les occupe. Celle qui est en train de s'en aller est une sainte. Au fait, nous sommes tous des saints ici. La différence entre elles et moi, c'est qu'elles disent 'notre cellule' et que moi je dis 'ma piolle'. Il va y avoir l'oraison pour les agonisants, et puis l'oraison pour les morts. Pour aujourd'hui, nous serons tranquilles ici; mais je ne réponds pas de demain.'

-'Pourtant', observa Jean Valjean, 'cette baraque est dans le rentrant du mur, elle est cachée par une espèce de ruine, il y a des arbres, on ne la voit pas du couvent.'

-'Et j'ajoute que les religieuses n'en approchent jamais.'

-'Eh bien?', fit Jean Valjean.

Le point d'interrogation qui accentuait ce 'eh bien' signifiait: 'il me semble qu'on peut y demeurer caché.' C'est à ce point d'interrogation que Fauchelevent répondit:

-'Il y a les petites.'

-'Quelles petites?', demanda Jean Valjean.

Alors que Fauchelevent ouvrait la bouche pour expliquer le mot qu'il venait de prononcer, une cloche sonna un coup.

-'La religieuse est morte', dit-il. 'Voici le glas.'

Et il fit signe à Jean Valjean d'écouter.

La cloche sonna un second coup.

-'C'est le glas, M. Madeleine. La cloche va continuer de minute en minute pendant vingt-quatre heures jusqu'à la sortie du corps de l'église. Voyez-vous, ça joue. Aux récréations, il suffit qu'une balle roule pour qu'elles viennent la chercher ici, malgré les interdictions, et qu'elles farfouillent partout. C'est des diables, ces chérubins-là.

-'Qui?', demanda Jean Valjean.

-'Les petites. Vous seriez bien vite découvert. Elles crieraient: «Tiens, un homme!» Mais il n'y a pas de danger aujourd'hui: il n'y aura pas de récréation. La journée va être consacrée intégralement à la prière. Vous entendez la cloche? Comme je vous le disais, un coup par minute. C'est le glas.'

-'Je comprends, M. Fauchelevent. Il y a des pensionnaires.'

Et Jean Valjean pensa:

-'Ce serait l'éducation de Cosette toute trouvée...'

Fauchelevent s'exclama:

-'Pardi! Il y a plein de petites filles qui piailleraient autour de vous et qui se sauveraient! Ici, être homme, c'est avoir la peste. Vous voyez bien qu'on m'attache un grelot à la patte, comme à une bête féroce.'

Jean Valjean réfléchissait de plus en plus profondément.

-'Ce couvent nous sauverait', murmurait-il. Puis il éleva la voix:

-'Oui, ce sera difficile de rester.'

-'Pas tant que cela', dit Fauchelevent, 'Il faudra simplement sortir.'

-'Sortir!'

-'Oui, M. Madeleine, pour rentrer, il faut que vous sortiez!'

Et, après avoir laissé passer un coup de cloche, Fauchelevent poursuivit:

-'On ne peut pas vous trouver ici comme ça. D'où venez-vous? Pour moi, vous tombez du ciel, parce que je vous connais; mais les religieuses ont besoin de voir les inconnus entrer par la porte.'

Tout à coup, on entendit une sonnerie compliquée d'une autre cloche.

-'Ah!', dit Fauchelevent, 'On sonne les mères vocales. Elles vont au chapitre. On tient toujours chapitre quand quelqu'un est mort. Elle est morte au point du jour. C'est ordinairement au point du jour qu'on meurt. Mais est-ce que vous ne pourriez pas sortir par où vous êtes entré? Voyons, par où êtes-vous entré?

Jean Valjean devint pâle. La seule idée de redescendre dans cette affreuse rue le faisait frissonner. Sortez d'une forêt pleine de tigres et, une fois dehors, imaginez-vous un conseil d'ami qui vous engage à y retourner. Jean Valjean se figurait toute la police grouillant dans le quartier, des agents en observation, des espions partout, d'horribles mains tendus vers son cou, Javert, peut-être, au coin du carrefour.

-'Impossible, dit-il. 'M. Fauchelevent, je suis tombé de là-haut.'

-Mais je le crois, je le crois', reprit Fauchelevent. 'Vous n'avez pas besoin de me le dire. Le bon Dieu vous aura pris dans sa main pour vous regarder de près, et puis vous aura lâché. Seulement il voulait vous mettre dans un couvent d'hommes; il s'est trompé. Allons, encore une sonnerie. Celle-ci est pour avertir le portier d'aller prévenir la municipalité pour qu'elle aille prévenir le médecin des morts pour qu'il vienne voir qu'il y a une morte. Tout ça, c'est la procédure habituelle. Elles n'aiment pas beaucoup cette visite-là, ces bonnes dames. Un médecin, ça ne croit en rien. Il lève le voile. Il lève même quelquefois autre chose. Comme elles ont vite fait d'avertir le médecin, cette fois-ci! Qu'est-ce qu'il y a donc? Votre petite dort toujours. Comment se nomme-t-elle?

-'Cosette.'

-'C'est votre fille? Comme qui dirait, vous seriez son grand-père?'

-'Oui.'

-'Pour elle, sortir d'ici, ce sera facile. La porte de service donne sur la cour. Je cogne. Le portier ouvre. J'ai ma hotte sur le dos, la petite est dedans. Je sors. Le père Fauchelevent sort avec sa hotte, c'est tout simple. Vous direz à la petite de se tenir bien tranquille. Elle sera sous la bâche. Je la laisserai, le temps qu'il faudra, chez une vieille amie, marchande de quatre-saisons, qui habite rue du Chemin-Vert; elle est sourde et dispose d'une chambre avec un petit lit. Je crierai, dans son oreille, que c'est une nièce à moi et qu'elle me la garde jusqu'à demain. Puis, la petite rentrera avec vous. Car je vous ferai rentrer. Il le faudra bien. Mais vous, comment ferez-vous pour sortir?'

Jean Valjean hocha la tête.

-'Personne ne doit me voir; il faut que je trouve un moyen pour sortir, comme Cosette, dans une hotte et sous une bâche.'

Fauchelevent se gratta le bas de l'oreille avec le médium de la main gauche, signe de sérieux embarras.

Une troisième sonnerie fit diversion.

-'Voici le médecin des morts qui part', dit Fauchelevent. 'Il l'a regardée, et a déclaré qu'elle était morte. Quand le médecin a visé le passeport pour le paradis, les pompes funèbres envoient une bière. Si c'est une mère, les mères l'ensevelissent, si c'est une sœur, les sœurs l'ensevelissent. Après quoi, je cloue. Cela fait partie de mon jardinage. Un jardinier est un peu un fossoyeur. On la met dans une salle basse de l'église qui communique à la rue et où pas un homme ne peut entrer à part le médecin des morts. Je ne compte pas pour des hommes les croque-morts et moi. C'est dans cette salle que je cloue la bière. Les croque-morts viennent la prendre, et fouette cocher! C'est comme cela qu'on s'en va au ciel. On apporte une boîte où il n'y a rien, on la remporte avec quelque chose dedans. Voilà ce que c'est qu'un enterrement.'

Un rayon de soleil horizontal effleurait le visage de Cosette endormie qui entrouvrait vaguement la bouche et avait l'air d'un ange buvant de la lumière. Jean Valjean s'était mis à la regarder. Il n'écoutait plus Fauchelevent.

Ne pas être écouté n'est pas une raison pour se taire. Le brave vieux jardinier continua paisiblement son rabâchage:

-'On fait la fosse au cimetière Vaugirard. On prétend qu'on va le supprimer, ce cimetière Vaugirard. C'est un ancien cimetière qui est en dehors des règlements, qui n'a pas l'uniforme, et qui va prendre sa retraite. C'est dommage, car il est commode. J'ai là un ami, M. Mestienne, le fossoyeur. Les religieuses d'ici ont un privilège, c'est d'être portées à ce cimetière-là à la tombée de la nuit. Il y a un arrêté de la préfecture exprès pour elles. Mais que d'événements depuis hier! la mère Crucifixion est morte, et M. Madeleine....

-'Est enterré', continua Jean Valjean, en souriant tristement.

Fauchelevent fit ricocher le mot.

-'Si vous restiez ici, ce serait un véritable enterrement.'

Une quatrième sonnerie se fit entendre. Fauchelevent détacha prestement du clou la genouillère à grelot et la rattacha à son genou.

-'Cette fois, c'est moi. La mère prieure me demande. Bon, je me pique à l'ardillon de ma boucle. M. Madeleine, ne bougez pas, et attendez-moi. Il y a du nouveau. Si vous avez faim, il y a là le vin, le pain et le fromage.'

Et il sortit de la cahute en disant: 'On y va! on y va!'

Jean Valjean le vit se hâter à travers le jardin, aussi vite que sa jambe grelottante le lui permettait, tout en regardant de côté ses melonnières.

Moins de dix minutes après, M. Fauchelevent, dont le grelot mit sur son passage les religieuses en déroute, frappa un petit coup à une porte; une voix douce répondit: 'À jamais, à jamais', c'est-à-dire entrez.

Cette porte était celle du parloir réservé au jardinier pour les besoins du service. Ce parloir était contigu à la salle du chapitre. La prieure, assise sur l'unique chaise du parloir, attendait Fauchelevent.

CHAPITRE II: M. FAUCHELEVENT EN PRÉSENCE DE LA DIFFICULTÉ.

Avoir l'air agité et grave, cela est propre, dans les occasions critiques, à certains caractères et à certaines professions, notamment les religieux. Au moment où Fauchelevent entra, cette double forme de la préoccupation était empreinte sur la physionomie de la prieure, qui était cette charmante et savante Mlle de Blemeur, mère Innocente, ordinairement gaie.

Le jardinier fit un salut craintif et resta sur le seuil de la cellule. La prieure, qui égrenait son rosaire, leva les yeux et dit:

-'Ah! C'est vous, père Fauvent.'

Cette abréviation avait été adoptée dans le couvent.

Fauchelevent recommença son salut.

-'Père Fauvent, je vous ai fait appeler.'

-'Me voici, révérende mère.'

-'J'ai à vous parler.'

-'Et moi, de mon côté', dit Fauchelevent avec une hardiesse dont il avait peur intérieurement, 'j'ai quelque chose à dire à la très révérende mère.'

La prieure le regarda.

-'Ah! vous avez une communication à me faire.'

-'Une prière.'

-'Eh bien, parlez.'

M. Fauchelevent, ex-clerc de notaire, appartenait à la catégorie des paysans qui ont de l'aplomb. Une certaine ignorance habile est une force; on ne s'en défie pas et cela vous prend. Depuis un peu plus de deux ans qu'il habitait le couvent, Fauchelevent avait réussi dans la communauté. Toujours solitaire, et tout en vaquant à son jardinage, il n'avait guère autre chose à faire que d'être curieux. À distance comme il était de toutes ces femmes voilées allant et venant, il ne voyait guère devant lui qu'une agitation d'ombres. À force

d'attention et de pénétration, il était parvenu à remettre de la chair sur tous ces fantômes, et ces mortes vivaient pour lui. Il était comme un sourd dont la vue s'allonge et comme un aveugle dont l'ouïe s'aiguise. Il s'était appliqué à démêler le sens des diverses sonneries, et il y était arrivé, de sorte que ce cloître énigmatique et taciturne n'avait rien de caché pour lui; ce sphinx lui murmurait tous ses secrets à l'oreille. Fauchelevent, sachant tout, cachait tout. C'était là son art. Tout le couvent le croyait stupide. Grand mérite en religion. Les mères vocales faisaient cas de Fauchelevent. C'était un curieux muet. Il inspirait la confiance. En outre, il était régulier, et ne sortait que pour les nécessités démontrées du verger et du potager. Cette discrétion était un atout. Il n'en avait pas moins fait jaser deux hommes; au couvent, le portier, et il savait les particularités du parloir; au cimetière, le fossoyeur, et il savait les singularités de la sépulture; de la sorte, il avait, à l'endroit de ces religieuses, une double lumière, l'une sur la vie, l'autre sur la mort. Mais il n'abusait de rien. La congrégation tenait à lui. Vieux, boiteux, n'y voyant goutte, probablement un peu sourd: que de qualités! On l'eût difficilement remplacé.

Le bonhomme, avec l'assurance de celui qui se sent apprécié, entama une harangue campagnarde assez diffuse et très profonde. Il parla longuement de son âge, de ses infirmités, de la surcharge des années comptant double désormais pour lui, des exigences croissantes du travail, de la grandeur du jardin, des nuits à passer, comme la dernière, par exemple, où il avait fallu mettre des paillassons sur les melonnières à cause de la lune, et il finit par aboutir à ceci: qu'il avait un frère,(la prieure fit un mouvement), un frère âgé, (second mouvement de la prieure, mais mouvement rassuré), que, si on le voulait bien, ce frère pourrait venir loger avec lui et l'aider, qu'il était excellent jardinier, que la communauté en tirerait de bons services, meilleurs que les siens à lui, que, autrement, si l'on n'admettait pas son frère, il serait, avec bien du regret, obligé de s'en aller! Son frère avait une petite fille qu'il amènerait avec lui, qui suivrait les enseignements dispensés dans l'établissement et qui, très certainement, deviendrait un jour religieuse.

Quand il eut fini de parler, la prieure interrompit le glissement de son rosaire entre ses doigts, et lui dit:

-'Pourriez-vous, d'ici à ce soir, vous procurer une grosse barre de fer?'

-'Pour quoi faire?'

-'Pour servir de levier.'

-'Oui, révérende mère.'

La prieure, sans ajouter une parole, se leva, et entra dans la chambre voisine, qui était la salle du chapitre et où les mères vocales étaient probablement assemblées. Fauchelevent demeura seul.

CHAPITRE III: MÈRE INNOCENTE.

Un quart d'heure environ s'écoula. La prieure rentra et revint s'asseoir sur la chaise.

Les deux interlocuteurs semblaient préoccupés. Je sténographie de mon mieux le dialogue qui s'engagea.

-'Père Fauvent?'

-'Révérende mère?'

-'Vous connaissez la chapelle?'

-'J'y ai une petite loge pour entendre la messe et les offices.'

-'Et vous êtes entré dans le chœur pour votre travail?'

-'Deux ou trois fois.'

-'Il s'agit de soulever une pierre.'

-'Lourde?'

-'La dalle qui est à côté de l'autel.'

-'La pierre qui ferme le caveau?'

-'Oui.'

-'C'est là une occasion où il serait bon d'être deux hommes.'

-'La mère Ascension, qui est forte comme un homme, vous aidera.'

-'Une femme n'est jamais un homme.'

-'Nous n'avons qu'une femme pour vous aider. Chacun fait ce qu'il peut. Parce que dom Mabillon donne quatre cent dix-sept épîtres de saint Bernard et que Merlonus Horstius n'en donne que trois cent soixante-sept, je ne méprise pas Merlonus Horstius.'

-'Moi non plus.'

-'Le mérite est de travailler selon ses forces. Un cloître n'est pas un chantier.'

-'Et une femme n'est pas un homme... mon frère est fort...'

-'Et puis vous aurez un levier.'

-'C'est la seule espèce de clef qui aille à ces espèces de portes.'

-'Il y a un anneau à la pierre.'

-'J'y passerai le levier.'

-'La pierre est arrangée de façon à pivoter.'

-'C'est bien, révérende mère. J'ouvrirai le caveau.'

-'Les quatre mères chantres vous assisteront.'

-'Et quand le caveau sera ouvert?'

-'Il faudra le refermer.'

-'Ce sera tout?

-'Non.'

-'Donnez-moi vos ordres, très révérende mère.'

-'Fauvent, nous avons confiance en vous.'

-'Je suis ici pour tout faire.'

-'Et pour vous taire.'

-'Oui, révérende mère.'

-'Quand le caveau sera ouvert....'

-'Je le refermerai.'

-'Mais auparavant....'

-'Quoi, révérende mère?'

-'Il faudra y descendre quelque chose.'

Il y eut un silence. La prieure, après une moue de la lèvre inférieure qui ressemblait à de l'hésitation, le rompit.

-'Père Fauvent?'

-'Révérende mère?'

-'Vous savez qu'une mère est morte ce matin.'

-'Non.'

-'Vous n'avez donc pas entendu la cloche?'

-'On n'entend rien au fond du jardin.'

-'En vérité?'

-'C'est à peine si je distingue ma sonnerie.'

-'Elle est morte au lever du soleil.'

-'Et puis, ce matin, le vent ne portait pas de mon côté.'

-'C'est la mère Crucifixion. Une bienheureuse.'

La prieure se tut, remua un moment les lèvres, comme pour une oraison, et reprit:

-'Il y a trois ans, rien que pour avoir vu prier la mère Crucifixion, une janséniste, madame de Béthune, s'est faite catholique.'

-'Ah oui, j'entends le glas maintenant, révérende mère.'

-'Les mères l'ont portée dans la chambre des mortes qui donne dans l'église.'

-'Je sais.'

-'Aucun autre homme que vous ne peut et ne doit entrer dans cette chambre-là. Veillez-y bien. Il ferait beau voir qu'un homme entrât dans la chambre des mortes!'

-'Plus souvent!'

-'Hein?'

-'Plus souvent!'

-'Qu'est-ce que vous dites?'

-'Je dis plus souvent.'

-'Plus souvent que quoi?'

-'Révérende mère, je ne dis pas plus souvent que quoi, je dis plus souvent.'

-'Je ne vous comprends pas. Pourquoi dites-vous plus souvent?

-'Pour dire comme vous, révérende mère.'

-'Mais je n'ai pas dit plus souvent.'

-'Vous ne l'avez pas dit, mais je l'ai dit pour dire comme vous.'

Neuf heures sonnèrent.

-'À neuf heures du matin et à toute heure loué soit et adoré le très Saint-Sacrement de l'autel', dit la prieure.

-'Amen', dit Fauchelevent.

L'heure sonna à propos. Elle coupa court à *plus souvent*. Il est probable que, sans elle, la prieure et Fauchelevent ne se fussent jamais tirés de cet écheveau.

Fauchelevent s'essuya le front.

La prieure fit un nouveau petit murmure intérieur, probablement sacré, puis haussa la voix.

-'De son vivant, mère Crucifixion faisait des conversions; après sa mort, elle fera des miracles.'

-'Elle en fera!', répondit Fauchelevent emboîtant le pas, et essayant de ne rien rajouter.

-'Père Fauvent, la communauté a été bénie en la mère Crucifixion. Sans doute il n'est pas donné à tout le monde de mourir comme le cardinal de Bérulle en disant la sainte messe, et d'exhaler son âme vers Dieu en prononçant: 'Dans ce sacrifice.' Mais, sans atteindre à tant de bonheur, la mère Crucifixion a eu une mort très précieuse. Elle a eu toute sa tête jusqu'au dernier instant. Elle nous parlait, puis elle parlait aux anges. Elle nous a fait ses derniers commandements. Si vous aviez un peu plus de foi, et si vous aviez pu être dans sa cellule, elle vous aurait guéri votre jambe en y touchant. Elle souriait. On sentait qu'elle ressuscitait en Dieu. Il y a eu du paradis dans cette mort-là.

Fauchelevent crut que c'était une oraison qui finissait.

-'Amen', dit-il.

-'Père Fauvent', il faut faire ce que veulent les morts.

La prieure dévida quelques grains de son chapelet. Fauchelevent se taisait. Elle poursuivit.

-'J'ai consulté sur cette question plusieurs ecclésiastiques qui ont des lumières.'

-'Révérende mère, on entend bien mieux le glas d'ici que dans le jardin.'

-'D'ailleurs, c'est plus qu'une morte, c'est une sainte.'

-'Comme vous, révérende mère.'

-'Elle couchait dans son cercueil depuis vingt ans, par permission expresse de notre saint-père Pie VII.'

-'Celui qui a couronné l'emp.... Buonaparte!'

Pour un habile homme comme Fauchelevent, le souvenir était malencontreux. Heureusement, la prieure, toute à sa pensée, ne l'entendit pas. Elle continua:

-'Père Fauvent?'

-'Révérende mère?'

-'Saint Diodore, archevêque de Cappadoce, voulut qu'on écrivît, sur sa sépulture, ver de terre; cela fut fait. Est-ce vrai?'

-'Oui, révérende mère.'

-'Le bienheureux Mezzocane, abbé d'Aquila, voulut être inhumé sous la potence; cela fut fait.'

-'C'est vrai.'

-'Saint Térence, évêque de Port, demanda qu'on gravât sur sa pierre le signe qu'on mettait sur la fosse des parricides, dans l'espoir que les passants cracheraient sur sa tombe. Cela fut fait. Il faut obéir aux morts.'

-'Ainsi soit-il.'

-'Le corps de Bernard Gui, né en France, près de Roche-Abeille, fut, comme il l'avait ordonné et malgré le roi de Castille, porté en l'église des Dominicains de Limoges, quoique Bernard Gui fût évêque de Tuy en Espagne. Peut-on dire le contraire?'

-'Pour ça non, révérende mère.'

-'Le fait est attesté par Plantavit de la Fosse.'

Quelques grains du chapelet s'égrenèrent encore silencieusement. La prieure reprit:

-'Père Fauvent, la mère Crucifixion sera ensevelie dans le cercueil où elle a couché pendant vingt ans.'

-'Très bien.'

-'C'est la suite de son sommeil.'

-'J'aurai donc à la clouer dans ce cercueil-là?'

-'Oui.'

-'Et nous laisserons de côté la bière de l'administration?'

-'Précisément.'

-'Je suis aux ordres de la très sainte communauté.'

-'Les quatre mères chantres vous aideront.'

-'À clouer le cercueil? Je n'ai pas besoin d'elles.'

-'Non. À le descendre.'

-'Où?'

-'Dans le caveau.'

-'Quel caveau?'

-'Sous l'autel.'

Fauchelevent fit un soubresaut.

-'Le caveau sous l'autel!'

-'Sous l'autel.'

-'Mais....'

-'Vous aurez une barre de fer.'

-'Oui, mais....'

-'Vous soulèverez la pierre avec la barre au moyen de l'anneau.'

-'Mais....'

-'Il faut obéir aux morts. Être enterrée dans le caveau sous l'autel de la chapelle, ne pas aller en sol profane, rester morte là où elle a prié vivante, c'était le vœu suprême de la mère Crucifixion. Elle nous l'a demandé, c'est-à-dire ordonné.'

-'Mais c'est défendu.'

-'Défendu par les hommes, ordonné par Dieu.'

-'Si cela venait à se savoir?'

-'Nous avons confiance en vous.'

-'Oh, moi, je suis une pierre de votre mur.'

-'Le chapitre s'est assemblé. Les mères vocales, que je viens de consulter et qui sont en délibération, ont décidé que la mère Crucifixion serait, selon ses désirs, enterrée dans son cercueil, sous notre autel. Père Fauvent, il y aura des miracles, ici, désormais! Quel bonheur pour la communauté! Les miracles sortent du tombeau des saintes.'

-'Mais, révérende mère, si l'agent de la commission de salubrité....'

-'Saint Benoît II, en matière de sépulture, a résisté à Constantin Pogonat.'

-'Pourtant le commissaire de police....'

-'Chonodemaire, un des sept rois allemands qui entrèrent dans les Gaules sous l'empire de Constance, a reconnu expressément le droit des religieux d'être inhumés en religion, c'est-à-dire sous l'autel.'

-'Mais l'inspecteur de la préfecture...'

-'Le monde n'est rien devant la croix. Martin, onzième général des chartreux, a donné cette devise à son ordre: 'La croix reste debout tandis que le monde tourne.'

-'Amen', dit Fauchelevent, imperturbable dans cette façon de se tirer d'affaire toutes les fois qu'il entendait une auguste maxime.

Un auditoire quelconque suffit à qui s'est tu trop longtemps. Le jour où le rhéteur Gymnastoras sortit de prison, ayant dans le corps beaucoup de dilemmes et de syllogismes rentrés, il s'arrêta devant le premier arbre qu'il rencontra, le harangua, et fit de très grands efforts pour le convaincre. La prieure, habituellement sujette au barrage du silence, et ayant du trop-plein dans son réservoir, se leva et s'écria avec une
loquacité d'écluse lâchée:

-'J'ai à ma droite Benoît et à ma gauche Bernard. Qui est ce Bernard? c'est le premier abbé de Clairvaux. Fontaines en Bourgogne est un pays béni pour l'avoir vu naître. Son père s'appelait Técelin et sa mère Alèthe. Il a commencé par Cîteaux pour aboutir à Clairvaux; il a été ordonné abbé par l'évêque de Châlon-sur-Saône, Guillaume de Champeaux; il a eu sept cents novices et fondé cent soixante monastères; il a terrassé Abeilard au concile de Sens, en 1140, et Pierre de Bruys et Henry son disciple, et une autre sorte de dévoyés qu'on nommait les Apostoliques; il a confondu Arnaud de Bresce, foudroyé le moine Raoul, le tueur de juifs, dominé en 1148 le concile de Reims, fait condamner Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, fait condamner Eon de l'Étoile, arrangé les différends des princes, éclairé le roi Louis le Jeune, conseillé le pape Eugène III, réglé le Temple, prêché la croisade, fait deux cent cinquante miracles dans sa vie, et jusqu'à trente-neuf en un jour. Qui est ce Benoît? C'est le patriarche de Mont-Cassin; c'est le deuxième fondateur de la sainteté claustrale, c'est le Basile de l'occident. Son ordre a produit quarante papes, deux cents cardinaux, cinquante patriarches, seize cents archevêques, quatre mille six cents évêques, quatre empereurs, douze impératrices, quarante-six rois, quarante et une reines, trois mille six cents saints canonisés, et subsiste depuis quatorze cents ans. D'un côté saint Bernard; de l'autre l'agent de la salubrité! D'un côté saint Benoît; de l'autre l'inspecteur de la voirie! L'État, la voirie, les pompes funèbres, les règlements, l'administration, est-ce que nous connaissons cela? On nous traite de manière indigne. Nous n'avons même pas le droit de donner notre poussière à Jésus-Christ! Votre salubrité est une invention révolutionnaire. Dieu subordonné au commissaire de police; tel est le siècle. Silence, Fauvent!'

Fauchelevent, sous cette douche, n'était pas à l'aise. La prieure continua.

-'Le droit du monastère à la sépulture ne fait doute pour personne. Il n'y a pour le nier que les fanatiques et les errants. Nous vivons dans des temps de confusion terrible. On ignore ce qu'il faut savoir, et l'on sait ce qu'il faut ignorer. On est crasse et impie. Il y a dans cette époque des gens qui ne distinguent pas entre le grandissime saint Bernard et le Bernard dit des Pauvres Catholiques, deux grands ecclésiastiques qui vivaient au treizième siècle. D'autres blasphèment jusqu'à rapprocher l'échafaud de Louis XVI de la croix de Jésus-Christ. Louis XVI n'était qu'un roi. Prenons donc garde à Dieu! Il n'y a plus ni juste ni injuste. On connaît le nom de Voltaire et l'on ignore le nom de César de Bus. Pourtant César de Bus est un bienheureux et Voltaire est un malheureux. Le dernier archevêque, le cardinal de Périgord, ne savait même pas que Charles de Gondren a succédé à Bérulle, et François Bourgoin à Gondren, et Jean-François Senault à Bourgoin, et le père de Sainte-Marthe à Jean-François Senault. On connaît le nom du père Coton, non parce qu'il a été un des trois hommes qui ont présidé à la fondation de l'Oratoire, mais parce qu'il a été matière à juron pour le roi huguenot Henri IV. Ce qui fait saint François de Sales aimable aux gens du monde, c'est qu'il trichait au jeu. Et puis on attaque la religion. Pourquoi? Parce qu'il y a eu de mauvais prêtres, parce que Sagittaire, évêque de Gap, était frère de Salone, évêque d'Embrun, et que tous les deux ont suivi Mommol. Qu'est-ce que cela fait? Cela empêche-t-il Martin de Tours d'être un saint et d'avoir donné la moitié de son manteau à un pauvre? On persécute les saints. On ferme les yeux devant les vérités. Les ténèbres sont l'habitude. Les plus féroces bêtes sont les bêtes aveugles. Personne ne pense à l'enfer pour de bon. Oh, le méchant peuple! De par le Roi signifie, aujourd'hui, de par la révolution. On ne sait plus ce qu'on doit, ni aux vivants, ni aux morts. Il est défendu de mourir saintement. Le sépulcre est une affaire civile. Ceci fait horreur. Saint Léon II a écrit

deux lettres exprès, l'une à Pierre Notaire, l'autre au roi des Wisigoths, pour combattre et rejeter, dans les questions qui touchent aux morts, l'autorité de l'exarque et la suprématie de l'empereur. Gautier, évêque de Châlons, tenait tête en cette matière à Othon, duc de Bourgogne. L'ancienne magistrature tomba d'accord. Autrefois, nous avions voix au chapitre, même dans les choses du siècle. L'abbé de Cîteaux, général de l'ordre, était conseiller-né au parlement de Bourgogne. Nous faisons de nos morts ce que nous voulons. Est-ce que le corps de saint Benoît lui-même n'est pas en France à l'abbaye de Fleury, dite Saint-Benoît-sur-Loire, quoiqu'il soit mort en Italie au Mont-Cassin, un samedi 21 du mois de mars de l'an 543? Tout ceci est incontestable. J'abhorre les diseurs de psaumes, je hais les prieurs, j'exècre les hérétiques, mais je détesterais plus encore quiconque me soutiendrait le contraire. On n'a qu'à lire Arnoul Wion, Gabriel Bucelin, Trithème, Maurolicus et dom Luc d'Achery.'

La prieure respira, puis se tourna vers Fauchelevent:

-'Père Fauvent, est-ce dit?'

-'C'est dit, révérende mère.'

-'Peut-on compter sur vous?'

-'J'obéirai.'

-'C'est bien.'

-'Je suis tout dévoué au couvent.'

-'C'est entendu. Vous fermerez le cercueil. Les sœurs le porteront dans la chapelle. On dira l'office des morts. Puis on rentrera dans le cloître. Entre onze heures et minuit, vous viendrez avec votre barre de fer. Tout se passera dans le plus grand secret. Il n'y aura dans la chapelle que les quatre mères chantres, la mère Ascension, et vous.'

-'Et la sœur qui sera au poteau?'

-'Elle ne se retournera pas.'

-'Mais elle entendra.'

-'Elle n'écoutera pas. D'ailleurs, ce que le cloître sait, le monde l'ignore.'

Il y eut encore une pause. La prieure poursuivit:

-'Vous ôterez votre grelot. Il est inutile que la sœur au poteau s'aperçoive que vous êtes là.'

-'Révérende mère?'

-'Quoi, père Fauvent?'

-'Le médecin des morts a-t-il fait sa visite?'

-'Il va la faire aujourd'hui à quatre heures. On a sonné la sonnerie qui fait venir le médecin des morts. Mais vous n'entendez donc aucune sonnerie?'

-'Je ne fais attention qu'à la mienne.'

-'C'est bien ainsi, père Fauvent.'

-'Révérende mère, il faudra un levier d'au moins six pieds.'

-'Où le prendrez-vous?'

-'Où il ne manque pas de grilles, il ne manque pas de barres de fer. J'ai mon tas de ferrailles au fond du jardin.'

-'Trois quarts d'heure environ avant minuit; n'oubliez pas.'

-'Révérende mère?'

-'Quoi?'

-'Si jamais vous aviez d'autres choses de cette nature, mon frère est fort comme un Turc!'

-'Vous ferez le plus vite possible.'

-'Je ne vais pas très vite: je suis infirme; c'est pour cela qu'il me faudrait un aide. Je boite.'

-'Boiter n'est pas un tort et peut même devenir une bénédiction. L'empereur Henri II, qui combattit l'antipape Grégoire et rétablit Benoît VIII, a deux surnoms: le saint et le boiteux.'

-'C'est bien bon, deux surtout', murmura Fauchelevent, qui, en réalité, avait l'oreille un peu dure.

-'Père Fauvent, j'y pense, prenons une heure entière. Ce n'est pas trop. Soyez près du maître-autel avec votre barre de fer à onze heures. L'office commence à minuit. Il faut que tout soit fini un bon quart d'heure avant.'

-'Je ferai tout pour prouver mon zèle à la communauté. Voilà qui est dit. Je clouerai le cercueil. À onze heures précises je serai dans la chapelle. Les mères chantres y seront, la mère Ascension y sera. Deux hommes, cela vaudrait mieux. Enfin, n'importe! J'aurai mon levier. Nous ouvrirons le caveau, nous descendrons le cercueil, et nous refermerons le caveau. Après quoi, plus trace de rien. Le gouvernement ne s'en doutera pas. Révérende mère, tout est arrangé ainsi?'

-'Non.'

-'Qu'y a-t-il donc encore?'

-'Il reste la bière vide.'

Il y eut une pause: Fauchelevent et la prieure réfléchirent.

-'Père Fauvent, que fera-t-on de la bière?'

-'On la portera en terre.'

-'Vide?'

Fauchelevent fit de la main gauche cette espèce de geste qui donne congé à une question inquiétante.

-'Révérende mère, c'est moi qui cloue la bière dans la chambre basse de l'église, et personne n'y peut entrer que moi, et je couvrirai la bière du drap mortuaire.'

-'Oui, mais les porteurs, en la mettant dans le corbillard et en la descendant dans la fosse, sentiront bien qu'il n'y a rien dedans.'

-'Ah! Di...!', s'écria Fauchelevent.

La prieure commença un signe de croix, et regarda fixement le jardinier. 'Able' se perdit dans le souffle imprudent du vieil homme.

Il se hâta d'improviser un expédient pour faire oublier le juron.

-'Révérende mère, je mettrai de la terre dans la bière. Cela fera l'effet de quelqu'un.'

-'Vous avez raison. La terre, c'est la même chose que l'homme. Ainsi, vous arrangerez la bière vide.'

-'J'en fais mon affaire.'

Le visage de la prieure, jusqu'alors trouble et obscur, se rasséréna. Elle lui fit le signe du supérieur congédiant l'inférieur. Fauchelevent se dirigea vers la porte. Comme il allait sortir, la prieure éleva doucement la voix:

-'Père Fauvent, je suis contente de vous; demain, après l'enterrement, amenez-moi votre frère, et dites-lui qu'il m'amène sa fille.'

CHAPITRE IV: JEAN VALJEAN À L'AIR D'AVOIR LU AUSTIN CASTILLEJO.

Des enjambées de boiteux sont comme des œillades de borgne: elles n'arrivent pas vite au but. En outre, Fauchelevent était perplexe. Il mit près d'un quart d'heure à revenir dans la baraque du jardin. Cosette était réveillée. Jean Valjean l'avait assise près du feu. Au moment où Fauchelevent entra, Jean Valjean lui montrait la hotte du jardinier accrochée au mur et lui disait:

-'Écoute-moi bien, ma petite Cosette. Il faudra nous en aller de cette maison, mais nous y reviendrons et nous y serons très bien. Le monsieur d'ici t'emportera sur son dos là-dedans. Tu m'attendras chez une dame. J'irai te retrouver. Surtout, si tu ne veux pas que la Thénardier te reprenne, obéis et ne dis rien!'

Cosette fit un signe de tête d'un air grave.

Au bruit de Fauchelevent poussant la porte, Jean Valjean se retourna.

-'Eh bien?'

-'Tout est arrangé, et rien ne l'est', dit Fauchelevent. 'J'ai le droit de vous faire entrer mais, avant de vous faire entrer, il faut vous faire sortir. C'est là qu'est le problème. Pour la petite, ce sera facile.'

-'Vous l'emporterez?'

-'Et elle se taira?'

-'J'en réponds.'

-'Mais vous, M. Madeleine?'

Après un silence où il y avait de l'anxiété, Fauchelevent s'écria:

-'Mais sortez donc par où vous êtes entré!'

Jean Valjean, comme la première fois, se borna à répondre:

-'Impossible.'

Fauchelevent, se parlant plus à lui-même qu'à Jean Valjean, grommela:

-'Il y a une autre chose qui me tourmente. J'ai dit que j'y mettrais de la terre. C'est que je pense que de la terre là-dedans, au lieu d'un corps, ça ne sera pas ressemblant, ça n'ira pas, ça se déplacera, ça remuera. Les hommes le sentiront. Vous comprenez, M. Madeleine, le gouvernement s'en apercevra.'

Jean Valjean le regarda dans les yeux et crut qu'il délirait.

Fauchelevent reprit:

-'Comment diantre allez-vous sortir? C'est qu'il faut que tout cela soit fait demain! C'est demain que je vous amène. La prieure vous attend.'

Alors il expliqua à Jean Valjean que c'était une récompense pour un service que lui, Fauchelevent, rendait à la communauté. Qu'il entrait dans ses attributions de participer aux sépultures, qu'il clouait les bières et assistait le fossoyeur au cimetière. Que la religieuse morte le matin avait demandé à être ensevelie dans le cercueil qui lui servait de lit et à être enterrée dans le caveau sous l'autel de la chapelle. Que cela était défendu par les règlements de police, mais que c'était une de ces mortes à qui l'on ne refuse rien. Que la prieure et les mères vocales entendaient exécuter les désirs de la défunte. Que tant pis pour le gouvernement. Que lui Fauchelevent clouerait le cercueil dans la cellule, lèverait la pierre dans la chapelle, et descendrait la morte dans le caveau. Et que, pour le remercier, la prieure admettait dans la maison son frère comme jardinier et sa nièce comme pensionnaire. Que son frère, c'était M. Madeleine, et que sa nièce, c'était Cosette. Que la prieure lui avait dit d'amener son frère le lendemain soir, après le faux enterrement au cimetière. Mais qu'il ne pouvait pas amener du dehors M. Madeleine si M. Madeleine n'était pas dehors. Que c'était là le premier problème. Et puis qu'il avait un autre problème: la bière vide.'

-'Qu'est-ce que c'est que la bière vide?', demanda Jean Valjean.

Fauchelevent répondit:

-'La bière de l'administration.'

-'Quelle bière et quelle administration?'

-'Une religieuse meurt. Le médecin de la municipalité vient et dit: il y a une religieuse morte. Le gouvernement envoie une bière. Le lendemain il envoie un corbillard et des croque-morts pour reprendre la bière et la porter au cimetière. Les croque-morts viendront et soulèveront la bière; il n'y aura rien dedans.'

-'Mettez-y quelque chose.'

-'Un mort? je n'en ai pas.'

-'Non.'

-'Quoi donc?'

-'Un vivant.'

-'Quel vivant?'

-'Moi', dit Jean Valjean.

Fauchelevent, qui s'était assis, se leva comme si un pétard fût parti sous sa chaise.'

-'Vous!'

-'Pourquoi pas?'

Jean Valjean eut un de ces rares sourires qui lui venaient comme une lueur dans un ciel d'hiver.

-'Vous vous souvenez que vous avez dit que la mère Crucifixion était morte et que j'ai ajouté que M. Madeleine serait enterré?'

-'Mais vous ne parliez pas sérieusement.'

-'Je parlais très sérieusement. Il faut que je sorte d'ici.'

-'Sans doute.'

-'Je vous ai dit de me trouver pour moi aussi une hotte et une bâche.'

-'Eh bien?'

-'La hotte sera en sapin et la bâche sera un drap noir.'

-'D'abord, ce sera un drap blanc: on enterre les religieuses en blanc.'

-'Va pour le drap blanc.'

-'Vous n'êtes pas un homme comme les autres, M. Madeleine.'

Voir de telles imaginations, qui ne sont pas autre chose que les sauvages et téméraires inventions du bagne, sortir des choses paisibles qui l'entouraient et se mêler à ce qu'il appelait le 'petit train-train du couvent', c'était, pour Fauchelevent, une stupeur comparable à celle d'un passant qui verrait un goéland pêcher dans le ruisseau de la rue Saint-Denis.

Jean Valjean poursuivit:

-'Il s'agit de sortir d'ici sans être vu. C'est un moyen. Mais d'abord renseignez-moi. Comment cela se passe-t-il? Où est cette bière?'

-'Celle qui est vide?'

-'Oui.'

-'En bas, dans ce qu'on appelle la salle des mortes. Elle est sur deux tréteaux et sous le drap mortuaire.'

-'Quelle est la longueur de la bière?'

-'Six pieds.'

-'Qu'est-ce que c'est que la salle des mortes?'

-'C'est une pièce du rez-de-chaussée qui a une fenêtre grillagée donnant sur le jardin et qu'on ferme du dehors avec un volet. Elle a également deux portes: l'une qui ouvre sur le couvent, l'autre, sur l'église.'

-'Quelle église?'

-'L'église de la rue, l'église de tout le monde.'

-'Avez-vous les clefs de ces deux portes?'

-'Non. J'ai la clef de la porte qui donne sur le couvent; le concierge a la clef de la porte qui ouvre sur l'église.'

-'Quand le concierge ouvre-t-il cette porte-là?'

-'Uniquement pour laisser entrer les croque-morts qui viennent chercher la bière. La bière sortie, la porte se referme.'

-'Qui est-ce qui cloue la bière?'

-'C'est moi.'

-'Qui est-ce qui met le drap dessus?'

-'C'est moi.'

-'Êtes-vous seul?'

-'Pas un autre homme, excepté le médecin de la police, ne peut entrer dans la salle des mortes. C'est même écrit sur le mur.'

-'Pourriez-vous, cette nuit, quand tout le monde dormira dans le couvent, me cacher dans cette salle?'

-'Non. Mais je peux vous cacher dans un petit réduit qui donne dans la salle des mortes, où je mets mes outils d'enterrement, et dont j'ai la garde et la clef.'

-'À quelle heure le corbillard viendra-t-il chercher la bière, demain?'

-'Vers trois heures du soir. L'enterrement se fait au cimetière Vaugirard, un peu avant la nuit. Ce n'est pas tout près.'

-'Je resterai caché dans votre réduit à outils toute la nuit et toute la matinée. Il me faudra quelque chose à manger: j'aurai faim.'

-'Je vous porterai de quoi manger.'

-'Vous pourriez venir me clouer dans la bière à deux heures.'

Fauchelevent recula et se fît craquer les os des doigts.

-'Mais c'est impossible!'

-'Bah, prendre un marteau et clouer des clous dans une planche!'

Ce qui semblait inouï pour Fauchelevent était, je le répète, simple pour Jean Valjean, lequel avait traversé des moments plus difficiles. Quiconque a été prisonnier a l'art de se rapetisser selon le diamètre des évasions. Le prisonnier est sujet à la fuite comme le malade à la crise qui le sauve ou qui le perd. Une évasion, c'est une guérison. Que n'accepte-t-on pas pour guérir? Se faire clouer et emporter dans une caisse comme un colis, vivre longtemps dans une boîte, trouver de l'air où il n'y en a pas, économiser sa respiration des heures entières, savoir étouffer sans mourir, c'était là un des sombres talents de Jean Valjean.

Du reste, une bière dans laquelle il y a un être vivant, cet expédient de forçat, est aussi un expédient d'empereur. S'il faut en croire le moine Austin Castillejo, ce fut le moyen que Charles-Quint, voulant après son abdication revoir une dernière fois la Plombes, employa pour la faire entrer dans le monastère de Saint-Just et pour l'en faire sortir.

Fauchelevent, un peu revenu à lui, s'écria:

-'Mais comment ferez-vous pour respirer?'

-'Je respirerai.'

-'Dans cette boîte! Moi, seulement d'y penser, je suffoque.'

-'Vous avez bien une perceuse; vous ferez, çà et là, quelques petits trous autour de la bouche et vous clouerez sans serrer la planche de dessus.'

-'Bon! Et s'il vous arrivait de tousser ou d'éternuer?'

-'Celui qui s'évade ne tousse pas et n'éternue pas.'

Et Jean Valjean ajouta:

-'M. Fauchelevent, il faut se décider: ou être pris ici, ou accepter la sortie par le corbillard.'

Tout le monde a remarqué le goût qu'ont les chats de s'arrêter et de flâner entre les deux battants d'une porte entre-baillée. Qui n'a dit à un chat: mais entre donc! Il y a des hommes qui, dans un incident entr'ouvert devant eux, ont aussi une tendance à rester indécis entre deux résolutions, au risque de se faire écraser par le destin fermant brusquement l'aventure. Les trop prudents, tout chats qu'ils sont, et parce qu'ils sont chats, courent quelquefois plus de danger que les audacieux. Fauchelevent était de cette nature hésitante. Pourtant le sang-froid de Jean Valjean le gagnait malgré lui. Il grommela:

-'Au fait, c'est qu'il n'y a pas d'autre moyen.'

Jean Valjean reprit:

-'La seule chose qui m'inquiète, c'est ce qui se passera au cimetière.'

-'C'est justement cela qui ne m'embarrasse pas', s'écria Fauchelevent. 'Si vous êtes sûr de vous tirer de la bière, moi je suis sûr de vous tirer de la fosse. Le fossoyeur est un ivrogne de mes amis. C'est le père Mestienne. Un vieux de la vieille vigne. Le fossoyeur met les morts dans la fosse, et moi je mets le fossoyeur dans ma poche. Ce qui se passera, je vais vous le dire. On arrivera un peu avant le soir, trois quarts d'heure avant la fermeture des grilles du cimetière. Le corbillard roulera jusqu'à la fosse. Je suivrai; c'est ma besogne. J'aurai un marteau, un ciseau et des tenailles dans ma poche. Le corbillard s'arrête, les croque-morts vous nouent une corde autour de votre bière et vous descendent. Le prêtre dit les prières, fait le signe de croix, jette l'eau bénite et file. Je reste seul avec le père Mestienne. C'est mon ami, je vous dis. De deux choses l'une, ou il sera soûl, ou il ne sera pas soûl. S'il n'est pas soûl, je lui dis: «Viens boire un coup pendant que le *Bon Coing* est encore ouvert.» Je l'emmène, je le grise, le père Mestienne n'est pas long à griser, il est toujours un peu gai, je te le couche sous la table, je lui prends sa carte pour rentrer au cimetière, et je reviens sans lui. Vous n'avez plus affaire qu'à moi. S'il est soûl, je lui dis: «Va-t'en, je vais faire ta besogne.» Il s'en va, et je vous tire du trou.'

Jean Valjean lui tendit sa main; Fauchelevent la serra avec une touchante effusion paysanne.

-'C'est convenu, M. Fauchelevent. Tout ira bien.'

-'Pourvu que rien ne se dérègle', pensa Fauchelevent. 'Si c'était le cas, ce serait terrible.'

CHAPITRE V: IL NE SUFFIT PAS D'ÊTRE IVROGNE POUR ÊTRE IMMORTEL.

Le lendemain, comme le soleil déclinait, les allants et venants fort clairsemés du boulevard du Maine ôtaient leur chapeau au passage d'un corbillard vieux modèle, orné de têtes de mort, de tibias et de larmes. Dans ce corbillard, il y avait un cercueil couvert d'un drap blanc sur lequel s'étalait une grande croix noire, pareille à une grande morte dont les bras pendent. Un carrosse drapé, où l'on apercevait un prêtre en surplis et un enfant de chœur avec une calotte rouge, suivait. Deux croque-morts en uniforme gris à parements noirs marchaient à droite et à gauche du corbillard. Derrière venait un vieil homme, en bleu de travail, qui boitait. Ce cortège se dirigeait vers le cimetière Vaugirard.

On voyait passer de la poche de l'homme le manche d'un marteau, la lame d'un ciseau à froid et la double antenne d'une paire de tenailles.

Le cimetière Vaugirard faisait exception parmi les cimetières de Paris. Il avait ses usages particuliers, de même qu'il avait sa porte cochère et sa porte bâtarde que, dans le quartier, les vieilles gens appelaient la porte cavalière et la porte piétonne. Les bernardines-bénédictines du Picpus avaient obtenu, je l'ai dit, d'y être enterrées dans un coin à part et le soir, ce terrain ayant jadis appartenu à leur communauté. Les fossoyeurs, ayant de cette façon dans le cimetière un service du soir l'été et de nuit l'hiver, y étaient astreints à une discipline particulière. Les portes des cimetières de Paris se fermaient, à cette époque, au coucher du soleil, et, ceci étant une mesure de police municipale, le cimetière Vaugirard y était soumis comme les autres. La porte cavalière et la porte piétonne étaient deux grilles contiguës situées à côté d'un pavillon bâti par l'architecte Perronet et habité par le portier du cimetière. Ces grilles tournaient donc inexorablement sur leurs gonds à l'instant où le soleil disparaissait derrière le dôme des Invalides. Si quelque fossoyeur, à ce moment-là, était attardé dans le cimetière, il n'avait qu'une ressource pour sortir: sa carte de fossoyeur délivrée par l'administration des pompes funèbres. Une espèce de boîte aux lettres était pratiquée dans le volet de la fenêtre du concierge. Le fossoyeur jetait sa carte dans cette boîte, le concierge l'entendait tomber, tirait le cordon, et la porte piétonne s'ouvrait. Si le fossoyeur n'avait pas sa carte, il se nommait, le concierge, parfois couché et endormi, se levait, allait reconnaître le fossoyeur, et ouvrait la porte avec la clef; le fossoyeur sortait, mais il devait payer quinze francs d'amende.

Ce cimetière, avec ses originalités en dehors de la règle, gênait la symétrie administrative. On l'a supprimé peu après 1830. Le cimetière Montparnasse, dit cimetière de l'Est, lui a succédé, et a hérité de ce fameux cabaret mitoyen au cimetière Vaugirard qui était surmonté d'un coing peint sur une planche, et qui faisait angle, d'un côté sur les tables des buveurs, de l'autre sur les tombeaux, avec cette enseigne: au Bon coing.

Le cimetière Vaugirard était ce qu'on pourrait appeler un cimetière fané. Il tombait en désuétude. La moisissure l'envahissait, les fleurs le quittaient. Les bourgeois ne voulaient pas être enterrés à Vaugirard; cela sentait le pauvre; le Père-Lachaise était devenu, peu à peu, leur dernière demeure! Être enterré au Père-Lachaise, c'est comme avoir des meubles en acajou. L'élégance se reconnaît là. Le cimetière Vaugirard était un enclos vénérable, planté en ancien jardin français. Des allées droites, des buis, des thuyas, des houx, de vieilles tombes sous de vieux ifs, l'herbe très haute. Le soir y était tragique. Il y avait là des lignes très lugubres.

Le soleil n'était pas encore couché quand le corbillard au drap blanc et à la croix noire entra dans l'avenue du cimetière Vaugirard. L'homme boiteux qui le suivait n'était autre que Fauchelevent.

L'enterrement de la mère Crucifixion dans le caveau sous l'autel, la sortie de Cosette, l'introduction de Jean Valjean dans la salle des mortes, tout s'était exécuté sans encombre, et rien n'avait accroché.

Disons-le en passant, l'inhumation de la mère Crucifixion sous l'autel du couvent est, pour moi, une chose parfaitement vénielle. C'est une de ces fautes qui ressemblent à un devoir. Les religieuses l'avaient accomplie, non seulement sans trouble, mais avec l'applaudissement de leur conscience. Au cloître, ce qu'on appelle 'le gouvernement' n'est qu'une immixtion dans l'autorité, immixtion toujours discutable. D'abord la règle, quant au code, on verra. Hommes, faites des lois tant qu'il vous plaira, mais gardez-les pour vous. Le péage de César n'est jamais qu'un droit délégué par Dieu. Un prince n'est rien comparé à un principe.

Fauchelevent boitait derrière le corbillard, content. Ses deux complots jumeaux, l'un avec les religieuses, l'autre avec M. Madeleine, l'un pour le couvent, l'autre contre, avaient réussi de front. Le calme de Jean Valjean était de ces tranquillités puissantes qui se communiquent. Fauchelevent ne doutait plus du succès. Ce qui restait à faire n'était rien. Depuis deux ans, il avait grisé dix fois le fossoyeur, le brave père Mestienne, un bonhomme joufflu. Il en jouait, du père Mestienne. Il en faisait ce qu'il voulait. Il le coiffait de sa volonté et de sa fantaisie. La tête de Mestienne s'ajustait au bonnet de Fauchelevent. La confiance de Fauchelevent était complète.

Au moment où le convoi entra dans l'avenue menant au cimetière, Fauchelevent, heureux, regarda le corbillard et frotta ses grosses mains en disant à demi-voix:

-'En voilà une bonne blague!'

Tout à coup le corbillard s'arrêta; on était à la grille. Il fallait montrer le permis d'inhumer. L'homme des pompes funèbres parla avec le portier du cimetière. Pendant cette discussion, qui implique toujours un temps d'arrêt d'une ou deux minutes, quelqu'un, un inconnu, vint se placer derrière le corbillard, à côté de Fauchelevent. C'était une espèce d'ouvrier qui avait une veste aux larges poches, et une pioche sous le
bras.

Fauchelevent regarda cet inconnu.

-'Qui êtes-vous?', demanda-t-il.

L'homme répondit:

-'Le fossoyeur.'

Si l'on survivait à un boulet de canon en pleine poitrine, on ferait la figure que fit Fauchelevent.

-'Le fossoyeur!'

-'Oui.'

-'Vous?'

-'Moi.'

-'Le fossoyeur, c'est le père Mestienne.'

-'C'était.'

-'Comment, c'était?'

-'Il est mort.'

Fauchelevent s'était attendu à tout, excepté à ceci: qu'un fossoyeur pût mourir. C'est pourtant vrai: les fossoyeurs meurent.

À force de creuser la fosse des autres, on ouvre la sienne.

Fauchelevent eut à peine la force de bégayer:

-'Mais ce n'est pas possible!'

-'Si, c'est possible.'

-'Mais', reprit-il faiblement, 'le fossoyeur, c'est le père Mestienne.'

-'Après Napoléon, Louis XVIII. Après Mestienne, Gribier. Paysan, je m'appelle Gribier.'

Fauchelevent, tout pâle, considéra ce Gribier.

C'était un homme long, maigre, livide, parfaitement funèbre. Il avait l'air d'un médecin manqué devenu fossoyeur.

Fauchelevent éclata de rire.

-'Ah, comme il arrive de drôles de choses! Le père Mestienne est mort. Le petit père Mestienne est mort, mais vive le petit père Lenoir! Vous savez ce que c'est que le petit père Lenoir? C'est le cruchon de vin de Suresnes à six sous. Ah, il est mort, le vieux Mestienne! J'en suis fâché; c'était un bon vivant. Mais vous aussi, vous êtes un bon vivant. Pas vrai, camarade? Nous allons aller boire ensemble un coup, tout à l'heure.'

L'homme répondit: 'J'ai étudié. J'ai fait ma quatrième. Je ne bois jamais.'

Le corbillard s'était remis en marche et roulait dans la grande allée du cimetière.

Fauchelevent avait ralenti son pas. Il boitait, plus encore d'anxiété que d'infirmité.

Le fossoyeur marchait devant lui.

Fauchelevent regarda encore ce Gribier inattendu.

C'était un de ces hommes qui, jeunes, ont l'air vieux, et qui, maigres, sont très forts.

-'Camarade!', cria Fauchelevent.

L'homme se retourna.

-'Je suis le fossoyeur du couvent.'

-'Mon collègue', dit l'homme.

Fauchelevent, illettré, mais très fin, comprit qu'il avait affaire à une espèce redoutable: un beau parleur.

Il grommela:

-'Comme ça, le père Mestienne est mort.'

L'homme répondit:

-'Tout à fait. Le bon Dieu a consulté son carnet d'échéances. C'était le tour du père Mestienne. Le père Mestienne est mort.'

Fauchelevent répéta machinalement:

-'Le bon Dieu....'

-'Le bon Dieu', fit l'homme avec autorité. 'Pour les philosophes, le Père éternel; pour les jacobins, l'Être suprême.'

-'Est-ce que nous ne ferons pas connaissance?', balbutia Fauchelevent.

-'Elle est faite. Vous êtes paysan, je suis parisien.'

-'On ne se connaît pas tant qu'on n'a pas bu ensemble. Qui vide son verre vide son cœur. Vous allez venir boire avec moi. Ça ne se refuse pas.'

-'D'abord la besogne.'

Fauchelevent pensa: je suis perdu.

On n'était plus qu'à quelques tours de roue de la petite allée qui menait au coin des religieuses. Le fossoyeur reprit:

-'Paysan, j'ai sept mioches qu'il faut nourrir. Comme il faut qu'ils mangent, il ne faut pas que je boive.'

Et il ajouta avec la satisfaction d'un être sérieux qui fait une phrase:

-'Leur faim est ennemie de ma soif.'

Le corbillard tourna un massif de cyprès, quitta la grande allée, en prit une petite, entra dans les terres et s'enfonça dans un fourré. Ceci indiquait la proximité immédiate de la sépulture. Fauchelevent ralentissait son pas, mais ne pouvait ralentir le corbillard. Heureusement la terre meuble, et mouillée par les pluies d'hiver, engluait les roues et alourdissait la marche.

Il se rapprocha du fossoyeur.

-'Il y a un bon petit vin d'Argenteuil', murmura Fauchelevent.

-'Villageois', reprit l'homme, 'je n'aurais jamais dû être fossoyeur. Mon père était portier au Prytanée. Il me destinait à la littérature. Mais il a eu des malheurs. Il a fait des pertes à la Bourse. J'ai dû renoncer à l'état d'auteur. Pourtant, je suis toujours écrivain public.'

-'Mais vous n'êtes donc pas fossoyeur?', repartit Fauchelevent, se raccrochant à cette branche, bien faible.

-'L'un n'empêche pas l'autre. Je cumule.'

Fauchelevent ne comprit pas ce dernier mot.

-'Allons boire', dit-il, 'j'ai soif.'

Ici une observation est nécessaire. Fauchelevent, quelle que fût son angoisse, offrait à boire, mais ne s'expliquait pas sur un point: qui payerait? D'ordinaire, Fauchelevent offrait et le père Mestienne payait. Une offre à boire résultait évidemment de la situation nouvelle créée par le fossoyeur nouveau, et cette offre il fallait la faire, mais le vieux jardinier laissait, non sans intention, le proverbial quart d'heure, dit de Rabelais, dans l'ombre. Quant à lui, Fauchelevent, si ému qu'il fût, il ne se souciait pas de payer.

Le fossoyeur poursuivit, avec un sourire supérieur:

-'Il faut manger. J'ai accepté de prendre la suite du père Mestienne. Quand on a fait presque ses classes, on est philosophe. Au travail de la main, j'ai ajouté le travail du bras. J'ai mon échoppe d'écrivain au marché de la rue de Sèvres. Vous savez? Le marché aux Parapluies. Toutes les cuisinières de la Croix-Rouge s'adressent à moi. Je leur bâcle des bafouilles pour leurs bidasses énamourés. Le matin j'écris des billets doux, le soir je creuse des fosses. Telle est ma vie, campagnard.'

Le corbillard avançait. Fauchelevent, au comble de l'inquiétude, regardait de tous les côtés. De grosses larmes de sueur lui tombaient du front.

-'Pourtant', continua le fossoyeur, 'on ne peut pas servir deux maîtresses. Il faudra que je choisisse, un jour, entre la plume et la pioche. La pioche m'abîme les mains.'

Le corbillard s'arrêta.

L'enfant de chœur descendit de la voiture drapée, puis ce fut au tour du prêtre.

Une des petites roues de devant du corbillard montait un peu sur un tas de terre au delà duquel on voyait une fosse.

-'En voilà une blague!', répéta Fauchelevent consterné.

CHAPITRE VI: ENTRE QUATRE PLANCHES.

Qui était dans la bière? On le sait: Jean Valjean.

Jean Valjean s'était arrangé pour vivre là dedans, et il respirait à peu près.

Il y a une chose étrange: la sécurité de la conscience donne la sécurité du reste. Le plan imaginé par Jean Valjean marchait, et marchait bien, depuis la veille. Il comptait, comme Fauchelevent, sur le père Mestienne. Il ne doutait pas de la fin. La situation était critique, son calme restait olympien.

Les quatre planches du cercueil dégagent une sorte de paix terrible. Il semblait que quelque chose du repos des morts entrât dans la tranquillité de Jean Valjean.

Du fond de cette bière, il avait pu suivre et il suivait toutes les phases du drame redoutable qu'il jouait avec la mort.

Peu après que Fauchelevent eut achevé de clouer la planche de dessus, Jean Valjean s'était senti emporter, puis rouler. Il avait remarqué qu'on passait du pavé à la terre battue, c'est-à-dire qu'on quittait les rues et qu'on arrivait aux boulevards. Il avait deviné qu'on traversait le pont d'Austerlitz. Il avait compris qu'on entrait dans le cimetière et que l'on était devant la fosse.

Brusquement, il sentit que des mains saisirent la bière; il y eut un frottement rauque sur les planches: c'était une corde que l'on nouait autour du cercueil afin de le descendre dans le trou.

Puis il eut une espèce d'étourdissement.

Probablement les croque-morts et le fossoyeur avaient laissé basculer le cercueil et descendu la tête avant les pieds. Il revint pleinement à lui en se sentant horizontal et immobile. Il venait de toucher le fond.

Il sentit un certain froid.

Une voix s'éleva au-dessus de lui, glaciale et solennelle. Il entendit passer, si lentement qu'il pouvait les saisir l'un après l'autre, des mots latins qu'il ne comprenait pas:

-'Ceux qui dorment dans la terre, un jour se réveilleront: les uns dans la grâce éternelle, les autres dans la honte éternelle.'

Une voix d'enfant dit:

-'En terre.'

La voix grave recommença:

-'Repos éternel commandé par Dieu.'

La voix d'enfant répondit:

-'Lumière éternelle pour les hommes et les femmes de bonne volonté.'

Il entendit sur la planche qui le recouvrait quelque chose comme le frappement doux de quelques gouttes de pluie. C'était probablement l'eau bénite.

Il songea: cela va être fini. Encore un peu de patience. Le prêtre va s'en aller. Fauchelevent emmènera Mestienne boire. On me laissera. Puis Fauchelevent reviendra seul, et je sortirai. Ce sera l'affaire d'une bonne heure.

La voix grave reprit:

-'Repose en paix.'

Et la voix d'enfant dit:

-'Ainsi soit-il.'

Jean Valjean, l'oreille tendue, perçut quelque chose comme des pas qui s'éloignaient.

-'Les voilà qui s'en vont', pensa-t-il. 'Je suis seul.'

Tout à coup il entendit sur sa tête un bruit qui lui sembla la chute du tonnerre.

C'était une pelletée de terre qui tombait sur le cercueil.

Une seconde pelletée de terre tomba.

Un des trous par où il respirait se boucha.

Une troisième pelletée de terre tomba.

Puis une quatrième.

Il y a des choses plus fortes que l'homme le plus fort. Jean Valjean perdit connaissance.

CHAPITRE VII: L'ORIGINE DU MOT: NE PAS PERDRE LA CARTE.

Voici ce qui se passait au-dessus de la bière où était Jean Valjean.

Quand le corbillard se fut éloigné, quand le prêtre et l'enfant de chœur furent remontés en voiture et partis, Fauchelevent, qui ne quittait pas des yeux le fossoyeur, le vit se pencher et empoigner sa pelle, qui était enfoncée droite dans le tas de terre. Alors Fauchelevent prit une résolution suprême.

Il se plaça entre la fosse et le fossoyeur, croisa les bras, et dit:

-'C'est moi qui paye!'

Le fossoyeur le regarda avec étonnement, et répondit:

-'Quoi, paysan?'

Fauchelevent répéta:

-'C'est moi qui paye!'

-'Quoi?'

-'Le vin.'

-'Quel vin?'

-'L'Argenteuil.'

-'Où ça, l'Argenteuil?'

-'Au Bon Coing.'

-'Va-t'en au diable!', dit le fossoyeur.

Et il jeta une pelletée de terre sur le cercueil.

La bière rendit un son creux. Fauchelevent se sentit chanceler et prêt à tomber lui-même dans la fosse. Il cria, d'une voix où commençait à se mêler l'étranglement du râle:

-'Camarade, avant que le Bon Coing soit fermé!'

Le fossoyeur reprit de la terre dans la pelle. Fauchelevent continua:

-'Je paye!'

Et il saisit le bras du fossoyeur.

-'Écoutez-moi, camarade. Je suis le fossoyeur du couvent. Je viens pour vous aider. C'est une besogne qui peut se faire la nuit. Commençons donc par aller boire un coup.'

Et tout en parlant, tout en se cramponnant à cette insistance désespérée, il se fit cette réflexion lugubre:

-'Et quand il boirait, se griserait-il?'

-'Provincial', dit le fossoyeur, 'si vous le voulez absolument, j'y consens. Nous boirons après le travail, pas avant.'

Et il balança sa pelle. Fauchelevent le retint.

-'C'est de l'Argenteuil à six sous!'

-'Ah çà', dit le fossoyeur, 'vous êtes un vrai sonneur de cloches. Ding dong, ding dong; vous ne savez dire que ça.'

Et il lança la seconde pelletée.

Fauchelevent arriva à ce moment où l'on ne sait plus ce qu'on dit.

-'Mais venez donc boire', cria-t-il, 'puisque c'est moi qui paye!'

-'Quand nous aurons couché l'enfant', dit le fossoyeur.

Il jeta la troisième pelletée.

Puis il enfonça la pelle dans la terre et ajouta:

-'Voyez-vous, il va faire froid cette nuit, et la morte crierait derrière nous si nous la plantions là sans couverture.'

À ce moment, tout en chargeant sa pelle, le fossoyeur se pencha et la poche de sa veste bâilla.

Le regard effaré de Fauchelevent tomba machinalement dans cette poche et s'y arrêta.

Le soleil n'était pas encore caché par l'horizon; il faisait assez jour pour qu'on pût distinguer quelque chose de blanc au fond de cette poche béante.

Toute la quantité d'éclair que peut avoir l'œil d'un paysan picard traversa la prunelle de Fauchelevent. Il venait de lui venir une idée.

Sans que le fossoyeur, tout à sa pelletée de terre, s'en aperçût, il plongea, par derrière, sa main dans cette poche pour en retirer une chose blanche.

Le fossoyeur envoya dans la fosse la quatrième pelletée.

Au moment où il se retournait pour prendre la cinquième, Fauchelevent le regarda avec un profond calme et lui dit:

-'À propos, nouveau, avez-vous votre carte?'

Le fossoyeur s'interrompit.

-'Quelle carte?'

-'Le soleil va se coucher.'

-'C'est bon, qu'il mette son bonnet de nuit.'

-'La grille du cimetière va se fermer.'

-'Et après?'

-'Avez-vous votre carte?'

-'Ah, ma carte!'

Il fouilla dans sa poche.

Une poche fouillée, il fouilla l'autre. Il passa aux goussets; explora le premier; retourna le second.

-'Mais non', dit-il, 'je n'ai pas ma carte. J'ai dû l'oublier.'

-'Quinze francs d'amende', persifla Fauchelevent.

Le fossoyeur devint vert. Le vert est la pâleur des gens livides.

-'Ah, Jésus, Marie, Joseph!', S'écria-t-il. 'Quinze francs d'amende!'

-'Trois pièces d'argent', dit Fauchelevent.

Le fossoyeur laissa tomber sa pelle.

Le tour de Fauchelevent était venu.

-'Ah çà', dit Fauchelevent, rayonnant, 'pour les gens comme vous, quinze francs, c'est une véritable fortune. D'ailleurs, est-ce que vous pourrez les payer? Et dire que le cimetière va fermer dans cinq minutes.'

-'Dans cinq minutes?'

-'Plus ou moins. Pensez-vous avoir le temps de remplir la fosse d'ici cinq minutes?'

-'Non!'.

-'Dans ce cas, c'est quinze francs d'amende.'

-'Quinze francs.'

-'Mais vous avez le temps... Où demeurez-vous?'

-'À deux pas de la barrière. À un quart d'heure d'ici. Rue de Vaugirard, au numéro 87.'

-'Vous avez le temps, en courant, de sortir tout de suite.'

-C'est exact.

-'Une fois dehors, vous irez chez vous, vous prendrez votre carte, vous reviendrez, le portier du cimetière vous ouvrira. Avec votre carte, il n'y aura rien à payer. Après, vous enterrez votre morte tranquillement. Afin qu'elle ne se sauve pas, je vais vous la garder.'

-'Je vous dois la vie, paysan.'

-'Fichez-moi le camp', dit Fauchelevent.

Le fossoyeur, éperdu de reconnaissance, lui serra la main et partit en courant.

Quand le fossoyeur eut disparu dans le lointain, Fauchelevent tendit l'oreille, puis il se pencha sur la fosse et murmura:

-'M. Madeleine!'

Il ne répondit pas. Fauchelevent eut un frémissement. Il se laissa rouler dans la fosse plutôt qu'il n'y descendit, se jeta sur la tête du cercueil et cria:

-'Êtes-vous là?'

Silence dans la bière.

Fauchelevent, ne respirant plus à force de tremblement, prit son ciseau à froid et son marteau, et fit sauter la planche de dessus. Le visage de Jean Valjean apparut dans le crépuscule, les yeux fermés, pâle.

Les cheveux de Fauchelevent se hérissèrent, il se mit debout, puis tomba adossé à la paroi de la fosse, prêt à s'affaisser sur la bière. Il regarda Jean Valjean. Jean Valjean gisait, blême et immobile.

Fauchelevent murmura:

-'Il est mort!'

Et se redressant, croisant les bras si violemment que ses deux poings fermés vinrent frapper ses deux épaules, il cria:

-'Voilà comme je le sauve, moi!'

Alors le pauvre homme se mit à sangloter. Monologuant, car c'est une erreur de croire que le monologue n'est pas dans la nature. Les fortes agitations parlent souvent à haute voix.

-'C'est la faute au père Mestienne. Pourquoi est-il mort, cet imbécile-là? Qu'est-ce qu'il avait besoin de crever au moment où on ne s'y attend pas? C'est lui qui a tué M. Madeleine. M. Madeleine! Il est dans la bière. Il est tout blanc. Il est mort! Et sa petite, qu'est-ce que je vais en faire? Qu'est-ce que la marchande des quatre saisons va dire? Qu'un homme comme çà meure comme ça, si c'est Dieu possible! Quand je pense qu'il s'était mis sous ma charrette! M. Madeleine, M. Madeleine! Il a étouffé; je lui avais bien dit. Il n'a pas voulu me croire. Quelle horreur: il est mort, ce brave homme est mort. D'abord, je ne rentre pas là-bas, moi. Je reste ici. Avoir fait un coup comme çà! C'est bien la peine d'être deux vieux pour faire ce genre de bêtise. Mais d'abord, comment a-t-il fait pour entrer dans le couvent? Ça, c'était déjà le commencement de la fin. On ne doit pas faire ces choses là. M. Madeleine, M. Madeleine, M. le maire! Il ne m'entend pas. Sortez donc de là!'

Et il s'arracha les cheveux.

On entendit, au loin, au delà des arbres, un grincement aigu. C'était la grille du cimetière qui se fermait.

Fauchelevent se pencha sur Jean Valjean et, tout à coup, sursauta: Jean Valjean avait les yeux ouverts et le regardait.

Voir une mort est effrayant, voir une résurrection l'est presque autant. Fauchelevent blêmit.

-'Je m'endormais', dit Jean Valjean.

Et il se releva.

Fauchelevent tomba sur ses genoux.

-'Bonne Vierge, vous m'avez fait peur!'

Puis il se releva et cria:

-'Merci, mon Dieu!'

Jean Valjean n'était qu'évanoui. Le grand air l'avait réveillé.

La joie est le reflux de la terreur. Fauchelevent avait presque autant à faire que Jean Valjean pour revenir à lui.

-'Vous n'êtes donc pas mort! Je vous ai tellement appelé que vous êtes revenu à vous. Quand j'ai vu vos yeux fermés, j'ai dit: bon, voilà qu'il ne respire plus maintenant. S'il vous était arrivé quelque chose, je serais devenu fou furieux, on m'aurait mis dans une camisole et interné à Bicêtre. Et votre petite, c'est la commerçante qui n'y aurait rien compris! On lui met l'enfant dans les bras et le grand-père meurt! Quelle histoire! Mes bons saints du paradis, quelle histoire! Ah, vous êtes vivant, quel bonheur!'

-'J'ai froid', dit Jean Valjean.

Ce mot rappela complètement Fauchelevent à la réalité. Ces deux hommes, même revenus à eux, avaient, sans s'en rendre compte, l'âme trouble, et en eux quelque chose d'étrange qui était l'égarement sinistre du lieu.

-'Sortons vite d'ici', s'écria Fauchelevent.

Il fouilla dans sa poche, et en tira une gourde dont il s'était pourvu.

-'Mais d'abord la goutte!', dit-il.

La gourde acheva ce que le grand air avait commencé. Jean Valjean but une gorgée d'eau-de-vie et reprit pleine possession de ses moyens.

Il sortit de la bière et aida Fauchelevent à en reclouer le couvercle.

Trois minutes après, ils étaient hors de la fosse.

Du reste, Fauchelevent était tranquille. Il prit son temps. Le cimetière était fermé. La survenue du fossoyeur Gribier n'était pas à craindre. Ce 'jeunot' était chez lui, occupé à chercher sa carte, et incapable de la trouver puisqu'elle était dans la poche de Fauchelevent. Sans carte, il ne pouvait rentrer dans le cimetière.

Fauchelevent prit la pelle et Jean Valjean la pioche, et tous deux firent l'enterrement de la bière vide.

Quand la fosse fut comblée, Fauchelevent dit à Jean Valjean:

-'Partons maintenant. Je garde la pelle; emportez la pioche.'

La nuit tombait.

Jean Valjean eut un peu de mal à marcher. Dans cette bière, il s'était raidi et était devenu un peu cadavre. L'ankylose de la mort l'avait saisi entre ces quatre planches. Il fallut, en quelque sorte, qu'il se dégelât du sépulcre.

-'Vous avez du mal à marcher', dit Fauchelevent. 'C'est dommage que je sois bancal, je vous aurais aidé sinon.'

-'Bah!', répondit Jean Valjean, 'Quelques mètres me dérouilleront les jambes.'

Ils s'en allèrent par les allées où le corbillard avait passé. Arrivés devant la grille fermée et le pavillon du portier, Fauchelevent, qui tenait la carte du fossoyeur, la jeta dans la boîte, le portier tira le cordon, la porte s'ouvrit, ils sortirent.

-'Comme tout cela s'enchaîne bien!', dit Fauchelevent. 'Quelle bonne idée vous avez eue, M. Madeleine!'

Ils franchirent la barrière Vaugirard de la façon la plus simple du monde. Aux alentours d'un cimetière, une pelle et une pioche sont deux passeports.

La rue de Vaugirard était déserte.

-'M. Madeleine', dit Fauchelevent tout en marchant et en levant les yeux vers les maisons, 'vous avez de meilleurs yeux que moi. Indiquez-moi donc le numéro 87.'

-'Le voici justement', dit Jean Valjean.

-'Il n'y a personne dans la rue', reprit Fauchelevent. 'Donnez-moi la pioche, et attendez-moi deux minutes.'

Fauchelevent entra au numéro 87, monta tout en haut, guidé par l'instinct qui mène toujours le pauvre au grenier, et frappa à la porte d'une mansarde. Une voix répondit:

-'Entrez.'

C'était la voix de Gribier.

Fauchelevent poussa la porte. Le logis du fossoyeur était comme toutes ces pauvres demeures: un galetas avec peu de meubles mais beaucoup de désordre. Une caisse d'emballage servait de commode, une bassine ébréchée tenait lieu de lavabo; il y avait également une paillasse, un morceau de tapis, une femme maigre et beaucoup d'enfants. Cet intérieur portait les traces d'un bouleversement. On eût dit qu'il y avait eu là un tremblement de terre. Les couvercles étaient déplacés, les haillons étaient épars, la cruche était cassée, la mère avait pleuré, les enfants avaient probablement été battus; traces d'une perquisition acharnée et bourrue. Il était visible que le fossoyeur avait éperdument cherché sa carte et rendu tout le monde responsable de cette perte, depuis sa cruche jusqu'à sa femme. Il avait l'air désespéré.

Mais Fauchelevent se hâtait trop vers le dénouement de l'aventure pour remarquer ce côté triste de son succès.

Il entra et dit:

-'Je vous rapporte votre pioche et votre pelle.'

Gribier le regarda stupéfait.

-'C'est vous, paysan?'

-'Demain matin, chez le concierge du cimetière, vous trouverez votre carte.'

Il posa la pelle et la pioche sur le sol.

-'Qu'est-ce que cela veut dire?', demanda Gribier.

-'Cela veut dire que vous aviez laissé tomber votre carte de votre poche, que je l'ai trouvée à terre, après votre départ, que j'ai enterré la morte, que j'ai rempli la fosse, que j'ai fait votre travail, que le portier vous rendra votre carte et que vous ne payerez pas quinze francs. Voilà, jeune homme.'

-'Merci, villageois!', s'écria Gribier ébloui. 'La prochaine fois, c'est moi qui paye à boire.'

CHAPITRE VIII: INTERROGATOIRE RÉUSSI.

Une heure après, il faisait nuit noire, deux hommes et un enfant se présentèrent au numéro 62 de la rue de Picpus. Le plus vieux de ces hommes frappa à la porte.

C'étaient Fauchelevent, Jean Valjean et Cosette.

Les deux hommes étaient allés chercher Cosette chez la marchande de quatre saisons de la rue du Chemin-Vert à qui Fauchelevent l'avait confiée la veille. Cosette avait passé ces vingt-quatre heures à ne rien comprendre et à trembler silencieusement. Elle tremblait tant qu'elle n'avait pas pleuré. Elle n'avait pas mangé non plus, ni dormi. La brave commerçante lui avait posé cent questions, sans obtenir d'autre réponse qu'un regard morne, toujours le même. Cosette n'avait rien laissé transpirer de tout ce qu'elle avait entendu et vu depuis deux jours. Elle devinait qu'on traversait une crise. Elle sentait profondément qu'il fallait 'être sage'. Qui n'a éprouvé la souveraine puissance de ces trois mots prononcés avec un certain accent dans l'oreille d'un petit être effrayé: 'Ne dis rien!' La peur est une muette. D'ailleurs, personne ne garde un secret comme un enfant.

Seulement, quand, après ces lugubres vingt-quatre heures, elle avait revu Jean Valjean, elle avait poussé un tel cri de joie que quelqu'un d'intelligent qui l'eût entendu eût deviné dans ce cri la sortie d'un abîme.

Fauchelevent était du couvent et connaissait les mots de passe. Toutes les portes s'ouvrirent.

Ainsi fut résolu le double et effrayant problème: sortir, et entrer.

Le portier, qui avait ses instructions, ouvrit la petite porte de service qui communiquait de la cour au jardin. Le portier les introduisit tous les trois par cette porte et, de là, ils gagnèrent ce parloir intérieur réservé où Fauchelevent, la veille, avait pris les ordres de la prieure.

La prieure, son rosaire à la main, les attendait. Une mère vocale, le voile bas, était debout, près d'elle. Une chandelle discrète éclairait, on pourrait presque dire faisait semblant d'éclairer le parloir.

La prieure regarda Jean Valjean. Rien n'examine comme un œil baissé.

Puis elle le questionna:

-'C'est vous le frère?'

-'Oui, révérende mère', répondit Fauchelevent.

-'Comment vous appelez-vous?'

Fauchelevent répondit:

-'Ultime Fauchelevent.'

Il avait eu en effet un frère nommé Ultime qui était mort.

-'De quel pays êtes-vous?'

Fauchelevent répondit:

-'De Picquigny, près Amiens.'

-'Quel âge avez-vous?'

Fauchelevent répondit:

-'Cinquante ans.'

-'Quel est votre état?'

Fauchelevent répondit:

-'Jardinier.'

-'Êtes-vous bon chrétien?'

Fauchelevent répondit:

-'Tout le monde l'est dans la famille.'

-'Cette petite est à vous?'

Fauchelevent répondit:

-'Oui, révérende mère.'

-'Vous êtes son père?'

Fauchelevent répondit:

-'Son grand-père.'

La mère vocale dit à la prieure à voix basse:

-'Il répond bien.'

Jean Valjean n'avait pas prononcé un mot.

La prieure regarda Cosette avec attention et chuchota à la mère vocale:

-'Elle sera laide.'

Les deux mères causèrent quelques minutes très bas dans l'angle du parloir, puis la prieure se retourna et dit:

-'Père Fauvent, vous aurez une autre genouillère avec grelot. Il en faut deux maintenant.'

Le lendemain, en effet, on entendit deux grelots dans le jardin, et les religieuses ne purent s'empêcher de soulever un coin de leur voile. Elle virent, au fond, sous les arbres, deux hommes bêcher côte à côte, Fauvent et un autre. Événement énorme. Le silence fut rompu; elles chuchotèrent: 'C'est un aide-jardinier.'

Les mères vocales ajoutèrent: 'C'est un frère au père Fauvent.'

Jean Valjean, en effet, était officiellement installé; il avait la genouillère de cuir et le grelot; il était désormais salarié et il s'appelait Ultime Fauchelevent maintenant.

La raison déterminante de l'admission avait été l'observation de la prieure sur Cosette: 'Elle sera laide.'

La prieure, ce pronostic prononcé, prit immédiatement Cosette en amitié et lui donna une place d'élève boursière au pensionnat.

Ceci n'a rien que de très logique. On a beau n'avoir pas de miroir dans un couvent, les femmes ont conscience de leur apparence; or, les filles qui se sentent jolies ne deviennent pas religieuses facilement; la vocation étant assez volontiers en proportion inverse de la beauté, on espère plus des laides que des belles. De là un goût vif pour les laiderons.

Toute cette aventure grandit le bon vieux Fauchelevent; il eut un triple succès; auprès de Jean Valjean qu'il sauva et abrita; auprès du fossoyeur Gribier qui se dit: il m'a épargné l'amende; auprès du couvent qui, grâce à lui, en gardant le cercueil de la mère Crucifixion sous l'autel, éluda César et satisfit Dieu. Il y eut une bière avec cadavre à Picpus et une bière sans cadavre au cimetière Vaugirard; l'ordre public en fut sans doute profondément troublé mais ne s'en aperçut pas. Quant au couvent, sa reconnaissance pour Fauchelevent fut grande. Fauchelevent devint le meilleur des serviteurs et le plus précieux des jardiniers. Lorsque l'archevêque rendit visite à la communauté, la prieure raconta la chose à Sa Grandeur, en s'en confessant un peu et en s'en vantant aussi. L'archevêque, par la suite, se précipita chez M. de Latil, confesseur de Monsieur, plus tard archevêque de Reims et cardinal, afin de lui raconter l'affaire et de louer les religieuses. L'admiration pour Fauchelevent fit du chemin car elle alla à Rome. J'ai sous les yeux un billet adressé par le pape régnant alors, Léon XII, à un de ses parents, monsignor dans la nonciature de Paris, et nommé comme lui *Della Genga*; on y lit ces lignes: 'Il paraît qu'il y a, dans un couvent de Paris, un jardinier habile, un saint homme dont le nom est Fauvent.' Rien de tout ce triomphe ne parvint jusqu'à Fauchelevent dans sa baraque; il continua de greffer, de sarcler, et de couvrir ses melonnières, sans être au fait de son excellence et de sa sainteté. Il ne se douta pas plus de sa gloire que ne s'en doute un boeuf de Durham ou de Surrey dont le portrait est publié dans l' *Illustrated London News* avec cette inscription: boeuf qui a remporté le prix au concours des bêtes à cornes.

CHAPITRE IX: CLÔTURE.

Cosette au couvent continua de se taire.

Cosette se croyait tout naturellement la fille de Jean Valjean. Du reste, ne sachant rien, elle ne pouvait rien dire, et puis, dans tous les cas, elle n'aurait rien dit. Je viens de le faire remarquer, rien ne dresse les enfants au silence comme le malheur. Cosette avait tant souffert qu'elle craignait tout, même de parler, même de respirer. Une parole avait si souvent fait crouler sur elle une avalanche! À peine commençait-elle à se rassurer depuis qu'elle était avec Jean Valjean. Elle s'habitua assez vite au couvent. Seulement, elle regrettait Catherine, mais elle n'osait pas le dire. Une fois, pourtant, elle dit à Jean Valjean:

-'Papa, si j'avais su, je l'aurais emmenée.'

Cosette, en devenant pensionnaire du couvent, dut prendre l'habit des élèves de la maison. Jean Valjean obtint qu'on lui remît les vêtements avec lesquels elle avait franchi la porte du cloître. C'était ce même habillement de deuil qu'il lui avait fait revêtir lorsqu'elle avait quitté la gargote Thénardier. Il n'était pas encore très usé. Jean Valjean enferma ces nippes, plus les bas de laine et les souliers, avec force camphre et tous les aromates dont abondent les couvents, dans une petite valise qu'il trouva moyen de se procurer. Il mit cette valise sur une chaise près de son lit et garda la clef sur lui. 'Papa', lui demanda un jour Cosette, 'qu'est-ce que c'est donc que cette boîte-là qui sent si bon?'

Le père Fauchelevent, outre cette gloire qu'il ignora, fut récompensé de sa bonne action; d'abord, il en fut heureux; puis il eut beaucoup moins de travail. Enfin, comme il

aimait beaucoup le tabac, il trouva à la présence de M. Madeleine cet avantage qu'il prenait trois fois plus de tabac que par le passé, et d'une manière infiniment plus voluptueuse, attendu que M. Madeleine le lui payait.

Les religieuses n'adoptèrent pas le nom d'Ultime; elles appelèrent Jean Valjean 'l'autre Fauvent'.

Si ces saintes filles avaient eu quelque chose du regard de Javert, elles auraient pu finir par remarquer que, lorsqu'il y avait quelque course à faire au dehors pour l'entretien du jardin, c'était toujours l'aîné des Fauchelevent, le vieux, l'infirme, le bancal, qui sortait, et jamais l'autre; mais, soit que les yeux toujours fixés sur Dieu ne sachent pas espionner, soit qu'elles fussent, de préférence, occupées à se guetter entre elles, elles n'y firent pas attention.

Du reste, bien en prit à Jean Valjean de se tenir coi et de ne pas bouger. Javert observa le quartier plus d'un mois.

Ce couvent était, pour Jean Valjean, comme une île entourée de gouffres. Ces quatre murs étaient désormais le monde pour lui. Il y voyait le ciel assez pour être serein et Cosette assez pour être heureux.

Une vie très douce recommença pour lui.

Il habitait, avec le vieux Fauchelevent, la baraque du fond du jardin. Cette bicoque, bâtie en plâtras, qui existait encore en 1845, était composée, comme on sait, de trois chambres, lesquelles étaient toutes nues et n'avaient que les murs. La principale avait été cédée de force, car Jean Valjean avait résisté en vain, par le père Fauchelevent à M. Madeleine. Le mur de cette chambre, outre les deux clous destinés à recevoir la genouillère et la hotte, avait pour décoration un papier-monnaie royaliste de 93 collé au-dessus de la cheminée.

Cet assignat vendéen avait été placé là par le précédent jardinier, ancien chouan qui était mort dans le couvent et que Fauchelevent avait remplacé.

Jean Valjean travaillait tous les jours dans le jardin et y était très utile. Il avait été jadis émondeur et se retrouvait jardinier, ce qui lui plaisait. On se rappelle qu'il avait toutes sortes de recettes et de secrets de culture. Il en tira parti. Presque tous les arbres du verger étaient des sauvageons; il les écussonna et leur fit donner d'excellents fruits.

Cosette avait le droit de venir tous les jours passer une heure près de lui. Comme les sœurs étaient tristes et qu'il était bon, elle le comparait à elles et l'aimait d'autant plus. À l'heure fixée, elle accourait vers la baraque. Quand elle entrait dans la masure, elle l'emplissait de paradis. Jean Valjean s'épanouissait et sentait son bonheur s'accroître du bonheur qu'il donnait à Cosette. La joie que nous inspirons a cela de charmant que, loin de s'affaiblir comme tout reflet, elle nous revient plus rayonnante. Aux heures des récréations, Jean Valjean regardait de loin Cosette jouer et courir, et il distinguait son rire du rire des autres. Car maintenant Cosette riait. La figure de Cosette en était même, jusqu'à un certain point, changée. Le sombre en avait disparu. Le rire, c'est le soleil; il chasse l'hiver du visage humain.

La récréation finie, quand Cosette rentrait, Jean Valjean regardait les fenêtres de sa classe et, la nuit, il se relevait pour regarder les fenêtres de son dortoir.

Du reste, Dieu a ses voies; le couvent contribua, comme Cosette, à maintenir et à compléter dans Jean Valjean l'œuvre de l'évêque. Il est certain qu'un des côtés de la vertu aboutit à l'orgueil. Il y a là un pont bâti par le diable. Jean Valjean était peut-être, à son insu, assez près de ce côté-là et de ce pont-là, lorsque la providence le jeta dans le couvent de Picpus. Tant qu'il ne s'était comparé qu'à l'évêque, il s'était trouvé indigne et il avait été humble, mais depuis quelque temps il commençait à se comparer aux hommes, et l'orgueil naissait. Qui sait? Il aurait peut-être fini par revenir tout doucement à la haine.

Le couvent l'arrêta sur cette pente.

C'était le deuxième lieu de captivité qu'il voyait. Dans sa jeunesse, dans ce qui avait été pour lui le commencement de la vie, et plus tard, tout récemment encore, il en avait vu un autre, lieu affreux, lieu terrible, et dont les sévérités lui avaient toujours paru être l'iniquité de la justice et le crime de la loi. Aujourd'hui, après le bagne, il voyait le cloître; et

songeant qu'il avait fait partie du bagne et qu'il était maintenant, pour ainsi dire, spectateur du cloître, il les confrontait dans sa pensée avec anxiété.

Quelquefois, il s'accoudait sur sa bêche et descendait lentement dans les spirales sans fond de la rêverie.

Il se rappelait ses anciens compagnons; comme ils étaient misérables; ils se levaient dès l'aube et travaillaient jusqu'à la nuit; à peine leur laissait-on le sommeil; ils couchaient sur des lits de camp, où l'on ne leur tolérait que des matelas de deux pouces d'épaisseur, dans des salles qui n'étaient chauffées qu'aux mois les plus froids de l'année; ils étaient vêtus d'affreuses casaques rouges; on leur permettait, par autorisation spéciale, un pantalon de toile lors des grandes chaleurs et un pull de laine lors des grands froids; ils ne buvaient de vin et ne mangeaient de viande que lorsqu'ils allaient 'à la fatigue'. Ils vivaient, n'ayant plus de noms, désignés seulement par des numéros et en quelque sorte faits chiffres, baissant les yeux, baissant la voix, les cheveux coupés, sous le bâton, dans la honte.

Puis son esprit retombait sur les êtres qu'il avait devant les yeux.

Ces êtres vivaient, eux aussi, les cheveux coupés, les yeux baissés, la voix basse, non dans la honte, mais au milieu des railleries du monde, non le dos meurtri par le bâton, mais les épaules déchirées par la discipline. À eux aussi, leur nom parmi les hommes s'était évanoui; ils n'existaient plus que sous des appellations austères. Ils ne mangeaient jamais de viande et ne buvaient jamais de vin; ils restaient souvent jusqu'au soir sans nourriture; ils étaient vêtus, non d'une veste rouge, mais d'un suaire noir, en laine, pesant l'été, léger l'hiver, sans pouvoir y rien retrancher ni y rien ajouter; sans même avoir, selon la saison, la ressource du vêtement de toile ou du surtout de laine; et ils portaient, six mois de l'année, des chemises de serge qui leur donnaient la fièvre. Ils habitaient, non des salles chauffées seulement dans les froids rigoureux, mais des cellules où l'on n'allumait jamais de feu; ils couchaient, non sur des matelas épais de deux pouces, mais sur la paille. Enfin, on ne leur laissait pas même le sommeil; toutes les nuits, après une journée de labeur, il fallait, dans l'accablement du premier repos, au moment où l'on s'endormait et où l'on se réchauffait à peine, se réveiller, se lever, et s'en aller prier dans une chapelle glacée et sombre, les deux genoux sur la pierre.

Parfois, il fallait que chacun de ces êtres, à tour de rôle, restât douze heures de suite agenouillé sur le sol ou prosterné la face contre terre et les bras en croix.

Les autres étaient des hommes; ceux-ci étaient des femmes.

Qu'avaient fait ces hommes? Ils avaient volé, violé, pillé, tué, assassiné. C'étaient des bandits, des faussaires, des empoisonneurs, des incendiaires, des meurtriers, des parricides. Qu'avaient fait ces femmes? Elles n'avaient rien fait.

D'un côté le brigandage, la fraude, le dol, la violence, la lubricité, l'homicide, toutes les espèces du sacrilège, toutes les variétés de l'attentat; de l'autre, une seule chose: l'innocence.

L'innocence parfaite, presque enlevée dans une mystérieuse assomption, tenant encore à la terre par la vertu, tenant déjà au ciel par la sainteté.

D'un côté, des confidences de crimes qu'on se fait à voix basse. De l'autre, la confession des fautes qui se fait à voix haute. Et quels crimes! Et quelles fautes!

D'un côté, des miasmes, de l'autre, un ineffable parfum. D'un côté, une peste morale, gardée à vue, parquée sous le canon, et dévorant lentement ses pestiférés; de l'autre, un chaste embrasement de toutes les âmes dans le même foyer. Là les ténèbres; ici l'ombre; mais une ombre pleine de clartés, et des clartés pleines de rayonnements.

Deux lieux d'esclavage, mais dans le premier la délivrance possible, une limite légale toujours entrevue, et puis l'évasion. Dans le second, la perpétuité; pour toute espérance, à l'extrémité lointaine de l'avenir, cette lueur de liberté que les hommes appellent la mort.

Dans le premier, on n'était enchaîné que par des chaînes; dans l'autre, on était enchaîné par sa foi.

Que se dégageait-il du premier? Une immense malédiction, le grincement de dents, la haine, la méchanceté désespérée, un cri de rage contre l'association humaine, un sarcasme au ciel.

Que sortait-il du second? La bénédiction et l'amour.

Et dans ces deux endroits si semblables et si différents, ces deux antithèses accomplissaient la même œuvre: l'expiation.

Jean Valjean comprenait bien l'expiation des premiers, l'expiation personnelle, l'expiation pour soi-même. Mais il ne comprenait pas celle des autres, celle de ces créatures sans reproche et sans souillure, et il se demandait avec angoisse: expiation de quoi?

Une voix répondait dans sa conscience: la plus divine des générosités humaines, l'expiation pour autrui.

Ici, toute théorie personnelle est réservée; je suis le narrateur, c'est donc le point de vue de Jean Valjean que je décris.

Il avait sous les yeux le sommet sublime de l'abnégation, la plus haute cime de la vertu possible; l'innocence qui pardonne aux hommes leurs fautes et qui les expie à leur place; la servitude subie, la torture acceptée, le supplice réclamé par les âmes qui n'ont pas péché pour en dispenser les âmes qui ont failli; l'amour de l'humanité s'abîmant dans l'amour de Dieu, mais y demeurant distinct, et suppliant; de doux êtres faibles ayant la misère de ceux qui sont punis et le sourire de ceux qui sont récompensés.

Et il se rappelait qu'il avait osé se plaindre!

Souvent, au milieu de la nuit, il se relevait pour écouter le chant reconnaissant de ces créatures innocentes et accablées de sévérités, et il se sentait froid dans les veines en songeant que ceux qui étaient châtiés justement n'élevaient la voix vers le ciel que pour blasphémer, et que lui, misérable, il avait montré le poing à Dieu.

Chose frappante et qui le faisait rêver profondément comme un avertissement à voix basse de la providence même, l'escalade, les clôtures franchies, l'aventure acceptée jusqu'à la mort, l'ascension difficile et dure, tous ces mêmes efforts qu'il avait faits pour sortir de l'autre lieu d'expiation, il les avait faits pour entrer dans celui-ci. Était-ce un symbole de sa destinée?

Cette maison était une prison aussi, et ressemblait lugubrement à l'autre demeure dont il s'était enfui, et, pourtant, il n'avait jamais eu l'idée de rien de pareil.

Il revoyait des grilles, des verrous, des barreaux de fer, pour garder qui? Des anges.

Ces hautes murailles qu'il avait vues autour des tigres, il les revoyait autour des brebis.

C'était un lieu d'expiation, et non de châtiment, et, pourtant il était plus austère encore, plus morne et plus impitoyable que l'autre. Ces vierges étaient plus durement courbées que les forçats. Un vent froid et rude, ce vent qui avait glacé sa jeunesse, traversait la fosse grillée et cadenassée des vautours; une bise plus âpre et plus douloureuse encore soufflait dans la cage des colombes. Pourquoi?

Quand il pensait à ces choses, tout ce qui était en lui s'abîmait devant ce mystère de sublimité.

Dans ces méditations, l'orgueil s'évanouit. Il fit toutes sortes de retours sur lui-même; il se sentit chétif et pleura bien des fois. Tout ce qui était entré dans sa vie depuis six mois le ramenait vers les saintes injonctions de l'évêque, Cosette par l'amour, le couvent par l'humilité.

Quelquefois, le soir, au crépuscule, à l'heure où le jardin était désert, on le voyait à genoux au milieu de l'allée qui côtoyait la chapelle, devant la fenêtre où il avait regardé la nuit de son arrivée, tourné vers l'endroit où il savait que la sœur qui faisait la réparation était prosternée et en prière. Il priait, ainsi agenouillé devant cette sœur.

Il semblait qu'il n'osait pas s'agenouiller directement devant Dieu.

Tout ce qui l'entourait, ce jardin paisible, ces fleurs au parfum délicat, ces enfants poussant des cris joyeux, ces femmes graves et simples, ce cloître silencieux, le pénétraient lentement, et peu à peu son âme se composait de silence comme ce cloître, de parfum

comme ces fleurs, de paix comme ce jardin, de simplicité comme ces femmes, de joie comme ces enfants. Et puis il songeait que c'étaient deux maisons de Dieu qui l'avaient successivement recueilli aux deux instants critiques de sa vie, la première lorsque toutes les portes se fermaient et que la société humaine le repoussait, la deuxième au moment où la société humaine se remettait à sa poursuite et où le bagne se rouvrait; sans la première, il serait retombé dans le crime, sans la seconde, dans le supplice.

Tout son cœur se fondait en reconnaissance et il aimait de plus en plus.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Cosette grandit.

Volume III:
Marius.

Livre premier: Paris étudié dans les détails.

CHAPITRE I: LE GAMIN DE PARIS.

Paris a un enfant et la forêt a un oiseau; l'oiseau s'appelle le moineau; l'enfant s'appelle le gamin. Accouplez ces deux idées qui contiennent, l'une toute la fournaise, l'autre toute l'aurore, choquez ces étincelles, Paris, l'enfance; il en jaillit un petit être, un petit homme dirait Plaute.

Ce petit être est joyeux. Il ne mange pas tous les jours et il va au spectacle, si bon lui semble, tous les soirs. Il n'a pas de chemise sur le corps, pas de chaussures aux pieds, pas de toit sur la tête; il est comme les mouches du ciel qui n'ont rien de tout cela. Il a de sept à treize ans, vit par bandes, bat le pavé, loge en plein air, porte un vieux pantalon de son père qui lui descend plus bas que les talons, un vieux chapeau de quelqu'un d'autre qui lui descend plus bas que les oreilles, une seule bretelle jaune, court, guette, quête, perd son temps, culotte des pipes, jure comme un charretier, hante les cabarets, connaît des voleurs, tutoie des filles, parle argot, chante des chansons obscènes, et n'a rien de mauvais dans le cœur. C'est qu'il a dans l'âme une perle, l'innocence, et les perles ne se dissolvent pas dans la boue. Tant que l'homme est enfant, Dieu veut qu'il soit innocent.

Si l'on demandait à l'énorme ville: qu'est-ce que c'est que cela? Elle répondrait: C'est mon enfant.

CHAPITRE II: QUELQUES-UNS DE SES SIGNES PARTICULIERS.

Le gamin de Paris, c'est le nain de la géante.

N'exagérons pas, ce chérubin du ruisseau a quelquefois une chemise, mais, alors, il n'en a qu'une; il a quelquefois des chaussures mais elles n'ont pas de semelles; il a quelquefois un logis, et il l'aime, car il y trouve sa mère, mais il préfère la rue, parce qu'il y trouve la liberté. Il a ses jeux à lui, ses malices à lui dont la haine des bourgeois fait le fond; ses métaphores à lui; être mort, cela s'appelle 'manger les pissenlits par la racine'; ses métiers à lui, amener des fiacres, baisser les marchepieds des voitures, établir des péages au milieu de la rue lors des grosses pluies, ce qu'il appelle faire 'des ponts des arts', crier les discours prononcés par le pouvoir souverain en faveur du peuple français, gratter l'entre-deux des pavés; il a sa monnaie à lui, qui se compose de tous les petits morceaux de

cuivre façonné qu'on peut trouver sur la voie publique. Cette curieuse monnaie, qui prend le nom de 'loques', a un cours invariable et très bien réglé dans cette petite bohème d'enfants.

Enfin, il a sa faune à lui, qu'il observe studieusement dans des coins; la bête à bon Dieu, le puceron tête-de-mort, le faucheux, le 'diable', insecte noir qui menace en tordant sa queue armée de deux cornes. Il a son monstre fabuleux qui a des écailles sous le ventre et qui n'est pas un lézard, qui a des pustules sur le dos et qui n'est pas un crapaud, qui habite les trous des vieux fours à chaux et des puisards desséchés, noir, velu, visqueux, rampant, tantôt lent, tantôt rapide, qui ne crie pas, mais qui regarde, et qui est si terrible que personne ne l'a jamais vu; il nomme ce monstre 'le sourd'. Chercher des sourds dans les pierres, c'est un plaisir du genre redoutable. Autre plaisir, lever brusquement un pavé, et voir des cloportes. Chaque région de Paris est célèbre par les trouvailles intéressantes qu'on peut y faire. Il y a des perce-oreilles dans les chantiers des Ursulines, il y a des mille-pieds au Panthéon, il y a des têtards dans les fossés du Champ de Mars.

Quant à des mots, cet enfant en a comme Talleyrand. Il n'est pas moins cynique, mais il est plus honnête. Il est doué d'on ne sait quelle jovialité imprévue; il ahurit le boutiquier de son fou rire. Sa gamme va gaillardement de la haute comédie à la farce.

Un enterrement passe. Parmi ceux qui accompagnent le mort, il y a un médecin. 'Tiens', s'écrie un gamin, 'depuis quand les médecins emportent-ils leur travail chez eux?'

Un autre est dans une foule. Un homme grave, orné de lunettes et de breloques, se retourne indigné: 'Vaurien, tu viens de prendre la taille de ma femme.'

-'Moi, monsieur! J'ai rien pris: fouillez-moi!'

CHAPITRE III: IL EST AGRÉABLE.

Le soir, grâce à quelques sous qu'il trouve toujours moyen de se procurer, le petit homme entre dans un théâtre. En franchissant ce seuil magique, il se transfigure; il était le gamin, il devient le titi. Les théâtres sont des espèces de vaisseaux retournés qui ont la cale en haut. C'est dans cette cale que le titi s'entasse. Le titi est au gamin ce que la phalène est à la larve; le même être envolé et planant. Il suffit qu'il soit là, avec son rayonnement de bonheur, avec sa puissance d'enthousiasme et de joie, avec son battement de mains qui ressemble à un battement d'ailes, pour que cette cale étroite, fétide, obscure, sordide, malsaine, hideuse, abominable, se nomme le paradis.

Donnez à un être l'inutile et ôtez-lui le nécessaire, vous aurez le gamin.

Le gamin n'est pas sans quelque intuition littéraire. Ses goûts, je le dis avec la quantité de regret qui convient, ne sont pas très classiques. Il est d'une nature très peu académique. Ainsi, pour donner un exemple, la popularité de mademoiselle Mars dans ce petit public d'enfants orageux était assaisonnée d'une pointe d'ironie. Le gamin l'appelait mademoiselle 'Muche'.

Cet être braille, raille, gouaille, bataille, a des chiffons comme un bambin et des guenilles comme un philosophe, pêche dans l'égout, chasse dans le cloaque, extrait la gaîté de l'immondice, orne les carrefours de sa verve moqueuse, ricane et mord, siffle et chante, acclame et engueule, tempère alléluia par *matanturlurette*, psalmodie tous les rythmes depuis le De Profundis jusqu'à la chienlit, trouve sans chercher, sait ce qu'il ignore, est spartiate jusqu'à la filouterie, est fou jusqu'à la sagesse, est lyrique jusqu'à l'ordure, s'accroupirait sur l'Olympe, se vautre dans le fumier et en sort couvert d'étoiles. Le gamin de Paris, c'est Rabelais petit.

Il n'est pas content de son pantalon s'il n'y a pas de poches.

Il s'étonne peu, s'effraye encore moins, raille en chantant les superstitions, dégonfle les exagérations, blague les mystères, tire la langue aux revenants, dépoétise les échasses, introduit la caricature dans les grossissements épiques. Ce n'est pas qu'il est prosaïque, loin de là, mais il remplace la vision solennelle par la fantasmagorie amusée. Si Adamastor lui apparaissait, le gamin dirait: 'Tiens, voilà le croquemitaine!'

CHAPITRE IV: IL PEUT ÊTRE UTILE.

Paris commence au badaud et finit au gamin, deux êtres dont aucune autre ville n'est capable; l'acceptation passive qui se satisfait de regarder, et l'initiative inépuisable; Prudhomme et Fouillou. Paris seul a cela dans son histoire naturelle. Toute la monarchie est dans le badaud. Toute l'anarchie est dans le gamin.

Ce pâle enfant des faubourgs de Paris vit et se développe, se noue et 'se dénoue' dans la souffrance, en présence des réalités sociales et des choses humaines, témoin pensif. Il se croit lui-même insouciant; il ne l'est pas. Il regarde, prêt à rire, prêt à autre chose aussi. Qui que vous soyez qui vous nommez préjugé, abus, ignominie, oppression, iniquité, despotisme, injustice, fanatisme, tyrannie, prenez garde à lui car il grandira et se souviendra.

De quelle argile est-il fait? de la première fange venue. Une poignée de boue, un souffle, et voilà Adam. Il suffît que dieu passe; dieu est toujours passé. La fortune travaille à ce petit être. Par ce mot 'fortune', j'entends l'aventure. Ce pygmée pétri à partir de l'argile, ignorant, illettré, ahuri, vulgaire, populacier, sera-ce un ionien ou un béotien? Attendez, la roue tourne, l'esprit de Paris, ce démon qui crée les enfants du hasard et les hommes du destin, contrairement au potier latin, fait de la cruche une amphore.

CHAPITRE V: SES FRONTIÈRES.

Le gamin aime la ville, il aime aussi la solitude, ayant de la sagesse en lui; il est amateur des villes comme Fuscus, amateur des champs comme Flaccus.

Errer en rêvant, c'est-à-dire flâner, est un bon emploi du temps pour le philosophe, particulièrement dans cette espèce de campagne interlope, assez laide, bizarre, composite qui entoure certaines grandes villes, notamment Paris. Observer la banlieue, c'est observer un marécage. Fin des arbres, commencement des toits, fin de l'herbe, commencement du pavé, fin des sillons, commencement des boutiques, fin des ornières, commencement des passions, fin du murmure divin, commencement de la rumeur humaine; de là un intérêt extraordinaire; de là, dans ces lieux peu attrayants et marqués à jamais par la tristesse, les promenades, en apparence sans but, du rêveur.

Celui qui écrit ces lignes a été longtemps rôdeur de barrières, à Paris, et il se souvient très bien de ces lieux. Ce gazon ras, ces sentiers pierreux, cette craie, ces marnes, ces plâtres, ces âpres monotonies des friches et des jachères, les plantations des maraîchers aperçues tout à coup dans un fond de vallée, ce mélange de vie sauvage et de vie citadine, ces vastes recoins déserts où les tambours de la garnison résonnent en répétant la bataille à venir, ces thébaïdes le jour, coupe-gorge la nuit, le moulin dégingandé qui tourne dans le vent, les roues d'extraction des carrières, les guinguettes au coin des cimetières, le charme mystérieux des grands murs sombres transperçant les immenses terrains vagues inondés de soleil et pleins de papillons, tout cela m'a attiré.

Presque personne sur la terre ne connaît ces lieux singuliers, la Glacière, la Cunette, le hideux mur de Grenelle tigré de balles, Montparnasse, la Fosse-aux-Loups, les Aubiers sur la berge de la Marne, Montsouris, la Tombe-Issoire, la Pierre-Plate de Châtillon où il y a une carrière qui ne sert plus, aujourd'hui, qu'à faire pousser des champignons et que ferme, à fleur de terre, une trappe en planches pourries. La campagne de Rome est une idée, la banlieue de Paris en est une autre; ne voir dans ce que nous offre un horizon rien que des champs, des maisons ou des arbres, c'est rester à la surface; tous les aspects des choses sont des pensées de Dieu. Le lieu où une plaine fait
sa jonction avec une ville est toujours empreint d'on ne sait quelle mélancolie pénétrante. La nature et l'humanité vous y parlent en même temps. Les originalités locales y apparaissent.

Quiconque a erré comme moi dans ces solitudes contiguës à nos faubourgs qu'on pourrait nommer les limbes de Paris, y a entrevu, çà et là, à l'endroit le plus abandonné, au moment le plus inattendu, derrière une haie maigre ou dans l'angle d'un mur lugubre, des enfants, groupés tumultueusement, fétides, boueux, poudreux, dépenaillés, hérissés, qui jouent à la pigoche couronnés de bleuets. Ce sont tous les petits échappés des familles pauvres. Le boulevard extérieur est leur milieu respirable; la banlieue leur appartient. Ils y font une éternelle école buissonnière. Ils y chantent ingénument leur répertoire de chansons inconvenantes. Ils sont là, ou pour mieux dire, ils existent là, loin de tout regard, dans la douce clarté de mai ou de juin, agenouillés autour d'un trou dans la terre, poussant des billes avec le pouce, se disputant des centimes, irresponsables, envolés, lâchés, heureux; et, dès qu'ils vous aperçoivent, ils se souviennent qu'ils ont une occupation, qu'il leur faut gagner leur vie, et ils essaient de vous vendre un vieux bas de laine plein de hannetons ou une branche de lilas. Ces rencontres d'enfants étranges sont une des grâces charmantes, et en même temps poignantes, des environs de Paris.

Quelquefois, dans ces tas de garçons, il y a des petites filles, (sont-ce leurs sœurs?), presque jeunes filles, maigres, fiévreuses, gantées de hâle, marquées de taches de rousseur, coiffées d'épis de seigle et de coquelicots, gaies, hagardes, pieds nus. On en voit qui mangent des cerises dans les blés. Le soir, on les entend rire. Ces groupes, chaudement éclairés de la pleine lumière de midi ou entrevus dans le crépuscule, occupent longtemps le passant, et ces visions se mêlent à son rêve.

Paris, centre, la banlieue, circonférence; voilà pour ces enfants toute la terre. Jamais ils ne se hasardent au delà. Ils ne peuvent pas plus sortir de l'atmosphère parisienne que les poissons ne peuvent sortir de l'eau. Pour eux, à deux lieues des barrières, il n'y a plus rien. Ivry, Gentilly, Arcueil, Belleville, Aubervilliers, Ménilmontant Choisy-le-Roi, Billancourt, Meudon, Issy, Vanves, Sèvres, Puteaux, Neuilly, Gennevilliers, Colombes, Romainville, Chatou, Asnières, Bougival, Nanterre, Enghien, Noisy-le-Sec, Nogent, Gournay, Drancy, Gonesse, c'est là que finit l'univers.

CHAPITRE VI: UN PEU D'HISTOIRE.

À l'époque, d'ailleurs presque contemporaine, où se passe l'action de ce livre, il n'y avait pas, comme aujourd'hui, un sergent de ville à chaque coin de rue (bienfait qu'il n'est pas temps de discuter); les enfants errants abondaient dans Paris. Les statistiques donnent une moyenne de deux cent soixante enfants abandonnés ramassés alors annuellement par les rondes de police dans les terrains non clos, les maisons en construction et sous les arches des ponts. Un de ces nids, resté célèbre, a produit 'les hirondelles du pont d'Arcole'. C'est là, du reste, le plus désastreux des symptômes sociaux. Tous les crimes de l'homme commencent au vagabondage de l'enfant.

Exceptons Paris pourtant. Dans une certaine mesure, et nonobstant l'exemple que je viens de rappeler, l'exception est juste. Tandis que dans toute autre grande ville un enfant vagabond est un homme perdu, tandis que, presque partout, l'enfant livré à lui-même est en quelque sorte dévoué et abandonné à une sorte d'immersion fatale dans les vices publics qui dévore en lui l'honnêteté et la conscience, le gamin de Paris, insistons-y, si fruste et si entamé à la surface, est, intérieurement, à peu près intact. Chose magnifique à constater et qui éclate dans la splendide probité de nos Révolutions populaires, une certaine incorruptibilité résulte de l'idée qui est dans l'air de Paris comme du sel qui est dans l'eau de l'océan. Respirer Paris, cela conserve l'âme.

Ce que je dis là n'ôte rien au serrement de cœur dont on se sent pris chaque fois qu'on rencontre un de ces enfants autour desquels il semble qu'on voie flotter les fils de la famille brisée. Dans la civilisation actuelle, si incomplète encore, ce n'est pas une chose très anormale que ces fractures de familles se vidant dans l'ombre, ne sachant plus trop ce que leurs enfants sont devenus, et laissant tomber leurs entrailles sur la voie publique. De là

des destinées obscures. Cela s'appelle, car cette chose triste a engendré une expression idiomatique, 'être jeté sur le pavé de Paris'.

Soit dit en passant, ces abandons d'enfants n'étaient pas découragés par l'ancienne monarchie. Un peu d'Égypte et de Bohême dans les basses régions accommodait les hautes sphères et faisait l'affaire des puissants. La haine de l'enseignement des enfants du peuple était un dogme. À quoi bon les 'demi-lumières'? Tel était le mot d'ordre. Or l'enfant errant est le corollaire de l'enfant ignorant.

D'ailleurs, la monarchie avait quelquefois besoin d'enfants et, alors, elle écumait la rue. Sous Louis XIV, pour ne pas remonter plus haut, le roi voulait, avec raison, créer une flotte. L'idée était bonne. Mais voyons le moyen. Pas de flotte si, à côté du navire à voiles, jouet du vent, et pour le remorquer au besoin, on n'a pas le navire qui va où il veut, soit par la rame, soit par la vapeur; les galères étaient alors à la marine ce que sont aujourd'hui les steamers. Il fallait donc des galères; mais la galère ne se meut que par le galérien; il fallait donc des galériens. Colbert faisait faire par les intendants de province et par les parlements le plus de forçats qu'il pouvait. La magistrature y mettait beaucoup de complaisance. Un homme gardait son chapeau sur sa tête devant une procession, attitude huguenote: on l'envoyait aux galères. On rencontrait un enfant dans la rue, pourvu qu'il eût quinze ans et qu'il ne sût où coucher, on l'envoyait aux galères. Grand règne; grand siècle.

Sous Louis XV, les enfants disparaissaient dans Paris; la police les enlevait, on ne sait pour quel mystérieux emploi. On chuchotait avec épouvante de monstrueuses conjectures sur les bains de pourpre du roi. Barbier parle naïvement de ces choses. Il arrivait parfois que les militaires, à court d'enfants, en prenaient qui avaient des pères. Les pères, désespérés, couraient voir les militaires. En ce cas-là, le parlement intervenait, et faisait pendre, qui? Les militaires? Non, les pères!

CHAPITRE VIII: LE GAMIN AURAIT SA PLACE DANS LES CLASSIFICATIONS DE L'INDE.

La gaminerie parisienne est presque une caste. On pourrait même dire qu'il est difficile d'en faire partie.

Ce mot, 'gamin', fut imprimé pour la première fois et arriva dans la langue littéraire en 1834. C'est dans un opuscule intitulé *Claude Gueux* que ce mot fit son apparition. Le scandale fut vif. Le mot est désormais dans le dictionnaire.

Les éléments qui font que les gamins éprouvent du respect les uns envers les autres sont très variés. J'en ai connu un qui était admiré car il avait vu tomber un homme du haut des tours de Notre-Dame; un autre l'était pour avoir réussi à pénétrer dans l'arrière-cour où étaient momentanément déposées les statues du dôme des Invalides et pour leur avoir 'chipé' du plomb; un troisième l'était pour avoir vu une diligence se renverser; un autre encore l'était parce qu'il connaissait un soldat qui avait manqué de crever un œil à un bourgeois.

C'est ce qui explique cette exclamation d'un gamin parisien, réflexion profonde qui fait, d'ordinaire, rire les gens: 'Dieu de Dieu, j'ai vraiment pas de chance: j'ai pas encore vu quelqu'un tomber du cinquième!'

Certes, c'est un beau mot de paysan que celui-ci: 'Père machin, votre femme est morte de maladie; pourquoi n'avez-vous pas envoyé chercher de médecin? Que voulez-vous, monsieur, nous autres pauvres gens, nous mourons sans son aide.' Mais si toute la passivité narquoise du paysan est dans ce mot, toute l'anarchie libre-penseuse du mioche faubourien est, à coup sûr, dans cet autre. Un condamné à mort dans la charrette écoute son confesseur. L'enfant de Paris s'exclame: 'Il parle au curé: il doit balancer ses potes.'

Une certaine audace en matière religieuse rehausse le gamin. Être un esprit fort est important.

Assister aux exécutions constitue un devoir. On se montre la guillotine et l'on rit. On l'appelle de toutes sortes de petits noms: fin de la soupe, grognon, la mère au bleu (au ciel), la dernière bouchée, etc. Pour ne rien perdre de la chose, on escalade les murs, on se hisse aux balcons, on monte aux arbres, on se suspend aux grilles, on s'accroche aux cheminées. Le gamin naît couvreur comme il naît marin. Un toit ne lui fait pas plus peur qu'un mât. Pas de fête qui vaille la Grève. Samson et l'abbé Montés sont les vrais noms populaires. On hue le patient pour l'encourager. On l'admire quelquefois. Lacenaire, gamin, voyant l'affreux Dautun mourir bravement, a dit ce mot où il y a un avenir: 'J'en étais jaloux'. Dans la gaminerie, on ne connaît pas Voltaire, mais on connaît Papavoine. On mêle dans la même légende 'les politiciens' aux assassins. On a les traditions du dernier vêtement de tous. On sait que Tolleron avait un bonnet de chauffeur, Avril une casquette de loutre, Louvel un chapeau rond, que le vieux Delaporte était chauve et nu-tête, que Castaing était tout rose et très joli, que Bories avait une barbiche romantique, que Jean Martin avait gardé ses bretelles, que Lecouffé et sa mère se disputaient. 'Ne vous reprochez donc pas votre panier', leur cria un gamin. Un autre, pour voir passer Debacker, trop petit dans la foule, se rapprocha du réverbère du quai et y grimpa. Un gendarme, de station là, fronça le sourcil. 'Laissez-moi monter, m'sieu le gendarme', dit le gamin. Et pour attendrir l'autorité, il ajouta: 'Je ne tomberai pas.' 'Peu m'importe que tu tombes', répondit le gendarme.

Dans la gaminerie, un accident mémorable est souvent raconté. On parvient au sommet de la considération s'il arrive qu'on se coupe très profondément, 'jusqu'à l'os'.

Le poing n'est pas un petit élément de respect. Une des choses que le gamin dit le plus volontiers est: 'Je suis fort, tu sais!' Être gaucher vous donne l'avantage. Loucher est une chose estimée.

CHAPITRE VIII: OÙ ON LIRA UN MOT CHARMANT DU DERNIER ROI.

L'été, il se métamorphose en grenouille; et le soir, à la nuit tombante, devant les ponts d'Austerlitz et d'Iéna, du haut des trains de charbon et des bateaux de blanchisseuses, il se précipite tête baissée dans la Seine et dans toutes les infractions possibles aux lois de la pudeur et de la police. Cependant, les sergents de ville veillent, et il en résulte une situation hautement dramatique qui a donné lieu une fois à un cri fraternel et mémorable; ce cri, qui fut célèbre vers 1830, est un avertissement stratégique de gamin à gamin; il se scande comme un vers d'Homère, avec une notation presque aussi inexprimable que la mélopée lancinante des Panathénées. Le voici: 'Ohé, Titi, ohéée... y a les poulets, y a les flics, prends tes frusques et va-t'en, enfuis-toi par les égouts!'

Quelquefois, ce moucheron, c'est ainsi qu'il se qualifie lui-même, sait lire; quelquefois, il sait écrire; il sait toujours barbouiller. Il n'hésite pas à se donner, par on ne sait quel mystérieux enseignement mutuel, tous les talents qui peuvent être utiles à la chose publique: de 1815 à 1830, il imitait le cri du dindon; de 1830 à 1848, il griffonnait une poire sur les murailles. Un soir d'été, Louis-Philippe, rentrant à pied, en vit un, tout petit, haut comme cela, qui suait et se mettait sur la pointe des pieds pour dessiner une poire gigantesque sur un des piliers de la grille de Neuilly; le roi, avec cette bonhomie qui lui venait de Henri IV, aida le gamin, acheva la poire, et donna un louis à l'enfant en lui disant: 'La poire est aussi là-dessus.'

Le gamin aime le désordre. Un certain état violent lui plaît. Il exècre 'les curés'. Un jour, rue de l'université, un de ces jeunes drôles fit un pied de nez à la porte cochère du numéro 69. 'Pourquoi fais-tu cela à cette porte?', lui demanda un passant. L'enfant répondit: 'Il y a là un curé.' C'est là, en effet, que demeure le nonce du pape. Cependant, quel que soit le voltairianisme du gamin, si l'occasion se présente d'être enfant de chœur, il se peut qu'il accepte, et dans ce cas il sert la messe poliment. Il y a deux choses dont il est le Tantale et qu'il désire toujours sans y atteindre jamais: renverser le gouvernement et faire recoudre son pantalon.

Le gamin professionnel connaît tous les policiers de Paris; il peut toujours, lorsqu'il en rencontre un, mettre un nom sur sa figure. Il s'amuse à les compter; il étudie leurs mœurs et a, sur chacun, une opinion toute personnelle. Il lit à livre ouvert dans les âmes de la police. Il vous dira sans hésiter: 'Un tel est un traître, un tel est très méchant, un tel est grand, un tel est ridicule, celui-ci s'imagine que le Pont-Neuf est à lui et empêche le monde de se promener sur la corniche en dehors des parapets, celui-là a la manie de tirer les oreilles des enfants...'

CHAPITRE IX: LA VIEILLE ÂME DA LA GAULE.

Il y avait de cet enfant-là dans Poquelin, fils des Halles; il y en avait dans Beaumarchais. La gaminerie est une nuance de l'esprit gaulois. Mêlée au bon sens, elle lui ajoute parfois de la force, comme l'alcool au vin. Quelquefois c'est un défaut. Homère rabâche, soit; on pourrait dire que Voltaire gamine. Camille Desmoulins était faubourien. Championnet, qui brutalisait les miracles, était sorti du pavé de Paris; il avait, tout petit, 'inondé les portiques' de Saint-Jean de Beauvais et de Saint-Etienne du Mont; il avait assez tutoyé la châsse de sainte Geneviève pour donner des ordres à la fiole de saint Janvier.

Le gamin de Paris est respectueux, ironique et insolent. Il a de vilaines dents parce qu'il est mal nourri et que son estomac souffre, et de beaux yeux parce qu'il a de l'esprit. Jéhovah présent, il sauterait à cloche-pied les marches du paradis. Il est fort à la savate, joue à toutes sortes de jeux et s'améliore sans cesse. Il traîne dans les caniveaux et se redresse dans l'émeute; son effronterie persiste devant la mitraille; c'était un polisson, c'est un héros; ainsi que le petit thébain, il secoue la peau du lion; le tambour Bara était un gamin de Paris; il crie *'en avant'* comme le cheval de l'Écriture dit *'vah'* et, en une minute, le marmot devient géant.

Cet enfant du bourbier est aussi l'enfant de l'idéal. Mesurez cette envergure qui va de Molière à Bara.

Somme toute, et pour tout résumer d'un mot, le gamin est un être qui s'amuse, parce qu'il est malheureux.

CHAPITRE X: TEL EST PARIS, TEL EST L'HOMME.

Pour tout résumer encore, le gamin de Paris aujourd'hui, comme autrefois le pauvre de Rome, c'est le peuple enfant ayant au front la ride du passé.

Le gamin est une grâce pour la nation, et en même temps une maladie. Maladie qu'il faut guérir. Comment? Par la lumière: celle qui assainit, celle qui guide.

Toutes les généreuses irradiations sociales sortent de la science, des lettres, des arts, de l'enseignement. Faites des hommes, faites des femmes. Éclairez-les pour qu'ils vous éclairent à leur tour. Tôt ou tard, la splendide question de l'instruction universelle se posera avec l'irrésistible autorité du vrai absolu; et alors ceux qui gouverneront sous la surveillance de l'idée française auront à faire ce choix: les enfants de la France ou les gamins de Paris, des flammes dans la lumière ou des feux follets dans les ténèbres.

Le gamin exprime Paris et Paris exprime le monde. Car Paris est un total. Paris est le plafond du genre humain. Cette prodigieuse ville est un raccourci des mœurs passées et des mœurs vivantes. Qui voit Paris croit voir le dessous de toute l'histoire avec du ciel et des constellations dans les intervalles. Paris a un Capitole, l'Hôtel de ville, un Parthénon, Notre-Dame, un Mont Aventin, le faubourg Saint-Antoine, un Asinarium, la Sorbonne, un Panthéon, le Panthéon, une Voie Sacrée, le boulevard des Italiens, une Tour des Vents, l'opinion; et il remplace les gémonies par le ridicule. Son majo s'appelle le faraud, son transtévérin s'appelle le faubourien, son hammal s'appelle le fort des halles, son lazzarone s'appelle la pègre, son cockney s'appelle le gandin. Tout ce qui est ailleurs est à Paris. La poissarde de Dumarsais peut donner la réplique à la vendeuse d'herbes d'Euripide, le

discobole Vejanus revit dans le danseur de corde Forioso, Therapontigonus Miles prendrait bras dessus bras dessous le grenadier Vadeboncœur , Damasippe le brocanteur serait heureux chez les marchands de bric-à-brac, Vincennes empoignerait Socrate tout comme l'Agora coffrerait Diderot, Grimod de la Reynière a découvert le roastbeef au suif comme Curtillus avait inventé le hérisson rôti, nous voyons reparaître sous le ballon de l'arc de l'Étoile le trapèze qui est dans Plaute, le mangeur d'épées du Poecile rencontré par Apulée est avaleur de sabres sur le Pont-Neuf, le neveu de Rameau et Curculion le parasite font la paire, Ergasile se ferait présenter chez Cambacérès par d'Aigrefeuille; les quatre muscadins de Rome, Alcesimarchus, Phoedromus, Diabolus et Argirippe descendent de la Courtille dans la chaise de poste de Labatut; Aulu-Gelle ne s'arrêtait pas plus longtemps devant Congrio que Charles Nodier devant Polichinelle; Marton n'est pas une tigresse, mais Pardalisca n'était pas un dragon; Pantolabus le loustic blague au café anglais Nomentanus le viveur, Hermogène est ténor aux Champs-Élysées, et, autour de lui, Thrasius le gueux, vêtu en Bobèche, fait la quête; l'importun qui vous arrête aux Tuileries par le bouton de votre habit vous fait répéter après deux mille ans l'apostrophe de Thesprion: 'Qui m'arrête par mon manteau alors que je suis pressé?'; le vin de Suresnes parodie le vin d'Albe, le rouge bord de Desaugiers fait équilibre à la grande coupe de Balatron, le Père-Lachaise exhale sous les pluies nocturnes les mêmes lueurs que les Esquilies, et la fosse du pauvre achetée pour cinq ans vaut la bière de louage de l'Esclave.

Cherchez quelque chose que Paris n'ait pas. La cuve de Trophonius ne contient rien qui ne soit dans le baquet de Mesmer; Ergaphilos ressuscite dans Cagliostro; le brahmine Vâsaphantâ s'incarne dans le comte de Saint-Germain; le cimetière de Saint-Médard fait de tout aussi bons miracles que la mosquée Oumoumié de Damas.

Paris a un Ésope qui est Mayeux, et une Canidie qui est mademoiselle Lenormand. Il s'effare comme Delphes aux réalités fulgurantes de la vision; il fait tourner les tables comme Dodone les trépieds. Il met la grisette sur le trône comme Rome y met la courtisane; et, somme toute, si Louis XV est pire que Claude, madame Dubarry vaut mieux que Messaline. Paris combine dans un type inouï, qui a vécu et que nous avons coudoyé, la nudité grecque, l'ulcère hébraïque et le quolibet gascon. Il mêle Diogène, Job et Paillasse, habille un spectre de vieux numéros du *Constitutionnel*, et fait Chodruc Duclos.

Bien que Plutarque dise que 'le tyran ne vieillit pas', Rome, sous Sylla comme sous Domitien, se résignait et mettait volontiers de l'eau dans son vin. Le Tibre était un Léthé, s'il faut en croire l'éloge un peu doctrinaire qu'en faisait Varus Vibiscus: 'Contre les Grecs nous avons le Tibre. Boire le Tibre c'est oublier la sédition.' Paris boit un million de litres d'eau par jour, mais cela ne l'empêche pas, à l'occasion, de battre la générale et de sonner le tocsin.

À cela près, Paris est bon enfant. Il accepte tout royalement; il n'est pas difficile en matière de beauté: sa Vénus est plus grassouillette que callipyge; pourvu qu'il rie, il amnistie; la laideur l'égaye, la difformité le désopile, le vice le distrait; soyez drôle, et vous pourrez être un drôle; l'hypocrisie même, ce cynisme suprême, ne le révolte pas; il est si littéraire qu'il ne se bouche pas le nez devant Basile, et il ne se scandalise pas plus de la prière de Tartuffe qu'Horace ne s'effarouche du 'hoquet' de Priape. Aucun trait de la physionomie universelle ne manque au profil de Paris. Le bal Mabille n'est pas la danse polymnienne du Janicule, mais la revendeuse à la toilette y couve des yeux la lorette exactement comme l'entremetteuse Staphyla guettait la vierge Planesium. La barrière du Combat n'est pas un Colisée mais on y est féroce, comme si César regardait. L'hôtesse syrienne a plus de grâce que la mère Saguet, mais, si Virgile hantait le cabaret romain, David d'Angers, Balzac et Charlet se sont attablés à la gargote parisienne. Paris règne. Les génies y flamboient, les queues rouges y prospèrent. Adonaï y passe sur son char aux douze roues de tonnerre et d'éclairs; Silène y fait son entrée sur sa bourrique. Silène, lisez Ramponneau.

Paris est synonyme de Cosmos. Paris est Athènes, Rome, Sybaris, Jérusalem, Pantin. Toutes les civilisations y sont en abrégé, toutes les barbaries aussi. Paris serait bien fâché de n'avoir pas une guillotine.

Un peu de place de Grève est bon. Que serait toute cette fête éternelle sans cet assaisonnement? Nos lois y ont sagement pourvu, et, grâce à elles, ce couperet s'égoutte sur ce mardi gras.

CHAPITRE XI: RAILLER, RÉGNER.

De limite à Paris, il n'y en a pas. Aucune ville n'a eu cette domination qui bafoue parfois ceux qu'elle subjugue. 'Vous plaire, ô Athéniens!' s'écriait Alexandre. Paris fait plus que la loi, il fait la mode; Paris fait plus que la mode, il fait la routine. Paris peut être bête si bon lui semble, il se donne quelquefois ce luxe; alors l'univers est bête avec lui; puis Paris se réveille, se frotte les yeux, dit qu'il est stupide et éclate de rire à la face du genre humain. Quelle merveille qu'une telle ville! Chose étrange que ce grandiose et ce burlesque fassent bon voisinage, que toute cette majesté ne soit pas dérangée par toute cette parodie, et que la même bouche puisse souffler aujourd'hui dans le clairon du jugement dernier et demain dans la flûte à l'oignon! Paris a une jovialité souveraine. Sa gaîté est de la foudre et sa farce tient un sceptre. Son ouragan sort parfois d'une grimace. Ses explosions, ses journées, ses chefs-d'œuvre, ses prodiges, ses épopées, vont au bout de l'univers, et ses coq-à-l'âne aussi. Son rire est une bouche de volcan qui éclabousse toute la terre. Ses lazzis sont des flammèches. Il impose aux peuples ses caricatures aussi bien que son idéal; les plus hauts monuments de la civilisation humaine acceptent ses ironies et prêtent leur éternité à ses polissonneries. Il est superbe; il a un prodigieux 14 juillet qui délivre la planète; il fait faire le serment du Jeu de Paume à toutes les nations; sa nuit du 4 août dissout en trois heures mille ans de féodalité; il fait de sa logique le muscle de la volonté unanime; il se multiplie sous toutes les formes du sublime; il emplit de sa lueur Washington, Kosciusko, Bolivar, Botzaris, Riego, Bem, Manin, Lopez, John Brown, Garibaldi; il est partout où l'avenir s'allume, à Boston en 1779, à l'île de Léon en 1820, à Pesth en 1848, à Palerme en 1860; il chuchote le puissant mot d'ordre, liberté, à l'oreille des abolitionnistes américains groupés au bac de Harper's Ferry et à celle des patriotes d'Ancône assemblés devant l'auberge Gozzi; il crée Canaris, Quiroga, Pisacane et rayonne; c'est en allant où son souffle les pousse que Byron meurt à Missolonghi et Mazet à Barcelone; il est tribune sous les pieds de Mirabeau et cratère sous les pieds de Robespierre; ses livres, son théâtre, son art, sa science, sa littérature, sa philosophie, sont les manuels du genre humain; il a Pascal, Régnier, Corneille, Descartes, Jean-Jacques, Voltaire à chaque instant, Molière, éternellement; il fait parler sa langue car elle unit les peuples; il construit dans tous les esprits l'idée de progrès; les dogmes libérateurs qu'il forge sont pour les générations des épées de chevet, et c'est avec l'âme de ses penseurs et de ses poètes que sont faits depuis 1789 tous les héros de tous les peuples; cela ne l'empêche pas de gaminer; et ce génie énorme qu'on appelle Paris, tout en transfigurant le monde par sa lumière, crayonne le nez de Bouginier sur le mur du temple de Thésée et écrit 'Crédeville voleur' sur les Pyramides.

Paris montre toujours les dents; quand il ne gronde pas, il rit.

Tel est ce Paris. Les fumées de ses toits sont les idées de l'univers; elles émanent de pierres souillées pour recouvrir les nations de sa moralité. Il est plus que grand, il est immense. Pourquoi? Parce qu'il ose.

Oser; le progrès est à ce prix.

Toutes les conquêtes sublimes sont plus ou moins des prix de hardiesse. Pour que la Révolution soit, il ne suffit pas que Montesquieu la pressente, que Diderot la prêche, que Beaumarchais l'annonce, que Condorcet la calcule, qu'Arouet la prépare, que Rousseau la prémédite; il faut que Danton l'ose.

Le cri 'audace' est le souffle qui crée. Il faut, pour la marche en avant du genre humain, qu'il y ait, sur les sommets, d'éternelles leçons de courage. Les témérités éblouissent l'histoire et sont une des grandes clartés de l'homme. L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la

puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête: voilà l'exemple dont les peuples ont besoin et la lumière qui les anime. Le même éclair formidable va de la torche de Prométhée au brûle-gueule de Cambronne.

CHAPITRE XII: L'AVENIR LATENT DANS LE PEUPLE.

Quant au peuple parisien, même homme fait, il est toujours le gamin; peindre l'enfant, c'est peindre la ville; c'est pour cela que j'ai étudié l'aigle dans cet étourneau.

C'est surtout dans les faubourgs que la race parisienne apparaît; là est le pur sang; là est la vraie physionomie; là ce peuple travaille et souffre, et la souffrance laborieuse est la vraie figure de l'homme. Il y a dans ces banlieues des quantités inouïes d'êtres inconnus où fourmillent les types les plus étranges, depuis le déchargeur de la Râpée jusqu'à l'équarrisseur de Montfaucon. La lie du peuple, s'écrie Cicéron, la populace, ajoute Burke indigné. Tourbe, multitude, fange: ces mots-là sont vite dits. Mais qu'est-ce que cela fait qu'ils aillent pieds nus? Ils ne savent pas lire; tant pis. Les abandonnerez-vous pour cela? Ferez-vous de leur détresse une malédiction? La lumière ne peut-elle pas pénétrer ces masses? Revenons à ce cri, lumière, et obstinons-nous. Lumière! Lumière! Qui sait si ces opacités ne deviendront pas transparentes? Les Révolutions ne sont-elles pas des transfigurations? Allez, philosophes, enseignez, éclairez, allumez, pensez haut, parlez haut, égayez-vous sous soleil, fraternisez avec les places publiques, annoncez les bonnes nouvelles, prodiguez les alphabets, proclamez les droits, chantez les Marseillaises, semez les enthousiasmes, arrachez des branches vertes aux chênes. Faites de l'idée un tourbillon. Cette foule peut être sublimée. Sachons nous servir de ce vaste embrasement des principes et des vertus qui pétille, éclate et frissonne à certaines heures. Ces pieds nus, ces bras nus, ces haillons, ces ignorances, ces abjections, ces ténèbres peuvent être employés à la conquête de l'idéal. Regardez à travers le peuple et vous apercevrez la vérité. Ce vil sable que vous foulez aux pieds, qu'on le jette dans la fournaise, qu'il y fonde et qu'il y bouillonne, il deviendra un cristal splendide, et c'est grâce à lui que Galilée et Newton découvriront les astres.

CHAPITRE XIII: LE PETIT GAVROCHE.

Huit ou neuf ans environ après les événements racontés dans la deuxième partie de cette histoire, on remarquait sur le boulevard du Temple et dans les alentours du Château-d'Eau un petit garçon de onze à douze ans qui eût assez bien réalisé cet idéal du gamin ébauché plus haut si, avec le rire de son âge sur les lèvres, il n'eût pas eu le cœur absolument sombre et vide. Cet enfant était bien affublé d'un pantalon d'homme, mais il ne le tenait pas de son père, et d'une chemise de femme, mais il ne la tenait pas de sa mère. Des gens quelconques l'avaient habillé de chiffons par charité. Pourtant, il avait un père et une mère, mais son père ne pensait pas à lui et sa mère ne l'aimait pas. C'était un de ces enfants dignes de pitié entre tous qui ont père et mère et qui sont orphelins.

Cet enfant ne se sentait jamais si bien que dans la rue. Le pavé lui était moins dur que le cœur de sa mère. Ses parents l'avaient jeté dans la vie comme on chasse un intrus; il s'était donc vite envolé.

C'était un garçon bruyant, blême, leste, éveillé, goguenard, à l'air vivace et maladif. Il allait, venait, chantait, jouait au pot, grattait les ruisseaux, volait un peu, mais comme les chats et les passereaux, gaîment, riait quand on l'appelait galopin, se fâchait quand on l'appelait voyou. Il n'avait pas de logis, pas de pain, pas de feu, pas d'amour, mais il était joyeux parce qu'il était libre.

Quand ces pauvres êtres sont des hommes, presque toujours, la meule de l'ordre social les rencontre et les broie, mais tant qu'ils sont enfants, ils y échappent: étant petits, le moindre trou les sauve.

Pourtant, si abandonné que fût cet enfant, il arrivait parfois, tous les deux ou trois mois, qu'il dise: 'Tiens, je vais voir maman!' Alors il quittait le boulevard, le Cirque, la porte Saint-Martin, descendait aux quais, passait les ponts, gagnait les faubourgs, atteignait la Salpêtrière et arrivait où? Précisément à ce double numéro 50-52 que le lecteur connaît: à la masure Gorbeau.

À cette époque, la masure 50-52, habituellement déserte et éternellement décorée de l'écriteau 'chambres à louer', se trouvait, chose rare, habitée par plusieurs individus qui, du reste, comme cela est toujours le cas à Paris, n'avaient aucun lien ni aucun rapport entre eux. Tous appartenaient à cette classe indigente qui commence au petit bourgeois gêné et qui se prolonge, de misère en misère, dans les bas-fonds de la société, jusqu'à ces deux êtres auxquels toutes les choses matérielles de la civilisation viennent aboutir: l'égoutier qui balaye la boue et le chiffonnier qui ramasse les guenilles.

La 'principale locataire' du temps de Jean Valjean était morte et avait été remplacée par un personne semblable à elle. Je ne sais quel philosophe a dit: 'On ne manque jamais de vieilles femmes.'

Cette nouvelle vieille s'appelait madame Burgon et n'avait rien de remarquable dans sa vie qu'une dynastie de trois perroquets, lesquels avaient successivement régné sur son âme.

Les plus misérables entre ceux qui habitaient la masure étaient une famille de quatre personnes, le père, la mère et deux filles déjà assez grandes, tous les quatre logés dans le même galetas, dans une de ces cellules dont j'ai déjà parlé.

Cette famille n'offrait, au premier abord, rien de très particulier que son extrême dénuement. Le père, en louant la chambre, avait dit s'appeler Jondrette. Quelque temps après son emménagement qui avait singulièrement ressemblé, pour emprunté l'expression mémorable de la principale locataire, à l'entrée de rien du tout, ce Jondrette avait dit à cette femme qui, comme sa devancière, était en même temps portière et balayait l'escalier: 'Madame machin, si quelqu'un venait par hasard demander un polonais ou un italien, ou peut-être un espagnol, ce serait moi.'

Cette famille était la famille du joyeux va-nu-pieds. Il y arrivait et il y trouvait la pauvreté, la détresse, et, ce qui est plus triste, aucun sourire; le froid dans l'âtre et le froid dans les cœurs. Quand il entrait, on lui demandait: 'D'où viens-tu?' Il répondait: 'De la rue.' Quand il s'en allait, on lui demandait: 'Où vas-tu?' Il répondait: 'Dans la rue.' Sa mère lui disait: 'Qu'est-ce que tu viens faire ici?'

Cet enfant vivait dans cette absence d'affection comme ces herbes pâles qui poussent dans les caves. Il ne souffrait pas d'être ainsi et n'en voulait à personne. Il ne savait pas au juste comment devaient être un père et une mère.

Du reste sa mère aimait ses sœurs.

J'ai oublié de dire que, sur le boulevard du Temple, on nommait cet enfant Gavroche. Pourquoi s'appelait-il Gavroche? Probablement parce que son père s'appelait Jondrette.

Casser le fil semble être l'instinct de certaines familles misérables.

La chambre que les Jondrette habitaient dans la masure Gorbeau était la dernière au bout du couloir. La cellule d'à côté était occupée par un jeune homme très pauvre qui s'appelait Marius.

Permettez-moi donc de le décrire en commençant par sa famille.

Livre deuxième: Le grand bourgeois.

CHAPITRE I: QUATRE-VINGT-DIX ANS ET TRENTE-DEUX DENTS.

Rue Boucherat, rue de Normandie et rue de Saintonge, il existe encore quelques vieux habitants qui ont gardé le souvenir d'un homme appelé M. Gillenormand et qui en parlent avec complaisance. Cet homme était vieux quand ils étaient jeunes. Cette silhouette, pour ceux qui regardent mélancoliquement ce vague fourmillement d'ombres qu'on nomme le passé, n'a pas encore tout à fait disparu du labyrinthe des rues voisines du Temple auxquelles, sous Louis XIV, on a attaché les noms de toutes les provinces de France, absolument comme on a donné de nos jours aux rues du nouveau quartier Tivoli les noms de toutes les capitales d'Europe; progression, soit dit en passant, où est visible le progrès.

M. Gillenormand, lequel était on ne peut plus vivant en 1831, était un de ces hommes devenus curieux à voir uniquement parce qu'ils ont longtemps vécu, et qui sont étranges parce qu'ils ont jadis ressemblé à tout le monde et que maintenant ils ne ressemblent plus à personne. C'était un vieillard particulier, un homme d'un autre âge, le vrai bourgeois un peu hautain du dix-huitième siècle qui portait sa bourgeoisie comme un marquis son marquisat. Il avait dépassé quatre-vingt-dix ans, marchait droit, parlait haut, voyait clair, buvait sec, mangeait, dormait et ronflait. Il avait ses trente-deux dents. Il ne mettait de lunettes que pour lire. Il était d'humeur amoureuse mais disait que, depuis une dizaine d'années, il avait tout à fait renoncé aux femmes. Selon lui, il ne pouvait plus plaire car il était trop pauvre; il ne mentionnait jamais qu'il n'était pas tout jeune. Il disait: 'Si je n'étais pas ruiné!' Il ne lui restait, en effet, qu'un revenu d'environ quinze mille livres. Son rêve était de faire un héritage et d'avoir cent mille francs de rente pour avoir des maîtresses. Il n'appartenait pas, comme on le voit, à cette variété malingre d'octogénaires qui, comme Voltaire, ont été mourants toute leur vie; ce n'était pas une longévité de pot fêlé; ce vieillard gaillard s'était toujours bien porté. Il était superficiel, vif, irritable. Il se fâchait pour la moindre peccadille, le plus souvent à contre-sens du vrai. Quand on le contredisait, il levait la canne; il battait les gens, comme au grand siècle. Il avait une fille de cinquante ans passés, célibataire, qu'il battait très fort quand il se mettait en colère, et qu'il eût volontiers fouettée. Elle lui faisait l'effet d'avoir huit ans. Il soufflетait énergiquement ses domestiques et disait: 'Ah, scélérat!' Un de ses jurons était: 'Par la pantoufloche de la pantouflochade!' Il avait des habitudes bien singulières; il se faisait raser tous les jours par un barbier qui avait été fou, et qui le détestait, étant méfiant vis-à-vis de M. Gillenormand à cause de sa femme, une jolie fille très coquette. M. Gillenormand admirait son propre discernement en toute chose et se déclarait très sagace; voici un de ses mots: 'J'ai, en vérité, une intelligence intuitive; je peux, par exemple, dire, quand une puce me pique, de quelle femme elle vient.' Les mots qu'il prononçait le plus souvent étaient: l'homme sensible et la nature. Il ne donnait pas à ce dernier mot le sens que notre époque lui a attribué, mais il le faisait entrer, à sa façon, dans ses petites satires du coin du feu. 'La nature', disait-il, 'pour que la civilisation ait un peu de tout, lui donne des spécimens de barbarie amusante. L'Europe a des échantillons de l'Asie et de l'Afrique, en petit format. Le chat est un tigre de salon, le lézard est un crocodile de poche. Les danseuses de l'Opéra sont des sauvagesses roses. Elles ne mangent pas les hommes, elles les grugent. Les magiciennes, quant à elles, elles les changent en huîtres, les avalent goulûment et ne laisse que la coquille. Telles sont nos mœurs. Nous ne dévorons pas, nous rongeons; nous n'exterminons pas, nous griffons.'

CHAPITRE II: TEL MAÎTRE, TEL LOGIS.

Il demeurait dans le Marais, rue des Filles-du-Calvaire, au numéro 6. La maison était à lui. Cette maison a été démolie et rebâtie depuis, et le chiffre en a probablement été changé dans ces Révolutions de numérotage que subissent les rues de Paris. Il occupait un vieil et grand appartement au premier, entre la rue et des jardins, couvert jusqu'aux plafonds de tapisseries des Gobelins et de Beauvais représentant des scènes champêtres; les sujets des plafonds et des panneaux étaient répétés, en petit, sur les fauteuils. Il entourait son lit d'un grand paravent à neuf feuilles en laque de Coromandel. De longs rideaux vaporeux pendaient aux croisées et y faisaient de magnifiques plis cassés. Le jardin situé sous ses fenêtres était au pied d'un escalier d'une quinzaine de marches qu'il montait et descendait sans aucune difficulté. Outre une bibliothèque contiguë à sa chambre, il avait un boudoir auquel il tenait beaucoup; c'était un réduit galant tapissé d'une magnifique tenture de paille fleurdelisée et fleurie faite sur les galères de Louis XIV et commandée par M. de Vivonne à ses forçats pour sa maîtresse. M. Gillenormand avait hérité cela d'une farouche grand-tante maternelle, morte centenaire. Il avait eu deux femmes. Ses manières se situaient entre l'homme de cour qu'il n'avait jamais été et l'homme de robe qu'il aurait pu être. Il était gai et caressant quand il le voulait. Dans sa jeunesse, il avait été de ces hommes qui sont toujours trompés par leur femme et jamais par leur maîtresse parce qu'ils sont, à la fois, les plus mauvais maris et les plus charmants amants. Il était connaisseur en peinture. Il avait, dans sa chambre, un merveilleux portrait d'on ne sait qui, peint par Jordaens, fait à grands coups de brosse, avec des millions de détails éblouissants qui jaillissaient, comme par magie, d'un fouillis de touches de couleurs. Le vêtement de M. Gillenormand n'était pas l'habit Louis XV, ni même l'habit Louis XVI, c'était le costume des incroyables du Directoire. Il s'était cru tout jeune jusque-là et avait suivi les modes. Son habit était en drap léger, avec de grands revers, une longue queue de morue et de gros boutons d'acier. Sa culotte était très ajustée; il portait des souliers à boucles. Il mettait toujours les mains dans ses poches. Il disait avec autorité: 'La Révolution française, c'est un tas de chenapans.'

CHAPITRE III: LUC-ESPRIT.

À l'âge de seize ans, un soir, à l'Opéra, il avait eu l'honneur d'attirer l'attention de deux célèbres beautés mûres chantées par Voltaire: la Camargo et la Sallé. Pris entre deux feux, il avait fait une retraite héroïque vers une petite danseuse, fillette appelée Nahenry, qui avait seize ans comme lui, obscure comme un chat, et dont il était amoureux. Il abondait en souvenirs. Il s'écriait: 'Qu'elle était jolie cette Guimard-Guimardini-Guimardinette la dernière fois que je l'ai vue à Longchamp, frisée en sentiments soutenus, avec ses venez-y-voir en turquoises, sa robe couleur de gens nouvellement arrivés, et son manchon d'agitation!' Il avait porté dans son adolescence une veste de Nain-Londrin dont il parlait volontiers et avec effusion. 'J'étais vêtu comme un turc du Levant', disait-il. Mme de Boufflers, l'ayant vu par hasard quand il avait vingt ans, l'avait qualifié de charmant fou. Il se scandalisait de tous les noms qu'il voyait dans la politique et au pouvoir, les trouvant bas et bourgeois. Il lisait les journaux, les magazines, les gazettes, comme il disait, en étouffant des éclats de rire. 'Oh!', disait-il, 'Qui sont ces gens-là: Corbière, Humann, Casimir-Perier? Ils ne ressemblent pas à des ministres. Je m'imagine bien ministre et dans un journal. M. Gillenormand, ministre: quelle farce ce serait!' Il appelait allégrement toutes choses par un mot propre ou malpropre et ne se gênait pas devant les femmes. Il disait des grossièretés, des obscénités et des ordures avec tant de naturel qu'il en devenait élégant. C'était le sans-façon de son siècle. Il est à remarquer que le temps des périphrases en vers a été le temps des crudités en prose. Son parrain avait prédit qu'il serait un homme de génie, et lui avait donné ces deux prénoms significatifs: Luc-Esprit.

CHAPITRE IV: ASPIRANT CENTENAIRE.

Il avait eu des prix, dans son enfance, alors qu'il était élève au collège de la ville de Moulins, où il était né. Il avait été couronné de la main du duc de Nivernais qu'il appelait le duc de Nevers. Ni la Convention, ni la mort de Louis XVI, ni Napoléon, ni le retour des Bourbons, rien n'avait pu effacer le souvenir de ce couronnement. Le duc de Nevers était pour lui la grande figure du siècle. 'Quel charmant grand seigneur', disait-il, 'et qu'il avait fière allure avec son cordon bleu!'

Aux yeux de M. Gillenormand, Catherine II avait réparé le crime du partage de la Pologne en achetant pour trois mille roubles le secret de l'élixir d'or à Bestuchef. Là-dessus, il s'animait: 'L'élixir d'or, la teinture jaune de Bestuchef, les gouttes du général Lamotte, c'était, au dix-huitième siècle, à un louis le flacon d'une demi-once, le grand remède aux catastrophes de l'amour, la panacée contre Vénus. Louis XV en envoyait deux cents flacons au pape.' On l'eût fort exaspéré et mis hors de lui si on lui eût dit que l'élixir d'or n'est autre chose que du perchlorure de fer.

M. Gillenormand adorait les Bourbons et avait en horreur 1789; il racontait, sans cesse, de quelle façon il s'était sauvé durant la Terreur et comment il lui avait fallu bien de l'esprit pour ne pas avoir la tête coupée. Si quelque jeune homme s'avisait de faire devant lui l'éloge de la République, il devenait bleu et s'irritait à s'évanouir. Quelquefois il faisait allusion à son âge de quatre-vingt-dix ans et disait: 'J'espère bien que je ne verrai pas deux fois quatre-vingt-treize.' D'autres fois, il signifiait aux gens qu'il entendait vivre cent ans.

CHAPITRE V: BASQUE ET NICOLETTE.

Il avait des théories. En voici une: 'Quand un homme aime passionnément les femmes et qu'il a lui-même une femme dont il se soucie peu, laide, revêche, légitime, pleine de droits, juchée sur le code et jalouse au besoin, il n'a qu'une façon de s'en tirer et d'avoir la paix: c'est de lui laisser les cordons de la bourse. Cette abdication le rend libre. La femme s'occupe alors, se passionne au maniement des espèces, s'y vert-de-grise les doigts, entreprend l'éducation des métayers et le dressage des fermiers, convoque les avoués et les notaires, consulte les avocats, suit les procès, rédige les baux, dicte les contrats, se sent souveraine, vend, achète, règle, régente, promet et compromet, lie et résilie, cède, concède et rétrocède, arrange, dérange, thésaurise, prodigue, elle fait des sottises, bonheur magistral et personnel, et cela console. Pendant que son mari la dédaigne, elle a la satisfaction de ruiner son mari.' Cette théorie, M. Gillenormand se l'était appliquée, et elle était devenue son histoire. Sa femme, la deuxième, avait administré sa fortune de telle façon qu'il restait à M. Gillenormand, quand un beau jour il se trouva veuf, juste de quoi vivre, en plaçant presque tout en viager, quinzaine mille francs de rente dont les trois quarts devaient s'éteindre avec lui. Il n'avait pas hésité, peu préoccupé du souci de laisser un héritage. D'ailleurs, il avait vu que les patrimoines avaient des aventures, et, par exemple, devenaient des biens nationaux; il avait assisté aux avatars du tiers consolidé, et il croyait peu au grand-livre. 'Rue Quincampoix que tout cela!', disait-il. Sa maison de la rue des Filles-du-Calvaire, je l'ai dit, lui appartenait. Il avait deux domestiques: un homme et une femme. Quand un domestique entrait à son service, M. Gillenormand le rebaptisait. Il donnait aux hommes le nom de leur province: Nîmois, Comtois, Poitevin, Picard. Son dernier valet était un gros homme poussif de cinquante-cinq ans, incapable de courir vingt pas, mais, comme il était né à Bayonne, M. Gillenormand l'appelait Basque. Quant aux servantes, elles devenaient toutes des Nicolette (même la Magnon dont il sera question plus loin). Un jour, une fière cuisinière, un cordon bleu, une concierge de haut rang, se présenta. 'Combien voulez-vous gagner chaque mois?', lui demanda-t-il. 'Trente francs',

répondit-elle. 'Comment vous appelez-vous?' 'Olympie.' 'Tu auras cinquante francs, et tu t'appelleras Nicolette.'

CHAPITRE VI: OÙ L'ON ENTREVOIT LA MAGNON ET SES DEUX PETITS.

Chez M. Gillenormand la douleur se traduisait en colère; il était furieux d'être désespéré. Il avait tous les préjugés et prenait toutes les licences. Une des choses dont il composait son relief extérieur et sa satisfaction intime, c'était, je viens de l'indiquer, d'être resté vert galant, et de passer énergiquement pour tel. Il appelait cela avoir 'une royale renommée'. La royale renommée lui attirait parfois de singulières aubaines. Un jour, on apporta chez lui, dans une bourriche d'huîtres, un gros garçon nouveau-né, criant le diable et dûment emmitouflé de langes, qu'une servante chassée six mois auparavant lui attribuait. M. Gillenormand avait alors quatre-vingt-quatre ans. Indignation et clameur dans l'entourage. Et à qui cette drôlesse effrontée espérait-elle faire croire cela? Quelle audace! Quelle abominable calomnie! M. Gillenormand, lui, ne se fâcha pas. Il regarda l'enfant avec l'aimable sourire d'un homme flatté de la calomnie, et dit à la cantonade: 'Eh bien quoi? Qu'est-ce qu'il y a donc? Qu'est-ce qu'il y a de si surprenant? Monsieur le duc d'Angoulême, bâtard de sa majesté Charles IX, se maria à quatre vingt-cinq ans avec une petite jeune de quinze ans; monsieur Virginal, marquis d'Alluye, frère du cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, eut, à quatre vingt-trois ans, d'une femme de chambre de madame la présidente Jacquin, un fils, un enfant de l'amour qui fut chevalier de Malte et conseiller d'État d'épée; un des grands hommes de ce siècle, l'abbé Tabaraud, est fils d'un homme de quatre-vingt-sept ans. Ces choses-là n'ont rien d'exceptionnel. Et la Bible donc? Quoi qu'il en soit, j'affirme que ce petit monsieur n'est pas de moi. Qu'on en prenne soin. Ce n'est pas sa faute.' Le procédé était débonnaire. La créature, celle qui se nommait Magnon, lui fit un deuxième envoi l'année d'après. C'était encore un garçon. Pour le coup, M. Gillenormand capitula. Il remit à la mère les deux mioches, s'engageant à payer pour leur entretien quatre-vingts francs par mois, à la condition que ladite mère ne recommencerait plus. Il ajouta: 'J'entends que la mère les traite bien. J'irai les voir de temps en temps.' Ce qu'il fit. Il avait eu un frère prêtre, lequel avait été trente-trois ans recteur de l'académie de Poitiers, et était mort à soixante-dix-neuf ans. 'Je l'ai perdu jeune', disait-il. Ce frère, dont il est resté peu de souvenir, était un paisible avare qui, étant prêtre, se croyait obligé de faire l'aumône aux pauvres qu'il rencontrait, mais il ne leur donnait jamais que des centimes ou des sous démonétisés, trouvant ainsi moyen d'aller en enfer par le chemin du paradis. Quant à M. Gillenormand aîné, il ne marchandait pas l'aumône et donnait volontiers, et noblement. Il était bienveillant, brusque, charitable, et s'il eût été riche, sa pente eût été magnifique. Il voulait que tout ce qui le concernait fût fait grandement, même les friponneries. Un jour, dans une succession, ayant été dévalisé par un homme d'affaires d'une manière grossière et visible, il jeta cette exclamation solennelle: 'Fi! C'est mal fait! J'ai vraiment honte de ces gens-là. Tout a dégénéré dans ce siècle, même les escrocs. Morbleu, ce n'est pas ainsi qu'on doit voler une personne de ma qualité. Je suis volé comme dans un bois, et mal volé encore. *Si nous chantons les forêts, que les forêts soit au moins dignes d'un consul*!' Il avait eu, je l'ai dit, deux femmes. Chacune lui avait donné une fille. Sa première fille ne s'était jamais mariée, la seconde, morte vers l'âge de trente ans, avait épousé par amour, par hasard, ou je ne sais quoi d'autre, un soldat de fortune qui avait servi dans les armées de la République et de l'Empire, avait eu la croix à Austerlitz, avait été fait colonel à Waterloo. 'C'est la honte de ma famille', disait le vieux bourgeois. Il prenait beaucoup de tabac et avait l'habitude de chiffonner gracieusement son jabot de dentelle avec ses doigts habiles. Il croyait très peu en Dieu.

CHAPITRE VII: NE RECEVOIR QUE LE SOIR.

Tel était M. Luc-Esprit Gillenormand, lequel n'avait pas perdu ses cheveux, plutôt gris que blancs, et était toujours coiffé en oreilles de chien. En somme, et avec tout cela, il était vénérable.

Il tenait du dix-huitième siècle: frivole et grand.

Dans les premières années de la Restauration, M. Gillenormand, qui était encore jeune, il n'avait que soixante-quatorze ans en 1814, avait habité le faubourg Saint-Germain, rue Servandoni, près de Saint-Sulpice. Il ne s'était retiré au Marais qu'en sortant du monde, bien après ses quatre-vingts ans.

Et en sortant du monde, il s'était muré dans ses habitudes. La principale, et il n'en démordait pas, c'était de tenir sa porte absolument fermée le jour, et de ne jamais recevoir qui que ce soit, pour quelque affaire que ce soit, que le soir. Il dînait à cinq heures, puis sa porte était ouverte. C'était la mode de son siècle, et il ne voulait pas changer ses habitudes. 'Le jour est canaille', disait-il, 'il ne mérite qu'un volet fermé. Les gens comme il faut allument leur esprit quand le zénith allume ses étoiles.' Et il se barricadait pour tout le monde, fût-ce pour le roi. Vieille élégance de son temps.

CHAPITRE VIII: LES DEUX NE FONT PAS LA PAIRE.

Quant aux deux filles de M. Gillenormand, elles étaient nées à dix ans d'intervalle. Dans leur jeunesse elles s'étaient très peu ressemblé, et, par le caractère comme par le visage, avaient été aussi peu sœurs que possible. La cadette était une charmante âme tournée vers tout ce qui est lumière, occupée de fleurs, de vers et de musique, envolée dans des espaces glorieux, enthousiaste, éthérée, fiancée dès l'enfance dans l'idéal à une vague figure héroïque. L'aînée avait aussi sa chimère; elle voyait dans l'azur un fournisseur, un gros munitionnaire bien riche, un mari splendidement bête, un million fait homme, ou bien un préfet; les réceptions de la préfecture, un huissier d'antichambre chaîne au cou, les bals officiels, les harangues de la mairie, être 'madame la préfète', cela tourbillonnait dans sa tête. Les deux sœurs s'égaraient ainsi, chacune dans son rêve, à l'époque où elles étaient jeunes filles. Toutes deux avaient des ailes, l'une comme un ange, l'autre comme une oie.

Aucune ambition ne se réalise pleinement, ici-bas du moins. Aucun paradis ne devient terrestre à l'époque où nous sommes. La cadette avait épousé l'homme de ses rêves, mais elle était morte. L'aînée ne s'était pas mariée.

Au moment où elle fait son entrée dans l'histoire que je raconte, c'était une vieille vertu, une prude incombustible, un des nez les plus pointus et un des esprits les plus obtus qu'on pût voir. Détail caractéristique: en dehors de la famille étroite, personne n'avait jamais su son petit nom. On l'appelait 'mademoiselle Gillenormand l'aînée'. Elle était la pruderie incarnée. Elle avait un souvenir affreux dans sa vie; un jour, un homme avait vu sa jarretière.

L'âge n'avait fait qu'accroître cette pudibonderie impitoyable. Sa guimpe n'était jamais assez opaque et ne montait jamais assez haut. Elle multipliait les agrafes et les épingles là où personne ne songeait à regarder. Le propre de la pruderie, c'est de mettre d'autant plus de factionnaires que la forteresse est moins menacée.

Pourtant, explique qui pourra ces vieux mystères d'innocence, elle se laissait embrasser sans déplaisir par un officier de lanciers qui était son petit-neveu et qui s'appelait Théodule.

En dépit de ce lancier favorisé, l'étiquette 'prude', sous laquelle je l'ai classée, lui convenait absolument. Mlle Gillenormand était une espèce d'âme crépusculaire. La pruderie est une demi-vertu et un demi-vice.

Elle ajoutait à la pruderie le bigotisme, doublure assortie. Elle était de la confrérie de la Vierge, portait un voile blanc certaines fêtes, marmonnait des oraisons spéciales,

révérait 'le saint sang', vénérait 'le sacré cœur', restait des heures en contemplation devant un autel jésuite rococo situé dans une chapelle interdite au commun des fidèles, et y laissait envoler son âme parmi de petits nuages de marbre et de grands rayons de bois doré.

Elle avait une amie de chapelle, vieille vierge comme elle, appelée Mlle Vaubois, absolument hébétée, et près de laquelle Mlle Gillenormand avait le plaisir d'être un aigle. En dehors des agnus dei et des ave maria, Mlle Vaubois n'avait de lumières que sur les différentes façons de faire les confitures. Mlle Vaubois, parfaite en son genre, était l'hermine de la stupidité sans une seule tache d'intelligence.

Disons-le, en vieillissant, Mlle Gillenormand avait plutôt gagné que perdu. C'est le fait des natures passives. Elle n'avait jamais été méchante, ce qui est une bonté relative; et puis, les années usent les angles, et l'adoucissement de la durée lui était venu. Elle était triste d'une tristesse obscure dont elle n'avait pas elle-même le secret. Il y avait, dans toute sa personne, la stupeur d'une vie finie qui n'a pas commencé.

Elle tenait la maison de son père. M. Gillenormand avait près de lui sa fille comme on a vu que monseigneur Bienvenu avait près de lui sa sœur. Ces ménages d'un vieillard et d'une vieille fille ne sont pas rares et ont l'aspect toujours touchant de deux faiblesses qui s'appuient l'une sur l'autre.

Il y avait, en outre, dans la maison, entre cette vieille fille et ce vieillard, un enfant, un petit garçon toujours tremblant et muet devant M. Gillenormand. M. Gillenormand ne parlait jamais à cet enfant que d'une voix sévère et quelquefois la canne levée: 'Ici, monsieur! Maroufle, polisson, approchez! Répondez, petit drôle! Que je vous voie, vaurien!' Il avait des mots durs mais il l'idolâtrait.

C'était son petit-fils. Nous retrouverons cet enfant un peu plus tard.

Livre troisième: Le grand-père et le petit-fils.

CHAPITRE I: UN ANCIEN SALON.

Lorsque M. Gillenormand habitait la rue Servandoni, il hantait plusieurs salons très réputés et très nobles. Quoique bourgeois, M. Gillenormand était reçu. Comme il avait deux fois de l'esprit, d'abord l'esprit qu'il avait, ensuite l'esprit qu'on lui prêtait, on le recherchait même, et on le fêtait. Il n'allait nulle part qu'à la condition d'y dominer. Il y a des gens qui veulent à tout prix être influencés et traités avec beaucoup d'égards; là où ils ne peuvent être oracles, ils se font loustics. M. Gillenormand n'était pas de cette nature; sa domination dans les salons royalistes qu'il fréquentait ne coûtait rien à son amour propre. Il était oracle partout. Il lui arrivait de tenir tête à M. de Bonald, et même à M. Bengy-Puy-Vallée.

Vers 1817, il passait invariablement deux après-midi par semaine dans une maison de son voisinage, rue Férou, chez madame la baronne de T., digne et respectable personne dont le mari avait été, sous Louis XVI, ambassadeur de France à Berlin. Le baron de T., qui de son vivant donnait passionnément dans les extases et les visions magnétiques, était mort ruiné lors des son séjour à l'étranger, laissant, pour toute fortune, en dix volumes manuscrits reliés en maroquin rouge et dorés sur tranche, des mémoires curieux sur Mesmer et son baquet. Madame de T. n'avait pas publié les mémoires par dignité, et se soutenait d'une petite rente, qui avait surnagé on ne sait comment. Madame de T. vivait loin de la cour, 'monde mêlé', disait-elle, dans un isolement noble, fier et pauvre. Quelques amis se réunissaient deux fois par semaine autour de son feu de veuve et cela constituait un salon royaliste pur. On y prenait le thé, et l'on y poussait, selon que le vent était à l'élégie ou au dithyrambe, des gémissements ou des cris d'horreur sur le siècle, sur la charte, sur les 'buonapartistes', sur la prostitution du cordon bleu à des bourgeois, sur le

jacobinisme de Louis XVIII, et l'on s'y entretenait tout bas des espérances que donnait Monsieur, depuis Charles X.

On y accueillait avec des transports de joie des chansons poissardes où Napoléon était appelé Nicolas. Des duchesses, les plus délicates et charmantes femmes du monde, s'y extasiaient sur des couplets de cette nature:

'Renfoncez dans vos culottes
Le bout d'chemis' qui vous pend.
Qu'on n'dis'pas qu'les patriotes
Ont arboré l'drapeau blanc!'

On s'y amusait à des calembours qu'on croyait terribles, à des jeux de mots innocents qu'on supposait venimeux, à des quatrains, à des distiques même, comme celui-ci qui concerne le ministère Dessolles, cabinet modéré dont faisaient partie MM. Decazes et Deserre:

'Pour raffermir le trône ébranlé sur sa base,
Il faut changer de sol, et de serre et de case.'

Ou bien on écrivait la liste des noms de la chambre des pairs, 'chambre abominablement jacobine', et l'on combinait les noms de manière à faire, par exemple, des phrases comme: Damas, Sabran, Gouvion Saint-Cyr. Puis, on éclatait de rire.

Dans ce monde-là on parodiait la Révolution. On avait je ne sais quelles velléités d'aiguiser les mêmes colères en sens inverse. On chantait son petit *Ça ira*:

'Ah, ça ira, ça ira, ça ira!
Les buonapartist'à la lanterne!'

Les chansons sont comme la guillotine: elles coupent indifféremment, aujourd'hui cette tête-ci, demain celle-là. Ce n'est qu'une variante.

Dans l'affaire Fualdès, qui est de cette époque, 1816, on prenait parti pour Bastide et Jausion, parce que Fualdès était 'buonapartiste'. On traitait les libéraux de *frères et amis*; c'était le dernier degré de l'injure.

Comme certains clochers d'église, le salon de madame la baronne de T. avait deux coqs. L'un était M. Gillenormand, l'autre était le comte de Lamothe-Valois, duquel on se disait à l'oreille avec une sorte de considération: 'Vous savez? C'est le Lamothe de l'affaire du collier.' Les partis ont de ces amnisties singulières.

Ajoutons ceci: dans la bourgeoisie, les situations honorées s'amoindrissent par des relations trop faciles; il faut prendre garde à qui l'on admet; de même qu'il y a perte de chaleur dans le voisinage de ceux qui ont froid, il y a diminution de considération dans l'approche de gens méprisés. L'ancien monde d'en haut se tenait au-dessus de cette loi-là comme de toutes les autres. Marigny, bien qu..., excusez-moi, je voulais dire parce qu'il est le frère de la Pompadour, a ses entrées chez le prince de Soubise. Du Barry, parrain de la Vaubernier, est le bien venu chez le maréchal de Richelieu. Ce monde-là, c'est l'olympe. Mercure et le prince de Guéménée y sont chez eux. Un voleur y est admis, pourvu qu'il soit dieu.

Le comte de Lamothe qui, en 1815, était un vieillard de soixante-quinze ans, n'avait de remarquable que son air silencieux et sentencieux, sa figure anguleuse et froide, ses manières parfaitement polies, son habit boutonné jusqu'à la cravate, et ses grandes jambes toujours croisées dans un long pantalon flasque couleur de terre de Sienne brûlée. Son visage était de la couleur de son pantalon.

Ce M. de Lamothe était 'compté' dans ce salon, à cause de sa 'célébrité', et, chose étrange à dire, mais exacte, à cause du nom de Valois.

Quant à M. Gillenormand, sa considération était absolument de bon aloi. Il faisait autorité. Il avait, tout léger qu'il était et sans que cela coûtât rien à sa gaîté, une certaine façon d'être, imposante, digne, honnête et bourgeoisement altière; et son grand âge s'y ajoutait. On n'est pas impunément un siècle. Les années finissent par faire autour d'une tête un échevellement vénérable.

Il avait, en outre, de ces mots qui sont tout à fait l'étincelle de la vieille roche. Ainsi, quand le roi de Prusse, après avoir restauré Louis XVIII, vint lui rendre visite sous le nom de comte de Ruppin, il fut reçu par le descendant de Louis XIV un peu comme marquis de Brandebourg et avec l'impertinence la plus délicate. M. Gillenormand approuva. 'Tous les rois qui ne sont pas le roi de France', dit-il, 'sont des rois de province.' On dit un jour devant lui: 'À quoi donc a été condamné le rédacteur du *Courrier français*? À être suspendu.' '*Sus* est de trop', observa Gillenormand. Des paroles de ce genre forgent une réputation.

À un te deum anniversaire du retour des Bourbons, voyant passer M. de Talleyrand, il dit: 'Voilà son excellence le mal personnifié!'

M. Gillenormand venait habituellement accompagné de sa fille, cette longue mademoiselle qui avait alors passé quarante ans et en semblait cinquante, et d'un beau petit garçon de sept ans, blanc, rose, frais, avec des yeux heureux et confiants, lequel n'apparaissait jamais dans ce salon sans entendre toutes les voix bourdonner autour de lui: 'Qu'il est joli! Quel dommage! Pauvre enfant!' Cet enfant était celui dont j'ai dit un mot tout à l'heure. On l'appelait 'pauvre enfant' parce qu'il avait pour père 'un brigand de la Loire'.

Ce brigand de la Loire était ce gendre de M. Gillenormand dont il a déjà été fait mention et que M. Gillenormand qualifiait de 'honte de la famille'.

CHAPITRE II: UN SPECTRE ROUGE.

Quelqu'un qui serait passé, à cette époque, dans la petite ville de Vernon et qui se serait promené sur ce beau pont monumental auquel succédera bientôt, espérons-le, quelque affreux pont en fil de fer, aurait pu remarquer, en laissant tomber ses yeux du haut du parapet, un homme d'une cinquantaine d'années coiffé d'une casquette de cuir, vêtu d'un pantalon et d'une veste de gros drap gris, à laquelle était cousu quelque chose de jaune qui avait été un ruban rouge, chaussé de sabots, hâlé par le soleil, le visage presque noire et les cheveux presque blancs, une large cicatrice sur le front se continuant sur la joue, courbé, voûté, vieilli avant l'âge, se promenant à peu près tous les jours, une bêche et une serpe à la main, dans un de ces compartiments entourés de murs qui avoisinent le pont et qui bordent comme une chaîne de terrasses la rive gauche de la Seine, charmants enclos pleins de fleurs desquels on dirait, s'ils étaient beaucoup plus grands, que ce sont des jardins, et, s'ils étaient un peu plus petits, que ce sont des bouquets. Tous ces enclos aboutissent, par un bout, à la rivière et, par l'autre, à une maison. L'homme en veste et en sabots dont je viens de parler occupait, vers 1817, le plus petit de ces enclos et la plus humble de ces maisons. Il vivait là seul, et solitaire, silencieusement et pauvrement, avec une femme ni jeune, ni vieille, ni belle, ni laide, ni paysanne, ni bourgeoise, qui le servait. Le carré de terre qu'il appelait son jardin était célèbre dans la ville pour la beauté des fleurs qu'il y cultivait. Les fleurs étaient son occupation.

À force de travail, de persévérance, d'attention et de seaux d'eau, il avait réussi à créer après le créateur; il avait inventé certaines tulipes et dahlias qui semblaient avoir été oubliés par la nature. Il était ingénieux; il avait devancé Soulange Bodin dans la formation des petits massifs de terre de bruyère pour la culture des rares et précieux arbustes d'Amérique et de Chine. Dès le point du jour, en été, il était dans ses allées, piquant, taillant, sarclant, arrosant, marchant au milieu de ses fleurs avec un air de bonté, de tristesse et de douceur, quelquefois rêveur et immobile des heures entières, écoutant le chant d'un oiseau dans un arbre, le gazouillement d'un enfant dans une maison, ou bien les yeux fixés sur

une goutte de rosée transpercée par un rayon de soleil qui la faisait briller. Il mangeait peu et buvait plus de lait que de vin. Un marmot le faisait céder; sa servante le grondait. Il était timide jusqu'à sembler farouche, sortait rarement, et ne voyait personne que les pauvres qui frappaient à sa porte et son curé, l'abbé Mabeuf, un vieil homme d'une grande bonté. Pourtant, si des habitants de la ville ou des étrangers, les premiers venus, curieux de voir ses tulipes et ses roses, venaient sonner à la porte de sa petite maison, il l' ouvrait en souriant. C'était le brigand de la Loire.

Quelqu'un qui, dans le même temps, aurait lu les mémoires militaires, les biographies, *Le Moniteur* et les bulletins de la Grande Armée, aurait pu être frappé par un nom qui y revient assez souvent, le nom de Georges Pontmercy. Tout jeune, ce Georges Pontmercy était soldat au régiment de Saintonge. La Révolution éclata. Le régiment de Saintonge fit partie de l'armée du Rhin, car les anciens régiments de la monarchie gardèrent leurs noms de province, même après la chute de la monarchie, et ne furent embrigadés qu'en 1794. Pontmercy se battit à Spire, Worms, Neustadt, Turkheim, Alzey, Mayence, où les deux cents hommes du régiment formaient l'arrière-garde de Houchard. Il tint contre le corps du prince de Hesse, derrière le vieux rempart d'Andernach, et ne se replia sur le gros de l'armée que lorsque le canon ennemi eut ouvert la brèche depuis le cordon du parapet jusqu'au talus de plongée. Il était sous le commandement de Kléber à Marchiennes et au combat du Mont-Palissel, où il eut le bras cassé par un tir de mousquet. Puis il passa la frontière italienne et fut un des trente grenadiers qui défendirent le col de Tende avec Joubert. Joubert fut nommé adjudant-général et Pontmercy sous-lieutenant. Pontmercy était à côté de Berthier, au milieu de la mitraille, dans cette journée de Lodi qui fit dire à Bonaparte: 'Berthier a été canonnier, cavalier et grenadier.' Il vit son ancien général Joubert tomber à Novi, au moment où, le sabre levé, il criait: 'En avant!' Ayant été embarqué, avec sa compagnie, pour les besoins de la campagne, dans une péniche qui allait de Gênes à je ne sais plus quel petit port de la côte, il tomba dans un guêpier de sept ou huit voiles anglaises. Le commandant génois voulait jeter les canons à la mer, cacher les soldats dans l'entre-pont et se glisser dans l'ombre comme navire marchand. Pontmercy fit monter les couleurs à la drisse du mât de pavillon et passa fièrement sous le canon des frégates britanniques. À vingt lieues de là, avec sa péniche, son audace croissant, il attaqua et captura un gros navire anglais, plein à craquer, qui acheminait des troupes en Sicile. En 1805, il était de cette division Malher qui enleva Günzbourg à l'archiduc Ferdinand. À Weltingen, il reçut dans ses bras, sous une grêle de balles, le colonel Maupetit blessé mortellement, lequel était à la tête du 9ème dragons. Il se distingua à Austerlitz dans cette admirable marche en échelons faite sous le feu de l'ennemi. Lorsque la cavalerie de la garde impériale russe écrasa un bataillon du 4ème de ligne, Pontmercy fut de ceux qui contre-attaquèrent et culbutèrent cette garde. L'empereur lui donna la croix. Pontmercy vit, successivement, faire prisonniers Wurmser à Mantoue, Mélas à Alexandrie, Mack à Ulm. Il fit partie du huitième corps de la grande Armée que Mortier commandait et qui s'empara de Hambourg. Puis il passa dans le 55ème de ligne qui était l'ancien régiment de Flandre. À Eylau, il était dans le cimetière où l'héroïque capitaine Louis Hugo, mon oncle, soutint seul avec sa compagnie de quatre vingt-trois hommes, pendant deux heures, tout l'effort de l'armée ennemie. Pontmercy fut un des trois qui sortirent de ce cimetière vivants. Il fut de Friedland. Puis il vit Moscou, la Bérésina, Lutzen, Bautzen, Dresde, Wachau, Leipsick, Gelenhausen, Montmirail, Château-Thierry, Craon, les bords de la Marne, les bords de l'Aisne et la redoutable position de Laon. À Arnay-le-Duc, étant capitaine, il sabra dix cosaques, et sauva, non son général, mais son caporal. Il fut haché à cette occasion, et on lui tira vingt-sept esquilles rien que du bras gauche. Huit jours avant la capitulation de Paris, il venait de permuter avec un camarade et d'entrer dans la cavalerie. Il avait ce qu'on appelait dans l'ancien régime 'la double-main', c'est-à-dire une aptitude égale à manier, soldat, le sabre ou le fusil, officier, un escadron ou un bataillon. C'est de cette aptitude, perfectionnée par l'éducation militaire, que sont nées certaines armes spéciales, les dragons, par exemple, qui sont tout ensemble cavaliers et fantassins. Il accompagna Napoléon à l'île d'Elbe. À Waterloo, il était chef d'escadron de cuirassiers dans

la brigade Dubois. Ce fut lui qui prit le drapeau du bataillon de Lunebourg. Il vint jeter le drapeau aux pieds de l'empereur. Il était couvert de sang. Il avait reçu, en arrachant le drapeau, un coup de sabre à travers le visage. L'empereur, content, lui cria: 'Tu es colonel, tu es baron, tu es officier de la légion d'honneur!' Pontmercy répondit: 'Sire, je vous remercie pour ma veuve.' Une heure après, il tombait dans le ravin d'Ohain. Ce Georges Pontmercy était, en même temps, ce héros napoléonien et le brigand de la Loire de M. Gillenormand.

On a déjà vu quelque chose de son histoire. Après Waterloo, Pontmercy, tiré, on s'en souvient, du chemin creux d'Ohain, avait réussi à regagner l'armée, et s'était traîné d'ambulance en ambulance jusqu'aux cantonnements de la Loire.

La Restauration l'avait placé en demi-solde, puis l'avait envoyé en résidence surveillée à Vernon. Le roi Louis XVIII, considérant comme non avenu tout ce qui s'était fait durant les Cent-Jours, ne lui avait reconnu ni sa qualité d'officier de la légion d'honneur, ni son grade de colonel, ni son titre de baron. Lui, de son côté, n'oubliait jamais de signer *colonel baron Pontmercy*. Il n'avait qu'un vieil habit bleu, et il ne sortait jamais sans y attacher la rosette d'officier de la légion d'honneur. Le procureur du roi le fit prévenir que le parquet le poursuivrait pour 'port illégal de cette décoration'. Quand cet avis lui fut donné par un intermédiaire officieux, Pontmercy répondit avec un amer sourire: 'Je ne sais pas si c'est moi qui ne comprends plus le français ou si c'est vous qui ne le parlez plus, mais le fait est que je ne vous comprends pas.' Puis il sortit huit jours de suite avec sa rosette. On n'osa pas l'inquiéter. Deux ou trois fois, le ministre de la guerre et le général commandant le département lui écrivirent avec cette inscription: 'À monsieur le commandant Pontmercy.' Il renvoya les lettres non décachetées. Au même moment, Napoléon, à Sainte-Hélène, traitait de la même façon les missives de sir Hudson Lowe adressées 'au général Bonaparte'. Pontmercy avait fini, qu'on me passe le mot, par avoir dans la bouche la même salive que son empereur.

Il y eut aussi, à Rome, des soldats carthaginois prisonniers qui refusèrent de saluer Flaminius par respect pour leur empereur: Hannibal.

Un matin, il rencontra le procureur du roi dans une rue de Vernon, alla à lui, et lui dit: 'Monsieur le procureur du roi, m'est-il permis de porter ma balafre?'

Il avait, pour unique revenu, sa très chétive demi-solde de chef d'escadron. Il avait loué à Vernon la plus petite maison qu'il avait pu trouver. Il y vivait seul, on vient de voir comment. Sous l'Empire, entre deux guerres, il avait trouvé le temps d'épouser mademoiselle Gillenormand. Le vieux bourgeois, indigné au fond, avait consenti en soupirant et en disant: 'Les plus grandes familles y sont forcées.' En 1815, madame Pontmercy, femme admirable, du reste, et digne de son mari, était morte, laissant un enfant. Cet enfant eût été la joie du colonel dans sa solitude, mais l'aïeul avait impérieusement réclamé son petit-fils, déclarant que, si on ne le lui donnait pas, il le déshériterait. Le père avait cédé dans l'intérêt du petit, et, ne pouvant avoir son enfant, il s'était mis à aimer les fleurs.

Il avait du reste renoncé à tout, ne remuant ni ne conspirant. Il partageait sa pensée entre les choses innocentes qu'il faisait et les choses grandes qu'il avait faites. Il passait son temps à espérer un œillet ou à se souvenir d'Austerlitz.

M. Gillenormand n'avait aucune relation avec son gendre. Le colonel était pour lui 'un bandit', et il était pour le colonel 'une momie bavarde'. M. Gillenormand ne parlait jamais du colonel, si ce n'est quelquefois pour faire des allusions moqueuses à 'sa baronnie'. Il était expressément convenu que Pontmercy n'essayerait jamais de voir son fils ni de lui parler, sous peine qu'on le lui rendît chassé et déshérité. Pour les Gillenormand, Pontmercy était un pestiféré. Ils entendaient élever l'enfant à leur guise. Le colonel eut tort peut-être d'accepter ces conditions, mais il les subit, croyant bien faire et ne sacrifier que lui. L'héritage du père Gillenormand était peu de chose mais l'héritage de Mlle Gillenormand aînée était considérable. Cette tante, restée célibataire, était fort riche du côté maternel, et le fils de sa sœur était son héritier naturel.

L'enfant, qui s'appelait Marius, savait qu'il avait un père, mais rien de plus. Personne ne lui en parlait. Cependant, dans le monde où son grand-père le menait, les chuchotements, les demi-mots, les clins d'yeux, s'étaient fait jour à la longue jusque dans l'esprit du petit, il avait fini par comprendre quelque chose, et comme il prenait naturellement, par une sorte d'infiltration et de pénétration lente, les idées et les opinions qui étaient, pour ainsi dire, son milieu respirable, il en vint, peu à peu, à ne songer à son père qu'avec honte et le cœur serré.

Pendant qu'il grandissait ainsi, tous les deux ou trois mois, le colonel s'échappait, venait furtivement à Paris comme un repris de justice en cavale, et allait se poster à Saint-Sulpice, à l'heure où la tante Gillenormand menait Marius à la messe. Là, ayant peur que la tante ne se retournât, caché derrière un pilier, immobile, n'osant respirer, il regardait son enfant. Ce balafré avait peur de cette vieille fille.

De là même était venue sa liaison avec le curé de Vernon, M. l'abbé Mabeuf.

Ce digne prêtre était frère d'un marguillier de Saint-Sulpice, lequel avait plusieurs fois remarqué cet homme contemplant cet enfant, la cicatrice qu'il avait sur la joue, la grosse larme qu'il avait dans les yeux. Cet homme qui avait l'air d'un homme et qui pleurait comme une femme avait frappé le marguillier. Cette figure lui était restée dans l'esprit. Un jour, étant allé à Vernon voir son frère, il rencontra sur le pont le colonel Pontmercy et reconnut l'homme de Saint-Sulpice. Le marguillier en parla au curé, et tous deux, sous un prétexte quelconque, firent une visite au colonel. Cette visite en amena d'autres. Le colonel d'abord très fermé finit par s'ouvrir: le curé et le marguillier arrivèrent à savoir toute l'histoire, et comment Pontmercy sacrifiait son bonheur à l'avenir de son enfant. Cela fit que le curé se prit d'affection de cet homme admirable et que le colonel, de son côté, se mit à rechercher la compagnie du curé. D'ailleurs, quand d'aventure ils sont sincères et bons tous les deux, rien ne se pénètre et ne s'amalgame plus aisément qu'un vieux prêtre et un vieux soldat. Au fond, c'est la même logique: l'un s'est dévoué pour la patrie d'en bas, l'autre pour la patrie d'en haut.

Deux fois par an, le 1er janvier et à la Saint-Georges, Marius écrivait à son père des lettres dictée par sa tante. C'étaient des chef-d'œuvres d'hypocrisie familiale. M. Gillenormand les tolérait mais les réponse tendres du père étaient toujours oubliées dans un coin et n'atteignaient jamais l'enfant.

CHAPITRE III: ILS REPOSENT EN PAIX.

Le salon de madame de T. était tout ce que Marius Pontmercy connaissait du monde. C'était la seule ouverture par laquelle il pût regarder dans la vie. Cette ouverture était sombre, et il lui venait par cette lucarne plus de froid que de chaleur, plus de nuit que de jour. Cet enfant, qui n'était que joie et lumière en entrant dans ce monde étrange, y devint, en peu de temps, triste, et, ce qui est plus contraire encore à cet âge, grave. Entouré de toutes ces personnes imposantes et singulières, il regardait autour de lui avec un étonnement sérieux. Tout se réunissait pour accroître en lui cette stupeur. Il y avait, dans le salon de madame de T., de vieilles nobles dames très vénérables qui s'appelaient Mathan, Noé, Lévis qu'on prononçait Lévi, Cambis qu'on prononçait Cambyse. Ces antiques visages et ces noms bibliques se mêlaient dans l'esprit de l'enfant à son ancien testament qu'il apprenait par cœur, et quand elles étaient toutes là, assises en cercle autour d'un feu mourant, à peine éclairées par une lampe voilée de vert, avec leurs profils sévères, leurs cheveux gris ou blancs, leurs longues robes d'un autre âge dont on ne distinguait que les couleurs lugubres, laissant tomber, à de rares intervalles, des paroles à la fois majestueuses et farouches, le petit Marius les considérait avec des yeux effarés, croyant voir, non des femmes, mais des matriarches et des sorcières, non des êtres réels, mais des fantômes.

À ces fantômes se mêlaient plusieurs prêtres, habitués de ce salon d'un autre âge, et quelques gentilshommes: le marquis de Sassenaye, secrétaire des commandements de madame de Berry, le vicomte de Valory, qui publiait sous le pseudonyme de Charles-Antoine des odes monorimes, le prince de Beauffremont qui, assez jeune, avait des

cheveux grisonnants ainsi qu'une femme jolie et spirituelle dont les toilettes de velours écarlate à torsades d'or, très décolletées, effarouchaient ces ténèbres, le marquis de Coriolis d'Espinouse, l'homme de France qui connaissait le mieux 'la politesse proportionnée', le comte d'Amendre, homme au menton bienveillant, le chevalier de Port-de-Guy, pilier de la bibliothèque du Louvre, dite 'cabinet du roi'. M. de Port-de-Guy, chauve et plus vieilli que vieux, contait qu'en 1793, âgé de seize ans, on l'avait mis au bagne comme réfractaire, et ferré avec un octogénaire, l'évêque de Mirepoix, réfractaire aussi, mais comme prêtre, tandis que lui l'était comme soldat. C'était à Toulon. Leur fonction était d'aller, la nuit, ramasser, sur l'échafaud, les têtes et les corps des guillotinés du jour; ils emportaient sur leur dos ces troncs ruisselants, et leurs capes rouges de galériens avaient derrière leur nuque une croûte de sang sèche le matin, humide le soir. Ces récits tragiques abondaient dans le salon de madame de T.; et à force d'y maudire Marat, on y applaudissait Trestaillon. Quelques députés du genre introuvable y faisaient leur whist, M. Thibord du Chalard, M. Lemarchant de Gomicourt, et le célèbre railleur de la droite, M. Cornet-Dincourt. Le bailli de Ferrette, avec ses culottes courtes et ses jambes maigres, traversait quelquefois ce salon en allant chez M. de Talleyrand. Il avait été le camarade de plaisir de M. le comte d'Artois, et, à l'inverse d'Aristote accroupi sous Campaspe, il avait fait marcher la Guimard à quatre pattes, et de la sorte montré aux siècles un philosophe vengé par un agent du roi.

Quant aux prêtres, il y avait l'abbé Halma, le même à qui M. Larose, son collaborateur à *La Foudre*, disait: 'Bah, qui est-ce qui n'a pas cinquante ans? Quelques blancs-becs, peut-être!' On comptait également l'abbé Letourneur, prédicateur du roi, l'abbé Frayssinous, qui n'était encore ni comte, ni évêque, ni ministre, ni pair, et qui portait une vieille soutane où il manquait des boutons, l'abbé Keravenant, curé de Saint-Germain des Prés, le nonce du pape, monsignor Macchi, archevêque de Nisibi, plus tard cardinal, remarquable par son long nez pensif, monsignor Abbate Palmieri, prélat domestique, un des sept protonotaires participants du saint-siège, chanoine de l'insigne basilique libérienne, avocat des saints, deux cardinaux, M. de la Luzerne et M. de Clermont-Tonnerre. M. le cardinal de la Luzerne était écrivain et devait avoir, quelques années plus tard, l'honneur de signer, dans *Le Conservateur*, des articles qui côtoyaient ceux de l'illustre Chateaubriand; M. de Clermont-Tonnerre, étant archevêque de Toulouse, venait souvent en villégiature à Paris, chez son neveu le marquis de Tonnerre, qui a été ministre de la marine et de la guerre. Le cardinal de Clermont-Tonnerre était un petit vieillard gai montrant ses bas rouges sous sa soutane légèrement relevée; il avait pour spécialité de haïr l'encyclopédie et de jouer au billard pendant des heures; les gens qui, à cette époque, passaient, les soirs d'été, rue Madame, où était alors l'hôtel de Clermont-Tonnerre, s'arrêtaient pour entendre le choc des billes et la voix aiguë du cardinal criant à son conclaviste, monseigneur Cottret, évêque de Caryste: 'Marque, l'abbé, je carambole.' Le cardinal de Clermont-Tonnerre avait été amené chez madame de T. par son ami le plus intime, M. de Roquelaure, ancien évêque de Senlis et l'un des quarante. M. de Roquelaure était remarquable par sa haute taille et par son assiduité à l'académie; à travers la porte vitrée de la salle voisine de la bibliothèque où l'académie française tenait alors ses séances, les curieux pouvaient, tous les jeudis, contempler l'ancien évêque de Senlis, habituellement debout, poudré, en bas violets, et tournant le dos à la porte, apparemment pour mieux faire voir son petit col. Tous ces ecclésiastiques, quoique la plupart hommes de cour autant qu'hommes d'église, s'ajoutaient à la gravité du salon de T., dont cinq pairs de France, les marquis de Vibraye, Talaru, Herbouville, le vicomte Dambray et le duc de Valentinois, accentuaient l'aspect seigneurial. Ce duc de Valentinois, quoique prince de Monaco, c'est-à-dire prince souverain étranger, avait une si haute idée de la France et de la pairie qu'il voyait tout à travers elles. C'était lui qui disait: 'Les cardinaux sont les pairs de France de Rome, les lords sont les pairs de France d'Angleterre.' D'ailleurs, car il faut en ce siècle que la Révolution soit partout, ce salon féodal était, comme je l'ai dit, dominé par un bourgeois. M. Gillenormand y régnait.

C'était là l'essence et la quintessence de la société parisienne blanche. On y tenait en quarantaine les renommées, même royalistes. Il y a toujours de l'anarchie dans la renommée. Chateaubriand, entrant là, eût fait l'effet du père Duchêne. Quelques ralliés, pourtant, pénétraient, par tolérance, dans ce monde orthodoxe. Le comte Beugnot y était reçu pour être mieux surveillé.

Les salons «nobles» d'aujourd'hui ne ressemblent plus à ces salons-là. Le faubourg Saint-Germain d'à présent sent le fagot. Les royalistes de maintenant sont des démagogues, disons-le à leur louange.

Chez madame de T., le monde étant supérieur, le goût était exquis et hautain, sous une grande fleur de politesse. Les habitudes y comportaient toutes sortes de raffinements involontaires qui étaient l'ancien régime même, enterré, mais vivant. Quelques-unes de ces habitudes, dans le langage surtout, semblaient bizarres. Des connaisseurs superficiels eussent pris pour province ce qui n'était que vétusté. On appelait une femme 'madame la générale.' 'Madame la colonelle' n'était pas absolument inusité. La charmante madame de Léon, en souvenir sans doute des duchesses de Longueville et de Chevreuse, préférait cette appellation à son titre de princesse. La marquise de Créquy, elle aussi, s'était appelée 'madame la colonelle'.

Ce fut ce petit grand monde qui inventa, aux Tuileries, le raffinement d'utiliser la troisième personne pour parler du roi dans l'intimité; 'votre majesté' ayant été 'souillé par l'usurpateur'.

On jugeait là les faits et les hommes. On raillait le siècle, ce qui dispensait de le comprendre. On s’entraidait dans l'étonnement. On se communiquait la quantité de clarté qu'on avait. Mathusalem renseignait Épiménide. Le sourd mettait l'aveugle au courant. On déclarait non avenu le temps écoulé depuis Coblentz. De même que Louis XVIII était, par la grâce de Dieu, à la vingt-cinquième année de son règne, les émigrés étaient, de droit, à la vingt-cinquième année de leur adolescence.

Tout était harmonieux; rien ne vivait trop; la parole était à peine un souffle; le journal, d'accord avec le salon, semblait un papyrus. Il y avait des jeunes gens, mais ils étaient un peu morts. Dans l'antichambre, les livrées étaient vieillottes. Ces personnages, complètement passés, étaient servis par des domestiques du même genre. Tout cela avait l'air d'avoir vécu il y a longtemps et de s'obstiner contre le sépulcre. Conserver, conservation, conservateur, c'était là à peu près tout le dictionnaire. 'Être en bonne odeur', était la question. Il y avait, en effet, des aromates dans les opinions de ces groupes vénérables, et leurs idées sentaient le vétiver. C'était un monde momifié. Les maîtres étaient embaumés, les valets étaient empaillés.

Une digne vieille marquise émigrée et ruinée, n'ayant plus qu'une bonne, continuait de dire: 'Mes gens.'

Que faisait-on dans le salon de madame de T.? On était ultra.

Être ultra; ce mot, bien que ce qu'il représente n'ait peut-être pas disparu, n'a plus de sens aujourd'hui. Expliquons-le.

Être ultra, c'est aller au delà. C'est attaquer le sceptre au nom du trône et la mitre au nom de l'autel; c'est malmener la chose qu'on traîne; c'est ruer dans l'attelage; c'est chicaner le bûcher sur le degré de cuisson des hérétiques; c'est reprocher à l'idole son peu d'idolâtrie; c'est insulter par excès de respect; c'est trouver dans le pape pas assez de papisme, dans le roi pas assez de royauté, et trop de lumière dans la nuit; c'est être mécontent de l'albâtre, de la neige, du cygne et du lys au nom de la blancheur; c'est être partisan des choses au point d'en devenir l'ennemi; c'est être tellement pour qu'on en est contre.

L'esprit ultra caractérise spécialement la première phase de la Restauration.

Rien dans l'histoire n'a ressemblé à ce quart d'heure qui commence en 1814 et se termine vers 1820, à l'avènement de M. de Villèle, l'homme pratique de la droite. Ces six années furent un moment extraordinaire, à la fois brillant et morne, riant et sombre, éclairé comme par le rayonnement de l'aube et tout couvert, en même temps, des ténèbres des grandes catastrophes qui emplissaient encore l'horizon et s'enfonçaient lentement

dans le passé. Il y eut là, dans cette lumière et dans cette ombre, tout un petit monde nouveau et vieux, bouffon et triste, juvénile et sénile, se frottant les yeux; rien ne ressemble au réveil comme le retour; groupe qui regardait la France avec humeur et que la France regardait avec ironie; de bons vieux hiboux marquis plein les rues, les revenus et les revenants, des 'ci-devant' stupéfaits de tout, de braves et nobles gentilshommes souriant d'être en France et en pleurant aussi, ravis de revoir leur patrie, désespérés de ne plus retrouver leur monarchie; la noblesse des croisades conspuant la noblesse de l'Empire, c'est-à-dire la noblesse de l'épée; les races historiques ayant perdu le sens de l'histoire; les fils des compagnons de Charlemagne dédaignant les compagnons de Napoléon. Les épées, comme je viens de le dire, se renvoyaient l'insulte; l'épée de Fontenoy était risible et n'était qu'un morceau de fer rouillé; l'épée de Marengo était odieuse et n'était que le sabre de l'assassin. Jadis méconnaissait Hier. On n'avait plus le sentiment de ce qui était grand, ni le sentiment de ce qui était ridicule. Il y eut quelqu'un qui appela Bonaparte *Scapin*. Ce monde n'est plus. Rien, je le répète, n'en reste aujourd'hui. Quand on en tire par hasard quelque figure et que l'on essaye de le faire revivre par la pensée, il semble étrange comme un monde antédiluvien. C'est, qu'en effet, il a été, lui aussi, englouti par un déluge. Il a disparu sous deux Révolutions. Quels flots que les idées! Comme elles couvrent vite tout ce qu'elles ont mission de détruire et d'ensevelir, et comme elles font promptement d'effrayantes profondeurs!

Telle était la physionomie des salons de ces temps lointains et candides où M. Martainville avait plus d'esprit que Voltaire.

Ces salons avaient une littérature et une politique à eux. On y croyait en Fiévée. M. Agier y faisait loi. On y commentait M. Colnet, le publiciste bouquiniste du quai Malaquais. Napoléon y était l'ogre de Corse. Plus tard, l'introduction dans l'histoire de M. le marquis de Buonaparte, lieutenant général des armées du roi, fut une concession à l'esprit du siècle.

Ces salons ne furent pas longtemps purs. Dès 1818, quelques doctrinaires commencèrent à y poindre, nuance inquiétante. La manière de ceux-là était d'être royalistes et de s'en excuser. Là où les ultras étaient très fiers, les doctrinaires étaient un peu honteux. Ils avaient de l'esprit; ils avaient du silence; leur dogme politique était convenablement empesé de morgue; ils devaient réussir. Ils faisaient, utilement d'ailleurs, des excès de cravate blanche et d'habit boutonné. Le tort, ou le malheur, du parti doctrinaire a été de créer une jeunesse vieille. Ils prenaient des poses de sages. Ils rêvaient de greffer sur le principe absolu et excessif un pouvoir tempéré. Ils opposaient, et parfois avec une rare intelligence, au libéralisme démolisseur un libéralisme conservateur. On les entendait dire: 'Grâce pour le royalisme! il a rendu plus d'un service. Il a rapporté la tradition, le culte, la religion, le respect. Il est fidèle, brave, chevaleresque, aimant, dévoué. Il vient mêler, quoique à regret, aux grandeurs nouvelles de la nation les grandeurs séculaires de la monarchie. Il a le tort de ne pas comprendre la Révolution, l'Empire, la gloire, la liberté, les jeunes idées, les jeunes générations, le siècle. Mais ce tort qu'il a envers nous, ne l'avons-nous pas quelquefois envers lui? La Révolution, dont nous sommes les héritiers, doit avoir l'intelligence de tout. Attaquer le royalisme, c'est le contre-sens du libéralisme. Quelle faute et quel aveuglement! La France révolutionnaire manque de respect à la France historique, c'est-à-dire à sa mère, c'est-à-dire à elle-même. Après le 5 septembre, on traite la noblesse de la monarchie comme après le 8 juillet on traitait la noblesse de l'Empire. Ils ont été injustes pour l'aigle, nous sommes injustes pour la fleur de lys. On veut donc toujours avoir quelque chose à proscrire! Dédorer la couronne de Louis XIV, gratter l'écusson d'Henri IV, cela est-il bien utile? Nous raillons M. de Vaublanc qui effaçait les N du pont d'Iéna! Que faisait-il donc? Ce que nous faisons. Bouvines nous appartient comme Marengo. Les fleurs de lys sont à nous comme les N. C'est notre patrimoine. À quoi bon l'amoindrir? Il ne faut pas plus renier la patrie dans le passé que dans le présent. Pourquoi ne pas vouloir toute l'histoire? Pourquoi ne pas aimer toute la France?'

C'est ainsi que les doctrinaires critiquaient et protégeaient le royalisme, mécontent d'être critiqué et furieux d'être protégé.

Les ultras marquèrent la première époque du royalisme; la congrégation caractérisa la seconde. À la fougue succéda l'habileté. Terminons ici cette esquisse.

Dans le cours de ce récit, l'auteur de ce livre a trouvé sur son chemin ce moment curieux de l'histoire contemporaine; il a dû y jeter, en passant, un coup d'œil et retracer quelques-uns des linéaments singuliers de cette société aujourd'hui inconnue. Mais il le fait rapidement et sans aucune idée amère ou dérisoire. Des souvenirs, affectueux et respectueux, car ils touchent à sa mère, l'attachent à ce passé. D'ailleurs, disons-le, ce même petit monde avait sa grandeur. On peut en sourire, mais on ne peut ni le mépriser ni le haïr. C'était la France d'autrefois.

Marius Pontmercy fit, comme beaucoup d'enfants, des études quelconques. Quand il sortit des mains de la tante Gillenormand, son grand-père le confia à un digne professeur de la plus pure innocence classique. Cette jeune âme qui s'ouvrait passa d'une prude à un ignorant prétentieux. Marius eut ses années de collège, puis il entra à l'école de droit. Il était royaliste, fanatique et austère. Il aimait peu son grand-père dont la gaîté et le cynisme le froissaient, et il était sombre vis-à-vis de son père.

C'était, du reste, un garçon ardent et froid, noble, généreux, fier, religieux, exalté, digne jusqu'à la dureté, pur jusqu'à la sauvagerie.

CHAPITRE IV: LA FIN DU BRIGAND.

L'achèvement des études classiques de Marius coïncida avec la sortie du monde de M. Gillenormand. Le vieillard dit adieu au faubourg Saint-Germain et au salon de madame de T., et vint s'établir dans le Marais, dans sa maison de la rue des Filles-du-Calvaire. Il avait là pour domestiques, outre le portier, cette femme de chambre Nicolette qui avait succédé à la Magnon, et ce Basque essoufflé et poussif décrit plus haut.

En 1827, Marius venait d'atteindre ses dix-sept ans. Comme il rentrait un soir, il vit son grand-père qui tenait une lettre à la main.

-'Marius', dit M. Gillenormand, 'tu partiras demain pour Vernon.'

-'Pourquoi?', dit Marius.

-'Pour voir ton père.'

Marius eut un tremblement. Il avait songé à tout, excepté à ceci, qu'il pourrait un jour se faire qu'il eût à voir son père. Rien ne pouvait être pour lui plus inattendu, plus surprenant et, disons-le, plus désagréable. C'était l'éloignement contraint au rapprochement. Ce n'était pas un chagrin, non, c'était une corvée.

Marius, outre ses motifs d'antipathie politique, était convaincu que son père, le sabreur, comme l'appelait M. Gillenormand dans ses jours de douceur, ne l'aimait pas; cela était évident, puisqu'il l'avait abandonné ainsi et laissé à d'autres. Ne se sentant pas aimé, il n'aimait pas. Rien de plus simple, se disait-il.

Il fut si stupéfait qu'il ne questionna pas M. Gillenormand. Le grand-père reprit:

-'Il paraît qu'il est malade. Il te demande.'

Et après un silence il ajouta:

-'Pars demain matin. Je crois qu'il y a, cour des Fontaines, une voiture qui part à six heures et qui arrive le soir. Prends la. Il dit que c'est pressé.'

Puis il froissa la lettre et la mit dans sa poche. Marius aurait pu partir le soir même et être près de son père le lendemain matin. Une diligence de la rue du Bouloi faisait, à cette époque, le voyage de Rouen, la nuit, et passait par Vernon. Ni M. Gillenormand ni Marius ne songèrent à s'informer.

Le lendemain, à l'aube, Marius arriva à Vernon. Les chandelles commençaient à s'allumer. Il demanda au premier passant venu: 'La maison de monsieur Pontmercy.' Car, dans sa pensée, il était de l'avis de la Restauration, et, lui non plus, ne reconnaissait son père ni comme baron, ni comme colonel.

On lui indiqua le logis. Il sonna; une femme vint lui ouvrir, une petite lampe à la main.

-'Monsieur Pontmercy?', dit Marius.

La femme resta immobile.

-'Est-ce ici?', demanda Marius.

La femme fit un signe affirmatif de la tête.

-'Pourrais-je lui parler?'

La femme fit un signe négatif.

-'Mais je suis son fils', reprit Marius. 'Il m'attend.'

-'Il ne vous attend plus', dit la femme.

Alors il s'aperçut qu'elle pleurait.

Elle lui désigna du doigt la porte d'une salle basse. Il entra.

Dans cette salle qu'éclairait une chandelle de suif posée sur la cheminée, il y avait trois hommes: un debout, un à genoux, un à terre, en chemise, couché de tout de son long sur le sol. Celui qui était à terre était le colonel.

Les deux autres étaient un médecin et un prêtre qui priait.

Le colonel était depuis trois jours atteint d'une fièvre cérébrale. Au début de la maladie, ayant un mauvais pressentiment, il avait écrit à M. Gillenormand pour demander son fils. La maladie avait empiré. Le soir même de l'arrivée de Marius à Vernon, le colonel avait eu un accès de délire; il s'était levé de son lit malgré la servante, en criant: 'Mon fils n'arrive pas! Je vais au-devant de lui!' Puis il était sorti de sa chambre et était tombé sur le sol de l'antichambre. Il venait d'expirer.

On avait appelé le médecin et le curé. Le médecin était arrivé trop tard, le curé était arrivé trop tard. Le fils, aussi, était arrivé trop tard.

À la clarté crépusculaire de la chandelle, on distinguait sur la joue du colonel gisant et pâle une grosse larme qui avait coulé de son œil mort. L'œil était éteint mais la larme n'avait pas séché. Cette larme, c'était le retard de son fils.

Marius regarda cet homme qu'il voyait pour la première fois, et pour la dernière, ce visage vénérable et viril, ces yeux ouverts qui ne regardaient pas, ces cheveux blancs, ces membres robustes sur lesquels on distinguait, çà et là, des marques de coups de sabre et d'impacts de balles. Il observa cette gigantesque balafre qui imprimait l'héroïsme sur ce visage où Dieu avait empreint la bonté. Il songea que cet homme était son père et que cet homme était mort, et il resta froid.

La tristesse qu'il éprouvait fut la tristesse qu'il aurait ressentie devant tout autre homme qu'il aurait vu étendu mort.

Le deuil, un deuil poignant, était dans cette chambre. La servante se lamentait dans un coin, le curé priait, et on l'entendait sangloter, le médecin s'essuyait les yeux; le cadavre lui-même pleurait.

Ce médecin, ce prêtre et cette femme regardaient Marius à travers leur affliction sans dire une parole; c'était lui qui était l'étranger. Marius, trop peu ému, se sentit honteux et embarrassé de son attitude; il avait son chapeau à la main, il le laissa tomber à terre, afin de faire croire que la douleur lui ôtait la force de le tenir.

En même temps il éprouvait comme un remords et il se méprisait d'agir ainsi. Mais était-ce de sa faute? Il n'aimait pas son père, voilà tout!

Le colonel ne laissait rien. La vente du mobilier paya à peine l'enterrement. La servante trouva un chiffon de papier qu'elle remit à Marius. Il y avait ceci, écrit de la main du colonel:

'Pour mon fils. L'empereur m'a fait baron sur le champ de bataille de Waterloo. Puisque la Restauration me conteste ce titre que j'ai payé de mon sang, mon fils le prendra et le portera. Il va sans dire qu'il en sera digne.'

Derrière, le colonel avait ajouté:

'À cette même bataille de Waterloo, un sergent m'a sauvé la vie. Cet homme s'appelle Thénardier. Dans ces derniers temps, je crois qu'il tenait une petite auberge dans un village des environs de Paris, à Chelles ou à Montfermeil. Si mon fils le rencontre, il fera à Thénardier tout le bien qu'il pourra.'

Non par religion pour son père, mais à cause de ce respect vague de la mort qui est toujours si impérieux au cœur de l'homme, Marius prit ce papier et le serra.

Rien ne resta du colonel. M. Gillenormand fît vendre au fripier son épée et son uniforme. Les voisins dévalisèrent le jardin et pillèrent les fleurs rares. Les autres plantes devinrent ronces et broussailles, ou moururent.

Marius n'était demeuré que quarante-huit heures à Vernon. Après l'enterrement, il était revenu à Paris et s'était remis à son droit, sans plus songer à son père que s'il n'eût jamais vécu. En deux jours le colonel avait été enterré, et en trois jours oublié.

Marius avait un crêpe à son chapeau, voilà tout.

CHAPITRE V: UTILITÉ D'ALLER À LA MESSE POUR DEVENIR RÉVOLUTIONNAIRE.

Marius avait gardé les habitudes religieuses de son enfance. Un dimanche qu'il était allé entendre la messe à Saint-Sulpice, à cette même chapelle de la Vierge où sa tante le menait quand il était petit, étant ce jour-là distrait et rêveur plus qu'à l'ordinaire, il s'était placé derrière un pilier et agenouillé, sans y faire attention, sur une chaise en velours d'Utrecht au dossier de laquelle était écrit ce nom: 'Monsieur Mabeuf, marguillier'. La messe commençait à peine qu'un vieillard se présenta et dit à Marius:

-'Monsieur, c'est ma place.'

Marius s'écarta avec empressement, et le vieillard reprit sa chaise.

La messe finie, Marius était resté pensif à quelques pas; le vieillard s'approcha de nouveau et lui dit:

-'Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir dérangé tout à l'heure et de vous déranger encore en ce moment, mais vous avez dû me trouver désagréable; il faut que je vous explique.'

-'Monsieur', dit Marius, 'c'est inutile.'

-'Si', reprit le vieillard, 'je ne veux pas que vous ayez une mauvaise opinion de moi. Voyez-vous, je tiens à cette place. Il me semble que la messe y est meilleure. Pourquoi? Je vais vous le dire. C'est à cette place-là que j'ai vu venir pendant dix années, tous les deux ou trois mois, régulièrement, un brave père qui n'avait pas d'autre occasion et pas d'autre manière de voir son enfant, parce que, pour des raisons familiales, on l'en empêchait. Il venait à l'heure où il savait qu'on menait son fils à la messe. Le petit ne se doutait pas que son père était là. Il ne savait même peut-être pas qu'il avait un père, l'innocent! Le père, lui, se tenait derrière un pilier pour qu'on ne le vît pas. Il regardait son enfant, et il pleurait. Il adorait ce petit, ce pauvre homme! J'ai vu cela. Cet endroit est devenu un lieu sacré pour moi, et j'ai pris l'habitude de venir y entendre la messe. Je le préfère au banc d'œuvre où j'aurais droit d'être comme marguillier. J'ai même un peu connu ce malheureux monsieur. Il avait un beau-père, une tante riche, des parents, je ne sais plus trop, qui menaçaient de déshériter l'enfant si, lui le père, il le voyait. Il s'était sacrifié pour que son fils fût riche un jour et heureux. On l'en séparait pour des raisons politiques. J'approuve, certainement, les opinions politiques, mais il y a des gens qui ne savent pas s'arrêter. Mon Dieu, parce qu'un homme a été à Waterloo, ce n'est pas un monstre; on ne sépare pas pour cela un père de son enfant. C'était un colonel de Bonaparte. Il est mort, je crois. Il demeurait à Vernon où j'ai mon frère curé, et il s'appelait quelque chose comme Pontmarie ou Montpercy... Il avait, ma foi, un beau coup de sabre.

-'Pontmercy?', dit Marius en pâlissant.

-'Précisément. Pontmercy. Est-ce que vous l'avez connu?'

-'Monsieur, dit Marius', c'était mon père.

Le vieux marguillier joignit les mains, et s'écria:

-'Ah, vous êtes l'enfant! Oui, c'est cela, ce doit être un homme à présent. Eh bien, pauvre enfant, vous pouvez dire que vous avez eu un père qui vous a beaucoup aimé.'

Marius offrit son bras au vieillard et le ramena jusqu'à son appartement. Le lendemain, il dit à M. Gillenormand:

-'Nous avons arrangé une partie de chasse avec quelques amis. Voulez-vous me permettre de m'absenter trois jours?'

-'Quatre!', répondit le grand-père. 'Va, amuse-toi.'

Et, clignant de l'œil, il murmura à sa fille:

-'Une amourette!'

CHAPITRE VI: CE QUE C'EST QUE D'AVOIR RENCONTRÉ UN MARGUILLIER.

Où alla Marius, on le verra un peu plus loin.

Marius fut trois jours absent, puis il revint à Paris, alla droit à la bibliothèque de l'école de droit, et demanda la collection du *Moniteur.*

Il lut *Le Moniteur*, il lut toutes les histoires de la République et de l'Empire, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, tous les mémoires, les journaux, les bulletins, les proclamations; il dévora tout. La première fois qu'il rencontra le nom de son père dans les bulletins de la Grande Armée, il en eut la fièvre toute une semaine. Il alla voir les généraux sous lesquels Georges Pontmercy avait servi, entre autres le comte H. Le marguillier Mabeuf, qu'il était allé revoir, lui avait raconté la vie à Vernon, la retraite du colonel, ses fleurs, sa solitude. Marius arriva à connaître pleinement cet homme unique, sublime et doux, cette espèce de lion-agneau qui avait été son père.

Cependant, occupé par cette étude qui lui prenait tous ses instants comme toutes ses pensées, il ne voyait presque plus les Gillenormand. Aux heures des repas, il apparaissait, puis on le cherchait, il n'était plus là. La tante bougonnait. Le père Gillenormand souriait. 'Bah, C'est le temps des filles!' Quelquefois le vieillard ajoutait: 'Diable, je croyais que c'était une amourette, mais ça ressemble à une passion!'

C'était une passion, en effet. Marius était en train d'adorer son père.

En même temps, un changement extraordinaire se faisait dans ses idées. Les phases de ce changement furent nombreuses et successives. l'histoire de beaucoup d'esprits de notre époque ressemble à la sienne. Il n'est donc pas inutile de suivre ces phases pas à pas et de toutes les indiquer.

Cette histoire où il venait de mettre les yeux l'effrayait.

Le premier effet fut l'éblouissement.

La République, l'Empire, n'avaient été pour lui, jusqu'alors, que des mots monstrueux: la République, une guillotine dans un crépuscule, l'Empire, un sabre dans la nuit. Il venait d'y regarder, et là où il s'attendait à ne trouver qu'un chaos de ténèbres, il avait vu, avec une sorte de surprise inouïe mêlée de crainte et de joie, étinceler des astres, Mirabeau, Vergniaud, Saint-Just, Robespierre, Camille Desmoulins, Danton, et se lever un soleil, Napoléon. Il ne savait plus où il en était. Il reculait aveuglé par cette clarté. Peu à peu, l'étonnement passé, il s'accoutuma à ces rayonnements, il considéra les actions sans vertige, il examina les personnages sans terreur; la Révolution et l'Empire se mirent lumineusement en perspective devant sa prunelle visionnaire; il vit chacun de ces deux groupes d'événements et d'hommes se résumer dans deux faits énormes: la République dans la souveraineté du droit civique restituée aux masses, l'Empire dans la souveraineté de l'idée française imposée à l'Europe. Il vit sortir, de la Révolution, la grande figure du peuple, et de l'Empire, la grande figure de la France. Il déclara, dans sa conscience, que tout cela avait été bon.

Ce que son éblouissement négligeait dans cette première appréciation beaucoup trop synthétique, je ne crois pas nécessaire de l'indiquer ici. C'est l'état d'un esprit en marche que nous constatons. Les progrès ne se font pas tous en une étape.

Il s'aperçut alors que jusqu'à ce moment il n'avait pas plus compris son pays qu'il n'avait compris son père. Il n'avait connu ni l'un ni l'autre, et il avait eu une sorte de nuit volontaire sur les yeux. Il voyait maintenant; d'un côté, il admirait, de l'autre, il adorait.

Il était plein de regrets, et de remords, et il songeait avec désespoir que, tout ce qu'il avait dans l'âme, il ne pouvait plus le dire maintenant qu'à un tombeau! Oh, si son père avait été vivant, comme il aurait couru, comme il lui aurait crié: 'Père, me voici; c'est moi; j'ai le même cœur que toi; je suis ton fils!' Il aurait embrassé sa tête blanche, inondé ses cheveux de larmes, contemplé sa cicatrice, pressé ses mains, adoré ses vêtements, baisé ses pieds. Pourquoi ce père était-il mort si tôt, avant l'âge, avant la justice, avant l'amour de son fils? Marius avait un continuel sanglot dans le cœur qui disait à tout moment: hélas! En même temps, il devenait plus sérieux, plus grave, plus sûr de sa foi et de sa pensée. À chaque instant, les lueurs de la vérité venaient compléter sa raison. Il se faisait en lui comme une croissance intérieure. Il sentait une sorte d'agrandissement naturel que lui apportaient ces deux choses nouvelles pour lui: son père et sa patrie.

Comme lorsqu'on a une clef, tout s'ouvrait; il s'expliquait ce qu'il avait haï; il pénétrait ce qu'il avait abhorré; il voyait désormais clairement le sens providentiel, divin et humain, des grandes choses qu'on lui avait appris à détester et des grands hommes qu'on lui avait ordonné de maudire. Quand il songeait à ses précédentes opinions, qui n'étaient que d'hier et qui pourtant lui semblaient déjà si anciennes, il s'indignait et il souriait.

De la réhabilitation de son père, il était naturellement passé à la réhabilitation de Napoléon.

Pourtant, celle-ci, je le dis, ne s'était pas faite facilement.

Dès l'enfance, on l'avait imprégné des jugements du parti de 1814 sur Bonaparte. Or, tous les préjugés de la Restauration, tous ses intérêts, tous ses instincts, tendaient à défigurer Napoléon. Elle l'exécrait plus encore que Robespierre. Elle avait exploité assez habilement la fatigue de la nation et la haine des mères. Bonaparte était devenu une sorte de monstre presque fabuleux, et, pour le peindre à l'imagination du peuple qui, comme je l'indiquais tout à l'heure, ressemble à l'imagination des enfants, le parti de 1814 faisait apparaître, successivement, tous les masques effrayants, depuis ce qui est terrible en restant grandiose jusqu'à ce qui est terrible en devenant grotesque, depuis Tibère jusqu'au Croquemitaine. Ainsi, en parlant de Bonaparte, on était libre de sangloter ou de pouffer de rire, pourvu que la haine fît la basse. Marius n'avait jamais eu 'sur cet homme', comme on l'appelait, d'autres idées dans l'esprit. Elles s'étaient combinées avec la ténacité qui était dans sa nature. Il y avait en lui un petit homme têtu qui haïssait Napoléon.

En lisant l'histoire, en l'étudiant surtout dans les documents, le voile qui couvrait Napoléon aux yeux de Marius se déchira peu à peu. Il entrevit quelque chose d'immense, et soupçonna qu'il s'était trompé jusqu'à ce moment sur Bonaparte comme sur tout le reste; chaque jour il voyait mieux; et il se mit à gravir lentement, pas à pas, au commencement presque à regret, ensuite avec enivrement et comme attiré par une fascination irrésistible, d'abord les degrés sombres, puis les degrés vaguement éclairés, enfin les degrés lumineux et splendides de l'enthousiasme.

Une nuit, il était seul dans sa petite chambre située sous le toit. Sa bougie était allumée; il lisait accoudé sur sa table à côté de sa fenêtre ouverte. Toutes sortes de rêveries lui arrivaient de l'espace et se mêlaient à sa pensée. Quel spectacle que la nuit! On entend des bruits sourds sans savoir d'où ils viennent, on voit rutiler comme une braise Jupiter qui est douze cents fois plus grosse que la terre, l'azur est noir, les étoiles brillent, c'est formidable.

Il lisait les bulletins de la Grande Armée, ces strophes héroïques écrites sur le champ de bataille; il y voyait, par intervalle,s le nom de son père, toujours le nom de l'empereur; tout le grand Empire lui apparaissait; il sentait comme une marée qui se gonflait en lui et qui montait; il lui semblait par moments que son père passait près de lui comme un souffle, et lui parlait à l'oreille; il devenait peu à peu étrange; il croyait entendre les tambours, le canon, les trompettes, le pas mesuré des bataillons, le galop sourd et lointain de la cavalerie; de temps en temps, ses yeux se levaient vers le ciel et regardaient

luire dans les profondeurs sans fond les constellations colossales, puis ils retombaient sur le livre et ils y voyaient d'autres choses colossales remuer confusément. Il avait le cœur serré. Il était transporté, tremblant, haletant. Tout à coup, sans savoir lui-même ce qui était en lui et à quoi il obéissait, il se dressa, étendit ses deux bras hors de la fenêtre, regarda fixement l'ombre, le silence, l'infini ténébreux, l'immensité éternelle, et cria: 'Vive l'empereur!'

À partir de ce moment, tout fut dit. L'ogre de Corse, l'usurpateur, le tyran, le monstre qui était l'amant de ses sœurs, l'histrion qui prenait des leçons de Talma, l'empoisonneur de Jaffa, le tigre, Buonaparte, tout cela s'évanouit et fit place, dans son esprit, à un vague et éclatant rayonnement où resplendissait, à une hauteur inaccessible, le pâle fantôme de marbre de César. L'empereur n'avait été, pour son père, que le bien-aimé capitaine qu'on admire et pour qui l'on se dévoue; il fut, pour Marius, quelque chose de plus. Il fut le constructeur prédestiné de la nation française succédant à la nation romaine dans la domination de l'univers. Il fut le prodigieux architecte d'un écroulement, le continuateur de Charlemagne, de Louis XI, de Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV et du comité de salut public, ayant sans doute ses taches, ses fautes et même son crime, c'est-à-dire étant homme; mais auguste dans ses fautes, brillant dans ses taches, puissant dans son crime. Il fut l'homme prédestiné qui avait forcé toutes les nations à dire: la grande nation. Il fut mieux encore; il fut l'incarnation même de la France, conquérant l'Europe par l'épée qu'il tenait et le monde par la clarté qu'il jetait. Marius vit en Bonaparte le spectre éblouissant qui se dressera toujours sur la frontière et qui gardera l'avenir. Despote, mais dictateur; despote résultant d'une République et résumant une Révolution. Napoléon devint pour lui l'homme-peuple comme Jésus est l'homme-Dieu.

On le voit, à la façon de tous les nouveaux venus dans une religion, sa conversion l'enivra; il se précipita dans l'adhésion et alla trop loin. Sa nature était ainsi: une fois sur une pente, il lui était presque impossible de freiner. Le fanatisme pour l'épée le gagna et compliqua, dans son esprit, l'enthousiasme pour l'idée. Il ne s’aperçut pas qu'avec le génie il admirait la force, c'est-à-dire qu'il installait dans les deux compartiments de son idolâtrie, d'un côté ce qui est divin, de l'autre ce qui est brutal. À plusieurs égards, il se trompa autrement. Il admit tout. Il y a une manière de rencontrer l'erreur en allant vers la vérité. Il avait une sorte de bonne foi violente qui prenait tout en bloc. Dans la voie nouvelle où il était entré, en jugeant les torts de l'ancien régime comme en mesurant la gloire de Napoléon, il négligea les circonstances atténuantes.

Quoi qu'il en fût, un pas prodigieux était fait. Où il avait vu autrefois la chute de la monarchie, il voyait maintenant l'avènement de la France. Son orientation avait changé. Ce qui avait été le couchant était le levant. Il s'était retourné.

Toutes ces Révolutions s'accomplissaient en lui sans que sa famille s'en doutât.

Quand, dans ce mystérieux travail, il eut tout à fait perdu son ancienne peau de bourbonien et d'ultra, quand il eut dépouillé l'aristocrate, le jacobite et le royaliste, lorsqu'il fut pleinement révolutionnaire, profondément démocrate, et presque républicain, il alla chez un graveur du quai des Orfèvres et y commanda cent cartes portant ce nom: M. le baron Marius Pontmercy.

Ce qui n'était qu'une conséquence très logique du changement qui s'était opéré en lui, changement dans lequel tout gravitait autour de son père. Seulement, comme il ne connaissait personne, et qu'il ne pouvait laisser ces cartes chez aucun portier, il les mit dans sa poche.

Par une autre conséquence naturelle, à mesure qu'il se rapprochait de son père, de sa mémoire, et des choses pour lesquelles le colonel avait combattu pendant vingt-cinq ans, il s'éloignait de son grand-père. Je l'ai dit, l'humeur de M. Gillenormand lui déplaisait. Il y avait déjà entre eux toutes les dissonances qui peuvent exister entre un jeune homme grave et un vieillard frivole. La gaîté de Géronte choque et exaspère la mélancolie de Werther. Tant que les mêmes opinions politiques et les mêmes idées leur avaient été communes, Marius s'était rencontré là avec M. Gillenormand comme sur un pont. Quand ce pont tomba, l'abîme se fit. Et puis, par-dessus tout, Marius éprouvait des mouvements de

révolte inexprimables en songeant que c'était M. Gillenormand qui, pour des motifs stupides, l'avait arraché, sans pitié, au colonel, privant ainsi le père de l'enfant et l'enfant du père.

À force de piété pour son père, Marius en était presque venu à ressentir de l'aversion pour son aïeul.

Rien de cela, du reste, ne se trahissait au dehors. Seulement, il était de plus en plus froid, silencieux lors des repas, et absent. Quand sa tante l'en grondait, il était très doux et donnait pour prétexte ses études, les cours, les examens, des conférences, etc. Le grand-père ne sortait pas de son diagnostic infaillible: 'Il est amoureux; je m'y connais.'

Marius faisait, de temps en temps, de courts voyages.

'Où va-t-il donc comme cela?', demandait la tante.

Dans un de ces voyages, il était allé à Montfermeil pour obéir à l'indication que son père lui avait laissée, et il avait cherché l'ancien sergent de Waterloo, l'aubergiste Thénardier. Thénardier avait fait faillite, l'auberge était fermée, et l'on ne savait pas ce qu'il était devenu. Pour ces recherches, Marius partit quatre jours.

'Décidément', dit le grand-père, 'il se dérange.'

On avait cru remarquer qu'il portait sur sa poitrine et sous sa chemise quelque chose qui était attaché à son cou par un ruban noir.

CHAPITRE VII: UN COTILLON.

Je vous ai déjà parlé d'un lancier.

C'était un arrière-petit-neveu que M. Gillenormand avait du côté paternel et qui menait, en dehors de la famille et loin de tous les foyers domestiques, la vie de garnison. Le lieutenant Théodule Gillenormand remplissait toutes les conditions voulues pour être ce qu'on appelle un bel officier. Il avait 'une taille de guêpe', une façon victorieuse de traîner le sabre et une moustache recourbée. Il venait très rarement à Paris, si rarement que Marius ne l'avait jamais vu. Les deux cousins ne se connaissaient que de nom. Théodule était le favori de la tante Gillenormand, qui le préférait parce qu'elle ne le voyait pas. Ne pas voir les gens, cela permet de leur supposer toutes les perfections.

Un matin, Mlle Gillenormand aînée était rentrée chez elle aussi émue que sa placidité pouvait l'être. Marius venait encore de demander à son grand-père la permission de faire un petit voyage, ajoutant qu'il comptait partir le soir même. 'Va!', avait répondu le grand-père; il avait ajouté à part, en poussant ses deux sourcils vers le haut de son front: 'Il découche avec récidive.' Mlle Gillenormand, très intriguée, était remontée dans sa chambre et avait jeté dans l'escalier: 'C'est fort! Mais où va-t-il donc?' Elle entrevoyait un aventure amoureuse plus ou moins illicite, une femme dans la pénombre, un rendez-vous, un mystère, et elle n'eût pas été fâchée d'y fourrer ses lunettes. La dégustation d'un mystère, cela ressemble à la primeur d'un esclandre; les saintes âmes ne détestent pas cela. Il y a, dans les compartiments secrets de la bigoterie, un certain attrait pour le scandale.

Elle était donc en proie au vague appétit de découvrir une histoire.

Pour se distraire de cette curiosité qui l'agitait un peu au delà de ses habitudes, elle s'était réfugiée dans ses talents, et elle s'était mise à festonner avec du coton sur du coton une de ces broderies de l'Empire et de la Restauration où il y a beaucoup de roues de cabriolet. Ouvrage maussade, ouvrière revêche. Elle était depuis plusieurs heures sur sa chaise quand la porte s'ouvrit. Mlle Gillenormand leva le nez; le lieutenant Théodule, devant elle, lui fit un salut militaire. Elle poussa un cri de joie. On est vieille, on est prude, on est dévote, on est la tante, mais c'est toujours agréable de voir entrer dans sa chambre un lancier.

-'Toi ici, Théodule!', s'écria-t-elle.

-'Je passe, ma tante.'

-'Mais embrasse-moi donc.'

-'Voilà', dit Théodule.

Et il l'embrassa. La tante Gillenormand alla à son secrétaire et l'ouvrit.

-'Tu restes au moins toute la semaine!'

-'Ma tante, je repars ce soir.'

-'Pas possible!'

-'C'est Mathématique!'

-'Reste, mon petit Théodule, je t'en prie.'

-'Le cœur dit oui, mais la consigne dit non. L'histoire est simple. On nous change de garnison; nous étions à Melun, on nous met à Gaillon. Pour aller de l'ancienne garnison à la nouvelle, il faut passer par Paris. J'ai dit: je vais aller voir ma tante.'

-'Et voici pour ta peine.'

Elle lui mit dix louis dans la main.

-'Vous voulez dire pour mon plaisir, chère tante.'

Théodule l'embrassa une seconde fois, et elle eut la joie d'avoir le cou un peu écorché par les soutaches de l'uniforme.

-'Est-ce que tu fais le voyage à cheval avec ton régiment?', Lui demanda-t-elle.

-'Non, ma tante. J'ai tenu à vous voir. J'ai une permission spéciale. Le soigneur mène mon cheval; je vais par la diligence. Et à ce propos, il faut que je vous demande une chose.'

-'Quoi?'

-'Mon cousin Marius Pontmercy voyage donc aussi, lui?'

-'Comment sais-tu cela?', fit la tante, subitement chatouillée au vif par la curiosité.

-'En arrivant, je suis allé à la diligence retenir une place dans le coupé.'

-'Eh bien?'

-'Un voyageur était déjà venu retenir une place sur l'impériale. J'ai vu sur la feuille son nom.'

-'Quel nom?'

-'Marius Pontmercy.'

-'Le mauvais sujet!', s'écria la tante. 'Ton cousin n'est pas un garçon rangé comme toi. Dire qu'il va passer la nuit en diligence!'

-'Comme moi.'

-'Mais toi, c'est par devoir; lui, c'est par désordre.'

-'Bigre!', fit Théodule.

Ici, Mlle Gillenormand aînée eut une idée. Si elle eût été homme, elle se fût frappée le front. Elle apostropha Théodule:

-'Sais-tu que ton cousin ne te connaît pas?'

-'Oui, c'est vrai. Je l'ai déjà aperçu, moi.'

-'Vous allez donc voyager ensemble comme cela?'

-'Lui sur l'impériale, moi dans le coupé.'

-'Où va cette diligence?'

-'Aux Andelys.'

-'C'est donc là que va Marius?'

-'À moins que, comme moi, il ne s'arrête en route. Moi, je descends à Vernon pour prendre la correspondance de Gaillon. Je ne connais pas l'itinéraire de Marius.

-'Marius, quel vilain nom! Quelle idée a-t-on eue de l'appeler Marius! Tandis que toi, au moins, tu t'appelles Théodule!'

-'J'aimerais mieux m'appeler Alfred', dit l'officier.

-'Écoute, Théodule.'

-'J'écoute, ma tante.'

-'Fais attention.'

-'Je fais attention.'

-'Y es-tu?'

-'Oui.'

-'Eh bien, Marius s'absente.'

-'Eh! Eh!'

-'Il voyage.'

-'Ah! Ah!'

-'Il découche.'

-'Oh! Oh!'

-'Nous voudrions savoir ce qu'il y a là-dessous.'

Théodule répondit avec le calme d'une grenouille:

-'C'est louche.'

Et avec ce rire entre cuir et chair qui décèle la certitude, il ajouta:

-'Il y a une fille là-dessous.'

-'C'est évident', s'écria la tante qui crut entendre parler M. Gillenormand, et qui sentit sa conviction sortir irrésistiblement du mot fille, accentué presque de la même façon par le grand-oncle et par le petit-neveu. Elle reprit:

-'Fais-nous un plaisir. Suis un peu Marius. Il ne te connaît pas, cela te sera facile. Puisque fille il y a, tâche de voir la fille. Tu nous écriras l'histoire. Cela amusera le grand-père.'

Théodule n'avait pas un goût excessif pour ce genre de guet, mais il était très touché par les dix louis, et il croyait leur voir une suite possible. Il accepta la commission et dit: 'Comme il vous plaira, ma tante.' Il pensa: 'Me voilà chaperon maintenant.'

Mlle Gillenormand l'embrassa.

-'Ce n'est pas toi, Théodule, qui ferais des choses comme çà. Tu obéis à la discipline, tu es l'esclave de la consigne, tu es un homme de scrupule et de devoir, et tu ne quitterais pas ta famille pour aller voir une créature.'

Le lancier fit la grimace satisfaite de Cartouche loué pour sa probité.

Marius, le soir qui suivit ce dialogue, monta dans la diligence sans se douter qu'il fût surveillé. Quant à l'espion, la première chose qu'il fit, ce fut de s'endormir. Le sommeil fut complet et consciencieux. Argus ronfla toute la nuit.'

Au point du jour, le conducteur de la diligence cria: 'Vernon, relais de Vernon! Les voyageurs pour Vernon!' Et le lieutenant Théodule se réveilla.

-'Bon', grommela-t-il, à demi endormi encore, 'c'est ici que je descends.'

Puis, sa mémoire se nettoyant par degrés, effet du réveil, il songea à sa tante, aux dix louis, et au compte qu'il s'était chargé de rendre des faits et gestes de Marius. Cela le fit rire.

'Il n'est peut-être plus dans la voiture', pensa-t-il, tout en reboutonnant sa veste d'uniforme. 'Il a pu s'arrêter à Poissy; il a pu s'arrêter à Triel; s'il n'est pas descendu à Meulan, il a pu descendre à Mantes, à moins qu'il ne soit descendu à Rolleboise, ou qu'il n'ait poussé jusqu'à Pacy, avec le choix de tourner à gauche sur Évreux ou à droite sur Laroche-Guyon. Cours après, ma tante. Que diable vais-je lui écrire, à la bonne vieille?'

À ce moment, un pantalon noir qui descendait de l'impériale apparut à la vitre du coupé.

-'Serait-ce Marius?', se dit le lieutenant.

C'était Marius.

Une petite paysanne, au bas de la voiture, mêlée aux chevaux et aux postillons, offrait des fleurs aux voyageurs. 'Fleurissez vos dames', criait-elle.

Marius s'approcha d'elle et lui acheta les plus belles fleurs de sa corbeille.

-'Pour le coup', dit Théodule sautant à bas du coupé, 'voilà qui m'intrigue. À qui diantre va-t-il porter ces fleurs-là? Il faut une très jolie femme pour un si beau bouquet. Je veux la voir.'

Et, non plus par mandat maintenant, mais par curiosité personnelle, comme ces chiens qui chassent pour leur compte, il se mit à suivre Marius.

Marius ne faisait pas attention à Théodule. Des femmes élégantes descendaient de la diligence; il ne les regarda pas. Il semblait ne rien voir autour de lui.

-'Il est drôlement amoureux!', pensa Théodule.

Marius se dirigea vers l'église.

-'À merveille', se dit Théodule. 'L'église: un lieu idéal. Les rendez-vous assaisonnés d'un peu de messe sont les meilleurs. Rien n'est exquis comme une œillade qui passe par-dessus le bon Dieu.'

Parvenu à l'église, Marius n'y entra pas et tourna derrière le chevet. Il disparut à l'angle d'un des contreforts de l'abside.

-'Le rendez-vous est dehors', se dit Théodule. 'Voyons la fille.'

Et il s'avança sur la pointe des pieds vers l'angle où Marius avait tourné.

Arrivé là, il s'arrêta stupéfait.

Marius, le front dans ses deux mains, était agenouillé dans l'herbe sur une fosse. Il y avait effeuillé son bouquet. À l'extrémité de la fosse, à un renflement qui marquait la tête, il y avait une croix de bois noir avec ce nom en lettres blanches: Colonel Baron Pontmercy. On entendait Marius sangloter.

La fille était une tombe.

CHAPITRE VIII: MARBRE CONTRE GRANIT.

C'était là que Marius était venu la première fois qu'il s'était absenté de Paris. C'était là qu'il revenait chaque fois que M. Gillenormand disait: 'Il découche.'

Le lieutenant Théodule fut absolument décontenancé par la proximité inattendue de cette tombe; il éprouva une sensation désagréable et singulière qu'il était incapable d'analyser et qui se composait du respect d'un tombeau mêlé au respect d'un colonel. Il recula, laissant Marius seul dans le cimetière, et il y eut de la discipline dans cette retraite. La mort lui apparut avec de grosses épaulettes, et il lui fit presque le salut militaire. Ne sachant qu'écrire à la tante, il prit le parti de ne rien écrire du tout. Il ne serait probablement rien résulté de la découverte faite par Théodule sur les amours de Marius si, par un de ces arrangements mystérieux si fréquents dans le hasard, la scène de Vernon n'eût eu presque immédiatement une sorte de contre-coup à Paris.

Marius revint de Vernon le troisième jour au matin, descendit chez son grand-père, et, fatigué de deux nuits passées en diligence, sentant le besoin de réparer son insomnie par une heure de natation, monta rapidement dans sa chambre, ne prit que le temps de quitter sa redingote de voyage et le cordon noir qu'il avait au cou, et s'en alla à la piscine.

M. Gillenormand, levé de bonne heure comme tous les vieillards qui se portent bien, l'avait entendu rentrer et s'était dépêché d'escalader, avec ses vieilles jambes, le plus vite qu'il avait pu, l'escalier des combles où habitait Marius, afin de l'embrasser et de lui poser quelques questions.'

Mais l'adolescent avait mis moins de temps à descendre que l'octogénaire à monter, et quand le père Gillenormand entra dans la mansarde, Marius n'y était plus.

Le lit n'était pas défait; sur le lit s'étalaient, sans méfiance, la redingote et le cordon noir.

-'J'aime mieux ça', dit M. Gillenormand.

Et un moment après il fit son entrée dans le salon où était déjà assise Mlle Gillenormand aînée, brodant ses roues de cabriolet.

L'entrée fut triomphante.

M. Gillenormand, tenant d'une main la redingote et de l'autre le ruban, cria:

-'Victoire! Nous allons pénétrer le mystère! Nous allons connaître le fin du fin; nous allons palper les libertinages de notre sournois! Nous voici à même le roman. J'ai le portrait!

En effet, une boîte de chagrin noir, assez semblable à un médaillon, était suspendue au cordon.

Le vieillard prit cette boîte et la regarda quelque temps sans l'ouvrir, avec cet air de volupté, de ravissement et de colère d'un pauvre diable affamé regardant passer sous son nez un admirable dîner qui ne serait pas pour lui.

-'Car c'est évidemment là un portrait. Je m'y connais. Cela se porte tendrement sur le cœur. Sont-ils bêtes! Quelque abominable laideron qui fait frémir, probablement! Les jeunes gens ont si mauvais goût aujourd'hui!

-'Voyons, mon père', dit la vieille fille.

La boîte s'ouvrait en pressant un ressort. Ils n'y trouvèrent rien qu'un papier soigneusement plié.

-'Un papier', dit M. Gillenormand éclatant de rire. 'Je sais ce que c'est: c'est une lettre d'amour!'

-'Ah, lisons donc!', dit la tante.

Elle mit ses lunettes, déplia le papier et lut:

'Pour mon fils. L'empereur m'a fait baron sur le champ de bataille de Waterloo. Puisque la Restauration me conteste ce titre que j'ai payé de mon sang, mon fils le prendra et le portera. Il va sans dire qu'il en sera digne.'

Ce que le père et la fille éprouvèrent ne saurait se dire. Ils se sentirent glacés comme par le souffle d'une tête de mort. Ils n'échangèrent pas un mot. Seulement M. Gillenormand dit à voix basse et comme se parlant à lui-même:

-'C'est l'écriture de ce sabreur.'

La tante examina le papier, le retourna dans tous les sens, puis le remit dans la boîte.

Au même moment, un petit paquet carré, long, enveloppé de papier bleu, tomba d'une poche de la redingote. Mademoiselle Gillenormand le ramassa et enleva le papier bleu. C'étaient les cartes de visite de Marius. Elle en passa une à M. Gillenormand qui lut: M. le baron Marius Pontmercy.

Le vieillard sonna. Nicolette vint. M. Gillenormand prit le cordon, la boîte et la redingote, jeta le tout à terre au milieu du salon, et dit:

-'Emportez ces nippes.'

Une bonne heure se passa dans le plus profond silence. Le vieil homme et la vieille fille s'étaient assis, se tournant le dos l'un à l'autre; ils pensaient, chacun de leur côté, probablement aux mêmes choses. Au bout de cette heure, la tante Gillenormand dit:

-'C'est du joli!'

Quelques instants après, Marius parut. Il rentrait. Avant même d'avoir franchi le seuil du salon, il aperçut son grand-père qui tenait à la main une de ses cartes et qui, en le voyant, s'écria avec son air de supériorité bourgeoise et ricanante qui était quelque chose d'écrasant:

-'Tiens! Tiens! Tu es baron à présent; félicitations! Qu'est-ce que cela veut dire?'

Marius rougit légèrement, et répondit:

-'Cela veut dire que je suis le fils de mon père.'

M. Gillenormand cessa de rire et dit durement:

-'Ton père, c'est moi.'

-'Mon père, reprit Marius les yeux baissés et l'air sévère, c'était un homme humble et héroïque qui a glorieusement servi la République et la France, qui a été grand dans la plus grande histoire que les hommes aient jamais écrite, qui a vécu un quart de siècle au bivouac, le jour sous la mitraille et sous les balles, la nuit dans la neige, dans la boue, sous la pluie, qui a pris deux drapeaux, qui a reçu vingt blessures, qui est mort dans l'oubli et l'abandon, et qui n'a jamais eu qu'un tort, de trop aimer deux ingrats: son pays et moi!'

C'était plus que M. Gillenormand n'en pouvait entendre. À ce mot, la République, il s'était levé, ou pour mieux dire, dressé. Chacune des paroles que Marius venait de prononcer avait fait sur le visage du vieux royaliste l'effet des bouffées d'un soufflet de forge sur un tison ardent. De sombre, il était devenu rouge, pourpre, flamboyant.

-'Marius!', s'écria-t-il. 'Abominable enfant! Je ne sais pas qui était ton père! Je ne veux pas le savoir! Ce que je sais c'est qu'il n'y a jamais eu que des misérables parmi tous ces gens-là! C'étaient tous des pauvres, des assassins, des bonnets rouges, des voleurs! Je

dis tous! Entends-tu, Marius? Vois-tu, tu es baron comme ma pantoufle! C'étaient tous des bandits qui ont servi Robespierre, tous des brigands qui ont servi Buonaparte, tous des traîtres qui ont trahi leur roi légitime, tous des lâches qui se sont sauvés devant les Prussiens et les Anglais à Waterloo! Voilà ce que je sais. Est-ce que monsieur ton père était comme eux? Je l'ignore, et tant pis!'

À son tour, c'était Marius qui était le tison, et M. Gillenormand qui était le soufflet. Marius frissonnait dans tous ses membres, il ne savait que faire, sa tête allait exploser. Il était le prêtre qui regarde jeter au vent toutes ses hosties, le fakir qui voit un passant cracher sur son idole. Il ne se pouvait que de telles choses eussent été dites impunément devant lui. Mais que faire? Son père venait d'être foulé aux pieds et trépigné en sa présence, mais par qui? Par son grand-père. Comment venger l'un sans outrager l'autre? Il était impossible qu'il insultât son grand-père et il était également impossible qu'il ne vengeât pas son père. Il y avait, d'un côté, une tombe sacrée, de l'autre, des cheveux blancs. Il fut quelques instants ivre et chancelant, ayant tout ce tourbillon dans la tête; puis il leva les yeux, regarda fixement son aïeul, et cria d'une voix tonnante:

-'À bas les Bourbons, et ce gros cochon de Louis XVIII!'

Louis XVIII était mort depuis quatre ans, mais cela lui était bien égal.

Le vieillard, d'écarlate qu'il était, devint subitement plus blanc que ses cheveux. Il se tourna vers un buste de M. le duc de Berry qui était sur la cheminée et le salua profondément avec une sorte de majesté singulière. Puis, il alla deux fois, lentement et en silence, de la cheminée à la fenêtre et de la fenêtre à la cheminée, traversant toute la salle et faisant craquer le parquet comme une figure de pierre qui marche. À la seconde fois, il se pencha vers sa fille, qui assistait à ce choc avec la stupeur d'une vieille brebis, et lui dit en souriant d'un sourire presque calme.

-'Un baron comme monsieur et un bourgeois comme moi ne peuvent rester sous le même toit.'

Et tout à coup, se redressant, blême, tremblant, terrible, le front agrandi par l'effrayant rayonnement de la colère, il étendit le bras vers Marius et lui cria:

-'Va-t'en.'

Marius quitta la maison.

Le lendemain, M. Gillenormand dit à sa fille:

-'Vous enverrez, tous les six mois, soixante pistoles à ce buveur de sang, et vous ne m'en parlerez plus.'

Ayant un immense reste de fureur à dépenser et ne sachant qu'en faire, il continua de dire 'vous' à sa fille pendant plus de trois mois.

Marius, de son côté, était sorti indigné. Une circonstance qui, il faut dire, avait aggravé encore son exaspération. Il y a toujours de ces petites fatalités qui compliquent les drames domestiques. Les griefs s'en augmentent, quoique, au fond, les torts n'en soient pas accrus. En reportant précipitamment, sur l'ordre du grand-père, 'les nippes' de Marius dans sa chambre, Nicolette avait, sans s'en apercevoir, laissé tomber, probablement dans l'escalier des combles qui était obscur, le médaillon de chagrin noir où était le papier écrit par le colonel. Ce papier ni ce médaillon ne purent être retrouvés. Marius fut convaincu que 'monsieur Gillenormand' (à dater de ce jour il ne l'appela plus autrement) avait jeté 'le testament de son père' au feu. Il savait par cœur les quelques lignes écrites par le colonel, et, par conséquent, rien n'était perdu. Mais le papier, l'écriture, cette relique sacrée, tout cela était son cœur même. Qu'en avait-on fait?

Marius s'en était allé, sans dire où il allait, et sans savoir où il allait, avec trente francs, sa montre, et quelques hardes dans un sac de voyage. Il était monté dans un cabriolet et s'était dirigé, à tout hasard, vers le quartier latin.

Qu'allait devenir Marius?

Livre quatrième: Les amis de l'ABC.

CHAPITRE I: UN GROUPE QUI A FAILLI DEVENIR HISTORIQUE.

À cette époque, indifférente en apparence, un certain frisson révolutionnaire courait vaguement. Des souffles, revenus des profondeurs de 89 et de 92, étaient dans l'air. La jeunesse était, qu'on me passe le mot, en train de muer. On se transformait, presque sans s'en douter, par le mouvement même du temps. L'aiguille qui marche sur le cadran marche aussi dans les âmes. Chacun faisait en avant le pas qu'il avait à faire. Les royalistes devenaient libéraux, les libéraux devenaient démocrates.

C'était comme une marée montante compliquée de mille reflux; le propre des reflux, c'est de faire des mélanges; de là des combinaisons d'idées très singulières; on adorait à la fois Napoléon et la liberté. Je raconterai bientôt ici cette histoire. C'étaient les mirages de ce temps-là. Les opinions traversent des phases. Le royalisme voltairien, variété bizarre, a eu un pendant non moins étrange, le libéralisme bonapartiste.

D'autres groupes d'esprits étaient plus sérieux. Là on sondait le principe; là on s'attachait au droit. On se passionnait pour l'absolu, on entrevoyait les réalisations infinies; l'absolu, par sa rigidité même, pousse les esprits vers l'azur et les fait flotter dans l'illimité. Rien n'est tel que le dogme pour enfanter le rêve. Et rien n'est tel que le rêve pour engendrer l'avenir. Utopie aujourd'hui, chair et os demain.

Les opinions avancées avaient des doubles fonds. Un commencement de mystère menaçait 'l'ordre établi', lequel était suspect et sournois. D'autres signes annonçaient la révolte à venir: les arrière-pensées du pouvoir rencontraient, dans les tranchées du ressentiment, les arrière-pensées du peuple. L'incubation des insurrections donne toujours la réplique à la préméditation des coups d'État.

Il n'y avait pas encore, en France, ces vastes organisations sous-jacentes comme le tugendbund allemand et le carbonarisme italien, mais, çà et là, des sillons obscurs se ramifiaient. La Cougourde s'ébauchait à Aix; il y avait à Paris, entre autres affiliations de ce genre, la société des Amis de l'ABC.

Qu'était-ce que les Amis de l'ABC? Une société ayant pour but, en apparence, l'éducation des enfants, en réalité, le redressement des hommes.

On se déclarait les amis de l'ABC; l'abaissé, c'était le peuple. On voulait le relever. Calembour dont on aurait tort de rire. Les calembours sont quelquefois graves en politique, comme le 'châtré au camp', qui fit de Narsès un général d'armée, les 'barbares Barberini', les 'franchises en feu', le 'tu es Pierre et sur cette pierre...'

Les amis de l'ABC étaient peu nombreux. C'était une société secrète à l'état d'embryon; je dirais presque une coterie, si les coteries aboutissaient à des héros. Ils se réunissaient à Paris dans deux endroits, près des halles, dans un cabaret appelé Le Corinthe dont il sera question plus tard, et près du Panthéon dans un petit café de la place Saint-Michel appelé, le café Musain, aujourd'hui démoli; le premier de ces lieux de rendez-vous était contigu aux ouvriers, le deuxième, aux étudiants.

Les conciliabules habituels des Amis de l'ABC se tenaient dans une arrière-salle du café Musain.

Cette salle, assez éloignée du café, auquel elle communiquait par un très long couloir, avait deux fenêtres et une issue avec un escalier dérobé sur la petite rue des Grès. On y fumait, on y buvait, on y jouait, on y riait. On y causait très haut de tout, et à voix basse d'autre chose. Au mur était clouée, indice suffisant pour éveiller le flair d'un agent de police, une vieille carte de la France sous la République.

La plupart des amis de l'ABC étaient des étudiants, en entente cordiale avec quelques ouvriers. Voici les noms des principaux. Ils appartiennent dans une certaine

mesure à l'histoire: Enjolras, Combeferre, Jean Prouvaire, Feuilly, Courfeyrac, Bahorel, Lesgle ou Laigle, Joly, Grantaire.

Ces jeunes gens étaient une sorte de famille. Tous, Laigle excepté, venaient du midi de la France.

Ce groupe était remarquable. Il s'est évanoui dans les profondeurs invisibles qui sont derrière nous. Au point de ce drame où nous sommes parvenus, il n'est pas inutile peut-être de diriger un rayon de clarté sur ces jeunes têtes avant que le lecteur les voie s'enfoncer dans l'ombre d'une aventure tragique.

Enjolras, que j'ai nommé le premier, on verra plus tard pourquoi, était fils unique et riche.

C'était un jeune homme charmant, capable d'être terrible. Il était angéliquement beau. C'était Antinoüs farouche. On eût dit, à voir la réverbération pensive de son regard, qu'il avait déjà, dans quelque existence précédente, traversé l'apocalypse révolutionnaire. Il en avait la tradition comme un témoin. Il connaissait tous les petits détails de la grande chose. Nature pontificale et guerrière, chose étrange pour un adolescent, il était officiant et militant, soldat de la démocratie et prêtre de l'idéal. Il avait la prunelle profonde, la paupière un peu rouge, la lèvre inférieure épaisse et facilement dédaigneuse, le front haut. Beaucoup de front dans un visage, c'est comme beaucoup de ciel dans un horizon. Comme certains jeunes hommes du commencement de ce siècle et de la fin du siècle dernier qui ont été illustres de bonne heure, il avait une jeunesse excessive, fraîche comme chez les jeunes filles, quoique avec des heures de pâleur. Déjà homme, il semblait encore enfant. Ses vingt-deux ans en paraissaient dix-sept. Il était grave, il ne semblait pas savoir qu'il y eût sur la terre un être appelé la femme. Il n'avait qu'une passion, le droit, qu'une pensée, renverser l'obstacle. Sur le mont Aventin, il eût été Gracchus; dans la Convention, il eût été Saint-Just. Il voyait à peine les roses, il ignorait le printemps, il n'entendait pas chanter les oiseaux; la gorge nue d'Évadné ne l'eût pas plus ému qu'Aristogiton; pour lui, comme pour Harmodius, les fleurs n'étaient bonnes qu'à cacher l'épée. Il était sévère dans les joies. Devant tout ce qui n'était pas la République, il baissait chastement les yeux. C'était l'amoureux de marbre de la liberté. Sa parole était âprement inspirée et avait un frémissement d'hymne. Il avait des ouvertures d'ailes inattendues. Malheur à l'amourette qui se fût risquée de son côté! Si quelque grisette de la place Cambrai ou de la rue Saint-Jean-de-Beauvais, voyant cette figure d'échappé de collège, cette encolure de page, ces longs cils blonds, ces yeux bleus, cette chevelure tumultueuse au vent, ces joues roses, ces lèvres neuves, ces dents exquises, eût eu appétit de toute cette aurore, et fût venue essayer sa beauté sur Enjolras, un regard surprenant et redoutable lui eût montré brusquement l'abîme, et lui eût appris à ne pas confondre avec le chérubin galant de Baumarchais le formidable chérubin d'Ézéchiel.

À côté d'Enjolras qui représentait la logique de la Révolution, Combeferre en représentait la philosophie. Entre la logique de la Révolution et sa philosophie, il y a cette différence que sa logique peut conclure à la guerre, tandis que sa philosophie ne peut aboutir qu'à la paix. Combeferre complétait et rectifiait Enjolras. Il était moins haut et plus large. Il voulait qu'on versât dans les esprits les principes étendus d'idées générales; il disait: Révolution, mais civilisation; et autour de la montagne à pic il ouvrait le vaste horizon bleu. De là, dans toutes les vues de Combeferre, quelque chose d'accessible et de praticable. La Révolution avec Combeferre était plus respirable qu'avec Enjolras. Enjolras en exprimait le droit divin, et Combeferre le droit naturel. Le premier se rattachait à Robespierre; le second confinait à Condorcet. Combeferre vivait plus qu'Enjolras. S'il eût été donné à ces deux jeunes hommes d'arriver jusqu'à l'histoire, l'un eût été le juste, l'autre eût été le sage. Enjolras était plus viril, Combeferre était plus humain. Combeferre était doux comme Enjolras était sévère, par blancheur naturelle. Il aimait le mot citoyen, mais il préférait le mot homme. Il eût volontiers dit 'homme', comme les espagnols qui apostrophent un homme. Il lisait tout, allait aux théâtres, suivait les cours publics, apprenait d'Arago la polarisation de la lumière, se passionnait pour une leçon où Geoffroy Saint-Hilaire avait expliqué la double fonction de l'artère carotide externe et de l'artère

carotide interne, l'une qui fait le visage, l'autre qui fait le cerveau; il était au courant, suivait la science pas à pas, confrontait Saint-Simon avec Fourier, déchiffrait les hiéroglyphes, cassait les cailloux qu'il trouvait et raisonnait géologie, dessinait, de mémoire, un bombyx, signalait les fautes de français dans le Dictionnaire de l'Académie, étudiait Puységur et Deleuze, n'affirmait rien, pas même les miracles, ne niait rien, pas même les revenants, feuilletait *Le Moniteur,* pensait beaucoup. Il déclarait que l'avenir est dans la main du maître d'école, et se préoccupait des questions d'éducation. Il voulait que la société travaillât sans relâche à l'élévation du niveau intellectuel et moral, au monnayage de la science, à la mise en circulation des idées, à la croissance de l'esprit dans la jeunesse, et il craignait que la pauvreté actuelle des méthodes, la misère du point de vue littéraire borné à deux ou trois siècles classiques, le dogmatisme tyrannique des pédants officiels, les préjugés scolastiques et les routines ne finissent par faire de nos collèges des parcs à huîtres. Il était savant, puriste, précis, polytechnique, piocheur, et en même temps pensif 'jusqu'à la chimère', disaient ses amis. Il croyait à tous les rêves: les chemins de fer, la suppression de la souffrance dans les opérations chirurgicales, la fixation de l'image de la chambre noire, le télégraphe électrique, le vol dans des ballons à air chaud. Il n'était pas effrayé par les superstitions, les despotismes et les préjugés qui avaient bâti, de toutes parts, des citadelles contre le genre humain. Il était de ceux qui pensent que la science finira par renverser les rôles. Enjolras était un chef, Combeferre était un guide. On eût voulu combattre avec l'un et marcher avec l'autre. Ce n'est pas que Combeferre ne fût capable de combattre, il ne refusait pas d'affronter l'obstacle dans un corps à corps ensanglanté, mais, mettre peu à peu, par l'enseignement des axiomes et la promulgation des lois positives, le genre humain d'accord avec ses destinées, cela lui plaisait davantage; entre deux clartés, sa pente était plus pour l'illumination que pour l'embrasement. Un incendie peut faire une aurore sans doute, mais pourquoi ne pas attendre le lever du jour? Un volcan éclaire, mais l'aube éclaire encore plus. Combeferre préférait peut-être la blancheur du beau au flamboiement du sublime. Une clarté troublée par de la fumée, un progrès acheté par de la violence, ne satisfaisaient qu'à demi ce tendre et sérieux esprit. Une précipitation à pic d'un peuple dans la vérité, un 93, l'effarait.Cependant, la stagnation lui répugnait plus encore; il y sentait la putréfaction et la mort; à tout prendre, il préférait l'écume au miasme, le torrent à l'égout, les chutes du Niagara au lac de Montfaucon. En somme, il ne voulait ni halte, ni hâte. Tandis que ses tumultueux amis, chevaleresquement épris de l'absolu, adoraient et appelaient les splendides aventures révolutionnaires, Combeferre voulait laisser faire le progrès, le bon progrès, froid peut-être, mais pur, méthodique, mais irréprochable, flegmatique, mais imperturbable. Combeferre se fût agenouillé et eût joint les mains pour que l'avenir arrivât avec toute sa candeur, et pour que rien ne troublât l'immense évolution vertueuse des peuples. 'Il faut que le bien soit innocent', répétait-il sans cesse. Et, en effet, si la grandeur de la Révolution, c'est de regarder fixement l'éblouissant idéal et d'y voler à travers les foudres, avec du sang et du feu à ses serres, la beauté du progrès, c'est d'être sans tache; et il y a entre Washington qui représente l'un et Danton qui incarne l'autre, la différence qui sépare l'ange aux ailes de cygne de l'ange aux ailes d'aigle.

Jean Prouvaire était une nuance plus adoucie encore que Combeferre. Il s'appelait Jehan par cette petite fantaisie momentanée qui se mêlait au puissant et profond mouvement d'où est sortie l'étude si nécessaire du moyen-âge. Jean Prouvaire était amoureux, faisait pousser des fleurs en pot, jouait de la flûte, composait des vers, aimait le peuple, plaignait la femme, pleurait sur l'enfant, confondait dans la même confiance l'avenir et Dieu, et blâmait la Révolution d'avoir fait tomber une tête royale, celle d'André Chénier. Il avait la voix habituellement délicate et tout à coup virile. Il était lettré jusqu'à l'érudition, et presque orientaliste. Il était bon par-dessus tout et, chose toute simple pour qui sait combien la bonté confine à la grandeur, en fait de poésie, il préférait l'immense. Il parlait l'italien, le latin, le grec et l'hébreu; cela lui servait à ne lire que quatre poètes: Dante, Juvénal, Eschyle et Isaïe. En français, il préférait Corneille à Racine, Agrippa d'Aubigné à Corneille. Il flânait volontiers dans les champs d'avoine et de bleuets, et

s'occupait des nuages presque autant que des événements. Son esprit avait deux attitudes, l'une du côté de l'homme, l'autre du côté de Dieu; il étudiait, ou il contemplait. Toute la journée, il approfondissait les questions sociales: le salaire, le capital, le crédit, le mariage, la religion, la liberté de penser, la liberté d'aimer, l'éducation, la prison, la misère, l'association, la propriété, la production, la répartition, l'énigme d'en bas qui couvre d'ombre la fourmilière humaine; le soir venu, il regardait les astres, ces créations énormes. Comme Enjolras, il était riche et fils unique. Il parlait doucement, penchait la tête, baissait les yeux, souriait avec embarras, s'habillait mal, avait l'air gauche, rougissait de rien, était très timide, mais intrépide, aussi.

Feuilly était un ouvrier éventailliste, orphelin de père et de mère, qui gagnait péniblement trois francs par jour, et qui n'avait qu'une pensée: délivrer le monde. Il avait une autre préoccupation encore: s'instruire; ce qu'il appelait aussi se délivrer. Il s'était enseigné à lui-même à lire et à écrire; tout ce qu'il savait, il l'avait appris seul. Feuilly était un cœur généreux. Il avait l'embrassement immense. Cet orphelin avait adopté les peuples. Sa mère lui manquant, il avait médité sur la patrie. Il ne voulait pas qu'il y eût sur la terre un homme qui fût sans patrie. Il couvait en lui-même, avec la divination profonde de l'homme du peuple, ce que nous appelons aujourd'hui 'l'idée des nationalités'. Il avait appris l'histoire exprès pour s'indigner en connaissance de cause. Dans ce jeune cénacle d'utopistes, surtout occupés de la France, il représentait le dehors. Il avait pour spécialité la Grèce, la Pologne, la Hongrie, la Roumanie, l'Italie. Il prononçait ces noms-là sans cesse, à propos et hors de propos, avec la ténacité du droit. La Turquie sur la Grèce et la Thessalie, la Russie sur Varsovie, l'Autriche sur Venise: ces violations du droit des peuples l'exaspéraient. Entre toutes, la grande voie de fait de 1772 l'indignait. Il ne tarissait pas sur cette date infâme, 1772, sur ce noble et vaillant peuple supprimé par trahison, sur ce crime à trois, sur ce guet-apens monstrueux, prototype et patron de toutes ces effrayantes suppressions d'États qui, depuis, ont frappé plusieurs nobles nations, et leur ont, pour ainsi dire, raturé leur acte de naissance. Tous les attentats sociaux contemporains dérivent du partage de la Pologne. Le partage de la Pologne est un théorème dont tous les forfaits politiques actuels sont les corollaires. Pas un despote, pas un traître qui n'ait visé, homologué, contre-signé et paraphé, sans n'y rien changer, le partage de la Pologne. Quand on compulse le dossier des trahisons modernes, celle-là apparaît la première. Le congrès de Vienne a consulté ce crime avant de consommer le sien. 1772 sonne l'hallali, 1815 est la curée. Tel était le texte habituel de Feuilly. Ce pauvre ouvrier s'était fait le tuteur de la justice, et elle le récompensait en le faisant grand. C'est qu'en effet il y a de l'éternité dans le droit. Varsovie ne peut pas plus être tartare que Venise ne peut être tudesque. Les rois y perdent leur peine, et leur honneur. Tôt ou tard, la patrie submergée flotte à la surface et reparaît. La Grèce redevient la Grèce; l'Italie redevient l'Italie. La protestation du droit contre le fait persiste à jamais. Le vol d'un peuple ne se prescrit pas. Ces hautes escroqueries n'ont pas d'avenir. On ne déchire pas une nation comme une feuille de papier.

Courfeyrac avait un père qu'on nommait M. de Courfeyrac. Une des idées fausses de la bourgeoisie de la Restauration en fait d'aristocratie et de noblesse, c'était de croire à la particule. La particule, on le sait, n'a aucune signification. Mais les bourgeois du temps de *La Minerve* estimaient tellement ce pauvre 'de' qu'on se croyait obligé de l'abdiquer. M. de Chauvelin se faisait appeler M. Chauvelin, M. de Caumartin, M. Caumartin, M. de Constant de Rebecque, Benjamin Constant, M. de Lafayette, M. Lafayette. Courfeyrac n'avait pas voulu rester en arrière, et s'appelait Courfeyrac tout court.

Je pourrais presque, en ce qui concerne Courfeyrac, m'en tenir là et me borner à dire: quant au reste, voyez Tholomyès.

Courfeyrac, en effet, avait cette verve de la jeunesse qu'on pourrait appeler la beauté du diable de l'esprit. Plus tard, cela s'éteint comme la gentillesse du petit chat, et toute cette grâce aboutit, sur deux pieds, au bourgeois, et, sur quatre pattes, au matou.

Ce genre d'esprit, les générations qui traversent les écoles se le passent, de main en main, comme des coureurs; de sorte que, le premier venu qui eût écouté Courfeyrac en 1828 eût cru entendre Tholomyès en 1817. Seulement, Courfeyrac était un brave garçon.

Sous les apparentes similitudes de l'esprit extérieur, la différence entre Tholomyès et lui était grande. L'homme latent qui existait en eux était, chez le premier, tout autre que chez le second. Il y avait, dans Tholomyès, un procureur et, dans Courfeyrac, un paladin.

Enjolras était le chef. Combeferre était le guide, Courfeyrac était le centre. Les autres donnaient plus de lumière, lui il donnait plus de chaleur; le fait est qu'il avait toutes les qualités d'un centre: la rondeur et le rayonnement.

Bahorel, quant à lui, avait figuré dans le tumulte sanglant de juin 1822, à l'occasion de l'enterrement du jeune Lallemand.

Bahorel était un être de bonne humeur et de mauvaise compagnie, brave, panier percé, prodigue et rencontrant la générosité, bavard et rencontrant l'éloquence, hardi et rencontrant l'effronterie; la meilleure pâte de diable qui fût possible; ayant des gilets téméraires et des opinions écarlates; tapageur en grand, c'est-à-dire n'aimant rien tant qu'une querelle, si ce n'est une émeute, et rien tant qu'une émeute, si ce n'est une Révolution; toujours prêt à casser un carreau, puis à dépaver une rue, puis à démolir un gouvernement, pour voir l'effet; étudiant de onzième année. Il flairait le droit, mais il ne le faisait pas. Il avait pris pour devise: 'Avocat jamais', et pour armoiries, une table de nuit dans laquelle on entrevoyait un bonnet carré. Chaque fois qu'il passait devant l'école de droit, ce qui lui arrivait rarement, il boutonnait sa redingote, le paletot n'était pas encore inventé, et il prenait des précautions hygiéniques. Il disait du portail de l'école: 'Quel beau vieillard!', et du doyen, M. Delvincourt: 'Quel monument!' Il voyait, dans ses cours, des sujets de chansons et, dans ses professeurs, des occasions de caricatures. Il mangeait, à ne rien faire, une assez grosse pension, quelque chose comme trois mille francs. Il avait des parents paysans auxquels il avait su inculquer le respect de leur fils.

Il disait d'eux: 'Ce sont des paysans, non des bourgeois. C'est pour cela qu'ils sont intelligents.'

Bahorel, homme capricieux, fréquentait plusieurs cafés; les autres avaient des habitudes, lui n'en avait pas. Il flânait. Errer est humain, flâner est parisien. Au fond, c'était un esprit plus pénétrant, moins superficiel qu'il ne semblait.

Il servait de lien entre les Amis de l'ABC et d'autres groupes encore informes, mais qui devaient se dessiner plus tard.

Il y avait dans ce conclave de jeunes têtes un membre chauve.

Le marquis d'Avaray, que Louis XVIII fit duc pour l'avoir aidé à monter dans un cabriolet le jour où il émigra, racontait qu'en 1814, à son retour en France, comme le roi débarquait à Calais, un homme lui présenta une requête. 'Que demandez-vous?', demanda le roi. 'Sire, je voudrais un bureau de poste.' 'Comment vous appelez-vous?' 'L'Aigle', répondit l'homme.

Le roi fronça le sourcil, regarda la signature du document et vit le nom écrit ainsi: Lesgle. Cette orthographe peu bonapartiste toucha le roi et il commença à sourire. 'Sire', reprit l'homme, 'j'ai pour ancêtre un valet de chiens surnommé Lesgueules. Ce surnom a fait mon nom. Je m'appelle Lesgueules, par contraction Lesgle, et par corruption L'Aigle.' Ceci fit que le roi acheva son sourire. Plus tard, il lui donna le bureau de poste de Meaux, exprès ou par mégarde.

Le membre chauve du groupe était fils de ce Lesgle, ou Lègle, et signait Lègle (de Meaux). Ses camarades, pour abréger, l'appelaient Bossuet.

Bossuet était un garçon à la fois gai et malheureux. Sa spécialité était de ne réussir à rien. En revanche, il riait de tout. À vingt-cinq ans, il était chauve. Son père avait fini par avoir une maison et un champ mais lui, le fils, n'avait rien eu de plus pressé que de perdre, lors d'une opération hasardeuse, ce champ et cette maison. Il ne lui était rien resté. Il avait de la science et de l'esprit mais il avortait. Tout lui manquait, tout le trompait; ce qu'il échafaudait croulait sur lui. S'il fendait du bois, il se coupait un doigt. S'il avait une maîtresse, il découvrait bientôt qu'elle avait déjà un amant. À tout moment quelque misère lui advenait; de là sa jovialité. Il disait: 'J'habite sous un toit qui perd ses tuiles.' Peu surpris par son sort, il prenait sa malchance avec philosophie et souriait des taquineries de la destinée comme quelqu'un qui entend la plaisanterie. Il était pauvre mais ses poches

étaient pleines de bonne humeur. Il arrivait vite à son dernier sou, jamais à son dernier éclat de rire. Quand l'adversité entrait chez lui, il saluait cordialement cette ancienne connaissance; il tapait sur le ventre des catastrophes; il était familier avec la fatalité au point de l'appeler par son petit nom. 'Bonjour, malheur', lui disait-il.

Ces persécutions du sort l'avaient rendu inventif. Il était plein de ressources. Il n'avait pas d'argent, mais il trouvait moyen de faire, quand bon lui semblait, 'des dépenses effrénées'. Une nuit, il alla jusqu'à manger 'cent francs' dans un souper avec une fille, ce qui lui inspira ce mot mémorable: 'Fille de cinq louis, tire-moi mes bottes.'

Bossuet se dirigeait lentement vers la profession d'avocat; il faisait son droit, à la manière de Bahorel. Bossuet avait peu de domicile; quelquefois pas du tout. Il logeait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, le plus souvent chez Joly. Joly étudiait la médecine. Il avait deux ans de moins que Bossuet.

Joly était le malade imaginaire jeune. Ce qu'il avait gagné en faisant médecine, c'était d'être plus malade que médecin. À vingt-trois ans, il se croyait toujours atteint de quelque chose et passait sa vie à regarder sa langue dans son miroir. Il affirmait que l'homme s'aimante comme une aiguille, et dans sa chambre il mettait son lit au midi et les pieds au nord, afin que, la nuit, la circulation de son sang ne fût pas contrariée par le grand courant magnétique du globe. Dans les orages, il se tâtait le pouls. Il était, du reste, le plus gai de tous. Toutes ces incohérences (jeune, maniaque, malingre, joyeux) faisaient bon ménage ensemble; il en résultait un être excentrique et agréable que ses camarades, prodigues de consonnes ailées, appelaient Jolllly. 'Tu peux t'envoler sur quatre L', lui disait Jean Prouvaire.

Joly avait l'habitude de se toucher le nez avec le bout de sa canne, ce qui est l'indice d'un esprit sagace.

Tous ces jeunes gens, si divers, et dont, en somme, il ne faut parler que sérieusement, avaient une même religion: le progrès.

Tous étaient les fils directs de la Révolution française. Les plus légers devenaient solennels en prononçant cette date: 89. Leurs pères, selon la chair, étaient ou avaient été feuillants, royalistes, doctrinaires; peu importait; ce mélange antérieur à eux ne les regardait pas; le pur sang des principes coulait dans leurs veines. Ils se rattachaient, sans nuance intermédiaire, au droit incorruptible et au devoir absolu.

Affiliés et initiés, ils ébauchaient souterrainement l'idéal.

Parmi tous ces cœur s passionnés et tous ces esprits convaincus, il y avait un sceptique. Comment se trouvait-il là? Par juxtaposition. Ce sceptique s'appelait Grantaire et signait habituellement ainsi: 'R'. Grantaire était un homme qui se gardait bien de croire à quelque chose. C'était du reste un des étudiants qui avaient le plus appris pendant leurs cours à Paris; il savait que le meilleur café était au café Lemblin, et le meilleur billard, au café Voltaire, qu'on trouvait de bonnes galettes et de jolies filles à l'Ermitage, sur le boulevard du Maine, des poulets à la crapaudine, chez la mère Saguet, d'excellentes matelotes, barrière de la Cunette, et un certain petit vin blanc, barrière du Combat. Pour tout, il connaissait les bons endroits. Il savait danser et se battre comme un voyou. Il buvait beaucoup. Sa laideur avait conduit la plus jolie piqueuse de bottines de ce temps-là, Irma Boissy, à s'exclamer: 'Grantaire est impraticable.' Mais la fatuité de Grantaire ne se préoccupait pas de cela. Il regardait tendrement et fixement toutes les femmes, ayant l'air de dire de toutes: 'si je voulais!', et cherchant à faire croire à ses camarades qu'il avait un succès fou.

Le droit des peuples, les droits de l'homme, le contrat social, la Révolution française, la République, la démocratie, l'humanité, la civilisation, la religion et le progrès étaient, pour Grantaire, des abstractions presque totalement incompréhensibles. Il en souriait. Le scepticisme, cette carie de l'intelligence, ne lui avait pas laissé une idée entière dans l'esprit. Il vivait avec ironie. Ceci était son axiome: Il n'y a qu'une certitude, mon verre plein. Il raillait tous les dévouements dans tous les partis, aussi bien le frère que le père, aussi bien Robespierre jeune que Loizerolles. 'Ils sont bien avancés d'être morts', s'écriait-il. Il disait du crucifix: 'Voilà une potence qui a réussi.' Coureur, joueur, libertin, souvent

ivre, il faisait à ces jeunes rêveurs le déplaisir de chantonner sans cesse, sur l'air de *Vive Henri IV*: 'J'aime les filles et j'aime le bon vin.'

Du reste, ce sceptique avait un fanatisme. Ce fanatisme n'était ni une idée ni un dogme, ni un art, ni une science, c'était un homme: Enjolras. Grantaire admirait, aimait et vénérait Enjolras. À qui se ralliait ce douteur anarchique dans cette phalange d'esprits absolus? Au plus absolu. De quelle façon Enjolras le subjuguait-il? Par les idées? Non, par le caractère, chose qui n'est pas rare chez ce genre de personne. Un sceptique qui adhère à un croyant, cela est simple comme la loi des couleurs complémentaires. Ce qui nous manque nous attire. Personne n'aime le jour comme l'aveugle. La naine adore le tambour-major. Le crapaud a toujours les yeux au ciel; pourquoi? Pour voir voler les oiseaux. Grantaire, en qui rampait le doute, aimait à voir, dans Enjolras, la foi planer. Il avait besoin d'Enjolras. Sans qu'il s'en rendît clairement compte et sans qu'il songeât à se l'expliquer à lui-même, cette nature chaste, saine, ferme, droite, dure, candide, le charmait. Il admirait, d'instinct, son contraire. Ses idées molles, fléchissantes, disloquées, malades, difformes, se rattachaient à Enjolras comme à une épine dorsale. Son rachis moral s'appuyait sur cette fermeté. Grantaire, près d'Enjolras, redevenait quelqu'un. Il était lui-même d'ailleurs composé de deux éléments en apparence incompatibles. Il était ironique et cordial. Son indifférence aimait. Son esprit se passait de croyance et son cœur ne pouvait se passer d'amitié. Contradiction profonde, car une affection est une conviction. Sa nature était ainsi. Il y a des hommes qui semblent nés pour être le verso, l'envers, le revers. Ils sont Pollux, Patrocle, Nisus, Eudamidas, Éphestion, Pechméja. Ils ne vivent qu'à la condition d'être adossés à un autre; leur nom est une suite et ne s'écrit que précédé de la conjonction 'et'; leur existence ne leur est pas propre; elle est l'autre côté d'une destinée qui n'est pas la leur. Grantaire était un de ces hommes. Il était l'envers d'Enjolras.

On pourrait presque dire que les affinités commencent aux lettres de l'alphabet. Dans la série, O et P sont inséparables. Vous pouvez, à votre gré, prononcer O et P, ou Oreste et Pylade.

Grantaire, vrai satellite d'Enjolras, habitait ce cercle de jeunes gens; il y vivait; il ne se plaisait que là; il les suivait partout. Sa joie était de voir aller et venir ces silhouettes dans les fumées du vin. On le tolérait pour sa bonne humeur.

Enjolras, croyant, dédaignait ce sceptique, et, sobre, cet ivrogne. Il lui accordait un peu de pitié hautaine. Grantaire était un Pylade peu accepté. Toujours rudoyé par Enjolras, repoussé durement, rejeté et revenant, il disait d'Enjolras: 'Quel beau marbre!'

CHAPITRE II: ORAISON FUNÈBRE DE BLONDEAU.

Une certaine après-midi, qui avait, comme on va le voir, quelque coïncidence avec les événements racontés plus haut, Laigle de Meaux était adossé au chambranle de la porte du café Musain. Il avait l'air d'une cariatide en vacances; il ne portait rien que sa rêverie. Il regardait la place Saint-Michel. S'adosser, c'est une manière d'être couché debout qui n'est pas haïe par les songeurs. Laigle de Meaux pensait, sans mélancolie, à une petite mésaventure qui lui était arrivée, l'avant-veille, à l'école de droit et qui modifiait ses plans personnels d'avenir, plans d'ailleurs assez vagues.

La rêverie n'empêche pas un cabriolet de passer et le songeur de remarquer le cabriolet. Laigle de Meaux, dont les yeux erraient dans une sorte de flânerie diffuse, aperçut, à travers ce somnambulisme, un véhicule à deux roues cheminant à travers la place; hésitant, il allait au pas. À qui en voulait ce cabriolet? Pourquoi allait-il au pas? Laigle regarda. Il y avait dedans, à côté du cocher, un jeune homme, et devant ce jeune homme, un assez gros sac de voyage. Le sac montrait aux passants ce nom écrit en grosses lettres noires cousue sur l'étoffe: 'Marius Pontmercy.'

Ce nom réveilla Laigle. Il se dressa et jeta cette apostrophe au jeune homme du cabriolet:

-'Monsieur Marius Pontmercy!'

Le cabriolet interpellé s'arrêta.

Le jeune homme qui, lui aussi, semblait perdu dans ses pensées, leva les yeux.

-'Hein?', dit-il.

-'Vous êtes monsieur Marius Pontmercy?'

-'C'est moi.'

-'Je vous cherchais', reprit Laigle de Meaux.

-'Comment cela?', demanda Marius; car c'était lui, en effet, qui sortait de chez son grand-père, et il avait devant lui une figure qu'il voyait pour la première fois. 'Je ne vous connais pas.'

-'Moi non plus, je ne vous connais pas', répondit Laigle.

Marius crut à une rencontre avec un loustic, à un commencement de mystification en pleine rue. Il n'était pas d'humeur facile à ce moment-là. Il fronça les sourcils. Laigle de Meaux, imperturbable, poursuivit:

-'Vous n'étiez pas à l'école avant-hier.'

-'Cela est possible.'

-'Cela est certain.'

-'Êtes-vous étudiant?', demanda Marius.

-'Oui, monsieur, comme vous. Avant-hier je suis entré à l'école par hasard. Vous savez, on a quelquefois de ces idées. Le professeur était en train de faire l'appel. Vous n'ignorez pas le ridicule de cette procédure: au troisième appel manqué, on vous raye de la liste des élèves, et ce sont soixante francs qui partent dans le caniveau.'

Marius commençait à écouter. Laigle continua:

-'C'était Blondeau qui faisait l'appel. Vous connaissez Blondeau, il a le nez pointu et malicieux: il flaire avec délices les absents. Il a sournoisement commencé par la lettre P. Je n'écoutais pas, n'étant pas concerné par cette lettre. L'appel n'allait pas mal. Aucune radiation. Tout le monde était présent. Blondeau était triste. Je me disais: 'Blondeau, meurtrier académique, tu n'exécuteras personne aujourd'hui.' Tout à coup il appela Marius Pontmercy. Personne ne répondit. Plein d'espoir, il répéta plus fort: 'Marius Pontmercy.' Et il prit sa plume. Monsieur, j'ai du cœur. Je me suis dit: 'Voilà un brave garçon qu'on va rayer.' Attention, ce nom est un être humain qui n'est pas exact, c'est peut-être même un mauvais élève. Ce n'est pas un cul-de-plomb, un étudiant qui étudie, un blanc-bec pédant, fort en sciences, lettres et théologie, un de ces esprits niais tirés à quatre épingles, une épingle par faculté. C'est un honorable paresseux qui flâne, qui pratique la villégiature, qui cultive la grisette, qui fait la cour aux belles, qui est peut-être, en cet instant, chez ma maîtresse. Sauvons-le. Mort à Blondeau! À cet instant, Blondeau trempa sa plume dans l'encre noire des presque décédés, promena sa prunelle cruelle sur l'auditoire et répéta, pour la troisième fois: 'Marius Pontmercy!' Alors j'ai répondu: 'Présent!' Cela fait que vous n'avez pas été rayé.

-'Monsieur... ', dit Marius.

-'Et que, moi, je l'ai été', ajouta Laigle de Meaux.

-'Je ne vous comprends pas', ajouta Marius.

Laigle reprit:

-'Rien de plus simple. J'étais près de la chaire pour répondre et près de la porte pour m'enfuir. Le professeur me regardait avec une certaine fixité. Brusquement, Blondeau, qui doit être le nez malin dont parle Boileau, sauta à la lettre L. L, c'est ma lettre. Je suis de Meaux, et je m'appelle Lesgle.'

-'L'Aigle!', interrompit Marius, 'Quel beau nom!'

-'Alors, le Blondeau arriva à ce beau nom et cria: «Laigle!» Je répondis: «Présent.» Il me regarda avec la douceur du tigre, sourit, et me dit: «Si vous êtes Pontmercy, vous n'êtes pas Laigle.» Phrase qui a l'air désobligeante pour vous mais qui ne l'était que pour moi. Cela dit, il me raya.'

Marius s'exclama:

-'Monsieur, je suis mortifié...'

-'Avant tout', interrompit Laigle, 'je demande à embaumer Blondeau dans quelques phrases d'éloge. Je le suppose mort. Il n'y aurait pas grand-chose à changer à sa maigreur, à sa pâleur, à sa froideur, à sa roideur, à son odeur. Et je dis: «Sachez, juges de la terre, qu'ici reposent les restes de Blondeau, Blondeau le Nez, Blondeau le boeuf de la discipline, le molosse de la consigne, l'ange de l'appel; il fut droit, carré, exact, rigide, honnête et hideux. Dieu le raya comme il m'a rayé.'

Marius reprit:

-'Je suis désolé...'

-'Jeune homme', dit Laigle de Meaux, 'que ceci vous serve de leçon. À l'avenir, soyez exact.'

-'Je vous fais mille excuses.'

-'Ne vous aventurez plus à faire rayer votre prochain.'

-'Je suis désespéré...'

Laigle éclata de rire.

-'Et moi, ravi. J'étais presque avocat. Cette rature me sauve. Je renonce aux triomphes du barreau. Je ne défendrai point la veuve et je n'attaquerai point l'orphelin. Plus de toge, plus de stage. Voilà ma radiation obtenue. C'est à vous que je la dois, monsieur Pontmercy. J'entends vous faire une visite de remerciements. Où demeurez-vous?'

-'Dans ce cabriolet', répondit Marius.

-'Signe d'opulence', repartit Laigle avec calme. 'Je vous félicite. Vous avez là un loyer de neuf mille francs par an.'

À ce moment-là, Courfeyrac sortit du café.

Marius sourit tristement:

-'Je suis dans cette situation depuis deux heures, j'aspire à en sortir mais je ne sais pas où aller.'

-'Monsieur', dit Courfeyrac, 'venez chez moi.'

-'N'aurais-je pas la priorité?', interrogea Laigle.

-'Tais-toi, Bossuet', reprit Courfeyrac.

-'Bossuet', fit Marius, 'il me semblait que vous vous appeliez Laigle.'

-'De Meaux', répondit Laigle, 'par métaphore: Bossuet.'

Courfeyrac monta dans le cabriolet.

-'Cocher', dit-il, 'hôtel de la Porte-Saint-Jacques.'

Et le soir même, Marius était installé dans une chambre de l'hôtel de la Porte-Saint-Jacques, à côté de celle de Courfeyrac.

CHAPITRE III: LES ÉTONNEMENTS DE MARIUS.

En quelques jours, Marius fut l'ami de Courfeyrac. La jeunesse est la saison des promptes soudures et des cicatrisations rapides. Marius, près de Courfeyrac, respirait librement, chose assez nouvelle pour lui. Courfeyrac ne lui posa pas de questions. Il n'y songea même pas. À cet âge, les visages disent tout de suite tout. La parole est inutile. Il y a tel jeune homme dont on pourrait dire que sa physionomie bavarde. On se regarde, on se connaît.

Un matin pourtant, Courfeyrac lui dit brusquement:

-'À propos, avez-vous une opinion politique?'

-'Bien sûr', répondit Marius, presque offensé par la question.

-'Qu'est-ce que vous êtes?'

-'Démocrate-bonapartiste.'

-'Nuance grise d'une souris rassurée', dit Courfeyrac.

Le lendemain, il introduisit Marius au café Musain. Puis il lui chuchota à l'oreille, avec un sourire: 'Il faut que je vous donne vos entrées dans la Révolution.' Et il le mena

dans la salle des Amis de l'ABC. Il le présenta aux autres camarades en chuchotant un mot que Marius ne comprit pas: 'Un élève.'

Marius était tombé dans un guêpier d'esprits. Du reste, quoique silencieux et grave, il n'était ni le moins ailé ni le moins armé.

Marius, jusque-là solitaire et adepte du monologue par habitude et par goût, fut un peu effrayé par cette volée de jeunes gens bavards. Toutes ces initiatives diverses le sollicitaient à la fois, et le tiraillaient. Le va-et-vient tumultueux de tous ces esprits laborieux en liberté faisait tourbillonner ses idées. Quelquefois, dans le trouble, elles s'en allaient si loin de lui qu'il avait de la peine à les retrouver. Il entendait parler de philosophie, de littérature, d'art, d'histoire, de religion, d'une façon inattendue. Il entrevoyait des aspects étranges; et comme il ne les mettait pas en perspective, il n'était pas sûr de ne pas voir le chaos. En quittant les opinions de son grand-père pour les opinions de son père, il s'était cru fixé; il soupçonnait maintenant, avec inquiétude et sans oser se l'avouer, qu'il ne l'était pas. L'angle sous lequel il voyait toute chose commençait de nouveau à se déplacer. Une certaine oscillation mettait en branle tous les horizons de son cerveau. Ce bizarre remue-ménage intérieur le faisait souffrir.

Il semblait qu'il n'y eût pas pour ces jeunes gens de 'choses consacrées'. Marius entendait, sur toute matière, des langages singuliers, gênants pour son esprit encore timide.

Une affiche de théâtre se présentait, ornée d'un titre de tragédie du vieux répertoire dit classique. 'À bas la tragédie chère aux bourgeois!', criait Bahorel. Et Marius entendait Combeferre répliquer:

-'Tu as tort, Bahorel. La bourgeoisie aime la tragédie, et il faut laisser sur ce point la bourgeoisie tranquille. La tragédie à perruque a sa raison d'être; je ne suis pas de ceux qui, de par Eschyle, lui contestent le droit d'exister. Il y a des ébauches dans la nature; il y a, dans la création, des parodies toutes faites; un bec qui n'est pas un bec, des ailes qui ne sont pas des ailes, des nageoires qui ne sont pas des nageoires, des pattes qui ne sont pas des pattes, un cri douloureux qui donne envie de rire, voilà le canard. Or, puisque la volaille existe à côté de l'oiseau, je ne vois pas pourquoi la tragédie classique n'existerait pas en face de la tragédie antique.'

Ou bien le hasard faisait que Marius passait rue Jean-Jacques-Rousseau entre Enjolras et Courfeyrac.

Courfeyrac lui prenait le bras.

-'Faites attention. Ceci est la rue Plâtrière, nommée aujourd'hui rue Jean-Jacques-Rousseau, à cause d'un ménage singulier qui l'habitait il y a une soixantaine d'années. C'étaient Jean-Jacques et Thérèse. De temps en temps, il naissait là de petits êtres. Thérèse les enfantait, Jean-Jacques les abandonnait.'

Et Enjolras rudoyait Courfeyrac.

-'Silence devant Jean-Jacques! Cet homme, je l'admire. Il a renié ses enfants, soit, mais il a adopté le peuple.'

Aucun de ces jeunes gens ne prononçait le mot empereur. Jean Prouvaire, seul, disait quelquefois Napoléon; tous les autres disaient Bonaparte. Enjolras prononçait Buonaparte. Marius s'étonnait vaguement, ce qui est le commencement de la sagesse.

CHAPITRE IV: L'ARRIÈRE-SALLE DU CAFÉ MUSAIN.

Une des conversations entre ces jeunes gens, auxquelles Marius assistait et dans lesquelles il intervenait quelquefois, fut une véritable secousse pour lui.

Cela se passa dans l'arrière-salle du café Musain. À peu près tous les Amis de l'ABC étaient réunis ce soir-là. Le quinquet était solennellement allumé. On parlait de choses et d'autres, sans passion et avec bruit. Excepté Enjolras et Marius, qui se taisaient, chacun haranguait un peu au hasard. Les causeries entre camarades ont parfois de ces tumultes

paisibles. C'était un jeu désordonné autant qu'une conversation. On se jetait des mots qu'on rattrapait. On causait aux quatre coins.

Aucune femme n'était admise dans cette arrière-salle, excepté Louison, la laveuse de vaisselle du café, qui la traversait, de temps en temps, pour aller de la plonge à la cuisine.

Grantaire, totalement saoul, assourdissait le coin dont il s'était emparé. Il raisonnait et déraisonnait à tue-tête, il criait:

-'J'ai soif. Mortels, je fais un rêve: que la tonne de Heidelberg ait une attaque d'apoplexie, et être de la douzaine de sangsues qu'on lui appliquera. Je voudrais boire. Je désire oublier la vie. La vie est une invention hideuse de je ne sais qui. Cela dure peu et ne vaut rien. On se casse le cou à vivre. La vie est un décor où il y a peu d'endroits praticables. Le bonheur est un vieux châssis peint d'un seul côté. L'Ecclésiaste dit que tout est vanité; je pense comme ce bonhomme qui n'a peut-être jamais existé. Zéro, ne voulant pas aller tout nu, s'est vêtu de vanité. Ô vanité, rhabillage de tout avec de grands mots! Une cuisine est un laboratoire, un danseur est un professeur, un saltimbanque est un gymnaste, un boxeur est un pugiliste, un apothicaire est un chimiste, un perruquier est un artiste, un maçon est un architecte, un jockey est un sportif, un cloporte est un armadillidium. La vanité a un envers et un endroit; l'endroit est bête, c'est le clochard qui vend ses verroteries; l'envers est sot, c'est le philosophe avec ses guenilles. Je pleure sur l'un et je ris de l'autre. Ce qu'on appelle honneurs et dignités, et même honneur et dignité, est généralement en chrysocale. Les rois font joujou avec l'orgueil humain. Caligula faisait consul un cheval; Charles II faisait chevalier un morceau de viande. Drapez-vous donc maintenant entre le consul Incitatus et le baron Roastbeef. Quant à la valeur intrinsèque des gens, elle n'est guère plus respectable. Écoutez le panégyrique que le voisin fait du voisin. Blanc sur blanc est féroce; si le lys parlait, comme il arrangerait la colombe! Une bigote qui jase d'une dévote est plus venimeuse que l'aspic et le bongare bleu. C'est dommage que je sois un ignorant, car je vous citerais une foule de choses; mais je ne sais rien. Par exemple, j'ai toujours eu de l'esprit; quand j'étais élève chez Gros, au lieu de barbouiller des tableaux, je passais mon temps à chiper des pommes; rapin est le masculin de rapine. Voilà pour moi; quant à vous autres, vous me valez. Je me fiche de vos perfections, excellences et qualités. Toute qualité verse dans un défaut; l'économe touche à l'avare, le généreux confine au prodigue, le brave côtoie le bravache; qui dit très pieux dit un peu bigot; il y a juste autant de vices dans la vertu qu'il y a de trous dans le manteau de Diogène. Qui admirez-vous, le tué ou le tueur, César ou Brutus? Généralement on est pour le tueur. Vive Brutus! Il a tué. C'est ça qui est la vertu. Vertu, soit, mais folie aussi. Il y a des taches bizarres sur ces grands hommes-là. Le Brutus qui tua César était amoureux d'une statue de petit garçon. Cette statue était du sculpteur grec Strongylion, lequel avait aussi sculpté cette figure d'amazone appelée Belle-Jambe que Néron emportait avec lui dans ses voyages. Ce Strongylion n'a laissé que deux statues qui ont mis d'accord Brutus et Néron; Brutus fut amoureux de l'une et Néron de l'autre. Toute l'histoire n'est qu'un long rabâchage. Un siècle est le plagiaire de l'autre. La bataille de Marengo copie la bataille de Pydna; le Tolbiac de Clovis et l'Austerlitz de Napoléon se ressemblent comme deux gouttes de sang. Je fais peu de cas de la victoire. Rien n'est stupide comme vaincre; la vraie gloire est convaincre. Mais tâchez donc de prouver quelque chose! Vous vous contentez de réussir, quelle médiocrité, et de conquérir, quelle misère! la vanité et la lâcheté sont partout. Tout obéit au succès, même la grammaire. 'L'usage à force de loi', dit Horace. Donc, je dédaigne le genre humain. Descendrons-nous du tout à la partie? Voulez-vous que je me mette à admirer les peuples? Quel peuple, s'il vous plaît? Est-ce la Grèce? Les Athéniens, ces Parisiens de jadis, tuaient Phocion, comme qui dirait Coligny, et flagornaient les tyrans au point qu'Anacéphore disait de Pisistrate: 'Son urine attire les abeilles.' L'homme le plus important de Grèce, pendant cinquante ans, a été le grammairien Philetas, lequel était si petit et si menu qu'il était obligé de plomber ses souliers pour n'être pas emporté par le vent. Il y avait sur la plus grande place de Corinthe une statue sculptée par Silanion et cataloguée par Pline; cette statue représentait Épisthate. Qu'a fait Épisthate? Il a inventé le croc-en-jambe. Ceci

résume la Grèce et la gloire. Passons à d'autres. Admirerai-je l'Angleterre? Admirerai-je la France? La France, pourquoi? À cause de Paris? Je viens de vous donner mon opinion sur Athènes. L'Angleterre, pourquoi? À cause de Londres? Je hais Carthage. Et puis, Londres, métropole du luxe, est le chef-lieu de la misère. Sur la seule paroisse de Charing Cross, il y a, chaque année, cent personnes qui décèdent du fait de la faim. Telle est Albion. J'ajoute, pour comble, que j'ai vu une Anglaise danser avec une couronne de roses et des lunettes bleues. À bas l'Angleterre! Si je n'admire pas John Bull, j'admirerai donc frère Jonathan? Je n'aime pas ce frère esclavagiste. Ôtez 'le temps c'est de l'argent', que reste-t-il de l'Angleterre? Ôtez 'le coton est roi', que reste-t-il de l'Amérique? L'Allemagne, c'est la lymphe; l'Italie, c'est la bile. Nous extasierons-nous sur la Russie? Voltaire l'admirait. Il admirait aussi la Chine. J'admets que la Russie a ses beautés, entre autres un fort despotisme, mais je plains les despotes. Ils ont une santé délicate. Un Alexis décapité, un Pierre poignardé, un Paul étranglé, un autre Paul aplati à coups de talon de botte, divers Ivan égorgés, plusieurs Nicolas et Basile empoisonnés, tout cela indique que le palais des empereurs de Russie est dans une condition flagrante d'insalubrité. Tous les peuples civilisés offrent à l'admiration du penseur ce détail: la guerre; or la guerre, la guerre civilisée, épuise et totalise toutes les formes du banditisme, depuis le brigandage des trabucaires aux gorges du mont Jaxa jusqu'à la maraude des Indiens Comanches dans la Passe-Douteuse. Bah, me direz-vous, l'Europe vaut pourtant mieux que l'Asie! C'est vrai que l'Asie est une farce; mais je ne vois pas trop ce que vous avez à rire du grand lama, vous peuples d'occident qui avez mêlé à vos modes et à vos élégances toutes les ordures compliquées de majesté, depuis la chemise sale de la reine Isabelle jusqu'à la chaise percée du dauphin. Messieurs les humains, je vous demande d'avoir plus de lucidité. C'est à Bruxelles que l'on consomme le plus de bière, à Stockholm le plus d'eau-de-vie, à Madrid le plus de chocolat, à Amsterdam le plus d'alcool de genièvre, à Londres le plus de vin, à Constantinople le plus de café, à Paris le plus d'absinthe; voilà toutes les notions utiles. Paris l'emporte, en somme. À Paris, les chiffonniers mêmes sont des sybarites; Diogène eût autant aimé être chiffonnier place Maubert que philosophe au Pirée. Apprenez encore ceci: les cabarets des chiffonniers s'appellent bibines; les plus célèbres sont *La Casserole* et *L'Abattoir*. Donc, ô guinguettes, goguettes, bouchons, caboulots, bouis-bouis, mastroquets, bastringues, manezingues, bibines de chiffonniers, caravansérails de califes, je vous le confirme, je suis un bon vivant: je mange chez Richard à quarante sous par tête, il me faut des tapis de Perse à y rouler Cléopâtre nue! Où est Cléopâtre? Ah! C'est toi, Louison. Bonjour.'

Ainsi se répandait en paroles un Grantaire complètement saoul, saisissant la laveuse de vaisselle au passage.

Bossuet, étendant la main vers lui, essayait de lui imposer silence; Grantaire repartait de plus belle:

-'Aigle de Meaux, bas les pattes! Tu ne me fais aucun effet avec ton geste d'Hippocrate refusant le bric-à-brac d'Artaxerce. Je te dispense de me calmer. D'ailleurs, je suis triste. Que voulez-vous que je vous dise? L'homme est mauvais, l'homme est difforme. Le papillon est réussi, l'homme est raté. Dieu a manqué cet animal-là. Une foule est un choix de laideurs. Le premier venu est un misérable. Femme rime avec infâme. Oui, j'ai du vague à l'âme, lequel est compliqué de mélancolie, de nostalgie, d'hypocondrie; et je bisque, je rage, je bâille, je m'ennuie, je m'assomme, je m'embête! Que Dieu aille au diable!'

-'Silence donc, R majuscule!', reprit Bossuet qui discutait un point de droit à la cantonade, et qui était engagé plus qu'à mi-corps dans une phrase d'argot judiciaire dont voici la fin:

-'... et quant à moi, quoique je sois à peine légiste et tout au plus procureur amateur, je soutiens ceci: suivant la coutume de Normandie, à la Saint-Michel, et chaque année, un «équivalent» devait être payé au seigneur, à l'exclusion des autres redevances, par tout le monde, tant les propriétaires que les usufruitiers, et ce, pour les emphytéoses, baux, alleux, contrats domaniaires et domaniaux, hypothécaires et hypothécaux...'

-'Échos, nymphes plaintives', fredonna Grantaire.

Tout près de Grantaire, sur une table presque silencieuse, une feuille de papier, un encrier et une plume entre deux petits verres annonçaient qu'un vaudeville s'ébauchait. Cette grosse affaire se traitait à voix basse, et les deux têtes laborieuses se touchaient:

-'Commençons par trouver les noms. Quand on a les noms, on trouve le sujet.'

-'C'est juste. Dicte. J'écris.'

-'Monsieur Dorimon?'

-'Rentier?'

-'Sans doute.'

-'Sa fille, Célestine.'

-'Cé-les-tine... Après?'

-'Le colonel Sainval.'

-'Sainval, ça fait démodé comme nom; disons plutôt Valsin.'

À côté des aspirants vaudevillistes, un autre groupe, qui, lui aussi, profitait du brouhaha pour parler bas, discutait d'un duel. Un vieux, trente ans, conseillait un jeune, dix-huit ans, et lui expliquait à quel adversaire il avait affaire:

-'Diable, méfiez-vous! C'est une belle épée. Son jeu est net. Il a de l'attaque, pas de feintes perdues, du poignet, du pétillement, de l'éclair, la parade juste, et des ripostes mathématiques, bigre! Et il est gaucher.'

Dans l'angle opposé à Grantaire, Joly et Bahorel jouaient aux dominos et parlaient d'amour.

-'Tu es heureux, toi', dit Joly. 'Tu as une maîtresse qui rit toujours.'

-'C'est une erreur', répondit Bahorel. 'Les maîtresse ne devraient pas rire. Ça nous encourage à les tromper. Les voir gaies, cela vous ôte le remords; si on les voit tristes, on a mauvaise conscience.'

-'Ingrat! C'est si bon une femme qui rit! Et, en plus, vous ne vous disputez jamais!'

-'Cela tient au traité que nous avons fait. En faisant notre petite sainte-alliance, nous nous sommes assigné à chacun une frontière que nous ne dépassons jamais. Ce qui est situé du côté de bise appartient à Vaud, du côté de vent à Gex. De là la paix.'

-'La paix, c'est le bonheur digérant.'

-'Et toi, Jolllly, où en es-tu avec mam'selle... tu sais qui je veux dire?'

-'Elle me boude avec une patience cruelle.'

-'Tu es pourtant un amoureux attendrissant de maigreur.'

-'Hélas!'

-'À ta place, je la planterais là.'

-'C'est facile à dire.'

-'Et à faire. C'est pas Musichetta qu'elle s'appelle?'

-'Oui. Mon pauvre Bahorel, c'est une fille superbe, très littéraire, avec de petits pieds, de petites mains, bien habillée, blanche, potelée, avec des yeux de tireuse de cartes. J'en suis fou.'

-'Alors il faut lui plaire, être élégant, et faire des ronds de jambe. Achète-toi, chez Staub, un beau pantalon de cuir de laine; ça fait tellement chic.'

-'À combien?', cria Grantaire.

Le troisième coin était en proie à une discussion poétique. La mythologie païenne se comparait à la mythologie chrétienne. Il s'agissait de l'Olympe dont Jean Prouvaire, par romantisme même, prenait le parti. Jean Prouvaire n'était timide qu'au repos. Une fois excité, il éclatait, une sorte de gaîté accentuait son enthousiasme, et il était à la fois riant et lyrique:

-'N'insultons pas les dieux', disait-il. 'Les dieux ne sont peut-être pas partis. Jupiter ne me fait pas l'effet d'un mort. Les dieux sont des songes, dites-vous. Eh bien, même dans la nature, telle qu'elle est aujourd'hui, après la fuite de ces songes, on retrouve tous les grands vieux mythes païens. Telle montagne à profil de citadelle, comme le Vignemale, par exemple, est encore, pour moi, la coiffure de Cybèle; il ne m'est pas prouvé que Pan ne vienne pas la nuit souffler dans le tronc creux des saules, en bouchant tour à tour les trous

avec ses doigts; et j'ai toujours cru qu'Io était pour quelque chose dans la cascade de Pissevache.'

Dans le dernier coin, on parlait politique. On malmenait la charte octroyée. Combeferre la soutenait mollement, Courfeyrac la battait en brèche énergiquement. Il y avait sur la table un malencontreux exemplaire de la fameuse Charte. Courfeyrac l'avait saisie et la secouait, mêlant à ses arguments le frémissement de cette feuille de papier.

-'Premièrement, je ne veux pas de rois. Ne fût-ce que pour des raisons économiques, je n'en veux pas; un roi est un parasite. On n'a pas de roi gratis. Écoutez ceci: coût des rois. À la mort de François Ier, la dette publique de la France était de trente mille livres, à la mort de Louis XIV, elle s'élevait à deux milliards six cents millions, ce qui équivaudrait aujourd'hui à douze milliards. Deuxièmement, n'en déplaise à Combeferre, une charte octroyée est un mauvais expédient de civilisation. Sauver la transition, adoucir le passage, amortir la secousse, faire passer insensiblement la nation de la monarchie à la démocratie par la pratique des fictions constitutionnelles, détestables raisons que tout cela! Non, non! N'éclairons pas le peuple à moitié. Les principes s'étiolent et pâlissent dans votre cave constitutionnelle. Pas d'abâtardissement. Pas de compromis. Pas d'octroi du roi au peuple. Dans tous ces octrois-là, il y a un article 14. À côté de la main qui donne, il y a la griffe qui reprend. Je refuse net votre charte. Une charte est un masque; le mensonge est dessous. Un peuple qui accepte une charte abdique. Le droit n'est le droit qu'entier. Non à la charte!'

On était en hiver; deux bûches crépitaient dans la cheminée. Cela était tentant, et Courfeyrac n'y résista pas. Il froissa dans ses mains la pauvre Charte et la jeta au feu. Le papier flamba. Combeferre regarda philosophiquement brûler le chef-d'oeuvre de Louis XVIII et se contenta de dire:

-'La charte métamorphosée en flamme.'

Et les sarcasmes, les saillies, les quolibets, cette chose française qu'on appelle l'entrain, cette chose anglaise qu'on appelle l'humour, le bon et le mauvais goût, les bonnes et les mauvaises raisons, toutes les folles fusées du dialogue, montant à la fois et se croisant de tous les points de la salle, faisaient au-dessus des têtes une sorte de bombardement joyeux.

CHAPITRE V: ÉLARGISSEMENT DE L'HORIZON.

Les chocs des jeunes esprits entre eux ont cela d'admirable qu'on ne peut jamais prévoir l'étincelle ni deviner l'éclair. Que va-t-il jaillir tout à l'heure? On l'ignore. L'éclat de rire part de l'attendrissement. Le sérieux fait généralement son entrée au milieu de la rigolade. Les impulsions dépendent du premier mot venu. La verve de chacun est souveraine. Un lazzi suffit pour ouvrir le champ à l'inattendu. Ce sont des entretiens à brusques tournants où la perspective change tout à coup. Le hasard est le machiniste de ces conversations-là.

Une pensée sévère, bizarrement sortie d'un cliquetis de mots, traversa tout à coup la mêlée de paroles où ferraillaient confusément Grantaire, Bahorel, Prouvaire, Bossuet, Combeferre et Courfeyrac.

Comment une phrase survient-elle dans le dialogue? D'où vient qu'elle se souligne tout à coup d'elle-même dans l'attention de ceux qui l'entendent? Je viens de le dire, c'est un mystère. Au milieu du brouhaha, Bossuet termina tout à coup une apostrophe quelconque adressée à Combeferre par cette date: 18 juin 1815, Waterloo.

À ce mot, Waterloo, Marius, accoudé près d'un verre d'eau sur une table, ôta son poignet de dessous son menton, et commença à regarder fixement l'auditoire.

-'Pardieu', s'écria Courfeyrac, '18 est un chiffre étrange; il me frappe. C'est le nombre fatal de Bonaparte. Mettez Louis devant et Brumaire derrière, vous avez toute la

destinée de l'homme, avec cette particularité expressive que le commencement y est talonné par la fin.'

Enjolras, jusque-là muet, rompit le silence, et adressa à Courfeyrac cette parole:

-'Tu veux dire le crime par l'expiation.'

Ce mot, crime, dépassait la mesure de ce que pouvait accepter Marius, déjà très ému par la brusque évocation de Waterloo.

Il se leva, il marcha lentement vers la carte de France étalée sur le mur et au bas de laquelle on voyait une île dans un compartiment séparé, il posa son doigt sur ce compartiment, et dit:

-'La Corse, une petite île qui a fait la France bien grande.'

Ce fut un souffle d'air glacé. Tous s'interrompirent. On sentit que quelque chose allait commencer.

Bahorel, ripostant à Bossuet, était en train de prendre une pose de torse à laquelle il tenait. Il y renonça pour écouter.

Enjolras, dont les yeux bleus se perdaient dans le vide, répondit sans regarder Marius:

-'La France n'a besoin d'aucune Corse pour être grande. La France est grande parce qu'elle est la France, parce que telle est sa nature.'

Marius n'éprouva nulle velléité de reculer; il se tourna vers Enjolras, et sa voix éclata avec une vibration qui venait du tressaillement des entrailles:

-'À Dieu ne plaise que je diminue la France, mais ce n'est pas la diminuer que de lui adjoindre Napoléon. Je suis nouveau venu parmi vous, mais je vous avoue que vous m'étonnez. Où en sommes-nous? Qui sommes-nous? Qui êtes-vous? Qui suis-je? Expliquons-nous sur l'empereur. Je vous entends dire Buonaparte en accentuant le 'u' comme des royalistes. Je vous préviens que mon grand-père fait mieux encore; il prononce Bouonaparté. Je vous croyais des jeunes gens. Où mettez-vous donc votre enthousiasme? Et qu'est-ce que vous en faites? Qui admirez-vous si vous n'admirez pas l'empereur? Et que vous faut-il de plus? Si vous ne voulez pas de ce grand homme-là, de quels grands hommes voudrez-vous? Il avait tout. Il était complet. Il avait dans son cerveau le cube des facultés humaines. Il faisait des codes comme Justinien, il dictait comme César, sa causerie mêlait l'éclair de Pascal au coup de foudre de Tacite, il faisait l'histoire et il l'écrivait, ses bulletins sont des Iliades, il combinait le chiffre de Newton avec la métaphore de Mahomet, il laissa derrière lui, en orient, des paroles grandes comme les pyramides; à Tilsitt, il enseigna la majesté aux empereurs, à l'académie des sciences, il donna la réplique à Laplace, au conseil d'état, il tint tête à Merlin: il donna une âme à la géométrie des uns et à la chicane des autres. Il était légiste avec les procureurs et sidéral avec les astronomes. Comme Cromwell soufflant une chandelle sur deux, il s'en allait au Temple marchander un gland de rideau. Il voyait tout, il savait tout; ce qui ne l'empêchait pas de rire d'un rire bonhomme devant le berceau de son fils. L'Europe effarée écoutait, des armées se mettaient en marche, des parcs d'artillerie roulaient, des ponts de bateaux s'allongeaient sur les fleuves, les nuées de la cavalerie galopaient dans l'ouragan, cris, trompettes, tremblement de trônes partout, les frontières des royaumes oscillaient sur la carte, on entendait le bruit d'un glaive surhumain qui sortait du fourreau, on le voyait, lui, se dresser debout sur l'horizon avec un flamboiement dans la main et un resplendissement dans les yeux, déployant dans le tonnerre ses deux ailes, la grande Armée et la vieille garde, et c'était l'archange de la guerre!'

Tous se taisaient; Enjolras baissait la tête. Le silence fait toujours un peu l'effet de l'acquiescement ou d'une sorte de mise au pied du mur. Marius, presque sans reprendre haleine, continua avec un surcroît d'enthousiasme:

-'Soyons justes, mes amis. Être l'Empire d'un tel empereur, quelle splendide destinée pour un peuple, lorsque ce peuple est la France et qu'il ajoute son génie au génie de cet homme. Apparaître et régner, marcher et triompher, avoir pour étapes toutes les capitales, prendre ses grenadiers et en faire des rois, décréter des chutes de dynastie, transfigurer l'Europe au pas de charge, qu'on sente, quand vous menacez, que vous mettez

la main sur le pommeau de l'épée de Dieu, suivre dans un seul homme Annibal, César et Charlemagne, être le peuple de quelqu'un qui mêle à toutes vos aubes l'annonce éclatante d'une bataille gagnée, avoir pour réveille-matin le canon des Invalides, jeter dans des abîmes de lumière des mots prodigieux qui flamboient à jamais, Marengo, Arcole, Austerlitz, Iéna, Wagram, faire à chaque instant éclore au zénith des siècles des constellations de victoires, donner l'Empire français pour pendant à l'Empire romain, être la grande nation et enfanter la Grande Armée, faire envoler par toute la terre ses légions comme une montagne envoie de tous côtés ses aigles, vaincre, dominer, foudroyer, être en Europe une sorte de peuple doré à force de gloire, sonner à travers l'histoire une fanfare de titans, conquérir le monde deux fois, par la conquête et par l'éblouissement, cela est sublime; qu'y a-t-il de plus grand?'

-'Être libre', dit Combeferre.

Marius baissa la tête à son tour. Ce mot simple et froid avait traversé comme une lame d'acier son effusion épique, et il la sentait s'évanouir en lui. Lorsqu'il leva les yeux, Combeferre n'était plus là. Satisfait probablement de sa réplique, il venait de partir, et tous, excepté Enjolras, l'avaient suivi. La salle s'était vidée. Enjolras, resté seul avec Marius, le regardait gravement. Marius cependant, ayant un peu rallié ses idées, ne se tenait pas pour battu; il y avait en lui un reste de bouillonnement qui allait sans doute se traduire en syllogismes déployés contre Enjolras, quand tout à coup on entendit quelqu'un qui chantait dans l'escalier en s'en allant. C'était Combeferre, et voici ce qu'il chantait:

Si César m'avait donné
La gloire et la guerre,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mère
Je dirais au grand César:
Reprends ton sceptre et ton char,
J'aime mieux ma mère.

La manière tendre et farouche avec laquelle Combeferre chantait ce couplet rendit Marius pensif. Les yeux fixés au plafond, il répéta presque machinalement: ma mère...

Il sentit sur son épaule la main d'Enjolras.

-'Citoyen', lui dit Enjolras, 'ma mère, c'est la République.'

CHAPITRE VI: PAR DES CHEMINS ÉTROITS.

Cette soirée bouleversa Marius. Il éprouva ce qu'éprouve peut-être la terre au moment où on l'ouvre avec le fer pour y déposer le grain de blé; elle ne sent que la blessure; le tressaillement du germe et la joie du fruit n'arrivent que plus tard.

Marius fut sombre. Il venait à peine de se faire une foi; fallait-il donc déjà la rejeter? Il se dit que non. Il se déclara qu'il ne voulait pas douter, et il commença à douter malgré lui. Être entre deux religions, l'une dont on n'est pas encore sorti, l'autre où l'on n'est pas encore entré, cela est insupportable; et ces crépuscules ne plaisent qu'aux âmes chauves-souris. Marius était une prunelle franche, et il lui fallait de la vraie lumière. Les demi-jours du doute lui faisaient mal. Quel que fût son désir de rester où il était et de s'en tenir là, il était invinciblement contraint de continuer, d'avancer, d'examiner, de penser, de marcher plus loin. Où cela allait-il le conduire? Il craignait, après avoir fait tant de pas qui l'avaient rapproché de son père, de faire maintenant des pas qui l'en éloigneraient. Son malaise croissait de toutes les réflexions qui lui venaient. L'escarpement se dessinait autour de lui. Il n'était d'accord ni avec son grand-père, ni avec ses amis; téméraire pour l'un, arriéré pour les autres; et il se reconnut doublement isolé, du côté de la vieillesse, et du côté de la jeunesse. Il cessa d'aller au café Musain.

Dans ce trouble où était sa conscience, il oubliait certains côtés sérieux de l'existence, mais les réalités de la vie ne se laissent pas facilement oublier. Elles vinrent brusquement lui donner un coup de coude.

Un matin, le directeur de l'hôtel entra dans la chambre de Marius et lui dit:

-'Monsieur Courfeyrac s'est porté garant pour vous.'

-'Oui.'

-'Mais il me faudrait de l'argent.'

-'Priez Courfeyrac de venir me parler', dit Marius.

Courfeyrac venu, l'hôte les quitta. Marius lui dit ce qu'il n'avait pas songé à lui dire encore: qu'il était seul au monde et qu'il n'avait plus de parents.

-'Qu'allez-vous devenir?', dit Courfeyrac.

-'Je n'en sais rien', répondit Marius.

-'Qu'allez-vous faire?'

-'Je n'en sais rien.'

-'Avez-vous de l'argent?'

-'Quinze francs.'

-'Voulez-vous que je vous en prête?'

-'Non, merci.'

-'Avez-vous des habits?'

-'Voilà.'

-'Avez-vous des bijoux?'

-'Une montre.'

-'En argent?'

-'En or. La voici.'

-'Je connais un marchand d'habits qui vous prendra votre redingote et un pantalon.'

-'Parfait!'

-'Vous n'aurez plus qu'un pantalon, un gilet, un chapeau et un costume.'

-'Et mes bottes.'

-'Vous n'irez pas pieds nus, quelle opulence!'

-'Ce sera bien comme cela.'

-'Je connais un horloger qui vous achètera votre montre.'

-'Bien!'

-'Non, ce n'est pas bien. Que ferez-vous après?'

-'Tout ce qu'il faudra. Toute chose honnête pour gagner de l'argent.'

-'Parlez-vous l'anglais?'

-'Non.'

-'Parlez-vous l'allemand?'

-'Non.'

-'Tant pis.'

-'Pourquoi?'

-'C'est qu'un de mes amis, un libraire, est en train de publier une sorte d'encyclopédie pour laquelle vous auriez pu traduire des articles allemands ou anglais. C'est mal payé, mais on en vit.'

-'J'apprendrai l'anglais et l'allemand.'

-'Et en attendant?'

-'En attendant je mangerai mes habits et ma montre.'

On fit venir le marchand d'habits. Il acheta la défroque vingt francs. On alla chez l'horloger. Il acheta la montre quarante-cinq francs.

-'Ce n'est pas mal', dit Marius à Courfeyrac en rentrant à l'hôtel, 'avec mes quinze francs, cela fait quatre-vingts francs.'

-'Et la note de l'hôtel?', observa Courfeyrac.

-'Tiens, j'oubliais', dit Marius.

Le directeur présenta sa note qu'il fallut payer sur-le-champ. Elle se montait à soixante-dix francs.

-'Il me reste dix francs', dit Marius.

-'Diantre', fit Courfeyrac, 'vous mangerez cinq francs pendant que vous apprendrez l'anglais, et cinq francs pendant que vous apprendrez l'allemand. Ce sera avaler une langue bien vite ou une pièce de cent sous bien lentement.'

Pendant ce temps, la tante Gillenormand, assez bonne personne au fond dans les occasions tristes, avait fini par découvrir le logis de Marius. Un matin, alors que Marius revenait de l'école, il trouva une lettre de sa tante et soixante pistoles dans une boîte cachetée, c'est-à-dire six cents francs en or.

Marius renvoya les trente louis à sa tante avec une lettre respectueuse où il déclarait avoir des moyens d'existence et pouvoir suffire désormais à tous ses besoins: il ne lui restait plus que trois francs!

La tante n'informa pas le grand-père de ce refus, de peur d'achever de l'exaspérer. D'ailleurs, elle l'avait bien entendu dire: 'Qu'on ne me parle plus jamais de ce buveur de sang.'

Marius quitta l'hôtel de la porte Saint-Jacques, ne voulant pas faire de dettes.

Livre cinquième: L' excellence du malheur.

CHAPITRE I: MARIUS INDIGENT.

La vie devint difficile pour Marius. Manger ses habits et sa montre, ce n'était rien. Il mangea de cette chose inexprimable qu'on appelle 'de la vache enragée', chose horrible qui contient des jours sans pain, des nuits sans sommeil, des soirs sans chandelle, une cheminée sans feu, des semaines sans travail, un avenir sombre, un habit percé au coude, un vieux chapeau qui fait rire les jeunes filles, une porte qu'on trouve fermée le soir parce qu'on ne paye pas son loyer, l'insolence du portier et du gargotier, les ricanements des voisins, les humiliations, la dignité refoulée, les besognes quelconques acceptées, le dégoût, l'amertume, l'accablement. Marius apprit comment on dévore tout cela, et comment ce sont souvent les seules choses qu'on ait à dévorer. À ce moment de l'existence où l'homme a besoin d'orgueil parce qu'il a besoin d'amour, il se sentit moqué parce qu'il était mal habillé, et ridicule parce qu'il était pauvre. À l'âge où la jeunesse vous gonfle le cœur d'une fierté impériale, il abaissa plus d'une fois ses yeux sur ses bottes trouées, et il connut les hontes injustes et les rougeurs poignantes de la misère. Admirable et terrible épreuve dont les faibles sortent infâmes, dont les forts sortent sublimes. Creuset où la destinée jette un homme, toutes les fois qu'elle veut avoir un gredin ou un demi-dieu.

Car il se fait beaucoup de grandes actions dans les petites luttes. Il y a des bravoures opiniâtres et ignorées qui se défendent obstinément, dans l'ombre, contre l'empiétement fatal des nécessités et des turpitudes. Nobles et mystérieux triomphes qu'aucun regard ne voit, qu'aucune renommée ne paye, qu'aucune fanfare ne salue. La vie, le malheur, l'isolement, l'abandon, la pauvreté, sont des champs de bataille qui ont leurs héros; héros obscurs plus grands parfois que les héros illustres.

De fermes et rares natures sont ainsi créées; la misère, presque toujours marâtre, est quelquefois mère; le dénuement enfante la puissance d'âme et d'esprit; la détresse est nourrice de la fierté; le malheur est un bon lait pour les magnanimes.

Il y eut une période dans la vie de Marius où il balaya son palier, où il acheta un sou de fromage de Brie chez l'épicière, où il attendit que la brune tombât pour aller chez le boulanger et acheter un pain qu'il emportait furtivement dans son grenier, comme s'il l'eût volé. Quelquefois, on voyait se glisser dans la boucherie du coin, au milieu des cuisinières goguenardes qui le coudoyaient, un jeune homme gauche portant des livres sous son bras, qui avait l'air timide et furieux, qui en entrant ôtait son chapeau de son front où perlait la sueur, faisait un profond salut à la bouchère étonnée, un autre salut au garçon boucher,

demandait une côtelette de mouton, la payait six ou sept sous, l'enveloppait de papier, la mettait sous son bras entre deux livres, et s'en allait. C'était Marius. Avec cette côtelette, qu'il faisait cuire lui-même, il vivait trois jours.

Le premier jour il mangeait la viande, le second jour il mangeait la graisse, le troisième jour il rongeait l'os.

À plusieurs reprises, la tante Gillenormand fit des tentatives et lui adressa les soixante pistoles. Marius les renvoya constamment, en disant qu'il n'avait besoin de rien.

Il portait encore le deuil de son père quand la révolution que j'ai racontée s'était faite en lui. Depuis lors, il n'avait plus quitté ses vêtements noirs. Cependant, ses vêtements le quittèrent. Un jour vint où il n'eut plus d'habit. Le pantalon allait encore. Que faire? Courfeyrac, auquel il avait, de son côté, rendu quelques services, lui donna un vieux costume. Pour trente sous, Marius le fit recoudre par une concierge quelconque, et ce fut un habit neuf. Mais cet habit était vert. Alors Marius ne sortit plus qu'après la tombée de la nuit. Cela faisait que son habit devenait noir: voulant toujours être en deuil, il se drapait dans la nuit.

Malgré tout cela, il réussit les examens pour devenir avocat. Il était censé habiter la chambre de Courfeyrac, qui était décente et où un certain nombre de livres de droit imposés par la faculté et de romans à la mode remplissaient la bibliothèque. Il se faisait adresser ses lettres chez Courfeyrac.

Quand Marius devint avocat, il en informa son grand-père par une lettre froide mais pleine de soumission et de respect. M. Gillenormand prit la lettre avec un tremblement, la lut, et la jeta, déchirée en quatre, au panier. Deux ou trois jours après, mademoiselle Gillenormand entendit son père, qui était seul dans sa chambre, parler tout haut. Cela lui arrivait chaque fois qu'il était très agité. Elle prêta l'oreille; le vieillard disait: 'Si tu n'étais pas un imbécile, tu saurais qu'on ne peut pas être à la fois baron et avocat.'

CHAPITRE II: MARIUS PAUVRE.

Il en est de la misère comme de tout. Elle arrive à devenir possible. Elle finit par prendre une forme et croître. On végète, c'est-à-dire qu'on se développe d'une façon chétive mais suffisante à la vie. Voici de quelle manière l'existence de Marius Pontmercy s'était arrangée.

Il était sorti de l'ornière; le chemin s'élargissait un peu devant lui. À force de travail, de courage, de persévérance et de volonté, il était parvenu à gagner environ sept cents francs par an. Il avait appris l'allemand et l'anglais. Grâce à Courfeyrac qui l'avait mis en rapport avec son ami le libraire, Marius remplissait dans la littérature-librairie le modeste rôle 'd'utilité'. Il faisait des prospectus, traduisait des journaux, annotait des éditions, compilait des biographies, etc. Produit net, bon an mal an, sept cents francs. Il en vivait. Pas mal. Comment? Je vais vous le dire.

Marius occupait, dans la masure Gorbeau, moyennant le prix annuel de trente francs, un taudis sans cheminée qualifié de cabinet, où il n'y avait, en fait de meubles, que l'indispensable. Ces meubles étaient à lui. Il donnait trois francs par mois à la vieille principale locataire pour qu'elle vînt balayer le taudis et lui apporter chaque matin un peu d'eau chaude, un œuf frais et un pain d'un sou. De ce pain et de cet œuf, il déjeunait. Son déjeuner variait de deux à quatre sous selon que les œufs étaient chers ou bon marché. À six heures du soir, il allait dîner chez Rousseau, rue Saint-Jacques, en face de Basset, le marchand d'estampes du coin de la rue des Mathurins. Il ne mangeait pas de soupe. Il prenait un plat de viande de six sous, un demi-plat de légumes de trois sous, et un dessert de trois sous. Pour trois sous, le pain était à discrétion. Quant au vin, il buvait de l'eau! En payant au comptoir, où siégeait majestueusement madame Rousseau, à cette époque toujours grasse et encore fraîche, il donnait un sou au garçon, et madame Rousseau lui donnait un sourire. Puis il s'en allait. Pour seize sous, il avait eu un sourire et un dîner.

Ce restaurant Rousseau, où l'on vidait si peu de bouteilles et tant de carafes, était un calmant plus encore qu'un restaurant. Il n'existe plus aujourd'hui. Le propriétaire avait un beau surnom; on l'appelait 'Rousseau l'aquatique'.

Ainsi, déjeuner quatre sous, dîner seize sous; sa nourriture lui coûtait vingt sous par jour; ce qui faisait trois cent soixante-cinq francs par an. Ajoutez les trente francs de loyer et les trente-six francs de la vieille, plus quelques menus frais; pour quatre cent cinquante francs, Marius était nourri, logé et servi. Son habillement lui coûtait cent francs, son linge, cinquante francs, son blanchissage, cinquante francs, le tout ne dépassait pas six cent cinquante francs. Il lui restait cinquante francs. Il était riche. Il prêtait, à l'occasion, dix francs à un ami; Courfeyrac avait pu lui emprunter une fois soixante francs. Quant au chauffage, n'ayant pas de cheminée, Marius l'avait 'simplifié'.

Marius avait toujours deux costumes; l'un vieux, 'pour tous les jours', l'autre tout neuf, pour les grandes occasions. Les deux étaient noirs. Il n'avait que trois chemises: l'une sur lui, l'autre dans sa commode, la troisième chez la blanchisseuse. Il les renouvelait à mesure qu'elles s'usaient. Elles étaient habituellement déchirées, ce qui lui faisait boutonner son habit jusqu'au menton.

Pour que Marius en vînt à cette situation florissante, il avait fallu des années. Années rudes; difficiles, les unes à traverser, les autres à gravir. Marius n'avait pas failli un seul jour. Il avait tout subi, en fait de dénuement; il avait tout fait, excepté des dettes. Il se rendait ce témoignage que jamais il n'avait dû un sou à personne. Pour lui, une dette, c'était le commencement de l'esclavage. Il se disait même qu'un créancier est pire qu'un maître; car un maître ne possède que votre personne, un créancier possède votre dignité et peut la souffleter. Plutôt que d'emprunter, il ne mangeait pas. Il avait eu beaucoup de jours de jeûne. Sentant que toutes les extrémités se touchent et que, si l'on n'y prend garde, l'abaissement de fortune peut mener à la bassesse d'âme, il veillait jalousement sur sa fierté. Telle formule ou telle démarche qui, dans toute autre situation, lui eût paru déférence, lui semblait platitude, et il se redressait. Il ne hasardait rien, ne voulant pas reculer. Il avait sur le visage une sorte de rougeur sévère. Il était timide jusqu'à l'âpreté.

Dans toutes ses épreuves, il se sentait encouragé et quelquefois même porté par une force secrète qu'il avait en lui. L'âme aide le corps et, à certains moments, l'élève. C'est le seul oiseau qui soutienne sa cage.

À côté du nom de son père, un autre nom était gravé dans le cœur de Marius, le nom de Thénardier. Marius, dans sa nature enthousiaste et grave, environnait d'une sorte d'auréole l'homme auquel, dans sa pensée, il devait la vie de son père, cet intrépide sergent qui avait sauvé le colonel au milieu des boulets et des balles de Waterloo. Il ne séparait jamais le souvenir de cet homme du souvenir de son père, et il les associait dans sa vénération. C'était une sorte de culte à deux degrés, le grand autel pour le colonel, le petit pour Thénardier. Ce qui redoublait l'attendrissement de sa reconnaissance, c'est l'idée de l'infortune où il savait Thénardier tombé et englouti. Marius avait appris, à Montfermeil, la ruine et la faillite du malheureux aubergiste. Depuis, il avait fait des efforts inouïs pour retrouver sa trace et tâcher d'arriver à lui dans ce ténébreux abîme de la misère où Thénardier avait disparu. Marius avait battu tout le pays; il était allé à Chelles, Bondy, Gournay, Nogent, Lagny. Pendant trois années, il s'y était acharné, dépensant, dans ses recherches, le peu d'argent qu'il épargnait. Personne n'avait pu lui donner de nouvelles de Thénardier; on le croyait passé en pays étranger. Ses créanciers l'avaient cherché aussi, avec moins d'amour que Marius, mais avec autant d'acharnement, et n'avaient pu mettre la main sur lui. Marius s'accusait et s'en voulait presque de ne pas réussir à le retrouver. C'était la seule dette que lui eût laissée le Colonel, et Marius tenait à honneur de la payer. 'Comment!', pensait-il, 'Quand mon père gisait mourant sur le champ de bataille, Thénardier, lui, a bien su le trouver à travers la fumée et la mitraille et l'emporter sur ses épaules, et il ne lui devait rien cependant, et moi qui dois tant à Thénardier, je ne saurais pas le rejoindre dans cette ombre où il agonise et le rapporter à mon tour de la mort à la vie! Oh, je le retrouverai!' Pour retrouver Thénardier, en effet, Marius eût donné un de ses bras, et, pour le tirer de la misère, tout son sang. Revoir Thénardier, lui rendre un service

quelconque, lui dire toute sa reconnaissance, c'était le plus doux et le plus magnifique rêve de Marius.

CHAPITRE III: MARIUS GRANDI.

À cette époque, Marius avait vingt ans. Il y avait trois ans qu'il avait quitté son grand-père. On était resté dans les mêmes termes de part et d'autre, sans tenter de rapprochement et sans chercher à se revoir. D'ailleurs, se revoir, à quoi bon? Pour se disputer? Lequel eût eu raison? Si Marius était un vase d'airain, le père Gillenormand était un pot de fer.

Disons-le, Marius s'était mépris sur les sentiments de son grand-père. Il s'était figuré que M. Gillenormand ne l'avait jamais aimé, et que cet homme bref, dur et sarcastique, qui jurait, criait, tempêtait et levait la canne, n'avait pour lui, tout au plus, que cette affection à la fois légère et sévère des Gérontes de comédie. Marius se trompait. Il y a des pères qui n'aiment pas leurs enfants; il n'existe pas de grand-pères qui n'adorent pas leur petit-fils. Au fond, M. Gillenormand idolâtrait Marius. Il l'idolâtrait à sa façon, avec un accompagnement de reproches et même de gifles; mais, cet enfant disparu, il se sentit un vide noir dans le cœur. Il exigea qu'on ne lui en parlât plus, en regrettant tout bas d'être si bien obéi. Dans les premiers temps, il espéra que ce buonapartiste, ce jacobin, ce terroriste, ce septembriseur reviendrait. Mais les semaines, les mois, les années passèrent; au grand désespoir de M. Gillenormand, le buveur de sang ne reparut pas. 'Je ne pouvais pourtant pas faire autrement que de le chasser', se disait le grand-père, et il se demandait: 'Si c'était à refaire, le referais-je?' Son orgueil sur-le-champ répondait oui, mais sa vieille tête qu'il hochait en silence répondait tristement non. Il avait ses heures d'abattement. Marius lui manquait. Les vieillards ont besoin d'affection comme de soleil. C'est de la chaleur. Quelle que fût sa forte nature, l'absence de Marius avait changé quelque chose en lui. Pour rien au monde, il n'eût voulu faire un pas vers ce 'petit drôle' mais il souffrait. Il ne demandait jamais de nouvelles de lui, mais il pensait à lui continuellement. Il vivait, de plus en plus retiré, dans son appartement du Marais. Il était encore, comme autrefois, gai et violent, mais sa gaîté avait une dureté convulsive comme si elle contenait de la douleur et de la colère, et ses violences se terminaient toujours par une sorte d'accablement doux et sombre. Il disait quelquefois: 'Oh, s'il revenait, je lui donnerais une gifle!'

Quant à la tante, elle pensait trop peu pour aimer beaucoup; Marius n'était plus pour elle qu'une espèce de silhouette noire et vague; elle avait fini par s'en occuper beaucoup moins que du chat ou du perroquet.

Ce qui accroissait la souffrance secrète du père Gillenormand, c'est qu'il la renfermait tout entière et n'en laissait rien deviner. Son chagrin était comme ces fournaises nouvellement inventées qui brûlent leur fumée. Quelquefois, des personnes maladroites lui parlaient de Marius et lui demandaient: 'Que fait, ou que devient monsieur votre petit-fils?' Le vieux bourgeois répondait, en soupirant, s'il était trop triste, ou en donnant une chiquenaude à sa manchette, s'il voulait paraître gai: 'Monsieur le baron Pontmercy bavarde dans quelque prétoire.'

Pendant que le vieillard regrettait, Marius s'applaudissait. Comme à tous les bons cœurs, le malheur lui avait ôté l'amertume. Il ne pensait à M. Gillenormand qu'avec douceur, mais il avait tenu à ne plus rien recevoir de l'homme 'qui s'était mal comporté avec son père'. C'était maintenant la traduction mitigée de ses premières indignations. En outre, il était heureux d'avoir souffert, et de souffrir encore. C'était pour son père. La dureté de sa vie le satisfaisait et lui plaisait. Il se disait avec une sorte de joie que 'c'était bien le moins', que c'était 'une expiation', que, sans cela, il eût été puni, autrement et plus tard, de son indifférence impie vis-à-vis d'un père aussi admirable, qu'il n'aurait pas été juste que son père eût eu toute la souffrance et lui rien. Qu'était-ce d'ailleurs que ses problèmes et son dénuement comparés à la vie héroïque du colonel? La seule manière de se rapprocher de son père et de lui ressembler, c'était d'être vaillant contre l'indigence

comme lui avait été brave contre l'ennemi. Le colonel faisait sans doute allusion à cela lorsqu'il avait écrit: 'Il en sera digne.' Marius portait cette parole dans son cœur.

Et puis, le jour où son grand-père l'avait chassé, il n'était encore qu'un enfant, maintenant il était un homme. Il le sentait. La misère, insistons-y, lui avait été bonne. La pauvreté dans la jeunesse, quand elle réussit, a cela de magnifique qu'elle tourne toute la volonté vers l'effort et toute l'âme vers l'aspiration. La pauvreté met tout de suite la vie matérielle à nu et la rend hideuse; de là d'inexprimables élans vers la vie idéale. Le jeune homme riche a cent distractions brillantes et grossières, les courses de chevaux, la chasse, les chiens, le tabac, le jeu, les bons repas, et le reste; occupations des bas côtés de l'âme aux dépens des côtés hauts et délicats. Le jeune homme pauvre se donne de la peine pour avoir du pain; il mange; quand il a mangé, il n'a plus que ses rêves. Il va aux spectacles gratuits que Dieu donne; il regarde le ciel, l'espace, les astres, les fleurs, les enfants, l'humanité dans laquelle il souffre, la création dans laquelle il rayonne. Il regarde
tant l'humanité qu'il voit l'âme, il regarde tant la création qu'il voit Dieu. Il rêve, et il se sent grand; il rêve encore, et il se sent tendre. De l'égoïsme de l'homme qui souffre, il passe à la compassion de l'homme qui médite. Un admirable sentiment éclate en lui, l'oubli de soi et la pitié pour tous. En songeant aux jouissances sans nombre que la nature offre, donne et prodigue aux âmes ouvertes et refuse aux âmes fermées, il en vient à plaindre, lui millionnaire de l'intelligence, les millionnaires de l'argent. Toute haine s'en va de son cœur à mesure que toute clarté entre dans son esprit. D'ailleurs, est-il malheureux? Non. La misère d'un jeune homme n'est jamais misérable. Le premier jeune garçon venu, si pauvre qu'il soit, avec sa santé, sa force, sa marche vive, ses yeux brillants, son sang qui circule chaudement, ses cheveux noirs, ses joues fraîches, ses lèvres roses, ses dents blanches, son souffle pur, fera toujours envie à un vieil empereur. Et puis, chaque matin il se remet à gagner son pain; et tandis que ses mains gagnent du pain, son épine dorsale gagne de la fierté, son cerveau gagne des idées. Sa besogne finie, il revient aux extases ineffables, aux contemplations, aux joies; il vit les pieds dans les afflictions, dans les obstacles, sur le pavé, dans les ronces, quelquefois dans la boue, mais sa tête reste dans la lumière. Il est ferme, serein, doux, paisible, attentif, sérieux, content de peu, bienveillant; il bénit Dieu de lui avoir donné ces deux richesses qui manquent à bien des riches: le travail qui le fait libre et la pensée qui le fait digne.

C'était là ce qui s'était passé en Marius. Il avait même, pour tout dire, un peu trop versé du côté de la contemplation. Du jour où il était arrivé à gagner sa vie à peu près sûrement, il s'était arrêté là, trouvant bon d'être pauvre, et retranchant au travail pour donner à la pensée. C'est-à-dire qu'il passait quelquefois des journées entières à songer, plongé et englouti comme un visionnaire dans les voluptés muettes de l'extase et du rayonnement intérieur. Il avait ainsi posé le problème de sa vie: travailler le moins possible du travail matériel pour travailler le plus possible du travail impalpable; en d'autres termes, donner quelques heures à la vie réelle et jeter le reste dans l'infini. Il ne s'apercevait pas, croyant ne manquer de rien, que la contemplation finit par être une des formes de la paresse, qu'il s'était contenté de dompter les premières nécessités de la vie, qu'il ne se reposait pas assez.

Il était évident que, pour cette nature énergique et généreuse, ce ne pouvait être là qu'un état transitoire, et qu'au premier choc contre les inévitables complications de la destinée, Marius se réveillerait.

En attendant, bien qu'il fût avocat et quoi qu'en pensât M. Gillenormand, il ne plaidait pas, il ne bavardait même pas. La rêverie l'avait détourné de la plaidoirie. Hanter les avoués, suivre le palais, chercher des causes, quel ennui! Il ne voyait aucune raison pour changer de gagne-pain. Cette librairie marchande et obscure avait fini par lui procurer un travail sûr et facile qui lui suffisait.

Un des libraires pour lesquels il travaillait, M. Magimel, je crois, lui avait offert de le prendre chez lui, de le bien loger, de lui fournir un travail régulier, et de lui donner quinze cents francs par an. Être bien logé, quinze cents francs, renoncer à sa liberté, devenir un employé, dans la pensée de Marius, c'était monnayer sa dignité contre un certain confort

matériel. Cela revenait à abandonner un malheur complet et beau pour une gêne laide et ridicule, quelque chose comme un aveugle qui deviendrait borgne. Il refusa.

Marius vivait seul. Du fait de ce goût qu'il avait de rester en dehors de tout, et aussi par peur, il n'était décidément pas entré dans le groupe présidé par Enjolras. Ils étaient restés en contact, ils s'aidaient à l'occasion, mais rien de plus. Marius avait deux amis: un jeune, Courfeyrac, et un vieux, M. Mabeuf. Il penchait vers le vieux. D'abord, il lui devait la révolution qui s'était faite en lui; il lui devait d'avoir connu et aimé son père. 'Il m'a opéré de la cataracte', disait-il.

Certes, ce marguillier avait été décisif.

Ce n'est pas pourtant que M. Mabeuf eût été dans cette affaire autre chose que l'agent calme et impassible de la providence. Il avait éclairé Marius par hasard et sans le savoir, comme fait une chandelle que quelqu'un apporte; il avait été la chandelle et non le quelqu'un.

Quant à la révolution politique intérieure de Marius, M. Mabeuf était tout à fait incapable de la comprendre, de la vouloir et de la diriger.

Comme on retrouvera plus tard M. Mabeuf, quelques mots ne sont pas inutiles.

CHAPITRE IV: MONSIEUR MABEUF.

Le jour où M. Mabeuf dit à Marius qu'il approuvait les opinions politiques, il exprima le fond de sa pensée en la matière. Toutes les opinions politiques lui étaient indifférentes, et il les approuvait toutes sans distinction, pour qu'elles le laissassent tranquille. M. Mabeuf avait pour opinion politique d'aimer passionnément les plantes, et surtout les livres. Il possédait, comme tout le monde, sa terminaison en 'iste', sans laquelle personne n'aurait pu vivre en ce temps-là, mais il n'était ni royaliste, ni bonapartiste, ni chartiste, ni orléaniste, ni anarchiste; il était bouquiniste.

Il ne comprenait pas que les hommes s'occupassent à se haïr à propos de billevesées comme la charte, la démocratie, la légitimité, la monarchie, la République, lorsqu'il y avait, dans ce monde, toutes sortes de mousses, d'herbes et d'arbustes qu'ils pouvaient regarder, et des tas d'in-folio et même d'in-trente-deux qu'ils pouvaient feuilleter. Il se gardait bien d'être inutile; avoir des livres ne l'empêchait pas de lire, être botaniste ne l'empêchait pas d'être jardinier. Quand il avait connu Pontmercy, il y avait eu cette sympathie entre le colonel et lui; ce que le colonel faisait pour les fleurs, il le faisait pour les fruits. M. Mabeuf était parvenu à produire des poires de semis aussi savoureuses que les poires de Saint-Germain; c'est d'une de ses combinaisons qu'est née, à ce qu'il paraît, la mirabelle d'octobre, célèbre aujourd'hui, et non moins parfumée que la mirabelle d'été. Il allait à la messe plutôt par douceur que par dévotion, et puis parce qu'aimant le visage des hommes, mais haïssant leur bruit, il ne les trouvait qu'à l'église réunis et silencieux. Sentant qu'il fallait faire quelque chose pour sa communauté, il avait choisi le poste de marguillier. Du reste, il n'avait jamais réussi à aimer aucune femme autant qu'un oignon de tulipe ou aucun homme autant qu'un elzévir. Il avait depuis longtemps passé soixante ans lorsqu'un jour quelqu'un lui demanda: 'Est-ce que vous ne vous êtes jamais marié?' 'J'ai oublié', répondit-il. Quand il lui arrivait de dire 'si j'étais riche', ce n'était pas en lorgnant une jolie fille, comme le père Gillenormand, c'était en contemplant un livre. Il vivait seul, avec une vieille gouvernante. Il avait un peu d'arthrose; quand il dormait, ses vieux doigts ankylosés s'arc-boutaient dans les plis de ses draps. Il avait écrit et publié une *Flore des environs de Cauteretz,* avec planches coloriées, ouvrage assez estimé dont il possédait les cuivres et qu'il vendait lui-même. On venait deux ou trois fois par jour sonner chez lui, rue Mézières, pour cela. Il en tirait bien deux mille francs par an; c'était à peu près là toute sa fortune. Quoique pauvre, il avait eu le talent de se faire, à force de patience, de privations et de temps, une collection précieuse d'exemplaires rares en tous genres. Il ne sortait jamais qu'avec un livre sous le bras et il revenait souvent avec deux. L'unique décoration des quatre chambres au rez-de-chaussée qui, avec un petit jardin, composaient

son logis, c'étaient des herbiers encadrés et des gravures de vieux maîtres. La vue d'un sabre ou d'un fusil le glaçait. De sa vie, il ne s'était jamais approché d'un canon, même aux Invalides. Il avait un estomac passable, un frère curé, les cheveux tout blancs, plus de dents ni dans la bouche ni dans l'esprit, un tremblement de tout le corps, l'accent picard, un rire enfantin, l'effroi facile, et l'air d'un vieux mouton. Avec cela, pas d'autre amitié ou d'autre habitude parmi les vivants qu'un vieux libraire de la porte Saint-Jacques appelé Royol. Il avait pour rêve d'acclimater l'indigo en France.

Sa servante était, elle aussi, une variété de l'innocence. La pauvre bonne vieille femme était vierge. Sultan, son matou, qui eût pu miauler le Miserere d'Allegri à la chapelle Sixtine, avait rempli son cœur et suffisait à la quantité de passion qui était en elle. Aucun de ses rêves n'était allé jusqu'à l'homme. Elle n'avait jamais pu franchir son chat. Elle avait, comme lui, des moustaches. Sa gloire était dans ses bonnets, toujours blancs. Elle passait son temps, le dimanche après la messe, à compter son linge dans sa malle et à étaler sur son lit des robes en pièce qu'elle achetait et qu'elle ne faisait jamais faire. Elle savait lire. M. Mabeuf l'avait surnommée 'la mère Plutarque'.

M. Mabeuf aimait bien Marius parce qu'étant jeune et doux, il réchauffait sa vieillesse sans effaroucher sa timidité. La jeunesse avec la douceur fait aux vieillards l'effet du soleil sans le vent. Quand Marius était saturé de gloire militaire, de poudre à canon, de marches et de contre-marches, et de toutes ces prodigieuses batailles où son père avait donné et reçu de si grands coups de sabre, il allait voir M. Mabeuf, et M. Mabeuf lui parlait du héros qui faisait pousser des fleurs.

Vers 1830, son frère, le curé, était mort, et presque tout de suite, comme lorsque la nuit vient, tout l'horizon s'était assombri pour M. Mabeuf. La faillite d'un notaire lui fit perdre dix mille francs, c'est-à-dire la somme léguée par son frère et toutes ses économies. La Révolution de Juillet amena une crise dans la librairie. En temps de gêne, la première chose qui ne se vend pas, c'est une 'Flore'. La *Flore des environs de Cauteretz* s'arrêta court. Des semaines s'écoulaient sans un acheteur. Quelquefois M. Mabeuf tressaillait à un coup de sonnette. 'Monsieur', lui disait tristement la mère Plutarque, 'c'est le porteur d'eau.' Bref, un jour M. Mabeuf quitta la rue Mézières, abdiqua les fonctions de marguillier, renonça à Saint-Sulpice, vendit une partie, non de ses livres, mais de ses estampes, ce à quoi il tenait le moins, et alla s'installer dans une petite maison du boulevard Montparnasse où, du reste, il ne demeura qu'un trimestre pour deux raisons: premièrement, le rez-de-chaussée et le jardin coûtaient trois cents francs et il n'osait pas mettre plus de deux cents francs dans son loyer, deuxièmement, étant voisin du tir Fatou, il entendait toute la journée des coups de pistolet, ce qui lui était insupportable.

Il emporta sa 'Flore', ses cuivres, ses herbiers, ses portefeuilles et ses livres, et s'établit près de la Salpêtrière, dans une espèce de chaumière du village d'Austerlitz où il avait, pour cinquante écus par an, trois chambres, un jardin clos d'une haie et un puits. Il profita de ce déménagement pour vendre presque tous ses meubles. Le jour de son entrée dans ce nouveau logis, il fut très gai et cloua lui-même les clous pour accrocher les gravures et les herbiers. Il piocha son jardin le reste de la journée. Le soir, voyant que la mère Plutarque avait l'air morne et songeuse, il lui frappa sur l'épaule et lui dit en souriant: 'Bah, nous avons l'indigo!'

Deux seuls visiteurs, le libraire de la porte Saint-Jacques et Marius, étaient admis à le voir dans sa chaumière d'Austerlitz, nom tapageur qui lui était, pour tout dire, assez désagréable.

Du reste, les cerveaux absorbés dans une sagesse, ou dans une folie, ou, ce qui arrive souvent, dans les deux à la fois, ne sont que très lentement perméables aux choses de la vie. Leur propre destin leur est lointain. Il résulte de ces concentrations-là une passivité qui, si elle était raisonnée, ressemblerait à la philosophie. On décline, on descend, on s'écoule, on s'écroule même, sans trop s'en apercevoir. Cela finit toujours, il est vrai, par un réveil, mais tardif. En attendant, il semble qu'on soit neutre dans le jeu qui se joue entre notre bonheur et notre malheur. On est l'enjeu, et l'on regarde la partie avec indifférence.

C'est ainsi qu'à travers cet obscurcissement qui se faisait autour de lui, toutes ses espérances s'éteignant l'une après l'autre, M. Mabeuf était resté serein, un peu puérilement, mais très profondément. Ses habitudes d'esprit avaient le va-et-vient d'un pendule. Une fois remonté par une illusion, il rêvait très longtemps, même quand l'illusion avait disparu. Une horloge ne s'arrête pas au moment précis où l'on perd la clef.

M. Mabeuf avait des plaisirs innocents. Ces plaisirs étaient peu coûteux et inattendus; le moindre hasard les lui fournissait. Un jour, la mère Plutarque lisait un roman dans un coin de la chambre. Elle lisait haut, trouvant qu'elle comprenait mieux ainsi. Lire haut, c'est s'affirmer à soi-même sa lecture. Il y a des gens qui lisent très haut et qui ont l'air de croire dur comme fer en ce qu'ils lisent.

La mère Plutarque lisait avec cette énergie-là le roman qu'elle tenait à la main. M. Mabeuf entendait sans écouter.

Tout en lisant, la mère Plutarque arriva à cette phrase. Il était question d'un officier de dragons et d'une belle:

'… La belle bouda, et le dragon...'

Ici elle s'interrompit pour essuyer ses lunettes.

-'Bouddha et le Dragon', murmura, 'M. Mabeuf. Oui, c'est vrai, il y avait un dragon qui, du fond de sa caverne, jetait des flammes par la gueule et brûlait le ciel. Plusieurs étoiles avaient déjà été incendiées par ce monstre qui, en outre, avait des griffes de tigre. Bouddha alla dans son antre et réussit à convertir le dragon. C'est un bon livre que vous lisez là, mère Plutarque. Il n'y a pas de plus belle légende.'

Et M. Mabeuf tomba dans une rêverie délicieuse.

CHAPITRE V: LA PAUVRETÉ BONNE VOISINE DE LA MISÈRE.

Marius aimait ce vieillard candide qui se voyait lentement saisi par l'indigence et qui arrivait à s'étonner, peu à peu, sans pourtant s'attrister encore. Marius rencontrait Courfeyrac et cherchait M. Mabeuf, très rarement pourtant, une ou deux fois par mois, tout au plus.

Le plaisir de Marius était de faire de longues promenades seul sur les boulevards extérieurs, ou au Champ de Mars ou dans les allées les moins fréquentées du Luxembourg. Il passait quelquefois une demi-journée à regarder le jardin d'un maraîcher, les carrés de salade, les poules dans le fumier et le cheval tournant la roue de la noria. Les passants le considéraient avec surprise, et quelques-uns lui trouvaient une mise suspecte et une mine sinistre. Ce n'était qu'un jeune homme pauvre, rêvant sans objet.

C'est durant une de ses promenades qu'il avait découvert la masure Gorbeau, et, l'isolement et le bon marché le tentant, il s'y était logé. On ne l'y connaissait que sous le nom de monsieur Marius.

Quelques-uns des anciens généraux ou des anciens camarades de son père l'avaient invité, quand ils le connurent, à venir les voir. Marius n'avait pas refusé. C'étaient des occasions de parler de son père. Il allait ainsi, de temps en temps, chez le comte Pajol, le général Bellavesne et le général Fririon, aux Invalides. On y jouait de la musique, on y dansait. Ces soirs-là Marius mettait son habit neuf. Mais il n'allait jamais à ces soirées ni à ces bals que les jours où il gelait à pierre fendre, car il ne pouvait payer une voiture et il ne voulait arriver qu'avec des bottes extrêmement propres.

Il disait quelquefois, sans amertume: 'Les hommes sont ainsi faits que, dans un salon, vous pouvez être douteux mais vos chaussures doivent reluire. Pour bien vous accueillir, on ne vous demande pas d'avoir une conscience irréprochable mais d'avoir des bottes propres.'

Toutes les passions, autres que celles du cœur , se dissipent dans la rêverie. Les fièvres politiques de Marius s'y étaient évanouies. La Révolution de 1830, en le satisfaisant, et en le calmant, y avait aidé. Il était resté le même, aux colères près. Il avait toujours les mêmes opinions, seulement elles s'étaient attendries. À proprement parler, il

n'avait plus d'opinions, il avait des sympathies. De quel parti était-il? du parti de l'humanité. Dans l'humanité il choisissait la France; dans la nation il choisissait le peuple; dans le peuple il choisissait la femme. C'était là surtout que sa pitié allait. Maintenant il préférait une idée à un fait, un poète à un héros, et il admirait plus encore un livre comme Job qu'un événement comme Marengo. Et puis, quand, après une journée de méditation, il s'en revenait, le soir, par les boulevards et qu'à travers les branches des arbres il apercevait l'espace sans fond, les lueurs sans nom, l'abîme, l'ombre, le mystère, tout ce qui n'est qu'humain lui semblait bien petit.

Il croyait, en effet, avoir peut-être compris le sens de la vie et de la sagesse humain. Il avait donc fini par ne plus guère regarder que le ciel, seule chose que la vérité puisse voir du fond de son puits.

Cela ne l'empêchait pas de multiplier les plans, les combinaisons, les échafaudages, les projets d'avenir. Dans cet état de rêverie, un œil qui eût regardé au dedans de Marius, eût été ébloui de la pureté de cette âme. En effet, s'il était donné à nos yeux de chair de voir dans la conscience d'autrui, on jugerait bien plus sûrement un homme d'après ce qu'il rêve que d'après ce qu'il pense. Il y a de la volonté dans la pensée, il n'y en a pas dans le rêve. Le rêve, qui est tout spontané, prend et garde, même dans le gigantesque et l'idéal, la figure de notre esprit. Rien ne sort plus directement et plus sincèrement du fond même de notre âme que nos aspirations irréfléchies et démesurées vers les splendeurs de la destinée. Dans ces aspirations, bien plus que dans les idées composées, raisonnées et coordonnées, on peut retrouver le vrai caractère de chaque homme. Nos chimères sont ce qui nous ressemble le plus. Chacun rêve l'inconnu et l'impossible selon sa nature.

Vers le milieu de cette année 1831, la vieille qui servait Marius lui raconta qu'on allait mettre à la porte ses voisins, le misérable ménage Jondrette. Marius, qui passait presque toutes ses journées dehors, savait à peine qu'il eût des voisins.

-'Pourquoi les renvoie-t-on?', dit-il.

-'Parce qu'ils ne payent pas leur loyer. Ils doivent deux termes.'

-'Combien est-ce?'

-'Vingt francs', dit la vieille.

Marius avait trente francs en réserve dans un tiroir.

-'Tenez', dit-il à la vieille, 'voilà vingt-cinq francs. Payez pour ces pauvres gens, donnez-leur cinq francs, et ne dites pas que c'est moi.'

CHAPITRE VI: LE REMPLAÇANT.

Le hasard fit que le régiment de Théodule vint tenir garnison à Paris. Ceci fut l'occasion d'une deuxième idée pour la tante Gillenormand. Elle avait, une première fois, imaginé de faire surveiller Marius par Théodule; elle complota de faire succéder Théodule à Marius.

À toute aventure, et pour le cas où le grand-père aurait le vague besoin d'un jeune visage dans la maison, ces rayons d'aurore sont quelquefois doux aux ruines, il était urgent de trouver un autre Marius.

Un petit-neveu ressemble à un petit-fils; à défaut d'un avocat, on prend un lancier. Aussi, un matin que M. Gillenormand était en train de lire quelque chose comme *La Quotidienne*, sa fille entra et lui dit de sa voix la plus douce:

-'Père, Théodule va venir ce matin vous présenter ses respects.'

-'Qui ça, Théodule?'

-'Votre petit-neveu.'

-'Ah!', fit le grand-père.

Puis il se remit à lire, ne songea plus au petit-neveu qui n'était qu'un Théodule quelconque, et ne tarda pas à avoir beaucoup d'humeur, ce qui lui arrivait presque toujours quand il lisait. La 'feuille', qu'il tenait, royaliste d'ailleurs, cela va de soi, annonçait pour le lendemain, sans aménité aucune, un des petits événements quotidiens du Paris d'alors: les

élèves des écoles de droit et de médecine devaient se réunir sur la place du Panthéon à midi pour délibérer. Il s'agissait d'une des questions du moment, de l'artillerie de la garde nationale, et d'un conflit entre le ministre de la guerre et 'la milice citoyenne' au sujet des canons parqués dans la cour du Louvre. Les étudiants devaient 'délibérer' là-dessus. Il n'en fallait pas beaucoup plus pour gonfler M. Gillenormand.

Il songea à Marius, qui était étudiant, et qui, probablement, irait, comme les autres, 'délibérer, à midi, sur la place du Panthéon'.

Alors qu'il pensait à cela, le lieutenant Théodule entra, vêtu en civil, ce qui était habile. Le lancier avait fait ce raisonnement: 'Le vieux druide n'a pas tout placé en viager. Cela vaut bien qu'on se déguise en pékin de temps en temps.'

Mademoiselle Gillenormand annonça:

-'Théodule, votre petit-neveu.'

Elle chuchota à l'oreille du lieutenant:

-'Dis oui à tout.'

Et se retira.

Le lieutenant, peu accoutumé à des rencontres si vénérables, balbutia, avec quelque timidité, 'Bonjour, mon oncle', et fit un salut mixte composé de l'ébauche involontaire et machinale du salut militaire achevée en un salut moins formel.

-'Ah, c'est vous; c'est bien, asseyez-vous', dit l'aïeul.

Cela dit, il oublia parfaitement le lancier.

Théodule s'assit et M. Gillenormand se leva.

M. Gillenormand se mit à marcher de long en large, les mains dans ses poches, parlant tout haut et tourmentant avec ses vieux doigts irrités les deux montres qu'il avait dans ses deux goussets.

-'Ce tas de morveux! Ça se convoque sur la place du Panthéon! Des galopins qui étaient hier en nourrice! Si on leur pressait le nez, il en sortirait du lait! Et ça délibère demain à midi! Où va-t-on? Où va-t-on? Il est clair qu'on va à l'abîme. C'est là que nous ont conduits les descamisados! L'artillerie citoyenne! Délibérer sur l'artillerie citoyenne! Bavarder en plein air sur les pétarades de la garde nationale! Et avec qui vont-ils se trouver là? Voyez un peu où mène le jacobinisme. Je parie tout ce qu'on voudra qu'il n'y aura là que des repris de justice et des forçats libérés. Les républicains et les galériens, ça ne fait qu'un nez et qu'un mouchoir. Carnot disait: «Où veux-tu que j'aille, traître?» Fouché répondait: «Où tu voudras, imbécile!» Voilà ce que c'est que les républicains.'

-'C'est juste', dit Théodule.

M. Gillenormand tourna la tête à demi, vit Théodule et continua:

-'Quand on pense que ce drôle a eu la méchanceté de se faire carbonaro! Pourquoi as-tu quitté ma maison? Pour devenir républicain. Quelle idée! D'abord le peuple n'en veut pas de ta république, il n'en veut pas, il a du bon sens, il sait bien qu'il y a toujours eu des rois et qu'il y en aura toujours, il sait bien que le peuple, après tout, ce n'est que le peuple, il s'en moque de ta république, entends-tu, crétin! S'amouracher du père Duchêne, faire les yeux doux à la guillotine, chanter des romances et jouer de la guitare sous le balcon de 93, c'est à cracher sur tous ces jeunes gens-là, tant ils sont bêtes! Ils en sont tous là. Pas un n'échappe. Il suffit de respirer l'air qui passe dans la rue pour être insensé. Le dix-neuvième siècle est vénéneux. Le premier polisson venu laisse pousser sa barbe, se croit un homme et abandonne ses vieux parents. C'est républicain, c'est romantique. Qu'est-ce que c'est que ça, romantique? Faites-moi l'amitié de me dire ce que c'est que ça? Toutes les folies possibles. Il y a un an, ils allaient tous voir Hernani. Je vous demande un peu, Hernani! Des antithèses, des abominations qui ne sont pas même écrites en français! Et puis on a des canons dans la cour du Louvre. Tels sont les brigandages de notre époque.'

-'Vous avez raison, mon oncle', dit Théodule.

M. Gillenormand reprit:

-'Des canons dans la cour du musée! Pour quoi faire? Vous voulez donc mitrailler l'Apollon du Belvédère? Qu'est-ce que la poudre à canon a à faire avec la Vénus de Médicis? Les jeunes d'aujourd'hui sont tous des chenapans! Quel pas grand-chose que leur

Benjamin Constant! Et ceux qui ne sont pas des scélérats sont des dadais! Ils font tout ce qu'ils peuvent pour être laids, ils sont mal habillés, ils ont peur des femmes, ils ont toujours l'air de mendier des baisers; ma parole d'honneur, on dirait des parias de l'amour. Ils sont difformes, et stupides; ils répètent les calembours de Tiercelin et de Potier; ils ont des habits-sacs, des gilets de palefrenier, des chemises de grosse toile, des pantalons de gros drap, des bottes de gros cuir, et le ramage ressemble au plumage. On pourrait se servir de leur jargon pour ressemeler leurs savates. Et toute cette inepte marmaille a des opinions politiques. Il devrait être sévèrement défendu d'en avoir. Ils fabriquent des systèmes, ils refont la société, ils démolissent la monarchie, ils flanquent par terre toutes les lois, ils mettent le grenier à la place de la cave et mon portier à la place du roi, ils bousculent l'Europe de fond en comble, ils rebâtissent le monde, et ils ont pour bonne fortune de regarder sournoisement les jambes des blanchisseuses qui remontent dans leurs charrettes! Ah, Marius, filou! Aller vociférer en place publique! Discuter, débattre, prendre des mesures! Ils appellent cela des mesures, justes dieux! Le désordre se rapetisse et devient niais. J'ai vu le chaos, je vois le gâchis. Des écoliers délibérer sur la garde nationale, cela ne se verrait pas chez les Ogibbewas et chez les Cadodaches! Les sauvages qui vont tout nus, la tête coiffée comme un volant de raquette, avec une massue à la patte, sont moins bêtes que ces bacheliers-là! Des marmousets de quatre sous! Ça prend des airs et sa commande! Ça délibère et parle pour ne rien dire! C'est la fin du monde. C'est évidemment la fin de notre pauvre planète. Il fallait un hoquet final, la France le pousse. Délibérez, mes drôles! Ces choses-là arriveront tant qu'ils iront lire les journaux sous les arcades de l'Odéon. Cela leur coûte un sou, et leur bon sens, et leur intelligence, et leur cœur, et leur âme, et leur esprit. On sort de là, et l'on fiche le camp de chez sa famille. Tous les journaux sont nocifs; tous, même le *Drapeau Blanc!* Au fond, Martainville était un jacobin! Ah, juste ciel! Tu pourras te vanter d'avoir désespéré ton grand-père, toi!'

-'C'est évident', dit Théodule.

Et, profitant de ce que M. Gillenormand reprenait haleine, le lancier ajouta magistralement:

-'Il ne devrait pas y avoir d'autre journal que *Le Moniteur* et d'autre livre que *L'Annuaire militaire.*'

M. Gillenormand poursuivit:

-'C'est comme leur Sieyès, un régicide devenu sénateur! Car c'est toujours comme cela qu'ils finissent. On se balafre avec le tutoiement citoyen pour arriver à se faire dire monsieur le comte. Monsieur le comte gros comme le bras, des assommeurs de septembre! Le philosophe Sieyès! Je me rends cette justice que je n'ai jamais fait plus de cas des philosophies de tous ces philosophes-là que des lunettes du grimacier de Tivoli! J'ai vu un jour les sénateurs passer sur le quai Malaquais en manteaux de velours violet semés d'abeilles avec des chapeaux à la Henri IV. Ils étaient hideux. On eût dit les singes de la cour du tigre. Citoyens, je vous déclare que votre progrès est une folie, que votre humanité est un rêve, que votre Révolution est un crime, que votre République est un monstre, que votre jeune France pucelle sort du lupanar, et je vous le soutiens à tous, qui que vous soyez, fussiez-vous publicistes, économistes, légistes, fussiez-vous plus connaisseurs en liberté, en égalité et en fraternité que le couperet de la guillotine!'

-'Parbleu', cria le lieutenant, 'voilà qui est admirablement vrai.'

M. Gillenormand interrompit un geste qu'il avait commencé, se retourna, regarda fixement le lancier Théodule entre les deux yeux, et lui dit:

-'Vous êtes un imbécile.'

Livre sixième: La conjonction de deux étoiles.

CHAPITRE I: MODE DE FORMATION DES NOMS DE FAMILLE.

Marius, à cette époque, était un beau jeune homme de taille moyenne, avec d'épais cheveux très noirs, un front haut et intelligent, les narines ouvertes et passionnées, l'air sincère et calme, et, sur tout son visage, un je ne sais quoi hautain, pensif et innocent. Son profil, dont toutes les lignes étaient arrondies sans cesser d'être fermes, avait cette douceur germanique qui a pénétré dans la physionomie française par l'Alsace et la Lorraine, et cette absence complète d'angles qui rendait les Sicambres si reconnaissables parmi les romains et qui distingue la race léonine de la race aquiline. Il était à cette saison de la vie où l'esprit des hommes qui pensent se compose, presque à proportions égales, de profondeur et de naïveté. Une situation grave étant donnée, il avait tout ce qu'il fallait pour être stupide; un tour de clef de plus, il pouvait être sublime. Ses façons étaient réservées, froides, polies, peu ouvertes. Sa bouche charmante, ses lèvres purpurines et ses dents de nacre corrigeaient la sévérité de sa mine lorsqu'il daignait sourire. C'était un singulier contraste que ce front chaste et ce sourire voluptueux. Il avait l'œil petit et le regard grand.

Au temps de sa pire misère, il remarquait que les jeunes filles se retournaient quand il passait, et il se sauvait ou se cachait, la mort dans l'âme. Il pensait qu'elles le regardaient pour ses vieux habits et qu'elles en riaient; le fait est qu'elles le regardaient pour sa grâce et qu'elles en rêvaient.

Ce muet malentendu entre lui et les jolies passantes l'avait rendu farouche. Il n'en choisit aucune, pour l'excellente raison qu'il s'enfuyait devant toutes. Il se conduisit ainsi pendant longtemps; 'bêtement', disait Courfeyrac.

Courfeyrac lui disait encore: 'N'aspire pas à être vénérable. Mon cher, un conseil. Ne lis pas tant de livres et regarde un peu plus autour de toi: les filles ont du bon. À force de t'enfuir et de rougir, tu t'abrutiras.'

D'autres fois, Courfeyrac le rencontrait et lui disait:

-'Bonjour, monsieur l'abbé.'

Quand Courfeyrac lui avait tenu quelque propos de ce genre, Marius était huit jours à éviter les femmes, jeunes et vieilles, et Courfeyrac lui-même.

Il y avait pourtant, dans l'immensité de la création, deux femmes que Marius ne fuyait pas et auxquelles il ne prenait pas garde. À la vérité, on l'eût fort étonné si on lui eût dit que c'étaient des femmes. L'une était la vieille barbue qui balayait sa chambre et qui faisait dire à Courfeyrac: 'Voyant que sa servante porte sa barbe, Marius ne porte pas la sienne.' L'autre était une espèce de petite fille qu'il voyait très souvent et qu'il ne regardait jamais.

Depuis plus d'un an, Marius voyait dans une allée déserte du Luxembourg, l'allée qui longe le parapet de la Pépinière, un homme et une toute jeune fille presque toujours assis côte à côte sur le même banc, à l'extrémité la plus solitaire de l'allée, du côté de la rue de l'Ouest. Chaque fois que le hasard qui se mêle aux promenades des gens dont les yeux inspectent leur conscience amenait Marius dans cette allée, et c'était presque tous les jours, il y retrouvait ce couple. L'homme pouvait avoir une soixantaine d'années, il paraissait triste et sérieux; toute sa personne offrait cet aspect robuste et fatigué des gens de guerre retirés du service. S'il avait eu une décoration, Marius eût dit: 'C'est un ancien officier.' Il avait l'air bon, mais inabordable, et il n'arrêtait jamais son regard sur le regard de personne. Il portait un pantalon bleu, une redingote bleue et un chapeau à bords larges, qui paraissaient toujours neufs, une cravate noire et une chemise de quaker,
c'est-à-dire, éclatante de blancheur, mais de grosse toile. Une grisette passant un jour près de lui, dit: 'Voilà un veuf très propre.' Il avait les cheveux très blancs.

La première fois que la jeune fille qui l'accompagnait vint s'asseoir avec lui sur le banc qu'ils semblaient avoir adopté, Marius remarqua une laideronne de treize ou quatorze ans, maigre, au point d'en être repoussante, gauche, insignifiante, et qui promettait, peut-être, d'avoir d'assez beaux yeux. Seulement, ils étaient toujours levés avec une sorte d'assurance déplaisante. Elle portait une robe mal coupée de gros mérinos noir qui dénotait la pensionnaire de couvent. Ils avaient l'air du père et de la fille.

Marius examina pendant deux ou trois jours cet homme vieux qui n'était pas encore un vieillard et cette petite fille qui n'avait rien pour elle, puis il n'y fit plus aucune attention. Eux, de leur côté, semblaient ne pas même le voir. Ils causaient entre eux d'un air paisible et indifférent. La fille jasait sans cesse, et gaîment. Le vieil homme parlait peu, et, parfois, laissait échapper un regard rempli d'une ineffable paternité.

Marius avait pris l'habitude machinale de se promener dans cette allée. Il les y retrouvait invariablement.

Voici comment la chose se passait.

Marius arrivait par le bout de l'allée opposé à leur banc. Il descendait toute l'allée, passait devant eux, puis s'en retournait jusqu'à l'extrémité par où il était venu et recommençait. Il faisait ce va-et-vient cinq ou six fois dans sa promenade, et cette promenade, cinq ou six fois par semaine, sans qu'ils en fussent arrivés à s'échanger un simple salut. Ce personnage et cette jeune fille, quoiqu'ils parussent et peut-être parce qu'ils paraissaient éviter les regards, avaient naturellement quelque peu éveillé l'attention des cinq ou six étudiants qui se promenaient, de temps en temps, le long de la Pépinière, les studieux après leur cours, les autres après leur partie de billard. Courfeyrac les avait observés quelque temps mais, trouvant la fille laide, il s'en était bien vite et soigneusement écarté. Il s'était enfui comme un Parthe en leur décochant un sobriquet. Frappé uniquement par la robe de la petite et les cheveux du vieux, il avait appelé la fille 'mademoiselle Lanoire' et le père, 'monsieur Leblanc', si bien que, personne ne les connaissant, ces surnoms étaient restés. Les étudiants disaient: 'Ah, monsieur Leblanc est sur son banc!' Marius, comme les autres, avait trouvé commode d'appeler ce monsieur inconnu M. Leblanc.

Je ferai comme eux et dirai donc M. Leblanc pour la facilité de ce récit.

Marius les vit ainsi presque tous les jours, à la même heure, pendant la première année. Il trouvait l'homme à son gré, mais la fille assez maussade.

CHAPITRE II: IL Y AVAIT UNE LUMIÈRE.

La seconde année, précisément au point de cette histoire où le lecteur est parvenu, il arriva que cette habitude du Luxembourg s'interrompit, sans que Marius sût trop pourquoi lui-même, et qu'il fut près de six mois sans mettre les pieds dans son allée. Un jour enfin, il y retourna. C'était par une sereine matinée d'été, Marius était joyeux comme on l'est quand il fait beau. Il lui semblait qu'il avait dans le cœur tous les chants d'oiseaux qu'il entendait et tous les morceaux du ciel bleu qu'il voyait à travers les feuilles des arbres.

Il alla droit à 'son allée', et, quand il fut au bout, il aperçut, toujours sur le même banc, ce couple connu. Seulement, quand il s'approcha, il reconnu l'homme mais pas la fille. La personne qu'il voyait maintenant était une grande et belle créature ayant toutes les formes les plus charmantes de la femme à ce moment précis où elles se combinent encore avec toutes les grâces les plus naïves de l'enfant; moment fugitif et pur que peuvent seuls traduire ces deux mots: quinze ans. C'étaient d'admirables cheveux châtains nuancés de veines dorées, un front qui semblait fait de marbre, des joues qui semblaient faites de pétales de rose, un incarnat pâle, une blancheur émue, une bouche exquise d'où le sourire sortait comme une clarté et la parole comme une musique, une tête que Raphaël eût donnée à Marie posée sur un cou que Jean Goujon eût donné à Vénus. Et, afin que rien ne manquât à cette ravissante figure, le nez n'était pas beau, il était joli; ni droit ni courbé, ni

italien ni grec; c'était le nez parisien; c'est-à-dire quelque chose de spirituel, de fin, d'irrégulier et de pur, qui désespère les peintres et qui charme les poètes.

Quand Marius passa près d'elle, il ne put voir ses yeux qui étaient constamment baissés. Il ne vit que ses longs cils châtains pénétrés d'ombre et de pudeur.

Cela n'empêchait pas la belle enfant de sourire tout en écoutant l'homme aux cheveux blancs qui lui parlait, et rien n'était ravissant comme ce frais sourire et ces yeux baissés.

Marius pensa tout d'abord que c'était une autre fille du même homme, une sœur sans doute de la laideronne. Mais, quand l'invariable habitude de la promenade le ramena pour la seconde fois près du banc, et qu'il l'eut examinée avec attention, il reconnut que c'était la même. En six mois la petite fille était devenue jeune fille; voilà tout. Rien n'est plus fréquent que ce phénomène. Il y a un moment où les filles s'épanouissent en un clin d’œil et deviennent des fleurs capiteuse tout à coup. Hier on les a laissées enfants, aujourd'hui on les retrouve inquiétantes.

Celle-ci n'avait pas seulement grandi, elle s'était épanouie. Comme trois jours en avril suffisent à certains arbres pour se couvrir de fleurs, six mois lui avaient suffi pour se métamorphoser. Son avril à elle était venu.

On voit quelquefois des gens qui, pauvres et mesquins, semblent se réveiller, passent subitement de l'indigence au faste, font des dépenses de toutes sortes, et deviennent tout à coup éclatants, prodigues et magnifiques. Cela tient à une rente empochée; il y a eu échéance hier. La jeune fille avait touché son semestre.

Et puis ce n'était plus la pensionnaire avec son chapeau de peluche, sa robe de mérinos, ses souliers d'écolière et ses mains rouges; le goût lui était venu avec la beauté; c'était une personne bien mise avec une sorte d'élégance simple, riche, sans manière. Elle avait une robe de damas noir, un camail de même étoffe et un chapeau de crêpe blanc. Ses gants blancs montraient la finesse de sa main qui jouait avec le manche en ivoire d'une ombrelle chinois; son brodequin de soie soulignait la petitesse de son pied. Quand on passait près d'elle, toute sa toilette exhalait un parfum capiteux et délicieusement envoûtant.

Quant à l'homme, il était toujours le même.

La seconde fois que Marius arriva près d'elle, la jeune fille leva les paupières. Ses yeux étaient d'un bleu céleste et profond, mais dans cet azur voilé il n'y avait encore que le regard d'une enfant. Elle regarda Marius avec indifférence, comme elle eût regardé le marmot qui courait sous les sycomores, ou le vase de marbre qui faisait de l'ombre sur le banc; Marius, de son côté, continua sa promenade en pensant à autre chose.

Il passa encore quatre ou cinq fois près du banc où était la jeune fille, mais sans même tourner les yeux vers elle.

Les jours suivants, il revint, comme à l'ordinaire, au Luxembourg, y trouva 'le père et la fille', mais n'y fit plus attention. Il ne songea pas plus à cette fille quand elle fut belle qu'il n'y songeait lorsqu'elle était laide. Il passa très près du banc où elle était car c'était là son habitude.

CHAPITRE III: EFFET DE PRINTEMPS.

Un jour, l'air était tiède, le Luxembourg était inondé d'ombre et de soleil, le ciel était pur comme si les anges l'eussent lavé le matin, les passereaux poussaient de petits cris dans les profondeurs des marronniers, Marius avait ouvert toute son âme à la nature, il ne pensait à rien, il vivait et il respirait, il passa près de ce banc, la jeune fille leva les yeux sur lui, leurs deux regards se rencontrèrent.

Qu'y avait-il cette fois dans le regard de la jeune fille? Marius n'eût pu le dire. Il n'y avait rien et il y avait tout. Ce fut un étrange éclair.

Elle baissa les yeux et il continua son chemin.

Ce qu'il venait de voir, ce n'était pas l'œil ingénu et simple d'une enfant, c'était un gouffre mystérieux qui s'était entr'ouvert, puis brusquement refermé.

Il y a un jour où toute jeune fille regarde ainsi. Malheur à qui se trouve là!

Ce premier regard d'une âme qui ne se connaît pas encore est comme l'aube dans le ciel. C'est l'éveil de quelque chose de rayonnant et d'inconnu. Rien ne saurait rendre le charme dangereux de cette lueur inattendue qui éclaire vaguement, tout-à-coup, d'adorables ténèbres et qui se compose de toute l'innocence du présent mélangée à toute la passion de l'avenir. C'est une sorte de tendresse indécise qui se révèle au hasard et qui attend. C'est un piège que l'innocence tend à son insu et où elle prend des cœurs sans le vouloir et sans le savoir. C'est une vierge qui regarde comme une femme.

Il est rare qu'une rêverie profonde ne naisse pas de ce regard où il tombe. Toutes les puretés et toutes les candeurs se concentrent dans ce rayon céleste et fatal qui, plus que les œillades les mieux travaillées des coquettes, a le pouvoir magique de faire subitement éclore au fond d'une âme cette fleur sombre, pleine de parfums et de poisons, qu'on appelle l'amour.

Le soir, en rentrant dans son galetas, Marius jeta les yeux sur son vêtement, et s'aperçut pour la première fois qu'il avait la malpropreté, l'inconvenance et la stupidité inouïe d'aller se promener au Luxembourg avec ses habits 'de tous les jours', c'est-à-dire avec un chapeau cassé près de la ganse, de grosses bottes de roulier, un pantalon noir blanc aux genoux et un habit noir pâle aux coudes.

CHAPITRE IV: COMMENCEMENT D'UNE GRANDE MALADIE.

Le lendemain, à l'heure habituelle, Marius tira de son armoire son habit neuf, son pantalon neuf, son chapeau neuf et ses bottes neuves; il se revêtit de cette panoplie complète, mit des gants, luxe prodigieux, et s'en alla au Luxembourg.

Chemin faisant, il rencontra Courfeyrac et feignit de ne pas le voir. Courfeyrac en rentrant chez lui dit à ses amis. Je viens de rencontrer le chapeau neuf et l'habit neuf de Marius et Marius dedans. Il allait sans doute passer un examen. Il avait l'air tout bête.

Arrivé au Luxembourg, Marius fit le tour du bassin et considéra les cygnes, puis il demeura longtemps en arrêt devant une statue qui avait la tête noire de moisissure et à laquelle une hanche manquait. Il y avait, près du bassin, un bourgeois quadragénaire et ventru qui tenait par la main un petit garçon de cinq ans et lui disait: 'Évite les excès, mon fils. Tiens-toi à égale distance du despotisme et de l'anarchie.' Marius écouta ce bourgeois. Puis il fit encore une fois le tour du bassin. Enfin il se dirigea vers 'son allée', lentement, et comme s'il y allait à regret. On eût dit qu'il était à la fois forcé et empêché d'y aller. Il ne se rendait aucun compte de tout cela et croyait faire comme tous les jours.

En débouchant dans l'allée, il aperçut, à l'autre bout, 'sur leur banc', M. Leblanc et la jeune fille. Il boutonna son habit jusqu'en haut, le tendit sur son torse pour qu'il ne fît pas de plis, examina avec une certaine complaisance les reflets lustrés de son pantalon, et se dirigea vers le banc. Il y avait de l'attaque dans cette marche et certainement une velléité de conquête.

Du reste, il n'y avait rien que de machinal dans tous ses mouvements, et il n'avait aucunement interrompu les préoccupations habituelles de son esprit et de ses travaux. Il pensait à ce moment-là que le *Manuel du Baccalauréat* était un livre stupide et qu'il fallait qu'il eût été rédigé par de rares crétins pour qu'on y analysât comme chef-d'oeuvre de l'esprit humain trois tragédies de Racine et seulement une comédie de Molière. Il avait un sifflement aigu dans les oreilles. Tout en approchant du banc, il tendait les plis de son habit, et ses yeux se fixaient sur la jeune fille. Il lui semblait qu'elle emplissait toute l'extrémité de l'allée d'une vague lueur bleue.

À mesure qu'il approchait, son pas se ralentissait de plus en plus. Parvenu à une certaine distance du banc, bien avant d'être à la fin de l'allée, il s'arrêta, et il ne put savoir lui-même comment il se fit qu'il rebroussa chemin. Il ne se dit même pas qu'il n'allait pas

jusqu'au bout. Ce fut à peine si la jeune fille put l'apercevoir de loin et voir le bel air qu'il avait dans ses habits neufs. Cependant, il se tenait très droit, pour avoir bonne mine dans le cas où quelqu'un qui serait derrière lui le regarderait.

Il atteignit le bout opposé, puis revint; cette fois, il s'approcha un peu plus près du banc. Il parvint même jusqu'à une distance de trois intervalles d'arbres, mais là il sentit je ne sais quelle impossibilité d'aller plus loin, et il hésita. Il avait cru voir le visage de la jeune fille se pencher vers lui. Cependant il fit un effort viril et violent, dompta l'hésitation, et continua d'avancer. Quelques secondes après, il passa devant le banc, droit, rouge jusqu'aux oreilles, sans oser jeter un regard à droite, ni à gauche, la main dans son habit comme un homme d'état. Au moment où il passa 'sous le canon de la place', il éprouva un affreux battement de cœur . Elle avait, comme la veille, sa robe de damas et son chapeau de crêpe. Il entendit une voix ineffable qui devait être 'sa voix'. Elle causait tranquillement. Elle était bien jolie. Il le sentait, quoiqu'il n'essayât pas de la voir. 'Elle ne pourrait cependant', pensait-il, 's'empêcher d'avoir de l'estime et de la considération pour moi si elle savait que c'est moi qui suis le véritable auteur de la dissertation sur Marcos Obregon de la Ronda que monsieur François de Neufchâteau a mise, comme étant de lui, en tête de son édition de *Gil Blas*!

Il dépassa le banc, alla jusqu'à l'extrémité de l'allée qui était tout proche, puis revint sur ses pas et passa encore devant la belle jeune fille. Cette fois, il était très pâle. Du reste, il éprouvait quelque chose de très désagréable. Il s'éloigna du banc et de la jeune fille, et, tout en lui tournant le dos, il pensa qu'elle le regardait; cela le fit trébucher.

Il n'essaya plus de s'approcher du banc. Il s'arrêta vers la moitié de l'allée, et là, chose qu'il ne faisait jamais, il s'assit, jetant des regards de côté, songeant, dans les profondeurs les plus indistinctes de son esprit, qu'après tout il était difficile que les personnes dont il admirait le chapeau blanc et la robe noire fussent absolument insensibles à son pantalon lustré et à son habit neuf.

Au bout d'un quart d'heure il se leva, comme s'il allait recommencer à marcher vers ce banc qu'une auréole entourait. Cependant, il resta debout et immobile. Pour la première fois depuis quinze mois, il se dit que ce monsieur qui s'asseyait là tous les jours, avec sa fille, l'avait sans doute remarqué de son côté et trouvait probablement son assiduité étrange.

Pour la première fois aussi, il sentit quelque irrévérence à désigner cet inconnu, même dans le secret de sa pensée, par le sobriquet de M. Leblanc.

Il demeura ainsi quelques minutes, la tête baissée et faisant des dessins sur le sable avec une baguette qu'il avait à la main.

Puis, il se tourna brusquement du côté opposé au banc de M. Leblanc et de sa fille et rentra chez lui.

Ce jour-là, il oublia d'aller dîner. À huit heures du soir il s'en aperçut, et, comme il était trop tard pour descendre rue Saint-Jacques, il mangea un morceau de pain.

Il ne se coucha qu'après avoir brossé son habit et l'avoir plié avec soin.

CHAPITRE V: DIVERS COUPS DE FOUDRE SUR MADAME BOUGON.

Le lendemain, mame Bougon (c'est ainsi que Courfeyrac nommait la vieille gouvernante de la masure Gorbeau, elle s'appelait en réalité madame Burgon) remarqua que monsieur Marius sortait encore avec son habit neuf.

Il retourna au Luxembourg, mais il ne dépassa pas son banc de la moitié de l'allée. Il s'y assit comme la veille, observant de loin et voyant distinctement le chapeau blanc, la robe noire et surtout la lueur bleue. Il n'en bougea pas, et ne rentra chez lui que lorsqu'on ferma les portes du Luxembourg. Il ne vit pas M. Leblanc et sa fille partir. Il en conclut qu'ils étaient sortis du jardin par la grille de la rue de l'Ouest. Plus tard, quelques semaines après, quand il y songea, il ne put jamais se rappeler où il avait dîné ce soir-là.

Le lendemain, c'était le troisième jour, mame Bougon fut foudroyée à nouveau. Marius sortait avec son habit neuf.

-'Trois jours de suite!', s'écria-t-elle.

Elle essaya de le suivre, mais Marius marchait rapidement, en faisant d'immenses enjambées; c'était un hippopotame entreprenant la poursuite d'un chamois. Elle le perdit de vue en deux minutes et rentra essoufflée, aux trois quarts étouffée par son asthme, furieuse. 'À quoi ça rime', grommela-t-elle, 'de mettre ses beaux habits tous les jours et de faire courir les personnes comme cela?'

Marius s'était rendu au Luxembourg.

La jeune fille y était avec M. Leblanc. Marius approcha le plus près qu'il put en faisant semblant de lire un livre, mais il resta encore très loin, puis revint s'asseoir sur son banc où il passa quatre heures à regarder sauter, dans l'allée, des moineaux qui lui faisaient l'effet de se moquer de lui.

Une quinzaine de jours s'écoula ainsi. Marius allait au Luxembourg non plus pour se promener, mais pour s'y asseoir toujours à la même place et sans savoir pourquoi. Arrivé là, il ne bougeait plus. Il mettait chaque matin son habit neuf, pour ne pas attirer l'attention de Mme Bougon , et recommençait son manège tous les jours.

Elle était décidément d'une beauté merveilleuse. La seule remarque qu'on pût faire qui ressemblât à une critique, c'est que la contradiction entre son regard, qui était triste, et son sourire, qui était joyeux, donnait à son visage quelque chose d'un peu égaré, ce qui fait que, à certains moments, ce doux visage devenait étrange sans cesser d'être charmant.

CHAPITRE VI: FAIT PRISONNIER.

Un des derniers jours de la seconde semaine, Marius était, comme à son habitude, assis sur son banc, tenant à la main un livre ouvert dont, depuis deux heures, il n'avait pas tourné une page. Tout à coup, il tressaillit. Un événement se passait à l'extrémité de l'allée. M. Leblanc et sa fille venaient de quitter leur banc, la fille avait pris le bras du père, et tous deux se dirigeaient lentement vers le milieu de l'allée où était Marius. Marius ferma son livre, puis il le rouvrit, puis il s'efforça de lire. Il tremblait. L'auréole venait droit vers lui. 'Ah, mon Dieu!', pensa-t-il, 'Comment se mettre pour paraître naturel?' l'homme à cheveux blancs et la jeune fille s'avancèrent; les secondes lui parurent des minutes. 'Qu'est-ce qu'ils viennent faire par ici?', se demanda-t-il. 'Comment, elle va passer là! Ses pieds vont marcher sur ce sable, dans cette allée, à deux pas de moi!' Il était bouleversé, il eût voulu être très beau, il eût voulu avoir une médaille à exhiber! Il entendait s'approcher le bruit doux et mesuré de leurs pas. Il s'imaginait que M. Leblanc lui jetait des regards irrités. 'Est-ce que ce monsieur va me parler?', pensa-t-il. Il baissa la tête; quand il la releva, ils étaient tout près de lui. La jeune fille passa; en passant, elle le regarda. Elle le regarda fixement, avec une douceur pensive qui fit frissonner Marius de la tête aux pieds. Il lui sembla qu'elle lui reprochait d'avoir été si longtemps sans venir jusqu'à elle et qu'elle lui disait: 'C'est moi qui viens.' Marius resta ébloui devant ces prunelles pleines de rayons et d'abîmes.

Il sentait tout son corps brûler. Elle était venue à lui, elle l'avait regardé, quelle joie! Elle lui parut plus belle que d'habitude, belle d'une beauté féminine et angélique, d'une beauté irréelle qui eût fait chanter Pétrarque et s'agenouiller Dante. Il lui semblait qu'il nageait en plein ciel bleu. En même temps, il était horriblement contrarié, parce qu'il avait de la poussière sur ses bottes.

Il croyait être sûr qu'elle avait regardé aussi ses bottes.

Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Puis il se mit à marcher dans le Luxembourg comme un fou. Il est probable que, par moments, il riait tout seul et parlait haut. Son air rêveur conduisit certains passants à croire que c'était là un amoureux cherchant sa belle.

Il sortit du Luxembourg, espérant la retrouver dans une rue.

Il croisa Courfeyrac sous les arcades de l'Odéon et lui dit: 'Viens dîner avec moi.' Ils allèrent chez Rousseau, et dépensèrent six francs. Marius mangea comme un ogre. Il donna six sous au garçon. Au dessert il dit à Courfeyrac: 'As-tu lu le journal? Quel beau discours a fait Audry de Puyraveau!'

Il était éperdument amoureux.

Après le dîner, il dit à Courfeyrac: 'Je te paye le spectacle. Ils allèrent à la Porte-Saint-Martin voir Frédérick dans *L'Auberge des Adrets*. Marius s'amusa énormément.

En même temps, il eut un redoublement de sauvagerie. En sortant du théâtre, il refusa de regarder la jarretière d'une modiste qui enjambait un ruisseau. La réflexion de Courfeyrac, 'Je mettrais volontiers cette femme dans ma collection', lui fit presque horreur.

Courfeyrac l'invita à déjeuner au café Voltaire le lendemain. Marius y alla et mangea encore plus que la veille. Il était tout pensif et très gai. On eût dit qu'il saisissait toutes les occasions de rire aux éclats. Il embrassa tendrement un provincial quelconque qu'on lui présenta. Un cercle d'étudiants s'était fait autour de la table et l'on avait parlé des niaiseries payées par l'État qui se débitent en chaire à la Sorbonne; puis la conversation s'était portée sur les fautes et les lacunes des dictionnaires et de la prosodie latine de Quicherat. Marius interrompit la discussion pour s'écrier: 'C'est tout de même bien agréable d'avoir la croix de la légion d'honneur!'

-'Voilà qui est drôle!', murmura Courfeyrac à l'oreille de Jean Prouvaire.

-'Non', répondit Jean Prouvaire, voilà qui est sérieux.

Cela était sérieux en effet. Marius en était à cette première heure violente et charmante qui commence les grandes passions.

Un regard avait fait tout cela.

Quand la mine est chargée, quand l'incendie est prêt, rien n'est plus simple. Un regard est une étincelle.

C'en était fait. Marius aimait une femme. Sa destinée entrait dans l'inconnu.

Le regard des femmes ressemble à certains rouages tranquilles en apparence et formidables. On passe à côté tous les jours, paisiblement, impunément, sans se douter de rien. Il vient un moment où l'on oublie même que cette chose est là. On va, on vient, on rêve, on parle, on rit. Tout à coup, on se sent saisi. C'est fini. Le rouage vous tient, le regard vous a pris. Il vous a pris, n'importe par où ni comment, par une partie quelconque de votre pensée qui traînait, par une distraction que vous avez eue. Vous êtes perdu. Vous y passerez tout entier. Un enchaînement de forces mystérieuses s'empare de vous. Vous vous débattez en vain. Plus de secours humain possible. Vous allez tomber d'engrenage en engrenage, d'angoisse en angoisse, de torture en torture, vous, votre esprit, votre fortune, votre avenir, votre âme; et, selon que vous serez au pouvoir d'une créature méchante ou d'un noble cœur , vous ne sortirez de cette effrayante machine que défiguré par la honte ou transfiguré par la passion.

CHAPITRE VII: AVENTURES DE LA LETTRE U LIVRÉE AUX CONJECTURES.

L'isolement, le détachement de tout, la fierté, l'indépendance, le goût de la nature, l'absence d'activité quotidienne et matérielle, la vie en soi, les luttes secrètes de la chasteté, l'extase bienveillante devant toute la création, avaient préparé Marius à cette possession qu'on nomme la passion. Son culte pour son père était devenu peu à peu une religion, et, comme toute religion, s'était retiré au fond de son âme. Il fallait quelque chose au premier plan. L'amour vint.

Un grand mois s'écoula, pendant lequel Marius alla tous les jours au Luxembourg. L'heure venue, rien ne pouvait le retenir. 'Il est de service', disait Courfeyrac. Marius vivait dans le ravissement. Il est certain que la jeune fille le regardait.

Il avait fini par s'enhardir, et il s'approchait du banc. Cependant, il ne passait plus devant, obéissant à la fois à la timidité et à la prudence. Il jugeait utile de ne pas attirer 'l'attention du père'. Il combinait ses stations derrière les arbres et les piédestaux des

statues avec un machiavélisme profond, de façon à se montrer le plus possible à la jeune fille et à se laisser voir le moins possible du vieux monsieur. Quelquefois, pendant des demi-heures entières, il restait immobile à l'ombre d'un Léonidas ou d'un Spartacus quelconque, tenant à la main un livre au-dessus duquel ses yeux, doucement levés, allaient chercher la belle fille; elle, de son côté, tournait avec un vague sourire son charmant profil vers lui. Tout en causant le plus naturellement et le plus tranquillement du monde avec l'homme à cheveux blancs, elle appuyait sur Marius toutes les rêveries d'un œil virginal et passionné. Antique et immémorial manège qu'Ève savait dès le premier jour du monde et que toute femme sait dès le premier jour de la vie! Sa bouche donnait la réplique à l'un; son regard donnait la réplique à l'autre.

Il faut croire pourtant que M. Leblanc finissait par s'apercevoir de quelque chose, car souvent, lorsque Marius arrivait, il se levait et se mettait à marcher. Il avait quitté leur place accoutumée et avait adopté, à l'autre extrémité de l'allée, le banc voisin du gladiateur, comme pour voir si Marius les y suivrait. Marius ne comprit pas et fit cette faute. Le père commença à devenir inexact et n'amena plus sa fille tous les jours. Quelquefois il venait seul. Alors Marius ne restait pas; autre faute.

Marius ne prit pas garde à ces signes. De la phase de timidité, il était passé, progrès naturel et fatal, à la phase d'aveuglement. Son amour croissait. Il en rêvait toutes les nuits. Et puis, il lui était arrivé un bonheur inespéré, huile sur le feu, redoublement de ténèbres sur ses yeux. Un soir, à la brune, il avait trouvé, sur le banc que M. Leblanc et sa fille venaient de quitter, un mouchoir. C'était un mouchoir tout simple, sans broderie, blanc, fin; il lui parut exhaler des senteurs ineffables. Il s'en empara avec transport. Ce mouchoir était marqué des lettres U. F.; Marius ne savait rien de cette belle enfant, ni sa famille, ni son nom, ni sa demeure; ces deux lettres étaient la première chose d'elle qu'il saisissait, adorables initiales sur lesquelles il commença tout de suite à construire son échafaudage. U était évidemment le prénom. Ursule, pensa-t-il, quel délicieux nom! Il baisa le mouchoir, l'aspira, le mit sur son cœur , sur sa chair, pendant le jour, et la nuit sous ses lèvres, pour s'endormir.

-'J'y sens toute son âme!', s'écriait-il.

Ce mouchoir était au vieux monsieur qui l'avait tout bonnement laissé tomber de sa poche.

Les jours qui suivirent la trouvaille, il ne se montra plus au Luxembourg que baisant le mouchoir et l'appuyant sur son cœur. La belle enfant n'y comprenait rien et le lui montrait par des signes imperceptibles.

-'Ô pudeur!', se disait Marius.

CHAPITRE VIII: LES INVALIDES EUX-MÊMES PEUVENT ÊTRE HEUREUX.

Puisque j'ai prononcé le mot pudeur, et puisque je ne cache rien, je dois dire qu'une fois, pourtant, à travers ses extases, 'son Ursule' lui causa des soucis. C'était un de ces jours où elle poussait M. Leblanc à quitter le banc et à se promener dans l'allée. Il faisait une vive brise de printemps qui remuait le haut des platanes. Le père et la fille, se donnant le bras, venaient de passer devant le banc de Marius. Marius s'était levé derrière eux et les suivait du regard, comme il convient dans cette situation d'âme éperdue.

Tout à coup, une rafale de vent, plus impertinente que les autres, et probablement chargé de faire les affaires du printemps, s'envola de la pépinière, s'abattit sur l'allée, enveloppa la jeune fille dans un ravissant frisson digne des nymphes de Virgile et des faunes de Théocrite, et souleva sa robe, cette robe plus sacrée que celle d'Isis, presque jusqu'à la hauteur de sa jarretière. Une jambe d'une forme exquise apparut. Marius la vit. Il fut exaspéré et furieux.

La jeune fille avait rapidement baissé sa robe d'un mouvement divinement effarouché, mais il n'en fut pas moins indigné. Il était seul dans l'allée, c'est vrai. Mais il pouvait y avoir eu quelqu'un. Et 's'il y avait eu quelqu'un! Comprend-on une chose pareille!

C'est horrible ce qu'elle vient de faire là!' Mais la pauvre enfant n'avait rien fait; il n'y avait qu'un coupable: le vent. Marius, en qui frémissait confusément le Bartholo qu'il y a dans Chérubin, était déterminé à être mécontent; il était jaloux de son ombre. C'est ainsi, en effet, que s'éveille dans le cœur humain, et que s'impose, même sans droit, l'âcre et bizarre jalousie de la chair. Du reste, en dehors même de cette jalousie, la vue de cette jambe charmante n'avait eu pour lui rien d'agréable; le bas blanc de la première femme venue lui eût procuré plus de plaisir.

Quand 'son Ursule', après avoir atteint l'extrémité de l'allée, revint sur ses pas avec M. Leblanc et passa devant le banc où Marius s'était rassis, Marius lui jeta un regard bourru et féroce. La jeune fille eut ce petit redressement en arrière accompagné d'un haussement de paupières qui signifie: 'Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc?'

Ce fut là leur 'première querelle'.

Marius achevait à peine de lui faire cette scène avec les yeux que quelqu'un traversa l'allée. C'était un invalide tout courbé, tout ridé et tout blanc, en uniforme Louis XV, ayant sur le torse la petite plaque ovale de drap rouge aux épées croisées, croix de Saint-Louis du soldat, et orné, en outre, d'une manche d'habit sans bras dedans, d'un menton d'argent et d'une jambe de bois. Marius crut distinguer que cet être avait l'air extrêmement satisfait. Il lui sembla même que le vieux cynique, tout en clopinant près de lui, lui avait adressé un clignement d'œil très fraternel et très joyeux, comme si un hasard quelconque avait fait qu'ils pussent être d'intelligence et qu'ils eussent savouré en commun quelque bonne aubaine. Qu'avait-il donc à être si content, ce débris de Mars? Que s'était-il donc passé entre cette jambe de bois et l'autre? Marius arriva au paroxysme de la jalousie. 'Il était peut-être là!', se dit-il; 'il a peut-être vu!' Et il eut envie d'étriper l'invalide.

Le temps aidant, toute pointe s'émousse. Cette colère de Marius contre 'Ursule', si juste et si légitime qu'elle fût, passa. Il finit par pardonner; mais ce fut un grand effort; il la bouda trois jours.

Cependant, à travers tout cela et à cause de tout cela, la passion grandissait et devenait folle.

CHAPITRE IX: ÉCLIPSE.

On vient de voir comment Marius avait découvert ou cru découvrir qu'Elle s'appelait Ursule.

L'appétit vient en aimant. Savoir qu'elle se nommait Ursule n'était pas assez. Marius dévora ce bonheur en trois ou quatre semaines. Puis, il en voulut plus, il voulut savoir où elle demeurait.

Il avait fait une première faute: tomber dans l'embûche du banc du gladiateur. Il en avait fait une seconde: ne pas rester au Luxembourg quand M. Leblanc y venait seul. Il en fit une troisième, immense: il suivit 'Ursule'!

Elle demeurait rue de l'Ouest, à l'endroit de la rue le moins fréquenté, dans une maison neuve, à trois étages, d'apparence modeste.

À partir de ce moment, Marius ajouta à son bonheur de la voir au Luxembourg le bonheur de la suivre jusque chez elle.

Sa faim augmenta. Il savait comment elle s'appelait, son petit nom du moins, le nom charmant, le vrai nom d'une femme; il savait où elle demeurait; il voulut savoir qui elle était.

Un soir, après qu'il les eut suivis jusque chez eux et qu'il les eut vus disparaître sous la porte cochère, il entra à leur suite et dit vaillamment au portier:

-'C'est le monsieur du premier qui vient de rentrer?'

-'Non', répondit le portier. 'C'est le monsieur du troisième.'

Encore un pas de fait. Ce succès enhardit Marius.

-'Sur le devant?', demanda-t-il.

-'Parbleu!', fit le portier, 'la maison n'est bâtie que sur la rue.'

-'Et quel est l'état de ce monsieur?', repartit Marius.

-'Il est rentier, monsieur. C'est un homme bon qui fait du bien aux malheureux, bien qu'il ne soit pas riche.'

-'Comment s'appelle-t-il?', reprit Marius.

Le portier leva la tête, et dit:

-'Est-ce que monsieur travaille pour la police?'

Marius s'en alla assez penaud mais ravi. Il avançait.

-'Bon', pensa-t-il, 'je sais qu'elle s'appelle Ursule, qu'elle est la fille d'un rentier et qu'elle habite là, au troisième, rue de l'Ouest.'

Le lendemain, M. Leblanc et sa fille ne firent au Luxembourg qu'une courte apparition; ils s'en allèrent qu'il faisait encore grand jour. Marius les suivit rue de l'Ouest, comme il en avait pris l'habitude. En arrivant à la porte cochère, M. Leblanc fit passer sa fille devant puis s'arrêta avant de franchir le seuil, se retourna et regarda Marius fixement.

Le jour d'après, ils ne vinrent pas au Luxembourg. Marius attendit toute la journée, en vain .

À la nuit tombée, il alla rue de l'Ouest et vit de la lumière aux fenêtres du troisième. Il se promena sous ces fenêtres jusqu'à ce que cette lumière fût éteinte.

Le jour suivant, il n'y eut personne au Luxembourg. Marius attendit encore toute la journée, puis alla faire sa ronde de nuit sous leurs fenêtres. Cela l'amena jusqu'à dix heures du soir. Sa curiosité insatiable remplaça son dîner; l'amour nourrit les amoureux.

Il se passa huit jours de la sorte. M. Leblanc et sa fille ne paraissaient plus au Luxembourg. Marius faisait des conjectures tristes; il n'osait pas guetter la porte cochère pendant le jour. Il se contentait d'aller, la nuit, contempler la clarté rougeâtre des vitres. Il y voyait, par moments, passer des ombres; son cœur battait alors encore plus vite.

Le huitième jour, quand il arriva sous les fenêtres, il n'y avait pas de lumière. 'Tiens!', dit-il, 'La lampe n'est pas encore allumée. Il fait nuit pourtant. Est-ce qu'ils seraient sortis?' Il attendit jusqu'à dix heures, jusqu'à minuit, jusqu'à une heure du matin. Aucune lumière ne s'alluma aux fenêtres du troisième étage et personne ne rentra dans la maison. Il s'en alla très sombre.

Le lendemain, car il ne vivait que de lendemains en lendemains, il ne trouva personne au Luxembourg. Il s'y attendait. Le soir venu, il alla à la maison. Aucune lueur aux fenêtres; les persiennes étaient fermées; le troisième était tout noir.

Marius frappa à la porte cochère, entra et dit au portier:

-'Le monsieur du troisième?'

-'Il a déménagé', répondit le portier.

Marius chancela et dit faiblement:

-'Quand donc?'

-'Hier.'

-'Où demeure-t-il maintenant?'

-'Je n'en sais rien.'

-'Il n'a donc point laissé sa nouvelle adresse?'

-'Non.'

Le portier leva le nez et reconnut Marius.

-'Tiens, c'est vous!', dit-il, 'Vous devez bien être policier, n'est-ce pas?'

Livre septième: Patron-minette.

CHAPITRE I: LES MINES ET LES MINEURS.

Les sociétés humaines ont toutes ce qu'on appelle dans les théâtres 'un troisième dessous'. Le sol social est partout miné, tantôt pour le bien, tantôt pour le mal. Ces travaux

se superposent. Il y a les mines supérieures et les mines inférieures. Il y a un haut et un bas dans cet obscur sous-sol qui s'effondre parfois sous la civilisation, et que notre indifférence et notre insouciance foulent aux pieds. L'Encyclopédie, au siècle dernier, était une mine, presque à ciel ouvert. Les ténèbres, ces sombres couveuses du christianisme primitif, n'attendaient qu'une occasion pour exploser sous les Césars et pour inonder le genre humain de lumière. Car dans les ténèbres sacrées il y a de la lumière latente. Les volcans sont pleins d'une ombre capable de flamboiement. Toute lave commence par être nuit. Les catacombes, où s'est dite la première messe, n'étaient pas seulement la cave de Rome, elles étaient le souterrain du monde.

Il y a sous la construction sociale, cette merveille compliquée d'une masure, des excavations de toutes sortes. Il y a la mine religieuse, la mine philosophique, la mine politique, la mine économique, la mine révolutionnaire. Tel pioche avec l'idée, tel pioche avec le chiffre, tel pioche avec la colère. On s'appelle et on se répond d'une catacombe à l'autre. Les utopies cheminent sous terre dans ces conduits. Elles s'y ramifient en tous sens. Elles s'y rencontrent parfois, et y fraternisent. Jean-Jacques prête son pic à Diogène qui lui prête sa lanterne. Quelquefois, elles s'y combattent. Calvin prend Socin aux cheveux. Mais rien n'arrête ni n'interrompt la tension de toutes ces énergies. La puissante activité simultanée va et vient, monte, descend, remonte dans ces obscurités; elle transforme lentement le dessus par le dessous et le dehors par le dedans. La société se doute à peine de ce creusement qui lui laisse sa surface et lui change les entrailles. Autant d'étages souterrains, autant de travaux différents, autant d'extractions diverses. Que sort-il de toutes ces fouilles profondes? L'avenir.

Plus on s'enfonce, plus les travailleurs sont mystérieux. Jusqu'à un degré que le philosophe social sait reconnaître, le travail est bon; au delà de ce degré, il est douteux et mixte; plus bas, il devient terrible. À une certaine profondeur, les excavations ne sont plus pénétrables par l'esprit de civilisation, la limite respirable de l'homme est dépassée; un commencement de monstruosité est possible.

L'échelle descendante est étrange; chacun de ces échelons correspond à un étage où la philosophie peut prendre pied, et où l'on rencontre un de ces ouvriers, quelquefois divins, quelquefois difformes. Au-dessous de Jean Huss, il y a Luther; au-dessous de Luther, il y a Descartes; au-dessous de Descartes, il y a Voltaire; au-dessous de Voltaire, il y a Condorcet; au-dessous de Condorcet, il y a Robespierre; au-dessous de Robespierre, il y a Marat; au-dessous de Marat, il y a Babeuf. Et cela continue. Plus bas, confusément, à la limite qui sépare l'indistinct de l'invisible, on aperçoit d'autres hommes sombres qui, peut-être, n'existent pas encore. Ceux d'hier sont des spectres; ceux de demain sont des larves. L'œil de l'esprit les distingue obscurément. Le travail embryonnaire de l'avenir est une des visions du philosophe.

Un monde dans les limbes à l'état de fœtus, quelle silhouette inouïe!

Saint-Simon, Owen, Fourier, sont là aussi, dans des strates latérales.

Certes, quoiqu'une divine chaîne invisible lie entre eux à leur insu tous ces pionniers souterrains, qui, presque toujours, se croient isolés, et qui ne le sont pas, leurs travaux sont bien divers, et la lumière des uns contraste avec le flamboiement des autres. Les uns sont paradisiaques, les autres sont tragiques. Pourtant, quel que soit le contraste, tous ces travailleurs, depuis le plus haut jusqu'au plus nocturne, depuis le plus sage jusqu'au plus fou, ont une similitude: le désintéressement. Marat s'oublie comme Jésus. Ils se laissent de côté, ils s'omettent, ils ne songent pas à eux. Ils voient autre chose qu'eux-mêmes. Ils ont un regard, et ce regard cherche l'absolu. Le premier a tout le ciel dans les yeux; le dernier, si énigmatique qu'il soit, a encore sous les sourcils la pâle clarté de l'infini. Vénérez, quoi qu'il fasse, quiconque a les pupilles étoilées.

La pupille ombre est l'autre signe.

À elle commence le mal. Devant qui n'a pas de regard songez et tremblez. L'ordre social a ses mineurs noirs.

Il y a un point où l'approfondissement est de l'ensevelissement, et où la lumière s'éteint.

Au-dessous de toutes ces mines indiquées, au-dessous de toutes ces galeries, au-dessous de tout cet immense système veineux souterrain du progrès et de l'utopie, bien plus avant dans la terre, plus bas que Marat, plus bas que Babeuf, plus bas, beaucoup plus bas, et sans relation aucune avec les étages supérieurs, il y a la dernière strate: un lieu formidable, le troisième dessous, la fosse des ténèbres, la cave des aveugles, l'Enfer!

CHAPITRE II: LES BAS-FONDS.

Là, le désintéressement s'évanouit. Le démon s'ébauche vaguement; chacun pour soi. Le moi sans yeux hurle, cherche, tâtonne et ronge. L'Ugolin social est dans ce gouffre.

Les silhouettes farouches qui rôdent dans cette fosse, presque bêtes, presque fantômes, ne s'occupent pas du progrès universel, elles ignorent l'idée et le mot, elles n'ont souci que de l'assouvissement individuel. Elles sont presque inconscientes, et il y a au dedans d'elles une sorte d'effacement effrayant. Elles ont deux mères, toutes deux marâtres: l'ignorance et la misère. Elles ont un guide, le besoin, et, pour toutes les formes de la satisfaction, l'appétit. Elles sont brutalement voraces, c'est-à-dire féroces, non à la façon du tyran, mais à la façon du tigre. De la souffrance, ces larves passent au crime; filiation fatale, engendrement vertigineux, logique de l'ombre. Ce qui rampe dans le troisième dessous social, ce n'est plus la réclamation étouffée de l'absolu, c'est la protestation de la matière. L'homme y devient dragon. Avoir faim, avoir soif, c'est le point de départ; être Satan, c'est le point d'arrivée. De cette cave sort Lacenaire.

On a vu, au livre quatre, un des compartiments de la mine supérieure, de la grande strate politique, révolutionnaire et philosophique. Là, tout est noble, pur, digne, honnête. Là, certes, on peut se tromper, et l'on se trompe, mais l'erreur y est vénérable tant elle implique d'héroïsme. L'ensemble du travail qui se fait là a un nom: le progrès.

Le moment est venu d'entrevoir d'autres profondeurs, les profondeurs hideuses.

Il y a, sous la société, la grande caverne du mal. Cette cave est au-dessous de toutes et est l'ennemie de toutes. C'est la haine sans exception. Cette cave ne connaît pas de philosophes. Son poignard n'a jamais taillé de plume. Sa noirceur n'a aucun rapport avec la noirceur sublime de l'écritoire. Jamais les doigts de la nuit qui se crispent sous ce plafond asphyxiant n'ont feuilleté un livre ni déplié un journal. Babeuf est un exploiteur pour Cartouche! Marat est un aristocrate pour Schinderhannes. Cette cave a pour but l'effondrement de tout.

De tout, y compris les couches supérieures qu'elle exècre. Elle ne mine pas seulement, dans son fourmillement hideux, l'ordre social actuel, elle mine la philosophie, la science, le droit, la pensée humaine, la civilisation, la Révolution, le progrès. Elle s'appelle tout simplement vol, prostitution, meurtre et assassinat. Elle est ténèbres et veut le chaos. Sa voûte est faite d'ignorance.

Toutes les autres, celles d'en haut, n'ont qu'un but: la supprimer. C'est là que tendent, par tous leurs organes à la fois, par l'amélioration du réel comme par la contemplation de l'absolu, la philosophie et le progrès. Il faut détruire la cave ignorance pour détruire la fournaise du crime.

L'unique péril social, c'est l'ombre.

L'humanité est composée se similitudes. Tous les hommes proviennent de la même argile. La prédestination les étreint de la même façon. Ils viennent tous de l'ombre, ils ont tous traversé la même souffrance incarnée, ils finiront tous en cendres. L'ignorance mêlée à la substance humaine noircit l'humanité. Cette incurable noirceur gagne le dedans de l'homme et y devient le Mal.

CHAPITRE III: BABET, GUEULEMER, CLAQUESOUS ET MONTPARNASSE.

Un quatuor de bandits, Claquesous, Gueulemer, Babet et Montparnasse, gouvernait de 1830 à 1835 le troisième dessous de Paris.

Gueulemer était un Hercule déclassé. Il avait pour antre l'égout de l'Arche-Marion. Il avait six pieds de haut, des pectoraux de marbre, des biceps d'airain, une respiration de caverne, le torse d'un colosse, un crâne d'oiseau. On croyait voir l'Hercule Farnèse vêtu d'un pantalon de coutil et d'une veste de velours de coton. Gueulemer, bâti de cette façon sculpturale, aurait pu dompter les monstres; il avait trouvé plus court d'en être un. Front bas, tempes larges, moins de quarante ans et la patte d'oie, le poil rude et court, la joue en brosse, une barbe de sanglier; on voit d'ici l'homme. Ses muscles sollicitaient le travail, sa stupidité n'en voulait pas. C'était une grosse force paresseuse. Il était assassin par nonchalance. On le croyait créole. Il avait probablement un peu touché au maréchal Brune, ayant été portefaix à Avignon en 1815. Après ce stage, il était passé bandit.

La diaphanéité de Babet contrastait avec la viande de Gueulemer. Babet était maigre et savant. Il était transparent, mais impénétrable. On voyait le jour à travers les os, mais rien à travers la prunelle. Il se déclarait chimiste. Il avait été pitre chez Bobèche et paillasse chez Bobino. Il avait joué le vaudeville à Saint-Mihiel. C'était un homme à intentions, beau parleur, qui soulignait ses sourires et guillemetait ses gestes. Son industrie était de vendre en plein vent des bustes de plâtre et des portraits du 'chef de l'État'. De plus, il arrachait les dents. Il avait montré des phénomènes dans les foires, possédé une baraque avec trompette et cette affiche: 'Babet, artiste dentiste, membre des académies, fait des expériences physiques sur métaux et métalloïdes, extirpe les dents, entreprend les chicots abandonnés par ses confrères. Prix pour une dent, un franc cinquante centimes, deux dents, deux francs, trois dents, deux francs cinquante. Profitez de l'occasion.' Il avait été marié et avait eu des enfants. Il ne savait pas ce que sa femme et ses enfants étaient devenus. Il les avait perdus comme on perd son mouchoir. Grande exception dans le monde obscur dont il était, Babet lisait les journaux. Un jour, sa famille vivait encore avec lui dans sa roulotte de forain, il avait lu, dans *Le Messager,* qu'une femme venait d'accoucher d'un enfant suffisamment viable, ayant un mufle de veau; il s'était écrié: 'Voilà une femme intelligente! Ce n'est pas ma femme qui aurait l'idée de me faire un enfant comme cela!'

Depuis, il avait tout quitté pour 'entreprendre Paris', expression de lui.

Qui était Claquesous? C'était la nuit. Il attendait pour se montrer que le ciel se fût barbouillé de noir. Le soir, il sortait d'un trou où il rentrait avant le jour. Où était ce trou? Personne ne le savait. Dans la plus complète obscurité, à ses complices, il ne parlait qu'en tournant le dos. S'appelait-il Claquesous? Non. Il disait: 'Je m'appelle Pas-du-tout.' Lorsqu'une chandelle s'allumait, il détournait la tête pour cacher son visage. Il était ventriloque. Babet disait: 'Claquesous est un rapace nocturne à deux voix.' Claquesous était vague, errant, terrible. On n'était pas sûr qu'il eût un nom, Claquesous étant un sobriquet; on n'était pas sûr qu'il eût une voix, son ventre parlant plus souvent que sa bouche; on n'était pas sûr qu'il eût un visage, les gens n'ayant jamais vu qu'une ombre à sa place. Il disparaissait comme un évanouissement; ses apparitions étaient des sorties de terre.

Autre être lugubre: Montparnasse. Montparnasse était un enfant; moins de vingt ans, un joli visage, des lèvres qui ressemblaient à des cerises, de charmants cheveux noirs, la clarté du printemps dans les yeux; il avait tous les vices et aspirait à tous les crimes. La digestion du mal le mettait en appétit du pire. C'était le gamin tourné voyou, et le voyou devenu bandit. Il était gentil, efféminé, gracieux, robuste, mou, féroce. Il avait le bord du chapeau relevé à gauche pour faire place à la touffe de cheveux, selon le style de 1829. Il volait violemment et en vivait honorablement. Sa redingote était de la meilleure coupe mais râpée. Montparnasse était une gravure de mode miséreuse et meurtrière. La raison des vols commis par cet adolescent était l'envie d'être bien habillé. La première grisette qui lui avait dit qu'il était beau, avait remué la boue de son cœur et transformé Abel en Caïn. Se trouvant joli, il avait voulu être élégant; or la première élégance, c'est l'oisiveté;

l'oisiveté d'un pauvre, c'est un pousse-au-crime. Peu de rôdeurs étaient aussi redoutés que Montparnasse. À dix-huit ans, il avait déjà plusieurs cadavres derrière lui. Plus d'un passant les bras étendus gisait dans l'ombre de ce misérable, la face dans une mare de sang. Frisé, pommadé, pincé à la taille, des hanches de femme, un buste d'officier prussien, le murmure d'admiration des filles du boulevard autour de lui, la cravate savamment nouée, un casse-tête dans sa poche, une fleur à sa boutonnière; tel était ce dandy du sépulcre.

CHAPITRE IV: COMPOSITION DE LA TROUPE.

À eux quatre, ces bandits formaient une sorte de Protée, serpentant à travers la police, s'efforçant d'échapper aux regards indiscrets de Vidocq, se prêtant leurs noms et leurs trucs, se dérobant dans leur propre ombre, défaisant leurs personnalités comme on ôte son faux nez au bal masqué, se simplifiant au point de ne plus être qu'un, se multipliant au point que Coco-Lacour lui-même les prenait pour une foule.

Ces quatre hommes n'étaient pas quatre hommes; c'était une sorte de mystérieux voleur à quatre têtes travaillant en grand sur Paris; c'était le polype monstrueux du mal habitant la crypte de la société.

Grâce à leurs ramifications, et au réseau sous-jacent de leurs relations, Babet, Gueulemer, Claquesous et Montparnasse avaient l'entreprise générale des guets-apens du département de la Seine. Ils faisaient, sur le passant, le coup d'État d'en bas. Les trouveurs d'idées en ce genre, les hommes à imagination nocturne, s'adressaient à eux pour l'exécution. On fournissait aux quatre coquins le canevas, ils se chargeaient de la mise en scène. Ils travaillaient sur scénario. Si le commanditaire payait bien, ils étaient toujours d'accord pour prêter un coup de main. Un crime était en quête de bras, ils lui sous-louaient des complices. Ils avaient une troupe d'acteurs de ténèbres à la disposition de toutes les tragédies de cavernes.

Ils se réunissaient habituellement à la nuit tombante, heure de leur réveil, dans les steppes qui avoisinent la Salpêtrière. Là, ils complotaient. Ils avaient les douze heures noires devant eux; ils en réglaient l'emploi.

'Patron-Minette', tel était le nom qu'on donnait dans la circulation souterraine à l'association de ces quatre hommes. Dans la vieille langue populaire fantasque qui va s'effaçant tous les jours, 'Patron-Minette' signifie le matin, de même que 'Entre chien et loup' signifie le soir. Cette appellation, 'Patron-Minette', venait probablement de l'heure à laquelle leur besogne finissait, l'aube étant l'instant de l'évanouissement des fantômes et de la séparation des bandits. Ces quatre hommes étaient connus sous cette rubrique. Quand le président des assises vit Lacenaire dans sa prison, il le questionna sur un méfait que ce dernier niait. 'Qui a fait cela?', demanda le président. Lacenaire répondit d'une manière énigmatique pour le magistrat, mais claire pour la police: 'C'est peut-être Patron-Minette.'

On se fait parfois une idée dès l'énoncé des personnages. Voici, car ces noms-là surnagent dans les mémoires spéciales, à quelles appellations répondaient les principaux affiliés de Patron-Minette: Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, Brujon, Boulatruelle, le cantonnier déjà entrevu, Laveuve, Finistère, Homère Hogu, des Antilles, Mardisoir, Dépêche, Fauntleroy, dit Bouquetière, Glorieux, forçat libéré, Barrecarrosse, dit monsieur Dupont, Lesplanade-du-Sud, Poussagrive, Carmagnolet, Kruideniers, dit Bizarro., Mangedentelle, Les-pieds-en-l'air, Demi-liards, dit Deux-milliards.

J'en passe, et non des pires. Ces noms ont des figures. Ils n'expriment pas seulement des êtres, mais des espèces. Chacun de ces noms répond à une variété de ces difformes champignons du dessous de la civilisation. Ces êtres, peu prodigues de leurs visages, n'étaient pas de ceux qu'on voit passer dans les rues. Le jour, fatigués des nuits farouches qu'ils avaient, ils s'en allaient dormir, tantôt dans les fours à plâtre, tantôt dans

les carrières abandonnées de Montmartre ou de Montrouge, parfois dans les égouts. Ils se terraient.

Que sont devenus ces hommes? Ils existent toujours. Ils ont toujours existé. Horace en parle: '… les joueuses de flûte, les marchands, les mendiants, les comédiennes...' Tant que la société sera ce qu'elle est, ils seront ce qu'ils sont. Sous l'obscur plafond de leur cave, ils renaissent à jamais du suintement social. Ils reviennent, spectres, toujours identiques; seulement ils ne portent plus les mêmes noms et ils ne sont plus dans les mêmes peaux.

Les individus extirpés, la tribu subsiste.

Ils ont toujours les mêmes facultés. Du truand au rôdeur, la race se maintient pure. Ils devinent les bourses dans les poches, ils flairent les montres dans les goussets. L'or et l'argent ont pour eux une odeur. Il y a des bourgeois naïfs dont on pourrait dire qu'ils ont l'air volables. Ces hommes suivent patiemment ces bourgeois. Au passage d'un étranger ou d'un provincial, ils ont des tressaillements d'araignée.

Ces hommes-là, quand, vers minuit, sur un boulevard désert, on les rencontre ou on les entrevoit, sont effrayants. Ils ne ressemblent pas à des hommes mais à des formes faites de brume vivante; on dirait qu'ils font habituellement bloc avec les ténèbres, qu'ils n'en sont pas distincts, qu'ils n'ont pas d'autre âme que l'ombre, et que c'est momentanément, et pour vivre pendant quelques minutes d'une vie monstrueuse, qu'ils se sont séparés de la nuit.

Que faut-il pour faire s'évanouir ces larves? De la lumière. De la lumière à flots. Pas une chauve-souris ne résiste à l'aube. Éclairez la société du dessous.

Livre huitième: Le mauvais pauvre.

CHAPITRE I: L'HOMME À LA CASQUETTE.

L'été passa, puis l'automne; l'hiver vint. Ni M. Leblanc ni la jeune fille n'avaient remis les pieds au Luxembourg. Marius n'avait plus qu'une pensée, revoir ce doux et adorable visage. Il cherchait toujours, il cherchait partout; il ne trouvait rien. Ce n'était plus Marius le rêveur enthousiaste, l'homme résolu, ardent et ferme, le hardi provocateur de la destinée, le cerveau qui échafaudait avenir sur avenir, le jeune esprit encombré de plans, de projets, de fiertés, d'idées et de volontés; c'était un chien perdu. Il tomba dans une tristesse noire. C'était fini. Le travail le rebutait, la promenade le fatiguait, la solitude l'ennuyait; la vaste nature, si remplie autrefois de formes, de clartés, de voix, de conseils, de perspectives, d'horizons, d'enseignements, était maintenant vide devant lui. Il lui semblait que tout avait disparu.

Il pensait toujours, car il ne pouvait faire autrement, mais il ne se plaisait plus dans ses pensées. À tout ce qu'elles lui proposaient tout bas sans cesse, il répondait dans l'ombre: 'À quoi bon?'

Il se faisait cent reproches. Pourquoi l'ai-je suivie? J'étais si heureux rien que de la voir! Elle me regardait, est-ce que ce n'était pas immense? Elle avait l'air de m'aimer. Est-ce que ce n'était pas tout? J'ai voulu avoir quoi? Il n'y a rien après cela. J'ai été absurde. C'est ma faute. Courfeyrac, auquel il ne confiait rien, c'était sa nature, mais qui devinait un peu tout, c'était sa nature aussi, avait commencé par le féliciter d'être amoureux, en s'en ébahissant d'ailleurs; puis, voyant Marius tombé dans cette mélancolie, il avait fini par lui dire: 'Je vois que tu as été simplement un imbécile. Tiens, viens à la Chaumière!'

Une fois, par un beau temps de septembre, Marius s'était laissé traîner au bal de Sceaux par Courfeyrac, Bossuet et Grantaire, espérant qu'il la retrouverait peut-être là. Bien entendu, il n'y vit pas celle qu'il cherchait. 'C'est pourtant ici qu'on retrouve toutes les femmes perdues', grommelait Grantaire en aparté. Marius laissa ses amis au bal, et s'en

retourna à pied, seul, las, fiévreux, les yeux troubles et tristes dans la nuit, ahuri de bruit et de poussière par les joyeux coucous pleins d'êtres chantants qui revenaient de la fête et passaient à côté de lui, découragé, aspirant, pour se rafraîchir la tête, l'âcre senteur des noyers de la route.

Il se remit à vivre de plus en plus seul, égaré, accablé, tout à son angoisse intérieure, allant et venant dans sa douleur comme le loup dans le piège, quêtant partout l'absente, abruti d'amour.

Une autre fois, il avait fait une rencontre qui lui avait produit un effet singulier. Il avait croisé dans les petites rues qui avoisinent le boulevard des Invalides un homme vêtu comme un ouvrier et coiffé d'une casquette à longue visière qui laissait passer des mèches de cheveux très blancs. Marius fut frappé par la beauté de ces cheveux blancs; il regarda cet homme qui marchait à pas lents et qui était absorbé dans une méditation douloureuse. Chose étrange, il lui parut reconnaître M. Leblanc. C'étaient les mêmes cheveux, le même profil, autant que la casquette le laissait voir, la même allure, seulement plus triste. Mais pourquoi ces habits d'ouvrier? Qu'est-ce que cela voulait dire? Que signifiait ce déguisement? Marius fut très étonné. Quand il revint à lui, son premier mouvement fut de se mettre à suivre cet homme; qui sait s'il ne tenait pas enfin la trace qu'il cherchait? En tout cas, il fallait revoir l'homme de près et éclaircir l'énigme. Mais il s'avisa de cette idée trop tard, l'homme n'était déjà plus là. Il avait pris quelque petite rue latérale, et Marius ne put le retrouver. Cette rencontre le préoccupa quelques jours, puis s'effaça. 'Après tout', se dit-il, ce n'est probablement qu'une ressemblance.

CHAPITRE II: TROUVAILLE.

Marius habitait toujours dans la masure Gorbeau. Il n'y faisait attention à personne.

À cette époque, à la vérité, il n'y avait plus dans cette masure d'autres habitants que lui et ces Jondrette dont il avait une fois acquitté le loyer, sans avoir du reste jamais parlé ni au père, ni aux filles. Les autres locataires avaient déménagé, étaient morts ou avaient été expulsés pour défaut de paiement.

Un jour de cet hiver-là, le soleil s'était un peu montré dans l'après-midi. C'était le 2 février, jour de la Chandeleur et de sont soleil traître qui annonce un froid de six semaines et qui a inspiré à Mathieu Laensberg ces deux vers:

Qu'il luise ou qu'il luiserne,
L'ours rentre en sa caverne.

Marius venait de sortir de la sienne. La nuit tombait. C'était l'heure d'aller dîner; car il avait bien fallu se remettre à dîner, hélas! Ô infirmités des passions idéales!

Il venait de franchir le seuil de sa porte que Mme Bougon balayait tout en prononçant ce mémorable monologue:

-'Qu'est-ce qui est bon marché à présent? Tout est cher. Il n'y a que la peine du monde qui est bon marché; elle est pour rien, la peine du monde!'

Marius montait à pas lents le boulevard vers la barrière afin de gagner la rue Saint-Jacques. Il marchait pensif, la tête baissée.

Tout à coup, il se sentit bousculé dans la brume; il se retourna et vit deux jeunes filles en haillons, l'une longue et mince, l'autre un peu moins grande, qui passaient rapidement, essoufflées, effarouchées, et comme ayant l'air de s'enfuir; elles venaient à sa rencontre, ne l'avaient pas vu, et l'avaient heurté en passant. Marius distinguait dans le crépuscule leurs figures livides, leurs têtes décoiffées, leurs cheveux épars, leurs affreux bonnets, leurs jupes en guenilles et leurs pieds nus. Tout en courant, elles se parlaient. La plus grande dit d'une voix très basse:

-'Les flics sont venus. Ils ont manqué de me pincer.'

L'autre répondit:

-'Je les ai vus. J'ai cavalé, cavalé, cavalé!'

Marius comprit que les gendarmes, ou les sergents de ville, avaient failli saisir ces deux enfants, et qu'elles s'étaient échappées.

Elles s'enfoncèrent sous les arbres du boulevard derrière lui et y firent, pendant quelques instants, dans l'obscurité, une espèce de blancheur vague qui s'effaça.

Marius s'arrêta un moment.

Il allait continuer son chemin, lorsqu'il aperçut un petit paquet grisâtre à terre, à ses pieds. Il se baissa et le ramassa. C'était une sorte d'enveloppe qui paraissait contenir des papiers.

-'Bon', se dit-il, 'ces malheureuses ont laissé tomber cela!'

Il revint sur ses pas, il appela, il ne les retrouva plus; il pensa qu'elles étaient déjà loin, mit le paquet dans sa poche, et alla dîner.

Chemin faisant, il vit, dans une allée de la rue Mouffetard, une bière d'enfant, couverte d'un drap noir, posée sur trois chaises et éclairée par une chandelle. Les deux filles du crépuscule lui revinrent à l'esprit.

-'Pauvres mères!', pensa-t-il. 'Il y a une chose plus triste que de voir ses enfants mourir, c'est de les voir mal vivre.'

Puis, ces ombres qui variaient sa tristesse lui sortirent de la pensée, et il retomba dans ses préoccupations habituelles. Il se remit à songer à ses six mois d'amour et de bonheur en plein air et en pleine lumière sous les beaux arbres du Luxembourg.

-'Comme ma vie est devenue sombre!', se disait-il. 'Les jeunes filles m'apparaissent toujours. Autrefois c'étaient les anges, maintenant ce sont des vampires.'

CHAPITRE III: SUR LES QUATRE CÔTÉS.

Le soir, comme il se déshabillait pour se coucher, sa main rencontra, dans la poche de son costume, le paquet qu'il avait ramassé sur le boulevard. Il l'avait oublié. Il pensa qu'il serait utile de l'ouvrir et qu'il contenait, peut-être, l'adresse de ces jeunes filles, si, en réalité, il leur appartenait, et dans tous les cas les renseignements nécessaires pour le restituer à la personne qui l'avait perdu.

Il ouvrit l'enveloppe.

Elle n'était pas cachetée et contenait quatre lettres, non cachetées également.

Les adresses y étaient écrites.

Toutes quatre exhalaient une odeur d'affreux tabac.

La première lettre était adressée à madame la marquise de Grucheray, place de la chambre des députés, Nº...

Marius se dit qu'il trouverait probablement là les indications qu'il cherchait et que, d'ailleurs, la lettre n'étant pas fermée; il était vraisemblable qu'elle pouvait être lue sans inconvénient.

Elle était ainsi conçue:

'Madame la marquise,

La vertu de la clémence et de la pitié est celle qui unit le plus étroitement les membres de la société. Exprimez votre foi chrétienne en regardant cet infortuné Espagnol victime de la loyauté et de l'attachement à la légitimé. Il s'est battu et a dépensé toute sa fortune pour défendre cette noble cause. Aujourd'hui, il se trouve dans la plus grande misère. Il est certain que votre honorable personne lui accordera une petite aide, ce qui lui permettra d'adoucir une existence extrêmement pénible pour un militaire d'éducation et d'honneur. L'humanité qui vous anime prendra sans doute pitié de cette malheureuse nation qui est la mienne.

J'espère que mes prières ne seront pas vaines et puis vous assurez de mon éternelle reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, Madame, Don Alvarez, capitaine espagnol de cavalerie, royaliste réfugie en France, qui voyage vers sa patrie et qui manque de ressources pour continuer son voyage.'

Aucune adresse n'était jointe à la signature. Marius espéra trouver l'adresse dans la deuxième lettre dont la suscription portait: madame la comtesse de Montvernet, rue Cassette, Nº 9.

Voici ce que Marius y lut:

'Madame la comtesse,

Je suis une malheureuse mère de famille de six enfants dont le dernier n'a que huit mois. Depuis ma dernière couche, je suis malade. Mon mari m'a abandonnée il y a cinq mois. N'ayant aucune ressource et ne pouvant travailler, je me trouve dans une extrême pauvreté.

Dans l'attente de l'aide de Madame la comtesse, j'ai l'honneur d'être votre humble et obéissante obligée.

Femme Balizard.'

Marius passa à la troisième lettre, qui était comme les précédentes une supplique; on y lisait:

'*Monsieur Pabourgeot, électeur, négociant-bonnetier en gros, rue Saint-Denis au coin de la rue aux Fers.*

Je me permets de vous adresser cette lettre pour vous prier de m'accorder la faveur précieuse de votre sympathie et de vous intéresser à un homme de lettres qui vient d'envoyer un drame au Théâtre-Français. Le sujet est historique; l'action se passe en Auvergne du temps de l'Empire. Le style, je crois, est naturel, enlevé, et peut avoir quelque mérite. Il y a des couplets à chanter à quatre endroits. Le comique, le sérieux, l'imprévu, s'y mêlent à la variété des caractères et à une touche de romantisme qui colore toute l'intrigue. Le mystère du début, par des péripéties frappantes, se dénoue dans la deuxième partie de la pièce. Le but principal est de satisfaire le goût de notre siècle pour les modes nouvelles.

Malgré ces qualités, j'ai lieu de croire que la jalousie et l'égoïsme des auteurs privilégiés obtiennent mon exclusion du théâtre, car je n'ignore pas les malheurs infligés aux nouveaux venus.

Monsieur Pabourgeot, votre juste réputation de protecteur éclairé des gens de lettres me pousse à vous envoyer ma fille qui vous décrira notre situation: nous manquons de pain, de feu, de tout!

Si vous daignez m'honorer de la plus modeste offrande (quarante sous, par exemple), je vous dédierai non seulement ma pièce mais rédigerai également un poème en vers, chantant vos louanges, que je placerai au début de mon ouvrage.

Cher monsieur Pabourgeot, je vous prie de bien vouloir recevoir l'expression de mes hommages les plus respectueux.

M. Genflot, homme de lettres.

P. S. Excusez-moi d'envoyer ma fille et de ne pas me présenter moi-même, mais de tristes motifs de toilette ne me permettent pas, hélas, de sortir...'

Marius ouvrit enfin la quatrième lettre. Il y avait sur l'adresse: Au monsieur bienfaisant de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Elle contenait ces quelques lignes:

'*Homme bienfaisant,*

Si vous daignez accompagner ma fille, vous verrez une abomination, et je vous montrerai mes certificats.

Face à ces écrits, votre âme généreuse s'émouvra car les vrais philosophes éprouvent toujours de vives émotions.

Convenez, Monsieur, qu'il faut éprouver le plus cruel besoin et qu'il est bien douloureux, pour obtenir quelque soulagement, de le faire attester par l'autorité comme si l'on n'était pas libre de souffrir et de mourir d'inanition en attendant que l'on soulage notre misère. Les destins sont bien tristes pour certains et trop heureux ou protecteurs pour d'autres.

J'attends votre présence ou votre offrande, si vous daignez la faire, et je vous prie de bien vouloir agréer les sentiments respectueux avec lesquels je m'honore d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

P. Fabantou, artiste dramatique.'

Après avoir lu ces quatre lettres, Marius ne se trouva pas beaucoup plus avancé qu'auparavant.

D'abord, aucun des signataires ne donnait son adresse.

Ensuite, elles semblaient venir de quatre individus différents, don Alvarez, la femme Balizard, le poète Genflot et l'artiste dramatique Fabantou, mais ces lettres offraient ceci d'étrange qu'elles étaient écrites, toutes les quatre, de la même écriture.

Que conclure sinon qu'elles venaient de la même personne?

En outre, et cela rendait la conjecture plus vraisemblable, le papier, grossier et jauni, était le même pour les quatre, l'odeur de tabac était la même, et, quoiqu'on eût évidemment cherché à varier le style, les mêmes approximations verbeuses s'y reproduisaient avec une tranquillité profonde.

S'évertuer à deviner ce petit mystère était peine inutile. Si ce n'eût pas été une trouvaille, cela eût eu l'air d'une mystification. Marius était trop triste pour bien prendre même une plaisanterie du hasard et pour se prêter au jeu que paraissait vouloir jouer avec lui le pavé de la rue. Il lui semblait qu'il était à colin-maillard entre ces quatre lettres qui se moquaient de lui.

Rien n'indiquait d'ailleurs que ces lettres appartinssent aux jeunes filles que Marius avait rencontrées sur le boulevard. Après tout, c'étaient évidemment des papiers sans aucune valeur.

Marius les remit dans l'enveloppe, jeta le tout dans un coin, et se coucha.

Vers sept heures du matin, il venait de se lever et de déjeuner, et il essayait de se mettre au travail lorsqu'on frappa doucement à sa porte.

Comme il ne possédait rien, il n'ôtait jamais sa clef, si ce n'est quelquefois, très rarement, lorsqu'il travaillait à quelque travail pressé. Du reste, même absent, il laissait la clef dans la serrure. 'On vous volera', disait Mme Bougon. 'Mais non!', répondait Marius. Le fait est pourtant qu'un jour on lui avait volé une vieille paire de bottes, au grand triomphe de Mme Bougon.

On frappa un second coup, très doux comme le premier.

-'Entrez', dit Marius.

La porte s'ouvrit.

-'Qu'est-ce que vous voulez, Mme Bougon?', reprit Marius sans quitter des yeux les livres et les manuscrits qu'il avait sur sa table.

Une voix, qui n'était pas celle de la gouvernante, répondit:

-'Pardon, monsieur...'

C'était une voix sourde, cassée, étranglée, éraillée, une voix de vieil homme alcoolique.

Marius se tourna et vit une jeune fille.

CHAPITRE IV: UNE ROSE DANS LA MISÈRE.

Une toute jeune fille était debout dans la porte entrebâillée. La lucarne du galetas où le jour paraissait était précisément en face de la porte et éclairait cette figure d'une lumière blafarde. C'était une créature malingre, chétive, décharnée; une chemise et une

jupe sur une nudité frissonnante et glacée. Pour ceinture une ficelle, pour coiffure une ficelle, des épaules pointues sortant de la chemise, une pâleur blonde et lymphatique, des clavicules terreuses, des mains rouges, la bouche entr'ouverte et dégradée, des dents de moins, l'œil terne, hardi et bas, les formes d'une jeune fille avortée et le regard d'une vieille femme corrompue; cinquante ans mêlés à quinze ans; un de ces êtres qui sont tout ensemble faibles et horribles et qui font frémir ceux qu'ils ne font pas pleurer.

Marius s'était levé et considérait avec une sorte de stupeur cet être presque pareil aux formes de l'ombre qui traversent les rêves.

Ce qui était poignant surtout, c'est que cette fille n'était pas venue au monde pour être laide. Dans sa première enfance, elle avait dû même être jolie. La grâce de l'âge luttait encore contre la hideuse vieillesse anticipée de la débauche et de la pauvreté. Un reste de beauté se mourait sur ce visage de seize ans, comme ce pâle soleil qui s'éteint sous d'affreux nuages à l'aube d'une journée d'hiver.

Ce visage n'était pas absolument inconnu à Marius. Il croyait se rappeler l'avoir vu quelque part.

-'Que voulez-vous, mademoiselle?', demanda-t-il.

La jeune fille répondit avec sa voix de galérien ivre:

-'C'est une lettre pour vous, monsieur Marius.'

Elle appelait Marius par son nom; il ne pouvait douter que ce ne fût à lui qu'elle eût affaire; mais qu'était-ce que cette fille? Comment savait-elle son nom?

Sans attendre qu'il lui dît d'avancer, elle entra. Elle entra résolument, regardant avec une sorte d'assurance qui serrait le cœur toute la chambre et le lit défait. Elle avait les pieds nus. De larges trous à son jupon laissaient voir ses longues jambes et ses genoux maigres. Elle grelottait.

Elle tenait en effet une lettre à la main qu'elle présenta à Marius.

Marius en ouvrant cette lettre remarqua que le pain à cacheter large et énorme était encore mouillé. Le message ne pouvait venir de bien loin. Il lut:

'Très cher voisin,

J'ai appris que vous avez payé mon terme il y a six mois. Je vous bénis, jeune homme. Ma fille aînée vous dira que nous sommes sans un morceau de pain depuis deux jours, quatre personnes, et mon épouse malade. Si je ne ne me trompe pas, je pense que votre cœur généreux pleurera et vous conduira à me prodiguer un léger bienfait.

Je suis avec la considération distinguée qu'on doit aux bienfaiteurs de l'humanité, votre infortuné voisin plongé dans la plus abjecte pauvreté.

M. Jondrette.

P. S. Ma fille attendra vos ordres, cher monsieur Marius.'

Cette lettre, au milieu de l'aventure obscure qui occupait Marius depuis la veille au soir, c'était une chandelle dans une cave. Tout s'éclaira.

Cette lettre venait d'où venaient les quatre autres. C'était la même écriture, le même style, le même papier, la même odeur de tabac.

Il y avait cinq missives, cinq histoires, cinq noms, cinq signatures, et un seul signataire. Le capitaine espagnol don Alvarez, la malheureuse mère Balizard, le poète dramatique Genflot, le vieux comédien Fabantou se nommaient tous les quatre Jondrette, si toutefois Jondrette lui-même s'appelait Jondrette.

Depuis assez longtemps déjà que Marius habitait la masure, il n'avait eu que de bien rares occasions de voir, d'entrevoir même, son très infime voisinage. Il avait l'esprit ailleurs, et où est l'esprit est le regard. Il avait dû, plus d'une, fois croiser les Jondrette dans le couloir ou dans l'escalier, mais ce n'était pour lui que des silhouettes; il y avait pris si peu garde que, la veille au soir, il avait bousculé, sur le boulevard, sans les reconnaître, les filles Jondrette, car c'était évidemment elles. D'ailleurs, celle qui était entrée dans sa chambre éveillait très peu de souvenir en lui.

Maintenant, il voyait clairement tout. Il comprenait que son voisin Jondrette avait pour occupation, dans sa détresse, d'exploiter la charité des personnes bienfaisantes, qu'il se procurait des adresses, et qu'il écrivait, sous de faux noms, à des gens qu'il jugeait riches et généreux, des lettres que ses filles portaient à leurs risques et périls. Ce père en était arrivé là: il risquait la vie de ses filles, il jouait une partie avec la destinée et les mettait en jeu. Marius comprit que, probablement, à en juger par leur fuite, par leur essoufflement, par leur terreur, et par ces mots d'argot qu'il avait entendus, ces infortunées faisaient encore on ne sait quels métiers sombres, et que tout cela avait engendré deux êtres misérables qui n'étaient ni des enfants, ni des filles, ni des femmes mais deux monstres impurs et innocents produits par la misère.

Tristes créatures sans nom, sans âge, sans sexe, auxquelles ni le bien, ni le mal ne sont plus possibles, et qui, en sortant de l'enfance, n'ont déjà plus rien dans ce monde, ni la liberté, ni la vertu, ni la responsabilité. Âmes écloses hier, fanées aujourd'hui, pareilles à ces fleurs tombées dans la rue que toutes les boues flétrissent en attendant qu'une roue les écrase.

Cependant, tandis que Marius attachait sur elle un regard étonné et douloureux, la jeune fille allait et venait dans la mansarde avec une audace de spectre. Elle se démenait sans se préoccuper de sa nudité. Par instants, sa chemise défaite et déchirée lui tombait presque à la ceinture. Elle remuait les chaises, elle dérangeait les objets de toilette posés sur la commode, elle touchait les vêtements de Marius, elle furetait.

Tiens, dit-elle, vous avez un miroir!

Et elle fredonna, comme si elle eût été seule, des bribes de vaudeville, des refrains folâtres que sa voix gutturale et rauque rendait lugubres. Sous cette hardiesse perçait je ne sais quoi de contraint, d'inquiet et d'humilié. L'effronterie est une honte.

Rien n'était plus morne que de la voir s'ébattre et pour ainsi dire voleter dans la chambre avec des mouvements d'oiseau que le jour effraie, ou qui a l'aile cassée. On sentait qu'avec d'autres conditions d'éducation et de destinée, l'allure gaie et libre de cette jeune fille eût pu être quelque chose de doux et de charmant. Jamais, parmi les animaux, la créature née pour être une colombe ne se change en une orfraie. Cela ne se voit que parmi les hommes.

Marius songeait, et la laissait faire.

Elle s'approcha de la table.

-'Ah', dit-elle, 'des livres!'

Une lueur traversa ses yeux vitreux. Elle parla sur un ton qui dénotait une certaine fierté.

-'Je sais lire, moi.'

Elle saisit le livre ouvert sur la table et lut assez couramment:

'... Le général Bauduin reçut l'ordre d'enlever, avec les cinq bataillons de sa brigade, le château de Hougomont qui est au milieu de la plaine de Waterloo...'

Elle s'interrompit:

-'Ah, Waterloo! Je connais ça. C'est une bataille. Mon père y était. Mon père a servi dans les armées. Nous sommes joliment bonapartistes chez nous. C'est contre les Anglais, Waterloo.'

Elle posa le livre, prit une plume, et s'écria:

-'Et je sais écrire aussi!'

Elle trempa la plume dans l'encre.

-'Voulez-vous voir? Tenez, je vais écrire un mot pour voir.'

Et avant qu'il eût eu le temps de répondre, elle écrivit sur une feuille de papier blanc qui était au milieu de la table: 'Les flics sont là.'

Elle posa la plume.

-'Il n'y a pas de fautes d'orthographe. Vous pouvez regarder. Nous avons reçu de l'éducation, ma sœur et moi. Nous n'avons pas toujours été comme nous sommes. Nous n'étions pas faites...'

Ici elle s'arrêta, fixa son regard éteint sur Marius et éclata de rire en disant avec une intonation qui contenait toutes les angoisses étouffées par tous les cynismes:

-'Bah!'

Et elle se mit à fredonner ces paroles sur un air gai:

'J'ai faim, mon père.
Pas de fricot.
J'ai froid, ma mère.
Pas de tricot.
Grelotte,
Lolotte!
Sanglote,
Jacquot!

À peine eut-elle achevé ce couplet qu'elle s'écria:

-'Allez-vous quelquefois au spectacle, monsieur Marius? Moi, j'y vais. J'ai un petit frère qui est ami avec des artistes et qui me donne des billets, des fois. Par exemple, je n'aime pas les banquettes de galeries. On y est gêné; on y est mal. Il y a quelquefois beaucoup de monde; il y a aussi des gens qui sentent mauvais.'

Puis elle regarda Marius, prit un air étrange, et lui dit:

-'Vous savez, monsieur Marius, vous êtes très joli garçon!'

En même temps, il leur vint, à tous les deux, la même pensée, qui la fit sourire et qui le fit rougir.

Elle s'approcha de lui et lui posa la main sur l'épaule.

-'Vous ne faites pas attention à moi, mais je vous connais, monsieur Marius. Je vous vois dans l'escalier; quand je me promène du côté d'Austerlitz, je vous vois entrer chez M. Mabeuf... Cela vous va très bien, vos cheveux ébouriffés.'

Sa voix cherchait à être très douce et ne parvenait qu'à être basse. Une partie des mots se perdait dans le trajet du larynx aux lèvres comme sur un clavier où il manque des notes.

Marius s'était reculé doucement.

-'Mademoiselle', dit-il avec sa gravité froide, 'j'ai là un paquet qui est, je crois, à vous. Permettez-moi de vous le remettre.'

Et il lui tendit l'enveloppe qui renfermait les quatre lettres.

Elle frappa dans ses deux mains, et s'écria:

-'Nous avons cherché partout!'

Puis elle saisit le paquet et défit l'enveloppe tout en disant:

-'Dieu de Dieu! Avons-nous cherché, ma sœur et moi! Et c'est vous qui l'aviez trouvé! Sur le boulevard, n'est-ce pas? Ce doit être sur le boulevard! Voyez-vous, elle est tombée quand nous avons couru. C'est ma mioche de sœur qui a fait la bêtise. En rentrant, nous ne l'avons plus trouvé. Comme nous ne voulions pas être battues, que cela est inutile, que cela est entièrement inutile, que cela est absolument inutile, nous avons dit chez nous que nous avions porté les lettres chez les personnes et qu'on nous avait dit non! Les voilà, ces pauvres lettres! Et à quoi avez-vous vu qu'elles étaient à moi? Ah, oui, à l'écriture! C'est donc vous que nous avons cogné en passant hier soir. On n'y voyait pas, quoi! J'ai demandé à ma sœur si c'était un monsieur; elle m'a répondu que oui.'

Elle déplia la supplique adressée 'au monsieur bienfaisant de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas'.

-'Tiens!', dit-elle, 'C'est celle pour ce vieux qui va à la messe. Au fait, c'est l'heure. Je vais la lui porter. Il nous donnera peut-être de quoi déjeuner.'

Puis elle se remit à rire et ajouta:

-'Savez-vous c'que ça fera si nous déjeunons aujourd'hui? Ça fera que nous aurons eu notre déjeuner d'avant-hier, notre dîner d'avant-hier, notre déjeuner d'hier, notre dîner

d'hier, tout ça en une fois, ce matin. Tiens, parbleu, si vous n'êtes pas contents, crevez, chiens!'

Marius se souvint de la raison de sa visite. Il fouilla dans son gilet et n'y trouva rien.

La jeune fille continua, elle semblait parler comme si elle n'avait plus conscience de la présence du jeune homme.

-'Des fois je m'en vais le soir. Des fois je ne rentre pas. Avant d'être ici, l'autre hiver, nous demeurions sous les arches des ponts. On se serrait pour ne pas geler. Ma petite sœur pleurait. L'eau, comme c'est triste! Quand je pensais à me noyer, je disais: «Non, c'est trop froid.» Je vais toute seule quand je veux; je dors des fois dans les fossés. Savez-vous, la nuit, quand je marche sur le boulevard, je vois les arbres comme des fourches, je vois des maisons toutes noires grosses comme les tours de Notre-Dame, je me figure que les murs blancs sont la rivière, je me dis: «Tiens, il y a de l'eau là!» Les étoiles sont comme des lampions, on dirait qu'elles fument et que le vent les éteint; je suis ahurie, comme si j'avais des chevaux qui me soufflent dans l'oreille. La nuit, j'entends des orgues de Barbarie et les mécaniques des filatures et je crois qu'on me jette des pierres; alors je me sauve sans savoir. Tout tourne, tout tourne. Quand on n'a pas mangé, c'est très drôle comme sensation: tout tourne...'

Et elle le regarda d'un air égaré.

À force de creuser et d'approfondir ses poches, Marius avait fini par réunir cinq francs seize sous. C'était tout ce qu'il possédait au monde. 'Voilà toujours mon dîner d'aujourd'hui', pensa-t-il, 'demain nous verrons.' Il prit les seize sous et donna les cinq francs à la fille.

Elle saisit la pièce.

-'Bon', dit-elle, 'il y a du soleil aujourd'hui!'

Et comme si ce soleil eût eu la propriété de faire fondre dans son cerveau des avalanches d'argot, elle poursuivit:

-'Cinq francs, du luisant, un monarque, dans cette piolle! C'est chouette! Vous êtes un bon gars. J'vous salue bien bas. Camarade, je vous serre la pince. Deux jours de bouffe; on va s'acheter de la bidoche et s'en foutre plein la panse.'

Elle ramena sa chemise sur ses épaules, fit un profond salut, puis un signe familier de la main, et se dirigea vers la porte en disant:

-'Bonne journée, monsieur. Je vais retrouver mon vieux maintenant.'

En passant, elle aperçut sur la commode une croûte de pain desséchée qui y moisissait dans la poussière; elle se jeta dessus et y mordit en grommelant:

-'C'est bon, c'est dur, ça me casse les dents!

Puis elle sortit.

CHAPITRE V: LE JUDAS DE LA PROVIDENCE.

Marius, depuis cinq ans, avait vécu dans la pauvreté, dans le dénuement, dans la détresse même, mais il s'aperçut qu'il n'avait pas connu la vraie misère. La vraie misère, il venait de la voir. C'était cette larve qui venait de passer sous ses yeux. C'est qu'en effet qui n'a vu que la misère de l'homme n'a rien vu, il faut voir la misère de la femme; qui n'a vu que la misère de la femme n'a rien vu, il faut voir la misère de l'enfant.

Quand l'homme est arrivé aux dernières extrémités, il arrive en même temps aux dernières ressources. Malheur aux êtres sans défense qui l'entourent! Le travail, le salaire, le pain, le feu, le courage, la bonne volonté, tout lui manque à la fois. La clarté du jour semble s'éteindre au dehors, la lumière morale s'éteint au dedans; dans ces ombres, l'homme rencontre la faiblesse de la femme et de l'enfant, et les utilise ignoblement.

Alors, toutes les horreurs sont possibles. Le désespoir est entouré de cloisons fragiles qui donnent toutes sur le vice ou sur le crime.

La santé, la jeunesse, l'honneur, les saintes et farouches délicatesses de la chair encore neuve, le cœur , la virginité, la pudeur, cet épiderme de l'âme, sont sinistrement

maniés par ce tâtonnement qui cherche des ressources, qui rencontre l'opprobre, et qui s'en accommode. Pères, mères, enfants, frères, sœurs, hommes, femmes, filles, adhèrent, et s'agrègent presque comme une formation minérale, dans cette brumeuse promiscuité de sexes, de parentés, d'âges, d'infamies, d'innocences. Ils s'accroupissent, adossés les uns aux autres, dans une espèce de destin taudis. Ils se regardent lamentablement. Ô les infortunés! Comme ils sont pâles! Comme ils ont froid! Il semble qu'ils soient sur une planète bien plus loin du soleil que nous.

Cette jeune fille fut pour Marius une sorte d'envoyée des ténèbres.

Elle lui révéla tout un côté hideux de la nuit.

Marius se reprocha presque les rêveries et les passions qui l'avaient empêché, jusqu'à ce jour, de jeter un coup d'œil sur ses voisins. Avoir payé leur loyer, c'était un mouvement machinal; tout le monde aurait fait de même; mais lui, Marius, aurait dû faire mieux. Un mur seulement le séparait de ces êtres abandonnés qui vivaient à tâtons dans la nuit, en dehors du reste des vivants; il était, en quelque sorte, le dernier chaînon du genre humain qu'ils touchassent. Il les entendait vivre, ou plutôt râler, à côté de lui, et il n'y faisait pas attention. Tous les jours, à chaque instant, à travers le mur, il les entendait marcher, aller, venir, parler, et il ne prêtait pas l'oreille! Dans ces paroles il y avait des gémissements; il ne les écoutait même pas! Sa pensée était ailleurs: dans des songes, des rayonnements impossibles, des amours en l'air, des folies; pendant ce temps, des êtres humains, ses frères en Jésus-Christ, ses frères dans le peuple, agonisaient à côté de lui! Il faisait même partie de leur malheur et l'aggravait car, s'ils avaient eu un autre voisin, un voisin moins chimérique et plus attentif, un homme ordinaire et charitable, leur indigence eût été remarquée, leurs signaux de détresse eussent été aperçus, depuis longtemps, peut-être, ils eussent été recueillis et sauvés! Ils paraissaient, sans doute, bien dépravés, corrompus, avilis, odieux même, mais ils sont rares ceux qui sont tombés sans s'être dégradés. Et puis, de qui était-ce la faute? Quoi qu'il en soit, quand la chute est profonde, la charité doit être plus grande.

Tout en se faisant cette morale, car il y avait des occasions où Marius, comme tous les cœurs vraiment honnêtes, était son propre pédagogue, il se gronda et regarda le mur qui le séparait des Jondrette avec des yeux inondés de compassion. Le mur était une mince lame de plâtre soutenue par des lattes et des solives. Il laissait parfaitement passer le bruit. Il fallait être un rêveur pour ne pas s'en être encore aperçu. Aucun papier n'était collé sur ce mur, ni du côté des Jondrette, ni du côté de Marius; on voyait donc sa construction grossière. Sans presque en avoir conscience, Marius examina cette cloison; quelquefois la rêverie observe et scrute comme le ferait la pensée. Tout à coup, il se leva, il venait de remarquer, vers le haut, près du plafond, un trou triangulaire résultant de trois lattes qui laissaient un vide entre elles. Le plâtras qui avait dû boucher ce vide était absent; en montant sur la commode, on pouvait voir, par cette ouverture, dans le galetas des Jondrette. La commisération a et doit avoir sa curiosité. Ce trou faisait une espèce de judas. Il est permis de regarder l'infortune en traître pour la secourir. 'Voyons un peu qui sont ces gens-là', pensa Marius, 'et où ils en sont.'

Il escalada la commode, approcha sa œil de la crevasse et regarda.

CHAPITRE VI: L'HOMME SAUVAGE CHEZ LUI.

Les villes, comme les forêts, ont leurs antres où se cachent tout ce qu'elles ont de plus méchant et de plus redoutable. Seulement, dans les villes, ce qui se cache ainsi est féroce, immonde et petit, c'est-à-dire laid; dans les forêts, ce qui se cache est féroce, sauvage et grand, c'est-à-dire beau. Repaires pour repaires, ceux des bêtes sont préférables à ceux des hommes. Les cavernes valent mieux que les bouges.

Ce que Marius voyait était un bouge.

Marius était pauvre et sa chambre était indigente; mais, de même que sa pauvreté était noble, son grenier était propre. Le taudis où son regard plongea était abject, sale,

fétide, infect, ténébreux, sordide. Pour tous meubles, une chaise de paille, une table infirme, quelques vieux tessons, et dans deux coins deux grabats indescriptibles; pour toute clarté, une fenêtre-mansarde à quatre carreaux, drapée de toiles d'araignée. Il venait par cette lucarne juste assez de jour pour qu'un visage d'homme devînt une figure spectrale. Les murs avaient un aspect lépreux; ils étaient couverts de coutures et de cicatrices comme un visage défiguré par une horrible maladie. Une humidité malsaine y suintait. On distinguait des dessins obscènes grossièrement crayonnés.

La chambre que Marius occupait avait un pavage de tommettes abîmées; celle-ci n'était ni carrelée, ni recouverte d'un plancher; on marchait sur un revêtement de plâtre devenu noir. Sur ce sol inégal, où la poussière était comme incrustée, et qui n'avait qu'une virginité, celle du balai, se groupaient, capricieusement, des constellations de vieux chaussons, de savates et de chiffons affreux; du reste, cette chambre avait une cheminée; aussi la louait-on quarante francs par an. Il y avait de tout dans cette cheminée: un réchaud, une marmite, des planches cassées, des loques pendues à des clous, une cage d'oiseau, de la cendre, et même un peu de feu. Deux tisons y fumaient tristement.

Une chose qui ajoutait encore à l'horreur de ce galetas, c'est que c'était grand. La chambre avait des saillies, des angles, des trous noirs, des dessous de toits, des baies et des promontoires. De là d'affreux coins insondables où il semblait que devaient se blottir des araignées grosses comme le poing, des cloportes larges comme le pied, et peut-être même on ne sait quels êtres humains monstrueux.

L'un des grabats était près de la porte, l'autre près de la fenêtre. Tous deux touchaient par une extrémité la cheminée et faisaient face à Marius.

Dans un angle voisin de l'ouverture par où Marius regardait, était accrochée au mur, dans un cadre de bois noir, une gravure coloriée au bas de laquelle était écrit en grosses lettres: LE SONGE. Cela représentait une femme endormie et un enfant endormi, l'enfant sur les genoux de la femme, un aigle dans un nuage avec une couronne dans le bas, et la femme écartant la couronne de la tête de l'enfant, sans se réveiller d'ailleurs; au fond, Napoléon, dans une gloire, s'appuyait sur une colonne bleue, à chapiteau jaune, ornée de cette inscription: MARENGO, AUSTERLITZ, IÉNA, WAGRAM, EYLAU.

Au-dessus de ce cadre, une espèce de panneau de bois plus long que large était posé à terre et appuyé en plan incliné contre le mur. Cela avait l'air d'un tableau retourné, d'un châssis probablement barbouillé de l'autre côté, de quelque trumeau détaché d'une muraille et oublié là en attendant qu'on le raccroche.

Près de la table, sur laquelle Marius apercevait une plume, de l'encre et du papier, était assis un homme d'environ soixante ans, petit, maigre, livide, hagard, l'air fin, cruel et inquiet; un gredin hideux.

Lavater, s'il eût observé ce visage, y eût trouvé le vautour mêlé au procureur; l'oiseau de proie et l'homme de chicane s'enlaidissant et se complétant l'un par l'autre, l'homme de chicane faisant l'oiseau de proie ignoble, l'oiseau de proie faisant l'homme de chicane horrible.

Cet homme avait une longue barbe grise. Il était vêtu d'une chemise de femme qui laissait voir sa poitrine velue et ses bras nus hérissés de poils gris. Sous cette chemise, on voyait passer un pantalon boueux et des bottes dont sortaient ses doigts de pied.

Il avait une pipe à la bouche et il fumait. Il n'y avait plus de pain dans le taudis, mais il y avait encore du tabac.

Il écrivait, probablement une lettre comme celles que Marius avait lues.

Sur le coin de la table on apercevait un vieux volume rougeâtre dépareillé, et le format, qui était l'ancien in-12 des cabinets de lecture, révélait un roman. Sur la couverture, s'étalait ce titre imprimé en majuscules: DIEU, LE ROI, L'HONNEUR ET LES DAMES, PAR DUCRAY-DUMINIL, 1814.

Tout en écrivant, l'homme parlait haut, et Marius entendait ses paroles:

-'Dire qu'il n'y a pas d'égalité, même quand on est mort! Voyez un peu le Père-Lachaise! Les grands, ceux qui sont riches, sont en haut, dans l'allée des acacias, qui est pavée. Ils peuvent y arriver en voiture. Les petits, les pauvres gens, les malheureux, on les

met dans le bas, où il y a de la boue jusqu'aux genoux, dans des trous pleins d'eau pour qu'ils pourrissent plus rapidement! On ne peut pas aller les voir sans s'enfoncer dans la terre.'

Ici il s'arrêta, frappa du poing sur la table, et ajouta en grinçant des dents:

-'Oh, je mangerais le monde!'

Une grosse femme qui pouvait avoir quarante ou cent ans était accroupie près de la cheminée sur ses talons nus.

Elle n'était vêtue, elle aussi, que d'une chemise et d'un jupon de tricot rapiécé avec des morceaux de vieux drap. Un tablier de grosse toile cachait la moitié du jupon. Quoique cette femme fût pliée et ramassée sur elle-même, on voyait qu'elle était de très haute taille. C'était une espèce de géante à côté de son mari. Elle avait d'affreux cheveux d'un blond roux grisonnants qu'elle remuait de temps en temps avec ses énormes mains luisantes à ongles plats.

À côté d'elle était posé, à terre, tout grand ouvert, un volume du même format que l'autre, et probablement du même romancier.

Sur un des grabats, Marius entrevoyait une espèce de longue petite fille blême assise, presque nue et les pieds pendants, n'ayant l'air ni d'écouter, ni de voir, ni de vivre.

La sœur cadette sans doute de celle qui était venue chez lui.

Elle paraissait onze ou douze ans. En l'examinant avec attention, on voyait qu'elle en avait bien quatorze. C'était l'enfant qui disait, la veille au soir, sur le boulevard: 'J'ai cavalé, cavalé, cavalé!'

Elle était de cette espèce malingre qui reste longtemps en retard, puis pousse vite et tout à coup. C'est l'indigence qui fait ces tristes plantes humaines. Ces créatures n'ont ni enfance ni adolescence. À quinze ans, elles en paraissent douze, à seize ans, elles en paraissent vingt. Aujourd'hui petites filles, demain femmes. On dirait qu'elles enjambent la vie pour en finir plus rapidement.

Pour l'instant, cet être avait l'air d'une petite fille.

Du reste, il ne se révélait dans ce logis la présence d'aucun travail; pas un métier, pas un rouet, pas un outil. Dans un coin, quelques morceaux de ferraille d'un aspect douteux. C'était cette morne paresse qui suit le désespoir et qui précède l'agonie.

Marius considéra quelque temps cet intérieur funèbre plus effrayant que l'intérieur d'une tombe, car on y sentait remuer l'âme humaine et palpiter la vie.

Le galetas, la cave, la basse-fosse où certains indigents rampent au plus bas de l'édifice social, n'est pas tout à fait le sépulcre, c'en est l'antichambre; mais, comme ces riches qui étalent leurs plus grandes magnificences à l'entrée de leur palais, il semble que la mort, qui est tout à côté, mette ses plus grandes misères dans ce vestibule.

L'homme s'était tu, la femme ne parlait pas, la jeune fille ne semblait pas respirer. On entendait crier la plume sur le papier.

L'homme grommela, sans cesser d'écrire:

-'Canailles, canailles, tous des canailles!'

Cette variante de l'épiphonème de Salomon arracha un soupir à la femme.

-'Mon chéri, calme-toi', dit-elle. 'Ne te fais pas de mal, poussin. Tu es trop bon d'écrire à tous ces gens-là.'

Dans la misère, les corps se serrent les uns contre les autres, comme dans le froid, mais les cœurs s'éloignent. Cette femme, selon toute apparence, avait dû aimer cet homme de la quantité d'amour qui était en elle; mais probablement, dans les reproches quotidiens et réciproques d'une affreuse détresse pesant sur tout le groupe, cela s'était éteint. Il n'y avait plus en elle, pour son mari, que de la cendre d'affection. Pourtant, les appellations caressantes, comme cela arrive souvent, avaient survécu. Elle lui disait chéri et poussin mais son cœur se taisant.

L'homme s'était remis à écrire.

CHAPITRE VII: STRATÉGIE ET TACTIQUE.

Marius, la poitrine oppressée, allait redescendre de l'espèce d'observatoire qu'il s'était improvisé, quand un bruit attira son attention et le fit rester à sa place.

La porte du galetas venait de s'ouvrir brusquement.

La fille aînée parut sur le seuil.

Elle avait aux pieds de gros souliers d'homme tachés de boue qui avait jailli jusque sur ses chevilles rouges, et elle était couverte d'une vieille mante en lambeaux que Marius ne lui avait pas vue une heure auparavant, mais qu'elle avait probablement déposée à sa porte afin d'inspirer plus de pitié; elle avait dû la reprendre en sortant. Elle entra, repoussa la porte derrière elle, s'arrêta pour reprendre haleine, car elle était tout essoufflée, puis cria avec une expression de triomphe et de joie:

-'Il vient!'

Le père tourna les yeux, la femme tourna la tête, la petite sœur ne bougea pas.

-'Qui?', demanda le père.

-'Le monsieur!'

-'Le philanthrope?'

-'Oui.'

-'De l'église Saint-Jacques?'

-'Oui.'

-'Ce vieux?'

-'Oui.'

-'Et il va venir?'

-'Il me suit.'

-'Tu es sûre?'

-'Je suis sûre.'

-'Là, vrai, il vient?'

-'Il vient en fiacre.'

-'En fiacre, c'est Rothschild!'

Le père se leva.

-'Comment en es-tu sûre? S'il vient en fiacre, comment se fait-il que tu arrives avant lui? Lui as-tu bien donné l'adresse au moins? Lui as-tu bien dit la dernière porte au fond du couloir à droite? Pourvu qu'il ne se trompe pas! Tu l'as donc trouvé à l'église? A-t-il lu ma lettre? Qu'est-ce qu'il t'a dit?'

-'Ta, ta, ta!', dit la fille, 'Comme tu galopes, bonhomme! Voici: je suis entrée dans l'église, il était à sa place habituelle, je me suis inclinée, je lui ai remis la lettre, il l'a lue et m'a demandé où j'habitais. Je lui ai fait savoir que j'allais l'accompagner. Il m'a dit de lui donner mon adresse car sa fille avait des emplettes à faire, ce qui l'obligerait à prendre une voiture pour arriver peu de temps après moi. Je lui ai donc donné. Quand je lui ait indiqué le nom de la maison, il a paru surpris et hésitant. La messe finie, je l'ai vu sortir de l'église avec sa fille et monter dans un fiacre... Je lui ai bien dit la dernière porte au fond du couloir à droite.'

-'Qu'est-ce qui te fait croire qu'il viendra?'

-'Je viens de voir le fiacre qui arrivait rue du Petit-Banquier. C'est ce qui fait que j'ai couru.'

-'Comment sais-tu que c'est le même fiacre?'

-'Parce que c'est le même numéro.'

-'Quel est ce numéro?'

-'440.'

-'Bien, tu es une fille d'esprit.'

La fille regarda hardiment son père, et, montrant les chaussures qu'elle avait aux pieds, elle ajouta: 'Une fille d'esprit, c'est possible, mais je dis que je ne mettrai plus ces chaussures-là; je n'en veux plus, pour la santé d'abord, et pour la propreté ensuite. Je ne

connais rien de plus agaçant que des semelles qui jutent et qui font ghi, ghi, ghi, tout le long du chemin. J'aime mieux marcher pieds nus.'

-'Tu as raison', répondit le père sur un ton doux qui contrastait avec la rudesse de la jeune fille, 'mais c'est qu'on ne te laisserait pas entrer dans les églises. Il faut que les pauvres aient des chaussures. On ne va pas pieds nus chez le bon Dieu... Et tu es sûre, vraiment sûre, qu'il vient?'

-'Il est derrière moi', dit-elle.

L'homme se dressa. Il y avait une sorte d'illumination sur son visage.

-'Ma femme!', cria-t-il, 'Entends-tu? Voilà le philanthrope. Éteins le feu.'

La mère stupéfaite ne bougea pas.

Le père, avec l'agilité d'un singe de foire, saisit un pot qui était sur la cheminée et jeta de l'eau sur les tisons.

Puis il s'adressa à sa fille aînée:

-'Toi, dépaille la chaise!'

Sa fille ne comprit pas.

Il empoigna la chaise et, d'un coup de pied, en fit une chaise dépaillée. Sa jambe passa au travers!

Tout en retirant sa jambe, il demanda à sa fille:

-'Est-ce qu'il fait froid aujourd'hui?'

-'Très froid; il neige.'

Le père se tourna vers la cadette qui était sur le grabat près de la fenêtre et lui cria d'une voix tonnante:

-'Feignasse, sors vite du lit et casse un carreau!'

La petite se jeta hors du lit en frissonnant.

-'Casse un carreau!', reprit-il.

L'enfant demeura interdite.

-'M'entends-tu?', répéta le père, 'Je te dis de casser un carreau!'

L'enfant, avec une sorte d'obéissance terrifiée, se dressa sur la pointe du pied et donna un coup de poing dans un carreau. La vitre se brisa et tomba à grand bruit.

-'Bien, dit le père.'

Il était grave et brusque. Son regard parcourait rapidement tous les recoins du galetas.

On eût dit un général qui fait les derniers préparatifs au moment où la bataille va commencer.

La mère, qui n'avait pas encore dit un mot, se dressa et demanda d'une voix blanche:

-'Chéri, qu'est-ce que tu veux faire?'

-'Mets-toi au lit', répondit l'homme.

L'intonation n'admettait pas de délibération. La mère obéit et se jeta lourdement sur un des grabats.

Cependant on entendait un sanglot dans un coin.

-'Qu'est-ce que c'est?', cria le père.

La fille cadette, sans sortir de l'ombre où elle s'était blottie, montra son poing ensanglanté. Elle s'était blessée en brisant la vitre; elle était allée près du grabat de sa mère et pleurait silencieusement.

Ce fut le tour de la mère de se redresser et de crier:

-'Tu vois bien les bêtises que tu fais en cassant ton carreau: elle s'est coupée!'

-'Tant mieux!', dit l'homme, 'C'était prévu.'

-'Comment: tant mieux?', reprit la femme.

-'Silence!', répliqua le père, 'Je supprime la liberté de la presse.'

Puis, déchirant la chemise de femme qu'il avait sur le corps, il fit une bande de toile avec laquelle il enveloppa rapidement le poignet sanglant de la petite.

Cela fait, il regarda la chemise déchirée avec satisfaction.

-'Et la chemise aussi', dit-il. 'Tout cela a bon air.'

Une bise glacée sifflait en passant par la vitre cassée. La brume du dehors pénétrait dans la chambre et s'y dilatait comme une ouate blanchâtre vaguement démêlée par des doigts invisibles. À travers le carreau, on voyait tomber la neige. Le froid promis la veille par le soleil de la Chandeleur était venu.

Le père promena son regard autour de lui comme pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié. Il prit une vieille pelle et répandit de la cendre sur les tisons mouillés de façon à les cacher complètement.

Puis, se relevant et s'adossant à la cheminée, il dit:

-'Maintenant, nous pouvons recevoir le philanthrope.'

CHAPITRE VIII: LE RAYON DANS LE BOUGE.

La grande fille s'approcha et posa sa main sur celle de son père.

-'Tâte comme j'ai froid', dit-elle.

-'Bah!', répondit le père, 'J'ai bien plus froid que cela.'

La mère cria:

-'Tu as toujours tout mieux que les autres, toi; même le mal!'

-'Silence!', dit l'homme.

Elle se tut.

Il y eut un moment de silence dans le bouge. La fille aînée décrottait d'un air insouciant le bas de sa mante, la jeune sœur continuait de sangloter; la mère lui avait pris la tête dans ses deux mains et la couvrait de baisers en lui disant tout bas:

-'Mon trésor, je t'en prie, ce ne sera rien, ne pleure pas, tu vas fâcher ton père.'

-'Non!', cria le père, 'Au contraire; sanglote, sanglote, ça fait bien!'

Puis, revenant vers l'aînée:

-'Il n'arrive pas! Et s'il ne venait pas! J'aurais éteint mon feu, défoncé ma chaise, déchiré ma chemise et cassé mon carreau pour rien!

-'Et blessé la petite!', murmura la mère.

-'Savez-vous', reprit le père, 'qu'il fait un froid de chien dans ce galetas du diable? Si cet homme ne venait pas... il se fait désirer celui-là! Il doit se dit que nous l'attendrons parce qu'on n'a rien d'autre à faire. Je hais les riches. Je les étranglerais avec jubilation, joie, enthousiasme et satisfaction! Ces prétendus hommes charitables qui votent, qui vont à la messe, qui donnent dans la prêtraille et qui, se croyant au-dessus de nous, viennent nous apporter des vêtements et nous humilier chez nous! Des nippes qui ne valent pas quatre sous, du pain: ce n'est pas cela que je veux, tas de canailles, c'est de l'argent! Ah, ils ne nous donnent jamais d'argent parce qu'ils disent que les ivrognes et fainéants que nous sommes iraient le boire au troquet du coin! Et eux, qu'est-ce qu'ils sont donc, et qu'est-ce qu'ils ont été dans leur temps? Des voleurs! Ils ne se seraient pas enrichis sans cela! Oh, on devrait prendre la société par les quatre coins de la nappe et tout jeter en l'air! Tout se casserait, c'est possible, mais au moins personne n'aurait rien, ce serait cela de gagné! Mais qu'est-ce qu'il fait donc, ton mufle de monsieur bienfaisant? Viendra-t-il? L'animal a peut-être oublié l'adresse! Gageons que cette vieille bête....'

À cet instant on frappa un léger coup à la porte; l'homme s'y précipita et l'ouvrit en s'écriant avec des salutations profondes et des sourires d'adoration:

-'Entrez, monsieur! Daignez entrer, mon très cher monsieur, ainsi que votre charmante demoiselle.'

Un homme d'un âge mûr et une jeune fille parurent sur le seuil du galetas.

Marius n'avait pas quitté sa place. Ce qu'il éprouva alors échappe à la langue humaine.

C'était Elle.

Quiconque a aimé sait tous les sens rayonnants que contiennent les quatre lettres de ce mot: elle.

C'était bien elle. C'est à peine si Marius la distinguait à travers la vapeur lumineuse qui s'était subitement répandue sur ses yeux. C'était ce doux être absent, cet astre qui avait lui pendant six mois, ces yeux, ce front, cette bouche, ce beau visage évanoui qui avait fait tomber la nuit en s'en allant. La vision s'était éclipsée, elle reparaissait!

Elle reparaissait dans cette ombre, dans ce galetas, dans ce bouge difforme, dans cette horreur!

Marius frémit. Quoi! C'était elle! Les palpitations de son cœur lui troublèrent la vue. Il se sentait prêt à fondre en larmes. Quoi! Il la revoyait enfin après l'avoir cherchée si longtemps! Il lui semblait qu'il avait perdu son âme et qu'il venait de la retrouver.

Elle était toujours la même, un peu plus pâle cependant; sa délicate figure s'abritait sous un chapeau de velours violet; sa taille se dérobait sous une pelisse de satin noir. On entrevoyait, sous sa longue robe, son petit pied serré dans un brodequin de soie.

Elle était toujours accompagnée de M. Leblanc.

Elle fit quelques pas dans la chambre et déposa un assez gros paquet sur la table.

La Jondrette aînée s'était retirée derrière la porte et regardait d'un œil sombre ce chapeau de velours, cette mante de soie, et ce charmant visage heureux.

CHAPITRE IX: JONDRETTE PLEURE PRESQUE.

Le taudis était tellement obscur que les gens qui venaient du dehors éprouvaient un effet d'entrée de cave en y pénétrant. Les deux nouveaux venus avancèrent donc avec une certaine hésitation, distinguant à peine des formes vagues autour d'eux, tandis qu'ils étaient parfaitement vus et examinés par les yeux des habitants du galetas, accoutumés à ce crépuscule.

M. Leblanc s'approcha avec son regard bon et triste, et dit à M. Jondrette:

-'Monsieur, vous trouverez dans ce paquet des hardes neuves, des bas et des couvertures de laine.'

-'Notre angélique bienfaiteur nous comble', dit Jondrette en s'inclinant jusqu'à terre. Puis, se penchant à l'oreille de sa fille aînée, pendant que les deux visiteurs examinaient cet intérieur lamentable, il ajouta tout bas et rapidement:

-'Hein? Qu'est-ce que je disais? Des nippes! Pas d'argent. Ils sont tous les mêmes! À propos, comment la lettre à cet imbécile était-elle signée?'

-'Fabantou', répondit la fille.

-'L'artiste dramatique, bon!

Bien en prit à Jondrette car, à ce moment-là, M. Leblanc se retourna vers lui et lui dit avec l'air de quelqu'un qui cherche un nom:

-'Vous êtes bien à plaindre, monsieur...'

-'Fabantou', répondit Jondrette.

-'Monsieur Fabantou, oui, c'est cela, je me rappelle.'

-'Artiste dramatique, monsieur, et qui a eu du succès.'

Ici, Jondrette crut évidemment le moment venu de s'emparer du 'philanthrope'. Il s'écria avec un son de voix qui tenait tout à la fois de la gloriole du bateleur dans les foires et de l'humilité du mendiant sur les grandes routes:

-'Élève de Talma, monsieur! Je suis élève de Talma! La fortune m'a souri jadis. Hélas, maintenant c'est le tour du malheur! Voyez par vous-même: pas de pain, pas de feu. Mes pauvres mômes n'ont pas de feu! Mon unique chaise est dépaillée! Il y a un carreau de cassé par le temps qu'il fait! Mon épouse est au lit; elle est malade.'

-'Pauvre femme!', dit M. Leblanc.

-'Ma fille est blessée!', ajouta Jondrette.

Distraite par l'arrivée des étrangers, elle s'était mise à contempler 'la demoiselle' et avait cessé de sangloter.

-'Pleure donc! Braille donc!', lui dit Jondrette tout bas.

En même temps il pinça sa main malade. Tout cela avec un talent d'escamoteur.

La petite hurla.

L'adorable jeune fille que Marius nommait, dans son cœur, 'son Ursule' s'approcha:

-'Pauvre enfant!', dit-elle.

-'Voyez, ma belle demoiselle', poursuivit Jondrette, 'son poignet ensanglanté! C'est un accident qui est arrivé en travaillant sur une machine pour gagner six sous par jour. On sera peut-être obligé de lui couper le bras!'

-'Vraiment?', dit le vieux monsieur alarmé.

La jeune fille, prenant cette parole au sérieux, se remit à sangloter de plus belle.

-'Hélas, oui, mon bon monsieur!', répondit le père.

Depuis quelques instants, Jondrette regardait 'le philanthrope' d'une manière bizarre. Tout en parlant, il le dévisageait comme s'il cherchait à mobiliser des souvenirs profondément enfouis dans sa mémoire. Tout à coup, profitant d'un moment où les nouveaux venus questionnaient avec intérêt la petite sur sa main blessée, il passa près de sa femme, qui était dans son lit avec un air accablé et stupide, et lui murmura:

-'Regarde donc cet homme-là!'

Puis, se retournant vers M. Leblanc, il continua sa lamentation:

-'Voyez, monsieur, je n'ai, pour tout vêtement, qu'une chemise qui appartient à ma femme! Elle est toute déchirée, et on est en plein hiver! Je ne peux pas sortir faute d'un habit convenable. Si j'en avais un, j'irais voir mademoiselle Mars qui me connaît et qui m'aime beaucoup. Ne demeure-t-elle pas toujours rue de la Tour-des-Dames? Savez-vous, monsieur? Nous avons joué ensemble en province. J'ai partagé ses lauriers. Célimène viendrait à mon secours, monsieur! Elmire ferait l'aumône à Bélisaire! Mais non, rien! Et pas un sou dans la maison! Ma femme malade, pas un sou! Ma fille dangereusement blessée, pas un sou! Mon épouse a des étouffements. C'est son âge, et puis le système nerveux s'en est mêlé. Il lui faudrait des secours, et à ma fille aussi! Mais le médecin, le pharmacien, comment les payer? Je m'agenouillerais devant un centime, monsieur! Voilà où les arts en sont réduits! Et savez-vous, ma charmante demoiselle, et vous, mon généreux protecteur, savez-vous, vous qui respirez la vertu et la bonté, que mes filles vous voient tous les jours à l'église?... Car j'élève mes enfants dans la religion, monsieur. Je ne veux pas qu'elles s'intéressent au théâtre. Ah, les drôlesses; que je les voie broncher! Je ne badine pas, moi! Ça doit filer droit avec moi; Demandez-leur. Elles ont un père. Ce ne sont pas de ces malheureuses qui commencent par oublier leur famille et qui finissent par épouser le public. On est mam'selle Personne, on devient madame Tout-le-Monde. Pas de ça dans la famille Fabantou! J'entends les éduquer vertueusement, et que ça soit honnête, et que ça soit gentil, et que ça croie en Dieu! Eh bien, monsieur, mon digne monsieur, savez-vous ce qui va se passer demain? Demain, c'est le 4 février, le jour fatal, le dernier délai que m'a donné mon propriétaire; si ce soir je ne l'ai pas payé, demain ma fille aînée, moi, mon épouse avec sa fièvre, mon enfant avec sa blessure, nous serons tous quatre chassés d'ici, et jetés dehors, dans la rue, sur le boulevard, sans abri, sous la pluie, sur la neige. Voilà, monsieur. Je dois quatre termes, une année, c'est-à-dire une soixantaine de francs.'

Jondrette mentait. Quatre termes n'eussent fait que quarante francs et il n'en pouvait devoir quatre puisqu'il n'y avait pas six mois que Marius en avait payé deux.

M. Leblanc tira cinq francs de sa poche et les posa sur la table.

Jondrette eut le temps de grommeler à l'oreille de sa grande fille:

-'Le gredin, que veut-il que je fasse avec ses cinq francs? Cela ne me paye pas ma chaise et mon carreau! Faites donc des frais!'

M. Leblanc avait quitté le grand manteau marron qu'il portait par-dessus sa redingote bleue et l'avait mis sur le dos de la chaise.

-'Monsieur Fabantou', dit-il, je n'ai plus que ces cinq francs sur moi, mais je vais reconduire ma fille à la maison et je reviendrai ce soir; n'est-ce pas ce soir que vous devez payer?...

Le visage de Jondrette s'éclaira d'une expression étrange.

Il répondit:

-'Oui, mon cher monsieur. À huit heures je dois être chez mon propriétaire.'

-'Je serai ici à six heures, et je vous apporterai les soixante francs.'

-'Vous êtes mon bienfaiteur!', cria Jondrette éperdu.

Et il ajouta tout bas:

-'Regarde-le bien, ma femme!

M. Leblanc reprit le bras de la belle jeune fille et se tourna vers la porte:

-'À ce soir, mes amis', dit-il.

-'Six heures?', fit Jondrette.

-'Six heures précises.'

Le par-dessus resté sur la chaise frappa la fille aînée de M. Jondrette.

-'Monsieur', dit-elle, 'vous oubliez votre manteau.'

Jondrette fusilla sa fille du regard.

M. Leblanc se retourna et répondit avec un sourire:

-'Je ne l'oublie pas, je le laisse.'

-'Ô mon protecteur', dit Jondrette, 'mon auguste bienfaiteur, je fonds en larmes! Souffrez que je vous reconduise jusqu'à votre fiacre.'

-'Si vous sortez', repartit M. Leblanc, 'mettez ce par-dessus. Il fait vraiment très froid.'

Jondrette ne se le fit pas dire deux fois. Il se dépêcha de le mettre.

Puis ils sortirent tous les trois, Jondrette précédant les deux étrangers.

CHAPITRE X: LE TARIF DES CABRIOLETS DE RÉGIE.

Marius n'avait rien perdu de toute cette scène et, pourtant, il n'en avait rien vu. Ses yeux étaient restés fixés sur la jeune fille, son cœur l'avait pour ainsi dire saisie et enveloppée tout entière dès son premier pas dans le galetas. Pendant tout le temps qu'elle avait été là, il avait vécu de cette vie de l'extase qui suspend les perceptions matérielles et précipite toute l'âme sur un seul point. Il contemplait, non pas cette fille, mais cette lumière qui avait une pelisse de satin et un chapeau de velours. L'étoile Sirius fût entrée dans la chambre qu'il n'eût pas été plus ébloui.

Tandis que la jeune fille ouvrait le paquet, dépliait les hardes et les couvertures, questionnait la mère malade avec bonté et la petite blessée avec attendrissement, il épiait tous ses mouvements, il tâchait d'écouter ses paroles. Il connaissait ses yeux, son front, sa beauté, sa taille, sa démarche, il ne connaissait pas le son de sa voix. Il avait cru en saisir quelques mots une fois au Luxembourg, mais il n'en était pas absolument sûr. Il eût donné dix ans de sa vie pour l'entendre, pour pouvoir emporter, dans son âme, un peu de cette musique. Mais tout se perdait dans les étalages lamentables et les éclats de trompette de Jondrette. Cela mêlait une vraie colère au ravissement de Marius. Il la couvait des yeux. Il ne pouvait s'imaginer que ce fût vraiment cette créature divine qu'il apercevait au milieu de ces êtres immondes dans ce taudis monstrueux. Il lui semblait voir un colibri parmi des crapauds.

Quand elle sortit, il n'eut qu'une pensée: la suivre pour savoir où elle demeurait. Il sauta de la commode et prit son chapeau. Alors qu'il mettait la main sur la poignée de la porte de sa chambre, une réflexion l'arrêta. Le couloir était long, l'escalier raide, le Jondrette bavard, M. Leblanc n'était sans doute pas encore remonté en voiture; si, en se retournant dans le couloir, ou dans l'escalier, ou sur le seuil, il l'apercevait lui, Marius, dans cette maison, évidemment il s'alarmerait et trouverait moyen de lui échapper de nouveau, et ce serait encore une fois fini. Que faire? Attendre un peu? Mais, pendant ce temps, la voiture pouvait partir. Marius était perplexe. Enfin, il se risqua et sortit de sa chambre.

Il n'y avait plus personne dans le couloir. Il courut à l'escalier. Il n'y avait personne dans l'escalier. Il descendit en hâte et arriva sur le boulevard à temps pour voir un fiacre tourner le coin de la rue du Petit-Banquier et rentrer dans Paris.

Marius se précipita dans cette direction. Parvenu à l'angle du boulevard, il revit le fiacre qui descendait rapidement la rue Mouffetard; le fiacre était déjà très loin; c'était

impossible de le rejoindre. Il ne voulut pas courir derrière pour ne pas se faire remarquer. À ce moment-là, hasard inouï et merveilleux, il aperçut un cabriolet de régie qui passait à vide sur le boulevard. Il n'y avait qu'un parti à prendre: monter dans ce cabriolet et suivre le fiacre. Cela était sûr, efficace et sans danger.

Marius fit signe au cocher d'arrêter et lui cria:

-'C'est combien?'

Marius était sans cravate, il avait son vieil habit de travail auquel des boutons manquaient, sa chemise était déchirée à l'un des plis de la poitrine.

Le cocher s'arrêta, cligna de l'œil et étendit vers Marius sa main gauche en frottant doucement son index avec son pouce.

-'Quoi?', dit Marius.

-'Il faut payer d'avance', dit le cocher.

Marius se souvint qu'il n'avait que seize sous sur lui .

-'Combien?', demanda-t-il.

-'Quarante sous.'

-'Je payerai en revenant.'

Le cocher, pour toute réponse, siffla l'air de La Palisse et fouetta son cheval.

Marius regarda le cabriolet s'éloigner d'un air égaré. Pour vingt-quatre sous qui lui manquaient, il perdait sa joie, son bonheur, son amour! Il retombait dans la nuit! il avait vu et il redevenait aveugle! Il songea amèrement et, il faut bien le dire, avec un regret profond, aux cinq francs qu'il avait donnés le matin même à cette misérable fille. S'il avait eu ces cinq francs, il aurait était sauvé, il serait sorti des limbes, des ténèbres, de l'isolement, du spleen, du veuvage; il aurait pu renouer le fil noir de sa destinée au beau fil d'or qui venait de flotter devant ses yeux et de se casser encore une fois. Il rentra chez lui, désespéré.

Il aurait pu se dire que M. Leblanc avait promis de revenir le soir et qu'il n'y aurait qu'à s'y prendre mieux, cette fois-ci, pour le suivre; mais dans sa contemplation, c'est à peine s'il avait entendu.

Au moment de monter l'escalier, il aperçut, de l'autre côté du boulevard, le long du mur désert de la rue de la Barrière des Gobelins, Jondrette enveloppé du par-dessus du 'philanthrope', qui parlait à un de ces hommes de mine inquiétante qu'il est convenu d'appeler 'rôdeurs de barrières', gens à figures équivoques, à monologues suspects, qui ont un air de mauvaise pensée, qui dorment le jour, ce qui fait supposer qu'ils travaillent la nuit.

Ces deux hommes, causant immobiles sous la neige qui tombait par tourbillons, faisaient un groupe qu'un sergent de ville eût à coup sûr observé, mais que Marius remarqua à peine.

Cependant, quelle que fût sa préoccupation douloureuse, il ne put s'empêcher de se dire que ce rôdeur de barrières à qui Jondrette parlait ressemblait à un certain Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, que Courfeyrac lui avait montré une fois et qui passait dans le quartier pour un promeneur nocturne assez dangereux. On a vu, dans le livre précédent, le nom de cet homme. Ce Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, a figuré plus tard dans plusieurs procès criminels et est devenu depuis un criminel célèbre. Il n'était encore alors qu'une petite frappe. Aujourd'hui, c'est une véritable légende dans le monde interlope des bandits de grands et petits chemins. Il fit école vers la fin du dernier règne. Le soir, à la nuit tombante, à l'heure où les groupes se forment et se parlent bas, on en causait à la Force dans la fosse-aux-lions. Dans cette prison, précisément à l'endroit où passait sous le chemin de ronde ce canal des latrines qui servit à la fuite inouïe, en plein jour, de trente détenus en 1843, on pouvait, au-dessus de la date de ces latrines, lire son nom, PANCHAUD, audacieusement gravé par lui sur le mur de ronde lors d'une de ses tentatives d'évasion. En 1832, la police le surveillait déjà, mais il n'avait pas encore sérieusement débuté.

CHAPITRE XI: OFFRE DE SERVICE DE LA MISÈRE À LA DOULEUR.

Marius monta l'escalier de la masure à pas lents; à l'instant où il allait rentrer dans sa chambre, il aperçut, derrière lui, dans le couloir, la Jondrette aînée qui le suivait. Cette fille lui fut odieuse à voir, c'était elle qui avait ses cinq francs, il était trop tard pour les lui redemander, le cabriolet n'était plus là, le fiacre était bien loin. D'ailleurs, elle ne les lui aurait pas rendu. Quant à la questionner sur la demeure des gens qui étaient venus tout à l'heure, cela était inutile, il était évident qu'elle ne la savait pas puisque la lettre signée Fabantou était adressée 'au monsieur bienfaisant de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas'.

Marius entra dans sa chambre et poussa sa porte derrière lui.

Elle ne se ferma pas; il se retourna et vit une main qui retenait la porte entr'ouverte.

-'Qu'est-ce que c'est?', demanda-t-il, 'Qui est là?'

C'était la fille Jondrette.

-'C'est vous?', reprit Marius presque durement, 'Toujours vous donc! Que me voulez-vous?'

Elle semblait pensive et ne le regardait pas. Elle n'avait plus son assurance du matin. Elle n'était pas entrée et se tenait dans l'ombre du couloir, où Marius l'apercevait par la porte entre-baillée.

-'Ah çà, répondrez-vous?', fit Marius. 'Qu'est-ce que vous me voulez?'

Elle leva sur lui ses yeux mornes où une espèce de clarté semblait s'allumer vaguement, et lui dit:

-'Monsieur Marius, vous avez l'air triste. Qu'est-ce que vous avez?'

-'Moi?', dit Marius.

-'Oui, vous.'

-'Je n'ai rien.'

-'Si!'

-'Non.'

-'Je vous dis que si!'

-'Laissez-moi tranquille!'

Marius poussa de nouveau la porte, elle continua de la retenir.

-'Tenez, dit-elle, vous avez tort. Quoique vous ne soyez pas riche, vous avez été bon ce matin. Soyez-le encore à présent. Vous m'avez donné de quoi manger, dites-moi maintenant ce que vous avez. Vous avez du chagrin, cela se voit. Je ne voudrais pas que vous eussiez du chagrin. Qu'est-ce qu'il faut faire pour cela? Puis-je servir à quelque chose? Employez-moi. Je ne vous demande pas vos secrets, vous n'aurez pas besoin de me les dire, mais, enfin, je peux être utile. Je peux bien vous aider puisque j'aide mon père. Quand il faut porter des lettres, aller dans les maisons, demander de porte en porte, trouver une adresse, suivre quelqu'un, moi je sers à ça. Eh bien, vous pouvez bien me dire ce que vous avez; j'irai parler aux personnes. Quelquefois, quelqu'un qui parle aux personnes, ça suffit pour qu'on sache les choses, et tout s'arrange. Servez-vous de moi.'

Une idée traversa l'esprit de Marius. Quelle branche dédaigne-t-on quand on se sent tomber?

Il s'approcha de la Jondrette.

-'Écoute...', lui dit-il.

Elle l'interrompit avec un éclair de joie dans les yeux.

-'Oh, oui, tutoyez-moi! J'aime mieux cela.'

-'Eh bien', reprit-il, 'tu as amené ici ce vieux monsieur avec sa fille...'

-'Oui.'

-'Sais-tu leur adresse?'

-'Non.'

-'Trouve-la-moi.'

Les yeux de la Jondrette, de mornes, étaient devenus joyeux, de joyeux ils devinrent sombres.

-'C'est ce que vous voulez?', demanda-t-elle.

-'Oui.'

-'Est-ce que vous les connaissez?'

-'Non.'

-'C'est-à-dire', reprit-elle, 'vous ne la connaissez pas, mais vous voudriez la connaître.'

Ce 'les' qui était devenu 'la' avait je ne sais quoi de significatif et d'amer.

-'Enfin, peux-tu?', dit Marius.

-'Vous avoir l'adresse de la belle demoiselle?'

Il y avait encore dans ces mots 'la belle demoiselle' une nuance qui importuna Marius. Il reprit:

-'Enfin, n'importe! L'adresse du père et de la fille. Leur adresse, quoi!'

Elle le regarda fixement.

-'Qu'est-ce que vous me donnerez?'

-'Tout ce que tu voudras!'

-'Tout ce que je voudrai?'

-'Oui.'

-'Vous aurez l'adresse.'

Elle baissa la tête puis, d'un mouvement brusque, elle tira la porte qui se referma.

Marius se retrouva seul.

Il se laissa tomber sur une chaise, la tête et les deux coudes sur son lit, abîmé dans des pensées qu'il ne pouvait saisir et comme en proie à un vertige. Tout ce qui s'était passé depuis le matin, l'apparition de l'ange, sa disparition, ce que cette créature venait de lui dire, une lueur d'espérance flottant dans un désespoir immense, voilà ce qui emplissait confusément son cerveau.

Tout à coup il fut violemment arraché à sa rêverie.

Il entendit la voix haute et dure de Jondrette prononcer ces paroles pleines du plus étrange intérêt pour lui:

-'Je te dis que j'en suis sûr et que je l'ai reconnu.'

De qui parlait Jondrette? Il avait reconnu qui? M. Leblanc? Le père de 'son Ursule'? Est-ce que Jondrette le connaissait? Marius allait-il avoir, de cette façon brusque et inattendue, tous les renseignements sans lesquels sa vie était obscure pour lui-même? Allait-il savoir enfin qui il aimait, l'identité de la jeune fille, celle de son père? L'ombre si épaisse qui les couvrait était-elle sur le point de s'éclaircir? Le voile allait-il se déchirer? Ah, ciel!

Il bondit, plutôt qu'il ne monta, sur la commode, et reprit sa place près de la petite lucarne de la cloison.

Il regarda à nouveau à l'intérieur du bouge Jondrette.

CHAPITRE XII: EMPLOI DE LA PIÈCE DE CINQ FRANCS DE MONSIEUR LEBLANC.

Rien n'avait changé dans l'aspect de la famille, sinon que la femme et les filles avaient ouvert le paquet pour mettre des bas et des chemises de laine. Deux couvertures neuves étaient jetées sur les deux lits.

Le Jondrette venait évidemment de rentrer. Il avait encore l'essoufflement du dehors. Ses filles étaient près de la cheminée, assises par terre, l'aînée pansant la main de la cadette. Sa femme était comme affaissée sur le grabat voisin de la cheminée avec un visage étonné. Jondrette marchait dans le galetas de long en large à grands pas. Il avait les yeux exorbités.

La femme, qui semblait timide et frappée de stupeur devant son mari, se hasarda à lui dire:

-'Quoi, vraiment? Tu es sûr?'

-'Sûr! Il y a huit ans, mais je le reconnais! Ah, je le reconnais! Je l'ai reconnu tout de suite! Quoi, cela ne t'a pas sauté aux yeux?'

-'Non.'

-'Mais je t'ai dit pourtant de le regarder avec attention! C'est la même taille, c'est le même visage, à peine plus vieux; il y a des gens qui ne vieillissent pas, je ne sais pas comment ils font. Tu as vu? C'est la même voix. Il est mieux habillé, voilà tout! Ah, vieux diable, je te tiens, va!'

Il s'arrêta et dit à ses filles:

-'Allez-vous-en, vous autres! C'est drôle que cela ne t'ait pas sauté aux yeux.'

Elles se levèrent pour obéir.

La mère balbutia:

-'Avec sa main malade?'

-'L'air lui fera du bien', dit Jondrette. 'Allez.'

Il était visible que cet homme était de ceux auxquels on ne réplique pas. Les deux filles sortirent.

Au moment où elles allaient passer la porte, le père retint l'aînée par le bras et dit sur un ton particulier:

-'Vous serez ici à cinq heures précises. Toutes les deux. J'aurai besoin de vous.'

Marius redoubla d'attention.

Demeuré seul avec sa femme, Jondrette se remit à marcher dans la chambre et en fit deux ou trois fois le tour en silence. Puis il passa quelques minutes à faire rentrer et à enfoncer dans la ceinture de son pantalon le bas de la chemise de femme qu'il portait.

Tout à coup, il se tourna vers la Jondrette, croisa les bras, et s'écria:

-'Et veux-tu que je te dise une chose? La demoiselle...'

-'Eh bien quoi!', repartit la femme, 'La demoiselle?'

Marius ne pouvait pas en douter, c'était bien d'elle qu'on parlait. Il écouta avec une anxiété ardente. Toute sa vie était dans ses oreilles.

Mais le Jondrette s'était penché, et avait parlé bas à sa femme. Puis il se releva et termina tout haut:

-'C'est elle!'

-'Ça?', dit la femme.

-'Ça!', dit le mari.

Aucune expression ne saurait rendre ce qu'il y avait dans le 'ça' de la mère. C'était la surprise, la rage, la haine, la colère, mêlées et combinées dans une intonation monstrueuse. Il avait suffi de quelques mots prononcés, du nom sans doute, que son mari lui avait dit à l'oreille, pour que cette grosse femme assoupie se réveillât, et de repoussante devînt effroyable.

-'Pas possible!', s'écria-t-elle. 'Quand je pense que mes filles vont nu-pieds et n'ont pas une robe à se mettre! Comment! Une pelisse de satin, un chapeau de velours, des brodequins, et tout! pour plus de deux cents francs d'effets! Qu'on croirait que c'est une dame! Non, tu te trompes! Mais d'abord, l'autre était affreuse, celle-ci n'est pas mal! Elle n'est vraiment pas mal! Ce ne peut pas être elle!'

-'Je te dis que c'est elle. Tu verras.'

À cette affirmation si absolue, la Jondrette leva sa large tête rougeâtre et regarda le plafond avec une expression difforme. Elle parut à Marius plus redoutable encore que son mari. C'était une truie avec le regard d'une tigresse.

-'Quoi!', reprit-elle, 'Cette horrible belle demoiselle qui regardait mes filles d'un air de pitié, ce serait cette fille! Oh, je voudrais l'éventrer à coups de sabot!'

Elle se leva du lit et resta un moment debout, décoiffée, les narines gonflées, la bouche entr'ouverte, les poings crispés et rejetés en arrière. Puis elle se laissa retomber sur le grabat. L'homme allait et venait sans faire attention à sa femme.

Après quelques instants de ce silence, il s'approcha de la Jondrette et s'arrêta devant elle, les bras croisés, comme le moment d'auparavant.

-'Et veux-tu que je te dise encore une chose?'

-'Quoi?', demanda-t-elle.

Il répondit d'une voix brève et basse:

-'Ma fortune est faite.'

La Jondrette le considéra de ce regard qui veut dire: est-ce que celui qui me parle deviendrait fou?

Lui continua:

-'Tonnerre, voilà pas mal de temps déjà que je suis dans la misère et j'en ai marre. Je veux manger à ma faim, je veux boire à ma soif, bâfrer, dormir, ne rien faire! Je veux que ce soit mon tour. Avant de crever, je veux être un peu millionnaire.'

Il fit le tour du bouge et ajouta:

-'Comme les autres.'

-'Qu'est-ce que tu veux dire?', demanda la femme.

Il secoua la tête, cligna de l'œil et haussa la voix comme un bonimenteur de carrefour qui va faire une démonstration:

-'Ce que je veux dire? Écoute!'

-'Chut!', grommela la Jondrette, 'Pas si fort! Si ce sont des affaires qu'il ne faut pas qu'on entende.'

-'Bah, le voisin, je l'ai vu sortir tout à l'heure. D'ailleurs, est-ce qu'il entend, ce grand bêta? Et puis je te dis que je l'ai vu sortir.'

Cependant, par une sorte d'instinct, Jondrette baissa la voix, pas assez pourtant pour que ses paroles échappassent à Marius. Une circonstance favorable, et qui avait permis à Marius de ne rien perdre de cette conversation, c'est que la neige tombée assourdissait le bruit des voitures sur le boulevard.

Voici ce que Marius entendit:

-'Écoute bien. Il est pris, le crésus! C'est tout comme. C'est déjà fait. Tout est arrangé. J'ai vu des gens. Il viendra ce soir, à six heures, apporter ses soixante francs, canaille! As-tu vu comme je t'ai tourné ça? Mes soixante francs, mon propriétaire, mon 4 février! Il viendra donc à six heures! C'est l'heure à laquelle le voisin va dîner. La mère Burgon lave la vaisselle en ville. Il n'y a personne dans la maison. Le voisin ne rentre jamais avant onze heures. Les petites feront le guet. Tu nous aideras. Il s'exécutera.'

-'Et s'il ne s'exécute pas?', demanda la femme.

Jondrette fit un geste sinistre et dit:

-'Nous l'exécuterons.'

Et il éclata de rire.

C'était la première fois que Marius le voyait rire. Ce rire glaçant le fit frissonner.

Jondrette ouvrit un placard près de la cheminée et en tira une vieille casquette qu'il mit sur sa tête après l'avoir brossée avec sa manche.

-'Maintenant', fit-il, 'je sors. J'ai encore des gens à voir. Des bons. Tu verras comme ça va marcher. Je serai dehors le moins longtemps possible. C'est un beau coup à jouer. Garde la maison.'

Et, les deux poings dans les deux poches de son pantalon, il resta un moment pensif, puis s'écria:

-'Sais-tu que c'est une chance qu'il ne m'ait pas reconnu, lui! S'il m'avait reconnu, il ne serait pas revenu. Il nous échappait! C'est ma barbe qui m'a sauvé! Ma barbiche romantique, ma jolie petite barbiche romantique!

Et il se remit à rire.

Il alla à la fenêtre. La neige tombait toujours et rayait le gris du ciel.

-'Quel chien de temps!', dit-il.

Puis, croisant le manteau, il ajouta:

-'Il est trop grand, mais peu importe: il a diablement bien fait de me le laisser, ce vieux coquin! Sans cela je n'aurais pas pu sortir et tout aurait encore échoué! À quoi les choses tiennent!'

Et, enfonçant la casquette sur ses yeux, il sortit.

À peine avait-il eu le temps de faire quelques pas dehors que la porte se rouvrit et que son profil barbare et vicieux reparut par l'ouverture.

-'J'oubliais', dit-il. 'Tu achèteras du charbon.'

Il jeta dans le tablier de sa femme la pièce de cinq francs que lui avait laissée le 'philanthrope'.

-'Du charbon?', demanda la femme.

-'Oui.'

-'Combien de boisseaux?'

-'Deux bons.'

-'Cela fera trente sous. Avec le reste j'achèterai de quoi dîner.'

-'Diable, non.'

-'Pourquoi?'

-'Tu ne dois pas tout dépenser.'

-'Pourquoi?'

-'Parce que j'aurai quelque chose à acheter de mon côté.'

-'Quoi?'

-'Quelque chose.'

-'Combien te faudra-t-il?'

-'Où y a-t-il un quincaillier par ici?'

-'Rue Mouffetard.'

-'Ah oui, au coin d'une rue, je vois la boutique.'

-'Mais dis-moi donc combien il te faudra pour ce que tu as à acheter?'

-'Trois francs.'

-'Il ne restera pas grand-chose pour le dîner.'

-'Aujourd'hui, il ne s'agit pas de manger. Il y a mieux à faire.'

-'Ça suffira quand même, mon bijou.'

Sur ce mot de sa femme, Jondrette referma la porte, et, cette fois, Marius entendit son pas s'éloigner dans le couloir de la masure et descendre rapidement l'escalier.

Une heure sonna au clocher de Saint-Médard.

CHAPITRE XIII: CINQ HEURES DEVANT LUI.

Marius, tout songeur qu'il était, était une nature ferme et énergique. Les habitudes de recueillement solitaire, en développant en lui la sympathie et la compassion, avaient diminué, peut-être, la faculté de s'irriter, mais laissé intacte la faculté de s'indigner; il avait la bienveillance d'un brahmane et la sévérité d'un juge; il avait pitié d'un crapaud mais il écrasait une vipère. Or, c'était dans un trou de vipères que son regard venait de plonger; c'était un nid de monstres qu'il avait sous les yeux.

-'Il faut mettre le pied sur ces misérables', dit-il.

Aucune des énigmes qu'il espérait voir dissiper ne s'était éclaircie; au contraire, toutes s'étaient épaissies; il ne savait rien de plus sur la belle enfant du Luxembourg et sur l'homme qu'il appelait M. Leblanc, sinon que Jondrette les connaissait. À travers les paroles ténébreuses qui avaient été dites, il n'entrevoyait distinctement qu'une chose: c'est qu'un guet-apens se préparait, un guet-apens obscur, mais terrible. Ils couraient tous les deux un grand danger, elle probablement, son père à coup sûr. Il fallait les sauver. Il fallait déjouer les combinaisons hideuses des Jondrette et déchirer la toile de ces araignées.

Il observa un moment la Jondrette. Elle avait tiré d'un coin un vieux fourneau de tôle et elle fouillait dans un tas de ferrailles.

Il descendit de la commode le plus doucement qu'il put, en ayant soin de ne faire aucun bruit.

Dans la peur de ce qui s'apprêtait et l'horreur dont les Jondrette l'avaient pénétré, il sentait une sorte de joie à l'idée qu'il lui serait peut-être donné de rendre un tel service à celle qu'il aimait.

Mais comment faire? Avertir les personnes menacées? Où les trouver? Il ne connaissait pas leur adresse. Elles avaient reparu un instant devant ses yeux, puis elles avaient replongé dans les immenses profondeurs de Paris. Fallait-il attendre M. Leblanc à la porte, le soir, à six heures, au moment où il arriverait, et le prévenir du piège? Jondrette et ses sbires le verraient guetter. Le lieu étant désert, eux étant plus forts que lui et nombreux, ils trouveraient moyen de le saisir ou de l'éloigner, et celui que Marius voulait sauver serait perdu. Une heure venait de sonner, le guet-apens devait se passer à six heures. Marius avait cinq heures devant lui.

Il n'y avait qu'une chose à faire.

Il mit son habit passable, se noua un foulard au cou, prit son chapeau et sortit, sans faire plus de bruit que s'il eût marché sur de la mousse avec des pieds nus.

D'ailleurs la Jondrette continuait de farfouiller dans sa ferraille.

Une fois hors de la maison, il gagna la rue du Petit-Banquier.

Il était vers le milieu de cette rue, près d'un mur très bas qu'on peut enjamber à certains endroits et qui donne sur un terrain vague; il marchait lentement, préoccupé qu'il était; la neige assourdissait ses pas. Tout à coup, il entendit des voix qui parlaient tout près de lui. Il tourna la tête; la rue était déserte; il ne vit personne. Il eut l'idée de regarder par-dessus le mur qu'il longeait. Il y avait là, en effet, deux hommes adossés qui parlaient tout bas.

Ces deux individus lui étaient inconnus. L'un était un homme barbu en blouse et l'autre un homme chevelu en guenilles. Le barbu avait une calotte grecque, l'autre la tête nue et de la neige dans les cheveux.

En avançant la tête au-dessus d'eux, Marius pouvait entendre.

Le chevelu poussait l'autre du coude et disait:

-'Avec Patron-Minette, ça ne peut pas manquer.'

-'Crois-tu?', dit le barbu; et le chevelu repartit:

-'Ce sera pour chacun une bourse de cinq cents francs, et le pire qui puisse arriver: cinq ans, six ans, dix ans au plus!'

L'autre répondit avec quelque hésitation et en grelottant sous son bonnet grec:

-'Ça, c'est vrai. On ne peut pas aller à l'encontre de ces choses-là.'

-'Je te dis que l'affaire ne peut pas louper', reprit le chevelu. 'La carriole du père Chose sera attelée.

Puis ils se mirent à parler d'un mélodrame qu'ils avaient vu la veille à la Gaîté.

Marius continua son chemin.

Il lui sembla que les paroles obscures de ces hommes, si étrangement cachés derrière ce mur, n'étaient pas peut-être sans quelque rapport avec les abominables projets de Jondrette. Ce devait être là 'l'affaire'.

Il se dirigea vers le faubourg Saint-Marceau et demanda dans la première boutique qu'il rencontra où il y avait un commissaire de police.

On lui indiqua la rue de Pontoise et le numéro 14.

Marius s'y rendit.

Passant devant un boulanger, il acheta un pain de deux sous et le mangea, prévoyant qu'il ne dînerait pas.

Chemin faisant, il rendit justice à la providence. Il songea que s'il n'avait pas donné ses cinq francs à la fille Jondrette, il aurait suivi le fiacre de M. Leblanc, ignoré le complot, et n'aurait donc pas pus essayer de le déjouer.

CHAPITRE XIV: UN POLICIER DONNE DEUX COUPS DE POING À UN AVOCAT.

Arrivé au numéro 14 de la rue de Pontoise, il monta au premier et demanda le commissaire de police.

-'Monsieur le commissaire de police n' est pas là', dit le garde, 'mais il y a un inspecteur qui le remplace. Voulez-vous lui parler? Est-ce pressé?'

-'Oui, je désire lui parler', répondit Marius.

Le garde l'introduisit dans le bureau du commissaire. Un homme de haute taille s'y tenait debout, derrière une grille, appuyé à un poêle et relevant, de ses deux mains, les pans d'une longue redingote à trois collets. Il avait une figure carrée, une bouche mince et ferme, d'épais favoris grisonnants, un regard à retourner vos poches. On eût pu dire de ce regard, non qu'il pénétrait, mais qu'il fouillait.

Cet homme n'avait pas l'air beaucoup moins féroce ni beaucoup moins redoutable que Jondrette; le dogue, quelquefois, n'est pas moins inquiétant à rencontrer que le loup.

-'Que voulez-vous?', dit-il à Marius, sans ajouter monsieur.

-'Monsieur le commissaire de police?'

-'Il est absent. Je le remplace.'

-'C'est pour une affaire très secrète.'

-'Alors parlez.'

-'Et très pressée.'

-'Alors, parlez vite.'

Cet homme, calme et brusque, était tout à la fois effrayant et rassurant. Il inspirait la crainte et la confiance. Marius lui raconta l'aventure: qu'une personne qu'il ne connaissait que de vue devait être attirée, le soir même, dans un guet-apens, qu'habitant la chambre voisine du repaire il avait, lui Marius Pontmercy, avocat, entendu tout le complot à travers la cloison, que le scélérat qui avait imaginé le piège était un nommé Jondrette, qu'il aurait des complices, probablement des rôdeurs de barrières, entre autres un certain Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, que les filles de Jondrette feraient le guet, qu'il n'existait aucun moyen de prévenir l'homme menacé, attendu qu'on ne savait même pas son nom, que tout cela devait se passer à six heures du soir au point le plus désert du boulevard de l'Hôpital, dans la maison du numéro 50-52.

À ce numéro, l'inspecteur leva la tête, et dit froidement:

-'C'est donc dans la chambre au fond du couloir?'

-'Précisément', fit Marius, et il ajouta: 'Est-ce que vous connaissez cette maison?'

L'inspecteur resta un moment silencieux, puis répondit en chauffant le talon de sa botte à la bouche du poêle:

-'Apparemment.'

Il continua dans ses dents, parlant moins à Marius qu'à sa cravate:

-'Il doit y avoir un peu de Patron-Minette là dedans.'

Ce mot frappa Marius.

-'Patron-Minette', dit-il. 'J'ai en effet entendu prononcer ce mot-là.'

Et il raconta à l'inspecteur le dialogue de l'homme chevelu et de l'homme barbu, dans la neige, derrière le mur de la rue du Petit-Banquier.

L'inspecteur grommela:

-'Le chevelu doit être Brujon et le barbu doit être Demi-Liard, dit Deux-Milliards.'

Il avait de nouveau baissé les paupières, et il méditait.

-'Quant au père Chose, je vois à peu près qui c'est. Voilà que j'ai brûlé ma redingote. Ils font toujours trop de feu dans ces maudits poêles. Le numéro 50-52, c'est l'ancienne propriété Gorbeau.'

Puis il regarda Marius.

-'Vous n'avez vu que ce barbu et ce chevelu?'

-'Et Panchaud.'

-'Vous n'avez pas vu rôdailler par là une espèce de petit muscadin du diable?'

-'Non.'

-'Ni un grand gros qui ressemble à l'éléphant du Jardin des Plantes?'

-'Non.'

-'Ni un malin qui a l'air d'une vieille pie?

-'Non.'

-'Quant au quatrième, personne ne le voit, pas même ses adjudants, commis et employés. Il est peu surprenant que vous ne l'ayez pas aperçu.'

-'Qui sont tous ces gens?', demanda Marius,

L'inspecteur continua:

-'D'ailleurs ce n'est pas leur heure.'

Il retomba dans son silence, puis reprit:

-'50-52. Je connais la baraque. Impossible de nous cacher à l'intérieur sans que les artistes s'en aperçoivent. Alors ils en seraient quittes pour décommander le vaudeville. Ils sont si modestes! Le public les gêne. Pas de ça, pas de ça. Je veux les entendre chanter et les faire danser.'

Ce monologue terminé, il se tourna vers Marius et lui demanda en le regardant fixement:

-'Avez-vous peur?'

-'De quoi?' demanda Marius.

-'De ces hommes?

-'Pas plus que de vous!', répliqua rudement Marius qui commençait à remarquer que cet homme ne lui avait pas encore dit monsieur.

L'inspecteur regarda Marius plus fixement encore et reprit avec une sorte de solennité sentencieuse.

-'Vous parlez là comme un homme brave et honnête. Le courage ne craint pas le crime, et l'honnêteté ne craint pas l'autorité.'

Marius l'interrompit:

-'Certes, mais que comptez-vous faire?'

L'inspecteur se borna à lui répondre:

-'Les locataires de cette maison-là ont des passe-partout pour rentrer chez eux la nuit. Vous devez en avoir un?'

-'Oui', dit Marius.

-'L'avez-vous sur vous?'

-'Oui.'

-'Donnez-le-moi', dit l'inspecteur.

Marius prit sa clef dans son gilet, la remit à l'inspecteur, et ajouta:

-'Si vous me croyiez, vous viendriez en force.'

L'inspecteur jeta sur Marius le coup d'œil de Voltaire à un académicien de province qui lui eût proposé une rime; il plongea d'un seul mouvement ses deux mains, qui étaient énormes, dans les deux poches de son vêtement, et en tira deux petits pistolets d'acier, de ces pistolets qu'on appelle coups de poing. Il les présenta à Marius en disant d'un ton bref:

-'Prenez ceci. Rentrez chez vous. Cachez-vous dans votre chambre. Qu'on vous croie sorti. Ils sont chargés. Chacun a deux balles. Vous observerez, il y a un trou au mur, comme vous me l'avez dit. Les gens viendront. Laissez-les aller un peu. Quand vous jugerez la chose à point, et qu'il sera temps de l'arrêter, vous tirerez un coup de pistolet. Pas trop tôt. Le reste me regarde. Un coup de pistolet en l'air, au plafond, n'importe où. Surtout pas trop tôt. Attendez qu'il y ait un commencement d'exécution; vous êtes avocat, vous savez ce que c'est.'

Marius prit les pistolets et les mit dans la poche de côté de son habit.

-'Ça fait une grosse bosse comme cela; mettez-les plutôt dans les goussets de votre gilet.'

Marius cacha les pistolets dans ses goussets.

-'Maintenant', poursuivit l'inspecteur, 'il n'y a plus une minute à perdre pour personne. Quelle heure est-il? Deux heures et demie. C'est pour sept heures?'

-'Six heures', dit Marius.

-'J'ai le temps', reprit l'inspecteur, 'mais je n'ai que le temps. N'oubliez rien de ce que je vous ai dit. Pan. Un coup de pistolet.'

-'Soyez tranquille', répondit Marius.

Et comme Marius mettait la main sur la poignée de la porte pour sortir, l'inspecteur lui cria:

-'À propos, si vous aviez besoin de moi avant, venez ou envoyez quelqu'un ici. Je suis l'inspecteur Javert.

CHAPITRE XV: JONDRETTE FAIT SES EMPLETTES.

Quelques instants après, vers trois heures, Courfeyrac et Bossuet passèrent, par hasard, rue Mouffetard. La neige tombait drue. Bossuet dit à Courfeyrac:

-'À voir tomber tous ces flocons de neige, on dirait qu'il s'agit d'une envolée de papillons blancs.'

Tout à coup, Bossuet aperçut Marius qui remontait la rue vers la barrière et avait un air particulier.

-'Tiens!', s'exclama Bossuet. 'Marius!'

-'Je l'ai vu', dit Courfeyrac. 'Ne lui parlons pas.'

-'Pourquoi?'

-'Il est occupé.'

-'À quoi?'

-'Tu ne vois donc pas la mine qu'il a?'

-'Quelle mine?'

-'Il a l'air de quelqu'un qui suit quelqu'un.'

-'C'est vrai, dit Bossuet.'

-'Regarde donc les yeux qu'il fait!', reprit Courfeyrac.

-'Mais qui diable suit-il?'

-'Une mimi-goton-bonnet-fleuri! Il est amoureux.'

-'Mais', observa Bossuet, 'c'est que je ne vois pas de mimi, ni de goton, ni de bonnet-fleuri dans la rue. Il n'y a pas une femme.'

Courfeyrac regarda, et s'écria:

-'Il suit un homme!'

Un homme, en effet, coiffé d'une casquette, et dont on distinguait la barbe grise quoiqu'on ne le vît que de dos, marchait à une vingtaine de pas devant lui.

Cet homme était vêtu d'un manteau tout neuf trop grand pour lui et d'un épouvantable pantalon en loques noirci par la boue.

Bossuet éclata de rire.

-'Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?'

-'Ça', reprit Courfeyrac, 'c'est un poète. Les poètes portent assez volontiers des pantalons de marchands de peaux de lapin et des manteaux de pairs de France.'

-'Voyons où va Marius', fit Bossuet, 'voyons où va cet homme, suivons-les, hein?'

-'Bossuet', s'écria Courfeyrac, aigle de Meaux, tu as raison. On va suivre un homme qui suit un homme!'

Ils rebroussèrent chemin.

Marius, en effet, avait vu passer Jondrette rue Mouffetard et l'épiait.

Jondrette allait devant lui sans se douter qu'il y eût déjà un regard qui le tenait.

Il quitta la rue Mouffetard. Marius le vit entrer dans une des plus affreuses bicoques de la rue Gracieuse. Il y resta un quart d'heure environ, puis revint rue Mouffetard. Il s'arrêta chez un quincaillier qu'il y avait à cette époque au coin de la rue Pierre-Lombard, et, quelques minutes après, Marius le vit sortir de la boutique, tenant à la main un grand ciseau à froid emmanché de bois blanc qu'il cacha sous son long manteau. À la hauteur de la rue du Petit-Gentilly, il tourna à gauche et gagna rapidement la rue du Petit-Banquier. Le jour tombait, la neige qui avait cessé un moment venait de recommencer. Marius s'embusqua au coin même de la rue du Petit-Banquier qui était déserte, comme toujours; il ne suivit pas Jondrette. Bien lui en prit, car, parvenu près du mur bas où Marius avait entendu parler l'homme chevelu et l'homme barbu, Jondrette se retourna, s'assura que personne ne le suivait ni ne le voyait, puis enjamba le mur et disparut.

Le terrain vague que ce mur bordait communiquait avec l'arrière-cour d'un ancien loueur de voitures mal famé qui avait fait faillite et qui avait encore quelques vieilles charrettes dans des hangars.

Marius pensa qu'il était sage de profiter de l'absence de Jondrette pour rentrer. D'ailleurs, l'heure avançait. Tous les soirs, Mme Burgon, en partant pour aller laver la vaisselle en ville, avait coutume de fermer la porte de la maison, laquelle était toujours close la nuit. Marius avait donné sa clef à l'inspecteur de police, il était donc important qu'il se hâtât.

Le soir était venu, la nuit prenait possession des cieux; il n'y avait plus, sur l'horizon et dans l'immensité, qu'un point éclairé par le soleil: la lune.

Elle se levait rouge derrière le dôme bas de la Salpêtrière.

Marius regagna à grands pas le Nº 50-52. La porte était encore ouverte quand il arriva. Il monta l'escalier sur la pointe des pieds et se glissa le long du mur du couloir jusqu'à sa chambre. Ce couloir, on s'en souvient, était bordé, des deux côtés, de galetas à louer ou vides. Mme Burgon en laissait habituellement les portes ouvertes. En passant devant une de ces portes, Marius crut apercevoir, dans une chambre inhabitée, quatre têtes d'hommes immobiles que blanchissait vaguement un reste de jour tombant par une lucarne. Il ne chercha pas à voir, ne voulant pas être vu. Il parvint à rentrer dans sa chambre sans être aperçu et sans bruit. Il était temps. Un instant après, il entendit Mme Burgon s'en aller et la porte de la maison se fermer.

CHAPITRE XVI: UNE CHANSON À LA MODE.

Marius s'assit sur son lit. Il pouvait être cinq heures et demie. Une demi-heure seulement le séparait de ce qui allait arriver. Il entendait battre ses artères comme on entend le battement d'une montre dans l'obscurité. Il songeait à cette double marche qui se faisait en ce moment dans les ténèbres: le crime s'avançant d'un côté, la justice venant de l'autre. Il n'avait pas peur mais il ne pouvait penser sans un certain tressaillement aux choses qui allaient se passer. Comme à tous ceux que vient assaillir soudainement une aventure surprenante, cette journée entière lui faisait l'effet d'un rêve, et, pour ne point se croire en proie à un cauchemar, il avait besoin de sentir dans ses goussets le froid des deux pistolets en acier.

Il ne neigeait plus; la lune, de plus en plus claire, se dégageait des brumes; sa lueur mêlée au reflet blanc de la neige tombée donnait à la chambre un aspect crépusculaire.

Il y avait de la lumière dans le taudis Jondrette. Marius voyait le trou de la cloison briller d'une clarté rouge qui lui paraissait sanglante.

Il est évident que cette clarté ne pouvait pas être produite par une chandelle. Du reste, il n'y avait aucun mouvement chez les Jondrette; personne ne bougeait, personne ne parlait; le silence était glacial et profond.

Marius enleva doucement ses bottes et les plaça sous son lit.

Quelques minutes s'écoulèrent. Marius entendit la porte d'en bas tourner sur ses gonds; un pas lourd et rapide monta l'escalier et parcourut le couloir; le loquet du bouge se souleva avec bruit; c'était Jondrette qui rentrait.

Tout de suite, plusieurs voix s'élevèrent. Toute la famille était dans le galetas. Seulement elle se taisait en l'absence du maître comme les louveteaux en l'absence du loup.

-'C'est moi', dit-il.

-'Bonsoir, papa!', glapirent les filles.

-'Eh bien?', dit la mère.

-'Tout se passe bien', répondit Jondrette, 'mais j'ai froid aux pieds. Bon, c'est cela, tu t'es habillée. Il faudrait que tu puisses inspirer confiance.'

-'Je suis prête.'

-'Tu n'oublieras rien de ce que je t'ai dit? Tu feras bien tout?'

-'Sois tranquille.'

-'C'est que...', dit Jondrette. Et il n'acheva pas sa phrase.

Marius l'entendit poser quelque chose de lourd sur la table, probablement le ciseau qu'il avait acheté.

-'Au fait', reprit Jondrette, 'avez-vous mangé?'

-'Oui', dit la mère, 'j'ai eu trois grosses pommes de terre et du sel. J'ai profité du feu pour les faire cuire.'

-'Bon', repartit Jondrette. 'Demain je vous amène dîner avec moi. Il y aura du canard et plein d'autres choses. On mangera à s'en faire péter la sous-ventrière; ce sera pantagruélique!'

Puis il ajouta en baissant la voix.

-'La souricière est ouverte. Les chats sont là.'

Il baissa encore la voix et dit:

-'Mets ça dans le feu.'

Marius entendit un cliquetis de charbon qu'on heurtait avec une pincette ou un outil en fer; Jondrette continua:

-'As-tu huilé les gonds de la porte pour qu'ils ne fassent pas de bruit?'

-'Oui', répondit la mère.

-'Quelle heure est-il?'

-'Six heures bientôt. La demie vient de sonner à Saint-Médard.'

-'Diable!', fit Jondrette. 'Il faut que les petites aillent faire le guet. Vous autres, venez par ici.'

Il y eut un chuchotement.

La voix de Jondrette s'éleva encore:

-'La Burgon est-elle partie?'

-'Oui', dit la mère.

-'Es-tu sûre qu'il n'y a personne chez le voisin?'

-'Il n'est pas rentré de la journée, et tu sais bien que c'est l'heure de son dîner.'

-'Tu es sûre?'

-'Sûre.'

-'Peu importe', reprit Jondrette, 'il n'y a pas de mal à aller voir chez lui s'il y est. Ma fille, prends la chandelle et vas-y.'

Marius se laissa tomber sur ses mains et ses genoux et rampa silencieusement sous son lit.

À peine y était-il blotti qu'il aperçut une lumière à travers les fentes de la porte.

-'Papa', cria une voix, 'il est sorti.'

Il reconnut la voix de la fille aînée.

-'Es-tu entrée?', demanda le père.

-'Non', répondit la fille, 'mais puisque sa clef est sur sa porte, il est sorti.'

Le père cria:

-'Entre tout de même.'

La porte s'ouvrit; Marius vit entrer la grande Jondrette, une chandelle à la main. Elle était effrayante comme un matin brumeux de novembre.

Elle marcha droit au lit. Marius eut un inexprimable moment d'anxiété. Il y avait, près du lit, un miroir cloué au mur; c'était là qu'elle allait. Elle se mit sur la pointe des pieds et s'y regarda. On entendait un bruit de ferrailles remuées dans la pièce voisine.

Elle lissa ses cheveux avec la paume de sa main et fit des sourires au miroir tout en chantonnant de sa voix cassée et sépulcrale:

Nos amours ont duré toute une semaine,
Ah, que du bonheur les instants sont courts!
S'adorer huit jours, c'était bien la peine!
Le temps des amours devrait durer toujours,
Devrait durer toujours, devrait durer toujours.

Marius tremblait. Il lui semblait impossible qu'elle n'entendît pas sa respiration.

Elle se dirigea vers la fenêtre et regarda dehors en parlant fort avec cet air à demi fou qu'elle avait.

-'Comme Paris est laid quand il a mis une chemise blanche!', dit-elle.

Elle revint au miroir et se fit de nouveau des mines, se contemplant successivement de face et de trois quarts.

-'Eh bien!', cria le père, 'Qu'est-ce que tu fais donc?'

-'Je regarde sous le lit et sous les meubles', répondit-elle en continuant d'arranger ses cheveux; 'il n'y a personne.'

-'Espèce de cruche!', hurla le père. 'Viens ici tout de suite! Ne perdons pas de temps.'

-'J'arrive, j'arrive!', dit-elle. 'On n'a le temps de rien faire dans cette baraque!'

Elle fredonna:

Vous me quittez pour aller à la gloire,
Mon triste cœur suivra partout vos pas.

Elle jeta un dernier coup d'œil au miroir et sortit en refermant la porte derrière elle.

Un moment après, Marius entendit le bruit des pieds nus des deux jeunes filles dans le couloir et la voix de Jondrette qui leur criait:

-'Faites bien attention! L'une du côté de la barrière, l'autre au coin de la rue du Petit-Banquier. Ne perdez pas de vue une minute la porte de la maison. Si vous voyez quelque chose, vous rappliquez! Vous avez une clef pour rentrer.'

La fille aînée grommela:

-'Monter la garde nu-pieds dans la neige!'

-'Demain, vous aurez des bottines de soie couleur scarabée!', dit le père.

Elles descendirent l'escalier, et, quelques secondes après, le bruit de la porte d'en bas qui se refermait annonça qu'elles étaient dehors.

Il n'y avait plus, dans la maison, que Marius et les Jondrette, et probablement aussi les êtres mystérieux entrevus par Marius, dans le crépuscule, derrière la porte du galetas inhabité.

CHAPITRE XVII: EMPLOI DE LA PIÈCE DE CINQ FRANCS DE MARIUS.

Marius jugea que le moment était venu de reprendre sa place à son observatoire. En un clin d'œil, et avec la souplesse de son âge, il fut près du trou de la cloison.

Il regarda.

L'intérieur du logis Jondrette offrait un aspect singulier, et Marius s'expliqua la clarté étrange qu'il y avait remarquée. Une chandelle y brûlait dans un chandelier vert-de-grisé, mais ce n'était pas elle qui éclairait réellement la chambre. Le taudis tout entier était comme illuminé par la réverbération d'un assez grand réchaud de tôle placé dans la cheminée et rempli de charbon allumé; c'était le réchaud que la Jondrette avait préparé le matin. Le charbon rougeoyait et aidait à distinguer la forme du ciseau acheté par Jondrette rue Pierre-Lombard; il était enfoncé dans la braise. On voyait dans un coin près de la porte, et comme disposés pour un usage prévu, deux tas qui paraissaient être l'un un tas de ferrailles, l'autre un tas de cordes. Tout cela, pour quelqu'un qui n'eût rien su de ce qui s'apprêtait, eût fait flotter l'esprit entre une idée très sinistre et une idée très simple. Le bouge ainsi éclairé ressemblait plus à une forge qu'à l'enfer, mais Jondrette, à cette lueur, avait plus l'air d'un démon que d'un forgeron.

La chaleur du brasier était telle que la chandelle sur la table fondait du côté du réchaud et se consumait en biseau. Une vieille lanterne sourde, en cuivre, digne de Diogène devenu Cartouche, était posée sur la cheminée.

Le réchaud, placé dans le foyer même, à côté des tisons à peu près éteints, envoyait sa vapeur dans le tuyau de la cheminée et ne répandait pas d'odeur.

La lune, entrant par les quatre carreaux de la fenêtre, jetait sa blancheur dans le galetas pourpre et flamboyant; pour l'esprit poétique de Marius, rêveur même au moment de l'action, c'était comme une pensée du ciel mêlée aux rêves difformes de la terre.

Un souffle d'air, pénétrant par le carreau cassé, contribuait à dissiper l'odeur du charbon et à dissimuler le réchaud.

Le repaire Jondrette était la parfaite scène de théâtre pour un fait dramatique et violent. C'était la chambre la plus reculée de la maison la plus isolée du boulevard le plus désert de Paris. Si le guet-apens n'existait pas, on l'y eût inventé.

Toute l'épaisseur d'une maison et une foule de chambres inhabitées séparaient ce bouge du boulevard; la seule fenêtre qu'il eût donnait sur de vastes terrains vagues enclos de murailles et de palissades.

Jondrette avait allumé sa pipe, s'était assis sur la chaise dépaillée, et fumait. Sa femme lui parlait.

Si Marius eût été Courfeyrac, c'est-à-dire un de ces hommes qui rient dans toutes les occasions de la vie, il eût éclaté de rire quand son regard tomba sur la Jondrette. Elle avait un chapeau noir avec des plumes assez semblable aux chapeaux des hérauts d'armes du sacre de Charles X, un immense châle tartan sur son jupon de tricot et les chaussures d'homme que sa fille avait dédaignées le matin. C'était cette toilette qui avait arraché à Jondrette l'exclamation: 'Bon, tu t'es habillée! Tu as bien fait. Il faudrait que tu puisses inspirer confiance.'

Quant à Jondrette, il n'avait pas quitté le grand manteau neuf que M. Leblanc lui avait donné; son costume continuait d'offrir le contraste de la redingote et du pantalon qui constituait, aux yeux de Courfeyrac, l'idéal du poète.

Tout à coup, Jondrette haussa la voix:

-'À propos! J'y songe. Par le temps qu'il fait, il va venir en fiacre. Allume la lanterne, prend-là, et descends. Tu te tiendras derrière la porte en bas. Au moment où tu entendras la voiture s'arrêter, tu ouvriras tout de suite, il montera, tu l'éclaireras dans l'escalier et dans le couloir, et pendant qu'il entrera ici, tu redescendras bien vite, tu payeras le cocher et tu renverras le fiacre.'

-'Et l'argent?', demanda la femme.

Jondrette fouilla dans son pantalon, et lui remit cinq francs.

-'Qu'est-ce que c'est que ça?', s'écria-t-elle.

Jondrette répondit avec dignité:

-'C'est la pièce que le voisin a donnée ce matin.'

Et il ajouta:

-'Tu sais, il faudrait deux chaises ici.'

-'Pourquoi?'

-'Pour s'asseoir.'

Marius sentit un frisson lui courir dans les reins en entendant la Jondrette répondre ainsi:

-'Pardieu, je vais aller chercher celles du voisin.'

Et, d'un mouvement rapide, elle ouvrit la porte du bouge et sortit dans le couloir.

Marius n'avait pas matériellement le temps de descendre de la commode, d'aller jusqu'à son lit et de s'y cacher.

-'Prends la chandelle', cria Jondrette.

-'Non', dit-elle, 'cela m'embarrasserait, j'ai les deux chaises à porter. Il y a la lune pour m'éclairer.

Marius entendit la lourde main de la mère Jondrette chercher en tâtonnant sa clef dans l'obscurité. La porte s'ouvrit. Il resta cloué à sa place par le saisissement et la stupeur.

La Jondrette entra.

La lucarne mansardée laissait passer un rayon de lune entre deux grands pans d'ombre. Un de ces pans d'ombre couvrait entièrement le mur auquel était adossé Marius, de sorte qu'il y disparaissait.

La mère Jondrette leva les yeux, ne le vit pas, prit les deux chaises, les seules qu'il possédât, et s'en alla, en laissant la porte se refermer bruyamment derrière elle.

Elle rentra dans le bouge et dit:

-'Voici les deux chaises.'

-'Et voilà la lanterne', ajouta le mari. 'Descends vite.'

Elle obéit; Jondrette resta seul.

Il disposa les deux chaises des deux côtés de la table, retourna le ciseau dans le brasier, mit devant la cheminée un vieux paravent qui masquait le réchaud, puis alla au coin où était le tas de cordes et se baissa comme pour y examiner quelque chose. Marius reconnut alors que ce qu'il avait pris pour un tas informe était une échelle de corde, très bien faite, avec des échelons de bois et deux crampons pour l'accrocher.

Cette échelle et quelques gros outils, véritables masses de fer, qui étaient mêlés au monceau d'objets métalliques entassés derrière la porte, n'étaient pas dans le bouge Jondrette le matin; ils avaient évidemment été apportés dans l'après-midi, pendant l'absence de Marius.

-'Ce sont des outils de taillandier', pensa Marius.

Si Marius eût été un peu plus savant en cette matière, il eût reconnu, dans ce qu'il prenait pour des outils de taillandier, certains instruments pouvant forcer une serrure ou crocheter une porte, et d'autres pouvant couper ou trancher, c'est-à-dire des outils sinistres que les voleurs appellent des cadets et des fauchants.

La cheminée et la table avec les deux chaises étaient précisément en face de Marius. Le réchaud étant caché, la chambre n'était plus éclairée que par la chandelle; le moindre tesson sur la table ou sur la cheminée faisait une grande ombre. Une cruche masquait la moitié d'un mur. Il y avait dans cette chambre je ne sais quel calme hideux et menaçant. On y sentait l'attente de quelque chose d'épouvantable.

Jondrette avait laissé sa pipe s'éteindre, grave signe de préoccupation, et était venu se rasseoir. La chandelle faisait saillir les angles farouches et fins de son visage. Il avait des froncements de sourcils et de brusques épanouissements de la main droite comme s'il répondait aux derniers conseils d'un sombre monologue intérieur. Dans une de ces obscures répliques qu'il se faisait à lui-même, il amena vers lui le tiroir de la table, y prit un long couteau de cuisine qui y était caché et en essaya le tranchant sur son ongle. Cela fait, il remit le couteau dans le tiroir et le referma.

Marius, de son côté, saisit le pistolet qui était dans son gousset droit, l'en retira et l'arma.

Le pistolet, en s'armant, fit un petit bruit clair et sec.

Jondrette sursauta.

-'Qui est là?', cria-t-il.

Marius retint son souffle; Jondrette écouta un instant, puis se mit à rire en disant:

-'Suis-je bête! C'est la cloison qui craque.'

Marius garda le pistolet dans sa main.

CHAPITRE XVIII: LES DEUX CHAISES DE MARIUS SE FONT FACE.

Tout à coup la vibration lointaine et mélancolique d'une cloche ébranla les vitres. Six heures sonnaient à Saint-Médard.

Jondrette marqua chaque coup d'un hochement de tête. Le sixième sonné, il moucha la chandelle avec ses doigts.

Puis il se mit à marcher dans la chambre, écouta dans le couloir, marcha, écouta encore. 'Pourvu qu'il vienne!', grommela-t-il; puis il revint à sa chaise.

Il se rasseyait à peine que la porte s'ouvrit.

La mère Jondrette l'avait ouverte et restait dans le couloir faisant une horrible grimace aimable qu'un des trous de la lanterne sourde éclairait d'en bas.

-'Entrez, monsieur', dit-elle.

-'Entrez, mon très cher monsieur', ajouta Jondrette en se levant précipitamment.

M. Leblanc parut.

Il avait un air de sérénité qui le rendait singulièrement vénérable.

Il posa quatre louis sur la table.

-'Monsieur Fabantou', dit-il, 'voici pour votre loyer et vos premiers besoins. Nous verrons ensuite.'

-'Dieu vous le rende, mon cher monsieur!', dit Jondrette; et, s'approchant rapidement de sa femme, il chuchota:

-'Renvoie le fiacre!'

Elle s'esquiva pendant que son mari saluait et offrait une chaise à M. Leblanc. Un instant après, elle revint et lui dit à l'oreille:

-'C'est fait.'

La neige, qui n'avait pas cessé de tomber depuis le matin, était tellement épaisse qu'ils n'avaient pas entendu le fiacre arriver, et qu'ils ne l'entendirent pas s'en aller.

M. Leblanc s'assit.

Jondrette prit possession de la chaise située en face de M. Leblanc.

Maintenant, pour se faire une idée de la scène qui va suivre, le lecteur doit se figurer la nuit glacée, les solitudes de la Salpêtrière couvertes de neige et blanches, au clair de lune, comme d'immenses linceuls, la clarté de veilleuse des réverbères rougissant çà et là ces boulevards tragiques et les longues rangées d'ormes noirs, pas un passant à un quart de lieue à la ronde, la masure Gorbeau silencieuse, le vaste galetas Jondrette éclairé par une chandelle, deux hommes assis à une table, M. Leblanc tranquille, Jondrette souriant et effroyable, la Jondrette, la mère louve, dans un coin et, derrière la cloison, Marius, invisible, debout, ne perdant pas une parole, ne perdant pas un mouvement, l'œil inquisiteur, le pistolet au poing.

Marius, du reste, n'avait pas peur; il était simplement horrifié. Il étreignait la crosse du pistolet et se sentait rassuré. 'J'arrêterai ce misérable quand je voudrai', pensait-il.

Il sentait la police quelque part là en embuscade, attendant le signal convenu et toute prête à étendre le bras.

Il espérait d'ailleurs que de cette violente rencontre de Jondrette et de M. Leblanc jailliraient les détails qu'il avait intérêt à connaître.

CHAPITRE XIX: SE PRÉOCCUPER DES FONDS OBSCURS.

À peine assis, M. Leblanc tourna les yeux vers les grabats qui étaient vides.

-'Comment va la pauvre petite blessée?' demanda-t-il.

-'Mal', répondit Jondrette avec un sourire navré et reconnaissant, 'très mal, mon cher monsieur. Sa sœur aînée l'a menée à l'hôpital pour se faire panser. Vous les verrez; elles rentreront tout à l'heure.'

-'Madame Fabantou me paraît mieux', reprit M. Leblanc en regardant l'accoutrement bizarre de la Jondrette qui, debout entre lui et la porte, comme si elle gardait déjà l'issue, s'était figée dans une posture de menace et presque de combat.

-'Elle est mourante', dit Jondrette. 'Mais, que voulez-vous, monsieur, elle a tant de courage cette femme-là! Ce n'est pas une femme, c'est un boeuf.'

La Jondrette, touchée du compliment, se récria avec une minauderie de monstre flatté:

-'Tu es toujours trop bon pour moi, monsieur Jondrette!'

-'Jondrette', dit M. Leblanc, 'je croyais que vous vous appeliez Fabantou?'

-'Fabantou', reprit immédiatement le mari, 'est un sobriquet d'artiste!'

Il jeta à sa femme un regard assassin que M. Leblanc ne vit pas, puis il poursuivit sur un ton emphatique et caressant:

-'Ah, c'est que nous avons toujours fait bon ménage, cette pauvre chérie et moi! Qu'est-ce qu'il nous resterait, si nous n'avions pas cela! Nous sommes si malheureux! On a des bras mais pas de travail! On a du cœur mais pas d'ouvrage! Je ne sais pas comment le gouvernement arrange cela... Je ne suis pas jacobin, monsieur, je ne suis pas démocrate, mais si j'étais ministre, ma parole d'honneur, ça ne se passerait pas comme ça. Tenez, par exemple, j'ai voulu faire apprendre le métier du cartonnage à mes filles. Vous me direz que c'est là quelque chose de bien dégradant quand on a été ce que nous avons été! Hélas, il ne nous reste rien de cette antique prospérité! Rien qu'une seule chose: un tableau auquel je tiens mais que je vendrais bien volontiers. Il faut vivre, ou plutôt survivre!'

Pendant que Jondrette parlait, avec une sorte de désordre apparent qui n'ôtait rien à l'expression réfléchie et sagace de sa physionomie, Marius leva les yeux et aperçut, au fond de la chambre, quelqu'un qu'il n'avait pas encore vu. Un homme venait d'entrer, si doucement qu'on n'avait pas entendu tourner les gonds de la porte. Cet homme avait un gilet de tricot violet, vieux, usé, taché, coupé et faisant des bouches ouvertes à tous ses plis, un large pantalon de velours de coton, des chaussons à sabots aux pieds, pas de chemise, le cou nu, les bras nus et tatoués, et le visage barbouillé de noir. Il s'était assis, en silence, sur le lit le plus proche; comme il se tenait derrière la Jondrette, on ne le voyait presque pas.

Cette espèce d'instinct magnétique qui avertit le regard fit que M. Leblanc se tourna presque en même temps que Marius. Il ne put cacher un mouvement de surprise qui n'échappa pas à Jondrette.

-'Ah, je vois!', s'écria Jondrette en se boutonnant d'un air satisfait, 'Vous regardez votre manteau. Il me va, ma foi, il me va!'

-'Qui est cet homme?', demanda M. Leblanc.

-'Lui', fit Jondrette, 'c'est un voisin. Ne faites pas attention.'

Le voisin était d'un aspect singulier. Cependant, les fabriques de produits chimiques abondent dans le faubourg Saint-Marceau. Beaucoup d'ouvriers d'usines peuvent avoir le visage noir. Toute la personne de M. Leblanc respirait d'ailleurs une confiance candide et intrépide. Il reprit:

-'Pardon, que me disiez-vous donc, monsieur Fabantou?'

-'Je vous disais, monsieur et cher protecteur', repartit Jondrette, en s'accoudant sur la table et en contemplant M. Leblanc avec des yeux fixes et tendres assez semblables aux yeux d'un boa, 'je vous disais que j'avais un tableau à vendre.'

La porte grinça légèrement. Un second homme entra et s'assit sur le lit, derrière la Jondrette. Il avait, comme le premier, les bras nus et un masque d'encre ou de suie.

Quoique cet homme se fût, à la lettre, glissé dans la chambre, il ne put faire que M. Leblanc ne l'aperçût.

-'Ne prenez pas garde', dit Jondrette. 'Ce sont des gens de la maison. Je disais donc qu'il me restait un tableau, un tableau précieux... Tenez, monsieur, voyez.'

Il se leva, se dirigea vers le mur au bas duquel était posé le panneau dont j'ai parlé et le retourna, tout en le laissant appuyé contre le mur. C'était quelque chose, en effet, qui ressemblait à un tableau et que la chandelle éclairait à peu près. Marius n'en pouvait rien distinguer clairement car Jondrette étant placé entre le tableau et lui; il apercevait tout de même un barbouillage grossier, une espèce de personnage principal enluminé avec la crudité criarde des toiles foraines et des peintures de paravent.

-'Qu'est-ce que c'est que cela?', demanda M. Leblanc.

Jondrette s'exclama:

-'Une peinture de maître, un tableau de valeur, mon cher monsieur! J'y tiens comme à mes deux filles. Il me rappelle des souvenirs! Mais, je vous l'ai dit et je ne m'en dédis pas, je suis si malheureux que je m'en déferais.'

Soit par hasard, soit qu'il eût quelque commencement d'inquiétude, tout en examinant le tableau, le regard de M. Leblanc revint vers le fond de la chambre. Il y avait maintenant quatre hommes, trois assis sur le lit, un debout près du chambranle de la

porte, tous quatre bras nus, immobiles, le visage barbouillé de noir. Un de ceux qui étaient sur le lit s'appuyait contre le mur, les yeux fermés; on eût dit qu'il dormait. Celui-là était vieux; ses cheveux blancs sur son visage noir étaient horribles. Les deux autres semblaient jeunes. L'un était barbu, l'autre chevelu. Aucun n'avait de chaussures; ceux qui n'avaient pas de chaussons étaient pieds nus.

Jondrette remarqua que M. Leblanc regardaient ces hommes.

-'Ce sont des amis qui habitent ici. Il sont barbouillés parce qu'ils travaillent dans le charbon. Ils sont fumistes. Ne vous en occupez pas, achetez-moi plutôt mon tableau. Ayez pitié de ma misère. Je ne vous le vendrai pas cher. Combien l'estimez-vous?'

-'Je pense', dit M. Leblanc en regardant Jondrette comme un homme qui se met sur ses gardes, 'que c'est une enseigne d'auberge. Cela vaut bien trois francs.'

Jondrette répondit avec douceur:

-'Avez-vous votre portefeuille sur vous? Je me contenterais de mille écus.'

M. Leblanc se leva, s'appuya contre le mur et promena rapidement son regard dans la chambre. Il avait Jondrette à sa gauche, du côté de la fenêtre, sa femme et les quatre hommes à sa droite, du côté de la porte. Les quatre hommes ne bougeaient pas et n'avaient pas l'air de le regarder. Jondrette s'était remis à parler sur un ton plaintif. Il avait un regard tellement absent et une intonation si lamentable que M. Leblanc crut que c'était tout simplement un homme devenu fou de misère qu'il avait devant lui.

-'Si vous ne m'achetez pas mon tableau, cher bienfaiteur', disait Jondrette, 'je serai sans ressource. Je n'aurai plus qu'à me jeter dans la Seine. Quand je pense que j'ai voulu faire apprendre à mes deux filles le cartonnage demi-fin, le cartonnage des boîtes d'étrennes. Eh bien, il faut une table avec une planche au fond pour que les verres ne tombent pas par terre, il faut un fourneau fait exprès, un pot à trois compartiments pour les différents degrés de force que doit avoir la colle selon qu'on l'emploie pour le bois, pour le papier ou pour les étoffes, un tranchet pour couper le carton, un moule pour l'ajuster, un marteau pour clouer les aciers, des pinceaux, le diable, est-ce que je sais, moi? Et tout cela pour gagner quatre sous par jour! Et on travaille quatorze heures! Et chaque boîte passe treize fois dans les mains de l'ouvrière! Il faut mouiller le papier, ne rien tacher, tenir la colle chaude! Quel enfer! Et pour gagner quatre sous par jour! Comment voulez-vous vivre avec quatre sous par jour?'

Jondrette parlait sans regarder M. Leblanc; il observait la porte, en fait. L'attention haletante de Marius allait de l'un à l'autre. M. Leblanc paraissait se demander: 'Est-ce un idiot?' Jondrette répéta deux ou trois fois avec toutes sortes d'inflexions variées dans le genre traînant et suppliant: 'Je n'ai plus qu'à me jeter dans la Seine! L'autre jour, j'ai descendu les marches du quai du pont d'Austerlitz pour cela!'

Tout à coup, son regard éteint s'illumina d'un flamboiement hideux. Ce petit homme se dressa et devint effrayant. Il fit un pas vers M. Leblanc et lui cria d'une voix tonnante:

-'Me reconnaissez-vous?'

CHAPITRE XX: LE GUET-APENS.

La porte du galetas venait de s'ouvrir brusquement; elle laissait voir trois hommes masqués habillés en bleus de travail. Le premier était maigre et tenait une longue barre de fer; le second, une espèce de colosse, portait, par le milieu du manche, un merlin à assommer les bœufs; le troisième, homme aux épaules trapues, moins maigre que le premier, moins massif que le second, exhibait une énorme clef.

Il est évident que c'est l'arrivée de ces hommes que Jondrette attendait. Un dialogue rapide s'engagea entre lui et l'homme à la barre de fer.

-'Est-ce que tout est prêt?' demanda Jondrette.

-'Oui.'

-'Où est Montparnasse?'

-'Le jeune premier s'est arrêté pour causer avec ta fille.'
-'Laquelle?'
-'L'aînée.'
-'Il y a un fiacre en bas?'
-'Oui.'
-'Le chariot est attelé?'
-'Attelé.'
-'À deux bons chevaux?
-'Excellents.'
-'Elle attend à la bonne place?'
-'Oui.'
-'Bien.'

M. Leblanc était très pâle. Il regardait autour de lui comme un homme qui comprend où il est tombé. Sa tête, tour à tour dirigée vers toutes les têtes qui l'entouraient, se mouvait sur son cou avec une lenteur attentive et étonnée, mais il n'y avait rien dans son air qui ressemblât à de la peur. Il s'était fait de la table un retranchement improvisé; cet homme qui, le moment d'avant, n'avait l'air que d'un bon vieil homme, était devenu subitement une sorte d'athlète qui posait ses poings robustes sur le dossier de sa chaise d'une manière redoutable et surprenante.

Ce vieillard, si ferme et si brave devant un tel danger, semblait être de ces natures qui sont courageuses comme elles sont bonnes, aisément et simplement. Le père d'une femme qu'on aime n'est jamais un étranger. Marius se sentit fier de cet inconnu.

Trois des hommes aux bras nus présentés comme des fumistes par Jondrette avaient pris, dans le tas de ferrailles, l'un une grande cisaille, l'autre une pince à faire des pesées, le troisième un marteau; il s'étaient mis en travers de la porte sans prononcer une parole. Le vieux était resté sur le lit et avait seulement ouvert les yeux. La Jondrette s'était assise à côté de lui. Marius pensa qu'avant quelques secondes le moment d'intervenir serait arrivé, et il leva sa main droite vers le plafond, dans la direction du couloir, prêt à tirer un coup de pistolet.

Jondrette, sa conversation avec l'homme terminée, se tourna de nouveau vers M. Leblanc et répéta sa question en l'accompagnant de ce rire sourd, contenu et terrible:

-'Vous ne me reconnaissez donc pas?'

M. Leblanc le regarda en face et répondit:

-'Non.'

Alors Jondrette vint jusqu'à la table. Il se pencha par-dessus la chandelle, croisant les bras, approchant sa mâchoire anguleuse et féroce du visage calme de M. Leblanc, et, avançant le plus qu'il pouvait sans que M. Leblanc reculât, il cria:

-'Je ne m'appelle pas Fabantou; je ne m'appelle pas Jondrette; je me nomme Thénardier! Je suis l'aubergiste de Montfermeil! Entendez-vous bien? Thénardier! Maintenant me reconnaissez-vous?'

Une imperceptible rougeur passa sur le front de M. Leblanc; il répondit sans que sa voix tremblât, ni s'élevât, avec sa placidité ordinaire:

-'Pas davantage.'

Marius n'entendit pas cette réponse. Qui l'eût vu en ce moment dans cette obscurité l'eût vu hagard, stupide et foudroyé. Au moment où Jondrette avait dit qu'il était Thénardier, Marius avait tremblé de tous ses membres et s'était appuyé contre le mur comme s'il eût senti le froid d'une lame d'épée à travers son cœur. Puis son bras droit, prêt à lâcher le coup de feu, s'était baissé lentement. Au moment où Jondrette avait répété qu'il était Thénardier, les doigts défaillants de Marius avaient laissé tomber le pistolet. Jondrette, en dévoilant son identité, n'avait pas ému M. Leblanc, mais il avait bouleversé Marius. Ce nom de Thénardier, que M. Leblanc ne semblait pas connaître, Marius le connaissait. Qu'on se rappelle ce que ce nom était pour lui. Ce nom, il l'avait porté dans son cœur car il était écrit dans le testament de son père! Il le portait dans le fond de sa pensée, dans le fond de sa mémoire, dans cette recommandation sacrée: «Un nommé Thénardier

m'a sauvé la vie. Si mon fils le rencontre, il lui fera tout le bien qu'il pourra.» Ce nom, on s'en souvient, était une des piétés de son âme; il le mêlait au nom de son père dans son culte. Quoi! C'était là ce Thénardier, c'était là cet aubergiste de Montfermeil qu'il avait vainement et si longtemps cherché! Il le trouvait enfin, et comment! Ce sauveur de son père était un bandit! Cet homme, auquel lui Marius brûlait de se dévouer, était un monstre! Le sauveur du colonel Pontmercy était en train de commettre un attentat dont Marius ne voyait pas encore bien distinctement la forme, mais qui ressemblait à un assassinat! Et sur qui, grand Dieu! Quelle horreur! Quelle malchance! Son père lui ordonnait, du fond de son cercueil, de faire tout le bien possible à Thénardier, depuis quatre ans Marius n'avait pas d'autre idée que d'acquitter cette dette et, au moment où il allait faire saisir par la justice un brigand au milieu d'un crime, la destinée lui criait: c'est Thénardier! La vie de son père, sauvée dans une grêle de mitraille sur le champ héroïque de Waterloo, il allait enfin la payer à cet homme, et la payer de l'échafaud! Il s'était promis, si jamais il retrouvait ce Thénardier, de ne l'aborder qu'en se jetant à ses pieds, et il le retrouvait en effet, mais pour le livrer au bourreau! Son père lui disait: «Secours Thénardier»; il répondait à cette voix adorée et sainte en écrasant l'homme à remercier! Il était sur le point de livrer à la police l'homme qui avait arraché son père à la mort! Quelle dérision que d'avoir si longtemps porté sur sa poitrine les dernières volontés de son père écrites de sa main et faire tout le contraire! Mais, d'un autre côté, il était impossible d'assister à ce guet-apens, de ne pas l'empêcher, de laisser condamner la victime afin d'épargner l'assassin. Est-ce qu'on pouvait être tenu à quelque reconnaissance envers un pareil misérable? Toutes les idées que Marius avait depuis quatre ans étaient comme traversées de part en part par ce coup inattendu. Il frémissait. Tout dépendait de lui. Il tenait dans sa main, à leur insu, ces êtres qui s'agitaient sous ses yeux. S'il tirait le coup de pistolet, il sauverai M. Leblanc et condamnerait Thénardier; s'il ne le tirait pas, M. Leblanc serait sacrifié et Thénardier échapperait à la justice des hommes. Précipiter l'un ou laisser tomber l'autre: que faire, que choisir? Devait-il oublier ses souvenirs les plus impérieux, ses engagements profonds, ses devoirs les plus saints et le texte vénéré? Fallait-il laisser s'accomplir un crime? Il lui semblait entendre, d'un côté, son Ursule le supplier pour son père et, de l'autre, le colonel lui recommander Thénardier. Il se sentait devenir fou. Ses genoux se dérobaient sous lui. Et il n'avait pas même le temps de délibérer, tant la scène qu'il avait sous les yeux se précipitait avec furie. C'était comme un tourbillon dont il s'était cru maître et qui l'emportait. Il était sur le point de défaillir.

Pendant ce temps, Thénardier se promenait de long en large devant la table dans une sorte d'égarement et de triomphe frénétique.

Il prit la chandelle et la posa sur la cheminée d'un mouvement si violent que la mèche faillit s'éteindre et que la cire éclaboussa le mur.

Puis il se tourna vers M. Leblanc, effroyable, et cracha:

-'Flambé! Fumé! Fricassé! À la crapaudine!'

Et il se remit à marcher furieusement.

-'Ah', cria-t-il, 'je vous retrouve enfin, monsieur le philanthrope, monsieur le millionnaire râpé, monsieur le donneur de poupées! Vieil imbécile! Ah, vous ne me reconnaissez pas! Non, ce n'est pas vous qui êtes venu à Montfermeil, à mon auberge, il y a huit ans, dans la nuit de la Noël de 1823! Ce n'est pas vous qui avez emmené de chez moi l'enfant de la Fantine, l'Alouette! Ce n'est pas vous qui aviez une redingote jaune! Non! Et un paquet plein de nippes comme ce matin chez moi! Dis donc, ma femme, c'est sa manie, à ce qu'il paraît, de porter dans les maisons des paquets pleins de bas de laine! Vieux charitable, va! Est-ce que vous êtes bonnetier, monsieur le millionnaire? Vous donnez aux pauvres vos invendus! Quel rigolo! Ah, vous ne me reconnaissez pas? Eh bien, je vous reconnais, moi, je vous ai reconnu tout de suite dès que vous avez fourré votre mufle ici. Ah, on va comprendre enfin que c'est dangereux d'aller comme cela dans les maisons des gens, sous prétexte que ce sont des auberges, avec des habits minables, avec l'air d'un pauvre, tromper les personnes, faire le généreux, leur prendre leur gagne-pain et les

menacer dans les bois. C'est pas avec un manteau trop grand et deux méchantes couvertures d'hôpital que vous aller m'acheter, voleur d'enfants!'

Il s'arrêta, et parut un moment se parler à lui-même. On eût dit que sa fureur tombait dans un trou comme le Rhône; puis, comme s'il achevait tout haut des choses qu'il venait de se dire tout bas, il frappa un coup de poing sur la table et cria:

-'Avec son air bonasse!'

Et apostrophant M. Leblanc:

-'Parbleu, vous vous êtes moqué de moi. Vous êtes la cause de tous mes malheurs. Vous avez eu pour quinze cents francs une fille que j'avais, et qui était certainement à des riches, et qui m'avait déjà rapporté beaucoup d'argent, et dont je devais tirer de quoi vivre toute ma vie! Une fille qui m'aurait dédommagé de tout ce que j'ai perdu dans cette abominable gargote où l'on faisait bombance gratuitement. Oh, je voudrais que tout le vin qu'on a bu chez moi fût du poison! Enfin, qu'importe! Dites donc, vous avez dû me trouver bien lâche quand je vous ai laisser partir avec l'Alouette! Vous aviez votre gourdin; vous étiez le plus fort. Aujourd'hui, je tiens ma revanche. Vous êtes fichu, mon bonhomme! Oh mais je ris: il est tombé dans le panneau! Je lui ai dit que j'étais acteur, que je m'appelais Fabantou, que j'avais joué la comédie avec mam'selle Mars, que mon propriétaire voulait être payé demain 4 février, et il n'a même pas vu que c'est le 8 janvier et non le 4 février qui est l'échéance du terme! Absurde crétin! Et ces quatre méchants louis qu'il m'apporte! Canaille! Il n'a même pas eu le cœur d'aller jusqu'à cent francs! Et comme il donnait dans mes platitudes! Ça m'amusait. Je me disais: «Vieil imbécile, je te tiens. Je te lèche les pattes ce matin, mais je te rongerai le cœur ce soir!»'

Thénardier s'arrêta de parler. Il était essoufflé. Sa petite poitrine étroite haletait comme un soufflet de forge. Son œil était plein de cet ignoble bonheur d'une créature faible, cruelle et lâche, qui peut enfin terrasser ce qu'elle a redouté et insulter ce qu'elle a flatté, joie d'un nain qui mettrait le talon sur la tête de Goliath, joie d'un chacal qui commence à déchirer un taureau malade, assez mort pour ne plus se défendre, assez vivant pour souffrir encore.

M. Leblanc ne l'interrompit pas mais, lorsqu'il s'interrompit, il lui dit:

-'Je ne sais ce que vous voulez dire. Vous vous méprenez. Je suis un homme qui n'a pas beaucoup d'argent, certainement pas un millionnaire. Je ne vous connais pas. Vous me prenez pour un autre.'

-'Ah!', râla Thénardier, 'La bonne blague! Vous tenez à cette plaisanterie! Vous pataugez, mon vieux! Vous ne vous souvenez pas? Vous ne voyez pas qui je suis?'

-'Pardon, monsieur', répondit M. Leblanc sur un ton très poli qui avait, en un pareil moment, quelque chose d'étrange et de puissant, 'je vois que vous êtes un bandit.'

Qui ne l'a remarqué, les êtres odieux ont leur susceptibilité, les monstres sont chatouilleux. À ce mot de bandit, la femme Thénardier se jeta hors du lit, Thénardier saisit sa chaise comme s'il allait la briser dans ses mains. 'Ne bouge pas, toi!', cria-t-il à sa femme. Il se tourna vers M. Leblanc et ajouta:

-'Bandit, oui! Je sais que vous nous appelez comme cela, messieurs les gens riches! C'est vrai, j'ai fait faillite, je me cache, je n'ai pas de pain, je n'ai pas le sou, je suis un bandit! Voilà trois jours que je n'ai pas mangé, je suis un bandit! Vous vous chauffez les pieds, vous autres; vous avez des souliers vernis et des redingotes ouatées; comme des archevêques, vous logez au premier dans des maisons avec portier; vous mangez des truffes, des asperges à quarante francs au mois de janvier, des petits pois en hors saison; vous vous gavez toute l'année; quand vous voulez savoir s'il fait froid, vous regardez dans le journal ce que marque le thermomètre de l'ingénieur Chevalier. Nous, c'est nous qui sommes les thermomètres! Nous n'avons pas besoin d'aller voir sur le quai, au coin de la tour de l'Horloge, combien il y a de degrés de froid car nous sentons le sang se figer dans nos veines et la glace nous arriver au cœur, et nous disons: «Il n'y a pas de Dieu!» Vous venez dans nos cavernes, oui, dans nos cavernes, nous appeler bandits, mais nous, un jour, nous vous mangerons, nous vous dévorerons! Monsieur le millionnaire, sachez que j'ai été un

homme établi, que j'ai été patenté, que j'ai été électeur. Je suis un bourgeois, moi! Vous n'en êtes peut-être pas un, vous!'

Ici Thénardier fit un pas vers les hommes qui étaient près de la porte et ajouta avec un frémissement:

-'Quand je pense qu'il ose venir me parler comme à un savetier!'

Puis, s'adressant à M. Leblanc avec une recrudescence de frénésie, il continua.

-'Sachez encore ceci, monsieur le philanthrope! Je ne suis pas un homme louche, moi! Je ne suis pas un homme dont on ne sait pas le nom et qui vient enlever des enfants dans les maisons! Je suis un ancien soldat français, je devrais être décoré! J'étais à Waterloo, moi! Et j'ai sauvé, dans la bataille, un général appelé le comte de je ne sais quoi! Il m'a dit son nom; mais sa chienne de voix était si faible que je ne l'ai pas entendu. Je n'ai entendu que 'merci'. J'aurais mieux aimé son nom que son remerciement. Cela m'aurait aidé à le retrouver. Ce tableau que vous voyez, et qui a été peint par David à Bruxelles, savez-vous qui il représente? Il me représente. David a voulu immortaliser ce fait d'armes. J'ai ce général sur mon dos et je l'emporte à travers la mitraille. Voilà l'histoire. Il n'a même jamais rien fait pour moi, ce général-là; il ne valait pas mieux que les autres! Je ne lui en ai pas moins sauvé la vie au péril de la mienne, et j'ai des preuves plein les poches! Je suis un soldat de Waterloo, mille noms de noms! Et maintenant que j'ai eu la bonté de vous dire tout ça, finissons-en: il me faut de l'argent, il me faut beaucoup d'argent, il me faut énormément d'argent. Si vous refusez de payer, je vous tue!'

Marius avait repris quelque Empire sur ses angoisses et écoutait. La dernière possibilité de doute venait de s'évanouir. C'était bien le Thénardier du testament. Marius frissonna à ce reproche d'ingratitude adressé à son père. Ses doutes redoublèrent. Du reste, il y avait dans toutes ces paroles de Thénardier, dans l'accent, dans le geste, dans le regard qui faisait jaillir des flammes de chaque mot, dans l'explosion d'une nature vicieuse montrant un mélange de fanfaronnade, d'abjection, d'orgueil, de petitesse, de rage, de sottise, dans ce chaos de griefs réels et de sentiments faux, dans cette impudeur d'un méchant homme savourant la volupté de la violence, dans cette nudité effrontée d'une âme laide, dans cette conflagration de toutes les souffrances combinées avec toutes les haines, quelque chose qui était hideux comme le mal et poignant comme le vrai.

Le tableau de maître, la peinture de David dont il avait proposé l'achat à M. Leblanc, n'était, le lecteur l'a deviné, autre chose que l'enseigne de sa gargote, peinte, on s'en souvient, par lui-même, seul débris qu'il eût conservé de son naufrage de Montfermeil.

Comme il ne cachait plus le tableau, Marius pouvait maintenant voir ce barbouillage et distinguer une bataille, un fond de fumée, un homme qui en portait un autre. C'était l'histoire de Thénardier et de Pontmercy, le sergent sauveur, le colonel sauvé. Marius était comme ivre; ce tableau faisait revivre, en quelque sorte, son père; ce n'était plus l'enseigne du cabaret de Montfermeil, c'était une tombe qui s'ouvrait pour laisser s'échapper un fantôme. Marius entendait son cœur tinter à ses tempes; il avait le canon de Waterloo dans les oreilles. Son père sanglant, vaguement peint sur ce panneau sinistre, l'effarait; il lui semblait que cette silhouette informe le regardait fixement.

Quand Thénardier eut repris son souffle, il regarda M. Leblanc avec ses yeux injectés de sang et lui dit:

-'Qu'as-tu à dire avant qu'on te découpe en morceaux?'

M. Leblanc se taisait. Au milieu de ce silence, une voix éraillée lança, du couloir, ce sarcasme lugubre:

-'S'il faut fendre du bois, je suis là, moi!'

C'était l'homme à la barre de fer.

En même temps, une énorme tête hérissée et terreuse parut à la porte avec un affreux sourire qui montrait non des dents mais des crocs.

C'était le visage de l'homme au merlin.

-'Pourquoi as-tu ôté ton masque?', lui cria Thénardier avec fureur.

-'Pour rire', répliqua l'homme.

Depuis quelques instants, M. Leblanc semblait suivre et guetter tous les mouvements de Thénardier, qui, aveuglé et ébloui par sa propre rage, allait et venait dans le repaire avec la confiance de sentir la porte gardée, de tenir, armé, un homme désarmé, et d'être neuf contre un, en supposant que la Thénardier ne comptât que pour un homme. Dans son apostrophe à l'homme au merlin, il tournait le dos à M. Leblanc.

M. Leblanc saisit ce moment, repoussa du pied la chaise, du poing la table et, d'un bond, avec une agilité prodigieuse, avant que Thénardier eût eu le temps de se retourner, se précipita vers la fenêtre pour l'enjamber. Il était à moitié dehors quand six mains robustes le saisirent et le ramenèrent énergiquement dans le bouge. C'étaient les trois 'fumistes' qui s'étaient élancés vers lui. En même temps, la Thénardier l'avait saisi par les cheveux.

Au piétinement qui se fit, les autres bandits accoururent du couloir. Le vieux qui était sur le lit et qui semblait saoul, descendit du grabat et arriva en chancelant, un marteau de cantonnier à la main.

Un des 'fumistes' dont la chandelle éclairait le visage barbouillé, et dans lequel Marius, malgré ce barbouillage, reconnut Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, levait, au-dessus de la tête de M. Leblanc, une espèce d'assommoir fait de deux pommes de plomb aux deux bouts d'une barre de fer.

Marius ne put résister à ce spectacle. 'Mon père', pensa-t-il, 'pardonne-moi!' Son doigt chercha la détente du pistolet. Le coup allait partir lorsque la voix de Thénardier cria:

-'Ne lui faites pas de mal!'

Cette tentative désespérée de la victime, loin d'exaspérer Thénardier, l'avait calmé. Il y avait deux hommes en lui, l'homme féroce et l'homme adroit. Jusqu'à cet instant, dans le débordement du triomphe, devant la proie abattue et ne bougeant pas, l'homme féroce avait dominé; quand la victime se débattit et parut vouloir lutter, l'homme adroit reparut et prit le dessus.

-'Ne lui faites pas de mal!', répéta-t-il. Et, sans s'en douter, pour premier succès, il arrêta le coup de feu prêt à partir et paralysa Marius pour lequel l'urgence disparut, et qui, devant cette phase nouvelle, ne vit pas d'inconvénient à attendre encore. Qui sait si quelque chance ne surgirait pas qui le délivrerait de l'affreuse alternative de laisser périr le père d'Ursule ou de perdre le sauveur du colonel?

Une lutte herculéenne s'était engagée. D'un coup de poing en plein torse, M. Leblanc avait envoyé le vieux rouler au milieu de la chambre, puis de deux revers de main avait terrassé deux autres assaillants, et il en tenait un sous chacun de ses genoux; les misérables râlaient sous cette pression comme sous une meule de granit; mais les quatre autres avaient saisi le redoutable vieillard aux deux bras et à la nuque et le tenaient accroupi sur les deux 'fumistes' terrassés. Ainsi, maître des uns et maîtrisé par les autres, écrasant ceux d'en bas et étouffant sous ceux d'en haut, secouant vainement tous les efforts qui s'entassaient sur lui, M. Leblanc disparaissait sous le groupe horrible des bandits comme un sanglier sous un monceau hurlant de dogues et de limiers.

Ils parvinrent à le renverser sur le lit le plus proche de la croisée et l'y tinrent en respect. La Thénardier ne lui avait pas lâché les cheveux.

-'Toi', dit Thénardier, 'ne t'en mêle pas. Tu vas déchirer ton châle.'

La Thénardier obéit, comme la louve obéit au loup, avec un grondement.

-'Vous autres', reprit Thénardier, 'fouillez-le.'

M. Leblanc semblait avoir renoncé à la résistance. On le fouilla. Il n'avait rien sur lui qu'une bourse de cuir qui contenait six francs et son mouchoir.

Thénardier mit le mouchoir dans sa poche.

-'Quoi! Pas de portefeuille?' demanda-t-il.

-'Ni de montre', répondit un des hommes.

-'Peu importe', murmura avec une voix de ventriloque l'homme masqué qui tenait la grosse clef, 'il a de l'argent chez lui.'

Thénardier alla au coin de la porte et y prit un paquet de cordes qu'il leur jeta.

-'Attachez-le au pied du lit', dit-il. Et, apercevant le vieux qui était resté étendu sur le sol après le magistral coup de poing de M. Leblanc , il demanda:

-'Est-ce que Boulatruelle est mort?'

-'Non', répondit Bigrenaille, 'il est ivre.'

-'Mettez-le dans un coin', dit Thénardier.

Deux des 'fumistes' poussèrent l'ivrogne, avec le pied, près du tas de ferrailles.

-'Babet, pourquoi en as-tu amené tant?', murmura Thénardier à l'homme qui tenait la barre de fer, 'C'était inutile.'

-'Que veux-tu?', répliqua l'homme, 'Ils ont tous voulu en être. La saison est mauvaise. Il ne se fait pas d'affaires.'

Le grabat où M. Leblanc avait été renversé était une sorte de lit d'hôpital posé sur quatre montants grossiers en bois à peine équarri. M. Leblanc se laissa faire. Les brigands le lièrent solidement, debout et les pieds posant à terre, au montant du lit le plus éloigné de la fenêtre et le plus proche de la cheminée.

Quand le dernier nœud fut serré, Thénardier prit une chaise et vint s'asseoir presque en face de M. Leblanc. Thénardier ne se ressemblait plus; en quelques instants, sa physionomie était passé de la violence effrénée à la douceur tranquille et rusée. Marius avait peine à reconnaître dans ce sourire poli de laquais la bouche presque bestiale qui écumait le moment d'avant; il considéra avec stupeur cette métamorphose fantastique et éprouva ce qu'éprouverait un homme qui verrait un tigre se changer en un notaire obséquieux.

-'Monsieur...', fit Thénardier.

Il écarta d'un geste les brigands qui tenaient encore M. Leblanc en leur disant:

-'Éloignez-vous un peu, et laissez-moi causer avec monsieur.'

Tous se positionnèrent devant la porte. Il reprit:

-'Monsieur, vous avez eu tort de vouloir sauter par la fenêtre. Vous auriez pu vous casser une jambe. Maintenant, si vous le permettez, nous allons causer tranquillement. Il y a quelque chose d'étrange, tout de même: vous n'avez pas encore poussé le moindre cri.'

Thénardier avait raison, ce détail était réel, quoiqu'il eût échappé à Marius dans son trouble. M. Leblanc avait à peine prononcé quelques paroles sans hausser la voix, et, même dans sa lutte près de la fenêtre avec les six bandits, il avait gardé le plus profond et le plus singulier silence. Thénardier poursuivit:

-'Mon Dieu! Vous auriez un peu crié au voleur, que je ne l'aurais pas trouvé inconvenant! À l'assassin: cela se hurle parfois! Il est tout naturel que l'on fasse un peu de bruit quand on se trouve avec des personnes qui ne vous inspirent pas tellement confiance. Vous l'auriez fait qu'on ne vous en aurait pas voulu. On ne vous aurait même pas bâillonné. Et je vais vous dire pourquoi: cette chambre est très silencieuse. Elle n'a que cela pour elle, mais elle a cela. C'est une cave. On y tirerait une bombe que cela ferait, pour le corps de garde le plus proche, le bruit d'un ronflement d'ivrogne. Ici, le canon ferait boum et le tonnerre ferait pouf. C'est un logement commode. Mais, enfin, vous n'avez pas crié; c'est mieux, je vous en remercie; et je vais vous dire ce que j'en conclus. Mon cher monsieur, quand on crie, qu'est-ce qui vient? La police. Et après la police? La justice. Eh bien, vous n'avez pas crié; c'est que vous ne vous souciez pas plus que nous de voir arriver la justice et la police, c'est que, il y a longtemps que je m'en doute, vous cachez quelque chose. De notre côté nous cachons également quelque chose; nous pouvons donc nous entendre.'

Tout en parlant ainsi, il semblait que Thénardier, dévisageant M. Leblanc, cherchât à enfoncer les pointes aiguës qui sortaient de ses yeux dans la conscience de son prisonnier. Du reste, son langage, empreint d'une sorte d'insolence modérée et sournoise, était réservé et presque choisi; dans ce misérable qui n'était tout à l'heure qu'un brigand, on sentait maintenant 'l'homme qui a étudié pour être prêtre'.

Le silence qu'avait gardé le prisonnier, cette précaution qui allait jusqu'à l'oubli même du soin de sa vie, cette résistance opposée au premier mouvement de la nature, qui est de jeter un cri, tout cela, il faut le dire, depuis que la remarque en avait été faite, étonnait et gênait Marius.

L'observation si fondée de Thénardier obscurcissait encore pour Marius les épaisseurs mystérieuses sous lesquelles se dérobait cette figure grave et étrange à laquelle Courfeyrac avait jeté le sobriquet de monsieur Leblanc. Mais, quel qu'il fût, lié de cordes, entouré de bourreaux, à demi plongé, pour ainsi dire, dans une fosse qui s'enfonçait sous lui d'un degré à chaque instant, devant la fureur comme devant la douceur de Thénardier, cet homme demeurait impassible; et Marius ne pouvait s'empêcher d'admirer en un pareil moment ce visage superbement mélancolique.

C'était évidemment une âme inaccessible à l'épouvante et ne sachant pas ce que c'est que d'être éperdue. C'était un de ces hommes qui dominent l'étonnement des situations désespérées. Si extrême que fût la crise, si inévitable que fût la catastrophe, il n'y avait rien, là, de l'agonie du noyé ouvrant sous l'eau des yeux horribles.

Thénardier se leva sans affectation, alla à la cheminée, déplaça le paravent qu'il appuya contre le grabat voisin, révéla ainsi le réchaud plein de braises ardentes dans lesquelles le prisonnier pouvait parfaitement voir le ciseau rougi à blanc et piqué, çà et là, de petites étoiles écarlates.

Thénardier vint se rasseoir près de M. Leblanc.

-'Je le répète', dit-il. 'Nous pouvons nous entendre. Arrangeons ceci à l'amiable. J'ai eu tort de m'emporter tout à l'heure. Je ne sais pas où j'avais le tête. Je suis allé beaucoup trop loin. J'ai dit des extravagances. Par exemple, parce que vous êtes millionnaire, je vous ai dit que j'exigeais de l'argent, beaucoup d'argent, énormément d'argent. Cela ne serait pas raisonnable. Mon Dieu, vous avez beau être riche, vous avez vos charges; qui n'a pas les siennes? Je ne veux pas vous ruiner; je ne suis pas avide, j'ai tout simplement besoin d'un peu d'argent. Je ne suis pas de ces gens qui, parce qu'ils ont l'avantage de la position, profitent de cela pour être ridicules. Tenez, j'y mets du mien et je fais un sacrifice: je ne vous demande que deux cent mille francs.'

M. Leblanc ne souffla pas un mot. Thénardier poursuivit:

-'Vous voyez que je mets pas mal d'eau dans mon vin. Je ne connais pas l'état de votre fortune, mais je sais que vous ne regardez pas à la dépense. Un homme bienfaisant comme vous peut bien donner deux cent mille francs à un père de famille qui n'est pas heureux. Vous êtes un homme intelligent et vous comprenez que, si je me suis donné de la peine comme aujourd'hui, ce n'est pas pour vous demander de quoi aller boire du rouge à quinze sous et de manger du veau chez Desnoyers. Deux cent mille francs, ça vaut ça. Une fois cette bagatelle sortie de votre poche, je disparaîtrai de votre vie; vous n'aurez plus rien à craindre de moi. Vous me direz: mais je n'ai pas deux cent mille francs sur moi. Je m'en doute. Je ne vous demande qu'une chose: d'avoir la bonté d'écrire ce que je vais vous dicter.'

Thénardier s'interrompit, puis il ajouta en appuyant sur les mots et en jetant un sourire du côté du réchaud:

-'Je vous préviens que je n'admettrais pas que vous ne sachiez pas écrire.'

Un grand inquisiteur eût pu envier ce sourire.

Thénardier poussa la table tout près de M. Leblanc, prit l'encrier, une plume et une feuille de papier dans le tiroir. Il le laissa entrouvert pour montrer la longue lame luisante du couteau.

Il posa la feuille de papier devant M. Leblanc.

-'Écrivez', dit-il.

Le prisonnier parla enfin.

-'Comment voulez-vous que j'écrive?', je suis attaché.

-'C'est vrai, pardon!', fit Thénardier, 'vous avez raison.'

Il se tourna vers Bigrenaille pour lui dire:

-'Déliez le bras droit de monsieur.'

Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, exécuta l'ordre de Thénardier. Quand la main droite du prisonnier fut libre, Thénardier trempa la plume dans l'encre et la lui présenta.

-'Remarquez bien, monsieur, que vous êtes en notre pouvoir, à notre discrétion, absolument à notre discrétion, qu'aucune puissance humaine ne peut vous tirer d'ici, et que nous serions vraiment désolés d'être contraints d'en venir à des extrémités désagréables. Je ne sais ni votre nom, ni votre adresse, mais je vous préviens que vous resterez attaché jusqu'à ce que la personne chargée de porter la lettre que vous allez écrire soit revenue. Maintenant veuillez écrire.'

-'Quoi?', demanda le prisonnier.

-'Je dicte.'

M. Leblanc prit la plume. Thénardier commença à dicter:

-'Ma fille...'

Le prisonnier tressaillit et leva les yeux sur Thénardier.

-'Mettez plutôt ma chère fille', rectifia Thénardier. M. Leblanc obéit. Thénardier continua:

-'Viens sur-le-champ...'

Il s'interrompit:

-'Vous la tutoyez, n'est-ce pas?'

-'Qui?', demanda M. Leblanc.

-'Parbleu!', dit Thénardier, 'la petite, l'Alouette.'

M. Leblanc répondit sans la moindre émotion apparente:

-'Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.'

-'Écrivez toujours', fit Thénardier; et il se remit à dicter:

-'Viens sur-le-champ. J'ai absolument besoin de toi. La personne qui te remettra cette lettre est digne de confiance; elle est chargée de t'amener près de moi. Je t'attends.'

M. Leblanc avait tout écrit. Thénardier reprit:

-'Effacez «digne de confiance», cela pourrait faire supposer que la chose n'est pas toute simple et que la défiance est possible.'

M. Leblanc ratura les trois mots.

-'À présent', poursuivit Thénardier, 'signez. Comment vous appelez-vous?'

Le prisonnier posa la plume et demanda:

-'Pour qui est cette lettre?'

-'Vous le savez bien', répondit Thénardier. 'Pour la petite. Je viens de vous le dire.'

Il était évident que Thénardier évitait de nommer la jeune fille dont il était question. Il disait 'l'Alouette', il disait 'la petite', mais il ne prononçait pas le nom. Précaution d'habile homme gardant son secret devant ses complices. Dire le nom, c'eût été leur livrer toute l'affaire et leur en apprendre plus qu'ils n'avaient besoin d'en savoir.

Il reprit:

-'Signez. Quel est votre nom?'

-'Urbain Fabre', dit le prisonnier.

Thénardier précipita sa main dans sa poche et en tira le mouchoir saisi sur M. Leblanc. Il en chercha la marque et l'approcha de la chandelle.

-'U.F. C'est cela. Urbain Fabre. Eh bien, signez U.F.'

Le prisonnier signa.

-'Comme il faut les deux mains pour plier la lettre, donnez, je vais la plier.'

Cela fait, Thénardier reprit:

-'Mettez l'adresse. Mademoiselle Fabre, chez vous. Je sais que vous demeurez pas très loin d'ici, aux environs de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, puisque c'est là que vous allez à la messe tous les jours, mais je ne sais pas dans quelle rue. Je vois que vous comprenez votre situation. Comme vous n'avez pas menti sur votre nom, vous ne mentirez pas sur votre adresse. Mettez-la vous-même.'

Le prisonnier resta un moment pensif, puis il reprit la plume et écrivit:

-'Mademoiselle Fabre, chez monsieur Urbain Fabre, rue Saint-Dominique-d'Enfer, Nº 17.'

Thénardier saisit la lettre avec une sorte de convulsion fébrile.

-'Ma femme!', cria-t-il.

La Thénardier accourut.

-'Voici la lettre. Tu sais ce que tu as à faire. Un fiacre est en bas. Pars tout de suite, et reviens vite.'

Et s'adressant à l'homme au merlin:

-'Toi, puisque tu as enlevé ton cache-nez, accompagne la. Tu monteras derrière le fiacre. Tu sais où tu l'as laissé?

-'Oui', répondit l'homme.

Et, déposant son merlin dans un coin, il suivit la Thénardier.

Comme ils s'en allaient, Thénardier passa sa tête par la porte entrebâillée et cria dans le couloir:

-'Surtout ne perds pas la lettre! Pense que tu as deux cent mille francs sur toi.'

La voix rauque de la Thénardier répondit:

-'Sois tranquille. Je l'ai mise dans mon estomac.'

Une minute ne s'était pas écoulée qu'on entendit les claquements d'un fouet qui diminuèrent rapidement.

-'Bon', grommela Thénardier. 'Ils vont bon train. A cette vitesse-là ma femme sera de retour dans trois quarts d'heure.'

Il approcha une chaise de la cheminée et s'assit en croisant les bras et en présentant ses bottes boueuses au réchaud.

-'J'ai froid aux pieds', dit-il.

Il ne restait plus dans le bouge, avec Thénardier et le prisonnier, que cinq bandits. Ces hommes, à travers les masques ou la suie qui leur couvrait le visage et en faisait, au choix de la peur, des charbonniers, des noirs ou des démons, avaient des airs engourdis et mornes; on sentait qu'ils exécutaient un crime comme une besogne, tranquillement, sans colère, sans pitié, avec une sorte d'ennui. Ils étaient regroupés dans un coin comme des brutes et se taisaient. Thénardier se chauffait les pieds. Le prisonnier était retombé dans son silence taciturne. Un calme sombre avait succédé au vacarme farouche qui remplissait le galetas quelques instants auparavant.

La chandelle, où un large champignon s'était formé, éclairait à peine l'immense taudis, le brasier s'était terni; toutes ces têtes monstrueuses faisaient des ombres difformes sur les murs et au plafond.

On n'entendait d'autre bruit que la respiration paisible du vieillard ivre qui dormait.

Marius attendait, dans une anxiété que tout accroissait. L'énigme était plus impénétrable que jamais. Qu'était-ce que cette 'petite' que Thénardier avait aussi nommée l'Alouette? Était-ce son Ursule? Le prisonnier n'avait pas paru ému et avait répondu, le plus naturellement du monde, qu'il ne comprenait pas. D'un autre côté, les lettres U et F s' expliquaient: elles désignaient Urbain Fabre. Ursule ne s'appelait donc pas Ursule! C'est là ce que Marius voyait le plus clairement. Une sorte de fascination affreuse le retenait cloué à la place où il observait et dominait toute cette scène. Il était là, immobile et l'esprit confus, comme anéanti par ces choses abominables et si proches. Il attendait, espérant quelque incident, n'importe quoi, ne pouvant rassembler ses idées et ne sachant quel parti prendre.

-'De toute manière', se dit-il, 'si l'Alouette, c'est elle, je le verrai bien, car la Thénardier va l'amener ici. Alors j'agirai; je donnerai ma vie et mon sang s'il le faut, mais je la délivrerai! Rien ne m'arrêtera.'

Près d'une demi-heure passa ainsi. Thénardier paraissait absorbé par une méditation ténébreuse. Le prisonnier ne bougeait pas. Cependant, Marius croyait par intervalles et depuis quelques instants entendre un petit bruit sourd du côté du prisonnier.

Tout à coup Thénardier apostropha le prisonnier:

-'Monsieur Fabre, tenez, autant que je vous dise tout de suite.'

Ces quelques mots semblaient commencer un éclaircissement. Marius tendit l'oreille. Thénardier continua:

-'Mon épouse va revenir; ne vous impatientez pas. Je pense que l'Alouette est véritablement votre fille; il est donc normal que vous la gardiez. Seulement, écoutez un peu. Avec votre lettre, ma femme ira la trouver. J'ai dit à ma femme de s'habiller, comme vous avez vu, de façon que votre demoiselle la suive sans difficulté. Elles monteront toutes deux dans le fiacre avec mon camarade derrière. Il y a quelque part, de l'autre côté d'une barrière, une carriole attelée à deux chevaux très bons. On y conduira votre demoiselle. Elle descendra du fiacre. Mon camarade montera avec elle dans le véhicule, et ma femme reviendra ici. Quant à votre fille, on ne lui fera pas de mal; la carriole la mènera dans un endroit discret; dès que vous m'aurez donné les deux cent mille francs, on vous la rendra. Si vous me causez des problèmes, mon camarade se fera un plaisir de lui tordre le cou. Voilà!'

Le prisonnier ne prononça pas un mot. Après une pause, Thénardier poursuivit:

-'Comme vous le voyez, c'est simple. Il n'y aura pas de mal si vous ne voulez pas qu'il y ait du mal. Je vous le dis tout net. Je vous préviens pour que vous le sachiez.'

Il s'arrêta, le prisonnier ne rompit pas le silence, et Thénardier reprit:

-'Dès que mon épouse sera revenue et qu'elle m'aura dit que l'Alouette est en route, nous vous relâcherons: vous serez libre de retourner chez vous. Vous voyez que nous n'avions pas de mauvaises intentions.'

Des images épouvantables traversèrent l'esprit de Marius. Quoi! Cette jeune fille qu'on enlevait, on n'allait pas la ramener? Un de ces monstres allait l'emporter dans l'ombre? Où?... Et si c'était elle! Et il était clair que c'était elle! Marius sentit son cœur s'arrêter. Que faire? Tirer le coup de pistolet? Mettre dans les mains de la justice tous ces misérables? Mais l'affreux homme au merlin n'en serait pas moins hors de toute atteinte avec la jeune fille, et Marius songeait aux mots de Thénardier en comprenant leur implication sinistre: 'Si vous me causez des problèmes, mon camarade se fera un plaisir de lui tordre le cou.'

Maintenant ce n'était pas seulement par le testament du colonel, c'était par son amour même, par le péril de celle qu'il aimait, qu'il se sentait retenu.

Cette effroyable situation, qui durait déjà depuis plus d'une heure, changeait d'aspect à chaque instant. Marius eut la force de passer successivement en revue toutes les plus poignantes conjectures, cherchant une espérance et ne la trouvant pas. Le tumulte de ses pensées contrastait avec le silence funèbre du repaire.

Au milieu de ce silence, on entendit le bruit de la porte de l'escalier qui s'ouvrait, puis se fermait.

Le prisonnier fit un mouvement dans ses liens.

-'Voici ma femme', dit Thénardier.

La Thénardier se précipita alors dans la chambre, rouge, essoufflée, haletante, les yeux flambants, et cria en frappant de ses grosses mains sur ses deux cuisses à la fois:

-'Fausse adresse!'

Le bandit qu'elle avait emmené avec elle, parut derrière elle et vint reprendre son merlin.

-'Fausse adresse?', répéta Thénardier.

Elle reprit:

-'Personne! Rue Saint-Dominique, numéro dix-sept, pas de monsieur Urbain Fabre! On ne sait pas qui c'est!'

Elle s'arrêta suffoquée, puis continua:

-'Monsieur Thénardier, ce vieux t'a embobiné! Tu es trop bon, vois-tu! Moi, j'te lui aurais cassé la figure pour commencer! Et s'il avait fait le méchant, je l'aurais fait cuire tout vivant! Il aurait bien fallu qu'il parle, qu'il dise où est la fille, qu'il dise où est le magot! Voilà comment j'aurais mené cela, moi! On a bien raison de dire que les hommes sont plus bêtes que les femmes! Personne au numéro dix-sept! C'est une grande porte cochère! Pas de monsieur Fabre, rue Saint-Dominique! Et ventre à terre, et pourboire au cocher, et tout! J'ai parlé au portier et à la portière, qui est une grosse femme; ils ne connaissent pas ce nom!'

Marius respira. Elle, Ursule, ou l'Alouette, celle qu'il ne savait plus comment nommer, était sauvée.

Pendant que sa femme exaspérée vociférait, Thénardier s'était assis sur la table; il resta quelques instants sans prononcer une parole, balançant sa jambe droite qui pendait et considérant le réchaud d'un air méchant.

Enfin, il dit au prisonnier sur un ton féroce:

-'Une fausse adresse? Qu'est-ce que tu espères?'

-'Gagner du temps!', cria le prisonnier d'une voix éclatante.

Et au même instant il secoua ses liens; ils étaient coupés. Le prisonnier n'était plus attaché au lit que par une jambe.

Avant que les sept hommes eussent eu le temps de réagir, lui s'était penché sous la cheminée, avait étendu la main vers le réchaud, puis s'était redressé. Thénardier, la Thénardier et les bandits, refoulés par le saisissement au fond du bouge, le regardaient avec stupeur tenir au-dessus de sa tête le ciseau rouge d'où tombait une lueur sinistre. La scène était terrifiante.

L'enquête judiciaire, à laquelle le guet-apens de la masure Gorbeau donna lieu par la suite, a constaté qu'un gros sou, coupé et travaillé d'une façon particulière, fut trouvé dans le galetas, quand la police y fît une descente; ce gros sou était une de ces merveilles d'industrie que la patience du bagne engendre dans les ténèbres et pour les ténèbres, merveilles qui ne sont autre chose que des instruments d'évasion. Ces produits hideux et délicats d'un art prodigieux sont dans la bijouterie ce que les métaphores de l'argot sont dans la poésie. Il y a des Benvenuto Cellini au bagne, de même que dans la langue il y a des François Villon. Le malheureux qui aspire à la délivrance trouve le moyen, quelquefois sans outils, avec un couteau émoussé, de scier un sou en deux lames minces, de creuser ces deux lames sans toucher aux empreintes monétaires, et de pratiquer un pas de vis sur la tranche du sou de manière à faire adhérer les lames de nouveau. Cela se visse et se dévisse à volonté; c'est une boîte. Dans cette boîte, on cache un ressort de montre, et ce ressort de montre bien manié coupe des chaînes et des barreaux de fer. On croit que ce malheureux forçat ne possède qu'un sou; pas du tout, il possède la liberté. C'est un gros sou de ce genre qui, dans des perquisitions de police ultérieures, fut trouvé ouvert et en deux morceaux dans le bouge, sous le grabat près de la fenêtre. On découvrit également une petite scie en acier bleu qui pouvait se cacher dans le gros sou. Il est probable que lorsque les bandits fouillèrent le prisonnier, il avait, sur lui, ce gros sou qu'il réussit à cacher dans sa main, et, qu'ensuite, ayant la main droite libre, il le dévissa et se servit de la scie pour couper les cordes qui l'attachaient, ce qui expliquerait le bruit léger et les mouvements imperceptibles que Marius avait remarqués.

N'ayant pu se baisser de peur de se trahir, il n'avait pas coupé les liens de sa jambe gauche.

Les bandits étaient revenus de leur première surprise.

-'Sois tranquille', dit Bigrenaille à Thénardier. 'Il tient encore par une jambe, et il ne s'en ira pas. J'en réponds. C'est moi qui lui ai ficelé cette patte-là.'

Le prisonnier éleva la voix:

-'Vous êtes des malheureux, mais ma vie ne vaut pas la peine d'être tant défendue. Quant à vous imaginer que vous me feriez parler, que vous me feriez écrire ce que je ne veux pas écrire, que vous me feriez dire ce que je ne veux pas dire...'

Il releva la manche de son bras gauche et ajouta:

-'Tenez.'

Il tendit son bras en même temps et posa sur la chair nue le ciseau ardent qu'il tenait par le manche de bois dans sa main droite.

On entendit le frémissement de la chair brûlée, l'odeur propre aux chambres de torture se répandit dans le taudis. Marius chancela éperdu d'horreur; les brigands eux-mêmes eurent un frisson; le visage de l'étrange vieillard se contracta à peine, et, tandis que le fer rouge s'enfonçait dans la plaie fumante, impassible et presque auguste, il posa, sur

Thénardier, son beau regard sans haine où la souffrance s'évanouissait dans une majesté sereine.

Chez les grandes et hautes natures, les révoltes de la chair et des sens en proie à la douleur physique font sortir l'âme et la font apparaître sur le front, de même que les rébellions de la soldatesque forcent le capitaine à se montrer.

-'Misérables', dit-il, 'n'ayez pas plus peur de moi que je n'ai peur de vous.'

Et arrachant le ciseau de la plaie, il le lança par la fenêtre qui était restée ouverte; l'horrible outil embrasé disparut dans la nuit en tournoyant, alla tomber au loin et s'éteindre dans la neige.

Le prisonnier reprit:

-'Faites de moi ce que vous voudrez.'

Il était désarmé.

-'Empoignez-le!', dit Thénardier.

Deux des brigands lui posèrent la main sur l'épaule; l'homme masqué à la voix de ventriloque se mit en face de lui; il était prêt à lui faire sauter le crâne d'un coup de clef si il bougeait.

En même temps, Marius entendit, au-dessous de lui, au bas de la cloison, mais tellement près qu'il ne pouvait pas voir ceux qui parlaient, cet échange à voix basse:

-'Il n'y a plus qu'une chose à faire.'

-'L'étriper!'

-'C'est cela.'

C'étaient le mari et la femme qui tenaient conseil.

Thénardier marcha à pas lents vers la table, ouvrit le tiroir et y prit le couteau.

Marius tourmentait le pommeau du pistolet. Perplexité inouïe. Depuis une heure il y avait deux voix dans sa conscience, l'une lui disait de respecter le testament de son père, l'autre lui criait de secourir le prisonnier. Ces deux voix continuaient, sans interruption, leur lutte qui le mettait à l'agonie. Il avait vaguement espéré, jusqu'à ce moment, trouver un moyen de concilier ces deux devoirs, mais rien n'avait surgi. Pendant ce temps, le danger s'avançait, la dernière limite de l'attente disparaissait: à quelques pas du prisonnier, Thénardier, songeur, tenait un couteau vengeur dans la main.

Marius égaré promenait ses yeux autour de lui, dernière ressource machinale du désespoir.

Tout à coup il tressaillit.

À ses pieds, sur sa table, un rayon de lune éclairait et semblait lui montrer une feuille de papier. Sur cette feuille, il lut cette ligne écrite en grosses lettres le matin même par l'aînée des filles Thénardier:

-'Les flics sont là.'

Une idée lumineuse traversa l'esprit de Marius; c'était le moyen qu'il cherchait, la solution de cet affreux problème qui le torturait, épargner l'assassin et sauver la victime. Il s'agenouilla sur la commode, étendit le bras, saisit la feuille de papier, détacha doucement un morceau de plâtre de la cloison, l'enveloppa dans le papier, et jeta le tout par la crevasse au milieu du bouge.

Il était temps. Thénardier avait vaincu ses dernières craintes ou ses derniers scrupules et se dirigeait vers le prisonnier.

-'Quelque chose qui tombe!', cria la Thénardier.

-'Qu'est-ce que c'est?', demanda le mari.

La femme s'était élancée et avait ramassé le morceau de plâtre enveloppé. Elle le remit à son mari.

-'Par où cela est-il venu?', demanda Thénardier.

-'Pardieu!', fit la femme, 'Par où veux-tu que cela soit entré? C'est venu par la fenêtre.'

-'Je l'ai vu passer', dit Bigrenaille.

Thénardier déplia rapidement le papier et l'approcha de la chandelle.

-'C'est de l'écriture d'Éponine. Diable!'

Il fit signe à sa femme, qui s'approcha rapidement et il lui montra la ligne écrite sur la feuille de papier, puis il ajouta d'une voix sourde:

-'Vite, l'échelle, laissons le fromage dans la souricière et fichons le camp!'

-'Sans couper le cou à l'homme?', demanda la Thénardier.

-'Nous n'avons pas le temps.'

-'Par où?', reprit Bigrenaille.

-'Par la fenêtre', répondit Thénardier. 'Puisqu'Éponine a jeté la pierre par la fenêtre, c'est que la maison n'est pas cernée de ce côté-là.'

Le masque à voix de ventriloque posa à terre sa grosse clef, éleva ses deux bras en l'air et ferma trois fois rapidement ses mains sans dire un mot. Ce fut comme le signal du branle-bas dans un équipage. Les brigands qui tenaient le prisonnier le lâchèrent; en un clin d'œil l'échelle de corde fut déroulée hors de la fenêtre et attachée solidement au rebord par les deux crampons de fer.

Le prisonnier ne faisait pas attention à ce qui se passait autour de lui. Il semblait rêver ou prier.

Sitôt l'échelle fixée, Thénardier cria.

-'Viens, ma femme!'

Et il se précipita vers la croisée.

Mais comme il allait enjamber, Bigrenaille le saisit au collet en disant:

-'Non, vieux farceur, après nous!'

-'Après nous!', hurlèrent les bandits.

-'Vous êtes des enfants', dit Thénardier, 'nous perdons du temps. Les flics sont sur nos talons.'

-'Eh bien', dit un des bandits, 'tirons au sort à qui passera le premier.'

Thénardier s'exclama:

-'Êtes-vous fous? En voilà un tas de jobards! Tirer au sort, jouer à la courte paille, écrire son nom, le mettre dans un bonnet, perdre du temps, se faire pincer par les flics...

-'Voulez-vous mon chapeau?', cria une voix.

Ils se retournèrent tous. C'était Javert. Il était à la porte, tenait son chapeau à la main et le tendait en souriant.

CHAPITRE XXI: ON DEVRAIT TOUJOURS COMMENCER PAR ARRÊTER LES VICTIMES.

Javert, à la nuit tombante, avait posté ses hommes et s'était embusqué lui-même derrière les arbres de la rue de la Barrière des Gobelins qui fait face à la masure Gorbeau, de l'autre côté du boulevard. Il avait commencé par ouvrir 'sa poche' pour y fourrer les deux jeunes filles chargées de surveiller les abords du bouge. Mais il n'avait 'coffré' qu'Azelma. Quant à Éponine, elle n'était pas à son poste, elle avait disparu et il n'avait pas pu la rattraper. Puis Javert s'était mis en position, prêtant l'oreille au signal convenu. Les allées et venues du fiacre l'avaient beaucoup agité. Enfin, il s'était impatienté, et, 'sûr qu'il y avait un nid là-dessous', sûr d'avoir 'flairé un lièvre', ayant reconnu plusieurs des bandits qui étaient entrés, il avait fini par se décider à monter sans attendre le coup de pistolet.

On se souvient qu'il avait le passe-partout de Marius.

Il était arrivé à point.

Les bandits effarés se jetèrent sur les armes qu'ils avaient abandonnées dans tous les coins au moment de s'évader. En moins d'une seconde, ces sept hommes, épouvantables à voir, se groupèrent dans une posture de défense, l'un avec son merlin, l'autre avec sa clef, l'autre avec son assommoir, les autres avec des cisailles, des pinces et des marteaux, Thénardier avec son couteau dans la main. La Thénardier saisit un énorme pavé qui était dans l'angle de la fenêtre et qui servait de tabouret à ses filles.

Javert remit son chapeau sur la tête; il fit deux pas dans la chambre, les bras croisés, la canne sous le bras, l'épée dans le fourreau.

-'Halte-là!', dit-il. 'Vous ne passerez pas par la fenêtre; vous passerez par la porte. C'est moins malsain. Vous êtes sept, nous sommes quinze. Ne nous bagarrons pas comme des auvergnats. Soyons gentils.'

Bigrenaille prit un pistolet qu'il tenait caché sous sa blouse et le mit dans la main de Thénardier en lui disant à l'oreille:

-'C'est Javert. Je n'ose pas tirer sur cet homme-là. Fais-le, toi?'

-'D'accord!', répondit Thénardier.

-'Eh bien, tire.'

Thénardier prit le pistolet et ajusta Javert.

Javert, qui était à trois pas, le regarda fixement en se contentant de dire:

-'Ne tire pas, va! Tu vas louper ta cible!'

Thénardier pressa la détente. Il loupa la cible.

-'Je te l'avais bien dit!', fit Javert.

Bigrenaille jeta son casse-tête aux pieds de Javert.

-'Tu es l'empereur des diables! Je me rends.'

-'Et vous?', demanda Javert aux autres bandits.

Ils répondirent:

-'Nous aussi.'

Javert repartit avec calme:

-'C'est ça, c'est bon, je le disais, on est gentil.'

-'Je ne demande qu'une chose', reprit le Bigrenaille, 'c'est qu'on ne me refuse pas du tabac pendant que je serai au secret.'

-'Accordé', dit Javert.

Il se retourna et appela derrière lui:

-'Entrez maintenant!'

Une escouade de sergents de ville, l'épée au poing, et d'agents armés de casse-tête et de gourdins se rua à l'appel de Javert. On garrotta les bandits. Cette foule d'hommes à peine éclairés d'une chandelle emplissait d'ombre le repaire.

-'Les menottes à tous!', cria Javert.

-'Approchez donc un peu!', cria une voix qui n'était pas une voix d'homme, mais dont personne n'eût pu dire que c'était une voix de femme.

La Thénardier s'était retranchée dans un des angles de la fenêtre; c'était elle qui venait de pousser ce rugissement.

Les sergents de ville et les agents reculèrent.

Elle avait jeté son châle et gardé son chapeau; son mari, accroupi derrière elle, disparaissait presque sous le châle tombé; elle le couvrait de son corps, élevant le pavé des deux mains au-dessus de sa tête avec le balancement d'une géante qui va lancer un rocher.

-'Gare!', cria-t-elle.

Tous refluèrent vers le couloir. Un large vide se fit au milieu du galetas.

La Thénardier jeta un regard aux bandits qui s'étaient laissé garrotter et murmura d'une voix guttural et rauque:

-'Les lâches!'

Javert sourit; il s'avança dans l'espace vide que la Thénardier observait.

-'N'approche pas, va-t'en', cria-t-elle, 'ou je t'écrase!'

-'Quel grenadier!', fit Javert; 'La mère, tu as de la barbe comme un homme, mais j'ai des griffes comme une femme!'

Et il continua de s'avancer.

La Thénardier, échevelée et terrible, écarta les jambes, se cambra en arrière et jeta de toutes ses forces le pavé à la tête de Javert. Javert se courba. Le pavé passa au-dessus de lui, heurta le mur du fond dont il fit tomber un gros morceau de plâtre et revint, en ricochant d'angle en angle à travers le bouge, heureusement presque vide, mourir sur les talons de Javert.

Au même moment, Javert arriva près des Thénardier. Une de ses larges mains s'abattit sur l'épaule de la femme et l'autre sur la tête du mari.

-'Les menottes!', cria-t-il.

Les policier entrèrent en masse et, en quelques secondes, l'ordre de Javert fut exécuté.

La Thénardier, brisée, regarda ses mains garrottées et celles de son mari, se laissa tomber à terre et s'écria en pleurant:

-'Mes filles!'

-'Elles sont à l'ombre', dit Javert.

Les agents de police repérèrent l'ivrogne endormi derrière la porte et le secouèrent. Il s'éveilla en balbutiant:

-'Est-ce fini, Jondrette?'

-'Oui, répondit Javert.'

Les six bandits garrottés étaient debout; du reste, ils avaient encore leurs mines de spectres: trois barbouillés de noir, trois masqués.

-'Gardez vos masques', dit Javert.

Et, les passant en revue avec le regard d'un Frédéric II à la parade de Potsdam, il dit aux trois 'fumistes':

-'Bonjour, Bigrenaille. Bonjour, Brujon. Bonjour, Deux-Milliards.'

Puis, se tournant vers les trois masques, il dit à l'homme au merlin:

-'Bonjour, Gueulemer.'

Et à l'homme à la trique:

-'Bonjour, Babet.'

Et au ventriloque:

-'Salut, Claquesous.'

Il aperçut alors le prisonnier des bandits qui, depuis l'entrée des agents de police, n'avait pas prononcé une parole et se tenait tête baissée.

-'Déliez le monsieur!', ordonna-t-il, 'Et que personne ne sorte!'

Cela dit, il s'assit souverainement devant la table où étaient restées la chandelle et l'écritoire, tira un papier timbré de sa poche et commença son procès-verbal.

Quand il eut écrit les premières lignes qui sont toujours les mêmes formules creuses, il leva les yeux en disant:

-'Faites approcher le monsieur que ces bandits avaient attaché.'

Les agents regardèrent autour d'eux.

-'Eh bien', demanda Javert, 'où est-il?'

Le prisonnier des bandits, M. Leblanc, M. Urbain Fabre, le père d'Ursule ou de l'Alouette, avait disparu.

La porte était gardée mais la croisée ne l'était pas. Sitôt qu'il s'était vu délié, et pendant que Javert verbalisait, il avait profité du trouble, du tumulte, de l'encombrement, de l'obscurité, et d'un moment où l'attention n'était pas fixée sur lui, pour s'élancer par la fenêtre.

Un agent courut à la lucarne, et regarda. On ne voyait personne dehors.

L'échelle de corde tremblait encore.

-'Diable!', fit Javert entre ses dents, 'Ce devait être le meilleur!'

CHAPITRE XXII: LE PETIT QUI CRIAIT DANS LE TOME DEUX.

Le lendemain du jour où ces événements s'étaient accomplis dans la maison du boulevard de l'Hôpital, un enfant, qui semblait venir du pont d'Austerlitz, montait par la contre-allée de droite dans la direction de la barrière de Fontainebleau. Il faisait nuit noire. Cet enfant était pâle, maigre, vêtu de loques, avec un pantalon de toile au mois de février, et chantait à tue-tête.

Au coin de la rue du Petit-Banquier, une vieille femme courbée fouillait dans un tas d'ordures à la lueur du réverbère; l'enfant la heurta en passant, puis recula en s'écriant:

-'Tiens! Moi qui avait pris ça pour un énorme, un énorme chien!'

Il prononça le mot énorme pour la seconde fois avec un renflement de voix goguenarde que des majuscules exprimeraient assez bien: un énorme, un ÉNORME chien!

La vieille se redressa, furieuse.

-'Sale moutard!', grommela-t-elle. 'Si je n'avais pas été penchée, je sais bien où je t'aurais flanqué mon pied!'

L'enfant était déjà plus loin.

-'Kisss, kisss!', fit-il. 'Je ne me suis peut-être pas trompé!'

La vieille, suffoquée d'indignation, se dressa tout à fait; le rougeoiement de la lanterne éclaira en plein son visage livide, tout creusé d'angles et de rides, avec des pattes d'oie rejoignant les coins de la bouche. Le corps se perdait dans l'ombre et l'on ne voyait que la tête. On eût dit le masque de la décrépitude découpé par une lueur dans la nuit. L'enfant la considéra.

-'Madame', dit-il, 'n'a pas le genre de beauté qui me conviendrait.'

Il poursuivit son chemin et se remit à chanter:

Le roi Coupdesabot
S'en allait à la chasse,
À la chasse aux corbeaux...

Au bout de ces trois vers, il s'interrompit. Il était arrivé devant le numéro 50-52, et, trouvant la porte fermée, il s'était mis à lui donner des coups de pied, coups de pied retentissants et héroïques, lesquels décelaient plus les souliers d'homme qu'il portait que les pieds d'enfant qu'il avait.

Cette même vieille qu'il avait rencontrée au coin de la rue du Petit-Banquier accourut derrière lui, poussant des cris et faisant des gestes démesurés.

-'Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? Dieu Seigneur! On enfonce la porte! On défonce la maison!

Les coups de pied continuèrent.

La vieille s'époumona.

-'Est-ce qu'on arrange les bâtiments comme ça à présent!'

Tout à coup, elle s'arrêta. Elle avait reconnu le gamin.

-'Quoi! C'est ce monstre!'

-'Tiens, c'est la vieille', dit l'enfant. 'Bonjour, la Burgonmuche. Je viens voir mes ancêtres.'

La vieille répondit, avec une grimace composite, admirable improvisation de la haine tirant parti de la caducité et de la laideur, qui fut malheureusement perdue dans l'obscurité:

-'Il n'y a personne, mufle.'

-'Bah!', reprit l'enfant, 'Où donc est mon père?'

-'À la Force.'

-'Tiens! Et ma mère?'

-'À Saint-Lazare.'

-'Eh bien! Et mes sœurs?'

-'Aux Madelonnettes.'

L'enfant se gratta le derrière de l'oreille, regarda Mme Burgon et dit:

-'Ah!'

Puis il pirouetta sur ses talons, et, un moment après, la vieille, restée sur le pas de la porte, l'entendit chanter de sa voix claire et jeune en s'enfonçant sous les ormes noirs bruissant dans le vent d'hiver:

Le roi Coupdesabot
S'en allait à la chasse,
À la chasse aux corbeaux,
Monté sur des échasses.

Quand on passait dessous
On lui payait deux sous.

Volume IV:
L' idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis.

Livre premier: Quelques pages d'histoire.

CHAPITRE I: BIEN COUPÉ.

1831 et 1832, les deux années qui se rattachent immédiatement à la Révolution de Juillet, sont un des moments les plus particuliers et les plus frappants de l'histoire. Ces deux années au milieu de celles qui les précèdent et qui les suivent sont comme deux montagnes. Elles ont la grandeur révolutionnaire. On y distingue des précipices. Les masses sociales, les assises mêmes de la civilisation, le groupe solide des intérêts superposés et adhérents, les profils séculaires de l'antique formation française, y apparaissent et disparaissent à chaque instant à travers les nuages orageux des systèmes, des passions et des théories. Ces apparitions et disparitions ont été nommées la résistance et le mouvement. On y voit luire, par intervalles, la vérité, ce jour de l'âme humaine.

Cette époque, assez courte, s'éloignant de plus en plus de nous, il convient, dès à présent, d'en fixer les lignes principales.

La Restauration avait été une de ces phases intermédiaires difficiles à définir, où il y a de la fatigue, du bourdonnement, des murmures, du sommeil, du tumulte, et qui ne sont autre chose que l'arrivée d'une grande nation à une étape. Ces époques sont singulières et trompent les politiciens qui veulent les exploiter. Au début, la nation ne demande que le repos; on n'a qu'une soif, la paix; on n'a qu'une ambition, être petit. Ce qui est la traduction de rester tranquille. Les grands événements, les grands hasards, les grandes aventures, les grands hommes, Dieu merci, on en a assez vu, on en a par-dessus la tête. On donnerait César pour Prusias et Napoléon pour le roi d'Yvetot. Quel bon petit roi c'était là! On a marché depuis le point du jour, on est au soir d'une longue et rude journée; on a fait le premier relais avec Mirabeau, le second avec Robespierre, le troisième avec Bonaparte: on est éreinté. Chacun demande un lit.

Les dévouements las, les héroïsmes vieillis, les ambitions repues, les fortunes faites cherchent, réclament, implorent, sollicitent, quoi? Un gîte. Ils l'ont. Ils prennent possession de la paix, de la tranquillité, du loisir; les voilà contents. Cependant, en même temps, certains faits surgissent, se font reconnaître et frappent à la porte. Ces faits sont sortis des révolutions et des guerres, ils sont, ils vivent, ils ont droit de s'installer dans la société et ils s'y installent; la plupart du temps, les faits sont des maréchaux des logis et des fourriers qui ne font que préparer le logement des principes.

Alors voici ce qui apparaît aux philosophes politiques.

En même temps que les hommes fatigués demandent le repos, les faits accomplis demandent des garanties. Les garanties pour les faits, c'est la même chose que le repos pour les hommes.

C'est ce que l'Angleterre demandait aux Stuarts après Richard Cromwell; c'est ce que la France demandait aux Bourbons après l'Empire.

Ces garanties sont une nécessité des temps. Il faut bien les accorder. Les princes les 'octroient' mais, en réalité, c'est la force des choses qui les donne. Vérité profonde et utile à savoir, dont les Stuarts ne se doutèrent pas en 1660, que les Bourbons n'entrevirent même pas en 1814.

La famille prédestinée qui revint en France après Napoléon eut la bêtise de croire que c'était elle qui donnait, que ce qu'elle avait donné elle pouvait le reprendre, que la maison de Bourbon possédait le droit divin, que la France ne possédait rien, que le droit politique concédé dans la charte de Louis XVIII n'était autre chose qu'une branche du droit divin, prêté, par la maison de Bourbon au peuple, jusqu'au jour où il plairait au roi de le récupérer. La maison de Bourbon aurait dû sentir que ce droit ne venait plus d'elle.

Elle détesta le dix-neuvième siècle. Elle fit mauvaise mine à chaque épanouissement de la nation. Pour me servir d'un mot trivial, c'est-à-dire populaire et vrai, je dirais qu'elle rechigna. Le peuple le vit.

Elle crut qu'elle avait de la force parce que l'Empire avait été emporté devant elle comme un châssis de théâtre. Elle ne s'aperçut pas qu'elle avait été apportée elle-même de la même façon. Elle ne vit pas que, elle aussi, était dans la main qui avait chassé Napoléon.

Elle crut qu'elle avait des racines parce qu'elle était le passé. Elle se trompait; elle faisait partie du passé, mais tout le passé c'était la France. Les racines de la société française n'étaient pas dans les Bourbons mais dans la nation. Ces obscures et vivaces racines ne constituaient pas le droit d'une famille mais l'histoire d'un peuple. Elles étaient partout, certainement pas sous le trône.

La maison de Bourbon était pour la France le nœud illustre et sanglant de son histoire; elle n'était plus l'élément principal de sa destinée, ni le fondement de sa politique. On pouvait se passer des Bourbons; on s'en était passé vingt-deux ans; il y avait eu solution de continuité; ils ne s'en doutaient pas. Et comment s'en seraient-ils doutés, eux qui se figuraient que Louis XVII régnait le 9 thermidor et que Louis XVIII régnait le jour de Marengo? Jamais, depuis l'origine de l'histoire, les princes n'avaient été si aveugles en présence des faits et de la portion d'autorité divine que les faits contiennent et promulguent. Jamais cette prétention d'en bas qu'on appelle le droit des rois n'avait nié à ce point le droit d'en haut.

Erreur capitale qui amena cette famille à remettre la main sur les garanties 'octroyées' en 1814, sur les concessions, comme elle les qualifiait. Chose triste! Ce qu'elle nommait ses concessions, c'étaient nos conquêtes, ce qu'elle appelait nos empiétements, c'étaient nos droits.

Lorsque l'heure lui sembla venue, la Restauration, se supposant victorieuse de Bonaparte et enracinée dans le pays, c'est-à-dire se croyant forte et se croyant profonde, prit brusquement son parti et risqua son coup. Un matin, elle se dressa en face de la France, et, élevant la voix, elle contesta le titre collectif et le titre individuel, à la nation, la souveraineté, au citoyen, la liberté. En d'autres termes, elle nia à la nation ce qui la faisait nation et au citoyen ce qui le faisait citoyen.

C'est là le fond de ces actes qu'on appelle les Ordonnances de juillet.

La Restauration tomba.

Elle tomba justement. Cependant, disons-le, elle n'avait pas été absolument hostile à toutes les formes du progrès. De grandes choses s'étaient faites avec son accord.

Sous la Restauration, la nation s'était habituée à la discussion dans le calme, ce qui avait manqué à la République, et à la grandeur dans la paix, ce qui avait manqué à l'Empire. La France libre et forte avait été un spectacle encourageant pour les autres peuples de l'Europe. La révolution avait eu la parole sous Robespierre; le canon avait eu la parole sous Bonaparte; c'est sous Louis XVIII et Charles X que vint le tour de parole de l'intelligence. Le

vent cessa, le flambeau se ralluma. On vit frissonner sur les cimes sereines la pure lumière des esprits. Spectacle magnifique, utile et charmant. On vit travailler pendant quinze ans, en pleine paix, en pleine place publique, ces grands principes, si vieux pour le penseur, si nouveaux pour l'homme d'État: l'égalité devant la loi, la liberté de la conscience, la liberté de la parole, la liberté de la presse, l'accessibilité de toutes les aptitudes à toutes les fonctions. Cela alla ainsi jusqu'en 1830. Les Bourbons furent un instrument de civilisation qui cassa dans les mains de la providence.

La chute des Bourbons fut pleine de grandeur, non de leur côté, mais du côté de la nation. Eux quittèrent le trône avec gravité, mais sans autorité; leur descente dans la nuit ne fut pas une de ces disparitions solennelles qui laissent une sombre émotion à l'histoire; ce ne fut ni le calme spectral de Charles I, ni le cri d'aigle de Napoléon. Ils s'en allèrent, voilà tout. Ils déposèrent la couronne et ne gardèrent pas d'auréole. Ils furent dignes, mais ils ne furent pas augustes. Ils manquèrent, dans une certaine mesure, à la majesté de leur malheur. Charles X, pendant le voyage de Cherbourg, faisant couper une table ronde en table carrée, parut plus soucieux de l'étiquette en péril que de la monarchie s'effondrant. Cette diminution attrista les hommes dévoués qui aimaient leurs personnes et les hommes sérieux qui honoraient leur race. Le peuple, lui, fut admirable. La nation, attaquée un matin à main armée par une sorte d'insurrection royale, se sentit tant de force qu'elle n'eut pas de colère. Elle se défendit, se contint, remit les choses à leur place, le gouvernement dans la loi, les Bourbons dans l'exil, et s'arrêta. Elle prit le vieux roi Charles X sous ce dais qui avait abrité Louis XIV et le posa à terre, doucement. Elle ne toucha aux personnes royales qu'avec tristesse et précaution. Ce ne fut pas un homme, ce ne furent pas quelques hommes, ce fut la France, la France entière, la France victorieuse et enivrée par sa victoire qui sembla se rappeler et qui mit en application les idées pleines de sagesse de Guillaume du Vair: 'Il est facile pour ceux qui ont l'habitude d'effleurer les faveurs des grands et de sauter, comme les oiseaux, de branche en branche, d'une mauvaise fortune à un bonheur éclatant, de se montrer hardis contre leur prince tombé. Pour moi, la fortune de mes rois me sera toujours vénérable, surtout celle des monarques chassés.'

Les Bourbons emportèrent le respect, mais non le regret. Comme je viens de le dire, leur malheur fut plus grand qu'eux. Ils disparurent à l'horizon.

La Révolution de Juillet eut tout de suite des amis et des ennemis dans le monde entier. Les uns se précipitèrent vers elle avec enthousiasme et joie, les autres s'en détournèrent, chacun selon sa nature. Les princes de l'Europe, au début, hiboux de cette aube, fermèrent les yeux, blessés et stupéfaits, et ne les rouvrirent que pour menacer. Effroi qui se comprend, colère qui s'excuse. Cette étrange révolution avait à peine été un choc; elle n'avait pas même fait à la royauté vaincue l'honneur de la traiter en ennemie et de verser son sang. Aux yeux des gouvernements despotiques toujours intéressés à ce que la liberté se calomnie elle-même, la Révolution de Juillet avait le tort d'être formidable et de rester douce. Rien, du reste, ne fut tenté pour l'abattre. Les plus mécontents, les plus irrités, les plus frémissants la saluèrent; quels que soient nos égoïsmes et nos rancunes, un respect mystérieux sort des événements dans lesquels on sent la collaboration de quelqu'un qui travaille plus haut que l'homme.

La Révolution de Juillet est le triomphe du droit terrassant le fait. Chose pleine de splendeur.

Le droit terrassant le fait. De là l'éclat de la révolution de 1830, de là sa mansuétude aussi. Le droit qui triomphe n'a nul besoin d'être violent.

Le droit, c'est le juste et le vrai.

Le propre du droit, c'est de rester éternellement beau et pur. Le fait, même le plus nécessaire en apparence, même le mieux accepté des contemporains, s'il n'existe que comme fait et s'il ne contient que trop peu de droit ou aucun droit, est destiné, infailliblement, à devenir, avec le temps, difforme, immonde, peut-être même monstrueux. Si l'on veut constater immédiatement à quel degré de laideur le fait peut arriver, qu'on regarde Machiavel. Machiavel n'est ni un mauvais génie, ni un démon, ni un écrivain lâche et misérable; c'est un homme qui enregistre un fait. Et ce n'est pas seulement un fait

italien, c'est le fait européen, le fait du seizième siècle. Il semble hideux, et il l'est, en présence de la morale du dix-neuvième siècle.

Cette lutte du droit et du fait dure depuis l'origine des sociétés. Terminer le duel, amalgamer l'idée pure avec la réalité humaine, faire pénétrer pacifiquement le droit dans le fait et le fait dans le droit, voilà le travail des sages.

CHAPITRE II: MAL COUSU.

Mais les sages et les gens habiles ont d'autres préoccupations.

La révolution de 1830 s'arrêta vite.

Dès qu'une révolution échoue sur le sable, les gens habiles pillent l'épave.

Ces gens-là, aujourd'hui, se sont décernés le titre d'hommes d'État; si bien que ce mot, homme d'État, a fini par être un peu un mot d'argot. Qu'on ne l'oublie pas en effet: là où il n'y a qu'habileté, il y a nécessairement petitesse. Dire 'les gens habiles', cela revient à dire 'les gens médiocres', de même que dire 'les hommes d'État' équivaut quelquefois à dire 'les traîtres'.

À en croire ces personnes-là donc, les révolutions comme la Révolution de Juillet sont des artères coupées; il faut une prompte ligature. Le droit, trop grandement proclamé, ébranle. Aussi, une fois le droit affirmé, il faut raffermir l'État. La liberté assurée, il faut songer au pouvoir.

Si ici les sages ne se séparent pas encore des gens habiles, ils commencent à s'en défier. Le pouvoir, soit, mais qu'est-ce que le pouvoir, et d'où vient-il?

Les gens habiles semblent ne pas entendre l'objection murmurée, et ils continuent leur manœuvre.

Selon ces politiciens, ingénieux à mettre aux fictions profitables un masque de nécessité, le premier besoin d'un peuple après une révolution, quand ce peuple fait partie d'un univers monarchique, c'est de se procurer une dynastie. De cette façon, disent-ils, il peut avoir la paix après sa révolution, c'est-à-dire le temps de panser ses plaies et de réparer sa maison. La dynastie cache l'échafaudage et couvre l'ambulance.

Or, il n'est pas toujours facile de se procurer une dynastie.

À la rigueur, le premier homme de génie ou même le premier homme de fortune venu suffit pour faire un roi. Vous avez dans le premier cas Bonaparte et dans le second Iturbide.

Mais la première famille venue ne suffit pas pour faire une dynastie. Il y a nécessairement une certaine quantité d'ancienneté dans une race, et la ride des siècles ne s'improvise pas.

En ce qui concerne le chef de l''État, après une révolution, il faut se demander quelles doivent être ses qualités. Il peut être et il est utile qu'il soit révolutionnaire, c'est-à-dire participant de sa personne à cette révolution, qu'il y ait mis la main, qu'il s'y soit compromis ou illustré, qu'il en ait touché la hache ou manié l'épée.

Quelles sont les qualités d'une dynastie? Elle doit être nationale, c'est-à-dire révolutionnaire à distance, non par des actes commis, mais par les idées acceptées. Elle doit se composer de passé et être historique, se composer d'avenir et être sympathique.

Tout ceci explique pourquoi les premières révolutions se contentent de trouver un homme, Cromwell ou Napoléon, et pourquoi les deuxièmes veulent absolument trouver une famille, la maison de Brunswick ou celle d'Orléans.

Les maisons royales ressemblent à ces figuiers de l'Inde dont chaque rameau, en se courbant jusqu'à terre, y prend racine et devient un autre figuier. Chaque branche peut devenir une dynastie, à la seule condition de se courber jusqu'au peuple.

Telle est la théorie des gens habiles.

Voici donc le grand art: faire un peu rendre à un succès le son d'une catastrophe afin que ceux qui en profitent en tremblent aussi, assaisonner de peur un pas de fait, augmenter la courbe de la transition jusqu'au ralentissement du progrès, affadir cette

aurore, dénoncer et retrancher les âpretés de l'enthousiasme, couper les angles et les ongles, ouater le triomphe, emmitoufler le droit, envelopper le géant peuple de flanelle et le coucher bien vite, imposer la diète à cet excès de santé, envoyer Hercule en convalescence, délayer l'événement dans l'expédient, offrir aux esprits altérés d'idéal ce nectar étendu de tisane, prendre ses précautions contre le trop de réussite, garnir la révolution d'un abat-jour.

1830 pratiqua cette théorie déjà appliquée en Angleterre en 1688.

1830 est une révolution qui s'arrêta au milieu de la pente; ce fut une demi-réussite, un à-peu-près de progrès. Or la logique ignore l'à-peu-près, comme le soleil ignore la chandelle.

Qui arrête les révolutions à mi-côte? La bourgeoisie.

Pourquoi?

Parce que la bourgeoisie est l'intérêt arrivé à satisfaction. Hier c'était l'appétit, aujourd'hui c'est la plénitude, demain ce sera la satiété.

Le phénomène de 1814, après Napoléon, se reproduisit en 1830, après Charles X.

On a voulu, à tort, faire de la bourgeoisie une classe. La bourgeoisie est tout simplement la portion contentée du peuple. Le bourgeois, c'est l'homme qui a maintenant le temps de s'asseoir. Une chaise n'est pas une caste.

Mais, pour vouloir s'asseoir trop tôt, on peut arrêter la marche même du genre humain. Cela a été souvent la faute de la bourgeoisie.

On n'est pas une classe parce qu'on fait une faute. L'égoïsme n'est pas une des divisions de l'ordre social.

Du reste, il faut être juste, même envers l'égoïsme; l'état auquel aspirait, après la secousse de 1830, cette partie de la nation qu'on nomme la bourgeoisie, ce n'était pas l'inertie, qui se complique d'indifférence et de paresse et qui contient un peu de honte, ce n'était pas le sommeil, qui suppose un oubli momentané accessible aux songes, c'était la halte.

La halte est un mot formé d'un double sens singulier et presque contradictoire: troupe en marche, c'est-à-dire mouvement, station, c'est-à-dire repos.

La halte, c'est la réparation des forces, le repos armé et éveillé, le fait accompli qui pose des sentinelles et se tient sur ses gardes. La halte suppose le combat hier et le combat demain.

C'est l'entre-deux de 1830 et de 1848.

Ce que nous appelons ici combat peut aussi s'appeler progrès.

Il fallait donc à la bourgeoisie, comme aux hommes d'État, un homme qui exprimait ce mot, un 'Quoique-Parce-Que', une individualité composite réconciliant la révolution et la stabilité, le passé et le présent.

Cet homme était tout trouvé. Il s'appelait Louis-Philippe d'Orléans.

Les 221 firent Louis-Philippe roi. Lafayette se chargea du sacre. Il le nomma 'la meilleure des républiques'. L'hôtel de ville de Paris remplaça la cathédrale de Reims.

Cette substitution d'un demi-trône au trône complet fut 'l'œuvre de 1830'.

Quand les gens habiles eurent fini, le vice immense de leur solution apparut. Tout cela s'était fait en dehors du droit absolu. Le droit absolu cria: 'Je proteste!' Puis, chose redoutable, il entra dans l'ombre.

CHAPITRE III: LOUIS-PHILIPPE.

Les révolutions ont le bras terrible et la main heureuse; elles frappent ferme et choisissent bien. Même incomplètes, même abâtardies et mâtinées, et réduites à l'état de révolution cadette, comme la révolution de 1830, il leur reste presque toujours assez de lucidité providentielle pour qu'elles évitent de mal tomber. Leur éclipse n'est jamais une abdication.

Pourtant, ne nous vantons pas trop fort; les révolutions, elles aussi, se trompent, et de graves méprises se sont vues.

Revenons à 1830. 1830, dans sa déviation, eut de la chance. Le nouvel ordre bancal porta un homme exceptionnel au pouvoir.

Louis-Philippe d'Orléans était le fils d'un père fantasque auquel l'histoire accordera peut-être des circonstances atténuantes. Ayant toutes les vertus privées et plusieurs vertus publiques, il était soigneux de sa santé, de sa fortune, de sa personne, de ses affaires. Il connaissait le prix d'une minute et pas toujours celui d'une année. Il était sobre, serein, paisible, patient, aimable et bon prince. Couchant avec sa femme, il ne manquait jamais de montrer l'exemplarité de son lit conjugal aux bourgeois qui dénigraient les étalages illégitimes de la branche aînée. Sachant toutes les langues de l'Europe, et, ce qui est plus rare, tous les langages de tous les intérêts, il représentait 'la classe moyenne' tout en la dépassant. Ayant l'excellent esprit, tout en appréciant le sang dont il sortait, de se compter surtout pour sa valeur intrinsèque, il se déclarait Orléans et non Bourbon. Très premier prince du sang tant qu'il n'avait été qu'altesse sérénissime, il se conduisit comme un vrai bourgeois lorsqu'il devint Sa Majesté. Il était confus en public mais concis dans l'intimité. On a dit qu'il était avare; on ne l'a jamais prouvé. Au fond, c'était peut-être un de ces économes aisément prodigues pour leur fantaisie ou leur devoir. Il était lettré et peu sensible aux lettres, gentilhomme mais pas chevalier, simple, calme, fort, adoré par sa famille et ses domestiques, volubile. Cet homme d'État désabusé, intérieurement froid, dominé par l'intérêt immédiat, gouvernant toujours au plus près, incapable de rancune et de reconnaissance, usant sans pitié les supériorités sur les médiocrités, habile à faire donner tort par les majorités parlementaires à ces unanimités mystérieuses qui grondent sourdement sous les trônes, était expansif jusqu'à l'imprudence, mais, se cachant derrière des masques rieurs, il ne trébuchait que rarement. Il faisait peur à la France de l'Europe et à l'Europe de la France. Il préférait sa famille à son pays, prisait plus la domination que l'autorité et plus l'autorité que la dignité, disposition qui préserve la politique des chocs violents, l'État, des fractures, la société, des catastrophes, mais qui, tournant tout au succès, admet la ruse et ne rejette pas la bassesse. Il était minutieux, correct, vigilant, attentif, sagace, infatigable. Il se contredisait quelquefois, se démentait parfois. Il fut hardi contre l'Autriche à Ancône, opiniâtre contre l'Angleterre en Espagne, bombardant Anvers, payant Pritchard, chantant avec conviction la Marseillaise. Il était inaccessible à l'abattement, aux lassitudes, au goût du beau et de l'idéal, aux générosités téméraires, à l'utopie, à la chimère, à la colère, à la vanité, à la crainte. Ayant toutes les formes de l'intrépidité personnelle, il fut général à Valmy, soldat à Jemmapes et passa huit fois près du régicide. Il était souriant, brave comme un grenadier, courageux comme un penseur, inquiet seulement devant les chances d'un ébranlement européen, incompatible avec les grandes aventures politiques. Il était toujours prêt à risquer sa vie, jamais son œuvre. Il aimait déguiser sa volonté en influence afin d'être obéi comme intelligence et non comme roi. Il était observateur mais pas devin: il avait besoin de voir pour juger. Doué de bon sens, de sagesse pratique et d'une mémoire prodigieuse, il connaissait les faits, les détails saillants, les dates clés, les noms importants, ce qui l'éloignait des passions, des faux génies, des soulèvements cachés et obscurs des âmes. Accepté par la surface mais rarement d'accord avec la France du dessous, il s'en tirait par la finesse, gouvernant plus qu'il ne régnait. Il faisait de la petitesse des réalités un obstacle à l'immensité des idées en mêlant à une vraie faculté créatrice, d'ordre et d'organisation on ne sait quel esprit de procédure et de chicane. Il fut le fondateur et le procureur d'une dynastie, ayant quelque chose de Charlemagne et quelque chose du notaire pointilleux. Figure originale, ce fut un prince qui restaura le pouvoir de l'État, malgré l'inquiétude des Français, et le pouvoir de la France, malgré la jalousie des Européens. Louis-Philippe sera classé parmi les hommes éminents de son siècle; il aurait pu être rangé parmi les chefs d'État les plus illustres de l'histoire de l'humanité, s'il avait aimé la gloire et s'il avait eu le sens de ce qui est grand au même degré que le sens de ce qui est utile.

Louis-Philippe avait été beau et, vieux, était resté gracieux; pas toujours apprécié par la nation, il l'était toujours par la foule car cet homme charmant plaisait. La majesté lui faisait défaut; il ne portait ni la couronne, quoique roi, ni les cheveux blancs, quoique vieillard. Ses manières étaient du vieux régime et ses habitudes du nouveau, mélange du noble et du bourgeois qui convenait à 1830; Louis-Philippe était la transition régnante; il avait conservé l'ancienne prononciation et l'ancienne orthographe qu'il mettait au service des opinions modernes; il aimait la Pologne et la Hongrie mais il écrivait 'les polonois' et il prononçait 'les hongrais'. Il portait l'habit de la garde nationale comme Charles X et le cordon de la Légion d'honneur comme Napoléon.

Il allait peu à l'Église, pas à la chasse, jamais à l'Opéra. Incorruptible aux sacristains, aux valets de chiens et aux danseuses, il n'en était que plus apprécié par la bourgeoise. Il n'avait pas de cour. Il sortait avec son parapluie sous son bras, et ce parapluie a longtemps fait partie de son auréole. Il était un peu maçon, un peu jardinier et un peu médecin; il saigna un postillon tombé de cheval; Louis-Philippe n'allait pas plus sans sa lancette que Henri III sans son poignard. Les royalistes raillèrent ce roi ridicule, le premier qui ait versé le sang pour guérir.

Dans les griefs de l'histoire contre Louis-Philippe, il y a quelque chose à retrancher. Il y a ce qui accuse la royauté, ce qui accuse le règne, et ce qui accuse le roi: trois colonnes qui donnent chacune un total différent. Le droit démocratique confisqué, le progrès devenu le deuxième intérêt, les protestations de la rue réprimées violemment, l'exécution militaire des insurrections, l'émeute passée par les armes, la rue Transnonain, les conseils de guerre, l'absorption du pays réel par le pays légal, le gouvernement de compte à demi avec trois cent mille privilégiés, sont le fait de la royauté; la Belgique refusée, l'Algérie trop durement conquise, et, comme l'Inde par les Anglais, avec plus de barbarie que de civilisation, le manque de foi à Abd-el-Kader, Blaye, Deutz acheté, Pritchard payé, sont le fait du règne; la politique plus familiale que nationale est le fait du roi.

Comme on voit, le décompte opéré, la charge du roi s'amoindrit.

Sa grande faute, la voici: il a été modeste au nom de la France.

D'où vient cette faute?

Disons-le.

Louis-Philippe a été un roi trop père; cette incubation d'une famille qu'on veut transformer en dynastie a peur de tout et n'entend pas être dérangée; de là des timidités excessives, importunes au peuple qui a le 14 juillet dans sa tradition civile et Austerlitz dans sa tradition militaire.

Du reste, si on fait abstraction des devoirs publics, qui veulent être remplis les premiers, cette profonde tendresse de Louis-Philippe pour sa famille, la famille la méritait. Ces gens était admirable. Les vertus y côtoyaient les talents. Une des filles de Louis-Philippe, Marie d'Orléans, sculpta son nom comme Charles d'Orléans l'avait écrit dans des poèmes. Elle avait fait de son âme un marbre qu'elle avait nommé Jeanne d'Arc. Deux des fils de Louis-Philippe avaient arraché ce compliment à Metternich: 'Ce sont des jeunes gens comme on n'en voit guère et des princes comme on n'en voit pas.'

Voilà, sans rien dissimuler, mais aussi sans rien aggraver, le vérité sur Louis-Philippe.

Être le prince égalité, porter en soi la contradiction de la Restauration et de la Révolution, avoir ce côté inquiétant du révolutionnaire qui devient rassurant dans l'homme de gouvernement, ce fut là la fortune de Louis-Philippe en 1830; jamais il n'y eut adaptation plus complète d'un homme à un événement; l'un entra dans l'autre, et l'incarnation se fit. Louis-Philippe, c'est 1830 fait homme. De plus, il avait pour lui cette grande désignation au trône: l'exil. Il avait été proscrit, errant, pauvre. Il avait vécu de son travail. En Suisse, cet apanagiste des plus riches domaines princiers de France avait vendu un vieux cheval pour manger. À Reichenau, il avait donné des leçons de mathématiques pendant que sa sœur Adélaïde faisait de la broderie et cousait. Ces souvenirs mêlés à un roi enthousiasmaient la bourgeoisie. Il avait démoli de ses propres mains la dernière cage de fer du Mont Saint-Michel, bâtie par Louis XI et utilisée par Louis XV. C'était le

compagnon de Dumouriez, l'ami de Lafayette; il avait été du club des jacobins; Mirabeau lui avait frappé sur l'épaule; Danton lui avait dit: 'Jeune homme!' À vingt-quatre ans, en 93, étant Monsieur de Chartres, du fond d'une logette obscure de la Convention, il avait assisté au procès de Louis XVI, si bien nommé 'ce pauvre tyran'. La clairvoyance aveugle de la Révolution, brisant la royauté dans le roi et le roi avec la royauté, sans presque remarquer l'homme dans le farouche écrasement de l'idée, le vaste orage de l'assemblée tribunal, la colère publique interrogeant, Capet ne sachant que répondre, l'effrayante vacillation stupéfaite de cette tête royale sous ce souffle sombre, l'innocence relative de tous dans cette catastrophe, de ceux qui condamnaient comme de celui qui était condamné, il avait regardé ces choses, il avait contemplé ces vertiges. Il avait vu les siècles comparaître à la barre de la Convention. Il avait vu, derrière Louis XVI, cet infortuné devenu responsable, se dresser, dans les ténèbres, la formidable accusée: la monarchie. Aussi, il lui était resté dans l'âme l'épouvante respectueuse de cette implacable justice populaire presque aussi impersonnelle que la justice de Dieu.

La trace que la Révolution avait laissée en lui était prodigieuse. Son souvenir était comme une empreinte vivante de ces grandes années minute par minute. Un jour, devant un témoin dont il nous est impossible de douter, il rectifia de mémoire toute la lettre A de la liste alphabétique de l'assemblée constituante.

Louis-Philippe a été un roi de plein jour. Lui régnant, la presse a été libre, la tribune a été libre, la conscience et la parole ont été libres. Les lois de septembre sont à claire-voie. Bien que connaissant le pouvoir dissolvant de la lumière sur les privilèges, il a laissé son trône exposé à la lumière. L'histoire lui tiendra compte de cette loyauté.

Louis-Philippe, comme tous les hommes historiques sortis de scène, est aujourd'hui mis en jugement par la conscience humaine. Son procès n'est encore qu'en première instance.

L'heure où l'histoire parle librement n'a pas encore sonné pour lui; le moment n'est pas venu de prononcer sur ce roi le jugement définitif; l'austère et illustre historien Louis Blanc a lui-même récemment adouci son premier verdict. Louis-Philippe a été l'élu de ces deux à-peu-près qu'on appelle les 221 et 1830, c'est-à-dire d'un demi-parlement et d'une demi-révolution. Si au nom du principe démocratique absolu, il ne peut être jugé qu'avec certaines réserves, aux yeux de l'absolu monarchique, il est condamné comme usurpateur. Quoi qu'il en soit, Louis-Philippe, pris en lui-même et compte tenu de sa bonté, demeurera un des meilleurs princes qui aient passé sur un trône.

Qu'a-t-il contre lui? Ce trône. Ôtez de Louis-Philippe le roi, il reste l'homme. Et l'homme est bon. Il est bon parfois jusqu'à être admirable. Souvent, au milieu des plus graves soucis, après une journée de lutte contre toute la diplomatie du continent, il rentrait le soir dans son appartement, et là, épuisé de fatigue, accablé de sommeil, que faisait-il? Il prenait un dossier et passait sa nuit à réviser un procès criminel, trouvant que c'était quelque chose de tenir tête à l'Europe, mais que c'était une plus grande affaire encore d'arracher un homme au bourreau. Il s'acharnait contre son garde des sceaux, partait en croisade contre la guillotine des procureurs généraux, 'ces bavards de la loi', comme il les appelait. Quelquefois, les dossiers empilés couvraient sa table; il les examinait tous; c'était une angoisse pour lui d'abandonner ces misérables têtes condamnées. Un jour, il dit à quelqu'un: 'Cette nuit, j'en ai gagné sept.' Pendant les premières années de son règne, la peine de mort fut comme abolie et l'échafaud relevé fut une violence faite au roi. La Grève ayant disparu avec la branche aînée, une Grève bourgeoise fut instituée sous le nom de Barrière Saint-Jacques; les 'hommes pratiques' sentirent le besoin d'une guillotine quasi légitime; ce fut là une des victoires de Casimir Perier, qui représentait le côté étroit de la bourgeoisie, sur Louis-Philippe, qui en représentait le côté libéral. Louis-Philippe avait annoté de sa main Beccaria. Après l'affaire de la machine infernale de Giuseppe Fieschi, il s'écria: 'Quel dommage que je n'aie pas été blessé car j'aurais pu faire grâce!' Une autre fois, faisant allusion aux résistances de ses ministres, il écrivit à propos d'un condamné politique qui est une des plus généreuses figures de notre temps: 'Sa grâce est accordée, il

ne me reste plus qu'à l'obtenir.' Louis-Philippe était doux comme Louis IX et bon comme Henri IV.

Or, pour moi, dans l'histoire où là bonté est une perle rare, qui a été bon passe presque avant qui a été grand.

Louis-Philippe ayant été apprécié sévèrement par les uns, durement, peut-être, par les autres, il est tout naturel qu'un homme, fantôme lui-même aujourd'hui, qui a connu ce roi, vienne déposer pour lui devant l'histoire. Cette déposition, quelle qu'elle soit, est évidemment et avant tout désintéressée. Une épitaphe écrite par un mort est sincère. Un souvenir peut consoler un autre souvenir. Le partage des mêmes ténèbres donne le droit de féliciter. Il est peu probable que l'on dise jamais de deux ombres exilées que l'une a flatté l'autre.

CHAPITRE IV: DES LÉZARDES SOUS LES FONDATIONS.

Au moment où le drame que je raconte va pénétrer dans l'épaisseur d'un des nuages tragiques qui couvrent les débuts du règne de Louis-Philippe, il ne fallait pas d'équivoque, et il était nécessaire que ce livre s'expliquât sur ce roi.

Louis-Philippe était entré dans l'autorité royale sans violence, sans action directe de sa part, par le fait d'un virement révolutionnaire, évidemment fort distinct du but réel de la révolution, mais dans lequel lui, duc d'Orléans, n'avait aucune initiative personnelle. Il était né prince et se croyait élu roi. Il ne s'était pas donné ce mandat; il ne l'avait pas volé; on le lui avait offert et il l'avait accepté; convaincu, à tort certes, mais convaincu que l'offre était légale et que l'acceptation était un devoir moral. De là une possession de bonne foi. Quant à la démocratie, elle était également de bonne foi: ses griefs étaient fondés, ses attaques, totalement légitimes. La quantité d'épouvante qui se dégage des luttes sociales ne charge ni le roi, ni la démocratie. Un choc de principes ressemble à un choc d'éléments. L'océan défend l'eau, l'ouragan défend l'air; le roi défend la royauté, la démocratie défend le peuple; le relatif, qui est la monarchie, résiste à l'absolu, qui est la république. La société saigne sous ce conflit, mais ce qui est sa souffrance aujourd'hui sera, plus tard, son salut. Dans les deux cas, il ne faut pas blâmer ceux qui luttent. Un des deux partis se trompe, évidemment. Le droit n'est pas, comme le colosse de Rhodes, sur deux rivages à la fois: un pied dans la république, un pied dans la royauté. Il est indivisible et d'un seul côté. Ceux qui se trompent le font sans nuance. Un aveugle n'est pas plus un coupable qu'un Vendéen n'est un brigand. N'imputons donc qu'à la fatalité des choses ces collisions redoutables. Quelles que soient ces tempêtes, l'irresponsabilité humaine y est mêlée.

Achevons cet exposé.

Le gouvernement de 1830 eut tout de suite la vie dure. Il dut, né d'hier, combattre aujourd'hui. À peine installé, il sentait déjà partout de vagues mouvements de traction sur l'appareil de juillet encore si fraîchement posé et si peu solide.

La résistance naquit le lendemain; peut-être même était-elle née la veille.

De mois en mois, l'hostilité grandit; de sourde elle devint patente.

La Révolution de Juillet, peu acceptée en Europe par les rois, je l'ai dit, avait été diversement interprétée en France.

Dieu livre aux hommes ses volontés visibles dans les événements, texte obscur écrit dans une langue mystérieuse. Les hommes en font, sur-le-champ, des traductions; traductions hâtives, incorrectes, pleines de fautes, de lacunes et de contre-sens. Bien peu d'esprits comprennent la langue divine. Les plus sagaces, les plus calmes, les plus profonds, déchiffrent lentement, et, quand ils arrivent avec leur texte, la besogne est faite depuis longtemps: il y a déjà vingt traductions sur la place publique. De chaque traduction naît un parti, et de chaque contre-sens, une faction; chaque parti croit avoir la version originale, chaque faction croit posséder la lumière.

Le pouvoir lui-même est souvent une faction.

Il y a, dans les révolutions, des nageurs à contre-courant; ce sont les vieux partis.

Les vieux partis qui se rattachent à l'hérédité par la grâce de Dieu considèrent que, puisque les révolutions émanent du droit de révolte, ils ont, eux aussi, le droit de se révolter contre elles. C'est une grossière erreur car, dans les révolutions, le révolté, ce n'est pas le peuple, c'est le roi! La révolution est précisément le contraire de la révolte. Toute révolution, étant un accomplissement normal, contient en elle sa légitimité, que de faux révolutionnaires déshonorent quelquefois, mais qui persiste, même souillée, qui survit, même ensanglantée. Les révolutions sortent, non d'un accident, mais de la nécessité. Une révolution est un retour du factice au réel. Elle est parce qu'il faut qu'elle soit.

Les vieux partis légitimistes n'en assaillirent pas moins la révolution de 1830 avec toute la violence qui jaillit du faux raisonnement. Les erreurs sont d'excellents projectiles. Ils la frappaient savamment là où elle était vulnérable, au défaut de sa cuirasse, à son manque de logique; ils attaquaient cette révolution dans sa royauté. Ils lui criaient: Révolution, pourquoi ce roi? Les factions sont des aveugles qui visent juste.

Ce cri, les républicains le poussaient également. Mais, venant d'eux, ce cri était logique. Ce qui était cécité chez les légitimistes était clairvoyance chez les démocrates. 1830 avait volé le peuple. La démocratie indignée le lui reprochait.

Entre l'attaque du passé et l'attaque de l'avenir, l'établissement de juillet se débattait. Il représentait la minute aux prises, d'une part, avec les siècles monarchiques, d'autre part, avec le droit éternel.

En outre, au dehors, n'étant plus la révolution et devenant la monarchie, 1830 était obligé de suivre l'Europe et de sauvegarder la paix, chose bien compliquée. Une harmonie voulue à contre-sens est souvent plus onéreuse qu'une guerre. De ce sourd conflit, toujours muselé, mais toujours grondant, naquit la paix armée, ce ruineux expédient de la civilisation. La monarchie de juillet se cabra dans l'attelage des cabinets européens. Metternich l'eût volontiers mise à la plate-longe. Poussée en France par le progrès, elle poussait en Europe les monarchies, ces dinosaures. Remorquée, elle remorquait.

Pendant ce temps, à l'intérieur, les problèmes se multipliaient: la pauvreté, les salaires insuffisants, l'éducation, la justice, la prostitution, le sort des femmes, la production, la consommation, la répartition des richesses, les échanges, la monnaie, le crédit, le droit du capital et du travail frappaient à la porte.

En dehors des partis politiques proprement dits, un autre mouvement se manifestait. À la fermentation démocratique répondait la fermentation philosophique. L'élite se sentait troublée comme la foule; autrement, mais autant.

Des penseurs méditaient, tandis que le sol, c'est-à-dire le peuple, traversé par les courants révolutionnaires, tremblait sous eux avec je ne sais quelles vagues secousses épileptiques. Ces rêveurs, les uns isolés, les autres réunis en familles et presque en communions, remuaient les questions sociales, pacifiquement, mais profondément. C'étaient des mineurs impassibles qui creusaient tranquillement leurs galeries dans les profondeurs d'un volcan; les commotions sourdes de la surface les dérangeaient à peine.

Cette tranquillité n'était pas le moins beau spectacle de cette époque agitée.

Ces hommes laissaient aux partis politiques la question des droits, ils s'occupaient de la question du bonheur.

Le bien-être de l'homme, voilà ce qu'ils voulaient extraire de la société.

Ils élevaient les questions matérielles, les questions d'agriculture, d'industrie, de commerce, presque à la dignité d'une religion. Dans la civilisation telle qu'elle se fait, un peu par Dieu, beaucoup par l'homme, les intérêts se combinent, s'agrègent et s'amalgament de manière à former une véritable roche dure, selon une loi dynamique patiemment étudiée par les économistes, ces géologues de la politique.

Ces hommes, qui se groupaient sous des appellations différentes, mais qu'on peut désigner tous par le titre générique de socialistes, tâchaient de percer cette roche et d'en faire jaillir les eaux vives de la félicité humaine.

Depuis la question de l'échafaud jusqu'à la question de la guerre, leurs travaux embrassaient tout. Au droit de l'homme, proclamé par la Révolution française, ils ajoutaient le droit de la femme et le droit de l'enfant.

On ne s'étonnera pas que, pour des raisons diverses, je ne traite pas ici à fond, au point de vue théorique, les questions soulevées par le socialisme. Je me borne à les indiquer.

Tous les problèmes que les socialistes se proposaient, les visions cosmogoniques, la rêverie et le mysticisme écartés, peuvent être ramenés à deux problèmes principaux: produire la richesse, répartir cette richesse.

Le premier problème contient la question du travail, le deuxième, celle du salaire. Le premier thème traite de l'emploi des forces, le deuxième, de la distribution des jouissances. Du bon emploi des forces résulte la puissance publique. De la bonne distribution des jouissances résulte le bonheur individuel. Par bonne distribution, il faut entendre non pas une distribution égale mais une distribution équitable, la première égalité étant l'équité.

De ces deux choses combinées, puissance publique au dehors, bonheur individuel au dedans, résulte la prospérité sociale. Prospérité sociale, cela veut dire l'homme heureux, le citoyen libre, la nation grande. L'Angleterre résout le premier de ces deux problèmes. Elle crée admirablement la richesse; elle la répartit mal. Cette solution qui n'est complète que d'un côté la mène fatalement à ces deux extrêmes: opulence monstrueuse, misère monstrueuse. Toutes les jouissances pour quelques-uns, toutes les privations pour les autres, c'est-à-dire le peuple; le privilège, l'exception, le monopole et la féodalité naissent du travail même. C'est une situation fausse et dangereuse qui assoit la puissance publique sur la misère privée et qui enracine la grandeur de l'État dans les souffrances de l'individu. Cette grandeur mal composée combine tous les éléments matériels en rejetant tout élément moral.

Le communisme et la loi agraire croient résoudre le deuxième problème. Ils se trompent. Leur répartition tue la production. Le partage égal abolit l'émulation et, par conséquent, le travail. C'est une répartition faite par un boucher qui tue ce qu'il partage. Il est donc impossible de s'arrêter à ces prétendues solutions. Tuer la richesse, ce n'est pas la répartir. Les deux problèmes veulent être résolus ensemble pour être bien résolus. Les deux solutions veulent être combinées.

Ne résolvez que le premier des deux problèmes, vous serez Venise ou l'Angleterre. Vous aurez, comme Venise, une puissance artificielle ou, comme l'Angleterre, la puissance matérielle du mauvais riche. Vous périrez par une voie de fait, comme est morte Venise, ou par une banqueroute, comme tombera l'Angleterre. Le monde vous laissera mourir et tomber parce que le monde laisse tomber et mourir tout ce qui n'est que l'égoïsme, tout ce qui ne représente pas, pour le genre humain, une vertu ou une idée.

Il est bien entendu ici que par ces mots, Venise, l'Angleterre, je désigne non des peuples, mais des constructions sociales, les oligarchies dominant les nations, non les nations elles-mêmes. Les nations, dans une certaine mesure, peuvent attirer notre sympathie. Le peuple vénitien renaîtra; l'Angleterre aristocratique tombera mais la nation anglaise est immortelle. Cela dit, je continue.

Résolvez les deux problèmes, encouragez le riche et protégez le pauvre, supprimez la misère, mettez un terme à l'exploitation injuste du faible par le fort, mettez un frein à la jalousie inique de celui qui est en route contre celui qui est arrivé, ajustez mathématiquement et fraternellement le salaire au travail, mêlez l'enseignement gratuit et obligatoire à la croissance de l'enfance et faites de la science la base de la conscience, développez les intelligences tout en occupant les bras, soyez à la fois un peuple puissant et une famille d'hommes heureux, démocratisez la propriété, non en l'abolissant, mais en l'universalisant afin que tout citoyen sans exception soit propriétaire, sachez produire la richesse, sachez la répartir et vous aurez la grandeur matérielle ainsi que la grandeur morale. Vous serez alors dignes de vous appeler la France.

Voilà, en dehors et au-dessus de quelques sectes qui s'égaraient, ce que disait le socialisme; voilà ce qu'il cherchait dans les faits et ce qu'il ébauchait dans les esprits.

Efforts admirables, tentatives sacrées!

Ces doctrines, ces théories, ces résistances, la nécessité inattendue pour l'homme d'État de compter avec les philosophes, de confuses évidences entrevues, une politique nouvelle à créer, le vieux monde, l'idéal révolutionnaire, une situation dans laquelle il fallait user Lafayette à défendre Polignac, l'intuition du progrès transparent sous l'émeute, les chambres, la rue, les ambitions à équilibrer autour de lui, sa foi dans la révolution, le poids de la volonté supérieure, son appartenance à la grande aristocratie, son esprit de famille, son sincère respect du peuple et son honnêteté préoccupèrent Louis-Philippe au point qu'il devint un monarque qui doutait et souffrait.

Il sentait sous ses pieds une désagrégation redoutable qui n'était pourtant pas une mise en poussière: la France étant plus France que jamais.

De ténébreux amoncellements couvraient l'horizon. Une ombre étrange qui venait des colères et des systèmes s'étendit peu à peu sur les hommes, sur les choses, sur les idées. Tout ce qui avait été hâtivement étouffé remuait et fermentait. Parfois, la conscience de l'honnête homme reprenait sa respiration tant il y avait de malaise dans cet air où les sophismes se mêlaient aux vérités. Les esprits tremblaient dans l'anxiété sociale comme les feuilles à l'approche d'un orage. La tension électrique était telle qu'à certains instants le premier venu, un inconnu, éclairait. Puis l'obscurité crépusculaire retombait. Par intervalles, de profonds et sourds grondements pouvaient faire juger de la quantité de foudre qu'il y avait dans les cieux.

Vingt mois à peine s'étaient écoulés depuis la Révolution de Juillet. Le début de l'année 1832 montrait les stigmates de l'imminence et du trouble. La détresse du peuple, les travailleurs sans pain, le dernier prince de Condé disparu dans les ténèbres, Bruxelles chassant les Nassau comme Paris les Bourbons, la Belgique s'offrant à un prince français et donnée à un prince anglais, la haine russe de Nicolas, deux démons du midi derrière nous, Ferdinand en Espagne, Miguel en Portugal, la terre tremblant en Italie, Metternich étendant la main sur Bologne, la France brusquant l'Autriche à Ancône, au nord on ne sait quel sinistre bruit de marteau reclouant la Pologne dans son cercueil, dans toute l'Europe des regards irrités guettant la France, l'Angleterre, alliée suspecte, prête à pousser ce qui pencherait et à se jeter sur ce qui tomberait, la pairie s'abritant derrière Beccaria pour refuser quatre têtes à la loi, les fleurs de lys raturées sur la voiture du roi, la croix arrachée de Notre-Dame, Lafayette amoindri, Laffitte ruiné, Benjamin Constant mort dans l'indigence, Casimir Perier mort dans l'épuisement du pouvoir, la maladie politique et sociale se déclarant à Paris et à Lyon, le midi fanatisé, l'ouest troublé, la duchesse de Berry en Vendée, les complots, les conspirations, les soulèvements et le choléra ajoutèrent à la sombre rumeur des idées le sombre tumulte des événements.

CHAPITRE V: DES FAITS QUE L'HISTOIRE IGNORE.

Vers la fin d'avril, tout s'était aggravé. La fermentation devenait du bouillonnement. Depuis 1830, il y avait eu, çà et là, de petites émeutes, vite matées mais renaissantes, signe d'un grand malaise. Quelque chose de terrible couvait. On entrevoyait les linéaments encore peu distincts et mal éclairés d'une révolution possible. La France regardait Paris; Paris regardait le faubourg Saint-Antoine.

Le faubourg Saint-Antoine, sourdement chauffé, entrait en ébullition.

Les cabarets de la rue de Charonne étaient, quoique la jonction de ces deux épithètes semble singulière appliquée à des cabarets, graves et orageux.

Le gouvernement y était purement et simplement contesté. On y discutait publiquement 'la chose pour se battre ou pour rester tranquille'. Il y avait des arrière-boutiques où l'on faisait jurer à des ouvriers qu'ils se trouveraient dans la rue au premier cri d'alarme et 'qu'ils se battraient sans compter le nombre des ennemis'. Une fois l'engagement pris, un homme assis dans un coin du cabaret répétait très fort: 'Tu l'entends? Tu l'as juré!' Quelquefois, on montait au premier étage, on s'enfermait dans une

pièce discrète et, là, il se passait des scènes presque maçonniques. On faisait prêter des serments à l'initié 'pour lui rendre service ainsi qu'aux autres citoyens'.

Dans les salles basses on lisait des brochures 'subversives'. Ils 'fustigeaient le gouvernement', dit un rapport secret du temps.

On y entendait des paroles comme celles-ci: 'Je ne connais pas le nom des chefs. Nous autres, nous le saurons le jour même, deux heures avant.' Un ouvrier disait: 'Nous sommes trois cents, mettons chacun dix sous, cela fera cent cinquante francs pour fabriquer des balles et de la poudre.' Un autre disait: 'Je ne dis pas six mois, je ne dis pas deux mois; avant quinze jours nous affronterons le gouvernement. Avec vingt-cinq mille hommes on peut se mettre en face.' Un autre disait: 'Je ne me couche pas parce que je fais des cartouches la nuit.' De temps en temps, des hommes bien habillés venaient, 'faisaient des embarras' et, ayant l'air de 'commander', serraient la main des 'chefs' avant de s'en aller. Ils ne restaient jamais plus de dix minutes. On échangeait à voix basse des propos significatifs: 'Le complot est mûr, le peuple gronde.' 'C'était bourdonné par tous ceux qui étaient là', pour emprunter l'expression imagée d'un des assistants. L'exaltation était telle qu'un jour, en plein cabaret, un ouvrier s'écria: 'Nous n'avons pas d'armes!' Un de ses camarades répondit: 'Les soldats en ont!', parodiant ainsi, sans s'en douter, la proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie. 'Quand ils avaient quelque chose de plus secret', ajoute un rapport, ils ne se le communiquaient pas là. On ne comprend guère ce qu'ils pouvaient cacher après avoir dit ce qu'ils disaient.

Les réunions étaient quelquefois périodiques. Huit ou dix habitués y assistaient. Dans d'autres cafés, entrait qui voulait, et la salle était si pleine qu'on était forcé de se tenir debout. Les uns s'y trouvaient par enthousiasme et passion, les autres parce que c'était le chemin pour aller au travail. Comme pendant la révolution, il y avait, dans ces cabarets, des femmes patriotes qui embrassaient les nouveaux venus.

D'autres faits symptomatiques s'exprimèrent.

Un homme entrait dans un cabaret, buvait et sortait en disant: 'Marchand de vin, ce qui est dû, la révolution le payera.'

Chez un cabaretier, en face de la rue de Charonne, on nommait des agents révolutionnaires. Le scrutin se faisait dans des casquettes.

Des ouvriers se réunissaient chez un professeur d'escrime qui donnait des leçons rue de Cotte. Il y avait là un trophée d'armes formé d'espadons en bois, de cannes, de bâtons et de fleurets. Un jour, on démoucheta les fleurets. Un ouvrier déclara: 'Nous sommes vingt-cinq, mais on ne doit pas me compter car je suis une machine.' Cette machine s'appelait François Quénisset.

Les choses quelconques qui se préméditaient prenaient peu à peu on ne sait quelle étrange notoriété. Une femme balayant devant sa porte disait à une autre femme: 'Depuis longtemps on fabrique des cartouches.' On lisait, en pleine rue, des proclamations adressées aux gardes nationales des départements. Une de ces proclamations était signée: 'Burtot, marchand de vin.'

Un matin, à la porte d'un vendeur d'alcool du marché Lenoir, un homme ayant une barbichette et l'accent italien monta sur une borne pour lire à haute voix un écrit singulier qui semblait émaner d'un pouvoir occulte. Des groupes se formèrent autour de lui et applaudirent. Les passages qui touchèrent le plus la foule sont: '...Nos doctrines sont entravées, nos proclamations, déchirées, nos afficheurs, guettés et jetés en prison... La débâcle qui vient d'avoir lieu dans l'industrie du coton a poussé certains modérés à rejoindre les idées de la Révolution... L'avenir des peuples s'élabore dans nos rangs obscurs...Voici les termes posés: action ou réaction, révolution ou contre-révolution. Car, à notre époque, on ne croit plus en l'immobilisme. Pour le peuple ou contre le peuple, c'est là la question... Le jour où nous ne vous conviendrons plus, cassez-nous, mais, jusque-là, aidez-nous à marcher...'

D'autres faits, plus audacieux encore, en devinrent suspects. Le 4 avril 1832, un passant monta sur la borne qui fait l'angle de la rue Sainte-Marguerite et cria: 'Je suis babouviste!' Mais sous Babeuf, le peuple flaira Gisquet.

Entre autres choses, un passant déclara:

-'À bas la propriété! L'opposition de gauche est lâche et traître. Quand elle veut avoir raison, elle prêche la révolution. Elle est démocrate pour n'être pas battue, et royaliste pour ne pas combattre. Les républicains sont des bêtes à plumes. Défiez-vous des républicains, citoyens travailleurs.'

-'Silence, citoyen mouchard!', cria un ouvrier.

Ce cri mit fin au discours.

Des incidents mystérieux se produisirent.

À la tombée de la nuit, un ouvrier rencontra, près du canal, un homme bien habillé qui lui dit: 'Où vas-tu, citoyen?' 'Monsieur', répondit l'ouvrier, 'je n'ai pas l'honneur de vous connaître.' 'Je te connais bien, moi. Ne crains rien. Je suis l'agent du comité. On te soupçonne de n'être pas bien sûr. Tu sais que si tu révélais quelque chose, on ne te louperait pas.' Puis il serra la main de l'ouvrier en ajoutant: 'Nous nous reverrons bientôt.'

La police, aux écoutes, recueillait, non plus seulement dans les cabarets, mais dans la rue, des dialogues singuliers:

-'Fais-toi recevoir bien vite', disait un tisserand à un ébéniste.

-'Pourquoi?'

-'Il va y avoir du grabuge.'

Deux passants en haillons échangeaient ces répliques laissant présager une jacquerie:

-'Qui nous gouverne?'

-'C'est monsieur Philippe.'

-'Non, c'est la bourgeoisie.'

On se tromperait si l'on croyait que je cherche à dénigrer le mot jacquerie. Les Jacques, c'étaient les pauvres. Or ceux qui ont faim ont le droit de se révolter.

Une autre fois, on vit passer deux hommes dont l'un dit à l'autre: 'Nous avons un bon plan d'attaque.'

D'une conversation intime entre quatre hommes accroupis dans un fossé du rond-point de la barrière du Trône, on ne saisit que ceci:

-'On fera notre possible pour qu'il ne se promène plus dans Paris.'

Qui, il? L'obscurité menaçante?

'Les principaux chefs', comme on disait dans le faubourg, se tenaient à l'écart. On croyait qu'ils se réunissaient, pour se concerter, dans un cabaret près de la pointe Saint-Eustache. Un nommé Aug***, chef de la Société des Secours des tailleurs, rue Mondétour, passait pour servir d'intermédiaire entre les chefs et le faubourg Saint-Antoine. Néanmoins, il y eut toujours beaucoup d'ombre sur ces chefs, et aucun fait certain ne put infirmer la fierté singulière de cette réponse faite plus tard par un accusé devant la Cour des pairs:

-'Quel était votre chef?'

-'Je n'en connaissais pas car je n'en reconnaissais pas.'

Ce n'étaient guère encore que des paroles vagues, des propos en l'air, des on-dit, des ouï-dire. D'autres indices survinrent.

Un charpentier, occupé rue de Reuilly à clouer les planches d'une palissade autour d'un terrain où s'élevait une maison en construction, trouva sur ce terrain un fragment de lettre déchirée où étaient encore lisibles les lignes que voici:

-'... Il faut que le comité prenne des mesures pour empêcher le recrutement dans les sections pour les différentes sociétés...'

Et en post-scriptum:

'Nous avons appris qu'il y avait des fusils au numéro 5 bis de la rue du Faubourg-Poissonnière; il y en a cinq ou six mille dans une cour, chez un armurier. La section ne possède pas d'armes.'

Ce qui fit que le charpentier s'émut et montra la chose à ses voisins; c'est qu'à quelques pas plus loin il ramassa un autre papier également déchiré et plus significatif encore. Je le reproduit ici à cause de son intérêt historique.

Q C D E.
Apprenez cette liste par cœur.
Après, vous la déchirerez.
Les hommes admis en feront autant
lorsque vous leur aurez transmis des ordres.
Salut et fraternité.
L.
u og a1 fe

Les personnes qui lurent ce document ne connurent sa signification que plus tard. Les quatre majuscules désignaient les quinturions, centurions, décurions et éclaireurs; les minuscules du bas signifiaient le 15 avril 1832. Sous chaque majuscule étaient inscrits des noms suivis d'indications très caractéristiques. Ainsi: Q. Bannerel, 8 fusils, 83 cartouches, homme sûr; C. Boubière, 1 pistolet, 40 cartouches; D. Rollet, 1 fleuret, 1 pistolet, 1 livre de poudre; E. Teissier, 1 sabre, 1 giberne, exact; Terreur, 8 fusils, Brave...

Enfin, ce charpentier trouva, toujours dans le même enclos, un troisième papier sur lequel était écrite au crayon, mais très lisiblement, cette espèce de liste énigmatique:

Unité. Blanchard. Arbre-sec. 6.
Barra. Soize. Salle-au-Comte.
Kosciusko. Aubry le boucher?
J. J. R.
Caïus Gracchus.
Droit de révision. Dufond. Four.
Chute des Girondins. Derbac. Maubuée.
Washington. Pinson. 1 pist. 86 cart.
Marseillaise.
Souver. du peuple. Michel. Quincampoix. Sabre.
Hoche.
Marceau. Platon. Arbre-sec.
Varsovie. Tilly, crieur du Populaire.

L'honnête homme entre les mains duquel cette liste était demeurée en sut la signification. Il paraît que cette liste était la nomenclature complète des sections du quatrième arrondissement de la Société des Droits de l'Homme, avec les noms et les demeures des chefs de sections. Aujourd'hui que tous ces faits restés dans l'ombre ne sont plus que de l'histoire, on peut les publier. Il faut ajouter que la fondation de la Société des Droits de l'Homme semble avoir été postérieure à la date où ce papier fut trouvé. Peut-être n'était-ce qu'une ébauche.

Cependant, après les propos et les paroles, après les indices écrits, des faits matériels commencèrent à percer.

Rue Popincourt, chez un marchand de bric-à-brac, on saisit, dans le tiroir d'une commode, sept feuilles de papier gris toutes également pliées en long et en quatre; ces feuilles recouvraient vingt-six carrés de ce même papier gris pliés en forme de cartouche; sur une carte on lisait ceci:

Salpêtre: 12 onces.
Soufre: 2 onces.
Charbon: 2 onces et demie.
Eau: 2 onces.

Le procès-verbal de saisie constatait que le tiroir exhalait une forte odeur de poudre.

Un maçon revenant, sa journée faite, oublia un petit paquet sur un banc près du pont d'Austerlitz. Ce paquet fut porté au corps de garde. On l'ouvrit et l'on y trouva deux dialogues imprimés signés Lahautière, une chanson intitulée *'Ouvriers, associez-vous'* et une boîte de fer-blanc pleine de cartouches.

Un ouvrier buvant avec un camarade lui fit tâter comme il avait chaud; l'autre sentit un pistolet sous sa veste.

Dans un fossé, sur le boulevard, entre le Père-Lachaise et la barrière du Trône, à l'endroit le plus désert, des enfants, en jouant, découvrirent, sous un tas de copeaux et d'épluchures, un sac qui contenait un moule à balles, un mandrin en bois à faire des cartouches, une sébile, dans laquelle il y avait des grains de poudre de chasse, et une petite marmite en fonte dont l'intérieur offrait des traces évidentes de plomb fondu.

Des agents de police pénétrant à l'improviste, à cinq heures du matin, chez un nommé Pardon, qui fut plus tard sectionnaire de la section Barricade-Merry et se fit tuer dans l'insurrection d'avril 1834, le trouvèrent debout, près de son lit, tenant dans sa main les cartouches qu'il était en train de faire.

Vers l'heure où les ouvriers se reposent, deux hommes se rencontrèrent, entre la barrière Picpus et la barrière Charente, dans un petit chemin de ronde entre deux murs, près d'un cabaretier qui a un jeu de Siam devant sa porte. L'un tira un pistolet de dessous sa blouse afin de le remettre à l'autre. Au moment de le lui donner, il s'aperçut que la transpiration de sa poitrine avait communiqué quelque humidité à la poudre. Il amorça le pistolet et ajouta de la poudre à celle qui était déjà dans le bassinet. Puis les deux hommes se quittèrent.

Un nommé Gallais, tué plus tard rue Beaubourg dans l'affaire d'avril, se vantait d'avoir chez lui sept cents cartouches et vingt-quatre pierres à fusil.

Le gouvernement reçut un jour l'avis qu'il venait d'être distribué des armes au faubourg et deux cent mille cartouches. La semaine d'après, trente mille cartouches furent distribuées. Chose remarquable: la police ne put en saisir aucune. Une lettre interceptée portait: 'Le jour n'est pas loin où en quatre heures d'horloge quatre-vingt mille patriotes seront sous les armes.'

Toute cette fermentation était publique, on pourrait presque dire tranquille. L'insurrection imminente apprêtait son orage avec calme en face du gouvernement. Aucune singularité ne manquait à cette crise encore souterraine mais déjà perceptible. Les bourgeois parlaient paisiblement aux ouvriers de ce qui se préparait. On disait 'comment va l'émeute?' sur le même ton que 'comment va votre femme?'

Un marchand de meubles, rue Moreau, demandait souvent: 'Eh bien, quand attaquez-vous?'

Un autre boutiquier s'exclama: 'Vous attaquerez bientôt, je le sais. Il y a un mois vous étiez quinze mille, maintenant vous êtes vingt-cinq mille.' Il offrit son fusil alors que son voisin donna un petit pistolet qu'il voulait vendre sept francs.

Du reste, la fièvre révolutionnaire gagna. Aucun point de Paris ni de la France n'en fut exempt. Le réseau des sociétés secrètes commença à s'étendre sur le pays. De l'association des Amis du peuple, publique et secrète tout à la fois, naquirent la Société des Droits de l'Homme qui data ainsi un de ses ordres du jour: 'Pluviôse, an 40 de l'ère républicaine. Elle survécut aux arrêts de cour d'assises qui prononcèrent sa dissolution. Elle n'hésitait pas à donner à ses sections des noms significatifs tels que ceux-ci:

Des piques.
Tocsin.
Canon d'alarme.
Bonnet phrygien.
21 janvier.
Des Gueux.
Des Truands.
Marche en avant.

Robespierre.
Niveau.
Ça ira.

La Société des Droits de l'Homme engendra la Société d'Action. C'étaient les impatients qui se détachaient et couraient devant. D'autres associations cherchaient à se recruter dans les grandes sociétés mères. Les sectionnaires se plaignaient d'être tiraillés. Ces groupements furent nombreux et variés. On peut citer: la Société Gauloise, le Comité Organisateur des Municipalités, les Associations pour la Liberté de la Presse, la Liberté Individuelle, l'Instruction du Peuple, la Société Contre les Impôts Indirects, la Société des Ouvriers Égalitaires qui se divisait en trois fractions (les Égalitaires, les Communistes, les Réformistes). L'Armée des Bastilles était une espèce de cohorte organisée militairement. Un caporal commandait quatre hommes, un sergent, dix, un sous-lieutenant, vingt, un lieutenant, quarante; il n'y avait jamais plus de cinq hommes qui se connussent. La précaution était combinée avec l'audace: le génie de Venise influençait Paris agité. Le Comité Central, qui était la tête, avait deux bras: la Société d'Action et l'Armée des Bastilles. Une association légitimiste, les Chevaliers de la Fidélité, remuait parmi ces affiliations républicaines. Elle y était dénoncée et combattue.

Les sociétés parisiennes se ramifiaient dans les principales villes. Lyon, Nantes, Lille et Marseille avaient leur Société des Droits de l'Homme, la Charbonnière, les Hommes libres. Aix avait une société révolutionnaire qu'on appelait la Cougourde. J'ai déjà prononcé ce mot.

À Paris, le faubourg Saint-Marceau n'était guère moins bourdonnant que le faubourg Saint-Antoine, et les écoles pas moins émues que les faubourgs. Un café de la rue Saint-Hyacinthe et l'estaminet des Sept-Billards, rue des Mathurins-Saint-Jacques, servaient de lieux de ralliement aux étudiants. La Société des Amis de l'ABC, affiliée aux Mutualistes d'Angers et à la Cougourde d'Aix, se réunissait, on l'a vu, au café Musain. Ces mêmes jeunes gens se retrouvaient aussi, je l'ai dit, dans un restaurant cabaret, près de la rue Mondétour, qu'on appelait Corinthe. Ces réunions étaient secrètes. D'autres étaient aussi publiques que possible, et l'on peut juger de ces hardiesses par ce fragment d'un interrogatoire subi lors d'un des procès ultérieurs: 'Où se tint cette réunion? Rue de la Paix. Chez qui? Dans la rue. Quelles sections étaient là? Une seule. Laquelle? La Section Manuel. Qui était le chef? Moi. Vous êtes trop jeune pour avoir pris tout seul cette grave décision d'attaquer le gouvernement. D'où vous venaient vos instructions? Du Comité Central.'

L'armée était minée en même temps que la population, comme le prouvèrent, plus tard, les mouvements de Belfort, de Lunéville et d'Épinal. On comptait sur le cinquante-deuxième régiment, sur le cinquième, sur le huitième, sur le trente-septième, et sur le vingtième léger. En Bourgogne, et dans les villes du midi on plantait 'l'arbre de la liberté', c'est-à-dire un mât surmonté d'un bonnet rouge.

Telle était la situation.

Cette situation, le faubourg Saint-Antoine, plus que tout autre groupe de personnes, la rendait sensible et l'accentuait. C'est là qu'était le point de côté.

Ce vieux faubourg, peuplé comme une fourmilière, laborieux, courageux et remonté comme une ruche enfumée, frémissait dans l'attente et dans le désir d'une commotion. Tout s'y agitait sans que le travail fût pour cela interrompu. Rien ne saurait donner l'idée de cette physionomie vive et sombre. Il y a, dans ce faubourg, de poignantes détresses cachées sous le toit des mansardes; il y a, là aussi, des intelligences ardentes et rares. Il ne faut jamais que les extrémités de la détresse et d'intelligence se touchent car c'est là que la situation s’envenime.

Le faubourg Saint-Antoine avait encore d'autres causes de tressaillement, car il reçoit le contre-coup des crises commerciales, des faillites, des grèves, des chômages qui découlent des grands ébranlements politiques. En temps de révolution, la misère est à la fois cause et effet. Le coup qu'elle frappe lui revient. Cette population, pleine de vertu fière, capable de s'échauffer, toujours prête aux prises d'armes, prompte aux explosions, irritée,

profonde, minée, semblait n'attendre que l'étincelle qui met le feu aux poudres. Toutes les fois que certaines cendres rougeoyantes flottent sur l'horizon, chassées par le vent des événements, on ne peut s'empêcher de songer au faubourg Saint-Antoine et au redoutable hasard qui a placé aux portes de Paris cette poudrière de souffrances et d'idées.

Les cabarets du faubourg Antoine, qui se sont plus d'une fois dessinés dans l'esquisse qu'on vient de lire, ont une notoriété historique. En temps de troubles, on s'y enivre de paroles plus que de vin. Une sorte d'esprit prophétique y circule, enflant les cœurs et grandissant les âmes. Les cabarets du faubourg Antoine ressemblent à ces tavernes du Mont Aventin bâties sur l'antre de la sibylle et communiquant avec les profonds souffles sacrés, tavernes dont les tables étaient presque des trépieds et où l'on buvait ce qu'Ennius appelle 'le vin sibyllin'.

Le faubourg Saint-Antoine est un réservoir de révolutionnaires. Les commotions politiques y font des fissures par où coule la souveraineté populaire. Cette souveraineté peut mal faire mais, même dans l'erreur, elle reste grande. On peut dire d'elle, comme du cyclope aveugle, qu'elle est puissante.

En 93, selon que l'idée qui flottait était bonne ou mauvaise, selon que c'était le jour du fanatisme ou de l'enthousiasme, il partait du faubourg Saint-Antoine tantôt des légions sauvages, tantôt des bandes héroïques.

Que voulaient ces hommes hérissés qui, dans les jours précédant le chaos révolutionnaire, déguenillés, hurlants, farouches, le casse-tête levé, la pique haute, se ruèrent sur le vieux Paris bouleversé? Ils voulaient la fin des oppressions, la fin des tyrannies, la fin du glaive, le travail pour l'homme, l'instruction pour l'enfant, la douceur sociale pour la femme, la liberté, l'égalité, la fraternité, le pain pour tous, l'idée pour tous, un monde meilleur, le progrès; et cette chose sainte, bonne et douce, le progrès, poussés à bout, hors d'eux-mêmes, ils la réclamaient terribles, demi-nus, la massue au poing, le rugissement à la bouche. C'étaient des sauvages, oui, mais des sauvages qui détruisaient le mal pour établir le bien. Ils proclamaient avec furie la justice; ils voulaient, fût-ce par le tremblement et l'épouvante, forcer le genre humain au paradis. Ils semblaient être des barbares et ils étaient des sauveurs. Ils réclamaient la lumière avec le masque de la nuit.

En regard de ces hommes, farouches, j'en conviens, et effrayants, mais farouches et effrayants pour faire le bien, il y a d'autres hommes, souriants, brodés, dorés, enrubannés, constellés, en bas de soie, en plumes blanches, en gants jaunes, en souliers vernis, qui, accoudés à une table de velours au coin d'une cheminée de marbre, insistent doucement pour le maintien et la conservation du passé, du Moyen-Âge, du droit divin, du fanatisme, de l'ignorance, de l'esclavage, de la peine de mort, de la guerre, glorifiant à demi-voix et avec politesse le sabre, le bûcher et l'échafaud. Quant à moi, si je devais choisir entre les barbares de la civilisation et les civilisés de la barbarie, je choisirais les premier, bien sûr.

Mais, grâce au ciel, un autre choix est possible. Aucune chute à pic n'est nécessaire, pas plus en avant qu'en arrière. Ni despotisme, ni terrorisme. Il nous faut le progrès en pente douce.

Dieu y pourvoit. L'adoucissement des pentes, c'est là toute la politique de Dieu.

CHAPITRE VI: ENJOLRAS ET SES LIEUTENANTS.

À peu près vers cette époque, Enjolras, anticipant l'événement, fit une sorte de recensement mystérieux.

Tous étaient en conciliabule au café Musain.

Enjolras dit, en mêlant à ses paroles quelques métaphores un peu énigmatiques mais compréhensibles:

-'Il convient de savoir où l'on en est et sur qui l'on peut compter. Si l'on veut des combattants, il faut en faire. Avoir de quoi frapper. Cela ne peut pas nuire. Ceux qui passent ont toujours plus de chance d'attraper des coups de corne quand il y a des boeufs sur la route que lorsqu'il n'y en a pas. Donc, comptons un peu le troupeau. Combien sommes-

nous? Il ne s'agit pas de remettre ce travail-là à demain. Les révolutionnaires doivent toujours être pressés; le progrès n'a pas de temps à perdre. Défions-nous de l'inattendu. Ne nous laissons pas prendre au dépourvu. Il s'agit de repasser sur toutes les coutures que nous avons faites et de voir si elles tiennent. Cette affaire doit être coulée à fond aujourd'hui. Courfeyrac, tu verras les polytechniciens. Aujourd'hui c'est mercredi; Feuilly, c'est leur jour de repos, n'est-ce pas? Vous verrez ceux de la Glacière. Combeferre m'a promis d'aller à Picpus. Il y a là tout un fourmillement excellent. Bahorel visitera l'Estrapade. Prouvaire, les maçons s'attiédissent; tu nous rapporteras des nouvelles de la loge de la rue de Grenelle-Saint-Honoré. Joly ira à la clinique de Dupuytren et tâtera le pouls de l'école de médecine. Bossuet fera un petit tour au palais et causera avec les stagiaires. Moi, je me charge de la Cougourde.'

-'Voilà tout réglé', dit Courfeyrac.

-'Non.'

-'Qu'y a-t-il donc encore?'

-'Une chose très importante.'

-'Quoi?', demanda Combeferre.

-'La barrière du Maine', répondit Enjolras.

Enjolras resta un moment comme absorbé dans ses réflexions, puis reprit:

-'Barrière du Maine, il y a des marbriers, des peintres, les praticiens des ateliers de sculpture. C'est une famille enthousiaste mais sujette à refroidissement. Je ne sais pas ce qu'ils ont depuis quelque temps. Ils pensent à autre chose. Ils s'éteignent. Ils passent leur temps à jouer aux dominos. Il serait urgent d'aller leur parler un peu et fermement. C'est chez Richefeu qu'ils se réunissent. On les y trouve entre midi et une heure. Il faudrait souffler sur ces cendres-là. J'avais compté pour cela sur ce distrait de Marius, qui en somme est bon, mais il ne vient plus. Il me faudrait quelqu'un pour la barrière du Maine. Je n'ai plus personne.'

-'Et moi', dit Grantaire, 'je suis là.'

-'Toi?'

-'Moi.'

-'Toi, endoctriner des républicains! Toi, réchauffer, au nom des principes, des cœurs refroidis!'

-'Pourquoi pas?'

-'Est-ce que tu peux être bon à quelque chose?'

-'J'en ai la vague ambition', répondit Grantaire.

-'Tu ne crois en rien.'

-'Je crois en toi.'

-'Grantaire, veux-tu me rendre un service?'

-'Tout ce que tu voudras.'

-'Eh bien, ne te mêle pas de nos affaires. Cuve ton absinthe.'

-'Tu es un ingrat, Enjolras.'

-'Tu serais homme à aller barrière du Maine? Tu en serais capable?'

-'Je suis capable de descendre rue des Grès, de traverser la place Saint-Michel, d'obliquer par la rue Monsieur-le-Prince, de prendre la rue de Vaugirard, de dépasser les Carmes, de tourner rue d'Assas, d'arriver rue du Cherche-Midi, de laisser derrière moi le Conseil de guerre, d'arpenter la rue des Vieilles-Tuileries, d'enjamber le boulevard, de suivre la chaussée du Maine, de franchir la barrière, et d'entrer chez Richefeu. Je suis capable de cela. Oui, mes pieds en sont capables.'

-'Connais-tu un peu les camarades de chez Richefeu?'

-'Pas beaucoup, mais on se tutoie...'

-'Qu'est-ce que tu leur diras?'

-'Je leur parlerai de Robespierre, pardi, de Danton, des principes.'

-'Toi?'

-'Moi. On ne me rend pas justice. Quand je m'y mets, je suis terrible. J'ai lu Prud'homme; je connais *Le contrat social* et la constitution de l'an deux. 'La liberté du

citoyen finit où la liberté d'un autre citoyen commence.' Est-ce que tu me prends pour une truffe? J'ai un vieil assignat dans mon tiroir. Les droits de l'Homme, la souveraineté du peuple, sapristi! Je suis même un peu hébertiste. Je peux rabâcher, pendant six heures, montre en main, des choses superbes.'

-'Sois sérieux', dit Enjolras.

-'Je suis farouche', répondit Grantaire.

Enjolras pensa quelques secondes et fit le geste d'un homme qui prend son parti.

-'Grantaire', dit-il gravement, 'je consens à t'essayer. Tu iras barrière du Maine.'

Grantaire logeait dans un garni voisin du café Musain. Il sortit et revint cinq minutes après. Il était allé chez lui mettre un gilet à la Robespierre.

-'Rouge', dit-il en entrant et en regardant fixement Enjolras.

Puis, avec ses paumes, il aplatit énergiquement sur sa poitrine les deux pointes écarlates du gilet.

En s'approchant d'Enjolras, il lui dit à l'oreille:

-'Tu peux me faire confiance.'

Il enfonça son chapeau résolument et partit.

Un quart d'heure après, l'arrière-salle du café Musain était déserte. Tous les amis de l'ABC étaient allés, chacun de leur côté, exécuter les ordres. Enjolras, qui s'était réservé la Cougourde, sortit le dernier.

Ceux de la Cougourde d'Aix qui étaient à Paris se réunissaient alors plaine d'Issy, dans une des carrières abandonnées si nombreuses de ce côté de Paris.

Enjolras, tout en cheminant vers ce lieu de rendez-vous, réfléchissait à la situation. La gravité des événements était visible. Quand les faits, prodromes d'une espèce de maladie sociale latente, se meuvent lourdement, la moindre complication les arrête et les enchevêtre, phénomène d'où sortent les écroulements et les renaissances. Enjolras entrevoyait un soulèvement lumineux sous les pans ténébreux de l'avenir. Qui sait, le moment approchait peut-être. Le peuple allait refonder la justice; quel beau spectacle! La révolution reprendrait majestueusement possession de la France et dirait au monde: notre présent sera votre futur! Enjolras était content. La fournaise chauffait. Il avait, à cet instant, une traînée de poudre d'amis se répandant sur Paris. Il composait, dans sa pensée, avec l'éloquence philosophique et pénétrante de Combeferre, l'enthousiasme cosmopolite de Feuilly, la verve de Courfeyrac, le rire de Bahorel, la mélancolie de Jean Prouvaire, la science de Joly, les sarcasmes de Bossuet, une sorte de pétillement électrique prenant feu un peu partout à la fois. Ils étaient tous à l'œuvre. À coup sûr, le résultat répondrait à l'effort. C'était bien. Ceci le fit penser à Grantaire. 'Tiens', se dit-il, 'la barrière du Maine me détourne à peine de mon chemin. Si je poussais jusque chez Richefeu? Voyons un peu ce que fait Grantaire, et où il en est.'

Une heure sonnait au clocher de Vaugirard quand Enjolras arriva au café-tabac Richefeu. Il poussa la porte, entra, croisa les bras, laissant retomber la porte qui vint lui heurter les épaules, et regarda dans la salle pleine de tables, d'hommes et de fumée.

Une voix éclatait dans cette brume, vivement coupée par une autre voix. C'était Grantaire dialoguant avec un adversaire.

Grantaire était assis en face d'un autre homme, à une table de marbre Sainte-Anne semée de grains de son et constellée de dominos; il frappait ce marbre du poing. Voici ce qu'Enjolras entendit:

-'Double-six.'

-'Du quatre.'

-'Le porc! Je n'en ai plus.'

-'Tu es mort. Du deux.'

-'Du six.'

-'Du trois.'

-'De l'as.'

-'À moi la pose.'

-'Quatre points.'

-'Péniblement.'
-'À toi.'
-'J'ai fait une faute énorme.'
-'Tu vas bien.'
-'Quinze.'
-'Sept de plus.'
-'Cela me fait vingt-deux... Vingt-deux...'
-'Tu ne t'attendais pas au double-six. Si je l'avais mis au commencement, cela aurait changé tout le jeu.'
-'Du deux même.'
-'De l'as.'
-'De l'as! Eh bien, du cinq.'
-'Je n'en ai pas.'
-'C'est toi qui as posé, je crois?'
-'Oui.'
-'Du blanc.'
-'A-t-il de la chance! Ah, tu as une chance! … Du deux.'
-'De l'as.'
-'Ni cinq, ni as. C'est embêtant pour toi.'
-'Domino.'
-'Nom d'un caniche!'

Livre deuxième: Éponine.

CHAPITRE I: LE CHAMP DE L'ALOUETTE.

Marius avait assisté au dénouement inattendu du guet-apens sur la trace duquel il avait mis Javert; mais à peine Javert eut-il quitté la masure, emmenant ses prisonniers dans trois fiacres, que Marius, de son côté, se glissa hors de la maison. Il n'était encore que neuf heures du soir. Marius alla chez Courfeyrac. Courfeyrac n'était plus l'imperturbable habitant du quartier latin; il était allé demeurer rue de la Verrerie 'pour des raisons politiques'; ce quartier était de ceux où l'insurrection, dans ce temps-là, s'installait volontiers. Marius dit à Courfeyrac: 'Je viens coucher chez toi.' Courfeyrac tira un matelas de dessous de son lit, l'étendit à terre et dit: 'Voilà.'

Le lendemain, dès sept heures du matin, Marius revint à la masure, paya le terme et ce qu'il devait à Mme Bougon, fit charger, sur une charrette à bras, ses livres, son lit, sa table, sa commode et ses deux chaises, et s'en alla sans laisser son adresse, si bien que, lorsque Javert revint dans la matinée afin de questionner Marius sur les événements de la veille, il ne trouva que Mme Bougon qui lui répondit: 'Il a déménagé!'

Mme Bougon fut convaincue que Marius était un peu complice des voleurs saisis dans la nuit. 'Qui aurait dit cela?', s'écria-t-elle chez les concierges du quartier; 'un jeune homme aussi calme et réservé!'

Marius avait eu deux raisons pour ce déménagement si rapide. La première, c'est qu'il avait horreur maintenant de cette maison où il avait vu, de si près et dans tout son développement le plus repoussant et le plus féroce, une laideur sociale plus affreuse peut-être encore que le mauvais riche: le mauvais pauvre! La deuxième, c'est qu'il ne voulait pas figurer dans le procès qui s'ensuivrait et être amené à déposer contre Thénardier.

Javert crut que le jeune homme, dont il n'avait pas retenu le nom, avait eu peur et s'était sauvé, ou qu'il n'était peut-être même pas rentré chez lui au moment du guet-apens. Il fit pourtant quelques efforts pour le retrouver, mais il n'y parvint pas.

Un mois s'écoula, puis un autre. Marius était toujours chez Courfeyrac. Il avait appris par un avocat stagiaire, promeneur habituel de la salle des pas perdus, que Thénardier était au secret. Tous les lundis, Marius faisait remettre au greffe de la Force cinq francs pour Thénardier.

Marius, n'ayant plus d'argent, empruntait les cinq francs à Courfeyrac. C'était la première fois de sa vie qu'il empruntait de l'argent. Ces cinq francs périodiques étaient une double énigme pour Courfeyrac qui les donnait et pour Thénardier qui les recevait. 'À qui cela peut-il aller?', pensait Courfeyrac. 'D'où cela peut-il me venir?', se demandait Thénardier.

Marius, du reste, était navré. Tout était de nouveau obscure. Il ne voyait plus rien devant lui; sa vie avait replongé dans un mystère où il errait à tâtons. Il avait un moment revu de très près, dans cette obscurité, la jeune fille qu'il aimait, le vieillard qui semblait son père, ces êtres inconnus qui étaient son seul intérêt et sa seule espérance en ce monde; au moment où il avait cru les saisir, un souffle avait emporté toutes ces ombres. Pas une étincelle de certitude et de vérité n'avait même jailli du choc le plus effrayant. Aucune conjecture n'était possible. Il ne savait même plus le nom qu'il avait cru savoir. À coup sûr, ce n'était plus Ursule; l'Alouette était bien un sobriquet. Que penser du vieillard? Se cachait-il de la police? L'ouvrier à cheveux blancs que Marius avait rencontré aux environs des Invalides lui était revenu à l'esprit. Il devenait probable maintenant que cet ouvrier et M. Leblanc étaient le même homme. Il se déguisait donc? Cet homme avait des côtés héroïques et des côtés équivoques. Pourquoi n'avait-il pas appelé au secours? Pourquoi s'était-il enfui? Était-il, oui ou non, le père de la jeune fille? Était-il réellement l'homme que Thénardier avait cru reconnaître? Thénardier avait pu se méprendre? Autant de problèmes sans issue. Tout ceci, il est vrai, n'ôtait rien au charme angélique de la jeune fille du Luxembourg. Détresse poignante: Marius avait une passion dans le cœur et la nuit devant les yeux. Il était poussé, il était attiré, et il ne pouvait pas bouger. Tout s'était évanoui, excepté l'amour. De l'amour même, il avait perdu les instincts et les illuminations subites. Ordinairement, cette flamme qui nous brûle nous éclaire aussi un peu et nous montre le dehors. Ces sourds conseils de la passion, Marius ne les entendait même plus. Jamais il ne se disait: 'Si j'allais là, si j'essayais ceci?' Celle qu'il ne pouvait plus nommer Ursule était évidemment quelque part; rien n'indiquait à Marius où il fallait chercher. Toute sa vie se résumait maintenant en ces mots: une incertitude absolue dans une brume impénétrable. La revoir, il le voulait vraiment, mais il avait perdu l'espoir.

Pour comble, la misère revenait. Il sentait tout près de lui, derrière lui, ce souffle glacé. Dans toutes ces tourmentes, et depuis longtemps déjà, il avait moins travaillé, et rien n'est plus dangereux qu'un travail que l'on néglige car c'est une saine habitude qui s'en va. Le travail est une habitude facile à quitter mais difficile à reprendre.

Une certaine quantité de rêverie est bonne, comme un somnifère léger. Cela endort les fièvres, quelquefois dures, de l'intelligence pendant le travail et fait naître, dans l'esprit, une vapeur molle et fraîche qui corrige les contours trop âpres de la pensée pure, comble çà et là des lacunes et des intervalles, lie les ensembles, estompe les angles des idées. Mais trop de rêverie submerge et noie. Malheur au travailleur de l'esprit qui se laisse tomber de la pensée dans la rêverie! Il croit qu'il remontera aisément; il se dit que c'est la même chose après tout. Quelle erreur!

La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en est la volupté. Remplacer la pensée par la rêverie, c'est confondre un poison avec une nourriture.

Marius, on s'en souvient, avait commencé par là. La passion était survenue et avait achevé de le précipiter dans des chimères sans objet et sans fond. Il ne sortait de chez lui que pour aller songer: enfantement paresseux, gouffre tumultueux et stagnant. À mesure que le travail diminuait, les besoins croissaient. Ceci est une loi. L'homme à l'état rêveur est naturellement prodigue et mou; l'esprit détendu ne peut pas tenir la vie serrée. Il y a, dans cette façon de vivre, du bien mêlé au mal, car si l'amollissement est funeste, la générosité est saine et bonne. Mais l'homme pauvre, généreux, noble, qui ne travaille pas, est perdu. Les ressources tarissent, les nécessités surgissent.

Cette pente fatale qui entraîne les plus honnêtes et les plus fermes, comme les plus faibles et les plus vicieux, aboutit soit au suicide, soit au crime. À force de sortir pour aller songer, il vient un jour où l'on sort pour aller se jeter à l'eau. L'excès de songe fait les Escousse et les Lebras.

Marius descendait cette pente à pas lents, les yeux fixés sur celle qu'il ne voyait plus. Ce que je viens d'écrire semble étrange, pourtant c'est vrai. Le souvenir d'un être absent s'allume dans les ténèbres du cœur; plus il a disparu, plus il rayonne; l'âme désespérée et obscure voit cette lumière à son horizon; c'est l'étoile de la nuit intérieure. Cette fille accaparait toute sa pensée. Il ne pensait plus à autre chose; il sentait confusément que son vieil habit devenait un habit impossible et que son habit neuf devenait un vieil habit, que ses chemises s'usaient, de même que son chapeau, ses bottes, sa vie. Il se disait: 'Si je pouvais seulement la revoir avant de mourir!'

Une seule idée douce lui restait, c'est qu'elle l'avait aimé: son regard le lui avait dit. Elle ne connaissait pas son nom mais elle connaissait bien son âme; elle ne pouvait pas l'avoir oublié. Qui sait si elle ne songeait pas à lui comme lui songeait à elle? Quelquefois, dans des heures inexplicables comme en a tout cœur qui aime, n'ayant que des raisons de se lamenter et ressentant pourtant un obscur tressaillement de joie, il se disait: 'Ce sont ses pensées qui viennent à moi!' Puis il ajoutait: 'Mes pensées lui arrivent aussi peut-être.'

Cette illusion qui le faisait douter le moment d'après réussissait, pourtant, à lui jeter dans l'âme des rayons qui ressemblaient parfois à de l'espérance. De temps en temps, surtout à cette heure du soir qui attriste le plus les rêveurs, il laissait tomber, sur un cahier, le plus pur, le plus impersonnel, le plus idéal des rêves inspirés par l'amour. Il appelait cela 'lui écrire'.

Il ne faut pas croire que sa raison fût en désordre, au contraire. Il avait perdu la faculté de travailler et de se mouvoir fermement vers un but déterminé mais il avait, plus que jamais, la clairvoyance et la rectitude. Marius voyait ce qui se passait sous ses yeux, même les faits ou les hommes les plus insignifiants; il décrivait tout objectivement, avec une sorte d'accablement honnête et de désintéressement candide. Son jugement, presque détaché de l'espoir, se tenait haut et planait.

Dans cette situation morale, rien ne lui échappait, rien ne le trompait, et il découvrait à chaque instant le fond de la vie, de l'humanité et de la destinée. Heureux, même dans les angoisses, celui à qui Dieu a donné une âme digne de l'amour et du malheur! Qui n'a pas vu les choses de ce monde et le cœur des hommes sous ce double éclairage n'a rien vu de vrai et ne sait rien.

L'âme qui aime et qui souffre est une vapeur sublime.

Du reste, les jours se succédaient et rien de nouveau ne se présentait. Il lui semblait seulement que l'espace sombre qui lui restait à parcourir se raccourcissait à chaque instant. Il croyait déjà entrevoir distinctement le bord de l'escarpement sans fond.

-'Quoi!', se répétait-il, 'Est-ce que je ne la reverrai pas?'

Quand on a monté la rue Saint-Jacques, laissé de côté la barrière et suivi quelque temps à gauche l'ancien boulevard intérieur, on atteint la rue de la Santé, puis la Glacière, et, un peu avant d'arriver à la petite rivière des Gobelins, on rencontre une espèce de champ, qui est, dans toute la longue et monotone ceinture des boulevards de Paris, le seul endroit où Ruisdael serait tenté de s'asseoir.

Ce je ne sais quoi d'où la grâce se dégage est là. C'est un pré vert traversé de cordes tendues où des loques sèchent au vent. Une vieille ferme du temps de Louis XIII avec son grand toit bizarrement percé de mansardes se cache derrière des palissades délabrées. Un ruisseau serpente entre des peupliers et fait rire des femmes à la voix éclatante. La silhouette du Paris historique, le Panthéon, l'arbre des Sourds-Muets, le Val-de-Grâce, le sévère faîte carré des tours de Notre-Dame, surveille ce coin de campagne grignoté par la ville.

Comme le lieu vaut la peine d'être vu, personne n'y vient. Y-a-t-il seulement une charrette ou un routier qui passe tous les quarts d'heure?

Il arriva une fois que les promenades solitaires de Marius le conduisirent à ce terrain près de cette eau. Ce jour-là, il y avait sur ce boulevard une rareté: un passant. Marius, vaguement frappé du charme presque sauvage du lieu, demanda à ce passant: 'Comment se nomme cet endroit-ci?'

Le passant répondit: 'C'est le Champ de l'Alouette.'

Et il ajouta: 'C'est ici qu'Ulbach a tué la bergère d'Ivry.'

Mais après le mot alouette, Marius n'avait pas entendu. Un mot bien choisi suffit à geler l'esprit des rêveurs. Toute la pensée se condense brusquement autour d'une idée et n'est plus capable d'aucune autre perception. L'Alouette, c'était l'appellation qui, dans les profondeurs de la mélancolie de Marius, avait remplacé Ursule. 'Tiens', dit-il, dans l'espèce de stupeur irraisonnée propre à ces apartés mystérieux, 'ceci est son champ.'

Cela était absurde mais irrésistible.

Et il vint tous les jours se promener dans le Champ de l'Alouette.

CHAPITRE II: LA FORMATION EMBRYONNAIRE DES CRIMES DANS L'INCUBATION DES PRISONS.

Le triomphe de Javert dans la masure Gorbeau avait semblé complet mais ne l'avait pas été.

D'abord, et c'était là son principal souci, Javert n'avait pas fait prisonnier le prisonnier. L'assassiné qui s'évade est plus suspect que l'assassin; il est probable que ce personnage, si précieuse capture pour les bandits, n'était pas de moins bonne prise pour l'autorité.

Ensuite, Montparnasse avait échappé à Javert.

Il fallait attendre une autre occasion pour remettre la main sur ce 'suppôt de Satan'. Montparnasse, en effet, ayant rencontré Éponine qui faisait le guet sous les arbres du boulevard, l'avait emmenée, aimant mieux être Némorin avec la fille que Schinderhannes avec le père. Bien lui en avait pris. Il était libre. Quant à Éponine, Javert l'avait fait 'repincer': consolation médiocre. Éponine avait rejoint Azelma aux Madelonnettes.

Enfin, dans le trajet de la masure Gorbeau à la Force, un des principaux arrêtés, Claquesous, s'était perdu. On ne savait pas comment cela s'était fait; les agents et les sergents 'n'y comprenaient rien'. Il s'était changé en vapeur; il avait glissé entre les menottes; il avait coulé entre les fentes de la voiture; le fiacre étant fêlé, il avait fui! On ne savait pas quoi dire, sinon qu'en arrivant à la prison, il n'y avait plus de Claquesous. Il y avait là de la féerie ou de la police. Claquesous avait-il fondu dans les ténèbres comme un flocon de neige dans l'eau? Y avait-il eu connivence inavouée des agents? Cet homme appartenait-il à la double énigme du désordre et de l'ordre? Était-il concentrique à l'infraction et à la répression? Ce sphinx avait-il les pattes de devant dans le crime et les pattes de derrière dans l'autorité? Javert, n'acceptant pas ces combinaisons, se fût hérissé devant de tels compromis; mais son escouade comprenait d'autres inspecteurs, plus initiés peut-être que lui, quoique ses subordonnés, aux secrets de la préfecture. Claquesous était un tel scélérat qu'il pouvait être un très bon agent. Être en de si intimes rapports d'escamotage avec la nuit, cela est excellent pour le brigandage et admirable pour la police. Il y a des coquins à double tranchant. Quoi qu'il en fût, Claquesous égaré ne se retrouva pas. Javert en parut plus irrité qu'étonné.

Quant à Marius, 'ce dadais d'avocat qui avait eu probablement peur', et dont Javert avait oublié le nom, Javert y tenait peu. D'ailleurs, un avocat, cela se retrouve toujours. Mais était-ce seulement un avocat?

L'instruction avait commencé.

Le juge avait trouvé utile de ne pas mettre un des hommes de la bande Patron-Minette au secret, espérant quelque bavardage. Cet homme était Brujon, le chevelu de la rue du Petit-Banquier. On l'avait lâché dans la cour Charlemagne; les surveillants ne le quittaient ni des yeux, ni des oreilles.

Ce nom, Brujon, est un des souvenirs de la Force. Dans la hideuse cour dite du Bâtiment-Neuf, que l'administration appelait cour Saint-Bernard et que les voleurs appelaient fosse-aux-lions, sur cette muraille couverte de squames et de lèpres qui montait à gauche à la hauteur des toits, près d'une vieille porte de fer rouillée qui menait à l'ancienne chapelle de l'hôtel ducal de la Force devenue un dortoir de brigands, on voyait encore, il y a douze ans, une espèce de bastille grossièrement sculptée avec un clou, portant cette inscription: BRUJON, 1811. Le Brujon de 1811 était le père du Brujon de 1832.

Ce dernier, qu'on n'a pu qu'entrevoir dans le guet-apens Gorbeau, était un jeune gaillard très rusé et adroit, ayant l'air ahuri et plaintif. C'est sur cet air ahuri que le juge d'instruction l'avait lâché, le croyant plus utile dans la cour Charlemagne que dans la cellule du secret.

Les voleurs ne s'interrompent pas parce qu'ils sont entre les mains de la justice. On ne se gêne pas pour si peu. Être en prison pour un crime n'empêche pas de commencer un autre crime. Ce sont des artistes qui ont un tableau au Salon et qui n'en travaillent pas moins à une nouvelle œuvre dans leur atelier.

Brujon semblait stupéfié par la prison. On le voyait quelquefois des heures entières dans la cour Charlemagne, debout près de la lucarne du cantinier, et contemplant comme un idiot cette sordide pancarte des prix de la cantine qui commençait par 'ail: 62 centimes' et finissait par 'cigare: cinq centimes'. Ou bien il passait son temps à trembler, claquant des dents, disant qu'il avait la fièvre, et s'informant si l'un des vingt-huit lits de la salle des fiévreux était vacant.

Tout à coup, vers la deuxième quinzaine de février 1832, on sut que Brujon, cet endormi, avait fait faire, par des commissionnaires de la maison, pas sous son nom mais sous le nom de trois de ses camarades, trois commissions différentes, lesquelles lui avaient coûté cinquante sous en tout, dépense exorbitante qui attira l'attention du brigadier de la prison.

On s'informa et, en consultant le tarif des commissions affiché dans le parloir des détenus, on arriva à savoir que les cinquante sous se décomposaient ainsi: une commission au Panthéon, dix sous, une au Val-de-Grâce, quinze sous, une à la barrière de Grenelle, vingt-cinq sous. Celle-ci était la plus chère de tout le tarif. Or, au Panthéon, au Val-de-Grâce, à la barrière de Grenelle, se trouvaient précisément les domiciles de trois rôdeurs de barrières redoutés: Kruideniers, dit Bizarro, Glorieux et Barre-Carrosse. Cet incident ramena le regard de la police sur eux. On croyait deviner que ces hommes étaient affiliés au gang Patron-Minette, une organisation criminelle qui venait de voir deux de ses principales figures entrer en prison, à savoir Babet et Gueulemer. On supposa que dans les envois de Brujon, remis, non à des adresses de maisons, mais à des gens qui attendaient dans la rue, il devait y avoir des informations concernant quelque méfait comploté. On avait d'autres indices encore; on mit la main sur les trois rôdeurs et l'on crut avoir éventé la machination de Brujon.

Une semaine environ après ces mesures prises, une nuit, un surveillant de ronde, qui inspectait le dortoir d'en bas du Bâtiment-Neuf, au moment de mettre son marron dans la boîte à marrons (c'est le moyen qu'on employait pour s'assurer que les surveillants faisaient exactement leur service; toutes les heures un marron devait tomber dans toutes les boîtes clouées aux portes des dortoirs) vit, par le judas du dortoir, Brujon assis qui écrivait quelque chose, dans son lit, à la clarté de l'applique. Le gardien entra; on mit Brujon au cachot pour un mois, mais on ne put pas saisir ce qu'il avait écrit. La police n'en sut pas davantage.

Ce qui est certain, c'est que le lendemain 'un postillon' fut lancé de la cour Charlemagne dans la fosse-aux-lions par-dessus le bâtiment à cinq étages qui séparait les deux cours.

Les détenus appellent postillon une boulette de pain artistiquement pétrie qu'on envoie 'en Irlande', c'est-à-dire par-dessus les toits d'une prison, d'une cour à l'autre. Cette boulette tombe dans la cour. Celui qui la ramasse l'ouvre et y trouve un billet adressé à

quelque prisonnier de la cour. Si c'est un détenu qui fait la trouvaille, il remet le billet à sa destination; si c'est un gardien, ou l'un de ces prisonniers secrètement vendus qu'on appelle moutons dans les prisons et renards dans les bagnes, le billet est porté au greffe et livré à la police.

Cette fois, le postillon parvint à son adresse, quoique celui auquel le message était destiné fût alors 'au mitard'. Ce destinataire n'était rien moins que Babet, l'une des quatre têtes de Patron-Minette.

Le postillon contenait un papier roulé sur lequel il n'y avait que ces deux phrases:

-'Babet, il y a une affaire rue Plumet. Une grille sur un jardin.'

C'était la chose que Brujon avait écrite dans la nuit.

En dépit des fouilleurs et des fouilleuses, Babet trouva moyen de faire passer le billet de la Force à la Salpêtrière, à une 'bonne amie' qu'il avait là et qui y était enfermée. Cette fille, à son tour, transmit le billet à une autre qu'elle connaissait, une certaine Magnon, suspecte très surveillée par la police mais pas encore arrêtée. Cette Magnon, dont le lecteur a déjà vu le nom, avait, avec les Thénardier, des relations qui seront précisées plus tard et pouvait, en allant voir Éponine, servir de pont entre la Salpêtrière et les Madelonnettes.

Il arriva justement, à cette époque, que, les preuves manquant dans l'instruction dirigée contre Thénardier à l'endroit de ses filles, Éponine et Azelma furent relâchées.

Quand Éponine sortit, Magnon, qui la guettait à la porte des Madelonnettes, lui remit le billet de Brujon à Babet en la chargeant 'd'éclairer' l'affaire.

Éponine alla rue Plumet, reconnut la grille et le jardin, observa la maison, épia, guetta, et, quelques jours après, porta à Magnon, qui demeurait rue Clocheperce, un biscuit que Magnon transmit à la 'bonne amie' de Babet à la Salpêtrière. Un biscuit, dans le ténébreux symbolisme des prisons, signifie: rien à faire.

Une semaine plus tard, Babet et Brujon se croisèrent le long du chemin de ronde de la Force, l'un allant à 'l'instruction', l'autre en revenant. 'Eh bien', demanda Brujon, 'la rue P?' 'Biscuit', répondit Babet.

Ainsi avorta ce fœtus de crime enfanté par Brujon à la Force.

Cet avortement eut pourtant des suites, parfaitement étrangères au plan de Brujon. On les verra.

Souvent, en croyant nouer un fil, on en lie un autre.

CHAPITRE III: L'APPARITION AU PÈRE MABEUF.

Marius n'allait plus chez personne, seulement, il lui arrivait quelquefois de rencontrer M. Mabeuf.

Pendant que Marius descendait lentement ces degrés lugubres qu'on pourrait nommer l'escalier des caves et qui mènent dans les lieux sans lumière où l'on entend les heureux marcher au-dessus de soi, M. Mabeuf descendait de son côté.

La *Flore de Cauteretz* ne se vendait absolument plus. Les expériences sur l'indigo n'avaient pas réussi dans le petit jardin d'Austerlitz qui était mal exposé. M. Mabeuf n'y pouvait cultiver que quelques plantes rares qui aiment l'humidité et l'ombre. Il ne se décourageait pourtant pas. Il avait obtenu un coin de terre bien exposé au Jardin des plantes, pour y faire, 'à ses frais', des essais sur l'indigo. Pour cela, il avait mis les cuivres de sa *Flore* au mont-de-piété. Il avait réduit son déjeuner à deux œufs, et il en laissait un à sa vieille servante dont il ne payait plus les gages depuis quinze mois. Son déjeuner était souvent son seul repas. Il ne riait plus de son rire enfantin. Il était devenu morose et ne recevait plus de visites. Marius faisait bien de ne plus songer à venir. Quelquefois, à l'heure où M. Mabeuf allait au Jardin des plantes, le vieillard et le jeune homme se croisaient sur le boulevard de l'Hôpital. Ils ne parlaient pas et se faisaient juste un signe de la tête. La misère dénoue ce que l'aisance noue: les deux amis étaient devenus deux passants.

Le libraire Royol était mort. M. Mabeuf ne connaissait plus que ses livres, son jardin et son indigo; c'étaient les trois formes qu'avaient prises pour lui le bonheur, le plaisir et l'espérance. Cela lui suffisait pour vivre. Il se disait: 'Quand j'aurai fait mes boules de bleu, je serai riche. Je retirerai mes cuivres du mont-de-piété. Je remettrai ma *Flore* en vogue avec du charlatanisme, de la grosse caisse et des annonces dans les journaux. J'achèterai, je sais bien où, un exemplaire de *L'art de naviguer* de Pierre de Médine; l'édition illustrée de 1559.' En attendant, il travaillait toute la journée à son carré d'indigo et, le soir, il rentrait chez lui pour arroser son jardin et lire ses livres. M. Mabeuf avait, à cette époque, près de quatre-vingts ans.

Un soir, il eut une singulière apparition.

Il était rentré qu'il faisait encore grand jour. La mère Plutarque, indisposée, était couchée. Il avait dîné d'un os où il restait un peu de viande et d'un morceau de pain qu'il avait trouvé sur la table de cuisine. Il s'était assis sur une borne de pierre renversée qui tenait lieu de banc dans son jardin.

Près de ce banc se dressait, à la mode des vieux vergers, une espèce de grand bahut délabré en solives et en planches, clapier au rez-de-chaussée, fruitier au premier étage. Il n'y avait pas de lapins dans le clapier mais il y avait quelques pommes dans le fruitier: reste de la provision d'hiver.

M. Mabeuf s'était mis à regarder, à l'aide de ses lunettes, deux livres qui le passionnaient, et même, chose plus grave à son âge, le préoccupaient. Sa timidité naturelle le rendait propre à une certaine acceptation des superstitions. Le premier de ces livres était le célèbre traité du président Delancre, *De l'inconstance des démons,* l'autre était l'in-quarto de Mutor de la Rubaudière, *Sur les diables de Vauvert et les gobelins de la Bièvre*. Ce dernier ouvrage l'intéressait d'autant plus que son jardin avait été un des terrains anciennement hantés par les gobelins. Le crépuscule commençait à blanchir ce qui est en haut et à noircir ce qui est en bas. Tout en lisant, M. Mabeuf regardait ses plantes et, entre autres, un rhododendron magnifique qui était une de ses consolations. Quatre jours de vent et de soleil, sans une goutte de pluie, venaient de passer; les tiges se courbaient, les boutons penchaient, les feuilles tombaient. Tout cela avait besoin d'être arrosé. Le rhododendron surtout était triste. M. Mabeuf était de ceux pour qui les plantes ont des âmes. Le vieillard avait travaillé toute la journée à son carré d'indigo; il était épuisé; il se leva pourtant, posa ses livres sur le banc et marcha tout courbé et à pas chancelants jusqu'au puits. Quand il eut saisi la chaîne, il ne put même pas la tirer assez pour la décrocher. Alors, il se retourna et leva un regard angoissé vers le ciel qui s'emplissait d'étoiles.

La soirée avait cette sérénité qui accable les douleurs de l'homme sous je ne sais quelle lugubre et éternelle joie. La nuit promettait d'être aussi aride que l'avait été le jour.

-'Des étoiles partout!', pensait le vieillard; 'Pas le plus petit nuage! Pas une goutte d'eau!'

Et sa tête, qui s'était soulevée un moment, retomba sur sa poitrine.

Il la releva et regarda encore le ciel en murmurant:

-'Une larme de rosée! Un peu de pitié!'

Il essaya encore une fois de décrocher la chaîne du puits et ne put pas.

Il entendit alors une voix dire:

-'Père Mabeuf, voulez-vous que je vous arrose votre jardin?'

En même temps, un bruit de bête fauve traversa la haie; il vit sortir une espèce de grande fille maigre qui se dressa devant lui en le regardant hardiment. Cela avait moins l'air d'un être humain que d'une forme qui venait d'éclore au crépuscule.

Avant que M. Mabeuf, qui s'effrayait aisément, eût pu articuler une syllabe, cet être, dont les mouvements avaient dans l'obscurité une sorte de brusquerie bizarre, décrocha la chaîne, plongea et retira le seau, et remplit l'arrosoir. Le vieil homme regarda cette apparition aux pieds nus et à la jupe déchirée courir dans les plates-bandes en distribuant la vie autour d'elle. Le bruit de l'arrosoir sur les feuilles remplit l'âme du père Mabeuf de ravissement. Le rhododendron assoiffé redressa ses feuilles.

Le premier seau vidé, la fille en tira un second, puis un troisième. Elle arrosa tout le jardin.

À la voir marcher ainsi dans les allées où sa silhouette apparaissait toute noire, agitant sur ses grands bras anguleux son fichu tout déchiqueté, elle avait je ne sais quoi d'une chauve-souris.

Quand elle eut fini, le père Mabeuf s'approcha d'elle les larmes aux yeux et lui posa la main sur le front.

-'Dieu vous bénira', dit-il, 'vous êtes un ange puisque vous prenez soin des fleurs.'

-'Non', répondit-elle, 'je suis le diable, mais ça m'est égal.'

Le vieillard s'écria, sans attendre et sans entendre sa réponse:

-'Quel dommage que je sois si malheureux et si pauvre, et que je ne puisse rien faire pour vous!'

-'Vous pouvez faire quelque chose', dit-elle.

-'Quoi?'

-'Me dire où demeure monsieur Marius.'

Le vieillard ne comprit pas.

-'Quel monsieur Marius?

Il leva son regard vitreux et parut chercher quelque chose d'évanoui.

-'Un jeune homme qui venait ici dans les temps.

M. Mabeuf se concentra.

-'Ah, oui...', s'écria-t-il, 'je vois ce que vous voulez dire. Monsieur Marius... le baron Marius Pontmercy, parbleu! Il demeure... ou plutôt il ne demeure plus... je ne sais pas où il habite en fait.'

Tout en parlant, il s'était courbé pour assujettir une branche du rhododendron; il continuait:

-'Tenez, je me souviens à présent. Il passe très souvent sur le boulevard et va du côté de la Glacière, rue Croulebarbe, vers Le Champ de l'Alouette. Allez par là. Il n'est pas difficile à rencontrer.'

Quand M. Mabeuf se releva, il n'y avait plus personne, la fille avait disparu.

Il eut décidément un peu peur.

-'C'est vrai', pensa-t-il, 'si mon jardin n'était pas arrosé, je croirais que c'est un esprit.'

Une heure plus tard, quand il fut couché, cela lui revint et, en s'endormant, à cet instant trouble où la pensée, pareille à cet oiseau fabuleux qui se change en poisson pour passer la mer, prend peu à peu la forme du songe pour traverser le sommeil, il se dit:

-'Au fait, elle ressemble beaucoup à ce que la Rubaudière raconte sur les gobelins. Serait-ce un gobelin?'

CHAPITRE IV: L'APPARITION À MARIUS.

Quelques jours après cette visite d'un 'esprit' à M. Mabeuf, un matin, c'était un lundi, le jour de la pièce de cent sous que Marius empruntait à Courfeyrac pour Thénardier, Marius mis cette pièce dans sa poche et, avant de la porter au greffe, alla se promener un peu, espérant qu'à son retour cela le ferait travailler. C'était d'ailleurs toujours ainsi. Sitôt levé, il s'asseyait devant un livre et une feuille de papier pour bâcler une traduction. À cette époque-là, Il travaillait sur la célèbre controverse de Gans et de Savigny; il prenait Savigny, il prenait Gans, lisait quatre lignes, essayait d'en écrire une, n'y arrivait pas, voyait une étoile entre son papier et lui et se levait de sa chaise en disant: 'Je vais sortir. Cela me mettra en train.' Il allait alors au Champ de l'Alouette.

Là il voyait plus que jamais l'étoile et moins que jamais les deux écrivains.

Il rentrait, essayait de reprendre son travail et n'y parvenait pas; les fils cassés dans son cerveau s'obstinaient à vouloir s'emmêler; il disait alors: 'Je ne sortirai pas demain. Cela m'empêche de travailler.' Mais il sortait tous les jours.

Il habitait plus le Champ de l'Alouette que l'appartement de Courfeyrac. Sa véritable adresse était celle-ci: boulevard de la Santé, au septième arbre après la rue Croulebarbe.

Ce matin-là, il avait quitté ce septième arbre et s'était assis sur le parapet de la rivière des Gobelins. Un gai soleil pénétrait le feuillage frissonnant des arbres épanouis.

Il songeait à 'Elle'. Sa rêverie devenant un reproche, il se mit à penser à sa paresse, à cette paralysie de l'âme qui le gagnait, ainsi qu'à cette nuit qui s'épaississait d'instant en instant devant lui au point qu'il ne voyait déjà plus le soleil.

Cependant, à travers ce pénible dégagement d'idées indistinctes qui n'étaient pas même un monologue tant l'action s'affaiblissait en lui, les sensations du dehors lui arrivaient. Il entendait derrière lui, au-dessous de lui, sur les deux bords de la rivière, les laveuses des Gobelins battre leur linge, et, au-dessus de sa tête, les oiseaux chanter dans les ormes. Il y avait d'un côté le bruit de la liberté, de l'insouciance heureuse, du loisir qui a des ailes, de l'autre, le bruit du travail. Cela le faisait rêver profondément et presque réfléchir car c'étaient deux bruits joyeux.

Tout à coup, au milieu de son extase accablée, il entendit une voix connue dire:

-'Tiens, le voilà!'

Il leva les yeux et reconnut cette malheureuse enfant qui était venue un matin chez lui, l'aînée des filles Thénardier, Éponine; il savait maintenant comment elle se nommait. Chose étrange, elle était plus belle et plus misérable, deux pas qu'il ne semblait pas qu'elle pût faire. Elle avait accompli un double progrès: vers la lumière et vers la détresse. Elle était pieds nus et en haillons, comme le jour où elle était entrée si résolument dans sa chambre, seulement, ses haillons avaient deux mois de plus: les trous étaient plus larges, les guenilles plus sordides. Elle avait cette même voix enrouée, ce même front terni et ridé par le hâle, ce même regard libre, égaré et vacillant. Sa physionomie s'était, en outre, parée des diamants ténébreux de la prison: la peur transcendée par la répression, le désespoir magnifié par le souffrance.

Elle avait des brins de paille dans les cheveux, non comme Ophélia rendue folle par la folie d'Hamlet, mais parce qu'elle avait couché dans quelque grenier d'écurie.

Elle était belle, plus belle encore que sa jeunesse, comme un albatros virevoltant dans le vent.

Elle était arrêtée devant Marius; un vague sourire éclairait son visage opalescent.

-'Je vous rencontre enfin!', dit-elle. 'M. Mabeuf avait raison, c'était sur ce boulevard-ci! Comme je vous ai cherché! J'ai perdu un peu de temps, vous savez. J'étais en prison. Quinze jours, c'est pas très long! Ils m'ont relâchée vu qu'il n'y avait rien sur moi et que, d'ailleurs, je n'avais pas l'âge du discernement. Il s'en fallait de deux mois. Ça fait six semaines que je vous cherche. Vous ne demeurez donc plus là-bas?'

-'Non', répondit Marius.

-'Je vous comprends, c'est à cause de la chose. C'est désagréable ces affaires-là. Vous avez déménagé. Tiens! Pourquoi portez-vous donc des vieux chapeaux comme ça? Un jeune homme comme vous, ça doit avoir de beaux habits. Savez-vous, monsieur Marius? M. Mabeuf vous appelle le baron Marius je ne sais plus quoi. Pas vrai que vous n'êtes pas baron? Les barons c'est des vieux, ça va au Luxembourg devant le château, où il y a le plus de soleil, ça lit *La Quotidienne* pour un sou. Je suis allée porter une fois une lettre chez un baron qui était comme ça. Il avait plus de cent ans. Dites donc, où est-ce que vous demeurez à présent?'

Marius ne répondit pas.

-'Ah!', continua-t-elle, 'Vous avez un trou à votre chemise. Il faudrait que je vous recouse cela.'

Elle reprit avec une expression qui s'assombrissait peu à peu: 'Vous n'avez pas l'air content de me voir?'

Marius se taisait; elle garda elle-même un instant le silence, puis s'écria:

-'Si je voulais pourtant, je vous forcerais bien à avoir l'air content!'

-'Quoi?', demanda Marius. 'Que voulez-vous dire?'

-'Vous me disiez tu avant', reprit-elle.

-'Eh bien, que veux-tu dire?'

Elle se mordit la lèvre; elle semblait hésiter comme en proie à une sorte de combat intérieur; puis elle parla.

-'Tant pis; vous avez l'air triste; je veux que vous soyez content. Promettez-moi seulement de rire. Je veux vous voir rire. Au fait, vous m'avez promis que vous me donneriez tout ce que je voudrais...'

-'Oui, mais parle avant.'

Elle regarda Marius dans le blanc des yeux et lui dit:

-'J'ai l'adresse.'

Marius pâlit.

-'Quelle adresse?'

-'L'adresse que vous m'avez demandée. Vous savez, l'adresse...'

-'Oui', bégaya Marius.

-'De la demoiselle...'

Ce mot prononcé, elle soupira profondément.

Marius sauta du parapet où il était assis et lui prit la main.

-'Conduis-moi! Dis-moi où elle habite. Je te donnerai tout ce que tu voudras!'

-'Venez avec moi', répondit-elle. 'J'ai oublié le numéro de la rue mais je me souviens très bien de l'emplacement de la maison; je vais vous y conduire.'

Elle retira sa main et reprit, d'un ton qui eût navré un observateur, mais qui n'effleura même pas Marius ivre de joie:

-'Oh, comme vous êtes content!'

Un nuage passa sur le front de Marius. Il saisit Éponine par le bras.

-'Jure-moi une chose!'

-'Jurer?', dit-elle, 'Qu'est-ce que cela veut dire? Que voulez-vous que je jure?'

Et elle rit.

-'Éponine, jure-moi que tu ne donneras pas cette adresse à ton père!'

Elle se tourna vers lui d'un air stupéfait.

-'Éponine! Comment savez-vous que je m'appelle Éponine?'

-'Promets-moi ce que je te dis!'

Elle semblait ne pas l'entendre.

-'C'est gentil, ça! Vous m'avez appelée Éponine!'

Marius lui prit les deux bras à la fois.

-'Mais réponds-moi donc, au nom du ciel! Fais attention à ce que je te dis: jure-moi que tu ne donnera pas l'adresse à ton père!'

-'Mon père?', dit-elle. 'Ah oui, mon père! Soyez donc tranquille. Il est en tôle. D'ailleurs, est-ce que je m'occupe de mon père, moi!'

-'Alors, tu promets?'

-'Mais lâchez-moi donc!', dit-elle en éclatant de rire, 'Comme vous me secouez! Oui, oui, je vous promets. Je vous le jure: je ne donnerai pas l'adresse à mon père.'

-'Ni à personne d'autre?'

-'Ni à personne d'autre.'

-'À présent, conduis-moi.'

-'Tout de suite?'

-'Tout de suite.'

-'Venez, suivez-moi... Vous êtes vraiment content...'

Après quelques pas, elle s'arrêta.

-'Vous me suivez de trop près, monsieur Marius. Laissez-moi aller devant et marchez quelques pas derrière en ayant l'air de ne pas me suivre. Il ne faut pas qu'on voie un jeune homme bien, comme vous, avec une fille comme moi.'

Aucune langue ne pourrait décrire tout ce qu'il y avait dans ce mot, fille, ainsi prononcé par cette enfant.

Elle fit une dizaine de pas et s'arrêta encore; Marius la rejoignit. Elle lui adressa la parole de côté, sans se tourner vers lui:

-'À propos, vous savez que vous m'avez promis quelque chose?'

Marius fouilla dans sa poche. Il ne possédait au monde que les cinq francs destinés au père Thénardier. Il les prit et les mit dans la main d'Éponine.

Elle ouvrit les doigts, laissa tomber la pièce à terre et, le regardant d'un air sombre, dit:

-'Je ne veux pas de votre argent.'

Livre troisième: La maison de la rue Plumet.

CHAPITRE I: LA MAISON À SECRET.

Vers le milieu du siècle dernier, un président à mortier au parlement de Paris, ayant une maîtresse et s'en cachant, car à cette époque les grands seigneurs montraient leurs maîtresses et les bourgeois les cachaient, fit construire 'une petite maison' faubourg Saint-Germain, dans la rue Blomet, qu'on nomme aujourd'hui rue Plumet, pas très loin de l'endroit qu'on appelait alors le 'Combat des Animaux'.

Cette maison se composait d'un pavillon à un seul étage, de deux pièces au rez-de-chaussée, de deux chambres au premier, d'une cuisine en bas, d'un boudoir en haut, d'un grenier, d'un jardin avec une grande grille donnant sur la rue. Ce jardin mesurait un arpent environ. C'était là tout ce que les passants pouvaient voir. Derrière le pavillon, il y avait une cour étroite et, au fond de la cour, un appartement de deux pièces en sous-sol, espèce d'en-cas destiné à dissimuler, au besoin, un enfant et une nourrice. Ce logis communiquait, par derrière, par une porte secrète, avec un long couloir étroit, pavé, sinueux, à ciel ouvert, bordé de deux hauts mur. Ce passage était caché avec un art prodigieux et comme perdu entre les clôtures des jardins et des cultures dont il suivait tous les angles et tous les détours; il aboutissait à une porte discrète qui donnait, à un demi-quart de lieue de là, presque dans un autre quartier, sur la solitaire rue de Babylone.

M. le président s'introduisait par là, si bien que ceux-là mêmes qui l'eussent épié et suivi et qui eussent observé que M. le président se rendait tous les jours mystérieusement quelque part, n'eussent pu se douter qu'aller rue de Babylone c'était aller rue Blomet. Grâce à d'habiles achats de terrains, l'ingénieux magistrat avait pu faire faire ce travail de voirie secrète chez lui, sur sa propre terre, sans mettre au courant les autorités municipales. Plus tard, il avait revendu par petites parcelles, comme jardins, les lots longeant le passage; les propriétaires de ces lots croyaient, des deux côtés, avoir devant leurs yeux un mur mitoyen; ils ne soupçonnaient même pas l'existence de ce long ruban de pavés serpentant entre deux murailles au milieu de leurs plates-bandes et leurs arbres fruitiers. Les oiseaux seuls voyaient cette curiosité. Il est probable que les fauvettes et les mésanges du siècle dernier avaient beaucoup jasé sur le compte de M. le président.

Le pavillon, bâti en pierre dans le style Louis XIV, lambrissé et meublé dans le style Régence, muré d'une triple haie de fleurs, avait quelque chose de discret, de coquet, de solennel, comme il sied à un caprice de l'amour et de la magistrature.

Cette maison et ce passage secret, qui ont disparu aujourd'hui, existaient encore il y a une quinzaine d'années. En 1793, un chaudronnier avait acheté la maison pour la démolir, mais n'ayant pu en payer le prix, la nation le mit en faillite. De sorte que ce fut la maison qui démolit le chaudronnier. Par la suite, la maison resta inhabitée; elle tomba lentement en ruine, comme toute demeure à laquelle la présence de l'homme ne communique plus la vie. Elle était restée meublée de ses vieux meubles. Elle était toujours à vendre ou à louer; les dix ou douze personnes qui passaient, chaque année, rue Plumet,

en étaient averties par un écriteau jaune, illisible, accroché à la grille du jardin depuis 1810.

Vers la fin de la Restauration, ces mêmes passants purent remarquer que l'écriteau avait disparu et que les volets du premier étage étaient ouverts. La maison, en effet, était occupée. Les fenêtres avaient 'des petits rideaux', signe qu'il y avait une femme.

Au mois d'octobre 1829, un homme d'un certain âge s'était présenté et avait loué la maison telle qu'elle était, y compris, bien entendu, l'arrière-corps de logis et l'allée qui aboutissait rue de Babylone. Il avait fait restaurer les deux portes secrètes. La maison avait toujours les vieux meubles du président. Le nouveau locataire les fit revernir, ordonna quelques réparations, ajouta, çà et là, ce qui manquait, remit des pavés dans la cour, des tommettes sur les sols, des marches à l'escalier, des lattes aux parquets, des vitres aux fenêtres. Il s'installa avec une jeune fille et une servante âgée, sans bruit, plus comme quelqu'un qui se glisse que comme quelqu'un qui entre chez soi. Les voisins n'en parlèrent pas pour la bonne raison qu'il n'y avait pas de voisins.

Ce locataire discret était Jean Valjean; la jeune fille était Cosette; la servante était une femme appelée Toussaint que Jean Valjean avait sortie de l'hôpital et de la misère. Elle était vieille, provinciale et bègue, trois qualités qui avaient déterminé Jean Valjean à la prendre avec lui. Il avait loué la maison sous le nom de M. Fauchelevent, rentier. Dans tout ce qui a été raconté plus haut, le lecteur a sans doute moins tardé encore que Thénardier à reconnaître Jean Valjean.

Pourquoi avait-il quitté le couvent de la rue de Picpus? Que s'était-il passé?

Il ne s'était rien passé.

On s'en souvient. Jean Valjean était heureux dans le couvent, si heureux que sa conscience finit par s'inquiéter. Il voyait Cosette tous les jours. Il sentait la paternité naître et se développer en lui. Il couvait de l'âme cette enfant. Il se disait qu'elle était à lui, que rien ne pouvait la lui enlever, que cela serait ainsi indéfiniment, qu'elle deviendrait religieuse car, chaque jour qui passait l'enfermait un peu plus dans la routine protectrice des bernardines de l'Adoration Perpétuelle. Aucune séparation n'était possible dans son monde imaginaire: il pensait vieillir à ses côtés pendant qu'elle grandirait et vieillirait elle aussi. La mort les séparerait à peine. En réfléchissant à ceci, il en vint à devenir perplexe. Il s'interrogea. Il se demanda si tout ce bonheur-là était bien à lui, s'il ne se composait pas du bonheur d'un autre, du bonheur de cette enfant qu'il confisquait, d'un vol, en somme. Il se dit que cette enfant avait le droit de connaître la vie avant d'y renoncer, que lui enlever d'avance et sans la consulter toutes les joies sous prétexte de la sauver, de profiter de son ignorance et de son isolement pour lui imposer une vocation, c'était dénaturer un être humain et mentir à Dieu. Qui sait si, se rendant compte un jour de tout cela, et religieuse à regret, Cosette n'en viendrait pas à le haïr? Il résolut donc de quitter le couvent.

Il le décida mais le regretta également. Quant aux objections, il n'y en avait pas. Cinq ans de séjour entre ces quatre murs avaient nécessairement détruit ou apaisé ses craintes. Il pouvait rentrer parmi les hommes tranquillement. Il avait vieilli et tout avait changé. Qui le reconnaîtrait maintenant? Et puis, au pire, il n'y avait de danger que pour lui-même; il n'avait donc pas le droit de condamner Cosette au cloître parce qu'il avait été condamné au bagne. D'ailleurs, qu'est-ce que le danger devant le devoir? Enfin, rien ne l'empêchait d'être prudent et de prendre ses précautions.

Quant à l'éducation de Cosette, elle était à peu près terminée.

Une fois sa décision arrêtée, il attendit l'occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. Le vieux Fauchelevent mourut.

Jean Valjean demanda audience à la révérende prieure et lui dit qu'ayant fait, à la mort de son frère, un petit héritage qui lui permettait de vivre désormais sans travailler, il désirait quitter le couvent et emmener sa fille. Comme il n'était pas juste que Cosette, ne prononçant pas ses vœux, eût été élevée gratuitement, il supplia la révérende prieure d'accepter la somme de cinq mille francs comme indemnité des cinq années d'enseignement dispensé à Cosette.

C'est ainsi que Jean Valjean sortit du couvent de l'Adoration Perpétuelle.

En quittant le couvent, il prit lui-même dans ses bras la petite valise dont il avait toujours la clef sur lui. Cette valise intriguait Cosette, à cause de l'odeur d'embaumement qui en sortait.

Disons tout de suite que, désormais, cet objet ne le quitta plus. Il l'avait toujours dans sa chambre. C'était la première et quelquefois l'unique chose qu'il emportait dans ses déménagements. Cosette en riait et appelait cette valise 'l'inséparable', disant: 'J'en suis jalouse.'

Jean Valjean, du reste, ne reparut pas à l'air libre sans une profonde anxiété.

Il découvrit la maison de la rue Plumet et s'y blottit. Il portait maintenant le nom d'Ultime Fauchelevent.

En même temps il loua deux autres appartements dans Paris, afin de moins attirer l'attention que s'il fût toujours resté dans le même quartier, de pouvoir, au besoin, s'absenter en cas de danger, de ne pas se trouver au dépourvu comme la nuit où il avait si miraculeusement échappé à Javert. Ces deux appartements étaient deux logis humbles situés dans deux rues très éloignées l'une de l'autre: l'un était rue de l'Ouest, l'autre, rue de l'Homme-Armé.

Il allait de temps en temps, tantôt rue de l'Homme-Armé, tantôt rue de l'Ouest, passer un mois ou six semaines avec Cosette sans emmener Toussaint. Il s'y faisait servir par les concierges et s'y donnait pour un rentier de la banlieue ayant un pied-à-terre en ville. Cet homme au-dessus de tout soupçon avait trois domiciles dans Paris pour échapper à la police!

CHAPITRE II: JEAN VALJEAN GARDE NATIONAL.

Du reste, à proprement parler, il vivait rue Plumet et il y avait arrangé son existence de la façon que voici.

Cosette et la servante occupaient le pavillon. Cosette avait la grande chambre à coucher aux trumeaux peints, le boudoir aux baguettes dorées, le salon du président meublé de tapisseries et de grands fauteuils; elle avait aussi le jardin. Jean Valjean avait fait mettre, dans la chambre de sa fille, un lit à baldaquin recouvert d'un damas à trois couleurs et un tapis persan ancien acheté rue du Figuier-Saint-Paul chez la mère Gaucher. Pour corriger la sévérité de ces antiquités magnifiques, il avait ajouté des petits meubles gais et gracieux qui plaisent tant aux jeunes filles: une console, une bibliothèque remplie de livres dorés sur tranche, un guéridon en marbre, un bureau de dame incrusté de nacre, une coiffeuse avec une vasque en porcelaine du Japon et un nécessaire de toilette en vermeil. De longs rideaux faits du même tissu que le lit pendaient aux fenêtres du premier étage. Au rez-de-chaussée, il y avait des rideaux de tapisserie. La petite maison était chauffée du haut en bas tout l'hiver. Lui, il habitait l'espèce de loge de portier qui était dans la cour du fond. Il y avait mis un matelas sur un lit de sangle, une table de bois blanc, deux chaises de paille, un pichet de faïence, quelques livres sur une planche, sa chère valise dans un coin, et ne faisait jamais de feu. Il dînait avec Cosette; il y avait un pain bis pour lui sur la table. Il avait dit à Toussaint lorsqu'elle était entrée: 'C'est mademoiselle qui est la maîtresse de maison.' 'Et vous, monsieur?', avait répliqué Toussaint stupéfaite. 'Moi, je suis bien mieux que le maître, je suis le père.'

Cosette, au couvent, avait été dressée au ménage et réglait la dépense qui était fort modeste. Tous les jours, Jean Valjean prenait le bras de Cosette et la menait promener. Il la conduisait au Luxembourg, dans l'allée la moins fréquentée et, tous les dimanches, à la messe, toujours à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, parce que c'était très loin. Comme c'est un quartier très pauvre, il y faisait beaucoup l'aumône; les miséreux l'entouraient dans l'église, ce qui lui avait valu la lettre des Thénardier: 'Au monsieur bienfaisant de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.' Il menait volontiers Cosette visiter les indigents et les malades. Aucun étranger n'entrait dans la maison de la rue Plumet. Toussaint apportait les provisions et Jean Valjean allait lui-même chercher l'eau à une fontaine qui était tout

proche, sur le boulevard. On mettait le bois et le vin dans une espèce de cave à demi enterrée dont les parois étaient recouvertes de roches. Elle était près de la porte de la rue de Babylone. Elle avait servi de grotte à M. le président; au temps des Folies et des Petites-Maisons, il n'y avait pas d'amour sans grotte.

Sur la porte discrète de la rue de Babylone, on avait fixé une boîte aux lettres; seulement, les trois habitants du pavillon de la rue Plumet ne recevant ni journaux ni lettres, toute l'utilité de la boîte, jadis complice d'amourettes et confidente d'un notaire joli garçon, était maintenant limitée aux avis du percepteur des contributions et aux ordres écrits de la garde nationale. Car M. Fauchelevent, rentier, était membre de la garde nationale: il n'avait pu échapper aux mailles étroites du recensement de 1831. Les renseignements municipaux pris à cette époque étaient remontés jusqu'au couvent de la rue de Picpus, sorte de forteresse impénétrable et sainte d'où Jean Valjean était sorti vénérable aux yeux de la mairie et, par conséquent, digne de monter la garde pour sa propre protection.

Trois ou quatre fois l'an, Jean Valjean endossait son uniforme; c'était pour lui un déguisement convenable qui le mêlait à tout le monde en le laissant solitaire. Jean Valjean venait d'atteindre soixante ans, âge de l'exemption légale; mais il n'en paraissait pas plus de cinquante; d'ailleurs, il n'avait aucune envie de se soustraire à son sergent-major et de chicaner le comte de Lobau. Il n'avait pas d'état civil, il cachait son nom, son identité, son âge, tout en somme: ressembler au premier venu qui fait son service militaire et paye ses impôt, c'était là toute son ambition. Cet homme avait pour idéal, au dedans, l'ange, au dehors, le bourgeois.

Notons un détail pourtant. Quand Jean Valjean sortait avec Cosette, il s'habillait comme on l'a vu et avait l'air d'un ancien officier. Lorsqu'il sortait seul, et c'était le plus habituellement le soir, il portait toujours une veste et un pantalon d'ouvrier ainsi qu'une casquette qui lui cachait le visage. Était-ce par précaution ou par humilité? Les deux à la fois. Cosette était accoutumée au côté énigmatique de sa destinée et remarquait à peine les singularités de son père. Quant à Toussaint, elle vénérait Jean Valjean et trouvait bon tout ce qu'il faisait. Un jour, son boucher, qui avait entrevu Jean Valjean, lui dit: 'C'est un drôle de personnage.' Elle lui répondit: 'C'est un saint.'

Ni Jean Valjean, ni Cosette, ni Toussaint n'entraient et ne sortaient jamais que par la porte de la rue de Babylone. À moins de les apercevoir par la grille du jardin, il était difficile de deviner qu'ils demeuraient rue Plumet. Cette grille restait toujours fermée. Jean Valjean avait laissé le jardin inculte afin qu'il n'attirât pas l'attention. Il se trompait peut-être.

CHAPITRE III: ENVELOPPÉ DE FEUILLES ET DE BRANCHES.

Ce jardin ainsi livré à lui-même depuis plus d'un demi-siècle était devenu extraordinaire et charmant. Les passant d'il y a quarante ans s'arrêtaient dans cette rue pour le contempler, sans se douter des secrets qu'il cachait derrière ses épaisseurs fraîches et vertes. Plus d'un rêveur, à cette époque, a laissé bien des fois ses yeux et sa pensée pénétrer indiscrètement à travers les barreaux de l'antique grille cadenassée, tordue, branlante, scellée à deux piliers verdis et moussus, bizarrement couronné d'un fronton d'arabesques indéchiffrables.

Il y avait un banc de pierre dans un coin, une ou deux statues moisies, quelques treillages décloués par le temps pourrissant sur le mur; les allées avaient disparu; le gazon s'était transformé en une jungle infranchissable. Le jardinage ayant cessé, la nature était revenue. Les mauvaises herbes abondaient, aventure admirable pour un pauvre coin de terre. La fête des giroflées y était splendide. Rien dans ce jardin ne contrariait l'effort sacré des choses vers la vie; la croissance vénérable était là chez elle. Les arbres s'étaient baissés vers les ronces, les ronces étaient montées vers les arbres, la plante avait grimpé, la branche avait fléchi, ce qui rampe sur la terre était allé trouver ce qui s'épanouit dans les

airs, ce qui flotte au vent s'était penché vers ce qui se traîne dans la mousse; troncs, rameaux, feuilles, fibres, touffes, vrilles, sarments, épines, s'étaient mêlés, traversés, mariés, confondus; la végétation, dans un embrassement étroit et profond, avait célébré et accompli là, sous l'œil satisfait du créateur, en cet enclos de trois cents pieds carrés, le saint mystère de sa fraternité, symbole de la fraternité humaine. Ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale, c'est-à-dire quelque chose qui est impénétrable comme une forêt, peuplé comme une ville, frissonnant comme un nid, sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, solitaire comme une tombe, vivant comme une foule.

Au printemps, cet énorme buisson, libre derrière sa grille et dans ses quatre murs, s'étirait dans le sourd travail de la germination universelle, tressaillait au soleil levant presque comme une bête qui respire les parfums de l'amour cosmique et sent la sève d'avril bouillonner dans ses veines. Il secouait sa prodigieuse chevelure verte pour semer sur la terre humide, sur les statues frustes, sur le perron croulant du pavillon, entre les pavés de la rue déserte, les fleurs en étoiles, la rosée en perles, la fécondité, la beauté, la vie, la joie, les parfums. À midi, mille papillons blancs s'y réfugiaient, et c'était un spectacle divin de voir là tourbillonner en flocons, dans l'ombre, cette neige vivante de l'été. Là, dans ces gaies ténèbres de la verdure, une foule de voix innocentes parlaient doucement à l'âme, et ce que les gazouillements avaient oublié de dire, les bourdonnements le complétaient. Le soir, une vapeur de rêverie se dégageait du jardin et l'enveloppait; un linceul de brume, une tristesse céleste et calme, le couvraient; l'odeur si enivrante des chèvrefeuilles et des liserons en sortait de toute part comme un poison exquis et subtil; on entendait les derniers appels des grimpereaux et des bergeronnettes s'assoupissant sous les branchages; on y sentait cette intimité sacrée de l'oiseau et de l'arbre; le jour, les ailes réjouissent les feuilles, la nuit, les feuilles protègent les ailes.

L'hiver, la broussaille était noire, mouillée, hérissée, grelottante, et laissait un peu voir la maison. On apercevait, au lieu de fleurs dans les rameaux et de rosée dans les fleurs, les longs rubans d'argent des limaces sur le froid et épais tapis des feuilles jaunes; mais, de toute façon, en toute saison, printemps, hiver, été, automne, ce petit enclos respirait la mélancolie, la contemplation, la solitude, la liberté, l'absence de l'homme, la présence de Dieu; la vieille grille rouillée avait l'air de dire: ce jardin est à moi.

Le pavé de Paris, les hôtels classiques et splendides de la rue de Varenne, le dôme des Invalides, la Chambre des députés avaient beau être là, les carrosses de la rue de Bourgogne et de la rue Saint-Dominique avaient beau rouler fastueusement dans le voisinage, les omnibus jaunes, bruns, blancs, rouges avaient beau se croiser bruyamment au carrefour, le désert était rue Plumet. La mort des anciens propriétaires, une révolution, l'écroulement des anciennes fortunes, l'absence, l'oubli, quarante ans d'abandon avaient suffi pour ramener dans ce lieu privilégié les fougères, les bouillons-blancs, les ciguës, les achillées, les digitales, les hautes herbes, les grandes plantes gaufrées aux larges feuilles de drap vert pâle, les lézards, les scarabées, les insectes inquiets et rapides. Des profondeurs de la terre avait reparu une grandeur sauvage et farouche; la nature, qui déconcerte les arrangements mesquins de l'homme et qui se répand toujours tout entière là où elle se répand, aussi bien dans la fourmi que dans l'aigle, en vînt à s'épanouir dans un méchant petit jardin parisien avec autant de rudesse et de majesté que dans une forêt vierge du Nouveau Monde.

Rien n'est petit, en effet; quiconque est sujet aux pénétrations profondes de la nature, le sait. Bien qu'aucune satisfaction absolue ne soit donnée à la philosophie, pas plus de circonscrire la cause que de limiter l'effet, le contemplateur tombe dans des extases sans fond à cause de toutes ces décompositions de forces aboutissant à l'unité. Tout travaille à tout.

L'algèbre s'applique aux nuages; l'irradiation de l'astre profite à la rose; aucun penseur n'oserait dire que le parfum de l'aubépine est inutile pour les constellations. Qui donc peut calculer le trajet d'une molécule? Les créations de mondes sont-elles déterminées par des chutes de grains de sable? Qui connaît les flux et les reflux

réciproques de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, le retentissement des causes dans les précipices de l'être et les avalanches de la création? Un microbe importe; le petit est grand, le grand est petit; tout est en équilibre dans la nécessité; effrayante vision pour l'esprit. Il y a entre les êtres et les choses des relations de prodige; dans cet inépuisable ensemble, de soleil à puceron, on ne se méprise pas; on a besoin les uns des autres. La lumière n'emporte pas dans l'azur les parfums terrestres sans savoir ce qu'elle en fait; la nuit fait des distributions d'essence stellaire aux fleurs endormies. Tous les oiseaux qui volent ont à la patte le fil de l'infini. La germination se complique de l'éclosion d'un météore et du coup de bec de l'hirondelle brisant l'œuf; elle mène de front la naissance d'un ver de terre et l'avènement de Socrate. Où finit le télescope, le microscope commence. Lequel des deux a la vue la plus profonde? Choisissez. Une moisissure est une pléiade de fleurs; une nébuleuse est une fourmilière d'étoiles. L'intelligence perçoit la substance, elle essaie ensuite de la comprendre. Les éléments et les principes se mêlent, se combinent, s'épousent, se multiplient les uns par les autres, au point de faire aboutir le monde matériel et le monde moral à la même clarté. Le phénomène est en perpétuel repli sur lui-même. Dans les vastes échanges cosmiques, la vie universelle va et vient en quantités inconnues, roulant tout dans l'invisible mystère des effluves, employant tout, ne perdant rien, semant un animalcule ici, émiettant un astre là, oscillant et serpentant, faisant de la lumière une force et de la pensée un élément, disséminée et indivisible, dissolvant tout, excepté ce point géométrique qu'est le moi, ramenant tout à l'âme atome, épanouissant tout en Dieu, enchevêtrant, depuis la plus haute jusqu'à la plus basse, toutes les activités dans l'obscurité d'un mécanisme vertigineux, rattachant le vol d'un insecte au mouvement de la terre, subordonnant, ne fût-ce que par l'identité de la loi, l'évolution de la comète dans le firmament au tournoiement de l'infusoire dans la goutte d'eau. C'est un monde visible cyclopéen animé par une pensée sans limites. Le premier moteur de cet engrenage énorme est le moucheron, la dernière roue est le zodiaque.

CHAPITRE IV: CHANGEMENT DE GRILLE.

Il semblait que ce jardin, créé autrefois pour cacher des mystères libertins, se fût transformé et fût devenu propre à abriter des mystères chastes. Il n'avait plus ni berceaux, ni boulingrins, ni tonnelles, ni grottes; il avait une magnifique obscurité échevelée tombant comme un voile de toutes parts. Paphos s'était transformé en Éden. On ne sait quoi de repentant avait assaini cette retraite. Cette bouquetière offrait maintenant ses fleurs à l'âme. Ce coquet jardin, jadis compromis, était rentré dans la virginité et la pudeur. Un président assisté d'un jardinier, un homme qui croyait continuer Lamoignon et un autre qui croyait continuer Le Nôtre, l'avaient contourné, taillé, chiffonné, attifé, façonné pour la galanterie; la nature l'avait ressaisi, rempli d'ombre et arrangé pour l'amour.

Il y avait aussi dans cette solitude un cœur qui était tout prêt. L'amour n'avait qu'à se montrer; il avait là un temple composé de verdures, d'herbe, de mousse, de soupirs d'oiseaux, de molles ténèbres, de branches agitées, et une âme faite de douceur, de foi, de candeur, d'espoir, d'aspiration et d'illusion.

Cosette était sortie du couvent adolescente; elle avait un peu plus de quatorze ans et était 'dans l'âge ingrat'; à part les yeux, elle semblait plus laide que jolie; elle n'avait cependant aucun trait disgracieux mais elle était gauche, maigre, timide parfois, hardie d'autres fois; c'était une grande petite fille.

Son éducation était terminée. On lui avait appris la religion, la dévotion, l'histoire, la géographie, la grammaire, les participes passés, les rois de France, un peu de musique, à dessiner un nez... Elle ignorait tout du reste, ce qui est un charme et un danger. L'âme d'une jeune fille ne doit pas être laissée obscure; plus tard y naissent des mirages trop brusques et trop vifs comme dans une chambre noire. Elle doit recevoir la lumière de la réalité mais pas directement. Un demi-jour utile et gracieusement austère doit dissiper les peurs puériles et empêcher les chutes. Il n'y a que l'instinct maternel, intuition admirable où

entrent les souvenirs de la vierge et l'expérience de la femme, qui sache comment et de quoi doit être fait ce demi-jour. Rien ne remplace cet instinct. Pour former l'âme d'une jeune fille, toutes les religieuses du monde ne valent pas une mère.

Cosette n'avait pas eu de mère. Elle n'avait eu que beaucoup de mères au pluriel.

Quant à Jean Valjean, il y avait bien en lui toutes les tendresses à la fois, et toutes les sollicitudes, mais ce n'était qu'un vieil homme qui ne savait rien du tout.

Or, dans ce processus éducatif, dans cette grave affaire de la préparation d'une femme à la vie, que de science il faut pour lutter contre cette grande ignorance qu'on appelle l'innocence!

Rien ne prépare une jeune fille aux passions comme le couvent. Le couvent tourne la pensée du côté de l'inconnu. Le cœur, replié sur lui-même, se creuse, ne pouvant s'épancher, et s'approfondit, ne pouvant s'épanouir. De là des visions, des suppositions, des conjectures, des romans ébauchés, des aventures souhaitées, des constructions fantastiques, des édifices tout entiers bâtis dans l'obscurité intérieure de l'esprit, sombres et secrètes demeures où les passions trouvent tout de suite à se loger dès que la grille franchie leur permet d'entrer. Le couvent est une compression qui, pour triompher du cœur humain, doit durer toute la vie.

En quittant le couvent, Cosette ne pouvait rien trouver de plus doux et de plus dangereux que la maison de la rue Plumet. C'était la continuation de la solitude avec le commencement de la liberté, un jardin fermé avec une nature âcre, riche, voluptueuse et odorante, les mêmes songes que dans le couvent avec de jeunes hommes entrevus, une grille donnant sur la rue... des passions...

Cependant, quand elle y arriva, elle n'était encore qu'une petite fille. Jean Valjean lui offrit ce jardin inculte. 'Fais-y tout ce que tu voudras', lui dit-il. Cela amusa Cosette. Elle remua toutes les touffes et toutes les pierres, elle y chercha 'des bêtes', elle y joua, elle y rêva, elle aima ce jardin pour ses insectes fantastiques, elle attendit bientôt que les étoiles scintillassent sur ses amours adolescentes.

Et puis, elle aimait son père, c'est-à-dire Jean Valjean, de toute son âme, avec une naïve passion filiale qui faisait du bonhomme un compagnon désiré et charmant. On se souvient que M. Madeleine lisait beaucoup, Jean Valjean avait continué; il en était venu à parler bien; il avait la richesse secrète et l'éloquence d'une intelligence humble et vraie qui s'est cultivée spontanément. Il lui était resté juste assez d'âpreté pour assaisonner sa bonté; c'était un esprit rude et un cœur doux. Au Luxembourg, dans leurs tête-à-tête, il faisait de longs discours sur tout, puisant dans ce qu'il avait lu, puisant aussi dans ce qu'il avait souffert. Tout en l'écoutant, les yeux de Cosette erraient vaguement.

Cet homme simple suffisait à la pensée de Cosette, de même que ce jardin sauvage suffisait à ses yeux. Quand elle avait bien poursuivi les papillons, elle arrivait près de lui essoufflée et disait: 'Ah, comme j'ai couru!' Il lui déposait un baiser sur le front.

Cosette adorait cet homme. Elle était toujours sur ses talons. Là où était Jean Valjean était le bien-être. Comme Jean Valjean n'habitait ni le pavillon, ni le jardin, elle se plaisait plus dans l'arrière-cour pavée que dans l'enclos plein de fleurs, et dans la petite loge meublée de chaises de paille que dans le grand salon tendu de tapisseries où s'adossaient des fauteuils capitonnés. Jean Valjean lui disait quelquefois, en souriant: 'Mais va-t'en chez toi! Laisse-moi donc un peu seul!'

Elle le grondait tendrement parfois.

-'Papa, j'ai très froid chez toi', disait-elle; 'pourquoi ne mets-tu pas un tapis et un poêle ici?'

-'Ma chère enfant', répondait-il, 'il y a tant de gens qui valent mieux que moi et qui n'ont même pas un toit sur leur tête.'

-'Alors pourquoi y a-t-il du feu chez moi et tout ce qu'il faut?

-'Parce que tu es une femme.'

-'Bah! les hommes doivent donc avoir froid et être mal?'

-'Certains hommes.'

-'Alors je viendrai si souvent ici que tu seras bien obligé d'y faire du feu.'

Elle lui disait encore:

-'Papa, pourquoi manges-tu du mauvais pain?'

-'Parce que...'

-'Eh bien, si tu en manges, j'en mangerai.'

Alors, pour que Cosette ne mangeât pas de pain noir, Jean Valjean mangeait du pain blanc.

Cosette ne se rappelait que confusément de son enfance. Elle priait matin et soir pour sa mère qu'elle n'avait pas connue. Les Thénardier lui étaient restés comme deux figures hideuses à l'état de rêve. Elle se rappelait qu'elle était allée 'un jour, la nuit' chercher de l'eau dans un bois. Elle croyait que c'était très loin de Paris. Il lui semblait qu'elle avait commencé à vivre dans un abîme et que c'était Jean Valjean qui l'en avait tirée. Son enfance lui faisait l'effet d'un temps où il n'y avait autour d'elle que des mille-pieds, des araignées et des serpents. Quand elle méditait, le soir, avant de s'endormir, comme elle ne pensait pas être vraiment la fille de Jean Valjean, elle s'imaginait que l'âme de sa mère était passée dans cet homme et qu'elle veillait donc sur sa fille de cette curieuse manière.

Lorsqu'il était assis, elle appuyait sa joue sur ses cheveux blancs et y laissait silencieusement tomber une larme en se disant: 'C'est peut-être ma mère, cet homme-là!'

Cosette, quoique ceci soit étrange à dire, dans sa profonde ignorance de fille élevée au couvent, la maternité d'ailleurs étant absolument inintelligible à la virginité, avait fini par se figurer qu'elle avait eu aussi peu de mère que possible. Cette mère, elle ne savait même pas son nom. Toutes les fois qu'il lui arrivait de le lui demander, il se taisait. Si elle répétait sa question, il répondait par un sourire. Une fois, elle insista; le sourire s'acheva par une larme.

Le silence de Jean Valjean couvrait Fantine de nuit.

Était-ce de la prudence? Était-ce du respect? Était-ce la crainte de livrer ce nom aux hasards d'une autre mémoire que la sienne?

Tant que Cosette avait été petite, Jean Valjean lui avait volontiers parlé de sa mère; quand elle fut jeune fille, cela lui fut impossible. Il lui sembla qu'il n'osait plus. Était-ce à cause de Cosette? Était-ce à cause de Fantine? Il éprouvait une sorte d'horreur religieuse à faire entrer cette ombre dans la pensée de Cosette et à mettre la morte entre elle et lui. Plus cette ombre lui était sacrée, plus elle lui semblait redoutable. Il songeait à Fantine et se sentait accablé de silence. Il voyait vaguement dans les ténèbres quelque chose qui ressemblait à un doigt sur une bouche. Toute cette pudeur qui avait été dans Fantine et qui, pendant sa vie, était sortie d'elle violemment, était-elle revenue après sa mort se poser sur elle afin de la maintenir éternellement dans une béatitude émerveillée? Jean Valjean, à son insu, en subissait-il la pression? Moi qui crois en la mort, je ne suis pas de ceux qui rejetteraient cette explication mystérieuse. De là l'impossibilité de prononcer, même pour Cosette, ce nom: Fantine.

Un jour Cosette lui dit:

-'Papa, j'ai vu ma mère dans un rêve cette nuit. Elle avait deux grandes ailes. Ma mère, dans sa vie, doit avoir touché à la sainteté.'

-'Par le martyre', répondit Jean Valjean.

Du reste, Jean Valjean était heureux.

Quand Cosette sortait avec lui, elle s'appuyait sur son bras, fière, heureuse, épanouie. Jean Valjean, du fait de toutes ces manifestations de tendresse sentait sa pensée bruire délicieusement. Le pauvre homme tressaillait inondé d'une joie angélique; il s'affirmait avec transport que cela durerait toute la vie; il se disait qu'il n'avait vraiment pas assez souffert pour mériter un si radieux bonheur, et il remerciait Dieu, dans les profondeurs de son âme, d'avoir permis qu'il fût ainsi aimé, lui, misérable créature, par cet être innocent.

CHAPITRE V: LA ROSE S'APERÇOIT QU'ELLE EST UNE MACHINE DE GUERRE.

Un jour Cosette se regarda par hasard dans son miroir et se dit: 'Tiens!' Il lui semblait presque qu'elle était jolie. Ceci la troubla singulièrement. Jusqu'à ce moment, elle n'avait pas songé à son apparence. Elle se voyait dans son miroir mais ne s'y observait pas. Et puis, on lui avait souvent dit qu'elle était laide; Jean Valjean seul disait doucement: 'Mais non, mais non!' Quoi qu'il en fût, Cosette s'était toujours crue laide et avait grandi dans cette idée avec la résignation facile de l'enfance. Voici que tout d'un coup son miroir lui disait comme Jean Valjean: 'Mais non, mais non.' Elle ne dormit pas de la nuit. 'Et si j'étais jolie?', pensait-elle, 'Comme cela serait drôle que je fusse jolie!' Elle se rappela celles de ses camarades de classe qui étaient belles et se dit: 'Comment! Je serais aussi belle que mademoiselle une telle!'

Le lendemain elle se regarda dans le miroir et elle douta. 'Où avais-je l'esprit?', se dit-elle, 'non, je suis laide.' Elle avait tout simplement mal dormi: ses yeux vitreux et sont teint pâle ne pouvaient pas être du domaine de la beauté. Si elle ne s'était pas sentie outrancièrement joyeuse, la veille, de croire à sa beauté, elle fut triste de ne plus y croire. Elle ne se regarda plus, et pendant plus de quinze jours elle tâcha de se coiffer en tournant le dos au miroir.

Le soir, après le dîner, elle faisait assez habituellement de la tapisserie dans le salon, ou quelque ouvrage de couvent, et Jean Valjean lisait à côté d'elle. Une fois elle leva les yeux de son ouvrage et elle fut toute surprise de la façon inquiète dont son père la regardait.

Une autre fois, elle passait dans la rue, et il lui sembla que quelqu'un qu'elle ne vit pas dit derrière elle: 'Jolie femme, mais mal habillée.' 'Bah!', pensa-t-elle, 'Ce n'est pas moi. Je suis bien habillée et laide.' Elle avait alors son chapeau de peluche et sa robe de mérinos.

Un jour enfin, elle était dans le jardin et entendit la pauvre vieille Toussaint dire: 'Monsieur, remarquez-vous comme mademoiselle devient jolie?' Cosette n'entendit pas ce que son père répondit; les paroles de Mme Toussaint furent une sorte de commotion. Elle sortit du jardin, monta dans sa chambre, courut à la glace et poussa un cri. Elle venait de s'éblouir elle-même!

Étant jolie, elle ne pouvait pas aller contre l'opinion de Toussaint et de son miroir. Sa taille s'était faite, sa peau avait blanchi, ses cheveux s'étaient lustrés, une splendeur inconnue s'était allumée dans ses yeux bleus. La conscience de sa beauté lui vint tout entière, en une minute, comme un grand jour qui se fait. Les autres la remarquaient d'ailleurs, Toussaint le disait; c'était d'elle évidemment que le passant avait parlé, il n'y avait plus à en douter. Elle redescendit au jardin, se croyant reine, entendant les oiseaux chanter, c'était en hiver, voyant le ciel doré, le soleil dans les arbres, des fleurs dans les buissons, éperdue, folle, dans un ravissement inexprimable.

De son côté, Jean Valjean éprouvait un profond et indéfinissable serrement de cœur.

C'est qu'en effet, depuis quelque temps, il contemplait avec terreur cette beauté qui apparaissait chaque jour plus rayonnante sur le doux visage de Cosette et qui présageait un avenir moins souriant pour lui.

Cosette avait été belle assez longtemps avant de s'en apercevoir. Mais, du premier jour, cette lumière inattendue qui se levait lentement et enveloppait par degrés toute la personne de la jeune fille blessa l'âme sombre de Jean Valjean. Il sentit que c'était un changement dans une vie heureuse, si heureuse qu'il n'osait y remuer dans la crainte d'y déranger quelque chose. Cet homme qui avait passé par toutes les détresses, qui était encore tout saignant des meurtrissures de sa destinée, qui avait été presque méchant et qui était devenu presque saint, qui, après avoir traîné la chaîne du bagne, traînait maintenant la chaîne invisible, mais pesante, de l'infamie indéfinie, cet homme que la loi n'avait pas lâché et qui pouvait être à chaque instant repris et ramené de l'obscurité de sa vertu au grand jour de l'opprobre public, cet homme acceptait tout, excusait tout,

pardonnait tout, bénissait tout, voulait bien tout, et ne demandait à la providence, aux hommes, aux lois, à la société, à la nature, au monde, qu'une chose: que Cosette l'aimât!

Que Cosette continuât de l'aimer! Que Dieu n'empêchât pas le cœur de cette enfant de venir à lui, et de rester à lui! Aimé de Cosette, il se trouvait guéri, reposé, apaisé, comblé, récompensé, couronné. Aimé de Cosette, il était bien! Il n'en demandait pas davantage. Si on lui avait demandé s'il voulait être mieux, il aurait répondu que non. Si Dieu lui avait demandé s'il voulait le paradis, il aurait répondu qu'il y perdrait.

Tout ce qui pouvait effleurer cette situation, ne fût-ce qu'à la surface, le faisait frémir comme le commencement d'autre chose. Il n'avait jamais trop su ce que c'était que la beauté d'une femme mais, par instinct, il comprenait que c'était terrible.

Cette beauté qui s'épanouissait de plus en plus triomphante et superbe à côté de lui, sous ses yeux, sur le front ingénu et redoutable de l'enfant, du fond de sa laideur, de sa vieillesse, de sa misère, de sa réprobation, de son accablement, il la regardait effrayé.

Il se disait: 'Comme elle est belle! Qu'est-ce que je vais devenir, moi?'

Là, du reste, était la différence entre sa tendresse et la tendresse d'une mère. Ce qu'il voyait avec angoisse, une mère l'eût vu avec joie.

Les premiers symptômes ne tardèrent pas à se manifester.

Dès le lendemain du jour où elle s'était dit qu'elle était belle, Cosette fit attention à sa toilette. Elle se rappela le mot du passant, 'jolie mais mal habillée', souffle d'oracle qui était passé à côté d'elle et s'était évanoui après avoir déposé, dans son cœur, une des deux passions qui doivent, plus tard, occuper toute la vie des femmes, à savoir la coquetterie et l'amour.

Avec la foi en sa beauté, toute l'âme féminine s'épanouit en elle. Elle eut horreur du mérinos et honte de la peluche. Son père ne lui avait jamais rien refusé. Elle sut tout de suite toute la science du chapeau, de la robe, du mantelet, du brodequin, de la manchette, de l'étoffe qui va, de la couleur qui sied, cette science qui fait de la femme parisienne quelque chose de si charmant, de si profond et de si dangereux. Le mot 'femme capiteuse' a été inventé pour la Parisienne.

En moins d'un mois, la petite Cosette fut dans cette thébaïde de la rue de Babylone une des femmes, non seulement les plus jolies, ce qui est quelque chose, mais 'les mieux mises' de Paris, ce qui est bien davantage. Elle eût voulu rencontrer 'son passant' pour voir ce qu'il dirait et 'pour lui en montrer!' Le fait est qu'elle était ravissante et qu'elle distinguait à merveille un chapeau de Gérard d'un chapeau d'Herbaut.

Jean Valjean regardait ces ravages avec anxiété. Lui qui sentait qu'il ne pourrait jamais que ramper, marcher tout au plus, il voyait des ailes venir à Cosette.

Du reste, rien qu'à la simple inspection de la toilette de Cosette, une femme eût reconnu qu'elle n'avait pas de mère. Certaines petites bienséances, certaines conventions spéciales, n'étaient pas observées par Cosette. Une mère, par exemple, lui eût dit qu'une jeune fille ne s'habille pas en damas.

Le premier jour que Cosette sortit avec sa robe, son camail de damas noir et son chapeau de crêpe blanc, elle vint prendre le bras de Jean Valjean, gaie, radieuse, rose, fière, éclatante. 'Papa', dit-elle, 'comment me trouves-tu ainsi? Jean Valjean répondit d'une voix qui ressemblait à la voix amère d'un envieux: 'Charmante!' Il se conduisit comme d'habitude. En rentrant il lui demanda:

-'Est-ce que tu ne remettras plus ta robe et ton chapeau, tu sais?'

Ceci se passait dans la chambre de Cosette. Cosette se tourna vers le porte-manteau de la garde-robe où sa défroque de pensionnaire était accrochée.

-'Ce déguisement!, dit-elle. 'Papa, que veux-tu que j'en fasse? Oh, non! Je ne remettrai jamais ces horreurs. Avec ce machin-là sur la tête, j'ai l'air d'une folle.'

Jean Valjean soupira profondément.

À partir de ce moment, il remarqua que Cosette, qui autrefois demandait toujours à rester, demandait maintenant toujours à sortir. En effet, à quoi bon avoir une jolie figure et une délicieuse toilette, si on ne les montre pas?

Il remarqua aussi que Cosette n'avait plus le même goût pour l'arrière-cour. À présent, elle se mettait plus volontiers dans le jardin, se promenant sans déplaisir devant la grille. Jean Valjean, farouche, n'y mettait pas les pieds. Il restait dans son arrière-cour, comme le chien casanier.

Cosette, à se savoir belle, perdit la grâce de l'ignorer, grâce exquise car la beauté rehaussée de naïveté est ineffable; rien n'est adorable comme une innocente éblouissante qui marche en tenant dans sa main, sans le savoir, la clef d'un paradis. Mais ce qu'elle perdit en grâce ingénue, elle le regagna en charme pensif et sérieux. Toute sa personne, pénétrée des joies de la jeunesse, de l'innocence et de la beauté, respirait une mélancolie splendide.

Ce fut à cette époque que Marius, après six mois écoulés, la revit au Luxembourg.

CHAPITRE VI: LA BATAILLE COMMENCE.

Cosette était dans son ombre, comme Marius dans la sienne, toute disposée pour l'embrasement. La destinée, avec sa patience mystérieuse et fatale, rapprochait lentement ces deux êtres chargés des orageuses électricités de la passion, ces deux âmes qui portaient l'amour comme deux nuages portent la foudre, et qui devaient s'aborder, se mêler dans un regard comme les nuages dans un éclair.

On a tant abusé du regard dans les romans d'amour qu'on a fini par le déconsidérer. C'est à peine si l'on ose dire maintenant que deux êtres se sont aimés parce qu'ils se sont regardés. C'est pourtant comme cela qu'on s'aime, et uniquement comme cela. Le reste n'est que le reste; il vient bien après. Rien n'est plus réel que ces grandes secousses que deux âmes se donnent en échangeant cette étincelle.

Quand Cosette eut sans le savoir ce regard qui troubla Marius, Marius ne se douta pas que lui aussi eut un regard qui troubla Cosette.

Il lui fit le même mal et le même bien.

Depuis longtemps déjà elle le voyait et elle l'examinait comme les filles examinent et voient, en regardant ailleurs. Marius trouvait encore Cosette laide que Cosette trouvait déjà Marius beau. Mais comme il ne faisait pas attention à elle, ce jeune homme lui était bien égal.

Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de se dire qu'il avait de beaux cheveux, de beaux yeux, de belles dents, un charmant son de voix quand elle l'entendait causer avec ses camarades, qu'il marchait en se tenant mal, si l'on veut, mais avec une grâce à lui, qu'il ne paraissait pas bête du tout, que toute sa personne était noble, douce, simple et fière et, qu'enfin, il avait l'air pauvre mais pas méchant.

Le jour où leurs yeux se rencontrèrent et se dirent enfin brusquement ces premières choses obscures et ineffables que le regard balbutie, Cosette ne comprit pas. Elle rentra, pensive, à la maison de la rue de l'Ouest où Jean Valjean, selon son habitude, était venu passer six semaines. Le lendemain, en s'éveillant, elle songea à ce jeune homme inconnu, si longtemps indifférent et glacé, qui semblait maintenant faire attention à elle; il ne lui sembla pas le moins du monde que cette attention lui fût agréable. Elle éprouvait plutôt un peu de colère contre ce beau jeune homme dédaigneux. Un fond de guerre remua en elle. Il lui sembla, et elle en éprouvait une joie encore tout enfantine, qu'elle allait enfin se venger.

Se sachant belle, elle sentait bien, quoique d'une façon indistincte, qu'elle avait une arme. Les femmes jouent avec leur beauté comme les enfants avec leur couteau. Elles s'y blessent.

On se rappelle les hésitations de Marius, ses palpitations, ses terreurs. Il restait sur son banc et n'approchait pas, ce qui décevait Cosette. Un jour, elle dit à Jean Valjean: 'Papa, promenons-nous donc un peu de ce côté-là.' Voyant que Marius ne venait pas à elle, elle alla à lui. En pareil cas, toute femme ressemble à Mahomet. Et puis, chose bizarre, le premier symptôme de l'amour vrai chez un jeune homme, c'est la timidité, chez une jeune

fille, c'est la hardiesse. Ceci étonne, et rien n'est plus simple pourtant. Ce sont les deux sexes qui tendent à se rapprocher et qui prennent les qualités de l'un et de l'autre.

Ce jour-là, le regard de Cosette rendit Marius fou alors que le regard de Marius rendit Cosette tremblante. Marius s'en alla confiant; Cosette resta inquiète. À partir de ce jour-là, ils s'adorèrent.

La première chose que Cosette éprouva, ce fut une tristesse confuse et profonde. Il lui sembla que, du jour au lendemain, son âme était devenue noire. Elle ne la reconnaissait plus. La blancheur de l'âme des jeunes filles, qui se compose de froideur et de gaîté, ressemble à la neige: elle fond lorsque le soleil de l'amour la regarde.

Cosette ne savait pas ce que c'était que l'amour. Elle n'avait jamais entendu prononcer ce mot dans son sens terrestre. Sur les livres de musique profane qui entraient dans le couvent, amour était remplacé par tambour ou pandour. Cela créait des énigmes qui exerçaient l'imagination des grandes comme *'Ah, que le tambour est agréable!'* ou *'La pitié n'est pas un pandour!'* Mais Cosette était sortie encore trop jeune pour s'être beaucoup préoccupée du tambour. Elle n'eût donc su quel nom donner à ce qu'elle éprouvait maintenant. Est-on moins malade pour ignorer le nom de sa maladie?

Elle aimait avec d'autant plus de passion qu'elle aimait avec ignorance. Elle ne savait pas si cela était bon ou mauvais, utile ou dangereux, nécessaire ou mortel, éternel ou passager, permis ou interdit; elle aimait. On l'eût bien étonnée si on lui eût dit: 'Vous ne dormez pas? Mais c'est défendu! Vous ne mangez pas? Mais c'est mal! Vous avez des vapeurs et des palpitations? Mais cela ne se fait pas! Vous rougissez et pâlissez quand un certain individu vêtu de noir apparaît au bout d'une allée bordée d'arbres? Mais c'est abominable!' Elle n'eût pas compris, et elle eût répondu: 'Comment se peut-il que ce soit de ma faute alors que je ne sais rien et que je n'y peux rien?'

Il se trouva que l'amour qui se présenta était précisément celui qui convenait le mieux à l'état de son âme. C'était une sorte d'adoration à distance, une contemplation muette, la déification d'un inconnu. C'était l'apparition de l'adolescence à l'adolescence, le rêve des nuits devenu roman et resté rêve, le fantôme espéré enfin incarné, mais n'ayant pas encore de nom, ni de torts, ni de taches, ni d'exigences, ni de défauts, en un mot, l'amant lointain et demeuré dans l'idéal, une chimère ayant une forme. Toute rencontre plus palpable et plus proche eût, à cette époque, effrayé Cosette, encore à demi plongée dans la brume grossissante du cloître. Elle avait toutes les peurs des enfants et toutes les peurs des religieuses. L'esprit du couvent, dont elle s'était pénétrée pendant cinq ans, s'évaporait encore lentement de toute sa personne et faisait tout trembler autour d'elle. Dans cette situation, ce n'était pas un amant qu'il lui fallait, ce n'était pas même un amoureux, c'était une vision. Elle se mit à adorer Marius comme quelque chose de charmant, de lumineux et d'impossible.

Comme l'extrême naïveté touche à l'extrême coquetterie, elle lui souriait franchement.

Elle attendait, tous les jours, l'heure de la promenade avec impatience; elle y trouvait Marius, se sentait indiciblement heureuse, et croyait sincèrement exprimer toute sa pensée en disant à Jean Valjean: 'Quel merveilleux parc que ce jardin du Luxembourg!'

Marius et Cosette étaient dans la nuit l'un pour l'autre: ils ne se parlaient pas, ils ne se saluaient pas, ils ne se connaissaient pas. Ils se voyaient et, comme les astres dans le ciel que des millions de lieues séparent, ils vivaient de se regarder.

C'est ainsi que Cosette devint peu à peu une femme et s'épanouit, belle, amoureuse, coquette, avec la conscience de sa beauté et l'ignorance de son amour.

CHAPITRE VII: À TRISTESSE, TRISTESSE ET DEMIE.

Toutes les situations ont leurs instincts. La vieille et éternelle mère nature avertit Jean Valjean de la présence de Marius. Jean Valjean tressaillit dans les profondeurs de sa pensée. Il ne voyait rien, ne savait rien et considérait, pourtant, avec une attention

opiniâtre, les ténèbres où il était, comme s'il sentait, d'un côté, quelque chose qui se construisait et, de l'autre, quelque chose qui s'écroulait. Marius, averti, lui aussi, selon la logique divine, par la nature, fit tout ce qu'il put pour se dérober au 'père'. Il arriva cependant que Jean Valjean l'aperçût. Les allures de Marius n'étaient plus du tout naturelles. Il avait des prudences louches et des témérités gauches. Il ne venait plus tout près comme autrefois; il s'asseyait loin et restait en extase; il avait un livre et faisait semblant de lire; pourquoi faisait-il semblant? Autrefois, il venait avec son vieil habit; maintenant, il mettait son habit neuf tous les jours. Il n'était pas bien sûr qu'il ne se fît pas friser; il avait des yeux tout drôles; il mettait des gants; Jean Valjean détestait cordialement ce jeune homme.

Cosette ne laissait rien deviner. Sans savoir au juste ce qu'elle avait, elle avait bien le sentiment que c'était quelque chose et qu'il fallait le cacher.

Il y avait, entre la coquetterie de Cosette et les habits neufs de cet inconnu, un parallélisme qui dérangeait Jean Valjean. C'était un hasard peut-être, sans doute, à coup sûr, mais un hasard menaçant.

Jamais il ne parla de ce jeune homme à Cosette.

Un jour, cependant, il ne put s'en empêcher et lui dit: 'Voilà un jeune homme qui a l'air pédant!'

Cosette, l'année d'avant, petite fille indifférente, eût répondu: 'Mais non; il est charmant.' Dix ans plus tard, moins amoureuse, elle eût répondu: 'Pédant et insupportable? Tu dois avoir raison! Elle se borna à dire avec un calme suprême:

-'Ce jeune homme-là?'

Comme si elle le regardait pour la première fois.

-'Que je suis stupide!', pensa Jean Valjean. 'Elle ne l'avait pas encore remarqué. C'est moi qui le lui montre.'

Ô simplicité des vieux! Ô profondeur des enfants!

C'est encore une loi de ces fraîches années de souffrance et de souci, de ces vives luttes du premier amour contre les premiers obstacles: la jeune fille ne se laisse prendre à aucun piège, le jeune homme tombe dans tous. Jean Valjean avait commencé contre Marius une sourde guerre que Marius, avec la bêtise sublime de sa passion et de son âge, ne devina pas. Jean Valjean lui tendit une foule d'embûches. Il changea d'heures; il changea de banc; il oublia son mouchoir; il vint seul. Marius donna tête baissée dans tous les panneaux; à tous ces points d'interrogation plantés sur sa route par Jean Valjean, il répondit ingénument oui. Cosette resta murée dans son insouciance apparente et dans sa tranquillité imperturbable, si bien que Jean Valjean arriva à cette conclusion: 'Ce dadais est amoureux fou de Cosette mais elle ignore jusqu'à son existence.'

Il n'en avait pas moins dans le cœur un tremblement douloureux. La minute où Cosette aimerait pouvait arriver d'un instant à l'autre. Tout ne commence-t-il pas par l'indifférence?

Une seule fois Cosette fit une faute et l'effraya. Il se levait du banc pour partir après trois heures d'arrêt et elle dit: 'Déjà!' Jean Valjean n'arrêta pas de venir se promener au Luxembourg, ne voulant rien faire de bizarre et, par-dessus tout, redoutant d'éveiller l'intérêt de Cosette. Cependant, lorsque Cosette souriait à Marius, Jean Valjean le fusillait du regard. Lui qui avait fini par ne plus se croire capable d'un sentiment malveillant, il y avait des instants où, quand Marius était là, il croyait redevenir sauvage et féroce; il sentait se rouvrir et se soulever contre ce jeune homme les strates inférieures et barbares de son âme. Il lui semblait presque qu'il se reformait en lui des cratères inconnus.

Quoi! Il était là! Que venait-il faire ici? Il venait tourner, flairer, examiner, essayer! Il venait dire: pourquoi pas! Il venait rôder autour de sa vie, de son bonheur, pour le prendre et l'emporter!

Jean Valjean ajoutait: 'Oui, c'est cela! Il vient chercher une amourette! Et moi dans tout cela? J'ai été le plus malheureux des hommes pendant soixante ans, j'ai souffert tout ce qu'on peut souffrir, j'ai vieilli sans avoir été jeune, j'ai vécu sans famille, sans parents, sans amis, sans femme, sans enfants, j'ai laissé de mon sang sur toutes les pierres, les

ronces, les bornes, les chemins du malheur, j'ai pardonné à ceux qui m'ont fait du mal, je suis redevenu honnête malgré l'adversité, je me suis repenti du mal que j'ai fait et au moment où je suis récompensé, au moment où c'est fini, au moment où je touche au but, tout cela s'évanouit car quelqu'un vient me voler Cosette.'

Alors ses yeux s'emplissaient d'une clarté lugubre et extraordinaire. Ce n'était plus un homme qui regarde un homme, ce n'était pas un ennemi qui regarde un ennemi, c'était un loup qui regarde un chasseur qui voudrait le tuer.

On connaît le reste. Marius continua d'être insensé. Un jour il suivit Cosette rue de l'Ouest, un autre jour il parla au portier. Le portier, de son côté, parla et dit à Jean Valjean: 'Monsieur, qui est le jeune homme curieux qui a demandé après vous?' Le lendemain, Jean Valjean jeta à Marius ce coup d'œil dont Marius s'aperçut enfin. Huit jours après, Jean Valjean déménagea. Il se jura qu'il ne remettrait plus les pieds ni au Luxembourg, ni rue de l'Ouest. Il retourna rue Plumet.

Cosette ne se plaignit pas, elle ne dit rien, elle ne posa pas de questions et ne chercha pas de réponses. Elle en était déjà à la période où l'on craint d'être subjugué et de se trahir. Jean Valjean n'avait aucune expérience de ces misères, les seules qui soient charmantes et les seules qu'il ne connût pas; cela fit qu'il ne comprit pas la grave signification du silence de Cosette. Seulement, il remarqua qu'elle était devenue triste, et il devint sombre. De part et d'autre l'inexpérience rongeait leurs sentiments.

Une fois, il fit un essai. Il demanda à Cosette:

-'Veux-tu aller au Luxembourg?'

Un rayon illumina le visage pâle de Cosette.

-'Oui', dit-elle.

Ils y allèrent. Trois mois s'étaient écoulés. Marius n'y allait plus. Marius n'y était pas.

Le lendemain, Jean Valjean redemanda à Cosette:

-'Veux-tu aller au Luxembourg?

Elle répondit tristement et doucement:

-'À quoi bon?'

Que se passait-il dans cet esprit si jeune et déjà si impénétrable? Qu'est-ce qui était en train de s'y accomplir? Qu'arrivait-il à l'âme de Cosette? Quelquefois, au lieu de se coucher, Jean Valjean restait assis, près de son grabat, la tête dans ses mains, et passait des nuits entières à se demander: 'À quoi pense-t-elle?

Dans ces moments-là, quels regards douloureux il tournait vers le cloître, ce sommet chaste, ce lieu des anges, cet inaccessible glacier de la vertu! Comme il contemplait avec un ravissement désespéré ce jardin du couvent, plein de fleurs ignorées et de vierges enfermées, où tous les parfums et toutes les âmes montent droit vers le ciel! Comme il adorait cet éden refermé à jamais dont il était sorti volontairement! Comme il regrettait son abnégation et sa démence d'avoir ramené Cosette au monde, pauvre héros du sacrifice, saisi et terrassé par son dévouement même! Il se disait bien souvent: 'Qu'ai-je fait?'

Du reste, Cosette ne percevait pas les tourments de Jean Valjean car il montrait toujours le même visage serein et bon. Les manières de Jean Valjean étaient plus tendres et plus paternelles que jamais. Si quelque chose eût pu faire deviner moins de joie, c'était plus de mansuétude.

De son côté, Cosette languissait. Elle souffrait de l'absence de Marius comme elle avait joui de sa présence, singulièrement, sans savoir au juste. Quand Jean Valjean avait cessé de la conduire au parc, un instinct de femme lui avait confusément murmuré qu'il ne fallait pas paraître tenir au Luxembourg, que si cela lui était indifférent, son père l'y ramènerait. Mais les jours, les semaines et les mois se succédèrent. Jean Valjean avait accepté tacitement le consentement tacite de Cosette. Elle le regretta. Il était trop tard. Le jour où elle retourna au Luxembourg, Marius n'y était plus. Marius avait donc disparu; c'était fini, que faire? Le retrouverait-elle jamais? Elle sentit une langueur monotone l'étreindre plus cruellement chaque jour; elle ne sut plus si c'était l'hiver ou l'été, le soleil

ou la pluie, si les oiseaux chantaient, si l'on était aux dahlias ou aux pâquerettes, si le Luxembourg était plus charmant que les Tuileries, si le linge que rapportait la blanchisseuse était trop empesé ou pas assez, si Toussaint avait bien ou mal fait 'son marché', et elle resta accablée, absorbée, attentive à une seule pensée, l'œil vague et fixe, comme lorsqu'on regarde, dans la nuit, l'endroit noir et profond où une apparition s'est évanouie.

Elle non plus ne laissa rien voir à Jean Valjean, si ce n'est sa pâleur. Elle continua à feindre le bonheur.

Cette pâleur préoccupait Jean Valjean. Quelquefois il lui demandait:

-'Qu'as-tu?'

Elle répondait:

-'Je n'ai rien.'

Et après un silence, comme elle le devinait triste aussi, elle reprenait:

-'Et toi, papa, est-ce que tu as quelque chose?

-'Moi? Rien!', disait-il.

Ces deux êtres qui s'étaient tant aimés, d'un amour si touchant, et qui avaient longtemps vécu l'un pour l'autre, souffraient maintenant l'un à côté de l'autre, l'un à cause de l'autre, sans se le dire, sans s'en vouloir et en souriant.

CHAPITRE VIII: LA CHAÎNE.

Le plus malheureux des deux, c'était Jean Valjean. La jeunesse, même dans ses chagrins, a toujours une clarté à elle.

Parfois Jean Valjean souffrait tellement qu'il en devenait puéril. C'est le propre de la douleur de faire reparaître le côté enfant de l'homme. Il sentait invinciblement que Cosette lui échappait. Il eût voulu lutter, la retenir, l'enthousiasmer par quelque chose d'extérieur et d'éclatant. Ces idées puériles et, en même temps, séniles lui donnèrent, par leur enfantillage même, une notion assez juste de l'influence de la passementerie sur l'imagination des jeunes filles. Il lui arriva, une fois, de voir passer, dans la rue, un général à cheval, en grand uniforme: le comte Coutard, commandant de Paris. Il envia cet homme doré; il se dit quel bonheur ce serait de pouvoir mettre cet habit-là, que si Cosette le voyait ainsi, cela l'éblouirait, que lorsqu'il lui donnerait le bras et qu'il passerait devant la grille des Tuileries, on lui présenterait les armes, que cela suffirait à la détourner des jeunes gens.

Une secousse inattendue vint se mêler à ces pensées tristes. Dans la vie isolée qu'ils menaient, et depuis qu'ils étaient venus se loger rue Plumet, ils avaient une habitude. Il allait parfois voir se lever le soleil, genre de joie douce qui convient à ceux qui entrent dans la vie et à ceux qui en sortent.

Se promener de grand matin, pour qui aime la solitude, équivaut à se promener la nuit, avec la gaîté de la nature en plus. Les rues sont désertes; les oiseaux chantent. Cosette, oiseau elle-même, se réveillait volontiers de bonne heure. Ces excursions matinales se préparaient la veille. Il proposait, elle acceptait. Cela s'arrangeait comme un complot: on sortait avant le jour. C'étaient autant de petits bonheurs pour Cosette. Ces excentricités innocentes plaisent à la jeunesse.

L'habitude de Jean Valjean était, on le sait, d'aller dans des endroits peu fréquentés, des recoins solitaires, des lieux oubliés. Il y avait alors, près des barrières de Paris, des espèces de champs pauvres, presque mêlés à la ville, où il poussait, l'été, un blé maigre, et qui, l'automne, après la récolte faite, n'avaient pas l'air moissonnés, mais pelés. Jean Valjean avait plaisir à les hanter. Cosette ne s'y ennuyait pas. C'était la solitude pour lui, la liberté pour elle. Là, elle redevenait petite fille, elle pouvait courir et presque jouer; elle ôtait son chapeau, le posait sur les genoux de Jean Valjean, et cueillait des fleurs. Elle regardait les papillons sur les bleuets mais ne les prenait pas; les mansuétudes et les attendrissements naissent avec l'amour; la jeune fille, qui a en elle un idéal tremblant et

fragile, a pitié des ailes du papillon. Elle tressait en guirlandes des coquelicots qu'elle mettait sur sa tête, qui, traversés par le soleil, empourprés jusqu'au flamboiement, ornaient ce visage de halos de braises.

Même après le sombre épisode des amours déçues de Cosette, ils avaient continuer à se promener presque tous les matins.

Un matin d'octobre, tentés par la sérénité parfaite de l'automne de 1831, ils sortirent et allèrent près de la barrière du Maine. Ce n'était pas l'aurore mais l'aube: moment ravissant et farouche. Quelques constellations transperçaient l'azur pâle et profond; la terre brillait comme un diamant noir; les cieux opalescents faisaient frissonner les brins d'herbe endormis. Une alouette qui semblait mêlée aux étoiles déchira le silence; l'on eût dit que cet hymne de la petitesse à l'infini calmait l'immensité. À l'orient, le Val-de-Grâce découpait, sur l'horizon clair d'une clarté d'acier, sa masse obscure; Vénus éblouissante montait derrière ce dôme; elle avait l'air d'une âme qui s'évade d'un édifice ténébreux.

Tout était paix et silence; personne sur la chaussée; sur les bas côtés, quelques rares ouvriers, à peine entrevus, se rendaient à leur travail.

Jean Valjean s'était assis, dans la contre-allée, sur des charpentes déposées à la porte d'un chantier. Il avait le visage tourné vers la route et le dos tourné au jour; il négligeait le soleil qui allait se lever; il était tombé dans une de ces absorptions profondes où tout l'esprit se concentre et où le regard s'enferme dans une introspection carcérale. Il y a des méditations qu'on pourrait nommer verticales; quand on est au fond, il faut du temps pour revenir à la surface. Jean Valjean était descendu dans une de ces songeries-là. Il pensait à Cosette, au bonheur possible si rien ne se mettait entre elle et lui, à cette lumière dont elle remplissait sa vie, lumière qui était la respiration de son âme. Il était presque heureux dans cette rêverie. Cosette, debout près de lui, regardait les nuages devenir roses.

Tout à coup, Cosette s'écria: 'Papa, on dirait qu'on vient là-bas.' Jean Valjean leva les yeux.

Cosette avait raison.

La chaussée qui mène à l'ancienne barrière du Maine prolonge, comme on sait, la rue de Sèvres, et est coupée à angle droit par le boulevard intérieur. Au coude de la chaussée et du boulevard, à l'endroit où se fait l'embranchement, on entendait un bruit difficile à expliquer à pareille heure; une sorte d'encombrement confus apparaissait. On ne sait quoi d'informe, qui venait du boulevard, entrait dans la chaussée.

Cela grandissait, cela semblait se mouvoir avec ordre, pourtant c'était hérissé et frémissant; cela ressemblait à une voiture mais on ne pouvait pas distinguer le chargement. Il y avait des chevaux, des roues, des cris; des fouets claquaient. Par degrés, les linéaments se fixèrent, quoique noyés de ténèbres. C'était une voiture, en effet, qui venait de tourner du boulevard sur la route et qui se dirigeait vers la barrière près de laquelle était Jean Valjean; une deuxième, du même aspect, la suivit, puis une troisième, puis une quatrième; sept chariots débouchèrent successivement, la tête des chevaux touchant l'arrière des voitures. Des silhouettes s'agitaient sur ces chariots, on voyait des étincelles dans le crépuscule comme s'il y avait des sabres nus, on entendait un cliquetis qui ressemblait à des chaînes remuées, cela avançait, les voix grossissaient, et c'était une chose formidable comme il en sort de la caverne des songes.

En approchant, cela prit forme et s'ébaucha derrière les arbres avec le blêmissement de l'apparition; la masse blanchit; le jour qui se levait peu à peu plaquait une lueur blafarde sur ce fourmillement à la fois sépulcral et vivant; les têtes des silhouettes devinrent des visages de cadavres.

Sept voitures roulaient les unes derrières les autres. Les six premières avaient une structure singulière. Elles ressemblaient à des haquets de tonneliers; c'étaient des espèces de longues échelles posées sur deux roues et formant brancard à leur extrémité antérieure. Chaque haquet, disons mieux, chaque échelle était attelée à quatre chevaux mis bout à bout. Sur ces échelles étaient traînées d'étranges grappes d'hommes. Dans le peu de jour qu'il faisait, on ne voyait pas ces hommes; on les devinait. Vingt-quatre sur chaque voiture,

douze de chaque côté, adossés les uns aux autres, les jambes dans le vide, faisaient face aux passants. ils avaient, derrière le dos, une chaîne qui sonnait et, au cou, un carcan qui brillait. Chacun avait son carcan mais la chaîne était pour tous, de sorte que ces vingt-quatre hommes, lorsqu'il descendaient du haquet pour marcher, étaient saisis par une sorte d'unité inexorable qui les obligeait à serpenter comme des mille-pattes. À l'avant et à l'arrière de chaque voiture, deux hommes, armés de fusils, se tenaient debout, le pied sur une des extrémités de la chaîne. Les carcans étaient carrés. La septième voiture, vaste fourgon à ridelles, mais sans capote, avait quatre roues et six chevaux; elle portait un tas sonore de chaudières de fer, de marmites de fonte, de réchauds et de chaînes, où étaient mêlés quelques hommes garrottés, couchés, malades. Ce fourgon, tout à claire-voie, était garni de claies délabrées qui semblaient avoir servi aux antiques supplices.

Ces voitures étaient au milieu de la rue. Des deux côtés marchaient des gardes d'un aspect infâme, coiffés de tricornes claques comme les soldats du Directoire, tachés, troués, sordides, affublés d'uniformes d'invalides, de pantalons de croque-morts gris et bleus presque en lambeaux, d'épaulettes rouges, de bandoulières jaunes, de petits sabres, de fusils et de bâtons. Ces sbires semblaient composés de l'abjection du mendiant et de l'autorité du bourreau. Celui qui paraissait leur chef tenait à la main un fouet de poste. Tous ces détails, estompés par le crépuscule, se dessinaient de plus en plus dans le matin qui s'éveillait. En tête et en queue du convoi, marchaient des gendarmes à cheval, graves, le sabre au poing.

Ce cortège était si long qu'au moment où la première voiture atteignit la barrière, la dernière déboucha du boulevard.

Une foule, sortie d'on ne sait où et formée en un clin d’œil, comme cela est fréquent à Paris, se pressait des deux côtés de la chaussée et regardait. On entendait, dans les ruelles voisines, des cris de gens qui s'appelaient et les sabots des maraîchers qui accouraient pour voir.

Les hommes entassés sur les haquets se laissaient secouer en silence. Ils étaient livides du frisson du matin. Ils avaient tous des pantalons de toile et les pieds nus dans des sabots. Le reste du costume était à la fantaisie de la misère. Leurs accoutrements étaient hideusement disparates; rien n'est plus funèbre que l'arlequin des guenilles. Il portaient des chapeaux défoncés, des casquettes goudronnées, d'affreux bonnets de laine, des blouses éventrées, des vestes noires trouées aux coudes; plusieurs avaient des chapeaux de femme, d'autres étaient coiffés d'un panier. On voyait des poitrines velues, et, à travers les déchirures des vêtements, on distinguait des tatouages, des temples de l'amour, des cœurs enflammés, des Cupidons. On apercevait aussi des dartres et des rougeurs malsaines. Deux ou trois avaient une corde de paille fixée aux traverses du haquet, suspendue au-dessous d'eux comme un étrier, qui leur soutenait les pieds. L'un d'eux grignotait un morceau de pain tellement noir et sec qu'il ressemblait à un morceau de charbon. Il n'y avait là que des yeux éteints ou brillant d'une mauvaise lumière. Les soldats de l'escorte maugréaient, les enchaînés ne disaient rien; de temps en temps on entendait le bruit d'un coup de bâton sur les omoplates ou sur les têtes; quelques-uns de ces hommes bâillaient; les haillons étaient terribles; les pieds pendaient, les épaules oscillaient; les têtes s’entrechoquaient, les fers tintaient, les prunelles flambaient férocement, les poings se crispaient ou s'ouvraient, inertes comme des mains de morts; derrière le convoi, une troupe d'enfants éclatait de rire.

Cette file de voitures, quelle qu'elle fût, était lugubre. Il était évident que demain, que dans une heure, une averse pouvait éclater, qu'elle serait suivie d'une autre, et d'une autre, et que les vêtements déchirés seraient traversés, qu'une fois mouillés, ces hommes ne se sécheraient plus, qu'une fois glacés, ils ne se réchaufferaient plus, que leurs pantalons de toile seraient collés par l'ondée sur leurs os, que l'eau remplirait leurs sabots, que les coups de fouet ne pourraient empêcher le claquement des mâchoires, que la chaîne continuerait de les tenir par le cou, que leurs pieds continueraient de pendre; il était impossible de ne pas frémir en voyant ces créatures liées ainsi, passives sous les froides

nuées d'automne, livrées à la pluie, à la bise, à toutes les furies de l'air, comme des arbres, comme des pierres.

Les coups de bâton n'épargnaient même pas les malades entassés, attachés, immobiles, qu'on semblait avoir jeté dans la septième voiture comme des sacs pleins de misère.

Brusquement, le soleil parut; l'immense rayon de l'orient jaillit; l'on eût dit qu'il mettait le feu à toutes ces têtes farouches. Les langues se délièrent; un incendie de ricanements, de bavardages et de chansons se répandit. La large lumière horizontale coupa en deux toute la file, illuminant les têtes et les torses, laissant les pieds et les roues dans l'obscurité. Les démons tombèrent leurs masques, leurs âmes féroces s'exhibèrent sur les visages. Éclairée, cette cohue resta ténébreuse. Quelques-uns, gais, avaient à la bouche des tuyaux de plume d'où ils soufflaient de la vermine sur la foule, choisissant les femmes; l'aurore accentuait, par la noirceur des ombres, ces profils lamentables déformés par la misère. C'était si monstrueux qu'on eût dit que cela changeait la clarté du soleil en lueur d'éclair. Ceux de la première voiture psalmodiaient à tue-tête avec une jovialité hagarde un pot-pourri de Désaugiers; les arbres frémissaient lugubrement; dans les contre-allées, des bourgeois écoutaient avec une béatitude idiote ces gaudrioles chantées par des spectres.

Toutes les détresses étaient dans ce cortège comme un chaos; il y avait là l'angle facial de toutes les bêtes, des vieillards, des adolescents, des crânes nus, des barbes grises, des monstruosités cyniques, des résignations hargneuses, des rictus sauvages, des attitudes insensées, des groins coiffés de casquettes, des espèces de têtes de jeunes filles avec des tire-bouchons sur les tempes, des visages enfantins et, à cause de cela, horribles, de maigres têtes de squelettes auxquelles il ne manquait que la mort. On voyait, sur la première voiture, un homme noir qui, peut-être, avait été esclave et qui pouvait donc comparer les chaînes. La honte se lisait sur ces fronts; à ce degré d'abaissement, les dernières transformations étaient subies par tous dans les dernières profondeurs; l'ignorance, changée en hébétement, était l'égale de l'intelligence, changée en désespoir. Ces hommes apparaissaient comme l'élite de la boue. Il était clair que l'ordonnateur quelconque de cette procession immonde ne les avait pas classés. Ces êtres avaient été liés et accouplés pêle-mêle, dans le désordre alphabétique probablement, et chargés au hasard sur ces voitures. Cependant, des horreurs groupées finissent toujours par dégager une résultante; toute addition de malheureux donne un total; il sortait de chaque chaîne une âme commune, et chaque charretée avait sa physionomie. À côté de celle qui chantait, il y en avait une qui hurlait; une troisième mendiait; on en voyait une qui grinçait des dents; une autre menaçait les passants, une autre blasphémait Dieu; la dernière était aussi silencieuse que le désespoir. Dante eût cru voir les sept cercles de l'enfer en marche.

Ces damnés de la société allaient vers le supplice, non sur le formidable char fulgurant de l'Apocalypse mais, chose plus sombre, sur la charrette des gémonies.

Un des gardes, qui avait un crochet au bout de son bâton, faisait, de temps en temps, mine de remuer ces ordures humaines. Une vieille femme, dans la foule, les montra du doigt à un petit garçon de cinq ans en lui disant: 'Tu finiras comme eux!'

Comme les chants et les blasphèmes grossissaient, celui qui semblait être le capitaine de l'escorte fit claquer son fouet; à ce signal, une effroyable bastonnade sourde et aveugle qui faisait le bruit de la grêle tomba sur les sept voitures; beaucoup rugirent et écumèrent, ce qui redoubla la joie des gamins accourus, nuée de mouches sur ces plaies.

Le regard de Jean Valjean devint effrayant. Ce n'était plus une prunelle, c'était cette vitre profonde qui remplace le regard chez certains infortunés, qui semble inconsciente de la réalité et où flamboie la réverbération des haines apeurées. Il ne regardait pas un spectacle, il subissait une vision. Il voulut se lever, fuir, échapper; il ne put remuer un pied. Quelquefois, les choses qu'on voit vous saisissent et vous tiennent. Il demeura cloué, pétrifié, stupide, se demandant, à travers une confuse angoisse inexprimable, ce que signifiait cette persécution sépulcrale et d'où sortait cet enfer qui le poursuivait. Tout à coup, il porta la main à son front, geste de ceux auxquels la mémoire revient subitement; il se souvint que c'était là l'itinéraire habituel, que ce détour permettait d'éviter les

rencontres royales toujours possibles sur la route de Fontainebleau, qu'il était passé par là il y a trente-cinq ans.

Cosette, autrement épouvantée, ne l'était pas moins. Elle ne comprenait pas; le souffle lui manquait; ce qu'elle voyait ne lui semblait pas possible; enfin elle s'écria:

-'Papa, qu'est-ce qu'il y a donc dans ces voitures-là?'

-'Des forçats', répondit-il.

-'Où vont-il?

-'Aux galères.'

La bastonnade, multipliée par cent mains, fit du zèle. Les coups de plat de sabre s'en mêlèrent. Ce fut comme une rage de fouets et de bâtons. Les galériens se courbèrent. Une obéissance hideuse se dégagea du supplice. Les loups enchaînés se turent. Cosette tremblait de tous ses membres; elle reprit:

-'Papa, est-ce que ce sont encore des hommes?'

-'Quelquefois', répondit-il.

C'était la Chaîne en effet qui, partie avant le jour de Bicêtre, prenait la route du Mans pour éviter Fontainebleau où était alors le roi. Ce détour faisait durer l'épouvantable voyage trois ou quatre jours de plus mais, pour épargner à l'auguste personnage la vue de cette horreur, on pouvait bien le prolonger.

Jean Valjean rentra, accablé. De telles rencontres sont des chocs et le souvenir qu'elles laissent ressemble à un ébranlement.

En regagnant avec Cosette la rue de Babylone, il ne remarqua pas qu'elle lui posa d'autres questions au sujet de ce qu'ils venaient de voir; peut-être était-il trop absorbé par ses pensées douloureuses pour entendre ses paroles et lui répondre. Seulement, le soir, quand Cosette le quitta pour aller se coucher, il entendit qu'elle murmura: 'Si je trouvais sur mon chemin un de ces hommes-là, ô mon Dieu, je mourrais de peur!'

Heureusement, le hasard fit que le lendemain de ce jour tragique il y eut, à propos de je ne sais plus quelle solennité, des fêtes dans Paris. Le roi passa les troupes en revue au Champ de Mars, assista à des joutes nautiques sur la Seine, applaudit une performance théâtrale aux Champs-Élysées et admira un feu d'artifice à l'Étoile. Jean Valjean, faisant violence à ses habitudes, conduisit Cosette à ces réjouissances afin de lui faire oublier l'horrible vision de la veille. Il mit son habit de garde national avec le vague sentiment intérieur d'un homme qui se réfugie. Du reste, le but de cette promenade sembla atteint. Cosette, qui se faisait une loi d'obéir à son père et pour qui, d'ailleurs, tout spectacle était nouveau, accepta la distraction avec la bonne grâce facile et légère de l'adolescence. Elle ne fit pas une moue trop dédaigneuse devant cette gamelle de joie qu'on appelle une fête publique, si bien que Jean Valjean put croire qu'il avait réussi et qu'il ne restait plus trace de la vision hideuse.

Quelques jours après, un matin, comme il faisait beau et qu'ils étaient tous deux sur le perron, Cosette, en peignoir, se tenant debout dans ce négligé de la première heure qui enveloppe adorablement les jeunes filles et qui a l'air d'un voile sur un astre, la tête baignée de lumière, rose d'avoir bien dormi, regardée tendrement par le bonhomme, se mit à effeuiller une pâquerette. Elle ignorait la ravissante coutume du 'je t'aime, un peu, passionnément... Elle mania cette fleur, d'instinct, innocemment, sans se douter qu'effeuiller une pâquerette, c'est révéler un cœur. S'il y avait une quatrième Grâce appelée Mélancolie, elle aurait eu l'air de cette Grâce-là. Jean Valjean était fasciné par l'ondulation de ses petits doigts sur ces pétales; le rayonnement de cette enfant lui faisait tout oublier. Un rouge-gorge chuchotait dans la broussaille d'à côté. Des nuées blanches traversaient le ciel si gaîment qu'on eût dit qu'elles venaient d'être remises en liberté. Cosette continua d'effeuiller sa fleur avec application; elle semblait penser à quelque chose, mais cela devait être charmant. Tout à coup, elle tourna la tête sur son épaule avec la lenteur délicate du cygne et dit à Jean Valjean: 'Papa, qu'est-ce que c'est donc que cela, les galères?'

Livre quatrième: Le secours d'en bas peut être le secours d'en haut.

CHAPITRE I: BLESSURE AU DEHORS, GUÉRISON AU DEDANS.

Leur vie s'assombrit par degrés.

Il ne leur restait plus qu'une distraction qui avait été autrefois un bonheur: c'était d'aller porter du pain à ceux qui avaient faim et des vêtements à ceux qui avaient froid. Lors de ces visites aux pauvres, où Cosette accompagnait souvent Jean Valjean, ils retrouvaient quelque reste de leur ancien épanchement; parfois, quand la journée avait été bonne, quand il y avait eu beaucoup de détresses secourues et d'enfants réchauffés, Cosette, le soir, était un peu gaie. C'est à cette époque qu'ils rendirent visite à M. Jondrette.

Le lendemain même de cette visite, Jean Valjean parut, le matin, dans le pavillon, calme, comme à l'ordinaire, mais avec une mauvaise blessure au bras gauche qui ressemblait à une brûlure; il l'expliqua d'une façon quelconque. Cette blessure entraîna une forte fièvre: il ne sortit pas pendant un mois. Il ne voulut voir aucun médecin. Quand Cosette l'en pressait il disait: 'Appelle plutôt le vétérinaire.'

Elle le pansait matin et soir avec un air si angélique qu'il sentait toute sa vieille joie lui revenir et ses craintes se dissiper; il contemplait Cosette en disant: 'Oh, la bonne blessure! Oh, le bon mal!'

Cosette, voyant son père malade, avait déserté le pavillon; elle avait repris goût à la logette et à l'arrière-cour. Elle passait presque toutes ses journées près de Jean Valjean à lui lire des livres de voyages. Jean Valjean renaissait; son bonheur revivait avec des rayons ineffables; le Luxembourg, le jeune rôdeur inconnu, le refroidissement de Cosette, tous ces nuages se dissipaient. Il en venait à se dire: 'J'ai imaginé tout cela. Je suis un vieux fou.'

Son bonheur était tel que la découverte des Thénardier avait, en quelque sorte, glissé sur lui. Il avait réussi à s'échapper; sa piste à lui était perdue: que lui importait le reste! Il n'y songeait que pour plaindre ces gens. 'Les voilà en prison', pensait-il, 'ils ne peuvent plus nuire à qui que ce soit. Quelle famille misérable!'

Quant à la hideuse vision de la barrière du Maine, Cosette n'en avait plus reparlé.

Au couvent, sœur Sainte-Mechtilde avait enseigné la musique à Cosette. Cosette avait la voix d'une fauvette qui aurait une âme; quelquefois, le soir, dans l'humble logis du blessé, elle chantait des chansons tristes qui le réjouissaient.

Le printemps arriva. Le jardin était si admirable à cette époque de l'année que Jean Valjean dit à Cosette: 'Tu n'y vas jamais, je veux que tu t'y promènes.' 'Comme tu voudras, papa', répondit Cosette.

Pour obéir à son père, elle reprit ses promenades dans son jardin, le plus souvent seule car Jean Valjean, qui probablement craignait d'être aperçu par la grille, n'y venait presque jamais.

La blessure de Jean Valjean avait été une diversion.

Quand Cosette remarqua que son père souffrait moins, qu'il guérissait et qu'il semblait heureux, elle vit son angoisse disparaître peu à peu. C'était au mois de mars: les jours rallongeaient, l'hiver s'en allait. L'hiver emporte toujours avec lui quelque chose de notre tristesse. Avril vint, cet avant-goût d'été, frais comme toutes les aubes, gai comme toutes les enfances, un peu pleureur parfois. La nature, en Avril, a des lueurs charmantes qui passent du ciel, des nuages, des arbres, des prairies et des fleurs au cœur de l'homme.

Cosette était trop jeune encore pour que cette joie d'avril qui lui ressemblait ne la pénétrât pas. Insensiblement, et sans qu'elle s'en doutât, le noir s'en alla de son esprit. Au printemps, il fait clair dans les âmes tristes comme à midi il fait clair dans les caves. Cosette n'était déjà plus très triste mais elle ne s'en rendait pas compte. Le matin, vers dix heures, après le déjeuner, lorsqu'elle avait réussi à entraîner son père, pour un quart

d'heure, dans le jardin et qu'elle le promenait au soleil devant le perron en lui soutenant son bras malade, elle ne s'apercevait pas qu'elle riait tout le temps.

Jean Valjean, enivré, la voyait redevenir vermeille et fraîche.

-'Oh, la bonne blessure!', répétait-il tout bas.

Il remerciait secrètement les Thénardier.

Une fois sa blessure guérie, il reprit ses promenades solitaires et crépusculaires.

Ce serait une erreur de croire qu'on peut se promener de la sorte, seul, dans les régions inhabitées de Paris, sans rencontrer quelque aventure.

CHAPITRE II: LA MÈRE PLUTARQUE N'EST PAS EMBARRASSÉE POUR EXPLIQUER UN PHÉNOMÈNE.

Un soir le petit Gavroche n'avait pas mangé; il se souvint qu'il n'avait pas non plus dîné la veille; cela devenait fatigant. Il prit la résolution d'essayer de souper. Il s'en alla rôder au delà de la Salpêtrière, dans les lieux déserts; c'est là que sont les aubaines; où il n'y a personne, on trouve quelque chose. Il parvint jusqu'à une peuplade qui lui parut être le village d'Austerlitz.

Dans une de ses précédentes flâneries, il avait remarqué un jardin, avec un pommier, qui était hanté par un vieil homme et une vieille femme. À côté de ce pommier, il y avait une espèce de fruitier mal fermé où l'on pouvait conquérir une pomme. Une pomme, c'est un souper; une pomme, c'est la vie. Ce qui a perdu Adam pouvait sauver Gavroche. Le jardin côtoyait une ruelle solitaire non pavée et bordée de broussailles.

Gavroche se dirigea vers le jardin; il retrouva la ruelle, reconnut le pommier, vit le fruitier, examina la haie; une haie, c'est une enjambée. Le jour déclinait; il n'y avait pas un chat dans la ruelle; l'heure était bonne; Gavroche ébaucha l'escalade, puis s'arrêta. On parlait dans le jardin. Gavroche regarda à travers la haie.

À deux pas de lui, au pied de la haie et de l'autre côté, il y avait une pierre couchée qui faisait une espèce de banc; sur ce banc était assis le vieil homme du jardin; devant lui, il y avait une vieille femme debout. La vieille bougonnait. Gavroche, peu discret, écouta.

-'Monsieur Mabeuf!', dit la vieille.

-'Mabeuf', pensa Gavroche, 'quel drôle de nom!'

Le vieillard interpellé ne bougea pas. La vieille répéta:

-'Monsieur Mabeuf!'

Le vieillard, sans quitter la terre des yeux, se décida à répondre:

-'Quoi, mère Plutarque?'

-'Plutarque', pensa Gavroche, 'c'est aussi un drôle de nom.'

La mère Plutarque reprit, et force fut au vieillard d'accepter la conversation.

-'Le propriétaire n'est pas content.'

-'Pourquoi?'

-'On lui doit trois termes.'

-'Dans trois mois on lui en devra quatre.'

-'Il dit qu'il vous enverra coucher dehors.'

-'J'irai.'

-'L'épicière veut qu'on la paye. Elle ne veut plus nous donner de bûches. Avec quoi vous chaufferez-vous cet hiver? Nous n'aurons pas de bois.'

-'Il y a le soleil.'

-'Le boucher refuse de faire crédit; il ne veut plus donner de viande.'

-'Ce n'est pas plus mal: je digère mal la viande.'

-'Qu'est-ce qu'on aura pour dîner?'

-'Du pain.'

-'Le boulanger exige un acompte et dit que sans cet argent, il n'y aura pas de pain.'

-'Peu importe.'

-'Qu'est-ce que vous mangerez?'

-'Nous avons les pommes du pommier.'

-'Mais, monsieur, on ne peut pas vivre comme ça, sans argent.'

-'Je n'en ai pas.'

La vieille s'en alla, le vieillard resta seul. Il se mit à penser. Gavroche pensait lui aussi. Il faisait presque nuit.

Le premier résultat des cogitations de Gavroche fut qu'au lieu d'escalader la haie, il s'accroupit dessous. Les branches s'écartaient un peu au bas de la broussaille.

-'Tiens', se dit Gavroche, 'une alcôve!' Il s'y blottit. Il était presque adossé au banc du père Mabeuf. Il entendait l'octogénaire respirer.

Alors, pour dîner, il tâcha de dormir.

Sommeil de chat, sommeil d'un œil, tout en s'assoupissant, Gavroche guettait.

La blancheur du ciel crépusculaire blanchissait la terre; la ruelle faisait une ligne livide entre deux rangées de buissons obscurs.

Tout à coup, sur cette bande blanchâtre, deux silhouettes apparurent. L'une venait devant, l'autre, à quelque distance, derrière.

-'Voilà deux problèmes', grommela Gavroche.

La première silhouette semblait être un vieux bourgeois courbé, pensif, vêtu plus que simplement, marchant lentement à cause de l'âge, flânant le soir sous les étoiles.

La seconde était droite, ferme, mince. Elle réglait son pas sur le pas de la première; dans la lenteur volontaire de l'allure, on sentait de la souplesse et de l'agilité. Cette silhouette avait, avec on ne sait quoi de farouche et d'inquiétant, toute la tournure de ce qu'on appelait alors un élégant. Le chapeau était neuf; une redingote noire, bien coupée, dans un joli tissu, marquait sa taille. La tête se dressait avec une sorte de grâce robuste. Sous le chapeau, on entrevoyait, dans le crépuscule, un pâle profil d'adolescent. Ce profil avait une rose à la bouche. Cette seconde silhouette était bien connue de Gavroche: c'était Montparnasse.

Quant à l'autre, il n'en eût rien pu dire, sinon que c'était un vieux bonhomme.

Gavroche observa.

L'un de ces deux passants avait évidemment des projets concernant l'autre. Gavroche était bien situé pour voir la suite. L'alcôve était une très bonne cachette.

Montparnasse à la chasse, à une pareille heure, en un pareil lieu, cela sentait le mauvais coup à plein nez. Gavroche s'émut pour le vieil homme.

Que faire? Intervenir? Une faiblesse en secourant une autre: il y avait de quoi rire. Gavroche savait que, pour ce redoutable bandit de dix-huit ans, un vieillard et un enfant étaient deux bouchées vite avalées.

Pendant que Gavroche délibérait, l'attaque eut lieu, brusque et hideuse. Montparnasse, à l'improviste, jeta la rose, bondit sur le vieillard, le colleta, l'empoigna et s'y cramponna. Gavroche eut de la peine à retenir un cri. Un moment après, l'un de ces hommes était sous l'autre, accablé, râlant, se débattant, avec un genou de marbre sur la poitrine. Seulement, ce n'était pas tout à fait ce à quoi Gavroche s'était attendu. Celui qui était à terre, c'était Montparnasse; celui qui était dessus, c'était le bonhomme.

Tout ceci se passait à quelques pas de Gavroche.

Le vieillard avait reçu le choc; il l'avait rendu, et si bien rendu qu'en un clin d'œil l'assaillant et l'assailli avaient changé de rôle.

-'Voilà un redoutable vieillard', pensa Gavroche.

Il ne put s'empêcher d'applaudir. Ce fut un mouvement perdu car il n'arriva pas jusqu'aux deux combattants, absorbés qu'ils étaient à se battre.

Le silence se fit. Montparnasse cessa de se débattre. Gavroche eut cet aparté: 'Est-ce qu'il est mort?'

Le bonhomme n'avait pas prononcé un mot ni jeté un cri. Il se redressa; Gavroche l'entendit dire à Montparnasse:

-'Relève-toi.'

Montparnasse se releva, mais le bonhomme le tenait. Montparnasse avait l'attitude humiliée et furieuse d'un loup qui serait mordu par un mouton.

Gavroche regardait et écoutait. Il s'amusait énormément.

Il fut récompensé de sa consciencieuse anxiété de spectateur. Il put saisir au vol ce dialogue qui empruntait à l'obscurité on ne sait quel accent tragique. Le bonhomme questionnait. Montparnasse répondait.

-'Quel âge as-tu?'

-'Dix-neuf ans.'

-'Tu es fort et bien portant, pourquoi ne travailles-tu, pas?

-'Ça m'ennuie.'

-'Quel est ton métier?'

-'Fainéant.'

-'Parle sérieusement. Peut-on faire quelque chose pour toi? Qu'est-ce que tu veux faire dans la vie?'

-'Voleur.'

Il y eut un silence. Le vieillard semblait profondément pensif. Il était immobile et ne lâchait pas Montparnasse.

De temps en temps, le jeune bandit, vigoureux et leste, avait des soubresauts de bête prise au piège. Il donnait une secousse, essayait un croc-en-jambe, tordait éperdument ses membres, tâchait de s'échapper. Le vieillard n'avait pas l'air de s'en apercevoir; il lui tenait les deux bras d'une seule main avec l'indifférence souveraine d'une force absolue.

La rêverie du vieillard dura quelque temps, puis, regardant fixement Montparnasse, il éleva doucement la voix et lui fit, dans cette ombre où ils étaient, une sorte de sermon solennelle dont Gavroche ne perdit pas une syllabe:

-'Mon p'tit, tu entres par paresse dans la plus laborieuse des existences. Tu te déclares fainéant? Prépare-toi donc à travailler! As-tu déjà vu une machine redoutable qui s'appelle un laminoir? Il faut y prendre garde, c'est une chose sournoise et féroce; si elle vous attrape le pan de votre habit, vous y passez tout entier. Cette machine, c'est l'oisiveté... Arrête-toi, pendant qu'il en est encore temps et sauve-toi! Autrement, c'est fini; avant peu tu seras dans l'engrenage. Une fois pris, n'espère plus rien. C'est une sorte d'esclavage sournois. Gagner ta vie, avoir une tâche, accomplir un devoir, tu ne le veux pas! Être comme les autres, cela t'ennuie! Eh bien, tu seras autrement. Le travail est la loi; qui le repousse finit par lui obéir. Tu ne veux pas être ouvrier, tu seras serf. Le travail ne vous lâche d'un côté que pour vous reprendre de l'autre; tu ne veux pas être son ami, tu seras son esclave. Tu n'as pas voulu de la lassitude honnête des hommes, tu vas avoir la sueur des damnés. Où les autres chantent, tu râleras. Tu verras de loin, d'en bas, les autres hommes travailler; il te semblera qu'ils se reposent. Le laboureur, le moissonneur, le matelot, le forgeron, t'apparaîtront dans la lumière comme les bienheureux d'un paradis. Quel rayonnement dans l'enclume! Mener la charrue, lier la gerbe, c'est joyeux. La barque en liberté dans le vent, quelle fête! Toi, paresseux, pioche, traîne, roule, marche! Tire ton licou, te voilà bête de somme dans l'attelage de l'enfer! Ne rien faire, c'était là ton but. Eh bien, tu n'auras pas une semaine, pas une journée, pas une heure de repos. Tu ne pourras rien soulever qu'avec angoisse. Toutes les minutes qui passeront feront craquer tes muscles. Ce qui sera plume pour les autres sera, pour toi, rocher. Les choses les plus simple deviendront horriblement difficiles. La vie se fera monstre autour de toi. Aller, venir, respirer, autant de travaux terribles. Ton poumon te fera l'effet d'un poids de cent livres. Marcher ici plutôt que là, ce sera un problème à résoudre. Le premier venu qui veut sortir pousse la porte; c'est fait, le voilà dehors. Toi, lorsque tu voudras sortir, il te faudra percer les murs. Pour aller dans la rue, qu'est-ce que tout le monde fait? Tout le monde descend l'escalier; toi, tu déchireras tes draps, tu en feras une corde, tu passeras par la fenêtre, tu te suspendras à ce fil au dessus d'un abîme. Ce sera la nuit, sous la pluie, dans l'orage, avec le vent qui te giflera. Si la corde est trop courte, tu n'auras plus qu'une manière de descendre: tomber, tomber, sur l'inconnu. Ou tu grimperas par un tuyau de cheminée, au risque de t'y brûler; ou tu ramperas par un conduit de latrines, au risque de t'y noyer. Je ne te parle pas des trous qu'il faut masquer, des pierres qu'il faut ôter et remettre vingt fois par jour, du

plâtre qu'il faut cacher dans sa paillasse. Une serrure se présente, l'homme honnête a dans sa poche un clef fabriquée par un serrurier, toi, si tu veux l'ouvrir, tu es condamné à faire un chef-d'oeuvre effrayant avec une pièce de monnaie coupée en deux. Tu devras creuser l'intérieur de ces deux parties en ménageant soigneusement le dehors; tu pratiqueras sur le bord, tout autour, un pas de vis, de façon qu'elles s'ajustent étroitement l'une sur l'autre comme un fond et un couvercle. Le dessous et le dessus ainsi vissés, on n'y devinera rien. Pour les surveillants, car tu seras guetté, ce sera un grosse pièce; pour toi, ce sera une boîte. Que mettras-tu dans cette boîte? Un petit morceau d'acier: un ressort de montre auquel tu auras fait des dents et qui sera une scie. Avec cette scie, longue comme une épingle et cachée dans un sou, tu devras couper le pêne de la serrure, la mèche du verrou, l'anse du cadenas, le barreau que tu auras à ta fenêtre, la manille que tu auras à ta jambe. Ce chef-d'oeuvre fait, ce prodige accompli, tous ces miracles d'art, d'adresse, d'habileté, de patience, si l'on vient à savoir que tu en es l'auteur, quelle sera ta récompense? Le cachot. Voilà l'avenir. La paresse, le plaisir, quels précipices! Ne rien faire, c'est un lugubre parti pris, tu sais. Vivre de la substance sociale, être inutile, c'est-à-dire nuisible, cela mène droit au fond de la misère. Malheur à qui veut être un parasite! Il sera vermine. Il ne te plaît pas de travailler? Tu n'as qu'une pensée: bien boire, bien manger, dormir. Tu boiras de l'eau croupie, tu mangeras du pain noir, tu dormiras sur une planche avec un morceau de fer rivé à tes membres et dont tu sentiras le froid, la nuit, sur ta chair. Tu briseras tes chaînes pour t'enfuir. C'est bon. Tu te traîneras sur le ventre dans les broussailles et tu mangeras de l'herbe comme les brutes des bois. Et tu seras repris. Alors tu passeras des années dans un trou immonde, attaché à un mur, tâtonnant pour boire à ta cruche, mordant dans un affreux pain de ténèbres dont les chiens ne voudraient pas, mangeant des fèves que les vers auront mangées avant toi. Tu seras cloporte dans une cave. Aie pitié de toi, misérable enfant qui tétait sa nourrice il n'y a pas même vingt ans, et qui as sans doute encore une mère. je t'en conjure, écoute-moi. Tu veux des étoffes précieuses, des souliers vernis, des boucles dans tes cheveux, des parfums enivrants pour plaire aux femmes. Tu seras tondu ras et portera bientôt l'uniforme rouge des forçats. Tu veux une bague au doigt, tu auras un carcan au cou. Si tu regardes une femme, tu recevras un coup de bâton. Tu entreras là à vingt ans, tu en sortiras à cinquante! Tu y entreras jeune, rose, frais, avec tes yeux brillants, tes dents blanches, ta chevelure d'adolescent. Tu en sortiras cassé, courbé, ridé, édenté, horrible, avec des cheveux blancs! Mon pauvre petit, tu fais fausse route. La fainéantise te conseille mal; le plus rude des travaux, c'est le vol. Crois-moi, n'entreprends pas cette pénible besogne d'être un paresseux. Devenir un coquin, ce n'est pas commode. Il est moins difficile d'être un homme honnête. Va maintenant, et pense à ce que je t'ai dit. À propos, que voulais-tu de moi? Ma bourse. La voici.

Le vieillard, lâchant Montparnasse, lui mit sa bourse dans la main. Le jeune homme la soupesa un moment; après quoi, avec la même précaution machinale que s'il l'eût volée, il la laissa glisser doucement dans la poche arrière de sa redingote.

Tout cela dit et fait, le bonhomme tourna le dos et reprit tranquillement sa promenade.

-'Imbécile!', murmura Montparnasse.

Qui était ce bonhomme? le lecteur l'a sans doute deviné.

Montparnasse, stupéfait, le regarda disparaître dans le crépuscule. Cette contemplation lui fut fatale.

Tandis que le vieillard s'éloignait, Gavroche s'approcha.

Il jeta un coup d'œil furtif pour voir si M. Mabeuf, endormi peut-être, était toujours assis sur le banc. Puis, il sortit de sa cachette et se mit à ramper dans l'ombre, derrière Montparnasse, immobile. Il parvint ainsi jusqu'à lui, sans en être vu ni entendu, glissa doucement sa main dans la poche arrière de la redingote, saisit la bourse, retira sa main et se remit à ramper comme une couleuvre dans les ténèbres. Montparnasse, qui n'avait aucune raison d'être sur ses gardes et qui pensait pour la première fois de sa vie, ne s'aperçut de rien. Gavroche, quand il fut revenu au point où était M. Mabeuf, jeta la bourse par-dessus la haie et s'enfuit à toutes jambes.

La bourse tomba sur le pied du vieil homme. Ce choc le réveilla. Il se pencha pour ramasser la bourse. Étonné, il l'ouvrit. C'était une bourse à deux compartiments: dans l'un, il y avait un peu de monnaie, dans l'autre, six napoléons.

M. Mabeuf, effrayé, porta la chose à sa gouvernante.

-'Cela tombe du ciel', dit la mère Plutarque.

Livre cinquième: La fin diffère toujours du commencement.

CHAPITRE I: SOLITUDE ET VIE DE CASERNE.

La douleur de Cosette, si poignante encore et si vive quatre ou cinq mois auparavant, était, à son insu même, entrée en convalescence. La nature, le printemps, la jeunesse, l'amour pour son père, la gaîté des oiseaux apaisèrent son chagrin. Le feu s'éteignit-il tout à fait ou se transforma-t-il seulement en couches de cendre? Le fait est qu'elle se remit à sourire à la vie.

Un jour elle pensa tout à coup à Marius. 'Tiens!', dit-elle, 'Je l'avais oublié.'

La même semaine, elle remarqua, en passant devant la grille du jardin, un très bel officier de lanciers, avec une taille de guêpe, un uniforme ravissant, des joues de jeune fille, un sabre sous le bras et une adorable moustache cirées. Ses cheveux blonds, ses yeux plus bleus que l'Empyrée, son visage marmoréen d'une beauté insolente achevèrent d'affadir l'image évanescente d'un Marius déjà oublié. Le cigare de l'irrésistible militaire porta Cosette à croire qu'il était sans doute du régiment caserné rue de Babylone.

Le lendemain, elle le vit encore passer. Elle remarqua l'heure.

À dater de ce moment, ce n'était peut-être pas le fruit du hasard, presque tous les jours, elle le vit passer.

Les camarades de l'officier s'aperçurent qu'il y avait là, dans ce jardin 'mal tenu', derrière cette méchante grille rococo, une assez jolie créature qui se trouvait presque toujours là au passage du beau lieutenant. Son nom ne vous est d'ailleurs pas inconnu: il s'agissait de Théodule Gillenormand.

-'Tiens!', lui disaient-ils. 'Il y a une petite qui te fait de l'œil, regarde donc.'

-'Est-ce que j'ai le temps', répondait le lancier, 'de regarder toutes les filles qui me regardent?'

C'était précisément le moment où Marius descendait gravement vers l'agonie et disait: 'Si je pouvais seulement la revoir avant de mourir!' Si son souhait eût été réalisé, s'il eût vu Cosette regardant un lancier, il n'eût pas pu prononcer une parole et eût expiré de douleur.

À qui la faute? À personne.

Marius était de ces tempéraments qui s'enfoncent dans le chagrin et qui y séjournent; Cosette était de ceux qui s'y plongent et qui en sortent.

Cosette, du reste, traversait ce moment dangereux, phase fatale de la rêverie féminine abandonnée à elle-même, où le cœur d'une jeune fille isolée ressemble à ces vrilles de la vigne qui s'accrochent, selon l'occasion, au chapiteau d'une colonne de marbre ou au poteau d'un cabaret. C'est un moment fugace et décisif, critique pour toute orpheline, qu'elle soit pauvre ou riche, car la richesse ne défend pas du mauvais choix. On peut se mésallier très haut, la vraie mésalliance étant celle des âmes. Un jeune homme inconnu, sans nom, sans naissance, sans fortune, est parfois un chapiteau de marbre qui soutient un temple de grands sentiments et de grandes idées. Un homme du monde, satisfait et opulent, qui a des bottes polies et des paroles vernies, si l'on regarde, non le dehors mais le dedans, c'est-à-dire ce qui est réservé à la femme, est toujours un soliveau stupide obscurément hanté par les passions violentes, immondes et avinées; il est même moins qu'un poteau de cabaret.

Qu'y avait-il dans l'âme de Cosette? De la passion calmée ou endormie, de l'amour à l'état flottant, quelque chose qui était limpide, brillant, trouble à une certaine profondeur, sombre plus bas. L'image du bel officier se reflétait à la surface. Y avait-il un souvenir au fond, tout au fond? Peut-être. Cosette ne savait pas.

Il survint alors un incident singulier.

CHAPITRE II: LES PEURS DE COSETTE.

Dans la première quinzaine d'avril, Jean Valjean fit un voyage. Cela, on le sait, lui arrivait de temps en temps, à de très longs intervalles. Il restait absent un ou deux jours, trois jours au plus. Où allait-il? Personne ne le savait, pas même Cosette. Une fois seulement, lors d'un de ces voyages, elle l'avait accompagné en fiacre jusqu'au coin d'un petit cul-de-sac sur l'angle duquel elle avait lu: 'Impasse de la Planchette.' Là, il était descendu, et le fiacre avait ramené Cosette rue de Babylone. C'était en général quand l'argent manquait à la maison qu'il faisait ces petits voyages.

Jean Valjean était donc absent. Il avait dit: 'Je reviendrai dans trois jours.'

Le soir, Cosette était seule dans le salon. Pour se distraire, elle ouvrit le couvercle de son harmonium et se mit à chanter, en s'accompagnant, le chœur d'Euryanthe: *Chasseurs égarés dans les bois.* C'est peut-être ce qu'il y a de plus beau dans toute la musique. Quand elle eut fini, elle demeura pensive.

Tout à coup, il lui sembla qu'elle entendait marcher dans le jardin.

Ce ne pouvait être son père, il était absent; ce ne pouvait être Toussaint, elle était couchée. Il était dix heures du soir.

Elle alla près du volet du salon qui était fermé et y colla son oreille.

Il lui parut que c'était le pas d'un homme et qu'on marchait très doucement.

Elle monta rapidement au premier, dans sa chambre, ouvrit un vasistas aménagé dans son volet et regarda dans le jardin. C'était la pleine lune: on y voyait comme s'il eût fait jour.

Il n'y avait personne.

Elle ouvrit la fenêtre. Le jardin était absolument calme; tout ce qu'on apercevait de la rue était désert comme toujours.

Cosette pensa qu'elle s'était trompée. Elle avait cru entendre ce bruit. C'était une hallucination produite par le sombre et prodigieux chœur de Weber qui ouvre devant l'esprit des profondeurs effarées, qui tremble devant le regard comme une forêt vertigineuse, et l'on croit entendre alors le craquement des branches mortes sous le pas inquiet des chasseurs entrevus dans le crépuscule.

Elle n'y songea plus.

D'ailleurs, Cosette n'était pas d'une nature peureuse. Il y avait dans ses veines du sang de bohémienne et d'aventurière qui marche pieds nus. On s'en souvient, elle était plus alouette que colombe. Elle avait un fond farouche et brave.

Le lendemain, moins tard, à la tombée de la nuit, elle se promena dans le jardin. Au milieu des pensées confuses qui l'occupaient, elle croyait bien percevoir, par instants, un bruit pareil au bruit de la veille, comme de quelqu'un qui marcherait dans l'obscurité, sous les arbres, pas très loin d'elle, mais elle se dit que rien ne ressemble plus à un bruit de pas que le froissement de deux branches ballottées par le vent; elle n'y fit pas attention. Elle ne voyait rien d'ailleurs.

Elle sortit de la broussaille; il lui restait à traverser une petite pelouse verte pour regagner le perron. La lune qui venait de se lever derrière elle, projeta, comme Cosette sortait du massif, son ombre devant elle sur cette pelouse.

Cosette s'arrêta, terrifiée.

À côté de son ombre, la lune découpait distinctement, sur le gazon, une autre ombre singulièrement effrayante et terrible, une ombre qui avait un chapeau rond.

C'était comme l'ombre d'un homme qui eût été debout sur la lisière du massif, à quelques pas en arrière de Cosette.

Elle fut une minute sans pouvoir parler, ni crier, ni appeler, ni bouger, ni tourner la tête.

Enfin, elle rassembla tout son courage et se retourna résolument.

Il n'y avait personne.

Elle regarda par terre. L'ombre avait disparu.

Elle rentra dans la broussaille, fureta hardiment dans les coins, alla jusqu'à la grille; elle ne trouva rien.

Elle se sentit vraiment glacée. Était-ce encore une hallucination? Quoi, deux jours de suite? Une hallucination, passe, mais deux hallucinations? Ce qui était inquiétant, c'est que l'ombre n'était assurément pas un fantôme. Les fantômes ne portent pas de chapeaux ronds.

Le lendemain, Jean Valjean revint. Cosette lui raconta ce qu'elle avait cru entendre et voir. Elle s'attendait à être rassurée et que son père hausserait les épaules en lui disant: 'Tu es une petite fille folle.'

Jean Valjean devint soucieux.

-'Il doit y avoir quelque chose', lui dit-il.

Il la quitta sous un prétexte et alla dans le jardin; elle l'aperçut qui examinait la grille avec beaucoup d'attention.

Dans la nuit, elle se réveilla. Cette fois elle était sûre, elle entendait distinctement marcher, tout près du perron, au-dessous de sa fenêtre. Elle courut à son vasistas et l'ouvrit. Il y avait, en effet, dans le jardin, un homme qui tenait un gros bâton à la main. Au moment où elle allait crier, la lune éclaira le profil de l'homme: c'était son père.

Elle se recoucha en se disant: 'Il est donc bien inquiet!'

Jean Valjean passa cette nuit-là dans le jardin et les deux nuits qui suivirent. Cosette le vit par le trou de son volet.

La troisième nuit, la lune décroissait et commençait à se lever, il pouvait être une heure du matin, elle entendit un grand éclat de rire et la voix de son père qui l'appelait.

Elle se jeta à bas du lit, passa sa robe de chambre et ouvrit sa fenêtre.

Son père était en bas sur la pelouse.

-'Je te réveille pour te rassurer', dit-il. 'Regarde. Voici ton ombre au chapeau rond.'

Il lui montra sur le gazon une ombre que la lune dessinait et qui ressemblait assez, en effet, au spectre d'un homme qui eût eu un chapeau rond. C'était une silhouette produite par un tuyau de cheminée en tôle, à chapiteau, qui s'élevait au-dessus d'un toit voisin.

Cosette se mit à rire aussi. Toutes ses suppositions lugubres s'évanouirent. Le lendemain, en déjeunant avec son père, elle plaisanta sur le sinistre jardin hanté par des ombres de tuyaux de poêle.

Jean Valjean redevint tout à fait tranquille; quant à Cosette, elle ne vérifia pas si le tuyau de poêle était bien dans la direction de l'ombre qu'elle avait vue et si la lune se trouvait à la même place dans le ciel. Elle ne s'interrogea pas sur cette singularité d'un tuyau de poêle qui craint d'être pris en flagrant délit et qui se retire quand on regarde son ombre, car l'ombre s'était effacée quand Cosette s'était retournée; elle était sûre de cela. Cosette se rasséréna pleinement. La démonstration lui parut complète. Qu'il pût y avoir quelqu'un qui marchait le soir ou la nuit dans le jardin, ceci lui sortit de la tête.

À quelques jours de là cependant un nouvel incident se produisit.

CHAPITRE III: AVEC LES COMMENTAIRES DE TOUSSAINT.

Dans le jardin, près de la grille donnant sur la rue, il y avait un banc de pierre protégé du regard des curieux par une charmille . Cependant, si un regard ne pouvait pas l’atteindre, le bras d'un passant le pouvait.

Un soir de ce même mois d'avril, Jean Valjean était sorti; Cosette, à la nuit tombante, s'était assise sur ce banc. Le vent fraîchissait dans les arbres; Cosette songeait; une tristesse sans objet la gagnait peu à peu, cette tristesse invincible que donne le soir et qui vient peut-être du mystère de la tombe entr'ouvert à cette heure-là.

Sa mère était peut-être dans cette ombre.

Cosette se leva, fit lentement le tour du jardin, marchant dans l'herbe inondée de rosée et se disant à travers l'espèce de somnambulisme mélancolique où elle était plongée: 'Il faudrait vraiment des sabots pour le jardin à cette heure-ci. On s'enrhume.'

Elle revint au banc.

Au moment de s'y rasseoir, elle remarqua, à la place qu'elle avait quittée, une assez grosse pierre qui n'y était évidemment pas l'instant d'auparavant.

Cosette considéra cette pierre, se demandant ce que cela voulait dire. Tout à coup, une idée effrayante traversa son esprit: cette pierre n'était pas venue sur ce banc toute seule, quelqu'un l'avait mise là, un bras était passé à travers cette grille. Elle était terrifiée par la pierre. Elle n'y toucha pas et s'enfuit sans oser regarder derrière elle. Elle se réfugia dans la maison. Elle ferma tout de suite au volet, à la barre et au verrou la porte-fenêtre du perron. Elle demanda à Toussaint:

-'Mon père est-il rentré?'

-'Pas encore, mademoiselle.'

Jean Valjean, homme pensif et promeneur nocturne, ne rentrait souvent qu'assez tard dans la nuit.

-'Toussaint', reprit Cosette, 'est-ce que tous les soirs vous fermez les volets avec les barres et les petites choses en fer dans les petits anneaux?'

-'Bien sûr mademoiselle.'

Toussaint le faisait systématiquement et Cosette le savait bien; elle ne put s'empêcher d'ajouter:

-'C'est que c'est très isolé ici!'

-'Pour ça', dit Toussaint, 'c'est vrai. On serait assassiné avant d'avoir le temps de dire ouf! Avec cela que monsieur ne couche pas dans la maison. Mais ne craignez rien, mademoiselle, je ferme les fenêtres comme si on était dans une prison. Des femmes seules... ça fait froid dans le dos! Vous figurez-vous? Voir entrer, la nuit, des hommes dans sa chambre pour vous couper le cou. Ce n'est pas tant de mourir, on meurt, c'est bon, on sait bien qu'il faut qu'on meure, mais c'est l'abomination de sentir ces gens-là vous toucher. Et puis leurs couteaux, ça doit mal couper! Ah Dieu!'

-'Taisez-vous', dit Cosette. 'Fermez bien tout.'

Cosette, épouvantée par le mélodrame improvisé par Toussaint et peut-être aussi par le souvenir des apparitions de l'autre semaine, n'osa même pas lui dire d'aller voir la pierre qu'on avait mise sur le banc, de peur de rouvrir la porte du jardin et de voir entrer des assassins. Elle fit fermer soigneusement toutes les portes et les fenêtres, fit inspecter la maison de la cave au grenier par la servante, s'enferma dans sa chambre, mit ses verrous, regarda sous son lit, se coucha, et dormit mal. Toute la nuit elle vit la pierre grosse comme une montagne et pleine de points d'interrogation.

Le lendemain matin, en s'éveillant, Cosette vit son effroi comme un cauchemar et se dit: 'J'ai dû rêver. C'est comme ces pas que j'avais cru entendre l'autre semaine dans le jardin la nuit, c'est comme l'ombre du tuyau de poêle. Est-ce que je vais devenir peureuse à présent?' Le soleil qui rutilait aux fentes de ses volets et empourprait les rideaux la rassura tellement que tout s'évanouit dans sa pensée, même la pierre.

-'Il n'y a pas plus de pierre sur le banc qu'il n'y a d'homme en chapeau rond dans le jardin; j'ai rêvé la pierre comme le reste.'

Elle s'habilla, descendit dans le jardin, courut au banc et vit la pierre.

Ce qui est frayeur la nuit est curiosité le jour.

-'Bah!', dit-elle, 'Voyons donc.'

Elle souleva cette pierre qui était assez grosse. Dessous, il y avait quelque chose qui ressemblait à une lettre.

C'était une enveloppe de papier blanc. Cosette s'en saisit. Il n'y avait pas d'adresse d'un côté, pas de cachet de l'autre. Cependant, l'enveloppe, quoique ouverte, n'était pas vide. On entrevoyait des papiers à l'intérieur.

Cosette fouilla. Ce n'était plus de la frayeur, ce n'était plus de la curiosité, c'était un commencement d'anxiété.

Elle retira de l'enveloppe ce qu'elle contenait: un petit cahier dont chaque page était numérotée et portait quelques lignes écrites d'une écriture assez jolie et très fine.

Cosette chercha un nom, il n'y en avait pas, une signature, il n'y en avait pas. À qui cela était-il adressé? À elle probablement puisqu'une main avait déposé le paquet sur son banc. De qui cela venait-il? Une fascination irrésistible s'empara d'elle. Elle essaya de détourner ses yeux de ces feuillets qui tremblaient dans sa main. Elle regarda le ciel, la rue, les acacias inondés de lumière, des pigeons qui volaient sur un toit voisin. Puis, tout à coup, son regard se fixa sur le manuscrit; elle se dit qu'il fallait qu'elle sût ce qu'il y avait là dedans.

Voici ce qu'elle lut.

CHAPITRE IV: UN CŒUR SOUS UNE PIERRE.

La réduction de l'univers à un seul être, la dilatation d'un seul être jusqu'à Dieu, voilà l'amour.

L'amour, c'est la salutation des anges aux astres.

Comme l'âme est triste quand elle est triste par amour!

Quel vide que l'absence de l'être qui à lui seul remplit le monde! Comme il est vrai que l'être aimé devient Dieu. On comprendrait que Dieu en fût jaloux si le Père de tout n'avait pas évidemment fait la création pour l'âme et l'âme pour l'amour.

Il suffît d'un sourire entrevu là-bas sous un chapeau de crêpe blanc à bavolet lilas, pour que l'âme entre dans le palais des rêves.

Dieu est derrière tout, mais tout cache Dieu. Les choses sont noires, les créatures sont opaques. Aimer un être, c'est le rendre transparent.

Certaines pensées sont des prières. Il y a des moments où, quelle que soit l'attitude du corps, l'âme est à genoux.

Les amants séparés trompent l'absence par mille choses chimériques qui ont pourtant leur réalité. On les empêche de se voir; ils ne peuvent s'écrire; ils trouvent une foule de moyens mystérieux pour correspondre. Ils s'envoient le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le rire des enfants, la lumière du soleil, les soupirs du vent, les rayons des étoiles, toute la création. Et pourquoi non? Toutes les œuvres de Dieu sont faites pour servir l'amour. L'amour est assez puissant pour charger la nature entière de ses messages.

Ô printemps, tu es une lettre que je lui écris.

L'avenir appartient bien plus aux cœurs qu'aux esprits. Aimer, voilà la seule chose qui puisse occuper et remplir l'éternité. À l'infini, il faut l'inépuisable.

L'amour participe de l'âme même. Il est de la même nature qu'elle. Comme elle, il est l'étincelle divine, comme elle, il est incorruptible, indivisible, impérissable. C'est une boule de feu qui est en nous, qui est immortelle et infinie, que rien ne peut délimiter ni éteindre. On la sent brûler jusque dans la moelle des os et on la voit rayonner jusqu'au fond du ciel.

Ô amour, adorations, volupté de deux esprits qui se comprennent, de deux cœurs qui s'échangent, de deux regards qui se pénètrent! Bonheur, tu me reviendras, n'est-ce pas? Promenades à deux dans les solitudes, journées bénies et rayonnantes, j'ai quelquefois rêvé que, de temps en temps, des heures se détachaient de la vie des anges pour traverser la destinée des hommes.

Dieu ne peut rien ajouter au bonheur de ceux qui s'aiment que de leur donner la durée sans fin. Après une vie d'amour, une éternité d'amour, c'est une augmentation en effet; mais accroître en son intensité la félicité ineffable que l'amour donne à l'âme dès ce

monde, c'est impossible, même pour Dieu. Dieu, c'est la plénitude du ciel; l'amour, c'est la plénitude de l'homme.

Vous regardez une étoile pour deux raisons: parce qu'elle est lumineuse et parce qu'elle est impénétrable. Vous avez, auprès de vous, un plus doux rayonnement et un plus grand mystère: la femme.

Tous, qui que nous soyons, nous avons nos êtres respirables. S'ils nous manquent, l'air nous manque, nous étouffons. Alors on meurt. Mourir par manque d'amour, c'est affreux; c'est l'asphyxie de l'âme!

Quand l'amour a fondu et mêlé deux êtres dans une unité angélique et sacrée, le secret de la vie est trouvé pour eux; ils ne sont plus que les deux termes d'une même destinée; ils ne sont plus que les deux ailes d'un même esprit. Aimez, planez!

Le jour où une femme qui passe devant vous dégage de la lumière en marchant, vous êtes perdu car vous aimez. Vous n'avez plus qu'une chose à faire: penser à elle si obstinément qu'elle soit contrainte de penser à vous.

Ce que l'amour commence ne peut être achevé que par Dieu.

L'amour vrai se désole et s'enchante pour un gant perdu ou pour un mouchoir trouvé; il a besoin de l'éternité pour son dévouement et ses espérances. Il se compose de l'infiniment grand et de l'infiniment petit.

Si vous êtes pierre, soyez aimant; si vous êtes plante, soyez sensitive; si vous êtes homme, soyez amour.

Rien ne suffit à l'amour. On a le bonheur, on veut le paradis; on a le paradis, on veut le ciel.

Ô vous qui vous aimez, tout cela est dans l'amour. Sachez l'y trouver. L'amour a autant que le ciel, la contemplation, et de plus que le ciel, la volupté.

-Vient-elle encore au Luxembourg? Non, monsieur. C'est dans cette église qu'elle entend la messe, n'est-ce pas? Elle n'y vient plus. Habite-t-elle toujours dans cette maison? Elle a déménagé. Où est-elle allée? Elle ne l'a pas dit.

Quelle chose sombre que de ne pas connaître l'adresse de sa bien-aimée!

L'amour a des enfantillages, les autres passions ont des petitesses. Honte aux passions qui rendent l'homme petit! Honneur à celle qui le fait enfant!

C'est une chose étrange, savez-vous cela? Je suis dans la nuit. Il y a un être qui en s'en allant a emporté le ciel.

Être couchés côte à côte, dans le même tombeau, la main dans la main, et, de temps en temps, dans les ténèbres, nous caresser doucement un doigt, cela suffirait à mon éternité.

Vous qui souffrez parce que vous aimez, aimez plus encore. Mourir d'amour, c'est en vivre.

Aimez. Une sombre transfiguration étoilée est mêlée à ce supplice. Il y a de l'extase dans l'agonie.

Ô joie des oiseaux! C'est parce qu'ils ont un nid qu'ils chantent.

L'amour est une respiration céleste de l'air du paradis.

Cœurs profonds, esprits sages, prenez la vie comme Dieu la faite; c'est une longue épreuve, une préparation inintelligible à la destinée inconnue. Cette destinée, la vraie, commence pour l'homme à la première marche de l'intérieur du tombeau. Alors, il lui apparaît quelque chose et il commence à distinguer ce qui sera définitif. L'éternité, songez à ce mot. Les vivants la voient; elle ne se montre qu'aux morts. En attendant, aimez et souffrez, espérez et contemplez. Malheur, hélas, à qui n'aura aimé que des corps, des formes, des apparences! La mort lui ôtera tout. Tâchez d'aimer des âmes, vous les retrouverez.

J'ai rencontré dans la rue un jeune homme très pauvre qui aimait. Son chapeau était vieux, son habit était usé; il avait les coudes troués; l'eau passait à travers ses chaussures et les astres, à travers son âme.

Quelle grande chose que d'être aimé! Quelle chose plus grande encore que d'aimer! Le cœur devient héroïque à force de passion. Il ne se compose plus que de pureté; il ne

s'appuie plus que sur le bien. Une pensée indigne n'y peut pas plus germer qu'une ortie sur un glacier. L'âme haute et sereine, inaccessible aux passions et aux émotions vulgaires, dominant les nuées et les ombres de ce monde, les folies, les mensonges, les haines, les vanités, les misères, habite le bleu du ciel; il ne sent plus que les ébranlements profonds et souterrains de la destinée, comme le haut des montagnes sent les tremblements de terre.

S'il n'y avait pas quelqu'un qui aime, le soleil s'éteindrait.

CHAPITRE V: COSETTE APRÈS LA LETTRE.

Pendant cette lecture, Cosette devint de plus en plus songeuse. Au moment où elle levait les yeux de la dernière ligne du cahier, le bel officier, c'était son heure, passa, triomphant, devant la grille. Cosette le trouva hideux.

Elle se remit à regarder le cahier. Il était écrit d'une écriture ravissante, de la même main mais avec des encres différentes, tantôt très noires, tantôt blanchâtres, comme lorsqu'on met de l'eau dans l'encrier; par conséquent, tout n'avait pas été rédigé le même jour. Une pensée s'était épanchée là, soupir après soupir, irrégulièrement, sans ordre, sans choix, sans but, au hasard. Cosette n'avait jamais rien lu de pareil. Ce manuscrit, où elle voyait plus de clarté encore que d'obscurité, lui faisait l'effet d'un sanctuaire entr'ouvert. Chacune de ces lignes mystérieuses resplendissait en diffusant une lumière étrange qui inondait son cœur. L'éducation qu'elle avait reçue lui avait parlé toujours de l'âme et jamais de l'amour, à peu près comme qui parlerait du tison et pas de la flamme. Ce manuscrit de quinze pages lui révélait brusquement et doucement tout l'amour, la douleur, la destinée, la vie, l'éternité, le commencement, la fin. C'était comme une main ouverte qui lui aurait jeté subitement une poignée de rayons. Elle sentait, dans ces quelques lignes, une nature passionnée, ardente, généreuse, honnête, une volonté sacrée, une immense douleur et un espoir immense, un cœur serré, une extase épanouie. Qu'était-ce que ce manuscrit? Une lettre. Lettre sans adresse, sans nom, sans date, sans signature, pressante et désintéressée, énigme composée de vérités, message d'amour fait pour être apporté par un ange et lu par une vierge, rendez-vous donné hors de la terre, billet doux d'un fantôme à une ombre. C'était un absent tranquille et accablé qui semblait prêt à se réfugier dans la mort et qui envoyait à l'absente le secret de la destinée, la clef de la vie, l'amour. Cela avait été écrit le pied dans le tombeau et le doigt dans le ciel. Ces lignes, tombées une à une sur le papier, étaient ce qu'on pourrait appeler des gouttes d'âme.

De qui ces pages pouvaient-elles venir?

Cosette n'hésita pas une minute, elle venait d'un seul homme: de lui!

Le jour s'était refait dans son esprit. Tout avait reparu. Elle éprouvait une joie inouïe et une angoisse profonde. C'était lui qui lui écrivait, lui qui était là, lui dont le bras avait traversé cette grille! Pendant qu'elle l'oubliait, il l'avait retrouvée! Mais est-ce qu'elle l'avait oublié? Non, c'était impossible. Elle était folle d'avoir cru cela un moment. Elle l'avait toujours aimé, toujours adoré. Le feu s'était couvert et avait couvé quelque temps, mais, elle le voyait bien, il n'avait fait que creuser plus avant, et, maintenant, il reprenait de nouveau pour l'embraser entièrement. Ce cahier était comme une flammèche tombée de cette autre âme dans la sienne. Elle sentit recommencer l'incendie. Elle se pénétra de chaque mot du manuscrit. 'Oh oui!', dit-elle, 'Je reconnais tout cela! C'est tout ce que j'ai déjà lu dans ses yeux.'

Alors qu'elle terminait de le lire pour la troisième fois, le lieutenant Théodule revint devant la grille et fit sonner ses éperons sur le pavé. Cosette leva les yeux. Elle le trouva fade, niais, sot, inutile, fat, déplaisant, impertinent et très laid. L'officier crut devoir lui sourire. Elle se détourna, honteuse et indignée. Elle lui aurait volontiers jeté quelque chose à la tête.

Elle s'enfuit, rentra dans la maison et s'enferma dans sa chambre pour relire le manuscrit, pour l'apprendre par cœur, pour y réfléchir. Quand elle l'eut bien lu, elle l'embrassa et le mit dans son corset.

C'en était fait, Cosette était retombée dans le profond amour séraphique. L'abîme Éden venait de se rouvrir.

Toute la journée, elle fut dans une sorte d'étourdissement. Elle pensait à peine, ses idées étaient à l'état d'écheveau brouillé dans son cerveau, elle ne parvenait pas à réfléchir méthodiquement, elle espérait, à travers un tremblement, des choses vagues. Elle n'osait rien se promettre et ne voulait rien se refuser. Des pâleurs lui passèrent sur le visage. Elle frissonna. Par moments, il lui semblait qu'elle délirait; elle se demandait si tout cela était bien réel. Alors elle touchait le papier bien-aimé sous sa robe, elle le pressait contre son cœur, elle en sentait les angles sur sa chair; si Jean Valjean l'eût vue à ce moment-là, il eût frémi devant cette joie excessive et inconnue qui illuminait son regard. 'Oh oui!', pensa-t-elle, 'C'est bien lui qui m'envoie cette missive!'

Elle se dit qu'une intervention des anges, qu'un hasard céleste, le lui avait rendu.

Ô transfigurations de l'amour! Ô rêves! Ce hasard céleste, cette intervention des anges, c'était cette boulette de pain lancée par un voleur à un autre voleur, de la cour Charlemagne à la fosse-aux-lions, par-dessus les toits de la Force.

CHAPITRE VI: LES VIEUX SONT FAITS POUR SORTIR QUAND IL LE FAUT.

Le soir venu, Jean Valjean sortit, Cosette s'habilla. Elle arrangea ses cheveux de la manière qui lui allait le mieux. Elle mit une robe 'un peu indécente' dont le corsage, ayant reçu un coup de ciseau de trop, laissait voir la naissance du cou. Elle s'habilla sans savoir pourquoi.

Voulait-elle sortir? Non. Attendait-elle une visite? Non.

Elle descendit dans le jardin à la nuit tombée. Toussaint était occupée à sa cuisine. Elle se mit à marcher sous les branches, les écartant de temps en temps avec la main, parce qu'il y en avait de très basses. Elle arriva au banc. La pierre y était restée. Elle s'assit et posa sa douce main blanche sur elle comme si elle voulait la caresser ou la remercier. Tout à coup, elle eut cette impression indéfinissable qu'on éprouve, même sans voir, lorsqu'on a quelqu'un debout derrière soi. Elle tourna la tête et se dressa: c'était lui.

Il était tête nue. Il paraissait pâle et amaigri. On distinguait à peine son vêtement noir. Le crépuscule blêmissait son beau front et couvrait ses yeux de ténèbres. Il avait, sous un voile d'incomparable douceur, quelque chose de la mort et de la nuit. Son visage était éclairé par la clarté du jour qui se meurt et par la pensée d'une âme qui s'en va. Il semblait que ce n'était pas encore un fantôme et que ce n'était déjà plus un homme. Son chapeau était dans les broussailles.

Cosette, prête à défaillir, ne poussa pas un cri. Elle recula lentement car elle se sentit attirée. Lui ne bougea pas. Elle rencontra un arbre et s'y adossa. Sans cet arbre, elle serait tombée.

Alors, elle entendit sa voix, cette voix qu'elle n'avait jamais entendue et qui lui murmura:

-'Pardonnez-moi, je suis là. J'ai le cœur gonflé, je ne pouvais pas vivre comme j'étais, je suis venu. Avez-vous lu ce que j'avais mis sur ce banc? Me reconnaissez-vous? Vous rappelez-vous le jour où vous m'avez regardé pour la première fois? C'était au Luxembourg, près du Gladiateur. Vous souvenez-vous du jour où vous êtes passée devant moi pour la première fois? C'étaient le 16 juin. Il va y avoir un an. Ça fait bien longtemps que je ne vous ai pas vue. J'ai demandé à la loueuse de chaises, elle m'a dit qu'elle ne vous voyait plus. Vous demeuriez rue de l'Ouest, au troisième, sur le devant, dans une maison neuve. Je vous y suivais parfois. Il fallait que je connaisse votre adresse. Et puis vous avez disparu. J'ai cru vous voir passer une fois alors que je lisais les journaux sous les arcades de l'Odéon. J'ai couru. Mais non, c'était une personne qui avait un chapeau comme vous. La nuit, je viens ici. Ne craignez rien: personne ne me voit. Je viens regarder vos fenêtres de près. Je marche doucement pour que vous n'entendiez pas, car vous auriez peut-être peur. L'autre soir, j'étais derrière vous, vous vous êtes retournée, je me suis enfui. Une fois, je

vous ai entendue chanter. J'étais heureux. Est-ce que cela vous fait quelque chose que je vous entende chanter à travers les volets? Cela ne peut rien vous faire. Non, n'est-ce pas? Voyez-vous, vous êtes mon ange, un ange adorable que je vénère. Pardonnez-moi, je vous parle, je ne sais pas ce que je vous dis, je vous dérange peut-être; est-ce que je vous dérange?'

-'Ô ma mère!', dit-elle.

Et elle s'affaissa sur elle-même comme si elle se mourait.

Il la prit, elle tombait; il la prit dans ses bras, il la serra étroitement sans avoir conscience de ce qu'il faisait. Il la soutenait tout en chancelant. Il était comme s'il avait la tête pleine de fumée; des éclairs lui transperçaient les sens; ses idées s'évanouissaient; il lui semblait qu'il accomplissait un acte religieux, qu'il commettait une profanation. Du reste, il ne désirait pas physiquement cette femme ravissante dont il sentait la forme contre sa poitrine. Il était fou d'amour.

Elle lui prit une main et la posa sur son cœur. Il sentit le papier qui y était. Il balbutia:

-'Vous m'aimez donc?'

Elle répondit d'une voix si basse que ce n'était plus qu'un souffle qu'on entendait à peine:

-'Tais-toi! Tu le sais!'

Et elle cacha sa tête rouge dans le sein du jeune homme superbe et enivré.

Ils tombèrent sur le banc. Les étoiles commençaient à scintiller. Comment se fit-il que leurs lèvres se rencontrèrent? Comment se fait-il que l'oiseau chante, que la neige fonde, que la rose s'ouvre, que mai s'épanouisse, que l'aube blanchisse derrière les arbres noirs frissonnant sur les sommets des collines?

Un baiser, et ce fut tout.

Tous deux tressaillirent; ils se regardèrent dans l'ombre avec des yeux éclatants.

Ils ne sentaient ni la nuit fraîche, ni la pierre froide, ni la terre humide, ni l'herbe mouillée; ils se regardaient, leurs cœurs battaient à l'unisson. Ils s'étaient pris la main sans s'en rendre compte.

Elle ne lui demanda pas, elle n'y songea même pas, par où il était entré et comment il avait pénétré dans le jardin. Cela lui paraissait si simple qu'il fût là.

De temps en temps, le genou de Marius touchait le genou de Cosette, et tous deux frémissaient.

Les amoureux silencieux finirent par se parler. La nuit était sereine et splendide au-dessus de leur tête. Ces deux êtres, purs comme des esprits, se dirent tout: leurs songes, leurs ivresses, leurs extases, leurs chimères, leurs défaillances, comment ils s'étaient adorés de loin, comment ils s'étaient attendus, leur désespoir quand ils avaient cessé de s'apercevoir. Ils se confièrent dans une intimité idéale que rien ne pouvait plus accroître ce qu'ils avaient de plus caché et de plus mystérieux. Ils se racontèrent, avec une foi candide dans leurs illusions, tout ce que l'amour, la jeunesse et ce reste d'enfance qu'ils avaient leur mettaient dans la tête. Ces deux cœurs se versèrent l'un dans l'autre, de sorte qu'au bout d'une heure, c'était le jeune homme qui avait l'âme de la jeune fille et la jeune fille qui avait l'âme du jeune homme. Ils se pénétrèrent, ils s'enchantèrent, ils s'éblouirent.

Quand ils eurent fini, quand ils se furent tout dit, elle posa sa tête sur son épaule et lui demanda:

-'Comment vous appelez-vous?'

-'Je m'appelle Marius', dit-il. 'Et vous?'

-'Je m'appelle Cosette.'

Livre sixième: Le petit Gavroche.

CHAPITRE I: UNE MÉCHANTE ESPIÈGLERIE DU VENT.

Depuis 1823, tandis que la gargote de Montfermeil sombrait peu à peu, non dans l'abîme d'une banqueroute, mais dans le marécage des petites dettes, les mariés Thénardier avaient eu deux autres enfants, deux garçons. Ils avaient donc deux filles et trois garçons; ça faisait beaucoup.

La Thénardier s'était débarrassée des deux derniers, encore en bas âge et tout petits, avec un bonheur singulier.

Débarrassée est le mot. Il n'y avait chez cette femme qu'un fragment de nature. Phénomène dont il y a, du reste, plus d'un exemple. Comme la maréchale de La Mothe-Houdancourt, la Thénardier n'était mère que jusqu'à ses filles. Sa maternité finissait là. Sa haine du genre humain commençait à ses garçons. Du côté de ses fils sa méchanceté était à pic; son cœur avait, à cet endroit, un lugubre escarpement. Si elle détestait l'aîné, elle exécrait les deux autres. Pourquoi? Parce que! Le plus terrible des motifs et la plus indiscutable des réponses: 'Parce que.' 'Je n'ai pas besoin de tant d'enfants', disait cette ogresse.

Expliquons comment les Thénardier étaient parvenus à s'exonérer de leurs deux derniers enfants, et même à en tirer profit.

La fille Magnon dont il a été question plus haut, était la même personne qui avait réussi à avoir deux enfants avec M. Gillenormand. Elle demeurait quai des Célestins, à l'angle de cette antique rue du Petit-Musc qui a fait ce qu'elle a pu pour changer en bonne odeur sa mauvaise renommée. On se souvient de la grande épidémie de croup qui désola, il y a trente-cinq ans, les quartiers riverains de la Seine à Paris, et dont la science profita pour expérimenter, sur une large échelle, l'efficacité des fumigations d'alun, si utilement remplacées aujourd'hui par la teinture d'iode. Durant cette épidémie, la Magnon perdit, le même jour, l'un le matin, l'autre le soir, ses deux garçons, encore en très bas âge. Ce fut un coup. Ces enfants étaient précieux; ils représentaient quatre-vingts francs par mois. Ces quatre-vingts francs étaient très exactement payés, au nom de M. Gillenormand, par son receveur de rentes, M. Barge, huissier habitant rue du Roi-de-Sicile. Les enfants morts, la rente disparaissait. La Magnon chercha un expédient. Dans cette ténébreuse maçonnerie du mal dont elle faisait partie, on sait tout, on cache tout et on s’entraide. Il fallait deux enfants pour la Magnon. la Thénardier en avait deux du même sexe et du même âge. C'était un bon arrangement pour l'une, un bon débarras pour l'autre. Les petits Thénardier devinrent les petits Magnon. La Magnon quitta le quai des Célestins et alla demeurer rue Clocheperce. À Paris, l'identité qui lie un individu à lui-même se rompt d'une rue à l'autre.

L'état civil, n'étant averti de rien, ne réclama pas, et la substitution se fit le plus simplement du monde. Seulement le Thénardier exigea, pour ce prêt d'enfants, dix francs par mois que la Magnon promit, et même paya. Il va sans dire que M. Gillenormand continua de s'exécuter. Il venait tous les six mois voir les petits. Il ne s'aperçut pas du changement. 'Monsieur', lui disait la Magnon, 'comme ils vous ressemblent! Ils ont vos yeux!'

Thénardier saisit cette occasion pour devenir M. Jondrette. Ses deux filles et Gavroche avaient à peine eu le temps de s'apercevoir qu'ils avaient deux petits frères. À un certain degré de misère, on est gagné par une sorte d'indifférence spectrale et l'on voit les êtres comme des larves. Vos plus proches ne sont souvent pour vous que de vagues formes de l'ombre, à peine distinctes du fond nébuleux de la vie et facilement rejetées dans l'invisible.

Le soir du jour où elle avait livré ses deux petits à la Magnon, avec la volonté bien expresse d'y renoncer à jamais, la Thénardier avait eu, ou fait semblant d'avoir, un

scrupule. Elle avait dit à son mari: 'Mais c'est abandonner ses enfants, cela!' Thénardier, magistral et flegmatique, cautérisa le scrupule avec ce mot: 'Jean-Jacques Rousseau a fait mieux!' Du scrupule la mère était passée à l'inquiétude: 'Mais si la police enquêtait? Ce que nous avons fait là, monsieur Thénardier, dis donc, est-ce que c'est permis?' Thénardier répondit: 'Tout est permis. D'ailleurs, quand il s'agit d'enfants pauvres, personne n'a intérêt à y regarder de près.'

La Magnon était une sorte d'élégante du crime. Elle faisait dans la dentelle! Elle partageait son logis, meublé d'une façon maniérée et misérable, avec une voleuse anglaise francisée. Cette Anglaise naturalisée parisienne, intimement liée aux médailles de la bibliothèque et aux diamants de Mlle Mars, entra plus tard dans les annales judiciaires sous le nom de 'mam'selle Miss'.

Les deux petits de la Magnon n'eurent pas à se plaindre. Recommandés par les quatre-vingts francs, ils étaient bien traités, comme tout ce qui est rentable, pas mal vêtus, bien nourris, regardés presque comme des 'petits messieurs'. La nouvelle mère dépassait largement l'ancienne. D'ailleurs, la Magnon faisait la dame et ne parlait pas argot devant eux.

Ils passèrent ainsi quelques années. Le Thénardier était ravie. Il lui arriva un jour de dire à la Magnon qui lui remettait ses dix francs mensuels: 'Il faudra que le père leur donne de l'éducation.'

Tout à coup, ces deux pauvres enfants, jusque-là assez protégés, même par leur mauvais sort, furent brusquement jetés dans la vie et forcés de la commencer.

Une arrestation en masse de malfaiteurs comme celle du galetas Jondrette, nécessairement compliquée de perquisitions et d'incarcérations ultérieures, est un véritable désastre pour cette hideuse contre-société occulte qui vit sous la société publique; une aventure de ce genre entraîne toutes sortes d'écroulements dans ce monde sombre. La catastrophe des Thénardier produisit la chute de la Magnon.

Un jour, peu de temps après que la Magnon eût remis à Éponine le billet relatif à la rue Plumet, la police visita le logement de la rue Clocheperce. la Magnon fut interpellée, ainsi que mam'selle Miss; toute la maisonnée, qui était suspecte, suivit les policiers au poste. Les deux petits garçons jouaient, pendant ce temps-là, dans une arrière-cour: ils ne virent rien de la razzia. Quand ils voulurent rentrer, ils trouvèrent la porte fermée et la maison vide. Le propriétaire du magasin d'en face les appela; il leur remit un papier que 'leur mère' avait laissé pour eux. Sur le papier, il y avait une adresse: M. Barge, receveur de rentes, 8 rue du Roi-de-Sicile. L'homme leur dit: 'Vous ne demeurez plus ici. Allez là. C'est tout près. La première rue à gauche. Demandez votre chemin avec ce papier-ci.'

Les enfants partirent, l'aîné menant le cadet, et tenant à la main le papier qui devait les guider. Il avait froid; ses petits doigts engourdis serraient peu et tenaient mal ce papier. Au détour de la rue Clocheperce, un coup de vent le lui arracha, et, comme la nuit tombait, l'enfant ne put le retrouver.

Ils se mirent à errer au hasard dans les rues.

CHAPITRE II: GAVROCHE TIRE PARTI DE NAPOLÉON.

Le printemps à Paris est assez souvent traversé par des bises aigres et dures dont on est, non pas précisément glacé, mais gelé. Ces bises, qui attristent les plus belles journées, font exactement l'effet de ces souffles d'air froid qui entrent dans une chambre chaude par les fentes d'une fenêtre ou d'une porte mal fermée. Il semble que la sombre porte de l'hiver soit restée entrebâillée et qu'il vienne du vent par là. Au printemps de 1832, époque où éclata la première grande épidémie de ce siècle en Europe, ces bises étaient plus âpres et plus poignantes que jamais. C'était une porte plus glaciale encore que celle de l'hiver qui était entr'ouverte. C'était la porte du sépulcre. On sentait dans ces bises le souffle du choléra.

Ces vents froids avaient cela de particulier qu'ils n'excluaient pas une forte tension électrique. De fréquents orages, accompagnés d'éclairs et de tonnerres, éclatèrent à cette époque.

Un soir que ces bises soufflaient rudement, à tel point que janvier semblait revenu et que les bourgeois avaient repris les manteaux, le petit Gavroche, toujours grelottant gaîment dans ses loques, se tenait debout, et comme en extase, devant la boutique d'un coiffeur des environs de l'Orme-Saint-Gervais. Il s'était emmitouflé dans un châle de femme, en laine, ramassé on ne sait où. Il avait l'air d'admirer une mariée en cire, décolletée et coiffée de fleurs d'oranger, qui tournait derrière la vitre, montrant, par intermittence, son sourire aux passants. En réalité, il observait la boutique afin de voir s'il ne pourrait pas chiper un pain de savon qu'il irait, ensuite, revendre un sou à un coiffeur de la banlieue. Il lui arrivait souvent de déjeuner d'un de ces pains-là. Il appelait ce genre de travail, pour lequel il avait du talent, 'faire la barbe aux barbiers'.

Tout en contemplant la mariée, et tout en lorgnant le pain de savon, il grommelait: 'Mardi. Ce n'est pas mardi. Est-ce mardi? C'est peut-être mardi. Oui, c'est mardi.'

On n'a jamais su à quoi se référait ce monologue. S'agissait-il de la date de son dernier repas, trois jours plus tôt?

Le barbier, dans sa boutique chauffée par un gros poêle, rasait un client et jetait, de temps en temps, un regard de côté à cet ennemi, à ce gamin gelé et effronté qui avait les deux mains dans ses poches mais l'esprit évidemment hors du fourreau.

Pendant que Gavroche examinait la mariée, la vitrine et les Windsor soaps, deux enfants de taille inégale, assez proprement vêtus, et encore plus petits que lui, paraissant l'un sept ans, l'autre cinq, tournèrent timidement la poignée et entrèrent dans la boutique en demandant on ne sait quoi, la charité peut-être, dans un murmure plaintif et qui ressemblait pus à un gémissement qu'à une prière. Ils parlaient tous les deux à la fois; leurs paroles étaient inintelligibles parce que les sanglots coupaient la voix du plus jeune et que le froid faisait claquer les dents de l'aîné. Le barbier se tourna avec un visage furieux et, sans quitter son rasoir, refoulant l'aîné de la main gauche et le petit du genou, les poussa tous les deux dans la rue; puis il referma la porte en disant:

-'Venir refroidir le monde pour rien!'

Les deux enfants se remirent en marche en pleurant. Il commença à pleuvoir.

Le petit Gavroche courut derrière eux et les aborda:

-'Qu'est-ce que vous avez donc, moutards?'

-'Nous ne savons pas où coucher', répondit l'aîné.

-'Pas plus?', dit Gavroche. 'C'est pas grand-chose. Est-ce qu'on pleure pour ça? Sont-ils bêtes!'

Et prenant, avec sa supériorité un peu goguenarde, un ton attendri, il ajouta:

-'Les mômes, venez avec moi.'

-'Oui, monsieur', fit l'aîné.

Et les deux enfants le suivirent comme ils auraient suivi un archevêque. Ils avaient cessé de pleurer.

Gavroche leur fit descendre la rue Saint-Antoine en direction de la Bastille.

Tout en marchant, il jeta un coup d'œil indigné et rétrospectif à la boutique du barbier.

-'Il n'a pas de cœur, ce merlan-là', grommela-t-il. 'Ça doit être un angliche.'

Une fille, les voyant marcher à la file tous les trois, Gavroche en tête, partit d'un rire bruyant. Ce rire manquait de respect.

-'Bonjour, mam'selle Omnibus', lui dit Gavroche.

Un instant après, le coiffeur lui revenant à l'esprit, il rectifia:

-'Je me trompe de bête; ce n'est pas un merlan, c'est un serpent. Barbier, j'irai chercher un serrurier et je te ferai mettre une sonnette à la queue.'

Cet homme l'avait rendu agressif. Il apostropha, en enjambant un ruisseau, une concierge barbue digne de rencontrer Faust sur le Brocken; elle avait un balai à la main.

-'Madame', lui dit-il, 'vous sortez donc avec votre cheval?'

Et sur ce, il éclaboussa les souliers vernies d'un passant.

-'Petit garnement!', cria le passant furieux.

Gavroche leva le nez par-dessus son châle.

-'Monsieur se plaint?'

-'De toi!', fit le passant.

-'Le bureau est fermé', dit Gavroche, 'je ne reçois plus de plaintes.'

En continuant de descendre la rue, il avisa, toute glacée sous une porte cochère, une mendiante de treize ou quatorze ans, si court-vêtue qu'on voyait ses genoux. La petite commençait à être trop grande fille pour cela. La croissance vous joue de ces tours. La jupe devient courte au moment où la nudité devient indécente.

-'Pauvre fille!', dit Gavroche. 'Elle n'a même pas de culotte. Tiens, prends toujours ça.'

Et, défaisant toute cette bonne laine qu'il avait autour du cou, il la jeta sur les épaules maigres et violettes de la mendiante, où le pull redevint châle.

La petite le regarda d'un air étonné et reçut le châle en silence. Lorsqu'il atteint un certain degré de détresse, le pauvre, dans sa stupeur, ne gémit plus du mal et ne remercie plus du bien.

-'Brrr!', fit Gavroche, plus frissonnant que saint Martin qui, lui, du moins, avait gardé la moitié de son manteau.

Sur ce 'brrr' l'averse, redoublant d'humeur, fit rage. Ces mauvais cieux punissent les bonnes actions.

-'Ah çà!', s'écria Gavroche, 'Qu'est-ce que cela signifie? Il repleut! Bon Dieu, si cela continue, je me désabonne.'

Et il continua sa route.

-'Peu importe', reprit-il en jetant un coup d'œil à la mendiante qui se pelotonnait sous le châle, 'en voilà une qui a moins froid.'

Regardant le nuage, il cria:

-'J't'ai eu!'

Les deux enfants le suivaient consciencieusement.

Comme ils passaient devant un de ces épais treillis grillés qui indiquent la boutique d'un boulanger, car on met le pain, comme l'or, derrière des grillages de fer, Gavroche se retourna:

-'Ah çà, les mômes, avez-vous dîné?'

-'Monsieur', répondit l'aîné, 'nous n'avons pas mangé depuis ce matin.'

-'Vous êtes donc sans père ni mère?', reprit majestueusement Gavroche.

-'Si, monsieur, nous avons un papa et une maman, mais nous ne savons pas où ils sont.'

-'Des fois, cela vaut mieux que de le savoir', dit Gavroche qui était un penseur.

-'Voilà deux heures que nous marchons', continua l'aîné; 'nous avons cherché des choses dans les poubelles mais nous n'avons rien trouvé.'

-'Je sais', fit Gavroche. 'Ce sont les chiens qui mangent tout.'

Il reprit après un silence:

-'Ah! Vous avez perdu vos auteurs. Vous ne savez pas où vous les avez mis. C'est bête d'égarer comme ça des vieux.'

Du reste, il ne leur posa pas de questions. Être sans domicile, quoi de plus simple?

L'aîné des deux mômes, presque entièrement revenu à la prompte insouciance de l'enfance, s'exclama:

-'C'est drôle tout de même. Maman avait dit qu'elle nous amènerait chercher du buis bénit le dimanche des rameaux.'

-'Ouais', répondit Gavroche.

-'Maman', reprit l'aîné, 'habite avec mam'selle Miss.'

-'Tu m'en diras tant', repartit Gavroche.

Il s'était arrêté et, depuis quelques minutes, fouillait toutes sortes de recoins qu'il avait dans ses haillons.

Enfin il releva la tête d'un air qui ne voulait qu'être satisfait mais qui était, en réalité, triomphant.

-'Calmons-nous, les copains. Voici de quoi souper pour trois.'

Et il tira un sou d'une de ses poches.

Sans laisser aux deux petits le temps de s'ébahir, il les poussa devant lui dans la boutique du boulanger et mit son sou sur le comptoir en criant:

-'Garçon! Cinq centimes de pain.'

Le boulanger prit un pain et un couteau.

-'En trois morceaux, garçon!', reprit Gavroche; il ajouta avec dignité:

-'Nous sommes trois.'

Et voyant que le boulanger, après avoir examiné les trois soupeurs, avait pris un pain bis, il plongea profondément son doigt dans son nez avec une aspiration aussi impérieuse que s'il eût eu au bout du pouce la prise de tabac du grand Frédéric, et jeta au boulanger cette apostrophe indignée:

-'Keksekça?'

Ceux de mes lecteurs qui seraient tentés de voir dans cette interpellation de Gavroche au boulanger un mot russe ou polonais, ou l'un de ces cris sauvages que les Yoways et les Botocudos se lancent du bord d'un fleuve à l'autre à travers les solitudes, devinent que c'est un mot qu'ils disent, d'une autre manière, tous les jours. Le boulanger comprit parfaitement et répondit:

-'Eh, c'est du pain, du très bon pain de deuxième qualité!'

-'Vous voulez dire du pain grisâtre', reprit Gavroche, calme et froidement dédaigneux. 'Du pain blanc, garçon; c'est moi qui régale.'

Le boulanger ne put s'empêcher de sourire et, tout en coupant le pain blanc, il les regarda d'une façon compatissante qui choqua Gavroche.

-'Ah çà, mitron'! dit-il, 'Qu'est-ce que vous avez donc à nous toiser comme ça?'

Mis tous trois bout à bout, ils auraient fait à peine une toise.

Quand le pain fut coupé, le boulanger encaissa le sou; Gavroche dit aux deux enfants:

-'boulottez!'

Les petits garçons le regardèrent, interdits.

Gavroche se mit à rire:

-'C'est vrai, votre vocabulaire est un peu limité.'

Il rectifia:

-'Mangez!'

En même temps, il tendit à chacun un morceau de pain.

Pensant que l'aîné, qui lui paraissait plus digne de sa conversation, méritait un encouragement spécial pour le débarrasser de toute hésitation à satisfaire son appétit, il ajouta, en lui donnant la plus grosse part:

-'Colle-toi ça dans le fusil.'

Il y avait un morceau plus petit que les deux autres; il le prit pour lui.

Les pauvres enfants étaient affamés. Il mangèrent leur pain goulûment. Voyant que le boulanger les dévisageait, Gavroche lança:

-'Retournons dans la rue.'

Ils reprirent la direction de la Bastille.

De temps en temps, quand ils passaient devant des devantures de boutiques éclairées, le plus petit s'arrêtait pour regarder l'heure à une montre en plomb suspendue à son cou par une ficelle.

-'Il a pas l'air bien éveillé le p'tit gars.'

Puis, pensif, il grommelait entre ses dents:

-'Si j'avais des mômes, je les lâcherais pas d'une semelle.'

Ils terminèrent leur morceau de pain et atteignirent l'angle de cette morose rue des Ballets au fond de laquelle on aperçoit le guichet de la Force.

-'Tiens, c'est toi, Gavroche!', dit quelqu'un.

-'Serait-ce toi, Montparnasse?', demanda Gavroche.

Un jeune homme venait d'aborder le gamin; cet homme n'était autre que Montparnasse déguisé.

-'Oh la vache!', poursuivit Gavroche, 'Tu as un manteau couleur cataplasme de graine de lin et des lunettes bleues comme un médecin. Tu as du style, parole de vieux!'

-'Chut', fit Montparnasse, 'pas si fort!'

Il entraîna Gavroche hors de la lumière des boutiques.

Les deux petits suivaient machinalement en se tenant par la main.

Quand ils furent sous l'archivolte noire d'une porte cochère, à l'abri des regards et de la pluie, Montparnasse demanda:

-'Sais-tu où je vais?'

-'À l'abbaye de Monte-à-Regret', répondit Gavroche.

-'Farceur! Je vais retrouver Babet.'

-'Ah!', fit Gavroche, 'elle s'appelle Babet.'

Montparnasse baissa la voix.

-'Pas elle, lui.'

-'Ah! Ce Babet!'

-'Oui, Babet.'

-'Je le croyais bouclé.'

-'Il a défait la boucle', répondit Montparnasse.

Et il raconta rapidement au gamin que, le matin même, Babet, ayant été transféré à la Conciergerie, s'était évadé en prenant à gauche au lieu de prendre à droite dans 'le couloir de l'instruction'.

Gavroche s'exclama:

-'Purée, quel artiste!'

Montparnasse ajouta quelques détails sur l'évasion de Babet et termina par:

-'Ce n'est pas tout.'

Gavroche, tout en écoutant, s'était saisi d'une canne que Montparnasse tenait à la main; il en avait machinalement retiré la partie supérieure; la lame d'un poignard était apparue.

-'Ah!', fit-il en rentrant le poignard, 'Tu as emmené ton gendarme déguisé en bourgeois.'

Montparnasse cligna de l’œil.

-'Fichtre!', reprit Gavroche, 'tu vas donc te bagarrer avec les flics?'

-'On ne sait pas', répondit Montparnasse d'un air indifférent. 'Il est toujours bon d'avoir une épingle sur soi.'

Gavroche insista:

-'Qu'est-ce que tu vas donc faire cette nuit?'

-'Des choses... À propos...'

-'Quoi?'

-'C'est une drôle d'histoire. Figure-toi que l'autre jour j'ai rencontré un bourgeois qui m'a bassiné pendant une heure mais m'a donné sa bourse. Je l'ai mise dans ma poche. Une minute après, elle avait disparu.'

-'On t'aurait volé que ça ne m'étonnerait pas.'

-'Mais toi', reprit Montparnasse, 'où vas-tu maintenant?'

Gavroche montra ses deux protégés et dit:

-'Je vais coucher ces enfants-là.'

-'Où ça, coucher?'

-'Chez moi.'

-'Où ça chez toi?'

-'Chez moi.'

-'Tu loges donc?'

-'Oui, je loge.'

-'Et où loges-tu?'

-'Dans l'éléphant.'

-'Dans l'éléphant!'

-'Eh bien oui, dans l'éléphant', repartit Gavroche. 'Kekçaa?'

Ceci est encore un mot de la langue que personne n'écrit et que tout le monde parle. Kekçaa signifie: qu'est-ce que cela a?

L'observation profonde du gamin ramena Montparnasse au calme et au bon sens. Il parut revenir à de meilleurs sentiments pour le logis de Gavroche.

-'Et c'est confortable?'

-'Très confortable', rétorqua Gavroche. 'Il n'y a pas de vents comme sous les ponts.'

-'Comment y entres-tu?'

-'J'entre.'

-'Y a donc un trou?'

-'Parbleu! Mais il ne faut pas le dire. C'est entre les jambes de devant. Les poulets ne l'ont pas vu.'

-'Je comprends, tu grimpes par là.'

-'C'est très facile.'

Après un silence, Gavroche ajouta:

-'Pour ces petits j'aurai une échelle.'

Montparnasse se mit à rire.

-'Où diable as-tu pris ces mômes-là?'

Gavroche répondit avec simplicité:

-'C'est des gamins dont un coiffeur m'a fait cadeau.'

Montparnasse devint songeur.

-'Tu m'as reconnu bien facilement', murmura-t-il.

Il prit dans sa poche deux objets qui n'étaient autre chose que deux petits tuyaux enveloppés de coton; il s'en introduisit un dans chaque narine. Ceci lui faisait un autre nez.

-'Ça te change', dit Gavroche, 'tu es moins laid, tu devrais garder toujours ça.'

Montparnasse était joli garçon, mais Gavroche était moqueur.

-'Sans rire', demanda Montparnasse, 'comment me trouves-tu?'

C'était aussi un autre son de voix. En un clin d'œil, Montparnasse était devenu méconnaissable.

-'Oh! Fais-nous Polichinelle!', s'écria Gavroche.

Les deux petits, qui n'avaient rien écouté jusque-là, occupés qu'ils étaient à fourrer leurs doigts dans leur nez, s'approchèrent et regardèrent le jeune homme avec un commencement de joie et d'admiration.

Malheureusement Montparnasse était soucieux. Il posa la main sur l'épaule de Gavroche et lui dit en appuyant sur les mots:

-'Écoute ce que je te dis, garçon, si j'étais sur la place, avec mon dogue, ma dague et ma digue, et si vous me donniez dix gros sous, je ne refuserais pas de travailler, mais c'est pas mardi gras.'

Cette phrase bizarre produisit sur le gamin un effet singulier. Il se retourna, promena ses petits yeux brillants autour de lui et aperçut, à quelques pas, un sergent de ville qui leur tournait le dos. Gavroche laissa échapper un 'ah, bon' qu'il réprima immédiatement en serrant la main de Montparnasse.

-'Eh bien, bonsoir', dit-il, 'je m'en vais à mon éléphant avec mes mômes. Si tu avais besoin de moi, une nuit, tu me trouverais là. Je loge à l'entresol. Il n'y a pas de portier. Tu demanderais monsieur Gavroche.'

-'J'y manquerai pas', conclut Montparnasse.

Ils se séparèrent, Montparnasse se dirigeant vers la Grève et Gavroche vers la Bastille. Le petit de cinq ans, traîné par son frère que traînait Gavroche, tourna plusieurs fois la tête en arrière pour voir s'en aller 'Polichinelle'.

La phrase amphigourique par laquelle Montparnasse avait averti Gavroche de la présence du sergent de ville ne contenait pas d'autre talisman que l'assonance 'dig' répétée cinq ou six fois sous des formes variées. Cette syllabe 'dig', pas prononcée

isolément mais artistiquement mêlée aux mots d'une phrase, veut dire: 'Prenons garde, on ne peut pas parler librement.' Il y avait, en outre, dans la phrase de Montparnasse, une beauté littéraire qui échappa à Gavroche; 'c'est mon dogue, ma dague et, ma digue' est une locution de l'argot du Temple qui signifie 'mon chien, mon couteau et ma femme'; cette expression était très employée par les pitres et les queues-rouges du grand siècle.

Il y a vingt ans, on voyait encore dans l'angle sud-est de la place de la Bastille, près de la gare du canal creusée dans l'ancien fossé de la prison-citadelle, un monument bizarre que les Parisiens ont déjà oublié, une idée originale d'un «membre de l'Institut, général en chef de l'armée d'Égypte».

Je dis monument bien que ce ne fût qu'une maquette. Mais cette maquette elle-même, ébauche prodigieuse, cadavre grandiose d'une idée de Napoléon que deux ou trois coups de vent successifs avaient emportée et jetée à chaque fois plus loin de nous, était devenue historique et avait pris je ne sais quoi de définitif qui contrastait avec son aspect provisoire. C'était un éléphant de quarante pieds de haut construit en bois et en plâtre. Il portait sur son dos une tour qui ressemblait à une maison. Jadis vert, la pluie et le temps l'avaient peint en noir. Dans cet angle désert et découvert de la place, le large front du colosse, sa trompe, ses défenses, sa tour, sa croupe énorme, ses quatre pieds pareils à des colonnes faisaient, la nuit, sur le ciel étoilé, une silhouette surprenante et terrible. On ne savait ce que cela voulait dire. C'était une sorte de symbole de la force populaire. C'était sombre, énigmatique et immense. C'était on ne sait quel fantôme puissant, visible et debout à côté du spectre invisible de la Bastille.

Peu d'étrangers visitaient cet édifice, aucun passant ne le regardait. Il tombait en ruine; à chaque saison, des morceaux de plâtre qui se détachaient de ses flancs lui faisaient des plaies hideuses. Les 'édiles', comme on dit en patois élégant, l'avaient oublié depuis 1814. Il était là, dans son coin, morne, malade, croulant, entouré d'une palissade pourrie, souillée à chaque instant par des cochers ivres. Des crevasses lui lézardaient le ventre, une latte lui sortait de la queue, de hautes herbes lui poussaient entre les jambes. Comme depuis trente ans le niveau de la place s'élevait tout autour, du fait de ce mouvement lent et continu qui exhausse insensiblement le sol des grandes villes, il était dans un creux: il semblait que la terre s'enfonçât sous lui. Il était immonde, méprisé, repoussant et superbe, laid aux yeux du bourgeois, mélancolique aux yeux du penseur. Il avait quelque chose d'une ordure qu'on va balayer et quelque chose d'une majesté qu'on va décapiter.

Comme je l'ai dit, la nuit, l'aspect changeait. La nuit est le véritable milieu de tout ce qui est ombre. Dès que le jour tombait, le vieil éléphant se métamorphosait; il devenait un monstre redoutable tapi dans la formidable sérénité des ténèbres.

Ce monument, rude, trapu, pesant, âpre, austère, presque difforme, mais à coup sûr majestueux et empreint d'une sorte de gravité magnifique et sauvage, a disparu pour laisser régner en paix l'espèce de poêle gigantesque, orné de son tuyau, qui a remplacé la sombre forteresse à neuf tours, à peu près comme la bourgeoisie a remplacé la féodalité. Il est logique qu'un poêle soit le symbole d'une époque mue par l'énergie contenue dans une marmite. Cette époque passera, elle passe déjà; on commence à comprendre que, s'il peut y avoir de la force dans une chaudière, il ne peut y avoir de puissance que dans un cerveau; en d'autres termes, que ce qui mène et entraîne le monde, ce ne sont pas les locomotives, ce sont les idées. Attelez les locomotives aux idées, c'est bien, mais ne prenez pas le cheval pour le cavalier.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à la place de la Bastille, l'architecte de l'éléphant était parvenu à faire du grand avec du plâtre; l'architecte du tuyau de poêle a réussi à faire du petit avec du bronze.

Ce tuyau de poêle, qu'on a nommé pompeusement la colonne de Juillet, ce monument manqué d'une révolution avortée, était encore enveloppé, en 1832, d'une immense chemise en charpente, que je regrette d'ailleurs, et d'un vaste enclos en planches qui achevait d'isoler l'éléphant.

Ce fut vers ce coin de la place, à peine éclairé du reflet d'un réverbère éloigné, que le gamin conduisit les deux 'mômes'.

Qu'on me permette de m'interrompre ici pour vous rappeler que je me situe dans la réalité sociale, non dans l'invention romanesque pure. Il y a vingt ans, par exemple, les tribunaux correctionnels eurent à juger, pour vagabondage et intrusion dans un monument public, un enfant qui avait été surpris à l'intérieur de l'éléphant de la Bastille.

Ce fait constaté, je continue.

En arrivant près du colosse, Gavroche comprit l'effet que l'infiniment grand peut produire sur l'infiniment petit; il dit:

-'Moutards, n'ayez pas peur.'

Puis il entra par une fente de la palissade dans l'enceinte de l'éléphant et aida les mômes à enjamber la brèche. Les deux enfants, un peu effrayés, suivaient silencieusement Gavroche. Ils se confiaient à cette petite providence en guenilles qui leur avait donné du pain et leur avait promis un gîte.

Il y avait là, couchée le long de la palissade, une échelle qui servait aux ouvriers du chantier voisin. Gavroche la souleva avec une singulière vigueur et la posa contre une des jambes de devant de l'éléphant. À l'endroit où l'échelle aboutissait, dans le ventre du colosse, on distinguait une espèce de trou noir.

Gavroche montra l'échelle et le trou à ses hôtes et leur dit:

-'Montez et entrez.'

Les deux petits garçons se regardèrent terrifiés.

-'Vous avez peur, les mômes? Vous allez voir.'

Il étreignit le pied rugueux de l'éléphant et, en un clin d'œil, sans daigner se servir de l'échelle, il arriva à la crevasse. Il y entra comme une couleuvre qui se glisse dans une fente; il s'y enfonça. Un moment après, les deux enfants virent vaguement apparaître, comme une forme blanchâtre et blafarde, sa tête pâle au bord du trou plein de ténèbres.

-'Eh bien', cria-t-il, 'montez donc, les gamins! Vous allez voir comme on est bien. Monte, toi', dit-il à l'aîné, 'je te tends la main.'

Les petits se poussèrent de l'épaule, le gamin leur faisait peur et les rassurait à la fois, et puis il pleuvait beaucoup. L'aîné se risqua. Le plus jeune regarda monter son frère; resté tout seul entre les pattes de cette grosse bête, il se demanda si ce n'était pas une bonne occasion pour pleurer, ou même hurler.

L'aîné gravit, tout en chancelant, les barreaux de l'échelle; Gavroche, chemin faisant, l'encouragea par des exclamations de maître d'armes à ses élèves ou de muletier à ses mules:

-'N’aie pas peur. C'est ça! Continue! Mets ton pied là! Ta main ici. Bien!'

Quand il fut à sa portée, il l'empoigna brusquement et vigoureusement par le bras et le tira à lui.

-'Gobé!', s'écria-t-il.

Le môme avait franchi la crevasse.

-'Maintenant', dit Gavroche, 'attends-moi. Assieds-toi donc.'

Sortant de la crevasse comme il y était entré, il se laissa glisser avec l'agilité d'un ouistiti le long de la jambe de l'éléphant; il atterrit dans l'herbe, saisit le petit de cinq ans à bras-le-corps et le planta au beau milieu de l'échelle, puis il se mit à monter derrière lui en criant à l'aîné:

-'Je vas le pousser, tu vas le tirer.'

En un instant le petit fut monté, poussé, traîné, tiré, bourré, fourré dans le trou sans avoir eu le temps de dire ouf. Gavroche, entrant après lui, repoussant d'un coup de talon l'échelle qui tomba sur le gazon, se mit à taper des mains en criant:

-'Nous y v'là! Vive le général Lafayette!'

Cette explosion passée, il ajouta:

-'Les mioches, vous êtes chez moi.'

Gavroche était en effet chez lui.

Ô utilité inattendue de l'inutile, charité des grandes choses, bonté des géants! Ce monument démesuré qui avait contenu une pensée de l'Empereur était devenu la boîte d'un gamin. Le môme avait été accepté et abrité par le colosse. Les bourgeois endimanchés qui passaient devant l'éléphant de la Bastille disaient volontiers en le toisant d'un air de mépris avec leurs yeux à fleur de tête: 'À quoi cela sert-il?' Cela servait à sauver du froid, du givre, de la grêle, de la pluie, à garantir du vent d'hiver, à préserver du sommeil dans la boue qui donne la fièvre et du sommeil dans la neige qui donne la mort, un petit être sans père ni mère, sans pain, sans vêtements, sans logement. Cela servait à recueillir l'innocent que la société repoussait. Cela servait à diminuer la faute publique. C'était une tanière ouverte à celui auquel toutes les portes étaient fermées. Il semblait que le vieux mastodonte misérable, envahi par la vermine et par l'oubli, couvert de verrues, de moisissures et d'ulcères, chancelant, vermoulu, abandonné, condamné, espèce de mendiant colossal demandant en vain l'aumône d'un regard bienveillant au milieu du carrefour, avait eu pitié, lui, de cet autre mendiant, du pauvre pygmée qui s'en allait sans souliers aux pieds, sans plafond sur la tête, soufflant dans ses doigts, vêtu de chiffons, nourri de ce qu'on jette. Voilà à quoi servait l'éléphant de la Bastille. Cette idée de Napoléon, dédaignée par les hommes, avait été reprise par Dieu. Ce qui n'eût été qu'illustre était devenu auguste. Il eût fallu à l'Empereur, pour réaliser ce qu'il méditait, le porphyre, l'airain, le fer, l'or, le marbre; le vieil assemblage de planches, de solives et de plâtre suffisait à Dieu. L'Empereur avait eu un rêve de génie; dans cet éléphant titanesque, armé, prodigieux, dressant sa trompe, portant sa tour, et faisant jaillir de toutes parts autour de lui des eaux joyeuses et vivifiantes, il voulait incarner le peuple; Dieu en avait fait une chose plus grande, il y logeait un enfant.

Le trou par où Gavroche était entré était une brèche à peine visible du dehors, cachée qu'elle était sous le ventre de l'éléphant, et si étroite qu'il n'y avait guère que des chats et des mômes qui pussent y passer.

-'Commençons', dit Gavroche, 'par dire au portier que nous n'y sommes pas.'

Plongeant dans l'obscurité avec assurance, comme quelqu'un qui connaît son appartement, il prit une planche et en boucha le trou.

Gavroche replongea dans l'obscurité. Les enfants entendirent le reniflement de l'allumette enfoncée dans la bouteille phosphorique. L'allumette chimique n'existait pas encore; le briquet Fumade représentait, à cette époque, le progrès.

Une clarté subite leur fit cligner les yeux; Gavroche venait d'allumer un de ces bouts de ficelle trempés dans la résine qu'on appelle rats de cave. Le rat de cave, qui fumait plus qu'il n'éclairait, rendait confusément visible l'intérieur de l'éléphant.

Les deux hôtes de Gavroche regardèrent autour d'eux et éprouvèrent quelque chose de pareil à ce qu'éprouverait quelqu'un qui serait enfermé dans le gros tonneau de Heidelberg, ou, mieux encore, à ce que dut éprouver Jonas dans le ventre biblique de la baleine. Tout un squelette gigantesque leur apparaissait et les enveloppait. En haut, une longue poutre marron d'où partaient de grosses membrures cintrées figurait la colonne vertébrale avec les côtes; des stalactites de plâtre y pendaient comme des viscères; d'un côté à l'autre, de vastes toiles d'araignée faisaient des diaphragmes poudreux. On voyait, çà et là, dans les coins, de grosses taches noirâtres qui avaient l'air de vivre et qui se déplaçaient rapidement avec un mouvement brusque et effaré.

Les débris tombés du dos de l'éléphant sur son ventre en avaient comblé la partie concave, de sorte qu'on pouvait y marcher comme sur un plancher.

Le plus petit se pressa contre son frère en lui murmurant:

-'C'est noir.'

Ce mot mit Gavroche en colère. L'air pétrifié des deux mômes rendait une secousse nécessaire.

-'Qu'est-ce que vous me fichez?', s'écria-t-il. 'Blaguons-nous? Faisons-nous les dégoûtés? Vous faut-il les Tuileries? Seriez-vous des gens sans éducation? Dites-le. Je vous préviens que je ne suis pas du régiment des godiches. Est-ce que vous êtes les moutards du moutardier du pape?'

Un peu de rudoiement est bon dans l'épouvante. Cela rassure. Les deux enfants se rapprochèrent de Gavroche.

Gavroche, paternellement attendri par cette confiance, passa du grave au doux; il dit au plus petit:

-'Bêta, c'est dehors que c'est noir. Dehors il pleut, ici il ne pleut pas; dehors il fait froid, ici il n'y a pas une miette de vent; dehors il y a des tas de gens, ici il n'y a personne; dehors il n'y a pas même la lune, ici il y a ma chandelle.'

Les deux enfants commencèrent à regarder l'appartement avec moins d'effroi; mais Gavroche ne leur laissa pas plus longtemps le loisir de la contemplation.

-'Vite', dit-il.

Et il les poussa vers ce que l'on pourrait appeler le fond de la chambre.

Là était son lit.

Le lit de Gavroche était complet. C'est-à-dire qu'il y avait un matelas, une couverture et une alcôve avec rideaux.

Le matelas était une natte de paille, la couverture, un assez grand pagne de grosse laine grise très chaud et presque neuf.

Dans l'alcôve, il y avait trois échalas assez longs enfoncés solidement dans les gravats du sol, c'est-à-dire le ventre de l'éléphant; ils étaient réunis par une corde à leur sommet pour former un faisceau pyramidal. Ce faisceau supportait un treillage de fil de laiton qui était simplement posé dessus, mais artistiquement appliqué et maintenu par des attaches de fil de fer, de sorte qu'il enveloppait entièrement les trois échalas. Un cordon de grosses pierres fixait, tout autour, ce treillage sur le sol de manière à ne rien laisser passer. Ce treillage n'était autre chose qu'un morceau de ces grillages de cuivre dont on revêt les volières dans les ménageries. Le lit de Gavroche était sous ce grillage comme dans une cage. L'ensemble ressemblait à une tente d'Esquimau.

C'est ce grillage qui tenait lieu de rideaux.

Gavroche dérangea un peu les pierres qui assujettissaient le grillage par devant; les deux pans du treillage qui retombaient l'un sur l'autre s'écartèrent.

-'Les mômes, à quatre pattes!', dit-il.

Il fit entrer ses hôtes dans la cage avec précaution, puis il y entra après eux, en rampant, rapprocha les pierres et referma hermétiquement l'ouverture.

Ils s'allongèrent sur la natte.

Si petits qu'ils fussent, aucun d'eux n'eût pu se tenir debout dans l'alcôve. Gavroche avait toujours le rat de cave dans sa main.

-'Maintenant', dit-il, 'pioncez! Je vais éteindre la lumière.'

-'Monsieur', demanda l'aîné des deux frères à Gavroche, en montrant le grillage, 'qu'est-ce que c'est donc que ça?'

-'Ça', dit Gavroche gravement, 'c'est pour les rats. Pioncez!'

Cependant, il se crut obligé d'ajouter quelques paroles pour l'instruction de ces êtres en bas âge, et il continua:

-'C'est des choses du Jardin des plantes. Ça sert aux animaux féroces. Il y en a un magasin plein. Il n'y a qu'à monter par-dessus un mur, grimper par une fenêtre et passer sous une porte. On en a tant qu'on veut.'

Tout en parlant, il enveloppait d'un pan de la couverture le tout petit qui murmura:

-'Oh, c'est bon, c'est chaud!'

-'C'est encore du Jardin des plantes', dit Gavroche. 'J'ai pris ça aux singes.'

Et montrant à l'aîné la natte sur laquelle il était couché, natte très épaisse et admirablement travaillée, il ajouta:

-'Ça, c'était à la girafe.'

Après une pause, il poursuivit:

-'Les bêtes avaient tout ça. Je le leur ai pris. Ça ne les a pas fâchées. Je leur ai dit que c'était pour l'éléphant.'

Il s'arrêta un moment et reprit:

-'On passe par-dessus les murs et on se fiche du gouvernement, c'est tout.'

Les deux enfants considéraient avec un respect craintif et stupéfait cet être intrépide et inventif, vagabond comme eux, isolé comme eux, chétif comme eux, qui avait quelque chose d'admirable et de tout-puissant, qui leur semblait surnaturel, et dont la physionomie se composait de toutes les grimaces d'un vieux saltimbanque mêlées au plus naïf et charmant sourire.

-'Monsieur', dit timidement l'aîné, vous n'avez donc pas peur des sergents de ville?'

Gavroche se borna à répondre:

-'Môme, on ne dit pas les sergents de ville, on dit les flics.'

Le tout petit avait les yeux ouverts mais il ne disait rien. Comme il était au bord de la natte, l'aîné étant au milieu, Gavroche lui borda la couverture comme eût fait une mère et exhaussa la natte sous sa tête avec de vieux chiffons de manière à lui faire un oreiller. Puis il se tourna vers l'aîné.

-'On n'est pas bien, ici?'

-'Ah oui!', répondit l'aîné en regardant Gavroche avec une expression d'ange sauvé.

Les deux pauvres petits garçons tout mouillés commençaient à se réchauffer.

-'Au fait', continua Gavroche, 'pourquoi est-ce que vous pleuriez? Un mioche comme ton frère, je ne dis pas, mais un grand comme toi, pleurer, c'est crétin; on a l'air d'un veau.'

-'Eh bien', fit l'enfant, 'nous n'avions plus de logement.'

-'Moutard', reprit Gavroche, 'On ne dit pas un logement, on dit une piolle.'

-'Et puis nous avions peur d'être tout seuls, comme ça, la nuit.'

-'On ne dit pas la nuit, on dit la sorgue.'

-'Merci pour votre aide, monsieur.'

-'Écoute, il ne faut pas geindre comme ça. Je vais m'occuper de vous. Tu verras comme on s'amuse. L'été, nous irons à la Glacière avec Navet, un camarade à moi, nous nous baignerons à la Gare, nous courrons tout nus sur les trains devant le pont d'Austerlitz, ça fait rager les blanchisseuses. Elles crient, elles vitupèrent, si tu savais comme elles sont drôles! Nous irons voir l'homme squelette aux Champs-Élysées. Il est en vie. Il est maigre comme tout, ce paroissien-là. Et puis, je vous conduirai au spectacle. Vous verrez Frédérick Lemaître. J'ai des billets, je connais des acteurs, j'ai même joué une fois dans une pièce. Nous étions des mômes comme ça, on courait sous une toile, ça faisait la mer. Je vous ferai engager à mon théâtre. Nous irons voir les sauvages. Ce ne sont pas de vrais sauvages. Ils ont des maillots roses qui font des plis et on leur voit, aux coudes, des reprises en fil blanc. Après ça, nous irons à l'Opéra. Nous entrerons avec les claqueurs. La claque à l'Opéra est très bien composée. Je n'irais pas avec la claque sur les boulevards. À l'Opéra, figure-toi, il y en a qui payent vingt sous, mais c'est des bêtas. On les appelle des lavettes. Et puis, nous irons voir guillotiner. Je vous montrerai le bourreau. Il demeure rue des Marais. Monsieur Sanson qu'il s'appelle. Il a une boîte aux lettres à sa porte. Vous verrez, on s'amusera bien ensemble!'

Une goutte de cire tomba sur le doigt de Gavroche et le rappela aux réalités de la vie.

-'Bigre!', dit-il, 'V'là la mèche qui s'use. Attention, je ne peux pas mettre plus d'un sou par mois dans mon éclairage. Quand on se couche, il faut dormir. Nous n'avons pas le temps de lire des romans de monsieur Paul de Kock. Avec ça que la lumière pourrait passer par les fentes de la porte: les flics pourraient nous voir.'

-'Et puis', observa timidement l'aîné qui seul osait causer avec Gavroche, 'un fumeron pourrait tomber dans la paille et brûler la maison.'

-'On ne dit pas brûler la maison, on dit riffauder le bocard.'

L'orage redoublait. On entendait, à travers des grondements de tonnerre, l'averse frapper le dos du colosse.

-'Tu vois, la pluie n'entre pas. Ça m'amuse d'entendre couler l'eau le long des jambes de la maison. L'hiver est une bête; il perd sa marchandise, il perd sa peine, il ne peut pas nous mouiller, et ça le fait bougonner, ce vieux porteur d'eau-là.'

Cette allusion au tonnerre, dont Gavroche, en sa qualité de philosophe du dix-neuvième siècle, acceptait toutes les conséquences, fut suivie d'un éclair si éblouissant que quelque chose en entra par la crevasse dans le ventre de l'éléphant. Presque en même temps, la foudre rugit. Les deux petits poussèrent un cri et sursautèrent; le treillage en fut presque écarté; Gavroche tourna vers eux son visage hardi et profita du coup de tonnerre pour éclater de rire.

-'Du calme, les enfants. Ne bousculons pas l'édifice. Voilà du beau tonnerre, à la bonne heure! Ce n'est pas de la gnognotte d'éclair. Bravo le bon Dieu! C'est presque aussi bien qu'à l'Ambigu.'

Cela dit, il refit l'ordre dans le treillage, poussa doucement les deux enfants sur le chevet du lit, pressa leurs genoux pour bien les étendre et s'écria:

-'Puisque le bon Dieu allume sa chandelle, je peux souffler la mienne. Les enfants, il faut dormir. C'est très mauvais de ne pas dormir. Ça vous ferait schlinguer du couloir, ou, comme on dit dans le grand monde, puer de la gueule. Entortillez-vous bien dans la couverture. Je vais éteindre. Y êtes-vous?'

-'Oui', murmura l'aîné, 'je suis bien. J'ai comme de la plume sous la tête.'

-'On ne dit pas la tête', cria Gavroche, 'on dit la tronche.'

Les deux enfants se serrèrent l'un contre l'autre. Gavroche acheva de les arranger sur la natte, leur monta la couverture jusqu'aux oreilles, puis répéta pour la troisième fois l'injonction:

-'Pioncez!'

Et il souffla le lumignon.

À peine la lumière était-elle éteinte qu'un tremblement singulier commença à ébranler le treillage sous lequel les trois enfants étaient couchés. C'était une multitude de frottements sourds qui donnaient un son métallique, comme si des griffes et des dents grinçaient sur le fil de cuivre. Cela était accompagné de toutes sortes de petits cris aigus.

Le petit garçon de cinq ans, entendant ce vacarme au-dessus de sa tête et glacé d'épouvante, poussa du coude son frère aîné, mais le frère aîné 'pionçait' déjà, comme Gavroche le lui avait ordonné. Alors, le petit, n'en pouvant plus de peur, osa interpeller Gavroche, mais tout bas, en retenant son souffle:

-'Monsieur?'

-'Hein?', fit Gavroche qui venait de fermer les paupières.

-'Qu'est-ce que c'est donc que ça?'

-'C'est les rats', répondit Gavroche.

Et il remit sa tête sur la natte.

Les rats, en effet, qui pullulaient dans la carcasse de l'éléphant et qui étaient ces taches noires vivantes dont j'ai parlé, avaient été tenus en respect par la flamme de la bougie. Dès que cette caverne, qui était comme leur maison, avait été rendue à la nuit, sentant ce que Perrault appelle 'de la chair fraîche', ils s'étaient rués sur la tente de Gavroche, avaient grimpé jusqu'au sommet et en mordaient les mailles comme s'ils cherchaient à percer cette cage à oiseaux d'un nouveau genre.

le petit ne s'endormait pas.

-'Monsieur!', reprit-il.

-'Hein?', fit Gavroche.

-'Qu'est-ce que c'est donc que des rats?'

-'C'est des souris.'

Cette explication rassura un peu l'enfant. Il avait vu dans sa vie des souris blanches et il n'avait pas eu peur. Pourtant il éleva encore la voix:

-'Monsieur?'

-'Hein?'

-'Pourquoi n'avez-vous pas un chat?'

-'J'en ai eu un mais ils me l'ont mangé.'

Cette seconde explication défit l’œuvre de la première; le petit recommença à trembler. Le dialogue entre lui et Gavroche reprit pour la quatrième fois.

-'Monsieur!'

-'Hein?'

-'Qui a été mangé?'

-'Le chat.'

-'Qui a mangé le chat?'

-'Les rats.'

-'Les souris?'

-'Oui, les rats.'

L'enfant, consterné par ces souris qui mangent les chats, poursuivit:

-'Monsieur, est-ce qu'elles nous mangeraient, ces souris-là?'

-'Pardi!', fit Gavroche.

La terreur de l'enfant était à son comble. Gavroche ajouta:

-'N'aie pas peur! Ils ne peuvent pas entrer. Et puis, je suis là. Tiens, prends ma main. Tais-toi et pionce.'

Gavroche, en même temps, prit la main du petit par-dessus son frère. L'enfant serra cette main contre lui et se sentit rassuré. Le courage et la force ont de ces communications mystérieuses. Le silence s'était refait autour d'eux, le bruit des voix avait effrayé et éloigné les rats; au bout de quelques minutes, ils eurent beau revenir et faire rage, les trois mômes, plongés dans le sommeil, n'entendaient plus rien.

Les heures s'écoulèrent. L'ombre couvrait l'immense place de la Bastille, un vent d'hiver qui se mêlait à la pluie soufflait par bouffées, les policiers inspectaient les portes, les allées, les enclos, les coins obscurs, et, cherchant des vagabonds, passaient silencieusement devant l'éléphant. Le monstre, debout, immobile, les yeux ouverts dans les ténèbres, avait l'air de rêver comme satisfait de sa bonne action: il abritait du ciel et des hommes les trois petits pauvres endormis.

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut se souvenir qu'à cette époque le corps de garde de la Bastille était situé à l'autre extrémité de la place; ce qui se passait près de l'éléphant ne pouvait donc être ni aperçu, ni entendu par la sentinelle.

Vers la fin de cette heure qui précède le début du jour, un homme déboucha de la rue Saint-Antoine en courant, traversa la place, tourna le grand enclos de la colonne de Juillet et se glissa entre les palissades jusque sous le ventre de l'éléphant. Si une lumière quelconque eût éclairé cet homme, à la manière dont il était mouillé, on eût deviné qu'il avait passé la nuit sous la pluie. Arrivé sous l'éléphant, il fit entendre un cri bizarre qui n'appartient à aucune langue humaine et qu'une perruche seule pourrait reproduire. Il répéta deux fois ce cri dont l'orthographe que voici donne à peine une idée:

-'Kirikikiou!'

Au second cri, une voix claire, gaie et jeune, répondit du ventre de l'éléphant:

-'Oui.'

Presque immédiatement, la planche qui fermait le trou bougea pour laisser passer un enfant qui descendit le long de la patte de l'éléphant et vint lestement tomber près de l'homme. C'était Gavroche. L'homme était Montparnasse.

Quant à ce cri, kirikikiou, c'était sans doute ce que l'enfant voulait dire par: 'Tu demanderas monsieur Gavroche.'

En l'entendant, il s'était réveillé en sursaut, avait rampé hors de son alcôve en écartant un peu le grillage qu'il avait ensuite refermé soigneusement, puis il avait ouvert la trappe et était descendu.

L'homme et l'enfant se reconnurent silencieusement dans la nuit; Montparnasse se borna à dire:

-'Nous avons besoin de toi. Viens nous donner un coup de main.'

Le gamin ne demanda pas d'autre éclaircissement.

-'Me v'là', dit-il.

Et tous deux se dirigèrent vers la rue Saint-Antoine, d'où sortait Montparnasse, serpentant rapidement à travers la longue file des charrettes de maraîchers qui descendent, à cette heure-là, vers la halle.

Les maraîchers accroupis dans leurs voitures, parmi les salades et les légumes, à demi assoupis, enfouis jusqu'aux yeux dans leurs manteaux à cause de la pluie battante, ne regardaient même pas ces étranges passants.

CHAPITRE III: LES PÉRIPÉTIES DE L'ÉVASION.

Voici ce qui avait eu lieu cette même nuit à la Force.

Une évasion avait été organisée par Babet, Brujon, Gueulemer et Thénardier, bien que ce dernier fût au secret. Babet s'était échappé le jour même. Montparnasse devait aider les autres depuis l'extérieur de la prison.

Brujon, ayant passé un mois dans une chambre de punition, avait eu le temps, premièrement, d'y tresser une corde, deuxièmement, d'y mûrir un plan. Autrefois, ces lieux sévères que l'on appelait cachots, et où la discipline de la prison livrait le condamné à lui-même, se composaient de quatre murs de pierre, d'un plafond de pierre, d'un sol en pierres, d'un lit de camp, d'une lucarne grillagée, d'une porte en fer. Le cachot ayant été jugé trop horrible, on le remplaça par des chambres de punition. Elles se composent d'une porte en fer, d'une lucarne grillagée, d'un lit de camp, d'un sol en pierres, d'un plafond de pierre, de quatre murs de pierre. Il y fait un peu jour vers midi. L'inconvénient de ces chambres qui, comme on le voit, ne sont pas des cachots, c'est de laisser ruminer des êtres qu'il faudrait faire travailler.

Brujon donc avait ruminé, et il était sorti de la chambre de punition avec une corde. Comme on le disait fort dangereux dans la cour Charlemagne, on le mit dans le Bâtiment-Neuf. La première chose qu'il trouva dans le Bâtiment-Neuf, ce fut Gueulemer, la seconde, ce fut un clou; Gueulemer, c'est-à-dire le crime, un clou, c'est-à-dire la liberté.

Brujon, dont il est temps de se faire une idée complète, était, avec une apparence de complexion délicate et une langueur profondément préméditée, un gaillard poli, intelligent et voleur qui avait le regard caressant et le sourire atroce. Son regard résultait de sa volonté, son sourire, de sa nature. Ses premières études dans son art s'étaient dirigées vers les toits; il avait fait faire de grands progrès à l'industrie des arracheurs de plomb qui dépouillent les toitures et dépiautent les gouttières par le procédé dit 'au gras-double'.

Ce qui achevait de rendre l'instant favorable pour une tentative d'évasion, c'est que les couvreurs remaniaient et rejointoyaient, à cette époque, une partie des ardoises de la prison. La cour Saint-Bernard n'était plus absolument isolée de la cour Charlemagne et de la cour Saint-Louis. Il y avait des échafaudages et des échelles, en d'autres termes, des ponts et des escaliers du côté de la délivrance.

Le Bâtiment-Neuf, qui était tout ce qu'on pouvait voir au monde de plus lézardé et décrépit, était le point faible de la prison. Les murs en étaient à ce point rongés par le salpêtre qu'on avait été obligé de revêtir d'un parement de bois les voûtes des dortoirs, parce qu'il s'en détachait des pierres qui tombaient sur les prisonniers dans leurs lits. Malgré cette vétusté, on faisait la faute d'enfermer dans le Bâtiment-Neuf les accusés les plus inquiétants, d'y mettre 'les fortes têtes'.

Le Bâtiment-Neuf contenait quatre dortoirs superposés et un grenier qu'on appelait le Bel-Air. Un long tuyau de cheminée, probablement de l'ancienne cuisine des ducs de La Force, partait du rez-de-chaussée, traversait les quatre étages, coupait en deux tous les dortoirs, où il prenait la forme d'un pilier aplati, et allait trouer le toit.

Gueulemer et Brujon étaient dans le même dortoir. On les avait mis, par précaution, au rez-de-chaussée. Le hasard faisait que la tête de leurs lits s'appuyait contre le tuyau de la cheminée.

Thénardier se trouvait précisément au-dessus de leur tête dans ce grenier nommé 'le Bel-Air'.

Le passant qui s'arrête rue Culture-Sainte-Catherine, après la caserne des pompiers, devant la porte cochère de la maison des Bains, voit une cour pleine de fleurs et

d'arbustes en caisses, au fond de laquelle se développe, avec deux ailes, une petite rotonde blanche égayée par des contrevents verts, le rêve bucolique de Jean-Jacques. Il n'y a pas plus de dix ans, au-dessus de cette rotonde s'élevait un mur noir, énorme, affreux, nu, auquel elle était adossée. C'était le mur du chemin de ronde de la Force.

Ce mur derrière cette rotonde, c'était Milton entrevu derrière Berquin.

Si haut qu'il fût, ce mur était dépassé par un toit plus noir encore qu'on apercevait au delà. C'était le toit du Bâtiment-Neuf. On y remarquait quatre lucarnes-mansardes armées de barreaux, c'étaient les fenêtres du Bel-Air. Une cheminée perçait ce toit; c'était la cheminée qui traversait les dortoirs.

Le Bel-Air, ce grenier du Bâtiment-Neuf, était une grande pièce mansardée fermée par trois grilles et des portes doublées de tôle, constellées de clous démesurés. Quand on y entrait par l'extrémité nord, on avait, à sa gauche, les quatre lucarnes, à sa droite, faisant face aux lucarnes, quatre cages carrées assez grandes, espacées, séparées par des couloirs étroits, construites en maçonnerie jusqu'à hauteur d'appui et en barreaux de fer pour le reste.

Thénardier était au secret dans une de ces cages depuis la nuit du 3 février. On n'a jamais pu découvrir comment, et avec l'aide de qui, il avait réussi à se procurer une bouteille de ce vin inventé, dit-on, par Desrues, auquel se mêle un narcotique et que la bande des 'Endormeurs' a rendu célèbre.

Il y a, dans beaucoup de prisons, des employés traîtres, mi-geôliers, mi-voleurs, qui aident les évadés, qui vendent à la police une domesticité infidèle et qui font danser l'anse du panier à salade.

Dans la nuit où le petit Gavroche avait recueilli les deux enfants errants, Brujon et Gueulemer, qui savaient que Babet, évadé le matin même, les attendait avec Montparnasse dans la rue, se levèrent doucement et se mirent à percer, avec le clou que Brujon avait trouvé, le tuyau de cheminée qui touchait leurs lits. Les gravats tombaient sur le lit de Brujon, de sorte qu'on ne les entendait pas. Les giboulées mêlées de tonnerre ébranlaient les portes sur leurs gonds et faisaient, dans la prison, un vacarme affreux et utile. Ceux des prisonniers qui se réveillèrent firent semblant de se rendormir et laissèrent faire Gueulemer et Brujon. Brujon était adroit; Gueulemer était vigoureux. Avant qu'aucun bruit fût parvenu au surveillant couché dans la cellule grillagée qui faisait face au dortoir, le mur fut percé, la cheminée, escaladée, le treillis de fer qui fermait l'orifice supérieur du tuyau, forcé. Les deux redoutables bandits se retrouvèrent alors sur le toit. La pluie et le vent redoublèrent, le toit était glissant.

-'Quelle belle nuit pour s'évader!', s'exclama Brujon.

Un abîme de six pieds de large et de quatre-vingts pieds de profondeur les séparait du mur de ronde. Au fond de cet abîme ils voyaient reluire, dans l'obscurité, le fusil d'un factionnaire. Ils attachèrent, par un bout, aux tronçons des barreaux de la cheminée qu'ils venaient de tordre, la corde que Brujon avait filée dans son cachot. Ils lancèrent l'autre bout par-dessus le mur de ronde, franchirent d'un bond l'abîme, se cramponnèrent au chevron du mur, l'enjambèrent, se laissèrent glisser l'un après l'autre le long de la corde sur un petit toit qui touche la maison des Bains, ramenèrent leur corde à eux, sautèrent dans la cour des Bains, la traversèrent, poussèrent le vasistas du portier, tirèrent le cordon, ouvrirent la porte cochère et rejoignirent la rue. Le tout fut bâclé en trois quarts d'heure.

Quelques instants après, ils rencontrèrent Babet et Montparnasse qui rôdaient dans les environs.

En tirant leur corde à eux, ils l'avaient cassée; un morceau était resté attaché à la cheminée, sur le toit. Ils n'avaient, du reste, d'autre blessure que de s'être à peu près entièrement arraché la peau des mains.

Cette nuit-là, Thénardier était au courant, sans qu'on ait pu éclaircir de quelle façon, et ne dormait pas.

Vers une heure du matin, la nuit étant très noire, il vit passer sur le toit, dans la pluie et dans la bourrasque, devant la lucarne qui était en face de sa cellule, deux ombres.

L'une s'arrêta à la lucarne, le temps d'un regard. C'était Brujon. Thénardier le reconnut, et comprit. Cela lui suffit.

Thénardier, signalé comme homme dangereux et détenu pour vol à main armée, était étroitement surveillé. Un factionnaire, qu'on relevait toutes les deux heures, se promenait, le fusil chargé, devant sa cage. Le Bel-Air était éclairé par une applique. Le prisonnier avait aux pieds une paire de fers pesant cinquante livres. Tous les jours à quatre heures de l'après-midi, un gardien escorté de deux chiens (cela se faisait encore ainsi à cette époque) entrait dans sa cage, déposait, près de son lit, un pain noir de deux livres, une cruche d'eau, une écuelle pleine d'un bouillon assez maigre où nageaient quelques fèves, vérifiait ses fers et frappait sur les barreaux. Cet homme revenait deux fois dans la nuit.

Thénardier avait obtenu la permission de conserver une espèce de cheville en fer dont il se servait pour clouer son pain dans une fente de la muraille afin, disait-il, de le préserver des rats. Comme on surveillait bien Thénardier, on n'avait pas trouvé d'inconvénient à cette cheville. Cependant, on se souvint plus tard qu'un gardien avait dit: 'Il vaudrait mieux ne lui laisser qu'une cheville en bois.'

À deux heures du matin, on vint relever le factionnaire, qui était un vieux soldat, et on le remplaça par un conscrit. Quelques instants après, l'homme aux chiens fit sa ronde; il s'en alla sans avoir rien remarqué, si ce n'est la trop grande jeunesse et 'l'air paysan du bidasse'. Deux heures après, à quatre heures, quand on vint relever le conscrit, on le trouva endormi et tombé à terre comme un bloc près de la cage de Thénardier. Quant à Thénardier, il n'y était plus. Ses fers brisés étaient sur le sol. Il y avait un trou dans le plafond de sa cellule et, au-dessus, un autre trou dans le toit. Une planche de son lit avait été arrachée et, sans doute, emportée car on ne la retrouva pas. On saisit aussi, dans la cellule, une bouteille à moitié vide qui contenait le reste du vin stupéfiant avec lequel le soldat avait été endormi. La baïonnette du soldat avait disparu.

Au moment où ceci fut découvert, on crut Thénardier hors de toute atteinte. La réalité est que s'il n'était plus dans le Bâtiment-Neuf, il était toujours dans une situation très inconfortable, son évasion n'étant pas consommée.

Thénardier, en arrivant sur le toit du Bâtiment-Neuf, avait trouvé le reste de la corde de Brujon qui pendait aux barreaux de la trappe supérieure de la cheminée, mais, ce bout cassé étant beaucoup trop court, il n'avait pas pu s'évader par-dessus le chemin de ronde comme avaient fait Brujon et Gueulemer.

Quand on va de la rue des Ballets à la rue du Roi-de-Sicile, on rencontre presque tout de suite à droite un renfoncement sordide. Il y avait là, au siècle dernier, une maison dont il ne reste plus que le mur de fond, véritable mur de masure qui s'élève à la hauteur d'un troisième étage entre les bâtiments voisins. Cette ruine est reconnaissable à deux grandes fenêtres carrées qu'on y voit encore; celle du milieu, la plus proche du pignon de droite, est barrée d'une solive vermoulue ajustée en chevron d'étai. À travers ces fenêtres, on distinguait, autrefois, une haute muraille lugubre qui était un morceau de l'enceinte du chemin de ronde de la Force.

Le vide que la maison démolie a laissé sur la rue est à moitié rempli par une palissade en planches pourries contrebutée de cinq bornes de pierre. Dans cette clôture se cache une petite baraque adossée à la ruine restée debout. La palissade a une porte qui, il y a quelques années, n'était fermée que par un loquet.

C'est sur la crête de cette ruine que Thénardier était parvenu un peu après trois heures du matin.

Comment était-il arrivé là? C'est ce qu'on n'a jamais pu expliquer ni comprendre. Les éclairs avaient dû tout ensemble le gêner et l'aider. S'était-il servi des échelles et des échafaudages des couvreurs pour gagner, de toit en toit, de clôture en clôture, de compartiment en compartiment, les bâtiments de la cour Charlemagne, puis les bâtiments de la cour Saint-Louis, le mur de ronde et, de là, la masure de la rue du Roi-de-Sicile? Il y avait dans ce trajet des solutions de continuité qui semblaient le rendre impossible. Avait-il posé la planche de son lit, comme un pont, du toit du Bel-Air au mur du chemin de ronde et

s'était-il mis à ramper sur le chevron du mur de ronde jusqu'à la masure? C'est peu probable car ce mur dessinait une ligne crénelée et inégale; il montait et descendait; il s'abaissait devant la caserne des pompiers; il se relevait devant la maison des Bains; il était coupé par des constructions; il n'avait pas la même hauteur sur l'hôtel Lamoignon que sur la rue Pavée; il avait partout des chutes et des angles droits. De plus, les sentinelles auraient dû voir la sombre silhouette du fugitif. Aussi, le chemin fait par Thénardier reste à peu près inexplicable. Cet homme opiniâtre, illuminé par cette effrayante soif de liberté qui change les précipices en fossés, les grilles de fer en claies d'osier, un cul-de-jatte en athlète, un paralytique en oiseau, la stupidité en instinct, l'instinct en intelligence, l'intelligence en génie, avait-il inventé et improvisé une troisième manière de s'échapper? On ne l'a jamais su.

On ne peut pas toujours se rendre compte des merveilles de l'évasion. L'homme qui s'échappe, je le répète, est un inspiré. Il y a de l'étoile et de l'éclair dans la mystérieuse lueur de la fuite. L'effort vers la délivrance n'est pas moins surprenant que le coup d'aile vers le sublime.

Quoi qu'il en soit, ruisselant de sueur, trempé par la pluie, les vêtements en lambeaux, les mains écorchées, les coudes en sang, les genoux déchirés, Thénardier était arrivé sur ce que les enfants, dans leur langue figurée, appellent 'le coupant' du mur de la ruine; il s'y était allongé et, là, la force lui avait manqué. Un escarpement à pic de la hauteur d'un troisième étage le séparait du trottoir.

La corde qu'il avait était trop courte.

Il attendait là, pâle, épuisé, désespéré de tout l'espoir qu'il avait eu, encore couvert par la nuit, mais se disant que le jour allait venir, épouvanté à l'idée d'entendre sonner quatre heures à l'horloge voisine de Saint-Paul, heure où l'on viendrait relever la sentinelle et où on la trouverait endormie sous le toit percé, regardant avec stupeur, à une profondeur terrible, à la lueur des réverbères, le pavé mouillé et noir, ce pavé désiré et effroyable qui était la mort et la liberté.

Il se demandait si ses trois complices d'évasion avaient réussi, s'ils l'avaient attendu et s'ils viendraient à son aide. Il écoutait. Excepté une patrouille, personne n'était passé dans la rue depuis qu'il était là. Presque toute la descente des maraîchers de Montreuil, de Charonne, de Vincennes et de Bercy vers les Halles se fait par la rue Saint-Antoine.

Quatre heures sonnèrent; Thénardier tressaillit. Peu de temps après, cette rumeur effarée et confuse qui suit une évasion découverte éclata dans la prison. Le bruit des portes qu'on ouvre et qu'on ferme, le grincement des grilles sur leurs gonds, le tumulte du corps de garde, les appels rauques des guichetiers et le choc des crosses de fusil sur le pavé des cours arrivèrent jusqu'à lui. Des lumières montèrent et descendirent derrière les fenêtres grillagées des dortoirs, une torche courut dans le grenier du Bâtiment-Neuf, les pompiers de la caserne d'à côté furent appelés. Leurs casques, que la torche éclairait dans la pluie, allèrent et vinrent le long des toits. En même temps, Thénardier vit, du côté de la Bastille, une nuance blafarde blanchir lugubrement le bas du ciel.

Lui était sur le haut d'un mur de dix pouces de large, étendu sous l'averse, avec deux gouffres à droite et à gauche, ne pouvant bouger, en proie au vertige d'une chute possible et à l'horreur d'une arrestation certaine, sa pensée, comme le battant d'une cloche, allant de l'une de ces idées à l'autre: 'Mort si je tombe, pris si je reste.'

Dans cette angoisse, la rue étant encore obscure, il vit un homme longer les murs de la rue Pavée et s'arrêter dans le renfoncement au-dessus duquel Thénardier était comme suspendu. Cet homme fut rejoint par un second qui marchait avec la même précaution, puis par un troisième, puis par un quatrième. Quand ces hommes furent réunis, l'un d'eux souleva le loquet de la porte de la palissade; ils entrèrent tous les quatre dans l'enceinte où est la baraque. Ils se trouvaient exactement au-dessous de Thénardier. Ces hommes avaient évidemment choisi ce renfoncement pour pouvoir causer sans être vus des passants, ni de la sentinelle qui garde le guichet de la Force à quelques pas de là. Il faut dire aussi que la pluie tenait cette sentinelle bloquée dans sa guérite. Thénardier, ne

pouvant distinguer leurs visages, tendit l'oreille avec l'attention désespérée d'un misérable qui se sent perdu.

Thénardier vit passer devant ses yeux quelque chose qui ressemblait à de l'espoir: ces hommes parlaient argot.

Le premier dit:

-'Décarrons. Qu'est-ce que nous maquillons icigo?'

Le second répondit:

-'Il lansquine à éteindre le riffe du rabouin. Et puis les coqueurs vont passer, il y a là un grivier qui porte gaffe, nous allons nous faire emballer icicaille.'

Ces deux mots, 'icigo' et 'icicaille', qui tous deux veulent dire ici, et qui appartiennent, le premier à l'argot des barrières, le second à l'argot du Temple, furent des traits de lumière pour Thénardier. À icigo il reconnut Brujon, qui était rôdeur de barrières, et à icicaille, Babet, qui, parmi tous ses métiers, avait été revendeur au Temple.

L'antique argot du grand siècle ne se parle plus qu'au Temple; Babet était le seul qui le parlât encore bien. Sans icicaille, Thénardier ne l'aurait pas reconnu car il avait changé sa voix.

Le troisième homme intervint:

-'Rien ne presse encore, attendons un peu. Qu'est-ce qui nous dit qu'il n'a pas besoin de nous?'

À ceci, qui n'était que du français courant, Thénardier reconnut Montparnasse, lequel mettait son élégance à entendre tous les argots et à n'en parler aucun.

Quant au quatrième, il se taisait, mais ses larges épaules le dénonçaient. Thénardier n'hésita pas: c'était Gueulemer.

Brujon répliqua presque impétueusement mais toujours à voix basse:

-'Qu'est-ce que tu nous baves là? Duchnock n'a pas pu se casser. Il n'y connaît rien. Déchirer sa chemise, couper ses draps pour faire une corde, faire des trous dans les portes, fabriquer des faux papiers et des clefs, scier les barreaux, suspendre sa corde, se cacher, se déguiser, faut être malin pour faire ça. Lui, c'est un bon à rien.'

Babet ajouta:

-'Il a dû être repris. C'est une vraie tanche ce type. Il a été balancé par un mouchard. Montparnasse, t'entends les gens qui braillent? Y a plein de lumière en plus. Il est fait et refait l'mec. Y va en prendre pour vingt piges. Ch'suis pas un lâche, j'défends toujours les copains, mais là faut s'barrer, sinon c'est nous qu'on va coffrer. Et si on allait picoler une bouteille de jaja millésimé à la place?'

-'On ne laisse pas les amis dans l'embarras', grommela Montparnasse.

-'Ch'te parie qu'ils l'ont repris', continua Brujon. 'À l'heure qu'il est, il est foutu le Thénardier. On n'y peut rien. Faut qu'on s'tire maintenant: les poulets sont sur les nerfs, ils vont nous chier des bulles.'

Montparnasse ne résistait plus que faiblement; le fait est que ces quatre hommes, avec cette fidélité qu'ont les bandits de ne jamais s'abandonner entre eux, avaient rôdé toute la nuit autour de la Force, malgré le danger, dans l'espoir de voir surgir Thénardier en haut d'un mur. Mais la nuit qui devenait vraiment trop belle, c'était une averse à rendre toutes les rues désertes, le froid qui les gagnait, leurs vêtements trempés, leurs chaussures percées, le bruit inquiétant qui venait d'éclater dans la prison, les heures écoulées, les patrouilles rencontrées, l'espoir qui s'en allait, la peur qui revenait, tout cela les poussait à la retraite. Montparnasse lui-même, qui était peut-être un peu le gendre de Thénardier, cédait. Un moment de plus et ils étaient partis. Thénardier haletait sur son mur comme les naufragés de la Méduse en voyant le navire s'évanouir à l'horizon.

Il n'osait pas les appeler, un cri entendu pouvait tout perdre. Il eut une idée, une dernière, une lueur: il prit dans sa poche le bout de la corde de Brujon qu'il avait détaché de la cheminée du Bâtiment-Neuf et le jeta dans l'enceinte de la palissade.

Cette corde tomba à leurs pieds.

-'Une corde', dit Babet.

-'Ma corde!' dit Brujon.

-'L'aubergiste est là', dit Montparnasse.

Ils levèrent les yeux. Thénardier avança un peu la tête.

-'Vite!', dit Montparnasse, 'As-tu l'autre bout de la corde, Brujon?'

-'Oui.'

-'Noue les deux bouts ensemble; nous lui jetterons la corde; il la fixera au mur; il en aura assez pour descendre.'

Thénardier se risqua à élever la voix.

-'Je suis transi.'

-'On te réchauffera.'

-'Je ne peux plus bouger.'

-'Tu te laisseras glisser, nous te recevrons.'

-'J'ai les mains paralysées.'

-'Noue seulement la corde au mur.'

-'Je ne pourrai pas.'

-'Il faut que l'un de nous monte', dit Montparnasse.

-'Trois étages!', s'exclama Brujon.

Un ancien conduit en plâtre rampait le long du mur et montait presque jusqu'à l'endroit où l'on apercevait Thénardier. Ce tuyau, alors lézardé, est tombé depuis, mais on en voit encore les traces. Il était très étroit.

-'On pourrait monter par là', remarqua Montparnasse.

-'Par ce tuyau?', s'écria Babet, 'Un homme! C'est impossible, il faudrait un mioche.'

-'Il faudrait un môme', reprit Brujon.

-'Où trouver un moucheron?', demanda Gueulemer.

-'Attendez', dit Montparnasse. 'J'ai ce qu'il nous faut.'

Il entr'ouvrit doucement la porte de la palissade, s'assura qu'aucun passant ne traversait la rue, sortit avec précaution, referma la porte derrière lui et partit en courant en direction de la Bastille.'

Sept ou huit minutes s'écoulèrent, huit mille siècles pour Thénardier. Babet, Brujon et Gueulemer ne desserrèrent pas les dents. La porte se rouvrit enfin; Montparnasse apparut, essoufflé, avec Gavroche derrière lui. La pluie continuait à décourager les passants.

Le petit Gavroche entra dans l'enceinte; il regarda ces figures de bandits d'un air tranquille. L'eau lui dégoulinait dans le cou. Gueulemer lui adressa la parole:

-'Mioche, es-tu un homme?'

Gavroche haussa les épaules et répondit:

-'Un môme comme moi vaut bien une brochette d'imbéciles comme vous.'

-'Il a la langue bien pendue celui-là', s'écria Babet.

-'Le gamin de Paris n'est pas fait en sucre', ajouta Brujon.

-'Qu'est-ce qu'il vous faut?', demanda Gavroche.

Montparnasse répondit:

-'Grimper par ce tuyau.'

-'Avec cette corde', dit Babet.

-'Et attacher la corde', continua Brujon.

-'Au bout du mur', reprit Babet.

-'Au barreau de la fenêtre', ajouta Brujon.

-'Je vois', dit Gavroche.

-'Voilà la corde', conclut Gueulemer.

Le gamin examina la corde, le tuyau, le mur, les fenêtres, et fit cet inexprimable et dédaigneux bruit des lèvres qui signifie:

-'Que ça!'

-'Il y a un homme là-haut que tu sauveras', reprit Montparnasse.

-'Tu veux?', demanda Brujon.

-'Ça coule de source!', répondit l'enfant comme si la question lui paraissait imbécile; et il enleva ses chaussures.

Gueulemer saisit Gavroche d'un bras, le posa sur le toit de la baraque, dont les planches vermoulues pliaient sous le poids de l'enfant, et lui remit la corde que Brujon avait renouée pendant l'absence de Montparnasse. Le gamin se dirigea vers le tuyau où il était facile d'entrer grâce à une large crevasse qui touchait le toit. Au moment où il allait monter, Thénardier, qui voyait le salut et la vie s'approcher, se pencha au bord du mur; la première lueur du jour blanchissait son front inondé de sueur, ses pommettes livides, son nez effilé et sauvage, sa barbe grise toute hérissée; Gavroche le reconnut.

-'Tiens!', dit-il, 'c'est mon père!... Peu importe.'

Prenant la corde dans ses dents, il commença résolument l'escalade.

Il atteignit le haut de la masure, enfourcha le vieux mur comme un cheval et noua solidement la corde à la traverse supérieure de la fenêtre.

Un moment après, Thénardier était dans la rue.

Dès qu'il eut touché le sol, dès qu'il se sentit hors de danger, il ne fut plus ni fatigué, ni transi, ni tremblant. Les choses terribles dont il sortait s'évanouirent comme de la fumée. Toute cette étrange et féroce intelligence se réveilla lorsqu'il se trouva debout et libre. Voici quel fut le premier mot de cet homme:

-'Maintenant, qui allons-nous manger?'

Il est inutile d'expliquer le sens de ce mot affreusement transparent qui signifie tout à la fois tuer, assassiner et dévaliser.

-'Parlons peu et bien', dit Brujon. 'Il y aurait peut-être quelque chose à faire rue Plumet: rue déserte, maison isolée, vieille grille pourrie sur jardin, femmes seules.'

-'Vous avez plus de renseignements?', demanda Thénardier.

-'Éponine, ta fille, est allée voir la chose', répondit Babet.

-'Elle nous a dit', ajouta Gueulemer, 'que ce n'est pas très intéressant.'

-'Ma fille n'est pas bête', fit Thénardier. 'Pourtant, il faudrait aller voir si elle ne raconte pas des bobards.'

-'Oui, oui', fit Brujon, 'il faudrait aller voir.'

Aucun de ces hommes n'avait plus l'air de voir Gavroche qui, pendant cette conversation, s'était assis sur une des bornes de la palissade; il attendit quelques instants, peut-être que son père se tournât vers lui, puis il remit ses chaussures en disant:

-'C'est fini? Vous n'avez plus besoin de moi, messieurs? Vous voilà tirés d'affaire. Je m'en vais. Il faut que j'aille lever mes mômes.'

Et il s'en alla.

Les cinq hommes sortirent l'un après l'autre de la palissade.

Quand Gavroche eut disparu au tournant de la rue des Ballets, Babet prit Thénardier à part:

-'As-tu regardé ce mioche?', lui demanda-t-il.

-'Quel mioche?'

-'Le mioche qui a grimpé au mur et t'a apporté la corde.'

-'Pas trop.'

-'Eh bien, je ne sais pas, mais il me semble que c'est ton fils.'

-'Bah!', fit Thénardier, 'Tu crois?'

Et il s'en alla.

Livre septième: L'argot.

CHAPITRE I: SON ORIGINE.

Pigritia est un mot terrible.

Il engendre un monde, la pègre (le vol), et un enfer, la pégrenne (la faim).

Ainsi la paresse est mère. Elle a un fils, le vol, et une fille, la faim.

Où sommes-nous en ce moment? Dans l'argot.

Qu'est-ce que l'argot? C'est tout à la fois la nation et l'idiome; c'est le vol sous ses deux espèces: le peuple et la langue.

Lorsqu'il y a trente-quatre ans, le narrateur de cette grave et sombre histoire introduisit, au milieu d'un ouvrage écrit dans le même but que celui-ci, un voleur parlant argot, il y eut un grand étonnement et des clameurs. 'Quoi! Comment! L'argot? Mais l'argot est affreux! C'est la langue des chiourmes, des bagnes, des prisons, de tout ce que la société a de plus abominable!'

Je n'ai jamais compris ce genre de remarques.

Depuis, deux romanciers célèbres, dont l'un est un profond observateur du cœur humain, l'autre un intrépide ami du peuple, Balzac et Eugène Sue, ayant fait parler des bandits dans leur langue naturelle comme l'avait fait, en 1828, l'auteur du *Dernier jour d'un condamné*, les mêmes objections se sont élevées. On a répété: 'Que nous veulent les écrivains avec ce révoltant patois? l'argot est odieux! l'argot fait frémir!'

Qui le nie? Personne.

Lorsqu'il s'agit de sonder une plaie, un gouffre ou une société, depuis quand est-ce un tort de descendre bas, d'aller au fond? J'ai toujours pensé que c'était quelquefois un acte de courage, et tout au moins une action simple et utile, digne de l'attention sympathique que mérite le devoir accepté et accompli. Ne pas tout explorer, ne pas tout étudier, s'arrêter en chemin, pourquoi? S'arrêter est le fait de la sonde et non du sondeur.

Certes, aller chercher dans les bas-fonds de l'ordre social, là où la terre finit et où la boue commence, fouiller dans ces vagues épaisses, poursuivre, saisir et jeter sur le pavé cet idiome abject qui ruisselle de fange, ce vocabulaire pustuleux dont chaque mot semble être un anneau immonde de la chaîne des damnés, ce n'est ni une tâche attrayante, ni une tâche aisée. Rien n'est plus lugubre que de contempler ainsi, à nu, à la lumière de la pensée, le fourmillement effroyable de l'argot. Il semble, en effet, que ce soit une sorte d'horrible pulsion qu'on vient d'arracher à son enfer. On croit voir une affreuse broussaille vivante et hérissée qui tressaille, se meut, s'agite, redemande l'ombre, menace et regarde. Tel mot ressemble à une griffe, tel autre à un œil éteint et sanglant; telle phrase semble remuer comme une pince de crabe. Tout cela vit de cette vitalité hideuse des choses qui se sont organisées dans la désorganisation.

Maintenant, depuis quand l'horreur exclut-elle l'étude? Depuis quand la maladie chasse-t-elle le médecin? Se figure-t-on un naturaliste qui refuserait d'étudier la vipère, la chauve-souris, le scorpion, la scolopendre, la tarentule, et qui les rejetterait dans leurs ténèbres en disant: 'Oh, que c'est laid!' Le penseur qui se détournerait de l'argot ressemblerait à un chirurgien qui se détournerait d'un ulcère ou d'une verrue. Ce serait un philologue hésitant à examiner un fait de la langue, un philosophe hésitant à scruter un fait de l'humanité. Car, il faut bien le dire à ceux qui l'ignorent, l'argot est tout ensemble un phénomène littéraire et un résultat social. Qu'est-ce que l'argot proprement dit? L'argot est la langue de la misère.

Ici on peut m'arrêter; on peut généraliser le fait, ce qui est quelquefois une manière de l'atténuer, on peut me dire que tous les métiers, toutes les professions, on pourrait presque ajouter tous les accidents de la hiérarchie sociale et toutes les formes de l'intelligence, ont leur argot. Le marchand qui dit '*Montpellier disponible, Marseille belle qualité'*, l'agent de change qui dit *'report, prime, fin courant'*, le joueur qui dit *'tiers et tout, refait de pique'*, l'huissier des îles normandes qui dit *'l'affieffeur s'arrêtant à son fonds ne peut clâmer les fruits de ce fonds pendant la saisie héréditale des immeubles du renonciateur'*, le vaudevilliste qui dit *'on a égayé l'ours'*, le comédien qui dit *'j'ai fait un four'*, le philosophe qui dit *'triplicité phénoménale'*, le chasseur qui dit *'voileci allais, voileci fuyant*', le phrénologue qui dit *'amativité, combativité, sécrétivité'*, le fantassin qui dit *'ma clarinette'*, le cavalier qui dit *'mon poulet d'Inde'*, le maître d'armes qui dit *'tierce, quarte, rompez'*, l'imprimeur qui dit *'parlons batio'*, tous parlent argot. Le peintre qui dit *'mon rapin'*, le notaire qui dit *'mon saute-ruisseau'*, le coiffeur qui dit *'mon commis'*, le cordonnier qui dit *'mon gniaf'*, tous parlent argot. À la rigueur, et si on le veut absolument, toutes ces

façons de dire la droite et la gauche, le matelot, *'bâbord'* et *'tribord'*, le régisseur, *'côté cour'* et *'côté jardin'*, le bedeau, *'côté de l'épître'* et *'côté de l'évangile'*, sont de l'argot. Il y a l'argot des mijaurées comme il y a eu l'argot des précieuses. L'hôtel de Rambouillet confinait quelque peu à la Cour des Miracles. Il y a l'argot des duchesses, témoin cette phrase écrite dans un billet doux par une très grande dame et très jolie femme de la Restauration: 'Vous trouverez dans ces potains-là une foultitude de raisons pour que je me libertise.' Les chiffres diplomatiques sont de l'argot; la chancellerie pontificale, en disant *'26'* pour *'Rome'*, *'grkztntgzyal'* pour *'envoi'* et *'abfxustgrnogrkzutuXI'* pour *'duc de Modène'*, parle argot. Les médecins du moyen âge qui, pour dire carotte, radis et navet, disaient *'opoponach, perfroschinum, reptitalmus, dracatholicum angelorum, postmegorum'*, parlaient argot. Le fabricant de sucre qui dit *'vergeoise, tête, claircé, tape, lumps, mélis, bâtarde, commun, brûlé, plaque'*, cet honnête manufacturier parle argot. Il y a vingt ans, les critiques qui disaient que 'la moitié de Shakespeare est jeux de mots et calembours' parlaient argot. Les poètes et artistes qui traiteront M. de Montmorency de 'bourgeois' parce qu'il n'y connaît rien en poésie et en sculpture parlent argot. L'académicien classique qui appelle les fleurs, *'Flore'*, les fruits, *'Pomone'*, la mer, *'Neptune'*, l'amour, *'les feux'*, la beauté, *'les appas'*, un cheval, *'un coursier'*, la cocarde blanche ou tricolore, *'la rose de Bellone'*, le tricorne, *'le triangle de Mars'*, cet académicien classique parle argot. L'algèbre, la médecine, la botanique, ont leur argot. La langue qu'on emploie à bord, cette admirable langue de la mer, si complète et si pittoresque, qu'ont parlée Jean Bart, Duquesne, Suffren et Duperré, qui se mêle au sifflement des agrès, au bruit des porte-voix, au choc des haches d'abordage, au roulis, au vent, à la rafale, au canon, est un argot héroïque et éclatant qui est au farouche argot de la pègre ce que le lion est au chacal.

Quoi qu'on en puisse dire, cette façon de comprendre le mot argot est une extension que tout le monde n'admettra pas. Quant à moi, je conserve à ce mot sa vieille acception précise, circonscrite et déterminée; je restreints l'argot à l'argot. L'argot véritable, l'argot par excellence, si ces deux mots peuvent s'accoupler, l'immémorial argot qui était un royaume, n'est autre chose que la langue laide, inquiète, sournoise, traître, venimeuse, cruelle, louche, vile, profonde et fatale de la misère. Il y a, à l'extrémité de tous les abaissements et de toutes les infortunes, une dernière misère qui se révolte et qui se décide à entrer en lutte contre l'ensemble des faits heureux et des droits régnants; lutte affreuse où, tantôt rusée, tantôt violente, à la fois malsaine et féroce, elle attaque l'ordre social à coups d'épingle par le vice et à coup de massue par le crime. Pour les besoins de cette lutte, la misère a inventé une langue de combat qui est l'argot.

Faire surnager et soutenir au-dessus de l'oubli, au-dessus du gouffre, ne fût-ce qu'un fragment d'une langue quelconque que l'homme a parlée et qui se perdrait, c'est-à-dire un des éléments, bons ou mauvais, dont la civilisation se compose ou se complique, c'est étendre les données de l'observation sociale, c'est servir la civilisation même. Ce service, Plaute l'a rendu, le voulant ou ne le voulant pas, en faisant parler le phénicien à deux soldats carthaginois; ce service, Molière l'a rendu en faisant parler le levantin et toutes sortes de patois à tant de ses personnages. Ici, les objections resurgissent. Le phénicien, le levantin et le patois sont des langues qui ont appartenu à des nations ou à des provinces, pas l'argot; alors, monsieur, à quoi bon le conserver, à quoi bon le faire surnager?

À cela je ne répondrai qu'une chose. Certes, si la langue qu'a parlée une nation ou une province est digne d'intérêt, il est une chose plus digne encore d'attention et d'étude, c'est la langue qu'a parlée la misère.

C'est la langue qu'a parlée en France, par exemple, depuis plus de quatre siècles, toute la misère humaine possible.

Et puis, j'insiste, étudier les difformités, les infirmités sociales et les signaler pour les guérir, ce n'est pas une tâche qui admet le choix. L'historien des mœurs et des idées n'a pas une mission moins austère que l'historien des événements. Celui-ci a la surface de la civilisation, les luttes des couronnes, les naissances de princes, les mariages de rois, les batailles, les assemblées, les grands hommes, les révolutions au soleil, tout un dehors tape-

à-l'œil; l'autre historien a l'intérieur de la civilisation, le fond, le peuple qui travaille, qui souffre et qui attend, la femme accablée, l'enfant qui agonise, les guerres sourdes d'homme à homme, les férocités obscures, les préjugés, les iniquités convenues, les contre-coups souterrains de la loi, les évolutions secrètes des âmes, les tressaillements indistincts des multitudes, les meurt-de-faim, les va-nu-pieds, les bras-nus, les déshérités, les orphelins, les malheureux et les infâmes, toutes les larves qui errent dans l'obscurité. Il faut qu'il descende, le cœur plein de charité et de sévérité à la fois, comme un frère et comme un juge, jusqu'à ces casemates impénétrables où rampent pêle-mêle ceux qui saignent et ceux qui frappent, ceux qui pleurent et ceux qui maudissent, ceux qui jeûnent et ceux qui dévorent, ceux qui endurent le mal et ceux qui le font. Ces historiens des cœurs et des âmes ont-ils des devoirs moindres que les historiens des faits extérieurs? Croit-on qu'Alighieri ait moins de choses à dire que Machiavel? Le dessous de la civilisation, pour être plus profond et plus sombre, est-il moins important que le dessus? Connaît-on bien la montagne quand on ne connaît pas la caverne?

Je le dis, du reste, en passant, de quelques mots de ce qui précède on pourrait inférer entre les deux classes d'historiens une séparation tranchée qui n'existe pas dans mon esprit. Nul n'est bon historien de la vie patente, visible, éclatante et publique des peuples s'il n'est en même temps, dans une certaine mesure, historien de leur vie profonde et cachée; et nul n'est bon historien du dedans s'il ne sait être, toutes les fois que besoin est, historien du dehors. L'histoire des mœurs et des idées pénètre l'histoire des événements, et réciproquement. Ce sont deux ordres de faits différents qui se répondent, qui s'enchaînent toujours et s'engendrent souvent. Tous les linéaments que la providence trace à la surface d'une nation ont leurs parallèles sombres, mais distincts, dans le fond, et toutes les convulsions du fond produisent des soulèvements à la surface. La vraie histoire étant mêlée à tout, le véritable historien se mêle de tout.

L'homme n'est pas un cercle à un seul centre; c'est une ellipse à deux foyers. Les faits sont l'un, les idées sont l'autre.

L'argot n'est autre chose qu'un vestiaire où la langue, ayant quelque mauvaise action à faire, se déguise. Elle s'y revêt de mots masques et de métaphores haillons.

De la sorte, elle devient horrible.

On a peine à la reconnaître. Est-ce bien la langue française, la grande langue humaine? La voilà prête à entrer en scène et à donner au crime la réplique. Elle ne marche plus, elle clopine; elle boite sur la béquille de la Cour des miracles, béquille métamorphosable en massue; elle se nomme truanderie; tous les spectres, ses habilleurs, l'ont grimée; elle se traîne et se dresse, double allure du reptile. Elle est apte à tous les rôles désormais, faite louche par le faussaire, vert-de-grisée par l'empoisonneur, charbonnée de la suie de l'incendiaire, délicieusement fardée par le meurtrier.

Quand on écoute, du côté des honnêtes gens, à la porte de la société, on surprend le dialogue de ceux qui sont dehors. On distingue des demandes et des réponses. On perçoit, sans le comprendre, un murmure hideux, sonnant presque comme l'accent humain, mais plus voisin du hurlement que de la parole. C'est l'argot. Les mots sont difformes et empreints d'on ne sait quelle bestialité fantastique. On croit entendre des hydres parler.

C'est l'inintelligible dans le ténébreux. Cela grince et cela chuchote, complétant le crépuscule par l'énigme. Il fait noir dans le malheur, il fait plus noir encore dans le crime; ces deux noirceurs amalgamées composent l'argot. Il y a obscurité dans l'atmosphère, obscurité dans les actes, obscurité dans les voix. Cette épouvantable langue serpentine va, vient, sautille, rampe, bave, et se meut monstrueusement dans cette immense brume grise faite de pluie, de nuit, de faim, de vice, de mensonge, d'injustice, de nudité, d'asphyxie, d'hiver.

Ayons pitié des châtiés. Qui sommes-nous nous-mêmes? Qui suis-je, moi qui vous parle? Qui êtes-vous, vous qui m'écoutez? D'où venons-nous? Est-il bien sûr que nous n'ayons rien fait avant d'être nés? La terre n'est pas sans ressemblance avec une geôle. Qui sait si l'homme n'est pas un repris de justice divine?

Regardez la vie de près. Elle est ainsi faite qu'on y sent partout de la punition.

Êtes-vous ce qu'on appelle un heureux? Eh bien, vous êtes triste tous les jours. Chaque jour a son grand chagrin ou son petit souci. Hier, vous trembliez pour une santé qui vous est chère, aujourd'hui vous craignez pour la vôtre, demain ce sera une inquiétude d'argent, après-demain la diatribe d'un calomniateur, la semaine d'après le malheur d'un ami, le temps qu'il fait, quelque chose de cassé ou de perdu, un plaisir que la conscience et la colonne vertébrale vous reprochent, la marche des affaires publiques, une histoire d'amour qui se termine... Lorsqu'un nuage se dissipe, un autre se reforme immédiatement. Un jour de joie folle chasse difficilement cent jours de souffrances inouïes. Et vous êtes de ce petit nombre qui est heureux! Je puis vous assurer que les autres hommes n'ont pas votre chance.

Les esprits réfléchis utilisent rarement les mots *heureux* et *malheureux*. Dans ce monde, vestibule d'un autre évidemment, il n'y a pas de gens heureux.

La vraie division humaine est celle-ci: les lumineux et les ténébreux.

Diminuer le nombre de ténébreux, augmenter le nombre de lumineux, voilà le but. C'est pourquoi je hurle: enseignement, science, lecture. Toute syllabe épelée rapproche le barbare de l'humanité.

Du reste, qui dit lumière ne dit pas nécessairement joie. On souffre dans la lumière; l'excès brûle. La flamme est ennemie de l'aile. Brûler sans cesser de voler, c'est là le prodige du génie.

Quand vous connaîtrez et quand vous aimerez, vous souffrirez encore. Le jour naît en larmes. Les lumineux pleurent, ne fût-ce que sur les ténébreux.

L'argot, est la langue des ténébreux.

CHAPITRE II: SES RACINES.

La pensée et la philosophie sociale sont extrêmement émues en présence de cet énigmatique dialecte flétri et révolté. C'est là qu'il y a du châtiment visible. Chaque syllabe y a l'air marquée. Les mots de la langue vulgaire y apparaissent comme froncés et racornis sous le fer rouge du bourreau. Quelques-uns semblent fumer encore. Telle phrase vous fait l'effet de l'épaule fleurdelisée d'un voleur brusquement mise à nu. L'idée refuse presque de se laisser exprimer par ces substantifs repris de justice. La métaphore y est parfois si effrontée qu'on sent qu'elle a été malmenée.

Malgré tout cela et à cause de tout cela, ce patois étrange a, de droit, son compartiment dans ce grand casier impartial où il y a place pour le centime oxydé comme pour la médaille d'or: la littérature. L'argot, qu'on y consente ou non, a sa syntaxe et sa poésie. C'est une langue. Si, à la difformité de certains vocables, on reconnaît qu'elle a été mâchée par Mandrin, à la splendeur de certaines métonymies, on sent que Villon l'a parlée.

Ce vers si exquis et si célèbre, *'Mais où sont les neiges d'antan?'*, est un vers d'argot. Antan, *ante annum*, est un mot de l'argot de Thunes qui signifiait l'an passé et, par extension, autrefois. On pouvait encore lire il y a trente-cinq ans, à l'époque du départ de la grande chaîne de 1827, dans un des cachots de Bicêtre, cette maxime gravée au clou sur le mur par un roi de Thunes condamné aux galères: 'Les dabs d'antan trimaient siempre pour la pierre du Coësre.' Ce qui veut dire: 'Les rois d'autrefois allaient toujours se faire sacrer.' Dans la pensée de ce roi-là, le sacre, c'était le bagne.

Le mot décarade, qui exprime le départ d'une lourde voiture au galop, est attribué à Villon, et il en est digne. Ce mot, qui fait feu des quatre pieds, résume dans une onomatopée magistrale tout l'admirable vers de La Fontaine: 'Six forts chevaux tiraient un coche.'

D'un point de vue purement littéraire, peu d'études seraient plus curieuses et plus fécondes que celle de l'argot. C'est toute une langue dans la langue, une sorte d'excroissance maladive, une greffe malsaine qui a produit une végétation, un parasite qui a ses racines dans le vieux tronc gaulois et dont le feuillage sinistre rampe sur tout un côté de la langue. Ceci est ce qu'on pourrait appeler le premier aspect, l'aspect vulgaire de

l'argot. Mais, pour ceux qui étudient la langue comme il faut l'étudier, c'est-à-dire comme les géologues étudient la terre, l'argot apparaît comme une véritable alluvion. Selon qu'on y creuse plus ou moins, on trouve dans l'argot, au-dessous du vieux français populaire, le provençal, l'espagnol, de l'italien, du levantin, cette langue des ports de la Méditerranée, de l'anglais et de l'allemand, du roman dans ses trois variétés, roman français, roman italien, roman roman, du latin, du basque et du celte. Cet édifice souterrain a été bâti par tous les misérables. Chaque race maudite a déposé sa couche, chaque souffrance a laissé tomber sa pierre, chaque cœur a donné son caillou. Une foule d'âmes mauvaises, basses ou irritées, qui ont traversé la vie et sont allées s'évanouir dans l'éternité, sont là, presque entières, encore visibles sous la forme d'un mot monstrueux.

Veut-on de l'espagnol? Le vieil argot gothique en fourmille. Voici *boffette*, soufflet, qui vient de *bofeton*; *vantane*, fenêtre (plus tard vanterne), qui vient de *vantana*; *gat*, chat, qui vient de *gato*; *acite*, huile, qui vient de *aceyte*. Veut-on de l'italien? Voici *spade,* épée, qui vient de *spada*; *carvel,* bateau, qui vient de *caravella*. Veut-on de l'anglais? Voici le *bichot*, l'évêque, qui vient de *bishop*; *raille,* espion, qui vient de *rascal, rascalion*, coquin; *pilcker*, étui, qui vient de *pilcher*, fourreau. Veut-on de l'allemand? Voici le *caleur*, le garçon, *kellner*; le *hers*, le maître, *herzog*(duc). Veut-on du latin? Voici *frangir*, casser, *frangere*; *affurer*, voler, *fur*; cadène, chaîne, *catena*. Il y a un mot qui reparaît dans toutes les langues du continent avec une sorte de puissance et d'autorité mystérieuse, c'est le mot *magnus*; l'Écosse en fait son *mac,* qui désigne le chef du clan, Mac-Farlane, Mac-Callummore, le grand Farlane, le grand Callummore; l'argot en fait le *meck*, et plus tard, le *meg*, c'est-à-dire Dieu. Veut-on du basque? Voici *gahisto*, le diable, qui vient de *gaïztoa,* mauvais; *sorgabon*, bonne nuit, qui vient de *gabon*, bonsoir. Veut-on du celte? Voici *blavin*, mouchoir, qui vient de *blavet*, eau jaillissante; *ménesse*, femme, qui vient de *meinec*, plein de pierres; *barant,* ruisseau, de *baranton*, fontaine; *goffeur*, serrurier, de *goff*, forgeron; la *guédouze*, la mort, qui vient de *guenn-du,* blanche-noire. Veut-on de l'histoire enfin? L'argot appelle les écus les maltèses, souvenir de la monnaie qui avait cours sur les galères de Malte.

Outre les origines philologiques qui viennent d'être indiquées, l'argot a d'autres racines plus naturelles encore et qui sortent pour ainsi dire de l'esprit même de l'homme.

Premièrement, la création directe des mots. Là est le mystère des langues. Peindre par des mots qui ont, on ne sait comment ni pourquoi, des figures. Ceci est le fond primitif de tout langage humain, ce qu'on en pourrait nommer le granit. L'argot pullule de mots de ce genre, mots immédiats, créés de toute pièce on ne sait où ni par qui, sans étymologies, sans analogies, sans dérivés, mots solitaires, barbares, quelquefois hideux, qui ont une singulière puissance d'expression et qui vivent. Le bourreau, le *taule*; la forêt, le *sabri*; la peur, la fuite, *taf*; le laquais, le *larbin*; le général, le préfet, le ministre, *pharos*; le diable, le *rabouin*. Rien n'est plus étrange que ces mots qui masquent et qui montrent. Quelques-uns, le rabouin, par exemple, sont en même temps grotesques et terribles; ils vous font l'effet d'une grimace cyclopéenne.

Deuxièmement, la métaphore. Le propre d'une langue qui veut tout dire et tout cacher, c'est d'abonder en figures. La métaphore est une énigme où se réfugie le voleur qui complote un coup, le prisonnier qui combine une évasion. Aucun idiome n'est plus métaphorique que l'argot. *Dévisser le coco*, tordre le cou; *tortiller*, manger; *être gerbé*, être jugé; *un rat*, un voleur de pain; *il lansquine*, il pleut, vieille figure frappante qui porte sa date avec elle, qui assimile les longues lignes obliques de la pluie aux piques épaisses et penchées des lansquenets, et qui fait tenir dans un seul mot la métonymie populaire: 'il pleut des hallebardes'. Quelquefois, à mesure que l'argot va de la première époque à la seconde, des mots passent de l'état sauvage et primitif au sens métaphorique. Le diable cesse d'être le rabouin et devient le boulanger, celui qui enfourne. C'est plus spirituel, mais moins grand; quelque chose comme Racine après Corneille, comme Euripide après Eschyle. Certaines phrases d'argot, qui participent des deux époques et ont à la fois le caractère barbare et le caractère métaphorique, ressemblent à des fantasmagories. *Les sorgueurs vont sollicer des gails à la lune* (les rôdeurs vont voler des chevaux la nuit), cela passe devant l'esprit comme un groupe de spectres.

Troisièmement, l'expédient. L'argot vit sur la langue. Il en use à sa fantaisie, il y puise au hasard, et il se borne souvent, quand le besoin surgit, à la dénaturer sommairement. Parfois, avec les mots usuels ainsi déformés, et compliqués de mots d'argot pur, il compose des locutions pittoresques où l'on sent le mélange des deux éléments précédents, la création directe et la métaphore. *'Le cab jaspine, je marronne que la roulotte de Pantin trime dans le sabri'*, 'le chien aboie, je soupçonne que la diligence de Paris passe dans le bois.' *'Le dab est sinve, la dabuge est merloussière, la fée est bative'*, *'le bourgeois est bête, la bourgeoise est rusée, la fille est jolie.'* Le plus souvent, afin de dérouter les auditeurs, l'argot se borne à ajouter indistinctement à tous les mots de la langue une sorte de queue ignoble, une terminaison en aille, en orgue, en iergue, ou en uche. Ainsi, *'Vousiergue trouvaille bonorgue ce gigotmuche?'*, *'trouvez-vous ce gigot bon?'*, phrase adressée par Cartouche à un guichetier, afin de savoir si la somme offerte pour l'évasion lui convenait. La terminaison en mar a été ajoutée assez récemment.

L'argot, étant l'idiome de la corruption, se corrompt vite. En outre, comme il cherche toujours à se dérober, sitôt qu'il se sent compris, il se transforme. Au rebours de toute autre végétation, tout rayon de jour y tue ce qu'il touche. Aussi, l'argot va-t-il se décomposant et se recomposant sans cesse, travail obscur et rapide qui ne s'arrête jamais. Il fait plus de chemin en dix ans que la langue en dix siècles. Ainsi, le *larton* devient le *lartif,* le *gail,* le *gaye,* la *fertanche*, la *fertille*, le *momignard*, le *momacque*, les *siques*, les *frusques*, la *chique*, l'*égrugeoir*, le *colabre*, le *colas*. Le diable est d'abord *gahisto*, puis le *rabouin*, puis le *boulanger*; le prêtre est le *ratichon*, puis le *sanglier*; le poignard est le *vingt-deux*, puis le *surin*, puis le *lingre*; les policiers sont des *railles*, puis des *roussins*, des *rousses*, des *marchands de lacets*, des *coqueurs*, des *cognes*; le bourreau est le *taule*, puis *Charlot*, puis l'*atigeur* et le *becquillard*. Au dix-septième siècle, *se battre*, c'était *se donner du tabac,* au dix-neuvième, c'est *se chiquer la gueule*. Vingt locutions différentes ont passé entre ces deux extrêmes. Cartouche parlerait hébreu pour Lacenaire. Tous les mots de cette langue sont perpétuellement en fuite comme les hommes qui les prononcent.

Cependant, de temps en temps, et à cause de ce mouvement même, l'ancien argot reparaît et redevient nouveau. Il a ses chefs-lieux où il se maintient. Le Temple conservait l'argot du dix-septième siècle; Bicêtre, lorsqu'il était prison, conservait l'argot de Thunes. On y entendait la terminaison en anche des vieux thuneurs. *Boyanches-tu* (bois-tu?)? *Il croyanche* (il croit). Mais le mouvement perpétuel n'en reste pas moins la loi.

Si le philosophe parvient à fixer un moment, pour l'observer, cette langue qui s'évapore sans cesse, il tombe dans de douloureuses et utiles méditations. Aucune étude n'est plus efficace et plus féconde en enseignements. Pas une métaphore, pas une étymologie de l'argot qui ne contienne une leçon. Parmi ces hommes, *battre* veut dire feindre; on *bat* une maladie; la ruse est leur force.

Pour eux l'idée de l'homme ne se sépare pas de l'idée de l'ombre. La nuit se dit la *sorgue*, l'homme, l'*orgue*. L'homme est un dérivé de la nuit.

Ils ont pris l'habitude de considérer la société comme une atmosphère qui les tue, comme une force fatale, et ils parlent de leur liberté comme on parlerait de sa santé. Un homme arrêté est un *malade*; un homme condamné est un *mort*.

Ce qu'il y a de plus terrible pour le prisonnier dans les quatre murs de pierre qui l'ensevelissent, c'est une sorte de chasteté glaciale; il appelle le cachot, le *castus*. Dans ce lieu funèbre, c'est toujours sous son aspect le plus riant que la vie extérieure apparaît. Le prisonnier a des fers aux pieds; vous croyez peut-être qu'il songe que c'est avec les pieds qu'on marche? Non, il songe que c'est avec les pieds qu'on danse; aussi, qu'il parvienne à scier ses fers, sa première idée est que maintenant il peut danser, et il appelle la scie un *bastringue*. Un nom est un *centre,* profonde assimilation. Le bandit a deux têtes, l'une qui raisonne ses actions et le mène pendant toute sa vie, l'autre qu'il a sur ses épaules, le jour de sa mort; il appelle la tête qui lui conseille le crime, la *sorbonne*, et la tête qui l'expie, la *tronche*. Quand un homme n'a plus que des guenilles sur le corps et des vices dans le cœur, quand il est arrivé à cette double dégradation matérielle et morale que caractérise dans ses deux acceptions le mot gueux, il est à point pour le crime, il est comme un couteau bien

affilé; il a deux tranchants, sa détresse et sa méchanceté; aussi, l'argot ne dit pas un gueux mais un *réguisé*. Qu'est-ce que le bagne? Un brasier de damnation, un enfer. Le forçat s'appelle un *fagot*. Enfin, quel nom les malfaiteurs donnent-ils à la prison? Le *collège.* Tout un système pénitentiaire peut sortir de ce mot.

Le voleur a lui aussi sa chair à canon, la matière volable, vous, moi, quiconque passe, le *pantre* (*pan* voulant dire tout le monde).

Veut-on savoir où sont écloses la plupart des chansons de bagne, ces refrains appelés dans le vocabulaire spécial les *lirlonfa*? Qu'on lise ce qui suit.

Il y avait au Châtelet de Paris une grande cave longue. Cette cave était à huit pieds au-dessous du niveau de la Seine. Elle n'avait ni fenêtres ni soupiraux, l'unique ouverture était la porte; les hommes pouvaient y entrer, l'air non. Cette cave avait pour plafond, une voûte de pierre, et pour plancher, dix pouces de boue. Elle avait été dallée; mais sous le suintement des eaux, le dallage s'était pourri et crevassé. À huit pieds au-dessus du sol, une longue poutre massive traversait ce souterrain de part en part; de cette poutre tombaient des chaînes de trois pieds de long; à l'extrémité de ces chaînes il y avait des carcans. On mettait dans cette cave les hommes condamnés aux galères jusqu'au jour du départ pour Toulon. On les poussait sous cette poutre où chacun avait son serrement oscillant dans les ténèbres qui l'attendait. Les chaînes, ces bras pendants, et les carcans, ces mains ouvertes, prenaient ces misérables par le cou. On les rivait et on les laissait là. La chaîne étant trop courte, ils ne pouvaient se coucher. Ils restaient immobiles dans cette cave, dans cette nuit, sous cette poutre, presque pendus, obligés à des efforts inouïs pour atteindre le pain ou la cruche, la voûte sur la tête, la boue jusqu'à mi-jambe, leurs excréments coulant sur leurs jarrets, écartelés de fatigue, ployant aux hanches et aux genoux, s'accrochant par les mains à la chaîne pour se reposer, ne pouvant dormir que debout, et réveillés à chaque instant par l'étranglement du carcan; quelques-uns ne se réveillaient pas. Pour manger, ils faisaient monter avec leur talon, le long de leur tibia jusqu'à leur main, leur pain qu'on leur jetait dans la boue. Combien de temps demeuraient-ils ainsi? Un mois, deux mois, six mois quelquefois; un resta une année. C'était l'antichambre des galères. On était mis là pour un lièvre volé au roi. Dans ce sépulcre enfer, que faisaient-ils? Ce qu'on peut faire dans un sépulcre, ils agonisaient, et ce qu'on peut faire dans un enfer, ils chantaient. Car où il n'y a plus l'espérance, le chant reste. Dans les eaux de Malte, quand une galère approchait, on entendait le chant avant d'entendre les rames. Le pauvre braconnier Survincent qui avait traversé la prison-cave du Châtelet disait: 'Ce sont les rimes qui m'ont soutenu.' Inutilité de la poésie. À quoi bon la rime? C'est dans cette cave que sont nées presque toutes les chansons d'argot. C'est de ce cachot du Grand-Châtelet de Paris que vient le mélancolique refrain de la galère de Montgomery: *Timaloumisaine, timoulamison*. La plupart de ces chansons sont lugubres; quelques-unes sont gaies; une est tendre: *Icicaille est le théâtre du petit dardant.*

Vous aurez beau faire, vous n'anéantirez pas cet éternel reste du cœur de l'homme: l'amour.

Dans ce monde des actions sombres, on se garde le secret. Le secret, c'est la chose de tous. Le secret, pour ces misérables, c'est l'unité qui sert de base à l'union. Rompre le secret, c'est arracher à chaque membre de cette communauté farouche quelque chose de lui-même. Dénoncer, dans l'énergique langue d'argot, cela se dit *manger le morceau*. Comme si le dénonciateur tirait à lui un peu de la substance de tous et se nourrissait d'un morceau de la chair de chacun.

Qu'est-ce que recevoir un soufflet? La métaphore banale répond: c'est voir trente-six chandelles. Ici l'argot intervient et change chandelle en *camoufle*. Sur ce, le langage usuel donne au soufflet, pour synonyme, camouflet. Ainsi, par une sorte de pénétration de bas en haut, la métaphore, cette trajectoire incalculable aidant, l'argot monte de la caverne à l'académie; Poulailler disait: 'J'allume ma camoufle'; Voltaire écrivait: 'Langleviel La Beaumelle mérite cent camouflets.'

Une *fouille* en argot, c'est la découverte à chaque pas. L'étude et l'approfondissement de cet étrange idiome mènent au mystérieux point d'intersection de la société régulière avec la société maudite.

L'argot, c'est le verbe devenu forçat.

Que le principe pensant de l'homme puisse être refoulé si bas, qu'il puisse être traîné et garrotté là par les obscures tyrannies de la fatalité, qu'il puisse être lié à on ne sait quelles attaches dans ce précipice, cela consterne.

Ô pauvre pensée des misérables!

Personne ne viendra-t-il au secours de l'âme humaine dans cette ombre? Sa destinée est-elle d'y attendre à jamais l'esprit, le libérateur, l'immense chevaucheur des pégases et des hippogriffes, le combattant couleur d'aurore qui descend de l'azur entre deux ailes, le radieux chevalier de l'avenir? Appellera-t-elle toujours en vain à son secours la lance de lumière de l'idéal? Est-elle condamnée à entendre venir épouvantablement dans l'épaisseur du gouffre le Mal, et à entrevoir, de plus en plus près d'elle, sous l'eau hideuse, cette tête draconienne, cette gueule mâchant l'écume, et cette ondulation serpentante de griffes, de gonflements et d'anneaux? Faut-il qu'elle reste là, sans une lueur, sans espoir, livrée à cette approche formidable, vaguement flairée du monstre, frissonnante, échevelée, se tordant les bras, à jamais enchaînée au rocher de la nuit, sombre Andromède blanche et nue dans les ténèbres!

CHAPITRE III: ARGOT QUI PLEURE ET ARGOT QUI RIT.

Comme on le voit, l'argot tout entier, l'argot d'il y a quatre cents ans comme l'argot d'aujourd'hui, est pénétré de ce sombre esprit symbolique qui donne à tous les mots tantôt une allure dolente, tantôt un air menaçant. On y sent la vieille tristesse farouche de ces truands de la Cour des Miracles qui jouaient aux cartes avec des jeux à eux, dont quelques-uns nous ont été conservés. Le huit de trèfle, par exemple, représentait un grand arbre portant huit énormes feuilles de trèfle, sorte de personnification fantastique de la forêt. Au pied de cet arbre on voyait un feu allumé où trois lièvres faisaient rôtir un chasseur à la broche, et derrière, sur un autre feu, une marmite fumante d'où sortait la tête du chien. Rien de plus lugubre que ces représailles en peinture, sur un jeu de cartes, en présence des bûchers à rôtir les contrebandiers et de la chaudière à bouillir les faux monnayeurs. Les diverses formes que prenait la pensée dans le royaume de l'argot, même la chanson, même la raillerie, même la menace, avaient toutes ce caractère impuissant et accablé. Tous les chants, dont quelques mélodies ont été recueillies, étaient humbles et tristes. Le voleur s'appelle 'le pauvre pègre', et il est toujours le lièvre qui se cache, la souris qui se sauve, l'oiseau qui s'enfuit. À peine réclame-t-il, il se borne à soupirer; un de ses gémissements est venu jusqu'à nous: 'Je ne comprends pas comment Dieu, le père des hommes, peut torturer ses enfants et ses petits-enfants, les entendre crier et les laisser dans cette situation sans rien faire.' Le misérable, toutes les fois qu'il a le temps de penser, se fait petit devant la loi et chétif devant la société; il se couche à plat ventre, il supplie, il se tourne du côté de la pitié; on sent qu'il se sait dans son tort.

Vers le milieu du dernier siècle, un changement se fit. Les chants de prisons, les ritournelles de voleurs prirent, pour ainsi dire, un geste insolent et jovial. Le plaintif *maluré* fut remplacé par *larifla*. On retrouve au dix-huitième siècle, dans presque toutes les chansons des galères, des bagnes et des chiourmes, une gaîté diabolique et énigmatique. On y entend ce refrain strident et sautant qu'on dirait éclairé d'une lueur phosphorescente et qui semble jeté dans la forêt par un feu follet jouant du fifre:

Mirlababi, surlababo,
Mirliton ribon ribette,
Surlababi, mirlababo,
Mirliton ribon ribo.

Cela se chantait en égorgeant un homme dans une cave ou au coin d'un bois.

Symptôme sérieux. Au dix-huitième siècle l'antique mélancolie de ces classes mornes se dissipe. Elles se mettent à rire. Elles raillent le grand meg et le grand dab. Louis XV étant roi, elles l'appellent le 'marquis de Pantin'. Les voilà presque gaies. Une sorte de lumière légère sort de ces misérables comme si la conscience ne leur pesait plus. Ces lamentables tribus de l'ombre n'ont plus seulement l'audace désespérée des actions, elles ont l'audace insouciante de l'esprit. Indice qu'elles perdent le sentiment de leur criminalité et qu'elles se sentent, jusque parmi les penseurs et les songeurs, je ne sais quels appuis qui s'ignorent eux-mêmes. C'est l'indice que le vol et le pillage commencent à s'infiltrer jusque dans les doctrines et les sophismes pour perdre un peu de leur laideur en leur en donnant beaucoup. Cela prouve aussi que quelque chose de prodigieux est sur le point d'éclore.

Arrêtons-nous un moment. Qui accusons-nous ici? Est-ce le dix-huitième siècle? Est-ce sa philosophie? Non, pas du tout. L'œuvre du dix-huitième siècle est saine et bonne. Les encyclopédistes, Diderot en tête, les physiocrates, Turgot en tête, les philosophes, Voltaire en tête, les utopistes, Rousseau en tête, sont quatre légions sacrées. L'immense cheminement de l'humanité vers la lumière leur est due. Ce sont les quatre avant-gardes du genre humain allant aux quatre points cardinaux du progrès, Diderot vers le beau, Turgot vers l'utile, Voltaire vers le vrai, Rousseau vers le juste. Mais, à côté et au-dessous des philosophes, il y avait les sophistes, végétation vénéneuse mêlée à la croissance salubre, ciguë dans la forêt vierge. Pendant que le bourreau brûlait sur le maître-escalier du palais de justice les grands livres libérateurs du siècle, des écrivains, aujourd'hui oubliés, publiaient, avec privilège du roi, on ne sait quels écrits étrangement désorganisateurs, avidement lus par les misérables. Quelques-unes de ces publications, détail bizarre, patronnées par un prince, se retrouvent dans la *Bibliothèque secrète*. Ces faits, profonds mais ignorés, étaient invisibles à la surface. Parfois c'est l'obscurité même d'un fait qui est son danger. Il est obscur parce qu'il est souterrain. De tous ces écrivains, celui, peut-être, qui creusa alors dans les masses la galerie la plus malsaine est Restif de la Bretonne.

Ce travail, propre à toute l'Europe, fit plus de ravage en Allemagne que partout ailleurs. En Allemagne, à une certaine époque, résumée par Schiller dans son célèbre drame *Les Brigands*, le vol et le pillage s'érigeaient en protestation contre la propriété et le travail, incorporaient certaines idées élémentaires, spécieuses et fausses, justes en apparence, absurdes en réalité, s'enveloppaient de ces idées, y disparaissaient en quelque sorte, prenaient un nom abstrait, passaient à l'état de théorie, et, de cette façon, circulaient dans les foules laborieuses, souffrantes, honnêtes, à l'insu même des chimistes imprudents qui avaient préparé la mixture, à l'insu même des masses qui l'acceptaient. Toutes les fois qu'un fait de ce genre se produit, il est grave. La souffrance engendre la colère. Pendant que les classes prospères s'aveuglent, ou s'endorment, ce qui est toujours fermer les yeux, la haine des classes malheureuses allume sa torche à quelque esprit chagrin ou mal fait qui rêve dans un coin; elle se met alors à examiner la société. L'examen de la haine est une chose terrible!

De là, si le malheur des temps le veut, ces effrayantes commotions qu'on nommait jadis des *jacqueries*, près desquelles les agitations purement politiques sont des jeux d'enfants. Elle ne sont plus la lutte de l'opprimé contre l'oppresseur mais la révolte du malaise contre le bien-être. Tout s'écroule donc.

Les jacqueries sont des tremblements de peuple.

C'est à ce péril, imminent peut-être en Europe vers la fin du dix-huitième siècle, que vint couper court la Révolution française, cet immense acte de probité.

La Révolution française, qui n'est pas autre chose que l'idéal armé du glaive, se dressa, et, du même mouvement brusque, ferma la porte du mal pour ouvrir la porte du bien.

Elle dégagea la question, promulgua la vérité, chassa le miasme, assainit le siècle, couronna le peuple.

On peut dire qu'elle a créé l'homme une deuxième fois, en lui donnant une seconde âme, le droit.

Le dix-neuvième siècle hérite et profite de son œuvre. Aujourd'hui, la catastrophe sociale que j'indiquais tout à l'heure est simplement impossible. Aveugle qui la dénonce! Niais qui la redoute! La révolution est le vaccin contre la jacquerie.

Grâce à la révolution, les conditions sociales sont changées. Les maladies féodales et monarchiques ne sont plus dans notre sang. Il n'y a plus de moyen âge dans notre constitution. Nous ne sommes plus aux temps où d'effroyables fourmillements intérieurs faisaient irruption, où l'on entendait sous ses pieds la course obscure d'un bruit sourd, où apparaissaient à la surface de la civilisation on ne sait quels soulèvements de galeries de taupes, où le sol se crevassait, où le dessus des cavernes s'ouvrait et où l'on voyait, tout à coup, sortir des têtes monstrueuses des ténèbres.

Le sens révolutionnaire est un sens moral. Le sentiment du droit, développé, développe le sentiment du devoir. La loi de tous, c'est la liberté, qui finit où commence la liberté d'autrui, selon l'admirable définition de Robespierre. Depuis 89, le peuple tout entier se dilate dans l'individu sublimé; il n'y a pas de pauvre qui, ayant son droit, n'ait son rayon; le meurt-de-faim sent en lui l'honnêteté de la France; la dignité du citoyen est une armure intérieure; qui est libre est scrupuleux; qui vote règne. De là l'incorruptibilité; de là l'avortement des convoitises malsaines; de là les yeux héroïquement baissés devant les tentations. L'assainissement révolutionnaire est tel qu'un jour de délivrance, un 14 juillet, un 10 août, il n'y a plus de populace. Le premier cri des foules illuminées et grandissantes c'est: mort aux voleurs! Le progrès est honnête homme; l'idéal et l'absolu ne font pas le mouchoir. Par qui furent escortés, en 1848, les fourgons qui contenaient les richesses des Tuileries? Par les chiffonniers du faubourg Saint-Antoine. Le haillon monta la garde devant le trésor. La vertu transcenda ces déguenillés. Il y avait là, dans ces fourgons, dans des caisses à peine fermées quelques-unes même entr'ouvertes, parmi cent écrins éblouissants, cette vieille couronne de France toute en diamants, surmontée du Régent, qui valait trente millions. Ils gardaient, pieds nus, cette couronne.

Donc, plus de jacquerie. J'en suis fâché pour les habiles. C'est là de la vieille peur qui a fait son dernier effet et qui ne pourrait plus désormais être employée en politique. Le grand ressort du spectre rouge est cassé. Tout le monde le sait maintenant. L'épouvantail n'épouvante plus. Les oiseaux prennent des familiarités avec le mannequin, les stercoraires s'y posent, les bourgeois en rient.

CHAPITRE IV: VEILLER ET ESPÉRER.

Cela étant, tout danger social est-il dissipé? Certainement pas. Il n'y aura plus de jacqueries. La société peut se rassurer de ce côté-là. Le sang ne lui montera plus à la tête. Mais qu'elle se préoccupe de la façon dont elle respire. L'apoplexie n'est plus à craindre, mais la phtisie est là. La phtisie sociale s'appelle la misère.

On meurt miné aussi bien que foudroyé.

Ne nous lassons pas de le répéter, il faut songer, avant tout, aux foules déshéritées et douloureuses, les soulager, les aérer, les éclairer, les aimer, leur élargir magnifiquement l'horizon, leur prodiguer, sous toutes les formes, l'éducation, leur offrir l'exemple du labeur, jamais l'exemple de l'oisiveté, amoindrir le poids du fardeau individuel en accroissant la notion du but universel, limiter la pauvreté sans limiter la richesse, créer de vastes champs d'activité publique et populaire, avoir, comme Briarée, cent mains à tendre de toutes parts aux accablés et aux faibles, employer la puissance collective à ce grand devoir d'ouvrir les ateliers à tous les bras, les écoles à toutes les aptitudes et les laboratoires à toutes les intelligences, augmenter le salaire, diminuer la peine, balancer le doit et l'avoir, c'est-à-dire proportionner la jouissance à l'effort et l'assouvissement au besoin, en un mot, faire dégager à l'appareil social, au profit de ceux qui souffrent et de ceux qui ignorent, plus de clarté et plus de bien-être.

Et, disons-le, tout cela, ce n'est encore qu'un commencement. La vraie question, c'est celle-ci: le travail ne peut être une loi sans être un droit.

Je n'insiste pas car ce n'est pas mon propos ici.

Si la nature s'appelle providence, la société doit s'appeler prévoyance.

La croissance intellectuelle et morale n'est pas moins indispensable que l'amélioration matérielle. Savoir est un viatique; penser est de première nécessité; la vérité est nourriture comme le froment. Une raison, à jeun de science et de sagesse, maigrit. Plaignons, à l'égal des estomacs, les esprits qui ne mangent pas. S'il y a quelque chose de plus poignant qu'un corps agonisant faute de pain, c'est une âme qui meurt de faim faute de lumière.

Le progrès tout entier tend du côté de la solution. Un jour on sera stupéfait. Le genre humain montant, les couches profondes sortiront tout naturellement de la zone de détresse. L'effacement de la misère se fera par une simple élévation de niveau.

Cette solution bénie, on aurait tort d'en douter.

Le passé, il est vrai, est très fort à l'heure où nous sommes. Il reprend. Ce rajeunissement d'un cadavre est surprenant. Le voici qui marche et qui vient. Il semble vainqueur; ce mort est un conquérant. Il arrive avec sa légion, les superstitions, avec son épée, le despotisme, avec son drapeau, l'ignorance; depuis quelque temps il a gagné dix batailles. Il avance, il menace, il rit, il est à nos portes. Quant à moi, je ne désespère pas. Vendons le champ où campe Annibal.

Nous qui croyons, que pouvons-nous craindre?

Il n'y a pas plus de reculs d'idées que de reculs de fleuves.

Mais que ceux qui ne veulent pas de l'avenir y réfléchissent. En disant non au progrès, ce n'est pas l'avenir qu'ils condamnent, c'est eux-mêmes. Ils se donnent une maladie sombre; ils s'inoculent le passé. Il n'y a qu'une manière de refuser Demain, c'est de mourir.

Or, aucune mort, celle du corps le plus tard possible, celle de l'âme jamais, c'est là ce que nous voulons.

Oui, l'énigme dira son mot, le sphinx parlera, le problème sera résolu. Oui, le Peuple, ébauché par le dix-huitième siècle, sera achevé par le dix-neuvième. Idiot qui en douterait! L'éclosion future, l'éclosion prochaine du bien-être universel, est un phénomène divinement fatal.

D'immenses poussées d'ensemble régissent les faits humains et les amènent tous dans un temps donné à l'état logique, c'est-à-dire à l'équilibre, c'est-à-dire à l'équité. Une force composée de terre et de ciel résulte de l'humanité et la gouverne; cette force-là est une faiseuse de miracles; les dénouements merveilleux ne lui sont pas plus difficiles que les péripéties extraordinaires. Aidée de la science qui vient de l'homme et de l'événement qui vient d'un autre, elle s'épouvante peu de ces contradictions dans la pose des problèmes, qui semblent au vulgaire impossibilités. Elle n'est pas moins habile à faire jaillir une solution du rapprochement des idées qu'un enseignement du rapprochement des faits; l'on peut s'attendre à tout de la part de cette mystérieuse puissance du progrès qui, un beau jour, confronte l'orient et l'occident au fond d'un sépulcre et fait dialoguer la foi avec Bonaparte à l'intérieur de la grande pyramide.

En attendant, pas de halte, pas d'hésitation, pas de temps d'arrêt dans la grandiose marche en avant des esprits. La philosophie sociale est essentiellement la science de la paix. Elle a pour but et doit avoir pour résultat de dissoudre les colères par l'étude des antagonismes. Elle examine, elle scrute, elle analyse; puis elle recompose. Elle procède par voie de réduction, retranchant de tout la haine.

Qu'une société s'abîme au vent qui se déchaîne sur les hommes, cela s'est vu plus d'une fois; l'histoire est pleine de naufrages de peuples et d'empires; mœurs, lois, religions, un beau jour cet inconnu, l'ouragan, passe et emporte tout cela. Les civilisations de l'Inde, de la Chaldée, de la Perse, de l'Assyrie, de l'Égypte, ont disparu l'une après l'autre. Pourquoi? Nous l'ignorons. Quelles sont les causes de ces désastres? Nous ne le savons pas. Ces sociétés auraient-elles pu être sauvées? Est-ce de leur faute? Se sont-elles obstinées

dans quelque vice fatal qui les a perdues? Quelle quantité de suicide y a-t-il dans ces morts terribles d'une nation et d'une race? Questions sans réponse. L'ombre couvre ces civilisations condamnées. Elles faisaient eau puisqu'elles s'engloutissent, et c'est avec une sorte d'effarement que nous regardons, au fond de cette mer qu'on appelle le passé, sombrer ces immenses navires: Babylone, Ninive, Tarse, Thèbes, Rome. Si nous ignorons les maladies des civilisations antiques, nous connaissons les infirmités de la nôtre. Nous avons sur elle le droit de lumière; nous contemplons ses beautés et mettons à nu ses difformités. Là où est le mal, nous sondons; une fois la souffrance constatée, l'étude de la cause mène à la découverte du remède. Notre civilisation, œuvre de vingt siècles, en est à la fois le monstre et le prodige. Elle vaut la peine d'être sauvée. Elle le sera. La soulager, c'est déjà beaucoup; l'éclairer, c'est encore quelque chose. Tous les travaux de la philosophie sociale moderne doivent se diriger vers ce but. Le penseur, aujourd'hui, a un grand devoir: ausculter la civilisation.

Je le répète, cette auscultation encourage; c'est par cet encouragement que je veux finir ces quelques pages, entracte austère d'un drame douloureux. Sous la mortalité sociale, on sent la permanence humaine. Les maladies des peuples ne tuent jamais l'homme.

Quoi qu'il en soit, quiconque suit la clinique sociale hoche la tête par moments. Les plus forts, les plus tendres, les plus logiques ont leurs heures de défaillance.

L'avenir arrivera-t-il? Il semble qu'on peut presque se poser cette question quand on voit tant d'ombres terribles et que l'on assiste à un sombre face-à-face entre les égoïstes et les misérables. Chez les égoïstes, on trouve les préjugés, les ténèbres de l'éducation pour les riches, l'appétit croissant par l'enivrement, un étourdissement de prospérité qui assourdit, la crainte de souffrir qui, chez quelques-uns, va jusqu'à l'aversion de ceux qui souffrent, une satisfaction implacable, le moi si enflé qu'il ferme l'âme. Chez les misérables, il y a la convoitise, l'envie, la haine de voir les autres jouir, les profondes secousses de la bête humaine vers les assouvissements, les cœurs pleins de brume, la tristesse, le besoin, la fatalité, l'ignorance impure et simple.

Faut-il continuer de lever les yeux vers le ciel? Le point lumineux qu'on y distingue est-il de ceux qui s'éteignent? L'idéal est effrayant à voir, ainsi perdu dans les profondeurs, petit, isolé, imperceptible, brillant, mais entouré de toutes ces grandes menaces noires monstrueusement amoncelées autour de lui; Il n'est pourtant pas plus en danger qu'une étoile voilée par les nuages.

Livre huitième: Enchantements et désolations.

CHAPITRE I: PLEINE LUMIÈRE.

Le lecteur a compris qu'Éponine, ayant reconnu, à travers la grille, l'habitante de cette rue Plumet où Magnon l'avait envoyée, avait commencé par écarter les bandits de cette rue, puis y avait conduit Marius, et qu'après plusieurs jours d'extase devant cette grille, Marius, entraîné par cette force qui pousse le fer vers l'aimant et l'amoureux vers les pierres dont est faite la maison de celle qu'il aime, avait fini par entrer dans le jardin de Cosette comme Roméo dans le jardin de Juliette. Cela lui avait été plus facile qu'à Roméo, Roméo ayant été obligé d'escalader un mur; Marius n'eut qu'à forcer un peu un des barreaux endommagés de la grille pour pouvoir passer.

Comme il n'y avait jamais personne dans la rue et que, d'ailleurs, Marius ne pénétrait dans le jardin que la nuit, il ne risquait pas d'être vu.

À partir de cette heure bénie et sainte où un baiser fiança ces deux âmes, Marius vint là tous les soirs. Si, à ce moment de sa vie, Cosette était tombée dans l'amour d'un homme peu scrupuleux et libertin, elle aurait été perdue car il y a des natures généreuses

qui se livrent, et Cosette en était une. Une des magnanimités de la femme, c'est de céder. L'amour, à cette hauteur où il est absolu, se complique d'on ne sait quel céleste aveuglement de la pudeur. Mais que de dangers vous courez, ô nobles âmes! Souvent, vous donnez le cœur, nous prenons le corps. Votre cœur vous reste et vous le regardez dans l'ombre en frémissant. L'amour n'a pas de moyen terme: ou il perd, ou il sauve. Toute la destinée humaine se résume à cela. Ce dilemme, perte ou salut, aucune fatalité ne le pose plus inexorablement que l'amour. L'amour est la vie, s'il n'est pas la mort. Le même sentiment dit oui et non dans le cœur humain. De toutes les choses que Dieu a faites, le cœur humain est celle qui dégage le plus de lumière et le plus de nuit.

Dieu voulut que Cosette rencontrât un amour qui sauve.

Tant que dura le mois de mai de cette année 1832, il y eut là, toutes les nuits, dans ce pauvre jardin sauvage, sous cette broussaille chaque jour plus odorante et plus épaissie, deux êtres composés de toutes les chastetés, de toutes les innocences, débordant de toutes les félicités du ciel, plus voisins des archanges que des hommes, purs, honnêtes, enivrés, rayonnants, qui resplendissaient l'un pour l'autre dans les ténèbres. Il semblait, à Cosette, que Marius avait une couronne et, à Marius, que Cosette avait une auréole. Ils se touchaient, ils se regardaient, ils se prenaient les mains, ils se serraient l'un contre l'autre, mais il y avait une distance qu'ils ne franchissaient pas. Non qu'ils la respectassent; ils l'ignoraient. Marius sentait une barrière, la pureté de Cosette, et Cosette sentait un appui, la loyauté de Marius. Le premier baiser avait été aussi le dernier. Marius, depuis, n'était pas allé au-delà d'effleurer de ses lèvres la main, ou le fichu, ou une boucle de cheveux de Cosette. Cosette était, pour lui, un parfum et non une femme. Il la respirait. Elle ne refusait rien. Il ne demandait rien. Cosette était heureuse; Marius était satisfait. Ils vivaient dans ce ravissant état qu'on pourrait appeler l'éblouissement d'une âme par une âme. C'était cet ineffable premier embrassement de deux virginités dans l'idéal, deux cygnes se rencontrant sur la Jungfrau.

À cette heure-là de l'amour, heure où la volupté se tait absolument sous la toute-puissance de l'extase, Marius, le pur et séraphique Marius, eût été plutôt capable de monter chez une fille publique que de soulever la robe de Cosette à la hauteur de la cheville. Une fois, la lune était pleine, Cosette se pencha pour ramasser quelque chose à terre, son corsage s'entr'ouvrit et laissa voir la naissance de sa gorge, Marius détourna les yeux.

Que se passait-il entre ces deux êtres? Rien, ils s'adoraient.

La nuit, quand ils étaient là, ce jardin semblait être un lieu vivant et sacré. Toutes les fleurs s'ouvraient autour d'eux pour les parfumer; eux, ils ouvraient leurs âmes et les répandaient dans les fleurs. La végétation lascive et vigoureuse tressaillait, pleine de sève et d'ivresse, autour de ces deux innocents; quant à eux, ils disaient des mots d'amour qui faisaient frissonner les arbres.

Qu'étaient-ce que ces paroles? Des souffles, rien de plus. Ces souffles suffisaient pour troubler et émouvoir toute cette nature. On aurait peine à comprendre cette puissance magique si on lisait dans un livre ces murmures faits pour être emportés et dissipés comme des fumées par le vent sous les feuilles. Ôtez à ces murmures de deux amants cette mélodie qui sort de l'âme et qui les accompagne comme une lyre, ce qui reste n'est plus qu'une ombre; vous dites: quoi, ce n'est que cela! Eh oui, ce sont des enfantillages, des redites, des rires pour rien, des inutilités, des niaiseries, tout ce qu'il y a au monde de plus sublime et de plus profond, les seules choses qui vaillent la peine d'être dites et d'être écoutées!

Ces niaiseries-là, ces pauvretés-là, l'homme qui ne les a jamais entendues, l'homme qui ne les a jamais prononcées, est un imbécile et un méchant homme.

Cosette dit à Marius:

-'Tu sais?'

(Dans tout cela, et à travers cette céleste virginité, et sans qu'il fût possible à l'un et à l'autre de dire comment, le tutoiement était venu.)

-'Tu sais, Je m'appelle Euphrasie.'

-'Euphrasie? Mais non, tu t'appelles Cosette.'

-'Oh! Cosette est un assez vilain nom qu'on m'a donné comme cela quand j'étais petite. Mais mon vrai nom est Euphrasie. Tu n'aimes pas Euphrasie?'

-'Si, mais Cosette n'est pas vilain.'

-'Est-ce que tu le préfères à Euphrasie?

-'Mais... oui.'

-'Alors, moi aussi. C'est vrai, c'est joli, Cosette. Appelle-moi Cosette.'

Et le sourire qu'elle ajouta fit de ce dialogue une idylle digne d'un bois qui serait dans le ciel.

Une autre fois, elle le regarda fixement et s'écria:

-'Monsieur, vous êtes beau, vous êtes joli, vous avez de l'esprit, vous n'êtes pas bête du tout, vous êtes bien plus savant que moi, mais je vous défie à ce mot-là: je t'aime!'

Marius, en plein azur, crut entendre une strophe chantée par une étoile.

Une autre fois encore, elle lui donna une petite tape, parce qu'il toussait, et lui dit:

-'Ne toussez pas, monsieur. Je ne veux pas qu'on tousse chez moi sans ma permission. C'est très laid de tousser et de m'inquiéter. Je veux que tu te portes bien, parce que d'abord, moi, si tu ne te portais pas bien, je serais très malheureuse.'

Cela était tout simplement divin.

Une fois, Marius dit à Cosette:

-'Figure-toi, j'ai cru un temps que tu t'appelais Ursule.'

Ceci les fit rire toute la soirée.

Au milieu d'une autre causerie, il s'écria:

-'Oh! Un jour, au Luxembourg, j'ai eu envie d'achever de casser un invalide!'

Mais il s'arrêta court et n'alla pas plus loin. Il aurait fallu parler à Cosette de sa jarretière, et cela lui était impossible. Il y avait là un côtoiement inconnu: la chair, devant lequel reculait, avec une sorte d'effroi sacré, cet immense amour innocent.

Marius se figurait la vie avec Cosette comme cela, sans autre chose; venir tous les soirs rue Plumet, déranger le vieux barreau complaisant de la grille du président, s'asseoir coude à coude sur ce banc, regarder, à travers les arbres, le scintillement de la nuit commençante, faire cohabiter le pli du genou de son pantalon avec l'ampleur de la robe de Cosette, lui caresser l'ongle du pouce, lui dire tu, respirer l'un après l'autre la même fleur, à jamais, indéfiniment. Pendant ce temps-là les nuages passaient au-dessus de leur tête. Chaque fois que le vent souffle, il emporte plus de rêves de l'homme que de nuées du ciel.

Que ce chaste amour presque farouche fût absolument sans galanterie, non. 'Faire des compliments' à celle qu'on aime est la première façon de faire des caresses, c'est une demi-audace qui s'essaye. Le compliment est un baiser à travers un voile chaste. La volupté y met sa douce pointe tout en se cachant. Le cœur recul devant la volupté pour mieux aimer. Les cajoleries de Marius, toutes saturées de chimères, étaient, pour ainsi dire, azurées. Les oiseaux, quand ils volent là-haut du côté des anges, doivent entendre ces paroles-là. Il s'y mêlait, pourtant, la vie, l'humanité, toute la quantité de positif dont Marius était capable. C'était ce qui se dit dans la grotte, prélude de ce qui se dira dans l'alcôve: une effusion lyrique, la strophe et le sonnet mêlés, les gentilles hyperboles du roucoulement, tous les raffinements de l'adoration arrangés en bouquet et exhalant un subtil parfum céleste, un ineffable gazouillement de cœur à cœur.

-'Oh!', murmurait Marius, 'Que tu es belle! Je n'ose pas te regarder. C'est ce qui fait que je te contemple. Tu es une grâce. Je ne sais pas ce que j'ai. Le bas de ta robe, quand le bout de ton soulier passe, me bouleverse. Et puis quelle lueur enchantée quand ta pensée s'entr'ouvre! Tu raisonnes étonnamment. Il me semble, par moments, que tu es un songe. Parle, je t'écoute, je t'admire. Ô Cosette! Comme c'est étrange et charmant! je suis vraiment fou. Vous êtes adorable, mademoiselle. J'étudie tes pieds au microscope et ton âme au télescope.'

Et Cosette répondait:

-'Chaque jour qui passe me fait t'aimer un peu plus à chaque fois.'

Demandes et réponses allaient comme elles pouvaient dans ce dialogue, tombant toujours d'accord sur l'amour comme les figurines de sureau sur le clou.

Toute la personne de Cosette était naïveté, ingénuité, transparence, blancheur, candeur, rayon. On eût pu dire de Cosette qu'elle était claire. Elle faisait à qui la voyait une sensation d'avril et de point du jour. Il y avait de la rosée dans ses yeux. Cosette était une condensation de lumière aurorale en forme de femme.

Il était tout simple que Marius, l'adorant, l'admirât. Mais la vérité est que cette petite pensionnaire, fraîche émoulue du couvent, causait avec une pénétration exquise et disait, par moments, toutes sortes de paroles vraies et délicates. Son babil était de la conversation. Elle ne se trompait sur rien et voyait juste. La femme sent et parle avec le tendre instinct du cœur, cette infaillibilité. Personne ne sait comme une femme dire des choses à la fois douces et profondes. La douceur et la profondeur, c'est là toute la femme; c'est là tout le ciel.

En cette pleine félicité, il leur venait, à chaque instant, des larmes aux yeux. Une bête à bon Dieu écrasée, une plume tombée d'un nid, une branche d'aubépine cassée, les apitoyait, et leur extase, doucement noyée de mélancolie, semblait ne demander pas mieux que de pleurer. Le plus souverain symptôme de l'amour, c'est un attendrissement parfois presque insupportable.

À côté de cela, ils riaient volontiers, avec une liberté ravissante, si familièrement qu'ils avaient presque l'air de deux garçons. Cependant, la nature inoubliable est toujours là avec son but brutal et sublime; quelle que soit l'innocence des âmes, on sent, dans le tête-à-tête le plus pudique, l'adorable et mystérieuse nuance qui sépare un couple d'amants d'une paire d'amis.

Ils s'idolâtraient.

Le permanent et l'immuable subsistent. On s'aime, on se sourit, on rit, on se fait des petites moues avec le bout des lèvres, on s'entrelace les doigts des mains, on se tutoie, et cela n'empêche pas l'éternité. Deux amants se cachent dans le soir, dans le crépuscule, dans l'invisible, avec les oiseaux, avec les roses, ils se fascinent l'un l'autre dans l'ombre avec leurs cœurs qu'ils mettent dans leurs yeux, ils murmurent, ils chuchotent, et pendant ce temps-là d'immenses balancements d'astres animent l'infini.

CHAPITRE II: L'ÉTOURDISSEMENT DU BONHEUR COMPLET.

Ils existaient vaguement, effarés de bonheur. Ils ne s'apercevaient pas du choléra qui décimait Paris précisément en ce mois-là. Ils s'étaient fait le plus de confidences qu'ils avaient pu mais cela n'avait pas dépassé leurs noms et quelques banalités. Marius avait dit à Cosette qu'il était orphelin, qu'il s'appelait Marius Pontmercy, qu'il était avocat, qu'il vivait d'écrire des choses pour les libraires, que son père était colonel, que c'était un héros, que lui, Marius, était brouillé avec son grand-père qui était riche. Il lui avait aussi un peu dit qu'il était baron; mais cela n'avait produit aucun effet sur Cosette. Marius baron? Elle n'avait pas compris. Elle ne savait pas ce que ce mot voulait dire. Marius était Marius. De son côté, elle lui avait confié qu'elle avait été élevée au couvent de la rue de Picpus, que sa mère était morte, que son père s'appelait M. Fauchelevent, qu'il était très bon, qu'il donnait beaucoup aux pauvres, qu'il était pauvre lui-même, qu'il se privait de tout en ne la privant de rien.

Chose bizarre, dans l'espèce de symphonie où Marius vivait depuis qu'il voyait Cosette, le passé, même le plus récent, était devenu tellement confus et lointain pour lui que ce que Cosette lui raconta le satisfit pleinement. Il ne songea même pas à lui parler de l'aventure nocturne de la masure, des Thénardier, de la brûlure, de l'étrange attitude et de la singulière fuite de son père. Marius avait momentanément oublié tout cela; il ne savait même pas le soir ce qu'il avait fait le matin, ni où il avait déjeuné, ni qui lui avait parlé; il avait des chants dans les oreilles qui le rendaient sourd à toute autre pensée; il n'existait qu'aux heures où il voyait Cosette. Alors, comme il était dans le ciel, il était tout simple qu'il

oubliât la terre. Tous deux portaient, avec langueur, le poids indéfinissable des voluptés immatérielles. Ainsi vivent ces somnambules qu'on appelle les amoureux.

Hélas! Qui n'a éprouvé toutes ces choses? Pourquoi vient-il une heure où l'on sort de cet azur, et pourquoi la vie continue-t-elle après?

Aimer remplace presque penser. L'amour est un ardent oubli du reste. Demandez donc de la logique à la passion. Il n'y a pas plus d'enchaînement logique absolu dans le cœur humain qu'il n'y a de figure géométrique parfaite dans la mécanique céleste. Pour Cosette et Marius, rien n'existait plus que Marius et Cosette. L'univers autour d'eux était tombé dans un trou. Ils vivaient dans une minute d'or. Il n'y avait rien devant, rien derrière. C'est à peine si Marius savait que Cosette avait un père. Il y avait l'effacement de l'éblouissement dans son cerveau. De quoi donc parlaient-ils? On l'a vu, des fleurs, des hirondelles, du soleil couchant, du lever de la lune, de toutes les choses importantes. Ils s'étaient dit tout, excepté tout. Le tout des amoureux, c'est le rien. Mais le père, les réalités, ce bouge, ces bandits, cette aventure, à quoi bon? Et était-il bien sûr que ce cauchemar eût existé? On était deux, on s'adorait, il n'y avait que cela. Toute autre chose n'était pas. Il est probable que cet évanouissement de l'enfer derrière nous est inhérent à l'arrivée au paradis. Est-ce qu'on a vu des démons? Est-ce qu'il y en a? Est-ce qu'on a tremblé? Est-ce qu'on a souffert? On n'en sait plus rien. Un nuage rose est là-dessus.

Donc, ces deux êtres vivaient ainsi, très haut, avec toute l'invraisemblance qui est dans la nature; ni au nadir, ni au zénith, entre l'homme et le séraphin, au-dessus de la fange, au-dessous de l'éther, dans le nuage; à peine os et chair, âme et extase de la tête aux pieds; déjà trop sublimés pour marcher sur la terre, encore trop chargés d'humanité pour disparaître dans les cieux, en suspension comme des atomes qui attendent le précipité; en apparence, hors du destin; ignorant cette ornière, hier, aujourd'hui, demain; émerveillés, pâmés, flottants, par moments, assez allégés pour la fuite dans l'infini; presque prêts à l'envol éternel.

Ils dormaient éveillés dans ce doux roulis. Ô léthargie splendide du réel accablé d'idéal!

Quelquefois, si belle que fût Cosette, Marius fermait les yeux devant elle. Les yeux fermés, c'est la meilleure manière de regarder l'âme.

Marius et Cosette ne se demandaient pas où cela les conduirait. Ils se considéraient comme arrivés. C'est une étrange prétention des hommes de vouloir que l'amour conduise quelque part.

CHAPITRE III: LE COMMENCEMENT DE L'OMBRE.

Jean Valjean, lui, ne se doutait de rien.

Cosette, un peu moins rêveuse que Marius, était gaie; cela suffisait à rendre Jean Valjean heureux. Les pensées que Cosette avait, ses préoccupations tendres, l'image de Marius qui lui remplissait l'âme, n'ôtaient rien à la pureté incomparable de son beau front chaste et souriant. Elle était dans l'âge où la vierge porte son amour comme l'ange porte son lys. Jean Valjean était donc tranquille. Et puis, quand deux amants s'entendent, cela va toujours très bien, le tiers quelconque qui pourrait troubler leur amour est maintenu dans un parfait aveuglement par un petit nombre de précautions. Ainsi, Cosette continuait à obéir à Jean Valjean sans jamais protester. Voulait-il se promener? Oui, mon petit père. Voulait-il rester? Très bien. Voulait-il passer la soirée près de Cosette? Elle était ravie. Comme il se retirait toujours à dix heures du soir, ces fois-là, Marius ne venait au jardin que passé cette heure, lorsqu'il entendait de la rue Cosette ouvrir la porte-fenêtre du perron. Il va sans dire que le jour on ne rencontrait jamais Marius. Jean Valjean ne songeait même plus que Marius existât. Une fois seulement, un matin, il lui arriva de dire à Cosette: 'Tiens, tu as du blanc derrière le dos!' La veille au soir, Marius, dans un transport, avait pressé Cosette contre le mur.

La vieille Toussaint, qui se couchait de bonne heure, ne songeait qu'à dormir une fois son travail fini; elle ignorait tout comme Jean Valjean.

Jamais Marius ne mettait les pieds dans la maison. Quand il était avec Cosette, ils se cachaient dans un renfoncement près du perron afin de ne pouvoir être vus ni entendus de la rue; ils s'asseyaient là, se contentant souvent, pour toute conversation, de se serrer les mains vingt fois par minute en regardant les branches des arbres. Dans ces moments-là, le tonnerre fût tombé à trente pas d'eux qu'ils ne s'en fussent pas doutés, tant la rêverie de l'un s'absorbait et plongeait profondément dans la rêverie de l'autre.

Puretés limpides, heures blanches et identiques, ce genre d'amour-là est une collection de feuilles de lys et de plumes de colombe.

Tout le jardin était entre eux et la rue. Chaque fois que Marius entrait ou sortait, il rajustait soigneusement le barreau de la grille afin qu'aucune chose suspecte ne fût visible.

Il s'en allait habituellement vers minuit et s'en retournait chez Courfeyrac. Courfeyrac disait souvent à Bahorel:

-'Incroyable! Marius rentre à une heure du matin maintenant!'

Bahorel répondait:

-'Que veux-tu? Il y a toujours un pétard dans un séminariste.'

Par moments Courfeyrac croisait les bras, prenait un air sérieux et disait à Marius:

-'Vous vous dévergondez, jeune homme!'

Courfeyrac, homme pratique, n'appréciait pas cette situation; il n'avait pas l'habitude des passions inédites, il s'en impatientait et ordonnait parfois à Marius de rentrer dans le réel.

Un matin, il voulut en savoir plus; il lui dit:

-'Mon cher, tu me fais l'effet, pour le moment, d'être situé dans la lune, royaume du rêve, province de l'illusion, capitale Bulle de Savon. Comment s'appelle la fille?'

Mais rien ne pouvait 'faire parler' Marius. On lui eût arraché les ongles plutôt qu'une des deux syllabes sacrées dont se composait ce nom ineffable: Cosette. L'amour vrai est lumineux comme l'aurore et silencieux comme la tombe. Seulement, il y avait, pour Courfeyrac, ceci de changé en Marius, qu'il avait une taciturnité rayonnante.

Pendant ce doux mois de mai Marius et Cosette connurent ces immenses bonheurs:

Se quereller et se dire vous, uniquement pour mieux se dire tu ensuite;

Se parler longuement, et dans les plus minutieux détails, de gens qui ne les intéressaient pas le moins du monde; preuve de plus que, dans ce ravissant opéra qu'on appelle l'amour, le libretto n'est presque rien;

Pour Marius, écouter Cosette parler chiffons;

Pour Cosette, écouter Marius parler politique;

Entendre, genou contre genou, rouler les voitures rue de Babylone;

Considérer la même planète dans l'espace ou le même ver luisant dans l'herbe;

Se taire ensemble; douceur plus grande encore que parler...

Cependant, diverses complications approchaient.

Un soir, Marius s'acheminait au rendez-vous par le boulevard des Invalides; il marchait habituellement le front baissé; comme il allait tourner l'angle de la rue Plumet, il entendit quelqu'un lui dire:

-'Bonsoir, monsieur Marius.'

Il leva la tête, et reconnut Éponine.

Cela lui fit un effet singulier. Il n'avait pas songé une seule fois à cette fille depuis le jour où elle l'avait amené rue Plumet; ne l'ayant pas revue, elle lui était complètement sortie de l'esprit. Il n'avait que des motifs de reconnaissance pour elle, il lui devait son bonheur présent, et, pourtant, sa présence le gênait.

C'est une erreur de croire que la passion, quand elle est heureuse et pure, conduit l'homme à un état de perfection; elle le conduit simplement à un état d'oubli. Dans cette situation, l'homme oublie d'être mauvais, mais il oublie aussi d'être bon. La reconnaissance, le devoir, les souvenirs essentiels et importuns, s'évanouissent. À une autre époque, Marius aurait regardé Éponine différemment. Absorbé par Cosette, il ne

s'était même pas clairement rendu compte que cette Éponine s'appelait Éponine Thénardier, qu'elle portait un nom écrit dans le testament de son père, nom pour lequel il se serait, quelques mois auparavant, si ardemment dévoué. Je vous montre Marius tel qu'il était. Son père lui-même disparaissait un peu dans son âme sous la splendeur de son amour.

Il répondit avec quelque embarras:

-'Ah! C'est vous, Éponine!'

-'Pourquoi me dites-vous vous? Est-ce que je vous ai fait quelque chose?'

-'Non', répondit-il.

Certes, il n'avait rien contre elle. Loin de là. Seulement, il sentait qu'il ne pouvait faire autrement, maintenant qu'il disait tu à Cosette, que de dire vous à Éponine.

Comme il se taisait, elle s'écria:

-'Dites donc...'

Puis elle s'arrêta. Il semblait que les paroles manquaient à cette créature autrefois si insouciante et si hardie. Elle essaya de sourire et ne put pas. Elle reprit:

-'Eh bien...'

Puis elle se tut encore et resta les yeux baissés.

-'Bonsoir, monsieur Marius', dit-elle tout à coup, brusquement, et elle s'en alla.

CHAPITRE IV: UN CAB QUI ROULE EN ANGLAIS ET JAPPE EN ARGOT.

Le lendemain, le 3 juin1832, date qu'il faut indiquer à cause des événements graves qui étaient à cette époque suspendus sur l'horizon de Paris à l'état de nuages chargés, Marius, à la nuit tombante, suivait le même chemin que la veille avec les mêmes pensées de ravissement dans le cœur, lorsqu'il aperçut, entre les arbres du boulevard, Éponine se dirigeant vers lui. Deux jours de suite, c'était trop. Il se détourna rapidement, quitta le boulevard, changea de route, et s'en alla rue Plumet par la rue Monsieur.

Cela fit qu'Éponine le suivit jusqu'à la rue Plumet, chose qu'elle n'avait pas faite encore. Elle s'était contentée jusque-là de l'apercevoir à son passage sur le boulevard, sans même chercher à le rencontrer. La veille seulement, elle avait essayé de lui parler.

Éponine le suivit donc, sans qu'il s'en doutât. Elle le vit déranger le barreau de la grille et se glisser dans le jardin.

-'Tiens!', dit-elle, 'Il entre dans la maison!'

Elle s'approcha de la grille, tâta les barreaux l'un après l'autre et reconnut facilement celui que Marius avait dérangé.

Elle murmura sur un ton lugubre:

-'Pas de ça, Lisette!'

Elle s'assit sur le soubassement de la grille, tout à côté du barreau, comme si elle le gardait. C'était précisément le point où la grille venait toucher le mur voisin. Il y avait là un angle obscur où Éponine disparaissait entièrement.

Elle demeura ainsi plus d'une heure sans bouger et sans souffler, en proie à ses idées.

Vers dix heures du soir, un des deux ou trois passants de la rue Plumet, vieux bourgeois attardé qui se hâtait dans ce lieu désert et mal famé, côtoyant la grille du jardin, et arrivé à l'angle que la grille faisait avec le mur, entendit une voix sourde et menaçante qui disait:

-'Je ne m'étonne plus s'il vient tous les soirs!'

Le passant promena ses yeux autour de lui, ne vit personne, n'osa pas regarder dans ce coin noir, prit peur et s'enfuit en courant.

Ce passant eut raison de se hâter car, très peu de temps après, six hommes qui marchaient séparés et à quelque distance les uns des autres, et qu'on eût pu prendre pour une patrouille de policiers, entrèrent dans la rue Plumet.

Le premier qui arriva à la grille du jardin s'arrêta et attendit les autres; une seconde après, ils étaient tous les six réunis.

Ces hommes se mirent à parler à voix basse.

-'C'est ici', dit l'un d'eux.

-'Y a-t-il un cab [chien] dans le jardin?', demanda un autre.

-'Je ne sais pas. En tout cas j'ai apporté une boulette que nous lui ferons bouffer.'

-'As-tu du mastic pour ouvrir la fenêtre?'

-'Oui.'

-'La grille est vieille', reprit un cinquième qui avait une voix de ventriloque.

-'Tant mieux', dit le second qui avait parlé. 'Elle ne crissera pas trop sous la scie et ne sera pas trop dure à couper.'

Le sixième, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, se mit à inspecter la grille comme avait fait Éponine une heure auparavant, empoignant successivement chaque barreau en les bougeant avec précaution. Il arriva ainsi au barreau que Marius avait descellé. Quand il saisit ce barreau, une main sortant brusquement de l'ombre s'abattit sur son bras; il se sentit vivement repoussé par le milieu de la poitrine; une voix enrouée lui dit sans crier:

-'Il y a un cab.'

En même temps il vit une fille pâle debout devant lui.

L'homme eut cette commotion que produit toujours l'inattendu. Il se hérissa hideusement; rien n'est formidable à voir comme les bêtes féroces inquiètes; leur air effrayé est effrayant. Il recula, et bégaya:

-'Qui est cette fille?'

-'Ta fille!'

C'était en effet Éponine qui parlait à Thénardier.

À l'apparition d'Éponine, les cinq autres, c'est-à-dire Claquesous, Gueulemer, Babet, Montparnasse et Brujon, s'étaient approchés sans bruit, sans précipitation, sans dire une parole, avec la lenteur sinistre propre à ces hommes de nuit.

On distinguait je ne sais quels hideux outils qu'ils tenaient à la main. Gueulemer avait une de ces pinces courbes que les rôdeurs appellent fanchons.

-'Qu'est-ce que tu fais là? Qu'est-ce que tu nous veux? Es-tu folle?', s'écria Thénardier, autant qu'on peut s'écrier en parlant bas. 'Ma parole, tu viens nous empêcher de travailler!'

Éponine se mit à rire et lui sauta au cou.

-'Je suis là, mon petit père, parce que je suis là. Est-ce qu'il n'est pas permis de s'asseoir sur les pierres, à présent? C'est vous qui ne devriez pas y être. Qu'est-ce que vous venez y faire, puisqu'il n'y a pas d'argent à voler? Je l'avais dit à Magnon. Il n'y a rien à faire ici. Mais embrasse-moi donc, mon bon petit père! Il y a longtemps que je ne t'ai pas vu! Tu es dehors, donc?'

Le Thénardier essaya de se débarrasser des bras d'Éponine et grommela:

-'C'est bon. Tu m'as embrassé. Oui, je suis dehors. Je ne suis pas dedans. À présent, va-t'en.'

Mais Éponine ne lâcha pas prise et redoubla ses caresses.

-'Mon petit père, comment as-tu donc fait? Tu doit être vachement intelligent pour t'être tiré de là. Raconte-moi ça! Et ma mère? Où est ma mère? Donne-moi donc des nouvelles de maman.'

Thénardier répondit:

-'Elle va bien, je ne sais pas, laisse-nous travailler maintenant.'

-'Je ne veux pas m'en aller justement', continua Éponine en faisant une mine d'enfant gâté; 'tu me dis de partir alors que ça fait quatre mois que je ne t'ai pas vu et que j'ai eu à peine le temps de t'embrasser.'

Et elle reprit son père par le cou.

-'Çà c'est bête!', dit Babet.

-'Dépêchons!', dit Gueulemer, 'Les poulets peuvent passer.'

La voix de ventriloque scanda ce distique:

Nous n'sommes pas le jour de l'an,
À bécoter papa maman.

Éponine se tourna vers les cinq bandits.

-'Tiens, c'est monsieur Brujon. Bonjour, monsieur Babet. Bonjour, monsieur Claquesous. Est-ce que vous ne me reconnaissez, monsieur Gueulemer? Comment ça va, Montparnasse?

-'Si, on te reconnaît!', répondit Thénardier. 'Mais bonjour, bonsoir, au large! Laisse-nous tranquilles.'

-'C'est l'heure des renards et pas des poules', dit Montparnasse.

-'Tu vois bien que nous devons travailler', ajouta Babet.

Éponine prit la main de Montparnasse.

-'Prends garde!', dit-il, 'Tu vas te couper, j'ai un couteau ouvert.'

-'Mon petit Montparnasse', répondit Éponine très doucement, 'il faut avoir confiance dans les gens. Monsieur Babet, monsieur Gueulemer, c'est moi qu'on a chargée d'éclairer l'affaire.'

On remarquera qu'Éponine ne parlait pas argot. Depuis qu'elle connaissait Marius, cette affreuse langue lui était devenue impossible.

Elle pressa dans sa petite main, osseuse et faible comme la main d'un squelette, les gros doigts rudes de Gueulemer et continua:

-'Vous savez bien que je ne suis pas sotte. Ordinairement on me croit. Je vous ai rendu service dans certaines occasions. Eh bien, j'ai pris des renseignements, vous vous exposeriez inutilement, voyez-vous. Je vous jure qu'il n'y a rien à faire dans cette maison.'

-'Il y a des femmes seules', dit Gueulemer.

-'Non. Les personnes sont parties.'

-'Les chandelles ne le sont pas!', fit remarquer Babet.

Et il montra à Éponine, à travers le haut des arbres, une lumière qui se promenait dans la mansarde du pavillon. C'était Toussaint qui avait veillé pour étendre du linge à sécher.

Éponine tenta autre chose.

-'En fait', dit-elle, 'ces gens-là sont très pauvres. La baraque est loin d'être un château.'

-'Va-t'en au diable!', cria Thénardier. 'Quand nous aurons retourné la maison, que nous aurons mis la cave en haut et le grenier en bas, nous te dirons ce qu'il y a dedans et si ce sont des sous, des deniers ou des louis d'or.'

Il la poussa pour passer outre.

-'Mon bon ami monsieur Montparnasse', dit Éponine, 'je vous en prie, vous qui êtes un gentil garçon, n'entrez pas!'

-'Prends donc garde, tu vas te couper!', répliqua Montparnasse.

Thénardier reprit avec son ton décisif:

-'Décampe et laisse les hommes faire leurs affaires.'

Éponine lâcha la main de Montparnasse et dit:

-'Vous voulez donc entrer dans cette maison?'

-'Un peu!', dit le ventriloque en ricanant.

Alors elle s'adossa à la grille, fit face aux six bandits armés jusqu'aux dents et à qui la nuit donnait des visages de démons, et dit d'une voix ferme:

-'Eh bien, moi, je ne veux pas.'

Ils s'arrêtèrent, stupéfaits. Le ventriloque, pourtant, acheva son ricanement. Elle reprit:

-'Les amis, écoutez bien. Si vous entrez dans ce jardin, si vous touchez à cette grille, je crie, je cogne aux portes, je réveille le monde, je vous fais saisir tous les six, j'appelle les sergents de ville.'

-'Elle le ferait', dit Thénardier à Brujon et au ventriloque.

Elle secoua la tête et ajouta:

-'À commencer par mon père.'

Thénardier s'approcha.

-'Pas si près, bonhomme!', dit-elle.

Il recula en grommelant: 'Mais qu'est-ce qu'elle a donc?' Et il ajouta:

-'Sa mère l'a bien élevée!'

Elle se mit à rire d'une façon terrible.

-'Vous n'entrerez pas. Je ne suis pas la fille d'un caniche mais celle d'un loup enragé. Les hommes ne me font pas peur, même si ils sont six. Je vous dis que vous n'entrerez pas dans cette maison parce que cela ne me plaît pas. Si vous approchez, j'aboie. Je vous le dit: le cab c'est moi. Je me fiche pas mal de vous. Passez votre chemin, vous m'ennuyez! Allez où vous voudrez, mais ne venez pas ici; je vous le défends!

Elle fit un pas vers les bandits, elle était effrayante; elle se remit à rire.

-'Je n'ai pas peur. Vous êtes des marrants: vous croyez que je suis comme vos maîtresses qui se cachent sous le lit quand vous faites la grosse voix. Moi je n'ai peur de rien!'

Elle dévisagea Thénardier en ajoutant:

-'Pas même de toi!'

Puis elle poursuivit en promenant sur les bandits ses sanglantes prunelles de spectre:

-'Qu'est-ce que ça me fait à moi qu'on me ramasse demain rue Plumet sur le pavé, tuée à coups de surin par mon père, ou bien qu'on me trouve dans un an dans les filets de Saint-Cloud ou à l'île des Cygnes au milieu des vieux bouchons pourris et des chiens noyés!'

Elle dut s'interrompre: une toux sèche la prit, son souffle sortait comme un râle de sa poitrine étroite et débile.

Elle reprit:

-'Je n'ai qu'à crier, on viendra et patatras. Vous êtes six; moi je suis tout le monde.'

Thénardier fit un mouvement vers elle.

-'N'approche pas', cria-t-elle.

Il s'arrêta et lui dit doucement:

-'Eh bien non, je n'approcherai pas, mais ne parle pas si haut. Tu veux donc nous empêcher de travailler? Il faut pourtant que nous gagnions notre vie. Tu ne veux pas que ton père essaie de te nourrir?

-'Tu m'embêtes,' dit-elle.

-'Il faut pourtant que nous vivions, que nous mangions...

-'Crevez, plutôt!'

Cela dit, elle s'assit sur le soubassement de la grille en chantonnant:

Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu.

Elle avait le coude sur le genou, le menton dans sa main et balançait son pied avec un air indifférent. Sa robe trouée laissait voir ses clavicules maigres. Le réverbère voisin éclairait son profil et son attitude. On ne pouvait rien voir de plus résolu et de plus surprenant.

Les six bandits, interdits et déçus d'être tenus en échec par une fille, allèrent derrière le réverbère; ils tinrent conseil avec des haussements d'épaule humiliés et furieux.

Elle, cependant, les regardait d'un air paisible et farouche.

-'Elle a quelque chose', dit Babet. 'Est-ce qu'elle est amoureuse du cab? C'est pourtant dommage de manquer ça. Deux femmes, un vieux qui loge dans une arrière-cour; il y a de beaux rideaux aux fenêtres. Le vieux doit être un rentier. Je crois l'affaire bonne.'

-'Eh bien, entrez, vous autres', s'écria Montparnasse. 'Faites l'affaire. Je resterai là avec la fille, et si elle bronche...'

Il fit reluire le couteau qu'il tenait ouvert dans sa main.

Thénardier ne disait mot et semblait prêt à ce qu'on voudrait.

Brujon, qui était un peu oracle et qui avait, comme on sait, 'donné l'affaire', n'avait pas encore parlé. Il paraissait pensif. Il passait pour ne reculer devant rien; l'on savait qu'il avait, un jour, dévalisé, rien que par bravade, un poste de police. En outre, il faisait des vers et des chansons, ce qui accroissait son prestige.

Babet le questionna.

-'Tu ne dis rien, Brujon?'

Brujon resta encore un instant silencieux, puis il hocha la tête de plusieurs façons et se décida enfin à élever la voix.

-'J'ai rencontré ce matin deux moineaux qui se battaient; ce soir, je rencontre une femme qui cherche des noises. Tout ça sent mauvais. Allons-nous-en.'

Ils s'en allèrent.

Tout en s'en allant, Montparnasse murmura:

-'Si on avait voulu, j'aurais donné un coup de pouce.'

Babet lui répondit:

-'Moi pas. Je ne tape pas une dame.'

Au coin de la rue, ils s'arrêtèrent et échangèrent à voix basse ce dialogue énigmatique:

-'Où irons-nous coucher ce soir?'

-'À Pantin.'

-'Thénardier, as-tu la clef de la grille sur toi?'

-'Pardi.'

Éponine, qui ne les quittait pas des yeux, les vit reprendre le chemin par où ils étaient venus. Elle se leva et se mit à marcher derrière eux en longeant les murs des maisons. Elle les suivit ainsi jusqu'au boulevard. Là, ils se séparèrent; elle vit ces six hommes s'enfoncer alors dans l'obscurité.

CHAPITRE V: LES CHOSES DE LA NUIT.

Après le départ des bandits, la rue Plumet reprit son tranquille aspect nocturne.

Ce qui venait de se passer dans cette rue n'eût point étonné une forêt. Les futaies, les taillis, les bruyères, les branches âprement entre-croisées, les hautes herbes, existent d'une manière sombre; le fourmillement sauvage entrevoit là les subites apparitions de l'invisible; ce qui est au-dessous de l'homme y distingue, à travers la brume, ce qui est au-delà de l'homme; et les choses ignorées de nous vivants s'y confrontent dans la nuit. La nature hérissée et fauve craint certaines approches où elle croit sentir le surnaturel. Les forces de l'ombre se connaissent; elles ont entre elles de mystérieux équilibres. Les dents et les griffes redoutent l'insaisissable. La bestialité buveuse de sang, les voraces appétits affamés en quête de la proie, les instincts armés d'ongles et de mâchoires qui n'ont pour source et pour but que le ventre, regardent et flairent avec inquiétude l'impassible linéament spectral rôdant sous un suaire, debout dans sa vague robe frissonnante, et qui leur semble vivre d'une vie morte et terrible. Ces brutalités, qui ne sont que matière, craignent confusément d'avoir affaire à l'immense obscurité condensée dans un être inconnu. Une figure noire barrant le passage arrête net la bête farouche. Ce qui sort du cimetière intimide et déconcerte ce qui sort de l'antre; le féroce a peur du sinistre; les loups reculent devant un vampire.

CHAPITRE VI: MARIUS DONNE SON ADRESSE À COSETTE.

Pendant que cette espèce de louve à figure humaine montait la garde contre la grille et que les six bandits lâchaient pied devant une fille, Marius était près de Cosette.

Jamais le ciel n'avait été plus constellé et plus charmant, les arbres plus tremblants, la senteur des herbes plus pénétrante; jamais les oiseaux ne s'étaient endormis dans les feuilles avec un bruit plus doux; jamais toutes les harmonies de la sérénité universelle n'avaient mieux répondu aux musiques intérieures de l'amour; jamais Marius n'avait été plus épris, plus heureux, plus extasié. Mais il avait trouvé Cosette triste. Cosette avait pleuré. Elle avait les yeux rouges.

C'était le premier nuage dans cet admirable rêve.

Le premier mot de Marius avait été:

-'Qu'as-tu?'

Et elle avait répondu:

-'Voilà.'

Puis elle s'était assise sur le banc près du perron, et pendant qu'il prenait place tout tremblant auprès d'elle, elle avait poursuivi:

-'Ce matin, mon père m'a dit de me tenir prête, qu'il avait des affaires et que nous allions peut-être partir.'

Marius frissonna de la tête aux pieds.

Quand on est à la fin de la vie, mourir, cela veut dire partir; quand on est au commencement, partir, cela veut dire mourir.

Depuis six semaines, Marius, peu à peu, lentement, par degrés, prenait chaque jour possession de Cosette, possession tout idéale mais profonde. Dans le premier amour, on prend l'âme bien avant le corps; plus tard on prend le corps bien avant l'âme, quelquefois on ne prend pas l'âme du tout; les Faublas et les Prudhomme ajoutent: parce qu'il n'y en a pas; mais ce sarcasme est, par bonheur, un blasphème. Marius, donc, possédait Cosette, comme les esprits possèdent; mais il l'enveloppait de toute son âme et la saisissait jalousement avec une incroyable conviction. Il possédait son sourire, son haleine, son parfum, le rayonnement profond de ses prunelles bleues, la douceur de sa peau quand il lui touchait la main, le charmant signe qu'elle avait au cou, toutes ses pensées. Ils étaient convenus de ne jamais dormir sans rêver l'un de l'autre, et ils s'étaient tenus parole. Il possédait tous les rêves de Cosette. Il regardait sans cesse; il effleurait quelquefois de son souffle les petits cheveux qu'elle avait sur la nuque; il se disait qu'il n'y avait pas un de ces petits cheveux qui ne lui appartint pas à lui Marius. Il contemplait et adorait les choses qu'elle mettait, son noeud de ruban, ses gants, ses manchettes, ses brodequins, comme des objets sacrés dont il était le maître. Il pensait qu'il était le seigneur de ces jolis peignes d'écaille qu'elle avait dans ses cheveux, et il se disait même, sourds et confus bégaiements de la volupté qui se faisait jour, qu'il n'y avait pas un cordon de sa robe, pas une maille de ses bas, pas un pli de son corset qui ne fût à lui. À côté de Cosette, il se sentait près de son bien, près de sa chose, près de son despote et de son esclave. Il semblait qu'ils eussent tellement mêlé leurs âmes que, s'ils eussent voulu les reprendre, il leur eût été impossible de les reconnaître. Celle-ci est la mienne. Non, c'est la mienne. Je t'assure que tu te trompes. Me voilà moi. Ce que tu prends pour toi, c'est moi. Marius était quelque chose qui faisait partie de Cosette et Cosette était quelque chose qui faisait partie de Marius. Marius sentait Cosette vivre en lui. Avoir Cosette, posséder Cosette, cela, pour lui, n'était pas différent de respirer. Ce fut au milieu de cette foi, de cet enivrement, de cette possession virginale, inouïe et absolue, de cette souveraineté, que ces mots, 'Nous allons partir', tombèrent, tout à coup, et que la voix brusque de la réalité lui cria: 'Cosette n'est pas à toi!'

Marius se réveilla. Depuis six semaines, Marius vivait hors de la vie; ce mot, partir, l'y fit rentrer durement.

Il ne trouva pas une parole. Cosette sentit seulement que sa main était très froide. Elle lui dit à son tour:

-'Qu'as-tu?'

Il répondit, si bas que Cosette l'entendit à peine.

-'Je ne comprends pas ce que tu as dit.'

Elle reprit:

-'Ce matin mon père m'a dit de préparer toutes mes petites affaires et de me tenir prête, qu'il me donnerait son linge pour le mettre dans une malle, qu'il était obligé de faire un voyage, que nous allions partir, qu'il faudrait avoir une grande malle pour moi et une petite pour lui, de préparer tout cela d'ici à une semaine, et que nous irions peut-être en Angleterre.'

-'Mais c'est monstrueux!', s'écria Marius.

Il est certain qu'à ce instant, dans l'esprit de Marius, aucun abus de pouvoir, aucune violence, aucune abomination des tyrans les plus prodigieux, aucune action de Busiris, de Tibère ou de Henri VIII n'égalait en férocité celle-ci: M. Fauchelevent emmenant sa fille en Angleterre parce qu'il a des affaires.

Il demanda d'une voix faible:

-'Et quand partirais-tu?'

-'Il n'a pas dit quand.'

-'Et quand reviendrais-tu?'

-'Il n'a pas dit quand.'

Marius se leva, et dit froidement:

-'Cosette, irez-vous?'

Cosette tourna vers lui ses beaux yeux pleins d'angoisse et répondit avec une sorte d'égarement:

-'Où?'

-'En Angleterre? Irez-vous?'

-'Pourquoi me dis-tu vous?'

-'Je vous demande si vous irez?'

-'Comment veux-tu que je fasse?', dit-elle en joignant les mains.

-'Ainsi vous irez?'

-'Si mon père y va...'

-'Ainsi, vous irez?'

Cosette prit la main de Marius et la serra sans répondre.

-'C'est bon, dit Marius. Alors j'irai ailleurs.¡

Cosette sentit le sens de ce mot plus encore qu'elle ne le comprit. Elle pâlit tellement que sa figure devint blanche dans l'obscurité. Elle balbutia:

-'Que veux-tu dire?'

Marius la regarda, puis éleva lentement ses yeux vers le ciel et répondit:

-'Rien.'

Quand ses paupières s'abaissèrent, il vit Cosette qui lui souriait. Le sourire d'une femme qu'on aime a une clarté qu'on voit la nuit.

-'Que nous sommes bêtes! Marius, j'ai une idée.'

-'Quoi?'

-'Pars si nous partons! Je te dirai où. Viens me rejoindre où je serai!'

Marius était maintenant un homme tout à fait réveillé. Il était retombé dans la réalité. Il cria à Cosette:

-'Partir avec vous! Es-tu folle? Mais il faut de l'argent, et je n'en ai pas! Aller en Angleterre? Mais je dois maintenant, je ne sais pas, plus de dix louis à Courfeyrac, un de mes amis que tu ne connais pas! J'ai un vieux chapeau qui ne vaut pas trois francs, j'ai un habit où il manque des boutons par devant, ma chemise est toute déchirée; j'ai les coudes percés, mes bottes prennent l'eau. Depuis six semaines je n'y pense plus; je ne te l'ai pas dit: Cosette, je suis un miséreux. Tu ne me vois que la nuit, et tu me donnes ton amour; si tu me voyais le jour, tu me donnerais un sou! Aller en Angleterre! Eh, je n'ai pas de quoi payer le passeport!'

Il se jeta contre un arbre qui était là, debout, les deux bras au-dessus de sa tête, le front contre l'écorce, ne sentant ni le bois qui lui écorchait la peau ni la fièvre qui lui martelait les tempes, immobile et prêt à tomber, comme la statue du désespoir.

Il demeura longtemps ainsi. On resterait l'éternité dans ces abîmes-là. Enfin il se retourna. Il entendait derrière lui un petit bruit étouffé, doux et triste.

C'était Cosette qui sanglotait.

Elle pleura plus de deux heures à côté de Marius qui ruminait.

Il vint à elle, tomba à genoux, et, se prosternant lentement, il prit le bout de son pied qui passait sous sa robe et le baisa.

Elle le laissa faire en silence. Il y a des moments où la femme accepte, comme une déesse sombre et résignée, la religion de l'amour.

-'Ne pleure pas', dit-il.

Elle murmura:

-'Puisque je vais peut-être m'en aller, et que tu ne peux pas venir!'

Lui reprit:

-'M'aimes-tu?'

Elle lui répondit en sanglotant ce mot du paradis qui n'est jamais plus charmant qu'à travers les larmes:

-'Je t'adore!'

Il poursuivit avec un son de voix qui était une inexprimable caresse:

-'Ne pleure pas. Dis, veux-tu faire cela pour moi de ne pas pleurer?'

-'M'aimes-tu, toi?', demanda-t-elle.

Il lui prit la main.

-'Cosette, je n'ai jamais donné ma parole d'honneur à personne, parce que ma parole d'honneur me fait peur. Je sens que mon père est à côté. Eh bien, je te donne ma parole d'honneur la plus sacrée que, si tu t'en vas, je mourrai.'

Il y eut dans le ton avec lequel il prononça ces paroles une mélancolie si solennelle et si tranquille que Cosette trembla. Elle sentit ce froid que donne une chose sombre et vraie qui passe. Elle cessa de pleurer.

-'Maintenant écoute: ne m'attends pas demain.'

-'Pourquoi?'

-'Ne m'attends qu'après-demain.'

-'Oh! Pourquoi?'

-'Tu verras.'

-'Un jour sans te voir, mais c'est impossible.'

-'Sacrifions un jour pour avoir toute la vie.'

Et Marius murmura en aparté:

-'C'est un homme qui ne change rien à ses habitudes: il n'a jamais reçu personne que le soir.'

-'De quel homme parles-tu?', demanda Cosette.

-'Moi?', je n'ai rien dit.

-'Qu'est-ce que tu espères donc?'

-'Attends jusqu'à après-demain.'

-'Tu le veux?'

-'Oui, Cosette.'

Elle prit la tête de Marius dans ses mains, se haussant sur la pointe des pieds pour être à sa hauteur et voir dans ses yeux cette lueur qui caractérise l'espoir.

Il reprit:

-'J'y songe, il faut que tu connaisses mon adresse, il pourrait arriver des choses, on ne sait jamais, je demeure chez cet ami appelé Courfeyrac, rue de la Verrerie, au numéro 16.'

Il fouilla dans sa poche, en tira un canif et, avec la lame, écrivit sur le plâtre du mur: 16, rue de la Verrerie.

Cosette, pendant ce temps, s'était remise à lui regarder dans les yeux.

-'Dis-moi ta pensée. Marius, tu as une pensée. Dis-la-moi. Oh, dis-la-moi pour que je passe une bonne nuit!'

-'Ma pensée, la voici: c'est qu'il est impossible que Dieu veuille nous séparer. Attends-moi après-demain.'

-'Qu'est-ce que je ferai jusque-là? Toi tu es dehors, tu vas, tu viens. Comme c'est pratique d'être un homme! Moi, je vais rester toute seule. Que je vais être triste! Qu'est-ce que tu feras donc demain soir, dis?'

-'J'essayerai une chose.'

-'Alors je prierai et je penserai à toi pour que tu réussisses. Je ne te questionne plus, puisque tu ne veux pas. Tu es mon maître. Je passerai ma soirée demain à chanter cette musique d'Euryanthe que tu aimes et que tu es venu entendre, un soir, derrière mes volets. Mais après-demain tu viendras de bonne heure. Je te préviens que je t'attendrai à neuf heures précises. Mon Dieu! Que c'est triste que les jours soient longs! Tu entends, je serai dans le jardin à neuf heures sonnant.'

-'Et moi aussi.'

Sans se l'être dit, mus par la même pensée, entraînés par ces courants électriques qui mettent deux amants en communication continuelle, tous deux enivrés de volupté jusque dans leur douleur, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, sans s'apercevoir que leurs lèvres s'étaient jointes pendant que leurs regards levés, débordant d'extase et pleins de larmes, contemplaient les étoiles.

Quand Marius sortit, la rue était déserte. C'était le moment où Éponine suivait les bandits jusque sur le boulevard.

Tandis que Marius rêvait, la tête appuyée contre l'arbre, une idée lui avait traversé l'esprit, une idée qu'il jugeait lui-même insensée et impossible. Il avait pris un parti violent.

CHAPITRE VII: DEUX CŒURS FACE À FACE.

M. Gillenormand avait, à cette époque, quatre-vingt-onze ans bien sonnés. Il demeurait toujours avec mademoiselle Gillenormand au numéro six de la rue des Filles-du-Calvaire, dans cette vieille maison qui était à lui. C'était, on s'en souvient, un de ces vieillards antiques qui attendent la mort tout droits, que l'âge charge sans les faire plier et que le chagrin ne courbe pas.

Cependant, depuis quelque temps, sa fille disait: mon père baisse. Il ne giflait plus les servantes; il ne frappait plus de sa canne avec autant de verve le palier de l'escalier quand Basque tardait à lui ouvrir. La Révolution de Juillet l'avait à peine exaspéré pendant six mois. Il avait vu presque avec tranquillité dans *Le Moniteur* cet accouplement de mots: M. Humblot-Conté, pair de France. Le fait est que le vieillard était triste. Il ne fléchissait pas, il ne se rendait pas, ce n'était pas plus dans sa nature physique que dans sa nature morale, mais il se sentait intérieurement défaillir. Depuis quatre ans il attendait Marius, de pied ferme, c'est bien le mot, avec la conviction que ce méchant garnement sonnerait à la porte un jour ou l'autre; maintenant, il en venait parfois à se dire que pour peu que Marius se fît encore attendre... Ce n'était pas la mort qui lui était insupportable, c'était l'idée que, peut-être, il ne reverrait plus Marius. Ne plus revoir Marius, ceci n'était pas entré un seul instant dans son cerveau jusqu'à ce jour; à présent, cette idée commençait à lui apparaître et le glaçait. L'absence, comme il arrive toujours dans les sentiments naturels et vrais, n'avait fait qu'accroître son amour de grand-père pour l'enfant ingrat qui s'en était allé comme cela. C'est dans les nuits de décembre, par dix degrés de froid, qu'on pense le plus au soleil. M. Gillenormand était, ou se croyait, incapable de faire un pas, lui l'aïeul, vers son petit-fils. 'Je crèverais plutôt', disait-il. Il ne se trouvait aucun tort. Il songeait à Marius avec un attendrissement profond et le muet désespoir d'un vieux bonhomme qui s'en va dans les ténèbres.

Il commençait à perdre ses dents, ce qui s'ajoutait à sa tristesse.

M. Gillenormand, sans pourtant se l'avouer à lui-même, car il en eut été furieux et honteux, n'avait jamais aimé une maîtresse comme il aimait Marius.

Il avait fait placer dans sa chambre, devant le chevet de son lit, comme la première chose qu'il voulait voir en s'éveillant, un ancien portrait de son autre fille, celle qui était morte, madame Pontmercy, portrait fait lorsqu'elle avait dix-huit ans. Il regardait sans cesse ce portrait. Il lui arriva un jour de dire en le considérant:

-'Je trouve qu'il lui ressemble.'

-'À ma sœur?', reprit mademoiselle Gillenormand. 'Mais oui, vous avez raison.'

Le vieillard ajouta:

-'À son père aussi.'

Une fois, comme il était assis, les deux genoux l'un contre l'autre et les yeux presque fermés, dans une posture d'abattement, sa fille se risqua à lui demander:

-'Père, est-ce que vous lui en voulez toujours autant?'

Elle s'arrêta, n'osant aller plus loin.

-'À qui?', dit-il.

-'À ce pauvre Marius?'

Il souleva sa vieille tête, posa son poing amaigri et ridé sur la table et grogna:

-'Pauvre Marius, vous dites! Ce monsieur est un voyou, un petit vaniteux ingrat, sans cœur, sans âme, un orgueilleux, un méchant homme!'

Et il se détourna pour que sa fille ne vît pas une larme qu'il avait dans les yeux.

Trois jours après, il sortit d'un silence qui durait depuis quatre heures pour dire à sa fille à brûle-pourpoint:

-'J'avais eu l'honneur de prier mademoiselle Gillenormand de ne jamais m'en parler.'

La tante Gillenormand renonça à toute tentative et porta ce diagnostic profond: 'Mon père n'a plus aimé ma sœur après sa sottise. Il est clair qu'il déteste Marius.'

'Sa sottise' signifiait: 'son mariage avec le colonel.'

Du reste, comme on a pu le conjecturer, mademoiselle Gillenormand avait échoué dans sa tentative de substituer son favori, l'officier de lanciers, à Marius. Le remplaçant Théodule n'avait pas réussi. M. Gillenormand n'avait pas accepté le quiproquo. Le vide du cœur ne s'accommode pas d'un bouche-trou. Théodule, de son côté, tout en flairant l'héritage, répugnait à la corvée de plaire. Le bonhomme ennuyait le lancier, et le lancier choquait le bonhomme. Le lieutenant Théodule était gai, sans doute, mais bavard, frivole mais vulgaire, bon vivant mais de mauvaise compagnie; il avait des maîtresses, c'est vrai, et il en parlait beaucoup, c'est vrai encore, mais il en parlait mal. Toutes ses qualités avaient un défaut. M. Gillenormand était excédé de l'entendre parler bêtement des filles 'folles de lui' qui habitaient près de sa caserne, rue de Babylone. Et puis, le lieutenant Gillenormand venait quelquefois en uniforme avec la cocarde tricolore. Ceci le rendait tout bonnement imbuvable. Le père Gillenormand avait fini par dire à sa fille: 'J'en ai assez du Théodule. J'ai peu de goût pour les gens de guerre en temps de paix. Reçois-les si tu veux. Je ne sais pas si je n'aime pas mieux encore les sabreurs que les traîneurs de sabre. Le cliquetis des lames dans la bataille est moins misérable, après tout, que le tapage des fourreaux sur le pavé. Et puis, se cambrer comme un matamore, se sangler comme une femmelette, avoir un corset sous une cuirasse, c'est être ridicule deux fois. Quand on est un véritable homme, on se tient à égale distance de la fanfaronnade et de la mièvrerie. Ni fier-à-bras, ni joli cœur. Garde ton Théodule pour toi.'

Sa fille eut beau lui dire que c'était son petit-neveu, tout de même, il se trouva que s'il était grand-père jusqu'au bout des ongles, il n'était pas du tout grand-oncle.

Au fond, comme il avait de l'esprit et qu'il comparait, Théodule n'avait servi qu'à lui faire mieux regretter Marius.

Un soir, c'était le 4 juin, ce qui n'empêchait pas que le père Gillenormand n'eût un très bon feu dans sa cheminée, il avait congédié sa fille qui cousait dans la pièce voisine. Il était seul dans sa chambre, ses pieds devant les chenets, à demi enveloppé dans son grand paravent de Coromandel à neuf feuilles, accoudé à sa table où brûlaient deux bougies sous

un abat-jour vert, englouti dans son fauteuil de tapisserie, un livre à la main mais ne lisant pas. Il était vêtu, selon sa mode, en 'incroyable', et ressemblait à un antique portrait de Garat. Cela l'eût fait suivre dans les rues, mais sa fille le couvrait toujours, lorsqu'il sortait, d'une vaste douillette d'évêque, qui cachait ses vêtements. Chez lui, excepté pour se lever et se coucher, il ne portait jamais de robe de chambre. 'Cela donne l'air vieux', disait-il.

M. Gillenormand pensait à Marius amoureusement et amèrement, et, comme d'habitude, l'amertume dominait. Sa tendresse aigrie finissait toujours par bouillonner et par tourner en indignation. Il en était à ce point où l'on cherche à prendre son parti et à accepter ce qui déchire. Il était en train de s'expliquer qu'il n'y avait maintenant plus de raison pour que Marius revînt, que s'il avait dû revenir, il l'aurait déjà fait, qu'il fallait y renoncer. Il essayait de s'habituer à l'idée que c'était fini et qu'il mourrait sans revoir 'ce monsieur'. Mais toute sa nature se révoltait; sa vieille paternité n'y pouvait consentir. 'Hélas!', dit-il, 'il ne reviendra pas!' Sa tête chauve était tombée sur sa poitrine; il posa vaguement sur la cendre de son foyer un regard lamentable et irrité.

Au plus profond de cette rêverie, son vieux domestique, Basque, entra et demanda:

-'Monsieur peut-il recevoir monsieur Marius?'

Le vieillard se dressa sur son séant, blême et pareil à un cadavre qui se lève à cause d'une secousse électrique. Tout son sang avait reflué vers son cœur. Il bégaya:

-'Monsieur Marius quoi?'

-'Je ne sais pas, répondit Basque intimidé et décontenancé par l'air du maître, je ne l'ai pas vu. C'est Nicolette qui vient de me dire: «Il y a là un jeune homme, dites que c'est monsieur Marius.»'

Le père Gillenormand balbutia à voix basse:

-'Faites entrer.'

Et il resta dans la même attitude, la tête branlante, les yeux fixés sur la porte. Elle se rouvrit. Un jeune homme entra. C'était Marius.

Marius s'arrêta à la porte comme attendant qu'on lui dît d'entrer.

Ses vêtements presque misérables ne se voyaient pas dans l'obscurité que faisait l'abat-jour. On ne distinguait que son visage calme, grave et étrangement triste.

M. Gillenormand, hébété, resta quelques instants sans voir autre chose qu'une clarté comme lorsqu'on est devant une apparition. Il était prêt à défaillir; il apercevait Marius à travers un éblouissement. C'était bien lui, c'était bien Marius!

Ça faisait déjà quatre ans! Il le saisit, pour ainsi dire, tout entier d'un coup d'œil. Il le trouva beau, noble, distingué, grandi, homme fait, l'attitude convenable, l'air charmant. Il eut envie d'ouvrir ses bras, de l'appeler, de se précipiter, ses entrailles se fondirent en ravissement, les paroles affectueuses le gonflaient et débordaient de sa poitrine; enfin toute cette tendresse se fit jour et lui arriva aux lèvres, et par le contraste qui était le fond de sa nature, il en sortit une dureté. Il dit brusquement:

-'Qu'est-ce que vous venez faire ici?'

Marius répondit avec embarras:

-'Monsieur...'

M. Gillenormand eût voulu que Marius se jetât dans ses bras. Il fut mécontent de Marius et de lui-même. Il sentit qu'il était brusque et que Marius était froid. C'était pour le bonhomme une insupportable et irritante anxiété de se sentir si tendre et si éploré au dedans et de ne pouvoir être que dur au dehors. L'amertume lui revint. Il interrompit Marius avec un accent bourru:

-'Alors pourquoi venez-vous?'

Cet 'alors' signifiait: 'si vous ne venez pas m'embrasser...' Marius regarda son aïeul à qui la pâleur faisait un visage de marbre.

-'Monsieur...'

Le vieillard reprit d'une voix sévère:

-'Venez-vous me demander pardon? Avez-vous reconnu vos torts?'

Il croyait mettre Marius sur la voie. Marius frissonna; c'était le désaveu de son père qu'on lui demandait; il baissa les yeux et répondit:

-'Non, monsieur.'

-'Et alors', s'écria impétueusement le vieillard avec une douleur poignante et pleine de colère, 'qu'est-ce que vous me voulez?'

Marius joignit les mains, fit un pas et dit d'une voix faible et qui tremblait:

-'Monsieur, ayez pitié de moi.'

Ce mot remua M. Gillenormand; dit plus tôt, il l'eût attendri, mais il venait trop tard. L'aïeul se leva; il s'appuyait sur sa canne de ses deux mains, ses lèvres étaient blanches, son front vacillait, mais sa haute taille dominait Marius incliné.

-'Pitié de vous, monsieur! C'est l'adolescent qui demande pitié au vieillard de quatre-vingt-onze ans! Vous entrez dans la vie, j'en sors; vous allez au spectacle, au bal, au café, au billard, vous avez de l'esprit, vous plaisez aux femmes, vous êtes joli garçon; moi je crache en plein été sur mes tisons; vous êtes riche des seules richesses qu'il y ait, moi j'ai toutes les pauvretés de la vieillesse, l'infirmité, l'isolement! Vous avez vos trente-deux dents, un bon estomac, l'œil vif, la force, l'appétit, la santé, la gaîté, une forêt de cheveux noirs; moi je n'ai même plus de cheveux blancs, j'ai perdu mes dents, je perds mes jambes, je perds la mémoire, il y a trois noms de rues que je confonds sans cesse, la rue Charlot, la rue du Chaume et la rue Saint-Claude, j'en suis là; vous avez devant vous tout l'avenir plein de soleil, moi je commence à n'y plus voir goutte, tant j'avance dans la nuit; vous êtes amoureux, ça va sans dire, moi, je ne suis aimé de personne au monde, et vous me demandez pitié! Parbleu, Molière a oublié ceci. Si c'est comme cela que vous plaisantez au palais, messieurs les avocats, je vous fais mes sincères compliments. Vous êtes drôles.'

Et l'octogénaire reprit d'une voix courroucée et grave:

-'Ah çà, qu'est-ce que vous me voulez?'

-'Monsieur', dit Marius, 'je sais que ma présence vous déplaît, mais je viens seulement pour vous demander une chose; après je disparaîtrai.'

'Vous êtes un sot!', dit le vieillard. 'Qui est-ce qui vous dit de vous en aller?'

Ceci était la traduction de cette parole tendre qu'il avait au fond du cœur: 'Mais demande-moi donc pardon! Jette-toi donc à mon cou!' M. Gillenormand sentait que Marius allait, dans quelques instants, le quitter, que son mauvais accueil le rebutait, que sa dureté le chassait. Il se disait tout cela. Sa douleur augmentant, puisque sa douleur tournait immédiatement en colère, sa dureté augmenta aussi. Il eût voulu que Marius comprît, et Marius ne comprenait pas, ce qui rendait le bonhomme furieux. Il reprit:

-'Comment! Vous m'avez manqué, à moi, votre grand-père, vous avez quitté ma maison pour aller on ne sait où, vous avez désolé votre tante, vous avez, cela se devine, c'est plus commode, mené la vie de garçon, joué le dandy, vous êtes rentré à des heures pas possibles, vous vous êtes amusé, vous ne m'avez pas donné signe de vie, vous avez fait des dettes sans même me dire de les payer, vous vous êtes fait casseur de vitres et émeutier, et, au bout de quatre ans, vous venez chez moi, et vous n'avez pas autre chose à me dire que cela!'

Cette façon violente de pousser le petit-fils à la tendresse ne produisit que le silence de Marius. M. Gillenormand croisa les bras, geste qui, chez lui, était particulièrement impérieux, et apostropha Marius amèrement:

-'Finissons. Vous venez me demander quelque chose, dites-vous? Eh bien quoi? Qu'est-ce? Parlez.'

-'Monsieur', dit Marius avec le regard d'un homme qui sent qu'il va tomber dans un précipice, 'je viens vous demander la permission de me marier.'

M. Gillenormand sonna. Basque entr'ouvrit la porte.

-'Faites venir ma fille.'

Une seconde après, la porte se rouvrit, mademoiselle Gillenormand n'entra pas, mais se montra; Marius était debout, muet, les bras pendants, avec une figure de criminel; M. Gillenormand allait et venait en long et en large dans la chambre. Il se tourna vers sa fille et lui dit:

-'C'est monsieur Marius. Dites-lui bonjour. Monsieur veut se marier. Voilà. Allez-vous-en.'

Le son de voix bref et rauque du vieillard annonçait un étrange emportement. La tante regarda Marius d'un air effaré, parut à peine le reconnaître, ne laissa échapper ni un geste ni une syllabe, et disparut au souffle de son père, plus vite qu'un fétu de paille devant un ouragan.

M. Gillenormand revint s'adosser à la cheminée.

-'Vous marier! À vingt et un ans! Vous avez arrangé cela! Vous n'avez plus qu'une permission à demander, une formalité. Asseyez-vous, monsieur. Eh bien, vous avez eu une révolution depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir. Les jacobins ont eu le dessus. Vous avez dû être content. N'êtes-vous pas républicain depuis que vous êtes baron? Vous accommodez cela. La république fait une sauce à la baronnie. Êtes-vous décoré de Juillet? Avez-vous un peu pris le Louvre, monsieur? Il y a ici, tout près, rue Saint-Antoine, en face de la rue des Nonnains-d'Hyères, un boulet encastré dans le mur d'une maison qui porte cette inscription: 28 juillet 1830. Allez voir cela. Cela fait bon effet. Ah, ils font de jolies choses, vos amis! À propos, ne font-ils pas une fontaine à la place du monument de M. le duc de Berry? Ainsi vous voulez vous marier? Avec qui? Peut-on, sans indiscrétion, demander avec qui?'

Il s'arrêta, et, avant que Marius eût eu le temps de répondre, il ajouta violemment:

-'Ah çà, vous avez une profession, une fortune faite. Combien gagnez-vous dans votre métier d'avocat?'

-'Rien', dit Marius avec une sorte de fermeté et de résolution presque farouche.

-'Rien?', vous n'avez pour vivre que les douze cents livres que je vous donne?

Marius ne répondit pas. M. Gillenormand continua:

-'Alors, je comprends, c'est que la fille est riche!'

-'Comme moi.'

-'Quoi! pas de dot?'

-'Non.'

-'Des espérances?'

-'Je ne crois pas.'

-'Une pauvre! Que fait le père?

-'Je ne sais pas.'

-'Et comment s'appelle-t-elle?'

-'Mademoiselle Fauchelevent.'

-'Fauche quoi?'

-'Fauchelevent.'

-'Pff!', fit le vieillard.

-'Monsieur!', s'écria Marius.

M. Gillenormand l'interrompit du ton d'un homme qui se parle à lui-même.

-'C'est cela, vingt et un ans, pas de travail, douze cents livres par an, madame la baronne Pontmercy ira acheter deux sous de persil chez la marchande de quatre saisons.'

-'Monsieur', reprit Marius, dans l'égarement du dernier espoir qui s'évanouit, 'je vous en supplie! Je vous en conjure, au nom du ciel, à mains jointes; monsieur, je me mets à vos pieds: permettez-moi de l'épouser.'

Le vieillard poussa un éclat de rire strident et lugubre à travers lequel il toussait et parlait.

-'Ah! Ah! Vous vous êtes dit: je vais aller trouver cette vieille perruque, ce vieil imbécile. Quel dommage que je n'aie pas mes vingt-cinq ans! Comme je te vous lui flanquerais une bonne sommation respectueuse! Comme je me passerais de lui! Je lui dirai: vieux crétin, tu es trop heureux de me voir, j'ai envie de me marier, j'ai envie d'épouser mam'selle n'importe qui, fille de monsieur n'importe quoi, je n'ai pas de chaussures, elle n'a pas de chemise, ça va, j'ai envie de jeter à l'eau ma carrière, mon avenir, ma jeunesse, ma vie, j'ai envie de faire un plongeon dans la misère avec une femme au cou, c'est mon idée, il faut que tu y consentes! Et le vieux fossile consentirait. Va, mon garçon, comme tu voudras, attache-toi ton pavé, épouse ta Pousselevent, ta Coupelevent... Jamais, monsieur! jamais!'

-'Père!'

-'Jamais!'

Ce 'jamais' fut prononcé sur un ton qui fit perdre tout espoir à Marius. Il traversa la chambre à pas lents, la tête penchée, chancelant, plus semblable encore à quelqu'un qui se meurt qu'à quelqu'un qui s'en va. M. Gillenormand le suivit des yeux; au moment où la porte s'ouvrit et où Marius allait sortir, il fit quatre pas avec cette vivacité sénile des vieillards impérieux et gâtés, saisit Marius au collet, le ramena énergiquement dans la chambre, le jeta dans un fauteuil, et lui dit:

-'Raconte-moi ça!

C'était ce seul mot, père, qui avait produit ce résultat.

Marius le regarda égaré. Le visage mobile de M. Gillenormand n'exprimait plus rien qu'une rude et ineffable bonhomie. L'aïeul avait fait place au grand-père.

-'Allons, voyons, parle, raconte-moi tes amourettes, dis-moi tout! Sapristi, que les jeunes gens sont bêtes!

-'Père', reprit Marius.

Toute le visage du vieillard s'illumina d'un indicible rayonnement.

-'Oui, c'est ça, appelle-moi père et tu verras!'

Il y avait maintenant quelque chose de si bon, de si doux, de si ouvert, de si paternel dans cette brusquerie, que Marius, dans ce passage subit du découragement à l'espoir, en fut comme étourdi et enivré. Il était assis près de la table, la lumière des bougies soulignait la pauvreté de son costume; M. Gillenormand l'observait avec étonnement.

-'Eh bien, père', dit Marius.

-'Ah çà', interrompit M. Gillenormand, 'tu n'as vraiment pas le sou. Tu es habillé comme un voleur.'

Il fouilla dans un tiroir et y prit une bourse qu'il posa sur la table:

-'Tiens, voilà cent louis, achète-toi un chapeau.'

-'Père', poursuivit Marius, 'mon cher papa, si vous saviez! Je l'aime. Vous ne vous figurez pas, la première fois que je l'ai vue, c'était au Luxembourg, elle y venait; au commencement je n'y faisais pas grande attention, et puis je ne sais pas comment cela s'est fait, j'en suis devenu amoureux. Oh, comme cela m'a rendu malheureux! Enfin, je la vois maintenant, tous les jours, chez elle; son père ne le sait pas. Figurez-vous qu'ils vont partir. C'est dans le jardin que nous nous voyons, le soir. Son père veut l'emmener en Angleterre. Alors je me suis dit: je vais aller voir mon grand-père et lui raconter la chose. Je deviendrais fou d'abord, je mourrais, je ferais une maladie, je me jetterais à l'eau. Il faut absolument que je l'épouse puisque, sinon, je vais devenir fou. Enfin, voilà toute la vérité; je ne crois pas que j'aie oublié quelque chose. Elle demeure dans un jardin où il y a une grille, rue Plumet. C'est du côté des Invalides.'

Le père Gillenormand s'était assis, radieux, près de Marius. Tout en l'écoutant et en savourant le son de sa voix, il savourait en même temps une longue prise de tabac. À ce mot, rue Plumet, il interrompit son aspiration et laissa tomber le reste de son tabac sur ses genoux.

-'Rue Plumet! Tu dis rue plumet? Voyons donc! N'y a-t-il pas une caserne par là? Mais oui, c'est ça. Ton cousin Théodule m'en a parlé. Le lancier, l'officier. Une fille, mon bon ami, une fille! Pardieu oui, rue Plumet. C'est ce qu'on appelait autrefois la rue Blomet. Voilà que ça me revient. J'en ai entendu parler de cette petite de la grille de la rue Plumet. Dans un jardin. Une séductrice. Tu n'as pas mauvais goût. On la dit proprette. Entre nous, je crois que ce dadais de lancier lui a un peu fait la cour. Je ne sais pas jusqu'où cela a été. Enfin, ça ne fait rien. D'ailleurs, il ne faut pas le croire. Il se vante. Marius, je trouve ça très bien qu'un jeune homme comme toi soit amoureux. C'est de ton âge. Je t'aime mieux amoureux que jacobin. Je t'aime mieux épris d'une fille, de vingt filles, que de monsieur Robespierre. Pour ma part, je me rends cette justice qu'en fait de sans-culottes, je n'ai jamais aimé que les femmes. Les jolies filles sont les jolies filles, que diable! Il n'y a pas d'objection à ça. Quant à la petite, elle te reçoit en cachette du papa. C'est dans l'ordre des choses. J'ai eu des

histoires comme ça, moi aussi. Plus d'une. Sais-tu ce qu'on fait? On ne prend pas la chose avec férocité; on ne se précipite pas dans le tragique; on ne conclut pas au mariage et à monsieur le maire avec son écharpe. On est tout bêtement un garçon d'esprit. On a du bon sens. Glissez, mortels, n'épousez pas. On vient trouver le grand-père qui est bonhomme au fond, et qui a bien toujours quelques rouleaux de louis dans un vieux tiroir; on lui dit: grand-père, voilà. Et le grand-père dit: c'est tout simple. Il faut que jeunesse se passe et que vieillesse se casse. J'ai été jeune, tu seras vieux. Va, mon garçon, tu donneras ça à ton petit-fils. Voilà deux cents pistoles. Amuse-toi! C'est ainsi que l'affaire doit se passer. On n'épouse pas, mais ça n'empêche pas... Tu me comprends?'

Marius, pétrifié et hors d'état d'articuler une parole, fit non de la tête.

Le bonhomme éclata de rire, cligna ses vieilles paupières, lui donna une tape sur le genou, le regarda dans les yeux d'un air mystérieux et rayonnant et lui dit, avec le plus tendre des haussements d'épaules:

-'Bêta! Fais-en ta maîtresse.'

Marius pâlit. Il n'avait rien compris à tout ce que venait de dire son grand-père. Ce rabâchage de rue Blomet, de séductrice, de caserne, de lancier, était passé devant Marius comme une fantasmagorie. Rien de tout cela ne pouvait se rapporter à Cosette qui était un lys. Le bonhomme divaguait. Mais cette divagation avait abouti à un mot que Marius avait compris et qui était une mortelle injure dite à Cosette. Ces mots, 'fais-en ta maîtresse', entrèrent dans le cœur du sévère jeune homme comme une épée.

Il se leva, ramassa son chapeau qui était à terre et marcha vers la porte d'un pas assuré et ferme. Là, il se retourna, s'inclina profondément devant son grand-père, redressa la tête, et dit:

-'Il y a cinq ans, vous avez insulté mon père; aujourd'hui, vous insultez ma future femme. Je ne vous demande plus rien, monsieur. Adieu.'

M. Gillenormand, stupéfait, ouvrit la bouche, étendit les bras et essaya de se lever. La porte se referma derrière Marius et ses projets de réconciliation.

Le vieillard resta quelques instants immobile et comme foudroyé sans pouvoir parler ni respirer, comme si une main fermée lui serrait le cou. Enfin, il s'arracha de son fauteuil, courut à la porte autant qu'on peut courir à quatre-vingt-onze ans, l'ouvrit, et cria:

-'Au secours, au secours!'

Sa fille parut, puis les domestiques. Il reprit avec un râle lamentable:

-'Courez après lui! Rattrapez-le! Qu'est-ce que je lui ai fait? Il est fou! Il s'en va! Ah, mon Dieu! Ah, mon Dieu! Cette fois, il ne reviendra plus!

Il alla à la fenêtre qui donnait sur la rue, l'ouvrit de ses vieilles mains chevrotantes, se pencha plus d'à mi-corps, Basque et Nicolette le retenaient par-derrière, et cria:

-'Marius! Marius!'

Mais Marius ne pouvait déjà plus entendre car il dépassait l'angle de la rue Saint-Louis.

Le vieil homme porta deux ou trois fois ses mains à ses tempes avec une expression d'angoisse, recula en chancelant, se laissa tomber dans un fauteuil, sans pouls, sans voix, sans larmes, branlant la tête et agitant les lèvres d'un air stupide, n'ayant plus rien dans les yeux et dans le cœur que quelque chose de morne et de profond qui ressemblait à la nuit.

Livre neuvième: Où vont-ils?

CHAPITRE I: JEAN VALJEAN.

Ce même jour, vers quatre heures de l'après-midi, Jean Valjean était assis seul sur le revers de l'un des talus les plus solitaires du Champ de Mars. Soit par prudence, soit par désir de se recueillir, soit tout simplement à la suite d'un de ces insensibles changements

d'habitudes qui s'introduisent peu à peu dans toutes les existences, il sortait maintenant assez rarement avec Cosette. Il avait sa veste d'ouvrier, un pantalon de toile grise et sa casquette à longue visière qui lui cachait le visage. À présent, il était calme et heureux; ce qui l'avait quelque peu effrayé et troublé du fait de Cosette s'était dissipé; mais, depuis une semaine ou deux, des anxiétés d'une autre nature lui étaient venues. Un jour, en se promenant sur le boulevard, il avait aperçu Thénardier. Grâce à son déguisement, Thénardier ne l'avait pas reconnu. Jean Valjean l'avait revu plusieurs fois; il avait maintenant la certitude que Thénardier rôdait dans le quartier. Ceci avait suffi à lui faire prendre une grande décision. Thénardier là, c'étaient tous les périls à la fois. De plus, Paris n'était pas tranquille. Les troubles politiques ont l'inconvénient de rendre la police très inquiète et suspicieuse; quiconque a quelque chose à cacher peut s'inquiéter: en cherchant à dépister un homme comme Pépin ou Morey, on peut fort bien découvrir un homme comme Jean Valjean. Il s'était donc décidé à quitter Paris, et même la France, et à passer en Angleterre. Il avait prévenu Cosette. Il voulait être parti avant huit jours. Il s'était assis sur le Champ de Mars, remuant dans son esprit toutes sortes de pensées: Thénardier, la police, le voyage, la difficulté de se procurer un passeport.

Tout cela le rendait soucieux.

Enfin, une chose inexplicable qui venait de lui arriver avait encore renforcé sa méfiance et sa détermination. Le matin de ce même jour, seul levé dans la maison, se promenant dans le jardin avant que les volets de Cosette fussent ouverts, il avait aperçu, tout à coup, cette ligne gravée avec un clou sur le mur: '16, rue de la Verrerie.'

Cela était tout récent: le vieux mortier noir laissait voir une inscription bien blanche, une touffe d'ortie, au pied du mur, était couverte de poussière de plâtre. Cela avait probablement été écrit dans la nuit. Qu'était-ce? Une adresse? Un signal pour d'autres? Un avertissement pour lui? En tout cas, le jardin n'était pas sûr: des inconnus y pénétraient. Il se rappela les incidents bizarres qui avaient déjà alarmé la maison. Son esprit travailla sur ce canevas. Il se garda bien de parler à Cosette de la ligne écrite au clou sur le mur, de peur de l'effrayer.

Au milieu de ces préoccupations, il s'aperçut, à une ombre que le soleil projetait, que quelqu'un venait de s'arrêter sur la crête du talus, immédiatement derrière lui. Il allait se retourner, lorsqu'un papier plié en quatre tomba sur ses genoux, comme si une main l'eût lâché au-dessus de sa tête. Il prit le papier, le déplia et y lut ce mot écrit au crayon à papier: DÉMÉNAGEZ.

Jean Valjean se leva rapidement; il n'y avait plus personne sur le talus. Il chercha autour de lui et aperçut une espèce d'être plus grand qu'un enfant, plus petit qu'un homme, vêtu d'une blouse grise et d'un pantalon de velours de coton couleur poussière, qui enjambait le parapet et se laissait glisser dans le fossé du Champ de Mars.

Pensif, Jean Valjean se dépêcha de rentrer chez lui.

CHAPITRE II: MARIUS.

Marius était parti désolé de chez M. Gillenormand. Il y était entré avec un espoir bien maigre, il en sortait immensément désespéré.

Du reste, le lancier, l'officier, le dadais, le cousin Théodule, n'avait laissé aucune ombre dans son esprit. Le poète dramatique pourrait en apparence espérer quelques complications de cette révélation faite à brûle-pourpoint au petit-fils par le grand-père. Mais ce que le drame y gagnerait, la vérité le perdrait. Marius était à l'âge où, en fait de mal, on ne croit rien; plus tard vient l'âge où l'on croit tout. Les soupçons ne sont autre chose que des rides. La première jeunesse n'en a pas. Ce qui bouleverse Othello, glisse sur Candide. Soupçonner Cosette! Il y a une foule de crimes que Marius eût faits plus aisément.

Il se mit à marcher dans les rues, ressource de ceux qui souffrent. Il ne pensa à rien dont il pût se souvenir. À deux heures du matin, il rentra chez Courfeyrac et se jeta tout habillé sur son matelas. Il faisait grand soleil lorsqu'il s'endormit de cet affreux sommeil

pesant qui laisse aller et venir les idées dans le cerveau. Quand il se réveilla, il vit debout dans la chambre, le chapeau sur la tête, tout prêts à sortir et très affairés, Courfeyrac, Enjolras, Feuilly et Combeferre.

Courfeyrac lui dit:

-'Viens-tu à l'enterrement du général Lamarque?'

Il lui sembla que Courfeyrac parlait chinois.

Il sortit quelque temps après eux. Il mit dans sa poche les pistolets que Javert lui avait confiés lors de l'aventure du 3 février et qui étaient restés entre ses mains. Ces pistolets étaient encore chargés. Il serait difficile de dire quelle pensée obscure il avait dans l'esprit en les emportant.

Toute la journée, il erra dans Paris. Il pleuvait par moments; il ne s'en apercevait pas. Il acheta pour son dîner une flûte d'un sou chez un boulanger, la mit dans sa poche et l'oublia. Il paraît qu'il prit un bain dans la Seine sans en avoir conscience. Il y a des moments où l'on a une fournaise sous le crâne. Il n'espérait plus rien; il ne craignait plus rien; il avait fait ce pas depuis la veille. Il attendit le soir avec une impatience fiévreuse; il n'avait plus qu'une idée claire, c'est qu'à neuf heures il verrait Cosette. Ce dernier bonheur était tout son avenir maintenant. Par intervalles, tout en marchant dans les rues les plus désertes, il lui semblait entendre des bruits étranges. Il reprenait alors ses esprits pour se dire: 'Est-ce qu'on se bat?'

À la nuit tombante, à neuf heures précises, comme il l'avait promis à Cosette, il était rue Plumet. Quand il approcha de la grille, il oublia tout. Il y avait quarante-huit heures qu'il n'avait pas vu Cosette et il allait la revoir. Toute autre pensée s'effaça, il n'eut plus qu'une joie inouïe et profonde. Ces minutes où l'on vit des siècles ont toujours cela de souverain et d'admirable qu'au moment où elles passent elles emplissent entièrement le cœur.

Marius dérangea la barreau et se précipita dans le jardin. Cosette n'était pas à la place où elle l'attendait habituellement. Il traversa le fourré pour atteindre le renfoncement près du perron. 'Elle m'attend là', se dit-il. Cosette n'y était pas. Il leva les yeux et vit que les volets de la maison étaient fermés. Il fit le tour du jardin; le jardin était désert. Alors il revint à la maison et, bouillonnant, ivre, épouvanté, exaspéré de douleur et d'inquiétude, comme un maître qui rentre chez lui à une mauvaise heure, il frappa aux volets. Il frappa, il frappa encore, au risque de voir la fenêtre s'ouvrir et le visage sombre du père apparaître pour lui demander: 'Que voulez-vous?' Ceci n'était rien comparé avec ce qu'il entrevoyait. Quand il eut frappé, il éleva la voix et appela Cosette. On ne répondit pas. C'était fini. Personne dans le jardin, personne dans la maison.

Marius fixa ses yeux désespérés sur cette maison lugubre, noire, silencieuse et plus vide qu'une tombe. Il regarda le banc de pierre où il avait passé tant d'adorables heures près de Cosette. Alors, il s'assit sur les marches du perron, le cœur plein de douceur et de résolution, il bénit son amour dans le fond de sa pensée, et il se dit que, puisque Cosette était partie, il n'avait plus qu'à mourir.

Tout à coup, il entendit une voix qui paraissait venir de la rue et qui criait à travers les arbres:

-'Monsieur Marius!'

Il se leva.

-'Hein?', dit-il.

-'Monsieur Marius, êtes-vous là?'

-'Oui.'

-'Monsieur Marius', reprit la voix, 'vos amis vous attendent à la barricade de la rue de la Chanvrerie.'

Cette voix ne lui était pas entièrement inconnue. Elle ressemblait à la voix enrouée et rude d'Éponine. Marius courut à la grille, écarta le barreau mobile, passa sa tête au travers et vit quelqu'un, qui lui parut être un jeune homme, s'enfoncer en courant dans le crépuscule.

CHAPITRE III: MONSIEUR MABEUF.

La bourse de Jean Valjean fut inutile à M. Mabeuf. M. Mabeuf, dans sa vénérable austérité enfantine, n'avait pas accepté le cadeau des astres; il n'avait pas admis qu'une étoile pût se monnayer en louis d'or. Il n'avait pas deviné que ce qui tombait du ciel venait de Gavroche. Il avait porté la bourse au commissaire de police du quartier, comme objet perdu mis par le trouveur à la disposition des réclamants. La bourse fut perdue, en effet. Il va sans dire que personne ne la réclama, et elle ne secourut pas le vieil homme.

Du reste, Il avait continué sa descente vers la pauvreté.

Les expériences sur l'indigo n'avaient pas mieux réussi au Jardin des plantes que dans son jardin d'Austerlitz. L'année d'avant, il devait les gages de sa gouvernante, maintenant, il devait les termes de son loyer. Le mont-de-piété, au bout des treize mois écoulés, avait vendu les cuivres de sa *Flore*. Quelque chaudronnier en avait fait des casseroles. Ses cuivres disparus, ne pouvant plus compléter les exemplaires dépareillés de sa *Flore*, il avait cédé, à vil prix, à un libraire-brocanteur, les planches et le texte. Il ne lui était plus rien resté de l'œuvre de toute sa vie. Il se mit à manger l'argent de ces exemplaires. Quand il vit que cette chétive ressource s'épuisait, il renonça à son jardin et le laissa en friche. Auparavant, et depuis longtemps, il avait renoncé aux deux œufs et au morceau de boeuf qu'il mangeait de temps en temps. Il dînait avec du pain et des pommes de terre. Il avait vendu ses derniers meubles, puis tout ce qu'il avait en double en fait de literie, de vêtements et de couvertures, puis ses herbiers et ses estampes; mais il avait encore ses livres les plus précieux, parmi lesquels plusieurs raretés, entre autres *Les Quadratins historiques de la Bible*, édition de 1560, *La Concordance des Bibles* de Pierre de Besse, *Les Marguerites de la Marguerite* de Jean de La Haye avec dédicace à la reine de Navarre, le livre *De la Charge et dignité de l'ambassadeur* par le sieur de Villiers-Hotman, un *Florilegium rabbinicum* de 1644, un Tibulle de 1567 avec une splendide inscription, 'Les yeux vers le ciel, un livre dans la main', enfin, un Diogène Laërce, imprimé à Lyon en 1644, où se trouvent les fameuses variantes du manuscrit 411, du treizième siècle, de la bibliothèque du Vatican, et celles des deux manuscrits de Venise, les numéros 393 et 394, si utilement consultés par Henri Estienne, ainsi que tous les passages en dialecte dorique qui ne se trouvent que dans le célèbre manuscrit du douzième siècle de la bibliothèque de Naples. M. Mabeuf ne faisait jamais de feu dans sa chambre et se couchait avec le jour pour ne pas utiliser de chandelle. Il semblait qu'il n'eût plus de voisins; on l'évitait quand il sortait; il s'en aperçut. La misère d'un enfant intéresse une mère, la misère d'un jeune homme intéresse une jeune fille, la misère d'un vieillard n'intéresse personne. C'est de toutes les détresses la plus froide. Cependant, il n'avait pas entièrement perdu sa sérénité d'enfant. Ses yeux brillaient lorsqu'ils se posaient sur ses livres; il souriait lorsqu'il regardait le Diogène Laërce, qui était un exemplaire unique. Son armoire vitrée était le seul meuble qu'il eût conservé en dehors de l'indispensable.

Un jour la mère Plutarque lui dit:

-'Je n'ai pas de quoi acheter le dîner.'

Ce qu'elle appelait le dîner, c'était un pain et quatre ou cinq pommes de terre.

-'À crédit?', dit M. Mabeuf.

-'Vous savez bien qu'on me le refuse.'

Il ouvrit sa bibliothèque, regarda ses livres, l'un après l'autre, comme un père obligé de choisir l'enfant qu'il devra sacrifier, puis en prit un rapidement, le mit sous son bras et sortit. Il rentra deux heures après n'ayant plus rien sous le bras, posa trente sous sur la table et dit:

-'Voilà de l'argent pour le dîner.'

À partir de ce moment, la mère Plutarque vit s'abaisser sur le candide visage du vieillard un voile sombre qui ne se releva plus.

Le lendemain, le surlendemain, tous les jours, il fallut recommencer. M. Mabeuf sortait avec un livre et rentrait avec une pièce d'argent. Comme les libraires brocanteurs le

voyaient forcé de vendre, ils lui rachetaient vingt sous ce qu'il avait payé vingt francs, quelquefois aux mêmes libraires. Volume après volume, toute la bibliothèque y passait. Il disait parfois qu'il avait quatre-vingts ans comme s'il avait je ne sais quel espoir d'arriver à la fin de ses jours avant d'arriver à la fin de ses livres. Sa tristesse augmenta. Une fois, pourtant, il eut une joie. Il sortit avec un Robert Estienne qu'il vendit trente-cinq sous quai Malaquais et revint avec un Alde acheté quarante sous rue des Grès. 'Je dois cinq sous', dit-il tout rayonnant à la mère Plutarque. Ce jour-là il ne dîna pas.

Il était de la Société d'horticulture. On y connaissait son dénuement. Le président de cette société vint le voir, lui promit de parler de lui au ministre de l'Agriculture et du Commerce, et le fit. 'Mais comment donc!', s'écria le ministre. 'Je crois bien! Un vieux savant! Un botaniste! Un bonhomme inoffensif! Il faut faire quelque chose pour lui!' Le lendemain M. Mabeuf reçut une invitation à dîner chez le ministre. Il montra en tremblant de joie la lettre à la mère Plutarque. 'Nous sommes sauvés!', dit-il. Au jour fixé, il alla chez le ministre. Il s'aperçut que sa cravate chiffonnée, son long habit défraîchi et ses souliers cirés à l'œuf étonnèrent les huissiers. Personne ne lui parla, pas même le ministre. Vers dix heures du soir, alors qu'il attendait un geste, il entendit la femme du ministre, belle dame bien habillée de laquelle il n'avait pas osé s'approcher, demander: 'Quel est donc ce vieux monsieur?' Il s'en retourna chez lui à pied, à minuit, par une pluie battante. Il avait vendu un Elzévir pour payer son fiacre en allant.

Tous les soirs avant de se coucher il avait pris l'habitude de lire quelques pages de son Diogène Laërce. Il savait assez de grec pour jouir des particularités du texte qu'il possédait. Il n'avait plus d'autre joie maintenant. Quelques semaines s'écoulèrent. Tout à coup, la mère Plutarque tomba malade. Il y a une chose plus triste que de ne pas avoir de quoi acheter de pain chez le boulanger, c'est de ne pas avoir de quoi acheter de médicaments chez le pharmacien. Un soir, le médecin prescrivit une potion très chère. La maladie s'aggravant, il fallut aussi penser à employer une infirmière. M. Mabeuf ouvrit sa bibliothèque: il n'y avait plus rien. Le dernier volume avait été vendu, il ne lui restait que le Diogène Laërce.

Il mit l'exemplaire sous son bras et sortit, c'était le 4 juin 1832; il alla porte Saint-Jacques, chez le successeur de Royol, et revint avec cent francs. Il posa la pile de pièces de cinq francs sur la table de nuit de la vieille servante et entra dans sa chambre sans dire une parole.

Le lendemain, dès l'aube, il s'assit sur la borne renversée dans son jardin et, par-dessus la haie, on put le voir toute la matinée immobile, le front baissé, les yeux vaguement fixés sur ses plates-bandes flétries. Il pleuvait un peu; le vieillard ne semblait pas s'en apercevoir. Dans l'après-midi, des bruits extraordinaires éclatèrent dans Paris. Cela ressemblait à des coups de fusil et aux clameurs d'une foule.

M. Mabeuf leva la tête. Il aperçut un jardinier qui passait et demanda:

-'Qu'est-ce que c'est?'

Le jardinier répondit le plus normalement du monde:

-'Ce sont des émeutes.'

-'Comment, des émeutes?'

-'Oui. On se bat.'

-'Pourquoi se bat-on?'

-'Je n'en sais rien.'

-'De quel côté?'

-'Du côté de l'Arsenal.'

M. Mabeuf rentra chez lui, prit son chapeau, chercha machinalement un livre pour le mettre sous son bras, n'en trouva pas, et, l'air égaré, il s'en alla.

Livre dixième: Le 5 juin 1832.

CHAPITRE I: LA SURFACE DE LA QUESTION.

De quoi se compose l'émeute? De rien et de tout. D'une électricité dégagée peu à peu, d'une flamme subitement jaillie, d'une force qui erre, d'un souffle qui passe. Ce souffle rencontre des têtes qui parlent, des cerveaux qui rêvent, des âmes qui souffrent, des passions qui brûlent, des misères qui hurlent, et les emporte.

Où?

Au hasard. À travers l'État, à travers les lois, à travers la prospérité et l'insolence des autres.

Les convictions irritées, les enthousiasmes aigris, les indignations émues, les instincts de guerre comprimés, les jeunes courages exaltés, les aveuglements généreux; la curiosité, le goût du changement, la soif de l'inattendu, le sentiment qui fait qu'on se plaît à lire l'affiche d'un nouveau spectacle et qu'on aime au théâtre le coup de sifflet du machiniste; les haines vagues, les rancunes, les désappointements, toute vanité qui croit que la destinée lui a fait faillite; les malaises, les songes creux, les ambitions entourées d'escarpements; quiconque espère d'un écroulement une issue; enfin, au plus bas, la tourbe, cette boue qui prend feu, tels sont les éléments de l'émeute.

Les êtres qui rôdent en dehors de tout, attendant une occasion, les gens bohèmes, les voyous, les vagabonds, ceux qui dorment la nuit dans un désert de maisons sans autre toit que les froides nuées du ciel, ceux qui demandent chaque jour leur pain au hasard et non au travail, les inconnus de la misère et du néant, les bras nus, les pieds nus, appartiennent à l'émeute.

Quiconque a dans l'âme une révolte secrète contre un fait quelconque de l'État, de la vie ou du sort, confine à l'émeute, et, dès qu'elle paraît, commence à frissonner et à se sentir soulevé par le tourbillon.

L'émeute est une sorte de trombe de l'atmosphère sociale qui se forme brusquement dans certaines conditions de température, et qui, dans son tournoiement, monte, court, tonne, arrache, rase, écrase, démolit, déracine, entraînant avec elle les fortes natures et celles qui sont chétives, l'hercule et l'esprit faible, le tronc d'arbre et le brin de paille.

Malheur à celui qu'elle emporte comme à celui qu'elle vient heurter! Elle les brise l'un contre l'autre.

Elle communique à ceux qu'elle saisit on ne sait quelle puissance extraordinaire. Elle emplit le premier venu de la force des événements; elle fait de tout des projectiles. Elle fait d'un moellon un boulet et d'un portefaix un général.

Si l'on en croit certains oracles de la politique sournoise, un peu d'émeute est souhaitable. L'émeute raffermit les gouvernements qu'elle ne renverse pas. Elle éprouve l'armée; elle concentre la bourgeoisie; elle étire les muscles de la police; elle constate la force de l'ossature sociale. C'est une gymnastique; c'est presque de l'hygiène. Le pouvoir se porte mieux après une émeute comme l'homme après une friction.

L'émeute, il y a trente ans, était regardée différemment.

Il y a, pour toute chose, une théorie qui se proclame elle-même 'le bon sens'. C'est Philinte contre Alceste, une médiation offerte entre le vrai et le faux, une explication, une admonition, une nuance un peu hautaine qui, parce qu'elle est mâtinée de blâme et d'excuse, se prend pour la sagesse et n'est souvent que de la pédanterie. Toute une école politique, appelée juste milieu, est sortie de là. Entre l'eau froide et l'eau chaude, c'est le parti de l'eau tiède. Cette école, avec sa fausse profondeur, toute de surface, qui dissèque les effets sans remonter aux causes, déguste, du haut d'une demi-science, les agitations de la place publique.

À en croire ces gens: 'Les émeutes qui compliquèrent les événements de 1830 leur ôtèrent une partie de leur pureté.' La révolution de Juillet avait été un beau coup de vent populaire, brusquement suivi de ciel bleu. Elles firent reparaître des nuages. Elles firent dégénérer en querelle cette révolution d'abord si remarquable par l'unanimité. Dans la révolution de Juillet, comme dans tout progrès par saccades, il y avait eu des fractures secrètes; l'émeute les rendit sensibles. On put dire: 'Ah, ceci est cassé!' Après la révolution de Juillet, on ne sentait que la délivrance; après les émeutes, on sentit la catastrophe.

Toute émeute ferme les boutiques, déprime le fonds, consterne la bourse, suspend le commerce, entrave les affaires, précipite les faillites; plus d'argent; les fortunes privées inquiètes, le crédit public ébranlé, l'industrie déconcertée, les capitaux reculant, le travail au rabais, partout la peur; des contre-coups dans toutes les villes. De là des gouffres. On a calculé que le premier jour d'émeute coûte à la France vingt millions, le deuxième, quarante, le troisième, soixante. Une émeute de trois jours coûte cent vingt millions, c'est-à-dire, d'un point de vue financier, qu'elle équivaut à un désastre, à une bataille perdue, au naufrage de soixante vaisseaux de ligne.

Sans doute, historiquement, les émeutes eurent leur beauté; la guerre des pavés n'est pas moins grandiose et pas moins pathétique que la guerre des buissons; dans l'une il y a l'âme des forêts, dans l'autre le cœur des villes; l'une a Jean Chouan, l'autre a Jeanne. Les émeutes éclairèrent en rouge, mais splendidement, toutes les saillies les plus originales du caractère parisien, la générosité, le dévouement, la gaîté orageuse, les étudiants prouvant que la bravoure fait partie de l'intelligence, la garde nationale inébranlable, des bivouacs de boutiquiers, des forteresses de gamins, le mépris de la mort chez des passants. Écoles et légions se heurtaient. Après tout, entre les combattants, il n'y avait qu'une différence d'âge; c'est la même race; ce sont les mêmes hommes stoïques qui meurent à vingt ans pour leurs idées, à quarante ans pour leurs familles. L'armée, toujours triste dans les guerres civiles, opposait la prudence à l'audace. Les émeutes, en même temps qu'elles manifestèrent l'intrépidité populaire, firent l'éducation du courage bourgeois.

C'est bien. Mais tout cela vaut-il le sang versé? Et au sang versé ajoutez l'avenir assombri, le progrès compromis, l'inquiétude parmi les meilleurs, les libéraux honnêtes désespérant, l'absolutisme étranger heureux de ces blessures faites à la révolution par elle-même, les vaincus de 1830 triomphant, et disant: 'Nous l'avions bien dit!' Ajoutez Paris grandi peut-être, mais à coup sûr la France diminuée. Ajoutez, car il faut tout dire, les massacres qui déshonoraient trop souvent la victoire de l'ordre devenu féroce sur la liberté devenue folle. Somme toute, les émeutes ont été funestes.

Ainsi se conduisait le peuple de France; le peuple, c'est-à-dire les pauvres et la bourgeoisie.

Quant à moi, je rejette ce mot trop large et par conséquent trop commode: les émeutes. Entre un mouvement populaire et un mouvement populaire, je distingue. Je ne demande pas si une émeute coûte autant qu'une bataille. D'abord pourquoi une bataille? Ici la question de la guerre surgit. La guerre est-elle moins fléau que l'émeute n'est calamité? Et puis, toutes les émeutes sont-elles calamités? Et quand le 14 juillet coûterait cent vingt millions? L'établissement de Philippe V en Espagne a coûté à la France deux milliards. Même à prix égal, je préfère le 14 juillet. D'ailleurs, Je repousse ces chiffres qui semblent des raisons et qui ne sont que des mots. Une émeute étant donnée, je l'examine en elle-même. Dans tout ce que dit l'objection doctrinaire exposée plus haut, il n'est question que de l'effet, moi, je cherche la cause.

Il faut donc préciser.

CHAPITRE II: LE FOND DE LA QUESTION.

Il y a l'émeute, et il y a l'insurrection; ce sont deux colères; l'une a tort, l'autre a raison. Dans les États démocratiques, les seuls fondés sur la justice, il arrive quelquefois

que la fraction usurpe; alors, le tout se lève, et la nécessaire revendication de son droit peut aller jusqu'à la prise d'armes. Dans toutes les questions qui traitent de la souveraineté collective, la guerre du tout contre la fraction est insurrection, l'attaque de la fraction contre le tout est émeute; selon que les Tuileries contiennent le roi ou contiennent la Convention, elles sont justement ou injustement attaquées. Le même canon braqué contre la foule a tort le 10 août et raison le 14 vendémiaire. Apparence semblable, fond différent; les Suisses défendent le faux, Bonaparte défend le vrai. Ce que le suffrage universel a fait dans sa liberté et dans sa souveraineté ne peut être défait par la rue. De même, dans les choses de pure civilisation, l'instinct des masses, hier clairvoyant, peut être trouble demain. La même furie est légitime contre Terray et absurde contre Turgot. Les bris de machines, les pillages d'entrepôts, les ruptures de rails, les démolitions de docks, les fausses routes des multitudes, les dénis de justice du peuple au progrès, Ramus assassiné par les écoliers, Rousseau chassé de Suisse à coups de pierre, c'est l'émeute. Israël contre Moïse, Athènes contre Phocion, Rome contre Scipion, c'est l'émeute; Paris contre la Bastille, c'est l'insurrection. Les soldats contre Alexandre, les matelots contre Christophe Colomb, c'est la même révolte; révolte impie; pourquoi? C'est qu'Alexandre fait pour l'Asie avec l'épée ce que Christophe Colomb fait pour l'Amérique avec la boussole; Alexandre, comme Colomb, trouve un monde. Ces dons d'un monde à la civilisation sont de tels accroissements de lumière que toute résistance est coupable. Quelquefois, le peuple se trahit. Par exemple, il n'y a rien de plus étrange que cette longue et sanglante protestation des faux saulniers, légitime révolte chronique, qui, au moment décisif, au jour du salut, à l'heure de la victoire populaire, épouse le trône, devient chouannerie et, d'insurrection contre, se fait émeute pour! Ce sont manifestement les sombres chefs-d'œuvre de l'ignorance. Le faux saulnier échappe aux potences royales, et, un reste de corde au cou, arbore la cocarde blanche. *Mort aux gabelles* accouche de *Vive le roi*. Tueurs de la Saint-Barthélemy, égorgeurs de Septembre, massacreurs d'Avignon, assassins de Coligny, assassins de madame de Lamballe, assassins de Brune, miquelets, verdets, cadenettes, compagnons de Jéhu, chevaliers du brassard, voilà l'émeute. La Vendée est une grande émeute catholique. Le bruit du droit en mouvement se reconnaît, il ne sort pas toujours du tremblement des masses bouleversées; il y a des rages folles, il y a des cloches fêlées; tous les tocsins ne donnent pas le son du bronze. Le mouvement des passions et des ignorances diffère de la secousse du progrès. Levez-vous, soit, mais pour grandir. Montrez-moi de quel côté vous allez. Il n'y a d'insurrection qu'en avant. Toute autre levée est mauvaise. Tout pas violent en arrière est émeute; reculer est une voie de fait contre le genre humain. L'insurrection est l'accès de fureur de la vérité; les pavés que l'insurrection remue jettent l'étincelle du droit. Ces pavés ne laissent à l'émeute que leur boue. Danton contre Louis XVI, c'est l'insurrection; Hébert contre Danton, c'est l'émeute.

De là vient que, si l'insurrection, dans des cas donnés, peut être, comme a dit Lafayette, le plus saint des devoirs, l'émeute peut être le plus terrible des attentats.

Il y a aussi quelque différence dans l'intensité de chaleur; l'insurrection est souvent une éruption volcanique alors que l'émeute est un feu de paille.

La révolte est quelquefois dans le pouvoir. Polignac est un émeutier; Camille Desmoulins est un politicien qui gouverne.

Parfois, l'insurrection est une résurrection.

La solution de tout par le suffrage universel étant une chose nouvelle, et toute l'histoire antérieure à cela étant, depuis quatre mille ans, remplie du droit violé et de la souffrance des peuples, chaque époque de l'histoire apporte avec elle la protestation qui lui est possible. Sous les Césars, il n'y avait pas d'insurrection, mais il y avait Juvénal.

L'indignation des mots remplace les Gracques.

Sous les Césars il y a l'exilé de Syène; il y a aussi l'homme des *Annales*.

Je ne parlerai pas de l'exilé de Pathmos qui, lui aussi, accable le monde réel d'une protestation au nom du monde idéal, fait de la vision une satire énorme et jette sur Rome, Ninive, sur Rome, Babylone, sur Rome, Sodome, flamboyante réverbération de l'Apocalypse.

Jean sur son rocher, c'est le sphinx sur son piédestal; on peut ne pas le comprendre, c'est un juif qui parle en hébreu, mais l'homme qui écrit les *Annales* est un romain qui parle une langue que nous connaissons.

Comme les Nérons règnent d'une manière noire, ils doivent être peints en noir. Le travail au burin tout seul serait fade; il faut verser dans l'entaille une prose concentrée qui mord.

Les despotes sont pour quelque chose dans les penseurs. Une parole enchaînée est un souffle qui illumine. L'écrivain double et triple son style quand le silence est imposé par un maître au peuple. Il sort de ce silence une certaine plénitude mystérieuse qui filtre et se fige en airain dans la pensée. La compression dans l'histoire produit la concision dans l'historien. La solidité granitique de telle prose célèbre n'est autre chose qu'un tassement fait par le tyran.

La tyrannie contraint l'écrivain à des rétrécissements de diamètre qui sont des accroissements de force. La période cicéronienne, à peine suffisante sur Verrès, s'émousserait sur Caligula. Moins d'envergure dans la phrase, plus d'intensité dans le coup. Tacite pense à bras raccourci.

L'honnêteté d'un grand cœur, condensée en justice et en vérité, foudroie.

Soit dit en passant, il est à remarquer que Tacite n'est pas historiquement superposé à César. Les Tibères lui sont réservés. César et Tacite sont deux phénomènes successifs dont la rencontre semble mystérieusement évitée par celui qui, dans la mise en scène des siècles, règle les entrées et les sorties. César est grand, Tacite est grand; Dieu épargne ces deux grandeurs en ne les heurtant pas l'une contre l'autre. Le justicier, frappant César, pourrait frapper trop et être injuste. Dieu ne le veut pas. Les grandes guerres d'Afrique et d'Espagne, les pirates de Cilicie détruits, la civilisation introduite en Gaule, en Bretagne, en Germanie, toute cette gloire couvre le Rubicon. Il y a là une sorte de délicatesse de la justice divine, hésitant à lâcher sur l'usurpateur illustre l'historien formidable, faisant à César grâce de Tacite et accordant les circonstances atténuantes au génie.

Certes, le despotisme reste le despotisme, même sous le despote de génie. Il y a corruption sous les tyrans illustres, mais la peste morale est plus hideuse encore sous les tyrans infâmes. Dans Ces règnes-là, rien ne voile la honte; et les faiseurs d'exemples, Tacite comme Juvénal, soufflettent plus utilement, en présence du genre humain, cette ignominie sans réplique.

Rome sent plus mauvais sous Vitellius que sous Sylla. Sous Claude et sous Domitien, il y a une bassesse qui reflète la laideur du tyran. La vilenie des esclaves est un produit direct du despote; un miasme s'exhale de ces consciences croupies modelées par le maître; les pouvoirs publics sont immondes; les cœurs sont petits, les consciences sont plates, les âmes sont punaises; cela est ainsi sous Caracalla, Commode et Héliogabale, tandis que sous César le sénat romain n'exhale que l'odeur faisandée de l'aigle mal lavé.

De là la venue, en apparence tardive, des Tacite et des Juvénal; c'est à l'heure de l'évidence que le démonstrateur paraît.

Mais Juvénal et Tacite, de même qu'Isaïe aux temps bibliques, de même que Dante au moyen âge, c'est l'homme; l'émeute et l'insurrection, c'est la multitude, qui tantôt a tort, tantôt a raison.

Dans les cas les plus généraux, l'émeute sort d'un fait matériel; l'insurrection est toujours un phénomène moral. L'émeute, c'est Masaniello; l'insurrection, c'est Spartacus. L'insurrection confine à l'esprit, l'émeute à l'estomac. Gaster s'irrite; mais Gaster, certes, n'a pas toujours tort. Dans les questions de famine, l'émeute, Buzançais, par exemple, a un point de départ vrai, pathétique et juste. Pourtant elle reste émeute. Pourquoi? c'est qu'ayant raison au fond, elle a eu tort dans la forme. Farouche, quoique ayant la justice de son côté, violente, quoique forte, elle a frappé au hasard; elle a marché comme l'éléphant aveugle en écrasant; elle a laissé derrière elle des cadavres de vieillards, de femmes et d'enfants; elle a versé, sans savoir pourquoi, le sang des inoffensifs et des innocents. Nourrir le peuple est un bon but, le massacrer est un mauvais moyen.

Toutes les protestations armées, même les plus légitimes, même le 10 août, même le 14 juillet, débutent par le même trouble. Avant que le droit se dégage, il y a tumulte et écume. Au commencement, l'insurrection est émeute, de même que le fleuve est torrent. Ordinairement, elle aboutit à cet océan: la révolution. Quelquefois pourtant, venue de ces hautes montagnes qui dominent l'horizon moral, la justice, la sagesse, la raison, le droit, faite de la plus pure neige de l'idéal, après une longue chute de roche en roche, après avoir reflété le ciel dans sa transparence et s'être grossie de cent affluents dans la majestueuse allure du triomphe, l'insurrection se perd tout à coup dans quelque fondrière bourgeoise, comme le Rhin dans un marais.

Tout ceci est du passé, l'avenir est autre. Le suffrage universel a cela d'admirable qu'il dissout l'émeute dans son principe et, qu'en donnant le droit de vote à l'insurrection, il lui ôte l'arme. L'évanouissement des guerres, de la guerre des rues comme de la guerre des frontières, tel est l'inévitable progrès. Quel que soit aujourd'hui, la paix, c'est Demain.

Du reste, insurrection, émeute, en quoi la première diffère de la seconde? Le bourgeois proprement dit ignore ces nuances. Pour lui, tout est sédition, rébellion pure et simple, révolte du chien contre le maître, tentative de morsure qu'il faut punir de la chaîne et de la niche, aboiement, jappement; jusqu'au jour où la tête du chien, grossie tout à coup, se transforme en mâchoire de lion.

Alors le bourgeois crie: vive le peuple!

Cette explication donnée, qu'est-ce pour l'histoire que le mouvement de juin 1832? Est-ce une émeute? Est-ce une insurrection?

C'est une insurrection.

Il pourra m'arriver, dans cette mise en scène d'un événement redoutable, de dire parfois l'émeute, mais seulement pour qualifier les faits de surface, et en maintenant toujours la distinction entre la forme émeute et le fond insurrection.

Ce mouvement de 1832 a eu, dans son explosion rapide et dans son extinction lugubre, tant de grandeur que ceux-là mêmes qui n'y voient qu'une émeute n'en parlent pas sans respect. Pour eux, c'est comme un reste de 1830. Les imaginations émues, disent-ils, ne se calment pas en un jour. Une révolution ne se coupe pas à pic. Elle a toujours nécessairement quelques ondulations avant de revenir à l'état de paix comme une montagne en redescendant vers la plaine. Il n'y a pas d'Alpes sans Jura, ni de Pyrénées sans Asturies.

Cette crise pathétique de l'histoire contemporaine, que la mémoire des Parisiens appelle 'l'époque des émeutes', est, à coup sûr, une heure caractéristique parmi les heures orageuses de ce siècle.

Un dernier mot avant d’entamer le récit.

Les faits qui vont être racontés appartiennent à cette réalité dramatique et vivante que l'histoire néglige quelquefois, faute de temps et d'espace. Là, pourtant, est la vie, la palpitation, le frémissement humain. Les petits détails sont le feuillage des grands événements; ils se perdent dans les arrière-plans de l'histoire. L'époque dite 'des émeutes' abonde en détails de ce genre. Les instructions judiciaires, pour d'autres raisons que l'histoire, n'ont pas tout révélé, ni peut-être tout approfondi. Je vais donc mettre en lumière, au milieu des faits connus et publiées, des choses qu'on n'a pas sues, des événements oubliés ou tus. La plupart des acteurs de ces scènes dantesques ont disparu mais j'ose dire que j'ai vu ce que je raconterai. Je changerai quelques noms car l'histoire raconte sans jamais dénoncer; je pourrai alors dépeindre les vérités plus librement. Je ne montrerai qu'un côté et qu'un épisode, à coup sûr le moins connu, des journées des 5 et 6 juin 1832; je ferai en sorte que le lecteur entrevoie, sous le sombre voile que je vais déchirer, la figure réelle de cette effrayante aventure publique.

CHAPITRE III: RENAÎTRE LORS D'UN ENTERREMENT.

Au printemps de 1832, quoique depuis trois mois le choléra eût glacé les esprits et jeté sur leur agitation je ne sais quel morne apaisement, Paris était dès longtemps prêt pour une commotion. Comme je l'ai dit, la grande ville ressemble à un canon; quand elle est chargée, il suffit qu'une étincelle tombe pour que le coup parte. En juin 1832, l'étincelle fut la mort du général Lamarque.

Lamarque était un homme de renommée et d'action. Il avait eu successivement, sous l'Empire et sous la Restauration, les deux bravoures nécessaires aux deux époques, la bravoure des champs de bataille et la bravoure de la tribune. Il était éloquent comme il avait été vaillant; on sentait une épée dans sa parole. Comme Foy, son devancier, après avoir tenu haut le commandement, il tenait haut la liberté. Il siégeait entre la gauche et l'extrême gauche, aimé du peuple parce qu'il acceptait les chances de l'avenir, aimé de la foule parce qu'il avait bien servi l'Empereur. Il était, avec les comtes Gérard et Drouet, un des hommes clés du régime napoléonien. Les traités de 1815 le hérissaient. Il ne cachait pas sa haine de Wellington, ce qui plaisait à la multitude; depuis dix-sept ans, à peine attentif aux événements intermédiaires, il avait gardé la majestueuse tristesse de Waterloo. Dans son agonie, à sa dernière heure, il avait serré contre sa poitrine une épée que lui avaient décernée les officiers des Cent-Jours. Napoléon était mort en prononçant le mot armée, Lamarque en prononçant le mot patrie.

Sa mort, prévue, était redoutée du peuple comme une perte et, du gouvernement, comme une occasion. Cette mort fut un deuil. Comme tout ce qui est amer, le deuil peut devenir une révolte. C'est ce qui arriva.

La veille et le matin du 5 juin, jour fixé pour l'enterrement de Lamarque, le faubourg Saint-Antoine, que le convoi devait venir toucher, prit un aspect redoutable. Ce tumultueux réseau de rues s'emplit de rumeurs. On s'y armait comme on pouvait. Des menuisiers emportaient le valet de leur établi pour 'enfoncer les portes'. Un d'eux s'était fait un poignard avec un crochet de chaussonnier en cassant le crochet et en aiguisant le tronçon. Un autre couchait depuis trois jours tout habillé. Un charpentier nommé Lombier rencontra un camarade qui lui demanda où il allait; il répondit: 'Je n'ai pas d'arme. Je vais à mon chantier chercher mon compas: ça pourra peut être servir d'épée.' Un nommé Jacqueline abordait ainsi les ouvriers qui passaient: 'Si tu n'as pas de travail, va chez Filspierre, entre la barrière de Montreuil et la barrière de Charonne, tu en auras.' On trouvait chez ce Filspierre des cartouches et des armes. Certains chefs connus 'faisaient la poste', c'est-à-dire couraient chez l'un et chez l'autre pour rassembler leurs hommes. Chez Barthélemy, près la barrière du Trône, chez Capel, au Petit-Chapeau, les buveurs s'accostaient d'un air grave. On les entendait se dire: 'Où as-tu mis ton pistolet? Sous ma blouse. Et toi? Sous ma chemise.' Rue Traversière, devant l'atelier Roland, et cour de la Maison-Brûlée, devant l'atelier de l'outilleur Bernier, des groupes chuchotaient. On pouvait y voir un certain Mavot, lequel ne faisait jamais plus d'une semaine dans un atelier: les contremaîtres le renvoyaient 'parce que, tous les jours, il fallait se disputer avec lui'. Mavot fut tué le lendemain, sur la barricade de la rue de Ménilmontant. Pretot, qui devait mourir aussi dans la lutte, secondait Mavot; à la question: 'Quel est ton but?', il répondait invariablement: 'L'insurrection.' Des ouvriers rassemblés au coin de la rue de Bercy attendaient un nommé Lemarin, agent révolutionnaire pour le faubourg Saint-Marceau. Des mots d'ordre s'échangeaient presque publiquement.

Le 5 juin donc, par une journée mêlée de pluie et de soleil, le convoi du général Lamarque traversa Paris avec la pompe militaire officielle, un peu accrue par les précautions. Deux bataillons, tambours drapés, fusils renversés, dix mille gardes nationaux, le sabre au côté, les batteries de l'artillerie de la garde nationale, escortaient le cercueil. Le corbillard était traîné par des jeunes gens. Les officiers des Invalides le suivaient immédiatement, portant des branches de laurier. Puis venait une foule agitée: les sectionnaires des Amis du Peuple, l'École de droit, l'École de médecine, les réfugiés de

toutes les nations, des gens portant le drapeau tricolore, des enfants agitant des branches vertes, des tailleurs de pierre et des charpentiers en grève, des imprimeurs reconnaissables à leurs bonnets de papier, marchant deux par deux, trois par trois, poussant des cris, agitant presque tous des bâtons, quelques-uns des sabres, sans ordre et, pourtant, avec une seule âme. Des pelotons se choisissaient des chefs; un homme, armé d'une paire de pistolets parfaitement visible, semblait en passer d'autres en revue. Sur les contre-allées des boulevards, dans les branches des arbres, aux balcons, aux fenêtres, sur les toits, les têtes fourmillaient, hommes, femmes, enfants; les yeux étaient pleins d'anxiété. Une foule armée passait, une foule effarée regardait.

De son côté le gouvernement observait. Il observait, la main sur la poignée de l'épée. On pouvait voir, prêts à marcher, gibernes pleines, fusils et mousquetons chargés, place Louis XV, quatre escadrons de carabiniers, en selle et clairons en tête, dans le Quartier Latin et au Jardin des plantes, la garde municipale, distribuée dans les rues, à la Halle-aux-vins, un escadron de dragons, à la Grève, une moitié du 12ème léger, l'autre moitié à la Bastille, le 6ème dragons aux Célestins, de l'artillerie plein la cour du Louvre. Le reste des troupes était consigné dans les casernes, sans compter les régiments des environs de Paris. Le pouvoir inquiet avait mis, en face de la multitude menaçante, vingt-quatre mille soldats dans la ville et trente mille dans la banlieue.

Divers bruits circulaient dans le cortège. On parlait de menées légitimistes; on parlait du duc de Reichstadt; Dieu était en train de le rappeler à lui alors que la foule le désignait pour l'empire. Un personnage resté inconnu annonça qu'à l'heure dite deux contremaîtres ouvriraient les portes d'une fabrique d'armes au peuple. Ce qui dominait sur les fronts découverts de la plupart des assistants, c'était un enthousiasme mêlé d'accablement. On voyait aussi, çà et là, dans cette multitude en proie à tant d'émotions violentes, mais nobles, de vrais visages de malfaiteurs et des bouches ignobles qui disaient: pillons! Il y a certaines agitations qui remuent le fond des marais et qui font monter dans l'eau des nuages de boue. Phénomène auquel ne sont pas étrangères les polices 'bien faites'.

Le cortège chemina le long des boulevards, de la morgue à la Bastille, avec une lenteur fébrile. Il pleuvait de temps en temps; la pluie ne faisait rien à cette foule. Plusieurs incidents, le cercueil promené autour de la colonne Vendôme, des pierres jetées au duc de Fitz-James aperçu à un balcon le chapeau sur la tête, le coq gaulois arraché d'un drapeau populaire et traîné dans la boue, un sergent de ville blessé d'un coup d'épée à la Porte Saint-Martin, un officier du 12ème léger disant tout haut qu'il est républicain, l'École polytechnique survenant après sa consigne forcée, les 'vive l'École polytechnique' et 'vive la République' marquèrent le trajet du convoi. À la Bastille, les longues files de curieux redoutables qui descendaient du faubourg Saint-Antoine firent leur jonction avec le cortège; un certain bouillonnement commença à agiter la foule.

On entendit un homme dire à un autre: 'Tu vois bien celui-là avec sa barbiche rouge, c'est lui qui dira quand il faudra tirer.' Il paraît que cette même barbiche rouge s'est retrouvée plus tard avec la même fonction dans une autre émeute; c'était l'affaire Quénisset.

Le corbillard dépassa la Bastille, suivit le canal, traversa le petit pont et atteignit l'esplanade du pont d'Austerlitz. Il s'arrêta là. Cette foule vue à vol d'oiseau eût offert l'aspect d'une comète dont la tête était à l'esplanade et dont la queue, développée sur le quai Bourdon, couvrait la Bastille et se prolongeait jusqu'à la porte Saint-Martin. Un cercle se traça autour du corbillard. La vaste cohue fit silence. Lafayette parla et dit adieu à Lamarque. Ce fut un instant touchant et auguste, toutes les têtes se découvrirent, tous les cœurs s'arrêtèrent de battre. Tout à coup, un homme à cheval, vêtu de noir, parut au milieu du groupe avec un drapeau rouge, d'autres disent avec une pique surmontée d'un bonnet rouge. Lafayette détourna la tête. Excelmans quitta le cortège.

Ce drapeau rouge souleva un orage et y disparut. Du boulevard Bourdon au pont d'Austerlitz une de ces clameurs qui ressemblent à des houles remua la multitude. Deux cris prodigieux s'élevèrent: 'Lamarque au Panthéon! Lafayette à l'hôtel de ville!' Des jeunes

gens, sous les acclamations de la foule, s'attelèrent et se mirent à traîner Lamarque, dans le corbillard, par le pont d'Austerlitz et Lafayette, dans un fiacre, par le quai Morland.

Dans la foule qui entourait et acclamait Lafayette, on remarquait et l'on se montrait un Allemand nommé Ludwig Snyder, mort centenaire depuis, qui avait fait lui aussi la guerre de 1776, qui avait combattu à Trenton sous Washington et, sous Lafayette, à Brandywine.

Sur la rive gauche, la cavalerie municipale s'ébranla et vint barrer le pont. Sur la rive droite, les dragons sortirent des Célestins et se déployèrent le long du quai Morland. Le peuple qui traînait Lafayette les aperçut brusquement au coude du quai et cria: 'Les dragons, les dragons!' Les dragons s'avançaient au pas, en silence, pistolets dans les fontes, sabres aux fourreaux, Mousquetons aux porte-crosse, avec un air d'attente sombre.

À deux cents pas du petit pont, ils firent halte. Le fiacre où était Lafayette chemina jusqu'à eux, ils ouvrirent les rangs, le laissèrent passer, et se refermèrent sur lui. À ce moment-là les dragons et la foule se touchaient. Des femmes terrifiées s'enfuirent.

Que se passa-t-il dans cette minute fatale? Personne ne pourrait le dire. C'est le moment ténébreux où deux nuées se mêlent. Les uns racontent qu'une fanfare sonnant la charge fut entendue du côté de l'Arsenal, les autres qu'un coup de poignard fut donné par un enfant à un dragon. Le fait est que trois coups de feu partirent subitement, le premier tua le chef d'escadron Cholet, le second tua une vieille sourde qui fermait sa fenêtre rue de la Contrescarpe, le troisième brûla l'épaulette d'un officier. Une femme cria: 'On commence trop tôt!' Tout à coup, on vit, du côté opposé au quai Morland, un escadron de dragons qui était resté dans la caserne déboucher au galop, le sabre nu, par la rue Bassompierre et le boulevard Bourdon. Ils balayèrent tout devant eux.

Alors tout est dit, la tempête se déchaîne, les pierres pleuvent, la fusillade éclate, beaucoup se précipitent au bas de la berge et passent le petit bras de la Seine aujourd'hui comblé; les chantiers de l'île Louviers, cette vaste citadelle toute faite, se hérissent de combattants; on arrache des pieux, on tire des coups de pistolet, une barricade s'ébauche, les jeunes gens refoulés passent le pont d'Austerlitz avec le corbillard au pas de course et chargent la garde municipale, les carabiniers accourent, les dragons sabrent, la foule se disperse dans tous les sens, une rumeur de guerre vole aux quatre coins de Paris, on crie: 'aux armes', on court, on culbute, on fuit, on résiste. La colère emporte l'émeute comme le vent emporte le feu.

CHAPITRE IV: LES BOUILLONNEMENTS D'AUTREFOIS.

Rien n'est plus extraordinaire que le premier fourmillement d'une émeute. Tout éclate partout à la fois. Était-ce prévu? Oui. Était-ce préparé? Non. D'où cela sort-il? Des pavés. D'où cela tombe-t-il? Des nues. Ici, l'insurrection a le caractère d'un complot, là, d'une improvisation. Le premier venu s'empare d'un courant de la foule et le mène où il veut. C'est un début plein d'épouvante où se mêle une sorte de gaîté formidable. Ce sont d'abord des clameurs, les magasins se ferment, les étalages des marchands disparaissent. Puis il y a des coups de feu isolés, des gens s'enfuient, des coups de crosse cognent les portes cochères, on entend les servantes rire dans les cours des maisons et dire: 'Il va y avoir du grabuge!'

Voici ce qui se passa presque en même temps dans vingt endroits de Paris.

Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, une vingtaine de jeunes gens, à barbes et à cheveux longs, entrèrent dans un café; ils en ressortirent un moment après en portant un drapeau tricolore horizontal couvert d'un crêpe; ils avaient à leur tête trois hommes armés: l'un d'un sabre, l'autre d'un fusil, le troisième d'une pique.

Rue des Nonaindières, un bourgeois bien vêtu, qui avait du ventre, la voix sonore, le crâne chauve, le front élevé, la barbe noire et une de ces moustaches rudes qui ne peuvent se rabattre, offrait publiquement des cartouches aux passants.

Rue Saint-Pierre-Montmartre, des hommes aux bras nus promenaient un drapeau noir où on lisait ces mots en lettres blanches: 'La République ou la mort.' Rue des Jeûneurs, rue du Cadran, rue Montorgueil, rue Mandar, apparurent des groupes agitant des drapeaux sur lesquels on distinguait, en lettres d'or, le mot section et un numéro. Un de ces drapeaux était rouge et bleu avec un imperceptible entre-deux blanc.

On pilla une fabrique d'armes, boulevard Saint-Martin, et trois boutiques d'armuriers: la première, rue Beaubourg, la deuxième, rue Michel-le-Comte, la dernière, rue du Temple. En quelques minutes, les mille mains de la foule saisirent et emportèrent deux cent trente fusils, presque tous à deux coups, soixante-quatre sabres, quatre-vingt-trois pistolets. Afin d'armer plus de monde, l'un prenait le fusil, l'autre la baïonnette.

En face du quai de la Grève, des jeunes gens armés de mousquets s'installèrent chez des femmes pour tirer. L'un d'eux avait un mousquet à rouet. Ils sonnaient, entraient, et se mettaient à faire des cartouches. Une de ces femmes a raconté: 'Je ne savais pas que c'étaient des cartouches, c'est mon mari qui me l'a dit.'

Un rassemblement enfonça la porte d'une boutique de curiosités, rue des Vieilles-Haudriettes , pour y prendre des yatagans et des armes turques.

Le cadavre d'un maçon tué d'un coup de fusil gisait rue de la Perle.

dans le Quartier Latin, aux Halles, des hommes haletants, ouvriers, étudiants, sectionnaires, lisaient des proclamations, criaient: 'Aux armes!', cassaient les réverbères, dételaient les voitures, dépavaient les rues, enfonçaient les portes des maisons, déracinaient les arbres, fouillaient les caves, roulaient des tonneaux, entassaient pavés, moellons, meubles, planches, faisaient des barricades.

On obligeait les bourgeois à aider. On entrait chez les femmes, on leur faisait donner le sabre et le fusil des maris absents, et l'on écrivait avec du blanc d'Espagne sur la porte: 'Les armes sont livrées.' Quelques-uns signaient de leur nom des reçus pour le fusil et le sabre et disaient: 'Envoyez-les chercher demain à la mairie.' On désarmait, dans les rues, les sentinelles isolées et les gardes nationaux se dirigeant vers leur zone de surveillance. On arrachait les épaulettes aux officiers. Rue du Cimetière-Saint-Nicolas, un officier de la garde nationale, poursuivi par une troupe armée de bâtons et de fleurets, se réfugia dans une maison d'où il ne put sortir qu'à la nuit tombée, et déguisé, en plus.

Dans le quartier Saint-Jacques, les étudiants sortaient par essaims de leurs hôtels et montaient rue Saint-Hyacinthe, au café du Progrès, ou descendaient au café des Sept-Billards, rue des Mathurins. Là, devant les portes, des jeunes gens, debout sur des bornes, distribuaient des armes. On pilla le chantier de la rue Transnonain pour faire des barricades. Dans un arrondissement, les habitants résistèrent: à l'angle des rues Sainte-Avoye et Simon-le-Franc, ils détruisirent eux-mêmes la barricade. Dans un autre endroit, les insurgés plièrent; ils abandonnèrent une barricade commencée rue du Temple, après avoir fait feu sur un détachement de la garde nationale; ils s'enfuirent par la rue de la Corderie. Le détachement ramassa, dans la barricade, un drapeau rouge, un paquet de cartouches et trois cents balles de pistolet. Les gardes nationaux déchirèrent le drapeau et nouèrent les lambeaux à la pointe de leurs baïonnettes.

Tout ce que je raconte ici lentement et successivement se passait en même temps, dans ces différent lieux, au milieu d'un tumulte impressionnant; c'était comme un orage électrique traversé par des roulements de colère.

En moins d'une heure, vingt-sept barricades sortirent de terre dans le seul quartier des Halles. Au centre était cette fameuse maison Nº50, qui fut la forteresse de Jeanne et de ses cent six compagnons, et qui, flanquée d'un côté par une barricade à Saint-Merry et, de l'autre, par une barricade dans la rue Maubuée, commandait trois rues: la rue des Arcis, la rue Saint-Martin, la rue Aubry-le-Boucher. Deux barricades en équerre se replièrent l'une de la rue Montorgueil sur la Grande-Truanderie, l'autre de la rue Geoffroy-Langevin sur la rue Sainte-Avoye. Il y avait d'innombrables barricades dans vingt autres quartiers de Paris: le Marais, la montagne Sainte-Geneviève, rue Ménilmontant, où l'on voyait une porte cochère arrachée de ses gonds, près du petit pont de l'Hôtel-Dieu, à trois cents pas de la préfecture de police.

À la barricade de la rue des Ménétriers, un homme bien habillé distribuait de l'argent aux travailleurs. À la barricade de la rue Greneta, un cavalier parut et remit, à celui qui paraissait être le chef, un rouleau qui avait l'air d'une liasse de billets. 'Voilà', dit-il, 'pour payer les dépenses, le vin, etc.' Un jeune homme blond, sans cravate, allait d'une barricade à l'autre portant des ordres. Un autre, le sabre nu, un bonnet de police bleu sur la tête, positionnait des sentinelles. À l'intérieur des barricades, les cabarets et les loges de portiers étaient convertis en corps de garde. Du reste, l'émeute se comportait selon la plus savante tactique militaire. Les rues étroites, inégales, sinueuses, pleines d'angles et de tournants, comme dans les Halles, étaient occupées. La société des Amis du Peuple avait, disait-on, pris la direction de l'insurrection dans le quartier Sainte-Avoye. Un homme tué rue du Ponceau qu'on fouilla avait sur lui un plan de Paris.

Ce qui avait réellement pris la direction de l'émeute, c'était une sorte d'impétuosité inconnue qui était dans l'air. L'insurrection, brusquement, avait bâti les barricades d'une main et, de l'autre, saisi presque tous les postes de la garnison. En moins de trois heures, comme une traînée de poudre qui s'allume, les insurgés avaient envahi et occupé, sur la rive droite, l'Arsenal, la mairie de la place Royale, tout le Marais, la fabrique d'armes Popincourt, la Galiote, le Château-d'Eau, toutes les rues près des Halles, sur la rive gauche, la caserne des Vétérans, Sainte-Pélagie, la place Maubert, la poudrière des Deux-Moulins, toutes les barrières. À cinq heures du soir, ils étaient maîtres de la Bastille, de la Lingerie, des Blancs-Manteaux; leurs éclaireurs touchaient la place des Victoires et menaçaient la Banque, la caserne des Petits-Pères, l'hôtel des Postes. Le tiers de Paris était dans l'émeute.

La lutte était engagée partout. Grâce aux saisies d'armes, aux visites de domiciles privés, aux boutiques d'armuriers pillées, le combat commencé à coups de pierres continua à coups de fusil.

Vers six heures du soir, le passage du Saumon devint un champ de bataille. L'émeute était à un bout, la troupe au bout opposé. On se fusilla d'une grille à l'autre. Un observateur, un rêveur, l'auteur de ce livre, qui était allé voir le volcan de près, se trouva dans le passage pris entre les deux feux. Il n'avait pour se garantir des balles que le renflement des demi-colonnes qui séparent les boutiques; il fut près d'une demi-heure dans cette situation délicate.

Pendant ce temps, le rappel battait, les gardes nationaux s'habillaient et s'armaient en hâte, les légions sortaient des mairies, les régiments sortaient des casernes. En face du passage de l'Ancre, un tambour reçut un coup de poignard. Un autre, rue du Cygne, fut assailli par une trentaine de jeunes gens qui lui crevèrent sa caisse et lui prirent son sabre. Un autre fut tué rue du Grenier Saint-Lazare. Rue Michel-le-Comte, trois officiers furent exécutés. Plusieurs gardes municipaux, blessés rue des Lombards, rebroussèrent chemin. Devant la Cour-Batave, un détachement de gardes nationaux trouva un drapeau rouge portant cette inscription: 'Révolution républicaine, Nº127.' Était-ce seulement une révolution?

L'insurrection s'était fait du centre de Paris une sorte de citadelle inextricable, tortueuse, colossale.

Là était le foyer, là était évidemment la question. Tout le reste n'était qu'escarmouches. Ce qui prouvait que tout se déciderait là, c'est qu'on ne s'y battait pas encore.

Dans quelques régiments, les soldats étaient incertains, ce qui ajoutait à l'obscurité effrayante de la crise. Ils se rappelaient l'ovation populaire qui avait accueilli, en juillet 1830, la neutralité du 53ème de ligne. Deux hommes intrépides et éprouvés par les grandes guerres, le maréchal de Lobau et le général Bugeaud, commandaient. D'énormes patrouilles, composées de bataillons de la ligne enfermés dans des compagnies entières de garde nationale, et précédées d'un commissaire de police en écharpe, allaient reconnaître les rues insurgées. De leur côté, les insurgés posaient des vedettes au coin des carrefours et envoyaient des patrouilles hors des barricades. On s'observait des deux parts. Le gouvernement, avec une armée dans la main, hésitait; la nuit allait venir et l'on

commençait à entendre le tocsin de Saint-Merry. Le ministre de la guerre d'alors, le maréchal Soult, qui avait vu Austerlitz, regardait cela d'un air sombre.

Ces vieux matelots-là, habitués à la manoeuvre correcte et n'ayant pour ressource et pour guide que la tactique, cette boussole des batailles, sont tout désorientés en présence de cette immense écume qu'on appelle la colère publique. Le vent des révolutions n'est pas maniable.

Les gardes nationales de la banlieue accoururent. Un bataillon du 12ème léger vint au pas de course de Saint-Denis, le 14ème de ligne arriva de Courbevoie, les batteries de l'école militaire prirent position au Carrousel, des canons descendirent de Vincennes.

Les gens désertèrent les Tuileries; Louis-Philippe était serein.

CHAPITRE V: L'ORIGINALITÉ DE PARIS.

Depuis deux ans, Paris avait vu plus d'une insurrection. Hors des quartiers insurgés, rien n'est d'ordinaire plus étrangement calme que la physionomie de Paris pendant une émeute. Paris s'accoutume très vite à tout, ce n'est qu'une émeute, il a tant d'affaires qu'il ne se dérange pas pour si peu. Ces villes colossales peuvent seules donner de tels spectacles. Ces enceintes immenses peuvent seules contenir en même temps la guerre civile et on ne sait quelle bizarre tranquillité. D'habitude, quand l'insurrection commence, quand on entend le tambour, le rappel, la générale, le boutiquier se borne à dire:

-'Il paraît qu'il y a du grabuge rue Saint-Martin ou faubourg Saint-Antoine.'

Souvent il ajoute avec insouciance:

-'Quelque part par là.'

Plus tard, quand on distingue le vacarme déchirant et lugubre de la mousqueterie et des feux de peloton, le boutiquier ajoute:

-'Ça chauffe, ça chauffe!'

Un moment après, si l'émeute approche et gagne, il ferme précipitamment sa boutique et endosse rapidement son uniforme; Il met ses marchandises en sûreté et risque sa personne.

On se fusille dans un carrefour, dans un passage, dans un cul-de-sac; on prend, perd et reprend des barricades; le sang coule, la mitraille crible les façades des maisons, les balles tuent les gens dans leur alcôve, les cadavres encombrent la rue. À quelques mètres de là, on entend le choc des boules de billard dans les cafés.

Les curieux causent et rient à deux pas de ces rues pleines de guerre; les théâtres ouvrent leurs portes et jouent des vaudevilles. Les fiacres roulent; les passants vont dîner en ville, quelquefois, dans le quartier même où l'on se bat. En 1831, une fusillade s'interrompit pour laisser passer une noce.

Lors de l'insurrection du 12 mai 1839, rue Saint-Martin, un vieil homme infirme traînant une charrette à bras surmontée d'un chiffon tricolore, dans laquelle il y avait des carafes remplies d'eau, allait et venait de la barricade à la troupe et de la troupe à la barricade, offrant impartialement des verres de coco, tantôt au gouvernement, tantôt à l'anarchie.

Rien n'est plus étrange; et c'est là le caractère propre des émeutes de Paris qui ne se retrouve dans aucune autre capitale. Il faut pour cela deux choses, la grandeur de Paris, et sa gaîté. Il faut la ville de Voltaire et de Napoléon.

Cette fois cependant, dans la prise d'armes du 5 juin 1832, la grande ville sentit quelque chose qui était peut-être plus fort qu'elle. Elle eut peur. On vit partout, dans les quartiers les plus lointains et les plus 'désintéressés', les portes, les fenêtres et les volets fermés en plein jour. Les courageux s'armèrent, les poltrons se cachèrent. Le passant insouciant et affairé disparut. Beaucoup de ces rues étaient vides comme à quatre heures du matin. On colportait des détails alarmants, on répandait des nouvelles inquiétantes. 'Ils étaient maîtres de la Banque; au cloître de Saint-Merry, ils étaient six cents, retranchés

dans l'église; la ligne n'était pas sûre; Armand Carrel était allé voir le maréchal Clausel qui lui avait dit: «Ayez d'abord un régiment»; Lafayette était malade mais il leur avait dit pourtant: «Je suis à vous. Je vous suivrai partout où il y aura place pour une chaise»; il fallait se tenir sur ses gardes; durant la nuit il y aurait des gens qui pilleraient les maisons isolées dans les coins déserts de Paris (ici on reconnaissait l'imagination de la police, cette Anne Radcliffe mêlée au gouvernement); une batterie avait été établie rue Aubry-le-Boucher; Lobau et Bugeaud se concertaient; à minuit, ou le matin au plus tard, quatre colonnes marcheraient sur le centre de l'émeute, la première venant de la Bastille, la deuxième de la porte Saint-Martin, la troisième de la Grève, la quatrième des Halles; les troupes évacueraient peut-être aussi Paris et se retireraient au Champ de Mars; on ne savait pas ce qui se passerait mais, à coup sûr, cette fois, c'était grave.' On se préoccupait des hésitations du maréchal Soult. 'Pourquoi n'attaquait-il pas tout de suite?' Il est certain qu'il était profondément absorbé. Le vieux lion semblait flairer dans cette ombre un monstre inconnu.

Le soir vint, les théâtres n'ouvrirent pas; les patrouilles circulaient d'un air irrité; on fouillait les passants; on arrêtait les suspects. Il y avait, à neuf heures, plus de huit cents personnes arrêtées; la préfecture de police était encombrée, la Conciergerie encombrée, la Force encombrée. À la Conciergerie, en particulier, le long souterrain qu'on nomme la rue de Paris était jonché de bottes de paille, sur lesquelles gisait un entassement de prisonniers que l'homme de Lyon, Lagrange, haranguait avec vaillance. Toute cette paille, remuée par tous ces hommes, faisait le bruit d'une averse. Ailleurs, les prisonniers couchaient en plein air, dans les préaux, les uns sur les autres. L'anxiété était partout, ce qui est peu habituel à Paris.

On se barricadait dans les maisons; les femmes et les mères s'inquiétaient; on disait souvent ceci: 'Ah mon Dieu, il n'est pas rentré!' Il y avait à peine, au loin, quelques rares bruits de voitures. On entendait, sur le pas des portes, des rumeurs, des cris, des tumultes, des bruits sourds et indistincts, des clairons, des tambours, une fusillade et, surtout, le lamentable tocsin de Saint-Merry. Le premier coup de canon poignarda leur angoisse. Des hommes armés surgirent au coin des rues et disparurent en criant: 'Rentrez chez vous!' On se dépêcha de verrouiller les portes. Certains se dire: 'Comment cela finira-t-il?' La nuit tombant, Paris prit les couleurs flamboyantes de l'émeute.

Livre onzième: L'atome fraternise avec l'ouragan.

CHAPITRE I: LA POÉSIE DE GAVROCHE.

À l'instant où l'insurrection, surgissant du choc du peuple et de la troupe devant l'Arsenal, détermina un mouvement d'avant en arrière dans la foule qui suivait le corbillard et qui, de toute la longueur des boulevards, pesait, pour ainsi dire, sur la tête du convoi, ce fut un effrayant reflux. La cohue s'ébranla, les rangs se rompirent, tous coururent, partirent, s'échappèrent, les uns avec les cris de l'attaque, les autres avec la pâleur de la fuite. Le grand fleuve qui couvrait les boulevards se divisa en un clin d'œil, déborda à droite et à gauche, se répandit en torrents dans deux cents rues à la fois avec le ruissellement d'une écluse lâchée. À ce moment-là, un enfant déguenillé qui descendait par la rue de Ménilmontant, tenant à la main une branche de faux-ébénier en fleur qu'il venait de cueillir sur les hauteurs de Belleville, aperçut, dans la vitrine de la boutique d'une marchande de bric-à-brac, un vieux pistolet d'arçon. Il jeta sa branche fleurie sur le sol et cria:

-'Mère chose, je vous emprunte votre machin.'

Et il se sauva avec le pistolet.

Deux minutes après, un flot de bourgeois épouvantés qui s'enfuyait par la rue Amelot et la rue Basse, rencontra l'enfant qui brandissait son pistolet et qui chantait:

La nuit on ne voit rien,
Le jour on voit très bien,
D'un écrit apocryphe
Le bourgeois s'ébouriffe,
Pratiquez la vertu,
Tutu chapeau pointu!

C'était le petit Gavroche qui s'en allait en guerre.

Sur le boulevard, il s'aperçut que le pistolet n'avait pas de chien.

De qui était ce couplet qui lui servait à ponctuer sa marche et toutes les autres chansons que, à l'occasion, il chantait volontiers? Je l'ignore. Qui sait? De lui, peut-être. Gavroche, d'ailleurs, était au courant de tout le fredonnement populaire en circulation, et il y mêlait son propre gazouillement. Farfadet et galopin, il faisait un pot-pourri des voix de la nature et des voix de Paris. Il combinait le répertoire des oiseaux avec le répertoire des ateliers. Il connaissait la plèbe laborieuse, tribu contiguë à la sienne. Il avait, à ce qu'il paraît, été trois mois apprenti imprimeur. Il avait fait un jour une commission pour monsieur Baour-Lormian, l'un des quarante. Gavroche était un gamin de lettres.

Du reste, il ne se doutait pas que dans cette vilaine nuit pluvieuse où il avait offert à deux mioches l'hospitalité de son éléphant, c'était pour ses propres frères qu'il avait fait office de providence. Ses frères le soir, son père le matin; voilà quelle avait été sa nuit. En quittant la rue des Ballets au petit jour, il était retourné en hâte à l'éléphant, en avait artistiquement extrait les deux mômes, avait partagé avec eux le déjeuner quelconque qu'il avait inventé, puis s'en était allé, les confiant à cette bonne mère la rue qui l'avait à peu près élevé lui-même. En les quittant, il leur avait donné rendez-vous pour le soir, au même endroit; son discours d'adieu avait été: 'Je casse une canne, autrement dit je m'esbigne, ou, comme on dit à la cour, je file. Les mioches, si vous ne retrouvez pas papa maman, revenez ici ce soir. Je vous donnerai à manger et je vous coucherai.' Les deux enfants, ramassés par quelque sergent de ville et mis au dépôt, ou volés par quelque saltimbanque, ou simplement égarés dans l'immense casse-tête chinois parisien, n'étaient pas revenus. Les bas-fonds du monde social actuel sont pleins de ces traces perdues. Gavroche ne les avait pas revus. Dix ou douze semaines s'étaient écoulées depuis cette nuit-là. Il lui était arrivé plus d'une fois de se gratter le dessus de la tête et de dire: 'Où diable sont mes deux enfants?'

Pendant ce temps, il était parvenu, son pistolet au poing, rue du Pont-aux-Choux. Il vit qu'il n'y avait plus, dans cette rue, qu'une boutique ouverte; chose remarquable, c'était une pâtisserie. C'était une occasion providentielle de manger encore un chausson aux pommes avant d'entrer dans l'inconnu. Gavroche s'arrêta, tâta ses flancs, fouilla son gousset, retourna ses poches, n'y trouva rien, pas un sou, et se mit à crier: 'Au secours!'

Il est dur de manquer le gâteau suprême.

Gavroche n'en continua pas moins son chemin.

Deux minutes après, il était rue Saint-Louis. En traversant la rue du Parc-Royal il sentit le besoin de se dédommager du chausson de pommes impossible; il se fit le plaisir de déchirer en plein jour les affiches de spectacle.

Un peu plus loin, voyant passer un groupe d'êtres bien portants qui lui parurent des propriétaires, il haussa les épaules et cracha au hasard devant lui cette gorgée de bile philosophique:

-'Ces rentiers, comme c'est gras! Ça se gave. Ça patauge dans les bons dîners. Demandez-leur ce qu'ils font de leur argent. Ils n'en savent rien. Ils le mangent. Autant en emporte le ventre!'

CHAPITRE II: GAVROCHE EN MARCHE.

L'agitation d'un pistolet sans chien qu'on tient à la main en pleine rue est une telle fonction publique que Gavroche sentait croître sa verve à chaque pas. Il criait, parmi des bribes de la Marseillaise qu'il chantait:

-'Tout va bien. Je souffre beaucoup de la patte gauche, je me suis cassé mon rhumatisme, mais je suis content, citoyens. Les bourgeois n'ont qu'à bien se tenir, je vais leur éternuer des couplets subversifs. Qu'est-ce que c'est que les mouchards? C'est des chiens. Nom d'un chien! Ne manquons pas de respect aux chiens. Avec ça, que je voudrais bien en avoir un à mon pistolet. Je viens du boulevard, mes amis, ça chauffe, ça jette un petit bouillon, ça mijote. Il est temps d'écumer le pot. En avant les hommes! Qu'un sang impur inonde les sillons! Je donne mes jours pour la patrie, je ne reverrai plus ma concubine, ni-ni, fini, oui, Nini! Mais peu importe, vive la joie! Battons-nous, sacrebleu! J'en ai assez du despotisme.'

À cet instant, le cheval d'un garde national tomba. Gavroche posa son pistolet sur le sol, releva l'homme, puis aida à relever le cheval. Après quoi, il ramassa son pistolet et reprit son chemin.

Rue de Thorigny, tout était paix et silence. Cette apathie, propre au Marais, contrastait avec la vaste rumeur environnante. Quatre commères causaient sur le pas d'une porte. L'Écosse a des trios de sorcières, mais Paris a des quatuor de commères; le 'tu seras roi' serait tout aussi lugubrement jeté à Bonaparte au carrefour Baudoyer qu'à Macbeth, dans les bruyères d'Armuyr. Ce serait à peu près le même croassement.

Les commères de la rue de Thorigny ne s'occupaient que de leurs affaires. Il y avait trois concierges et une chiffonnière avec sa hotte et son crochet.

Elles semblaient debout toutes les quatre aux quatre coins de la vieillesse, qui sont la caducité, la décrépitude, la ruine et la tristesse.

La chiffonnière était humble. Dans ce monde en plein vent, la chiffonnière salue la concierge qui lui donne, au bout de son balai, les fripes qui la feront survivre. Il peut y avoir de la bonté dans le coup de balai.

Cette chiffonnière était une hotte reconnaissante qui souriait aux trois portières. Il se disait des choses comme ceci:

-'Ah çà, votre chat est donc toujours méchant?'

-'Mon Dieu, les chats, vous le savez, sont l'ennemi des chiens. C'est les chiens qui se plaignent.'

-'Et le monde aussi.'

-'Pourtant les puces de chat ne vont pas après le monde.'

-'Ce n'est pas le problème; les chiens, c'est dangereux. Je me rappelle une année où il y avait tant de chiens qu'on a été obligé de les mettre dans les journaux. C'était du temps qu'il y avait aux Tuileries de grands moutons qui traînaient la petite voiture du roi de Rome. Vous rappelez-vous du roi de Rome?

-'Moi, j'aimais bien le duc de Bordeaux.'

-'Moi, j'ai connu Louis XVII. J'aime mieux Louis XVII.'

-'C'est la viande qui est chère, madame Patagon!'

-'Ah! Ne m'en parlez pas; la boucherie est une horreur. Une horreur horrible.'

Ici la chiffonnière intervint:

-'Mesdames, le commerce ne va pas. Les tas d'ordures sont minables. On ne jette plus rien. On mange tout.'

-'Il y en a de plus pauvres que vous, la Vargoulême.'

-'Ah, ça c'est vrai', répondit la chiffonnière avec déférence, 'moi j'ai un métier.'

Il y eut une pause, et la chiffonnière, cédant à ce besoin d'étalage qui est le fond de l'homme, ajouta:

-'Le matin en rentrant, j'épluche la hotte, je fais mon tri. Ça fait des tas dans ma chambre. Je mets les chiffons dans un panier, les trognons, dans un baquet, les morceaux

de tissu, dans mon placard, les lainages, dans ma commode, les vieux papiers, dans le coin de la fenêtre, les choses bonnes à manger, dans mon écuelle, les morceaux de verre, dans la cheminée, les savates, derrière la porte, les os, sous mon lit.'

Gavroche, arrêté derrière, écoutait:

-'Les vieilles', dit-il, 'qu'est-ce que vous avez donc à parler politique?'

Une bordée l'assaillit, composée d'une huée quadruple.

-'En voilà encore un scélérat!'

-'Qu'est-ce qu'il a donc à son moignon? Un pistolet?'

-'Je vous demande un peu, ce sale môme!'

-'Ça n'est pas content si ça ne renverse pas l'autorité.'

Gavroche, dédaigneux, se borna à soulever le bout de son nez avec son pouce en ouvrant sa main toute grande.

La chiffonnière cria:

-'Méchant va-nu-pattes!'

Celle qui répondait au nom de madame Patagon frappa ses deux mains l'une contre l'autre, d'un air scandalisé, et dit:

-'Il va y avoir des malheurs, c'est sûr. Le galopin d'à côté qui a une barbiche, je le voyais passer tous les matins avec une jeune fille en bonnet rose; aujourd'hui je l'ai vu passer: il donnait le bras à un fusil. Madame Bacheux dit qu'il y a eu, la semaine dernière, une révolution à... à... à... Pontoise. Et puis, il y a ce polisson avec son pistolet. Il paraît qu'il y a des canons tout plein les Célestins. Comment voulez-vous que fasse le gouvernement avec des garnements qui ne savent plus quoi inventer pour déranger le monde? Alors qu'on commençait à être un peu tranquille après tous les malheurs qu'il y a eu. Bon Dieu Seigneur, cette pauvre reine que j'ai vue passer dans la charrette! Et tout ça va encore faire augmenter le prix du tabac. C'est une infamie! J'irai te voir te faire guillotiner, malfaiteur!'

-'Tu renifles, mon ancienne', dit Gavroche. 'Mouche ton promontoire.'

Et il partit.

Quand il fut rue Pavée, la chiffonnière lui revint à l'esprit; il se fit cette réflexion:

-'Tu as tort d'insulter les révolutionnaires, mère Coin-de-la-Borne. Ce pistolet-là, c'est dans ton intérêt. C'est pour que tu aies, dans ta hotte, plus de choses à manger.'

Tout à coup, il entendit du bruit derrière lui; c'était la femme Patagon qui l'avait suivi et qui, de loin, lui montrait le poing en criant:

-'Fils de personne!'

-'Ça', dit Gavroche, 'je m'en fiche royalement.'

Peu après, il passa devant l'hôtel Lamoignon. Là, il lança cet appel:

-'En route pour la bataille!'

Et il fut pris d'un accès de mélancolie. Il regarda son pistolet d'un air de reproche qui semblait essayer de l'attendrir.

-'Je pars', lui dit-il, 'mais toi tu ne pars pas.'

Un chien peut distraire d'un autre. Un caniche très maigre vint à passer. Gavroche s'apitoya.

-'Mon pauvre toutou', lui dit-il, 'tu as donc avalé un tonneau qu'on te voit tous les cerceaux.'

Puis il se dirigea vers l'Orme-Saint-Gervais.

CHAPITRE III: LA JUSTE INDIGNATION D'UN COIFFEUR.

Le digne coiffeur qui avait chassé les deux petits auxquels Gavroche avait ouvert l'intestin paternel de l'éléphant était, dans sa boutique, occupé à raser un vieux soldat légionnaire qui avait servi sous l'Empire. On causait. Le coiffeur avait naturellement parlé au vétéran de l'émeute, puis du général Lamarque, et de Lamarque on était venu à l'Empereur. De là une conversation de barbier à soldat, que Prudhomme, s'il eût été présent, eût intitulée: 'dialogue du rasoir et du sabre.'

-'Monsieur', disait le perruquier, 'comment l'Empereur montait-il à cheval?'

-'Mal. Il ne savait pas tomber. Aussi, il ne tombait jamais.'

-'Avait-il de beaux chevaux? Il devait avoir de beaux chevaux...'

Le jour où il m'a donné la croix, j'ai remarqué sa bête. C'était une grande jument coureuse, toute blanche. Elle avait les oreilles très écartées, la selle profonde, une fine tête marquée d'une étoile noire, le cou très long, les genoux fortement articulés, les côtes saillantes, les épaules obliques, l'arrière-main puissante.

-'Joli cheval', dit le perruquier.

-'C'était la bête de sa majesté.'

Le perruquier sentit qu'après ce mot, un peu de silence était convenable, il s'y conforma, puis reprit:

-'L'Empereur n'a été blessé qu'une fois, n'est-ce pas, monsieur?'

Le vieux soldat répondit avec le ton calme et souverain de l'homme qui l'a été.

-'Au talon. À Ratisbonne. Je ne l'ai jamais vu si bien habillé que ce jour-là. Il était propre comme un sou neuf.'

-'Et vous, monsieur le vétéran, vous avez dû être souvent blessé?'

-'Moi', répondit le soldat, 'pas très souvent. J'ai reçu, à Marengo, deux coups de sabre sur la nuque et une balle dans le bras droit, à Austerlitz, une autre dans la hanche gauche, à Iéna, à Friedland, un coup de baïonnette là, à la Moskowa, sept ou huit coups de lance, à Lutzen, un éclat d'obus qui m'a écrasé un doigt, à Waterloo, une balle dans la cuisse. Voilà tout.'

-'Comme c'est beau', s'écria le coiffeur avec un accent pindarique, 'de mourir sur le champ de bataille! Moi, ma parole d'honneur, plutôt que de crever dans mon lit de maladie, lentement, un peu tous les jours, avec les drogues, les cataplasmes, la seringue et le médecin, j'aimerais mieux recevoir un boulet de canon dans le ventre!'

-'Vous n'êtes pas dégoûté', dit le soldat.

Il achevait à peine qu'un effroyable tremblement ébranla la boutique. Une vitre de la devanture venait d'éclater brusquement.

Le coiffeur devint blême.

-'Mon Dieu!', s'écria-t-il, 'C'en est un!'

-'Quoi?'

-'Un boulet de canon.'

-'Le voici', dit le soldat.

Et il ramassa quelque chose qui roulait à terre. C'était un caillou.

Le coiffeur courut à la vitre brisée et vit Gavroche qui s'enfuyait à toutes jambes vers le marché Saint-Jean. En passant devant la boutique du barbier, Gavroche, qui avait les deux mômes sur le cœur, n'avait pu résister au désir de lui dire bonjour; il avait jeté une pierre dans ses carreaux.

-'Voyez-vous', hurla l'homme qui de blanc était devenu bleu, 'cela fait le mal pour le mal. Qu'est-ce qu'on lui a fait à ce gamin-là?'

CHAPITRE IV: L'ENFANT S'ÉTONNE DU VIEILLARD.

Gavroche, au marché Saint-Jean, dont le poste était déjà désarmé, rejoignit une bande conduite par Enjolras, Courfeyrac, Combeferre et Feuilly. Ils étaient à peu près armés. Bahorel et Jean Prouvaire les avaient retrouvés et grossissaient le groupe. Enjolras avait un fusil de chasse à deux coups, Combeferre, un fusil de garde national portant un numéro de légion et, dans sa ceinture, deux pistolets que sa redingote déboutonnée laissait voir, Jean Prouvaire, un vieux mousqueton de cavalerie, Bahorel, une carabine. Courfeyrac agitait une canne à épée. Feuilly, un sabre nu au poing, marchait devant en criant: 'Vive la Pologne!'

Ils arrivaient du quai Morland, sans cravates, sans chapeaux, essoufflés, mouillés par la pluie, des éclairs dans les yeux. Gavroche les aborda avec calme.

-'Où allez-vous?'

-'Viens', dit Courfeyrac.

Derrière Feuilly marchait, ou plutôt bondissait, Bahorel, poisson dans l'eau de l'émeute. Il avait un gilet cramoisi et de ces mots qui cassent tout. Son gilet bouleversa un passant qui cria:

-'Voilà les rouges!'

-'Le rouge, les rouges!', répliqua Bahorel. 'Drôle de peur, bourgeois. Moi, je ne tremble pas devant un coquelicot, et le petit chaperon rouge ne m'effraie pas. Bourgeois, croyez-moi, laissons la peur du rouge aux bêtes à cornes.'

Il regarda un coin de mur où était placardée la plus pacifique feuille de papier du monde, une permission de manger des œufs, un mandement de carême adressé par l'archevêque de Paris à ses 'ouailles'.

Bahorel s'écria:

-'Ouailles; manière polie de dire oies.'

Et il arracha du mur le mandement. Ceci conquit Gavroche. À partir de cet instant, Gavroche se mit à étudier Bahorel.

-'Bahorel', observa Enjolras, 'tu as tort. Tu aurais dû laisser ce mandement tranquille, ce n'est pas à lui que nous avons affaire, tu dépenses inutilement de la colère. Garde ta provision. On ne fait pas feu hors des rangs, pas plus avec l'âme qu'avec le fusil.'

-'Chacun son genre, Enjolras', riposta Bahorel.' Cette prose d'évêque me choque; je veux manger des oeufs sans qu'on me le permette. Toi tu as le genre froid brûlant; moi je m'amuse. D'ailleurs, je ne me dépense pas, je prends de l'élan; et si j'ai déchiré ce mandement, Hercle, c'est pour me mettre en appétit.'

Ce mot, Hercle, frappa Gavroche. Il cherchait toutes les occasions de s'instruire; cet arracheur d'affiches-là ayant son estime, il lui demanda:

-'Qu'est-ce que cela veut dire, Hercle?'

Bahorel répondit:

-'Cela veut dire sacré nom d'un chien en latin.'

Ici, Bahorel reconnut, à une fenêtre, un jeune homme pâle à barbe noire qui les regardait passer, probablement un ami de l'ABC. Il lui cria:

-'Vite, des cartouches! *Para bellum.*'

-'Bel homme, c'est vrai!', dit Gavroche, qui maintenant comprenait le latin.

Un cortège tumultueux les accompagnait, étudiants, artistes, jeunes gens affiliés à la Cougourde d'Aix, ouvriers, gens du port, armés de bâtons et de baïonnettes, quelques-uns, comme Combeferre, avec des pistolets dans leurs pantalons. Un vieillard pensif, qui paraissait très vieux, suivait cette bande. Il n'avait pas d'arme et se hâtait pour ne pas se faire distancer. Gavroche l'aperçut:

-'Keksekça?', demanda-t-il à Courfeyrac.

-'C'est un vieux.'

C'était M. Mabeuf.

CHAPITRE V: LE VIEILLARD.

Disons ce qui s'était passé:

Enjolras et ses amis étaient sur le boulevard Bourdon, près des greniers d'abondance, au moment où les dragons avaient chargé. Enjolras, Courfeyrac et Combeferre étaient de ceux qui avaient pris par la rue Bassompierre en criant: 'Aux barricades!' Rue Lesdiguières, ils avaient rencontré un vieillard qui marchait.

Ce qui avait attiré leur attention, c'est que ce bonhomme marchait en zigzag, comme s'il était ivre. En outre, il avait son chapeau à la main, bien qu'il eût plu toute la matinée et qu'il continuât à pleuvoir assez fort. Courfeyrac avait reconnu M. Mabeuf. Il l'avait vu plusieurs fois car il avait l'habitude d'accompagner Marius jusque chez lui. Connaissant les habitudes paisibles et le caractère timide du vieux bouquiniste, stupéfait

de le voir au milieu de ce tumulte, à deux pas des charges de cavalerie, presque au milieu d'une fusillade, décoiffé sous la pluie et se promenant parmi les balles, il l'avait abordé. L'émeutier de vingt-cinq ans et l'octogénaire avaient échangé ce dialogue.

-'Monsieur Mabeuf, rentrez chez vous.'

-'Pourquoi?'

-'Il va y avoir du tapage.'

-'C'est bon.'

-'Des coups de sabre, des coups de fusil, monsieur Mabeuf.'

-'C'est bon.'

-'Des coups de canon.'

-'C'est bon. Où allez-vous, vous autres?'

-'Nous allons flanquer le gouvernement par terre.'

-'C'est bon.'

Et il s'était mis à les suivre. Depuis ce moment-là, il n'avait pas prononcé une parole. Son pas était devenu ferme tout à coup, des ouvriers lui avaient offert le bras, il avait refusé d'un signe de tête. Il s'avançait presque au premier rang de la colonne, ayant tout à la fois le mouvement d'un homme qui marche et le visage d'un homme qui dort.

'Quel bonhomme enragé!', murmuraient les étudiants. Le bruit courait dans l'attroupement que c'était un 'ancien conventionnel', un vieux régicide.

Le rassemblement avait pris par la rue de la Verrerie. Le petit Gavroche marchait devant en chantant à tue-tête:

Voici la lune qui paraît,
Quand irons-nous dans la forêt?
Demandait Charlot à Charlotte.

Tou tou tou
Pour Chatou.
Je n'ai qu'un Dieu, qu'un roi, qu'un liard et qu'une botte.

Pour avoir bu de grand matin
La rosée à même le thym,
Deux moineaux étaient en ribote.

Zi zi zi
Pour Passy.
Je n'ai qu'un Dieu, qu'un roi, qu'un liard et qu'une botte.

Et ces deux pauvres petits loups
Comme deux grives étaient soûls;
Un tigre en riait dans sa grotte.

Don don don
Pour Meudon.
Je n'ai qu'un Dieu, qu'un roi, qu'un liard et qu'une botte.

L'un jurait et l'autre sacrait.
Quand irons-nous dans la forêt?
Demandait Charlot à Charlotte.

Tin tin tin
Pour Pantin.
Je n'ai qu'un Dieu, qu'un roi, qu'un liard et qu'une botte.

Ils se dirigèrent vers Saint-Merry.

CHAPITRE VI: LES RECRUES.

La bande grossissait à chaque instant. Vers la rue des Billettes, un homme de haute taille, grisonnant, dont Courfeyrac, Enjolras et Combeferre remarquèrent la mine rude et hardie, mais qu'aucun d'eux ne connaissait, se joignit à eux. Gavroche occupé de chanter, de siffler, de bourdonner, d'aller en avant, et de cogner aux volets des boutiques avec la crosse de son pistolet sans chien, ne fit pas attention à cet homme.

Il se trouva que, rue de la Verrerie, ils passèrent devant la porte de Courfeyrac.

-'Ça tombe bien', dit Courfeyrac, 'j'ai oublié ma bourse et j'ai perdu mon chapeau.' Il quitta l'attroupement et monta les escaliers de chez lui quatre à quatre. Il prit un vieux chapeau et sa bourse. Il prit aussi un grand coffre carré de la dimension d'une grosse valise qui était caché dans son linge sale. Comme il redescendait en courant, la portière le héla.

-'Monsieur de Courfeyrac!'

-'Portière, comment vous appelez-vous?', riposta Courfeyrac.

La portière demeura ébahie.

-'Mais vous le savez bien, je suis la concierge: madame Veuvain.'

-'Eh bien, si vous m'appelez encore monsieur de Courfeyrac, je vous appellerai madame de Veuvain. Maintenant, parlez, qu'y a-t-il?'

-'Il y a là quelqu'un qui veut vous parler.'

-'Qui ça?'

-'Je ne sais pas.'

-'Où ça?'

-'Dans ma loge.'

-'Au diable!', fit Courfeyrac.

-'Mais il attend depuis plus d'une heure que vous rentriez!', reprit la concierge.

En même temps, une espèce de jeune ouvrier, maigre, blême, petit, marqué de taches de rousseur, vêtu d'une blouse trouée et d'un pantalon de velours à côtes rapiécé, qui avait plus l'air d'une fille accoutrée en garçon que d'un homme, sortit de la loge et dit à Courfeyrac d'une voix qui n'était pas le moins du monde une voix de femme:

-'Monsieur Marius, s'il vous plaît?'

-'Il n'est pas là.'

-'Rentrera-t-il ce soir?'

-'Je n'en sais rien.'

Et Courfeyrac ajouta: 'Quant à moi, je ne rentrerai pas.'

Le jeune homme le regarda fixement et lui demanda:

-'Pourquoi cela?'

-'Parce que.'

-'Où allez-vous donc?'

-'Qu'est-ce que cela peut te faire?'

-'Voulez-vous que je vous porte votre coffre?'

-'Je vais aux barricades.'

-'Voulez-vous que j'aille avec vous?'

-'Si tu veux' répondit Courfeyrac. 'La rue est libre, les pavés sont à tout le monde.'

Et il s'échappa, en courant, pour rejoindre ses amis. Quand il les eut rejoints, il donna le coffre à porter à l'un d'eux. Ce ne fut qu'un grand quart d'heure après qu'il s'aperçut que le jeune homme les avait en effet suivis.

Un attroupement ne va pas précisément où il veut. J'ai expliqué que c'est un coup de vent qui l'emporte. Ils dépassèrent Saint-Merry et se trouvèrent, sans trop savoir comment, rue Saint-Denis.

Livre douzième: Corinthe.

CHAPITRE I: HISTOIRE DE CORINTHE DEPUIS SA FONDATION.

Les Parisiens qui passent dans la rue Rambuteau remarquent, sur leur droite, en face de la rue Mondétour, une boutique de vannier ayant pour enseigne un panier qui a la forme de l'empereur Napoléon et qui porte cette inscription: NAPOLEON EST FAIT TOUT EN OSIER. Ils ne se doutent pas des scènes terribles que ce même emplacement a vues, il y a à peine trente ans.

C'est là qu'étaient la rue de la Chanvrerie, que les anciens plans écrivent Chanverrerie, et le célèbre cabaret Corinthe.

On se rappelle tout ce qui a été dit sur la barricade élevée à cet endroit et éclipsée d'ailleurs par la barricade de Saint-Merry. C'est cette célèbre barricade de la rue de la Chanvrerie, aujourd'hui tombée dans l'oubli, que je vais décrire.

Qu'on me permette de recourir, pour la clarté du récit, au moyen simple déjà employé pour Waterloo. Les personnes qui voudront se représenter d'une manière assez exacte les pâtés de maisons qui se dressaient à cette époque près de la pointe Saint-Eustache, à l'angle nord-est des Halles, où est aujourd'hui l'embouchure de la rue Rambuteau, n'ont qu'à se figurer, touchant la rue Saint-Denis par le sommet et par la base les Halles, un N dont les deux jambages verticaux seraient la rue de la Grande-Truanderie et la rue de la Chanvrerie et dont la rue de la Petite-Truanderie ferait le jambage transversal. La vieille rue Mondétour coupait les trois jambages selon les angles les plus tordus. Si bien que l'enchevêtrement dédaléen de ces quatre rues suffisait pour faire, sur un espace de cent toises carrées, entre les Halles et la rue Saint-Denis d'une part, entre la rue du Cygne et la rue des Prêcheurs d'autre part, sept pâtés de maisons bizarrement mis, de grandeurs diverses, posés de travers et comme au hasard, à peine séparés par des fentes étroites.

Je dis fentes étroites car je ne peux pas dépeindre d'une meilleure manière ces ruelles obscures, resserrées, anguleuses, bordées de masures à huit étages. Ces masures étaient si décrépites que, dans les rues de la Chanvrerie et de la Petite-Truanderie, les façades s'étayaient de poutres allant d'une maison à l'autre. La rue était étroite et le caniveau large; le passant marchait sur une chaussée toujours mouillé, côtoyant des boutiques pareilles à des caves, de grosses poubelles cerclées de fer, des amoncellements d'ordures, des portes d'allées armées d'énormes grilles séculaires. La rue Rambuteau a fait disparaître tout cela.

Le nom Mondétour peint à merveille les sinuosités de toute cette voirie. Un peu plus loin, on les trouvait encore mieux exprimées par la rue Pirouette qui se jetait dans la rue Mondétour.

Le passant qui s'engageait, de la rue Saint-Denis dans la rue de la Chanvrerie, la voyait peu à peu se rétrécir devant lui, comme s'il fût entré dans un entonnoir allongé. Au bout de la rue, qui était très courte, il trouvait, du côté des Halles, le passage barré par une haute rangée de maisons; il se fût cru dans un cul-de-sac, s'il n'eût aperçu, à droite et à gauche, deux tranchées noires par où il pouvait s'échapper. C'était la rue Mondétour, laquelle allait rejoindre, d'un côté, la rue des Prêcheurs, de l'autre, la rue du Cygne et de la Petite-Truanderie. Au fond de cette espèce de cul-de-sac, à l'angle de la tranchée de droite, on remarquait une maison moins élevée que les autres, formant une sorte de cap sur la rue.

C'est dans cette maison, de deux étages seulement, que se trouvait, depuis trois cents ans, un cabaret illustre, à l'endroit que le vieux Théophile a signalé dans ces deux vers:

Là branle le squelette horrible

L'endroit étant bon, les cabaretiers s'y succédaient de père en fils.

Du temps de Mathurin Régnier, ce cabaret s'appelait le 'Pot-aux-Roses', et comme la mode était aux rébus, il avait, pour enseigne, un poteau peint en rose. Au siècle dernier, le digne Natoire, peintre fantasque aujourd'hui dédaignés par les bien-pensants, s'étant grisé plusieurs fois dans ce cabaret à la table même où s'était soûlé Régnier, avait peint, par reconnaissance, une grappe de raisin de Corinthe sur le poteau rose. Le cabaretier, de joie, en avait changé son enseigne et avait fait dorer, au-dessous de la grappe, ces mots: 'Au Raisin de Corinthe.' De là ce nom: Corinthe. Rien n'est plus naturel pour les ivrognes que les ellipses. L'ellipse est le zigzag de la phrase. Corinthe avait peu à peu détrôné le Pot-aux-Roses. Le dernier cabaretier de la dynastie, le père Hucheloup, ne sachant même plus la tradition, avait fait peindre le poteau en bleu.

Voilà comment était le cabaret: il y avait une salle en bas avec le comptoir, une salle au premier où était le billard, un escalier de bois en spirale perçant le plafond, du vin sur les tables, des traces de fumée sur les murs, des chandelles qui brûlaient en plein jour. Un escalier à trappe, dans la salle d'en bas, conduisait à la cave. L'appartement des Hucheloup était au second. On y montait par un escalier, échelle plutôt qu'escalier, n'ayant pour entrée qu'une porte dérobée dans la grande salle du premier. Sous le toit, on trouvait deux mansardes: les nids des servantes. La cuisine partageait le rez-de-chaussée avec la salle du comptoir.

Le père Hucheloup était peut-être né chimiste, le fait est qu'il fut cuisinier; on ne buvait pas seulement dans son cabaret, on y mangeait. Hucheloup avait inventé une chose excellente qu'on ne mangeait que chez lui, c'étaient des carpes farcies qu'il appelait 'carpes au gras'. On mangeait cela à la lueur d'une chandelle de suif, ou d'un quinquet du temps de Louis XVI, sur des tables où était clouée une toile cirée en guise de nappe. On y venait de loin. Hucheloup, un beau matin, avait jugé à propos d'avertir les passants de sa 'spécialité'; il avait trempé un pinceau dans un pot de peinture noir et, comme il avait une orthographe à lui, de même qu'une cuisine à lui, il avait improvisé sur son mur cette inscription remarquable: CARPES HO GRAS.

Un hiver, les averses et les giboulées avaient eu la fantaisie d'effacer le S qui terminait le premier mot et le G qui commençait le troisième; il était resté ceci: CARPE HO RAS.

Le temps et la pluie aidant, une humble annonce gastronomique était devenue un conseil profond.

De la sorte, il s'était trouvé que, ne sachant pas le français, le père Hucheloup avait su le latin, qu'il avait fait sortir de la cuisine la philosophie, et que, voulant simplement effacer Carême, il avait égalé Horace. Ce qui était frappant, c'est que cela voulait aussi dire: entrez dans mon cabaret.

Rien de tout cela n'existe plus aujourd'hui. Le dédale Mondétour était éventré et largement ouvert dès 1847; à l'heure qu'il est, il a probablement disparu. La rue de la Chanvrerie et le Corinthe ont laissé place à la rue Rambuteau.

Comme je l'ai dit, le Corinthe était un des lieux de réunion, sinon de ralliement, de Courfeyrac et de ses amis. C'est Grantaire qui avait découvert Ce café. Il y était entré à cause de *Carpe Horas* et y était retourné à cause des 'Carpes au Gras'. On y buvait, on y mangeait, on y criait; on payait peu, on payait mal, on ne payait pas, on était toujours le bienvenu. Le père Hucheloup était un homme bon.

Hucheloup était un gargotier à moustaches, variété amusante. Il avait toujours la mine de mauvaise humeur, semblait vouloir intimider le monde, bougonnait lorsque les gens entraient chez lui, et avait plus l'air de chercher querelle que de servir de la soupe. Pourtant, j'insiste, on était toujours le bienvenu. Cette bizarrerie lui avait attiré des clients; les jeunes gens se disant entre eux: 'Viens donc voir rouspéter le père Hucheloup.' Il bougonnait mais il blaguait aussi beaucoup. C'était un fond comique avec une apparence tragique; il ne demandait pas mieux que de vous faire peur pour vous faire rire après,

comme ces tabatières rigolotes qui ont la forme d'un pistolet. La détonation se terminait toujours en éclat de rire.

Il avait pour femme la mère Hucheloup, un être barbu, très laid.

Vers 1830, M. Hucheloup mourut. Avec lui disparut le secret des carpes au gras. Sa veuve, peu consolable, continua de tenir le cabaret. Cependant, la cuisine dégénéra et devint exécrable; le vin, qui avait toujours été mauvais, fut affreux. Courfeyrac et ses amis continuèrent pourtant de fréquenter le Corinthe, par piété, disait Bossuet.

La veuve Hucheloup était essoufflée et difforme, avec des souvenirs champêtres. Elle leur ôtait la fadeur par la prononciation. Elle avait une façon à elle de dire les choses qui assaisonnait ses réminiscences villageoises et printanières. Ç'avait été jadis son bonheur, affirmait-elle, d'entendre 'les loups-de-gorge chanter dans les ogrépines'.

La salle du premier, où était le 'restaurant', était une grande pièce encombrée de tabourets, d'escabeaux, de chaises, de bancs, de tables, avec un vieux billard boiteux. On y arrivait par l'escalier en spirale qui aboutissait dans l'angle de la salle à un trou carré pareil à une écoutille de navire.

Cette salle, éclairée d'une seule fenêtre étroite et d'un quinquet toujours allumé, avait un air de galetas. Tous les meubles à quatre pieds se comportaient comme s'ils en avaient trois. Les murs blanchis à la chaux n'avaient pour tout ornement que ce quatrain en l'honneur de madame Hucheloup:

Elle étonne à dix pas, elle épouvante à deux.
Une verrue habite en son nez hasardeux;
On tremble à chaque instant qu'elle ne vous la mouche,
Et qu'un beau jour son nez ne tombe dans sa bouche.

Cela était crayonné sur un des murs.

Madame Hucheloup, ressemblante, allait et venait, du matin au soir, devant ce quatrain, avec une parfaite tranquillité. Deux servantes, appelées Matelote et Gibelotte, et auxquelles on n'a jamais connu d'autres noms, aidaient madame Hucheloup à poser, sur les tables, les cruchons de vin bleu et les mixtures variées qu'on servait aux affamés dans des écuelles de céramique. Matelote, grosse, ronde, rousse et criarde, ancienne sultane favorite du défunt Hucheloup, était laide, plus que n'importe quel monstre mythologique; pourtant, comme il sied que la servante se tienne toujours en arrière de la maîtresse, elle était moins laide que madame Hucheloup. Gibelotte, longue, délicate, blanche d'une blancheur lymphatique, les yeux cernés, les paupières tombantes, toujours épuisée et accablée, atteinte de ce qu'on pourrait appeler la lassitude chronique, levée la première, couchée la dernière, servait tout le monde, même l'autre servante, en silence et avec douceur, en souriant, malgré la fatigue, d'une sorte de vague sourire endormi.

Il y avait un miroir au-dessus du comptoir.

Avant d'entrer dans la salle-restaurant, on lisait, sur la porte, ce vers écrit à la craie par Courfeyrac: 'Régale si tu peux et mange si tu l'oses.'

CHAPITRE II: LES GAÎTÉS PRÉALABLES.

Laigle de Meaux, on le sait, était souvent chez Joly. Il avait un logis comme l'oiseau a une branche. Les deux amis vivaient ensemble, mangeaient ensemble, dormaient ensemble. Tout leur était commun, même un peu Musichetta. Ils étaient ce que, chez les frères chapeaux, on appelle des inséparables. Le matin du 5 juin, ils s'en allèrent déjeuner au Corinthe. Joly, la goutte au nez, avait un rhume que Laigle commençait à partager. L'habit de Laigle était râpé, mais Joly était bien habillé.

Il était environ neuf heures du matin quand ils poussèrent la porte du Corinthe.

Ils montèrent au premier.

Matelote et Gibelotte les reçurent.

-'Huîtres, fromage et jambon', dit Laigle.

Et ils s'attablèrent.

Le cabaret était vide; il n'y avait qu'eux deux.

Gibelotte, reconnaissant Joly et Laigle, mit une bouteille de vin sur la table.

Alors qu'ils étaient aux premières huîtres, une tête apparut à l'écoutille de l'escalier et dit:

-'Je passais. J'ai senti, de la rue, une délicieuse odeur de fromage de Brie. J'entre.'

C'était Grantaire.

Grantaire prit un tabouret et s'attabla.

Gibelotte, voyant Grantaire, mit deux bouteilles de vin sur la table.

Cela fit trois.

-'Est-ce que tu vas boire ces deux bouteilles?', demanda Laigle à Grantaire.

Grantaire répondit:

-'Tous sont ingénieux, toi seul es ingénu. Deux bouteilles n'ont jamais étonné un homme.'

Les autres avaient commencé par manger, Grantaire commença par boire. Une demi-bouteille fut rapidement engloutie.

-'As-tu un trou dans l'estomac?', reprit Laigle.

-'Comme toi au coude', répondit Grantaire.

Et, après avoir vidé son verre, il ajouta:

-'Ah ça, Laigle des oraisons funèbres, ton habit est vieux.'

-'N'est-ce pas?', repartit Laigle. 'Cela fait que nous faisons bon ménage, mon habit et moi. Il a pris tous mes plis, il ne me gêne en rien, il s'est moulé sur mes difformités, il accompagne tous mes mouvements; je ne le sens que parce qu'il me tient chaud. Les vieux habits, c'est comme les vieux amis.'

-'C'est vrai', s'écria Joly entrant dans le dialogue, 'un vieil habit est un vieil abi.'

-'Surtout', dit Grantaire, 'dans la bouche d'un homme enrhumé.'

-'Grantaire', demanda Laigle, 'viens-tu du boulevard?'

-'Non.'

-'Nous venons de voir passer la tête du cortège, Joly et moi.'

-'C'est un spectacle berveilleux', dit Joly.

-'Comme cette rue est tranquille!', s'écria Laigle. 'Qui est-ce qui se douterait que Paris est sens dessus dessous? On voit qu'il y avait beaucoup de couvents ici, avant. Du Breul et Sauval en donnent la liste, et l'abbé Lebeuf aussi. Il y en avait tout autour, ça fourmillait; il y avait des chaussés, des déchaussés, des tondus, des barbus, des gris, des noirs, des blancs, des franciscains, des minimes, des capucins, des carmes, des petits augustins, des grands augustins, des vieux augustins... Ça pullulait.'

-'Ne parlons pas de moines', interrompit Grantaire, 'cela donne envie de se gratter.'

Puis il s'exclama:

-'Bouh! Je viens d'avaler une mauvaise huître. Voilà l'hypocondrie qui me reprend. Les huîtres sont gâtées, les servantes sont laides. Je hais l'espèce humaine. Je suis passé, tout à l'heure, rue de Richelieu, devant la grosse bibliothèque publique. Ce tas d'écailles d'huîtres qu'on appelle une bibliothèque me dégoûte de penser. Que de papier! Que d'encre! Que de griffonnage! On a écrit tout ça! Quel imbécile a donc dit que l'homme était un bipède sans plume? Et puis, j'ai rencontré une jolie fille que je connais, belle comme le printemps, digne de s'appeler Floréal, et ravie, transportée, heureuse, aux anges, la misérable, parce que hier un épouvantable banquier tigré de petite vérole a daigné vouloir d'elle! Hélas, les femme guettent les richards encore plus que le muguet! Cette minette, il n'y a pas deux mois, était sage comme une image dans sa mansarde: elle cousait des petits ronds de cuivre à des œillets de corset, assise sur un lit de sangle, près d'un pot de fleurs. La voilà banquière maintenant. Cette transformation s'est faite cette nuit. J'ai rencontré cette victime ce matin, toute joyeuse. Ce qui est désespérant, c'est que la fille était aussi jolie aujourd'hui qu'hier. Son financier ne paraissait pas sur sa figure. Les roses ont ceci de plus ou de moins que les femmes, que les traces que leur laissent les chenilles sont visibles.

Ah, il n'y a pas de justice sur la terre, en attestent le myrte, symbole de l'amour, le laurier, symbole de la guerre, l'olivier, ce bêta, symbole de la paix, le pommier, qui a failli étrangler Adam avec son pépin, et le figuier, grand-père des jupons. Quant au droit, voulez-vous savoir ce que c'est que le droit? Les Gaulois convoitent Cluse, Rome protège Cluse et leur demande quel tort Cluse leur a causé. Brennus répond: «Le tort que vous a fait Albe, le tort que vous a fait Fidènie, le tort que vous ont fait les Éques, les Volsques et les Sabins. Ils étaient vos voisins. Les Clusiens sont les nôtres. Nous entendons le voisinage comme vous. Vous avez volé Albe, nous prenons Cluse.» Rome dit: «Vous ne prendrez pas Cluse.» Brennus prit Rome, puis il cria: «Malheur aux vaincus!» Voilà ce qu'est le droit. Ah, dans ce monde, il y a tellement de rapaces, d'aigles cruels! J'en ai la chair de poule!'

Il tendit son verre à Joly qui le remplit, puis il but, et poursuivit, sans presque avoir été interrompu par ce verre de vin dont personne ne s'aperçut, même pas lui:

-'Brennus, qui prend Rome, est un aigle; le banquier, qui prend la grisette, est un aigle. Pas plus de pudeur ici que là. Donc, ne croyons à rien. Il n'y a qu'une réalité: boire. Quelle que soit votre opinion, soyez pour le coq maigre comme le canton d'Uri ou, pour le coq gras, comme le canton de Glaris, peu importe, buvez. Vous me parlez du boulevard, du cortège. Va-t-il donc encore y avoir une révolution? Cette indigence de moyens m'étonne de la part du bon Dieu. Il faut qu'à tout moment il se remette à huiler la serrure des événements. Ça accroche, ça ne marche pas. Vite une révolution. Le bon Dieu a toujours les mains noires de ce vilain cambouis-là. À sa place, je serais plus simple, je ne remonterais pas à chaque instant ma mécanique, je mènerais le genre humain rondement, je tricoterais les faits maille à maille sans casser le fil, je n'aurais pas d'en-cas, je n'aurais pas de répertoire extraordinaire. Ce que vous autres appelez le progrès est mû par deux moteurs: les hommes et les événements. Mais, chose triste, de temps en temps, l'exceptionnel est nécessaire. Pour les événements comme pour les hommes, la troupe ordinaire ne suffit pas; il faut, parmi les hommes, des génies et, parmi les événements, des révolutions. Les grands accidents sont la loi; l'ordre des choses ne peut s'en passer; à voir les apparitions de comètes, on serait tenté de croire que le ciel lui-même a besoin d'acteurs en représentation. Au moment où l'on s'y attend le moins, Dieu placarde un météore sur la muraille du firmament. Quelque étoile bizarre survient, soulignée par une queue énorme. Et cela fait mourir César. Brutus lui donne un coup de couteau et Dieu, un coup de comète. Crac, voilà une aurore boréale, voilà une révolution, voilà un grand homme; 93 en grosses lettres, Napoléon en vedette, la comète de 1811 au haut de l'affiche. Ah, la belle affiche bleue, toute constellée de flamboiements inattendus! Boum, boum! Spectacle extraordinaire. Levez les yeux, badauds. Tout est échevelé, l'astre comme le drame. Bon Dieu, c'est trop, et ce n'est pas assez. Ces ressources, prises dans l'exception, semblent magnificence et sont pauvreté. Mes amis, la providence en est aux expédients. Une révolution, qu'est-ce que cela prouve? Que Dieu est à court. Il fait un coup d'État, parce qu'il y a solution de continuité entre le présent et l'avenir, et parce que, lui Dieu, il n'a pas pu joindre les deux bouts. Au fait, cela me confirme dans mes conjectures sur la situation de fortune de Jéhovah; à voir tant de malaise en haut et en bas, tant de mesquinerie, de pingrerie, de détresse dans les cieux et sur la terre, depuis l'oiseau qui n'a pas un grain de mil jusqu'à moi qui n'ai pas cent mille livres de rente, à voir la destinée humaine, qui est très usée, et même la destinée royale, qui montre la corde, témoin le prince de Condé pendu, à voir l'hiver, qui n'est pas autre chose qu'une déchirure au zénith par où le vent souffle, à voir tant de haillons dans la pourpre toute neuve du matin au sommet des collines, à voir les gouttes de rosée, ces perles fausses, à voir le givre, ce strass, à voir l'humanité décousue et les événements rapiécés, et tant de taches sur le soleil, et tant de trous dans la lune, à voir tant de misère partout, je soupçonne que Dieu n'est pas riche. Il porte beau, c'est vrai, mais je sens la gêne. Il donne une révolution, comme un négociant dont la caisse est vide donne un bal. Il ne faut pas juger les cieux sur l'apparence. Sous la dorure j'entrevois un univers pauvre. Dans la création, il y a de la faillite. C'est pourquoi je suis mécontent. Voyez, c'est le cinq juin, il fait presque nuit; depuis ce matin j'attends que le jour vienne. Il n'est pas venu, et je gage qu'il ne viendra pas de la journée. C'est une

inexactitude de commis mal payé. Oui, tout est mal arrangé, rien ne s'ajuste, ce vieux monde est tout tordu, je me range dans l'opposition. Tout va de guingois; l'univers est taquin. C'est comme les enfants, ceux qui en désirent n'en ont pas, ceux qui n'en désirent pas en ont. Total: je rage. En outre, Laigle de Meaux, ce chauve, m'afflige. Cela m'humilie de penser que je suis du même âge que ce genou. Du reste, je critique, mais je n'insulte pas. L'univers est ce qu'il est. Je parle ici sans méchante intention, juste pour libérer ma conscience. Recevez, Père éternel, l'assurance de ma considération distinguée. Ah! Par tous les saints de l'Olympe et par tous les dieux du paradis, je n'étais pas fait pour être Parisien, c'est-à-dire pour ricocher à jamais, comme un volant entre deux raquettes, du groupe des flâneurs au groupe des tapageurs! J'étais fait pour être Turc, regardant toute la journée des péronnelles orientales exécuter ces exquises danses d'Égypte, lubriques comme les songes d'un homme chaste, ou paysan beauceron, ou gentilhomme vénitien entouré de beautés masquées, ou petit prince allemand fournissant la moitié d'un fantassin à la confédération germanique et occupant ses loisirs à faire sécher ses chaussettes sur sa haie, c'est-à-dire sa frontière. Voilà pour quels destins j'étais né! Oui, j'ai dit Turc, et je ne m'en dédis pas. Je ne comprends pas qu'on prenne les Turcs en grippe; Mahom a du bon; respect à l'inventeur des sérails et autres paradis remplis d'odalisques! N'insultons pas le mahométisme, la seule religion qui soit ornée d'un poulailler! Sur ce, j'insiste pour boire. La terre est une grosse bêtise. Et il paraît qu'ils vont se battre, tous ces imbéciles, se faire casser la gueule, se massacrer, en plein été, au mois de juin, quand ils pourraient s'en aller, avec une créature sous le bras, respirer dans les champs l'immense tasse de thé des foins coupés! Vraiment, on fait trop de sottises. Une vieille lanterne cassée que j'ai vue tout à l'heure chez un marchand de bric-à-brac me suggère une réflexion: Il serait temps d'éclairer le genre humain. Oui, me revoilà triste! Ce que c'est que d'avaler une huître et une révolution de travers! Je redeviens lugubre. Oh, l'affreux vieux monde! On s'y évertue, on s'y destitue, on s'y prostitue, on s'y tue, on s'y habitue!'

Et Grantaire, après cette quinte d'éloquence, eut une quinte de toux, méritée.

-'À propos de révolution', dit Joly, 'il paraît que Barius est aboureux.'

-'Sait-on de qui?', demanda Laigle.

-'Don.'

-'Non?'

-'Don, je te dis!'

-'Les amours de Marius!', s'écria Grantaire. 'Je vois ça d'ici. Marius est un brouillard, il aura trouvé une vapeur. Marius est de la race poète. Qui dit poète dit fou. Marius et sa Marie, ou sa Maria, ou sa Mariette, ou sa Marion, cela doit faire de drôles d'amants. Je me rends compte de ce que cela est. Des extases où l'on oublie l'amour charnel. Chastes sur la terre mais s'accouplant dans l'infini. Ce sont des âmes qui ont des sens. Ils couchent ensemble dans les étoiles.

Grantaire entamait sa seconde bouteille, et peut-être sa seconde harangue quand un nouvel être émergea du trou carré de l'escalier. C'était un garçon de moins de dix ans, déguenillé, très petit, jaune, le visage en museau, l'œil vif, chevelu, mouillé, l'air content.

L'enfant, choisissant sans hésiter parmi les trois, quoiqu'il n'en connût évidemment aucun, s'adressa à Laigle de Meaux.

-'Est-ce que vous êtes monsieur Bossuet?', demanda-t-il.

-'C'est mon petit nom', répondit Laigle. 'Que me veux-tu?'

-'Voilà. Un grand blond sur le boulevard m'a dit: «Connais-tu la mère Hucheloup?» J'ai dit: «Oui, rue de la Chanvrerie, la veuve au vieux.» Il m'a dit: «Vas-y. Tu y trouveras monsieur Bossuet et tu lui diras de ma part: ABC.» C'est une farce qu'on vous fait, n'est-ce pas? Il m'a donné dix sous.'

-'Joly, prête-moi dix sous', dit Laigle, et, se tournant vers Grantaire, il ajouta: 'Grantaire, prête-moi dix sous.'

Cela fit vingt sous que Laigle donna à l'enfant.

-'Merci, monsieur', dit le petit garçon.

-'Comment t'appelles-tu?', demanda Laigle.

-'Navet, je suis le copain de Gavroche.'

-'Reste avec nous', dit Laigle.

-'Déjeune avec nous', dit Grantaire.

L'enfant répondit:

-'Je ne peux pas, je suis du cortège, c'est moi qui crie à bas Polignac.'

Et tirant le pied longuement derrière lui, ce qui est le plus respectueux des saluts possibles, il s'en alla.

L'enfant parti, Grantaire prit la parole:

-'Ceci est le gamin pur. Il y a beaucoup de variétés dans le genre gamin. Le gamin notaire s'appelle saute-ruisseau, le gamin cuisinier s'appelle marmiton, le gamin boulanger s'appelle mitron, le gamin laquais s'appelle groom, le gamin marin s'appelle mousse, le gamin soldat s'appelle tapin, le gamin peintre s'appelle rapin, le gamin négociant s'appelle trottin, le gamin courtisan s'appelle menin, le gamin roi s'appelle dauphin, le gamin dieu s'appelle bambino.'

Laigle, un peu perdu dans ses pensées, murmura:

-'ABC, c'est-à-dire: enterrement de Lamarque.'

-'Le grand blond', observa Grantaire, 'c'est Enjolras qui te prévient.'

-'Irons-nous?', demanda Bossuet.

-'Il pleut', répondit Joly. 'J'ai juré d'aller me mettre près du feu, pas de me jeter à l'eau. Je ne veux pas m'enrhuber.'

-'Je reste ici', dit Grantaire. 'Je préfère un déjeuner à un corbillard.'

-'Conclusion: nous restons', reprit Laigle. 'Eh bien, buvons alors. D'ailleurs on peut manquer l'enterrement, sans manquer l'émeute.'

-'Ah, l'ébeute, j'en suis!', s'écria Joly.

Laigle se frotta les mains:

-'Voilà donc qu'on va retoucher à la révolution de 1830. Au fait, elle gêne le peuple aux entournures.'

-'Votre révolution ne m'intéresse pas', dit Grantaire. 'Je ne déteste pas ce gouvernement. C'est la couronne tempérée par le bonnet de coton. C'est un sceptre terminé en parapluie. Au fait, aujourd'hui, j'y songe, par le temps qu'il fait, Louis-Philippe pourra utiliser sa royauté à deux fins: étendre le bout sceptre contre le peuple et ouvrir le bout parapluie contre le ciel.'

La salle était obscure, de gros nuages masquaient un reste de lumière. Il n'y avait personne dans le cabaret, ni dans la rue, tout le monde étant allé voir les 'événements'.

-'Est-il midi ou minuit?', cria Bossuet. 'On n'y voit goutte. Gibelotte, de la lumière!'

Grantaire, triste, buvait.

-'Enjolras me dédaigne', murmura-t-il. 'Il s'est dit: «Joly est malade, Grantaire est ivre.» C'est à Bossuet qu'il a envoyé son message. Si Navet s'était adressé a moi, de sa part, je l'aurais suivi. Tant pis pour Enjolras! Je n'irai pas à son enterrement.'

Cette résolution prise, Bossuet, Joly et Grantaire ne bougèrent plus du cabaret. Vers deux heures de l'après-midi, leur table était couverte de bouteilles vides. Deux chandelles y brûlaient, l'une dans un bougeoir de cuivre parfaitement vert, l'autre dans le goulot d'une carafe fêlée. Grantaire avait entraîné Joly et Bossuet vers le vin; Bossuet et Joly avaient ramené Grantaire vers la joie.

Quant à Grantaire, depuis midi, il avait dépassé le vin, médiocre source de rêves. Le vin, auprès des ivrognes sérieux, n'a qu'un succès d'estime. Il y a, en fait d'ébriété, la magie noire et la magie blanche; le vin n'est que la magie blanche. Grantaire était un aventureux buveur de songes. La noirceur d'une ivresse redoutable entr'ouverte devant lui, loin de l'arrêter, l'attirait. Il avait laissé là les bouteilles et pris la chope. La chope, c'est le gouffre. N'ayant sous la main ni opium, ni haschisch, et voulant s'emplir le cerveau de crépuscule, il avait eu recours à cet effrayant mélange d'eau-de-vie, de bière brune et d'absinthe, qui produit des léthargies si terribles. C'est de ces trois vapeurs, bière, eau-de-vie, absinthe, qu'est fait le plomb de l'âme. Ce sont trois ténèbres; le papillon céleste s'y noie; il s'y forme,

dans une fumée membraneuse, vaguement condensée en aile de chauve-souris, voletant au-dessus de Psyché endormie, trois furies muettes: le Cauchemar, la Nuit, la Mort.

Grantaire n'en était pas encore à cette phase lugubre; loin de là. Il étai prodigieusement gai; Bossuet et Joly lui donnaient la réplique. Ils trinquaient. Grantaire ajoutait à l'accentuation excentrique des mots et des idées la divagation du geste. Il appuya avec dignité son poing gauche sur son genou, son bras faisant une équerre, et, la cravate défaite, à cheval sur un tabouret, un verre plein dans la main droite, il jeta à Matelote, la grosse servante, ces paroles solennelles:

-'Qu'on ouvre les portes du palais! Que tout le monde soit de l'Académie française et ait le droit d'embrasser madame Hucheloup! Buvons.'

Et se tournant vers madame Hucheloup, il ajouta:

-'Femme antique et consacrée par l'usage, approche que je te contemple!

Joly s'écria:

-'Batelote et Gibelotte, ne doddez plus à boire à Grantaire. Il dépense des sobbes folles. Depuis ce batin, Il a déjà dévoré deux francs quatre-vingt-quinze centibes.'

Grantaire reprit:

-'Qui donc a décroché les étoiles sans ma permission pour les mettre sur la table en guise de chandelles?'

Bossuet, très saoul, avait conservé son calme.

Il s'était assis sur l'appui de la fenêtre ouverte. La pluie qui tombait mouillait son dos. Il regardait ses deux amis.

Tout à coup, il entendit, derrière lui, un rumeur, des bruits de pas précipités, des hommes appelant à prendre les armes. Il se retourna et aperçut, rue Saint-Denis, au bout de la rue de la Chanvrerie, Enjolras qui passait, la carabine à la main, Gavroche avec son pistolet, Feuilly avec son sabre, Courfeyrac avec son épée, Jean Prouvaire avec son mousqueton, Combeferre avec son fusil, Bahorel avec sa carabine, et la foule orageuse qui les suivait.

La rue de la Chanvrerie n'était pas longue. Bossuet improvisa, avec ses deux mains, un porte-voix autour de sa bouche et cria:

-'Courfeyrac! Courfeyrac! Hohée!'

Courfeyrac entendit l'appel, aperçut Bossuet, et fit quelques pas dans la rue de la Chanvrerie en criant un 'que veux-tu?' qui se croisa avec un 'où vas-tu?'.

-'Faire une barricade', répondit Courfeyrac.

-'Eh bien, fais-la ici: la place est bonne!'

-'C'est vrai, l'Aigle.'

Et sur un signe de Courfeyrac, l'attroupement se précipita rue de la Chanvrerie.

CHAPITRE III: LA NUIT COMMENCE À SE FAIRE SUR GRANTAIRE.

L'endroit était, en fait, admirablement indiqué: l'entrée de la rue était évasée, le fond rétréci et en cul-de-sac, le Corinthe y faisant un étranglement, la rue Mondétour pouvait être facilement barrée, seule la rue Saint-Denis présentait un danger car il y avait assez de place pour y loger un gros bataillon. Bossuet gris avait eu le coup d'œil d'Hannibal à jeun.

À l'arrivée tonitruante du rassemblement, l'épouvante avait pris toute la rue. Les passants s'enfuirent tous. Le temps d'un éclair, au fond, à droite, à gauche, boutiques, établis, portes d'allées, fenêtres, persiennes, mansardes, volets de toute dimension, se fermèrent, depuis les rez-de-chaussée jusque sur les toits. Une vieille femme effrayée mit un matelas devant sa fenêtre afin d'amortir le choc des balles. La salle du cabaret était seule restée ouverte, et cela pour une bonne raison, c'est que l'attroupement s'y était rué. 'Ah mon Dieu, ah mon Dieu!', soupirait madame Hucheloup.

Bossuet était allé au-devant de Courfeyrac.

Joly, qui s'était mis à la fenêtre, cria:

-'Courfeyrac, tu aurais dû prendre un parapluie. Tu vas t'enrhuber.'

En quelques minutes, vingt barres de fer furent arrachées de la devanture grillagée du café et dix toises de rue furent dépavées. Gavroche et Bahorel saisirent au passage et renversèrent la charrette d'un fabricant de chaux appelé Anceau; ce véhicule contenait trois barriques pleines de chaux qu'ils placèrent sous des piles de pavés. Enjolras leva la trappe de la cave: toutes les futailles vides de la veuve Hucheloup allèrent rejoindre les barriques de chaux. Feuilly, avec ses doigts habitués à enluminer les lames délicates des éventails, doubla les barriques et le chariot avec deux rangées de moellons, moellons improvisés, comme le reste, et pris on ne sait où. Des poutres d'étai furent arrachées à la façade d'une maison voisine et couchées sur les futailles. Quand Bossuet et Courfeyrac se retournèrent, la moitié de la rue était déjà barrée avec un rempart plus haut qu'un homme. Rien n'est tel que la main populaire pour bâtir tout ce qui se bâtit en démolissant.

Matelote et Gibelotte s'étaient mêlées aux travailleurs. Gibelotte allait et venait chargée de gravats. Sa lassitude aidait à la barricade. Elle servait des pavés comme elle eût servi du vin, l'air endormi.

Un omnibus qui avait deux chevaux blancs passa au bout de la rue.

Bossuet enjamba les pavés, courut, arrêta le cocher, fit descendre les voyageurs, donna la main 'aux dames', congédia le conducteur et ramena la voiture tirée par les chevaux.

'Les omnibus', dit-il, 'ne passent pas devant le Corinthe.'

Un instant après, les chevaux dételés s'en allèrent, au hasard, par la rue Mondétour; l'omnibus couché sur le flanc compléta la barricade.

Madame Hucheloup, bouleversée, s'était réfugiée au premier étage.

Elle avait le regard vague et laissait échapper de vagues lamentations épouvantées de sa gorge enrouée.

-'C'est la fin du monde', murmurait-elle.

Joly déposa un baiser sur le gros cou rouge et ridé de madame Hucheloup et dit à Grantaire: 'Mon cher, j'ai toujours considéré le cou d'une femme comme une chose infiniment délicate.'

Grantaire atteignit bientôt les plus hautes régions du dithyrambe. Matelote étant remontée au premier, il la saisit par la taille et se mit à rire bruyamment près de la fenêtre.

-'Matelote est laide!', cria-t-il. 'Matelote est la laideur rêvée! C'est une chimère. Voici le secret de sa naissance. Un Pygmalion gothique qui faisait des gargouilles de cathédrales tomba, un beau matin, amoureux de l'une d'elles, la plus horrible. Il supplia l'amour de l'animer, et cela fit Matelote. Regardez-la, citoyens! Elle a les cheveux couleur chromate de plomb, comme la maîtresse du Titien. Mais c'est une bonne fille. Je vous réponds qu'elle se battra bien. Toute bonne fille contient un héros. Quant à la mère Hucheloup, c'est une vieille brave. Voyez les moustaches qu'elle a! Elle les a héritées de son mari. Une hussarde, quoi! Elle se battra aussi. À elles deux elles feront peur à la banlieue. Camarades, nous renverserons le gouvernement, vrai comme il est vrai qu'il existe quinze acides intermédiaires entre l'acide margarique et l'acide formique. Du reste, cela m'est parfaitement égal. Messieurs, mon père m'a toujours détesté parce que je ne pouvais pas comprendre les mathématiques. Je ne comprends que l'amour et la liberté. Je suis Grantaire le bon enfant! N'ayant jamais eu d'argent, je n'en ai pas pris l'habitude, ce qui fait que je n'en ai jamais manqué; mais si j'avais été riche, il n'y aurait plus eu de pauvres! On aurait vu! Oh, si les bons cœurs avaient de grosses bourses, comme tout irait mieux! Je me figure Jésus-Christ avec la fortune de Rothschild! Que de bien il ferait! Matelote, embrassez-moi! Vous êtes voluptueuse et timide! Vous avez des joues qui appellent le baiser d'une sœur et des lèvres qui réclament le baiser d'un amant!

-'Tais-toi, pochtron!', dit Courfeyrac.

Grantaire répondit:

-'Je suis capitoul et maître ès jeux floraux!'

Enjolras qui était debout sur le haut du barrage, le fusil au poing, leva son beau visage austère. Enjolras, on le sait, tenait du spartiate et du puritain. Il fût mort aux Thermopyles avec Léonidas et eût brûlé Drogheda avec Cromwell.

-'Grantaire', cria-t-il, 'va-t'en cuver ton vin hors d'ici. C'est la place de l'ivresse révolutionnaire et non de l'ivrognerie. Ne déshonore pas la barricade!

Cette parole irritée produisit sur Grantaire un effet singulier. On eût dit qu'il recevait un verre d'eau froide à travers le visage. Il parut subitement dégrisé. Il s'assit, s'accouda sur une table près de la fenêtre, regarda Enjolras avec une inexprimable douceur, et lui dit:

-'Tu sais que je crois en toi.'

-'Va-t'en.'

-'Laisse-moi dormir ici.'

-'Va dormir ailleurs, cria Enjolras.'

Mais Grantaire, fixant toujours sur lui ses yeux tendres et troubles, répondit:

-'Laisse-moi y dormir jusqu'à ce que j'y meure.'

Enjolras le regarda d'un manière dédaigneuse:

-'Grantaire, tu es incapable de croire, de penser, de vouloir, de vivre, et de mourir.'

Grantaire répliqua d'une voix grave:

-'Tu verras.'

Il bégaya encore quelques mots inintelligibles, puis sa tête tomba pesamment sur la table, et, ce qui est un effet assez habituel de la seconde période de l'ébriété où Enjolras l'avait rudement et brusquement poussé, un instant après, il s'endormit.

CHAPITRE IV: IL FAUT CONSOLER LA VEUVE HUCHELOUP.

Bahorel, s'extasiant sur la barricade, s'écria:

-'Voilà la rue décolletée! Comme cela fait bien!'

Courfeyrac, tout en démolissant un peu le cabaret, cherchait à consoler la veuve cabaretière.

-'Mère Hucheloup, ne vous plaigniez-vous pas l'autre jour lorsqu'on vous a mis une contravention parce que Gibelotte avait secoué un tapis par votre fenêtre?'

-'Oui, mon bon monsieur Courfeyrac. Ah, mon Dieu, est-ce que vous allez me mettre aussi cette table-là dans votre horreur? Et même que, pour le tapis, et aussi pour un pot de fleurs qui était tombé de la mansarde dans la rue, le gouvernement m'a pris cent francs d'amende. Si ce n'est pas une abomination!'

-'Eh bien, ma chère petite madame, nous allons vous venger.'

Mme Hucheloup, dans cette argumentation, ne semblait pas tellement comprendre où était son bénéfice. Elle était satisfaite à la manière de cette femme arabe qui, ayant reçu un soufflet de son mari, alla se plaindre à son père, criant vengeance et disant: 'Père, tu dois à mon mari affront pour affront.' Le père demanda: 'Sur quelle joue as-tu reçu le soufflet?' 'Sur la joue gauche.' Le père souffleta la joue droite et dit: 'Te voilà contente. Va dire à ton mari qu'il a souffleté ma fille, mais que j'ai souffleté sa femme.'

La pluie avait cessé. Des recrues étaient arrivées. Des ouvriers avaient apporté, sous leurs blouses, un petit baril de poudre, un panier contenant des bouteilles de vitriol, deux ou trois torches de carnaval et une bourriche pleine de lampions 'restés de la fête du roi', fête récente ayant eu lieu le 1er mai. On disait que ces munitions venaient de la part d'un épicier du faubourg Saint-Antoine nommé Pépin. On brisa l'unique réverbère de la rue de la Chanvrerie, celui de la rue Saint-Denis et toutes les lanternes des rues voisines.

Enjolras, Combeferre et Courfeyrac dirigeaient tout. Maintenant, deux barricades se construisaient en même temps. Elle étaient toutes deux adossées au café Corinthe et faisaient une équerre. La plus grande fermait la rue de la Chanvrerie, l'autre fermait la rue Mondétour, du côté de la rue du Cygne. Cette dernière barricade, très étroite, n'était

construite que de tonneaux et de pavés. Il y avait là environ cinquante travailleurs; une trentaine étaient armés de fusils; en chemin, ils les avaient emprunté à un armurier.

Cette troupe était bizarre et bigarré. L'un avait une longue veste, un sabre de cavalerie et deux pistolets d'arçon; un autre était en manches de chemise avec un chapeau rond et une poire à poudre pendue au côté; un troisième était plastronné de neuf feuilles de papier gris et armé d'une alêne de sellier. Il y en avait un qui criait. 'Exterminons-les tous jusqu'au dernier et mourons au bout de notre baïonnette!' Celui-là n'avait pas de baïonnette. Un autre étalait par-dessus sa redingote une buffleterie et une giberne de garde national avec le couvre-giberne orné de cette inscription en laine rouge: 'Ordre public.' Il y avait beaucoup de fusils portant des numéros de légions, peu de chapeaux, pas de cravates, beaucoup de bras nus, quelques piques. Ajoutez à cela tous les âges, tous les visages, de petits jeunes gens pâles, des ouvriers du port bronzés. Tous se hâtaient, et, tout en s'entraidant, ils parlaient des secours qu'ils auraient vers trois heures du matin, du régiment qui allait les aider, du soulèvement général de Paris. Ces propos terribles se mêlaient à une sorte de jovialité cordiale. Ils ressemblaient à des frères même s'ils ne connaissait pas le nom des uns et des autres. Les grands périls ont cela de beau qu'ils mettent en lumière la fraternité des inconnus.

Un feu avait été allumé dans la cuisine et l'on y fondait, dans un moule à balles, des brocs, des cuillers, des fourchettes, toute les objets en étain du cabaret. On buvait au milieu de tout cela. Les capsules et les balles traînaient, pêle-mêle, sur les tables, avec les verres de vin. Dans la salle de billard, Mme Hucheloup, Matelote et Gibelotte, diversement atteintes par la terreur (l'une était abrutie, l'autre essoufflée, l'autre éveillée) déchiraient de vieux torchons pour faire de la charpie. Trois insurgés effrayants les assistaient, trois gaillards chevelus, barbus, moustachus qui découpaient la toile avec des doigts de lingère.

L'homme athlétique que Courfeyrac, Combeferre et Enjolras avaient remarqué à l'instant où il abordait l'attroupement, au coin de la rue des Billettes, travaillait à la petite barricade et s'y rendait utile. Gavroche travaillait à la grande. Quant au jeune homme qui avait attendu Courfeyrac chez lui et avait demandé après monsieur Marius, il avait disparu à peu près au moment où l'on avait renversé l'omnibus.

Gavroche, complètement envolé et radieux, s'était chargé de la mise en train. Il allait, venait, montait, descendait, remontait, bruissait, étincelait. Il semblait être là pour l'encouragement de tous. Avait-il un aiguillon? Oui, certes, sa misère. Avait-il des ailes? Oui, sa joie. Gavroche était un tourbillon. On le voyait sans cesse, on l'entendait toujours. Il remplissait l'air, étant partout à la fois. C'était une espèce d'ubiquité presque irritante. L'énorme barricade le sentait sur sa croupe. Il gênait les flâneurs, excitait les paresseux, ranimait les fatigués, impatientait les pensifs, amusait les uns, essoufflait ou énervait les autres, piquait un étudiant, mordait un ouvrier, se posait, s'arrêtait, repartait, volait au-dessus du tumulte et de l'effort, sautait de ceux-ci à ceux-là, murmurait, bourdonnait et harcelait tout l'attelage; c'était la mouche de l'immense coche révolutionnaire.

Le mouvement perpétuel était dans ses petits bras et la clameur perpétuelle dans ses petits poumons:

-'Encore des pavés, des tonneaux, des machins, des trucs! Où y a-t-il des trucs? Une auge de plâtre pour me boucher ce trou-là. C'est tout petit, votre barricade. Il faut que ça monte. Mettez-y tout, flanquez-y tout, fichez-y tout. Cassez la maison. Une barricade, c'est un assemblage de tout et de n'importe quoi. Tenez, voilà une porte vitrée.

Ceci fit s'exclamer les travailleurs.

-'Une porte vitrée! Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'une porte vitrée, tubercule?

-'Hercules vous-mêmes!', riposta Gavroche. 'Une porte vitrée dans une barricade, c'est excellent. Ça n'empêche pas de l'attaquer, mais ça gêne pour la prendre. Vous n'avez donc jamais chipé des pommes par-dessus un mur où il y avait des culs de bouteilles? Une porte vitrée, ça coupe les cors aux pieds de la garde nationale quand elle veut monter sur la barricade. Pardi, le verre est traître! Ah çà, vous n'avez pas une imagination effrénée, les copains!'

Du reste, il était furieux de son pistolet sans chien. Il allait de l'un à l'autre, réclamant: 'Un fusil! Je veux un fusil! Pourquoi ne me donne-t-on pas un fusil?'

-'Un fusil pour toi!', dit Combeferre.

-'Tiens!', répliqua Gavroche, 'Pourquoi pas? J'en ai bien eu un en 1830 quand on s'est disputé avec Charles X!'

Enjolras haussa les épaules.

-'Quand il y en aura pour les hommes, on en donnera aux enfants.'

Gavroche se tourna fièrement et lui répondit:

-'Si tu es tué avant moi, je te prends le tien.'

-'Gamin!', dit Enjolras.

-'Blanc-bec!', dit Gavroche.

Un élégant fourvoyé qui flânait au bout de la rue fit diversion.

Gavroche lui cria:

-'Venez avec nous, jeune homme! Eh bien, cette vieille patrie, on ne fait donc rien pour elle?'

L'élégant s'enfuit.

CHAPITRE V: LES PRÉPARATIFS.

Les journaux du temps ont dit que la barricade de la rue de la Chanvrerie, cette 'construction presque inexpugnable', comme ils l'appellent, atteignait le premier étage. Le fait est qu'elle ne dépassait pas une hauteur moyenne de six ou sept pieds. Elle était bâtie de manière à ce que les combattants pussent, à volonté, ou disparaître derrière, ou dominer le barrage et même en escalader la crête au moyen d'une quadruple rangée de pavés superposés et arrangés en gradins à l'intérieur. Au dehors, le front de la barricade, composé de piles de pavés et de tonneaux reliés par des poutres et des planches qui s'enchevêtraient dans les roues de la charrette Anceau et de l'omnibus renversé, avait un aspect hérissé et inextricable. Une ouverture suffisante pour qu'un homme y pût passer avait été ménagée entre le mur des maisons et l'extrémité de la barricade la plus éloignée du cabaret. La flèche de l'omnibus était dressée droite et maintenue avec des cordes; un drapeau rouge, fixé à cette flèche, flottait sur la barricade.

La petite barricade Mondétour, cachée derrière la maison du cabaret, ne se voyait pas. Les deux barricades réunies formaient une véritable redoute. Enjolras et Courfeyrac n'avaient pas jugé bon de barricader l'autre tronçon de la rue Mondétour qui relie la rue des Prêcheurs aux Halles, voulant, sans doute, conserver une issue pour pouvoir s'échapper et redoutant peu d'être attaqués par la dangereuse et difficile ruelle des Prêcheurs.

À part cette issue et l'ouverture sur la rue de la Chanvrerie, l'intérieur de la barricade, où le cabaret faisait un angle saillant, présentait un quadrilatère irrégulier fermé de toutes parts. Il y avait une vingtaine de pas d'intervalle entre le grand barrage et les hautes maisons qui formaient le fond de la rue, de sorte qu'on pouvait dire que la barricade était adossée à ces maisons, toutes habitées mais fermée du haut en bas.

Tout ce travail se fit en moins d'une heure, sans que cette poignée d'hommes hardis vît surgir un bonnet à poil ou une baïonnette. Les bourgeois peu nombreux qui se hasardaient encore dans la rue Saint-Denis jetaient un coup d'œil rue de la Chanvrerie, apercevaient la barricade et doublaient le pas.

Les deux barricades terminées, le drapeau hissé, on traîna une table hors du café. Courfeyrac monta sur cette table. Enjolras apporta le coffre carré; Courfeyrac l'ouvrit. Il était rempli de cartouches. Quand on vit les cartouches, il y eut un tressaillement parmi les plus braves et un moment de silence.

Courfeyrac les distribua en souriant.

Chacun reçut trente cartouches. Beaucoup avaient de la poudre et se mirent à en faire d'autres avec les balles qu'on fondait. Quant au baril de poudre, il était sur une table à part, près de la porte; on le mit de côté pour plus tard.

Le rappel qui parcourait tout Paris ne s'arrêtait pas; il avait fini par ne plus être qu'un bruit monotone auquel personne ne faisait plus attention. Ce bruit tantôt s'éloignait, tantôt s'approchait, avec des ondulations lugubres.

On chargea les fusils et les carabines, tous ensemble, sans précipitation, avec une gravité solennelle. Enjolras alla placer trois sentinelles hors des barricades: l'une rue de la Chanvrerie, la seconde rue des Prêcheurs, la troisième au coin de la Petite-Truanderie.

Puis, les barricades bâties, les postes assignés, les fusils chargés, les sentinelles positionnées, seuls dans ces rues redoutables où personne ne passait plus, entourés de ces maisons muettes et comme mortes où ne palpitait aucun mouvement humain, enveloppés des ombres croissantes du crépuscule qui commençait, au milieu de cette obscurité et de ce silence où l'on sentait s'avancer quelque chose et qui avaient je ne sais quoi de tragique et de terrifiant, isolés, armés, déterminés, tranquilles, ils attendirent.

CHAPITRE VI: EN ATTENDANT LA TEMPÊTE.

Que firent-ils durant ces heures d'attente?

Il faut bien que je le dise car ceci est de l'histoire.

Les hommes faisaient des cartouches, les femmes, de la charpie; une grande casserole, pleine d'étain et de plomb fondu destinés au moule à balles, fumait sur un réchaud ardent; les sentinelles veillaient, le fusil à l'épaule; Enjolras, impossible à distraire, les surveillait; Combeferre, Courfeyrac, Prouvaire, Feuilly, Bossuet, Joly, Bahorel, et quelques autres, se réunirent, comme aux plus paisibles jours de leurs causeries d'écoliers; dans un coin de ce cabaret changé en casemate, à deux pas de la redoute qu'ils avaient élevée, leurs carabines chargées appuyées au dossier de leur chaise, ces beaux jeunes gens, si voisins d'une heure suprême, se mirent à dire des vers d'amour.

Quels vers? Les voici:

Vous rappelez-vous notre douce vie,
Lorsque nous étions si jeunes tous deux,
Et que nous n'avions au cœur d'autre envie
Que d'être bien mis et d'être amoureux!

Lorsqu'en ajoutant votre âge à mon âge,
Nous ne comptions pas à deux quarante ans,
Et que, dans notre humble et petit ménage,
Tout, même l'hiver, nous était printemps!

Beaux jours! Manuel était fier et sage,
Paris s'asseyait à de saints banquets,
Foy lançait la foudre, et votre corsage
Avait une épingle où je me piquais.

Tout vous contemplait. Avocat sans causes,
Quand je vous menais au Prado dîner,
Vous étiez jolie au point que les roses
Me faisaient l'effet de se retourner;

Je les entendais dire: 'Est-elle belle!
Comme elle sent bon! Quels cheveux à flots!'
Sous son mantelet elle cache une aile;

Son bonnet charmant est à peine éclos.

J'errais avec toi, pressant ton bras souple.
Les passants croyaient que l'amour charmé
Avait marié, dans notre heureux couple,
Le doux mois d'avril au beau mois de mai.

Nous vivions cachés, contents, porte close,
Dévorant l'amour, bon fruit défendu;
Ma bouche n'avait pas dit une chose
Que déjà ton cœur avait répondu.

Sorbonne était l'endroit bucolique
Où je t'adorais du soir au matin.
C'est ainsi qu'une âme amoureuse applique
La carte du Tendre au Quartier Latin.

Ô place Maubert! Ô place Dauphine!
Quand, dans le taudis frais et printanier,
Tu tirais ton bas sur ta jambe fine,
Je voyais un astre au fond du grenier.

J'ai fort lu Platon, mais rien ne m'en reste;
Mieux que Malebranche et que Lamennais,
Tu me démontrais la bonté céleste
Avec une fleur que tu me donnais.

Je t'obéissais, tu m'étais soumise.
Ô grenier doré! Te lacer, te voir
Aller et venir dès l'aube en chemise,
Mirant ton front jeune à ton vieux miroir!

Et qui donc pourrait perdre la mémoire
De ces temps d'aurore et de firmament,
De rubans, de fleurs, de gaze et de moire,
Où l'amour bégaye un argot charmant?

Nos jardins étaient un pot de tulipe;
Tu masquais la vitre avec un jupon;
Je prenais le bol de terre de pipe
Et je te donnais la tasse en japon.

Et ces grands malheurs qui nous faisaient rire!
Ton manchon brûlé, ton boa perdu!
Et ce cher portrait du divin Shakespeare
Qu'un soir pour souper nous avons vendu!

J'étais mendiant et toi charitable.
Je baisais au vol tes bras frais et ronds.
Dante in-folio nous servait de table
Pour manger gaîment un cent de marrons.

La première fois qu'en mon joyeux bouge
Je pris un baiser à ta lèvre en feu,

Quand tu t'en allas décoiffée et rouge,
Je restai tout pâle et je crus en Dieu

Te rappelles-tu nos bonheurs sans nombre,
Et tous ces fichus changés en chiffons?
Oh! Que de soupirs, de nos cœurs pleins d'ombre,
Se sont envolés dans les cieux profonds!

L'heure, le lieu, ces souvenirs de jeunesse rappelés, quelques étoiles qui commençaient à briller dans le ciel, le repos funèbre de ces rues désertes, l'imminence de l'aventure inexorable qui se préparait donnaient un charme pathétique à ces vers murmurés dans le crépuscule par Jean Prouvaire, le doux poète.

Pendant ce temps, on avait allumé un lampion dans la petite barricade et, dans la grande, une de ces torches de cire comme on en rencontre le mardi gras, sur le devant des voitures qui vont à la Courtille, chargées de personnes masquées. Ces torches, on l'a vu, venaient du faubourg Saint-Antoine.

La torche avait été placée dans une espèce de cage de pavés, fermée de trois côtés pour l'abriter du vent, disposée de façon à ce que toute la lumière tombât sur le drapeau. La rue et la barricade étaient plongées dans l'obscurité; on ne voyait que le drapeau rouge formidablement éclairé comme par une énorme lanterne sourde.

Cette lumière ajoutait à l'écarlate du drapeau je ne sais quelle pourpre terrible.

CHAPITRE VII: L'HOMME RECRUTÉ RUE DES BILLETTES.

La nuit était tout à fait tombée, rien ne venait. On n'entendait que des rumeurs confuses et, par moments, des fusillades, mais rares, peu nourries et lointaines. Ce répit qui se prolongeait prouvait que le gouvernement prenait son temps pour réunir ses forces. Ces cinquante hommes en attendaient soixante mille.

Enjolras se sentit pris de cette impatience qui saisit les âmes fortes au seuil des événements redoutables. Il alla trouver Gavroche qui s'était mis à fabriquer des cartouches, dans la salle basse, à la clarté douteuse de deux chandelles, posées sur le comptoir par précaution, à cause de la poudre répandue sur les tables. Ces deux chandelles n'éclairaient pas au dehors. Les insurgés, en outre, avaient eu soin de ne pas allumer de lumière dans les étages supérieurs.

Gavroche était très préoccupé, mais pas à cause de ses cartouches.

L'homme de la rue des Billettes venait d'entrer dans la salle basse et était allé s'asseoir à la table la moins éclairée. Il avait reçu un fusil de munition grand modèle qu'il tenait entre ses jambes. Gavroche, jusqu'à cet instant, distrait par cent choses amusantes, n'avait pas vu cet homme.

Lorsqu'il entra, Gavroche le suivit machinalement des yeux, admirant son fusil, puis, brusquement, quand l'homme fut assis, il se leva. Ceux qui auraient regardé l'homme jusqu'à ce moment l'auraient vu observer tout dans la barricade et dans la bande des insurgés. Depuis qu'il était entré dans la salle, il avait été pris d'une sorte de recueillement et semblait ne plus rien voir de ce qui se passait. Le gamin s'approcha de ce personnage pensif et se mit à tourner autour de lui sur la pointe des pieds comme on marche près de quelqu'un qu'on craint de réveiller. En même temps, sur son visage enfantin, à la fois si effronté et si sérieux, si évaporé et si profond, si gai et si navrant, passèrent toutes ces grimaces de vieux qui signifient: Ah bah, pas possible, j'ai la berlue, je rêve, est-ce que ce serait, non, ce n'est pas, mais si, mais non... Gavroche se balança sur ses talons, serra ses deux poings dans ses poches, remua le cou comme un oiseau et mordit sa lèvre inférieure. Il était stupéfait, incertain, incrédule, convaincu, ébloui. Il avait la mine du chef des eunuques au marché des esclaves découvrant une Vénus parmi des dondons; il avait indubitablement l'air d'un amateur de peintures reconnaissant un Raphaël dans un

amoncellement de croûtes. Son instinct et son intelligence lui disaient qu'il avait flairé quelque chose.

C'est au plus fort de cette préoccupation qu'Enjolras l'aborda.

-'Tu es petit', dit Enjolras, 'on ne te verra pas. Sors des barricades, glisse-toi le long des maisons, va un peu partout par les rues et reviens me dire ce qui se passe.'

Gavroche se leva.

-'Les petits sont donc bons à quelque chose! J'y vais. En attendant, fiez-vous aux petits mais méfiez-vous des grands...' En baissant la voix et en désignant du regard l'homme de la rue des Billettes, il ajouta:

-'Vous voyez bien ce grand-là?'

-'Eh bien?'

-'C'est un mouchard.'

-'Tu es sûr?'

-'Il n'y a pas quinze jours qu'il m'a fait descendre de la corniche du pont Royal où je prenais l'air.'

Enjolras le quitta rapidement et chuchota quelques mots à l'oreille d'un ouvrier du port aux vins qui se trouvait là. L'ouvrier sortit de la salle et y rentra presque tout de suite accompagné de trois collègues. Ces quatre hommes, quatre portefaix aux larges épaules, allèrent se placer, sans rien faire qui pût attirer son attention, derrière la table où était accoudé l'homme de la rue des Billettes. Ils étaient visiblement prêts à se jeter sur lui.

Alors, Enjolras s'approcha de l'homme et lui demanda:

-'Qui êtes-vous?'

À cette question brusque, l'homme sursauta. Il plongea son regard jusqu'au fond de la prunelle candide d'Enjolras et parut y saisir sa pensée. Il sourit d'un sourire qui était tout ce qu'on peut voir au monde de plus dédaigneux, de plus énergique, de plus résolu, et répondit avec une gravité hautaine:

-'Je vois ce que c'est... Eh bien oui!'

-'Vous êtes un mouchard?'

-'Je suis agent de l'autorité.'

-'Vous vous appelez?'

-'Javert.'

Enjolras fit signe aux quatre hommes. En un clin d'œil, avant que Javert eût eu le temps de se retourner, il fut colleté, terrassé, garrotté, fouillé.

On trouva sur lui une petite carte ronde collée entre deux plaques de verre, portant, d'un côté, les armes de France et, de l'autre, l'inscription suivante: 'Surveillance et vigilance, Inspecteur de Police JAVERT.'

Il avait, en outre, une montre et une bourse qui contenait quelques pièces d'or. On lui laissa la bourse et la montre. Derrière la montre, au fond du gousset, on fouilla et l'on saisit un papier sous enveloppe; Enjolras le déplia et lut cette phrase écrite de la main même du préfet de police:

'Sitôt sa mission remplie, l'inspecteur Javert vérifiera, par une surveillance spéciale, s'il existe un repaire de malfaiteurs près du pont d'Iéna.'

La fouille terminé, on releva Javert, on lui noua les bras derrière le dos et on l'attacha, au milieu de la salle basse, à ce poteau célèbre qui avait jadis donné son nom au cabaret.

Gavroche, qui avait assisté à toute la scène et tout approuvé d'un hochement de tête silencieux, s'approcha de Javert et lui dit:

-'C'est la souris qui a pris le chat.'

Tout cela se fit si rapidement que c'était fini quand on s'en aperçut dans la barricade. Javert n'avait pas poussé de cris. En le voyant attaché au poteau, Courfeyrac, Bossuet, Joly, Combeferre et les autre émeutiers accoururent.

L'inspecteur de police était ficelé comme un rôti; il ne pouvait pas faire un mouvement. Il leva la tête avec la sérénité intrépide de l'homme qui n'a jamais menti.

-'C'est un mouchard', dit Enjolras.

Et, se tournant vers Javert, il ajouta:

-'Vous serez fusillé deux minutes avant que la barricade soit prise.'

Javert répliqua d'une manière impérieuse:

-'Pourquoi pas tout de suite?'

-'Nous économisons la poudre.'

-'Alors tuez-moi d'un coup de couteau.'

-'Mouchard', dit le bel Enjolras, 'nous sommes des juges, pas des assassins.'

Puis il appela Gavroche.

-'Toi, va faire ce que je t'ai dit.'

-'J'y vais', cria Gavroche.

Et, s'arrêtant au moment de partir, il ajouta:

-'À propos, vous me donnerez son fusil! Je vous laisse le musicien mais je veux la clarinette.'

Le gamin fit le salut militaire et franchit gaîment l'ouverture de la grande barricade.

CHAPITRE VIII: PLUSIEURS DOUTES CONCERNANT LE CABUC.

La peinture tragique que j'ai entreprise ne serait pas complète, le lecteur ne verrait pas dans leur relief exact et réel ces grandes minutes de naissance sociale et d'enfantement révolutionnaire où il y a de la convulsion mêlée à l'effort, si j'omettais, dans l'esquisse ébauchée ici, un incident plein d'une horreur épique et farouche qui survint presque aussitôt après le départ de Gavroche.

Les attroupements, comme on sait, font boule de neige et agglomèrent en roulant un tas d'hommes tumultueux. Ces hommes ne se demandent pas entre eux d'où ils viennent. Parmi les passants qui s'étaient agrégés au rassemblement conduit par Enjolras, Combeferre et Courfeyrac, il y avait un être qui gesticulait, vociférait et avait la mine d'un ivrogne sauvage. Cet homme, un nommé ou surnommé Le Cabuc, et du reste tout à fait inconnu de ceux qui prétendaient le connaître, très saoul, ou faisant semblant, s'était attablé avec quelques autres à une des tables qu'ils avaient tirées hors du cabaret. Ce Le Cabuc, tout en faisant boire ceux qui lui tenaient tête, semblait regarder attentivement la grande maison du fond de la barricade dont les cinq étages dominaient toute la rue et faisaient face à la rue Saint-Denis. Tout à coup il s'écria:

-'Camarades, savez-vous? C'est de cette maison-là qu'il faudrait tirer. Quand nous serons là, aux fenêtres, personne ne pourra passer.'

-'Oui, mais la maison est fermée', dit un des buveurs.

-'Frappons à la porte!'

-'On n'ouvrira pas.

-'Enfonçons-la!'

Le Cabuc courut à la porte, qui avait un gros heurtoir en laiton, et frappa. La porte ne s'ouvrit pas. Il frappa un second coup. Personne ne répondit. Un troisième coup ne donna pas plus de résultat.

-'Y a-t-il quelqu'un ici?', cria-t-il.

Rien ne bougea.

Alors, il saisit un fusil et se mit à lui donner des coups de crosse. C'était une vieille porte d'allée, cintrée, basse, étroite, solide, toute en chêne, doublée à l'intérieur d'une feuille de tôle et d'une armature de fer, une vraie poterne de bastille. Les coups de crosse faisaient trembler la maison, mais n'ébranlaient pas la porte.

Toutefois, il est probable que les habitants s'étaient émus car on vit enfin s'ouvrir une petite lucarne carrée, au troisième étage, et apparaître une chandelle éclairant la tête surprise et effrayée d'un homme aux cheveux gris: le portier.

L'homme qui cognait s'interrompit.

-'Messieurs', demanda le portier, 'que désirez-vous?'

-'Ouvre!', dit Le Cabuc.

-'Messieurs, je ne peux pas.'

-'Ouvre toujours!'

-'Impossible, messieurs!'

Le Cabuc prit son fusil et mit en joue le portier, mais comme il était en bas et qu'il faisait très noir, le portier ne le vit pas.

-'Oui ou non, vas-tu ouvrir?'

-'Non, messieurs!'

-'Tu dis non?'

-'Je dis non, mes...'

Le portier n'acheva pas. Le coup de fusil partit, la balle lui entra sous le menton et sortit par la nuque après avoir traversé la jugulaire. Le vieillard s'affaissa sur lui-même silencieusement. La chandelle tomba et s'éteignit; l'on ne vit plus rien qu'une tête immobile posée au bord de la lucarne et un peu de fumée blanchâtre qui s'en allait vers le toit.

-'Voilà!', dit Le Cabuc en laissant retomber sur le pavé la crosse de son fusil.

Il avait à peine prononcé ce mot qu'il sentit une main qui se posait sur son épaule avec la pesanteur d'une serre d'aigle; il entendit une voix lui dire:

-'À genoux.'

Le meurtrier se retourna; il vit, devant lui, la figure blanche et froide d'Enjolras. Enjolras avait un pistolet à la main.

À la détonation, il était arrivé.

Il avait empoigné, de sa main gauche, le col, la blouse, la chemise et la bretelle de Le Cabuc.

-'À genoux', répéta-t-il.

D'un mouvement souverain, le frêle jeune homme de vingt ans plia, comme un roseau, le crocheteur trapu et robuste et le fit s'agenouiller dans la boue. Le Cabuc essaya de résister, en vain.

Pâle, le cou nu, les cheveux épars, Enjolras, avec son visage de femme, ressemblait à Thémis. Ses narines gonflées, ses yeux baissés donnaient à son implacable profil grec cette expression de colère et de chasteté qui conviennent à la justice antique.

Toute la barricade était accourue, puis tous s'étaient rangés en cercle, à distance, sentant qu'il était impossible de prononcer une parole devant la chose qu'ils allaient voir.

Le Cabuc, vaincu, n'essayait plus de se débattre et tremblait de tous ses membres. Enjolras le lâcha et tira sa montre.

-'Recueille-toi', dit-il. 'Prie ou pense. Tu as une minute.'

-'Grâce', murmura le meurtrier; puis il baissa la tête et balbutia quelques insultes à peine articulés.

Enjolras ne quitta pas la montre des yeux; il laissa passer la minute, puis il remit la montre dans son gousset. Cela fait, il prit par les cheveux Le Cabuc qui se pelotonnait contre ses genoux en hurlant et lui appuya sur l'oreille le canon de son pistolet. Beaucoup de ces hommes intrépides, qui étaient si tranquillement entrés dans la plus effrayante des aventures, détournèrent la tête.

On entendit l'explosion, l'assassin tomba sur le sol, le front en avant; Enjolras se redressa et promena autour de lui son regard convaincu et sévère.

Puis il poussa du pied le cadavre et dit:

-'Jetez cela dehors.'

Trois hommes soulevèrent le corps du misérable qu'agitaient les dernières convulsions machinales de la vie expirée et le jetèrent, par-dessus la petite barricade, dans la ruelle Mondétour.

Enjolras était demeuré pensif. On ne sait quelles ténèbres grandioses se répandaient lentement sur sa redoutable sérénité. Tout à coup, il éleva la voix. On fit silence.

-'Citoyens', dit-il, 'ce que cet homme a fait est effroyable et ce que j'ai fait est horrible. Il a tué, c'est pourquoi je l'ai tué. J'ai dû le faire car l'insurrection doit avoir sa

discipline. L'assassinat est encore plus un crime ici qu'ailleurs; nous sommes sous le regard de la révolution, nous sommes les prêtres de la république, nous sommes les hosties du devoir: il ne faut pas qu'on puisse calomnier notre combat. J'ai donc jugé et condamné à mort cet homme. Quant à moi, contraint de faire ce que j'ai fait, mais l'abhorrant, je me suis jugé aussi; vous verrez tout à l'heure à quoi je me suis condamné.'

Ceux qui écoutaient tressaillirent.

-'Nous partagerons ton sort', cria Combeferre.

-'Soit', reprit Enjolras. 'Encore un mot. En exécutant cet homme, j'ai obéi à la nécessité; mais la nécessité est un monstre du vieux monde; la nécessité s'appelle Fatalité. Or, la loi du progrès, c'est que les monstres disparaissent devant les anges et que la fatalité s'évanouisse devant la fraternité. C'est un mauvais moment pour prononcer le mot amour. N'importe, je le prononce et je le glorifie. Amour, tu as l'avenir. Mort, je me sers de toi mais je te hais. Citoyens, il n'y aura, dans le futur, ni ténèbres, ni coups de foudre, ni ignorance féroce, ni vengeance sanglante. Comme il n'y aura plus de Satan, il n'y aura plus de Michel. Un jour, personne ne tuera plus personne, la terre rayonnera, le genre humain aimera. Il viendra, citoyens, ce jour où tout sera concorde, harmonie, lumière, joie et vie. C'est pour qu'il vienne que nous allons mourir.'

Enjolras se tut. Ses lèvres de vierge se refermèrent; il resta quelque temps debout à l'endroit où il avait versé le sang, dans une immobilité de marbre. Son regard fixe faisait qu'on parlait bas autour de lui.

Jean Prouvaire et Combeferre se serraient la main silencieusement, et, appuyés l'un sur l'autre, à l'angle de la barricade, regardaient, avec une admiration où il y avait de la compassion, ce grave jeune homme, bourreau et prêtre, lumineux comme le cristal, barbare comme eux!

Disons tout de suite que, plus tard, après l'action, quand les cadavres furent portés à la morgue et fouillés, on trouva une carte d'agent de police sur Le Cabuc. L'auteur de ce livre a eu entre les mains, en 1848, le rapport adressé au préfet de police de l'époque.

Ajoutons que, s'il faut en croire une rumeur étrange, mais probablement fondée, Le Cabuc était Claquesous. Le fait est qu'à partir de la mort de Le Cabuc, il ne fut plus question de Claquesous, ce dernier ayant disparu sans laisser de trace.

Tout le groupe insurgé était encore sous l'émotion de ce procès tragique, si vite instruit et si vite terminé, quand Courfeyrac revit, dans la barricade, le petit jeune homme qui, le matin, avait demandé à rencontrer Marius.

Ce garçon, qui avait l'air hardi et insouciant, était venu rejoindre les insurgés à la nuit tombante.

Livre treizième: Marius entre dans l'ombre.

CHAPITRE I: DE LA RUE PLUMET AU QUARTIER SAINT-DENIS.

Cette voix qui, à travers le crépuscule, avait appelé Marius à la barricade de la rue de la Chanvrerie lui avait fait l'effet de la voix de la destinée. Il voulait mourir, l'occasion s'offrait; il frappait à la porte du tombeau, une main dans l'ombre lui en tendait la clef. Ces lugubres ouvertures qui se font dans les ténèbres, devant le désespoir, sont tentantes; Marius écarta la grille qui l'avait tant de fois laissé passer, sortit du jardin et se dit: 'Allons-y!'

Fou de douleur, ne se sentant plus rien de fixe et de solide dans le cerveau, incapable de rien accepter désormais du sort après ces deux mois passés dans les enivrements de la jeunesse et de l'amour, accablé à la fois par toutes les rêveries du désespoir, il n'avait plus qu'un désir, en finir bien vite.

Il se mit à marcher rapidement. Il se trouvait précisément qu'il était armé, ayant sur lui les pistolets de Javert.

Le jeune homme qu'il avait cru apercevoir s'était enfoncé dans les rues.

Marius, qui était sorti de la rue Plumet par le boulevard, traversa l'esplanade et le pont des Invalides, les Champs-Élysées, la place Louis XV et gagna la rue de Rivoli. Les magasins y étaient ouverts; les lampadaires y brûlait sous les arcades; les femmes achetaient dans les boutiques; on prenait des glaces au café Laiter; on mangeait des petits gâteaux à la pâtisserie anglaise. Quelques chaises de poste partaient au galop de l'hôtel des Princes et de l'hôtel Meurice.

Marius entra, par le passage Delorme, dans la rue Saint-Honoré. Les boutiques y étaient fermées; les marchands causaient devant leurs portes entr'ouvertes; les passants circulaient; les réverbères étaient allumés; à partir du premier étage, toutes les fenêtres étaient éclairées, comme à l'ordinaire. Il y avait des soldats de la cavalerie sur la place du Palais-Royal.

Marius suivit la rue Saint-Honoré. À mesure qu'il s'éloignait du Palais-Royal, il y avait moins de fenêtres éclairées; les boutiques étaient fermées, personne ne causait sur les seuils, la rue s'assombrissait et, en même temps, la foule s'épaississait. Car les passants, maintenant, étaient une foule. On ne voyait personne parler dans cette foule; pourtant, il en sortait un bourdonnement sourd et profond.

Vers la fontaine de l'Arbre-Sec, il y avait des rassemblements, espèces de groupes immobiles et sombres qui étaient parmi les allants et venants comme des pierres au milieu d'une eau courante.

À l'entrée de la rue des Prouvaires, la foule ne marchait plus. C'était un bloc résistant, massif, solide, compact, presque impénétrable, de gens entassés qui s'entretenaient tout bas. Il n'y avait, là, presque plus d'habits noirs, ni de chapeaux ronds mais des sarraus, des blouses, des casquettes, des têtes hérissées et terreuses. Cette multitude ondulait confusément dans la brume nocturne. Son chuchotement avait le ton rauque d'un frémissement. Quoique pas un ne marchât, on entendait un piétinement dans la boue. Au-delà de cette épaisseur de foule, dans la rue du Roule, dans la rue des Prouvaires, et dans le prolongement de la rue Saint-Honoré, il n'y avait plus une seule vitre où brillât une chandelle. On voyait s'enfoncer, dans ces rues, les files solitaires et décroissantes des lanternes. Les lanternes de ce temps-là ressemblaient à de grosses étoiles rouges pendues à des cordes; elles projetaient, sur le pavé, une ombre qui avait la forme d'une grande araignée. Ces rues n'étaient pas désertes. On y distinguait des fusils en faisceaux, des baïonnettes remuées et des troupes bivouaquant. Aucun curieux ne dépassait cette limite. La circulation cessait là. La foule finissait là et laissait place à l'armée.

Marius voulait avec la volonté de l'homme qui n'espère plus. On l'avait appelé, il fallait qu'il allât. Il trouva le moyen de traverser la foule, de traverser les troupes, de fuir les patrouilles, d'éviter les sentinelles. Il fit un détour, gagna la rue de Béthisy, se dirigea vers les Halles. Au coin de la rue des Bourdonnais, il n'y avait plus de lanternes.

Après avoir franchi la zone de la foule, il avait dépassé la lisière des troupes; il se trouvait dans quelque chose d'effrayant. Il n'y avait plus un passant, plus un soldat, plus une lumière, juste la solitude, le silence, la nuit, un froid saisissant. Entrer dans une rue, c'était entrer dans une cave parfois.

Il continua d'avancer.

Il fit quelques pas. Quelqu'un passa près de lui en courant. Était-ce un homme, une femme? Étaient-ils plusieurs? Il n'eût pu le dire. Cela était passé pour s'évanouir rapidement.

De circuit en circuit, il arriva dans une ruelle qu'il pensa être la rue de la Poterie; vers le milieu de cette ruelle, il se heurta à un obstacle. Il étendit les main; il y avait une charrette renversée; son pied reconnut des flaques d'eau, des fondrières, des pavés épars et amoncelés. Il y avait là une barricade ébauchée et abandonnée. Il escalada les pavés et se trouva de l'autre côté du barrage. Il marchait très près des bornes et se guidait grâce aux

murs des maisons. Un peu au delà de la barricade, il lui sembla entrevoir, devant lui, quelque chose de blanc. Il approcha, cela prit une forme. C'étaient deux chevaux blancs, les chevaux de l'omnibus dételé, le matin, par Bossuet, qui avaient erré, au hasard, de rue en rue, toute la journée et avaient fini par s'arrêter là, avec cette patience accablée des brutes qui ne comprennent pas plus les actions de l'homme que l'homme ne comprend les actions de la providence.

Marius laissa les chevaux derrière lui. Comme il abordait une rue qui lui faisait l'effet d'être la rue du Contrat-Social, un coup de fusil, venu on ne sait d'où et qui traversait l'obscurité au hasard, siffla tout près de lui; la balle perça, au-dessus de sa tête, un plat à barbe de cuivre suspendu à la boutique d'un coiffeur. On voyait encore, en 1846, rue du Contrat-Social, ce plat à barbe troué.

Ce coup de fusil, c'était encore de la vie. À partir de cet instant, il ne rencontra plus rien.

Tout cet itinéraire ressemblait à une descente de marches noires.

Marius n'en alla pas moins en avant.

CHAPITRE II: PARIS À VOL DE HIBOU.

Un être qui eût plané sur Paris en cet instant eût eu un spectacle morne sous les yeux.

Tout ce vieux quartier des Halles, qui est comme une ville dans la ville, que traversent les rues Saint-Denis et Saint-Martin, où se croisent mille ruelles et dont les insurgés avaient fait leur redoute, lui eût apparu comme un énorme trou sombre creusé au centre de Paris. Là, le regard tombait dans un abîme. Grâce aux réverbères brisés, aux fenêtres fermées, la vie, les rumeurs, le mouvement disparaissaient dans les ténèbres. L'invisible police de l'émeute veillait partout, et maintenait l'ordre, c'est-à-dire la nuit. Noyer le petit nombre dans une vaste obscurité, multiplier chaque combattant par les possibilités que cette obscurité contient, c'est la tactique nécessaire de l'insurrection. À la tombée du jour, toute fenêtre où une chandelle s'allumait avait reçu une balle. La lumière était éteinte, l'habitant tué, quelquefois. Aussi, rien ne bougeait. Une impression d'effroi, de deuil, d'horreur sacrée hantait les immeubles et les rues. On n'apercevait même pas les longues rangées de fenêtres et d'étages, les dentelures des cheminées et des toits, les reflets vagues qui luisent sur le pavé boueux et mouillé. L'œil qui eût regardé d'en haut dans cet amas d'ombre eût entrevu, peut-être, çà et là, des clartés indistinctes faisant saillir des lignes brisées et bizarres, des profils de constructions singulières, quelque chose de pareil à des lueurs allant et venant dans des ruines; c'est là qu'étaient les barricades. Le reste était un lac d'obscurité, brumeux, pesant, funèbre, au-dessus duquel se dressaient, silhouettes immobiles et lugubres, la tour Saint-Jacques, l'église Saint-Merry et deux ou trois autres de ces grands édifices dont l'homme fait des géants et dont la nuit fait des fantômes.

Tout autour de ce labyrinthe désert et inquiétant, dans les quartiers où la circulation parisienne n'était pas anéantie et où quelques rares réverbères brillaient, l'observateur aérien eût pu distinguer le reflet métallique des sabres et des baïonnettes, le roulement sourd de l'artillerie, le fourmillement des bataillons silencieux grossissant de minute en minute, ceinture formidable qui se serrait et se fermait lentement autour de l'émeute.

Le quartier investi n'était plus qu'une sorte de monstrueuse caverne; tout y paraissait endormi, immobile, ténébreux. Cependant, des combattants invisibles, retranchés à chaque coin de rue, remuaient silencieusement les portes du sépulcre, cachés dans les épaisseurs de la nuit. La seule clarté que l'on pouvait espérer était celle des fusils lorsqu'ils font jaillir ces éclairs qui tuent.

Dans ce lieu marqué pour la lutte, le gouvernement et l'insurrection, la garde nationale et les sociétés populaires, la bourgeoisie et l'émeute, allaient s'aborder à tâtons.

Pour les uns comme pour les autres, la nécessité était la même: sortir de là, tués ou vainqueurs. Situation tellement extrême, obscurité tellement puissante que les plus timides s'animaient alors que les plus hardis commençaient à avoir peur.

Du reste, des deux côtés, la furie, l'acharnement, la détermination étaient les mêmes. Pour les uns, avancer, c'était mourir, et personne ne songeait à reculer; pour les autres, rester, c'était mourir, et personne ne songeait à fuir.

Il était nécessaire que le lendemain tout fût terminé, que le triomphe fût ici ou là, que l'insurrection fût une révolution ou une échauffourée. Le gouvernement le comprenait comme les partis; le moindre bourgeois le sentait. De là une pensée d'angoisse qui se mêlait à l'ombre impénétrable de ce quartier où tout allait se décider; de là un redoublement d'anxiété autour de ce silence d'où allait sortir une catastrophe. On n'y entendait qu'un seul bruit, bruit déchirant comme un râle, menaçant comme une malédiction: le tocsin de Saint-Merry. Rien n'était glaçant comme la clameur de cette cloche éperdue et désespérée se lamentant dans l'abysse.

Comme il arrive souvent, la nature semblait s'être mise d'accord avec ce que les hommes allaient faire. Rien ne dérangeait les funestes harmonies de cet ensemble. Les étoiles avaient disparu; des nuages lourds emplissaient tout l'horizon de leurs plis mélancoliques. Il y avait un ciel noir sur ces rues mortes, comme si un immense linceul se déployait sur cet immense tombeau.

Tandis qu'une bataille encore toute politique se préparait dans ce même emplacement qui avait vu déjà tant d'événements révolutionnaires, tandis que la jeunesse, les associations secrètes, les écoles, au nom des principes, et la classe moyenne, au nom des intérêts, s'approchaient pour se heurter, s'étreindre et se terrasser, tandis que chacun hâtait et appelait l'heure dernière et décisive de la crise, au loin et en dehors de ce quartier infernal, au plus profond des cavités insondables de ce vieux Paris misérable qui disparaît sous la splendeur du Paris heureux et opulent, on entendait gronder, sourdement, la sombre voix du peuple, voix effrayante et sacrée qui se compose du rugissement de la brute et de la parole de Dieu, qui terrifie les faibles, avertit les sages, qui vient tout à la fois d'en bas, comme la voix du lion, et d'en haut, comme la colère du tonnerre.

CHAPITRE III: L'EXTRÊME BORD.

Marius était arrivé aux Halles.

Là, tout était plus calme, plus obscur, plus immobile encore que dans les rues voisines. On eût dit que la paix glaciale du sépulcre était sortie de terre et s'était répandue sous le ciel.

Une rougeur, pourtant, découpait, sur ce fond noir, la haute toiture des maisons qui barraient la rue de la Chanvrerie, du côté de Saint-Eustache. C'était le reflet de la torche qui brûlait dans la barricade du Corinthe. Marius s'était dirigé grâce à cette rougeur. Elle l'avait amené au Marché-aux-Poirées; il entrevoyait l'embouchure ténébreuse de la rue des Prêcheurs. Il y entra. La sentinelle des insurgés qui guettait à l'autre bout ne l'aperçut pas. Il se sentait tout près de ce qu'il était venu chercher; il marchait sur la pointe des pieds. Il arriva au coude de la ruelle Mondétour. Au coin de la dernière maison, à sa gauche, il avança la tête et jeta un coup d'œil devant.

Un peu au delà de l'angle noir de la ruelle et de la rue de la Chanvrerie, il aperçut une lueur sur les pavés, une partie du café, un lampion clignotant dans une espèce de muraille informe, des hommes accroupis ayant des fusils sur leurs genoux. Tout cela était à dix toises de lui. C'était l'intérieur de la barricade.

Les maisons qui bordaient la ruelle à droite lui cachaient le reste du cabaret, la grande barricade et le drapeau.

Marius n'avait plus qu'un pas à faire.

Alors, le malheureux jeune homme s'assit sur une borne, croisa les bras, et songea à son père.

Il songea à cet héroïque colonel Pontmercy qui avait été un si fier soldat, qui avait gardé, sous la République, les frontières de la France et touché, sous l'empereur, la frontière de l'Asie, qui avait vu Gênes, Alexandrie, Milan, Turin, Madrid, Vienne, Dresde, Berlin, Moscou, qui avait laissé, sur tous les champs de bataille victorieux de l'Europe, des gouttes de ce sang que lui, Marius, avait aussi dans les veines, qui avait blanchi avant l'âge dans la discipline et le commandement, qui avait vécu le ceinturon bouclé, les épaulettes tombant sur la poitrine, la cocarde noircie par la poudre, le front plissé par le casque, dans la tourmente, sous la tente, allongé sur un lit d'hôpital, qui, au bout de vingt ans, était revenu des grandes guerres la joue balafrée, le visage souriant, simple, tranquille, admirable, pur comme un enfant, ayant tout fait pour la France et rien contre elle.

Il se dit que son jour à lui était venu aussi, que son heure avait enfin sonné, qu'après son père, il allait être brave, intrépide, hardi, courir au-devant des balles, offrir sa poitrine aux baïonnettes, verser son sang, chercher l'ennemi, chercher la mort, qu'il allait faire la guerre à son tour et descendre sur le champ de bataille, que ce champ de bataille, c'était la rue, que cette guerre, c'était la guerre civile.

Il vit la guerre civile ouverte comme un gouffre devant lui et que c'était là qu'il allait tomber.

Alors il frissonna.

Il songea à l'épée de son père que son aïeul avait vendue à un brocanteur et qu'il avait, lui, si douloureusement regrettée. Il se dit qu'elle avait bien fait, cette vaillante et chaste épée, de lui échapper et de s'en aller, irritée, dans les ténèbres. Si elle s'était enfuie ainsi, c'est qu'elle était intelligente, qu'elle prévoyait l'avenir, qu'elle pressentait l'émeute, la guerre des ruisseaux, la guerre des pavés, les fusillades par les soupiraux des caves, les coups donnés et reçus par derrière. Venant de Marengo et de Friedland, elle ne voulait pas aller rue de la Chanvrerie; après ce qu'elle avait fait avec le père, elle ne voulait pas faire cela avec le fils! Il se dit que si cette épée était là, que si, l'ayant recueillie au chevet de son père mort, il avait osé la prendre et l'emporter pour ce combat de nuit entre Français, à coup sûr, elle lui aurait brûlé les mains en flamboyant comme l'épée de l'archange Michel. Il se dit qu'il était heureux qu'elle n'y fût pas et qu'elle eût disparu, que cela était bien, que cela était juste, que son aïeul avait été le vrai gardien de la gloire de son père, qu'il valait mieux que l'épée du colonel eût été vendue aux enchères, au fripier, au ferrailleur, plutôt que de faire aujourd'hui saigner le flanc de la patrie.

Et puis il se mit à pleurer amèrement.

Cela était horrible. Mais que faire? Vivre sans Cosette, il ne le pouvait pas. Puisqu'elle était partie, il fallait bien qu'il mourût. Ne lui avait-il pas donné sa parole d'honneur qu'il mourrait? Si elle était partie sachant cela, c'est qu'il lui plaisait que Marius mourût. Et puis, il était clair qu'elle ne l'aimait plus puisqu'elle s'en était allée ainsi, sans l'avertir, sans un mot, sans une lettre, alors qu'elle avait son adresse. À quoi bon vivre et pourquoi vivre à présent? Et puis, quoi, être venu jusque-là et reculer! S'être approché du danger et s'enfuir! Être venu regarder dans la barricade et s'esquiver! S'esquiver tout tremblant en disant: j'en ai assez vu comme cela, c'est la guerre civile, je m'en vais! Abandonner ses amis qui l'attendaient, qui avaient peut-être besoin de lui, qui étaient une poignée contre une armée! Manquer à tout à la fois, à l'amour, à l'amitié, à sa parole! Donner à sa poltronnerie le prétexte du patriotisme! Cela était impossible. Si le fantôme de son père était là, dans l'ombre, et le voyait reculer, il lui fouetterait les reins du plat de son épée en lui criant: marche donc, lâche!

En proie au va-et-vient de ses pensées, il baissait la tête.

Tout à coup, il la redressa. Une sorte de rectification splendide venait de se faire dans son esprit. Il y a une dilatation de pensée propre au voisinage de la tombe; être près de la mort, cela fait voir vrai. La vision de l'action dans laquelle il se sentait peut-être sur le point d'entrer lui apparut, non plus lamentable mais superbe. La guerre de la rue se transfigura subitement, par on ne sait quel travail d'âme intérieur, devant l'œil de sa pensée. Tous les tumultueux points d'interrogation de la rêverie lui revinrent à l'esprit mais sans le troubler. Il n'en laissa aucun sans réponse.

Voyons, pourquoi son père s'indignerait-il? L'insurrection ne devient-elle pas parfois un devoir? Qu'y aurait-il donc d'avilissant pour le fils du colonel Pontmercy dans le combat qui s'engage? Ce n'est plus Montmirail ni Champaubert, c'est autre chose. Il ne s'agit plus d'un territoire sacré mais d'une idée sainte. La patrie se plaint, soit, mais l'humanité applaudit. Est-il vrai, d'ailleurs, que la patrie se plaigne? La France saigne mais la liberté sourit, et devant le sourire de la liberté, la France oublie ses blessures. À voir les choses de plus haut encore, on ne peut pas parler de guerre civile.

La guerre civile, qu'est-ce que c'est? Est-ce qu'il y a une guerre étrangère? Est-ce que toute guerre entre hommes n'est pas une guerre entre frères? La guerre ne se qualifie que par son but. Il n'y a ni guerre étrangère, ni guerre civile; il n'y a que la guerre injuste et la guerre juste. Jusqu'au jour où le grand concordat humain sera conclu, la guerre, celle qui est l'effort de l'avenir qui se hâte contre le passé qui s'attarde, peut être nécessaire. Qu'a-t-on à reprocher à cette guerre-là? La guerre ne devient honte, l'épée ne devient poignard que lorsqu'elle assassine le droit, le progrès, la raison, la civilisation, la vérité. Alors, guerre civile ou guerre étrangère, elle est inique; elle s'appelle le crime. En dehors de cette chose sainte, la justice, de quel droit une forme de la guerre en mépriserait-elle une autre? De quel droit l'épée de Washington renierait-elle la pique de Camille Desmoulins? Léonidas contre l'étranger, Timoléon contre le tyran, lequel est le plus grand? L'un est le défenseur, l'autre est le libérateur. Flétrira-t-on, sans s'inquiéter du but, toute prise d'armes à l'intérieur de la cité? Dans ce cas il faut condamner Brutus, Marcel, Arnould de Blankenheim, Coligny. Guerre de buissons, guerre de rues, pourquoi pas? C'était la guerre d'Ambiorix, d'Artevelde, de Marnix, de Pélage. Mais Ambiorix luttait contre Rome, Artevelde, contre la France, Marnix, contre l'Espagne, Pélage, contre les Maures: des peuples étrangers. Eh bien, la monarchie, c'est l'étranger, l'oppression, c'est l'étranger, le droit divin, c'est l'étranger. Le despotisme viole la frontière morale comme l'invasion viole la frontière géographique. Chasser le tyran ou chasser l'anglais, c'est, dans les deux cas, reprendre son territoire. Il vient une heure où protester ne suffit plus; après la philosophie, il faut l'action; la vive force achève ce que l'idée a ébauché; *Prométhée enchaîné* commence, Aristogiton finit; l'Encyclopédie éclaire les âmes, le 10 août les électrise. Après Eschyle, Thrasybule, après Diderot, Danton. Les multitudes ont une tendance à accepter le maître. Leur masse dépose de l'apathie. Une foule se totalise aisément en obéissance. Il faut les remuer, les pousser, rudoyer les hommes par le bienfait même de leur délivrance, leur blesser les yeux par le vrai, leur jeter la lumière à la figure. Il faut qu'ils soient eux-mêmes un peu foudroyés par leur propre salut; cet éblouissement les réveille. De là, la nécessité des tocsins et des guerres. Il faut que de grands combattants se lèvent, illuminent les nations par l'audace et secouent cette triste humanité que couvrent d'ombre le droit divin, la gloire césarienne, la force, le fanatisme, le pouvoir irresponsable, les majestés absolues. Les peuples sont souvent des foules stupides qui contemplent la splendeur crépusculaire des faux triomphes de la nuit. À bas le tyran, mais qui est-il? Louis-Philippe est-il un tyran? Non, pas plus que Louis XVI. Ils sont tous deux ce que l'histoire a coutume de nommer de bons rois; mais les principes ne se morcellent pas, la logique du vrai est rectiligne, le propre de la vérité c'est de manquer de complaisance; pas de concession donc; tout empiétement sur l'homme doit être réprimé; il y a le droit divin dans Louis XVI, il y a le 'parce que Bourbon' dans Louis-Philippe; tous deux représentent, dans une certaine mesure, la confiscation du droit; pour chasser l'usurpation universelle, il faut les combattre; il le faut, la France étant toujours ce qui commence. Quand le maître tombe en France, il tombe partout. En somme, rétablir la vérité sociale, rendre son trône à la liberté, rendre le peuple au peuple, rendre à l'homme la souveraineté, replacer la pourpre sur la tête de la France, restaurer dans leur plénitude la raison et l'équité, supprimer tout germe d'antagonisme en restituant chacun à lui-même, anéantir l'obstacle que la royauté fait à l'immense concorde universelle, remettre le genre humain de niveau avec le droit, quelle cause plus juste, quelle guerre plus grande? Ces guerres-là construisent la paix. Une énorme forteresse de préjugés, de privilèges, de superstitions, de mensonges, d'exactions, d'abus, de violences, d'iniquités et de ténèbres domine encore le monde du haut de ses

tours de haine. Il faut faire s'écrouler cette masse monstrueuse. Vaincre à Austerlitz, c'est grand, prendre la Bastille, c'est gigantesque.

L'âme, c'est là la merveille de son unité compliquée d'ubiquité, a cette aptitude étrange de raisonner presque froidement dans les extrémités les plus violentes. Il arrive souvent que la passion désolée et le profond désespoir, dans l'agonie même de leurs monologues les plus noirs, traitent des sujets et discutent des thèses. La logique se mêle à la convulsion, le fil du syllogisme flotte sans se casser dans l'orage lugubre de la pensée. C'était là l'état d'esprit de Marius.

Tout en pensant ainsi, accablé, mais résolu, frémissant devant ce qu'il allait faire, son regard errait à l'intérieur de la barricade. Les insurgés y parlaient doucement, sans bouger; on y sentait ce quasi-silence qui marque la dernière phase de l'attente. Au-dessus d'eux, à une lucarne d'un troisième étage, Marius distinguait une espèce de spectateur ou de témoin qui lui semblait singulièrement attentif. C'était le portier tué par Le Cabuc. D'en bas, à la réverbération de la torche plantée dans les pavés, on apercevait vaguement cette tête. Rien n'était plus étrange que ce visage livide, immobile, étonné, avec ces cheveux hérissés, ces yeux ouverts et fixes, cette bouche béante qui aurait voulu les avertir...

On eût dit que celui qui était mort regardait ceux qui allaient mourir. Une longue traînée de sang qui avait coulé de cette tête descendait, en filets rougeâtres, de la lucarne jusqu'à la hauteur du premier étage où elle s'arrêtait.

Livre quatorzième: Les grandeurs du désespoir.

CHAPITRE I: LE DRAPEAU.

Rien ne venait encore. Dix heures avaient sonné à Saint-Merry, Enjolras et Combeferre étaient allés s'asseoir, la carabine à la main, près de l'ouverture de la grande barricade. Ils ne se parlaient pas; ils écoutaient, cherchant à saisir le moindre bruit de pas du côté des lignes ennemies.

Subitement, au milieu de ce calme lugubre, une voix claire, jeune, gaie, qui semblait venir de la rue Saint-Denis, s'éleva et se mit à chanter distinctement, sur le vieil air populaire *Au clair de la lune,* cette poésie terminée par une sorte de cri pareil au chant du coq:

Mon nez est en larmes.
Mon ami Bugeaud,
Prêt'-moi tes gendarmes
Pour leur dire un mot.
En capote bleue,
La poule au shako,
Voici la banlieue!
Co-cocorico!

Ils se serrèrent la main.

-'C'est Gavroche', dit Enjolras.

-'Il nous avertit', dit Combeferre.

Une course précipitée troubla la rue déserte. On vit un être plus agile qu'un clown grimper par-dessus l'omnibus. Gavroche bondit dans la barricade tout essoufflé, en disant:

-'Mon fusil!', ils arrivent.

Un frisson électrique parcourut toute la barricade; l'on entendit le mouvement des mains cherchant les fusils.

-'Veux-tu ma carabine?', demanda Enjolras au gamin.

-'Je veux le grand fusil', répondit Gavroche.

Et il prit le fusil de Javert.

Deux sentinelles s'étaient repliées et étaient rentrées presque en même temps que Gavroche. C'était la sentinelle du bout de la rue et celle de la Petite-Truanderie. Celle de la ruelle des Prêcheurs était restée à son poste, ce qui indiquait que rien ne venait du côté des ponts, ni des Halles.

La rue de la Chanvrerie flottait dans un lumière rougeâtre. Les ombres phosphorescentes rejoignirent leur poste de combat.

Quarante-trois insurgés, parmi lesquels Enjolras, Combeferre, Courfeyrac, Bossuet, Joly, Bahorel, et Gavroche, étaient agenouillés dans la grande barricade, les têtes touchant le haut du barrage, les canons des fusils et des carabines braqués sur les pavés, attentifs, muets, prêts à faire feu. Six hommes commandés par Feuilly s'étaient installés, le fusil en joue, aux fenêtres des deux étages du Corinthe.

Quelques instants s'écoulèrent encore, puis un bruit de pas, mesuré, pesant, se fit entendre distinctement du côté de Saint-Leu. Ce bruit, d'abord faible, puis précis, puis lourd et sonore, s'approchait lentement, sans halte, sans interruption, avec une continuité tranquille et terrible. On n'entendait que cela. C'était à la fois le silence et les grognements de la statue du commandeur, mais ce pas de pierre avait on ne sait quoi d'énorme et de multiple qui faisait croire à une armée de spectres. Ce pas approcha; il approcha encore, et s'arrêta. Il sembla qu'on entendît au bout de la rue le souffle de beaucoup d'hommes. On ne voyait rien pourtant; seulement, on distinguait tout au fond, dans cette épaisse obscurité, une multitude de fils métalliques, fins comme des aiguilles, presque imperceptibles, qui s'agitaient, pareils à ces indescriptibles réseaux phosphoriques qu'au moment de s'endormir on aperçoit, sous ses paupières fermées, dans les premiers brouillards du sommeil. C'étaient les baïonnettes et les canons de fusils confusément éclairés par la réverbération lointaine de la torche.

Il y eut encore une pause, comme si on attendait des deux côtés. Tout à coup, du fond de cette ombre, une voix, d'autant plus sinistre qu'on ne voyait personne, et qui semblait être l'écho barbare de cette obscurité, cria:

-'Qui êtes vous?'

En même temps, on entendit le cliquetis des fusils qui s'abaissent.

Enjolras répondit d'un ton vibrant et altier:

-'La Révolution française!'

-'Feu!', hurla la voix.

Un éclair empourpra toutes les façades de la rue comme si la porte d'une fournaise s'ouvrait et se fermait brusquement.

Une effroyable détonation éclata sur la barricade. Le drapeau rouge tomba. La décharge fut si violente et dense qu'elle en coupa la hampe, c'est-à-dire la pointe même du timon de l'omnibus. Des balles, qui avaient ricoché sur les corniches des maisons, pénétrèrent dans la barricade et blessèrent plusieurs hommes.

L'impression de cette première décharge fut glaçante. L'attaque était rude, et de nature à faire réfléchir les plus hardis. Il était évident qu'on avait au moins affaire à un régiment tout entier.

-'Camarades', cria Courfeyrac, 'ne perdons pas la poudre. Attendons pour riposter qu'ils soient engagés dans la rue.'

-'Et, avant tout', dit Enjolras, 'relevons le drapeau!'

Il ramassa le drapeau qui était précisément tombé à ses pieds.

On entendait, au dehors, le choc des baguettes dans les fusils; la troupe rechargeait les armes.

Enjolras reprit:

-'Qui est-ce qui a du cœur ici? Qui est-ce qui replante le drapeau sur la barricade?'

Pas un ne répondit. Monter sur la barricade au moment où, sans doute, elle était mise en joue de nouveau, c'était simplement risquer ça vie pour pas grand-chose. Le plus brave hésite à se condamner. Enjolras lui-même frémissait. Il répéta:

-'Personne ne se présente?'

CHAPITRE II: LE NOUVEAU DRAPEAU.

Depuis qu'on était arrivé au Corinthe et qu'on avait commencé à construire la barricade, on n'avait plus guère fait attention au père Mabeuf. M. Mabeuf pourtant n'avait pas quitté l'attroupement. Il était entré dans le rez-de-chaussée du cabaret et s'était assis derrière le comptoir. Là, il s'était pour ainsi dire anéanti en lui-même. Il semblait ne plus regarder et ne plus penser. Courfeyrac et d'autres l'avaient deux ou trois fois accosté, l'avertissant du péril, l'engageant à se retirer, sans qu'il parût les entendre. Quand on ne lui parlait pas, sa bouche remuait comme s'il répondait à quelqu'un, et dès qu'on lui adressait la parole, ses lèvres devenaient immobiles et ses yeux n'avaient plus l'air vivants. Quelques heures avant que la barricade fût attaquée, il avait pris une posture qu'il n'avait plus quittée: les deux poings sur ses deux genoux et la tête penchée en avant comme s'il regardait dans un précipice. Rien n'avait pu le tirer de cette attitude; il ne paraissait pas que son esprit fût dans la barricade. Quand chacun était allé prendre sa place de combat, il n'était plus resté dans la salle basse que Javert lié au poteau, un insurgé le sabre nu, veillant sur Javert, et lui. Au moment de l'attaque, à la détonation, la secousse physique l'avait atteint et comme réveillé. Il s'était alors levé brusquement, avait traversé la salle et, à l'instant où Enjolras répéta son appel, on le vit apparaître sur le seuil du cabaret.

Sa présence produisit une sorte de commotion dans les groupes. Un cri s'éleva:

-'C'est le votant! C'est le conventionnel! C'est le représentant du peuple!'

Il est probable qu'il n'entendait pas.

Il marcha droit à Enjolras; les insurgés s'écartèrent devant lui avec une sorte de crainte religieuse. Il arracha le drapeau à Enjolras qui recula, pétrifié. Sans que personne osât ni l'arrêter ni l'aider, ce vieillard de quatre-vingts ans, la tête branlante, le pied ferme, se mit à gravir lentement l'escalier de pavés pratiqué dans la barricade. Cela était si sombre et si grand que tous autour de lui crièrent: 'Chapeau bas!' À chaque marche qu'il montait, c'était effrayant: ses cheveux blancs, son visage défait, son grand front chauve et ridé, ses yeux creux, sa bouche étonnée et ouverte, son vieux bras, levant la bannière rouge, surgirent de l'ombre pour brandir le linceul ensanglanté de 1793.

Quand il fut au haut de la dernière marche, quand ce fantôme tremblant et terrible, debout sur ce monceau de décombres, en présence de douze cents fusils invisibles, se dressa, en face de la mort, comme s'il était plus fort qu'elle, toute la barricade contempla dans les ténèbres une figure surnaturelle et colossale.

Il y eut un de ces silences qui ne se font qu'autour des prodiges.

Au milieu de ce silence, le vieillard agita le drapeau rouge et cria:

-'Vive la Révolution! Vive la République, la fraternité, l'égalité et la mort!'

On entendit, depuis la barricade, un chuchotement rapide semblable au murmure d'un prêtre pressé qui récite une prière. C'était probablement le commissaire de police qui faisait les sommations légales à l'autre bout de la rue.

Puis la même voix éclatante de tout à l'heure cria:

-'Retirez-vous!'

M. Mabeuf, blême, hagard, les prunelles illuminées des lugubres flammes de l'égarement, leva le drapeau au-dessus de son front et répéta:

-'Vive la République!'

-'Feu!', dit la voix.

Une seconde décharge, pareille à une mitraille, s'abattit sur la barricade.

Le vieillard fléchit sur ses genoux, puis se redressa, laissa échapper le drapeau et tomba en arrière sur le sol, comme une planche, tout de son long, les bras en croix.

Des ruisseaux de sang coulèrent de dessous lui. Sa vieille tête, pâle et triste, semblait regarder le ciel.

Une de ces émotions supérieures à l'homme, qui font qu'on oublie même de se défendre, saisit les insurgés; ils s'approchèrent du cadavre avec une épouvante respectueuse.

-'Quels hommes que ces régicides!', dit Enjolras.

Courfeyrac se pencha à l'oreille d'Enjolras:

-'Ceci n'est que pour toi, et je ne veux pas diminuer l'enthousiasme, mais ce n'était rien moins qu'un régicide. Je l'ai connu. Il s'appelait M. Mabeuf. Je ne sais pas ce qu'il avait aujourd'hui. Tu sais, c'était une brave homme paisible. Regarde donc sa tête.'

-'Tête de brave homme paisible et cœur de Brutus', répondit Enjolras.

Puis il éleva la voix:

-'Citoyens, ceci est l'exemple que les vieux donnent aux jeunes. Nous hésitions, il est venu, nous reculions, il a avancé! Voilà ce que ceux qui tremblent de vieillesse enseignent à ceux qui tremblent de peur! Cet aïeul est auguste devant la patrie. Il a eu une longue vie et une magnifique mort! Maintenant, abritons le cadavre, que chacun de nous défende ce vieillard mort comme il défendrait son père vivant; que sa présence au milieu de nous rende la barricade imprenable!

Un murmure d'adhésion morne et énergique suivit ces paroles.

Enjolras se pencha, souleva la tête du vieillard, le baisa sur le front, puis, lui écartant les bras et le maniant comme s'il eût craint de lui faire du mal, lui ôta son habit, en montra à tous les trous sanglants et dit:

-'Voilà maintenant notre drapeau.'

CHAPITRE III: GAVROCHE AURAIT MIEUX FAIT D'ACCEPTER LA CARBINE D'ENJOLRAS.

On jeta sur le père Mabeuf un long châle noir de la veuve Hucheloup. Six hommes firent de leurs fusils une civière; on y posa le cadavre et on le porta, têtes nues, avec une lenteur solennelle, sur la grande table de la salle basse.

Ces hommes, tout entiers à la chose grave et sacrée qu'ils faisaient, ne songeaient plus à la situation périlleuse dans laquelle ils se trouvaient.

Quand le cadavre passa près de Javert, toujours impassible, Enjolras dit à l'espion:

-'Toi, tout à l'heure...'

Pendant ce temps-là, le petit Gavroche, qui n'avait pas quitté son poste et était resté en observation, croyant voir des hommes s'approcher à pas de loup, cria:

-'Méfiez-vous!'

Courfeyrac, Enjolras, Prouvaire, Combeferre, Joly, Bahorel et Bossuet sortirent précipitamment du cabaret. Il était déjà trop tard. On apercevait une étincelante épaisseur de baïonnettes ondulant au-dessus de la barricade. Des gardes municipaux de haute taille entrèrent, les uns en enjambant l'omnibus, les autres par l'ouverture, poussant devant eux le gamin qui recula mais ne fuit pas.

L'instant était critique. C'était cette redoutable première minute de l'inondation, quand le fleuve atteint le haut de la digue et que l'eau commence à s'infiltrer par les fissures. Une seconde encore et la barricade était prise.

Bahorel s'élança sur le premier garde municipal qui entrait et le tua, à bout portant, d'un coup de carabine; le second tua Bahorel d'un coup de baïonnette. Un autre avait déjà terrassé Courfeyrac qui criait: 'À moi!' Le plus grand de tous, une espèce de colosse, marcha sur Gavroche la baïonnette en avant. Le gamin prit dans ses petits bras l'énorme fusil de Javert, mit résolument en joue le géant et tira. Rien ne partit. Javert n'avait pas chargé son fusil. Le garde municipal éclata de rire et leva la baïonnette sur l'enfant.

Avant que la baïonnette eût touché Gavroche, le fusil échappa des mains du soldat, une balle ayant frappé le garde municipal au milieu du front; il tomba sur le dos. Une

seconde balle frappa, en pleine poitrine, le garde qui avait assailli Courfeyrac et le fit tomber.

C'était Marius qui venait d'entrer dans la barricade.

CHAPITRE IV: LE BARIL DE POUDRE.

Marius, toujours caché dans le coude de la rue Mondétour, avait assisté à la première phase du combat, irrésolu et frissonnant. Cependant, il n'avait pu résister longtemps à ce vertige mystérieux et souverain qu'on pourrait nommer l'appel de l'abîme. Devant l'imminence du péril, devant la mort de M. Mabeuf, cette funèbre énigme, devant Bahorel tué, Courfeyrac criant: 'À moi', cet enfant menacé, ses amis à secourir ou à venger, toute hésitation s'était évanouie; il s'était rué dans la mêlée, ses deux pistolets à la main. Du premier coup, il avait sauvé Gavroche, du second, il avait délivré Courfeyrac.

Aux coups de feu, aux cris des gardes frappés, les assaillants avaient gravi le retranchement, sur le sommet duquel on voyait se dresser, maintenant, des gardes municipaux, des soldats de la ligne, des gardes nationaux de la banlieue, le fusil au poing. Ils couvraient déjà plus des deux tiers du barrage mais ils ne sautaient pas dans l'enceinte, comme s'ils hésitaient, craignant quelque piège. Ils regardaient dans la barricade obscure comme on regarderait dans une tanière de lions. La lueur de la torche n'éclairait que les baïonnettes, les bonnets à poil et le haut des visages inquiets et irrités.

Marius n'avait plus d'armes, il avait jeté ses pistolets déchargés, mais il avait aperçu le baril de poudre, dans la salle basse, près de la porte.

Comme il se tournait à demi, regardant de ce côté, un soldat le mit en joue. Au moment où le soldat ajustait Marius, une main se posa sur le bout du canon du fusil et le boucha. C'était quelqu'un qui s'était élancé, le jeune ouvrier au pantalon de velours. Le coup partit, traversa la main, et peut-être aussi l'ouvrier car il tomba. La balle n'atteignit pas Marius. Il avait confusément vu ce canon de fusil dirigé sur lui et cette main qui l'avait bouché, il avait entendu le coup, mais, dans des minutes comme celle-là, les choses qu'on voit vacillent, se précipitent et font douter de tout.

Les insurgés, surpris, mais non effrayés, s'étaient regroupés. Enjolras avait crié: 'Attendez! Ne tirez pas au hasard!' Dans la première confusion, en effet, ils pouvaient se blesser les uns les autres. La plupart étaient montés à la fenêtre du premier étage et aux mansardes d'où ils dominaient les assaillants. Les plus déterminés, avec Enjolras, Courfeyrac, Prouvaire et Combeferre, s'étaient fièrement adossés aux maisons du fond; ils étaient à découvert et faisait face aux rangées de soldats et de gardes qui couronnaient la barricade.

Tout cela s'accomplit sans précipitation, avec cette gravité étrange et menaçante qui précède les mêlées. Des deux côtés on se mit en joue; on était si près qu'on pouvait se parler. Quand on fut à ce point où l'étincelle va jaillir, un officier en hausse-col et à grosses épaulettes étendit son épée et dit:

-'Bas les armes!'

-'Feu!', cria Enjolras.

Les deux détonations partirent en même temps; tout disparut dans la fumée.

Quand la fumée se dissipa, on vit, des deux côtés, les combattants, éclaircis, mais toujours aux mêmes places, qui rechargeaient les armes en silence.

Tout à coup, on entendit une voix tonnante qui criait:

-'Allez-vous-en, ou je fais sauter la barricade!'

Tous se retournèrent du côté d'où venait la voix.

Marius était entré dans la salle basse, y avait pris le baril de poudre, puis il avait profité de la fumée et de l'espèce de brouillard obscur qui emplissait l'enceinte pour se glisser le long de la barricade, jusqu'à cette cage de pavés où était fixée la torche. Arracher la torche, mettre le baril de poudre, pousser la pile de pavés sous le baril: Marius avait fait tout cela rapidement en facilement. Les gardes nationaux et municipaux, les officiers, les

soldats, pelotonnés à l'autre extrémité de la barricade, le regardaient avec stupeur, le pied sur les pavés, la torche à la main, son fier visage éclairé par une détermination inébranlable, penchant la flamme de la torche vers ce monticule redoutable où l'on distinguait le baril de poudre éventré, et poussant ce cri terrifiant:

-'Allez-vous-en, ou je fais sauter la barricade!'

Marius sur cette barricade, après l'octogénaire, c'était la vision de la jeune révolution après l'apparition de la vieille.

-'Sauter la barricade!', dit un sergent, 'Et toi aussi!'

Marius répondit:

-'Et moi aussi.'

Il approcha la torche du baril de poudre.

Mais il n'y avait déjà plus personne sur le barrage. Les assaillants, laissant leurs morts et leurs blessés, refluaient pêle-mêle et en désordre vers l'extrémité de la rue et s'y perdaient de nouveau dans la nuit. Ce fut un sauve-qui-peut.

La barricade était dégagée.

CHAPITRE V: FIN DES VERS DE JEAN PROUVAIRE.

Tous entourèrent Marius. Courfeyrac lui sauta au cou.

-'Te voilà!'

-'Quel bonheur!', dit Combeferre.

-'Tu es venu au bon moment!', déclara Bossuet.

-'Sans toi, j'étais mort!', reprit Courfeyrac.

-'Sans vous, j'étais gobé!', ajouta Gavroche.

Marius demanda:

-'Où est le chef?'

-'C'est toi', dit Enjolras.

Marius avait eu toute la journée une fournaise dans le cerveau, maintenant, c'était un tourbillon. Ce tourbillon qui était en lui lui faisait l'effet d'être hors de lui et de l'emporter. Il lui semblait qu'il était déjà à une distance immense de la vie. Ses deux mois lumineux de joie et d'amour aboutissant brusquement à cet effroyable précipice, Cosette partie, cette barricade, M. Mabeuf se faisant tuer pour la République, lui-même chef des insurgés: toutes ces choses lui paraissaient un cauchemar monstrueux. Il était obligé de faire un effort pour se rappeler que tout ce qui l'entourait était réel. Marius avait trop peu vécu encore pour savoir que rien n'est plus imminent que l'impossible et que ce qu'il faut toujours prévoir, c'est l'imprévu. Il assistait à son propre drame comme à une pièce de théâtre qu'on ne comprend pas.

Dans cette brume où était sa pensée, il ne reconnut pas Javert qui, lié à son poteau, n'avait pas fait un mouvement de la tête pendant l'attaque de la barricade et qui regardait s'agiter, autour de lui, la révolte avec la résignation d'un martyr et la majesté d'un juge. Marius ne l'aperçut même pas.

Pendant ce temps, les assaillants ne bougeaient pas; on les entendait marcher au bout de la rue mais ils ne s'aventuraient pas plus loin, soit qu'ils attendissent des ordres, soit qu'avant de se ruer de nouveau sur cette redoute imprenable, ils attendissent des renforts. Les insurgés avaient placé des sentinelles; quelques-uns d'entre eux qui étaient étudiants en médecine s'étaient mis à panser les blessés.

On avait jeté les tables hors du cabaret, à l'exception de deux tables réservées à la charpie et aux cartouches et de la table où gisait M. Mabeuf; on les avait ajoutées à la barricade. On les avait remplacées, dans la salle basse, par les matelas des lits de la veuve Hucheloup et des servantes. Sur ces matelas, on avait étendu les blessés. Quant aux trois pauvres créatures qui habitaient le Corinthe, on ne savait pas ce qu'elles étaient devenues. On finit pourtant par les retrouver cachées dans la cave.

Une émotion poignante vint assombrir la joie de la barricade dégagée.

On fit l'appel. Un des insurgés manquait. Et qui? Un des plus chers, un des plus vaillants. Jean Prouvaire. On le chercha parmi les blessés, il n'y était pas. On le chercha parmi les morts, il n'y était pas. Il était évidemment prisonnier.

Combeferre dit à Enjolras:

-'Ils ont notre ami, mais nous avons leur agent. Tiens-tu à la mort de ce mouchard?'

-'Oui', répondit Enjolras, 'mais moins qu'à la vie de Prouvaire.'

Ceci se passait dans la salle basse près du poteau de Javert.

-'Eh bien', reprit Combeferre, 'je vais attacher mon mouchoir à ma canne et aller, en parlementaire, leur offrir de leur donner leur homme en échange du nôtre.'

-'Écoute', dit Enjolras en posant sa main sur le bras de Combeferre.

Il y avait au bout de la rue un cliquetis d'armes significatif.

On entendit une voix d'homme crier:

-'Vive la France! Vive l'avenir!'

On reconnut la voix de Prouvaire.

Un éclair passa et une détonation éclata.

Le silence se fit à nouveau.

-'Ils l'ont tué', s'écria Combeferre.

Enjolras regarda Javert et lui dit:

-'Tes amis viennent de te fusiller.'

CHAPITRE VI: L'AGONIE DE LA MORT APRÈS L'AGONIE DE LA VIE.

Une singularité de ce genre de guerre, c'est que l'attaque des barricades se fait presque toujours de front et, qu'en général, les assaillants s'abstiennent de tourner les positions, soit qu'ils redoutent des embuscades, soit qu'ils craignent de s'engager dans des rues tortueuses. Toute l'attention des insurgés se portait donc du côté de la grande barricade qui était évidemment le point toujours menacé et où devait recommencer infailliblement la lutte. Marius, pourtant, songea à la petite barricade et y alla. Elle était déserte et n'était gardée que par le lampion qui tremblait entre les pavés. Du reste, la ruelle Mondétour, les embranchements de la Petite-Truanderie et du Cygne étaient très calmes.

Comme Marius, l'inspection faite, se retirait, il entendit son nom prononcé faiblement dans l'obscurité:

-'Monsieur Marius!'

Il tressaillit car il reconnut la voix qui l'avait appelé deux heures auparavant à travers la grille de la rue Plumet.

Seulement, cette voix semblait n'être plus qu'un souffle maintenant.

Il regarda autour de lui et ne vit personne.

Marius crut s'être trompé et que c'était une illusion ajoutée par son esprit aux réalités extraordinaires qui se heurtaient autour de lui. Il fit un pas pour sortir du renfoncement où était la barricade.

-'Monsieur Marius!', répéta la voix.

Cette fois, le doute était impossible: il avait distinctement entendu quelque chose; il regarda et ne vit rien.

-'À vos pieds', dit la voix.

Il se pencha et vit, dans l'ombre, une forme qui se traînait vers lui. Cela rampait sur le pavé. C'était cela qui lui parlait.

Le lampion permettait de distinguer une blouse, un pantalon de gros velours déchiré, des pieds nus, et quelque chose qui ressemblait à une mare de sang. Marius entrevit une tête pâle qui se dressait vers lui et qui lui dit:

-'Vous ne me reconnaissez pas?'

-'Non.'

-'Éponine.'

Marius se baissa rapidement. C'était, en effet, cette malheureuse enfant. Elle était habillée en homme.

-'Comment êtes-vous ici? que faites-vous là?'

-'Je meurs', lui dit-elle.

Il y a des mots et des incidents qui réveillent les êtres accablés. Marius s'écria en sursautant:

-'Vous êtes blessée! Attendez, je vais vous porter dans la salle. On va vous panser. Est-ce grave? Comment faut-il vous prendre pour ne pas vous faire mal? Où souffrez-vous? Au secours! Mon Dieu! Mais qu'êtes-vous venue faire ici?'

Et il essaya de passer son bras sous elle pour la soulever.

En la soulevant, il rencontra sa main.

Elle poussa un cri faible.

-'Vous ai-je fait mal?' demanda Marius.

-'Un peu.'

-'Mais je n'ai touché que votre main.'

Elle leva sa main vers les yeux de Marius; au milieu de cette main, il vit un trou noir.

-'Qu'avez-vous donc à la main?', demanda-t-il.

-'Elle est percée.'

-'Percée!'

-'Oui.'

-'Par quoi?'

-'Une balle.'

-'Comment?'

-'Avez-vous vu un fusil qui vous visait?'

-'Oui, et une main qui l'a bouché.'

-'C'était la mienne.'

Marius eut un frémissement:

-'Quelle folie! Pauvre enfant! Mais tant mieux, si c'est cela, ce n'est rien. Laissez-moi vous porter sur un lit. On va vous panser, on ne meurt pas d'une main percée.'

Elle murmura:

-'La balle a traversé la main et elle est sortie par le dos. C'est inutile de m'enlever d'ici. Je vais vous dire comment vous pouvez me panser, mieux qu'un chirurgien. Asseyez-vous près de moi sur cette pierre.'

Il obéit; elle posa sa tête sur les genoux de Marius et, sans le regarder, elle dit:

-'C'est bon; comme on est bien ici! Voilà, je ne souffre plus.'

Elle se tut pendant un moment, puis elle tourna son visage avec difficulté et regarda Marius.

-'Savez-vous, monsieur Marius? Cela me dérangeait que vous entriez dans ce jardin. C'était bête, puisque c'était moi qui vous avais montré la maison; et puis, enfin, je devais bien me dire qu'un jeune homme comme vous...'

Elle s'interrompit et, franchissant les sombres transitions qui étaient sans doute dans son esprit, elle reprit avec un sourire déchirant:

-'Vous me trouviez laide, n'est-ce pas?'

Elle continua:

-'Voyez-vous, vous êtes perdu! Maintenant, personne ne sortira de la barricade. C'est moi qui vous ai amené ici, tiens! Vous allez mourir. J'y compte bien. Et pourtant, quand j'ai vu qu'on vous visait, j'ai mis la main sur la bouche du canon de fusil. Comme c'est drôle! Mais c'est que je voulais mourir avant vous. Quand j'ai reçu cette balle, je me suis traînée ici, on ne m'a pas vue, on ne m'a pas ramassée. Je vous attendais, je disais: «Il ne viendra donc pas?» Oh, si vous saviez: je mordais ma blouse, je souffrais tant! Maintenant, je suis bien. Vous rappelez-vous le jour où je suis entrée dans votre chambre et où je me suis regardée dans votre miroir, et le jour où je vous ai rencontré, sur le boulevard, près des ouvrières? Comme les oiseaux chantaient! Il n'y a pas bien longtemps. Vous m'avez donné cent sous et je vous ai dit: «Je ne veux pas de votre argent.» Avez-vous

ramassé votre pièce au moins? Vous n'êtes pas riche. Je n'ai pas pensé à vous dire de la ramasser. Il faisait beau, on n'avait pas froid. Vous souvenez-vous, monsieur Marius? Oh, je suis heureuse: tout le monde va mourir!'

Elle avait un air insensé, grave et navrant. Sa blouse déchirée montrait sa gorge nue. Elle appuyait, en parlant, sa main percée sur sa poitrine, où il y avait un autre trou et d'où il sortait un peu de sang.

Marius regardait cette créature infortunée avec tristesse.

-'Oh!', reprit-elle tout à coup, 'Cela revient. J'étouffe!'

Elle prit sa blouse et la mordit; ses jambes se raidirent.

À cet instant, la voix de jeune coq du petit Gavroche retentit dans la barricade. L'enfant était monté sur une table pour charger son fusil et chantait gaîment la chanson alors si populaire:

En voyant Lafayette,
Le gendarme répète:
Sauvons-nous, sauvons-nous, sauvons-nous!

Éponine se souleva légèrement, écouta, puis murmura:

-'C'est lui.'

Et, se tournant vers Marius, elle ajouta:

-'Mon frère est là. Il ne faut pas qu'il me voie. Il me gronderait.'

-'Votre frère?', demanda Marius qui songeait, dans le plus amer et le plus douloureux de son cœur, aux devoirs que son père lui avait légués envers les Thénardier. 'Qui est votre frère?'

-'Ce petit.'

-'Celui qui chante?'

-'Oui.'

Marius fit un mouvement.

-'Oh, ne vous en allez pas! Cela ne sera pas long à présent.'

Elle était presque assise mais sa voix était très basse et entrecoupée de hoquets. Le râle l'interrompait parfois. Elle approchait le plus qu'elle pouvait son visage de celui de Marius. Elle ajouta avec une expression étrange:

-'Écoutez, je ne veux pas vous faire une farce. Depuis hier, j'ai, dans ma poche, une lettre pour vous. On m'avait dit de la mettre à la poste. Je l'ai gardée. Je ne voulais pas qu'elle vous parvînt. Mais vous m'en voudriez peut-être quand nous allons nous revoir tout à l'heure. On va se revoir, n'est-ce pas? Prenez votre lettre.'

Elle saisit convulsivement la main de Marius avec sa main trouée, mais elle semblait ne plus percevoir la souffrance. Elle mit la main de Marius dans la poche de sa blouse. Marius y sentit, en effet, un papier.

-'Prenez', dit-elle.

Marius prit la lettre.

Elle fit un signe de satisfaction et de consentement.

-'Maintenant, pour ma peine, promettez-moi...'

Et elle s'arrêta.

-'Quoi?', demanda Marius.

-'Promettez-moi!'

-'Je vous promets.'

-'Promettez-moi de me donner un baiser sur le front quand je serai morte. Je le sentirai.'

Elle laissa retomber sa tête sur les genoux de Marius; ses paupières se fermèrent. Il crut cette pauvre âme partie. Éponine était immobile. Tout à coup, à l'instant où Marius la croyait à jamais endormie, elle ouvrit lentement ses yeux, où apparaissait la sombre profondeur de la mort, et lui dit sur un ton d'une ineffable douceur qui semblait déjà venir d'un autre monde:

-'Et puis, tenez, monsieur Marius, je crois que j'étais un peu amoureuse de vous.'
Elle essaya encore de sourire et expira.

CHAPITRE VII: GAVROCHE PROFOND CALCULATEUR DES DISTANCES.

Marius tint sa promesse. Il déposa un baiser sur ce front livide où perlait une sueur glacée. Ce n'était pas une infidélité à Cosette; c'était un adieu pensif et doux à une malheureuse âme.

Il n'avait pas pris sans un tressaillement la lettre qu'Éponine lui avait donnée. Il avait tout de suite senti que c'était quelque chose d'important. Il était impatient de la lire. Le cœur de l'homme est ainsi fait, l'infortunée enfant avait à peine fermé les yeux que Marius songeait à déplier ce papier. Il la reposa doucement sur la terre et s'en alla. Quelque chose lui disait qu'il ne pouvait lire cette lettre devant ce cadavre.

Il s'approcha d'une chandelle dans la salle basse. C'était un petit billet plié et cacheté avec soin. L'adresse avait écrite par un femme; elle portait: 'À monsieur Marius Pontmercy, chez M. Courfeyrac, 16, rue de la Verrerie.'

Il défit le cachet, et lut:

«Mon bien-aimé,
Hélas, mon père veut que nous partions tout de suite.
Nous serons ce soir au numéro 7, rue de l'Homme-Armé.
Dans huit jours nous serons à Londres.
COSETTE, 4 juin 1832.

Telle était l'innocence de ces amours que Marius ne connaissait même pas l'écriture de Cosette.

Ce qui s'était passé peut être dit en quelques mots. Éponine avait tout fait. Après la soirée du 3 juin, elle avait eu une double pensée: déjouer les projets de son père et des bandits, séparer Marius de Cosette. Elle avait changé de vêtements avec le premier jeune homme venu qui avait trouvé amusant de s'habiller en femme pendant qu'Éponine se déguisait en homme. C'était elle qui, au Champ de Mars, avait donné à Jean Valjean l'avertissement expressif: 'Déménagez.' Jean Valjean était rentré, en effet, et avait dit à Cosette: 'Nous partons ce soir et nous allons rue de l'Homme-Armé avec Toussaint. La semaine prochaine nous serons à Londres.' Cosette, atterrée, avait écrit, en hâte, deux lignes à Marius. Mais comment porter la lettre à la poste? Elle ne sortait pas seule, et Toussaint, surprise par une telle commission, eût à coup sûr montré la lettre à M. Fauchelevent. Anxieuse, Cosette avait aperçu, à travers la grille, Éponine, en habits d'homme, qui rôdait maintenant sans cesse autour du jardin. Cosette avait appelé 'ce jeune ouvrier', lui avait remis cinq francs et la lettre en lui disant: 'Portez cette lettre, tout de suite, à l'adresse indiquée.' Éponine avait mis la lettre dans sa poche. Le lendemain, le 5 juin, elle était allée chez Courfeyrac demander Marius, non pour lui remettre la lettre mais, chose que toute âme jalouse et aimante comprendra, 'pour voir'. Là, elle avait attendu Marius, ou au moins Courfeyrac, toujours pour voir. Quand Courfeyrac lui avait dit qu'ils allaient aux barricades, une idée lui avait traversé l'esprit: se jeter dans cette mort-là comme elle se serait jetée dans toute autre et y pousser Marius. Elle avait suivi Courfeyrac pour s'assurer de l'endroit où l'on construisait la barricade. Puisque Marius n'avait reçu aucun avis et qu'elle avait intercepté la lettre, puisqu'il serait, à la nuit tombante, au rendez-vous habituel, elle était allée rue Plumet, l'y avait attendu et lui avait envoyé, au nom de ses amis, cet appel qui devait, pensait-elle, l'amener à la barricade. Elle comptait sur le désespoir de Marius quand il ne trouverait pas Cosette; elle ne se trompa pas. Elle était retournée de son côté rue de la Chanvrerie. On vient de voir ce qu'elle y avait fait. Elle était morte avec cette joie tragique des cœurs jaloux qui entraînent l'être aimé dans leur mort et qui disent: personne ne l'aura!

Marius couvrit de baisers la lettre de Cosette. Elle l'aimait donc! Il eut un instant l'idée qu'il ne devait plus mourir. Puis il se dit: 'Elle part. Son père l'emmène en Angleterre et mon grand-père refuse de m'autoriser à me marier avec elle. Rien n'est changé dans la fatalité.' Les rêveurs comme Marius ont de ces accablements suprêmes; il en sort des partis pris désespérés. La fatigue de vivre est insupportable; la mort, c'est plus rapide.

Alors il pensa qu'il lui restait deux devoirs à accomplir: informer Cosette de sa mort en lui envoyant un suprême adieu, sauver, de la catastrophe imminente qui se préparait, ce pauvre enfant, frère d'Éponine, fils de Thénardier.

Il avait, sur lui, un carnet; le même qui avait contenu ses pensées amoureuses adressées à Cosette. Il en arracha une feuille et écrivit, au crayon, ces quelques lignes:

'Notre mariage était impossible.
J'ai demandé à mon grand-père, il a refusé;
je suis sans fortune, et toi aussi.
J'ai couru chez toi, je ne t'ai pas trouvée.
Tu te souviens de ma promesse? Je la tiens aujourd'hui: je meurs.
Je t'aime.
Quand tu liras ceci, mon âme sera près de toi et te sourira.'

N'ayant rien pour cacheter cette lettre, il se borna à plier le papier en quatre et y mit cette adresse: 'À Mademoiselle Cosette Fauchelevent, chez M. Fauchelevent, 7, rue de l'Homme-Armé.'

La lettre pliée, il demeura un moment pensif, reprit son carnet, l'ouvrit et écrivit sur la première page, avec le même crayon, ces trois lignes:

'Je m'appelle Marius Pontmercy.
Portez mon cadavre chez mon grand-père.
M. Gillenormand, 6, rue des Filles-du-Calvaire.'

Il remit le carnet dans la poche de sa veste, puis il appela Gavroche. Le gamin accourut avec sa mine joyeuse.

-'Veux-tu faire quelque chose pour moi?'

-'Tout ce que vous voudrez', répondit Gavroche. 'Dieu du bon Dieu, sans vous, j'étais cuit!'

-'Tu vois bien cette lettre?'

-'Oui.'

-'Prends-la. Sors de la barricade sur-le-champ et, demain matin, porte-la à l'adresse indiquée: Mademoiselle Cosette Fauchelevent, chez M. Fauchelevent, 7, rue de l'Homme-Armé.'

L'héroïque enfant répondit:

-'D'accord mais, pendant ce temps-là, on prendra la barricade et je n'y serai pas.'

-'La barricade sera attaquée demain matin, selon toute apparence, et ne sera pas prise avant midi.'

Le nouveau répit que les assaillants laissaient à la barricade se prolongeait, en effet. C'était une de ces intermittences, fréquentes dans les combats nocturnes, qui sont toujours suivies d'un redoublement d'acharnement.

-'Eh bien', dit Gavroche, 'pourquoi ne pas porter votre lettre demain matin?'

-'Il sera trop tard. La barricade sera probablement bloquée, toutes les rues seront gardées: tu ne pourras pas sortir. Vas-y tout de suite.'

Gavroche ne trouva rien à répondre; il resta là, indécis, en se grattant l'oreille tristement. Tout à coup, avec un de ces mouvements d'oiseau qu'il avait, il prit la lettre.

-'C'est bon', dit-il.

Et il partit en courant par la ruelle Mondétour.

Gavroche avait eu une idée qui l'avait déterminé mais qu'il n'avait pas dite, de peur que Marius n'y fît quelque objection.

Cette idée, la voici:

-'Il est à peine minuit. la rue de l'Homme-Armé n'est pas loin. Je vais porter la lettre tout de suite. Je serai revenu à temps.'

Livre quinzième: La rue de l'Homme-Armé.

CHAPITRE I: BUVARD BAVARD.

Que sont les convulsions d'une ville comparées aux émeutes de l'âme? L'homme est une profondeur plus grande encore que le peuple. Jean Valjean, à ce moment-là, était en proie à un soulèvement effrayants. Tous les gouffres s'étaient rouverts en lui. Lui aussi frissonnait, comme Paris, au seuil d'une révolution formidable et obscure. Quelques heures avaient suffi. Sa destinée et sa conscience s'étaient brusquement couvertes d'ombre. De lui aussi, comme de Paris, on pouvait dire: les deux principes sont en présence. L'ange blanc et l'ange noir vont se battre sur le pont de l'abîme. Lequel des deux précipitera l'autre? Qui l'emportera?

La veille de ce même jour, le 5 juin 1832, Jean Valjean, accompagné de Cosette et de Toussaint, s'était installé rue de l'Homme-Armé. Une péripétie l'y attendait.

Cosette n'avait pas quitté la rue Plumet sans un essai de résistance. Pour la première fois depuis qu'ils vivaient ensemble, la volonté de Cosette et celle de Jean Valjean s'étaient montrées distinctes. Il y avait eu objection d'un côté et inflexibilité de l'autre. Le brusque conseil: 'Déménagez', jeté par un inconnu à Jean Valjean, l'avait alarmé au point de le rendre absolu. Il se croyait espionné et poursuivi. Cosette avait dû céder.

Tous deux étaient arrivés, rue de l'Homme-Armé, sans desserrer les dents et sans se dire un mot, absorbés, chacun, dans leur préoccupation personnelle: Jean Valjean, inquiet, ne voyait pas la tristesse de Cosette, Cosette, triste, ne voyait pas l'inquiétude de Jean Valjean.

Jean Valjean avait emmené Toussaint, ce qu'il n'avait jamais fait lors de ses précédents voyages. Il pensait qu'il ne reviendrait peut-être pas rue Plumet, et il ne pouvait ni laisser Toussaint derrière lui, ni lui dire son secret. D'ailleurs, il la sentait dévouée et sûre. De domestique à maître, la trahison commence par la curiosité. Or, Toussaint, comme si elle eût été prédestinée à être la servante de Jean Valjean, n'était pas curieuse. Elle disait, à travers son bégaiement, dans son parler de paysanne de Barneville: 'Je suis de même de même; je chose mon fait; le demeurant n'est pas mon travail.' Ce qui veut dire: 'Je suis ainsi; je fais ma mon travail; le reste n'est pas mon affaire.'

Dans ce départ de la rue Plumet, qui avait été presque une fuite, Jean Valjean n'avait emporté que la petite valise embaumée baptisée, par Cosette, 'l'inséparable'. Des malles pleines eussent exigé des commissionnaires, et les commissionnaires sont des témoins. On avait fait venir un fiacre à la porte de la rue de Babylone et l'on s'en était allé.

C'est à grand-peine que Toussaint avait obtenu la permission d'empaqueter un peu de linge, de vêtements et quelques objets de toilette. Cosette, elle, n'avait emporté que du papier et des buvards.

Jean Valjean, pour accroître la solitude et l'ombre de cette disparition, s'était arrangé de façon à ne quitter le pavillon de la rue Plumet qu'à la tombée du jour, ce qui avait laissé à Cosette le temps d'écrire son billet à Marius. On était arrivé rue de l'Homme-Armé assez tard.

On s'était couché silencieusement.

Le logement de la rue de l'Homme-Armé était situé dans une arrière-cour, au deuxième étage. Il était composé de deux chambres à coucher, d'une salle à manger, d'une

cuisine, d'une petite pièce pour la bonne. La salle à manger était en même temps l'antichambre et séparait les deux chambres à coucher. L'appartement était pourvu des ustensiles nécessaires.

On se rassure presque aussi follement qu'on s'inquiète; la nature humaine est ainsi. À peine Jean Valjean fut-il rue de l'Homme-Armé que son anxiété s'éclaircit et, par degrés, se dissipa. Il y a des lieux calmants qui agissent, en quelque sorte, sur l'esprit mécaniquement. Jean Valjean sentit on ne sait quelle contagion de tranquillité dans cette ruelle obscure et paisible de l'ancien Paris, si étroite qu'elle est barrée aux voitures par un madrier transversal posé sur deux poteaux, muette et sourde au milieu de la ville braillarde, crépusculaire en plein jour, et, pour ainsi dire, incapable d'émotions entre ses deux rangées de hautes maisons centenaires qui se taisent comme des vieillards. Il y a dans cette rue de l'oubli stagnant. Jean Valjean y respira. Ceux qui le poursuivaient ne pouvaient pas le trouver là.

Son premier geste fut de mettre 'l'inséparable' à côté de lui.

Il dormit bien. La nuit conseille; on peut ajouter: la nuit apaise. Le lendemain matin, il s'éveilla presque gai. Il trouva charmante la salle à manger qui était hideuse, meublée d'une vieille table ronde, d'un buffet bas que surmontait un miroir penché, d'un fauteuil vermoulu et de quelques chaises cachées par les paquets de Toussaint. Dans un de ces paquets, on apercevait l'uniforme de garde national de Jean Valjean.

Quant à Cosette, elle s'était fait apporter, par la servante, un bouillon dans sa chambre; elle ne parut que le soir.

Vers cinq heures, Toussaint, qui allait et venait, très occupée par ce petit déménagement, avait mis, sur la table de la salle à manger, une volaille froide que Cosette, par déférence pour son père, avait consenti à regarder.

Cela fait, Cosette, prétextant une migraine persistante, avait dit bonsoir à Jean Valjean et s'était enfermée dans sa chambre à coucher. Jean Valjean avait mangé une aile de poulet avec appétit. Accoudé sur la table, rasséréné, ses peurs les plus atroces commençaient à devenir un vague souvenir. Il pensait à Londres maintenant.

Pendant qu'il mangeait, il avait entendu confusément, à deux ou trois reprises, le bégaiement de Toussaint qui lui disait: 'Monsieur, il y a du grabuge: on se bat dans Paris.' Absorbé dans une foule de combinaisons intérieures, il n'y avait pas pris garde. À vrai dire, il n'avait pas entendu.

Il se leva et se mit à marcher de la fenêtre à la porte et de la porte à la fenêtre, de plus en plus apaisé.

Avec le calme, Cosette redevenait sa préoccupation unique. Il ne s'émut pas de cette migraine, petite crise de nerfs, bouderie de jeune fille, nuage d'un moment. Il songea plutôt à l'avenir avec elle, un avenir sans obstacles, un retour au bonheur. Parfois, tout semble impossible, parfois, tout paraît facile; Jean Valjean se réjouissait d'être dans la seconde situation. Dans cette paisible rue où il se réfugiait, Jean Valjean se dégageait de tout ce qui l'avait troublé depuis quelque temps. S'il avait vu beaucoup de nuages, il commençait à apercevoir un peu de ciel bleu. Avoir quitté la rue Plumet sans complication et sans incident, c'était déjà un bon pas de fait. Peut-être serait-il sage de se dépayser, ne fût-ce que pour quelques mois, et d'aller à Londres. Eh bien, on irait. Être en France, être en Angleterre, qu'est-ce que cela lui faisait? Il allait avoir Cosette auprès de lui. Elle était sa nation. Elle suffisait à son bonheur. L'idée qu'il ne suffisait peut-être pas, lui, au bonheur de Cosette, cette idée, qui avait été autrefois sa fièvre et son insomnie, ne lui venait même pas à l'esprit. Totalement optimiste, il était en train d'oublier toutes ses douleurs passées. Cosette étant près de lui, elle devenait sa propriété; c'est un effet d'optique que tout le monde a éprouvé. Il s'imaginait le départ pour Londres avec Cosette et voyait son bonheur réapparaître dans un jardin anglais.

Tout en marchant de long en large à pas lents, son regard rencontra, tout à coup, quelque chose d'étrange.

Il aperçut, en face de lui, dans le miroir incliné qui surmontait le buffet, ces quelques lignes:

«Mon bien-aimé,
Hélas, mon père veut que nous partions tout de suite.
Nous serons ce soir au numéro 7, rue de l'Homme-Armé.
Dans huit jours nous serons à Londres.
COSETTE, 4 juin 1832.

Il s'arrêta, hagard.

Cosette, en arrivant, avait posé un buvard sur le buffet, devant le miroir; toute à sa douloureuse angoisse, elle l'avait oublié là, sans même remarquer qu'il y avait des écritures dessus.

Jean Valjean alla au miroir. Il relut les lignes mais il n'y crut pas. Elles lui faisaient l'effet d'apparaître comme dans un éclair. C'était une hallucination. Cela était impossible. Cela n'existait pas.

Il regarda le buvard de Cosette: la perception de la réalité lui revint. Il le prit et dit: 'Cela vient donc de là.' Il examina fiévreusement les lignes incrustées dans le buvard. Le renversement des lettres en faisait un griffonnage bizarre et absurde. Alors il se dit: 'Cela ne signifie rien, il n'y a rien d'écrit là.' Et il respira à pleins poumons avec un inexprimable soulagement. Qui n'a pas eu de ces joies bêtes après des moments horribles? L'âme ne se rend pas au désespoir sans avoir épuisé toutes les illusions.

Il tenait le buvard à la main et le contemplait, stupidement heureux, presque prêt à rire de l'hallucination dont il avait été dupe. Tout à coup, ses yeux retombèrent sur le miroir: il revit la vision. Les lignes s'y dessinaient avec une netteté inexorable. Cette fois, ce n'était pas un mirage. La répétition d'une vision est une réalité. C'était palpable, c'était l'écriture redressée dans le miroir. Il le comprit.

Jean Valjean chancela, laissa échapper le buvard et s'affaissa dans le vieux fauteuil à côté du buffet, la tête tombante, le regard tourmenté. Il se dit que c'était évident, que la lumière du monde était à jamais éclipsée, que Cosette avait écrit cela à quelqu'un. Alors, il entendit son âme, redevenue terrible, pousser, dans les ténèbres, un sourd rugissement. Allez donc ôter au lion le chien qu'il a dans sa cage!

Chose bizarre et triste, à ce moment-là, Marius n'avait pas encore la lettre de Cosette; le hasard l'avait portée en traître à Jean Valjean avant de la remettre à Marius.

Jean Valjean jusqu'à ce jour n'avait pas été vaincu par l'épreuve. Il avait été soumis à des essais affreux; pas une voie de fait de la mauvaise fortune ne lui avait été épargnée; la férocité du sort, armée de toutes les vindictes et de toutes les méprises sociales, l'avait pris pour sujet et s'était acharnée sur lui. Il n'avait reculé ni fléchi devant rien. Il avait accepté, quand il l'avait fallu, toutes les extrémités; il avait sacrifié son inviolabilité d'homme reconquise, livré sa liberté, risqué sa tête, tout perdu, tout souffert, et il était resté désintéressé et stoïque, au point que, par moments, on aurait pu le croire absent de lui-même comme un martyr. Sa conscience, aguerrie à tous les assauts possibles de l'adversité, pouvait sembler à jamais imprenable. Eh bien, quelqu'un qui eût vu son for intérieur eût été forcé de constater qu'à cette heure elle faiblissait.

C'est que de toutes les tortures qu'il avait subies durant cette longue épreuve que lui imposait la destinée, celle-ci était la plus redoutable. Jamais pareille tenaille ne l'avait saisi. Il sentit le bouillonnement mystérieux de toutes les sensibilités latentes. Il sentit le pincement de la fibre inconnue. Hélas, l'épreuve suprême, disons mieux, l'épreuve unique, est la perte de l'être aimé.

Certes, le pauvre vieux Jean Valjean n'aimait pas Cosette autrement que comme un père, mais, dans cette paternité, le désert intérieur de sa vie avait introduit tous les amours. Il aimait Cosette comme sa fille, sa mère, sa sœur. N'ayant jamais eu ni amante ni épouse, le chasteté des ses sentiments avait ciselé un lien d'une pureté scintillante qui unissait son cœur esseulé à celui de Cosette.

Jean Valjean n'avait, dans toute sa longue vie, jamais aimé. Les passions et les amours qui se succèdent n'avaient pas fait en lui ces verts successifs, vert tendre sur vert sombre, qu'on remarque sur les feuillages qui passent l'hiver et sur les hommes qui

passent la cinquantaine. En somme, cette fusion intérieure, cet ensemble, dont la résultante était une haute vertu, aboutissait à faire de Jean Valjean un père pour Cosette, un père étrange composé de l'aïeul, du fils, du frère, du mari, et de la mère aussi! Ce père n'aimait pas Cosette: il la vénérait. Cette jeune femme était sa lumière, sa demeure, sa famille, sa patrie, son paradis.

Ces lignes lui firent comprendre qu'elle était en train de lui échapper. Un autre étant le but de son cœur, il passait soudainement du statut de sauveur auréolé à celui de père bien-aimé. Il crut alors qu'il n'existait plus. La douleur qu'il éprouva dépassa le possible. Avoir fait tout ce qu'il avait fait pour en arriver là! Il eut, de la tête aux pieds un frémissement de révolte. Il sentit brûler, dans son âme, un monstre d'égoïsme.

Il y a des effondrements intérieurs. La pénétration d'une certitude désespérante dans l'homme ne se fait pas sans écarter et rompre certains éléments profonds qui sont quelquefois l'homme lui-même. La douleur, quand elle arrive à ce degré, est un sauve-qui-peut de toutes les forces de la conscience. Ce sont là des secousses telluriques. Peu d'entre nous en sortent semblables à eux-mêmes et fermes dans le devoir. Quand la limite de la souffrance est débordée, la vertu la plus imperturbable se déconcerte. Jean Valjean reprit le buvard et se convainquit de nouveau. Il resta penché sur ces lignes irrécusables, le regard fixe. Un tonnerre de haine fit vaciller son âme terrifiée.

Il examina cette révélation, à travers les grossissements de la rêverie, avec un calme apparent et effrayant, car c'est une chose redoutable quand le calme de l'homme arrive à la froideur de la statue.

Il mesura le pas épouvantable que sa destinée avait fait sans qu'il s'en doutât; il se rappela ses craintes de l'autre été, si follement dissipées; il reconnut le précipice; c'était toujours le même; seulement, Jean Valjean n'était plus au seuil, il était au fond.

Chose inouïe et poignante, il y était tombé sans s'en apercevoir. Toute la lumière de sa vie s'en était allée alors qu'il croyait toujours voir le soleil.

Son instinct n'hésita pas. Il rapprocha certaines circonstances, certaines dates, certaines rougeurs, certaines pâleurs de Cosette et se dit: 'C'est lui.' La divination du désespoir est une sorte d'arc mystérieux qui ne manque jamais son coup. Dès sa première conjecture, il atteignit Marius. Il ne savait pas le nom mais il trouva tout de suite l'homme. Il aperçut distinctement, au fond de l'implacable évocation du souvenir, le rôdeur inconnu du Luxembourg, ce misérable chercheur d'amourettes, ce fainéant, cet imbécile, ce lâche, car c'est une lâcheté de venir faire les yeux doux à des filles qui ont, à côté d'elles, leur père qui les aime.

Après qu'il eut bien constaté qu'au fond de cette situation il y avait ce jeune homme, et que tout venait de là, lui, Jean Valjean, l'homme régénéré, l'homme qui avait tant travaillé pour élever son âme, l'homme qui avait fait tant d'efforts pour remédier à l'absence d'amour, regarda en lui-même et y vit un spectre: la Haine.

Les grandes douleurs contiennent de l'accablement. Elles découragent d'être. L'homme chez lequel elles entrent sent quelque chose se retirer de lui. Dans la jeunesse, leur visite est lugubre; plus tard, elle est sinistre. Hélas, quand le sang est chaud, quand les cheveux sont noirs, quand la tête est droite sur le corps comme la flamme sur le flambeau, quand le rouleau de la destinée a encore presque toute son épaisseur, quand le cœur, plein d'un amour désirable, a encore des battements qu'on peut lui rendre, quand on a devant soi le temps de réparer et de vivre, quand toutes les femmes sont là, quand la force de la vie est complète, la haine peut s'amender. Avec la vieillesse, quand les années se précipitent, la nuit prochaine exacerbe les défauts.

Tandis qu'il songeait, Toussaint entra; Jean Valjean se leva et lui demanda:

-'De quel côté est-ce? Le savez-vous?'

Toussaint, stupéfaite, ne put que lui répondre:

-'Plaît-il?'

Il reprit:

-'Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'on se bat?'

-'Ah oui, monsieur', répondit-elle. 'C'est du côté de Saint-Merry.'

Il y a tel mouvement machinal qui nous vient, à notre insu même, de notre pensée la plus profonde. Ce fut sans doute sous l'impulsion d'un mouvement de ce genre, et dont il avait à peine conscience, que Jean Valjean se trouva cinq minutes après dans la rue.

Sans chapeau, assis sur la borne à la porte de sa maison, il semblait écouter le vent.

La nuit était venue.

CHAPITRE II: LE GAMIN ENNEMI DES LUMIÈRES.

Combien de temps passa-t-il ainsi? Quels furent les flux et les reflux de cette méditation tragique? Se redressa-t-il? Pouvait-il se redresser encore et reprendre pied dans sa conscience? Il n'aurait probablement pas pu le dire lui-même.

La rue était déserte. Quelques bourgeois inquiets qui rentraient rapidement chez eux l'aperçurent à peine. L'allumeur de réverbères vint, comme à l'ordinaire, allumer celui qui était placé en face du numéro 7 et s'en alla. Jean Valjean semblait être ailleurs. Il était là, assis sur la borne, immobile comme un morceau de glace. Il y a de la congélation dans le désespoir. On entendait le tocsin et de vagues rumeurs orageuses. Au milieu de toutes ces convulsions de la cloche mêlée à l'émeute, l'horloge de Saint-Paul sonna onze heures, gravement et sans se hâter; car le tocsin, c'est l'homme; l'heure, c'est Dieu. Le passage de l'heure ne fit rien à Jean Valjean; il ne remua pas. Cependant, à peu près vers ce moment-là, une brusque détonation éclata du côté des Halles. Une seconde la suivit, plus violente encore. C'était probablement l'attaque de la barricade de la rue de la Chanvrerie. À cette double décharge, dont la furie semblait accrue par la stupeur de la nuit, Jean Valjean tressaillit; il se dressa du côté d'où le bruit venait; puis il retomba sur la borne, il croisa les bras, sa tête revint lentement se poser sur sa poitrine.

Il reprit son ténébreux dialogue avec lui-même.

Tout à coup, il leva les yeux: on marchait dans la rue, il entendait des pas près de lui. Il regarda et, à la lueur du réverbère, du côté de la rue qui aboutit aux Archives, il aperçut une figure livide, jeune et radieuse.

Gavroche venait d'arriver rue de l'Homme-Armé.

Il regardait en l'air et paraissait chercher. Il voyait parfaitement Jean Valjean mais ne s'en apercevait pas.

Gavroche, après avoir regardé en l'air, regardait en bas; il se mettait sur la pointe des pieds pour passer sa main sur les portes et les fenêtres des rez-de-chaussée; elles étaient toutes fermées, verrouillées et cadenassées. Après avoir vu cinq ou six devantures de maisons barricadées de la sorte, il haussa les épaules et se dit:

-'C'est compréhensible.'

Puis il se remit à regarder en l'air.

Jean Valjean, qui, l'instant d'avant, perplexe, n'eût parlé ni même répondu à personne, se sentit irrésistiblement poussé à adresser la parole à cet enfant.

-'Petit', dit-il, 'qu'est-ce que tu as?'

-'J'ai que j'ai faim', répondit Gavroche nettement. Et il ajouta: 'Petit vous-même.'

Jean Valjean fouilla dans son gousset et en tira une pièce de cinq francs.

Mais Gavroche, qui était de l'espèce du hoche-queue et qui passait vite d'un geste à l'autre, venait de ramasser une pierre. Il avait aperçu le réverbère.

-'Tiens', dit-il, 'Vous avez encore vos lanternes ici. Vous n'êtes pas en règle, mes amis. C'est du désordre. Cassez-moi ça.'

Et il jeta la pierre dans le réverbère dont la vitre tomba avec un tel fracas que des bourgeois, blottis sous leurs rideaux dans la maison d'en face, crièrent: 'Voilà Quatre-vingt-treize!'

Le réverbère oscilla violemment et s'éteignit. La rue devint brusquement noire.

-'C'est ça, vieille rue', fit Gavroche, 'mets ton bonnet de nuit.'

Et se tournant vers Jean Valjean, il ajouta:

-'Comment est-ce que vous appelez ce monument gigantesque que vous avez là, au bout de la rue? C'est les Archives, pas vrai? Il faudrait me chiffonner un peu ces grosses bêtes de colonnes-là et en faire gentiment une barricade.'

Jean Valjean s'approcha de Gavroche.

-'Pauvre petit', murmura-t-il, 'il a faim.'

Et il lui mit la pièce de cent sous dans la main.

Gavroche leva le nez, étonné par la grandeur de ce gros sou; il le regarda dans l'obscurité; la blancheur du gros sou l'éblouit. Il connaissait les pièces de cinq francs par ouï-dire; leur réputation lui était agréable; il fut charmé d'en voir une de près. Il pensa: contemplons le tigre.

Il l'admira quelques instants puis, se retournant vers Jean Valjean, il lui tendit la pièce en lui disant majestueusement:

-'Bourgeois, j'aime mieux casser les lanternes. Reprenez votre bête féroce. On ne me corrompt pas. Ça a cinq griffes, mais ça ne m'égratigne pas.'

-'As-tu une mère?', demanda Jean Valjean.

Gavroche répondit:

-'Peut-être plus que vous.'

-'Eh bien', reprit Jean Valjean, 'garde cet argent pour ta mère.'

Gavroche se sentit remué. D'ailleurs, il venait de remarquer que l'homme qui lui parlait n'avait pas de chapeau: cela lui inspirait confiance.

-'Vrai', dit-il, 'ce n'est pas pour m'empêcher de casser les réverbères?'

-'Casse tout ce que tu voudras.'

-'Vous êtes un brave homme', dit Gavroche.

Et il mit la pièce de cinq francs dans une de ses poches.

Sa confiance croissant, il ajouta:

-'Êtes-vous de la rue?'

-'Oui, pourquoi?'

-'Pourriez-vous m'indiquer le numéro 7?'

-'Pour quoi faire le numéro 7?'

Ici l'enfant s'arrêta, il craignit d'en avoir trop dit, il plongea énergiquement ses ongles dans ses cheveux et se borna à répondre:

-'Comme ça.'

Une idée traversa l'esprit de Jean Valjean. L'angoisse a ces lucidités-là. Il dit à l'enfant:

-'Est-ce que c'est toi qui m'apportes la lettre que j'attends?'

-'Vous?', dit Gavroche. 'Vous n'êtes pas une femme.'

-'La lettre est pour mademoiselle Cosette, n'est-ce pas?'

-'Cosette?', grommela Gavroche. 'Oui, je crois que c'est ce drôle de nom-là.'

-'Eh bien', reprit Jean Valjean, 'c'est moi qui dois lui remettre la lettre. Donne.'

-'Dans ce cas, vous devez savoir que je viens de la barricade.'

-'Sans doute.'

Gavroche plongea sa main dans une autre de ses poches et en tira un papier plié en quatre.

Puis il fit le salut militaire.

-'Respect à la dépêche', dit-il. 'Elle vient du gouvernement provisoire.'

-'Donne', dit Jean Valjean.

Gavroche tenait le papier au-dessus de sa tête.

-'Ne vous imaginez pas que c'est un billet doux. C'est pour une femme mais c'est pour le peuple. Nous autres, nous nous battons et nous respectons les filles. Nous ne sommes pas comme dans le grand monde où il y a des lions qui envoient des poulets à des chameaux.'

-'Donne.'

-'Au fait', continua Gavroche, 'vous m'avez l'air d'un brave homme.'

-'Donne vite.'

-'Tenez.'

Et il remit le papier à Jean Valjean.

-'Et dépêchez-vous, monsieur Chose, puisque mam'selle Chosette attend.'

Gavroche fut satisfait d'avoir produit ce bon mot.

Jean Valjean reprit:

-'Est-ce à Saint-Merry qu'il faudra porter la réponse?'

-'Cette lettre vient de la barricade de la rue de la Chanvrerie et j'y retourne. Bonsoir, citoyen.'

Cela dit, Gavroche s'en alla. Il se replongea dans l'obscurité comme s'il y faisait un trou, avec la rapidité rigide d'un projectile; la ruelle de l'Homme-Armé redevint silencieuse et solitaire; en un clin d'œil, cet étrange enfant, qui avait de l'ombre et du rêve en lui, s'était enfoncé dans la brume de ces rangées de maisons noires et s'y était perdu comme de la fumée dans des ténèbres; on eût pu le croire dissipé et évanoui si, quelques minutes après sa disparition, une éclatante cassure de vitre et le patatras splendide d'une lanterne s'écrasant sur le sol n'eussent brusquement réveillé, à nouveau, les bourgeois indignés. C'était Gavroche qui passait rue du Chaume.

CHAPITRE III: PENDANT QUE COSETTE ET TOUSSAINT DORMENT.

Jean Valjean rentra avec la lettre de Marius.

Il monta l'escalier à tâtons, satisfait des ténèbres comme le hibou qui tient sa proie, ouvrit et referma doucement sa porte, écouta s'il n'entendait aucun bruit, constata que, selon toute apparence, Cosette et Toussaint dormaient, plongea dans la bouteille du briquet Fumade trois ou quatre allumettes avant de pouvoir faire jaillir l'étincelle, tant sa main tremblait; il y avait du vol dans ce qu'il venait de faire. Enfin, sa chandelle fut allumée, il s'accouda sur la table, déplia le papier, et lut.

Dans les émotions violentes, on ne lit pas, on terrasse pour ainsi dire le papier qu'on tient, on l'étreint comme une victime, on le froisse, on enfonce dedans les ongles de sa colère ou de son allégresse; on court à la fin, on saute au commencement; l'attention a la fièvre; elle comprend en gros, à peu près, l'essentiel; elle saisit un point, et tout le reste disparaît. Dans le billet de Marius à Cosette, Jean Valjean ne vit que ces mots:

'...Je meurs. Quand tu liras ceci, mon âme sera près de toi.'

En présence de ces deux lignes, il eut un éblouissement horrible; il resta un moment comme écrasé du changement d'émotion qui se faisait en lui; il regarda le billet de Marius avec une sorte d'étonnement ivre; il avait devant les yeux cette splendeur: la mort de l'être haï!

Il poussa un affreux cri de joie intérieure. Ainsi, c'était fini. Le dénouement arrivait plus vite qu'on n'eût osé l'espérer. L'être qui encombrait sa destinée disparaissait. Il s'en allait de lui-même, librement. Sans que lui, Jean Valjean, eût rien fait pour cela, sans que ce fût de sa faute, 'cet homme' allait mourir. Peut-être même était-il déjà mort. Ici sa fièvre fit des calculs. 'Non, il n'est pas encore mort. La lettre a été visiblement écrite pour être lue par Cosette le lendemain matin; depuis ces deux décharges qu'on a entendues entre onze heures et minuit, il n'y a rien eu; la barricade ne sera sérieusement attaquée qu'au matin; peu importe, du moment où cet homme est mêlé à cette guerre, il est perdu; il est pris dans l'engrenage.' Jean Valjean se sentait délivré. Il allait donc, lui, se retrouver seul avec Cosette. La concurrence cessait; l'avenir recommençait. Il n'avait qu'à garder ce billet dans sa poche. Cosette ne saurait jamais ce que cet homme était devenu. 'Il n'y a qu'à laisser les choses s'accomplir. Cet homme ne peut échapper. S'il n'est pas mort encore, il est sûr qu'il va mourir. Quel bonheur!'

Tout cela dit en lui-même, il devint sombre.

Puis il descendit et réveilla le portier.

Environ une heure après, Jean Valjean sortait en habit complet de garde national et en armes. Le portier lui avait aisément trouvé, dans le voisinage, de quoi compléter son équipement. Il avait un fusil chargé et une giberne pleine de cartouches. Il se dirigea du côté des Halles.

CHAPITRE IV: LES EXCÈS DE ZÈLE DE GAVROCHE.

Pendant ce temps, il était arrivé une aventure à Gavroche.

Gavroche, après avoir consciencieusement lapidé le réverbère de la rue du Chaume, aborda la rue des Vieilles-Haudriettes et, n'y voyant pas 'un chat', trouva l'occasion bonne pour entonner une chanson. Sa marche, loin de se ralentir à cause du chant, s'accéléra. Il se mit à semer, le long des maisons endormies ou terrifiées, ces couplets incendiaires:

L'oiseau médit dans les charmilles
Et prétend qu'hier Atala
Avec un Russe s'en alla.

Où vont les belles filles,
Lon la.

Mon ami pierrot, tu babilles,
Parce que l'autre jour Mila
Cogna sa vitre, et m'appela.

Où vont les belles filles,
Lon la.

Les drôlesses sont fort gentilles;
Leur poison qui m'ensorcela
Griserait monsieur Orfila.

Où vont les belles filles,
Lon la.

J'aime l'amour et ses bisbilles,
J'aime Agnès, j'aime Paméla,
Lise en m'allumant se brûla.

Où vont les belles filles,
Lon la.

Jadis, quand je vis les mantilles
De Suzette et de Zéïla,
Mon âme à leurs plis se mêla.

Où vont les belles filles,
Lon la.

Amour, quand, dans l'ombre où tu brilles,
Tu coiffes de roses Lola,
Je me damnerais pour cela.

Où vont les belles filles,

Lon la.

Jeanne, à ton miroir tu t'habilles!
Mon cœur un beau jour s'envola;
Je crois que c'est Jeanne qui l'a.

Où vont les belles filles,
Lon la.

Le soir en sortant des quadrilles,
Je montre aux étoiles Stella
Et je leur dis: regardez-la.

Où vont les belles filles,
Lon la.

Gavroche, tout en chantant, mimait l'histoire. Le geste est le point d'appui du refrain. Son visage, inépuisable répertoire de masques, faisait des grimaces plus convulsives et plus fantasques que les bouches d'un linge troué ballotté par le vent. Malheureusement, comme il était seul dans la nuit, cela n'était ni vu, ni visible. Il y a de ces richesses perdues.

Soudain, il s'arrêta court.

-'Interrompons la romance', dit-il.

Sa prunelle féline venait de distinguer, dans le renfoncement d'une porte cochère, ce qu'on appelle en peinture un ensemble; c'est-à-dire un être et une chose; la chose était une charrette à bras, l'être était un Auvergnat qui dormait dedans.

Les bras de la charrette s'appuyaient sur le pavé et la tête de l'Auvergnat s'appuyait sur le tablier de la charrette. Son corps se pelotonnait sur ce plan incliné; ses pieds touchaient le sol.

Gavroche, avec son expérience des choses de ce monde, reconnut un ivrogne.

C'était quelque commissionnaire du coin qui avait trop bu et qui dormait trop.

-'Voilà', pensa Gavroche, 'à quoi servent les nuits d'été. L'Auvergnat s'endort dans sa charrette. On prend la charrette pour la République et on laisse l'Auvergnat à la monarchie.'

Son esprit venait d'être illuminé par la clarté que voici:

-'Cette charrette ferait joliment bien sur notre barricade.'

L'Auvergnat ronflait.

Gavroche tira doucement la charrette par l'arrière et l'Auvergnat par l'avant, c'est-à-dire par les pieds, et, au bout d'une minute, l'Auvergnat, imperturbable, reposait à plat sur le sol.

La charrette était délivrée.

Gavroche, habitué à faire face de toutes parts à l'imprévu, avait toujours tout sur lui. Il fouilla dans une de ses poches et en tira un papier et un bout de crayon rouge chipé à quelque charpentier.

Il écrivit: 'République française. Reçu ta charrette.'

Et il signa: 'Gavroche.'

Cela fait, il mit le papier dans la poche du gilet de velours de l'Auvergnat toujours ronflant, saisit le brancard dans ses deux mains et partit dans la direction des Halles, poussant bruyamment devant lui la charrette au grand galop.

Ceci était périlleux. Il y avait un poste à l'Imprimerie royale. Gavroche n'y pensait pas. Ce poste était occupé par des gardes nationaux de la banlieue. Un certain éveil commençait à émouvoir l'escouade; les têtes se soulevaient sur les lits de camp. Deux réverbères brisés coup sur coup, cette chanson chantée à tue-tête, cela était beaucoup pour des rues si poltronnes qui ont envie de dormir au coucher du soleil et qui mettent, de si bonne heure, leur éteignoir sur leur chandelle. Depuis une heure, le gamin faisait, dans

cet arrondissement paisible, le vacarme d'un moucheron dans une bouteille. Le sergent de la banlieue écoutait. Il attendait. C'était un homme prudent.

Le roulement forcené de la charrette combla la mesure et détermina le sergent à tenter une reconnaissance.

-'Ils sont là toute une bande!', se dit-il, 'Allons-y doucement.'

Il était clair que l'Hydre de l'Anarchie était sortie de sa boîte et qu'elle se démenait dans le quartier.

Et le sergent se hasarda hors du poste à pas sourds.

Tout à coup, Gavroche, poussant sa charrette, au moment où il allait déboucher de la rue des Vieilles-Haudriettes, se trouva face à face avec un uniforme, un shako, un plumet et un fusil.

Pour la seconde fois, il s'arrêta net.

-'Tiens', dit-il, 'c'est lui. Bonjour, ordre public!'

Les étonnements de Gavroche étaient courts et dégelaient vite.

-'Où vas-tu, voyou?', cria le sergent.

-'Citoyen, dit Gavroche, je ne vous ai pas encore appelé bourgeois. Pourquoi m'insultez-vous?'

-'Où vas-tu, petit chenapan?'

-'Monsieur', reprit Gavroche, 'vous étiez peut-être, hier, un homme d'esprit, mais vous avez été destitué ce matin.'

-'Je te demande où tu vas, gredin?'

Gavroche répondit:

-'Vous parlez gentiment. Vrai, on ne vous donnerait pas votre âge. Vous devriez vendre tous vos cheveux cent francs la pièce. Cela vous ferait cinq cents francs.'

-'Où vas-tu, où vas-tu, où vas-tu, bandit?'

Gavroche repartit:

-'Voilà de vilains mots. La prochaine fois qu'on vous donnera à téter, il faudra qu'on vous essuie mieux la bouche.'

Le sergent croisa la baïonnette.

-'Me diras-tu où tu vas, à la fin, misérable?'

-'Mon général', dit Gavroche, 'je vais chercher le médecin pour mon épouse qui est en couches.'

-'Aux armes!', cria le sergent.

Se sauver par ce qui vous a perdu, c'est là le chef-d'oeuvre des hommes forts; Gavroche mesura d'un coup d'œil toute la situation. C'était la charrette qui l'avait compromis, c'était à la charrette de le protéger.

Au moment où le sergent allait fondre sur Gavroche, la charrette, devenue projectile et lancée avec force, roulait dans sa direction; le sergent, atteint en plein ventre, tomba à la renverse, dans le caniveau, en laissant échapper son fusil qui fit feu.

Au cri du sergent, les hommes du poste étaient sortis pêle-mêle; le coup de fusil détermina une décharge générale au hasard, après laquelle on rechargea les armes et on recommença.

Cette mousquetade à colin-maillard dura un bon quart d'heure et tua quelques carreaux de vitre.

Pendant ce temps, Gavroche, qui avait rebroussé chemin, s'arrêta à cinq ou six rues de là et s'assit, haletant, sur la borne située devant le marché des Enfants-Rouges.

Il prêtait l'oreille.

Après avoir soufflé quelques instants, il se tourna du côté où la fusillade faisait rage, éleva sa main gauche à la hauteur de son nez et la lança trois fois en avant en se frappant de la main droite le derrière de la tête; geste souverain dans lequel l'enfance parisienne a condensé l'ironie française, et qui est évidemment efficace puisqu'il a déjà duré un demi-siècle.

Cette gaîté fut troublée par une réflexion amère.

-'Oui', dit-il, 'je pouffe, je me tords, je rigole mais je perds ma route. Il va falloir faire un détour. Pourvu que j'arrive à temps à la barricade!'

Là-dessus, il reprit sa course.

Et tout en courant, il se dit:

-'Ah çà, où en étais-je donc?'

Il se remit à chanter sa chanson en s'enfonçant rapidement dans les rues.

Mais il reste encor des bastilles,
Et je vais mettre le holà
Dans l'ordre public que voilà.

Où vont les belles filles,
Lon la.

Quelqu'un veut-il jouer aux quilles?
Tout l'ancien monde s'écroula
Quand la grosse boule roula.

Où vont les belles filles,
Lon la.

Vieux bon peuple, à coups de béquilles
Cassons ce Louvre où s'étala
La monarchie en falbala.

Où vont les belles filles,
Lon la.

Nous en avons forcé les grilles;
Le roi Charles Dix ce jour-là
Tenait mal et se décolla.

Où vont les belles filles,
Lon la.

La prise d'armes du poste ne fut pas sans résultat. La charrette fut conquise, l'ivrogne fut fait prisonnier. L'une fut mise à la fourrière, l'autre fut, plus tard, un peu poursuivi devant le conseil de guerre pour complicité avec l'ennemi. Le ministère public d'alors exhiba, à cette occasion, une hargne toute monarchique sous couvert de défendre la société.

L'aventure de Gavroche, restée gravée dans les mémoires apeurées des vieux bourgeois du Marais, est entrée dans les annales des révoltes populaires parisienne sous le nom de: attaque nocturne du poste de l'Imprimerie royale.

Volume V:
Jean Valjean.

Livre premier: Une guerre entre quatre murs.

CHAPITRE I: DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE AU FAUBOURG DU TEMPLE.

Les deux plus mémorables barricades que l'observateur des maladies sociales puisse mentionner n'appartiennent pas à la période où est placée l'action de ce livre. Ces deux barricades, symboles toutes les deux, sous deux aspects différents, d'une situation redoutable, sortirent de terre lors de la terrible insurrection de juin 1848, la plus grande guerre de rues qu'ait connue l'histoire.

Il arrive quelquefois que, même contre les principes, même contre la liberté, l'égalité et la fraternité, même contre le vote universel, même contre le gouvernement de tous par tous, du fond de ses angoisses, de ses découragements, de ses dénuements, de ses fièvres, de ses détresses, de ses miasmes, de ses ignorances, de ses ténèbres, cette grande désespérée, la canaille, proteste, et que la populace livre bataille au peuple.

Les émeutiers attaquent le droit commun; le sous-prolétariat s'insurge contre le peuple.

Ce sont là des journées lugubres car il y a toujours une certaine quantité de droit même dans cette démence; il y a du suicide dans ce duel. Ces mots, qui veulent être des injures, émeutiers, canaille, sous-prolétariat, populace, constatent la faute de ceux qui règnent plus que la faute de ceux qui souffrent, la faute des privilégiés plus que la faute des déshérités.

Quant à moi, je ne prononce jamais ces mots-là sans douleur ni sans respect, car, lorsque la philosophie sonde les faits auxquels ils correspondent, elle y trouve souvent bien des grandeurs à côté des misères. Athènes était gouvernée par le sous-prolétariat; les émeutiers ont fait la Hollande; la populace a plus d'une fois sauvé Rome; la canaille suivait Jésus-Christ.

Il n'existe pas de penseur qui n'ait parfois contemplé les magnificences d'en bas.

C'est à cette canaille que songeait sans doute saint Jérôme, et à tous ces pauvres gens, ces vagabonds, ces misérables d'où sont sortis les apôtres et les martyrs, quand il prononça cette phrase mystérieuse: 'Lie de la cité, loi de la terre.'

Les exaspérations de cette foule qui souffre et qui saigne, ses violences à contre-sens sur les principes qui sont sa vie, ses voies de fait contre le droit, sont des coups d'État populaires qui doivent être réprimés. L'homme honnête le fait et, par amour même pour cette foule, il la combat. Mais il la sent excusable tout en lui tenant tête, il la vénère tout en lui résistant. C'est là un de ces moments rares où, en faisant ce qu'on doit faire, on sent quelque chose qui déconcerte et qui déconseillerait presque d'aller plus loin; on persiste, il le faut; mais la conscience satisfaite est triste et l'accomplissement du devoir se complique d'un serrement de cœur.

Juin 1848 fut, hâtons-nous de le dire, un fait à part et presque impossible à classer dans la philosophie de l'histoire. Tous les mots que je viens de prononcer doivent être écartés quand il s'agit de cette émeute extraordinaire où l'on sentit la sainte anxiété du travail réclamant ses droits. Il fallut la combattre; c'était un devoir car elle attaquait la République. Mais, au fond, que fut juin 1848? Une révolte du peuple contre lui-même.

Là où le sujet n'est pas perdu de vue, il n'y a pas de digression; qu'il me soit donc permis d'arrêter, un moment, l'attention du lecteur sur les deux barricades absolument uniques dont je viens de parler et qui ont caractérisé cette insurrection.

L'une encombrait l'entrée du faubourg Saint-Antoine; l'autre défendait l'approche du faubourg du Temple; ceux devant qui se sont dressés, sous l'éclatant ciel bleu de juin, ces deux effrayants chefs-d'œuvre de la guerre civile, ne les oublieront jamais.

La barricade Saint-Antoine était monstrueuse; elle était haute de trois étages et large de sept cents pieds. Elle barrait, d'un angle à l'autre, la vaste embouchure du faubourg, c'est-à-dire trois rues; ravinée, déchiquetée, dentelée, hachée, crénelée d'une immense déchirure, contre-butée de monceaux qui étaient eux-mêmes des bastions, poussant des caps çà et là, puissamment adossée aux deux grands promontoires de maisons du faubourg, elle surgissait comme une levée cyclopéenne au fond de la redoutable place qui a vu le 14 juillet. Dix-neuf barricades s'étageaient dans la profondeur des rues, derrière cette barricade mère. Rien qu'à la voir, on sentait, dans le faubourg, l'immense souffrance agonisante arrivée à cette minute extrême où une détresse veut devenir une catastrophe. De quoi était faite cette barricade? De l'écroulement de trois maisons à six étages, démolies exprès, disaient les uns. Du prodige de toutes les colères, disaient les autres. Elle avait l'aspect lamentable de toutes les constructions de la haine: la ruine. On pouvait dire: qui a bâti cela? On pouvait dire aussi: qui a détruit cela? C'était l'improvisation du bouillonnement. Tiens, cette porte, cette grille, cet auvent, ce chambranle, ce réchaud cassé, cette marmite fêlée: donnez tout, jetez tout! Poussez, roulez, piochez, démantelez, bouleversez, écroulez tout! C'était la collaboration du pavé, du moellon, de la poutre, de la barre de fer, du chiffon, du carreau défoncé, de la chaise dépaillée, du trognon de chou, de la loque, de la guenille et de la malédiction. C'était grand et c'était petit. C'était l'abîme parodié sur place par le tohu-bohu. La masse près de l'atome; le pan de mur arraché et l'écuelle cassée; une fraternisation menaçante de tous les débris; Sisyphe avait jeté là son rocher et Job, son tesson. Cette acropole des va-nu-pieds était terrible. Des charrettes renversées encombraient le talus; un immense chariot balafrait l'espace avec son essieu tourné vers le ciel. Un omnibus, hissé gaîment à force de bras au sommet de l'entassement, comme si les architectes de cette sauvagerie eussent voulu ajouter la gaminerie à l'épouvante, offrait son timon dételé à on ne sait quels chevaux vaporeux. Cet amas gigantesque, moraine de l'émeute, faisait penser à l'entassement du mont Ossa sur le mont Pélion, à 93 écrasant 89, au 9 thermidor étouffant le 10 août, au 18 brumaire suffocant le 21 janvier, à vendémiaire noyant prairial, à 1848 piétinant rageusement 1830. La place en valait la peine; cette barricade était digne d'apparaître à l'endroit même où la Bastille avait disparu. Si l'océan faisait des digues, c'est ainsi qu'il les bâtirait. La furie des flots était imprimée sur cet encombrement difforme. Quels flots? La foule en mouvement. On croyait voir du vacarme pétrifié. On croyait entendre bourdonner, au-dessus de cette barricade, comme si elles eussent été là sur leur ruche, les énormes abeilles ténébreuses du progrès violent. Était-ce une broussaille? Était-ce une bacchanale? Était-ce une forteresse? Le vertige semblait avoir construit cela à coups d'aile. Il y avait du cloaque dans cette redoute et quelque chose d'olympien dans ce fouillis. On y voyait, dans un désordre plein de désespoir, des chevrons de toits, des morceaux de mansardes avec leur papier peint, des châssis de fenêtres avec toutes leurs vitres plantés dans les décombres, attendant le canon, des cheminées descellées, des armoires, des tables, des bancs, un sens dessus dessous hurlant, et ces mille choses indigentes, rebuts même du mendiant, qui contiennent à la fois de la fureur et du néant. On eût dit que c'était le squelette de la furie d'un peuple, squelette de bois, de fer, de bronze, de pierre, et que le faubourg Saint-Antoine l'avait poussé là, à sa porte, d'un coup de balai, faisant de sa colère émaciée sa barricade. Des blocs pareils à des billots, des chaînes disloquées, des charpentes à tasseaux ayant forme de potences, des roues horizontales sortant des décombres, amalgamaient à cet édifice de l'anarchie la sombre figure des vieux supplices soufferts par le peuple. La barricade Saint-Antoine faisait arme de tout; tout ce que la guerre civile peut jeter à la tête de la société sortait de là; ce n'était pas du combat, c'était

du paroxysme; les carabines qui défendaient cette redoute, parmi lesquelles il y avait quelques tromblons, envoyaient des miettes de faïence, des osselets, des boutons d'habit, jusqu'à des roulettes de tables de nuit, projectiles dangereux à cause du cuivre. Cette barricade était forcenée. Elle jetait, dans les nuages, une clameur inexprimable. Parfois, provoquant l'armée, elle se couvrait de foule et de tempête: une cohue de têtes flamboyantes la couronnait, un fourmillement l'emplissait. Elle avait une crête épineuse de fusils, de sabres, de bâtons, de haches, de piques et de baïonnettes; un grand drapeau rouge y claquait dans le vent. On y entendait les cris du commandement, les chansons d'attaque, des roulements de tambours, des sanglots de femmes et l'éclat de rire ténébreux des crève-la-faim. Elle était démesurée et vivante. Comme du dos d'une bête électrique, il en sortait des éclairs galvaniques. L'esprit de révolution couvrait de son nuage ce sommet où grondait cette voix du peuple qui ressemble à la voix de Dieu; une majesté étrange se dégageait de ce titanesque amoncellement de gravats. C'était un tas d'ordures qui voulait imiter le mont Sinaï.

Comme je l'ai dit plus haut, elle attaquait, au nom de la Révolution, la Révolution. Cette barricade, le hasard, le désordre, l'effarement, le malentendu, l'inconnu, avait, en face d'elle, l'assemblée constituante, la souveraineté du peuple, le suffrage universel, la nation, la République. C'était la *Carmagnole* défiant la *Marseillaise,* défi insensé mais héroïque, car ce vieux faubourg est un héros.

Le faubourg et sa redoute se prêtaient main-forte. La vaste barricade s'étalait comme une falaise où venait se briser la stratégie des généraux d'Afrique. Ses cavernes, ses excroissances, ses verrues, ses gibbosités, grimaçaient, pour ainsi dire, et ricanaient sous la fumée. La mitraille s'y évanouissait dans l'informe; les obus s'y enfonçaient, s'y engloutissaient, s'y engouffraient; les boulets n'y réussissaient qu'à trouer des trous; à quoi bon canonner le chaos? Les régiments, accoutumés aux plus farouches visions de la guerre, regardaient d'un œil inquiet cette montagne ensauvagée.

À un quart de lieue de là, de l'angle de la rue du Temple qui débouche sur le boulevard près du Château-d'Eau, si l'on avançait hardiment la tête en dehors de la pointe formée par la devanture du magasin Dallemagne, on apercevait, au loin, au delà du canal, dans la rue qui monte les rampes de Belleville, au point culminant de la montée, une muraille étrange atteignant le deuxième étage des façades, sorte de trait d'union des maisons de droite aux maisons de gauche, comme si la rue avait replié d'elle-même son plus haut mur pour se fermer brusquement. Ce mur était bâti avec des pavés. Il était droit, froid, perpendiculaire, nivelé à l'équerre, tiré au cordeau, aligné au fil à plomb. Le ciment y manquait, sans doute, mais, comme pour certains murs romains, la structure dénudée se suffisait à elle-même. Sa hauteur laissait deviner sa profondeur. L'entablement était mathématiquement parallèle au soubassement. On distinguait, sur sa surface grise, des meurtrières presque invisibles qui ressemblaient à des fils noirs. Ces meurtrières étaient séparées les unes des autres par des intervalles égaux. La rue était déserte à perte de vue. Toutes les fenêtres et toutes les portes étaient fermées. Au fond, se dressait ce barrage, mur immobile et tranquille, qui faisait de la rue un cul-de-sac; on n'y voyait personne, on n'y entendait rien.

L'éblouissant soleil de juin inondait de lumière cette chose terrible.

C'était la barricade du faubourg du Temple.

Dès qu'on arrivait sur le terrain et qu'on l'apercevait, il était impossible, même aux plus hardis, de ne pas devenir pensif devant cette apparition mystérieuse. C'était ajusté, emboîté, imbriqué, rectiligne, symétrique et funèbre. Il y avait là de la science et des ténèbres. On sentait que le chef de cette barricade était un géomètre ou un spectre. On regardait cela et l'on baissait la voix.

De temps en temps, si quelqu'un, soldat, officier ou représentant du peuple, se hasardait à traverser la chaussée solitaire, on entendait un sifflement aigu et le bruit sourd d'un corps qui tombe. Si le passant en réchappait, on voyait s'enfoncer dans quelque volet fermé, dans un entre-deux de moellons, dans le plâtre d'un mur, une balle. Les hommes de la barricade s'étaient fait, avec deux morceaux de tuyaux de fonte, deux petits canons à gaz.

Ils était tellement habiles que tous leurs coups portaient, ou presque. Il y avait, çà et là, quelques cadavres et quelques flaques de sang. Je me souviens d'un papillon blanc qui virevoltait dans la rue: l'été ne se rend pas facilement.

Dans les environs, le dessous des portes cochères était encombré de blessés.

On se sentait visé par quelqu'un qu'on ne voyait pas; on comprenait que toute la longueur de la rue était mise en joue.

Massés derrière l'espèce de dos d'âne que fait, à l'entrée du faubourg du Temple, le pont cintré du canal, les soldats de la colonne d'attaque observaient, graves et recueillis, cette redoute lugubre, immobile, impassible, meurtrière. Quelques-uns rampaient jusqu'au haut de la courbe du pont en ayant soin que leurs shakos ne dépassassent pas.

Le vaillant colonel Monteynard regarda cette barricade avec un frémissement. 'Comme c'est bâti!', s'exclama-t-il, 'Tout est lisse et aligné. C'est de la porcelaine.' Une balle transperça alors la croix de la légion d'honneur qu'il portait au côté droit; il tomba.

-'Les lâches!', disait-on. 'Mais qu'ils se montrent donc! Qu'on les voie! Ils n'osent pas! Ils se cachent!' La barricade du faubourg du Temple, défendue par quatre-vingts hommes, attaquée par dix mille, tint trois jours. Le quatrième, on fit comme à Zaatcha et à Constantine, on perça les maisons, on vint par les toits, la barricade fut prise. Pas un des quatre-vingts lâches ne songea à fuir; tous y furent tués, excepté le chef, Barthélemy, dont je parlerai tout à l'heure.

La barricade Saint-Antoine était le tumulte des tonnerres; la barricade du Temple était le silence. L'une semblait être une gueule formidable, l'autre, un masque sinistre.

En admettant que la gigantesque et ténébreuse insurrection de juin fût composée d'une colère et d'une énigme, on sentait, dans la première barricade, le dragon, et derrière la seconde, le sphinx.

Ces deux forteresses avaient été édifiées par deux hommes nommés, l'un Cournet, l'autre Barthélemy. Cournet avait fait la barricade Saint-Antoine; Barthélemy la barricade du Temple. Chacune d'elles était l'image de celui qui l'avait bâtie.

Cournet était un homme grand; il avait les épaules larges, le visage rouge, le poing écrasant, le cœur hardi, l'âme loyale, l'œil sincère et terrible. Intrépide, énergique, irascible, orageux, il était le plus cordial des hommes mais le plus redoutable des combattants. La guerre, la lutte, la mêlée, étaient son air respirable et le mettaient de bonne humeur. Il avait été officier de marine; à ses gestes et à sa voix, on devinait qu'il sortait de l'océan, qu'il venait de la tempête; il continuait l'ouragan dans la bataille. Au génie près, il y avait, en Cournet, quelque chose de Danton, comme, à la divinité près, il y avait, en Danton, quelque chose d'Hercule.

Barthélemy, maigre, chétif, pâle, taciturne, était une espèce de gamin tragique qui, giflé par un sergent de ville, le guetta, l'attendit, et le tua; à dix-sept ans, il fut envoyé au bagne. Il en sortit et fit cette barricade.

Plus tard, chose tragique, à Londres, proscrits tous les deux, Barthélemy tua Cournet. Ce fut un duel funèbre. Quelque temps après, pris dans l'engrenage d'une de ces mystérieuses aventures où les passions s'exaltent, catastrophes où la justice française voit des circonstances atténuantes et où la justice anglaise ne voit que la mort, Barthélemy fut pendu. La sombre construction sociale est ainsi faite que, grâce au dénuement matériel, grâce à l'obscurité morale, ce malheureux être qui contenait une intelligence ferme, à coup sûr, grande, peut-être, commença par le bagne, en France, et finit par le gibet, en Angleterre. Barthélemy, lors des événements révolutionnaires, n'arborait qu'un drapeau: le drapeau noir de sa colère.

CHAPITRE II: QUE FAIRE DANS L'ABÎME À MOINS QUE L'ON NE CAUSE?

Seize ans comptent dans la souterraine éducation de l'émeute, et juin 1848 en savait plus long que juin 1832. Aussi, la barricade de la rue de la Chanvrerie n'était-elle

qu'une ébauche et qu'un embryon comparée aux deux barricades colosses que je viens de décrire; cependant, pour l'époque, elle était redoutable.

Les insurgés, sous l'œil d'Enjolras, car Marius ne regardait plus rien, avaient mis la nuit à profit. La barricade avait été non seulement réparée mais augmentée. On l'avait rehaussée de deux pieds. Des barres de fer plantées dans les pavés ressemblaient à des lances en arrêt. Toutes sortes de décombres ajoutés et apportés de toutes parts compliquaient l'enchevêtrement extérieur. La redoute avait été savamment refaite en muraille au dedans, en broussaille, au dehors.

On avait rétabli l'escalier de pavés qui permettait d'y monter comme à un mur de citadelle.

On avait fait le ménage de la barricade, désencombré la salle basse, pris la cuisine pour en faire une infirmerie, achevé de panser les blessés, ramassé la poudre, fondu des balles, fabriqué des cartouches, coupé de la charpie, distribué les armes tombées, nettoyé l'intérieur de la redoute, ramassé les débris, emporté les cadavres.

On déposa les morts, en tas, dans la ruelle Mondétour dont on était toujours maître. Le pavé a été longtemps rouge à cet endroit. Il y avait, parmi les morts, quatre gardes nationaux de la banlieue. Enjolras fit mettre de côté leurs uniformes.

Enjolras avait conseillé deux heures de sommeil. Un conseil d'Enjolras était un ordre. Pourtant, trois ou quatre seulement en profitèrent. Feuilly employa ces deux heures à la gravure de cette inscription sur le mur qui faisait face au cabaret: VIVE LES PEUPLES. Ces trois mots, creusés dans le moellon avec un clou, se lisaient encore en 1848.

Les trois femmes avaient profité du répit de la nuit pour disparaître définitivement, ce qui ne déplaisait pas aux insurgés. Elles avaient trouvé moyen de se réfugier dans quelque maison voisine.

La plupart des blessés pouvaient et voulaient encore combattre. Il y avait, sur une litière de matelas et de bottes de paille, dans la cuisine devenue infirmerie, cinq hommes gravement atteints, dont deux gardes municipaux. Les gardes municipaux avaient été pansés les premiers.

Il ne restait plus, dans la salle basse, que M. Mabeuf, sous son drap noir, et Javert, attaché au poteau.

-'C'est ici la salle des morts', dit Enjolras.

À l'intérieur de cette salle, à peine éclairée d'une chandelle, tout au fond, la table mortuaire était derrière le poteau: une sorte de grande croix résultait de la juxtaposition de Javert debout et de Mabeuf couché.

Le timon de l'omnibus, quoique tronqué par la fusillade, était encore assez debout pour qu'on pût y accrocher un drapeau.

Enjolras, qui avait cette qualité de toujours faire ce qu'il disait, attacha, à cette hampe, l'habit troué et sanglant du vieillard tué.

Aucun repas n'était plus possible. Il n'y avait ni pain ni viande. Les cinquante hommes de la barricade, depuis seize heures qu'ils étaient là, avaient eu vite épuisé les maigres provisions du cabaret. À un instant donné, toute barricade qui tient devient, inévitablement, le radeau de la Méduse. Il fallut se résigner à la faim. On était aux premières heures de cette journée spartiate du 6 juin où, dans la barricade Saint-Merry, Jeanne, entouré d'insurgés qui demandaient du pain, à tous ces combattants criant qu'ils voulaient manger, répondait: 'Pour quoi faire? Il est trois heures: à quatre heures nous serons morts.'

Comme on ne pouvait plus manger, Enjolras défendit de boire. Il interdit le vin et rationna l'eau-de-vie.

On avait trouvé, dans la cave, une quinzaine de bouteilles pleines, hermétiquement cachetées. Enjolras et Combeferre les examinèrent. Combeferre dit en remontant: 'C'est du vieux fonds du père Hucheloup qui a commencé par être épicier.' 'Cela doit être du vrai vin', observa Bossuet; 'il est heureux que Grantaire dorme. S'il était debout, on aurait de la peine à sauver ces bouteilles-là.' Enjolras, malgré les murmures, mit son veto sur les quinze bouteilles et, afin que personne n'y touchât, les fit placer sous la table où gisait M. Mabeuf.

Vers deux heures du matin, on se compta. Ils étaient encore trente-sept.

Le jour commençait à se lever. On venait d'éteindre la torche qui avait été replacée dans son alvéole de pavés. L'intérieur de la barricade, cette espèce de petite cour prise sur la rue, était noyé de ténèbres et ressemblait, à travers la vague horreur crépusculaire, au pont d'un navire désemparé. Les combattants, allant et venant, semblaient être des ombres vacillantes. Au-dessus de cet effrayant sabbat, les étages des maisons muettes s'ébauchaient lentement; tout en haut, les cheminées blêmissaient. Le ciel avait cette charmante nuance indécise qui est peut-être le blanc et peut-être le bleu. Des oiseaux y volaient avec des cris de bonheur. La haute maison qui faisait le fond de la barricade, étant tournée vers le levant, avait, sur son toit, un reflet rose. À la lucarne du troisième étage, le vent du matin agitait les cheveux gris sur la tête de l'homme mort.

-'Je suis content qu'on ait éteint la torche', dit Courfeyrac à Feuilly. 'Cette torche crépitant dans le vent m'énervait. Elle avait l'air d'avoir peur. La lumière des torches ressemble à la sagesse des lâches: elle éclaire mal, parce qu'elle tremble.'

L'aube éveille les esprits comme les oiseaux: tous pépiaient.

Joly, voyant un chat rôder sur une gouttière, laissa vagabonder son imagination.

-'Qu'est-ce que le chat?', s'écria-t-il. 'C'est un correctif. Le bon Dieu, ayant fait la souris, dit: «Tiens, j'ai fait une bêtise.» Et il fit le chat. Le chat c'est l'erratum de la souris. La souris plus le chat, c'est l'épreuve revue et corrigée de la création.'

Combeferre, entouré d'étudiants et d'ouvriers, parlait des morts, de Jean Prouvaire, de Bahorel, de Mabeuf, même de Le Cabuc, et de la tristesse sévère d'Enjolras. Il disait:

-'Harmodius et Aristogiton, Brutus, Chéréas, Stephanus, Cromwell, Charlotte Corday, Sand, tous ont eu, après le coup, leur moment d'angoisse. Notre cœur est si frémissant et la vie humaine est un tel mystère que, même dans un meurtre civique, même dans un meurtre libérateur, s'il y en a, le remords d'avoir frappé un homme dépasse la joie d'avoir servi le genre humain.'

Une minute après, par une transition s'inspirant des vers de Prouvaire, Il compara les traducteurs des Géorgiques, Raux avec Cournand, Cournand avec Delille, indiquant les quelques passages traduits par Malfilâtre, particulièrement les prodiges de la mort de César.

-'César', dit-il, 'est tombé justement. Cicéron a été sévère pour César, et il a eu raison. Cette sévérité-là n'est pas une diatribe. Quand Zoïle insulte Homère, quand Mævius insulte Virgile, quand Visé insulte Molière, quand Pope insulte Shakespeare, quand Fréron insulte Voltaire, c'est la vieille loi de l'envie haineuse qui s'anime. Les génies attirent l'injure, les grands hommes sont toujours plus ou moins rudoyés. Mais dans le cas de Cicéron, c'est différent. Cicéron est un justicier par la pensée de même que Brutus est un justicier par l'épée. Je blâme, quant à moi, cette dernière justice-là, le glaive; mais l'antiquité l'admettait. César, violateur du Rubicon, conférant, comme venant de lui, les dignités qui venaient du peuple, ne se levant pas à l'entrée du sénat, faisait, comme dit Eutrope, des choses de roi et presque de tyran. C'était un grand homme; tant pis, ou tant mieux; la leçon est plus poignante. Ses vingt-trois blessures me touchent moins que le crachat au front de Jésus-Christ. César est poignardé par les sénateurs; le Christ est souffleté par les valets. L'humilité de l'agresseur porte la victime dans les cieux.'

Bossuet, dominant les causeurs du haut d'un tas de pavés, s'écria, la carabine à la main:

-'Ô Cydathenæum, ô Myrrhinus, ô Probalinthe, ô grâces de l'Aeantide! Oh, qui me permettra de prononcer les vers d'Homère comme un Grec de Laurium ou d'Édaptéon!'

CHAPITRE III: ÉCLAIRCISSEMENT ET ASSOMBRISSEMENT.

Enjolras était allé faire une reconnaissance. Il était sorti par la ruelle Mondétour en serpentant le long des maisons.

Les insurgés, disons-le, étaient pleins d'espoir. La façon dont ils avaient repoussé l'attaque de la nuit leur faisait presque négliger l'attaque du matin. Ils l'attendaient et en souriaient. Ils ne doutaient pas plus de leur succès que de leur cause. D'ailleurs, une aide allait évidemment leur parvenir. Ils y comptaient. Avec cette facilité de prophétie triomphante qui est une des forces du Français combattant, ils divisaient en trois phases la journée qui allait commencer: six heures du matin, un régiment affaibli arrive, midi, insurrection de tout Paris, six heures du soir, révolution!

On entendait le tocsin de Saint-Merry qui ne s'était pas tu une minute depuis la veille, preuve que l'autre barricade, la grande, celle de Jeanne, tenait toujours.

Tous ces espoirs circulaient, d'un groupe à l'autre, dans une sorte de chuchotement gai et redoutable qui ressemblait au bourdonnement de guerre d'une ruche d'abeilles.

Enjolras reparut. Il revenait de sa sombre promenade d'aigle dans l'obscurité extérieure. Il écouta un instant toute cette joie les bras croisés, une main sur la bouche. Puis, frais et rose dans la blancheur grandissante du matin, il dit:

-'Toute l'armée de Paris va se battre. Un tiers de cette armée, aidée par la garde nationale, s'attaquera à la barricade où vous êtes. J'ai distingué les shakos du cinquième de ligne et les guidons de la sixième légion. Vous serez attaqués dans une heure. Quant au peuple, il a bouillonné hier, mais ce matin il ne bouge pas. Il n'y a rien à attendre, rien à espérer de lui: pas plus un faubourg qu'un régiment. Vous êtes abandonnés.'

Ces paroles tombèrent sur le bourdonnement des groupes et y firent l'effet que fait sur un essaim la première goutte de pluie: ils se turent. Il y eut un moment d'inexprimable angoisse où l'on eût entendu voler la mort.

Ce moment fut court.

Une voix, du fond le plus obscur des groupes, cria à Enjolras:

-'Soit. Élevons la barricade à vingt pieds de haut et battons-nous jusqu'à la mort. Citoyens, montrons que, si le peuple abandonne les républicains, les républicains n'abandonnent pas le peuple.'

Cette parole dégageait du pénible nuage des anxiétés individuelles la pensée de tous. Une acclamation enthousiaste l'accueillit.

On n'a jamais su le nom de l'homme qui avait parlé ainsi; c'était quelque porte-blouse ignoré, un inconnu, un oublié, un passant héros, ce grand anonyme toujours mêlé aux crises humaines et aux genèses sociales qui, à un instant donné, dit, d'une façon suprême, le mot décisif, et qui s'évanouit dans les ténèbres après avoir représenté une minute, dans la lumière d'un éclair, le peuple et Dieu.

Cette résolution inexorable était tellement dans l'air du 6 juin 1832 que, presque à la même heure, dans la barricade de Saint-Merry, les insurgés poussèrent cette clameur demeurée historique et consignée dans la minute du procès: 'Qu'on vienne à notre secours ou qu'on n'y vienne pas, qu'importe! Faisons-nous tous tuer ici.'

Comme on le voit, les deux barricades, quoique matériellement isolées, communiquaient.

CHAPITRE IV: CINQ DE MOINS, UN DE PLUS.

Après la réplique de l'homme qui décréta la bataille jusqu'à la mort, de toutes les bouches sortit un cri étrangement satisfait et terrible, funèbre par le sens, triomphal par le ton:

-'Vive la mort! Restons ici tous.'

-'Pourquoi tous?', dit Enjolras.

-'Tous, tous!'

Enjolras reprit:

-'La position est bonne, la barricade est belle. Trente hommes suffisent. Pourquoi en sacrifier quarante?'

Ils répliquèrent:

-'Parce que pas un ne voudra s'en aller.'

-'Citoyens', cria Enjolras, et il y avait dans sa voix une vibration presque irritée, 'la République n'est pas assez riche en hommes pour faire des dépenses inutiles. La gloriole est un gaspillage. Si, pour quelques-uns, le devoir est de s'en aller, ce devoir-là doit être fait comme un autre.'

Enjolras, l'homme de principe, avait, sur ses coreligionnaires, cette sorte de toute-puissance qui se dégage de l'absolu. Cependant, quelle que fût cette omnipotence, on murmura.

Chef jusqu'au bout des ongles, Enjolras, voyant qu'on murmurait, insista. Il reprit avec hauteur:

-'Que ceux qui craignent de n'être plus que trente le disent.'

Les murmures redoublèrent.

-'D'ailleurs, observa une voix dans un groupe, s'en aller, c'est facile à dire. La barricade est cernée.'

-'Pas du côté des Halles', dit Enjolras. 'La rue Mondétour est libre, et par la rue des Prêcheurs on peut gagner le marché des Innocents.'

-'Et là', reprit une autre voix du groupe, 'on sera pris. On tombera forcément sur une patrouille de la garde nationale. Ils verront passer un homme en blouse et en casquette. D'où viens-tu, toi? Ne s'rais-tu pas de la barricade, par hasard? Et on te regarde les mains, et on trouve que tu sens la poudre; puis on t'fusille!'

Enjolras, sans répondre, toucha l'épaule de Combeferre; tous deux entrèrent dans la salle basse.

Ils ressortirent un moment après. Enjolras tenait, dans ses deux mains, les quatre uniformes qu'il avait fait mettre de côté. Combeferre le suivait, portant les buffleteries et les shakos.

-'Avec cet uniforme', dit Enjolras, 'on se mêle aux rangs et l'on s'échappe. Voici toujours pour quatre.'

Et il jeta sur le sol dépavé les quatre uniformes.

Aucun mouvement ne se fit dans le stoïque auditoire. Combeferre prit la parole.

-'Allons', dit-il, 'il faut avoir un peu pitié. Savez-vous de quoi il est question ici? Il est question des femmes. Voyons. Y a-t-il des femmes, oui ou non? Y a-t-il des enfants, oui ou non? Y a-t-il, oui ou non, des mères, qui poussent des berceaux du pied et qui ont des tas de petits autour d'elles? Que celui de vous qui n'a jamais vu le sein d'une nourrice lève la main. Ah, vous voulez vous faire tuer, je le veux aussi, moi qui vous parle, mais je ne veux pas sentir des fantômes de femmes qui se tordent les bras autour de moi. Mourez, soit, mais ne faites pas mourir. Des suicides comme celui qui va s'accomplir ici sont sublimes, mais le suicide est étroit et ne veut pas d'extension; dès qu'il touche à vos proches, il s'appelle meurtre. Songez aux petites têtes blondes, songez aux cheveux blancs. Écoutez, tout à l'heure, Enjolras, il vient de me le dire, a vu, au coin de la rue du Cygne, une fenêtre éclairée, une chandelle à une pauvre fenêtre, au cinquième, et, sur la vitre, l'ombre toute branlante d'une tête de vieille femme qui avait l'air d'avoir passé la nuit à attendre. C'est peut-être la mère de l'un de vous. Eh bien, qu'il s'en aille, celui-là, et qu'il se dépêche d'aller dire à sa mère: maman, me voilà! Qu'il soit tranquille, ici on fera tout de même notre devoir. Quand on soutient ses proches avec son travail, on n'a plus le droit de se sacrifier. C'est déserter la famille, cela. Et ceux qui ont des filles et des sœurs, y pensez-vous? Vous vous faites tuer, vous voilà morts, c'est bon, et demain? Des jeunes filles qui n'ont pas de pain, cela est terrible. L'homme mendie, la femme vend. Ah, ces êtres charmants, gracieux, doux, qui portent des bonnets à fleurs, qui chantent, qui jasent, qui emplissent la maison de chasteté, qui sont comme un parfum vivant, qui prouvent l'existence des anges dans le ciel par la pureté des vierges sur la terre, cette Jeanne, cette Lise, cette Mimi, ces adorables et honnêtes créatures qui sont votre bénédiction et votre orgueil, mon Dieu, elles vont avoir faim! Que voulez-vous que je vous dise? Il y a un marché de chair humaine, et ce n'est pas avec vos mains d'ombres frémissant autour d'elles que vous les empêcherez d'y entrer! Songez à la rue, songez au pavé couvert de passants, songez aux boutiques devant

lesquelles des femmes vont et viennent décolletées et dans la boue. Ces femmes-là ont aussi été pures. Pensez à vos sœurs, ceux qui en ont. La misère, la prostitution, les sergents de ville, Saint-Lazare, voilà où vont tomber ces délicates belles filles, ces fragiles merveilles de pudeur, de gentillesse et de beauté, plus fraîches que les lilas du mois de mai. Ah, vous vous êtes fait tuer! Ah, vous n'êtes plus là! C'est bien; en voulant soustraire le peuple à la royauté, vous avez donné vos filles à la police. Amis, prenez garde, ayez de la compassion. Les femmes, les malheureuses femmes, on n'a pas l'habitude d'y songer beaucoup. Les femmes n'ont pas reçu l'éducation des hommes: on les empêche de lire, de penser, de s'occuper de politique; les empêcherez-vous d'aller, ce soir, à la morgue, pour reconnaître vos cadavres? Voyons, il faut que ceux qui ont des familles soient raisonnables et nous serrent la main en s'en allant. Je sais bien qu'il faut du courage pour s'en aller, c'est difficile, mais plus c'est difficile, plus c'est méritoire. On dit: j'ai un fusil, je suis à la barricade, tant pis, j'y reste. Tant pis, c'est vite dit. Mes amis, il y a un lendemain, vous n'y serez pas mais vos familles y seront. Et que de souffrances! Tenez, un joli enfant bien portant qui a des joues comme des pommes, qui babille, qui jacasse, qui rit, qu'on sent frais sous le baiser, savez-vous ce que cela devient quand c'est abandonné? J'en ai vu un, tout petit, haut comme cela. Son père était mort. De pauvres gens l'avaient recueilli par charité mais ils n'avaient pas de pain pour eux-mêmes. L'enfant avait toujours faim. C'était l'hiver. Il ne pleurait pas. On le voyait aller près du poêle où il n'y avait jamais de feu et dont le tuyau, vous savez, était recouvert d'un enduit jaune. L'enfant détachait, avec ses petits doigts, un peu de cet enduit pour le manger. Il avait la respiration rauque, le visage livide, les jambes molles, le ventre gros. Il ne disait rien. On lui parlait, il ne répondait pas. Il est mort. On l'a envoyé mourir à l'hospice Necker, où je l'ai vu. J'étais interne dans cet hospice-là. Maintenant, s'il y a des pères parmi vous, des pères qui aiment se promener, le dimanche, en tenant dans leur bonne main robuste la petite main de leur enfant, que chacun de ces pères se figure que cet enfant-là est le sien. Ce pauvre môme, je me le rappelle, il me semble que je le vois encore, quand il a été nu sur la table d'anatomie, ses côtes faisaient saillie sous sa peau comme les fosses sous l'herbe d'un cimetière. On lui a trouvé une espèce de boue dans l'estomac. Il avait de la cendre dans les dents. Allons, examinons notre conscience et écoutons notre cœur. Les statistiques constatent que la mortalité des enfants abandonnés est de cinquante-cinq pour cent. Je le répète, il s'agit des femmes, des mères, des jeunes filles, des enfants. Est-ce qu'on vous parle de vous? On sait bien ce que vous êtes; on sait bien que vous êtes tous des braves, parbleu! On sait bien que vous avez tous, dans l'âme, la joie et la gloire de donner votre vie pour la grande cause; on sait bien que vous vous sentez élus pour mourir utilement et magnifiquement et que chacun de vous tient à sa part de triomphe. À la bonne heure. Mais vous n'êtes pas seuls au monde. Il y a d'autres êtres auxquels il faut penser. Il ne faut pas être égoïstes.'

Ils baissèrent la tête d'un air sombre.

Étranges contradictions du cœur humain dans les moments les plus sublimes! Combeferre, qui parlait ainsi, n'était pas orphelin. Il se souvenait des mères des autres et oubliait la sienne. Il allait se faire tuer. Il était 'égoïste'.

Marius, à jeun, fiévreux, successivement sorti de toutes les espérances, échoué dans la douleur, le plus sombre des naufrages, saturé d'émotions violentes et sentant la fin venir, s'était de plus en plus enfoncé dans cette stupeur visionnaire qui précède toujours l'ultime heure lorsqu'elle est volontairement acceptée.

Un physiologiste eût pu étudier sur lui les symptômes croissants de cette absorption fébrile qui est à la souffrance ce que la volupté est au plaisir. Le désespoir aussi a son extase. Marius en était là. Il assistait à tout comme du dehors; les choses qui se passaient devant lui, lui semblaient lointaines; il distinguait l'ensemble mais n'apercevait pas les détails. Il voyait les choses à travers un flamboiement. Il entendait les voix parler comme au fond d'un abîme.

Cependant, ceci l'émut. Il y avait, dans cette scène, une pointe qui perça jusqu'à lui et qui le réveilla. Il n'avait plus qu'une idée, mourir, et il ne voulait pas s'en distraire; mais il

songea, dans son somnambulisme funèbre, qu'en se perdant, il n'est pas défendu de sauver quelqu'un.

Il éleva la voix:

-'Enjolras et Combeferre ont raison', dit-il; 'pas de sacrifice inutile. Je me joins à eux. Il faut se dépêcher. Combeferre vous a dit les choses décisives. Il y en a parmi vous qui ont des familles, des mères, des sœurs, des femmes, des enfants. Que ceux-là sortent des rangs.'

Personne ne bougea.

-'Les hommes mariés et les soutiens de famille, hors des rangs!', Répéta-t-il.

Son autorité était grande. Enjolras était bien le chef de la barricade mais Marius en était le sauveur.

-'Je l'ordonne!', cria Enjolras.

-'Je vous en prie', dit Marius.

Alors, remués par les paroles de Combeferre, ébranlés par l'ordre d'Enjolras, émus par la prière de Marius, ces hommes héroïques commencèrent à se dénoncer les uns les autres. 'C'est vrai', dit un jeune à un homme mûr. 'Tu es père de famille. Va-t'en.' 'C'est plutôt à toi de t'en aller', répondit l'homme, 'tu as deux sœurs que tu nourris.' Une lutte inouïe éclata. C'était à qui ne se laisserait pas mettre à la porte du tombeau.

-'Dépêchons', dit Courfeyrac, 'dans un quart d'heure, il sera trop tard.'

-'Citoyens', poursuivit Enjolras, 'c'est ici la République et le suffrage universel règne. Désignez vous-mêmes ceux qui doivent s'en aller.'

Ils obéirent. Au bout de quelques minutes, cinq furent unanimement désignés; ils sortirent des rangs.

-'Ils sont cinq!', s'écria Marius.

Il n'y avait que quatre uniformes.

-'Eh bien', reprirent les cinq, 'il faut qu'une personne reste.'

Ce fut à qui resterait et à qui trouverait aux autres des raisons de ne pas rester. La généreuse querelle recommença.

-'Toi, tu as une femme qui t'aime. Toi, tu as ta vieille mère. Toi, tu n'as plus ni père ni mère, qu'est-ce que tes trois petits frères vont devenir? Toi, tu es père de cinq enfants. Toi, tu as le droit de vivre: tu as dix-sept ans, tu es trop jeune.'

Ces grandes barricades révolutionnaires étaient des rendez-vous d'héroïsmes. L'invraisemblable y était simple. Ces hommes ne s'étonnaient pas les uns les autres.

-'Faites vite', répétait Courfeyrac.

On cria des noms à Marius.

-'Choisissez celui qui doit rester', répondit-il.

-'Non', dirent les cinq, 'il faut que ce soit toi qui en choisisse un.'

Marius ne croyait plus à une émotion possible. Cependant, à cette idée, choisir un homme pour la mort, tout son sang reflua vers son cœur. Il eût pâli s'il eût pu pâlir encore.

Il s'avança vers les cinq; ils lui souriaient; chacun d'eux, l'œil plein de cette grande flamme qui animait déjà les Grecs aux Thermopyles, lui cria.

-'Moi! moi! moi!'

Et Marius, stupidement, les compta; ils étaient toujours cinq! Puis son regard se posa sur les quatre uniformes.

À cet instant, un cinquième uniforme tomba, comme du ciel, sur les quatre autres.

Le cinquième homme était sauvé!

Marius leva les yeux et reconnut M. Fauchelevent.

Jean Valjean venait d'entrer dans la barricade.

Il était passé par la ruelle Mondétour. Grâce à son habit de garde national, il avait traversé les lignes adverses facilement.

La sentinelle, placée par les insurgés dans la rue Mondétour, ne s'était pas alarmée car un garde national seul n'est pas une grande menace. Elle l'avait laissé s'engager dans la rue en se disant: c'est probablement un déserteur qui change de camp.

Au moment où Jean Valjean était entré dans la redoute, personne ne l'avait remarqué, tous les yeux étant fixés sur les cinq hommes et les quatre uniformes. Jean Valjean, lui, avait vu et entendu; silencieusement, il avait enlevé son habit pour le mettre sur les quatre autres.

L'émotion fut indescriptible.

-'Quel est cet homme?', demanda Bossuet.

-'C'est', répondit Combeferre, 'un homme qui sauve les autres.'

Marius ajouta d'une voix grave:

-'Je le connais.'

Cette caution suffisait.

Enjolras se tourna vers Jean Valjean.

-'Citoyen, soyez le bienvenu.'

Et il ajouta:

-'Vous savez qu'on va mourir.'

Jean Valjean, sans répondre, aida l'insurgé qu'il sauvait à revêtir son uniforme.

CHAPITRE V: DU HAUT DE LA BARRICADE.

La situation de tous avait, comme résultante et comme sommet, la mélancolie suprême d'Enjolras.

Enjolras avait en lui la plénitude de la révolution; il était incomplet pourtant, autant que l'absolu peut l'être; il tenait trop de Saint-Just et pas assez d'Anacharsis Cloots. Cependant, son esprit avait fini par subir l'influence des idées de Combeferre. Depuis quelque temps, il sortait peu à peu de la forme étroite du dogme pour se laisser aller aux élargissements du progrès. Il en était venu à accepter, comme évolution définitive et magnifique, la transformation de la grande République française en immense République humaine. Quant aux moyens immédiats, une situation violente étant donnée, il les voulait violents; en cela, il ne variait pas; il était resté de cette école épique et redoutable que résume ce mot: quatre-vingt-treize.

Enjolras était debout sur l'escalier de pavés, un de ses coudes sur le canon de sa carabine. Il pensait en frissonnant: les endroits où la mort rôde sont toujours glaçants. Il sortait de ses prunelles introverties des espèces de feux étouffés. Tout à coup, il dressa la tête; ses cheveux d'or se mirent en arrière comme ceux de l'ange sur le sombre quadrige fait d'étoiles; il s'écria:

-'Citoyens, vous représentez-vous l'avenir? Les rues des villes inondées de lumières, des branches vertes sur les seuils, les nations sœurs, les hommes justes, les vieillards bénissant les enfants, le passé aimant le présent, les penseurs en pleine liberté, les croyants en pleine égalité, le ciel pour religion, Dieu prêtre direct, la conscience humaine devenue l'autel, plus de haine, la fraternité de l'atelier et de l'école, la notoriété comme punition et récompense, le travail pour tous, le droit pour tous, la paix universelle, plus de sang versé, plus de guerres, les mères heureuses! Dompter la matière, c'est le premier pas, réaliser l'idéal est le second. Réfléchissez à ce qu'a déjà fait le progrès. Jadis, les premières races humaines voyaient, avec terreur, passer, au-dessus d'eux, l'hydre qui soufflait sur les eaux, le dragon qui vomissait du feu, le griffon, monstre de l'air arborant des ailes d'aigle et des griffes de tigre. L'homme a, par la suite, tendu ses pièges, les pièges sacrés de l'intelligence, et a fini par attraper ces monstres.

Nous avons dompté l'hydre, elle s'appelle le steamer, nous avons dompté le dragon, il s'appelle la locomotive, nous sommes sur le point de dompter le griffon, nous le tenons déjà, il s'appelle l'aérostat. Le jour où cette œuvre prométhéenne sera terminée et où l'homme aura définitivement attelé à sa volonté la triple Chimère antique, l'hydre, le dragon et le griffon, il sera maître de l'eau, du feu, de l'air, et il sera, pour le reste de la création animée, ce que les anciens dieux étaient jadis pour lui. En avant toute! Citoyens, où allons-nous? Vers la science qui gouverne, la force des choses devenue pouvoir

souverain, la loi naturelle se contrôlant elle-même et se promulguant par l'évidence, un lever de vérité plus merveilleux que le lever du jour. Nous nous dirigeons vers l'union des peuples, vers l'unité du genre humain. Le réel gouverné par le vrai, voilà le but. La civilisation tiendra ses assises au sommet de l'Europe et, plus tard, au centre des continents, dans un grand parlement de l'intelligence. Quelque chose de semblable a déjà existé'. Les amphictyons avaient deux séances par an, l'une à Delphes, lieu des dieux, l'autre aux Thermopyles, lieu des héros. L'Europe aura ses amphictyons; le globe aura ses amphictyons. La France porte cet avenir sublime dans ses flancs. C'est là la gestation du dix-neuvième siècle. Ce qu'avait ébauché la Grèce est digne d'être achevé par la France. Écoute-moi, toi Feuilly, vaillant ouvrier, homme du peuple, hommes des peuples. Je te vénère. Oui, tu vois nettement les temps futurs, oui, tu as raison. Tu n'avais ni père ni mère, Feuilly: tu as pris pour mère l'humanité et pour père, le droit. Tu vas mourir ici, c'est-à-dire triompher. Citoyens, quoi qu'il arrive aujourd'hui, par notre défaite aussi bien que par notre victoire, c'est une révolution que nous allons faire. De même que les incendies éclairent toute la ville, les révolutions éclairent l'immensité du genre humain. Quelle révolution ferons-nous? Je viens de le dire, la révolution du Vrai. En ce qui concerne la politique, il n'y a qu'un seul principe à défendre: la souveraineté de la conscience de l'individu sur son humanité. Cette souveraineté de moi sur moi s'appelle la liberté guidée par la raison compatissante. Là où deux ou plusieurs de ces souverainetés s'associent commence l'État. Mais dans cette association il n'y a pas d'abdication. Chaque souveraineté concède une certaine quantité d'elle-même pour former le droit commun. Cette quantité est la même pour tous. Cette identité de concession que chacun fait à tous s'appelle l'égalité. Le droit commun n'est pas autre chose que la protection de tous rayonnant sur le droit de chacun. Cette protection de tous sur chacun s'appelle la fraternité. Le point d'intersection de toutes ces souverainetés qui s'agrègent s'appelle la société. Cette intersection étant une jonction, ce point est un nœud. De là ce qu'on appelle le lien social. Quelques-uns disent contrat social, ce qui est la même chose, le mot contrat étant étymologiquement formé avec l'idée de lien. Entendons-nous sur l'égalité, car, si la liberté est le sommet, l'égalité est la base. L'égalité, citoyens, ce n'est pas toute la végétation à la même hauteur, une société de grands brins d'herbe et de petits chênes, un voisinage de jalousies le sécateur à la main; c'est, civilement, toutes les aptitudes ayant la même ouverture, politiquement, tous les votes ayant le même poids, religieusement, toutes les consciences ayant le même droit. L'Égalité a un organe: l'instruction gratuite et obligatoire. Le droit à l'alphabet, c'est par là qu'il faut commencer. L'école primaire imposée à tous, l'école secondaire offerte à tous, c'est là la loi. De l'école identique sort la société juste. Oui, les lumières viennent de l'enseignement et y retournent. Citoyens, le dix-neuvième siècle est grand mais le vingtième siècle sera heureux. Alors, plus rien ne ressemblera plus à la vieille histoire. On n'aura plus à craindre, comme aujourd'hui, une conquête, une invasion, une usurpation, une rivalité de nations à main armée, une interruption de civilisation dépendant d'un mariage de rois, une naissance dans les tyrannies héréditaires, un partage de peuples par congrès, un démembrement par écroulement de dynastie, un combat de deux religions se rencontrant de front, comme deux boucs de l'ombre sur le pont de l'infini. On n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution imposée par la détresse, la misère découlant du chômage, pas plus que l'échafaud, le glaive, les batailles, les brigandages du hasard dans la forêt des événements. On pourrait presque dire qu'il n'y aura plus d'événements. On sera heureux. Le genre humain accomplira sa loi comme le globe terrestre accomplit la sienne; l'harmonie se rétablira entre l'âme et l'astre. L'âme gravitera autour de la vérité comme l'astre autour de la lumière. Amis, l'heure où nous sommes et où je vous parle est une heure sombre, mais ce sont là les achats terribles de l'avenir. Une révolution est un péage. Oh, le genre humain sera délivré, relevé et consolé! Nous le lui affirmons sur cette barricade. D'où poussera-t-on le cri d'amour, si ce n'est du haut du sacrifice? Ô mes frères, c'est ici le lieu de jonction de ceux qui pensent et de ceux qui souffrent; cette barricade n'est faite ni de pavés, ni de poutres, ni de ferrailles, elle est faite de deux monceaux: un monceau d'idées et un monceau de douleurs. La misère y

rencontre l'idéal. Le jour y embrasse la nuit et lui dit: je vais mourir avec toi et tu vas renaître avec moi. De l'étreinte de toutes les désolations jaillit la foi. Les souffrances apportent ici leur agonie et les idées, leur immortalité. Cette agonie et cette immortalité vont se mêler et composer notre mort. Frères, qui meurt ici meurt dans le rayonnement de l'avenir; nous entrerons dans une tombe toute pénétrée d'aurore.'

Enjolras s'interrompit plutôt qu'il ne se tut; ses lèvres remuaient silencieusement comme s'il continuait à se parler à lui-même, ce qui fit que pour tâcher de l'entendre encore, ils le regardèrent. Il n'y eut pas d'applaudissements mais on chuchota longtemps. La parole étant souffle, les frémissements d'intelligences ressemblent à des frémissements de feuilles.

CHAPITRE VI: MARIUS HAGARD, JAVERT LACONIQUE.

Disons ce qui se passait dans la pensée de Marius.

Qu'on se souvienne de son état d'esprit. Je viens de le rappeler, tout n'était plus pour lui qu'illusion. Son appréciation était trouble. Marius, insistons-y, était sous l'ombre des grandes ailes ténébreuses ouvertes sur les agonisants. Il se sentait pénétrer dans le tombeau, il lui semblait qu'il était déjà de l'autre côté du mur, il ne voyait plus les visages des vivants qu'avec les yeux d'un mort.

Comment M. Fauchelevent était-il là? Pourquoi y était-il? Qu'y venait-il faire? Marius ne se posa pas toutes ces questions. D'ailleurs, notre désespoir ayant cela de particulier qu'il enveloppe autrui comme nous-mêmes, il lui semblait logique que tout le monde vînt mourir.

Seulement, il songea à Cosette avec un serrement de cœur.

Du reste, M. Fauchelevent ne lui parla pas, ne le regarda pas, n'eut pas même l'air d'entendre lorsque Marius éleva la voix pour dire: 'Je le connais.'

Quant à Marius, cette attitude de M. Fauchelevent le soulageait, je dirais même qu'elle lui plaisait. Il s'était toujours senti complètement incapable d'adresser la parole à cet homme énigmatique qui était à la fois équivoque et imposant. Il y avait, en outre, très longtemps qu'il ne l'avait pas vu, ce qui, pour la nature timide et réservée de Marius, le rendait encore plus inaccessible.

Les cinq hommes désignés sortirent de la barricade par la ruelle Mondétour; ils ressemblaient parfaitement à des gardes nationaux. Un d'eux s'en alla en pleurant. Avant de partir, ils embrassèrent ceux qui restaient.

Quand les cinq hommes renvoyés à la vie furent partis, Enjolras pensa au condamné à mort. Il entra dans la salle basse. Javert, attaché au pilier, pensait.

-'Te faut-il quelque chose?', lui demanda Enjolras.

Javert répondit:

-'Quand me tuerez-vous?'

-'Pas tout de suite. Nous avons besoin de toutes nos cartouches.'

-'Alors, donnez-moi à boire.'

Enjolras lui présenta lui-même un verre d'eau et, comme il était attaché, il le fit boire.

-'Est-ce là tout?', reprit Enjolras.

-'Le poteau me fait mal', répondit Javert. 'Ce n'est pas charitable de m'avoir laissé passer la nuit là. Liez-moi comme il vous plaira mais vous pouvez bien me coucher sur une table comme l'autre.'

Et d'un mouvement de tête il désignait le cadavre de M. Mabeuf.

Il y avait, on s'en souvient, au fond de la salle, une grande et longue table sur laquelle on avait fondu des balles et fait des cartouches. Toutes les cartouches étant faites, toute la poudre étant employée, cette table était libre.

Sur l'ordre d'Enjolras, quatre insurgés délièrent Javert. Pendant qu'on le détachait, un cinquième tenait une baïonnette appuyée contre la poitrine de l'inspecteur. On lui laissa

les mains derrière le dos, on lui mit, aux pieds, une corde à fouet mince et solide qui lui permettait de faire des pas de quinze pouces et on le fit marcher jusqu'à la table, au fond de la salle, où on l'étendit; on l'attacha alors par le milieu du corps.

Pour plus de sûreté, au moyen d'une corde fixée au cou, on ajouta au système de ligatures qui lui rendaient toute évasion impossible, cette espèce de lien appelé, dans les prisons, martingale, qui part de la nuque, longe le ventre et vient rejoindre les mains après avoir été passé entre les jambes.

Pendant qu'on garrottait Javert, un homme, sur le seuil de la porte, le regardait avec une attention particulière. L'ombre que faisait cet homme fit tourner la tête à Javert. Il leva les yeux et reconnut Jean Valjean. Il ne tressaillit même pas, abaissa fièrement les paupières et se borna à dire: 'C'est tout simple.'

CHAPITRE VII: LA SITUATION S'AGGRAVE.

Il faisait jour mais pas une fenêtre ne s'ouvrait, pas une porte ne s'entre-baillait; c'était l'aurore, pas le réveil. L'extrémité de la rue de la Chanvrerie opposée à la barricade avait été évacuée par les troupes; elle semblait libre et s'ouvrait aux passants avec une tranquillité sinistre. La rue Saint-Denis était muette comme l'avenue des Sphinx à Thèbes. Le soleil naissant blanchissait la vacuité des carrefours. Rien n'est lugubre comme cette clarté des rues désertes.

On ne voyait rien mais on entendait. Il y avait, à une certaine distance, une agitation mystérieuse. Il était évident que l'instant critique arrivait. Toutes les vigies se replièrent.

La barricade était plus forte que lors de la première attaque. Depuis le départ des cinq, on l'avait encore rehaussée .

Sur l'avis de la sentinelle qui avait surveillé les alentours des Halles, Enjolras, de peur d'une attaque par derrière, prit une grave résolution: il fit fermer la ruelle Mondétour, restée libre jusqu'alors. On dépava pour cela quelques longueurs de maisons de plus. De cette façon, la barricade, murée sur trois rues, en avant sur la rue de la Chanvrerie, à gauche sur la rue du Cygne et de la Petite-Truanderie, à droite sur la rue Mondétour, était presque inexpugnable. Elle avait trois fronts mais plus aucune issue. 'C'est un château souricière', dit Courfeyrac en riant.

Enjolras fit entasser près de la porte du cabaret une trentaine de pavés, 'arrachés de trop', dit Bossuet.

Le silence était maintenant si profond du côté d'où l'attaque devait venir qu'Enjolras fit reprendre à chacun son poste de combat.

On distribua à tous une ration d'eau-de-vie.

Rien n'est plus curieux qu'une barricade qui se prépare à un assaut. Chacun choisit sa place comme au spectacle. On s'adosse, on s'accoude, on se penche. Il y en a qui se font des stalles avec des pavés. Voilà un coin de mur qui gêne, on s'en éloigne; voici un redan qui peut protéger, on s'y abrite. Les gauchers sont précieux; ils prennent les places incommodes aux autres. Beaucoup s'arrangent pour combattre assis. On veut être à l'aise pour tuer et confortablement positionné pour mourir. Dans la funeste guerre de juin 1848, un insurgé qui avait un coup de fusil redoutable et qui se battait du haut d'une terrasse sur un toit s'y était fait apporter un fauteuil Voltaire; un coup de mitraille vint l'y trouver.

Sitôt que le chef a commandé le branle-bas de combat, tous les mouvements désordonnés cessent: plus de tiraillements, plus de coteries, plus d'aparté, plus de bande à part; tout ce qui est dans les esprits converge et se change en attente de l'assaillant. Une barricade avant la bataille, c'est le chaos, pendant la bataille, la discipline y règne en maître absolu. Le péril fait naître l'ordre.

Dès qu'Enjolras eut pris sa carabine à deux coups et se fut placé derrière une espèce de créneau qu'il s'était réservé, tous se turent. Un pétillement de petits bruits secs retentit confusément le long de la muraille de pavés. C'était les fusils qu'on armait.

Du reste, les attitudes étaient plus fières et plus confiantes que jamais; l'excès du sacrifice est un affermissement. Le désespoir, ultime arme, donne la victoire quelquefois; Virgile l'a dit. Les ressources suprêmes sortent des résolutions extrêmes. S'embarquer dans la mort, c'est parfois le moyen d'échapper au naufrage; le couvercle du cercueil devient une planche de salut.

Comme la veille au soir, toutes les attentions étaient tournées, on pourrait presque dire appuyées sur le bout de la rue, maintenant éclairé et visible.

L'attente ne fut pas longue. Le remuement recommença distinctement du côté de Saint-Leu, mais cela ne ressemblait pas au mouvement de la première attaque. Un clapotement de chaînes, le cahotement inquiétant d'une masse, un cliquetis d'airain sautant sur le pavé, une sorte de fracas solennel, annoncèrent qu'une ferraille sinistre s'approchait. Il y eut un tressaillement dans les entrailles de ces vieilles rues paisibles, percées et bâties pour la circulation féconde des intérêts et des idées, qui ne sont pas faites pour le roulement monstrueux des roues de la guerre.

La fixité des regards de tous les combattants sur l'extrémité de la rue devint farouche.

Un canon apparut.

Les artilleurs poussaient la chose; elle était dans son encastrement de tir; l'avant-train avait été détaché; deux hommes soutenaient l'affût, quatre étaient à côté des roues, d'autres suivaient avec le caisson. On voyait la mèche allumée.

-'Feu!', cria Enjolras.

Toute la barricade fit feu. La détonation fut effroyable. Une coulée de fumée avala le canon et les hommes. Après quelques secondes, le nuage se dissipa: ils reparurent. Les canonniers achevèrent de le rouler en face de la barricade, lentement, précisément, précautionneusement. Pas un n'était atteint. Puis, le chef, appuyant sur la culasse pour élever le tir, se mit à pointer le canon avec la gravité d'un astronome qui braque une lunette.

-'Bravo les canonniers!', cria Bossuet.

Toute la barricade applaudit.

Un moment après, carrément posée au beau milieu de la rue, à cheval sur le caniveau, la pièce d'artillerie était en batterie. Une gueule formidable était ouverte sur la barricade.

-'Haut les cœurs!', fit Courfeyrac. 'Voilà le brutal. Après la chiquenaude, le coup de poing. L'armée étend vers nous sa grosse patte. La barricade va être sérieusement secouée. La fusillade tâte, le canon prend.'

-'C'est une pièce de huit, nouveau modèle, en bronze', ajouta Combeferre. 'Ces pièces-là, pour peu qu'on dépasse la proportion de dix parties d'étain sur cent de cuivre, sont sujettes à éclater. L'excès d'étain les fait trop tendres. Il arrive alors qu'elles ont des caves et des chambres dans la lumière. Pour obvier à ce danger et pouvoir forcer la charge, il faudrait peut-être en revenir au procédé du quatorzième siècle, le cerclage, et renforcer extérieurement la pièce d'une suite d'anneaux d'acier sans soudure, depuis la culasse jusqu'au tourillon. En attendant, on remédie comme on peut au défaut; on parvient à reconnaître où sont les trous et les caves dans la lumière d'un canon au moyen du chat. Mais il y a un meilleur moyen, c'est l'étoile mobile de Gribeauval.'

-'Au seizième siècle', observa Bossuet, 'on rayait les canons.'

-'Oui', répondit Combeferre, 'cela augmente la puissance balistique mais diminue la justesse de tir. En outre, dans le tir à courte distance, la trajectoire n'a pas toute la raideur désirable, la parabole s'exagère, le chemin du projectile n'est plus assez rectiligne pour qu'il puisse frapper tous les objets intermédiaires, nécessité de combat pourtant, dont l'importance croît avec la proximité de l'ennemi et la précipitation du tir. Ce défaut de tension de la courbe du projectile dans les canons rayés du seizième siècle tenait à la faiblesse de la charge; les faibles charges, pour cette espèce d'engins, sont imposées par des nécessités balistiques, telles, par exemple, que la conservation des affûts. En somme, le canon, ce despote, ne peut pas faire tout ce qu'il veut; la force est une grosse faiblesse. Un

boulet de canon ne fait que six cents lieues par heure; la lumière fait soixante-dix mille lieues par seconde. Telle est la supériorité de Jésus-Christ sur Napoléon.'

-'Rechargez les armes', dit Enjolras.

De quelle façon le revêtement de la barricade allait-il se comporter sous le boulet? Le coup ferait-il brèche? Là était la question. Pendant que les insurgés rechargèrent les fusils, les artilleurs rechargèrent le canon.

L'anxiété était intense dans la redoute.

Le coup partit, la détonation éclata.

-'Présent!', cria une voix joyeuse.

Et en même temps que le boulet sur la barricade, Gavroche s'abattit dedans.

Il arrivait du côté de la rue du Cygne et il avait lestement enjambé la barricade accessoire qui faisait front au dédale de la Petite-Truanderie.

Gavroche fit plus d'effet dans la barricade que le boulet.

Le boulet s'était perdu dans le fouillis des décombres. Il avait, tout au plus, brisé une des roues de l'omnibus et achevé la vieille charrette Anceau. Voyant cela, la barricade se mit à rire.

-'Continuez', cria Bossuet aux artilleurs.

CHAPITRE VIII: LES ARTILLEURS SE FONT PRENDRE AU SÉRIEUX.

On entoura Gavroche mais il n'eut le temps de rien raconter. Marius, frissonnant, le prit à part.

-'Qu'est-ce que tu viens faire ici?'

-'Tiens!', dit-il. 'Et vous?'

Et il regarda fixement Marius avec son effronterie épique. Ses deux yeux s'agrandissaient de la clarté fière qui était dedans.

Ce fut sur un ton sévère que Marius continua:

-'Qui est-ce qui t'a dit de revenir? As-tu au moins remis ma lettre à la bonne adresse?

Gavroche avait quelques remords en ce qui concerne cette lettre. Dans sa hâte de revenir à la barricade, il s'en était défait plutôt qu'il ne l'avait remise. Il était forcé de s'avouer à lui-même qu'il l'avait confiée un peu légèrement à cet inconnu dont il n'avait même pas pu distinguer le visage. Il est vrai que cet homme était tête nue, mais cela ne suffisait pas. En somme, il se faisait, à ce sujet, de petites remontrances intérieures et appréhendait les reproches de Marius. Il utilisa, pour se tirer d'affaire, le procédé le plus simple: il mentit abominablement.

-'Citoyen, j'ai remis la lettre au portier. La dame dormait. Elle aura la lettre en se réveillant'.

Marius, en envoyant cette lettre, avait deux buts: dire adieu à Cosette et sauver Gavroche. Il dut se contenter de la moitié de ce qu'il voulait.

Il rapprocha, dans son esprit, l'envoi de sa lettre de la présence de M. Fauchelevent et demanda au gamin:

-'Connais-tu cet homme?'

-'Non', répondit Gavroche.

Gavroche, en effet, n'avait vu Jean Valjean que la nuit.

Les conjectures troubles et maladives qui s'étaient ébauchées dans l'esprit de Marius se dissipèrent. Connaissait-il les opinions de M. Fauchelevent? M. Fauchelevent était républicain peut-être. De là sa présence toute simple dans ce combat.

Gavroche était déjà à l'autre bout de la barricade criant: 'Mon fusil!'

Courfeyrac le lui fit rendre.

Gavroche prévint 'les camarades', comme il les appelait, que la barricade était bloquée. Il avait eu grand-peine à arriver. Un bataillon de ligne, dont les faisceaux étaient

dans la Petite-Truanderie, observait le côté de la rue du Cygne; du côté opposé, la garde municipale occupait la rue des Prêcheurs. En face, on avait le gros de l'armée.

Ce renseignement donné, Gavroche ajouta: 'Je vous autorise à leur flanquer une bonne raclée.' Pendant ce temps, Enjolras, derrière son créneau, l'oreille tendue, épiait.

Les assaillants, peu satisfaits du coup de canon, ne l'avaient pas répété.

Une compagnie d'infanterie de ligne était venue occuper l'extrémité de la rue, en arrière de la pièce d'artillerie. Les soldats dépavaient la chaussée pour construire un muret, une sorte d'épaulement qui n'avait guère plus de dix-huit pouces de hauteur et qui faisait front à la barricade. À la gauche de cet épaulement, on voyait la tête de colonne d'un bataillon de la banlieue, massé rue Saint-Denis.

Enjolras crut distinguer le bruit particulier qui se fait quand on retire les boîtes à mitraille des caissons: il vit le chef de tir changer le pointage et incliner légèrement la bouche du canon à gauche. Puis les canonniers se mirent à le charger. Le chef de tir saisit lui-même le boutefeu et l'approcha de la lumière.

-'Baissez la tête, ralliez le mur!', cria Enjolras, 'et tous à genoux le long de la barricade!'

Les insurgés, épars devant le cabaret et qui avaient quitté leur poste de combat à l'arrivée de Gavroche, se ruèrent pêle-mêle vers la barricade; avant que l'ordre d'Enjolras fût exécuté, la décharge se fit avec le râle effrayant d'un coup de mitraille. C'en était un, en effet.

La charge avait été dirigée sur l'ouverture de la redoute. En ricochant sur le mur, elle avait fait deux morts et trois blessés.

Si cela continuait, la barricade ne tiendrait pas longtemps.

Il y eut une rumeur de consternation.

-'Empêchons toujours le second coup', dit Enjolras.

Il mit en joue le chef de tir qui, penché sur la culasse du canon, rectifiait et réglait le pointage.

Cet homme était un beau sergent, jeune, blond, à la figure très douce, avec l'air intelligent, ce qui est propre à cette arme prédestinée et redoutable, laquelle, à force de se perfectionner dans l'horreur, doit finir par tuer la guerre.

Combeferre, debout près d'Enjolras, regardait ce jeune homme.

-'Quel dommage!', dit Combeferre. 'La hideuse chose que ces boucheries! Allons, quand il n'y aura plus de rois, il n'y aura plus de guerre. Enjolras, tu vises ce sergent, tu ne le regardes pas. Figure-toi que c'est un charmant jeune homme; il est intrépide; on voit qu'il pense: c'est très instruit, ces jeunes gens de l'artillerie. Il a un père, une mère, une famille, il aime probablement, il a tout au plus vingt-cinq ans, il pourrait être ton frère.'

-'Il l'est', dit Enjolras.

-'Oui', reprit Combeferre, 'et le mien aussi. Eh bien, ne le tuons pas.'

-'Laisse-moi. Il faut le faire.'

Une larme coula lentement sur la joue de marbre d'Enjolras.

En même temps, il pressa la détente de sa carabine. L'éclair jaillit. L'artilleur tourna deux fois sur lui-même, les bras étendus devant lui et la tête levée comme pour aspirer l'air. Puis il tomba sur le canon. On voyait son dos du centre duquel sortait un flot de sang. La balle lui avait traversé la poitrine de part en part. Il était mort.

Il fallut l'emporter et le remplacer. C'étaient, en effet, quelques minutes de gagnées.

CHAPITRE IX: UN MATELAS À LA FENÊTRE.

Les avis se croisaient dans la barricade. Le tir de la pièce d'artillerie allait recommencer. On n'en avait pas pour un quart d'heure avec cette mitraille. Il était absolument nécessaire d'amortir les coups.

Enjolras ordonna:

-'Il faut mettre un matelas ici.'

-'On n'en a pas', dit Combeferre, 'les blessés sont dessus.'

Jean Valjean, assis à l'écart sur une borne, à l'angle du cabaret, son fusil entre les jambes, n'avait jusqu'à cet instant pris part à rien de ce qui se passait. Il semblait ne pas entendre les combattants dire autour de lui: 'Voilà un fusil qui ne fait rien.'

À l'ordre donné par Enjolras, il se leva.

On se souvient qu'à l'arrivée du rassemblement rue de la Chanvrerie, une vieille femme, prévoyant les balles, avait mis son matelas devant sa fenêtre. Cette fenêtre, fenêtre de grenier, était sur le toit d'une maison à six étages située un peu en dehors de la barricade. Le matelas, posé en travers, appuyé, par le bas, sur deux perches à sécher le linge, était soutenu, en haut, par deux cordes qui, de loin, semblaient être deux ficelles attachées à des clous plantés dans les chambranles de la mansarde. On voyait ces deux cordes se détacher distinctement sur le ciel.

-'Quelqu'un peut-il me prêter une carabine à deux coups?', dit Jean Valjean.

Enjolras, qui venait de recharger la sienne, la lui tendit.

Jean Valjean ajusta la mansarde et tira.

Une des deux cordes du matelas fut coupée.

Le matelas ne pendait plus que par un fil.

Jean Valjean tira une deuxième fois. La deuxième corde fouetta la vitre de la mansarde. Le matelas glissa entre les deux perches et tomba dans la rue.

La barricade applaudit.

Toutes les voix crièrent:

-'Voilà un matelas.'

-'Oui', dit Combeferre, 'mais qui ira le chercher?'

Le matelas, en effet, était tombé en dehors de la barricade, entre les assiégés et les assiégeants. Or, la mort du sergent de canonniers ayant exaspéré la troupe, les soldats, depuis quelques instants, s'étaient mis à plat ventre derrière la ligne de pavés qu'ils avaient élevée et avaient ouvert le feu contre la barricade. Les insurgés ne répondaient pas pour épargner les munitions. La fusillade se brisait sur la barricade; la rue était dans un désordre indescriptible.

Jean Valjean sortit par l'ouverture, alla dans la rue, traversa l'orage de balles, atteignit le matelas, le ramassa, le chargea sur son dos et revint dans la barricade.

Lui-même mit le matelas dans l'ouverture. Il le fixa contre les parois de manière à ce que les artilleurs ne le vissent pas.

Cela fait, on attendit le coup de mitraille.

Il ne tarda pas.

Le canon vomit avec un rugissement son paquet de chevrotines. Mais il n'y eut pas de ricochet. La mitraille avorta sur le matelas. L'effet prévu était obtenu. La barricade était protégée.

-'Citoyen', dit Enjolras à Jean Valjean, 'la République vous remercie.'

Bossuet admirait et riait. Il s'écria:

-'C'est immoral qu'un matelas ait tant de puissance. C'est le triomphe de ce qui plie sur ce qui foudroie. Peu importe, gloire au matelas qui repousse un canon!'

CHAPITRE X: L'AURORE.

Au même moment, Cosette se réveillait.

Sa chambre était étroite, propre, discrète, avec une longue fenêtre au levant, sur l'arrière-cour de la maison.

Elle ne savait rien de ce qui se passait dans Paris. Elle n'était pas là la veille et elle était déjà rentrée dans sa chambre quand Toussaint avait dit: 'Il paraît qu'il y a du grabuge.'

Cosette avait dormi peu d'heures, mais bien. Elle avait fait de doux rêves, ce qui tenait peut-être un peu à ce que son petit lit était très blanc. Marius lui était apparu, drapé

dans un nuage opalescent. Elle se réveilla avec du soleil dans les yeux, ce qui lui fit croire que son rêve continuait.

Sa première pensée fut agréable. Cosette se sentit toute rassurée. Elle traversait, comme Jean Valjean quelques heures auparavant, cette réaction de l'âme qui ne veut absolument pas du malheur. Elle se mit à espérer de toutes ses forces sans savoir pourquoi. Puis un serrement de cœur lui vint. Voilà trois jours qu'elle n'avait pas vu Marius. Mais elle se dit qu'il devait avoir reçu sa lettre, qu'il savait où elle était et qu'il avait tant d'esprit qu'il trouverait le moyen de venir la voir aujourd'hui, ce matin même peut-être. Il faisait grand jour. Les rayons du soleil étant très horizontaux, elle pensa qu'il était de très bonne heure mais qu'il fallait tout de même se lever pour recevoir Marius.

Elle sentait qu'elle ne pouvait pas vivre sans lui et que, par conséquent, il devait absolument venir la voir immédiatement. Aucune objection n'était recevable. Tout cela était certain. C'était déjà assez monstrueux d'avoir souffert trois jours. Marius absent trois jours, c'était horrible. Cette cruelle taquinerie du bon Dieu avait été une dure épreuve. Mais Marius allait arriver et apporterait une bonne nouvelle. Ainsi est faite la jeunesse: elle essuie vite ses yeux, elle trouve la douleur inutile et ne l'accepte pas. La jeunesse est le sourire de l'avenir devant un inconnu qui est lui-même. Il lui est naturel d'être heureuse. Il semble que sa respiration soit faite d'espérance.

Du reste, Cosette ne pouvait parvenir à se rappeler ce que Marius lui avait dit au sujet de cette absence qui ne devait durer qu'un jour, ni quelle explication il lui en avait donnée. Tout le monde a remarqué avec quelle adresse une pièce de monnaie qu'on laisse tomber à terre court se cacher et avec quel art elle se rend introuvable. Il y a des pensées qui nous jouent le même tour. Elles se blottissent dans un coin de notre cerveau, c'est fini, elles sont perdues: il est impossible de remettre la mémoire dessus! Cosette se désolait quelque peu du petit effort inutile que faisait son esprit. Elle se disait que c'était bien mal d'avoir oublié les paroles prononcées par Marius.

Elle sortit du lit et fit les deux ablutions de l'âme et du corps: sa prière et sa toilette.

On peu, à la rigueur introduire, le lecteur dans une chambre nuptiale, pas dans une chambre virginale. Le vers l'oserait à peine, la prose ne le doit pas.

C'est l'intérieur d'une fleur encore close, c'est une blancheur dans l'ombre, c'est la cellule intime d'un lis fermé qui ne doit pas être regardé par l'homme tant qu'il n'a pas été regardé par le soleil. La femme en bouton est sacrée. Ce lit innocent qui se découvre, cette adorable demi-nudité qui a peur d'elle-même, ce pied blanc qui se réfugie dans une pantoufle, cette gorge qui se voile devant un miroir comme si ce miroir était un regard inquisiteur, cette chemise qui se hâte de remonter et de cacher l'épaule pour un meuble qui craque ou pour une voiture qui passe, ces cordons noués, ces agrafes accrochées, ces lacets tirés, ces tressaillements, ces petits frissons de froid et de pudeur, cet effarouchement exquis de tous les mouvements, cette inquiétude presque ailée là où rien n'est à craindre, les phases successives du vêtement aussi charmantes que les nuages de l'aurore: il est inconvenant de raconter tout cela, c'est déjà trop de l'indiquer.

L'œil de l'homme doit être plus religieux encore devant le lever d'une jeune fille que devant le lever d'une étoile. La possibilité d'atteindre doit tourner en augmentation de respect. Le duvet de la pêche, la cendre de la prune, le cristal scintillant de la neige et l'aile du papillon poudrée de plumes sont des choses grossières auprès de cette chasteté qui ne sait pas même qu'elle est chaste. La jeune fille n'est qu'une lueur de rêve; elle est à peine incarnée. Son alcôve est cachée dans la partie sombre de l'idéal. L'indiscret toucher du regard brutalise cette vague pénombre. Ici, contempler, c'est profaner.

Je ne montrerai donc rien de tout ce délicat remue-ménage du réveil de Cosette.

Un conte d'orient dit que la rose avait été créée blanche par Dieu. Adam l'ayant regardée au moment où elle s'entrouvrait, elle devint rose de honte. Je suis de ceux qui se sentent interdits devant les jeunes filles et les fleurs car je les trouve vénérables.

Cosette s'habilla bien vite, se peigna, se coiffa, ce qui était très simple en ce temps-là où les femmes n'enflaient pas leurs boucles et leurs bandeaux avec des coussinets ou des tonnelets et ne mettaient pas de rubans dans leurs cheveux. Puis, elle ouvrit la fenêtre,

regarda partout, espérant découvrir une portion de rue, un angle de maison, un coin de pavés. Mais on ne voyait rien du dehors. L'arrière-cour était entourée de murs assez hauts et n'avait, pour échappée, que quelques jardins. Cosette déclara ces jardins hideux; pour la première fois de sa vie elle trouva des fleurs laides. Le moindre bout de caniveau l'eût contentée. Elle prit le parti de regarder le ciel, comme si elle pensait que Marius pouvait venir aussi de là.

Soudain elle fondit en larmes. Elle sentit confusément on ne sait quoi d'horrible. Les choses passent dans l'air en effet. Elle se dit qu'elle n'était sûre de rien, que se perdre de vue, c'était se perdre; l'idée que Marius pourrait bien lui revenir du ciel lui apparut non plus charmante mais lugubre.

Puis, la confiance en dieu aidant, l'averse de désespoir passa: elle redevint calme.

Tout le monde était encore couché dans la maison. Un silence provincial régnait. Aucun volet n'était poussé. La loge du portier était fermée. Toussaint n'était pas levée; Cosette pensa tout naturellement que son père dormait. Il fallait qu'elle eût bien souffert, et qu'elle souffrit bien encore, car elle se disait que son père avait été méchant; mais elle comptait sur Marius. L'éclipse d'une telle lumière était décidément impossible. Elle pria. Par moments, elle entendait, à une certaine distance, des espèces de secousses sourdes, et elle disait: 'C'est étrange qu'on ouvre et qu'on ferme les portes cochères de si bonne heure.' C'étaient les boulets de canon qui s'abattaient sur la barricade.

Il y avait, à quelques pieds au-dessous de la fenêtre de Cosette, dans la vieille corniche toute noire du mur, un nid de martinets; l'encorbellement de ce nid faisait un peu saillie au-delà de la corniche si bien que, d'en haut, on pouvait voir le dedans de ce petit paradis. La mère y était, ouvrant ses ailes en éventail sur sa couvée; le père voletait, s'en allait, puis revenait, rapportant, dans son bec, de la nourriture et des baisers. Le jour levant dorait cette chose heureuse, la logique de la reproduction était là, souriante et auguste, ce doux mystère s'épanouissait dans la gloire du matin. Cosette, les cheveux dans le soleil, l'âme dans les chimères, éclairée par l'amour au dedans et par l'aurore au dehors, se pencha machinalement et, sans presque oser s'avouer qu'elle pensait en même temps à Marius, se mit à regarder ces oiseaux, cette famille, ce mâle et cette femelle, cette mère et ces petits, avec la profonde émotion qu'un nid procure à une jeune fille.

CHAPITRE XI: LE COUP DE FUSIL QUI NE MANQUE RIEN ET NE TUE PERSONNE.

Le feu des assaillants continuait. La mousqueterie et la mitraille alternaient sans causer de grand dommages. En revanche, le haut de la façade du Corinthe souffrait; la fenêtre du premier étage et les mansardes du toit, criblées de chevrotines et de morceaux de métal, se déformaient lentement. Les combattants qui s'y étaient postés avaient dû se mettre en arrière. Du reste, ceci est une tactique de siège, il faut tirer longtemps afin d'obliger les émeutiers à riposter et à gaspiller leurs munitions. Quand on s'aperçoit, au ralentissement de leur feu, qu'ils n'ont plus ni balles ni poudre, on donne l'assaut. Enjolras n'était pas tombé dans ce piège: la barricade ne ripostait pas.

À chaque feu de peloton, Gavroche se gonflait la joue avec la langue, signe de mépris.

-'C'est bon', disait-il, 'déchirez de la toile. Nous avons besoin de charpie.'

Courfeyrac interpellait la mitraille sur son peu d'effet et disait au canon:

-'Tu deviens diffus, mon bonhomme.'

Dans la bataille on s'étonne comme au bal. Il est probable que ce silence de la redoute commençait à inquiéter les assiégeants et à leur faire craindre quelque incident inattendu. Ils sentirent le besoin de voir clair à travers ce tas de pavés et de savoir ce qui se passait derrière cette muraille impassible qui recevait les coups sans y répondre. Les insurgés aperçurent un casque qui brillait au soleil sur un toit voisin. Un pompier, adossé à une haute cheminée, espionnait la barricade.

-'Voilà un surveillant gênant', dit Enjolras.

Jean Valjean avait rendu la carabine d'Enjolras mais il avait son fusil.

Sans dire un mot, il mit en joue le pompier et, une seconde après, fit tomber le casque de l'homme. Effrayé, le soldat se dépêcha de disparaître.

Un deuxième observateur prit sa place. Celui-ci était un officier. Jean Valjean, qui avait rechargé son fusil, visa le nouveau venu et envoya le casque de l'officier rejoindre celui du soldat. L'officier n'insista pas et se retira très vite. Cette fois, l'avertissement fut compris. Personne ne reparut sur le toit; ils renoncèrent à espionner la barricade.

-'Pourquoi n'avez-vous pas tué l'homme?', demanda Bossuet à Jean Valjean.

Jean Valjean ne répondit pas.

CHAPITRE XII: LE DÉSORDRE PARTISAN DE L'ORDRE.

Bossuet murmura à l'oreille de Combeferre:

-'Il n'a pas répondu à ma question.'

-'C'est un homme qui fait de la bonté à coups de fusil', dit Combeferre.

Ceux qui ont gardé quelque souvenir de cette époque déjà lointaine savent que la garde nationale de la banlieue était vaillante contre les insurrections. Elle fut particulièrement acharnée et intrépide en juin 1832. Tel bon cabaretier de Pantin, des Vertus ou de la Cunette, obligé de fermer son 'établissement' à cause de l'émeute, devenait furieux en voyant sa salle de danse déserte; pour préserver l'ordre, c'est-à-dire sa guinguette, il n'hésitait pas à se faire tuer. La vulgarité du mobile n'ôtait rien à la bravoure du mouvement. La décroissance d'une pile de pièces de monnaie faisait chanter la *Marseillaise* à des banquiers. On versait lyriquement son sang pour le comptoir; on défendait avec un enthousiasme lacédémonien la boutique, cet immense diminutif de la patrie.

Au fond, disons-le, il n'y avait rien dans tout cela que de très sérieux. C'étaient les éléments sociaux qui entraient en lutte, en attendant le jour où ils entreront en équilibre.

Un autre signe de cette époque, c'était l'anarchie mêlée au gouvernementalisme (nom barbare désignant les béni-oui-oui du pouvoir souverain). On était pour l'ordre avec indiscipline. Le tambour battait inopinément, sur le commandement de tel colonel de la garde nationale, des rappels de caprice; tel capitaine allait au feu par inspiration; tel garde national se battait par conviction, pour son propre compte. Dans les minutes de crise, durant les 'journées', on prenait conseil moins de ses chefs que de ses instincts. Il y avait, dans l'armée, de véritables guérilleros, les uns d'épée comme Fannicot, les autres de plume comme Henri Fonfrède.

La civilisation, plus représentée, à cette époque, par une agrégation d'intérêts que par un groupe de principes, était ou se croyait être en danger; elle poussait un cri d'alarme; chacun la défendait, la secourait, la protégeait; le premier venu prenait sur lui de sauver la société.

Le zèle allait parfois jusqu'à l'extermination. Tel peloton de gardes nationaux se constituait, de sa propre autorité, en conseil de guerre pour juger et exécuter, en cinq minutes, un insurgé prisonnier. C'est une improvisation de cette sorte qui avait tué Jean Prouvaire. Féroce loi de Lynch, qu'aucun parti n'a le droit de reprocher aux autres car elle est appliquée par la république en Amérique comme par la monarchie en Europe. Cette loi de Lynch se compliquait de méprises. Un jour d'émeute, un jeune poète, nommé Paul-Aimé Garnier, fut poursuivi place Royale et n'échappa qu'en se réfugiant sous la porte cochère du numéro 6. On voulait le tuer car, ayant sous le bras un volume des mémoires du duc de Saint-Simon, un garde national l'avait pris pour un saint-simonien!

Le 6 juin 1832, une compagnie de gardes nationaux de la banlieue, commandée par le capitaine Fannicot, nommé plus haut, se fit, par fantaisie et bon plaisir, décimer rue de la Chanvrerie. Le fait, si singulier qu'il soit, a été constaté par l'instruction judiciaire ouverte à la suite de l'insurrection de 1832. Le capitaine Fannicot, bourgeois impatient et hardi, espèce de condottiere de l'ordre, défenseur fanatique et insoumis du gouvernement, ne

put résister à l'attrait de faire feu avant l'heure et à l'ambition de prendre la barricade à lui tout seul, c'est-à-dire avec sa compagnie. Exaspéré par l'apparition successive du drapeau rouge et du vieil habit qu'il prit pour le drapeau noir, il blâmait tout haut les généraux et les chefs de corps, lesquels avaient décidé de laisser 'l'insurrection cuire dans son jus', ne jugeant pas que le moment de l'assaut décisif fût venu. Quant à lui, trouvant la barricade bien mûre, il essaya de la cueillir.

Il commandait à des hommes résolus comme lui, à des 'enragés', a dit un témoin. Sa compagnie, celle-là même qui avait fusillé le poète Jean Prouvaire, était la première du bataillon posté à l'angle de la rue. Au moment où l'on s'y attendait le moins, le capitaine lança ses hommes contre la barricade. Ce mouvement, exécuté avec plus de bonne volonté que de stratégie, coûta cher à la compagnie Fannicot. Avant qu'elle fût arrivée aux deux tiers de la rue, une décharge générale de la barricade l'accueillit. Quatre hommes, les plus audacieux, qui couraient en tête, furent foudroyés à bout portant au pied même de la redoute; cette courageuse cohue de gardes nationaux, gens très braves mais qui n'avaient pas la ténacité militaire, dut se replier, après quelque hésitation, en laissant quinze cadavres sur le pavé. L'instant d'hésitation donna, aux insurgés, le temps de recharger les armes; une seconde décharge, très meurtrière, atteignit la compagnie avant qu'elle eût pu regagner l'angle de la rue, son abri. À un moment, elle fut prise entre deux feux, et elle reçut la volée de la pièce d'artillerie qui, n'ayant pas d'ordre, n'avait pas cessé de tirer. L'intrépide et imprudent Fannicot fut un des morts de cette mitraille. Il fut tué par le canon, c'est-à-dire par l'ordre.

Cette attaque, plus furieuse que sérieuse, irrita Enjolras.

-'Les imbéciles!', dit-il. 'Ils font tuer leurs hommes et nous usent nos munitions pour rien.'

Enjolras parlait comme un vrai général d'émeute. L'insurrection et la répression ne luttent pas à armes égales. L'insurrection, rapidement épuisée, n'a qu'un nombre de coups à tirer et qu'un nombre de combattants à dépenser. Une giberne vidée, un homme tué, ne se remplacent pas. La répression, ayant l'armée, ne compte pas les hommes, et, ayant Vincennes, ne compte pas les coups. La répression a autant de régiments que la barricade a d'hommes et autant d'arsenaux que la barricade a de cartouchières. Aussi, ce sont là des luttes d'un contre cent qui finissent toujours par la chute des barricades, à moins que la révolution, surgissant brusquement, ne vienne jeter dans la balance son flamboyant glaive d'archange. Cela arrive. Alors, tout se soulève: les pavés entrent en bouillonnement, les redoutes populaires pullulent, Paris tressaille souverainement, l'élément divin se dégage, un 10 août est dans l'air, un 29 juillet est dans l'air, une prodigieuse lumière apparaît, la gueule béante de la force recule, la France, prophétesse, se dresse majestueusement et rugit.

CHAPITRE XIII: UNE LUEUR FUGACE.

Dans le chaos de sentiments et de passions qui défendent une barricade, il y a de tout; il y a de la bravoure, de la jeunesse, de l'honneur, de l'enthousiasme, de l'idéal, de la conviction, de l'acharnement de joueur et, surtout, des moments d'espoir.

Une de ces moments traversa subitement, à l'instant le plus inattendu, la barricade de la Chanvrerie.

-'Écoutez', s'écria brusquement Enjolras toujours aux aguets, 'il me semble que Paris s'éveille.'

Il est certain que, dans la matinée du 6 juin, l'insurrection eut, pendant une heure ou deux, une certaine recrudescence. L'obstination du tocsin de Saint-Merry ranima quelques velléités. Rue du Poirier, rue des Gravilliers, des barricades s'ébauchèrent. Devant la porte Saint-Martin, un jeune homme, armé d'une carabine, attaqua, seul, un escadron de cavalerie. À découvert, en plein boulevard, il mit un genou à terre, épaula son arme, tira, tua le chef d'escadron et se retourna en disant: 'En voilà encore un qui ne nous fera plus de

mal'. Il fut sabré. Rue Saint-Denis, une femme tirait sur la garde municipale de derrière une jalousie baissée. On voyait, à chaque coup, trembler les feuilles de la jalousie. Un enfant de quatorze ans fut arrêté, rue de la Cossonnerie, avec ses poches pleines de cartouches. Plusieurs postes furent attaqués. À l'entrée de la rue Bertin-Poirée, une fusillade très vive et tout à fait imprévue accueillit un régiment de cuirassiers, en tête duquel marchait le général Cavaignac de Baragne. Rue Planche-Mibray, on jeta sur la troupe, du haut des toits, de vieux tessons de vaisselle et des ustensiles de ménage. Quand on rendit compte de ce fait au maréchal Soult, le vieux lieutenant de Napoléon devint rêveur, se rappelant le mot de Suchet à Saragosse: 'Nous sommes perdus quand les vieilles femmes nous vident leur pot de chambre sur la tête.'

Ces Symptômes généraux qui se manifestaient au moment où l'on croyait l'émeute localisée, cette fièvre de colère qui reprenait le dessus, ces flammèches qui volaient çà et là au-dessus de ces masses profondes de combustible qu'on nomme les faubourgs de Paris, tout cet ensemble inquiéta les chefs militaires. On se hâta d'éteindre ces commencements d'incendie. On retarda, jusqu'à ce que ces pétillements fussent étouffés, l'attaque des barricades Maubuée, de la Chanvrerie, de Saint-Merry afin de n'avoir plus affaire qu'à elles et de pouvoir tout finir d'un coup. Des colonnes furent lancées dans les rues en fermentation, balayant les grandes, sondant les petites, à droite, à gauche, tantôt avec précaution et lentement, tantôt au pas de charge. La troupe enfonçait les portes des maisons d'où l'on avait tiré; en même temps, des manœuvres de cavalerie dispersaient les groupes des boulevards. Cette répression ne se fit pas sans rumeur et sans ce fracas tumultueux propre aux chocs opposant l'armée au peuple. C'était ce qu'Enjolras entendait lorsque le canon et les fusils se taisaient. En outre, il avait vu passer, au bout de la rue, des blessés sur des civières. Il dit à Courfeyrac: 'Ces blessés-là ne viennent pas de chez nous.'

L'espoir dura peu; la lueur s'éclipsa vite. En moins d'une demi-heure, ce qui était dans l'air s'évanouit, ce fut comme un éclair sans foudre; les insurgés sentirent retomber sur eux cette espèce de chape de plomb que l'indifférence du peuple jette sur les obstinés abandonnés.

Le mouvement général qui semblait s'être vaguement dessiné avait avorté; l'attention du ministre de la guerre et la stratégie des généraux pouvaient se concentrer maintenant sur les trois ou quatre barricades restées debout.

Le soleil montait sur l'horizon.

Un insurgé interpella Enjolras:

-'On a faim ici. Est-ce que nous allons mourir comme ça, sans manger?'

Enjolras, toujours accoudé à son créneau, sans quitter des yeux l'extrémité de la rue, fit un signe de tête affirmatif.

CHAPITRE XIV: LA MAÎTRESSE D'ENJOLRAS.

Courfeyrac, assis sur un pavé à côté d'Enjolras, continuait d'insulter le canon; chaque fois que passait, avec son bruit monstrueux, cette sombre nuée de projectiles qu'on appelle la mitraille, il l'accueillait par une bouffée d'ironie.

-'Tu t'époumones, vieille brute, tu me fais de la peine, tu perds ton vacarme. Ce n'est pas du tonnerre, ça. C'est de la toux.'

Et l'on riait autour de lui.

Courfeyrac et Bossuet, dont la bonne humeur croissait avec le péril, remplaçaient, comme madame Scarron, la nourriture par la plaisanterie, et, puisque le vin manquait, versaient à tous de la gaîté.

-'J'admire Enjolras', disait Bossuet. 'Sa témérité impassible m'émerveille. Il vit seul, ce qui le rend peut-être un peu triste; Enjolras se plaint de sa grandeur qui l'attache au veuvage. Nous autres, nous avons tous plus ou moins des maîtresses qui nous rendent fous, c'est-à-dire braves. Quand on est amoureux comme un tigre, c'est bien le moins qu'on se batte comme un lion. C'est une façon de nous venger des plaisanteries de nos grisettes.

Roland se fait tuer pour faire bisquer Angélique. Tous nos héroïsmes viennent de nos femmes. Un homme sans femme, c'est un pistolet sans chien; c'est la femme qui fait partir l'homme. Eh bien, Enjolras n'a pas de femme. Il n'est pas amoureux et il trouve le moyen d'être intrépide. C'est une chose inouïe qu'on puisse être froid comme la glace et hardi comme le feu.

Enjolras ne paraissait pas écouter, mais quelqu'un qui eût été près de lui l'eût entendu murmurer: 'La patrie.'

Bossuet riait encore quand Courfeyrac s'écria:

-'Du nouveau!'

Prenant une voix d'huissier qui annonce, il ajouta:

-'Je m'appelle Pièce de Huit.'

En effet, un nouveau personnage venait d'entrer en scène. C'était une deuxième bouche à feu.

Les artilleurs firent rapidement la manœuvre et mirent ce second canon en batterie près de la première.

Ceci ébauchait le dénouement.

Quelques instants après, les deux pièces d'artillerie, rapidement servies, tiraient de front contre la redoute; les tirs des pelotons de la ligne et de la banlieue les doublaient.

On entendait une autre canonnade à quelque distance. En même temps que deux canons s'acharnaient sur la redoute de la rue de la Chanvrerie, deux autres placés, l'un rue Saint-Denis, l'autre rue Aubry-le-Boucher, violentaient la barricade Saint-Merry. Les quatre canons se faisaient lugubrement écho.

Les aboiements des sombres chiens de la guerre se répondaient.

Le canon était pointé un peu haut; le tir était calculé de façon à ce que le boulet frappât le bord extrême de l'arête supérieure de la barricade, l'écrêtât et émiettât les pavés sur les insurgés.

Ce procédé de tir avait pour but d'écarter les combattants du sommet de la redoute et de les contraindre à se pelotonner à l'intérieur; cela annonçait l'assaut.

Une fois les combattants chassés du haut de la barricade par le boulet et des fenêtres du cabaret par la mitraille, les colonnes d'attaque pourraient s'aventurer dans la rue sans être visées, peut-être même sans être aperçues, escalader la redoute, comme la veille au soir, et la prendre par surprise.

-'Il faut absolument diminuer le pouvoir de destruction de ces engins', dit Enjolras, et il cria: 'Feu sur les artilleurs!' Tous étaient prêts. La barricade, qui se taisait depuis si longtemps, fit feu éperdument; sept ou huit décharges se succédèrent avec une sorte de rage et de joie. La rue s'emplit d'une fumée aveuglante. Au bout de quelques minutes, à travers cette brume toute rayée de flamme, on put distinguer confusément les deux tiers des artilleurs couchés sous les roues des canons. Ceux qui étaient restés debout continuaient de servir les pièces avec une tranquillité sévère; mais le feu était ralenti.

-'Voilà qui est bien', dit Bossuet à Enjolras. 'C'est un succès.'

Enjolras hocha la tête et répondit:

-'Encore un quart d'heure de ce succès, et il n'y aura plus dix cartouches dans la barricade.'

Il paraît que Gavroche entendit ces mots.

CHAPITRE XV: GAVROCHE DEHORS.

Courfeyrac aperçut quelqu'un au bas de la barricade, dehors, dans la rue, sous les balles.

Gavroche avait pris un panier à bouteilles dans le cabaret, était sorti par l'ouverture et vidait, dans son panier, les gibernes pleines de cartouches des gardes nationaux tués sur le talus de la redoute.

-'Qu'est-ce que tu fais là?', dit Courfeyrac.

Gavroche leva le nez:

-'Citoyen, je remplis mon panier.'

-'Tu ne vois donc pas la mitraille?'

-'Eh bien, il pleut, et après?'

-'Rentre!'

-'Tout à l'heure.'

Et, d'un bond, il s'enfonça dans la rue.

On se souvient que la compagnie Fannicot, en se retirant, avait laissé derrière elle une traînée de cadavres.

Une vingtaine de morts gisaient, çà et là, sur toute la longueur de la rue, ce qui représentait une vingtaine de gibernes à visiter pour Gavroche et certainement une bonne provision de cartouches pour la barricade.

La fumée était dans la rue comme un sorte de brouillard. Quiconque a vu un nuage tombé dans une gorge de montagnes peut se figurer cette fumée resserrée et comme épaissie par deux sombres lignes de hautes maisons. Elle montait lentement et se renouvelait sans cesse; de là un obscurcissement graduel qui blêmissait même le plein jour. C'est à peine si, d'un bout à l'autre de la rue, pourtant très courte, les combattants se voyait.

Cet obscurcissement, probablement voulu et calculé par les chefs qui dirigeaient l'assaut de la barricade, fut utile à Gavroche.

Sous les plis de ce voile de fumée, grâce à sa petite taille, il put s'avancer assez loin dans la rue sans être vu. Il dévalisa les sept ou huit premières gibernes sans rencontrer aucun problème.

Il rampait, galopait à quatre pattes, prenait son panier avec ses dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'autre, vidait la giberne ou la cartouchière comme un singe ouvre une noix.

De la barricade, dont il était encore assez près, on n'osait pas lui crier de revenir, de peur d'attirer l'attention sur lui.

Sur un cadavre, qui était un caporal, il trouva une poire à poudre.

-'Pour la soif', dit-il, en la mettant dans sa poche.

À force d'avancer, il parvint à l'endroit où le brouillard était moins dense, si bien que les tirailleurs, à l'affût derrière leur levée de pavés, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée.

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

-'Fichtre!', fit Gavroche. 'Voilà qu'on me tue mes morts.'

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier.

Gavroche regarda et vit que cela venait du bataillon de la banlieue.

Il se redressa et, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, le regard fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, il chanta:

On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là, une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta:

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire,
Je suis petit oiseau,

C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet:

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.

Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de beaucoup s'amuser. Le piaf sifflait dans les oreilles des chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en le mettant en joue. Il se couchait, se redressait, se cachait derrière une porte, bondissait, disparaissait, reparaissait, se sauvait, revenait, répondait à la mitraille avec des pieds de nez tout en ramassant les cartouches, en vidant les gibernes et en remplissant son panier. Les insurgés, anxieux, le suivaient des yeux. La barricade tremblait; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort; chaque fois que le visage grimaçant du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri; mais il y avait du géant dans ce petit garçon; Gavroche n'était tombé que pour se redresser. Il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage; il mit ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup et se mit à chanter.

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à....

Il n'acheva pas. Une seconde balle, du même tireur, l'arrêta court. Cette fois, il tomba face contre terre et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

CHAPITRE XVI: COMMENT DE FRÈRE ON DEVIENT PÈRE.

Il y avait, à ce moment-là, dans le jardin du Luxembourg, car le regard du drame doit être présent partout, deux enfants qui se tenaient par la main. L'un pouvait avoir sept ans, l'autre cinq. La pluie les ayant mouillés, ils marchaient dans les allées du côté du soleil; l'aîné conduisait le petit; ils étaient en haillons et pâles; ils avaient l'air d'un moineau famélique. Le plus petit lui disait: 'J'ai très faim.'

L'aîné, déjà un peu protecteur, conduisait son frère de la main gauche et avait une baguette dans sa main droite.

Ils étaient seuls dans le jardin. Le jardin était désert, les grilles étaient fermées par mesure de police à cause de l'insurrection. Les troupes qui y avaient bivouaqué en étaient sorties pour les besoins du combat.

Comment ces enfants étaient-ils arrivés là? Peut-être s'étaient-ils évadés de l'hospice des enfants assistés de la barrière d'Enfer ou de quelque roulotte de saltimbanques arrêtée dans le quartier. Peut-être avaient-ils, la veille au soir, trompé la vigilance des inspecteurs du jardin, à l'heure de la clôture, pour passer la nuit dans une de

ces guérites où on lit les journaux. Le fait est qu'ils erraient et qu'ils semblaient être libres ou perdus.

Ces deux enfants étaient ceux-là mêmes que Gavroche avait hébergés, les fils des Thénardier en location chez la Magnon, deux feuilles tombées de ces deux branches sans racines, et poussées par le vent.

Leurs vêtements, propres du temps de la Magnon et qui lui servaient de prospectus vis-à-vis de M. Gillenormand, étaient devenus des guenilles.

Ces êtres appartenaient désormais à la statistique des 'Enfants Abandonnés' que la police découvre, ramasse, égare et retrouve dans les rues de Paris.

Il fallait le trouble d'un tel jour pour que ces petits misérables fussent dans ce jardin. Si les surveillants les eussent aperçus, ils eussent chassé ces haillons. Les petits pauvres n'entrent pas dans les jardins publics. Pourtant, on ne devrait pas oublier que, comme enfants, ils ont droit aux fleurs.

Ceux-ci étaient là, grâce aux grilles fermées. Ils étaient dans l'illégalité. Ils s'étaient glissés dans le jardin et ils y étaient restés. Les grilles fermées ne donnent pas congé aux inspecteurs, la surveillance est censée continuer mais elle s'amollit et se repose; les inspecteurs, émus eux aussi par l'anxiété publique et plus préoccupés par le dehors que par le dedans, ne regardaient plus le jardin. Ils n'avaient pas vu les deux délinquants.

Il avait plu la veille et même un peu le matin. Mais en juin, les ondées ne comptent pas. C'est à peine si l'on s'aperçoit, une heure après un orage, que cette belle journée blonde a pleuré. La terre, en été, est aussi vite sèche que la joue d'un enfant.

À cet instant du solstice, la lumière du plein midi est, pour ainsi dire, poignante. Elle prend tout. Elle s'applique et se superpose à la terre avec une sorte de succion. On dirait que le soleil a soif. Une averse est un verre d'eau; une pluie est tout de suite bue. Le matin, tout ruisselle, l'après-midi, la poussière vole.

Rien n'est admirable comme la nature débarbouillée par la pluie et séchée par les rayons. Les jardins et les prairies, ayant de l'eau dans leurs racines et du soleil dans leurs fleurs, deviennent des cassolettes d'encens qui exhalent leurs parfums enivrants. Tout rit, chante et s'offre. On se sent ivre. Le printemps est un paradis provisoire; le soleil aide à faire patienter les hommes.

Il y a des êtres qui ne demandent que l'azur du ciel pour être heureux. Ces rêveurs absorbés par le prodige, puisant dans l'idolâtrie de la nature l'indifférence du bien et du mal, contemplateurs du cosmos oubliant l'homme, ne comprennent pas qu'on s'occupe de la faim de ceux-ci, de la soif de ceux-là, de la nudité du pauvre en hiver, de la courbure lymphatique d'une petite épine dorsale, du grabat, du grenier, du cachot, des haillons des jeunes filles qui grelottent alors qu'on peut rêver sous un arbre. L'infini leur suffisant, la réalité humaine les indiffère. Ce grand besoin de l'homme, le fini, qui admet l'embrassement, ils l'ignorent. Le fini, qui admet le progrès, ce travail sublime, ils n'y songent pas. L'indéfini, qui naît de la combinaison humaine et divine de l'infini et du fini, leur échappe. Pourvu qu'ils soient face à face avec l'immensité, ils sourient. Jamais la joie, toujours l'extase. S'abîmer, voilà leur vie. L'histoire de l'humanité pour eux n'est qu'un plan parcellaire; le Tout n'y est pas; le vrai Tout reste en dehors; à quoi bon s'occuper de ce détail, l'homme? L'homme souffre, c'est possible, mais regardez donc Aldebaran qui se lève! La mère n'a plus de lait, le nouveau-né se meurt, je n'en sais rien, mais considérez donc cette rosace merveilleuse que fait une rondelle de l'aubier du sapin examinée au microscope! Comparez-moi la plus belle dentelle à cela! Ces penseurs oublient d'aimer. Le zodiaque les impressionne au point de les empêcher de voir l'enfant qui pleure. Dieu leur éclipse l'âme. C'est là une famille d'esprits, à la fois petits et grands. Horace en était, Goethe en était, La Fontaine, peut-être. Ce sont de magnifiques égoïstes de l'infini, des spectateurs tranquilles de la douleur qui ne voient pas Néron s'il fait beau, auxquels le soleil cache le bûcher, qui regarderaient guillotiner en y cherchant un effet de lumière, qui n'entendent ni le cri, ni le sanglot, ni le râle, ni le tocsin, pour qui tout est bien puisqu'il y a le mois de mai, qui, tant qu'il y aura des nuages de pourpre et d'or au-dessus de leur tête, se déclareront

contents, qui sont déterminés à être heureux jusqu'à épuisement du rayonnement des astres et du chant des oiseaux.

Ce sont de radieux ténébreux. Ils ne se doutent pas qu'ils sont à plaindre. Certes, ils le sont. Qui ne pleure pas ne voit pas. Il faut les admirer et les plaindre, comme on plaindrait et comme on admirerait un être à la fois nuit et jour qui n'aurait pas d'yeux sous les sourcils et qui aurait un astre au milieu du front.

L'indifférence de ces penseurs, c'est là, selon quelques-uns, une philosophie supérieure. Soit, mais dans cette supériorité il y a de l'infirmité. On peut être immortel et boiteux; témoin Vulcain. On peut être plus qu'homme et moins qu'homme. L'incomplet immense est dans la nature. Qui sait si le soleil n'est pas un aveugle?

Mais alors, à qui se fier? Qui oserait dire que le soleil est trompeur? Ainsi, certains génies eux-mêmes, certains Très-Hauts humains, des hommes astres, pourraient se tromper? Ce qui est là-haut, au faîte, au sommet, au zénith, ce qui envoie sur la terre tant de clarté, verrait peu, verrait mal, ne verrait pas? Cela n'est-il pas désespérant? Non. Mais qu'y a-t-il donc au-dessus du soleil? Le dieu.

Le 6 juin 1832, vers onze heures du matin, le Luxembourg, solitaire et dépeuplé, était charmant. Les quinconces et les parterres s'envoyaient dans la lumière des baumes et des éblouissements. Les branches, folles à la clarté de midi, semblaient chercher à s'embrasser. Il y avait, dans les sycomores, un tintamarre de fauvettes; les passereaux triomphaient, les pique-bois grimpaient le long des marronniers en donnant de petits coups de bec dans les trous de leur écorce. Les plates-bandes acceptaient la suprématie du lys car son auguste parfum vient de la pureté de sa blancheur. On respirait l'odeur poivrée des œillets. Les vieilles corneilles de Marie de Médicis étaient amoureuses dans les grands arbres. Le soleil dorait, empourprait et allumait les tulipes, qui ne sont autre chose que toutes les nuances du feu faites fleurs. Autour des bancs de tulipes, tourbillonnaient les abeilles, étincelles de ces fleurs flammes. Tout était grâce et gaîté, même la pluie prochaine, cette récidive dont les muguets et les chèvrefeuilles devaient profiter. Les hirondelles volaient bas, la végétation en souriait. Qui était là respirait du bonheur; la vie sentait bon; toute cette nature exhalait la candeur, le secours, l'assistance, la paternité, la caresse, l'aurore. Les pensées qui tombaient du ciel étaient douces comme une petite main d'enfant qu'on baise.

Les statues sous les arbres, nues et blanches, avaient des robes d'ombre trouées de lumière; ces déesses étaient toutes déguenillées de soleil; il leur pendait des rayons de tous les côtés. Autour du grand bassin, la terre était déjà sèche au point d'être presque brûlée. Il faisait assez de vent pour soulever, çà et là, de petites émeutes de poussière. Quelques feuilles jaunes, restées du dernier automne, se poursuivaient joyeusement.

L'abondance de clarté avait on ne sait quoi de rassurant. Vie, sève, chaleur et effluves débordaient; on sentait, sous la création, l'énormité de la source; dans tous ces souffles pénétrés d'amour, dans ce va-et-vient de réverbérations et de reflets, dans cette prodigieuse dépense de rayons, dans ce versement indéfini d'or fluide, on sentait la prodigalité de l'inépuisable; derrière cette splendeur, véritable rideau de flamme, on entrevoyait Dieu, ce semeur riche d'étoiles.

Grâce au sable, il n'y avait pas une tache de boue; grâce à la pluie, il n'y avait pas un grain de cendre. Les bouquets venaient de se laver; tous les velours, les satins, les vernis, les ors qui sortent de la terre étaient irréprochables. Cette magnificence révélait sa propreté. Le grand silence de la nature heureuse emplissait le jardin; silence céleste compatible avec mille musiques, roucoulements de nids, bourdonnements d'essaims, palpitations du vent. Toute l'harmonie de la saison s'accomplissait dans un gracieux ensemble. Les entrées et les sorties du printemps avaient lieu dans l'ordre voulu; les lilas finissaient, les jasmins commençaient; quelques fleurs étaient en retard, quelques insectes étaient en avance; l'avant-garde des papillons rouges de juin fraternisait avec l'arrière-garde des papillons blancs de mai. Les platanes faisaient peau neuve. La brise creusait des ondulations dans l'énormité magnifique des marronniers. C'était splendide. Un vétéran, de

la caserne voisine, qui regardait à travers la grille dit: 'Voilà le printemps en grande tenue et la fleur au fusil.'

Toute la nature déjeunait; la création était à table; c'était l'heure. La grande nappe bleue s'étalait dans les cieux, la grande nappe verte recouvrait la terre; le soleil ricochait sur les plis. Dieu servait le repas universel. Chaque être avait sa pâture ou sa pâtée. Le pigeon trouvait du chènevis, le pinson, du millet, le chardonneret, du mouron, le rouge-gorge, des vers, l'abeille, des fleurs, la mouche, des infusoires, le verdier, des mouches. On se mangeait bien un peu les uns les autres, ce qui est le mystère du mal mêlé au bien; pas une bête n'avait l'estomac vide.

Les deux petits abandonnés étaient parvenus près du grand bassin, et, un peu troublés par toute cette lumière, ils essayaient de se cacher: instinct du pauvre et du faible devant la magnificence, même impersonnelle. Ils se tenaient derrière la baraque des cygnes.

Çà et là, par intervalles, quand le vent soufflait, on entendait confusément des cris, une rumeur, des espèces de râles tumultueux qui étaient des fusillades, des claquements sourds qui étaient des coups de canon. Il y avait de la fumée au-dessus des toits du côté des Halles. Une cloche, qui avait l'air d'appeler, sonnait au loin.

Ces enfants ne semblaient pas percevoir ces bruits. Le petit répétait, de temps en temps, à mi-voix: 'J'ai faim.'

Presque au même moment que les deux enfants, un autre couple s'approcha du grand bassin. C'était un homme de cinquante ans qui accompagnait un petit bonhomme de six ans. Le garçon tenait une grosse brioche dans sa main.

À cette époque, certaines maisons riveraines, rue Madame et rue d'Enfer, avaient une clef du Luxembourg; les locataires pouvaient jouir du jardin lorsque les grilles étaient fermées. Ce père et ce fils venaient sans doute d'une de ces maisons-là.

Les deux petits pauvres virent ce 'monsieur' et se cachèrent un peu plus.

C'était un bourgeois. Le même, peut-être, que Marius avait entendu dire: 'Évite les excès, mon fils.' Il avait l'air affable et altier; sa bouche, ne se fermant pas, souriait continuellement. Ce sourire mécanique, produit par trop de mâchoire et trop peu de peau, montre plus les dents que l'âme. L'enfant, avec sa brioche mordue qu'il n'achevait pas, semblait gavé. Il était habillé en garde national à cause de l'émeute; le père était resté habillé en civil à cause de son extrême prudence.

Le père et le fils s'étaient arrêtés près du bassin où s'ébattaient les deux cygnes. Ce bourgeois paraissait admirer ces gros oiseaux. Il leur ressemblait en ce sens qu'il marchait comme eux.

Pour l'instant, les cygnes nageaient, ce qui est leur talent principal; ils étaient superbes.

Si les deux petits pauvres eussent écouté et eussent été en âge de comprendre, ils eussent pu recueillir les paroles d'un homme grave. Le père disait à son fils:

-'Le sage se contente de peu. Regarde-moi, mon fils. Je n'aime pas le faste. Jamais on ne me voit avec des habits chamarrés d'or et de pierreries; je laisse ce faux éclat aux âmes mal organisées.'

Ici, les cris étouffés qui venaient du côté des Halles se rapprochèrent; les cloches se mirent à vociférer.

-'Qu'est-ce que c'est que cela?', demanda l'enfant.

Le père répondit:

-'Ce sont des saturnales.'

Tout à coup, il aperçut les deux petits déguenillés, immobiles derrière la maisonnette verte des cygnes.

-'Voilà le commencement', dit-il.

Et après un silence il ajouta:

-'L'anarchie entre dans ce jardin.'

Son fils mordit la brioche, la recracha et, brusquement, se mit à pleurer.

-'Pourquoi pleures-tu?', demanda le père.

-'Je n'ai plus faim', répondit l'enfant.

Le sourire du père s'accentua.

-'On n'a pas besoin d'avoir faim pour manger un gâteau.'

-'Mon gâteau est rassis.'

-'Tu n'en veux plus?'

-'Non.'

Le père lui montra les cygnes.

-'Jette-le à ces palmipèdes.'

L'enfant hésita. On ne veut plus de son gâteau, ce n'est pas une raison pour le donner.

Le père poursuivit:

-'Sois humain. Il faut avoir pitié des animaux.'

Et, prenant à son fils le gâteau, il le jeta dans le bassin.

Le gâteau tomba assez près du bord.

Les cygnes étaient loin, au centre du bassin, et occupés à chercher des vers dans la vase. Ils n'avaient vu ni le bourgeois, ni la brioche.

Le bourgeois, sentant que le gâteau risquait de se perdre, et ému de ce naufrage inutile, se livra à une agitation télégraphique qui finit par attirer l'attention des cygnes.

Ils aperçurent quelque chose qui surnageait, virèrent de bord comme des navires qu'ils sont et se dirigèrent vers la brioche, lentement, avec la majesté béate qui convient à des bêtes blanches.

-'Les cygnes comprennent les signes', dit le bourgeois, heureux d'avoir de l'esprit.

À cet instant, le tumulte lointain de la ville en colère grossit encore. Cette fois, ce fut sinistre. Il y a des bouffées de vent qui parlent plus distinctement que d'autres. Celle qui soufflait alors apporta des roulements de tambour, des clameurs, des coups de feu, les répliques lugubres du tocsin et du canon. Ceci coïncida avec un nuage noir qui cacha brusquement le soleil.

Les cygnes n'étaient pas encore arrivés à la brioche.

-'Rentrons', dit le père, 'on attaque les Tuileries.' Il ressaisit la main de son fils, puis il continua:

-'Des Tuileries au Luxembourg, il n'y a que la distance qui sépare la royauté de la pairie; ce n'est pas loin. Les coups de fusil vont pleuvoir.'

Il regarda le nuage.

-'Et peut-être que la pluie va aussi tomber. Le ciel s'en mêle; la branche cadette est condamnée. Rentrons vite.'

-'Je voudrais voir les cygnes manger la brioche', dit l'enfant.

Le père répondit:

-'Ce serait une imprudence.'

Et il emmena son petit bourgeois.

Le fils, regrettant les cygnes, tourna la tête vers le bassin jusqu'à ce qu'une haie le lui eût caché.

Les deux petits errants s'approchèrent de la brioche en même temps que les cygnes. Elle flottait sur l'eau. Le plus petit regarda le gâteau; le plus grand regarda le bourgeois qui s'en allait.

Le père et le fils entrèrent dans le labyrinthe d'allées qui mène au grand escalier du massif d'arbres du côté de la rue Madame.

Dès qu'ils ne furent plus en vue, l'aîné se mit à plat ventre sur le rebord arrondi du bassin. S'y cramponnant de la main gauche, penché sur l'eau, presque prêt à y tomber, il étendit avec sa main droite sa baguette vers le gâteau. Les oiseaux, voyant l'ennemi, se hâtèrent. En se hâtant, ils firent naître une onde qui aida le petit pêcheur; l'eau reflua; l'une de ces molles ondulations concentriques poussa doucement la brioche vers la baguette de l'enfant. Comme les cygnes arrivaient, la baguette toucha le gâteau. L'enfant donna un coup vif, ramena la brioche, effraya les cygnes, saisit le gâteau et se redressa. Le gâteau était

mouillé mais ils avaient faim et soif. L'aîné fit deux parts: une grosse et une petite. Il prit la petite, donna la grosse à son frère et lui dit:

-'Mange, tu ne sais pas de quoi demain sera fait.'

CHAPITRE XVII: LE PÈRE MORT ATTENDS SON FILS QUI VA MOURIR.

Marius s'était élancé hors de la barricade. Combeferre l'avait suivi. Mais il était trop tard. Gavroche était mort. Combeferre rapporta le panier de cartouches; Marius rapporta l'enfant.

Hélas, pensait-il, ce que le père avait fait pour son père, il le rendait au fils; seulement Thénardier avait rapporté son père vivant, lui, il rapportait l'enfant mort.

Quand Marius rentra dans la redoute avec Gavroche dans ses bras, il avait, comme l'enfant, le visage couvert de sang.

À l'instant où il s'était baissé pour ramasser Gavroche, une balle lui avait effleuré le crâne; il ne s'en était pas aperçu.

Courfeyrac défit sa cravate et banda le front de Marius avec.

On déposa Gavroche sur la même table que M. Mabeuf; on étendit le châle noir sur les deux corps. Il y en eut assez pour le vieillard et pour l'enfant.

Combeferre distribua les munitions contenues dans le panier qu'il avait rapporté. Chaque homme reçut quinze cartouches.

Jean Valjean était toujours à la même place, immobile sur sa borne. Quand Combeferre lui présenta ses quinze cartouches, il secoua la tête.

-'Voilà un homme bien excentrique', murmura Combeferre à Enjolras. 'Il trouve le moyen de ne pas se battre dans une barricade assiégée.'

-'Cela ne l'empêche pas de la défendre', répondit Enjolras.

-'L'héroïsme a ses originaux', reprit Combeferre.

Courfeyrac, qui avait entendu, ajouta:

-'C'est pas le même genre que le père Mabeuf.'

Chose qu'il faut noter, la mitraille qui s'abattait sur la barricade troublait à peine l'intérieur. Ceux qui n'ont jamais traversé le tourbillon de ces sortes de guerre ne connaissent pas ces singuliers moments de tranquillité mêlés aux convulsions. On va et vient, on cause, on plaisante, on flâne. Quelqu'un que je connais bien a entendu un combattant lui dire au milieu de la bataille: 'Nous sommes ici comme dans un déjeuner de copains.' La redoute de la rue de la Chanvrerie, je le répète, semblait très calme à l'intérieur. Toutes les péripéties, toutes les phases avaient été ou allaient être épuisées. La position, de critique, était devenue menaçante; de menaçante, elle allait probablement devenir désespérée. À mesure que la situation s'assombrissait, la lueur héroïque empourprait de plus en plus la barricade. Enjolras, grave, la dominait, dans l'attitude d'un jeune Spartiate dévouant son glaive nu au sombre génie Epidotas.

Combeferre, le tablier sur le ventre, pansait les blessés; Bossuet et Feuilly faisaient des cartouches avec la poire à poudre trouvée par Gavroche sur le caporal mort; Bossuet dit à Feuilly: 'Nous allons bientôt prendre la diligence pour une autre planète.' Courfeyrac, sur les quelques pavés qu'il s'était réservés près d'Enjolras, disposait et rangeait tout un arsenal, sa canne-épée, son fusil, deux pistolets d'arçon et un coup de poing, avec le soin d'une jeune fille qui met en ordre sa bibliothèque. Jean Valjean, muet, regardait le mur en face de lui. Un ouvrier s'attachait sur la tête, avec une ficelle, un grand chapeau de paille appartenant à la mère Hucheloup, 'par peur des coups de soleil', disait-il. Les jeunes gens de la Cougourde d'Aix devisaient gaîment entre eux, comme s'ils voulaient parler patois une dernière fois. Joly, qui avait décroché le miroir de la veuve Hucheloup, y examinait sa langue. Quelques combattants, ayant découvert des croûtes de pain moisies dans un tiroir, les mangeaient avidement. Marius s'inquiétait de ce que son père allait lui dire.

CHAPITRE XVIII: LE VAUTOUR DEVENU PROIE.

Insistons sur un fait psychologique propre aux barricades. Rien de ce qui caractérise cette surprenante guerre des rues ne doit être omis.

Quelle que soit cette étrange tranquillité intérieure dont je viens de parler, la barricade, pour ceux qui sont dedans, n'en reste pas moins une vision.

Il y a de l'apocalypse dans la guerre civile, toutes les brumes de l'inconnu se mêlent à ces flamboiements farouches, les révolutions sont sphinx; quiconque a traversé une barricade croit avoir traversé un songe.

Ce qu'on ressent dans ces lieux-là, je l'ai indiqué à propos de Marius: c'est vivre sans vivre. Sorti d'une barricade, on ne sait plus ce qu'on y a vu. On a été terrible, on l'ignore. On a été entouré d'idées combattantes qui avaient des visages d'hommes; on a eu la tête dans le futur. Il y avait des cadavres couchés et des fantômes debout. Les heures étaient colossales et semblaient être des moments d'éternité. On a vécu dans la mort. Des ombres sont passées. Qu'était-ce? On a vu des mains où il y avait du sang; c'était un assourdissement épouvantable, c'était aussi un affreux silence; il y avait des bouches ouvertes qui criaient et d'autres bouches ouvertes qui se taisaient; on était dans de la fumée, dans de la nuit peut-être. On croit avoir touché au suintement sinistre des profondeurs inconnues; on regarde quelque chose de rouge qu'on a sous les ongles. On ne se souvient plus.

Revenons à la rue de la Chanvrerie.

Tout à coup, entre deux décharges, on entendit le son lointain d'une heure qui sonnait.

-'C'est midi', dit Combeferre.

Les douze coups n'étaient pas sonnés qu'Enjolras se dressait et criait du haut de la barricade:

-'Montez des pavés dans la maison. Garnissez-en le rebord de la fenêtre et des mansardes. La moitié des hommes aux fusils, l'autre moitié aux pavés. Il n'y a pas une minute à perdre.'

Un peloton de sapeurs-pompiers, la hache à l'épaule, venait d'apparaître en ordre de bataille à l'extrémité de la rue.

Ceci ne pouvait être qu'une tête de colonne; et de quelle colonne? De la colonne d'attaque évidemment; les sapeurs-pompiers chargés de démolir la barricade devant toujours précéder les soldats chargés de l'escalader.

On arrivait manifestement au moment que M. de Clermont-Tonnerre, en 1822, appela 'le coup de collier'.

L'ordre d'Enjolras fut exécuté avec la rapidité propre aux navires et aux barricades, les deux seuls lieux de combat d'où l'évasion soit impossible. En moins d'une minute, les deux tiers des pavés qu'Enjolras avait fait entasser devant la porte du Corinthe furent montés au premier étage et au grenier. Avant qu'une deuxième minute fût écoulée, ces pavés, artistiquement posés l'un sur l'autre, atteignaient la moitié de la fenêtre du premier et des lucarnes des mansardes. Quelques intervalles, ménagés soigneusement par Feuilly, principal constructeur, pouvaient laisser passer des canons de fusil. Cet aménagement des fenêtres se fit d'autant plus facilement que la mitraille avait cessé. Les deux canons tiraient maintenant des boulets sur le centre du barrage afin d'y faire une trouée et, si cela était possible, une brèche.

Quand les pavés, destinés à la défense suprême, furent en place, Enjolras fit porter, au premier étage, les bouteilles qu'il avait placées sous la table où était M. Mabeuf.

-'Qui donc boira cela?', lui demanda Bossuet.

-'Eux', répondit Enjolras.

Puis on barricada la fenêtre d'en bas et l'on tint toutes prêtes les traverses de fer qui servaient à bloquer la porte du cabaret la nuit.

La forteresse était finie. La barricade était le rempart; le cabaret était le donjon.

On boucha l'ouverture avec les pavés qui restaient.

Comme les défenseurs d'une barricade sont toujours obligés de ménager les munitions, et que tout le monde le sait, les assiégeants font tout pour les leur faire utiliser en s'exposant avant l'heure. Cependant, la préparation des attaques se fait toujours avec une certaine lenteur méthodique.

Cette lenteur permit à Enjolras de tout revoir et de tout perfectionner. Il sentait que, puisque de tels hommes allaient mourir, leur mort devait être un chef-d'oeuvre.

Il dit à Marius: 'Nous sommes les deux chefs. Je vais donner les derniers ordres dedans. Toi, reste dehors et observe.'

Marius se posta en observation sur la crête de la barricade.

Enjolras fit clouer la porte de la cuisine qui, on s'en souvient, était l'infirmerie.

-'Pas d'éclaboussures sur les blessés', dit-il.

Il donna ses dernières instructions, dans la salle basse, sur un ton décidé mais tranquille; Feuilly écoutait et répondait au nom de tous.

-'Au premier étage, tenez des haches prêtes pour couper l'escalier. Les a-t-on?'

-'Oui', dit Feuilly.

-'Combien?'

-'Deux haches et un merlin.'

-'C'est bien. Nous sommes vingt-six combattants debout. Combien y a-t-il de fusils?'

-'Trente-quatre.'

-'Huit de trop. Tenez ces fusils chargés comme les autres et à portée de main. Aux ceintures les sabres et les pistolets. Vingt hommes à la barricade. Six embusqués aux mansardes et à la fenêtre du premier pour faire feu sur les assaillants à travers les meurtrières des pavés. Qu'il ne reste pas ici un seul travailleur inutile. Tout à l'heure, quand le tambour battra la charge, que les vingt d'en bas se précipitent à la barricade. Les premiers arrivés seront les mieux placés.'

Ces dispositions prises, il se tourna vers Javert et lui dit:

-'Je ne t'oublie pas.'

Et, posant sur la table un pistolet, il ajouta:

-'Le dernier qui sortira d'ici tuera cet espion.'

-'Ici?', demanda une voix.

-'Non, ne mêlons pas ce cadavre aux nôtres. On peut enjamber la petite barricade sur la ruelle Mondétour. Elle n'a que quatre pieds de haut. L'homme est bien garrotté. On l'y mènera et on l'y exécutera.'

À cet instant, Javert était encore plus impassible qu'Enjolras.

Jean Valjean apparut alors. Il était caché dans le groupe des insurgés. Il en sortit pour demander à Enjolras:

-'Êtes-vous le commandant?'

-'Oui.'

-'Vous m'avez remercié tout à l'heure.'

-'Au nom de la République. La barricade a deux sauveurs: Marius Pontmercy et vous.'

-'Pensez-vous que je mérite une récompense?'

-'Bien sûr.'

-'Eh bien, j'en demande une.'

-'Laquelle?'

-'Brûler moi-même la cervelle à cet homme-là.'

Javert leva la tête, vit Jean Valjean, eut un mouvement imperceptible, et dit:

-'C'est juste.'

Quant à Enjolras, il s'était mis à recharger sa carabine; il regarda autour de lui:

-'Pas de réclamations?'

Et il se tourna vers Jean Valjean:

-'Prenez le mouchard.'

Jean Valjean, en effet, prit possession de Javert en s'asseyant sur l'extrémité de la table. Il saisit le pistolet; un faible cliquetis annonça qu'il venait de l'armer.

Presque au même instant, on entendit une sonnerie de clairon.

-'Alerte!', cria Marius du haut de la barricade.

Javert se mit à rire de ce rire sans bruit qui lui était propre, et, regardant fixement les insurgés, leur dit:

-'Vous en êtes au même point que moi.'

-'Tous dehors!', cria Enjolras.

Les insurgés s'élancèrent rageusement; en sortant, il reçurent, dans le dos, cette parole de l'inspecteur:

-'À tout à l'heure!'

CHAPITRE XIX: JEAN VALJEAN SE VENGE.

Quand Jean Valjean fut seul avec Javert, il défit la corde qui assujettissait le prisonnier par le milieu du corps et dont le nœud était sous la table. Après quoi, il lui fit signe de se lever.

Javert obéit avec cet indéfinissable sourire où se condense la suprématie de l'autorité enchaînée.

Jean Valjean prit Javert par la martingale comme on prendrait une bête de somme par la bricole et, l'entraînant après lui, sortit du cabaret, lentement, car Javert, entravé aux jambes, ne pouvait faire que de très petits pas.

Jean Valjean avait le pistolet au poing.

Ils franchirent ainsi le trapèze intérieur de la barricade. Les insurgés, tout à l'attaque imminente, tournaient le dos.

Marius, seul, placé de côté à l'extrémité gauche du barrage, les vit passer. Ce groupe du patient et du bourreau s'éclaira de la lueur sépulcrale qu'il avait dans l'âme.

Jean Valjean fit escalader, avec quelque peine, à Javert garrotté, mais sans le lâcher un seul instant, le petit retranchement de la ruelle Mondétour.

Quand ils eurent enjambé ce barrage, ils se trouvèrent seuls tous les deux dans la ruelle. Personne ne les voyait plus. Le coude des maisons les cachait aux insurgés. Les cadavres retirés de la barricade faisaient un monticule effrayant à quelques pas.

On distinguait, dans ce tas de morts, un visage livide, une chevelure dénouée, une main percée, un sein de femme dénudé. C'était Éponine.

Javert regarda cette morte et, profondément calme, dit à mi-voix:

-'Il me semble que je connais cette fille-là.'

Puis il se tourna vers Jean Valjean.

Jean Valjean mit le pistolet sous son bras et fixa sur Javert un regard qui n'avait pas besoin de paroles pour dire: 'Javert, c'est moi.'

Javert répondit:

-'Prends ta revanche.'

Jean Valjean tira un couteau de son gousset et le déplia.

-'Un surin!', s'écria Javert. 'Tu as raison. Cela te convient mieux.'

Jean Valjean coupa la martingale que Javert avait au cou ainsi que les cordes qu'il avait aux poignets. Puis se baissant, il coupa la ficelle qu'il avait aux pieds et lui dit:

-'Vous êtes libre.'

Javert n'était pas facile à étonner. Cependant, tout maître qu'il était de lui, il ne put cacher son émotion. Il resta bouche bée et immobile.

Jean Valjean poursuivit:

-'Je ne crois pas que je sorte d'ici. Pourtant, si, par hasard, j'en sortais, j'habite, sous le nom de Fauchelevent, au numéro sept de la rue de l'Homme-Armé.'

Javert fronça les sourcils, entrouvrit la bouche et murmura:

-'Prends garde.'

-'Allez', dit Jean Valjean.

Javert reprit:

-'Tu as dit Fauchelevent, rue de l'Homme-Armé?'

-'Oui, au numéro sept.'

Javert répéta à mi-voix: 'Numéro sept.'

Il reboutonna sa redingote, remit de la raideur militaire entre ses deux épaules, fit demi-tour, croisa les bras en soutenant son menton dans une de ses mains et se mit à marcher dans la direction des Halles. Jean Valjean le suivit des yeux. Après quelques pas, Javert se retourna et cria à Jean Valjean:

-'Vous m'ennuyez. Tuez-moi plutôt.'

Javert ne s'aperçut pas qu'il ne tutoyait plus Jean Valjean:

-'Allez-vous-en', lui dit Jean Valjean.

Javert s'éloigna à pas lents. Un moment après, il tourna l'angle de la rue des Prêcheurs.

Quand Javert eut disparu, Jean Valjean déchargea le pistolet en l'air.

Puis il rentra dans la barricade et dit:

-'C'est fait.'

Pendant ce temps voici ce qui s'était passé.

Marius, plus occupé du dehors que du dedans, n'avait pas, jusque-là, regardé attentivement l'espion garrotté au fond de la salle basse.

Quand il le vit au grand jour, enjambant la barricade pour aller mourir, il le reconnut. Un souvenir subit lui revint à l'esprit. Il se rappela l'inspecteur de la rue de Pontoise et les deux pistolets qu'il lui avait remis et dont il s'était servi dans cette barricade même; il se rappela non seulement la figure mais aussi le nom.

Ce souvenir, pourtant, était brumeux, comme toutes ses idées. Sûr de rien, doutant de tout, il se posa cette question: 'Est-ce que ce n'est pas là cet inspecteur de police qui m'a dit s'appeler Javert?'

Peut-être était-il encore temps d'intervenir pour cet homme? Mais il fallait d'abord savoir si c'était bien ce Javert.

Marius interpella Enjolras qui venait de se placer à l'autre bout de la barricade.

-'Enjolras?'

-'Quoi?'

-'Comment s'appelle cet homme-là?'

-'Qui?'

-'L'agent de police. Sais-tu son nom?'

-'Sans doute. Il nous l'a dit.'

-'Comment s'appelle-t-il?'

-'Javert.'

Marius se dressa.

On entendit alors le coup de pistolet.

Jean Valjean reparut et cria: 'C'est fait.'

Un poignard de glace transperça le cœur de Marius.

CHAPITRE XX: LES MORTS ONT RAISON MAIS LES VIVANTS N'ONT PAS TORT.

L'agonie de la barricade allait commencer.

Tout concourait à la majesté tragique de cette minute suprême; mille fracas mystérieux dans l'air, le souffle des masses armées mises en mouvement dans des rues qu'on ne voyait pas, le galop intermittent de la cavalerie, le lourd ébranlement des artilleries en marche, les feux de peloton et les canonnades se croisant dans le dédale de Paris, les fumées de la bataille montant toutes dorées au-dessus des toits, on ne sait quels cris lointains vaguement terribles, des éclairs de menace partout, le tocsin de Saint-Merry qui sanglotait, la douceur de la saison, la splendeur du ciel plein de soleil et de nuages, la beauté du jour et l'épouvantable silence des maisons.

Car, depuis la veille, les deux rangées de maisons de la rue de la Chanvrerie étaient devenues deux murailles, deux murailles farouches aux portes, fenêtres et volets fermés.

Dans ces temps-là, si différents de ceux dans lesquels nous sommes, quand l'heure était venue où le peuple voulait en finir avec une situation qui avait trop duré, avec une charte octroyée ou avec un pays légal, quand la colère universelle était diffuse dans l'atmosphère, quand la ville consentait au soulèvement de ses pavés, quand l'insurrection faisait sourire la bourgeoisie en lui chuchotant son mot d'ordre à l'oreille, alors l'habitant, pénétré d'émeute, pour ainsi dire, était l'auxiliaire du combattant, et la maison fraternisait avec la forteresse improvisée qui s'appuyait sur elle. Quand la situation n'était pas mûre, quand l'insurrection n'était décidément pas consentie, quand la masse désavouait le mouvement, c'en était fait des combattants, la ville se changeait en désert autour de la révolte, les âmes se glaçaient, les asiles se muraient, la rue se faisait défilé pour aider l'armée à prendre la barricade.

On ne fait pas marcher un peuple par surprise plus vite qu'il ne veut. Malheur à qui tente de lui forcer la main! Un peuple ne se laisse pas faire. Alors, il abandonne l'insurrection à elle-même. Les insurgés deviennent des pestiférés. Une maison est un escarpement, une porte est un refus, une façade est un mur. Ce mur voit, entend et ne veut pas. Il pourrait s'entrouvrir et vous sauver. Non. Ce mur, c'est un juge. Il vous regarde et vous condamne. Quelle sombre chose que ces maisons fermées! Elles semblent mortes mais elles sont bien vivantes. La vie, qui y est comme suspendue, y persiste. Personne n'en est sorti depuis vingt-quatre heures; tout le monde est donc présent. À l'intérieur de cette roche, on va, on vient, on se couche, on se lève, on y est en famille, on y boit, on y mange; on y a peur aussi! La peur excuse cette inhospitalité redoutable; elle y mêle l'effarement, une circonstance atténuante. Quelquefois même, et cela s'est vu, la peur devient passion; l'effroi peut se changer en furie, comme la prudence en rage; de là cette expression si profonde: 'Les enragés de modérés'. Il y a des flamboiements d'épouvante suprême d'où sort, comme une fumée lugubre, la colère. 'Que veulent ces gens-là? Ils ne sont jamais contents. Ils compromettent les hommes paisibles. Comme si l'on n'avait pas assez de révolutions comme cela! Qu'est-ce qu'ils sont venus faire ici? Qu'ils s'en aillent tous. Tant pis pour eux. C'est leur faute. Ils n'ont que ce qu'ils méritent. Cela ne nous regarde pas. Voilà notre pauvre rue criblée de balles. C'est un tas de vauriens. Surtout, n'ouvrez pas la porte.' Et la maison prend une figure de tombe. L'insurgé agonise devant cette porte. Il voit arriver la mitraille et les sabres nus. S'il crie, il sait qu'on l'écoute mais qu'on ne viendra pas. Il y a là des murs qui pourraient le protéger, il y a là des hommes qui pourraient le sauver; ces murs ont des oreilles de chair, ces hommes ont des entrailles de pierre.

Qui accuser?

Personne, et tout le monde.

Les temps incomplets où nous vivons.

C'est toujours à ses risques et périls que l'utopie se transforme en insurrection et se fait, de protestation philosophique, protestation armée. L'utopie qui s'impatiente et devient émeute sait ce qui l'attend; presque toujours elle arrive trop tôt. Alors, elle se résigne et accepte stoïquement la catastrophe. Elle sert, sans se plaindre, et en les disculpant même, ceux qui la renient; sa magnanimité est de consentir à l'abandon. Elle est indomptable contre l'obstacle et douce envers l'ingratitude.

Est-ce l'ingratitude d'ailleurs?

Oui, du point de vue du genre humain.

Non, du point de vue de l'individu.

Le progrès est le mode de l'homme. La vie générale du genre humain s'appelle le Progrès; le pas collectif du genre humain s'appelle le Progrès. Le progrès marche; il fait le grand voyage humain et terrestre vers le céleste et le divin; il a ses haltes où il rallie le troupeau attardé; il a ses stations où il médite, en présence de quelque Canaan splendide dévoilant tout à coup son horizon. Il a ses nuits où il dort. C'est une des poignantes anxiétés du penseur de voir l'ombre sur l'âme humaine et de toucher, dans les ténèbres, sans pouvoir le réveiller, le progrès endormi.

'Dieu est peut-être mort', me disait un jour Gérard de Nerval, confondant le progrès avec Dieu et prenant l'interruption du mouvement pour la mort de l'Être.

On a tort de perdre l'espoir. Le progrès se réveille infailliblement; on pourrait dire en somme qu'il a marché même endormi car il a grandi. Quand on le revoit debout, on le retrouve plus haut. Être toujours paisible, cela ne dépend pas plus du progrès que du fleuve; n'y élevez pas de barrage, n'y jetez pas de rocher; l'obstacle fait écumer l'eau et bouillonner l'humanité. De là des troubles; mais après ces troubles, on reconnaît qu'il y a du chemin de fait. Jusqu'à ce que l'ordre, qui n'est autre chose que la paix universelle, soit établi, jusqu'à ce que l'harmonie et l'unité règnent, le progrès aura les révolutions pour étapes.

Qu'est-ce donc que le Progrès? Je viens de le dire: la vie permanente des peuples.

Or, il arrive quelquefois que la vie momentanée des individus s'oppose à la vie éternelle du genre humain.

Avouons-le sans amertume, l'individu a un intérêt distinct et peut, sans forfaiture, le mettre en avant et le défendre. Le présent a sa quantité excusable d'égoïsme. La vie momentanée a des droits et n'est pas tenue de se sacrifier sans cesse pour l'avenir. La génération qui a actuellement son tour de passage sur la terre n'est pas forcée de l'abréger pour les générations, ses égales après tout, qui auront leur tour plus tard. 'J'existe', murmure ce quelqu'un qui se nomme Tous. Je suis jeune et je suis amoureux, je suis vieux et je veux me reposer, je suis père de famille, je travaille, je prospère, je fais de bonnes affaires, j'ai des maisons à louer, j'ai une rente d'État, je suis heureux, j'ai femme et enfants, j'aime tout cela, je désire vivre, laissez-moi tranquille. De là, parfois, un froid intense sur les magnanimes avant-gardes du genre humain.

L'utopie d'ailleurs, convenons-en, sort de sa sphère radieuse en faisant la guerre. Elle, la vérité de demain, emprunte son procédé, la bataille, au mensonge d'hier. Il, l'avenir, agit comme le passé. Elle, l'idée pure, devient voie de fait. Elle complique son héroïsme d'une violence dont il est juste qu'elle réponde; cette violence d'occasion et d'expédient, contraire aux principes, la punie infailliblement. L'utopie qui s'insurge et combat, le vieux code militaire entre les mains, fusille les espions, exécute les traîtres, supprime des êtres vivants et les jette dans des ténèbres inconnues. Elle se sert de la mort, ce qui est une faute inexcusable. Il semble que l'utopie n'ait plus foi dans le rayonnement, sa force irrésistible et incorruptible. Elle frappe avec le glaive. Or, aucun glaive n'est simple. Toute épée a deux tranchants; qui blesse avec l'un se blesse à l'autre.

Cette réserve faite, et faite en toute sévérité, il m'est impossible de ne pas admirer, qu'ils réussissent ou non, les glorieux combattants de l'avenir, les confesseurs de l'utopie. Même quand ils échouent, ils sont vénérables, et c'est peut-être dans l'échec qu'ils ont le plus de majesté. Si la victoire, quand elle découle du progrès, mérite l'applaudissement des peuples, une défaite héroïque mérite leur attendrissement. L'une est magnifique, l'autre est sublime. Selon moi, qui préfère le martyre au succès, John Brown est plus grand que Washington, Pisacane est plus grand que Garibaldi.

Il faut bien que quelqu'un soit pour les vaincus.

On est injuste pour ces grands essayeurs de l'avenir quand ils échouent.

On accuse les révolutionnaires de semer la terreur. Toute barricade ressemble à un attentat. On incrimine leurs théories, on suspecte leur but, on redoute leur arrière-pensée, on dénonce leur conscience. On leur reproche d'élever, d'échafauder, d'entasser contre le fait social régnant un monceau de misères, de douleurs, d'iniquités, de griefs, de désespoirs, et d'arracher, des bas-fonds, des blocs de ténèbres pour s'abriter derrière et y combattre. On leur crie: vous dépavez l'enfer! Ils pourraient répondre: c'est pour cela que notre barricade est faite de bonnes intentions.

La meilleure solution, évidemment, passe par la paix. En somme, convenons-en, lorsqu'on voit les pavés, on crie au loup et l'on oublie bien vite que, derrière lui, se battent de nobles sentiments. Mais il dépend de la société de se sauver elle-même; c'est à sa propre bonne volonté que nous faisons appel. Aucun remède violent n'est nécessaire. Il faut étudier le mal à l'amiable, le constater, puis le guérir. C'est à cela que je la convie.

Quoi qu'il en soit, même tombés, surtout tombés, ils sont augustes, ces hommes qui, sur tous les continents, le regard fixé sur la France, luttent pour la grande œuvre avec la logique inflexible de l'idéal; ils donnent leur vie pour le progrès; ils accomplissent la volonté de la providence; ils font un acte religieux. À l'heure dite, avec autant de désintéressement qu'un acteur qui arrive à sa réplique, obéissant au scénario divin, ils entrent dans le tombeau. Ce combat sans espoir, cette disparition stoïque, ils l'acceptent pour donner à ses splendides et suprêmes conséquences universelles le magnifique mouvement humain commencé le 14 juillet 1789. Ces soldats sont des prêtres. La Révolution française est un geste de Dieu.

Du reste, il y a les insurrections acceptées, les révolutions, et les révolutions refusées, les émeutes. Une insurrection qui éclate, c'est une idée qui passe son examen devant le peuple. Si le peuple laisse tomber sa boule noire, l'idée devient une mauvaise idée, l'insurrection, une échauffourée à réprimer.

L'entrée en guerre à toute sommation et chaque fois que l'utopie le désire n'est pas le fait des peuples. Les nations n'ont pas toujours et à toute heure le tempérament des héros et des martyrs.

Elles sont positives. À priori, l'insurrection leur répugne; premièrement, parce qu'elle a souvent pour résultat une catastrophe, deuxièmement, parce qu'elle a toujours pour point de départ une abstraction.

Car, et ceci est beau, c'est toujours pour l'idéal, et pour l'idéal seul que se dévouent ceux qui se dévouent. Une insurrection est un enthousiasme. L'enthousiasme peut se mettre en colère, de là les prises d'armes. Mais toute insurrection qui met en joue un gouvernement ou un régime vise plus haut. Ainsi, par exemple, ce que combattaient les chefs de l'insurrection de 1832, en particulier les jeunes enthousiastes de la rue de la Chanvrerie, ce n'était pas Louis-Philippe. La plupart rendaient justice aux qualités de ce roi à mi-chemin entre la monarchie et la révolution; aucun d'eux ne le haïssait. En fait, ils attaquaient la branche cadette du droit divin dans Louis-Philippe comme ils en avaient attaqué la branche aînée dans Charles X; ce qu'ils voulaient renverser en renversant la monarchie en France, c'était la domination du privilège sur ce qui est juste. Paris sans roi a pour contre-coup le monde sans despotes. Ils raisonnaient de la sorte. Leur but était lointain, sans doute, vague, peut-être, hésitant devant l'effort, mais grand.

Cela est ainsi. L'on se sacrifie pour ces visions qui, pour les sacrifiés, sont des illusions presque toujours, mais des illusions auxquelles, en somme, toute la certitude humaine est mêlée. L'insurgé poétise et dore l'insurrection. On se jette dans ces choses tragiques en se grisant de ce qu'on va faire. Qui sait? On réussira peut-être. On est le petit nombre; on a toute une armée contre soi; mais on défend le droit, la loi naturelle, la légitime souveraineté de chacun sur soi-même, la justice, la vérité. On ne pense pas à Don Quichotte mais à Léonidas. On avance, on ne recule pas, on se précipite tête baissée, espérant une victoire inouïe, la révolution complétée, le progrès remis en liberté, l'agrandissement du genre humain, la délivrance universelle. Au pire, on mourra comme les Grecs aux Thermopyles.

Ces passes d'armes pour le progrès échouent souvent. La foule suit rarement les paladins. Ces lourdes masses, les multitudes, fragiles à cause de leur pesanteur même, craignent les aventures, et il y a de l'aventure dans l'idéal.

D'ailleurs, qu'on ne l'oublie pas, les intérêts sont là, et il ne sont pas très amis avec l'idéal et les sentiments. L'estomac paralyse parfois le cœur.

La grandeur et la beauté de la France, c'est qu'elle grossit moins que les autres nations; elle se noue plus facilement la corde autour des reins. Elle est la première éveillée, la dernière endormie. Elle avance, elle cherche, elle crée: c'est une artiste.

L'idéal n'est autre chose que le point culminant de la logique, de même que le beau n'est autre chose que la cime du vrai. Les peuples artistes sont des peuples conséquents. Aimer la beauté, c'est voir la lumière. C'est ce qui fait que le flambeau de l'Europe, c'est-à-dire de la civilisation, a été porté d'abord par la Grèce, qui l'a passé à l'Italie, qui l'a passé à la France. Ces divins peuples éclaireurs se sont transmis le flambeau de la vie ainsi.

Chose admirable, la poésie d'un peuple est l'élément de son progrès. La quantité de civilisation se mesure à la quantité d'imagination. Seulement, un peuple civilisateur doit rester un peuple viril. Corinthe, oui, Sybaris, non. Qui s'efféminе s'abâtardit. Il ne faut être ni dilettante, ni virtuose; il faut être artiste. En matière de civilisation, il ne faut pas raffiner, il faut sublimer. À cette condition, on donne le patron de l'idéal au genre humain.

L'idéal moderne a son type dans l'art et son moyen dans la science. C'est par la science qu'on réalisera cette vision auguste des poètes: le beau social. On refera l'Éden par A + B. Au point où la civilisation est parvenue, l'exact est un élément nécessaire du splendide, et le sentiment artiste est non seulement servi mais complété par l'organe scientifique; le rêve doit calculer. L'art, qui est le conquérant, doit avoir, pour point d'appui, la science, qui est le marcheur. La solidité de la monture importe. L'esprit moderne, c'est l'intelligence de la Grèce ayant le génie de l'Inde pour véhicule; c'est Alexandre sur l'éléphant.

Les races pétrifiées dans le dogme ou démoralisées par le lucre sont impropres à la conduite de la civilisation. La génuflexion devant l'idole ou devant l'écu atrophie le muscle qui marche et la volonté qui va. L'absorption hiératique ou marchande amoindrit le rayonnement d'un peuple, abaisse son horizon en abaissant son niveau, lui retire cette intelligence à la fois humaine et divine du but universel qui rend les nations missionnaires. Babylone n'a pas d'idéal; Carthage n'a pas d'idéal. Athènes et Rome ont et gardent, même à travers toute l'épaisseur nocturne des siècles, des auréoles de civilisation.

La France est de la même nature que la Grèce et l'Italie. Elle est athénienne par le beau et romaine par le grand. En outre, elle est bonne. Elle se donne. Elle est plus souvent que les autres peuples en humeur de dévouement et de sacrifice. Seulement, cette humeur la prend et la quitte. C'est là un grand danger pour ceux qui courent quand elle ne veut que marcher, ou qui marchent quand elle veut s'arrêter. La France a ses rechutes de matérialisme; parfois, les idées qui obstruent ce cerveau sublime n'ont plus rien qui rappelle la grandeur française: elles rétrécissent jusqu'à avoir la taille du Missouri ou de la Caroline du Sud. Qu'y faire? La géante joue la naine; l'immense France a des fantaisies de petitesse. Voilà tout.

Il n'y a rien à dire à cela. Les peuples, comme les astres, ont le droit de s'éclipser. Tout est bien pourvu que la lumière revienne et que l'éclipse ne dégénère pas en longue absence. Aube et résurrection sont synonymes. La réapparition de la lumière est identique à la persistance du moi.

Constatons ces faits avec calme. La mort sur la barricade et la tombe dans l'exil sont des en-cas acceptables pour le dévouement. Le vrai nom du dévouement est le désintéressement. Que les abandonnés se laissent abandonner, que les exilés se laissent exiler; bornons-nous à supplier les grands peuples de ne pas reculer trop loin quand ils reculent. Il ne faut pas, sous prétexte de retour à la raison, aller trop avant dans la descente.

La matière, la minute, les intérêts, le ventre existent; il ne faut pas qu'ils soient la seule sagesse. La vie momentanée a sa légitimité, l'existence permanente a sa fonction. Hélas, être monté, cela n'empêche pas de tomber. Dans l'histoire, on voit ceci plus souvent qu'on ne voudrait. Une nation est illustre, elle goûte à l'idéal, puis elle mord dans la fange et trouve cela bon! Si on lui demande d'où vient qu'elle abandonne Socrate pour Falstaff, elle répond: 'C'est que j'aime les hommes d'État.'

Un mot encore avant de rentrer dans la mêlée.

Une bataille comme celle que je raconte en ce moment n'est autre chose qu'une convulsion vers l'idéal. Le progrès entravé est maladif; il a de tragiques agitations. Cette maladie du progrès, la guerre civile, nous l'avons rencontrée sur notre passage. C'est là une des phases inévitables, à la fois acte et entracte, de ce drame dont le pivot est un damné social et dont le titre véritable est: le Progrès.

Le Progrès!

Ce cri que je pousse souvent résume toute ma pensée. Le livre que le lecteur a sous les yeux en ce moment est la description de la nécessaire existence du progrès. Il montre la

marche du mal vers le bien, de l'injuste vers le juste, du faux vers le vrai, de la nuit vers le jour, des instincts destructeurs vers la conscience, de la pourriture vers la vie, de la barbarie vers le devoir, de l'enfer vers le ciel, du néant vers Dieu. Le point de départ est la matière, l'arrivée est la pensée qui la met en mouvement dans une exquise géométrie humainement universelle. L'hydre commence le récit, l'ange rédige la suite, toi, tu mets en œuvre la fin.

CHAPITRE XXI: LES HÉROS.

Tout à coup le tambour battit la charge.

L'attaque fut un ouragan. La veille, dans l'obscurité, la barricade avait été approchée silencieusement comme par un boa. À cet instant, en plein jour, dans cette rue évasée, la surprise était décidément impossible, la vive force d'ailleurs s'était démasquée, le canon avait commencé le rugissement; l'armée se rua sur la barricade. La furie était maintenant l'habileté. Une puissante colonne d'infanterie de ligne, coupée à intervalles égaux de gardes nationaux et municipaux à pied, appuyée sur des masses profondes qu'on entendait sans les voir, déboucha dans la rue au pas de course, tambour battant, clairon sonnant, baïonnettes croisées, sapeurs en tête. Imperturbable sous les projectiles, elle arriva droit sur la barricade avec le poids d'une poutre d'airain contre un mur.

Le mur tint bon.

Les insurgés firent feu impétueusement. La barricade escaladée eut une crinière d'éclairs. L'assaut fut si violent qu'elle fut un moment inondée d'assaillants; mais elle secoua les soldats ainsi que le lion les chiens, et elle ne se couvrit d'assiégeants que comme la falaise d'écume, pour reparaître l'instant d'après, escarpée, noire et formidable.

La colonne, forcée de se replier, resta massée dans la rue, à découvert; elle riposta par des tirs nourris. Quiconque a vu un feu d'artifice se rappelle du bouquet final. Qu'on se représente ce bouquet, non plus vertical, mais horizontal, portant une balle, une chevrotine ou un éclat de fer à la pointe de chacun de ses jets de feu et égrenant la mort dans ses grappes de tonnerres. La barricade était là-dessous.

Des deux côtés la détermination était totale. La bravoure était presque barbare; elle se compliquait d'une sorte de férocité héroïque qui commençait par le sacrifice de soi-même. C'était l'époque où un garde national se battait comme un zouave. La troupe voulait en finir; l'insurrection voulait lutter. L'acceptation de l'agonie en pleine jeunesse et en pleine santé fait de l'intrépidité une frénésie. Chacun dans cette mêlée avait le grandissement de l'heure suprême. La rue se joncha de cadavres.

La barricade avait à l'une de ses extrémités Enjolras et à l'autre, Marius. Enjolras, qui portait toute la barricade dans sa tête se réservait et s'abritait; trois soldats tombèrent l'un après l'autre sous son créneau sans l'avoir même aperçu; Marius combattait à découvert. Il se faisait point de mire. Il sortait du sommet de la redoute plus qu'à mi-corps. Il n'y a pas de plus violent prodigue qu'un avare qui prend le mors aux dents; il n'y a pas d'homme plus effrayant dans l'action qu'un rêveur. Marius était formidable et pensif. Il était dans la bataille comme dans un songe. On eût dit un fantôme chargeant une armée d'ombres.

Les cartouches des assiégés s'épuisaient; leurs sarcasmes non. Dans ce tourbillon macabre où ils étaient, ils riaient.

Courfeyrac était nu-tête.

-'Qu'est-ce que tu as donc fait de ton chapeau?', lui demanda Bossuet.

Courfeyrac répondit:

-'Ils ont fini par me l'emporter à coups de canon.'

Ou bien ils disaient des choses hautaines.

-'Comprend-on', s'écria amèrement Feuilly, 'ces hommes qui avaient promis de nous rejoindre, qui sont nos généraux et qui nous abandonnent!'

Combeferre se borna à répondre avec un grave sourire:

-'Il y a des gens qui observent les règles de l'honneur comme on observe les étoiles: de très loin!'

L'intérieur de la barricade était tellement semé de cartouches déchirées qu'on eût dit qu'il y avait neigé.

Les assaillants avaient le nombre; les insurgés avaient la position. Ils étaient au haut d'une muraille; ils foudroyaient à bout portant les soldats trébuchant dans les morts et les blessés. Cette barricade, construite comme elle l'était et admirablement contre-butée, était vraiment une de ces situations où une poignée d'hommes tient en échec une légion. Cependant, la colonne d'attaque, grossissant sous la pluie de balles, se rapprochait inexorablement. Peu à peu, pas à pas, elle serra la barricade comme la vis le pressoir.

Les assauts se succédèrent. L'horreur alla grandissant.

Alors éclata, sur ce tas de pavés, dans cette rue de la Chanvrerie, une lutte digne d'une muraille de Troie. Ces hommes hâves, déguenillés, épuisés, qui n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures, qui n'avaient pas dormi, qui n'avaient plus que quelques coups à tirer, presque tous blessés, la tête ou le bras bandé d'un linge rouillé et noirâtre, ayant dans leurs habits des trous d'où le sang coulait, à peine armés de mauvais fusils et de vieux sabres ébréchés, devinrent des titans. La barricade fut dix fois abordée, assaillie, escaladée, et jamais prise.

Pour se faire une idée de cette lutte, il faudrait se figurer l'incendie d'une forêt gigantesque de hauts arbres courageux. Ce n'était pas un combat, c'était le dedans d'une fournaise. Les bouches y respiraient des flammes; les visages crépitaient; les combattants flamboyaient. C'était formidable de voir aller et venir, dans cette fumée rouge, ces salamandres de la mêlée. On eût dit cet enfer du brahmanisme, le plus redoutable des dix-sept abîmes que les Védas appellent la Forêt des Épées.

On se battait corps à corps, pied à pied, à coups de pistolet, à coups de sabre, à coups de poing, de loin, de près, d'en haut, d'en bas, de partout, des toits de la maison, des fenêtres du cabaret, des soupiraux des caves où quelques-uns s'étaient glissés. Ils étaient un contre soixante. La façade du Corinthe, à demi démolie, était hideuse. La fenêtre, criblée de mitraille, avait perdu vitres et châssis; elle n'était plus qu'un trou informe tumultueusement bouché avec des pavés. Bossuet, Feuilly, Courfeyrac et Joly furent tués; Combeferre, poignardé trois fois dans la poitrine au moment où il relevait un soldat blessé, n'eut que le temps de regarder le ciel avant d'expirer.

Marius, toujours combattant, était si criblé de blessures, particulièrement à la tête, que son visage disparaissait dans le sang et qu'on eût dit qu'il avait la face couverte d'un mouchoir rouge.

Enjolras seul n'était pas atteint. Quand il n'avait plus d'arme, il tendait la main à droite ou à gauche pour qu'un insurgé lui donne une lame quelconque. Il n'avait plus que quatre morceaux d'épée, une de plus que François Ier à Marignan.

Homère dit: 'Diomède égorge Axyle, fils de Teuthranis, qui habitait l'heureuse Arisba; Euryale, fils de Mécistée, extermine Drésos, et Opheltios, Ésèpe, et ce Pédasus que la naïade Abarbarée conçut de l'irréprochable Boucolion; Ulysse renverse Pidyte de Percose; Antiloque, Ablère; Polypætès, Astyale; Polydamas, Otos de Cyllène, et Teucer, Arétaon. Méganthios meurt sous les coups de pique d'Euripyle. Agamemnon, roi des héros, terrasse Élatos né dans la ville escarpée que baigne le sonore fleuve Satnoïs.' Dans nos vieux poèmes de gestes, Esplandian attaque avec une bisaiguë de feu le marquis géant Swantibore, lequel se défend en lapidant le chevalier avec des tours qu'il déracine. Nos anciennes fresques murales nous montrent les ducs de Bretagne et de Bourbon, armés, à cheval, s'aborder, la hache d'armes à la main, masqués de fer, bottés de fer, gantés de fer, l'un caparaçonné d'hermine, l'autre drapé d'azur; Le duc de Bretagne a un lion entre les deux cornes de sa couronne; le duc de Bourbon est casqué d'une monstrueuse fleur de lys à visière. Pour être superbe, il n'est pas nécessaire de porter, comme Yvon, le morion ducal, d'avoir au poing, comme Esplandian, une flamme vivante, ou, comme Phylès, père de Polydamas, d'avoir rapporté d'Éphyre une bonne armure, présent du roi des hommes Euphète; il suffit de donner sa vie pour une conviction ou pour une loyauté. Prenez ce petit

soldat naïf qui rôde autour des bonnes d'enfants dans le jardin du Luxembourg et ce jeune étudiant pâle penché sur un bocal ou sur un livre, parlez-leur de leurs devoir, mettez-les en face l'un de l'autre dans le carrefour Boucherat ou dans le cul-de-sac Planche-Mibray, que l'un combatte pour son drapeau, que l'autre combatte pour son idéal, qu'ils s'imaginent tous les deux combattre pour la patrie, la lutte sera alors colossale. L'ombre de ces deux jeunes projetée dans le grand champ épique où se débat l'humanité égalera l'ombre de Mégaryon, roi de Lycie, étreignant Ajax, l'égal des dieux.

CHAPITRE XXII: PIED À PIED.

Quand il n'y eut plus de chefs vivants qu'Enjolras et Marius, le centre de la barricade plia. Le canon, sans faire de brèche praticable, avait assez largement échancré le milieu de la redoute; là, le sommet de la muraille avait disparu sous les boulets et s'était écroulé; les débris qui étaient tombés, tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur, avaient fini, en s'amoncelant, par faire, des deux côtés, deux espèces de talus, l'un au dedans, l'autre au dehors. Le talus extérieur avait un plan incliné.

Un suprême assaut y fut tenté et cet assaut réussit. La masse hérissée de baïonnettes, lancée au pas gymnastique, arriva, irrésistible; l'épais front de la colonne d'attaque apparut dans la fumée au haut de l'escarpement. Cette fois c'était fini. Le groupe d'insurgés qui défendait le centre recula pêle-mêle.

Alors, le sombre amour de la vie se réveilla chez quelques-uns. Visés par cette forêt de fusils, plusieurs ne voulurent plus mourir. C'est là une minute où l'instinct de conservation pousse des hurlements et où la bête reparaît dans l'homme. Ils étaient retranchés dans l'immeuble de six étages qui faisait le fond de la redoute. Cette maison pouvait être leur salut. Elle était barricadée et comme murée de haut en bas. Avant que la troupe de ligne fût à l'intérieur de la redoute, une porte avait le temps de s'ouvrir et de se fermer, la durée d'un éclair suffisait pour cela; la porte de cet immeuble, entrebâillée brusquement et refermée tout de suite, pour ces désespérés, c'était la vie. Derrière, il y avait les rues: la fuite était possible. Ils se mirent à frapper contre cette porte à coups de crosse et à coups de pied, appelant, criant, suppliant, joignant les mains. Personne n'ouvrit. De la lucarne du troisième étage, la tête morte les regardait.

Enjolras, Marius et huit hommes les protégeaient. Enjolras avait crié aux soldats: 'N'avancez pas!' Un officier n'ayant pas obéi, Enjolras l'avait tué. Il était maintenant dans la petite cour intérieure de la redoute, adossé au mur du cabaret, l'épée dans une main, la carabine dans l'autre, tenant ouverte la porte du café. Il cria aux désespérés: 'il n'y a qu'une porte ouverte. Celle-ci.' Et, les protégeant avec son corps, faisant face à un bataillon, il les fit passer derrière lui. Tous s'y précipitèrent. Enjolras, exécutant avec sa carabine, dont il se servait maintenant comme d'une canne, ce que les escrimeurs appellent la rose couverte, rabattit les baïonnettes autour et devant lui. Il entra le dernier. Il y eut un moment horrible: les soldats voulant entrer, les insurgés voulant fermer la porte. Il la fermèrent avec une telle violence qu'en se replaçant dans son cadre, elle laissa apparaître les cinq doigts coupés d'un soldat qui s'y était cramponné.

Marius était resté dehors. Un coup de feu venait de lui casser la clavicule; il sentit qu'il s'évanouissait et qu'il tombait. Alors qu'il avait déjà les yeux fermés, une main vigoureuse le saisit. Son évanouissement lui laissa à peine le temps de penser à Cosette et de se dire: 'Je suis fait prisonnier. Je serai fusillé.'

Enjolras, ne voyant pas Marius parmi les réfugiés du cabaret, eut la même idée. Mais ils étaient à cet instant où chacun n'a que le temps de penser à sa propre mort. Il assujettit la barre de la porte, la verrouilla, ferma à double tour la serrure et le cadenas pendant qu'on lui cognait dessus furieusement depuis l'extérieur, les soldats à coups de crosse, les sapeurs à coups de hache. Les assaillants s'étaient regroupés derrière cette porte. C'était maintenant le siège du cabaret qui commençait.

Les soldats, disons-le, étaient en colère.

La mort du sergent d'artillerie les avait irrités, et puis, chose plus funeste, pendant les quelques heures qui avaient précédé l'attaque, il s'était dit parmi eux que les insurgés mutilaient les prisonniers, et qu'il y avait, dans le cabaret, le cadavre d'un soldat sans tête. Ce genre de rumeurs accompagne ordinairement les guerres civiles; ce fut un faux bruit de cette espèce qui causa, plus tard, la catastrophe de la rue Transnonain.

Quand la porte fut barricadée, Enjolras dit aux autres:

-'Vendons-nous cher.'

Puis il s'approcha de la table où étaient étendus M. Mabeuf et Gavroche. On voyait, sous le drap noir, deux formes droites et rigides: l'une grande, l'autre petite. Les deux visages se dessinaient vaguement sous les plis froids du suaire. Une main sortait de dessous le linceul et pendait vers la terre. C'était celle du vieillard.

Enjolras se pencha et baisa cette main vénérable, de même que la veille il avait baisé le front.

C'étaient les deux seuls baisers qu'il eût donnés dans sa vie.

La barricade avait lutté comme une porte de Thèbes, le cabaret lutta comme une maison de Saragosse. Ces résistances-là sont bourrues: on ne fait pas de quartier, on ne parlemente pas. On veut mourir pourvu qu'on tue. Quand Suchet demande de capituler, Palafox répond: 'Après la guerre au canon, la guerre au couteau.' Rien ne manqua à la prise d'assaut du cabaret Hucheloup, ni les pavés pleuvant de la fenêtre et du toit sur les assiégeants et exaspérant les soldats par d'horribles écrasements, ni les coups de feu des caves et des mansardes, ni la fureur de l'attaque, ni la rage de la défense, ni, enfin, quand la porte céda, les démences frénétiques de l'extermination. Les assaillants, en se ruant dans le cabaret, les pieds embarrassés dans les panneaux de la porte enfoncée et jetée à terre, n'y trouvèrent pas un combattant. L'escalier en spirale, coupé à coups de hache, gisait au milieu de la salle basse, quelques blessés achevaient d'expirer, tout ce qui n'était pas tué était au premier étage, et là, par le trou du plafond, qui avait été l'entrée de l'escalier, un feu terrifiant éclata. C'étaient les dernières cartouches. Quand elles furent brûlées, quand ces agonisants redoutables n'eurent plus ni poudre ni balles, ils prirent les bouteilles mise de côté par Enjolras et tinrent tête à l'escalade avec ces massues effroyablement fragiles. C'étaient des bouteilles d'acide. Je dis telles qu'elles sont ces choses sombres du carnage. L'assiégé, hélas, fait arme de tout. Le feu grégeois n'a pas déshonoré Archimède; la poix bouillante n'a pas déshonoré Bayard. Toute guerre est épouvantable. La mousqueterie des assiégeants, quoique gênée, massacra. Le rebord du trou du plafond fut bientôt entouré de têtes mortes d'où ruisselaient de longs fils rouges et fumants. Le fracas était inexprimable; une fumée enfermée et brûlante fit presque la nuit sur ce combat. Les mots manquent pour décrire l'horreur lorsqu'elle atteint ce degré de barbarie. Il n'y avait plus d'hommes dans cette lutte maintenant infernale. Ce n'étaient plus des géants contre des colosses. Cela ressemblait plus à Milton et à Dante qu'à Homère. Des démons attaquaient, des spectres résistaient.

C'était de l'héroïsme devenu monstrueusement diabolique.

CHAPITRE XXIII: ORESTE À JEUN, PYLADE IVRE.

Enfin, se faisant la courte échelle, s'aidant du squelette de l'escalier, grimpant aux murs, s'accrochant au plafond, écharpant, au bord de la trappe même, les derniers qui résistaient, une vingtaine d'assiégeants, soldats, gardes nationaux, gardes municipaux, pêle-mêle, la plupart défigurés par des blessures au visage, aveuglés par le sang, furieux, devenus sauvages, firent irruption dans la salle du premier étage. Il n'y avait plus là qu'un seul homme qui fût debout: Enjolras. Sans cartouches, sans épée, il n'avait plus à la main que le canon de sa carabine dont il avait brisé la crosse sur la tête de ceux qui entraient. Il avait mis le billard entre les assaillants et lui; il avait reculé à l'angle de la salle et, là, le regard fier, la tête haute, ce tronçon d'arme au poing, il était encore assez inquiétant pour que le vide se fût fait autour de lui. Un cri s'éleva:

-'C'est le chef. C'est lui qui a tué l'artilleur. Puisqu'il s'est mis là, il y est bien. Qu'il y reste. Fusillons-le sur place.'

-'Fusillez-moi', dit Enjolras.

Jetant son morceau de carabine et ouvrant les bras, il présenta sa poitrine.

L'audace de bien mourir émeut toujours les hommes. Dès qu'Enjolras eut ouvert les bras, acceptant la fin, l'assourdissement de la lutte cessa dans la salle; ce chaos s'apaisa subitement dans une sorte de solennité sépulcrale. Il semblait que la majesté menaçante d'Enjolras, désarmé, immobile, pesât sur ce tumulte et que, rien que par l'autorité de son regard tranquille, ce jeune homme, qui n'avait pas une blessure, superbe, sanglant, charmant, indifférent, contraignît cette cohue sinistre à le tuer avec respect. Sa beauté hautaine resplendissait; comme s'il ne pouvait pas plus être fatigué que blessé, après les effrayantes vingt-quatre heures qui venaient de s'écouler, il était vermeil et rose. C'était peut-être de lui que parlait le témoin qui dit, plus tard, devant le conseil de guerre: 'Il y avait un insurgé que j'ai entendu nommer Apollon.' Un garde national qui visait Enjolras abaissa son arme en disant: 'Il me semble que je vais fusiller une fleur.'

Douze hommes se formèrent en peloton et apprêtèrent leurs fusils en silence.

Puis un sergent cria: 'En joue.'

Un officier intervint.

-'Attendez.'

Et, s'adressant à Enjolras, il ajouta:

-'Voulez-vous qu'on vous bande les yeux?'

-'Non.'

-'Est-ce bien vous qui avez tué le sergent d'artillerie?'

-'Oui'.

Depuis quelques instants, Grantaire s'était réveillé.

Grantaire, on s'en souvient, dormait depuis la veille dans la salle haute du cabaret, assis sur une chaise, affaissé sur une table.

Il incarnait la vieille métaphore: ivre mort. Le hideux philtre absinthe-bière-alcool l'avait fait dormir tout ce temps. Sa table étant petite et ne pouvant servir à la barricade, on la lui avait laissée. Il était toujours dans la même posture, la poitrine pliée sur la table, la tête appuyée à plat sur les bras, entouré de verres, de chopes et de bouteilles. Il dormait de cet écrasant sommeil de l'ours engourdi et de la sangsue repue. Rien n'y avait fait, ni la fusillade, ni les boulets, ni la mitraille qui pénétrait par la fenêtre dans la salle où il était, ni le prodigieux vacarme de l'assaut. Seulement, il répondait quelquefois au canon par un ronflement. Il semblait attendre là qu'une balle vînt lui épargner la peine de se réveiller. Plusieurs cadavres gisaient autour de lui; rien, d'ailleurs, ne le distinguait de ces dormeurs profonds de la mort.

Le bruit ne réveille pas un ivrogne, c'est le silence qui le réveille. Cette singularité a été observée plus d'une fois. La chute de tout, autour de lui, augmentait l'anéantissement de Grantaire; l'écroulement le berçait. L'espèce de halte que fit le tumulte devant Enjolras fut une secousse pour ce pesant sommeil. C'est l'effet d'une voiture au galop qui s'arrête d'un seul coup. Les dormeurs se réveillent. Grantaire se redressa subitement, étendit les bras, se frotta les yeux, regarda, bâilla et comprit.

L'ivresse qui finit ressemble à un rideau qui se déchire. On voit, en bloc et d'un seul coup d'œil, tout ce qu'elle cachait. La vérité de la situation apparaît alors dans sa cruelle nudité. Les idées reviennent avec une lucidité brusque; l'effacement de l'ivresse, sorte de buée qui aveuglait le cerveau, se dissipe, et fait place à la claire et nette obsession des réalités.

Relégué qu'il était dans son coin, et comme abrité derrière le billard, les soldats, le regard fixé sur Enjolras, n'avaient pas même aperçu Grantaire. Le sergent se préparait à répéter son ordre quand, tout à coup, ils entendirent une voix crier, à côté d'eux:

-'Vive la République! J'en suis.'

Grantaire s'était levé.

L'immense lueur de tout le combat qu'il avait manqué, et dont il n'avait pas été, apparut dans le regard éclatant de l'ivrogne transfiguré.

Il répéta: 'Vive la République!' traversa la salle d'un pas ferme et alla se placer devant les fusils, debout, près d'Enjolras.

-'Faites-en deux d'un coup', dit-il.

Et, se tournant doucement vers Enjolras, il lui demanda:

-'Permets-tu?'

Enjolras lui serra la main en souriant.

Ce sourire n'était pas achevé que la détonation éclata.

Enjolras, traversé de huit coups de feu, resta adossé au mur comme si les balles l'y eussent cloué. Seulement, il pencha la tête.

Grantaire, foudroyé, s'abattit à ses pieds.

Quelques instants après, les soldats délogèrent les derniers insurgés réfugiés en haut de la maison. Ils tiraient à travers un treillis de bois, dans le grenier. On se battait dans les combles. On jetait des corps par les fenêtres, quelques-uns vivants. Deux voltigeurs, qui essayaient de relever l'omnibus fracassé, furent tués de deux coups de carabine tirés des mansardes. Un homme en blouse fut poignardé et précipité dans le vide; il agonisa sur le pavé. Un soldat et un insurgé glissèrent ensemble sur le talus de tuiles du toit et, ne voulaient pas se lâcher, tombèrent en s'agrippant l'un à l'autre. Il y eut la même lutte dans la cave avec les mêmes cris, coups de feu et piétinements farouches. Puis, le silence s'imposa. La barricade était prise.

Les soldats commencèrent la fouille des maisons du quartier et la poursuite des fuyards.

CHAPITRE XXIV: PRISONNIER.

Marius était prisonnier en effet. Prisonnier de Jean Valjean.

La main qui l'avait pris par derrière, au moment où il tombait, et dont, en perdant connaissance, il avait senti la pression, était celle de Jean Valjean.

Jean Valjean n'avait pris au combat d'autre part que de s'y exposer. Sans lui, à cette phase suprême de l'agonie, personne n'eût songé aux blessés. Grâce à lui, partout présent dans le carnage comme la providence, ceux qui tombaient étaient relevés, transportés dans la salle basse et pansés. Dans les intervalles, il réparait la barricade. Mais rien qui pût ressembler à un coup, à une attaque, ou même à une défense personnelle, ne sortit de ses mains. Il se taisait et secourait. Du reste, il avait à peine quelques égratignures. Les balles n'avaient pas voulu de lui. Si le suicide faisait partie de ce qu'il avait rêvé en venant dans ce sépulcre, de ce côté-là il n'avait pas réussi. Mais je doute qu'il ait songé à cet acte irréligieux.

Jean Valjean, dans la fumée épaisse du combat, n'avait pas l'air de voir Marius; le fait est qu'il ne le quittait pas des yeux. Quand un coup de feu renversa Marius, il bondit avec une agilité de tigre, s'abattit sur lui comme sur une proie et l'emporta.

Le tourbillon de l'attaque était, à cet instant-là, si violemment concentré sur Enjolras et sur la porte du cabaret que personne ne le vit, portant dans ses bras le jeune homme évanoui, traverser le champ dépavé de la barricade et disparaître derrière l'angle du café Corinthe.

On se rappelle cet angle qui faisait une sorte de cap dans la rue; ces quelques pieds carrés de terrain garantissait des balles, de la mitraille et aussi des regards. Il y a, parfois, dans les incendies, une chambre qui ne brûle pas, et dans les mers les plus furieuses, en deçà d'un promontoire ou au fond d'un cul-de-sac d'écueils, un petit coin tranquille. C'était dans cette espèce de repli du trapèze intérieur de la barricade qu'Éponine avait agonisé.

Jean Valjean s'arrêta là, laissa glisser Marius à terre, s'adossa au mur et regarda autour de lui.

La situation était épouvantable.

Pour l'instant, pour deux ou trois minutes peut-être, ce pan de muraille était un abri; mais comment sortir de cet enfer? Il se rappelait l'angoisse qu'il avait éprouvée rue Polonceau, huit ans plus tôt, et de quelle façon il était parvenu à s'échapper; c'était difficile à l'époque, aujourd'hui c'était impossible. Il avait, devant lui, cette implacable et sourde maison à six étages qui ne semblait habitée que par l'homme mort penché à sa fenêtre; il avait, à sa droite, la barricade assez basse qui fermait la Petite-Truanderie; enjamber cet obstacle paraissait facile, mais on voyait, au-dessus de la crête du barrage, une rangée de pointes de baïonnettes. C'était la troupe de ligne, postée au delà de cette barricade et aux aguets. Il était évident que franchir la barricade était une folie: toute tête qui se risquerait à dépasser le haut de la muraille de pavés servirait de cible à soixante coups de fusil. Il avait, à sa gauche, le champ de bataille. La mort était derrière l'angle du mur.

Que faire?

Un oiseau seul eût pu se tirer de là.

Il fallait se décider sur-le-champ, trouver un expédient, prendre parti. On se battait à quelques pas de lui; par bonheur, tous s'acharnaient sur un point unique, sur la porte du cabaret; mais qu'un soldat, un seul, eût l'idée de contourner la maison, ou de l'attaquer de côté, et tout était fini.

Jean Valjean regarda la maison en face de lui, il regarda la barricade à côté de lui, puis il regarda la terre, avec la violence de l'extrémité suprême, éperdu, et comme s'il eût voulu y faire un trou avec ses yeux.

À force de regarder, comme si le regard pouvait faire éclore la chose désirée, on ne sait quoi de vaguement saisissable dans une telle agonie se dessina et prit forme à ses pieds. Il aperçut, à quelques pas de lui, au bas du petit barrage si impitoyablement gardé et guetté au dehors, sous un écroulement de pavés qui la cachait en partie, une grille de fer posée à plat et de niveau avec le sol. Cette grille, faite de gros barreaux transversaux, avait environ deux pieds carrés. L'encadrement de pavés qui la maintenait avait été arraché; elle était comme descellée. À travers les barreaux, on entrevoyait une ouverture obscure, quelque chose de semblable au conduit d'une cheminée ou au cylindre d'une citerne. Jean Valjean s'élança. Sa vieille science des évasions lui monta au cerveau comme une clarté. Écarter les pavés, soulever la grille, charger sur ses épaules Marius inerte comme un corps mort, descendre, avec ce fardeau sur les reins, en s'aidant des coudes et des genoux, dans cette espèce de puits heureusement peu profond, laisser retomber au-dessus de sa tête la lourde trappe de fer sur laquelle les pavés ébranlés se mirent de nouveau, prendre pied sur une surface dallée, à trois mètres au-dessous du sol, cela fut exécuté comme ce que l'on s'imagine dans les rêves les plus fous: avec une force de géant et une rapidité d'aigle. Cela dura quelques minutes à peine.

Jean Valjean se trouva, avec Marius toujours évanoui, dans une sorte de long couloir souterrain, profond, paisible, silencieux, absolument noir.

L'impression qu'il avait autrefois éprouvée en tombant de la rue dans le couvent lui revint. Seulement, ce qu'il portait aujourd'hui, ce n'était pas Cosette mais Marius.

C'est à peine s'il entendait, maintenant, au-dessus de lui, un vague murmure: le formidable tumulte du cabaret pris d'assaut.

Livre deuxième: L'intestin du Léviathan.

CHAPITRE I: LA TERRE APPAUVRIE PAR LA MER.

Paris jette vingt-cinq millions de francs à l'eau, chaque année. Comment et de quelle façon? Jour et nuit. Dans quel but? Sans aucun but. Avec quelle pensée? Sans y

penser. Pour quoi faire? Pour rien. Au moyen de quel organe? Au moyen de son intestin. Quel intestin? Ses égouts voyons!

Vingt-cinq millions, c'est l'estimation basse que donne la science.

Celle-ci, après avoir longtemps tâtonné, sait, aujourd'hui, que le plus fertile et efficace des engrais est l'engrais humain. Les Chinois, disons-le avec honte, le savaient avant nous. Pas un paysan chinois, c'est Eckeberg qui le dit, ne va à la ville sans rapporter, aux deux extrémités de son bambou, deux seaux pleins de ce que nous nommons immondices. Grâce à l'engrais humain, la terre, en Chine, est encore aussi jeune qu'au temps d'Abraham. Le froment chinois rend jusqu'à cent vingt fois la semence. Aucun guano n'atteint l'efficacité des détritus d'une capitale. Une grande ville est le plus puissant des stercoraires. Employer la ville à fumer la plaine, ce serait une réussite certaine. Si notre or est fumier, en revanche, notre fumier est or.

Que fait-on de cet or fumier? On le jette dans l'abîme.

On expédie, à grands frais, des convois de navires afin de récolter, au pôle sud, la fiente des pétrels et des pingouins, et l'incalculable élément d'opulence qu'on a sous la main, on l'envoie à la mer. Tout l'engrais humain et animal que le monde perd, rendu à la terre au lieu d'être jeté à l'eau, suffirait à nourrir le monde.

Ces tas d'ordures devant les bornes, ces tonnes de boue ramassées la nuit dans les rues, ces affreuses poubelles, ces fétides écoulements de fange souterraine que le pavé vous cache, savez-vous ce que c'est? C'est de la prairie en fleur, c'est de l'herbe verte, c'est du serpolet, du thym, de la sauge, du gibier, du bétail, le mugissement satisfait des grands boeufs le soir, du foin parfumé, du blé doré, du pain sur votre table, du sang chaud dans vos veines, de la santé, de la joie, de la vie. Ainsi le veut cette création mystérieuse qui est la transformation sur la terre et la transfiguration dans le ciel.

Rendez cela au grand creuset; votre richesse en dépend. La fertilisation des plaines est indispensable pour nourrir les hommes.

Vous êtes libre de perdre cette ressource et de me trouver ridicule, par-dessus le marché, mais c'est faire preuve d'ignorance.

La statistique a calculé que la France, à elle seule, fait, tous les ans, un versement d'un demi-milliard à l'Atlantique par la bouche de ses rivières. Notez ceci: avec ces cinq cents millions on payerait le quart des dépenses du budget de l'État. L'intelligence de l'homme est telle qu'il aime mieux se débarrasser de ces cinq cents millions dans le ruisseau. C'est la substance même du peuple qu'emportent, ici goutte à goutte, là à flots, le misérable vomissement de nos égouts dans les fleuves et le gigantesque vomissement de nos fleuves dans l'océan. Chaque hoquet de nos cloaques nous coûte mille francs. On préfère gaspiller, affamer, polluer, rendre malade plutôt que de nourrir et guérir l'humanité.

On sait, par exemple, qu'à cette heure, la Tamise empoisonne Londres.

En ce qui concerne Paris, on a dû, il y a peu, prolonger la plupart des égouts en aval; désormais ils se jettent après le dernier pont.

Un double appareil tubulaire, pourvu de soupapes et d'écluses de chasse, aspirant et refoulant, un système de drainage élémentaire, simple comme le poumon de l'homme, et qui fonctionne déjà dans plusieurs communes d'Angleterre, suffirait pour amener, dans nos villes, l'eau pure des champs et pour renvoyer, dans nos champs, l'eau riche des villes. Ce facile va-et-vient, le plus simple du monde, retiendrait, chez nous, les cinq cents millions jetés dehors. J'ai l'impression qu'on pense à autre chose.

Le procédé actuel fait le mal en voulant faire le bien. L'intention est bonne, le résultat est triste. On croit purger la ville, on étiole la population. Un égout est un malentendu. Quand, partout, le drainage, avec sa fonction double, restituant ce qu'il prend, aura remplacé l'égout, simple lavage appauvrissant, alors, ceci étant combiné avec les données d'une économie sociale nouvelle, le produit de la terre sera décuplé et le problème de la misère sera singulièrement atténué. De plus, le problème des parasites, insectes nuisibles et microbes pathogènes sera résolu.

En attendant, la richesse publique s'en va à la rivière et le naufrage a lieu. L'Europe se ruine de la sorte par épuisement.

Quant à la France, je viens de donner les chiffres. Or, Paris contenant le vingt-cinquième de la population française totale, et le guano parisien étant le plus riche de tous, on reste au-dessous de la vérité en évaluant à vingt-cinq millions la part de perte de Paris dans le demi-milliard que la France refuse annuellement. Ces vingt-cinq millions, employés en assistance et en jouissance, doubleraient la splendeur de Paris. La ville les dépense en eau sale. De sorte qu'on peut dire que la grande prodigalité de Paris, sa fête merveilleuse, sa Folie-Beaujon, son ruissellement d'or à pleines mains, son faste, son luxe, sa magnificence, c'est son égout.

C'est de cette façon que, dans la cécité d'une mauvaise économie politique, on noie, on laisse aller à vau-l'eau et se perdre dans les gouffres le bien-être de tous. On devrait tendre des filets sur toutes les rivières pour retenir les richesses que les États imprévoyants laissent filer.

Économiquement, le fait peut se résumer ainsi: Paris est un panier percé.

Paris, cette cité modèle, ce patron des capitales bien faites dont chaque peuple tâche d'avoir une copie, cette métropole de l'idéal, cette patrie auguste de l'initiative, de l'impulsion et de l'essai, ce centre et ce lieu des esprits, cette ville nation, cette ruche de l'avenir, ce composé merveilleux de Babylone et de Corinthe, ferait hausser les épaules à un paysan du Fo-Kian s'il voyait ses égouts.

Imitez cette ville et vous vous ruinerez.

Cependant, ce n'est pas elle qui a inventé ce gaspille; elle ne fait qu'imiter. Les anciens agissaient comme les modernes. 'Les cloaques de Rome', dit Liebig, 'ont absorbé tout le bien-être du paysan romain.' Quand la campagne de Rome fut ruinée par l'égout romain, Rome épuisa l'Italie; quand elle eut mis l'Italie dans son cloaque, elle y versa la Sicile, la Sardaigne, l'Afrique. L'égout de Rome a engouffré le monde. Ce cloaque offrait son engloutissement à la cité et à l'univers. La ville éternelle était un 'égout sans fond'.

Pour ces choses-là comme pour d'autres, Rome donne l'exemple.

Cet exemple, Paris le suit, avec toute la bêtise propre aux villes d'esprit.

Pour les besoins de l'opération sur laquelle je viens de m'expliquer, Paris a un autre Paris sous lui: une ville d'égouts avec ses rues, ses carrefours, ses places, ses impasses, ses artères, sa circulation, ses écoulements de fange.

Car il ne faut rien flatter, pas même un grand peuple; là où il y a tout, il y a l'ignominie à côté du sublime. Si Paris contient Athènes, ville intelligente, Tyr, ville puissante, Sparte, ville vertueuse, Ninive, ville prodigieuse, il contient aussi Lutèce, ville sale!

D'ailleurs, le cachet de sa puissance est là aussi, et la gigantesque cave de Paris réalise, parmi les monuments, cet idéal étrange, le grandiose abject, prôné par quelques hommes comme Machiavel, Bacon, Mirabeau.

Le sous-sol de Paris, si l'œil pouvait en pénétrer la surface, présenterait l'aspect d'un madrépore colossal. Une éponge n'a guère plus de canaux et de couloirs que la motte de terre de six lieues de tour sur laquelle repose l'antique grande ville. Sans parler des catacombes, qui sont une cave à part, sans parler de l'inextricable treillis de conduites de gaz, sans compter le vaste système tubulaire de la distribution d'eau propre qui aboutit aux bornes-fontaines, les égouts font, à eux seuls, sous les deux rives, un prodigieux réseau ténébreux, un labyrinthe qui a sa pente pour fil.

Là apparaît, dans la brume humide, le rat, qui semble le produit de l'accouchement de Paris.

CHAPITRE II: L'HISTOIRE ANCIENNE DES ÉGOUTS.

Qu'on s'imagine Paris soulevé comme un couvercle, le réseau souterrain des égouts, vu à vol d'oiseau, dessinera, sur les deux rives, une espèce de grosse branche

greffée au fleuve. Sur la rive droite, l'égout de ceinture sera le tronc de cette branche, les conduits secondaires seront les rameaux, les impasses, les ramuscules.

Cette figure n'est que sommaire et à demi exacte, l'angle droit, qui est l'angle habituel de ce genre de ramifications souterraines, étant très rare dans la végétation.

On se fera une image plus ressemblante de cet étrange plan en supposant qu'on voie à plat quelque bizarre alphabet d'orient dont les lettres alambiquées seraient soudées les unes aux autres, dans un désordre apparent, tantôt par leurs angles, tantôt par leurs extrémités.

Les égouts et souterrains jouaient un grand rôle au Moyen-Âge, au Bas-Empire et dans ce vieil Orient. La peste y naissait, les despotes y mouraient. Les multitudes regardaient presque avec une crainte religieuse ces lits de pourriture, monstrueux berceaux de la Mort. La fosse aux vermines de Bénarès n'est pas moins vertigineuse que la fosse aux lions de Babylone. Téglath-Phalasar, au dire des livres rabbiniques, jurait sur le souterrain de Ninive. C'est de l'égout de Munster que Jean de Leyde faisait sortir sa fausse lune, et c'est du puits-cloaque de Kekhscheb que son ménechme oriental, Mokannâ, le prophète voilé du Khorassan, faisait sortir son faux soleil.

L'histoire des hommes se reflète dans l'histoire des cloaques. Les gémonies racontaient Rome. L'égout de Paris a été une vieille chose formidable. Il a été sépulcre, il a été asile. Le crime, l'intelligence, la protestation sociale, la liberté de conscience, la pensée, le vol, tout ce que les lois humaines poursuivent ou ont poursuivi, s'est caché dans ce trou; les maillotins au quatorzième siècle, les tire-laine au quinzième, les huguenots au seizième, les illuminés de Morin au dix-septième, les chauffeurs au dix-huitième. Il y a cent ans, le coup de poignard nocturne en sortait, le filou en danger y glissait; le bois avait la caverne, Paris avait l'égout. La truanderie acceptait l'égout comme succursale de la Cour des Miracles; le soir, narquoise et féroce, elle rentrait sous le vomitoire Maubuée comme dans une alcôve.

Il était tout simple que ceux qui avaient pour lieu de travail quotidien le cul-de-sac Vide-Gousset ou la rue Coupe-Gorge eussent pour domicile nocturne le ponceau du Chemin-Vert ou le cagnard Hurepoix. De là un fourmillement de souvenirs. Toutes sortes de fantômes hantent ces longs tunnels solitaires où la pourriture et le miasme règnent. De temps en temps, on peut apercevoir Villon, dedans, causant avec Rabelais, dehors.

L'égout, dans l'ancien Paris, est le rendez-vous de tous les épuisements et de tous les essais. L'économie politique y voit un détritus, la philosophie sociale y voit un résidu.

L'égout, c'est la conscience de la ville. Tout y converge et s'y confronte. Dans ce lieu livide, il y a des ténèbres, mais il n'y a plus de secrets. Chaque chose a sa forme vraie ou, du moins, sa forme définitive. Le tas d'ordures a cela pour lui qu'il n'est pas menteur. La naïveté s'est réfugiée là. Le masque de Basile s'y trouve mais on en voit le carton, les ficelles, le dedans, le dehors, et il est accentué d'une boue honnête. Le faux nez de Scapin le fréquente. Toutes les saletés de la civilisation, une fois hors de service, tombent dans cette fosse de vérité où aboutit l'immense glissement social. Elles s'y engloutissent en s'y étalant. Ce pêle-mêle est une confession. Là, plus de fausse apparence, aucun plâtrage possible, l'ordure ôte sa chemise, se dénude complètement, dissout les illusions et les mirages pour exhiber crûment la sinistre figure de ce qui finit. Là, un cul de bouteille avoue l'ivrognerie, une anse de panier raconte la domesticité; le trognon de pomme qui a eu des opinions littéraires redevient le trognon de pomme; l'effigie du gros sou se vert-de-grise franchement, le crachat de Caïphe rencontre le vomissement de Falstaff, le louis d'or qui sort du tripot heurte le clou où pend le bout de corde du suicide, un fœtus livide roule enveloppé dans des paillettes qui ont dansé le mardi gras dernier à l'Opéra, une toque qui a jugé les hommes se vautre près d'une pourriture qui a été la jupe d'une femme facile; c'est plus que de la fraternité, c'est du tutoiement. Tout ce qui se fardait se barbouille. Le dernier voile est arraché. l'égout est cynique: il dit tout avec vulgarité.

Cette sincérité de l'immondice nous plaît et repose l'âme. Quand on a passé son temps à subir sur la terre le spectacle des grands airs que prennent la raison d'état, le serment, la sagesse politique, la justice humaine, les probités professionnelles, les

austérités de situation, les robes incorruptibles, cela soulage d'entrer dans un égout et de voir la boue puante qui émane de cette humanité putride.

Cela enseigne en même temps. Je l'ai dit tout à l'heure, l'histoire passe par l'égout. Les Saint-Barthélemy y filtrent goutte à goutte entre les pavés. Les grands assassinats publics, les boucheries politiques et religieuses traversent ce souterrain de la civilisation et y poussent leurs cadavres. Pour les yeux du penseur, tous les meurtriers historiques sont là, dans la pénombre hideuse, à genoux, avec un pan de leur suaire pour tablier, épongeant lugubrement leur crime. Louis XI y est avec Tristan, François Ier y est avec Duprat, Charles IX y est avec sa mère, Richelieu y est avec Louis XIII, Louvois y est, Letellier y est, Hébert et Maillard y sont, grattant les pierres et tâchant de faire disparaître les traces de leurs actions. On entend, sous ces voûtes, le balai de ces spectres. On y respire la puanteur écœurante des catastrophes sociales. On voit, dans des coins, des miroitements rougeâtres. Il coule là une eau terrible où se sont lavées des mains ensanglantées.

L'observateur social doit entrer dans ces ombres. Elles font partie de son laboratoire. La philosophie est le microscope de la pensée. Tout veut la fuir mais rien ne lui échappe. Tergiverser est inutile. Quel côté de soi montre-t-on en tergiversant? Le côté honteux. La philosophie poursuit le mal de son regard honnête et ne lui permet pas de s'évader dans le néant. Dans l'effacement des choses qui disparaissent, dans le rapetissement des choses qui s'évanouissent, elle reconnaît tout. Elle reconstruit la pourpre d'après le haillon et la femme d'après le chiffon. Avec le cloaque, elle refait la ville; avec la boue, elle refait les mœurs. Du tesson, elle conclut l'amphore ou la cruche. Elle reconnaît, à une empreinte d'ongle sur un parchemin, la différence entre le quartier juif et la *Judengasse*. Elle retrouve, dans ce qui reste, ce qui a été, le bien, le mal, le faux, le vrai, la tache de sang du palais, le pâté d'encre de la caverne, la goutte de suif du lupanar, les épreuves subies, les tentations bien venues, les vomissures, le pli qu'ont fait les caractères en s'abaissant, la trace de la prostitution dans les âmes grossières, la marque du coup de coude de Messaline sur la veste des portefaix de Rome.

CHAPITRE III: BRUNESEAU.

L'égout de Paris, au moyen âge, était légendaire. Au seizième siècle, Henri II essaya un sondage qui avorta. Il n'y a pas cent ans, le cloaque, Mercier l'atteste, était abandonné à lui-même et devenait ce qu'il pouvait.

Tel était cet ancien Paris, livré aux querelles, aux indécisions et aux tâtonnements. Il fut longtemps assez bête. Plus tard, 89 montra comment l'esprit vient aux villes. Mais, au bon vieux temps, la capitale était bête: elle ne savait ni balayer les ordures ni faire disparaître les abus. Tout était obstacle, tout était problématique. L'égout, par exemple, était réfractaire à tout itinéraire. On ne parvenait pas plus à s'orienter dans la voirie qu'à s'entendre dans la ville: en haut était l'inintelligible, en bas résidait l'inextricable. La confusion des langues révélait la confusion des caves; Dédale doublait Babel.

Quelquefois, l'égout de Paris mimait le Nil en colère: il débordait! Par moments, cet estomac de la civilisation digérait mal, le cloaque refluait dans le gosier de la ville, et Paris avait l'arrière-goût de sa fange. Ces ressemblances de l'égout avec le remords avaient du bon; c'étaient des avertissements; fort mal pris du reste; la ville s'indignait que sa boue eût tant d'audace et n'admettait pas que l'ordure revînt.

L'inondation de 1802 est un des souvenirs actuels des Parisiens de quatre-vingts ans. La fange se répandit en croix place des Victoires, où est la statue de Louis XIV; elle entra rue Saint-Honoré par les deux bouches d'égout des Champs-Élysées, rue Saint-Florentin par l'égout Saint-Florentin, rue Pierre-à-Poisson par l'égout de la Sonnerie, rue Popincourt par l'égout du Chemin-Vert, rue de la Roquette par l'égout de la rue de Lappe; elle couvrit le caniveau de l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à une hauteur de trente-cinq centimètres; au sud, par le vomitoire de la Seine voyant les eaux refluer, elle pénétra rue Mazarine, rue de l'Échaudé et rue des Marais, où elle s'arrêta à quelques pas de la maison

qu'avait habitée Racine, rendant ainsi hommage au poète du dix-septième siècle. Elle atteignit son maximum de hauteur rue Saint-Pierre, où elle s'éleva à trois pieds au-dessus des dalles de la gargouille, et son maximum d'étendue, rue Saint-Sabin, où elle s'étala sur une longueur de deux cent trente-huit mètres.

Au commencement de ce siècle, l'égout de Paris était encore un lieu mystérieux. La boue ne peut jamais être bien famée; mais ici la mauvaise réputation allait jusqu'à l'effroi. Paris savait confusément qu'il avait, sous lui, une cave terrible. On en parlait comme de cette monstrueuse fosse de Thèbes où fourmillaient des scolopendres de quinze pieds de long et qui eût pu servir de baignoire à Béhémoth. Les grosses bottes des égoutiers ne s'aventuraient jamais au delà de certains endroits connus. On était encore très voisin du temps où les chariots des éboueurs, du haut desquels Sainte-Foix fraternisait avec le marquis de Créquy, se déchargeaient tout simplement dans l'égout. Quant au curage, on confiait cette fonction aux averses, qui encombraient plus qu'elles ne balayaient. Rome laissait encore quelque poésie à son cloaque et l'appelait Gémonies; Paris insultait le sien et l'appelait trou punais. La science et la superstition étaient d'accord sur l'horreur. Le trou punais dégoûtait l'hygiène et la légende. Les sorciers du Moine bourru se cachaient sous la voussure fétide de l'égout Mouffetard; les cadavres des Marmousets avaient été jetés dans l'égout de la Barillerie; Fagon avait attribué la redoutable fièvre maligne de 1685 à la rupture de l'égout du Marais, au niveau de la rue Saint-Louis, presque en face de l'enseigne du Messager galant. La bouche d'égout de la rue de la Mortellerie était célèbre par les pestes qui en sortaient; avec sa grille de fer à pointes qui simulait une rangée de dents, elle était dans cette rue nocive comme une gueule de dragon soufflant l'enfer sur les hommes. L'imagination populaire assaisonnait le sombre évier parisien d'on ne sait quel hideux mélange d'infini. L'égout était sans fond. L'égout, c'était le barathrum des Athéniens. L'idée d'explorer ces régions lépreuses ne venait pas même à la police. Tenter cet inconnu, jeter la sonde dans cette ombre, aller à la découverte dans cet abîme, qui l'eût osé? C'était effrayant. Quelqu'un se présenta pourtant. Le cloaque eut son Christophe Colomb.

Un jour, en 1805, dans une de ces rares apparitions que l'empereur faisait à Paris, le ministre de l'intérieur, un Decrès ou un Crétet quelconque, vint au petit lever du maître. On entendait, dans le Carrousel, le bruit métallique des sabres de tous ces soldats extraordinaires de la grande République et du grand Empire. Il y avait un encombrement de héros à la porte des appartements de Napoléon: soldats du Rhin, de l'Escaut, de l'Adige et du Nil, compagnons de Joubert, de Desaix, de Marceau, de Hoche, de Kléber, aérostiers de Fleurus, grenadiers de Mayence, pontonniers de Gênes, hussards que les Pyramides avaient regardés, artilleurs qu'avait éclaboussés le boulet de Junot, cuirassiers qui avaient pris d'assaut la flotte à l'ancre dans le Zuyderzée, hommes qui avaient suivi Bonaparte sur le pont de Lodi, qui avaient accompagné Murat dans la tranchée de Mantoue, qui avaient devancé Lannes dans le chemin creux de Montebello. Toute l'armée d'alors était là, dans la cour des Tuileries, représentée par une escouade ou par un peloton, gardant Napoléon endormis. C'était la glorieuse époque où la Grande Armée avait derrière elle Marengo et devant elle Austerlitz. 'Sire', dit le ministre de l'intérieur à Napoléon, 'j'ai vu, hier, l'homme le plus intrépide de votre empire.' 'Qui est-il?', demanda brusquement l'empereur, 'Et que veut-il?' 'Il veut faire une chose, sire.' 'Laquelle?' 'Visiter les égouts de Paris.'

Cet homme existait. Il se nommait Bruneseau.

CHAPITRE IV: QUELQUES DÉTAILS IGNORÉS.

La visite eut lieu. Ce fut une campagne redoutable; une bataille nocturne contre la peste et l'asphyxie. Ce fut, en même temps, un voyage de découvertes. Un des survivants de cette exploration, ouvrier intelligent, très jeune alors, en racontait encore il y a quelques années les curieux détails que Bruneseau crut devoir omettre dans son rapport au préfet de police, comme indignes du style administratif. Les procédés désinfectants étaient, à cette époque, très rudimentaires. À peine Bruneseau eut-il franchi les premières

articulations du réseau souterrain, que huit des travailleurs sur vingt refusèrent d'aller plus loin. L'opération était compliquée; la visite entraînait le curage; il fallait donc curer et, en même temps, arpenter: noter les entrées d'eau, compter les grilles et les bouches, détailler les branchements, indiquer les courants à points de partage, reconnaître les circonscriptions respectives des divers bassins, sonder les petits égouts greffés sur l'égout principal, mesurer la hauteur sous clef de chaque couloir et la largeur, tant à la naissance des voûtes qu'à fleur du radier, déterminer les ordonnées du nivellement au droit de chaque entrée d'eau, soit du radier de l'égout, soit du sol de la rue. On avançait péniblement. Il n'était pas rare que les échelles de descente plongeassent dans trois pieds de vase. Les lanternes agonisaient dans les miasmes. De temps en temps on emportait un égoutier évanoui. À certains endroits, il y avait de véritables précipices. Le sol et le dallage s'étaient effondrés, l'égout s'était changé en puits perdu; on ne trouvait plus de surface solide; un homme disparut brusquement; on eut grand-peine à le retirer. Il suivirent le conseil de Fourcroy et allumèrent, de distance en distance, dans des endroits suffisamment assainis, de grandes cages pleines d'étoupe imbibée de résine. Les murs étaient parfois couverts de champignons difformes; l'on eût dit des tumeurs. La pierre elle-même semblait malade dans ce milieu irrespirable.

Bruneseau, dans son exploration, procéda d'amont en aval. Au point de partage des deux conduites d'eau du Grand-Hurleur, il lu, sur une pierre en saillie, la date de 1550. Cette pierre indiquait la limite où s'était arrêté Philibert Delorme, chargé par Henri II de visiter la voirie souterraine de Paris. Cette pierre était la trace du seizième siècle. Bruneseau retrouva la main-d'œuvre du dix-septième dans les conduits du Ponceau et de la rue Vieille-du-Temple, maçonnés entre 1600 et 1650, et celle du dix-huitième, dans la section ouest du canal collecteur, creusé en 1740. Ces deux ouvrages, surtout le moins ancien, celui de 1740, étaient plus lézardés et plus décrépits que la maçonnerie de l'égout de ceinture, laquelle datait de 1412, époque où le ruisseau de Ménilmontant fut élevé à la dignité de grand égout de Paris, avancement analogue à celui d'un paysan qui deviendrait premier valet de chambre du roi, quelque chose comme Gros-Jean transformé en Lebel.

On crut reconnaître, çà et là, notamment sous le Palais de justice, des alvéoles d'anciens cachots pratiqués dans l'égout même. Quelle prison hideuse! Un carcan de fer pendait dans l'une de ces cellules. On les mura toutes. Quelques trouvailles furent bizarres; entre autres le squelette d'un orang-outang qui s'était échappé de la ménagerie du Jardin des plantes en 1800, disparition probablement liée à la fameuse et incontestable apparition du diable, rue des Bernardins, dans la dernière année du dix-huitième siècle. Le pauvre diable avait fini par se noyer dans l'égout.

Sous le long couloir cintré qui aboutit à l'Arche-Marion, une hotte de chiffonnier, parfaitement conservée, fit l'admiration des connaisseurs. Partout, la vase, que les égoutiers en étaient venus à manier intrépidement, abondait en objets précieux, bijoux d'or et d'argent, pierreries, monnaies. Un géant qui eût filtré ce cloaque eût recueilli, dans son tamis, la richesse des siècles. Au point de partage des deux branchements de la rue du Temple et de la rue Sainte-Avoye, on ramassa une singulière médaille huguenote en cuivre, portant, d'un côté, un porc coiffé d'un chapeau de cardinal et, de l'autre, un loup avec une tiare sur la tête.

La rencontre la plus surprenante fut à l'entrée du Grand Égout. Cette entrée avait été autrefois fermée par une grille dont il ne restait plus que les gonds. À l'un de ces gonds pendait une sorte de loque informe et souillée qui, sans doute arrêtée là au passage, y flottait dans l'ombre et achevait de s'y déchiqueter. Bruneseau approcha sa lanterne pour examiner ce lambeau. C'était de la batiste très fine. On distinguait, sur un coin moins rongé que le reste, une couronne brodée au-dessus de ces sept lettres: LAVBESP. La couronne était une couronne de marquis, les sept lettres signifiaient Laubespine. On reconnut que ce qu'on avait sous les yeux était un morceau du linceul de Marat. Marat, dans sa jeunesse, avait eu des amours. C'était quand il faisait partie de la maison du comte d'Artois en qualité de médecin des écuries. De ces amours, historiquement constatées, avec une grande dame, il lui était resté ce drap de lit, épave ou souvenir. À sa mort, comme c'était le seul linge un

peu fin qu'il eût chez lui, on l'y avait enseveli. De vieilles femmes avaient emmailloté pour la tombe, dans ce lange où il y avait eu de la volupté, le tragique 'Ami du Peuple'.

Bruneseau laissa cette guenille où elle était; on ne l'acheva pas. Fut-ce du mépris ou par respect? Marat méritait les deux. La destinée y était assez empreinte pour qu'on hésitât à y toucher. D'ailleurs, il faut laisser aux choses du sépulcre la place qu'elles choisissent. En somme, la relique était étrange. Une marquise y avait dormi; Marat y avait pourri; elle avait traversé le Panthéon pour aboutir aux rats d'égout. Ce chiffon d'alcôve, dont Watteau eût jadis joyeusement dessiné tous les plis, avait fini par être digne du regard fixe de Dante.

La visite complète de la voirie souterraine de Paris dura sept ans, de 1805 à 1812. Tout en cheminant, Bruneseau entreprit, dirigea et termina des travaux considérables. En 1808, il abaissa le radier du Ponceau. Il allongea l'égout en créant partout de nouvelles galeries: sous la rue Saint-Denis, jusqu'à la fontaine des Innocents, en 1809, sous la rue Froidmanteau et la Salpêtrière, en 1810, sous les rues Neuve-des-Petits-Pères, du Mail, de l'Écharpe et la place Royale, en 1811, sous les rues de la Paix et de la chaussée d'Antin, en 1812. En même temps, il fit désinfecter et assainir tout le réseau. Dès la deuxième année, Bruneseau s'était adjoint M. Nargaud, son gendre.

C'est ainsi qu'au commencement de ce siècle la vieille société cura son double-fond et fit la toilette de son égout. Ce fut toujours cela de nettoyé.

Tortueux, crevassé, dépavé, craquelé, coupé de fondrières, cahoté par des coudes bizarres, montant et descendant sans logique, fétide, sauvage, farouche, submergé d'obscurité, avec des cicatrices sur ses dalles et des balafres sur ses murs, épouvantable, tel était, vu rétrospectivement, l'antique égout de Paris. Ramifications en tous sens, croisements de tranchées, branchements, pattes d'oie, étoiles comme dans les tranchées, boyaux, culs-de-sac, voûtes salpêtrées, puisards infects, suintements dartreux sur les parois, gouttes tombant des plafonds, ténèbres; rien n'égalait l'horreur de cette vieille crypte exutoire, appareil digestif de Babylone, antre, fosse, gouffre percé de rues, taupinière titanesque où l'esprit croit voir rôder, à travers l'ombre, dans de l'ordure qui a été de la splendeur, cette énorme taupe aveugle: le passé.

Ceci, je le répète, c'était l'égout d'autrefois.

CHAPITRE V: LES PROGRÈS ACTUELS.

Aujourd'hui, l'égout est propre, froid, droit, lisse. Il réalise presque l'idéal de ce qu'on entend en Angleterre par le mot 'respectable'. Il est convenable et grisâtre; tiré au cordeau; on pourrait presque dire à quatre épingles. Il ressemble à un fournisseur devenu conseiller d'État. On y voit presque clair. La fange s'y comporte décemment. Au premier abord, on le prendrait volontiers pour un de ces couloirs souterrains, si communs jadis, qui facilitaient la fuite des monarques et des princes dans cet ancien bon temps 'où le peuple aimait ses rois'. L'égout actuel est un bel égout. Le style pur y règne. Le classique alexandrin rectiligne qui, chassé de la poésie, paraît s'être réfugié dans l'architecture, semble mêlé à toutes les pierres de cette longue voûte ténébreuse et blanchâtre. Chaque dégorgeoir est une arcade; la rue de Rivoli fait école jusque dans le cloaque. D'ailleurs, si la ligne géométrique est quelque part à sa place, c'est à coup sûr dans la tranchée stercoraire d'une grande ville. Là, tout doit être subordonné au chemin le plus court. L'égout a pris aujourd'hui un certain aspect officiel. Les rapports de police dont il est quelquefois l'objet ne lui manquent même plus de respect. Les mots qui le caractérisent dans le langage administratif sont relevés et dignes. Ce qu'on appelait boyau, on l'appelle galerie; ce qu'on appelait trou, on l'appelle regard. Villon ne reconnaîtrait plus son antique cachette. Ce réseau de caves a bien toujours son immémoriale population de rongeurs, plus pullulante que jamais; de temps en temps, un rat, vieille moustache, risque sa tête à la fenêtre de l'égout et examine les Parisiens; mais cette vermine elle-même s'apprivoise, satisfaite qu'elle est de son palais souterrain. Le cloaque n'a plus rien de sa férocité primitive. La

pluie, qui salissait l'égout d'autrefois, lave l'égout d'aujourd'hui. Ne vous y fiez pas trop pourtant. Les miasmes l'habitent encore. Il est plus hypocrite qu'irréprochable. La préfecture de police et la commission de salubrité ont eu beau faire, en dépit de tous les procédés d'assainissement, il exhale une vague odeur suspecte, comme Tartuffe après la confession.

Convenons-en, comme, à tout prendre, le balayage est un hommage que l'égout rend à la civilisation, et comme, de ce point de vue, la conscience de Tartuffe est un progrès comparée à l'étable d'Augias, il est certain que l'égout de Paris s'est amélioré.

C'est plus qu'un progrès, c'est une transmutation. Entre l'égout ancien et l'égout actuel, il y a une révolution. Qui a fait cette révolution? L'homme que tout le monde oublie sauf moi: M. Bruneseau.

CHAPITRE VI: LES PROGRÈS À VENIR.

Le creusement de l'égout de Paris n'a pas été une petite affaire. Les dix derniers siècles y ont travaillé sans pouvoir le terminer, pas plus qu'ils n'ont pu finir Paris. L'égout, en effet, reçoit tous les contre-coups de la croissance de la capitale. C'est, dans la terre, une sorte de polype ténébreux aux mille antennes qui grandit dessous en même temps que la ville dessus. Chaque fois que la ville perce une rue, l'égout allonge un bras. La vieille monarchie n'avait construit que vingt-trois mille trois cents mètres d'égouts; c'est là que Paris en était le 1er janvier 1806. À partir de cette époque, dont je reparlerai tout à l'heure, l'œuvre a été utilement et énergiquement reprise et continuée. Napoléon a bâti, ces chiffres sont curieux, quatre mille huit cent quatre mètres, Louis XVIII, cinq mille sept cent neuf, Charles X, dix mille huit cent trente-six, Louis-Philippe, quatre-vingt-neuf mille vingt, la République de 1848, vingt-trois mille trois cent quatre-vingt-un, le régime actuel, soixante-dix mille cinq cents. À l'heure qu'il est, le total atteint deux cent vingt-six mille six cent dix mètres, soit soixante lieues. Ces entrailles énormes continuent de croître à l'abri de nos regards.

Comme on le voit, le dédale souterrain de Paris est aujourd'hui plus que décuple de ce qu'il était au commencement du siècle. On se figure difficilement tout ce qu'il a fallu de persévérance et d'efforts pour amener ce cloaque au point de perfection relative où il est maintenant. C'était à grand-peine que la vieille prévôté monarchique et, dans les dix dernières années du dix-huitième siècle, la mairie révolutionnaire étaient parvenues à forer les cinq lieues d'égouts qui existaient avant 1806. Tous les genres d'obstacles entravaient cette opération, les uns propres à la nature du sol, les autres inhérents aux préjugés mêmes de la population laborieuse de Paris. Paris est bâti sur un gisement étrangement rebelle à la pioche, à la houe, à la sonde, au maniement humain. Il n'y a rien de plus difficile à percer et à pénétrer que cette formation géologique à laquelle se superpose la merveilleuse formation historique nommée Paris. Dès que, sous une forme quelconque, le travail s'engage et s'aventure dans cette nappe d'alluvions, les résistances souterraines abondent. Ce sont des argiles liquides, des sources vives, des roches dures, de ces vases molles et profondes que la géologie appelle moutardes. Le pic avance laborieusement dans des lames calcaires alternées de filets de glaises très minces et de couches schisteuses aux feuillets incrustés d'écailles d'huîtres contemporaines des océans préadamites. Parfois, un ruisseau crève brusquement une voûte commencée et inonde les travailleurs; ou c'est une coulée de marne qui se fait jour et se rue avec la furie d'une cataracte, brisant comme du verre les plus grosses poutres de soutènement. Tout récemment, à la Villette, quand il a fallu, sans interrompre la navigation et sans vider le canal, faire passer l'égout collecteur sous le canal Saint-Martin, une fissure s'est faite dans la cuvette du canal, l'eau a alors afflué subitement dans le chantier souterrain malgré la puissance des pompes d'épuisement; il a fallu faire chercher, par un plongeur, la fissure qui était dans le goulet du grand bassin; on ne l'a pas bouchée sans peine. Ailleurs, près de la Seine, et même assez loin du fleuve, comme par exemple à Belleville, Grande-Rue et

passage Lumière, on rencontre des sables sans fond où l'on s'enlise et où un homme peut fondre à vue d'œil. Ajoutez l'asphyxie par les miasmes, l'ensevelissement par les éboulements, les effondrements subits. Ajoutez le typhus, dont les travailleurs s'imprègnent lentement. De nos jours, après avoir creusé la galerie de Clichy, avec banquette pour recevoir une conduite maîtresse d'eau de l'Ourcq, travail exécuté en forme de tranchée, à dix mètres de profondeur, après avoir, à travers les éboulements, durant des fouilles, souvent difficiles, à l'aide de lourdes poutres de soutien, maçonné la Bièvre du boulevard de l'Hôpital jusqu'à la Seine, après avoir, pour délivrer Paris des eaux torrentielles de Montmartre et pour faire s'écouler cette mare de neuf hectares qui croupissait près de la barrière des Martyrs, après avoir construit la ligne d'égouts de la barrière Blanche au chemin d'Aubervilliers, en quatre mois, jour et nuit, à une profondeur de onze mètres, après avoir, chose qu'on n'avait pas vue encore, exécuté souterrainement un égout rue Barre-du-Bec, sans tranchée, à six mètres au-dessous du sol, le conducteur Monnot est mort. Après avoir maçonné trois mille mètres d'égouts dans toute la ville, de la rue Traversière-Saint-Antoine à la rue de Lourcine, après avoir, par le branchement de l'Arbalète, déchargé des inondations pluviales le carrefour Censier-Mouffetard, après avoir bâti l'égout Saint-Georges sur enrochement et béton dans des sables fluides, après avoir dirigé le redoutable abaissement de radier du branchement Notre-Dame-de-Nazareth, l'ingénieur Duleau est mort. Il n'y a pas de bulletin pour ces actes de bravoure-là, plus utiles pourtant que la tuerie bête des champs de bataille.

Les égouts de Paris, en 1832, étaient loin d'être ce qu'ils sont aujourd'hui. Bruneseau avait commencé le travail mais il fallait le choléra pour mener à bien la vaste reconstruction qui a eu lieu depuis. Il est surprenant de dire, par exemple, qu'en 1821, une partie de l'égout de ceinture, dit Grand Canal, comme à Venise, croupissait encore à ciel ouvert, rue des Gourdes. Ce n'est qu'en 1823 que la ville de Paris a trouvé, dans ses caisses, les deux cent soixante-six mille quatre-vingts francs six centimes nécessaires à la couverture de cette ignominie. Les trois puits absorbants du Combat, de la Cunette et de Saint-Mandé, avec leurs dégorgeoirs, leurs appareils, leurs puisards et leurs branchements filtrants, ne datent que de 1836. La voirie intestinale de Paris a été refaite à neuf et, comme je l'ai dit, elle a plus que décuplé depuis un quart de siècle.

Il y a trente ans, à l'époque de l'insurrection des 5 et 6 juin, c'était encore, dans beaucoup d'endroits, presque l'ancien égout. Un très grand nombre de rues, aujourd'hui bombées, étaient alors des chaussées fendues. On voyait très souvent, à l'endroit en pente où les versants d'une rue ou d'un carrefour aboutissaient, de grandes grilles carrées à gros barreaux dont le fer luisant avait été poli par les piétinements de la foule; elles étaient dangereuses car, en faisant glisser les voitures, elles faisaient tomber les chevaux. La langue officielle des ponts et chaussées donnait à ces pentes et à ces grilles le nom expressif de 'cassis'. En 1832, dans une foule de rues, rue de l'Étoile, rue Saint-Louis, rue du Temple, rue Vieille-du-Temple, rue Notre-Dame-de-Nazareth, rue de la Folie-Méricourt, quai aux Fleurs, rue du Petit-Musc, rue de Normandie, rue Pont-aux-Biches, rue des Marais, faubourg Saint-Martin, rue Notre-Dame-des-Victoires, faubourg Montmartre, rue Grange-Batelière, aux Champs-Élysées, rue Jacob, rue de Tournon, le vieux cloaque gothique montrait encore cyniquement ses gueules. C'étaient d'énormes ouvertures de pierre protégées par une cabane, entourées de bornes quelquefois.

Paris, en 1806, en était encore presque au chiffre constaté en mai 1663: cinq mille trois cent vingt-huit toises d'égouts. Après Bruneseau, le 1er janvier 1832, il en avait quarante mille trois cents mètres. De 1806 à 1831, on avait bâti annuellement, en moyenne, sept cent cinquante mètres; depuis on a construit, tous les ans, huit et même dix mille mètres de galeries, en maçonnerie de petits matériaux à bain de chaux hydraulique sur fondation de béton. À deux cents francs le mètre, les soixante lieues d'égouts du Paris actuel représentent quarante-huit millions.

Outre le progrès économique que j'ai indiqué en commençant, de graves problèmes d'hygiène publique se rattachent à cette immense question.

Paris est entre deux nappes: une nappe d'eau et une nappe d'air. La nappe d'eau, située à une assez grande profondeur mais déjà atteinte par deux forages, est alimentée par la couche de grès vert qui est entre la craie et le calcaire jurassique. Cette strate peut être représentée par un disque de vingt-cinq lieues de rayon; une foule de rivières et de ruisseaux l'alimentent; on boit la Seine, la Marne, l'Yonne, l'Oise, l'Aisne, le Cher, la Vienne et la Loire dans un verre d'eau du puits de Grenelle. La nappe d'eau est salubre, elle vient du ciel d'abord, de la terre ensuite; la nappe d'air est malsaine, elle vient de l'égout. Tous les miasmes du cloaque se mêlent à la respiration de la ville; de là cette mauvaise haleine. L'air pris au-dessus d'un fumier, ceci a été scientifiquement établi, est plus pur que l'air pris au-dessus de Paris. Dans le futur, le progrès aidant, les mécanismes se perfectionnant, et la clarté se faisant, on emploiera la nappe d'eau à purifier la nappe d'air. On lavera alors l'égout; j'entends par là que l'on restituera la fange à la terre pour fertiliser les champs. Il y aura, par ce simple fait, une diminution de la misère et une amélioration de la santé des gens. À l'heure où nous sommes, le rayonnement des maladies de Paris va à cinquante lieues autour du Louvre, site pris comme centre de ce cercle pestilentiel.

On pourrait dire que, depuis dix siècles, le cloaque est la maladie de Paris. L'égout est le vice que la ville a dans le sang. L'instinct populaire ne s'y est jamais trompé. Le métier d'égoutier était autrefois presque aussi périlleux, et presque aussi répugnant, que le métier d'équarrisseur si longtemps frappé d'horreur et abandonné au bourreau. Il fallait un très bon salaire pour décider un maçon à disparaître dans cette cave fétide; l'échelle du puisatier hésitait à s'y plonger; un proverbe disait: 'Descendre dans l'égout, c'est entrer dans la fosse.' Toutes sortes de légendes hideuses couvraient d'épouvante ce colossal évier, ce tunnel redouté qui garde la trace des révolutions du globe comme des révolutions des hommes et où l'on trouve des vestiges de tous les cataclysmes depuis les coquillages du déluge jusqu'aux haillons de Marat.

Livre troisième: l'âme de la boue.

CHAPITRE I: LE CLOAQUE ET SES SURPRISES.

C'est dans les égouts de Paris que se trouvait Jean Valjean.

La capitale ressemble à la mer: on peut facilement disparaître dans ses profondeurs.

La transition était inouïe. Au milieu même de la ville, Jean Valjean était sorti de la ville; en un clin d'œil, le temps de lever un couvercle et de le refermer, il était passé du plein jour à l'obscurité complète, de midi à minuit, du fracas au silence, du tourbillon des tonnerres à la stagnation de la tombe et, par une péripétie bien plus prodigieuse encore que celle de la rue Polonceau, du plus extrême péril à la sécurité la plus absolue.

Quel instant étrange que cette chute brusque dans une cave, que cette disparition dans les oubliettes de la grande ville! Il avait quitté cette rue où la mort était partout pour se retrouver dans cette espèce de sépulcre où il y avait la vie. Il resta quelques secondes comme étourdi, écoutant, stupéfait. La chausse-trape du salut s'était subitement ouverte sous lui. La bonté céleste l'avait, en quelque sorte, pris par surprise.

Cependant, le blessé ne remuait pas; Jean Valjean ne savait pas si ce qu'il emportait dans cette fosse était un vivant ou un mort.

Sa première sensation fut l'aveuglement. Brusquement, il ne vit plus rien. Il lui sembla aussi qu'en une minute il était devenu sourd. Il n'entendait plus rien. Le frénétique orage de haine qui se déchaînait à quelques pieds au-dessus de lui n'arrivait jusqu'à ses oreilles qu'éteint et indistinct, comme une rumeur dans une profondeur murée dans la tranquillité de son indifférence. Il sentait que c'était solide sous ses pieds; voilà tout; cela lui suffisait. Il étendit un bras, puis l'autre, et toucha le mur des deux côtés; il comprit que

le couloir était étroit. Il glissa: le sol était mouillé. Il avança un pied avec précaution, craignant un trou, un puisard, quelque gouffre; il constata que le chemin se prolongeait. Une bouffée de fétidité l'avertit du lieu où il était.

Au bout de quelques instants, il n'était plus aveugle. Un peu de lumière tombait du soupirail par où il s'était glissé; de plus, son regard s'était fait à cette cave. Il commença à distinguer quelque chose. Le couloir où il s'était terré, nul autre mot n'exprime mieux la situation, était muré derrière lui. C'était un de ces culs-de-sac que le langage technique appelle branchements. Devant lui, il y avait un autre mur: un mur de ténèbres. La clarté du soupirail se terminait à dix ou douze pas de là où il était; elle faisait à peine une blancheur blafarde sur quelques mètres de la paroi humide de l'égout. Au delà, l'opacité était... oppressante; y pénétrer paraissait horrible; c'était comme un engloutissement. Pourtant, on pouvait s'enfoncer dans cette muraille de brume, et il le fallait. Il fallait même se hâter. Jean Valjean pensa que cette grille, aperçue par lui sous les pavés, pouvait l'être par les soldats; tout tenait à ce hasard. Ils pouvaient descendre eux aussi dans ce puits et le fouiller. Il n'y avait pas une minute à perdre. Il avait déposé Marius sur le sol; il le ramassa, le remit sur ses épaules et avança. Il entra résolument dans cette obscurité.

La réalité est qu'ils étaient moins sauvés que Jean Valjean ne le croyait. Des périls d'un autre genre et non moins grands les attendaient peut-être. Après le tourbillon fulgurant du combat, la caverne des miasmes et des pièges; après le chaos, le cloaque. Jean Valjean était tombé d'un cercle de l'enfer dans l'autre.

Quand il eut fait cinquante pas, il fallut s'arrêter. Un problème se présenta devant lui. Le couloir aboutissait à un autre boyau qu'il rencontrait transversalement. Là s'offraient deux voies. Laquelle prendre? fallait-il tourner à gauche ou à droite? Comment s'orienter dans ce labyrinthe noir? Ce labyrinthe a un fil: le fil de l'eau, la pente. Suivre la pente, c'est aller vers la rivière.

Jean Valjean le comprit immédiatement.

Il se dit qu'il était probablement dans l'égout des Halles, que, s'il choisissait la gauche et suivait la pente, il arriverait avant un quart d'heure à quelque embouchure sur la Seine entre le Pont-au-Change et le Pont-Neuf. Il apparaîtrait alors en plein jour à l'endroit le plus peuplé de Paris, provoquant la stupeur des passants, l'arrivée des sergents de ville et des militaires de la caserne voisine. Il serait saisi avant d'être sorti. Il valait mieux s'enfoncer dans le dédale, se fier à cette noirceur, s'en remettre à la providence.

Il remonta la pente et prit à droite.

Quand il eut tourné l'angle de la galerie, la lointaine lueur du soupirail disparut, le rideau d'obscurité retomba sur lui et il redevint aveugle. Il n'en avança pas moins, et aussi rapidement qu'il put. Les deux bras de Marius étaient passés autour de son cou; ses pieds pendaient derrière Jean Valjean. Il tenait les deux bras d'une main et tâtait le mur de l'autre. La joue sanguinolente de Marius touchait la sienne et s'y collait. Il sentait couler sur lui et pénétrer sous ses vêtements un ruisseau tiède qui venait de Marius. Une chaleur humide à son oreille indiquait que le jeune homme respirait. Le couloir où il cheminait maintenant était moins étroit que le premier. Il y marchait assez péniblement. Les pluies de la veille faisaient un petit torrent au centre du trottoir; il était forcé de se serrer contre le mur pour ne pas avoir les pieds dans l'eau. Il allait ainsi, ténébreusement. Il ressemblait aux êtres de la nuit tâtonnant dans l'invisible, perdus dans les veines des ténèbres souterraines.

Pourtant, peu à peu, soit que des soupiraux lointains envoyassent un peu de lueur flottante dans cette brume opaque, soit que ses yeux s'accoutumassent à l'obscurité, il lui revint quelque vision vague, et il recommença à percevoir confusément, tantôt le mur qu'il touchait, tantôt la voûte sous laquelle il passait. La pupille se dilate dans la nuit et finit par y trouver du jour, de même que l'âme se dilate dans le malheur et finit par y trouver Dieu.

Se diriger était difficile.

Le tracé des égouts répercute, pour ainsi dire, le tracé des rues qui lui est superposé. Il y avait dans le Paris d'alors deux mille deux cents rues. Qu'on se figure là-dessous cette forêt de branches ténébreuses qu'on nomme l'égout. Le système d'égouts

existant à cette époque, mis bout à bout, eût donné une longueur de onze lieues. J'ai dit plus haut que le réseau actuel, grâce aux ajouts des trente dernières années, n'a pas moins de soixante lieues.

Jean Valjean commença par se tromper. Il crut être sous la rue Saint-Denis, et il était fâcheux qu'il n'y fût pas. Il y a, sous la rue Saint-Denis, un vieil égout en pierre qui date de Louis XIII et qui va droit à l'égout collecteur dit Grand Égout, avec un seul coude, à droite, à la hauteur de l'ancienne cour des Miracles, et un seul embranchement, l'égout Saint-Martin, dont les quatre bras se coupent en croix. Mais le boyau de la Petite-Truanderie dont l'entrée était près du café Corinthe n'a jamais communiqué avec le souterrain de la rue Saint-Denis; il aboutit à l'égout Montmartre, et c'est là que Jean Valjean était engagé. Les occasions de se perdre abondaient. L'égout Montmartre est un des plus inextricables du vieux réseau. Heureusement, Jean Valjean avait laissé derrière lui l'égout des Halles dont le plan figure une foule de mâts de perroquet enchevêtrés. Cependant, il avait, devant lui, plus d'une rencontre embarrassante, plus d'un coin de rue s'offrant dans l'obscurité comme un point d'interrogation: premièrement, à sa gauche, le vaste égout Plâtrière, espèce de casse-tête chinois, poussant et brouillant son chaos de T et de Z sous l'hôtel des Postes et sous la rotonde de la halle aux blés jusqu'à la Seine où il se termine en Y, deuxièmement, à sa droite, le tunnel courbe de la rue du Cadran avec ses trois dents qui sont autant d'impasses, troisièmement, à sa gauche, l'embranchement du Mail, compliqué, presque à l'entrée, d'une espèce de fourche, et allant aboutir, de zigzag en zigzag, à la grande crypte exutoire du Louvre, laquelle est tronçonnée et ramifiée dans tous les sens, quatrièmement, à droite, le couloir cul-de-sac de la rue des Jeûneurs, enfin, çà et là, de petits tunnels conduisant à une issue trop lointaine pour être sûre.

Si Jean Valjean avait eu quelque notion de tout ce que je viens d'indiquer, il se serait vite aperçu, rien qu'en touchant la muraille, qu'il n'était pas dans la galerie souterraine de la rue Saint-Denis. Au lieu de la vieille pierre de taille, au lieu de l'ancienne architecture, hautaine et royale jusque dans l'égout, avec radier et assises courantes en granit et mortier de chaux grasse, laquelle coûtait huit cents livres la toise, il eût senti, sous ses mains, le bon marché contemporain, l'expédient économique, la meulière à bain de mortier hydraulique sur couche de béton qui coûte deux cents francs le mètre, la maçonnerie bourgeoise dite à 'petits matériaux'; mais il ne savait rien de tout cela.

Il s'avançait avec anxiété, mais avec calme, ne voyant rien, ne sachant rien, plongé dans le hasard, c'est-à-dire englouti dans la providence.

Par degrés, disons-le, quelque horreur le gagnait. L'ombre qui l'enveloppait entrait dans son esprit. Il marchait dans une énigme. Cet aqueduc du cloaque est redoutable; il s'entre-croise vertigineusement. C'est une chose lugubre d'être pris dans ce Paris de ténèbres. Jean Valjean était obligé de trouver et presque d'inventer sa route sans la voir. Dans cet inconnu, chaque pas qu'il risquait pouvait être le dernier. Comment sortirait-il de là? Trouverait-il une issue? La trouverait-il à temps? Cette colossale éponge souterraine aux alvéoles de pierre se laisserait-elle pénétrer et percer? Y rencontrerait-on quelque nœud inattendu d'obscurité? Arriverait-on à l'inextricable et à l'infranchissable? Marius y mourrait-il d'hémorragie et lui, de faim? Finiraient-ils par se perdre là et par devenir des squelettes pétrifiés oubliés dans un coin de cette nuit? Il l'ignorait. Il se demandait tout cela et ne pouvait pas se répondre. L'intestin de Paris est un précipice. Comme le prophète, il était dans le ventre du monstre.

Il eut brusquement une surprise. À l'instant le plus imprévu, et sans avoir cessé de marcher en ligne droite, il s'aperçut qu'il ne montait plus; l'eau du ruisseau lui battait les talons au lieu de lui venir sur la pointe des pieds. L'égout, maintenant, descendait. Pourquoi? Allait-il donc arriver soudainement à la Seine? C'était un grand danger, mais reculer était encore pire. Il continua d'avancer.

Ce n'était pas vers la Seine qu'il se dirigeait. Le dos d'âne que fait le sol de Paris sur la rive droite vide un de ses versants dans la Seine et l'autre, dans le Grand Égout. La crête de ce dos d'âne qui détermine la division des eaux dessine une ligne très capricieuse. Le point culminant, qui est le lieu de partage des écoulements, est, dans l'égout Sainte-Avoye,

au delà de la rue Michel-le-Comte, dans l'égout du Louvre, près des boulevards, dans l'égout Montmartre, près des Halles. C'est à ce point culminant que Jean Valjean était arrivé. Il se dirigeait vers l'égout de ceinture. Il était dans le bon chemin mais il n'en savait rien.

Chaque fois qu'il rencontrait un embranchement, il en tâtait les angles. S'il trouvait l'ouverture moins large que le tunnel où il était, il n'entrait pas. Il continuait sa route, jugeant avec raison que toute voie plus étroite devait aboutir à un cul-de-sac, ce qui ne pouvait que l'éloigner du but, c'est-à-dire de l'issue. Il évita ainsi le quadruple piège qui lui était tendu dans l'obscurité par les quatre dédales que je viens de décrire.

À un moment, il comprit qu'il sortait de dessous le Paris pétrifié par l'émeute, où les barricades avaient supprimé la circulation, et qu'il rentrait sous le Paris vivant et normal. Il eut subitement, au-dessus de sa tête, comme un bruit de foudre, lointain, mais continu. C'était le roulement des voitures.

Il marchait depuis une demi-heure environ, suivant ses estimations, et n'avait pas encore songé à se reposer; il avait seulement changé la main qui soutenait Marius. L'obscurité était plus profonde que jamais; cette profondeur le rassurait.

Tout à coup, il vit son ombre devant lui. Elle se découpait sur une faible rougeur presque indistincte qui empourprait vaguement le trottoir, à ses pieds, et la voûte, au dessus de sa tête; elle glissait, à sa droite et à sa gauche, sur les deux murailles visqueuses du tunnel. Stupéfait, il se retourna.

Derrière lui, dans la partie du couloir qu'il venait de dépasser, à une distance qui lui parut immense, flamboyait, rayant l'épaisseur obscure, une sorte d'astre horrible qui avait l'air de le regarder.

C'était la sombre étoile de la police qui se levait dans l'égout.

Derrière cette étoile remuaient confusément huit ou dix formes noires, droites, indistinctes, terribles.

CHAPITRE II: EXPLICATION.

Dans la journée du 6 juin, une battue des égouts avait été ordonnée. On craignit qu'ils ne fussent pris pour refuge par les vaincus. Aussi, le préfet Gisquet dut fouiller le Paris occulte pendant que le général Bugeaud balayait le Paris visible. Cette double opération exigea une double stratégie de la force publique représentée en haut par l'armée et en bas par la police. Trois pelotons d'agents et d'égoutiers explorèrent la voirie souterraine de Paris: le premier, rive droite, le deuxième, rive gauche, le troisième, dans la Cité.

Les agents étaient armés de carabines, de casse-tête, d'épées et de poignards.

Ce qui était en ce moment dirigé sur Jean Valjean, c'était la lanterne de la ronde de la rive droite.

Cette ronde venait de visiter la galerie courbe et les trois impasses qui sont sous la rue du Cadran. Pendant qu'elle promenait sa torche au fond de ces impasses, Jean Valjean avait rencontré l'entrée de la galerie, avait déduit qu'elle était plus étroite que le couloir principal et n'y avait pas pénétré. Il avait passé son chemin. Les policiers, en ressortant de la galerie du Cadran, avaient cru entendre un bruit de pas dans la direction de l'égout de ceinture. C'étaient les pas de Jean Valjean, en effet. Le sergent chef de ronde avait levé sa lumière; l'escouade s'était mise à regarder dans le brouillard du côté d'où était venu le bruit.

Ce fut une minute inexprimable pour lui.

Heureusement, s'il voyait bien la lanterne, la lanterne le voyait mal. Elle était la lumière et il était l'ombre. Il était très loin et mêlé à la noirceur du lieu. Il s'arrêta pour se coller contre le mur.

Du reste, il ne se rendait pas compte de ce qui bougeait derrière lui. L'insomnie, le défaut de nourriture et les émotions perturbaient sa perception de la réalité. Il voyait un flamboiement et, autour de ce flamboiement, des larves. Qu'était-ce? Il ne comprenait pas.

Jean Valjean s'étant arrêté, le bruit avait cessé.

Les hommes de la ronde écoutaient et n'entendaient rien, ils regardaient et ne voyaient rien. Ils se consultèrent.

Il y avait, à cette époque, à ce niveau de l'égout Montmartre, une espèce de carrefour dit 'de service' qu'on a supprimé depuis à cause du petit lac intérieur qu'y formait, en s'y engorgeant lors des gros orages, le torrent des eaux pluviales. La ronde put se pelotonner dans ce carrefour.

Jean Valjean vit ces larves faire une sorte de cercle. Ces têtes de molosses se rapprochèrent et chuchotèrent.

Le résultat de ce conseil tenu par les chiens de garde fut qu'on s'était trompé, qu'il n'y avait pas eu de bruit, qu'il n'y avait personne, qu'il était inutile de s'engager dans l'égout de ceinture, que ce serait du temps perdu, mais qu'il fallait se dépêcher d'aller vers Saint-Merry, que si on voulait trouver quelques anarchistes, c'était vers ce quartier-là qu'il fallait se diriger.

De temps en temps, les partis politiques remettent des semelles neuves à leurs vieilles injures. En 1832, le mot 'anarchiste' faisait l'intérim entre le mot 'jacobin', qui était démodé, et le mot 'démagogue', qui n'était pas encore utilisé.

Le sergent donna l'ordre d'obliquer à gauche vers le versant de la Seine. S'ils avaient eu l'idée de se diviser en deux escouades et d'aller dans les deux sens, Jean Valjean aurait été pris. Cela tint à ce fil. Il est probable que les instructions de la préfecture, prévoyant des combats et beaucoup d'insurgés, défendaient aux patrouilles de se morceler. La ronde se remit en marche, laissant derrière elle Jean Valjean. Ce dernier ne perçut rien de tout cela, sinon le mouvement de la lanterne qui se retourna subitement.

Avant de s'en aller, le sergent, pour être sûr de ne rien négliger, déchargea sa carabine du côté qu'on abandonnait, dans la direction de Jean Valjean. La détonation roula d'écho en écho dans la crypte comme le borborygme de ce boyau titanesque. Un gros morceau de plâtre tomba dans le canal et fit clapoter l'eau à quelques pas de lui; la balle avait frappé la voûte au-dessus de sa tête.

Des pas mesurés et lents résonnèrent quelque temps sur le trottoir, de plus en plus amortis par l'augmentation progressive de l'éloignement. Le groupe des formes noires s'enfonça, une lueur oscilla en projetant sur la voûte un halo rougeâtre qui décrut, puis disparut. Le silence redevint profond. L'obscurité redevint complète. La cécité et la surdité reprirent possession des ténèbres. N'osant pas bouger, il demeura longtemps adossé au mur, l'oreille tendue, la prunelle dilatée, regardant l'évanouissement de cette patrouille de fantômes.

CHAPITRE III: L'HOMME SUIVI.

Il faut rendre à la police de ce temps-là cette justice que, même dans les plus graves conjonctures publiques, elle accomplissait imperturbablement son devoir de voirie et de surveillance. Une émeute n'était pas, à ses yeux, un prétexte pour laisser aux malfaiteurs la bride sur le cou; elle continuait à protéger la société lors des commotions politiques. Le service ordinaire se faisait correctement à travers le service extraordinaire, et n'en était pas troublé. Au milieu d'un événement grave, sous la pression d'une révolution possible, sans se laisser distraire par l'insurrection et la barricade, un agent 'filait' un voleur.

C'est précisément quelque chose de semblable qui se passa dans l'après-midi du 6 juin, au bord de la Seine, sur la berge de la rive droite, un peu au delà du pont des Invalides.

Sur cette berge, deux hommes séparés par une certaine distance semblaient s'observer, l'un évitant l'autre. Celui qui allait en avant tâchait de s'éloigner, celui qui venait par derrière tâchait de se rapprocher.

C'était comme une partie d'échecs qui se jouait de loin et silencieusement. Ni l'un ni l'autre ne semblait se presser; ils marchaient lentement tous les deux, comme si chacun d'eux craignait de faire accélérer l'autre en accélérant soi-même.

On eût dit un appétit qui suit une proie sans avoir l'air de le faire exprès. La proie était sournoise et se tenait sur ses gardes.

Les proportions voulues entre la fouine traquée et le chien traqueur étaient respectées. Celui qui essayait de s'échapper avait peu d'encolure et une mine chétive; celui qui désirait attraper était un grand gaillard à l'aspect rude.

Le premier, se sentant le plus faible, évitait le second; mais il l'évitait d'une façon profondément furieuse; qui eût pu l'observer eût vu, dans ses yeux, la sombre hostilité de la fuite et toute la menace qu'il y a dans la crainte.

La berge était déserte; il n'y avait pas de passants, pas de bateliers, pas même de débardeurs dans les chalands amarrés çà et là.

On ne pouvait apercevoir aisément ces deux hommes que du quai d'en face; pour qui les eût examinés à cette distance, l'homme qui marchait devant eût apparu comme un être hérissé, déguenillé, oblique, inquiet, grelottant sous une blouse déchirée, et l'autre, comme une personne classique et officielle, portant la redingote de l'autorité boutonnée jusqu'au menton.

Le lecteur reconnaîtrait, peut-être, ces deux hommes s'il les voyait de plus près.

Quel était le but du dernier?

Probablement d'arriver à vêtir le premier plus chaudement.

Quand un homme habillé par l'État poursuit un homme en guenilles, c'est pour en faire aussi un homme habillé par l'État. Seulement, la couleur est toute la question. Être habillé de bleu, c'est glorieux; être habillé de rouge, c'est désagréable.

Il y a une pourpre d'en bas.

C'est probablement quelque désagrément et quelque pourpre de ce genre que le premier désirait esquiver.

Si l'autre le laissait marcher devant et ne le saisissait pas encore, c'était, selon toute apparence, dans l'espoir de le voir aboutir à quelque rendez-vous significatif et à quelque groupe de suspects. Cette opération délicate s'appelle 'la filature'.

Ce qui rend cette conjecture tout à fait probable, c'est que l'homme boutonné, apercevant de la berge un fiacre qui passait à vide, fit signe au cocher; le cocher comprit, reconnut évidemment à qui il avait affaire, tourna bride et se mit à suivre au pas, du haut du quai, les deux hommes. Le personnage louche et déchiré qui allait en avant ne remarqua pas le véhicule.

Le fiacre roulait le long des arbres des Champs-Élysées. On voyait passer, au-dessus du parapet, le buste du cocher, son fouet à la main.

Une des instructions secrètes de la police à ses agents contient cet article: 'Avoir toujours près de soi une voiture, au cas où.'

Tout en manœuvrant chacun de leur côté avec une technique irréprochable, ces deux hommes approchaient d'une rampe du quai descendant jusqu'à la berge qui permettait alors aux cochers de fiacre arrivant de Passy de venir à la rivière faire boire leurs chevaux. Cette rampe a été supprimée depuis lors, pour respecter la symétrie; les chevaux crèvent de soif mais l'œil est flatté.

Il était vraisemblable que l'homme en blouse allait monter par cette rampe afin d'essayer de s'échapper par les Champs-Élysées, lieu décoré d'arbres et de policiers qui se cachent derrière.

Cette partie du quai est fort peu éloignée de la maison apportée, de Moret à Paris, en 1824, par le colonel Brack, et dite maison de François Ier. Un corps de garde est stationné tout près.

À la grande surprise de son poursuivant, l'homme traqué ne prit pas par la rampe de l'abreuvoir. Il continua de s'avancer sur la berge, le long du quai.

Sa position devenait visiblement critique.

À moins de se jeter dans la Seine, qu'allait-il faire?

Il n'y avait plus de rampe, pas d'escalier, aucun moyen de remonter sur le quai. De plus, il était tout près de l'endroit, marqué par le coude de la Seine vers le pont d'Iéna, où la berge, de plus en plus rétrécie, finissait en langue mince et se perdait sous l'eau. Là, il allait inévitablement se trouver bloqué entre le mur à pic, à sa droite, la rivière, à gauche et en face, et l'autorité sur ses talons.

Il est vrai que l'extrémité de cette berge était cachée par un monceau de déblais de six à sept pieds de haut, produit d'on ne sait quelle démolition. Cet homme espérait-il se cacher derrière ce tas de gravats qu'il suffisait de contourner? L'expédient eût été puéril. Il n'y songeait certainement pas. La stupidité des voleurs ne va pas jusque-là.

Le tas de déblais faisait, au bord de l'eau, une sorte d'éminence qui se prolongeait en promontoire jusqu'au mur du quai.

L'homme suivi arriva à cette petite colline et la doubla, de sorte qu'il disparut du champ de vision de l'autre.

Ce dernier, ne pouvant donc plus être vu, en profita pour marcher très rapidement. Il atteignit le monticule de gravats et le contourna. Là, il s'arrêta, stupéfait. L'homme qu'il poursuivait n'était plus là.

La berge n'avait guère, à partir du monceau de déblais, qu'une longueur d'une trentaine de pas, puis elle plongeait sous l'eau, laquelle venait battre le mur du quai.

Le fuyard n'aurait pas pu se jeter dans la Seine ni escalader le quai sans être vu par celui qui le suivait. Qu'était-il devenu?

L'homme à la redingote boutonnée marcha jusqu'à l'extrémité de la berge et y resta un moment, pensif, les poings serrés, le regard hagard. Tout à coup, il se frappa le front. Il venait d'apercevoir, à l'endroit où finissait la terre et où l'eau commençait, une grille de fer large et basse, cintrée, garnie d'une grosse serrure et de trois gonds imposants. Cette grille, sorte de porte percée au bas du quai, s'ouvrait sur la rivière autant que sur la berge. Un ruisseau noirâtre passait dessous. Ce ruisseau se jetait dans la Seine.

Au delà de ses lourds barreaux rouillés, on distinguait une sorte de couloir voûté et obscur.

L'homme croisa les bras et regarda la grille avec un air de reproche.

Ce regard ne suffisant pas, il essaya de la pousser; il la secoua, elle résista. Il était probable qu'elle venait d'être ouverte, quoiqu'on n'eût entendu aucun bruit, chose singulière pour une grille si rouillée; mais il était certain qu'elle avait été refermée. Cela indiquait que celui devant qui cette porte venait de s'ouvrir avait non un crochet mais une clef.

Cette évidence vint tout de suite à l'esprit de l'homme qui essayait de forcer la grille; elle lui arracha cette remarque indignée:

-'Voilà qui est fort, une clef du gouvernement!'

Puis, se calmant immédiatement, il exprima tout un monde d'idées intérieures par ce hoquet ironique:

-'Tiens, tiens, tiens, tiens!

Cela dit, espérant on ne sait quoi, ou voir ressortir l'homme, ou en voir entrer d'autres, il se posta derrière le tas de déblais avec la rage patiente du chien d'arrêt.

De son côté, le fiacre, qui réglait son allure sur celle de l'homme, s'était arrêté au-dessus de lui, près du parapet. Le cocher, prévoyant une longue attente, mit le nez de ses chevaux dans un récipient contenant de l'avoine humide. Les rares passants du pont d'Iéna, avant de s'éloigner, tournaient la tête pour regarder les deux détails de ce paysage immobile: l'homme sur la berge, le fiacre sur le quai.

CHAPITRE IV: LUI AUSSI PORTE UNE CROIX.

Jean Valjean avait repris sa marche et ne s'était plus arrêté. Cette marche était de plus en plus laborieuse. Le niveau de ces voûtes varie; la hauteur moyenne est d'environ cinq pieds six pouces; elle a été calculée pour la taille d'un homme. Jean Valjean était forcé

de se courber pour ne pas cogner Marius contre la voûte. Il fallait, à chaque instant, se baisser, se redresser, toucher le mur. Le trottoir et les pierres humides rendaient la progression difficile. Il trébucha plusieurs fois dans le hideux fumier de la ville. Les reflets intermittents des soupiraux n'apparaissaient qu'à de très longs intervalles, et si blêmes que le plein soleil semblait être un faible clair de lune; tout le reste était brouillard, miasme, opacité, noirceur. Jean Valjean avait faim et soif, surtout soif; et c'est là, comme la mer, un lieu plein d'eau où l'on ne peut pas boire.

Sa force, qui était prodigieuse, on le sait, et à peine diminuée par l'âge grâce à sa vie chaste et sobre, commença à fléchir. La fatigue lui vint; la force, en décroissant, augmenta le poids du fardeau. Marius, mort peut-être, pesait comme pèsent les corps inertes. Jean Valjean le soutenait de façon à ce que la poitrine ne fût pas gênée et que la respiration pût s'effectuer le mieux possible. Il sentit, entre ses jambes, le mouvement rapide des rats. Un d'eux eut tellement peur qu'il faillit le mordre. Il respira un peu d'air frais venant de la surface par l'intermédiaire de la bavette d'une plaque d'égout.

Il arriva à l'égout de ceinture vers trois heures de l'après-midi.

Il fut d'abord étonné par cet élargissement subit: ses mains étendues n'atteignaient pas les deux murs, sa tête ne touchait pas la voûte. Le Grand Égout, en effet, a huit pieds de large sur sept de haut.

Au niveau où l'égout Montmartre rejoint le Grand Égout, deux autres galeries souterraines, celle de la rue de Provence et celle de l'Abattoir, viennent former un carrefour. Entre ces quatre voies, un moins sagace eût été indécis. Jean Valjean prit la plus large, c'est-à-dire l'égout de ceinture. Mais, ici, revint la question: descendre, ou monter? Il pensa que la situation pressait et que, maintenant, il fallait absolument gagner la Seine. En d'autres termes, il devait descendre. Il tourna alors à gauche.

Bien lui en prit. Ce serait une erreur de croire que l'égout de ceinture a deux issues, l'une vers Bercy, l'autre vers Passy, et qu'il est, comme l'indique son nom, la ceinture souterraine du Paris de la rive droite. Le Grand Égout, qui n'est, il faut s'en souvenir, autre chose que l'ancien ruisseau Ménilmontant, aboutit, si on le remonte, à un cul-de-sac, c'est-à-dire à son ancien point de départ, qui fut sa source, au pied de la butte Ménilmontant. Il n'a pas de communication directe avec le branchement qui collecte les eaux de Paris à partir du quartier Popincourt et qui se jette, dans la Seine, par l'égout Amelot, au-dessus de l'ancienne île Louviers. Ce branchement, qui complète l'égout collecteur, en est séparé, sous la rue Ménilmontant même, par un massif qui marque le point de partage des eaux en amont et en aval. Si Jean Valjean eût remonté la galerie, il fût arrivé, après mille efforts, épuisé, expirant, dans les ténèbres, devant un mur infranchissable.

À la rigueur, en revenant un peu sur ses pas, en s'engageant dans le couloir des Filles-du-Calvaire, à la condition de ne pas hésiter à la patte d'oie souterraine du carrefour Boucherat, en prenant le tunnel Saint-Louis, puis, à gauche, le boyau Saint-Gilles, puis en tournant à droite et en évitant la galerie Saint-Sébastien, il eût pu gagner l'égout Amelot, et de là, pourvu qu'il ne s'égarât pas dans l'espèce de F qui est sous la Bastille, atteindre la sortie sur la Seine près de l'Arsenal. Mais, pour cela, il eût fallu connaître à fond, dans toutes ses ramifications, dans toute sa complexité, ce gigantesque labyrinthe. Or, il cheminait dans l'effrayant brouillard de son ignorance; si on lui eût demandé dans quoi il était, il eût répondu: dans les ténèbres.

Son instinct le servit bien. Descendre était, en effet, la solution.

Il laissa, à sa droite, les deux couloirs qui se ramifient en forme de griffe sous la rue Laffitte et la rue Saint-Georges et le long tunnel double de la chaussée d'Antin.

Un peu au-delà d'un affluent qui était vraisemblablement le branchement de la Madeleine, il fit halte. Il était très fatigué. Un soupirail assez large, probablement le regard de la rue d'Anjou, donnait une lumière presque vive. Jean Valjean déposa délicatement Marius sur le sol. Le visage ensanglanté du jeune homme transperça la lumière diaphane du soupirail. Il avait les yeux fermés, les cheveux appliqués aux tempes comme des pinceaux séchés dans de la couleur rouge, les mains pendantes et mortes, les membres froids, du sang coagulé au coin des lèvres. Un caillot de sang s'était formé dans le noeud de

la cravate; la chemise entrait dans les plaies, le tissu de la veste frottait contre la chair meurtrie. Jean Valjean, écartant du bout des doigts les vêtements, lui posa la main sur la poitrine; le cœur battait encore. Il déchira sa chemise, banda les plaies le mieux qu'il put et arrêta le sang qui coulait; puis, se penchant dans ce demi-jour sur Marius toujours sans connaissance et presque sans souffle, il le regarda avec une inexprimable haine.

En écartant les vêtements de Marius, il avait trouvé deux choses dans les poches: le pain qui y était oublié depuis la veille, son calepin. Il mangea le pain et ouvrit le carnet. Sur la première page, il trouva ces lignes:

'Je m'appelle Marius Pontmercy.
Portez mon cadavre chez mon grand-père.
M. Gillenormand, 6, rue des Filles-du-Calvaire.'

Perdu dans ses pensées, il murmura: 'M. Gillenormand, 6, rue des Filles-du-Calvaire.' Il replaça le carnet dans la poche de la veste. Il avait mangé, la force lui était revenue; il reprit Marius sur son dos, lui appuya soigneusement la tête sur son épaule droite et se remit à descendre l'égout.

Le Grand Égout, qui suit le thalweg de la vallée de Ménilmontant, a près de deux lieues de long. Il est pavé sur une notable partie de son parcours.

Jean Valjean n'avait pas le nom des rues. Rien ne lui disait quelle zone de la ville il traversait, ni quel trajet il avait fait. Seulement, la pâleur croissante des flaques de lumière qu'il rencontrait de temps en temps lui indiqua que le soleil se couchait et que le jour ne tarderait pas à décliner. Le bruit des voitures, au-dessus de sa tête, étant devenu plus faible et intermittent, il en conclut qu'il n'était plus dans le centre de Paris et qu'il approchait de quelque région solitaire, voisine des boulevards extérieurs ou des quais. Là où il y a moins de maisons et moins de rues, l'égout a moins de soupiraux. L'obscurité s'épaississait autour de lui. Il n'en continua pas moins d'avancer, tâtonnant dans l'ombre.

Cette ombre devint brusquement terrible.

CHAPITRE V: LES PIEDS DANS LE SABLE.

Il sentit qu'il entrait dans l'eau et qu'il avait de la vase sous les pieds.

Il arrive parfois, sur certaines côtes de Bretagne ou d'Écosse, qu'un homme, un voyageur ou un pêcheur, marchant à marée basse sur la grève, loin du rivage, s'aperçoive soudainement que depuis plusieurs minutes il avance difficilement. La plage est, sous ses pieds, comme de la poix; la semelle s'y colle; ce n'est plus du sable, c'est de la glu. La grève est parfaitement sèche, mais à tous les pas qu'on fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. Du reste, on n'a noté aucun changement; l'immense plage est unie et tranquille, tout le sable a le même aspect, rien ne distingue le sol qui est solide du sol qui ne l'est plus; la petite nuée joyeuse des pucerons de mer continue de sauter tumultueusement sur les pieds du passant. L'homme suit sa route, va devant lui, se dirige vers la terre, tâche de se rapprocher de la côte. Il n'est pas inquiet. Inquiet de quoi? Seulement, il sent que la pesanteur de ses pieds augmente à chaque pas. Brusquement, il s'enfonce. Il s'enfonce de deux ou trois pouces. Décidément, il ne suit pas la bonne route; il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup, il regarde à ses pieds. Ils ont disparu. Le sable les recouvre. Il les retire du sable, il veut revenir sur ses pas, il retourne en arrière; il s'enfonce plus profondément. Le sable lui arrive à la cheville, il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui arrive à mi-jambe, il se jette à droite, le sable lui arrive aux genoux. Alors, il comprend, avec une indicible terreur, qu'il est en train de marcher sur des sables mouvants. Il jette son sac s'il en a un, il s'allège comme un navire en détresse; il est déjà trop tard: la fange lui dévore les cuisses.

Il appelle, il agite son chapeau ou son mouchoir, le sable le gagne de plus en plus; si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc de sable est trop mal famé, s'il n'y a

pas de héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlisement. Il est condamné à cet épouvantable enterrement long, infaillible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre et en pleine santé, qui vous tire par les pieds, qui, à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraîne un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre résistance par un redoublement d'étreinte, qui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, la campagne verte, la fumée des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel. L'enlisement, c'est le sépulcre qui se fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est une ensevelisseuse inexorable. Le misérable essaye de s'asseoir, de se coucher, de ramper; tous les mouvements qu'il fait l'enterrent; il se redresse, il s'enfonce; il se sent s'engloutir; il hurle, implore, crie, se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au ventre; le sable atteint la poitrine; il n'est plus qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher de cette gaine molle, sanglote frénétiquement; le sable monte. Le sable atteint les épaules, le sable atteint le cou; le visage seul est visible maintenant. La bouche crie, le sable entre dedans; le silence l'étouffe. Les yeux regardent encore, le sable les ferme; la nuit l'engloutit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne, une main sort, troue la surface de la grève, remue, s'agite, disparaît. Quel sinistre enterrement!

Quelquefois, le cavalier s'enlise avec le cheval; quelquefois, le charretier s'enlise avec la charrette; tout sombre sous la grève. C'est un naufrage sans eau, une noyade dans de la poudre. La terre, pénétrée d'océan, devient un piège. Elle s'offre comme une plaine et s'ouvre comme une onde. L'abîme a de ces trahisons.

Cette funèbre aventure, toujours possible sur telle ou telle plage, était possible aussi, il y a trente ans, dans les égouts de Paris.

Avant les importants travaux commencés en 1833, la voirie souterraine de Paris était sujette à des effondrements subits.

L'eau s'infiltrait dans certains terrains friables; le trottoir, qu'il fût pavé, comme dans les anciens égouts, ou recouvert de chaux hydraulique sur béton, comme dans les nouvelles galeries, n'ayant plus de point d'appui, pliait. Un pli dans un plancher de ce genre, c'est une fente; une fente, c'est l'écroulement. Le trottoir croulait sur une certaine longueur. Cette crevasse, hiatus d'un gouffre de boue, s'appelait, dans la langue des géologues, un fontis. Qu'est-ce qu'un fontis? C'est le sable mouvant des bords de la mer tout à coup rencontré sous terre; c'est la grève du mont Saint-Michel dans un égout. Le sol, détrempé, est comme en fusion; toutes ses molécules sont en suspension dans un milieu mou; ce n'est pas de la terre et ce n'est pas de l'eau. C'est parfois très profond. Il n'y a rien de plus redoutable qu'une telle rencontre. Si l'eau domine, la mort est prompte, il y a engloutissement; si la terre domine, la mort est lente, il y a enlisement.

Se figure-t-on une telle mort? Si l'enlisement est effroyable sur une plage, qu'est-ce dans le cloaque? Au lieu du plein air, de la pleine lumière, du grand jour, de ce clair horizon, de ces vastes bruits, de ces libres nuages d'où pleut la vie, de ces barques aperçues au loin, de cet espoir, des passants, du secours possible jusqu'à la dernière minute, on trouve la surdité, l'aveuglement, une voûte noire, un dedans de tombe déjà tout fait, la mort dans la bourbe sous un couvercle!

C'est un étouffement lent par l'immondice dans une boîte de pierre où l'asphyxie ouvre ses griffes dans la fange pour vous étrangler. La puanteur s'allie au râle, la vase remplace la grève, l'hydrogène sulfuré chasse l'ouragan, l'ordure submerge l'océan. Vous aurez beau appeler, grincer des dents, vous tordre, vous débattre, la ville énorme que vous avez au-dessus de votre tête ignorera votre agonie.

Inexprimable horreur que de mourir ainsi! La mort rachète quelquefois son atrocité par une certaine dignité terrible. Sur le bûcher, dans le naufrage, on peut être grand; dans la flamme comme dans l'écume, une attitude superbe est possible; on s'y transfigure en s'y abîmant. Mais ici c'est impossible car votre mort est sale. Les suprêmes

visions flottantes sont abjectes. Boue est synonyme de honte. C'est petit, laid, infâme. Mourir dans un tonneau de malvoisie, comme Clarence, soit, dans la fosse de l'éboueur, comme d'Escoubleau, c'est horrible. Se débattre là-dedans est hideux; en même temps qu'on agonise, on patauge. Il y a assez de ténèbres pour que ce soit l'enfer et assez de fange pour que ce ne soit que le bourbier; le mourant ne sait pas s'il va devenir spectre ou crapaud.

Partout ailleurs le sépulcre est sinistre; ici il est difforme.

La profondeur des fontis, leur longueur et leur densité variaient en raison de la qualité du sous-sol. Parfois un fontis était profond de trois ou quatre pieds, parfois de huit ou dix; quelquefois on ne trouvait pas le fond. Ici la vase était presque solide, là, presque liquide. Dans le fontis Lunière, un homme eût mis un jour à disparaître tandis qu'il eût été dévoré en cinq minutes par le bourbier Phélippeaux. La vase porte plus ou moins selon sa densité. Une enfant se sauve où un homme se perd. La première loi pour pouvoir en réchapper est de se dépouiller de toute espèce de chargement. Jeter son sac d'outils, ou sa hotte, ou son auge, c'était par là que commençait tout égoutier qui sentait le sol fléchir sous lui.

Les fontis avaient des causes diverses: friabilité du sol, éboulement à grande profondeur, averses torrentielles en été, ondées incessante en hiver, petites pluies fines persistantes le reste de l'année. Parfois, le poids des maisons environnantes sur un terrain marneux ou sablonneux endommageait les voûtes des galeries souterraines et les faisait gauchir: le trottoir éclatait sous cette poussée écrasante. Le tassement du Panthéon a fait disparaître de cette façon, il y a un siècle, une partie des caves de la montagne Sainte-Geneviève. Quand un égout s'effondrait sous la pression des maisons, le désordre se traduisait, en haut, dans la rue, par une espèce d'écarts en dents de scie entre les pavés; cette déchirure se développait en ligne serpentante sur toute la longueur de la voûte lézardée; le mal étant visible, la réparation pouvait se faire rapidement. Parfois, le ravage intérieur ne se révélait par aucune balafre extérieure. Dans ce cas-là, malheur aux égoutiers! Entrant sans précaution dans l'égout défoncé, ils pouvaient s'y perdre. Les anciens registres font mention de quelques puisatiers ensevelis de la sorte dans des fontis. Ils donnent plusieurs noms; entre autres celui de l'égoutier qui s'enlisa dans un effondrement sous le cagnard de la rue Carême-Prenant, un nommé Blaise Poutrain; ce Blaise Poutrain était frère de Nicolas Poutrain qui fut le dernier fossoyeur du cimetière dit charnier des Innocents en 1785, époque où il cessa d'être utilisé.

Il y eut aussi ce jeune et charmant vicomte d'Escoubleau dont je viens de parler, l'un des héros du siège de Lérida où l'on donna l'assaut en bas de soie, violons en tête. D'Escoubleau, surpris, une nuit, chez sa cousine, la duchesse de Sourdis, se noya dans une fondrière de l'égout Beautreillis où il s'était réfugié pour échapper au duc. Madame de Sourdis, quand on lui raconta cette mort, demanda son flacon et oublia de pleurer à force de respirer des sels. En pareil cas, il n'y a pas d'amour qui tienne; le cloaque l'éteint. Héro refuse de laver le cadavre de Léandre. Thisbé se bouche le nez devant Pyrame et dit: 'Pouah!'

CHAPITRE VI: LE FONTIS.

Jean Valjean se trouvait en présence d'un fontis.

Ce genre d'écroulement était alors fréquent dans le sous-sol des Champs-Élysées car ce sous-sol était peu maniable, assez instable et excessivement fluide. Cette fluidité dépasse l'inconsistance des sables du quartier Saint-Georges, vaincus par un enrochement sur béton, et des strates de glaise infectées de gaz du quartier des Martyrs, structure géologique si instable que le passage sous la galerie des Martyrs n'a pu être pratiqué qu'au moyen d'un tuyau en fonte. Lorsqu'en 1836 on a démoli sous le faubourg Saint-Honoré, pour le reconstruire, le vieil égout en pierre où nous voyons en ce moment Jean Valjean engagé, le sable mouvant, qui est le sous-sol des Champs-Élysées jusqu'à la Seine, fit

obstacle au point que l'opération dura près de six mois, au grand dam des riverains, surtout des riverains à hôtels particuliers et à carrosses dorés. Les travaux furent plus que difficiles: ils furent dangereux. Il est vrai qu'il y eut quatre mois et demi de pluie et trois crues de la Seine.

Le fontis que Jean Valjean rencontrait avait pour cause l'averse de la veille. Un fléchissement du pavé mal soutenu par le sable sous-jacent avait produit un engorgement d'eau pluviale. L'infiltration s'étant faite, l'effondrement avait suivi. Le trottoir, disloqué, s'était affaissé dans la vase. Sur quelle longueur? Impossible de le dire. L'obscurité était là plus épaisse que partout ailleurs.

Jean Valjean sentit le sol se dérober sous lui. Il entra dans cette fange. C'était de l'eau à la surface, de la vase au fond. Il fallait bien passer. Revenir sur ses pas était impossible. Marius était au plus mal, lui était exténué. Où aller d'ailleurs? Il avança. La fondrière parut peu profonde aux premiers pas. Mais à mesure qu'il avançait, ses pieds plongeaient. Il eut bientôt de la vase jusqu'à mi-jambe et de l'eau plus haut que les genoux. Il marchait, soulevant, avec ses deux bras, Marius le plus qu'il pouvait au-dessus de l'eau. La vase lui venait maintenant aux jarrets et l'eau à la ceinture. Il ne pouvait déjà plus reculer. Il s'enfonçait de plus en plus. Cette vase, assez dense pour le poids d'un homme, ne pouvait évidemment en porter deux. Marius et Jean Valjean eussent pu, à la rigueur, s'en tirer s'ils avaient été séparés. Jean Valjean continua d'avancer, soutenant ce mourant, qui était un cadavre peut-être.

L'eau lui venait aux aisselles; il se sentait sombrer; c'est à peine s'il pouvait se mouvoir dans la profondeur de bourbe où il était. La densité, qui était le soutien, était aussi l'obstacle. Il soulevait toujours Marius et, avec une dépense d'énergie inouïe, il avançait en s'enfonçant. Il n'avait plus que la tête hors de l'eau et ses deux bras qui portaient le jeune homme. Il y a, dans les vieilles peintures du déluge, une mère qui fait ainsi avec son enfant.

Il s'enfonça encore, il renversa sa tête en arrière pour échapper à l'eau et pouvoir respirer; qui l'eût vu dans cette obscurité eût cru voir un masque flottant sur de l'ombre; il apercevait vaguement, au-dessus de lui, la tête pendante et le visage livide de Marius; il fit un effort désespéré et lança son pied en avant; il heurta on ne sait quoi de solide, un point d'appui: il était temps!

Il se dressa, se tordit, s'enracina avec une sorte de furie sur ce point d'appui. Cela lui fit l'effet de la première marche d'un escalier conduisant à la vie.

Ce point d'appui, rencontré dans la vase au moment suprême, était le commencement de l'autre versant du trottoir; il avait plié sans se briser et s'était courbé sous l'eau comme une planche de bois élastique. Les pavages bien construits font voûte et ont de ces fermetés-là. Ce fragment de dalle, submergé en partie, mais solide, était une véritable rampe; une fois dessus, on était sauvé. Jean Valjean remonta ce plan incliné et arriva de l'autre côté de la fondrière.

En sortant de l'eau, il se cogna contre une pierre et tomba sur les genoux. Il trouva que c'était juste et resta dans cette position quelque temps, l'âme abîmée dans on ne sait quel dialogue avec Dieu.

Il se redressa, frissonnant, glacé, infect, courbé sous ce mourant qu'il traînait, tout ruisselant de fange, l'âme pleine d'une étrange clarté.

CHAPITRE VII: ON ÉCHOUE PARFOIS OÙ L'ON CROIT DÉBARQUER.

Il se remit en route encore une fois.

Du reste, s'il n'avait pas laissé sa vie dans le fontis, il semblait y avoir laissé sa force. Ce suprême effort l'avait épuisé. Sa fatigue était maintenant telle, que tous les trois ou quatre pas il était obligé de reprendre son souffle en s'appuyant contre le mur. Une fois, il dut s'asseoir sur le bord pour changer la position de Marius; il crut qu'il demeurerait là. Mais si sa vigueur était morte, sa volonté ne l'était pas. Il se releva.

Il marcha désespérément, presque vite, fit ainsi une centaine de pas, sans redresser la tête, presque sans respirer, et, tout à coup, se cogna contre le mur. Il était parvenu à un coude de l'égout; en arrivant tête basse au tournant, il avait rencontré la muraille. Il leva les yeux; à l'extrémité du souterrain, là-bas, devant lui, loin, très loin, il aperçut une lumière. Cette fois, ce n'était pas un lumière infernale; c'était la lumière bonne et blanche du jour.

Jean Valjean voyait l'issue.

Une âme damnée qui, du milieu de la fournaise, apercevrait tout à coup la sortie de l'Enfer, éprouverait ce qu'il éprouva. Elle volerait éperdument avec le moignon de ses ailes brûlées vers la porte radieuse. Il ne sentit plus la fatigue, il ne sentit plus le poids de Marius, il retrouva ses jarrets d'acier, il courut plus qu'il ne marcha. À mesure qu'il approchait, l'issue se dessinait de plus en plus distinctement. C'était une arche cintrée, moins haute que la voûte qui se restreignait par degrés et moins large que la galerie qui se resserrait en même temps que la voûte s'abaissait. Le tunnel finissait en intérieur d'entonnoir, rétrécissement vicieux imité des guichets des prisons.

Il arriva à l'issue. Là, il s'arrêta.

C'était bien la sortie, mais on ne pouvait pas sortir.

L'arche était fermée par une forte grille; cette grille qui, selon toute apparence, tournait rarement sur ses gonds oxydés, était assujettie à son chambranle de pierre par une grosse serrure qui, rouge de rouille, ressemblait à une énorme brique. On voyait le trou et le pêne robuste profondément plongé dans la gâche de fer. La serrure était visiblement fermée à double tour. C'était une de ces serrures de bastilles que le vieux Paris affectionnait.

Au delà de la grille, il y avait le grand air, la rivière, le jour, la berge très étroite, mais suffisante pour s'en aller, les quais lointains, Paris, ce gouffre où l'on se cache si facilement, le large horizon, la liberté. On distinguait, à droite, en aval, le pont d'Iéna et, à gauche, en amont, le pont des Invalides; l'endroit eût été propice pour attendre la nuit et s'évader. C'était un des lieux les plus solitaires de Paris: la berge qui fait face au Gros-Caillou. Les mouches entraient et sortaient à travers les barreaux de la grille.

Il pouvait être huit heures et demie du soir. Le jour baissait.

Jean Valjean déposa Marius le long du mur, sur la partie sèche du trottoir, puis marcha vers la grille et empoigna les barreaux; la secousse fut frénétique, l'ébranlement nul. La grille ne bougea pas. Il saisit les barreaux l'un après l'autre, espérant pouvoir arracher le moins solide et s'en faire un levier pour soulever la porte ou pour briser la serrure. Aucun barreau ne remua. Les dents d'un tigre ne sont pas plus solides dans leurs alvéoles. Sans levier l'obstacle était invincible: on ne pouvait pas ouvrir la porte autrement.

Fallait-il donc finir là? Que faire? Rebrousser chemin, recommencer le trajet effrayant qu'il avait déjà parcouru: il n'en avait pas la force. D'ailleurs, comment traverser de nouveau cette fondrière d'où il ne s'était tiré que par miracle? Et après la fondrière, n'y avait-il pas cette ronde de police à laquelle il n'échapperait pas une deuxième fois? Et puis, où aller? Quelle direction prendre? Suivre la pente n'était pas la solution, pas plus que de chercher une autre issue: elle serait immanquablement obstruée par une grille. Toutes les sorties étaient manifestement fermées de cette façon. Le hasard avait descellé la grille par laquelle il était entré mais, évidemment, toutes les autres bouches d'égout étaient fermées. Il n'avait réussi qu'à s'évader dans une prison.

C'était fini. Tout ce qu'il avait fait était inutile. L'épuisement aboutissait à l'avortement.

Ils étaient pris l'un et l'autre dans la sombre et immense toile de la mort; Jean Valjean sentait courir sur ces fils noirs tressaillant dans les ténèbres l'épouvantable araignée.

Il tourna le dos à la grille et tomba sur le sol, plus terrassé qu'assis, près de Marius, toujours immobile. Sa tête s'affaissa entre ses genoux. Il n'y avait pas d'issue. Il atteignit le dernier degré de l'angoisse.

À qui songeait-il dans ce profond accablement? Ni à lui-même, ni à Marius. Il pensait à Cosette.

CHAPITRE VIII: LE PAN DE L'HABIT DÉCHIRÉ.

Au milieu de cet anéantissement, une main se posa sur son épaule; une voix qui parlait bas lui dit:

-'Part à deux.'

Il y avait quelqu'un d'autre dans ces ténèbres! Rien ne ressemble au rêve comme le désespoir. Jean Valjean crut rêver. Il n'avait pas entendu de bruits de pas. Était-ce possible? Il leva les yeux.

Un homme était devant lui.

Cet homme était vêtu d'une blouse; il avait les pieds nus; il tenait ses chaussures dans sa main gauche; il les avait évidemment ôtées pour pouvoir arriver jusqu'à Jean Valjean, sans qu'on l'entendît marcher.

Jean Valjean n'eut pas un moment d'hésitation. Si imprévue que fût la rencontre, cet homme ne lui était pas inconnu. Cet homme était M. Thénardier!

Quoique réveillé, pour ainsi dire, en sursaut, Jean Valjean, habitué aux alertes et aguerri aux coups inattendus qu'il faut parer vite, reprit possession de ses moyens. D'ailleurs, la situation ne pouvait pas empirer. Passé un certain degré de détresse, le crescendo devient une hypothèse improbable. De plus, Thénardier lui-même ne pouvait pas ajouter de la noirceur à cette nuit.

Le temps s'arrêta un instant.

Thénardier, élevant sa main droite à la hauteur de son front, s'en fit un abat-jour, puis il rapprocha les sourcils en clignant les yeux, ce qui, avec un léger pincement de la bouche, caractérise l'attention sagace d'un homme qui cherche à en reconnaître un autre. Il n'y réussit pas. Jean Valjean, je viens de le dire, tournait le dos à la lumière et était, d'ailleurs, tellement défiguré, sale et couvert de sang qu'en plein jour il eût été méconnaissable. Au contraire, éclairé de face par la lumière de la grille, clarté de cave, il est vrai, livide, mais précise dans sa lividité, Thénardier, comme dit l'énergique métaphore, sauta tout de suite aux yeux de Jean Valjean. Cette inégalité de conditions suffisait pour assurer quelque avantage à Jean Valjean dans ce mystérieux duel qui allait s'engager entre les deux situations et les deux hommes. La rencontre avait lieu entre Jean Valjean voilé et Thénardier démasqué.

Jean Valjean s'aperçut tout de suite que Thénardier ne le reconnaissait pas.

Ils se regardèrent un moment, dans cette pénombre, comme s'ils se mesuraient. Thénardier rompit le silence le premier.

-'Comment vas-tu faire pour sortir?'

Jean Valjean ne répondit pas.

Thénardier continua:

-'Impossible de crocheter la porte. Il faut pourtant que tu t'en ailles d'ici.'

-'C'est vrai', dit Jean Valjean.

-'Eh bien, part à deux.'

-'Que veux-tu dire?'

-'Tu as tué l'homme; c'est bien. Moi, j'ai la clef.'

Thénardier montrait du doigt Marius. Il poursuivit:

-'Je ne te connais pas, mais je veux t'aider. Tu dois être un ami.'

Jean Valjean commença à comprendre. Thénardier le prenait pour un assassin.

Thénardier reprit:

-'Écoute, camarade. Tu n'as pas tué cet homme sans regarder ce qu'il avait dans ses poches. Donne-moi la moitié. Je t'ouvre la porte.'

Et, tirant à demi une grosse clef de dessous sa blouse toute trouée, il ajouta:

-'Veux-tu voir comment est faite la clef des champs? Voilà.'

Jean Valjean demeura 'stupide', le mot est du vieux Corneille, au point de mettre en doute cette réalité sordide. C'était la providence apparaissant horrible: le bon ange sortait de terre sous la forme de Thénardier!

Thénardier fourra sa main dans une grande poche cachée sous sa blouse, en tira une corde et la tendit à Jean Valjean.

-'Tiens', dit-il, 'je te donne la corde par-dessus le marché.'

-'Pour quoi faire, une corde?'

-'Il te faut aussi une pierre, mais tu en trouveras dehors. Il y a là un tas de gravats.'

-'Pour quoi faire, une pierre?'

-'Imbécile, puisque tu vas jeter le gus à la rivière, il te faut une pierre et une corde, sans quoi il flotterait sur l'eau.'

Jean Valjean prit la corde.

Thénardier fit claquer ses doigts comme pour marquer l'arrivée d'une idée subite:

-'Ah çà, camarade, comment as-tu fait pour te tirer de la fondrière? Je n'ai pas osé m'y risquer. Peuh! tu ne sens pas bon.'

Après une pause, il ajouta:

-'Je t'interroge mais tu as raison de ne pas répondre. Je me fait l'impression d'un juge d'instruction. Et puis, en ne parlant pas du tout, on ne risque pas de parler trop fort. Je ne vois pas ta figure et je ne sais pas ton nom mais tu aurais tort de croire que je ne sais pas qui tu es et ce que tu veux. Tu as un peu cassé ce monsieur; maintenant tu voudrais le mettre quelque part. Il te faut la rivière, le grand cache-sottise. Je vais te tirer d'embarras. Aider un bon garçon dans la peine, ça me botte.'

Tout en approuvant le silence de Jean Valjean, il cherchait visiblement à le faire parler. Il lui poussa l'épaule afin de le voir de profil; il s'exclama:

-'À propos de la fondrière, tu n'a pas été fin. Pourquoi n'y as-tu pas jeté l'homme?'

Jean Valjean garda le silence.

Thénardier reprit en haussant jusqu'à sa pomme d'Adam la loque qui lui servait de cravate, geste qui complète l'air capable d'un homme sérieux:

-'Tu as peut-être agi sagement. Les ouvriers, demain, en venant boucher le trou, auraient, à coup sûr, trouvé le gus oublié là, et on aurait pu, fil à fil, brin à brin, retrouver ta trace et arriver jusqu'à toi. Quelqu'un est passé par l'égout. Qui? Par où est-il sorti? L'a-t-on vu sortir? La police est fouineuse et intelligente. L'égout est traître et vous dénonce. Une telle trouvaille est une rareté, cela attire l'attention; peu de gens se servent de l'égout pour leurs affaires, tandis que la rivière est à tout le monde. La rivière, c'est la vraie fosse. Au bout d'un mois, on vous repêche l'homme à Saint-Cloud. Eh bien, qu'est-ce que cela peut faire? C'est une charogne, quoi! Qui a tué cet homme? Paris. Et la justice n'est même pas tenue au courant. Tu as bien fait, finalement.'

Plus Thénardier était loquace, plus Jean Valjean était muet, Thénardier lui secoua de nouveau l'épaule.

-'Maintenant, concluons l'affaire. Partageons. Tu as vu ma clef, montre-moi ton argent.'

Thénardier était hagard, louche, un peu menaçant, sauvage mais pas totalement inamical.

Il y avait une chose étrange; les allures de Thénardier n'étaient pas simples; il n'avait pas l'air tout à fait à son aise; tout en n'affectant pas d'air mystérieux, il parlait bas; de temps en temps, il mettait son doigt sur sa bouche et murmurait: chut! Il était difficile de deviner pourquoi. Il n'y avait là personne qu'eux deux. Jean Valjean pensa que d'autres bandits étaient peut-être cachés dans quelque recoin, pas très loin, et que Thénardier ne voulait pas partager son butin avec eux.

Thénardier reprit:

-'Finissons-en. Combien le gus avait-il dans ses poches?'

Jean Valjean se fouilla.

C'était, on s'en souvient, son habitude d'avoir toujours de l'argent sur lui. La sombre vie d'expédients à laquelle il était condamné ne lui laissait pas le choix. Cette fois,

pourtant, il était pris au dépourvu. En mettant, la veille au soir, son uniforme de garde national, il avait oublié, absorbé qu'il était, d'emporter son portefeuille. Il n'avait que quelques pièces dans la poche de son gilet. Cela se montait à une trentaine de francs. Il retourna sa poche toute trempée et étala, sur le trottoir, un louis d'or, deux pièces de cinq francs et cinq ou six gros sous.

Thénardier avança la lèvre inférieure avec une torsion de cou significative.

-'Tu l'as tué pour pas cher', dit-il.

Il se mit à fouiller les poches de Jean Valjean et celles de Marius. Jean Valjean, préoccupé surtout de tourner le dos au jour, le laissa faire. Tout en maniant l'habit de Marius, Thénardier, avec une dextérité d'escamoteur, trouva moyen d'en arracher, sans que Jean Valjean s'en aperçût, un lambeau qu'il cacha sous sa blouse, pensant probablement que ce morceau d'étoffe pourrait lui servir plus tard à reconnaître l'homme assassiné et l'assassin. Il ne trouva, du reste, rien de plus que les trente francs.

-'C'est vrai', dit-il, 'vous n'avez pas plus que ça.'

Et, oubliant son mot 'part à deux', il prit tout.

Il hésita un peu devant les gros sous. Réflexion faite, il les prit aussi en grommelant:

-'N'importe! C'est tuer les gens pour pas cher.'

Cela fait, il tira de nouveau la clef de dessous sa blouse.

-'Maintenant, l'ami, il faut que tu sortes. C'est comme à la foire ici, on paye en sortant. Tu as payé, sors.'

Et il se mit à rire.

Avait-il, en apportant à un inconnu l'aide de cette clef et en faisant sortir par cette porte un autre que lui, l'intention pure et désintéressée de sauver un assassin? C'est ce dont il est permis de douter.

Thénardier aida Jean Valjean à replacer Marius sur ses épaules, puis il se dirigea vers la grille sur la pointe de ses pieds nus, faisant signe à Jean Valjean de le suivre; il regarda au dehors, posa le doigt sur sa bouche, demeura silencieux quelques secondes; l'inspection faite, il mit la clef dans la serrure. Le pêne glissa et la porte tourna. Il n'y eut ni craquement, ni grincement. Cela se fit doucement. Il était visible que cette grille et ces gonds, huilés avec soin, s'ouvraient plus souvent qu'on ne l'eût pensé. Cette douceur était sinistre; on y sentait les allées et venues furtives, les entrées et sorties silencieuses des hommes de la nuit, les pas de loup du crime. L'égout était évidemment le complice de quelque bande mystérieuse.

Cette grille taciturne était une receleuse.

Thénardier entrebâilla la porte, fit passer Jean Valjean, referma la grille, tourna deux fois la clef dans la serrure, et replongea dans l'obscurité, sans faire plus de bruit qu'un souffle. Il semblait marcher avec les pattes de velours du tigre. Un moment après, cette hideuse providence était rentrée dans l'invisible.

Jean Valjean se retrouva dehors.

CHAPITRE IX: IL RESPIRE ENCORE.

Il laissa glisser Marius sur la berge.

Ils étaient enfin dehors!

Les miasmes, l'obscurité, l'horreur, étaient derrière lui. L'air salubre, pur, vivant, joyeux, librement respirable, l'inondait. Tout, autour de lui, était silencieux, mais ce silence avait le charmant visage du soleil couchant. La nuit tombait. Le ciel s'offrait, de toutes parts, comme un calme énorme. La rivière arrivait à ses pieds avec le bruit d'un baiser. On entendait le dialogue aérien des nids qui se disaient bonsoir dans les ormes des Champs-Élysées. Quelques étoiles, piquant faiblement le bleu pâle du zénith et visibles à la seule rêverie, faisaient, dans l'immensité, de petits resplendissements imperceptibles. Le soir déployait, sur la tête de Jean Valjean, toutes les douceurs de l'infini.

C'était l'heure indécise et exquise qui ne dit ni oui ni non. Il y avait déjà assez de nuit pour qu'on pût s'y perdre à quelque distance et encore assez de jour pour qu'on pût s'y reconnaître de près.

Jean Valjean fut, pendant quelques secondes, irrésistiblement vaincu par toute cette sérénité auguste et caressante; il y a de ces minutes d'oubli; la souffrance renonce à harceler le misérable; tout s'éclipse dans la pensée; la paix couvre le songeur d'un voile nocturne; sous le crépuscule qui rayonne, en imitant le ciel qui s'illumine, l'âme s'étoile. Jean Valjean ne put s'empêcher de contempler cette vaste ombre claire qu'il avait au-dessus de lui; pensif, il prenait dans le majestueux silence du ciel éternel un bain d'extase et de prière. Puis, brusquement, comme si le sentiment d'un devoir lui revenait, il se pencha vers Marius et, puisant de l'eau dans le creux de sa main, il lui en jeta doucement quelques gouttes sur le visage. Les paupières de Marius ne se soulevèrent pas; cependant, sa bouche entrouverte respirait.

Il allait plonger de nouveau sa main dans la rivière quand, tout à coup, il sentit je ne sais quelle gêne, comme lorsqu'on a, sans le voir, quelqu'un derrière soi.

Il se retourna.

Comme tout à l'heure, quelqu'un, en effet, était derrière lui.

Un homme grand, portant une longue redingote, les bras croisés, avec, dans sa main droite, un casse-tête dont on voyait le pommeau de plomb, se tenait debout à quelques pas en arrière de Jean Valjean.

C'était, l'ombre aidant, une sorte d'apparition. Un homme simple en eût eu peur à cause du crépuscule, un homme réfléchi, à cause du casse-tête.

Jean Valjean reconnut Javert.

Le lecteur a deviné, sans doute, que la personne qui suivait Thénardier n'était autre que Javert. Ce dernier, après sa sortie inespérée de la barricade, était allé à la préfecture de police, avait fait un rapport verbal au préfet lors d'une courte audience, puis, avait repris immédiatement son service, qui impliquait, on se souvient de la note saisie sur lui, une certaine surveillance des quais, lesquels, depuis quelque temps, intéressaient la police. Là, il avait aperçu Thénardier et l'avait suivi. On connaît la suite.

On comprend aussi que cette grille, si obligeamment ouverte devant Jean Valjean, était une astuce de Thénardier. Thénardier sentait Javert toujours là; l'homme guetté a un flair qui ne le trompe pas; il fallait jeter un os à ce limier. Un assassin, quelle aubaine! C'était la part du feu qu'il ne faut jamais refuser. Thénardier, en mettant dehors Jean Valjean à sa place, donnait une proie à la police, lui faisait abandonner sa piste, se faisait oublier dans une plus grosse aventure, récompensait Javert de son attente, ce qui flatte toujours un espion, gagnait trente francs et comptait bien s'échapper à l'aide de cette diversion.

Jean Valjean était passé d'un écueil à l'autre.

Ces deux rencontres coup sur coup, passer de Thénardier à Javert, c'était rude.

Javert ne reconnut pas Jean Valjean qui, je l'ai dit, ne se ressemblait plus. Il ne décroisa pas les bras, assura son casse-tête dans sa main par un mouvement imperceptible et demanda d'une voix brève et calme:

-'Qui êtes-vous?'

-'Moi.'

-'Oui, vous.'

-'Jean Valjean.'

Javert mit le casse-tête entre ses dents, plia les jarrets, inclina le torse, posa ses deux mains puissantes sur les épaules de Jean Valjean, qui s'y emboîtèrent comme dans deux étaux, l'examina et le reconnut. Leurs visages se touchaient presque. Le regard de Javert était terrible.

Jean Valjean demeura inerte sous l'étreinte de Javert comme un lion qui ne sentirait pas le coup de griffe d'un chat.

-'Inspecteur Javert', dit-il, 'vous me tenez. D'ailleurs, depuis ce matin je me considère comme votre prisonnier. Je ne vous ai pas donné mon adresse pour essayer de m'échapper. Prenez-moi. Seulement, accordez-moi une chose.'

Javert semblait ne pas entendre. Il regardait Jean Valjean fixement. Son menton froncé poussait ses lèvres vers son nez, signe de rêverie farouche. Enfin, il lâcha Jean Valjean, se redressa, reprit le casse-tête et, comme dans un rêve, murmura plutôt qu'il ne prononça ces questions:

-'Que faites-vous là? Qui est cet homme?'

Il continuait de ne plus tutoyer Jean Valjean.

Jean Valjean répondit; le son de sa voix parut réveiller l'inspecteur.

-'C'est de lui précisément que je voulais vous parler. Disposez de moi comme il vous plaira mais aidez-moi, d'abord, à le ramener chez lui. Je ne vous demande que cela.'

La figure de Javert se contracta comme cela lui arrivait toutes les fois qu'on semblait le croire capable d'une concession. Cependant, il ne dit pas non.

Il se baissa de nouveau, tira de sa poche un mouchoir qu'il trempa dans l'eau, et essuya le front ensanglanté de Marius.

-'Cet homme était sur la barricade', murmura-t-il. 'C'est celui qu'on appelait Marius.'

Cet inspecteur-là était un espion de première. Il avait tout observé, tout écouté, tout entendu, tout recueilli, alors qu'il croyait mourir; il avait épié dans l'agonie; accoudé sur la première marche du sépulcre, il avait pris des notes!

Il saisit la main de Marius, cherchant le pouls.

-'Il est blessé', dit Jean Valjean.

-'Il est mort', rectifia Javert.

Jean Valjean ajouta:

-'Non, pas encore.'

-'Vous l'avez donc apporté de la barricade jusqu'ici?', demanda Javert.

Il fallait que sa préoccupation fût profonde pour qu'il n'insistât pas sur cet inquiétant sauvetage par l'égout et pour qu'il ne remarquât même pas le silence de Jean Valjean après sa question.

Jean Valjean, de son côté, semblait préoccupé par une seule chose. Il reprit:

-'Il demeure dans le Marais, rue des Filles-du-Calvaire, chez son grand-père... J'ai oublié son nom.'

Jean Valjean fouilla dans la veste de Marius, en tira le calepin, l'ouvrit à la page où il y avait l'adresse et le tendit à Javert.

Il y avait encore assez de lumière pour qu'on pût lire. Il déchiffra les quelques lignes écrites par Marius et grommela:

-'Gillenormand, rue des Filles-du-Calvaire, numéro 6.'

Puis il cria:

-'Cocher!'

On se rappelle le fiacre qui attendait.

Javert garda le carnet de Marius.

Un moment après, la voiture, descendue par la rampe de l'abreuvoir, était sur la berge, Marius était déposé sur la banquette du fond, Javert s'asseyait près de Jean Valjean, sur la banquette de devant.

La portière refermée, le fiacre s'éloigna rapidement, remontant les quais en direction de la Bastille.

Ils quittèrent les quais et entrèrent dans les petites rues. Le cocher, silhouette noire sur son siège, fouettait ses chevaux maigres. Silence glacial dans le fiacre! Marius, immobile, le torse appuyé sur un coussin, la tête penchée sur la poitrine, les bras pendants, les jambes raides, paraissait ne plus attendre qu'un cercueil; Jean Valjean semblait fait d'ombre, Javert, de pierre; dans cette voiture pleine de nuit, dont l'intérieur, chaque fois qu'elle passait devant un réverbère, blêmissait horriblement, réunissait et confrontait lugubrement trois immobilités tragiques: le cadavre, le spectre, la statue.

CHAPITRE X: LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE.

À chaque soubresaut du véhicule, une goutte de sang tombait des cheveux de Marius.

Il faisait nuit noire quand le fiacre arriva au numéro 6 de la rue des Filles-du-Calvaire.

Javert descendit le premier, vit le numéro au-dessus de la porte cochère et, soulevant le lourd marteau de fer battu décoré d'un bouc et d'un satyre qui s'affrontaient, frappa un coup violent. Le battant s'entrouvrit; Javert le poussa. Le portier se montra à demi, bâillant, vaguement réveillé, une chandelle à la main.

Tout dormait dans la maison. On se couche de bonne heure dans le Marais, surtout les jours d'émeute. Ce bon vieux quartier, effarouché par la révolution, se réfugie dans le sommeil, comme les enfants, lorsqu'ils entendent venir Croquemitaine, cachent bien vite leur tête sous leur couverture.

Jean Valjean et le cocher sortirent Marius du fiacre, Jean Valjean le soutenant sous les aisselles, le cocher, sous les jambes.

Tout en le portant de la sorte, Jean Valjean glissa sa main sous les vêtements, qui étaient très déchirés, et toucha la poitrine pour voir si le cœur battait encore. Il battait un peu moins faiblement, comme si le mouvement de la voiture avait rappelé la vie.

Javert interpella le portier d'un manière autoritaire, comme il sied lorsque l'on à affaire au serviteur d'un factieux.

-'Quelqu'un qui s'appelle Gillenormand?'

-'C'est ici. Que lui voulez-vous?'

-'On lui rapporte son fils.'

-'Son fils?', dit le portier stupéfait.

-'Il est mort.'

Jean Valjean, qui venait, déguenillé et souillé, derrière Javert, et que le portier regardait avec quelque horreur, lui fit signe de la tête que non.

Le portier ne parut comprendre ni le mot de Javert, ni le signe de Jean Valjean.

Javert continua:

-'Il est allé sur la barricade et le voilà!'

-'Sur la barricade!', s'écria le portier.

-'Il s'est fait tuer. Allez réveiller le père.'

Le portier ne bougea pas.

-'Allez donc!', reprit Javert.

Et il ajouta:

-'Demain, il y aura un enterrement ici.'

Pour Javert, les incidents habituels de la voie publique étaient classés par catégories, ce qui est le commencement de la prévoyance et de la surveillance. Chaque événement avait son compartiment. Les faits possibles étaient, en quelque sorte, dans des tiroirs d'où ils sortaient, selon l'occasion, en quantités variables; il y avait, dans la rue, du tapage, de l'émeute, du carnaval, de l'enterrement.

Le portier réveilla Basque. Basque réveilla Nicolette; Nicolette réveilla la tante Gillenormand. Quant au grand-père, on le laissa dormir, pensant qu'il saurait toujours la chose assez tôt.

On monta Marius au premier étage, sans que personne, du reste, s'en aperçût dans les autres parties de la maison; on le déposa sur un vieux canapé, dans l'antichambre de M. Gillenormand. Tandis que Basque allait chercher un médecin et que Nicolette ouvrait les armoires à linge, Jean Valjean sentit Javert lui toucher l'épaule. Il comprit, et redescendit avec lui.

Le portier les regarda partir comme il les avait regardés arriver: avec une somnolence épouvantée.

Ils remontèrent dans le fiacre; le cocher se mit sur son siège.

-'Inspecteur Javert', dit Jean Valjean, 'accordez-moi encore une chose.'

-'Laquelle?', demanda Javert.

-'Laissez-moi passer chez moi. Ensuite vous ferez de moi ce que vous voudrez.'

Javert demeura quelques instants silencieux, le menton rentré dans le col de sa redingote; puis il baissa la vitre de devant.

-'Cocher', dit-il, 'rue de l'Homme-Armé, numéro 7.'

CHAPITRE XI: DES FISSURES DANS L'ABSOLU.

Ils ne desserrèrent plus les dents de tout le trajet.

Que voulait Jean Valjean? Achever ce qu'il avait commencé, avertir Cosette, lui dire où était Marius, lui donner peut-être d'autres indications utiles, prendre, s'il le pouvait, les dernières décisions. Quant à lui, quant à ce qui le concernait personnellement, c'était fini; il était le prisonnier de Javert. Un autre que lui, dans cette situation, eût peut être vaguement songé à cette corde que lui avait donnée Thénardier et aux barreaux du premier cachot où il entrerait. Depuis l'évêque, il y avait dans Jean Valjean, devant tout attentat, fût-ce contre lui-même, insistons-y, une profonde hésitation religieuse. S'évader était donc impossible.

Le suicide, cette mystérieuse voie de fait sur l'inconnu, laquelle peut contenir, dans une certaine mesure, la mort de l'âme, était également impossible.

À l'entrée de la rue de l'Homme-Armé, le fiacre s'arrêta, cette rue étant trop étroite pour que les voitures puissent y pénétrer. Javert et Jean Valjean descendirent.

Le cocher dit respectueusement à 'monsieur l'inspecteur' que le velours d'Utrecht de sa voiture était tout taché par le sang de l'homme assassiné et par la boue de l'assassin. C'était là ce qu'il avait compris. Il ajouta qu'une indemnité lui était due. En même temps, tirant de sa poche son livret, il pria monsieur l'inspecteur d'avoir la bonté de lui écrire dessus 'un petit bout d'attestation comme quoi...'

Javert repoussa le livret que lui tendait le cocher et dit:

-'Combien te faut-il, y compris l'attente et la course?'

-'Il y a sept heures et quart', répondit le cocher, 'et mon velours était tout neuf. Quatre-vingts francs, monsieur l'inspecteur.'

Javert tira de sa poche quatre napoléons et congédia le fiacre.

Jean Valjean pensa que l'intention de Javert était de le conduire à pied au poste des Blancs-Manteaux ou au poste des Archives, qui sont tout près.

Ils s'engagèrent dans la rue. Elle était, comme d'habitude, déserte. Javert suivait Jean Valjean. Ils arrivèrent au numéro 7. Jean Valjean frappa. La porte s'ouvrit.

-'C'est bien', dit Javert. 'Montez.'

Il ajouta, avec une expression étrange et comme s'il avait du mal à parler:

-'Je vous attends ici.'

Jean Valjean regarda Javert. Cette façon de faire n'était pas dans les habitudes de l'inspecteur. Cependant, qu'il eût maintenant, en lui, une sorte de confiance hautaine, la confiance du chat qui accorde à la souris prisonnière une certaine liberté, cela ne pouvait pas le surprendre beaucoup. Il poussa la porte, entra dans la maison, cria au portier qui était couché et qui avait tiré le cordon de son lit: 'C'est moi!' Il monta l'escalier en vitesse.

Parvenu au premier étage, il fit une pause. La fenêtre du palier, qui était une fenêtre-guillotine, était ouverte. Comme dans beaucoup d'anciennes maisons, l'escalier recevait la lumière du jour et avait vue sur la rue. Le réverbère, situé précisément en face, projetait quelques rayons sur les marches, ce qui faisait une économie d'éclairage.

Jean Valjean, soit pour respirer, soit machinalement, mit la tête à cette fenêtre. Il se pencha. Le réverbère éclairait la petite rue d'un bout à l'autre. Jean Valjean eut un choc: il n'y avait plus personne, Javert était parti!

CHAPITRE XII: L'AÏEUL.

Basque et le portier avaient transporté, dans le salon, Marius toujours étendu, sans mouvement, sur le canapé où on l'avait déposé en arrivant. Le médecin était accouru. La tante Gillenormand s'était levée.

Elle allait et venait, épouvantée, joignant les mains, incapable de faire autre chose que de dire: 'Est-il Dieu possible!' Elle ajoutait par moments: 'Tout va être taché de sang!' Quand la première horreur fut passée, une certaine philosophie la fit s'exclamer: 'Cela devait finir ainsi!' Elle n'alla cependant pas jusqu'au: 'Je l'avais bien dit!'

Sur l'ordre du médecin, un lit de sangle avait été mis près du canapé. Le médecin examina Marius. Après avoir constaté que le pouls persistait, que le blessé n'avait, à la poitrine, aucune plaie pénétrante, que le sang du coin des lèvres venait des fosses nasales, il le fit poser à plat sur le lit, sans oreiller, la tête sur le même plan que le corps, et même un peu plus basse, le buste nu, afin de faciliter la respiration. Mademoiselle Gillenormand, voyant qu'on déshabillait Marius, se retira. Elle se mit à réciter son chapelet dans sa chambre.

Le torse n'était atteint d'aucune lésion intérieure; une balle, amortie par le carnet, avait contourné les côtes en faisant une déchirure hideuse mais superficielle. La longue marche souterraine avait achevé d'abîmer la clavicule. Les bras avaient reçu des coups de sabre. Aucune balafre ne défigurait le visage. La tête, pourtant, était comme couverte de hachures. Que deviendraient ces blessures à la tête? S'arrêtaient-elles au cuir chevelu? Entamaient-elles le crâne? On ne pouvait le dire encore. Un symptôme grave, c'est qu'elles avaient causé l'évanouissement, et l'on ne se réveille pas toujours de ces évanouissements-là. L'hémorragie, en outre, avait épuisé le blessé. À partir de la ceinture, le bas du corps avait été protégé par la barricade.

Basque et Nicolette déchiraient des linges et préparaient des bandes; Nicolette les cousait, Basque les roulait. La charpie manquant, le médecin avait provisoirement arrêté le sang des plaies avec des galettes d'ouate. À côté du lit, trois bougies brûlaient sur une table où la trousse de chirurgie était étalée. Le médecin lava le visage et les cheveux de Marius avec de l'eau froide. Un seau plein fut rouge en un instant. Le portier, sa chandelle à la main, éclairait.

Le médecin semblait réfléchir. De temps en temps, il faisait un signe de tête négatif, comme s'il répondait à quelque question qu'il s'adressait à lui-même.

Au moment où le médecin essuyait le visage et touchait légèrement du doigt les paupières toujours fermées du blessé, une porte s'ouvrit au fond du salon et une longue figure pâle apparut.

C'était le grand-père.

L'émeute, depuis deux jours, avait beaucoup agité, indigné et préoccupé M. Gillenormand. Il n'avait pas pu dormir la nuit précédente, et il avait eu de la fièvre toute la journée. Le soir, il s'était couché de très bonne heure, recommandant qu'on verrouillât tout dans la maison; épuisé, il s'était assoupi.

Les vieillards ont le sommeil fragile; la chambre de M. Gillenormand était contiguë au salon: le bruit l'avait réveillé. Surpris par la fente de lumière qu'il voyait sous sa porte, il était sorti de son lit et était venu à tâtons.

Il était sur le seuil, étonné, une main sur la poignée de la porte entrebâillée, la tête un peu penchée en avant et branlante, le corps serré dans une robe de chambre blanche, droite et sans plis comme un suaire; il avait l'air d'un fantôme qui regarde dans un tombeau.

Il aperçut le lit et, sur le matelas, ce jeune homme ensanglanté, blanc d'une blancheur de cire, les yeux fermés, la bouche ouverte, les lèvres blêmes, nu jusqu'à la ceinture, tailladé partout de plaies vermeilles, immobile, éclairé.

L'aïeul eut, de la tête aux pieds, tout le frisson que peuvent avoir des membres pétrifiés. Ses yeux, dont la cornée était jaune à cause du grand âge, se voilèrent d'une sorte

de miroitement vitreux. Son visage prit, en un instant, les angles terreux d'une tête de squelette. Ses bras tombèrent comme si un ressort s'y fût brisé. Sa stupeur se traduisit par l'écartement des doigts de ses deux vieilles mains toutes tremblantes. Ses genoux firent un angle en avant, laissant voir, par l'ouverture de la robe de chambre, ses pauvres jambes nues hérissées de poils blancs. Il murmura:

-'Marius!'

-'Monsieur', dit Basque, 'on vient de rapporter monsieur. Il est allé à la barricade, et...'

-'Il est mort!', cria le vieillard d'une voix terrible. 'Ah, le brigand!'

Alors une sorte de transfiguration sépulcrale redressa ce centenaire droit comme un jeune homme.

-'Monsieur', dit-il, 'c'est vous le médecin. Commencez par me dire une chose: il est mort, n'est-ce pas?'

Le médecin, au comble de l'anxiété, garda le silence.

M. Gillenormand se tordit les mains et eut un rire effrayant.

-'Il est mort, il est mort! Il s'est fait tuer sur une barricade parce qu'il me déteste! C'est contre moi qu'il a fait ça! Buveur de sang! C'est comme cela qu'il me revient! Misère de ma vie, il est mort!'

Il alla à la fenêtre, l'ouvrit toute grande comme s'il étouffait, et, debout devant les ténèbres, il se mit à s'adresser à la rue:

-'Percé, sabré, égorgé, exterminé, déchiqueté, coupé en morceaux! Voyez-vous ça, l'horrible personnage! Il savait bien que je l'attendais, que je lui avais fait arranger sa chambre, que j'avais mis, au chevet de mon lit, son portrait du temps où il était petit! Il savait bien qu'il n'avait qu'à revenir, que, depuis des années, je restais le soir au coin de mon feu, les mains sur mes genoux, ne sachant que faire, que j'en devenais fou! Tu savais bien cela, que tu n'avais qu'à rentrer, que tu serais le maître de la maison, que je t'obéirais, que tu ferais tout ce que tu voudrais de ton vieil imbécile de grand-père! Tu le savais bien, et tu as dit: non, c'est un royaliste, je n'irai pas! Et tu es allé sur la barricade, et tu t'es fait tuer par méchanceté, pour te venger de ce que je t'avais dit au sujet de monsieur le duc de Berry! C'est ça qui est infâme! Couchez-vous donc et dormez tranquillement! Il est mort. Voilà mon réveil.'

Le médecin, qui commençait à être inquiet des deux côtés, quitta un moment Marius et alla vers M. Gillenormand. Il lui prit le bras. L'aïeul se retourna, le regarda avec des yeux qui semblaient agrandis et sanglants, et lui dit avec calme:

-'Monsieur, je vous remercie. Je suis tranquille, je suis un homme, j'ai vu la mort de Louis XVI, je peux supporter les événements. Il y a une chose qui est terrible, c'est de penser que ce sont vos journaux qui font tout le mal. Vous avez des écrivaillons, des parleurs, des avocats, des orateurs, des tribunes, des discussions, des progrès, des lumières, des droits de l'homme, de la liberté de la presse, et voilà comment on vous rapportera vos enfants dans vos maisons! Ah, Marius, c'est abominable! Tué, mort avant moi! Une barricade! Ah, le bandit! Docteur, vous demeurez dans le quartier, je crois? Je vous connais bien. Je vois, de ma fenêtre, passer votre cabriolet. Je vais vous dire. Vous auriez tort de croire que je suis en colère. On ne se met pas en colère contre un mort. Ce serait stupide. C'est un enfant que j'ai élevé. J'étais déjà vieux qu'il était encore tout petit. Il jouait aux Tuileries avec sa petite pelle et sa petite chaise, et, pour que les gardiens ne le grondassent pas, je bouchais, avec ma canne, les trous qu'il faisait dans la terre avec sa pelle. Un jour il a crié: «À bas Louis XVIII!», et s'en est allé. Ce n'est pas de ma faute. Il était tout rose et tout blond. Sa mère est morte. Avez-vous remarqué que tous les petits enfants sont blonds? À quoi cela tient-il? C'est le fils d'un de ces brigands de la Loire, mais les enfants sont innocents des crimes de leurs pères. Je me rappelle, quand il était haut comme trois pommes, il n'arrivait pas à prononcer les D. Il avait un parler si doux et si obscur qu'on eût cru un oiseau. Je me souviens qu'une fois, devant l'Hercule Farnèse, les gens s'étaient attroupés pour le contempler, tant il était beau! Il avait un visage comme on en voit dans les tableaux. Je lui faisais ma grosse voix, je lui faisais peur avec ma canne,

mais il savait bien que c'était pour rire. Le matin, quand il entrait dans ma chambre, je bougonnais, mais il me faisait l'effet du soleil. On ne peut pas se défendre contre ces mioches-là. Ils vous prennent, ils vous tiennent, ils ne vous lâchent plus. La vérité est que c'était un petit garçon adorable. Maintenant, qu'est-ce que vous dites de vos Lafayette, de vos Benjamin Constant et de vos Tirecuir de Corcelles qui me le tuent! Ça ne peut pas se passer comme ça.'

Il s'approcha de Marius toujours livide et immobile; il recommença à se tordre les bras. Les lèvres blanches du vieillard remuaient machinalement; elles laissaient passer des mots presque indistincts qu'on entendait à peine: 'Ah, sans cœur! Ah, politicien! Ah, scélérat! Ah, anarchiste!' C'étaient des reproches à voix basse d'un agonisant à un cadavre.

Peu à peu, comme il faut toujours que les éruptions intérieures se fassent jour, l'enchaînement des paroles revint, mais l'aïeul paraissait n'avoir plus la force de les prononcer; sa voix était tellement sourde et éteinte qu'elle semblait venir de l'autre côté d'un abîme.

-'Ça m'est bien égal, je vais mourir aussi. Et dire qu'il n'y a pas dans Paris une fille qui n'eût été heureuse de faire le bonheur de ce misérable! Un gredin qui, au lieu de s'amuser et de jouir de la vie, est allé se battre et s'est fait mitrailler comme une brute! Et pour qui? Et pour quoi? Pour la république! Au lieu d'aller danser à la Chaumière, comme c'est le devoir des jeunes gens! C'est bien la peine d'avoir vingt ans. La république, belle fichue sottise! Pauvres mères, faites donc de jolis garçons! Allons, il est mort. Ça fera deux enterrements sous la porte cochère. Tu t'es donc fait arranger comme cela pour les beaux yeux du général Lamarque! Qu'est-ce qu'il t'avait fait, ce général Lamarque? Un sabreur, un bavard! Se faire tuer pour un mort! S'il n'y a pas de quoi rendre fou! Comprenez cela! À vingt ans! Et sans retourner la tête pour regarder s'il ne laissait rien derrière lui! Voilà maintenant les pauvres vieux bonshommes qui sont forcés de mourir tout seuls. Crève dans ton coin, hibou! Eh bien, au fait, tant mieux, c'est ce que j'espérais, ça va me tuer net. Je suis trop vieux, j'ai cent ans, j'ai cent mille ans, il y a longtemps que j'ai le droit d'être mort. Avec ce coup-là, c'est fait. C'est donc fini, quel bonheur! À quoi bon lui faire respirer de l'ammoniaque et tout ce tas de drogues? Vous perdez votre peine, imbécile de médecin! Allez, il est mort, bien mort. Je m'y connais, moi qui suis mort aussi. Il n'a pas fait la chose à demi. Oui, cette époque est infâme, infâme, infâme, et voilà ce que je pense de vous, de vos idées, de vos systèmes, de vos maîtres, de vos oracles, de vos docteurs, de vos garnements d'écrivains, de vos stupides philosophes, et de toutes les révolutions qui effarouchent depuis soixante ans les nuées de corbeaux des Tuileries! Et puisque tu as été sans pitié en te faisant tuer comme cela, je n'aurai même pas de chagrin, entends-tu, assassin!'

À cet instant, Marius ouvrit lentement les paupières; son regard, encore voilé par l'étonnement léthargique, s'arrêta sur M. Gillenormand.

-'Marius!', cria le vieillard. 'Marius, mon petit Marius, mon enfant, mon fils bien-aimé! Tu ouvres les yeux, tu me regardes, tu es vivant, merci!'

Et il s'évanouit.

Livre quatrième: Le chant du cygne.

Javert s'était éloigné à pas lents de la rue de l'Homme-Armé.

Il marchait la tête baissée, pour la première fois de sa vie, et, pour la première fois de sa vie également, les mains derrière le dos.

Jusqu'à ce jour, il n'avait pris, dans les deux attitudes de Napoléon, que celle qui exprime la résolution, les bras croisés sur la poitrine; celle qui exprime l'incertitude, les mains derrière le dos, lui était inconnue. Un changement s'était donc opéré; toute sa personne, lente et sombre, était empreinte d'anxiété.

Il s'enfonça dans les rues silencieuses en suivant manifestement une direction.

Il coupa par le plus court vers la Seine, gagna le quai des Ormes, le longea, dépassa la Grève et s'arrêta, à quelque distance du poste de la place du Châtelet, à l'angle du pont Notre-Dame. La Seine fait là, entre le pont Notre-Dame et le Pont au Change, d'une part, et, d'autre part, entre le quai de la Mégisserie et le quai aux Fleurs, une sorte de lac carré traversé par un rapide.

Cet endroit de la Seine est redouté des mariniers. Rien n'est plus dangereux que ce rapide, resserré à cette époque et irrité par les pilotis du moulin du pont, aujourd'hui démoli. Les deux ponts, si voisins l'un de l'autre, augmentent le péril; l'eau accélère formidablement sous les arches. Elle y roule de larges plis terribles; elle s'y accumule et s'y entasse; les flots poussent les piles des ponts comme pour les arracher avec de grosses cordes liquides. Les hommes qui tombent là ne reparaissent pas; les meilleurs nageurs s'y noient.

Javert appuya ses deux coudes sur le parapet, son menton dans ses deux mains, et, pendant que ses ongles se crispaient machinalement dans l'épaisseur de ses favoris, il se mit à penser.

Une nouveauté, une révolution, une catastrophe, venait de se passer au fond de lui-même, et il y avait de quoi s'examiner.

Il souffrait affreusement.

Depuis quelques heures, il avait cessé d'être simple. Il était troublé; ce cerveau, si limpide dans sa cécité, avait perdu sa transparence; il y avait un nuage dans ce cristal. Javert sentait, dans sa conscience, le devoir se dédoubler, et il ne pouvait se le dissimuler. Quand il avait rencontré si inopinément Jean Valjean sur la berge de la Seine, il y avait eu en lui quelque chose du loup qui ressaisit sa proie et du chien qui retrouve son maître.

Il voyait, devant lui, deux routes également droites toutes deux, mais il en voyait deux, et cela le terrifiait, lui qui n'avait jamais connu, dans sa vie, qu'une ligne droite. De plus, ces deux routes étaient contraires. L'une de ces deux lignes droites excluait l'autre. Laquelle des deux était la vraie?

Sa situation était inexprimable.

Devoir la vie à un malfaiteur, accepter cette dette et la rembourser, être, en dépit de soi-même, de plain-pied avec un repris de justice et lui payer un service avec un autre service; se laisser dire: va-t'en, et lui dire à son tour: sois libre; sacrifier à des motifs personnels le devoir, cette obligation générale; sentir dans ces motifs personnels quelque chose de général aussi, et de supérieur, peut-être; trahir la société pour rester fidèle à sa conscience; que toutes ces absurdités se réalisassent et qu'elles vinssent s'accumuler sur lui-même, c'est ce dont il était atterré.

Une chose l'avait étonné, c'était que Jean Valjean lui eût fait grâce; une chose l'avait pétrifié, c'était que lui, Javert, eût fait grâce à Jean Valjean.

Où en était-il? Il se cherchait et ne se trouvait plus.

Que faire maintenant? Livrer Jean Valjean, c'était mal; laisser Jean Valjean libre, c'était mal. Dans le premier cas, l'homme de l'autorité tombait plus bas que l'homme du bagne; dans le second, un forçat montait plus haut que la loi et mettait le pied dessus. Dans les deux cas, il était déshonoré. Dans tous les partis qu'on pouvait prendre, il y avait de la chute. La destinée a certaines extrémités, à pic sur l'impossible, au delà desquelles la vie n'est plus qu'un précipice. Javert était à une de ces extrémités-là.

Une de ses anxiétés, c'était d'être contraint de penser. La violence même de toutes ces émotions contradictoires l'y obligeait. Penser, chose inconnue pour lui, était singulièrement douloureux.

Il y a toujours, dans la pensée, une certaine quantité de rébellion intérieure; il s'irritait d'avoir cela en lui.

La pensée, sur n'importe quel sujet en dehors du cercle étroit de ses fonctions, eût été pour lui, dans tous les cas, une inutilité et une fatigue; mais la pensée sur la journée qui venait de s'écouler était une torture. Cependant, après de telles secousses, il fallait bien regarder dans sa conscience afin de comprendre ce qui s'était passé.

Ce qu'il venait de faire lui donnait le frisson. Il avait, lui, Javert, trouvé bon de décider, contre tous les règlements de police, contre toute l'organisation sociale et judiciaire, contre le code tout entier, une mise en liberté; cela lui avait convenu; il avait substitué ses propres affaires aux affaires publiques; n'était-ce pas inqualifiable? Chaque fois qu'il se mettait en face de cette action sans nom qu'il avait commise, il tremblait de la tête aux pieds. À quoi se résoudre? Une seule ressource lui restait: retourner en hâte rue de l'Homme-Armé et faire écrouer Jean Valjean. Il était clair que c'était cela qu'il fallait faire, mais il ne le pouvait pas.

Quelque chose lui barrait le chemin de ce côté-là.

Quelque chose? Quoi? Est-ce qu'il y a, au monde, autre chose que les tribunaux, les sentences exécutoires, la police et l'autorité? Il était bouleversé car il avait crée une monstruosité sociale: un galérien sacré, une sorte de forçat imprenable.

Que Javert et Jean Valjean, l'homme fait pour sévir, l'homme fait pour subir, que ces deux hommes, qui étaient l'un et l'autre la chose de la loi, en fussent venus à ce point de se mettre tous les deux au-dessus de la loi, est-ce que ce n'était pas effrayant?

Quoi donc! De telles énormités arriveraient et personne ne serait puni! Jean Valjean, plus fort que l'ordre social tout entier, serait libre, et lui, Javert, continuerait de manger le pain du gouvernement!

Sa rumination devenait peu à peu terrible.

Il eût pu, à travers cette rêverie, se faire encore quelque reproche au sujet de l'insurgé rapporté rue des Filles-du-Calvaire, mais il n'y songeait pas. La faute secondaire se perdait dans la plus grande. D'ailleurs, cet insurgé était évidemment un homme mort, et, légalement, la mort éteint la poursuite.

Jean Valjean était le poids qu'il avait sur la conscience.

Cet homme le déconcertait. Tous les axiomes qui avaient été les points d'appui de toute sa vie s'écroulaient devant lui. La générosité de Jean Valjean envers lui l'accablait. D'autres faits, qu'il se rappelait et qu'il avait autrefois considérés comme des mensonges et des folies, lui revenaient maintenant comme des réalités. M. Madeleine reparaissait derrière Jean Valjean, les deux figures se superposaient de façon à n'en plus faire qu'une, qui était vénérable. Javert sentait que quelque chose d'horrible pénétrait dans son âme: l'admiration pour un forçat. Le respect d'un galérien, est-ce que c'est possible? Il en frémissait. Il avait beau se débattre, il était réduit à confesser dans son for intérieur la sublimité de ce misérable. Cela lui était odieux.

Un malfaiteur bienfaisant, un forçat compatissant, doux, secourable, clément, rendant le bien pour le mal, rendant le pardon pour la haine, préférant la pitié à la vengeance, aimant mieux se perdre que de perdre son ennemi, sauvant celui qui l'a frappé, agenouillé sur le haut de la vertu, plus voisin de l'ange que de l'homme! Javert était contraint de s'avouer que ce monstre existait.

Cela ne pouvait pas durer ainsi.

Certes, et j'y insiste, il ne s'était pas rendu sans résistance à ce monstre, à cet ange infâme, à ce héros hideux qui l'indignait autant qu'il le stupéfiait. Vingt fois, quand il était dans cette voiture face à face avec lui, le fonctionnaire avait rugi en lui. Vingt fois, il avait été tenté de se jeter sur lui, de le saisir et de le dévorer, c'est-à-dire de l'arrêter. Il eût été simple, en effet, de crier devant le premier poste de police rencontré: voilà un repris de justice en cavale, prenez-le! Il eût été facile d'abandonner ce damné à la justice qui en eût fait un paria soigneusement relégué dans un coin de l'amnésie sociale. Javert s'était dit tout cela. Il avait voulu passer outre, agir, appréhender l'homme, mais il n'avait pas pu. Chaque fois que sa main s'était convulsivement levée vers le col de Jean Valjean, elle était retombée, car il avait entendu, au fond de sa pensée, une voix, une étrange voix qui lui criait: 'C'est bien. Livre ton sauveur. Ensuite, fais apporter la cuvette de Ponce-Pilate et lave-toi les griffes dedans.'

Puis ses pensées s'attardaient sur lui-même: il se voyait rapetisser à côté d'un Jean Valjean devenu gigantesque.

Un forçat était son bienfaiteur!

Mais pourquoi avait-il permis à cet homme de le laisser vivre? Il avait, dans cette barricade, le droit d'être tué. Il aurait dû user de ce droit. Appeler les autres insurgés à son secours contre Jean Valjean, se faire fusiller de force, cela valait mieux.

Sa suprême angoisse, c'était la disparition de la certitude. Il se sentait déraciné. Le code n'était plus qu'un vieux livre que sa main laissait tomber. Il avait affaire à des scrupules d'une espèce inconnue. Il commençait à ressentir des choses liées au libre arbitre. Rester dans l'ancienne honnêteté, cela ne suffisait plus. Tout un ordre de faits inattendus surgissait et le subjuguait. Tout un monde nouveau apparaissait: le bienfait accepté et rendu, le dévouement, la miséricorde, l'indulgence, les violences faites par la pitié à l'austérité, plus de condamnation définitive, plus de damnation, la possibilité d'une larme dans l'œil de la loi, on ne sait quelle justice selon Dieu allant en sens inverse de la justice selon les hommes. Il apercevait, dans les ténèbres, un effrayant soleil moral inconnu se levant sur l'aube de sa volonté libérée.

Il se disait que c'était donc vrai, qu'il y avait des exceptions, que l'autorité pouvait être décontenancée, que la règle pouvait ne pas comprendre un fait, que tout ne s'encadrait pas dans le texte du code, que l'imprévu se faisait obéir, que la vertu d'un forçat pouvait tendre un piège à la vertu d'un fonctionnaire, que le monstrueux pouvait être divin, que la destinée avait de ces embuscades-là, et il songeait avec désespoir que lui-même n'avait pas été à l'abri d'une surprise.

Il était forcé de reconnaître que la bonté existait. Ce forçat avait été bon. Et lui-même, chose inouïe, il venait d'être bon. Donc, il se dépravait.

Il se trouvait lâche. Il se faisait horreur.

Pour lui, l'idéal ne signifiait pas être humain, grand, sublime, il voulait dire être irréprochable.

Or, il venait de faillir.

Comment en était-il arrivé là? Comment tout cela s'était-il passé? Il n'aurait pas pu se le dire à lui-même. Il prenait sa tête entre ses deux mains, mais il avait beau faire, il ne parvenait pas à se l'expliquer.

Il avait certainement toujours eu l'intention de remettre Jean Valjean à la loi, dont Jean Valjean était le captif et dont lui, Javert, était l'esclave. Il ne s'était pas avoué un seul instant, pendant qu'il le tenait, qu'il eût l'idée de le laisser partir. C'était, en quelque sorte, à son insu que sa main s'était ouverte et l'avait lâché.

Toutes sortes de nouveautés énigmatiques s'entrouvraient devant ses yeux. Il s'interrogeait, se répondait, et ses réponses l'effrayaient. Il se demandait: ce forçat, ce désespéré que j'ai poursuivi jusqu'à le persécuter, qui m'a eu sous son pied, qui pouvait se venger, qui le devait pour se protéger, en me laissant vivre, en me faisant grâce, qu'a-t-il fait? Son devoir. Non. Quelque chose de plus. Et moi, en lui faisant grâce à mon tour, qu'ai-je fait? Mon devoir. Non. Quelque chose de plus. Il y a donc quelque chose de plus que le devoir? Ici, il se faisait peur; sa balance se disloquait; l'un des plateaux tombait dans l'abîme, l'autre s'en allait vers les cieux; les deux directions l'inquiétaient. Il n'était ni voltairien, ni philosophe, ni matérialiste; au contraire, par instinct, il respectait l'église établie car elle était un fragment auguste de l'ensemble social. L'ordre était son dogme et lui suffisait. Depuis qu'il avait l'âge d'homme et de fonctionnaire, il mettait, dans la police, à peu près toute sa religion, étant espion comme on est prêtre. Il avait un supérieur, M. Gisquet; il n'avait guère songé, jusqu'à ce jour, à cet autre supérieur: Dieu.

Ce chef nouveau, Dieu, il le sentait inopinément et en était troublé.

Il était désorienté à cause de cette présence inattendue; il ne savait que faire de ce supérieur-là, lui qui n'ignorait pas que le subordonné est tenu de se courber, qu'il ne doit ni désobéir, ni blâmer, ni discuter, et que, vis-à-vis d'un supérieur qui l'étonne trop, l'inférieur n'a d'autre solution que de démissionner.

Mais comment s'y prendre pour donner sa démission à Dieu?

Quoi qu'il en fût, et c'était toujours là qu'il en revenait, un fait, pour lui, dominait tout: c'est qu'il venait de commettre une infraction épouvantable. Il venait de fermer les yeux sur un condamné récidiviste en cavale. Il venait de laisser filer un galérien. Il venait

de voler aux lois un homme qui leur appartenait. Il avait fait cela. Il ne se comprenait plus. Il n'était pas sûr d'être lui-même. Les raisons mêmes de son action lui échappaient, il n'en avait que le vertige. Il avait vécu, jusqu'à ce moment, de cette foi aveugle qui engendre la probité ténébreuse. Cette foi le quittait, cette probité lui faisait défaut. Tout ce qu'il avait cru se dissipait. Des vérités dont il ne voulait pas l'obsédaient inexorablement. Il fallait désormais être un autre homme. Il souffrait les étranges douleurs d'une conscience brusquement opérée de la cataracte. Il voyait ce qu'il lui répugnait de voir. Il se sentait vidé, inutile, privé de sa vie passée, destitué, dissous. L'autorité était morte en lui. Il n'avait plus de raison d'être.

Pire encore: il était ému!

L'être de granit doutait. La statue du châtiment fondue dans le moule de la loi s'apercevait subitement que son torse de bronze cachait quelque chose d'absurde et de désobéissant qui ressemblait presque à un cœur! Il avait rendu le bien pour le bien alors que, jusqu'à ce jour, il avait considéré ce bien-là comme le mal! Le chien de garde léchait, la glace fondait, la tenaille cassait: sa main lâchait prise.

L'homme projectile perdait son chemin et reculait.

Il se disait ceci: l'infaillibilité n'est pas infaillible, il peut y avoir des erreurs dans les dogmes, tout n'est pas dit quand un code a parlé, la société n'est pas parfaite, l'autorité peut vaciller, un craquement dans l'immuable est possible, les juges sont des hommes, la loi peut se tromper, les tribunaux peuvent se méprendre. Il voyait une fêlure dans l'immense vitre bleue du firmament.

Ce qui se passait dans Javert, c'était le déraillement d'une conscience rectiligne, le naufrage d'une âme, l'écrasement d'une probité irrésistiblement lancée en ligne droite et se brisant sur Dieu. Le chauffeur de l'ordre, le mécanicien de l'autorité, monté sur l'aveugle cheval de fer à voie rigide, était désarçonné par un coup de lumière. L'incommutable, le direct, le correct, le géométrique, le passif et le parfait réfléchissaient enfin. La locomotive, changeant d'opinion, quittait les rails.

Javert comprenait-il ce dieu abrité dans son église intérieure? Voyait-il le chemin tracé par la conscience, qui mène chaque individu vers la compréhension de la place de l'homme dans la création? Évidemment non. Mais, sous la pression de cet incompréhensible incontestable, il sentait son crâne s'entrouvrir.

Il était moins le transfiguré que la victime de ce prodige. Il le subissait, exaspéré. Il ne voyait dans tout cela qu'une immense difficulté d'être. Il lui semblait que, désormais, sa respiration était gênée à jamais.

Avoir sur sa tête de l'inconnu, il n'était pas accoutumé à cela.

Jusqu'ici, tout ce qu'il avait au-dessus de lui avait été, pour son regard, une surface nette, simple, limpide; rien n'était ignoré ni obscur, tout était défini, coordonné, enchaîné, précis, exact, circonscrit, limité, fermé, prévu. L'autorité était une chose plane qui n'admettait ni la chute ni le vertige. Il n'avait jamais vu de l'inconnu qu'en bas. L'irrégulier, l'inattendu, l'ouverture désordonnée du chaos, le glissement possible dans un précipice, c'était là le fait des régions inférieures, des rebelles, des mauvais, des misérables. Se retournant, il était brusquement effrayé par cette apparition inouïe: un gouffre en haut. Ce dont il était convaincu s'effondrait!

Ainsi, le défaut de la cuirasse de la société pouvait être trouvé par un misérable magnanime. Un honnête serviteur de la loi pouvait se voir tout à coup pris entre deux crimes: le crime de laisser échapper un homme, le crime de l'arrêter. Tout n'était pas certain dans la consigne donnée par l'État au fonctionnaire. Il pouvait y avoir des impasses dans le devoir. Un ancien bandit, courbé sous les condamnations, pouvait se redresser et finir par avoir raison. Il y avait bien des cas où la loi devait se retirer devant le crime transfiguré en balbutiant des excuses.

Oui, cela était! Javert le voyait, il le touchait! Il ne pouvait le nier et, en plus, il y prenait part. Il était abominable que les faits réels pussent arriver à une telle difformité.

Si les faits faisaient leur devoir, ils se borneraient à être les preuves de la loi; les faits, c'est Dieu qui les envoie. L'anarchie allait-elle donc maintenant descendre de là-haut?

Ainsi, la punition, la chose jugée, la force due à la législation, les arrêts des cours souveraines, la magistrature, le gouvernement, la prévention et la répression, la sagesse officielle, l'infaillibilité légale, le principe d'autorité, tous les dogmes sur lesquels repose la sécurité politique et civile, la souveraineté, la justice, la logique découlant du code, l'absolu social, la vérité publique, étaient des décombres. Lui-même, le guetteur de l'ordre, l'incorruptibilité au service de la police, le chien de garde de la société, était terrassé. Sur ces ruines, un homme debout, rayonnant, le bonnet vert des condamnés à perpétuité sur la tête, piétinait sauvagement toutes les illusions administratives de l'inspecteur. Quelle horreur!

Il n'y avait que deux manières de sortir de cette situation dantesque. L'une était de reprendre Jean Valjean et de le rendre au cachot. L'autre était de...

Javert quitta le parapet et, la tête haute cette fois, se dirigea d'un pas ferme vers le poste indiqué par une lanterne à l'un des coins de la place du Châtelet.

Arrivé là, il aperçut un sergent de ville par la vitre; il entra. Rien qu'à la façon dont ils poussent la porte d'un commissariat, les fonctionnaires de police se reconnaissent entre eux. Javert se nomma, montra sa carte au sergent et s'assit à une table où brûlait une chandelle. Il y avait une plume, un encrier de plomb et du papier pour les procès-verbaux et les consignations des rondes de nuit.

Cette table, toujours complétée par sa chaise de paille, est une institution; elle existe dans tous les postes de police; elle est invariablement ornée d'une soucoupe en buis pleine de sciure de bois et d'une boîte en carton pleine de pains à cacheter rouges. Elle est l'étage inférieur du style officiel. C'est à elle que commence la littérature de l'État.

Javert prit la plume, une feuille de papier et se mit à écrire. Voici ce qu'il écrivit:

QUELQUES OBSERVATIONS POUR LE BIEN DU SERVICE.

Premièrement: je prie monsieur le préfet de bien vouloir lire cette note.

Deuxièmement: les détenus arrivant de l'instruction ôtent leurs chaussures et restent pieds nus pendant qu'on les fouille. Plusieurs toussent en rentrant à la prison. Cela entraîne des dépenses d'infirmerie.

Troisièmement: la filature est bonne, avec des agents qui se relaient le long du parcours, mais il faudrait que, dans les occasions importantes, deux agents au moins ne se perdissent pas de vue, attendu que, si, pour une raison quelconque, un fonctionnaire vient à faiblir dans le service, l'autre le surveille et le supplée.

Quatrièmement: on ne s'explique pas pourquoi le règlement de la prison des Madelonnettes interdit au prisonnier d'avoir une chaise, même en la payant.

Cinquièmement: aux Madelonnettes, il n'y a que deux barreaux à la cantine, ce qui permet aux détenus de toucher la main de la cantinière.

Sixièmement: les détenus, dits aboyeurs, qui appellent les autres détenus au parloir, se font payer deux sous, par le prisonnier, pour crier son nom distinctement. C'est du vol.

Septièmement: pour un fil courant, on retient dix sous au prisonnier dans l'atelier des tisserands; c'est un abus de l'entrepreneur puisque la toile n'est pas moins bonne.

Huitièmement: il est fâcheux que les visiteurs de la Force aient à traverser la cour des enfants pour se rendre au parloir de Sainte-Marie-l'Égyptienne.

Neuvièmement: on entend, tous les jours, des gendarmes raconter, dans la cour de la préfecture, ce qui s'est dit lors des interrogatoires des prévenus. C'est là un désordre grave.

Dixièmement: Mme Henry est une honnête femme, sa cantine est très propre, mais il est mauvais qu'une femme tienne le guichet de la souricière du secret. Cela n'est pas digne de la conciergerie d'une grande civilisation.

Il écrivit calmement, en s'appliquant: il fit très attention à la ponctuation. Le papier crissait sous le va-et-vient de la plume en fer. Au-dessous de la dernière ligne il signa:

Javert.
Inspecteur de 1ère classe.
Poste de la place du Châtelet.
Le 7 juin 1832, vers une heure du matin.

Il sécha l'encre fraîche sur le papier, le plia comme une lettre, le cacheta, écrivit au dos: 'Note pour l'administration', le laissa sur la table et sortit du poste. La porte vitrée et grillagée retomba derrière lui.

Il retraversa la place du Châtelet, regagna le quai et revint, avec une précision automatique, à l'endroit qu'il avait quitté un quart d'heure auparavant. Il s'y accouda et se retrouva dans la même attitude, sur la même dalle du parapet. Il semblait qu'il n'eût pas bougé.

L'obscurité était complète. C'était le moment sépulcral qui suit minuit. Un plafond de nuages cachait les étoiles. Le ciel n'était qu'une épaisseur sinistre. Les maisons de la Cité n'avaient plus une seule lumière; personne ne passait; tout ce qu'on apercevait des rues et des quais était désert; Notre-Dame et les tours du Palais de justice semblaient être des linéaments de la nuit. Un réverbère rougissait la margelle du quai. Les silhouettes des ponts se déformaient dans la brume. Les pluies avaient grossi la rivière.

L'endroit où Javert s'était accoudé était, on s'en souvient, situé au-dessus du rapide de la Seine, à pic sur cette redoutable spirale de tourbillons qui se dénoue et se renoue comme une vis sans fin.

Javert pencha la tête et regarda. Tout était noir. On ne distinguait rien. On entendait un bruit d'écume mais on ne voyait pas la rivière. Par moments, dans cette profondeur vertigineuse, une lueur apparaissait et serpentait vaguement, l'eau ayant cette puissance, dans la nuit la plus complète, de prendre la lumière on ne sait où et de la changer en couleuvre. La lueur s'évanouissait, tout redevenait indistinct. L'immensité semblait s'ouvrir ici. Ce qu'on avait au-dessous de soi, ce n'était pas de l'eau, c'était un gouffre. Le mur du quai, abrupt, confus, mêlé à la vapeur, tout de suite dérobé, faisait l'effet d'un escarpement de l'infini.

On ne voyait rien, mais on sentait la froideur hostile de l'eau et l'odeur fade des pierres mouillées. Un souffle farouche montait de cet abîme. Le grossissement du fleuve plus deviné qu'aperçu, le tragique chuchotement des flots, l'énormité lugubre des arches du pont, la chute imaginable dans ce vide sombre, toute cette ombre était pleine d'horreur.

Javert demeura quelques minutes immobile, regardant cette ouverture de ténèbres; il considérait l'invisible avec une fixité qui ressemblait à de l'attention. L'eau bruissait. Tout à coup, il ôta son chapeau et le posa sur le rebord du quai. Un moment après, une silhouette haute et noire, que quelque passant attardé eût pu prendre pour un fantôme, apparut sur le parapet, se pencha vers la Seine, se redressa et tomba, toute droite, dans les

ténèbres. Il y eut un clapotement sourd; l'ombre seule fut dans le secret des convulsions de cette forme obscure disparue dans l'onde.

Livre cinquième: Le petit-fils et le grand-père.

CHAPITRE I: L'ARBRE À L'EMPLÂTRE DE ZINC.

Quelque temps après les événements que je viens de raconter, monsieur Boulatruelle eut une vive émotion.

M. Boulatruelle est ce cantonnier de Montfermeil qu'on a déjà entrevu dans les parties ténébreuses de ce livre.

Boulatruelle, on s'en souvient peut-être, était un homme occupé de choses troubles et diverses. Il cassait des pierres et endommageait des voyageurs sur la grande route. Terrassier et voleur, il avait un rêve: il croyait aux trésors enfouis dans la forêt de Montfermeil. Il espérait, un jour, trouver de l'argent dans la terre, au pied d'un arbre; en attendant, il en cherchait volontiers dans les poches des passants.

Néanmoins, pour l'instant, il était prudent. Il venait de l'échapper belle. Il avait été, on le sait, ramassé dans le galetas Jondrette avec les autres bandits. Utilité d'un vice: son ivrognerie l'avait sauvé. On n'avait jamais pu éclaircir s'il était là comme voleur ou comme volé. Une ordonnance de non-lieu, fondée sur son état d'ivresse bien constaté dans la soirée du guet-apens, l'avait mis en liberté. Il avait repris la clef des bois. Il était revenu à son chemin de Gagny à Lagny pour faire, sous la surveillance de l'administration, de l'empierrement pour le compte de l'État, la tête basse, très pensif, un peu refroidi à cause du vol qui avait failli le perdre, se tournant avec encore plus d'attendrissement vers le vin qui venait de le sauver.

Quant à l'émotion vive qu'il eut peu de temps après sa rentrée sous le toit de gazon de sa hutte de cantonnier, la voici.

Un matin, en se rendant comme d'habitude à son travail, et à son affût peut-être, un peu avant le lever du jour, il aperçut un homme dont il ne vit que le dos mais dont l'encolure, à ce qui lui sembla, ne lui était pas tout à fait inconnue. Boulatruelle, quoique ivrogne, avait une bonne mémoire, arme défensive indispensable à quiconque est un peu en guerre contre l'ordre établi.

-'Où diable ai-je déjà vu cet homme-là?', se demanda-t-il.

Il ne put rien répondre, si ce n'est qu'il ressemblait à quelqu'un dont il avait confusément la trace dans l'esprit.

Boulatruelle, du reste, en dehors de l'identité dont il n'arrivait pas à se rappeler, fit des rapprochements et des calculs. Cet homme n'était pas du pays. Il y arrivait à pied, évidemment: aucune voiture publique ne passe à ces heures-là à Montfermeil. Il avait marché toute la nuit. D'où venait-il? De pas très loin, car il n'avait ni sac, ni paquet. De Paris, sans doute. Pourquoi était-il dans ce bois? Pourquoi y était-il à pareille heure? Qu'y venait-il faire?

Boulatruelle songea au trésor. À force de creuser dans sa mémoire, il se rappela vaguement avoir eu déjà, plusieurs années auparavant, une semblable alerte au sujet d'un homme qui lui faisait bien l'effet de pouvoir être cet homme-là.

Tout en réfléchissant, il avait, sous le poids même de sa méditation, baissé la tête, chose naturelle mais imprudente. Quand il la releva, il n'y avait plus rien. L'homme s'était enfoncé dans la forêt et le crépuscule.

-'Diantre', s'exclama-t-il, 'je le retrouverai. Je découvrirai la paroisse de ce paroissien-là. Ce promeneur de l'aube a un pourquoi, et je le saurai. On n'a pas de secret dans mon bois.'

Il prit sa pioche qui était très pointue.

-'Voilà', grommela-t-il, 'de quoi fouiller la terre et un homme.'

Et, comme on rattache un fil à un autre fil, emboîtant le pas de son mieux dans l'itinéraire que l'homme avait dû suivre, il se mit en marche à travers le taillis.

Quand il eut fait une centaine d'enjambées, le jour, qui commençait à se lever, l'aida. Des empreintes de semelles çà et là, de l'herbe aplatie, des bruyères écrasées, de jeunes branches pliées dans les broussailles et se redressant avec une gracieuse lenteur comme les bras d'une jolie femme qui s'étire en se réveillant, lui indiquèrent une sorte de piste. Il la suivit, puis la perdit. Le temps s'écoulait. Il entra plus avant dans le bois et parvint sur une espèce d'éminence. Un chasseur matinal qui passait au loin sur un sentier en sifflant l'air de Guillery lui donna l'idée de grimper dans un arbre. Quoique vieux il était agile. Il y avait là un hêtre de grande taille, digne de Tityre et de Boulatruelle. Il monta sur le hêtre, le plus haut qu'il put.

L'idée était bonne. En explorant la solitude du côté où le bois est tout à fait enchevêtré et farouche, il aperçut l'homme.

À peine l'eut-il aperçu qu'il le perdit de vue.

L'homme entra, ou plutôt se glissa, dans une clairière assez éloignée, masquée par de grands arbres, mais que Boulatruelle connaissait très bien pour y avoir remarqué, près d'un gros tas de pierres meulières, un châtaignier malade pansé avec une plaque de zinc clouée à même l'écorce. Cette clairière est celle qu'on appelait autrefois le fonds Blaru. Le tas de pierres, destiné à on ne sait quel emploi, qu'on y voyait il y a trente ans, y est sans doute encore. Rien n'égale la longévité d'un tas de pierres, si ce n'est celle d'une palissade en planches. C'est là provisoirement: bonne raison pour durer!

Boulatruelle, avec la rapidité de la joie, se laissa tomber de l'arbre plutôt qu'il n'en descendit. Le gîte était trouvé, il s'agissait de saisir la bête. Ce fameux trésor rêvé était probablement là.

Ce n'était pas une petite affaire d'arriver à cette clairière. Par les sentiers battus qui font mille zigzags agaçants, il fallait un bon quart d'heure. En ligne droite, par le fourré, qui est singulièrement épais, très épineux et agressif, il fallait une bonne demi-heure. C'est ce que Boulatruelle eut le tort de ne pas comprendre. Il crut à la ligne droite; illusion d'optique respectable mais qui perd beaucoup d'hommes. Le fourré, si hérissé qu'il fût, lui parut le bon chemin.

-'Prenons par la rue de Rivoli des loups', se dit-il.

Boulatruelle, accoutumé à aller de travers, fit, cette fois-ci, la faute d'aller tout droit.

Il se jeta résolument dans la mêlée des broussailles.

Il eut affaire à des houx, des orties, des aubépines, des églantiers, des chardons et des ronces irascibles. Il fut très égratigné.

Au bas du ravin, il trouva de l'eau qu'il fallut traverser.

Il arriva enfin à la clairière Blaru, au bout de quarante minutes, suant, mouillé, essoufflé, griffé, féroce.

Il n'y avait personne dans la clairière.

Il courut vers le tas de pierres. Il était à sa place. On ne l'avait pas emporté.

Quant à l'homme, il s'était évanoui dans la forêt. Il s'était évadé. Où? De quel côté? Dans quel fourré? Impossible de le deviner.

Et, chose poignante, il y avait derrière le tas de pierres, devant l'arbre à la plaque de zinc, de la terre toute fraîche remuée, une pioche oubliée, ou abandonnée, et un trou.

Ce trou était vide.

-'Voleur!', cria Boulatruelle en montrant les deux poings à l'horizon.

CHAPITRE II: DE LA GUERRE CIVILE À LA GUERRE DOMESTIQUE.

Marius fut longtemps ni mort, ni vivant. Il eut, durant plusieurs semaines, une fièvre accompagnée de délire et d'assez graves symptômes cérébraux.

Il répéta le nom de Cosette pendant des nuits entières, dans la loquacité lugubre de la fièvre, avec la sombre opiniâtreté de l'agonie. La largeur de certaines lésions fut un sérieux danger, la suppuration des plaies larges pouvant toujours se résorber et, par conséquent, tuer le malade, sous certaines conditions atmosphériques. À chaque changement de temps, au moindre orage, le médecin était inquiet. 'Surtout, que le blessé n'ait aucune émotion', répétait-il. Les pansements étaient compliqués et difficiles, la fixation des appareils et des linges par le sparadrap n'ayant pas encore été inventé. Nicolette dépensa en charpie un drap de lit 'grand comme un plafond'. Ce ne fut pas sans peine que les lotions chlorurées et le nitrate d'argent vinrent à bout de la gangrène. Tant qu'il y eut péril, M. Gillenormand, éploré au chevet de son petit-fils, fut comme Marius: ni mort, ni vivant.

Tous les jours, et quelquefois deux fois par jour, un monsieur avec des cheveux blancs, très bien habillé, tel était le signalement donné par le portier, venait prendre des nouvelles du blessé; il déposait, pour les pansements, un gros paquet de charpie.

Enfin, le 7 septembre, quatre mois, jour pour jour, après la douloureuse nuit où on l'avait rapporté mourant chez son grand-père, le médecin déclara qu'il répondait de lui. La convalescence s'ébaucha. Marius dut pourtant rester encore plus de deux mois étendu sur une chaise longue à cause des douleurs produites par la fracture de la clavicule. Il y a toujours comme cela une dernière plaie qui ne veut pas se fermer et qui éternise les pansements, au grand dam du malade.

Du reste, cette longue maladie et cette longue convalescence le sauvèrent des poursuites. En France, il n'y a pas de colère, même publique, que six mois n'éteignent. Les émeutes, dans l'état où est la société, sont tellement la faute de tout le monde qu'elles sont suivies d'un certain besoin de fermer les yeux.

Ajoutons que l'inqualifiable ordonnance Gisquet, qui enjoignait aux médecins de dénoncer les blessés, ayant indigné l'opinion, et non seulement l'opinion mais le roi, aggrava l'amnésie des docteurs. Á l'exception de ceux qui avaient été faits prisonniers lors des combats, les conseils de guerre n'osèrent pas poursuivre les blessés. On laissa donc Marius tranquille.

M. Gillenormand traversa d'abord toutes les angoisses, et, ensuite, toutes les extases. On eut beaucoup de peine à l'empêcher de passer toutes les nuits près du blessé; il fit placer son grand fauteuil à côté du lit de Marius. Il exigea que sa fille prît le plus beau linge de la maison pour en faire des bandelettes. Mademoiselle Gillenormand, en personne sage et adulte, trouva moyen d'épargner le beau linge, tout en laissant croire à l'aïeul qu'il était obéi. M. Gillenormand ne permit pas qu'on lui expliquât que, pour faire de la charpie, la batiste ne vaut pas la grosse toile, ni la toile neuve, la toile usée. Il assistait à tous les pansements dont mademoiselle Gillenormand s'absentait pudiquement. Quand on coupait les chairs mortes avec des ciseaux, il disait: 'Aïe, aïe!' Rien n'était touchant comme de le voir tendre, au blessé, une tasse de tisane avec son doux tremblement sénile. Il accablait le médecin de questions. Il ne s'apercevait pas qu'il posait toujours les mêmes.

Le jour où le médecin lui annonça que Marius était hors de danger, le bonhomme fut fou de joie. Il donna trois louis de gratification à son portier. Le soir, en rentrant dans sa chambre, il dansa une gavotte, en faisant des castagnettes avec son pouce et son index, et il chanta une chanson que voici:

Jeanne est née à Fougère,
Vrai nid d'une bergère;
J'adore son jupon
Fripon.

Amour, tu viens en elle,
Car c'est dans sa prunelle
Que tu mets ton carquois,
Narquois!

Moi, je la chante, et j'aime
Plus que Diane même
Jeanne et ses durs tétons
Bretons.

Puis il se mit à genoux sur une chaise, et Basque, qui l'observait par la porte entrouverte, crut être sûr qu'il priait.

Jusque-là, il n'avait guère cru en Dieu.

À chaque nouvelle phase du mieux, qui allait se dessinant de plus en plus, l'aïeul faisait des choses extravagantes et pleines d'allégresse. Par exemple, il montait et descendait les escaliers sans savoir pourquoi. Une voisine, jolie du reste, fut toute stupéfaite de recevoir, un matin, un gros bouquet; c'était M. Gillenormand qui le lui envoyait. Le mari fit une scène de jalousie. M. Gillenormand essayait de prendre Nicolette sur ses genoux. Il appelait Marius monsieur le baron. Il criait: 'Vive la république!'

À chaque instant, il demandait au médecin: 'N'est-ce pas qu'il n'y a plus de danger?' Il regardait Marius avec des yeux de grand-mère. Il le couvait quand il mangeait. Il ne se connaissait plus, il ne se comptait plus, Marius était le maître de la maison, il y avait de l'abdication dans sa joie, il était le petit-fils de son petit-fils.

Dans cette allégresse où il était, c'était le plus vénérable des enfants. De peur de fatiguer ou d'importuner le convalescent, il se mettait derrière lui pour lui sourire. Il était content, joyeux, ravi, charmant, jeune. Ses cheveux blancs ajoutaient une majesté douce à la lumière gaie qu'il avait sur le visage. Quand la grâce se mêle aux rides, elle est adorable. Il y a on ne sait quelle aurore dans la vieillesse épanouie.

Quant à Marius, tout en se laissant panser et soigner, il avait une idée fixe: Cosette.

Depuis que la fièvre et le délire l'avaient quitté, il ne prononçait plus ce nom, et l'on aurait pu croire qu'il n'y songeait plus. Il se taisait, précisément parce que son âme était là.

Il ne savait pas ce que Cosette était devenue. Toute l'affaire de la rue de la Chanvrerie était comme un nuage dans son souvenir; des ombres presque indistinctes flottaient dans son esprit: Éponine, Gavroche, Mabeuf, les Thénardier, tous ses amis lugubrement mêlés à la fumée de la barricade. L'étrange passage de M. Fauchelevent dans cette aventure sanglante lui faisait l'effet d'une énigme dans une tempête. Il ne comprenait rien à sa propre vie, il ne savait comment ni par qui il avait été sauvé, et personne ne le savait autour de lui. Tout ce qu'on avait pu lui dire, c'est qu'il avait été rapporté, la nuit, dans un fiacre, rue des Filles-du-Calvaire. Passé, présent, avenir, tout n'était plus en lui que le brouillard d'une idée vague, mais il y avait, dans cette brume, un point immobile, un linéament net et précis, quelque chose qui était en granit, une résolution, une volonté: retrouver Cosette. Pour lui, l'idée de la vie n'était pas distincte de l'idée de Cosette; il avait décrété dans son cœur qu'il n'accepterait pas l'une sans l'autre, et il était inébranlablement décidé à exiger de n'importe qui voudrait le forcer à vivre, de son grand-père, du sort, de l'enfer, la restitution de son éden disparu.

Les obstacles, il ne se les dissimulait pas.

Soulignons ici un détail: il n'était pas gagné et était peu attendri par toutes les sollicitudes et toutes les tendresses de son grand-père. D'abord, il n'était pas dans le secret de toutes; ensuite, dans ses rêveries de malade, encore fiévreuses peut-être, il se défiait de ces douceurs-là comme d'une chose étrange et nouvelle ayant pour but de le dompter. Il y restait froid. Le grand-père dépensait en pure perte son pauvre vieux sourire. Il se disait que c'était bon tant que lui, Marius, ne parlait pas et se laissait faire, mais que, lorsqu'il s'agirait de Cosette, son grand-père ferait une autre tête et laisserait apparaître ses véritables sentiments. Alors ce serait rude: il y aurait une recrudescence de questions, de confrontations de positions, de sarcasmes, d'objections. Marius se raidissait d'avance.

Et puis, à mesure qu'il reprenait vie, ses anciens griefs reparaissaient, les vieux ulcères de sa mémoire se rouvraient, il repensait au passé, le colonel Pontmercy se replaçait entre M. Gillenormand et lui, il se disait qu'il n'avait aucune vraie bonté à espérer

de qui avait été si injuste et si dur envers son père. Avec la santé, il lui revenait un certain nombre de griefs. Le vieillard en souffrait doucement.

M. Gillenormand, sans en rien témoigner d'ailleurs, remarquait que Marius, depuis qu'il avait été rapporté chez lui et qu'il avait repris connaissance, ne lui avait pas dit une seule fois mon père. Il ne disait pas monsieur, cela est vrai, mais il trouvait moyen de ne dire ni l'un ni l'autre en tournant ses phrases d'une certaine manière.

Une crise approchait évidemment.

Comme il arrive presque toujours en pareil cas, Marius, pour s'essayer, lança une pique avant de livrer bataille. Cela s'appelle tâter le terrain. Un matin, il advint que M. Gillenormand, à propos d'un journal qui lui était tombé sous la main, parla de la Convention et fit une réflexion désobligeante sur Danton, Saint-Just et Robespierre.

-'Les hommes de 93 étaient des géants', dit Marius avec sévérité. Le vieillard se tut et ne souffla mot tout le reste de la journée.

Marius, qui avait toujours présent à l'esprit l'inflexible grand-père de ses premières années, vit, dans ce silence, une profonde concentration de colère, en augura une lutte acharnée, et se prépara d'autant plus au combat.

Il arrêta qu'en cas de refus il arracherait ses appareils, disloquerait sa clavicule, mettrait à nu et à vif ce qu'il lui restait de plaies et repousserait toute nourriture. Ses plaies étaient ses munitions. Sa révolution à lui se résumait à: Cosette ou la mort!

Il attendit le moment favorable avec la patience sournoise des malades.

Ce moment arriva.

CHAPITRE III: MARIUS ATTAQUE.

Un jour, M. Gillenormand, tandis que sa fille mettait en ordre les fioles et les tasses sur le marbre de la commode, était penché sur Marius et lui disait calmement:

-'Vois-tu, mon petit Marius, à ta place je mangerais maintenant plus de viande que de poisson. Une sole meunière, cela est excellent pour commencer une convalescence, mais, pour mettre le malade debout, il faut une bonne côtelette.'

Marius, dont presque toutes les forces étaient revenues, les rassembla, se redressa, appuya ses deux poings crispés sur les draps de son lit, regarda son grand-père en face, prit un air terrible et dit:

-'Ceci m'amène à vous dire une chose.'

-'Laquelle?'

-'C'est que je veux me marier.'

-'Bien sûr', dit le grand-père. Et il éclata de rire.

-'Comment, bien sûr?'

-'Tu auras la fille.'

Marius, stupéfait et accablé par l'éblouissement, trembla de tous ses membres.

M. Gillenormand continua:

-'Oui, tu l'auras. Elle vient tous les jours, sous la forme d'un vieux monsieur, prendre de tes nouvelles. Depuis que tu es blessé, elle passe son temps à pleurer et à faire de la charpie. Je me suis informé. Elle demeure rue de l'Homme-Armé, au numéro sept. Ah, nous y voilà! Ah, tu la veux! Eh bien, tu l'auras. Ça t'étonne, n'est-ce pas? Tu avais préparé ton petit complot; tu t'étais dit: «je vais lui signifier cela carrément à ce grand-père, à cette momie de la régence et du directoire, à ce vieux beau, à ce Dorante devenu Géronte; il a eu ses légèretés lui aussi, et ses amourettes, ses grisettes, ses Cosettes; il a fait le joli cœur, il a eu des ailes, il a mangé du pain de printemps; il faudra bien qu'il s'en souvienne.» Tout cela est vrai. Tu veux prendre le hanneton par les cornes? Très bien. Je t'offre une côtelette et tu me réponds: «À propos, je veux me marier.» C'est une assez mauvaise transition! Tu avais compté sur une riposte. Tu ne savais pas que j'étais un vieux lâche. Qu'est-ce que tu dis de ça? Tu bisques. Trouver ton grand-père encore plus bête que toi: tu ne t'y attendais pas! Le discours que tu devais me faire, monsieur l'avocat, devient alors inutile. Je fais ce que tu

veux, ça te la coupe, imbécile! Écoute. J'ai pris des renseignements: moi aussi je suis sournois. Elle est charmante, sage; elle a fait des tas de charpie; c'est un bijou; elle t'adore. Si tu étais mort, nous aurions été trois; sa bière aurait accompagné la mienne. J'avais bien eu l'idée, dès que tu as été mieux, de te la camper tout bonnement à ton chevet, mais il n'y a que dans les romans qu'on introduit tout de go les jeunes filles près du lit des jolis blessés qui les intéressent. Ça ne se fait pas. Qu'aurait dit ta tante? Tu étais tout nu les trois quarts du temps, mon bonhomme. Demande à Nicolette, elle ne t'a pas quitté une minute. Et puis, qu'aurait dit le médecin? Ça ne guérit pas la fièvre, une jolie fille. Enfin, c'est bon, n'en parlons plus, c'est dit, c'est fait, c'est bâclé, prends-la. Telle est ma méchanceté. Vois-tu, j'ai vu que tu ne m'aimais pas; je me suis demandé: «Qu'est-ce que je pourrais donc faire pour que cet animal-là m'aime?» Je me suis répondu: «Tiens, j'ai la petite Cosette sous la main, je vais la lui donner; il faudra bien qu'il m'aime alors un peu ou qu'il me dise pourquoi il ne m'aime pas.» Ah! tu croyais que le vieux allait tempêter, faire la grosse voix, crier non et lever la canne sur toute cette aurore. Pas du tout. Cosette, soit. Amour, soit. Je ne demande pas mieux. Monsieur, prenez la peine de vous marier. Sois heureux, mon enfant bien-aimé.'

Cela dit, le vieillard éclata en sanglots.

Et il prit la tête de Marius, et il la serra dans ses deux bras contre sa vieille poitrine, et tous deux se mirent à pleurer. C'est là une des formes du bonheur suprême.

-'Mon père!', s'écria Marius.

-'Tu m'aimes donc!', constata le vieillard.

Il y eut un moment ineffable. Ils étouffaient et ne pouvaient plus parler.

Enfin le vieillard bégaya:

-'Allons, le voilà de meilleure humeur. Il m'a dit: mon père.'

Marius dégagea sa tête des bras de l'aïeul pour dire doucement:

-'Mais, mon père, à présent que je me porte bien, il me semble que je pourrais la voir.'

-'Tu la verras demain.'

-'Mon père!'

-'Quoi?'

-'Pourquoi pas aujourd'hui?'

-'Eh bien, aujourd'hui. Va pour aujourd'hui. Tu m'as dit trois fois «mon père», ça vaut bien ça. Je vais m'en occuper. On te l'amènera. Prévu, te dis-je. Ceci a déjà été mis en vers. C'est le dénouement de l'élégie du *Jeune malade* d'André Chénier, André Chénier qui a été égorgé par les scélér... par les géants de 93.'

M. Gillenormand crut apercevoir un léger froncement de sourcil de Marius, lequel, en vérité, ne l'écoutait plus, envolé qu'il était dans l'extase, pensant beaucoup plus à Cosette qu'à 1793. Le grand-père, tremblant d'avoir introduit si mal à propos André Chénier, reprit précipitamment:

-'Égorgé n'est pas le mot. Le fait est que les grands génies révolutionnaires, qui n'étaient pas méchants, cela est incontestable, qui étaient des héros, certainement, trouvaient qu'André Chénier les gênait un peu, et qu'ils l'ont fait guillot... C'est-à-dire que ces grands hommes, le sept thermidor, dans l'intérêt du bien public, ont prié André Chénier de vouloir bien aller...'

M. Gillenormand, étouffé par sa phrase, ne put la continuer. Sa fille arrangeait l'oreiller derrière Marius. Bouleversé par tant d'émotions, le vieillard se jeta, avec autant de vitesse que son âge le lui permit, hors de la chambre à coucher, en repoussa la porte derrière lui, et, pourpre, toussant, écumant, les yeux hors de la tête, se trouva nez à nez avec l'honnête Basque qui cirait les chaussures dans l'antichambre. Il saisit Basque par le col en lui criant: 'Par les cent mille commères du diable, ces brigands l'ont assassiné!'

-'Qui, monsieur?'

-'André Chénier!'

-'C'est pas possible!', dit Basque épouvanté.

CHAPITRE IV: UN PAQUET SOUS LE BRAS.

Cosette et Marius se revirent.

Ce que fut l'épreuve, je renonce à le dire. Il y a des choses qu'il ne faut pas essayer de peindre; le soleil est du nombre.

Toute la famille, y compris Basque et Nicolette, était réunie dans la chambre de Marius au moment où Cosette entra.

Elle apparut sur le seuil; il semblait qu'elle était dans un nimbe.

À cet instant-là, le grand-père, qui allait se moucher, s'arrêta, tenant son nez dans son mouchoir, regardant Cosette par-dessus.

-'Adorable!', s'écria-t-il.

Puis il se moucha bruyamment.

Cosette était enivrée, ravie, effrayée, au ciel. Elle était aussi effarouchée qu'on peut l'être par le bonheur. Elle balbutiait, toute pâle, toute rouge, voulant se jeter dans les bras de Marius et n'osant pas. Honteuse d'aimer devant tout ce monde. On est sans pitié pour les amants heureux; on reste là quand ils auraient le plus envie d'être seuls. Ils n'ont pourtant pas du tout besoin des gens.

Avec Cosette, derrière elle, était entré un homme avec des cheveux blancs, grave, souriant légèrement. C'était 'monsieur Fauchelevent', alias Jean Valjean.

Il était 'très bien habillé', comme avait dit le portier, entièrement vêtu de noir et de neuf, avec une cravate blanche.

Le portier était à mille lieues de reconnaître dans ce bourgeois stylé, dans ce notaire, peut-être, l'effrayant porteur de cadavre qui avait surgi à sa porte dans la nuit du 7 juin, déguenillé, sale, hideux, hagard, le visage couvert de sang et de boue, soutenant Marius évanoui sous les bras. Cependant, son flair de portier était éveillé. Quand M. Fauchelevent était arrivé avec Cosette, le portier n'avait pu s'empêcher de confier à sa femme: 'Je ne sais pas pourquoi je me figure toujours que j'ai déjà vu ce visage-là quelque part.'

M. Fauchelevent, dans la chambre de Marius, restait comme à l'écart, près de la porte. Il avait, sous le bras, un paquet assez semblable à un volume in-octavo, enveloppé dans du papier. Le papier de l'enveloppe était verdâtre et semblait moisi.

-'Est-ce que ce monsieur a toujours comme cela des livres sous le bras?', demanda, à voix basse, à Nicolette, mademoiselle Gillenormand qui n'aimait pas les livres.

-'Eh bien', murmura M. Gillenormand qui l'avait entendue, 'c'est un savant. M. Boulard, que j'ai bien connu, avait toujours, comme cela, un bouquin serré contre son cœur.'

Et, saluant, il dit à haute voix:

-'Monsieur Tranchelevent...'

M. Gillenormand ne le fit pas exprès: le peu d'attention qu'il accordait aux noms propres était un trait aristocratique qu'il affectionnait.

-'Monsieur Tranchelevent, j'ai l'honneur de vous demander, pour mon petit-fils, monsieur le baron Marius Pontmercy, la main de mademoiselle votre fille.'

'Monsieur Tranchelevent' s'inclina.

-'C'est dit', fit l'aïeul.

Et, se tournant vers Marius et Cosette, les deux bras étendus et bénissant, il cria:

-'Permission de vous adorer.'

Ils ne se le firent pas dire deux fois. Tant pis! Le gazouillement commença. Ils se parlaient bas, Marius accoudé sur sa chaise longue, Cosette debout près de lui. 'Ô mon Dieu!', murmurait Cosette, 'Je vous revois. C'est toi, c'est vous! Être allé se battre comme cela! Mais pourquoi? C'est horrible. Pendant quatre mois, j'ai été morte. Oh, que c'est méchant d'être allé à cette bataille! Qu'est-ce que je vous avais fait? Je vous pardonne, mais vous ne le ferez plus. Tout à l'heure, quand on est venu nous dire de venir, j'ai encore cru que j'allais mourir, mais c'était de joie. J'étais si triste! Je n'ai pas pris le temps de

m'habiller, je dois faire peur. Qu'est-ce que vos parents diront de moi en voyant ce col tout chiffonné? Mais parlez donc! Vous me laissez parler toute seule. Nous sommes toujours rue de l'Homme-Armé. Il paraît que votre épaule, c'était terrible. On m'a dit qu'on pouvait mettre le poing dedans. Et puis, il paraît qu'on a coupé les chairs avec des ciseaux. C'est ça qui est affreux. J'ai pleuré, je n'ai plus d'yeux. C'est drôle qu'on puisse souffrir comme cela. Votre grand-père a l'air très gentil! Ne vous dérangez pas, ne vous mettez pas sur le coude, prenez garde, vous allez vous faire mal. Oh, comme je suis heureuse! Le malheur est donc fini! Suis-je bête, je voulais vous dire des choses que j'ai oubliées. M'aimez-vous toujours? Nous demeurons rue de l'Homme-Armé. Il n'y a pas de jardin. J'ai fait de la charpie tout le temps; tenez, monsieur, regardez, c'est de votre faute: j'ai un durillon au doigt.'

-'Ange!', répondit Marius.

'Ange' est le seul mot de la langue qui ne s'use jamais. Aucun autre mot ne résisterait à l'emploi impitoyable qu'en font les amoureux.

Puis, comme il y avait des spectateurs, ils s'interrompirent et ne dirent plus un mot, se bornant à se toucher tout doucement la main.

M. Gillenormand se tourna vers tous ceux qui étaient dans la chambre et cria:

-'Parlez donc haut, vous autres. Faites du bruit. Allons, un peu de brouhaha, que diable! Que ces enfants puissent parler à leur aise.'

Et, s'approchant de Marius et de Cosette, il leur dit tout bas:

-'Tutoyez-vous. Ne vous gênez pas.'

La tante Gillenormand assistait avec stupeur à cette irruption de lumière dans son intérieur vieillot. Cette stupeur n'avait rien d'agressif; ce n'était pas le moins du monde le regard scandalisé et envieux d'une chouette à deux ramiers; c'était l'œil bête d'une pauvre innocente de cinquante-sept ans; c'était la vie manquée regardant le triomphe de l'amour.

-'Mademoiselle Gillenormand aînée', lui dit son père, 'je t'avais bien dit que cela arriverait.'

Il resta un moment silencieux et ajouta:

-'Regarde le bonheur des autres.'

Puis il se tourna vers Cosette:

-'Qu'elle est jolie! Qu'elle est jolie! C'est un Greuze. Tu vas donc l'avoir pour toi tout seul, polisson! Tu l'échappes belle, si je n'avais pas quinze ans de trop, nous nous battrions à l'épée pour la conquérir. Tiens, je suis amoureux de vous, mademoiselle. Ah, la belle jolie charmante petite noce que cela va faire! C'est Saint-Denis du Saint-Sacrement qui est notre paroisse mais j'aurai une dispense pour que vous vous mariiez à Saint-Paul. L'église est mieux. Elle a été bâtie par les jésuites. Elle est plus jolie. Elle fait face à la fontaine du cardinal de Birague. Le chef-d'oeuvre de l'architecture jésuite est à Namur. Ça s'appelle Saint-Loup. Il faudra y aller quand vous serez mariés. Cela vaut le voyage. Mademoiselle, je suis tout à fait de votre avis: je veux que les filles se marient car elles sont faites pour cela. Il y a une certaine sainte Catherine que je voudrais voir toujours décoiffée. Rester jeune fille, c'est beau mais c'est froid. La Bible dit: multipliez-vous. Pour sauver le peuple, il faut Jeanne d'Arc, mais, pour faire le peuple, il faut la mère Gigogne. Donc, mariez-vous, les belles. Je ne comprends vraiment pas pourquoi certaines ne le font pas. Je sais bien qu'on a une chapelle à part dans l'église et qu'on se rabat sur la confrérie de la Vierge, mais, sapristi, un joli mari, un brave garçon et, au bout d'un an, un gros mioche blond qui vous tette gaillardement, qui a de bons plis de graisse aux cuisses, qui vous tripote le sein à poignées dans ses petites pattes roses en riant comme l'aurore, cela vaut mieux que de tenir un cierge et de chanter un cantique.'

Le grand-père fit une pirouette sur ses talons de quatre-vingt-dix ans et se remit à parler comme un ressort qui repart:

-'Ainsi, bornant le cours de tes rêvasseries, Alcippe, il est donc vrai que dans peu de temps tu te maries... À propos...'

-'Quoi? mon père?'

-'N'avais-tu pas un ami intime?'

-'Oui, Courfeyrac.'

-'Qu'est-il devenu?'

-'Il est mort.'

-'D'accord!'

Il s'assit près d'eux, fit asseoir Cosette et prit leurs quatre mains dans ses vieilles mains ridées.

-'Elle est exquise, cette petite. C'est un chef-d'oeuvre, cette Cosette-là! Elle est très petite fille et très grande dame. Elle ne sera que baronne, c'est déroger; elle est née marquise. Vous a-t-elle des cils! Mes enfants, fichez-vous bien dans la caboche que vous êtes dans le vrai. Aimez-vous. Soyez-en bêtes. L'amour, c'est la bêtise des hommes et l'esprit de Dieu. Adorez-vous. Seulement', ajouta-t-il un peu embêté, 'quel malheur! Voilà que j'y pense! Plus de la moitié de ce que j'ai est en viager. Tant que je vivrai, cela ira encore, mais après ma mort, dans une vingtaine d'années, mes pauvres enfants, vous n'aurez pas le sou! Vos belles mains blanches, madame la baronne, feront au diable l'honneur de le tirer par la queue.'

Ici, on entendit une voix grave et tranquille dire:

-'Mademoiselle Euphrasie Fauchelevent a six cent mille francs.'

C'était la voix de Jean Valjean.

Il n'avait pas encore prononcé une parole, personne ne semblait même se souvenir de sa présence; il se tenait debout et immobile derrière tous ces gens heureux.

-'Qui est mademoiselle Euphrasie?', demanda le grand-père, étonné.

-'C'est moi', reprit Cosette.

-'Six cent mille francs!', continua M. Gillenormand.

-'Moins quatorze ou quinze mille francs peut-être', spécifia Jean Valjean.

Et il posa, sur la table, le paquet que la tante Gillenormand avait pris pour un livre.

Jean Valjean ouvrit lui-même le paquet; c'était une liasse de billets de banque. On les feuilleta et on les compta. Il y avait cinq cents billets de mille francs et cent soixante-huit de cinq cents. En tout, cela faisait cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs.

-'Voilà un livre cher', dit M. Gillenormand.

-'Cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs!', murmura la tante.

-'Ceci arrange bien les choses, mademoiselle Gillenormand aînée; n'est-ce pas?', constata l'aïeul. 'Ce diable de Marius, il vous a déniché dans l'arbre des rêves une grisette millionnaire! Fiez-vous donc maintenant aux amourettes des jeunes gens! Les étudiants trouvent des étudiantes de six cent mille francs. Chérubin travaille mieux que Rothschild.'

-'Cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs!', répéta à voix basse mademoiselle Gillenormand. 'Cinq cent quatre-vingt-quatre! Autant dire six cent mille, quoi!'

Quant à Marius et à Cosette, ils se regardaient pendant ce temps-là; ils firent à peine attention à ce détail.

CHAPITRE V: UN LIEU SÛR POUR SON ARGENT.

On a sans doute compris, sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer longuement, que Jean Valjean, après l'affaire Champmathieu, avait pu, grâce à sa première évasion de quelques jours, venir à Paris et retirer à temps, de chez Laffitte, la somme qu'il avait gagnée, à Montreuil-sur-Mer, sous le nom de monsieur Madeleine. Craignant d'être repris, ce qui lui arriva en effet peu de temps après, il avait caché et enfoui cette somme dans la forêt de Montfermeil, au lieu dit le fonds Blaru. La somme, six cent trente mille francs, toute en billets de banque, avait peu de volume et tenait dans une boîte; seulement, pour préserver la boîte de l'humidité, il l'avait placée dans un coffret en chêne plein de copeaux de châtaignier. Dans le même coffret, il avait mis son autre trésor: les chandeliers de l'évêque. On se souvient qu'il avait emporté ces chandeliers en s'évadant de Montreuil-sur-mer. L'homme aperçu un soir par Boulatruelle était Jean Valjean. Par la suite, chaque fois que Jean Valjean avait besoin d'argent, il venait en chercher à la clairière Blaru. De là les absences dont j'ai parlé. Il avait une pioche quelque part dans les bruyères, dans une

cachette connue de lui seul. Lorsqu'il vit Marius convalescent, sentant que cet argent allait enfin devenir utile, il était allé le chercher; c'était encore lui que Boulatruelle avait vu dans le bois, mais, cette fois, le matin et non le soir. Boulatruelle hérita de la pioche.

La somme réelle était de cinq cent quatre-vingt-quatre mille cinq cents francs. Jean Valjean prit cinq cents francs pour lui. 'Nous verrons après', pensa-t-il.

La différence entre cette somme et les six cent trente mille francs retirés de chez Laffitte représentait la dépense de dix années, de 1823 à 1833. Les cinq années de séjour au couvent n'avaient coûté que cinq mille francs.

Jean Valjean mit les deux chandeliers d'argent sur la cheminée, devant les yeux admiratifs de Toussaint.

Du reste, il se savait délivré de Javert. On avait raconté devant lui, et il avait vérifié le fait dans *Le Moniteur*, qu'un inspecteur de police nommé Javert avait été retrouvé noyé, sous un bateau de blanchisseuses, entre le Pont au Change et le Pont-Neuf, et qu'un écrit laissé par cet homme, d'ailleurs irréprochable et estimé par ses chefs, faisait croire à un accès d'aliénation mentale et à un suicide. 'Au fait', pensa-t-il, 'puisque, me tenant, il m'a laissé en liberté, c'est qu'il était déjà fou.'

CHAPITRE VI: POUR QUE COSETTE SOIT HEUREUSE.

On prépara tout pour le mariage. Le médecin consulté déclara qu'il pourrait avoir lieu en février. On était en décembre. Quelques ravissantes semaines de bonheur parfait s'écoulèrent.

Le moins heureux n'était pas le grand-père. Il restait des quarts d'heure en contemplation devant Cosette.

-'L'admirable jolie fille!', s'écriait-il. 'Elle a l'air si douce et si bonne! Il n'y a pas à dire, c'est la plus charmante fille que j'aie vue de ma vie. Plus tard, ça vous aura des vertus avec odeur de violette. C'est une grâce, quoi! On ne peut que vivre noblement avec une telle créature. Marius, mon garçon, tu es baron, tu es riche, ne deviens pas avocat, je t'en supplie.'

Cosette et Marius étaient passés brusquement du sépulcre au paradis. La transition avait été brutale; ils en auraient été étourdis s'ils n'en avaient été éblouis.

-'Comprends-tu quelque chose à cela?', demandait Marius à Cosette.

-'Non', répondait Cosette, 'mais il me semble que le bon Dieu nous regarde.'

Jean Valjean fit tout, aplanit tout, concilia tout, rendit tout facile. Il organisa le futur bonheur de Cosette avec empressement et une certaine joie.

Comme il avait été maire, il sut résoudre un problème délicat: l'état civil de Cosette. Dire crûment son origine, cela eût pu empêcher le mariage. Il la tira de toutes les difficultés. Il lui arrangea une famille de gens morts, moyen sûr de n'encourir aucune réclamation. Cosette était ce qui restait d'une famille éteinte. Elle n'était pas sa fille à lui mais celle d'un autre Fauchelevent. Deux frères Fauchelevent avaient été jardiniers au couvent de la rue de Picpus. On alla à ce couvent; les meilleurs renseignements et les plus respectables témoignages abondèrent; les bonnes religieuses, peu aptes et peu enclines à sonder les questions de paternité, et n'y entendant pas malice, n'avaient jamais bien su duquel des deux Fauchelevent la petite Cosette était la fille. Elles dirent ce qu'on voulut, et le dirent avec zèle. Un acte de notoriété fut dressé. Cosette devint, devant la loi, mademoiselle Euphrasie Fauchelevent. Elle fut déclarée orpheline de père et de mère. Jean Valjean, sous le nom de Fauchelevent, devint son tuteur, M. Gillenormand étant subrogé-tuteur.

Quant aux cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs, c'était un legs fait à Cosette par une personne morte qui désirait rester inconnue. Le legs primitif avait été de cinq cent quatre-vingt-quatorze mille francs; mais dix mille francs avaient été dépensés pour l'éducation de mademoiselle Euphrasie, dont cinq mille francs payés au couvent même. Ce legs, déposé dans les mains d'un tiers, devait être remis à Cosette à sa majorité ou à

l'époque de son mariage. Tout cela était crédible, comme on le voit. Le demi-million aida à faire oublier quelques singularités; un des intéressés avait les yeux bandés par l'amour, les autres, par les six cent mille francs.

Cosette apprit qu'elle n'était pas la fille de ce vieil homme qu'elle avait appelé papa pendant si longtemps. Ce n'était qu'un parent; un autre Fauchelevent était son père véritable. Dans tout autre moment, cela l'eût navrée. Mais à l'heure ineffable où elle était, ce ne fut qu'un peu d'ombre, un léger nuage qui se dissipa dans sa joie de future épouse. Le jeune homme arrivait, le vieil homme s'effaçait...

Et puis, Cosette était habituée, depuis de longues années, à voir autour d'elle des énigmes; tout être qui a eu une enfance mystérieuse est toujours prêt à faire certains renoncements.

Elle continua pourtant de dire à Jean Valjean: Papa.

Cosette, aux anges, était éblouie par le père Gillenormand. Il est vrai qu'il ne cessait de la complimenter et de lui faire des cadeaux. Pendant que Jean Valjean s'occupait de sa situation administrative, M. Gillenormand veillait à la corbeille de mariée. Rien ne l'amusait comme d'être munificent. Il lui avait donné une robe de guipure de Binche qui lui venait de sa propre grand-mère. 'Ces modes-là reviennent', disait-il, 'les antiquailles font fureur; les jeunes femmes de ma vieillesse s'habillent comme les vieilles femmes de mon enfance.'

Il dévalisait ses respectables commodes en laque de Coromandel à panse bombée qui n'avaient pas été ouvertes depuis des lustres. 'Confessons ces douairières', disait-il; 'voyons ce qu'elles ont dans la bedaine.' Il ouvrait bruyamment des tiroirs ventrus pleins des toilettes de toutes ses femmes, de toutes ses maîtresses, de toutes ses aïeules. Pékins, damas, lampas, moires peintes, robes de gros de Tours flambé, mouchoirs des Indes brodés d'un or qui peut se laver, dauphines sans envers en pièces, points de Gênes et d'Alençon, parures en vieille orfèvrerie, bonbonnières d'ivoire ornées de batailles microscopiques, nippes, rubans: il lui donna tout. Elle, émerveillée, éperdue d'amour pour Marius et folle de reconnaissance pour M. Gillenormand, rêvait d'un bonheur sans bornes vêtu de satin et de velours. Sa corbeille de mariage lui apparaissait soutenue par les séraphins. Son âme s'envolait dans l'azur avec des ailes de dentelle de Malines.

L'ivresse des amoureux n'était égalée que par l'extase du grand-père. Il y avait comme une fanfare dans la rue des Filles-du-Calvaire.

Chaque matin, il faisait un nouveau cadeau à Cosette. Tous les falbalas possibles s'épanouissaient splendidement autour d'elle.

Un jour, Marius, qui continuait à parler sérieusement malgré son bonheur, dit à propos de je ne sais quel incident:

-'Les hommes de la révolution sont tellement grands qu'ils ont déjà le prestige des siècles, comme Caton et Phocion; chacun d'eux semble être une mémoire antique.'

-'Moire antique!', s'écria le vieillard. 'Merci, Marius. C'est précisément l'idée que je cherchais.'

Et, le lendemain, une magnifique robe de moire antique couleur thé rejoignait la corbeille de Cosette.

Le grand-père extrayait une sagesse de ces chiffons.

-'L'amour, c'est bien; mais il faut cela avec. Il faut de l'inutile dans le bonheur. Le bonheur, ce n'est que le nécessaire. Assaisonnez-le-moi de superflu. Un palais et son cœur. Son cœur et le Louvre. Son cœur et les grandes eaux de Versailles. Donnez-moi ma bergère, et tâchez qu'elle soit duchesse. Amenez-moi Philis couronnée de bleuets et ajoutez-lui cent mille livres de rente. Ouvrez-moi une bucolique à perte de vue sous une colonnade de marbre. Je consens à la bucolique et aussi à la féerie de marbre et d'or. Le bonheur sec ressemble au pain sec. On mange, mais on ne dîne pas. Je veux du superflu, de l'inutile, de l'extravagant, du trop, de ce qui ne sert à rien. Je me souviens d'avoir vu, dans la cathédrale de Strasbourg, une horloge, haute comme une maison de trois étages, qui marquait l'heure, qui avait la bonté de marquer l'heure mais qui n'avait pas l'air faite pour cela; après avoir sonné midi ou minuit, midi, l'heure du soleil, minuit, l'heure de l'amour, ou toute autre

heure qu'il vous plaira, elle vous donnait la lune et les étoiles, la terre et la mer, les oiseaux et les poissons, Phébus et Phébé, et une ribambelle de choses qui sortaient d'une niche, et les douze apôtres, et l'empereur Charles-Quint, et Éponine et Sabinus, et un tas de petits bonshommes dorés qui jouaient de la trompette, par-dessus le marché. Sans compter de ravissants carillons qu'elle éparpillait dans l'air à tout propos sans qu'on sût pourquoi. Un méchant cadran tout nu qui ne dit que les heures vaut-il cela? Moi, je suis de l'avis de la grosse horloge de Strasbourg et je la préfère au coucou de la Forêt-Noire.'

M. Gillenormand déraisonnait particulièrement à propos de la noce; toutes les excentricités du dix-huitième siècle passaient pêle-mêle dans ses dithyrambes.

-'Vous ignorez l'art des fêtes. Vous ne savez pas vous amuser toute une journée', s'écriait-il. 'Votre dix-neuvième siècle est faible. Il manque d'excès. Il ignore le riche, il ignore le noble. En toute chose, il est tondu ras. Votre tiers état est insipide, incolore, inodore et informe. Le rêve de votre bourgeoisie est de voir le sieur Grigou épouser mam'selle Grippesou. Je demande à m'enfuir dans les antipodes. Ah! Dès 1787, j'ai prédit que tout était perdu, le jour où j'ai vu le duc de Rohan, prince de Léon, duc de Chabot, duc de Montbazon, marquis de Soubise, vicomte de Thouars, pair de France, aller à Longchamp en tilbury! Cela a fait école. Aujourd'hui, on fait des affaires, on joue en bourse, on gagne de l'argent mais on est pingre. On soigne et on vernit sa surface; on est tiré à quatre épingles, lavé, savonné, ratissé, rasé, peigné, ciré, lissé, frotté, brossé, nettoyé au dehors, irréprochable, poli comme un caillou, discret, propret et, en même temps, on a, au fond de la conscience, des fumiers et des cloaques à faire reculer une vachère qui se mouche dans ses doigts. J'octroie à ce temps-ci cette devise: propreté sale! Marius, ne te fâche pas, donne-moi la permission de parler, je ne dis pas de mal du peuple, tu vois, j'en ai plein la bouche de ton peuple, mais trouve bon que je flanque un peu une pile à la bourgeoisie. J'en suis. Qui aime bien châtie bien. Sur ce, je le dis tout net: aujourd'hui, on se marie mais on ne sait plus se marier! Je regrette la noblesse des anciennes mœurs. J'en regrette tout. Cette élégance, cette chevalerie, ces façons courtoises et mignonnes, ce luxe réjouissant que chacun avait, la musique faisant partie de la noce, symphonie en haut, tambourinage en bas, les danses, les joyeux visages attablés, les madrigaux alambiqués, les chansons, les feux d'artifice, les rires francs, le diable et son train, les gros rubans rutilants. Je regrette la jarretière de la mariée. La jarretière de la mariée est cousine de la ceinture de Vénus. Sur quoi roule la guerre de Troie? Parbleu, sur la jarretière d'Hélène. Pourquoi se bat-on, pourquoi Diomède le divin fracasse-t-il sur la tête de Mérionée ce grand casque d'airain à dix pointes, pourquoi Achille et Hector se disputent-ils à grands coups de pique? Parce que Pâris a pris la jarretière d'Hélène. Avec la jarretière de Cosette, Homère réécrirait l'*Iliade*. Il mettrait, dans son poème, un vieux bavard comme moi; il le nommerait Nestor. Mes amis, autrefois, dans cet aimable autrefois, on se mariait savamment; on faisait un bon contrat et, ensuite, une bonne boustifaille. Sitôt Cujas sorti, Gamache entrait. C'est que l'estomac est une bête agréable qui demande son dû, et qui veut avoir sa noce aussi. On soupait bien et l'on avait, à table, une belle voisine sans guimpe qui ne cachait sa gorge que modérément! Oh, comme on était gai dans ce temps-là! La jeunesse était un bouquet; tout jeune homme se terminait par une branche de lilas ou par une touffe de roses; fût-on guerrier, on était berger; si, par hasard, on était capitaine de dragons, on trouvait le moyen de s'appeler Florian. On tenait à être joli. On se brodait, on s'empourprait. Un bourgeois avait l'air d'une fleur, un marquis, d'une pierre précieuse. On n'avait pas de sous-pieds, on n'avait pas de bottes. On était pimpant, lustré, moiré, mordoré, voltigeant, mignon, coquet, ce qui n'empêchait pas d'avoir l'épée au côté. Le colibri a bec et ongles. C'était le temps des *Indes galantes.* Un des côtés du siècle était le délicat, l'autre était le magnifique; et qu'est-ce qu'on s'amusait. Aujourd'hui, on est sérieux. Le bourgeois est avare, la bourgeoise est prude; votre siècle est infortuné. On chasserait les Grâces en leur disant qu'elles sont trop décolletées. On cache la beauté comme une laideur. Depuis la révolution, tout a des pantalons, même les danseuses; une ballerine doit être grave; vos carmagnoles sont doctrinaires. Il faut être majestueux. On serait bien fâché de ne pas avoir le menton dans sa cravate. L'idéal d'un galopin de vingt ans qui se marie, c'est de ressembler à monsieur

Royer-Collard. Et savez-vous à quoi l'on arrive avec cette majesté là? À être petit. Apprenez ceci: la joie n'est pas seulement joyeuse, elle est grande. Soyez donc amoureux gaîment. Mariez-vous donc, quand vous vous mariez, avec la fièvre, l'étourdissement, le vacarme, le tohu-bohu du bonheur! De la gravité à l'église, soit. Mais, sitôt la messe finie, il faut faire tourbillonner un songe autour de l'épousée. Un mariage doit être royal et chimérique; il doit promener sa cérémonie de la cathédrale de Reims à la pagode de Chanteloup. J'ai horreur des noces timides. Soyez dans l'olympe, au moins ce jour-là. Soyez des dieux. Ah, on pourrait être des sylphes, des Jeux, des Ris, des argyraspides, et on est des gougnafiers! Mes amis, tout jeune marié doit être le prince Aldobrandini. Profitez de cette minute unique de la vie pour vous envoler dans l'empyrée avec les cygnes et les aigles, quitte à retomber, le lendemain, dans la bourgeoisie des grenouilles. N'économisez pas sur l'hyménée, ne lui rognez pas ses splendeurs; dépensez sans compter le jour où vous rayonnez. La noce n'est pas le ménage. Si je faisais à ma fantaisie, ce serait somptueux. On entendrait des violons dans les arbres. Voici mon programme: ciel bleu, divinités agrestes, dryades et néréides, nuées rose, nymphes bien coiffées et toutes nues, un char traîné par des monstres marins, un poète déclamant...

Triton trottait devant, et tirait de sa conque
Des sons si ravissants qu'il ravissait quiconque!

Voilà un programme de fête, en voilà un, ou je ne m'y connais pas, sac à papier!'

Pendant que le grand-père, en pleine effusion lyrique, s'écoutait parler, Cosette et Marius se regardaient amoureusement.

La tante Gillenormand considérait tout cela avec sa placidité imperturbable. Elle avait eu, depuis cinq ou six mois, une certaine quantité d'émotions: Marius revenu, Marius rapporté couvert de sang, Marius rapporté d'une barricade, Marius mort, puis vivant, Marius réconcilié, Marius fiancé, Marius se mariant avec une pauvresse, Marius se mariant avec une millionnaire. Les six cent mille francs avaient été sa dernière surprise. Puis, son indifférence de première communiante lui était revenue. Elle allait régulièrement aux offices, égrenait son rosaire, lisait son recueil de prières, chuchotait, dans un coin de la maison, des *Ave* pendant qu'on chuchotait, dans l'autre, des *I love you*, et voyait les amoureux comme deux ombres. Mais l'ombre, c'était elle, bien sûr.

Il y a un certain état d'ascétisme inerte où l'âme, neutralisée par l'engourdissement, étrangère à ce qu'on pourrait appeler l'affaire de vivre, ne perçoit, à l'exception des tremblements de terre et des catastrophes, aucune des impressions humaines, ni les impressions plaisantes, ni les impressions pénibles. 'Cette dévotion-là', disait le père Gillenormand à sa fille, 'correspond au rhume de cerveau. Tu ne sens rien de la vie. Pas de mauvaise odeur, mais pas de bonne, non plus.'

Du reste, les six cent mille francs avaient fixé les indécisions de la vieille fille. Son père avait pris l'habitude de la compter si peu qu'il ne l'avait pas consultée sur le consentement au mariage de Marius. Il avait agi spontanément, n'ayant, despote devenu esclave, qu'une pensée: satisfaire Marius. Quant à la tante, que la tante existât, et qu'elle pût avoir un avis, il n'y avait pas même songé, et, toute moutonne qu'elle était, ceci l'avait froissée. Quelque peu révoltée dans son for intérieur, mais extérieurement impassible, elle s'était dit: 'Mon père résout la question du mariage sans moi; je résoudrai la question de l'héritage sans lui.' Elle était riche, en effet, et le père ne l'était pas. Elle avait donc réservé là-dessus sa décision. Il est probable que si le mariage eût été pauvre, elle l'eût laissé pauvre. 'Tant pis pour monsieur mon neveu! Il épouse une pauvresse, qu'il soit pauvre lui-même.' Mais le demi-million de Cosette plut à la tante et changea son état d'esprit. On ne peut pas ne pas respecter six cent mille francs; il était évident qu'elle se devait de laisser sa fortune à ces jeunes gens puisqu'ils n'en avaient plus besoin!

Il fut arrangé que le couple habiterait chez le grand-père. M. Gillenormand voulut absolument leur donner sa chambre, la plus belle de la maison. 'Cela me rajeunira', déclarait-il. 'C'est un ancien projet. J'avais toujours eu l'idée de faire la noce dans ma

chambre.' Il meubla cette chambre d'un tas de vieux bibelots galants. Il la fit plafonner et tendre d'une étoffe extraordinaire qu'il croyait d'Utrecht: fond satiné bouton-d'or avec fleurs de velours oreilles-d'ours. 'C'est de cette étoffe-là', disait-il, 'qu'était recouvert le lit de la duchesse d'Anville à La Roche-Guyon.' Il mit, sur la cheminée, une figurine de Saxe portant un manchon sur son ventre nu.

La bibliothèque de M. Gillenormand devint le cabinet d'avocat dont avait besoin Marius; un cabinet, on s'en souvient, étant exigé par le conseil de l'ordre.

CHAPITRE VII: ENTRE RÊVE ET RÉALITÉ.

Les amoureux se voyaient tous les jours. Cosette venait avec M. Fauchelevent. 'Il est très inhabituel', disait mademoiselle Gillenormand, 'que la future mariée vienne à domicile se faire faire la cour comme ça.' Mais la convalescence de Marius ainsi que les fauteuils de la rue des Filles-du-Calvaire, plus confortables que les chaises en paille de la rue de l'Homme-Armé, rendaient la chose presque acceptable. Marius et M. Fauchelevent se voyaient mais ne se parlaient pas. Il semblait que cela fût convenu. Toute fille a besoin d'un chaperon. Cosette n'aurait pu venir sans M. Fauchelevent. Pour Marius, M. Fauchelevent était la condition de Cosette. Il l'acceptait. En mettant sur le tapis, vaguement et sans préciser, les questions de politique concernant l'amélioration générale du sort de tous, ils parvenaient à se dire un peu plus que oui ou non. Une fois, au sujet de l'enseignement, que Marius voulait gratuit et obligatoire, ils furent à l'unisson et causèrent presque. Marius remarqua, à cette occasion, que M. Fauchelevent parlait bien, et même avec une certaine élévation de langage. Il lui manquait pourtant on ne sait quoi. M. Fauchelevent avait quelque chose de moins qu'un homme du monde et quelque chose de plus.

Marius, intérieurement et au fond de sa pensée, entourait de toutes sortes de questions muettes ce M. Fauchelevent qui était, pour lui, bienveillant et froid. Il lui venait, par moments, des doutes sur ses propres souvenirs. Il y avait, dans sa mémoire, un trou, un endroit noir, un abîme creusé par quatre mois d'agonie. Beaucoup de choses s'y étaient perdues. Il en était à se demander s'il était bien réel qu'il eût vu M. Fauchelevent, un tel homme si sérieux et si calme, dans la barricade.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la seule stupeur que les apparitions et les disparitions du passé lui eussent laissée dans l'esprit. Il ne faudrait pas croire qu'il fût délivré de toutes ces obsessions de la mémoire qui nous forcent, même heureux, même satisfaits, à regarder mélancoliquement en arrière. La tête qui ne se retourne pas vers les horizons effacés ne contient ni pensée, ni amour. Par moments, Marius prenait son visage dans ses mains, le passé tumultueux et vague traversait alors le crépuscule qu'il avait dans le cerveau. Il revoyait tomber Mabeuf, il entendait Gavroche chanter sous la mitraille, il sentait, sous ses lèvres, le froid du front d'Éponine; Enjolras, Courfeyrac, Prouvaire, Combeferre, Bossuet, Grantaire, tous ses amis, se dressaient devant lui pour mieux disparaître ensuite. Tous ces êtres chers, douloureux, vaillants, charmants ou tragiques, étaient-ce des songes? Avaient-ils, en effet, existé? L'émeute avait tout noirci dans sa fumée. Ces grandes fièvres ont de grands rêves. Il s'interrogeait; il se tâtait; il avait le vertige en pensant à ces réalités évanouies. Où étaient-ils donc tous? Était-ce bien vrai que tout fût mort? Une chute dans les ténèbres avait tout emporté, excepté lui. Cela lui semblait avoir disparu comme derrière une toile de théâtre. Il y a de ces rideaux qui s'abaissent dans la vie. Dieu passe à l'acte suivant.

Et lui-même, était-il bien le même homme? Lui, le pauvre, il était riche; lui, l'abandonné, il avait une famille; lui, le désespéré, il épousait Cosette. Il lui semblait qu'il avait traversé une tombe, qu'il y était entré noir et qu'il en était sorti blanc. Les autres y étaient restés. Parfois, ces êtres du passé, revenus et présents, l'entouraient et le rendaient triste, alors il songeait à Cosette et redevenait serein; mais il ne fallait rien moins que cette félicité pour effacer cette catastrophe.

M. Fauchelevent avait presque place parmi ces êtres évanouis. Marius hésitait à croire que le Fauchelevent de la barricade fût le même que ce Fauchelevent en chair et en os, si gravement assis près de Cosette. Le premier était probablement un de ces cauchemars apportés et remportés par ses heures de délire. Du reste, leurs deux natures étant escarpées, aucune question n'était possible. L'idée ne lui en fût pas même venue.

Deux hommes qui ont un secret commun et qui, par une sorte d'accord tacite, n'échangent pas une parole à ce sujet, cela est moins rare qu'on ne le pense.

Une fois seulement, Marius tenta une approche. Il amena, dans la conversation, la rue de la Chanvrerie et, se tournant vers M. Fauchelevent, il lui dit:

-'Vous connaissez bien cette rue-là?'

-'Quelle rue?'

-'La rue de la Chanvrerie?'

-'Je ne connais pas le nom de cette rue', répondit M. Fauchelevent sur un ton très naturel.

La réponse, qui portait sur le nom de la rue et non sur la rue elle-même, parut à Marius plus concluante qu'elle ne l'était.

-'Décidément', pensa-t-il, 'j'ai rêvé. J'ai eu une hallucination. C'est quelqu'un qui lui ressemblait. M. Fauchelevent n'y était pas.'

CHAPITRE VIII: DEUX HOMMES IMPOSSIBLES À RETROUVER.

L'enchantement, si grand qu'il fût, n'effaça pas, dans l'esprit de Marius, d'autres préoccupations.

Pendant que le mariage se préparait, en attendant la date fixée, il fit faire de difficiles et scrupuleuses recherches pour retrouver Thénardier et l'inconnu qui l'avait ramené chez son grand-père.

Il n'entendait pas se marier, être heureux et les oublier, craignant que ces dettes du devoir non payées ne fissent ombre sur sa vie, si lumineuse désormais. Il lui était impossible de laisser tout cet arriéré en souffrance derrière lui; il voulait, avant d'entrer joyeusement dans l'avenir, solder ce passé.

Que Thénardier fût un scélérat, cela n'ôtait rien au fait qu'il avait sauvé le colonel Pontmercy. Thénardier était un bandit pour tout le monde, excepté pour Marius qui croyait dur comme fer à la légende du sergent de Waterloo, vulgaire pilleur de tombes s'étant trouvé, par hasard, devant cet officier qu'il avait dévalisé et non sauvé.

Aucun des divers agents que Marius employa ne parvint à saisir la piste de Thénardier. L'effacement semblait complet de ce côté-là. La Thénardier était morte en prison pendant l'instruction du procès. Thénardier et sa fille Azelma, les deux seuls qui restassent de ce groupe lamentable, avaient replongé dans l'ombre. Le gouffre de l'inconnu social s'était silencieusement refermé sur ces êtres. On ne voyait même plus, à la surface, ce frémissement, ce tremblement, ces obscurs cercles concentriques qui annoncent que quelque chose est tombé là et qu'on peut y jeter la sonde.

La Thénardier étant morte, Boulatruelle étant mis hors de cause, Claquesous ayant disparu, les principaux accusés s'étant échappés de prison, le procès du guet-apens de la masure Gorbeau avait à peu près avorté. L'affaire était restée assez obscure. Le banc des assises avait dû se contenter de deux subalternes, Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, et Demi-Liard, dit Deux-Milliards, qui avaient été condamnés à dix ans de galères. Les travaux forcés à perpétuité avaient été prononcés par contumace contre leurs complices évadés. Thénardier, chef et meneur, avait été, par contumace également, condamné à mort. Cette condamnation était la seule chose qui restât sur Thénardier, jetant sur ce nom enseveli sa lueur sinistre comme une chandelle à côté d'une bière.

Du reste, en refoulant Thénardier dans les dernières profondeurs par la crainte d'être ressaisi, cette condamnation ajoutait à l'épaississement ténébreux qui couvrait cet homme.

Quant à l'autre, quant à l'homme ignoré qui avait sauvé Marius, les recherches eurent d'abord quelque résultat, puis s'arrêtèrent court. On réussit à retrouver le fiacre qui avait rapporté Marius rue des Filles-du-Calvaire dans la soirée du 6 juin. Le cocher déclara que ce jour là, obéissant à l'ordre d'un agent de police, il avait 'stationné', de trois heures de l'après-midi jusqu'à la nuit, sur le quai des Champs-Élysées, au-dessus de l'issue du Grand Égout. Vers neuf heures du soir, la grille de l'égout qui donne sur la berge de la rivière s'était ouverte; un homme en était sorti, portant, sur ses épaules, un autre homme qui semblait mort. L'agent avait arrêté l'homme vivant et saisi l'homme mort. Sur l'ordre de l'agent, il avait reçu 'tout ce monde-là' dans son fiacre. Ils étaient allés d'abord rue des Filles-du-Calvaire pour y déposer l'homme mort, un certain monsieur Marius. Ensuite, ils étaient remontés dans sa voiture. À quelques pas de la porte des Archives, on lui avait crié de s'arrêter. Là, dans la rue, on l'avait payé et quitté. L'agent avait emmené l'autre homme. Il ne savait rien de plus.

Marius, je l'ai dit, ne se rappelait de rien. Il se souvenait seulement d'avoir été saisi par une main énergique au moment où il tombait à la renverse dans la barricade; puis, tout s'effaçait pour lui. Il n'avait repris connaissance que chez M. Gillenormand.

Il se perdait en conjectures.

Il ne pouvait douter de sa propre identité. Comment se faisait-il pourtant que, tombé rue de la Chanvrerie, il eût été ramassé par l'agent de police sur la berge de la Seine, près du pont des Invalides? Quelqu'un l'avait emporté du quartier des Halles aux Champs-Élysées. Et comment? Par l'égout. Dévouement inouï!

Quelqu'un? Qui?

C'était cet homme que Marius cherchait.

De cet homme qui était son sauveur, il ne savait rien; n'ayant laissé aucune trace, il n'avait pas le moindre commencement d'indice.

Marius, quoique obligé de ce côté-là à une grande réserve, poussa ses recherches jusqu'à la préfecture de police. Là, pas plus qu'ailleurs, les renseignements pris n'aboutirent à aucun éclaircissement. La préfecture en savait moins que le cocher du fiacre. On n'y avait connaissance d'aucune arrestation opérée le 6 juin à la grille du Grand Égout; on n'y avait reçu aucun rapport d'agent sur ce fait qui, à la préfecture, était regardé comme une fable. On attribuait l'invention de cette fable au cocher. Un cocher qui veut un pourboire est capable de tout, même d'imagination. Le fait, pourtant, était certain, et Marius n'en pouvait douter, à moins de douter de sa propre identité, comme je viens de le dire.

Tout, dans cette étrange énigme, était inexplicable.

Cet homme, ce mystérieux homme que le cocher avait vu sortir de la grille du Grand Égout portant sur son dos Marius évanoui, et que l'agent de police aux aguets avait arrêté en flagrant délit de sauvetage d'un insurgé, qu'était-il devenu? Qu'était devenu l'agent lui-même? Pourquoi cet agent avait-il gardé le silence? L'homme avait-il réussi à s'évader? Avait-il corrompu l'agent? Pourquoi cet homme ne donnait-il aucun signe de vie à Marius qui lui devait tout? Le désintéressement n'était pas moins prodigieux que le dévouement. Pourquoi cet homme ne reparaissait-il pas? Peut-être se moquait-il de la récompense, mais personne n'est au-dessus de ce genre de chose. Était-il mort? Quel homme était-ce? À quoi ressemblait-il? Personne ne pouvait le dire. Le cocher disait que, la nuit étant très noire, on ne distinguait rien. Basque et Nicolette, ahuris, n'avaient regardé que leur jeune maître tout couvert de sang. Le portier, dont la chandelle avait éclairé la tragique arrivée de Marius, avait seul remarqué l'homme en question; voici le signalement qu'il en donnait: 'Cet homme était épouvantable.'

Dans l'espoir d'en tirer parti pour ses recherches, Marius fit conserver les vêtements ensanglantés qu'il avait sur lui lorsqu'on l'avait ramené chez son aïeul. En examinant l'habit, on remarqua qu'un pan était bizarrement déchiré. Un morceau manquait.

Un soir, Marius parlait, devant Cosette et Jean Valjean, de toute cette singulière aventure, des informations sans nombre qu'il avait prises et de l'inutilité de ses efforts. Le

visage froid de 'monsieur Fauchelevent' l'énervait. Il s'écria avec une vivacité qui avait presque le ton de la colère:

-'Oui, cet homme-là, quel qu'il soit, a été sublime. Savez-vous ce qu'il a fait, monsieur? Il est intervenu comme l'archange. Il a fallu qu'il se jetât au milieu du combat, qu'il me dérobât, qu'il ouvrît l'égout, qu'il m'y traînât, qu'il m'y portât! Il a fallu qu'il fît plus d'une lieue et demie dans d'affreuses galeries souterraines, courbé, ployé, dans les ténèbres, dans le cloaque, plus d'une lieue et demie, monsieur, avec un cadavre sur le dos! Et dans quel but? Dans l'unique but de sauver ce cadavre. Et ce cadavre, c'était moi. Il s'est dit: il y a encore là peut-être une lueur de vie, je vais risquer mon existence à moi pour cette misérable étincelle! Et son existence, il ne l'a pas risquée une fois, mais vingt! Et chaque pas était un danger. La preuve, c'est qu'en sortant de l'égout il a été arrêté. Savez-vous, monsieur, que cet homme a fait tout cela et qu'il n'a demandé aucune récompense? Qu'étais-je? Un insurgé. Qu'étais-je? Un vaincu. Oh, si les six cent mille francs de Cosette étaient à moi...'

-'Ils sont à vous', interrompit Jean Valjean.

-'Eh bien', reprit Marius, 'je les donnerais pour retrouver cet homme!'

Jean Valjean garda le silence.

Livre sixième: Une nuit blanche.

CHAPITRE I: LE 16 FÉVRIER 1833.

La nuit du 16 au 17 février 1833 fut une nuit bénie. Elle eut au-dessus de son ombre le ciel ouvert. Ce fut la nuit de noces de Marius et de Cosette.

La journée avait été adorable.

Cela n'avait pas été la fête bleue rêvée par le grand-père, une féerie avec une confusion de chérubins et de cupidons au-dessus de la tête des mariés, un mariage digne de faire un dessus de porte, mais cela avait été doux et riant.

La mode du mariage n'était pas, en 1833, ce qu'elle est aujourd'hui. La France n'avait pas encore emprunté à l'Angleterre cette délicatesse suprême d'enlever sa femme, de s'enfuir en sortant de l'église, de se cacher, de combiner les allures d'un banqueroutier avec les ravissements du cantique des cantiques. On n'avait pas encore compris tout ce qu'il y a de chaste, d'exquis et de décent à faire voyager son paradis en chaise de poste, à commencer sa vie de couple en se laissant bercer par le trot d'un cheval, à prendre pour lit nuptial un lit d'auberge, à laisser derrière soi, dans cette alcôve banale, le plus doux des souvenirs d'une union sacrée.

Dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle où nous sommes, le maire et son écharpe, le prêtre et sa chasuble, la loi et Dieu, ne suffisent plus; il faut les compléter avec le postillon de Longjumeau et sa veste bleue aux retroussis rouges et aux boutons grelots, sa plaque en brassard, sa culotte de peau verte, ses jurons aux chevaux normands à la queue nouée, ses faux galons, son chapeau ciré, ses gros cheveux poudrés, son fouet énorme, ses bottes renforcées. La France ne pousse pas encore l'élégance jusqu'à faire, comme la noblesses anglaise, pleuvoir, sur la calèche de poste des mariés, une grêle de pantoufles et de vieilles chaussures, en souvenir de Churchill, depuis Marlborough, ou Malbrouck, assailli le jour de son mariage par une colère de tante qui lui porta bonheur. Les chaussures et les pantoufles ne font point encore partie de nos célébrations nuptiales, mais patience, le bon goût continuant à se répandre, on y viendra.

En 1833, il y a cent ans, on ne pratiquait pas le mariage au grand trot.

On s'imaginait encore à cette époque, chose bizarre, qu'un mariage est une fête intime et sociale, qu'un banquet patriarcal ne gâte pas une solennité domestique, que la gaîté, fût-elle excessive, pourvu qu'elle soit honnête, ne fait aucun mal au bonheur, qu'il est

vénérable et bon que la fusion de ces deux destinées d'où sortira une famille commence dans la maison, que le ménage ait désormais pour témoin la chambre nuptiale.

On avait donc l'impudeur de se marier chez soi.

Chez M. Gillenormand, le mariage se fit suivant cette mode maintenant caduque.

Si naturelle et si ordinaire que soit cette affaire de se marier, les bans à publier, les actes à dresser, la mairie, l'église, ont toujours quelque complication. On ne put être prêt avant le 16 février. Or, il se trouva que le 16 était un mardi gras. La tante Gillenormand hésita beaucoup.

-'Un mardi gras!', s'écria l'aïeul, 'Tant mieux. Il y a un proverbe qui dit: «Un mariage un mardi gras n'engendre pas d'enfants ingrats.» Passons outre. Va pour le 16! Est-ce que tu veux retarder, toi, Marius?'

-'Non, certes!', répondit l'amoureux.

-'Marions-nous', fit le grand-père.

Le mariage se fit donc le 16, malgré les réjouissances publiques. Il pleuvait ce jour-là, mais il y a toujours, dans le ciel, un petit coin d'azur au service du bonheur; les amoureux sont les seuls à le voir.

La veille, Jean Valjean avait remis à Marius, en présence de M. Gillenormand, les cinq cent quatre-vingt-quatre mille francs.

Le mariage se faisant sous le régime de la communauté, les actes avaient été simples.

Jean Valjean n'ayant plus besoin de Toussaint, Cosette en avait hérité et l'avait promue au grade de femme de chambre.

Quant à Jean Valjean, il y avait, dans la maison Gillenormand, une belle chambre meublée exprès pour lui; Cosette lui avait fait à peu près promettre qu'il viendrait l'habiter.

Quelques jours avant le jour fixé pour le mariage, il était arrivé un accident à Jean Valjean; il s'était un peu écrasé le pouce de la main droite. Ce n'était pas grave. Il n'avait pas permis qu'on s'en occupât, ni qu'on le pansât. Cela l'avait pourtant obligé à porter le bras en écharpe, ce qui l'avait empêché de signer les papiers. M. Gillenormand, comme subrogé-tuteur de Cosette, l'avait suppléé.

Je ne mènerai le lecteur ni à la mairie ni à l'église. On ne suit guère deux amoureux jusque-là. On a l'habitude de tourner le dos au drame dès qu'il met, à sa boutonnière, un bouquet de marié. Je me bornerai à raconter un fait curieux qui marqua le trajet de la rue des Filles-du-Calvaire à l'église Saint-Paul.

On repavait, à cette époque, l'extrémité nord de la rue Saint-Louis. Elle était barrée à partir de la rue du Parc-Royal. Les voitures de la noce ne pouvaient pas aller directement à Saint-Paul. Devant changer d'itinéraire, le plus simple était de tourner par le boulevard. Un des invités fit observer que c'était mardi gras et qu'il y aurait vraisemblablement un embouteillage. 'Pourquoi?', demanda M. Gillenormand. 'À cause des masques.' 'Parfait', dit le grand-père; 'allons par là. Ces jeunes gens se marient; ils vont entrer dans le sérieux de la vie. Cela les préparera de voir une mascarade.'

On prit par le boulevard. La première des berlines de la noce contenait Cosette, la tante Gillenormand, M. Gillenormand et Jean Valjean. Marius, encore séparé de sa fiancée, selon l'usage, ne venait que dans la seconde. Le cortège nuptial, au sortir de la rue des Filles-du-Calvaire, s'engagea dans la longue procession de voitures qui faisait une chaîne sans fin de la Madeleine à la Bastille et de la Bastille à la Madeleine.

Les masques abondaient sur le boulevard. Il avait beau pleuvoir par moments, Paillasse, Pantalon et Gille s'obstinaient. Dans la bonne humeur de cet hiver de 1833, Paris s'était déguisé en Venise. On ne voit plus de ces mardis gras-là aujourd'hui. La vie étant devenue un carnaval, le carnaval proprement dit n'existe plus!

Les contre-allées regorgeaient de passants et les fenêtres, de curieux. Les terrasses qui couronnent les péristyles des théâtres étaient bordées de spectateurs. Outre les gens masqués, des véhicules de toutes sortes, citadines, tapissières, carrioles, cabriolets, avançaient en ordre, rigoureusement rivés les uns aux autres par le sifflet des policiers; ils étaient comme emboîtés dans des rails. Quiconque est dans un de ces véhicules-là est tout

à la fois spectateur et spectacle. Des sergents de ville maintenaient, sur les bas côtés du boulevard, ces deux interminables files parallèles avançant en sens contraire, et surveillaient, pour que rien n'entravât leur double courant, ces deux ruisseaux de voitures coulant, l'un en aval, l'autre en amont, l'un vers la chaussée d'Antin, l'autre vers le faubourg Saint-Antoine. Les voitures armoriées des pairs de France et des ambassadeurs tenaient le milieu de la chaussée, allant et venant librement. Certains cortèges magnifiques et joyeux, notamment le Boeuf Gras, avaient le même privilège. Dans cette gaîté de Paris, l'Angleterre faisait claquer son fouet; la chaise de poste de lord Seymour, harcelée d'un sobriquet populacier, passait à grand bruit.

Dans la double file, le long de laquelle des gardes municipaux galopaient comme des chiens de berger, d'honnêtes berlingots de famille, encombrés de grand-tantes et d'aïeules, étalaient, à leurs portières, de frais groupes d'enfants déguisés, pierrots de sept ans, pierrettes de six ans, ravissants petits êtres qui, sentant qu'ils faisaient officiellement partie de l'allégresse publique, arboraient une gravité de fonctionnaire.

De temps en temps, un embarras survenait quelque part dans la procession des véhicules; l'une ou l'autre des deux files latérales s'arrêtait jusqu'à ce que le noeud fût dénoué; une voiture empêchée suffisait pour paralyser toute la ligne. Puis on se remettait en marche.

Les carrosses de la noce étaient dans la file allant vers la Bastille et longeant le côté droit du boulevard. À la hauteur de la rue du Pont-aux-Choux, il y eut un temps d'arrêt. Presque au même instant, sur l'autre bas côté, l'autre file qui allait vers la Madeleine s'arrêta également. Il y avait à ce point-là de cette file une voiture de masques.

Ces voitures, ou, pour mieux dire, ces charretées de masques sont bien connues des Parisiens. Si elles manquaient à un mardi gras ou à une mi-carême, on y entendrait malice, l'on dirait que c'est louche, que des ministres vont tomber. On voyait donc un entassement de Cassandres, d'Arlequins, de Colombines, de Turcs, de sauvages, d'hercules supportant des marquises, de poissardes qui feraient boucher les oreilles à Rabelais, de ménades faisaient baisser les yeux à Aristophane, de perruques de filasse, de maillots roses, de chapeaux de faraud, de lunettes de grimacier, de tricornes de Janot taquinés par des papillons. Tout ce petit monde coloré parlait fort, mettait les poings sur les hanches, prenait des postures hardies, dévoilait ses épaules, cachait à peine son impudeur derrière des masques rieurs, et son effronterie, derrière un cocher portant un énorme chapeau parsemé de fleurs.

La Grèce avait besoin du chariot de Thespis, la France a besoin du fiacre de Vadé.

Tout peut être parodié, même la parodie. La saturnale, cette grimace de la beauté antique, arrive, de grossissement en grossissement, au mardi gras; la bacchanale, jadis couronnée de pampres, inondée de soleil, montrant des seins de marbre dans une demi-nudité divine, aujourd'hui avachie sous la guenille mouillée du nord, a fini par s'appeler 'masque de carnaval'.

La tradition des voitures de masques remonte aux plus vieux temps de la monarchie. Les comptes de Louis XI allouent au bailli du palais 'vingt sous tournois pour trois coches de gens masqués'. De nos jours, ces créatures bruyantes se font habituellement transporter par quelque ancien coucou dont ils encombrent l'impériale, ou par un landau de régie dont les capotes sont rabattues. Ils sont vingt dans une voiture de six. Il y en a sur le siège, sur le strapontin, sur les joues des capotes, sur le timon. Ils enfourchent jusqu'aux lanternes de la voiture. Ils sont debout, couchés, assis, jarrets recroquevillés, jambes pendantes. Les femmes occupent les genoux des hommes. On voit, de loin, sur le fourmillement des têtes, leur pyramide forcenée. Ces carrossées font des montagnes d'allégresse au milieu de la cohue. Collé, Panard et Piron en découlent, enrichis d'argot. On crache, de là-haut, sur le peuple, un catéchisme poissard. Ce fiacre, devenu démesuré par son chargement, a un air de conquête. Brouhaha est à l'avant, Tohu-bohu est à l'arrière. On y vocifère, on y vocalise, on y hurle, on y éclate, on s'y tord de bonheur; la gaîté y rugit, le sarcasme y flamboie, la jovialité s'y étale comme un manteau de pourpre;

deux grandes filles maigrelettes y traînent la farce épanouie en apothéose; c'est le char du triomphe du Rire.

Ce rire est trop cynique pour être franc. Il est suspect car il a une mission: il est chargé de prouver aux parisiens que le carnaval existe.

Ces voitures poissardes, où l'on sent on ne sait quelles ténèbres, font ruminer le philosophe. Il y a du gouvernement là-dedans. On touche là du doigt une affinité mystérieuse entre les hommes publics et les femmes publiques.

Que des turpitudes échafaudées donnent un total de gaîté, qu'en plaçant l'ignominie sur l'opprobre on allèche un peuple, que l'espionnage servant de cariatide à la prostitution amuse les cohues en les affrontant, que la foule aime à voir passer sur les quatre roues d'un fiacre ce monstrueux tas vivant, haillon clinquant, à la fois ordure et lumière, qui aboie et qui chante, qu'on batte des mains à cette gloire faite de toutes les hontes, qu'il n'y ait pas de fête pour les multitudes si la police ne promène, au milieu d'elles, ces espèces d'hydres de joie à vingt têtes, cela est extraordinairement triste. Mais qu'y faire? Ces tombereaux de fange enrubannée et fleurie sont insultés et amnistiés par le rire public. Le rire de tous est complice de la dégradation universelle. Certaines fêtes malsaines désagrègent le peuple et le font populace; la populace et les tyrans ont besoin de bouffons. Le roi a Roquelaure, le peuple a Paillasse. Paris est une grande ville folle toutes les fois qu'il n'est pas la grande cité sublime. Le carnaval y fait partie de la politique. Paris, avouons-le, se laisse volontiers donner la comédie par l'infamie. Il demande à ses maîtres, quand il a des maîtres, une seule chose: fardez-moi la boue. Rome partageait la même humeur. Elle aimait Néron, ce débardeur grotesque.

Le hasard fit, comme je viens de le dire, qu'une de ces difformes grappes de femmes et d'hommes masqués, trimballés dans une grande calèche, s'arrêta à gauche du boulevard pendant que le cortège de la noce s'arrêtait à droite. D'un bord du boulevard à l'autre, la voiture où étaient les masques aperçut, en face d'elle, la voiture où était la mariée.

-'Tiens!', dit un masque, 'Une noce.'

-'Une fausse noce', reprit un autre. 'C'est nous qui sommes la vraie.'

Et, trop loin pour pouvoir interpeller la noce, craignant d'ailleurs le holà des sergents de ville, les deux masques regardèrent ailleurs.

Au bout d'un instant, toute la carrossée masquée eut fort à faire: la foule se mit à la huer. Les deux masques qui venaient de parler durent, avec leurs camarades, affronter tout ce monde; ils n'eurent pas trop de tous les projectiles du répertoire des Halles pour répondre aux énormes coups de gueule du peuple. Il se fit, entre les masques et la foule, un effrayant échange de métaphores.

Deux autres masques de la même voiture, un espagnol au nez démesuré, avec un air vieillot et d'énormes moustaches noires, et une jeune fille gouailleuse portant un loup, avaient remarqué la noce, eux aussi. Pendant que leurs compagnons et les passants s'insultaient, ils parlaient à voix basse.

-'Dis donc.'

-'Quoi, papa?'

-'Vois-tu ce vieux?'

-'Quel vieux?'

-'Là, dans la première roulotte de la noce, de notre côté.'

-'Celui qui a le bras maintenu par un foulard noir?'

-'Oui.'

-'Eh bien?'

-'Je suis sûr que je le connais.'

-'Ah!'

-'J'en mettrais ma main au feu.'

-'Tu vis dangereusement!'

-'Peux-tu voir la mariée, en te penchant?'

-'Non.'

-'Et le marié?'
-'Il n'y a pas de marié dans cette roulotte-là.'
-'Bah!'
-'À moins que ce ne soit l'autre vieux.'
-'Essaye donc de voir la mariée en te penchant bien.'
-'Je ne peux pas.'
-'Peu importe, ce vieux qui a quelque chose à la patte, j'en suis sûr, je le connais.'
-'Et à quoi ça te sert-il de le connaître?'
-'On ne sait pas. Des fois!'
-'Je me fiche pas mal des vieux, moi.'
-'Je le connais.'
-'Ouais...'
-'Comment diable est-il à la noce?'
-'Nous y sommes bien, nous.'
-'D'où vient-elle, cette noce?'
-'Est-ce que je sais?'
-'Écoute.'
-'Quoi?'
-'Tu devrais faire une chose.'
-'Quoi?'
-'Descendre de notre roulotte et suivre cette noce-là.'
-'Pour quoi faire?'
-'Pour savoir où elle va et qui sont ces gens. Dépêche-toi de descendre, cours, ma fille, toi qui es jeune.'
-'Je ne peux pas quitter la voiture.'
-'Pourquoi?'
-'Je suis louée.'
-'Ah fichtre!'
-'Je dois ma journée de poissarde à la préfecture.'
-'C'est vrai.'
-'Si je quitte la voiture, le premier inspecteur qui me verra m'arrêtera.Tu le sais bien.'
-'Oui, je le sais.'
-'Aujourd'hui, je suis employée par le gouvernement.'
-'Peu importe. Ce vieux m'embête.'
-'Les vieux t'embêtent: tu n'es pourtant pas une jeune fille!'
-'Il est dans la première voiture.'
-'Eh bien?'
-'Dans la roulotte de la mariée.'
-'Et après?'
-'Donc, il est le père.'
-'Qu'est-ce que cela me fait?'
-'Je te dis qu'il est le père.'
-'Il n'y a pas que ce père-là.'
-'Écoute.'
-'Quoi?'
-'Moi, je ne peux guère sortir que masqué. Ici, je suis caché: on ne sait pas que j'y suis. Mais demain, il n'y aura plus de masques. C'est le mercredi des cendres. Je risquerai de tomber. Il faudra que je rentre dans mon trou. Toi, tu sera libre.'
-'Pas trop.'
-'Plus que moi toujours.'
-'Et après?'
-'Il faut que tu essayes de savoir où est allée cette noce-là?'
-'Où elle va?'

-'Oui.'

-'Je le sais.'

-'Où va-t-elle donc?'

-'Au Cadran Bleu.'

-'D'abord, ce n'est pas de ce côté-là.'

-'Eh bien, à la Râpée.'

-'Ou ailleurs.'

-'Elle est libre d'aller où elle veut.'

-'Ce n'est pas ça. Je te dis qu'il faut que je sache qui est ce vieux et où il habite.'

-'T'es marrant toi. C'est tout de même pas facile de suivre une noce dans Paris, un mardi gras, avec tout ce monde. Tu me demandes de chercher une aiguille dans une botte de foin.'

-'Je te dis qu'il faut essayer de les suivre, Azelma.'

Les deux files reprirent, des deux côtés du boulevard, leur mouvement en sens inverse; la voiture des masques perdit de vue la 'roulotte' de la mariée.

CHAPITRE II: JEAN A TOUJOURS SON BRAS EN ÉCHARPE.

Réaliser son rêve. À qui cela est-il donné? Il doit y avoir des élections pour cela dans le ciel; nous sommes tous candidats à notre insu; les anges votent. Cosette et Marius avaient été élus.

Cosette, à la mairie et dans l'église, était éclatante et touchante. C'était Toussaint, aidée de Nicolette, qui l'avait habillée.

Cosette avait, sur une jupe de taffetas blanc, sa robe de guipure de Binche, un voile de point d'Angleterre, un collier de perles fines, une couronne de fleurs d'oranger; tout cela était blanc, et, dans cette blancheur, elle rayonnait. C'était une candeur exquise se dilatant et se transfigurant dans la clarté. On eût dit une vierge en train de devenir déesse.

Les beaux cheveux de Marius étaient lustrés et parfumés; on entrevoyait, çà et là, sous l'épaisseur des boucles, des lignes pâles qui étaient les cicatrices de la barricade.

Le grand-père, superbe, la tête haute, amalgamant plus que jamais, dans sa toilette et ses manières, toutes les élégances du temps de Barras, conduisait Cosette. Il remplaçait Jean Valjean qui, à cause de son bras en écharpe, ne pouvait pas donner la main à la mariée.

Jean Valjean, en noir, suivait et souriait.

-'Monsieur Fauchelevent', lui dit l'aïeul, 'voilà un beau jour. Je vote la fin des afflictions et des chagrins! Il ne faut plus qu'il y ait de tristesse nulle part désormais. Pardieu, je décrète la joie! Le mal n'a pas le droit d'exister. Qu'il y ait des hommes malheureux, en vérité, cela froisse l'azur des cieux. Le mal ne vient pas de l'homme qui, au fond, est bon. Toutes les misères humaines ont pour chef-lieu et pour gouvernement central l'enfer, autrement dit les Tuileries du diable. Bon, voilà que je dis des mots démagogiques à présent! Quant à moi, je n'ai plus d'opinion politique; que tous les hommes soient riches, c'est-à-dire joyeux, voilà à quoi je me borne.'

À l'issue de toutes les cérémonies, après avoir prononcé devant le maire et le prêtre tous les oui possibles, après avoir signé sur les registres à la municipalité et à la sacristie, après avoir échangé leurs anneaux, après avoir été à genoux coude à coude sous le poêle de moire blanche dans la fumée de l'encensoir, ils arrivèrent, se tenant par la main, admirés et enviés de tous, Marius en noir, elle en blanc, précédés du garde suisse à épaulettes de colonel frappant les dalles de sa hallebarde, entre deux haies d'assistants émerveillés, sous le portail de l'église ouvert à deux battants. Cosette ne pouvait encore y croire. Elle regardait Marius, elle regardait la foule, elle regardait le ciel; il semblait qu'elle eût peur de se réveiller. Son air étonné et inquiet lui ajoutait on ne sait quoi d'enchanteur. Pour rentrer chez eux, ils montèrent dans la même voiture; M. Gillenormand et Jean Valjean étaient assis en face d'eux. La tante Gillenormand était dans la seconde voiture.

'Mes enfants', dit le grand-père, 'vous voilà monsieur le baron et madame la baronne avec trente mille livres de rente.' Cosette, se serrant tout contre Marius, lui caressa l'oreille de ce chuchotement angélique: 'C'est donc vrai. Je m'appelle Marius. Je suis madame Toi.'

Ces deux êtres resplendissaient. Ils étaient à la minute irrévocable et introuvable, à l'éblouissant point d'intersection de toute la jeunesse et de toute la joie. Ils réalisaient le vers de Jean Prouvaire; à eux deux, ils n'avaient pas quarante ans. C'était le mariage sublimé; ces deux enfants étaient deux lys. Ils ne se voyaient pas, ils se contemplaient. Cosette apercevait Marius dans une gloire; Marius apercevait Cosette sur un autel. Et sur cet autel et dans cette gloire, les deux apothéoses se mêlant, au fond, on ne sait comment, derrière un nuage pour Cosette, dans un flamboiement pour Marius, il y avait la chose idéale, la chose réelle, le rendez-vous du baiser et du songe: l'oreiller nuptial.

Tout le tourment qu'ils avaient eu leur revenait en enivrement. Il leur semblait que les chagrins, les insomnies, les larmes, les angoisses, les épouvantes, les désespoirs, devenus caresses et rayons, rendaient plus charmante encore l'heure charmante qui approchait; les tristesses étaient autant de servantes qui faisaient la toilette de la joie. Avoir souffert, comme c'est bon! Leur malheur faisait auréole à leur bonheur. La longue agonie de leur amour aboutissait à une ascension.

C'était, dans ces deux âmes, le même enchantement, nuancé de volupté dans Marius et de pudeur dans Cosette. Ils se dirent tout bas: 'Nous irons revoir notre petit jardin de la rue Plumet.' Les plis de la robe de Cosette étaient sur Marius.

Un tel jour est un mélange ineffable de rêve et de certitude. On possède et on suppose. On a encore du temps devant soi pour deviner. C'est une indicible émotion, ce jour-là, d'être à midi et de songer à minuit. Les délices de ces deux cœurs débordaient sur la foule et donnaient de l'allégresse aux passants.

On s'arrêtait, rue Saint-Antoine, devant Saint-Paul, pour voir, à travers la vitre de la voiture, trembler les fleurs d'oranger sur la tête de Cosette.

Puis ils rentrèrent rue des Filles-du-Calvaire, chez eux. Marius, à côté de Cosette, monta, triomphant et rayonnant, cet escalier où on l'avait traîné mourant. Les pauvres, attroupés devant la porte, se partageant leurs bourses, les bénissaient. Ils étaient assiégés par d'élégantes gerbes de fleurs. La maison n'était pas moins embaumée que l'église; après l'encens, c'est le parfum des roses qui les enivrait. Ils croyaient entendre des voix chanter dans l'infini; ils avaient Dieu dans le cœur; la destinée leur apparaissait comme un plafond d'étoiles; ils voyaient au-dessus de leurs têtes une lueur de soleil levant. Tout à coup, l'horloge sonna. Marius regarda le charmant bras nu de Cosette et les choses roses qu'on apercevait vaguement à travers les dentelles de son corsage; Cosette, voyant le regard de Marius, se mit à rougir jusqu'au blanc des yeux.

Bon nombre d'anciens amis de la famille Gillenormand avaient été invités; on se bousculait autour de Cosette. C'était à qui l'appellerait madame la baronne.

L'officier Théodule Gillenormand, maintenant capitaine, était venu de Chartres, où il tenait garnison, pour assister à la noce de son cousin Pontmercy. Cosette ne le reconnut pas.

Lui, de son côté, habitué à être trouvé joli par les femmes, ne se souvint pas plus de Cosette que d'une autre.

-'Comme j'ai eu raison de ne pas croire à cette histoire du lancier!', se répétait M. Gillenormand.

Cosette n'avait jamais été plus tendre avec Jean Valjean. Elle était de la même humeur que M. Gillenormand; pendant qu'il érigeait la joie en aphorismes et en maximes, elle exhalait l'amour et la bonté comme un parfum. Le bonheur veut que tout le monde soit heureux.

Elle retrouvait, pour parler à Jean Valjean, des inflexions de voix du temps où elle était petite fille. Elle le caressait du sourire.

Un banquet avait été dressé dans la salle à manger.

Un éclairage puissant est l'assaisonnement nécessaire d'une grande joie. La brume et l'obscurité ne sont pas acceptées par les gens heureux. Ils ne consentent pas à être noirs. La nuit, oui; les ténèbres, non. Si l'on n'a pas de soleil, il faut en faire un.

La salle à manger était une fournaise de choses gaies. Il y avait, au centre, au-dessus de la table blanche et éclatante, un lustre de Venise avec toutes sortes d'oiseaux de couleur, bleus, violets, rouges, verts, perchés au milieu des bougies, admirant le doux reflet des cristaux tremblotants qui brillaient sous eux. Des miroirs-appliques à triples et quintuples branches renvoyaient l'éblouissante joie de vivre des convives. Glaces, cristaux, verreries, vaisselles, porcelaines, faïences, poteries, orfèvreries, argenteries, tout étincelait et se réjouissait. Les vides entre les candélabres étaient comblés par des bouquets de fleurs: là où il n'y avait pas une lumière, il y avait un iris qui scintillait.

Dans l'antichambre, trois violons et une flûte jouaient, en sourdine, des compositions de Haydn.

Jean Valjean était dans le salon, assis sur une chaise, derrière une porte qui le cachait presque totalement. Quelques instants avant qu'on se mît à table, Cosette vint le saluer et lui faire admirer sa robe de mariée. Avec un regard tendrement espiègle, elle lui demanda:

-'Papa, es-tu content?'

-'Oui', dit-il, 'je suis content.'

-'Eh bien, ris alors.'

Jean Valjean se mit à rire.

Quelques instants après, Basque annonça que le dîner était servi.

Les convives, précédés de M. Gillenormand donnant le bras à Cosette, entrèrent dans la salle à manger et se placèrent, selon l'ordre voulu, autour de la table.

Deux grands fauteuils y figuraient, à droite et à gauche de la mariée, le premier pour M. Gillenormand, le second pour Jean Valjean. M. Gillenormand s'assit. L'autre fauteuil resta vide.

On chercha des yeux 'monsieur Fauchelevent'.

Il n'était plus là.

M. Gillenormand interpella Basque.

-'Sais-tu où est monsieur Fauchelevent?'

-'Monsieur', répondit Basque. 'Monsieur Fauchelevent m'a dit de dire à monsieur qu'il souffrait un peu de sa main malade, qu'il ne pourrait dîner avec monsieur le baron et madame la baronne, qu'il priait qu'on l'excusât, qu'il viendrait demain matin. Il vient de sortir.'

Ce fauteuil vide refroidit un peu l'atmosphère du repas de noces. Mais, M. Fauchelevent absent, M. Gillenormand était là, et le grand-père rayonnait pour deux. Il affirma que M. Fauchelevent faisait bien de se coucher de bonne heure s'il souffrait mais que son mal ne présentait aucun caractère de gravité. Cette déclaration suffit. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un coin obscur dans une telle submersion de joie? Cosette et Marius étaient dans un de ces moments égoïstes et bénis où l'on n'a pas d'autre faculté que de percevoir le bonheur. Et puis, M. Gillenormand eut une idée. 'Pardieu, ce fauteuil est vide. Viens-y, Marius. Ta tante te le permettra. Ce fauteuil est pour toi. C'est légal, et c'est gentil. Fortunatus doit se mettre près de Fortunata.' Les convives applaudirent. Marius prit, près de Cosette, la place de Jean Valjean; les choses s'arrangèrent de telle sorte que Cosette, d'abord triste à cause de l'absence de Jean Valjean, finit par en être contente. Du moment où Marius était le remplaçant, Cosette n'eût pas regretté Dieu. Elle mit son doux petit pied chaussé de satin blanc sur le pied de Marius.

Le fauteuil occupé, M. Fauchelevent fut effacé. Cinq minutes après, la table entière riait d'un bout à l'autre avec toute la verve de l'oubli.

Au dessert, M. Gillenormand, debout, un verre de champagne à la main, à demi plein pour que le tremblement de ses quatre-vingt-douze ans ne le fît pas déborder, porta un toast à la santé des mariés.

-'Vous n'échapperez pas à deux sermons', s'écria-t-il. 'Vous avez eu, ce matin, celui du curé, vous aurez, ce soir, celui du grand-père. Écoutez-moi; je vais vous donner un conseil: adorez-vous. Je ne vais pas faire des manières; je préfère aller droit au but: soyez heureux. Il n'y a pas, dans la création, d'autres sages que les tourtereaux. Les philosophes disent: modérez vos joies. Moi je dis: lâchez-leur la bride. Soyez épris comme des diables. Soyez enragés. Les philosophes radotent. Je voudrais leur faire rentrer leur philosophie dans la gorge. Est-ce qu'il peut y avoir trop de parfums, trop de boutons de rose ouverts, trop de rossignols chantant, trop de feuilles vertes, trop d'aurore dans la vie? Est-ce qu'on peut trop s'aimer? Est-ce qu'on peut trop se plaire? Prends garde, Estelle, tu es trop jolie! Prends garde, Némorin, tu es trop beau! Quelle bêtise! Est-ce qu'on peut trop s'enchanter, trop se cajoler, trop se charmer? Est-ce qu'on peut être trop vivant? Est-ce qu'on peut être trop heureux? À bas les philosophes! La sagesse, c'est la jubilation. Jubilez, jubilons. Sommes-nous heureux parce que nous sommes bons, ou sommes-nous bons parce que nous sommes heureux? Le Sancy s'appelle-t-il le Sancy parce qu'il a appartenu à Harlay de Sancy ou parce qu'il pèse cent six carats? Je n'en sais rien; la vie est pleine de ces problèmes-là; l'important c'est d'avoir le Sancy et le bonheur. Soyons heureux sans chicaner. Obéissons aveuglément au soleil. Qu'est-ce que le soleil? C'est l'amour. Qui dit amour, dit femme. Ah, voilà la toute-puissance: la femme. Demandez à ce démagogue de Marius s'il n'est pas l'esclave de Cosette, et de son plein gré, le lâche! La femme! Il n'y a pas de Robespierre qui tienne, la femme règne. Je ne suis plus royaliste que de cette royauté-là. Qu'est-ce qu'Adam? C'est le royaume d'Ève. Pas de 89 pour Ève. Il y avait le sceptre royal surmonté d'une fleur de lys, il y avait le sceptre impérial surmonté d'un globe, il y avait le sceptre de Charlemagne qui était en fer, il y avait le sceptre de Louis le Grand qui était en or, la révolution les a tordus entre son pouce et son index, comme des fétus de paille sans valeur; c'est fini, c'est cassé, c'est par terre, il n'y a plus de sceptre; mais faites-moi donc des révolutions contre ce petit mouchoir brodé qui sent le patchouli! Je voudrais vous y voir. Essayez. Pourquoi est-ce solide? Parce que c'est un chiffon. Ah, vous êtes le dix-neuvième siècle? Et après? Nous étions le dix-huitième, nous! Et nous étions aussi bêtes que vous. Ne vous imaginez pas que vous ayez changé grand-chose à l'univers parce que ce qui vous tue s'appelle le choléra et parce que votre bourrée s'appelle la cachucha. Au fond, il faudra bien toujours aimer les femmes. Je vous défie de sortir de là. Ces diablesses sont nos anges. Oui, l'amour, la femme, le baiser, c'est un cercle dont je vous défie de sortir; et, quant à moi, je voudrais bien y rentrer. Lequel de vous a vu se lever dans l'infini, apaisant tout au-dessous d'elle, regardant les flots comme une femme, l'étoile Vénus, la grande coquette de l'abîme, la Célimène de l'océan? L'océan, voilà un rude Alceste. Eh bien, il a beau bougonner, Vénus paraît, il faut qu'il sourie. Cette bête brute se soumet. Nous sommes tous ainsi. Colère, tempête, coups de foudre, écume jusqu'au plafond. Une femme entre en scène, une étoile se lève; à plat ventre! Marius se battait il y a six mois; il se marie aujourd'hui. C'est bien fait. Oui, Marius, oui, Cosette, vous avez raison. Existez hardiment l'un pour l'autre, faites-vous des mamours, faites-nous crever de rage de n'en pouvoir faire autant, idolâtrez-vous. Prenez, dans vos deux becs, tous les petits brins de félicité qu'il y a sur la terre et construisez-vous un nid pour la vie. Pardi, aimer, être aimé, le beau miracle quand on est jeune! Ne vous figurez pas que vous ayez inventé cela. Moi aussi, j'ai rêvé, j'ai songé, j'ai soupiré; moi aussi, j'ai eu une âme clair de lune. L'amour est un enfant de six mille ans. L'amour a droit à une longue barbe blanche. Mathusalem est un gamin près de Cupidon. Depuis soixante siècles, l'homme et la femme se tirent d'affaire en aimant. Le diable, qui est malin, s'est mis à haïr l'homme; l'homme, qui est plus malin, s'est mis à aimer la femme. De cette façon, il s'est fait plus de bien que le diable ne lui a fait de mal. Cette finesse-là a été trouvée dès le paradis terrestre. Mes amis, l'invention est vieille mais elle est toute neuve. Profitez-en. Soyez Daphnis et Chloé en attendant que vous soyez Philémon et Baucis. Faites en sorte que, quand vous êtes l'un avec l'autre, rien ne vous manque; que Cosette soit le soleil pour Marius, que Marius soit l'univers pour Cosette. Cosette, que le beau temps, ce soit le sourire de votre mari; Marius, que la pluie, ce soit les larmes de ta femme. Et qu'il ne pleuve jamais dans votre ménage. Vous avez tiré, à la

loterie, le bon numéro: l'amour dans le sacrement. Vous avez le gros lot, gardez-le bien, mettez-le sous clef, ne le gaspillez pas, adorez-vous et fichez-vous du reste. Croyez ce que je dis là. C'est du bon sens. Le bon sens ne peut pas mentir. Soyez, l'un pour l'autre, une religion. Chacun a sa façon d'adorer Dieu. Saperlipopette, la meilleure manière d'adorer Dieu, c'est d'aimer sa femme. Je t'aime, voilà mon catéchisme. Quiconque aime est orthodoxe. Le juron de Henri IV met la sainteté entre la ripaille et l'ivresse. Ventre-saint-gris, je ne suis pas de la religion de ce juron-là. La femme y est oubliée. Cela m'étonne de la part du juron de Henri IV. Mes amis, vive la femme! Je suis vieux, à ce qu'on dit; c'est étonnant comme je me sens redevenir jeune. Je voudrais aller écouter les muses dans les bois. Ces enfants-là qui réussissent à être beaux et contents, cela me grise. Je me marierais immédiatement si quelqu'un voulait de moi. Il est impossible de s'imaginer que Dieu nous ait faits pour autre chose que ceci: idolâtrer, roucouler, adoniser, être pigeon, être coq, becqueter ses amours du matin au soir, admirer sa petite femme, être fier, être triomphant, se pavaner; tel est le but de la vie. Voilà, ne vous en déplaise, ce que nous pensions, nous autres, dans notre temps, quand nous étions jeunes. Ah, qu'il y en avait de charmantes femmes, à cette époque-là, et des minois, et des mirettes! Je faisais des ravages. Donc, aimez-vous. Si l'on ne s'aimait pas, je ne vois pas vraiment à quoi cela servirait qu'il y eût un printemps. Quant à moi, je prierais le bon Dieu d'enfermer toutes les belles choses qu'il nous montre, de nous les reprendre et de remettre, dans sa boîte, les fleurs, les oiseaux et les jolies filles. Mes enfants, recevez la bénédiction du vieux bonhomme.'

La soirée fut vive, gaie, aimable. La bonne humeur du grand-père donna le la à toute la fête; chacun se régla sur cette cordialité presque centenaire. On dansa un peu, on rit beaucoup; ce fut une noce bonne enfant. On eût pu y convier le Passé. Du reste, il y était dans la personne du père Gillenormand.

Il y eut tumulte, puis silence. Les mariés disparurent.

Un peu après minuit la maison Gillenormand devint un temple.

Ici, je m'arrête. Sur le seuil des nuits de noce, un ange est debout, souriant, un doigt sur la bouche.

L'âme entre en contemplation devant ce sanctuaire où se fait la célébration de l'amour.

Il doit y avoir des lueurs au-dessus de ces maisons-là. La joie qu'elles contiennent doit s'échapper à travers les pierres des murs en clarté et rayer vaguement les ténèbres. Il est impossible que cette fête sacrée n'envoie pas un rayonnement céleste à l'infini. L'amour, c'est le creuset sublime où se fait la fusion de l'homme et de la femme. Cette naissance de deux âmes en une doit être une émotion pour l'ombre. L'amant est prêtre; la vierge ravie s'épouvante. Quelque chose de cette joie se dirige vers Dieu. Là où il y a vraiment mariage, c'est-à-dire où il y a amour, l'idéal s'en mêle. Un lit nuptial fait, dans les ténèbres, un coin d'aurore. S'il était donné à la prunelle de chair de percevoir les visions redoutables et charmantes de la vie supérieure, il est probable qu'on verrait les formes de la nuit, les inconnus ailés, les passants bleus de l'invisible, se pencher, foule de têtes sombres, autour de la maison lumineuse, satisfaits, bénissant, se montrant la vierge épouse, doucement effarés, et ayant le reflet de la félicité humaine sur leurs visages divins. Si, à cette heure suprême, les époux éblouis de volupté, qui se croient seuls, écoutaient, ils entendraient, dans leur chambre, un bruissement d'ailes confuses. Le bonheur parfait implique la solidarité des anges. Cette petite alcôve obscure a pour plafond tout le ciel. Quand deux bouches, devenues sacrées par l'amour, se rapprochent pour créer, il est impossible qu'au-dessus de ce baiser ineffable il n'y ait pas un tressaillement dans l'immense mystère des étoiles.

Ces félicités sont les vraies. Il n'y a pas de joie hors de ces joies-là. L'amour est l'unique extase. Tout le reste pleure.

Aimer ou avoir aimé, cela suffit. Ne demandez rien ensuite. On n'a pas d'autre perle à trouver dans les plis ténébreux de la vie. Aimer est un accomplissement.

CHAPITRE III: L'INSÉPARABLE.

Qu'était devenu Jean Valjean?

Immédiatement après avoir ri, sur la gentille injonction de Cosette, personne ne faisant attention à lui, il s'était levé et, inaperçu, il avait gagné l'antichambre. C'était dans cette pièce que, huit mois auparavant, il était entré noir de boue, de poussière et de poudre, rapportant le petit-fils à l'aïeul. Les vieilles boiseries étaient décorées de feuillages et de fleurs; les musiciens étaient assis sur le canapé où l'on avait déposé Marius. Basque, en habit noir, en culotte courte, en bas blancs et en gants blancs, disposait des couronnes de roses autour de chacun des plats qu'on allait servir. Jean Valjean lui avait montré son bras en écharpe, l'avait chargé d'expliquer son absence et était sorti.

Les fenêtres de la salle à manger donnaient sur la rue. Jean Valjean demeura, quelques minutes, debout et immobile dans l'obscurité, sous ces fenêtres radieuses. Il écoutait. Le bruit confus du banquet venait jusqu'à lui. Il entendait les paroles fortes et magistrales du grand-père, les violons, le cliquetis des assiette, des verres, les éclats de rire, et, dans toute cette rumeur gaie, il distinguait la douce voix joyeuse de Cosette.

Il quitta la rue des Filles-du-Calvaire pour revenir rue de l'Homme-Armé.

Pour retourner, il prit par la rue Saint-Louis, la rue Culture-Sainte-Catherine et les Blancs-Manteaux; c'était un peu plus long mais c'était le chemin par où, depuis trois mois, pour éviter les encombrements et la boue de la rue Vieille-du-Temple, il avait coutume de venir tous les jours, de la rue de l'Homme-Armé à la rue des Filles-du-Calvaire, avec Cosette.

Ce chemin que Cosette empruntait excluait, pour lui, tout autre itinéraire.

Jean Valjean rentra chez lui. Il alluma sa chandelle et monta. L'appartement était vide. Toussaint elle-même n'y était plus. Le pas de Jean Valjean faisait, dans les chambres, plus de bruit qu'à l'ordinaire. Toutes les armoires étaient ouvertes. Il pénétra dans la chambre de Cosette. Il n'y avait pas de draps au lit. L'oreiller de coutil, sans taie et sans dentelles, était posé sur les couvertures pliées au pied des matelas dont on voyait la toile et où personne ne devait plus coucher. Tous les petits objets féminins auxquels tenait Cosette avaient été emportés; il ne restait que les gros meubles et les quatre murs. Le lit de Toussaint était également dégarni. Un seul lit était fait et semblait attendre quelqu'un: celui de Jean Valjean.

Il regarda les murs, ferma quelques portes d'armoires, alla et vint d'une chambre à l'autre.

Puis il se retrouva dans sa chambre et posa sa chandelle sur une table.

Il avait dégagé son bras de l'écharpe; il se servait de la main droite comme s'il n'en souffrait pas.

Il s'approcha de son lit; son regard se posa sur l'inséparable, sur la petite valise qui ne le quittait jamais. Le 4 juin, en arrivant rue de l'Homme-Armé, il l'avait déposée sur un guéridon. Il alla à ce guéridon, prit une clef dans sa poche et ouvrit la valise.

Lentement, il en tira les vêtements avec lesquels, dix ans auparavant, Cosette avait quitté Montfermeil; d'abord la petite robe noire, puis le fichu noir, les bons gros souliers d'enfant qu'elle aurait presque pu mettre encore, tant elle avait le pied petit, la brassière de futaine bien épaisse, le jupon de tricot, le tablier à poches, les bas de laine. Ces bas, où était encore gracieusement marquée la forme d'une petite jambe, n'étaient guère plus longs que la main de Jean Valjean. Tout cela était de couleur noire. C'était lui qui avait apporté ces vêtements pour elle à Montfermeil. À mesure qu'il les ôtait de la valise, il les posait sur le lit. Il pensait. Il se rappelait. C'était en hiver, un mois de décembre très froid, elle grelottait à demi nue dans des guenilles, ses pauvres petits pieds tout rouges dans des sabots. Il lui avait fait quitter ses haillons pour lui mettre ces vêtements de deuil. Dans sa tombe, La mère avait dû être contente de voir sa fille porter son deuil et, surtout, de voir qu'elle était vêtue et qu'elle avait chaud. Il pensait à cette forêt de Montfermeil; ils l'avaient traversée ensemble; il pensait au temps qu'il faisait, aux arbres sans feuilles, au bois sans oiseaux, au ciel sans soleil; c'était nu mais charmant. Il rangea les vêtements sur le lit, le

fichu près du jupon, les bas à côté des souliers, la brassière à côté de la robe, et il les regarda l'un après l'autre. Elle n'était pas plus haute que cela, elle avait sa grande poupée dans ses bras, elle avait mis son louis d'or dans la poche de ce tablier, elle riait, ils marchaient tous les deux se tenant par la main, elle n'avait que lui au monde.

Alors, sa vénérable tête blanche tomba sur le lit, ce vieux cœur stoïque se brisa, son visage s'abîma, pour ainsi dire, dans les affaires de Cosette; si quelqu'un eût passé dans l'escalier à cet instant, il eût entendu d'effrayants sanglots.

CHAPITRE IV: LE CŒUR INDESTRUCTIBLE.

La vieille lutte formidable, dont nous avons déjà vu plusieurs phases, recommença.

Jacob ne lutta qu'une nuit contre l'ange. Hélas, nous avons vu, de nombreuses fois, Jean Valjean se battre, dans les ténèbres, contre sa conscience!

Combien de fois cette conscience forcenée l'avait-elle étreint et accablé? Combien de fois la vérité, inexorable, lui avait-elle mis le genou sur la poitrine? Combien de fois, terrassé par la lumière, lui avait-il crié grâce? Combien de fois cette lumière implacable, allumée en lui et sur lui par l'évêque, l'avait-elle ébloui de force alors qu'il souhaitait être aveuglé? Combien de fois s'était-il redressé dans le combat, retenu au rocher, adossé au sophisme, traîné dans la poussière, tantôt renversant sa conscience sous lui, tantôt renversé par elle? Combien de fois, après une équivoque, après un raisonnement traître et spécieux de l'égoïsme, avait-il entendu sa conscience irritée lui faire des reproches? Combien de fois sa pensée réfractaire avait-elle râlé convulsivement sous l'évidence du devoir? Résistance à Dieu, sueurs funèbres, ces blessures secrètes lui transperçaient le cœur. Combien de fois s'était-il relevé, sanglant, meurtri, brisé, éclairé, désespéré, serein? Des milliers de fois! Après l'avoir disloqué, tenaillé, rompu, sa conscience, debout au-dessus de lui, redoutable, lumineuse, tranquille, lui disait: maintenant, va en paix!

Mais, au sortir d'une lutte si sombre, cette paix était lugubre, hélas!

Cette nuit-là, pourtant, il sentit qu'il livrait son dernier combat.

Une question se présentait, poignante.

Les prédestinations ne sont pas toutes droites, elles ne s'étendent pas en avenues rectilignes devant le prédestiné; elles ont des impasses, des rétrécissements, des tournants obscurs, des carrefours inquiétants offrant plusieurs voies. Jean Valjean faisait halte, à cet instant, au plus périlleux de ces carrefours.

Il était parvenu au suprême croisement du bien et du mal. Il avait cette ténébreuse intersection sous les yeux. Cette fois encore, comme cela lui était déjà arrivé dans d'autres péripéties douloureuses, deux routes s'ouvraient devant lui: l'une tentante, l'autre effrayante. Laquelle prendre?

Celle qui effrayait était conseillée par le mystérieux doigt indicateur que nous apercevons tous chaque fois que nous regardons l'ombre.

Jean Valjean avait, encore une fois, le choix entre le port terrible et l'embûche souriante.

Cela est-il donc vrai: l'âme peut guérir, le sort, non? Chose affreuse: une destinée incurable!

La question qui se présentait, la voici.

De quelle façon Jean Valjean allait-il se comporter avec le bonheur de Cosette et de Marius? Ce bonheur, c'était lui qui l'avait voulu, c'était lui qui l'avait fait; il se l'était lui-même enfoncé dans les entrailles, et, à cette heure, en le regardant, il pouvait avoir l'espèce de satisfaction qu'aurait un armurier qui reconnaîtrait sa marque de fabrique sur un couteau en se le retirant tout fumant de la poitrine.

Cosette avait Marius, Marius possédait Cosette. Ils avaient tout, même la richesse. Et c'était son oeuvre. Mais ce bonheur, maintenant qu'il existait, maintenant qu'il était là, qu'allait-il en faire? S'imposerait-il à ce bonheur? Le traiterait-il comme lui appartenant? Cosette était à un autre, sans doute, mais retiendrait-il de Cosette tout ce qu'il pourrait en

retenir? Resterait-il l'espèce de père, entrevu, mais respecté, qu'il avait été jusqu'alors? S'introduirait-il tranquillement dans la maison de Cosette? Apporterait-il, sans dire un mot, son passé à cet avenir? Se présenterait-il là comme ayant droit et viendrait-il s'asseoir, voilé, dans ce lumineux foyer? Prendrait-il, en leur souriant, les mains de ces innocents dans ses deux mains tragiques? Poserait-il, sur les paisibles chenets du salon Gillenormand, ses pieds qui traînaient, derrière eux, l'ombre infamante de la loi? Partagerait-il la chance de Cosette et Marius? Épaissirait-il l'obscurité sur son front et le nuage dans le leur? Cacherait-il son malheur derrière leur bonheur? Continuerait-il de se taire? En un mot, serait-il, près de ces deux êtres heureux, le sinistre muet de la destinée?

Il faut être habitué à la fatalité et à ses rencontres pour oser lever les yeux quand certaines questions nous apparaissent dans leur nudité horrible. Le bien ou le mal sont derrière ce sévère point d'interrogation. 'Que vas-tu faire?', demanda le sphinx.

Cette habitude de l'épreuve, Jean Valjean l'avait. Il regarda le sphinx fixement.

Il examina l'impitoyable problème sous toutes ses faces.

Cosette, cette existence charmante, était le radeau de ce naufragé. Que faire? S'y cramponner ou lâcher prise?

S'il s'y cramponnait, il sortait du désastre, il remontait au soleil, il laissait ruisseler l'eau amère de ses vêtements et de ses cheveux, il était sauvé, il vivait.

Allait-il lâcher prise?

L'abîme l'attendait.

Il s'entretenait douloureusement avec sa pensée, ou, pour mieux dire, il la combattait. Il se ruait, furieux, au dedans de lui-même, tantôt contre sa volonté, tantôt contre sa conviction.

Ce fut un bonheur, pour lui, d'avoir pu pleurer. Cela l'éclaira, peut-être. Pourtant, le commencement fut farouche. Une tempête, plus furieuse que celle qui, autrefois, l'avait poussé vers Arras, se déchaîna en lui. Le passé lui revenait en regard du présent; il comparait et il sanglotait. Une fois l'écluse des larmes ouvertes, le désespéré se tordit.

Il se sentait arrêté.

Hélas, dans ce pugilat à outrance entre notre égoïsme et notre devoir, quand nous reculons ainsi, pas à pas, devant notre idéal incommutable, égarés, acharnés, exaspérés de céder, disputant le terrain, espérant une fuite possible, cherchant une issue, quelle brusque et sinistre résistance derrière nous que le pied du mur!

Sentir l'ombre sacrée qui fait obstacle!

L'invisible inexorable, quelle obsession!

Donc, avec la conscience, on n'a jamais fini. Prends-en ton parti, Brutus; prends-en ton parti, Caton. Elle est sans fond car elle est inspirée par Dieu. On jette, dans ce puits, le travail de toute sa vie, on y jette sa fortune, sa richesse, son succès, sa liberté, sa patrie, son bien-être, son repos, sa joie. Encore, encore, videz le vase, penchez l'urne, il faut finir par y jeter son cœur.

Il y a, quelque part dans la brume des vieux enfers, un tonneau comme cela.

N'est-on pas pardonnable de refuser? Est-ce que l'inépuisable peut avoir un droit? Est-ce que les chaînes sans fin ne sont pas au-dessus de la force humaine? Qui donc blâmerait Sisyphe et Jean Valjean de dire: assez?

L'obéissance de la matière est limitée par le frottement; est-ce qu'il n'y a pas une limite à l'obéissance de l'âme? Si le mouvement perpétuel est impossible, est-ce que le dévouement perpétuel est exigible?

Le premier pas n'est rien; c'est le dernier qui est difficile. Qu'était-ce que l'affaire Champmathieu à côté du mariage de Cosette et de ce qu'il entraînait? Qu'est-ce qu'aller au bagne à côté d'entrer dans le néant?

Ô première marche à descendre, que tu es sombre! Ô seconde marche, que tu es noire!

Comment ne pas détourner la tête cette fois?

Le martyre est une sublimation corrosive. C'est une torture qui sacre. On peut l'accepter au début. On s'assied sur le trône de fer rouge, on met, sur son front, la couronne

de fer rouge, on accepte le globe de fer rouge, on prend le sceptre de fer rouge, mais il reste encore à enfiler le manteau de feu. N'y a-t-il pas un moment où la chair misérable se révolte et où l'on abdique le supplice?

Enfin, Jean Valjean entra dans le calme de l'accablement.

Il pesa, il songea, il considéra les alternatives de la mystérieuse balance de lumière et d'ombre. Imposer son bagne à ces deux enfants éblouissants ou consommer lui-même son irrémédiable engloutissement. D'un côté, le sacrifice de Cosette, de l'autre, le sien.

Quelle décision prit-il? Quelle fut, au dedans de lui-même, sa réponse définitive à l'incorruptible interrogatoire de la fatalité? Quelle porte se décida-t-il à ouvrir? Quel côté de sa vie prit-il le parti de fermer et de condamner? Entre tous ces escarpements insondables qui l'entouraient, quel fut son choix? Quelle extrémité accepta-t-il? Auquel de ces gouffres fit-il un signe de tête?

Sa rêverie vertigineuse dura toute la nuit.

Il resta là jusqu'au jour, dans la même attitude, penché sur ce lit, prosterné sous l'énormité du sort, écrasé peut-être, hélas! Les poings crispés, les bras étendus à angle droit comme un crucifié décloué qu'on aurait jeté face contre terre. Il demeura douze heures, les douze heures d'une longue nuit d'hiver, glacé, sans relever la tête et sans prononcer une parole. Il était immobile comme un cadavre, pendant que sa pensée se roulait à terre et s'envolait, tantôt comme l'hydre, tantôt comme l'aigle. À le voir ainsi, sans mouvement, on eût dit un mort. Tout à coup, il tressaillit convulsivement. Sa bouche, collée aux vêtements de Cosette, les embrassa. Alors, on vit qu'il vivait.

Qui: on? Jean Valjean était seul.

Le 'On' qui flotte dans les ténèbres.

Livre septième: La dernière gorgée du calice.

CHAPITRE I: LE SEPTIÈME CERCLE ET LE HUITIÈME CIEL.

Les lendemains de noce sont solitaires. On respecte le recueillement des gens heureux et, aussi, leur sommeil attardé. Le brouhaha des visites et des félicitations ne commence que plus tard. Le matin du 17 février, il était un peu plus de midi quand Basque, la serviette et le plumeau sous le bras, occupé 'à faire son antichambre', entendit toquer à la porte. Attention délicate: on n'avait pas sonné. Basque ouvrit et vit M. Fauchelevent. Il l'introduisit dans le salon, encore encombré et sens dessus dessous.

-'Monsieur', observa Basque, 'nous nous sommes réveillés tard.'

-'Votre maître est-il levé?', demanda Jean Valjean.

-'Comment va le bras de monsieur?', répondit Basque.

-'Mieux. Votre maître est-il levé?'

-'Lequel? L'ancien ou le nouveau?'

-'Monsieur Pontmercy.'

-'Monsieur le baron?', fit Basque en se redressant.

On est surtout baron pour ses domestiques. Il leur en revient quelque chose; ils ont ce qu'un philosophe appellerait l'éclaboussure du titre, et cela les flatte. Marius, pour le dire en passant, républicain militant, et il l'avait prouvé, était maintenant baron malgré lui. Une petite révolution s'était faite dans la famille sur ce titre. C'était, à présent, M. Gillenormand qui y tenait et Marius qui s'en détachait. Mais le colonel Pontmercy avait écrit: 'Mon fils portera mon titre.' Marius obéissait. Et puis, Cosette, en qui la femme commençait à poindre, était ravie d'être baronne.

-'Monsieur le baron?', répéta Basque. 'Je vais voir. Je vais lui dire que monsieur Fauchelevent est là.'

-'Non. Ne lui dites pas que c'est moi. Dites-lui que quelqu'un demande à lui parler.'

-'Ah!', fit Basque.

-'Je veux lui faire une surprise.'

-'Ah!', reprit Basque, se donnant à lui-même son second 'ah' Comme explication du premier.

Et il sortit.

Jean Valjean resta seul.

Le salon, je viens de le dire, était en désordre. Il semblait qu'en prêtant l'oreille on eût pu y entendre encore la vague rumeur de la noce. Il y avait, sur le parquet, toutes sortes de fleurs tombées des guirlandes et des coiffures. Les bougies brûlées jusqu'au tronçon ajoutaient aux cristaux des lustres des stalactites de cire. Pas un meuble n'était à sa place. Dans des coins, trois ou quatre fauteuils, rapprochés les uns des autres et faisant cercle, avaient l'air de continuer une causerie. L'ensemble était riant. Il y a encore une certaine grâce dans une fête morte. Sur ces chaises en désarroi, parmi ces fleurs qui se fanent, sous ces lumières éteintes, on a été heureux. Le soleil, succédant au lustre, entrait gaîment dans le salon.

Quelques minutes s'écoulèrent. Jean Valjean était immobile à l'endroit où Basque l'avait quitté. Il était très pâle. Ses yeux étaient creux et tellement enfoncés, par l'insomnie, sous l'orbite qu'ils y disparaissaient presque. Son habit noir avait les plis fatigués d'un vêtement qui a passé la nuit dehors. Les coudes étaient blanchis de ce duvet que laisse le frottement du linge au drap. Jean Valjean regardait, à ses pieds, la fenêtre dessinée sur le parquet par le soleil.

Un bruit se fit à la porte, il leva les yeux.

Marius entra, la tête haute, le sourire vainqueur, le visage rayonnant, le front épanoui, les yeux pétillant. Lui aussi n'avait pas dormi.

-'C'est vous, père!', s'écria-t-il en l'apercevant; 'Basque avait l'air tellement mystérieux. Vous venez de très bonne heure. Il n'est encore que midi et demi. Cosette dort.'

Ce mot, père, dit à M. Fauchelevent par Marius, signifiait: félicité suprême. Il y avait toujours eu entre eux, on le sait, escarpement, froideur et contrainte. Marius en était à ce point d'enivrement que l'escarpement s'abaissait, que la glace se dissolvait et que M. Fauchelevent, pour lui, comme pour Cosette, devenait un père.

Il continua; les paroles débordaient de lui, ce qui est propre à ces divins paroxysmes de la joie:

-'Que je suis content de vous voir! Si vous saviez comme vous nous avez manqué hier! Bonjour, père. Comment va votre main? Mieux, n'est-ce pas?'

Et, satisfait de la bonne réponse qu'il se faisait à lui-même, il poursuivit:

-'Nous avons bien parlé de vous tous les deux. Cosette vous aime tant! Vous n'oubliez pas que vous avez votre chambre ici. Nous ne voulons plus de la rue de l'Homme-Armé. Nous n'en voulons plus du tout. Comment avez-vous pu aller demeurer dans une rue comme ça, qui est malade, qui est grognon, qui est laide, qui a une barrière à un bout, où l'on a froid, où l'on ne peut pas entrer? Vous viendrez vous installer ici, et dès aujourd'hui, ou vous aurez affaire à Cosette. Je vous préviens, elle entend nous mener tous par le bout du nez. Vous avez vu votre chambre, elle est tout près de la nôtre; elle donne sur des jardins; on a fait arranger ce qu'il y avait à la serrure, le lit est fait, elle est toute prête, vous n'avez qu'à vous y installer. Cosette a mis, près de votre lit, une grande bergère en velours d'Utrecht à qui elle a dit: tends-lui les bras. Tous les printemps, dans le massif d'acacias qui est en face de vos fenêtres, il vient un rossignol. Vous l'aurez dans deux mois. Vous aurez son nid à votre gauche et le nôtre à votre droite. La nuit, il chantera, le jour, Cosette parlera. Votre chambre regarde vers le midi. Cosette vous y rangera vos livres, votre voyage du capitaine Cook et l'autre, celui de Vancouver, ainsi que toutes vos affaires. Il y a, je crois, une petite valise à laquelle vous tenez: j'ai arrangé un coin spécial pour elle. Vous avez conquis mon grand-père. Savez-vous jouer au whist? Vous le combleriez si vous saviez y jouer. Quand je serai au palais, c'est vous qui mènerez promener Cosette, vous lui donnerez le bras, vous savez, comme au Luxembourg autrefois. Nous sommes absolument décidés à

être très heureux. Et vous partagerez notre bonheur, entendez-vous, père? Ah çà, vous déjeunez avec nous aujourd'hui!'

-'Monsieur,' dit Jean Valjean, 'j'ai une chose à vous dire: je suis un ancien forçat!'

Ces mots, sortant de la bouche de M. Fauchelevent et entrant dans l'oreille de Marius, allaient au delà du possible. Marius n'entendit pas. Il lui sembla que quelque chose venait de lui être dit, mais il ne sut quoi. Il resta sans voix.

Il s'aperçut alors que l'homme qui lui parlait était effrayant. Tout à son éblouissement, il n'avait pas remarqué, jusqu'à cet instant, cette pâleur terrible.

Jean Valjean dénoua le foulard noir qui lui soutenait le bras droit, défit le linge roulé autour de sa main, mit son pouce à nu et le montra à Marius.

-'Je n'ai rien à la main', dit-il.

Marius regarda le pouce.

-'Je n'y ai jamais rien eu'.

Il n'y avait, en effet, aucune trace de blessure.

-'Il fallait que je sois absent de votre mariage. J'ai été absent le plus que j'ai pu. J'ai inventé cette blessure pour ne pas faire un faux, pour ne pas introduire de nullité dans les actes du mariage, pour être dispensé de signer.'

Marius bégaya:

-'Qu'est-ce que cela veut dire?'

-'Cela veut dire', répondit Jean Valjean, 'que j'ai été galérien.'

-'Vous me rendez fou!', s'écria Marius épouvanté.

-'Monsieur Pontmercy', dit Jean Valjean, 'je suis resté dix-neuf ans à Toulon, pour vol. Puis j'ai été condamné à perpétuité, pour vol, pour récidive. À l'heure qu'il est, je suis en cavale.'

Marius avait beau reculer devant la réalité, refuser le fait, résister à l'évidence, il fallait s'y rendre. Il commença à comprendre, et comme cela arrive toujours en pareil cas, il comprit de trop. Il eut le frisson d'un hideux éclair intérieur; une idée, qui le fit frémir, lui traversa l'esprit. Il entrevit dans l'avenir, pour lui-même, une destinée difforme.

-'Dites tout, dites tout!', cria-t-il. 'Vous êtes le père de Cosette!'

Et il fit deux pas en arrière avec un mouvement d'indicible horreur.

Jean Valjean redressa la tête dans une telle majesté d'attitude qu'il sembla grandir jusqu'au plafond.

-'Il faut que vous me croyiez, monsieur... Je ne suis pas le père de Cosette. Monsieur le baron, je suis un paysan de Faverolles. Je gagnais ma vie à élaguer des arbres. Je ne m'appelle pas Fauchelevent, je m'appelle Jean Valjean. Je ne suis rien pour Cosette. Rassurez-vous.'

Marius balbutia:

-'Qui me le prouve?'

-'Moi. Puisque je vous le dis.'

Marius regarda cet homme. Il était lugubre et tranquille. Aucun mensonge ne pouvait sortir d'un tel calme. Ce qui est glacé est sincère. On sentait le vrai dans cette froideur de tombe.

-'Je vous crois', dit Marius.

Jean Valjean inclina la tête comme pour prendre acte et continua:

-'Que suis-je pour Cosette? Un passant. Il y a dix ans, j'ignorais son existence. Je l'aime, c'est vrai. Une enfant qu'on a vue petite, étant soi-même déjà vieux, on l'aime. Quand on est vieux, on se sent le grand-père de tous les petits enfants. Vous pouvez, ce me semble, supposer que j'ai quelque chose qui ressemble à un cœur. Elle était orpheline, elle avait besoin de moi. Voilà pourquoi je me suis mis à l'aimer. C'est si faible les enfants que le premier venu, même un homme comme moi, peut devenir leur protecteur. J'ai fait cela pour Cosette. Je ne crois pas qu'on puisse vraiment appeler si peu de chose une bonne action; mais si c'est une bonne action, eh bien, mettez que je l'ai faite. Enregistrez cette circonstance atténuante. Aujourd'hui, Cosette quitte ma vie; nos deux chemins se séparent. Désormais, je ne peux plus rien pour elle. Elle est madame Pontmercy. Son destin a changé.

Elle y gagne au change. Tout est bien. Quant aux six cent mille francs, vous ne m'en parlez pas, mais je vais au-devant de votre pensée, c'est un dépôt. Comment ce dépôt était-il entre mes mains? Qu'importe? Je rends le dépôt. On n'a rien de plus à me demander. Je complète la restitution en disant mon vrai nom. Ceci, encore, me regarde, mais je tiens à ce que vous sachiez qui je suis.'

Et Jean Valjean regarda Marius en face.

Tout ce qu'éprouvait Marius était tumultueux et incohérent. Certains coups de vent de la destinée font des vagues de ce type dans notre âme.

-'Mais enfin', s'écria Marius, 'pourquoi me dites-vous tout cela? Qu'est-ce qui vous y force? Vous pouviez garder votre secret. Vous n'êtes ni dénoncé, ni poursuivi, ni traqué. Avez-vous une raison pour faire, de gaîté de cœur, une telle révélation? Pourquoi me faites-vous cet aveu? Pour quel motif?'

-'Pour quel motif? Par honnêteté! Tenez, dans le cœur, j'ai un fil qui me tient attaché. C'est surtout quand on est vieux que ces fils-là sont solides. Toute la vie se défait alentour; ils résistent. Si j'avais pu l'arracher, le casser, le dénouer ou le couper, afin de m'en aller bien loin, j'aurais été sauvé. J'ai essayé de le rompre, j'ai tiré dessus, il a tenu bon, il n'a pas cassé. Alors je me suis dit: je ne peux pas vivre ailleurs qu'ici. Il faut que je reste. Eh bien oui, vous avez raison, je suis un imbécile, pourquoi ne pas rester tout simplement? Vous m'offrez une chambre dans la maison, madame Pontmercy me demande de rester, votre grand-père veux jouer aux cartes avec moi, nous habiterons tous ensemble, repas en commun, je donnerai le bras à Cosette, nous n'aurons qu'un toit, qu'une table, qu'un feu, le même coin de cheminée l'hiver, la même promenade l'été, c'est la joie cela, c'est le bonheur cela... Nous vivrons en famille. En famille!'

À ce mot, Jean Valjean devint farouche. Il croisa les bras, regarda le plancher à ses pieds comme s'il voulait y creuser un abîme; sa voix fut tout à coup éclatante:

-'En famille, non! Je n'appartiens à aucune famille, moi. Je ne suis pas de la vôtre. Je ne suis pas de celle des hommes. Les maisons où l'on est entre soi, j'y suis de trop. Il y a des familles, mais ce n'est pas pour moi. Je suis le malheureux; je suis dehors. Ai-je eu un père et une mère? J'en doute presque. Le jour où j'ai marié cette enfant, cela a été fini. Je l'ai vue heureuse; elle était avec l'homme qu'elle aime, il y avait un bon vieillard, toutes les joies possibles; je me suis dit: toi, tu n'y entre pas. Je pouvais mentir, c'est vrai, vous tromper tous, rester monsieur Fauchelevent. Tant que cela a été pour elle, j'ai pu mentir; maintenant, ce serait pour moi, je ne le dois pas. Il suffisait de me taire, c'est vrai, et tout continuait. Vous me demandez ce qui me force à parler? Une drôle de chose: ma conscience. Me taire, c'était pourtant bien facile. J'ai passé la nuit à essayer de me persuader de faire cela. Vous me confessez, et ce que je viens vous dire est si extraordinaire que vous en avez le droit. Eh bien oui, j'ai passé la nuit à me donner des raisons, je me suis donné de très bonnes raisons, j'ai fait ce que j'ai pu, allez. Mais il y a deux choses que je n'ai pas réussie à faire: rompre le fil qui me retient ici, faire taire ma mauvaise conscience. C'est pourquoi je suis venu tout vous avouer ce matin. Tout, ou à peu près tout. Il y a de l'inutile à dire qui ne concerne que moi; je le garde pour moi. L'essentiel, vous le savez. Donc, j'ai pris mon mystère, et je vous l'ai apporté. J'ai éventré mon secret sous vos yeux. Ce n'était pas une résolution facile à prendre. Je me suis débattu toute la nuit. Vous croyez que je ne me suis pas dit que ce n'était pas là l'affaire Champmathieu, qu'en cachant mon nom je ne faisais de mal à personne, que le nom de Fauchelevent m'avait été donné par Fauchelevent lui-même en reconnaissance d'un service rendu, que je pouvais bien le garder, que je serais heureux dans cette chambre que vous m'offrez, que je ne gênerais pas, que je serais dans mon petit coin, que, tandis que vous auriez Cosette, j'aurais l'idée d'être dans la même maison qu'elle. Chacun aurait eu une part de bonheur. Continuer d'être monsieur Fauchelevent, cela aurait arrangé tout. Oui, excepté mon âme. Il y aurait eu de la joie autour de moi mais le fond de mon âme serait resté noir. Ce n'est pas suffisant de paraître content, il faut être heureux. Ainsi, je serais resté monsieur Fauchelevent, j'aurais caché mon vrai visage, en présence de votre épanouissement, j'aurais cultivé le secret, au milieu de votre plein jour, j'aurais introduit le souvenir du

bagne, je me serais laissé servir par des domestiques qui, s'ils avaient su, auraient dit: quelle horreur! Je vous aurais touché avec mon coude dont vous avez le droit de ne pas vouloir, je vous aurais volé vos poignées de main! Il y aurait eu, dans votre maison, un partage de respect entre des cheveux blancs vénérables et des cheveux blancs flétris. Lors de vos moments les plus intimes, quand les cœurs s'ouvrent librement pour se dire qu'ils s'aiment, quand nous aurions été tous les quatre ensemble, il y aurait eu un intrus: moi! J'aurais été côte à côte avec vous dans votre existence, ayant pour unique soin de ne jamais déranger le couvercle de mon puits terrible. Ainsi, moi, un mort, je me serais imposé à vous qui êtes des vivants. Elle, je l'aurais condamnée à subir mon infamie à perpétuité. Vous, Cosette et moi, nous aurions été trois têtes sous le bonnet vert du bagnard! Est-ce que vous ne frissonnez pas? Je ne suis que le plus accablé des hommes, j'en aurais été le plus monstrueux. Et ce crime, je l'aurais commis tous les jours! Et ce mensonge, je l'aurais dit tous les jours! Et cette figure décomposée, je l'aurais eue tous les jours! Et ma flétrissure, je vous en aurais donné une part tous les jours! Tous les jours, à vous, mes bien-aimés, à vous, mes enfants, à vous, mes innocents! Se taire n'est rien? Garder le silence est simple? Non, ce n'est pas simple. Il y a un silence qui ment. Mon mensonge, ma fraude, mon indignité, ma lâcheté, ma trahison, mon crime, je l'aurais bu goutte à goutte, je l'aurais recraché, puis rebu, j'aurais fini à minuit et recommencé à midi; mon bonjour aurait menti, mon bonsoir aurait menti; j'aurais dormi là-dessus, j'aurais mangé cela avec mon pain, j'aurais regardé Cosette droit dans les yeux, j'aurais répondu au sourire de l'ange par le sourire du damné, j'aurais été un fourbe abominable. Pour quoi faire? Pour être heureux. Pour être heureux, moi! Est-ce que j'ai le droit d'être heureux? Je suis hors de la vie, monsieur.'

Jean Valjean s'arrêta. Marius écoutait. De tels enchaînements d'idées et d'angoisses ne peuvent pas être interrompus. La voix de Jean Valjean devint sinistre.

-'Vous me demandez pourquoi je parle? Vous dites que je ne suis ni dénoncé, ni poursuivi. Si, je suis dénoncé, poursuivi et traqué. Par qui? Par moi! C'est moi qui me barre le passage; je me traîne, je me pousse, je m'arrête, je m'exécute.'

Il saisit sa veste à pleine main.

-'Regardez donc ce poing-là. Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il tient ce vêtement de façon à ne pas le lâcher? Ce poing est mû par la conscience. Il faut, si l'on veut être heureux, monsieur, ne jamais comprendre ce que le devoir est, car, dès qu'on l'a compris, il devient implacable. On dirait qu'il vous punit de le comprendre. Mais non, il vous en récompense car il vous met dans un enfer où l'on sent Dieu à côté de soi. On ne s'est pas sitôt déchiré les entrailles qu'on est en paix avec soi-même.'

Et, sur un ton poignant, il ajouta:

-'Monsieur Pontmercy, je suis un honnête homme. C'est en me dégradant à vos yeux que je m'élève aux miens. Ceci m'est déjà arrivé une fois mais c'était moins douloureux; ce n'était rien. Oui, un honnête homme. Je ne le serais pas si vous aviez, par ma faute, continué de m'estimer; maintenant que vous me méprisez, je le suis. J'ai cette fatalité sur moi que, ne pouvant jamais recevoir que de la considération volée, cette considération m'humilie et m'accable intérieurement; pour que je me respecte, il faut qu'on me méprise. Alors, je me redresse. Je suis un galérien qui obéit à sa conscience. Je sais bien que cela est invraisemblable, mais c'est vrai. J'ai pris des engagements envers moi-même; je les tiens. Il y a des rencontres qui nous lient, il y a des hasards qui nous entraînent dans des devoirs. Voyez-vous, monsieur Pontmercy, il m'est arrivé des choses dans la vie.'

Jean Valjean fit encore une pause, avalant sa salive avec effort comme si ses paroles avaient un arrière-goût amer.

-'Quand on a une telle horreur sur soi, on n'a pas le droit de la faire partager aux autres à leur insu, on n'a pas le droit de leur communiquer sa peste, on n'a pas le droit de les faire glisser dans son précipice sans qu'ils s'en aperçoivent, on n'a pas le droit de leur donner sa casaque rouge, on n'a pas le droit d'altérer le bonheur d'autrui avec sa misère. S'approcher de ceux qui sont sains et les toucher dans l'ombre avec son ulcère invisible,

c'est hideux. Fauchelevent a eu beau me prêter son nom, je n'ai pas le droit de m'en servir; il a voulu me le donner, je n'ai pas pu le prendre. Le nom est le reflet du moi. Voyez-vous, monsieur, j'ai un peu pensé, j'ai un peu lu, quoique je sois un paysan, et je me rends compte de certaines choses. Vous voyez que je m'exprime convenablement. Je me suis fait une éducation à moi. Eh bien oui, prendre un nom et se mettre dessous, c'est malhonnête. Des lettres de l'alphabet, cela se vole comme une bourse ou comme une montre. Être une fausse signature en chair et en os, être une fausse clef vivante, entrer chez d'honnêtes gens en crochetant leur serrure, ne plus jamais regarder, loucher toujours, être infâme au dedans de moi, non, non, non, non! Il vaut mieux souffrir, saigner, pleurer, s'arracher la peau avec les ongles, passer les nuits à se tordre d'angoisse, se ronger le ventre et l'âme. Voilà pourquoi je viens vous raconter tout cela, de gaîté de cœur, comme vous dites.'

Il respira péniblement et ajouta:

-'Pour vivre, autrefois, j'ai volé un pain; aujourd'hui, pour vivre, je ne veux pas voler un nom.'

-'Pour vivre!', interrompit Marius. 'Vous n'avez pas besoin de ce nom pour vivre?'

-'Ah, je m'entends', répondit Jean Valjean, en levant et en abaissant la tête lentement plusieurs fois de suite.

Il y eut un silence. Tous deux se turent, chacun plongé dans ses pensées. Marius s'était assis près d'une table et appuyait le coin de sa bouche sur un de ses doigts replié. Jean Valjean allait et venait. Il s'arrêta devant une glace et demeura immobile. Puis, comme s'il répondait à une voix intérieur, il dit en regardant cette glace où il ne se voyait pas:

-'À présent, je suis soulagé.'

Il se remit à marcher et alla à l'autre bout du salon. À l'instant où il se retourna, il s'aperçut que Marius le regardait marcher. Alors, il lui dit sur un ton inexprimable:

-'Je traîne un peu la jambe. Vous comprenez pourquoi maintenant.'

Il acheva de se tourner vers Marius.

-'Et maintenant, monsieur, figurez-vous ceci: je n'ai rien dit, je suis resté monsieur Fauchelevent, j'ai emménagé chez vous, je suis des vôtres, je suis dans ma chambre, je viens déjeuner le matin, en pantoufles, le soir nous allons au spectacle tous les trois, j'accompagne madame Pontmercy aux Tuileries et à la place Royale, nous sommes ensemble, vous me croyez votre semblable. Un beau jour, je suis là, vous êtes là, nous causons, nous rions, tout à coup, vous entendez une voix crier ce nom: Jean Valjean! Et voilà que cette main épouvantable, la police, sort de l'ombre pour m'arracher mon masque brusquement!'

Il se tut encore; Marius s'était levé en tremblant. Jean Valjean reprit:

-'Qu'en dites-vous?'

Le silence de Marius était explicite.

Jean Valjean continua:

-'Vous voyez bien que j'ai raison de ne pas me taire. Tenez, soyez heureux, soyez dans le ciel, soyez l'ange d'un ange, soyez dans le soleil, et contentez-vous-en, et ne vous inquiétez pas de la manière dont un pauvre damné s'y prend pour s'ouvrir la poitrine et faire son devoir; vous avez un misérable homme devant vous, monsieur.'

Marius traversa lentement le salon; quand il fut près de lui, il lui tendit la main.

Mais Marius dut aller prendre cette main qui ne se présentait pas; Jean Valjean se laissa faire; Marius eut l'impression de serrer une morceau de marbre.

-'Mon grand-père a des amis', dit-il; 'je vous aurai votre grâce.'

-'C'est inutile', répondit Jean Valjean. 'On me croit mort, cela suffit. Les morts ne sont pas soumis à la surveillance. Ils sont censés pourrir tranquillement. La mort, c'est la même chose que la grâce.'

Et, dégageant sa main que Marius tenait, il ajouta avec une sorte de dignité inexorable:

-'D'ailleurs, faire mon devoir, voilà l'ami auquel j'ai recours; je n'ai besoin que d'une grâce: celle de ma conscience.'

À ce moment-là, à l'autre extrémité du salon, la porte s'entrouvrit doucement; la tête de Cosette apparut dans l'entre-bâillement. On n'apercevait que son doux visage, elle était admirablement décoiffée, elle avait les paupières encore gonflées de sommeil. Elle fit le mouvement d'un oiseau qui passe sa tête hors du nid, regarda d'abord son mari, puis Jean Valjean, et leur cria en riant:

-'Je parie que vous parlez politique. Comme c'est bête, au lieu d'être avec moi.'

Jean Valjean tressaillit.

-'Cosette!', balbutia Marius. Et il s'arrêta. On eût dit deux coupables.

Cosette, radieuse, continua de les regarder. Il y avait comme des échappées de paradis dans ses yeux.

-'Je vous prends en flagrant délit', dit-elle. 'Je viens d'entendre, à travers la porte, mon père dire: «La conscience... Faire son devoir...» C'est de la politique, ça. Je ne veux pas. On ne doit pas parler politique dès le lendemain. Ce n'est pas acceptable.'

-'Tu te trompes, Cosette', répondit Marius. 'Nous parlons affaires. Nous parlons du meilleur placement à trouver pour tes six cent mille francs...'

-'Ce n'est pas tout ça', interrompit Cosette. 'Je viens. Veut-on de moi ici?'

Et, passant résolument la porte, elle entra dans le salon. Elle était vêtue d'un large peignoir blanc à mille plis et à grandes manches qui, partant du cou, lui tombait jusqu'aux pieds. Il y a, dans les ciels d'or des vieux tableaux gothiques, de ces charmants drapés qui voilent les anges pudiques.

Elle se contempla, de la tête aux pieds, dans une grande glace, puis s'écria joyeusement:

-'Il était une fois un roi et une reine. Oh, comme je suis contente!'

Cela dit, elle fit la révérence à Marius et à Jean Valjean.

-'Voilà', dit-elle, 'je vais m'installer près de vous, sur un fauteuil. On déjeune dans une demi-heure. Vous direz tout ce que vous voudrez, je sais bien qu'il faut que les hommes parlent, je serai bien sage.'

Marius lui prit le bras en lui disant amoureusement:

-'Nous parlons affaires.'

-'À propos', répondit-elle, 'j'ai ouvert ma fenêtre, il vient d'arriver un tas de pierrots dans le jardin. Des oiseaux, pas des masques. C'est aujourd'hui mercredi des cendres, mais pas pour les oiseaux.'

-'Je te dis que nous parlons affaires, va, ma petite Cosette, laisse-nous un moment. Nous parlons chiffres. Cela t'ennuierait.'

-'Ce matin, tu as mis une jolie cravate. Vous êtes fort coquet, monseigneur. Non, cela ne m'ennuiera pas.'

-'Je t'assure que cela t'ennuiera.'

-'Non, puisque c'est vous. Je ne vous comprendrai pas, mais je vous écouterai. Quand on entend les voix qu'on aime, on n'a pas besoin de comprendre les mots qu'elles disent. Être là ensemble, c'est tout ce que je veux. Je reste avec vous, bah!'

-'Tu es ma Cosette bien-aimée! Impossible.'

-'Impossible!'

-'Oui.'

-'C'est bon', reprit-elle. 'Je vous aurais donné des nouvelles. Je vous aurais dit que mon grand-père dort encore, que votre tante est à la messe, que la cheminée de la chambre de mon père fume, que Nicolette a fait venir le ramoneur, que Toussaint et Nicolette se sont déjà disputées, que Nicolette se moque du bégaiement de Toussaint. Eh bien, vous ne saurez rien! Je t'en prie, mon petit Marius, permets-moi de rester ici avec vous deux.'

-'Je te jure qu'il faut que nous soyons seuls.'

-'Est-ce que je suis quelqu'un?'

Jean Valjean était silencieux. Cosette se tourna vers lui.

-'D'abord, papa, je veux que tu viennes m'embrasser. Qu'est-ce que tu fais là à ne rien dire au lieu de prendre mon parti? Qui est-ce qui m'a donné un père comme ça? Tu

vois bien que je suis très malheureuse en ménage. Mon mari me bat. Allons, embrasse-moi tout de suite.'

Jean Valjean s'approcha.

Cosette se retourna vers Marius.

-'Vous, je vous fais la tête.'

Puis elle tendit son front à Jean Valjean.

Jean Valjean fit un pas vers elle.

Cosette recula.

-'Papa, tu es pâle. Est-ce que ton bras te fait mal?

-'Il est guéri', répondit-il.

-'Est-ce que tu as mal dormi?'

-'Non.'

-'Est-ce que tu es triste?'

-'Non.'

-'Embrasse-moi. Si tu te portes bien, si tu dors bien, si tu es content, je ne te gronderai pas.'

Et de nouveau elle lui tendit son front.

Jean Valjean déposa un baiser sur ce front où il y avait un reflet céleste.

-'Souris.'

Jean Valjean obéit. Ce fut le sourire d'un spectre.

-'Maintenant, défends-moi contre mon mari.'

-'Cosette!', fit Marius.

-'Fâche-toi, papa. Dis-lui qu'il faut que je reste. On peut bien parler devant moi. Vous me trouvez donc bien sotte. Ce que vous dites est donc si secret? Des affaires, placer de l'argent à la banque, ce n'est pas grand-chose. Les hommes font des mystères pour rien. Je veux rester. Je suis très jolie ce matin; regarde-moi, Marius.'

Avec un haussement d'épaules adorable et on ne sait quelle bouderie exquise, elle regarda Marius. Il y eut comme un éclair entre ces deux êtres. Que quelqu'un fût là, peu importait.

-'Je t'aime!', dit Marius.

-'Je t'adore!', dit Cosette.

Et ils tombèrent irrésistiblement dans les bras l'un de l'autre.

-'À présent', reprit Cosette en rajustant un pli de son peignoir avec une petite moue triomphante, 'je reste.'

-'Cela, non', répondit Marius d'un ton suppliant. 'Nous avons quelque chose à terminer'.

-'Encore non?'

Marius prit une inflexion de voix grave:

-'Je t'assure, Cosette, que c'est impossible.'

-'Ah, vous faites votre voix d'homme, monsieur. C'est bon, on s'en va. Toi, papa, tu ne m'a pas soutenue. Monsieur mon mari, monsieur mon papa, vous êtes des tyrans. Je vais le dire à grand-père. Si vous croyez que je vais revenir après pour discuter avec vous, vous vous trompez. Je suis fière. Je vous attends à présent. Vous allez voir que c'est vous qui allez vous ennuyer sans moi. Je m'en vais, c'est bien fait.'

Et elle sortit.

Deux secondes après, la porte se rouvrit, sa fraîche tête vermeille passa encore une fois entre les deux battants pour leur crier:

-'Je suis très en colère.'

La porte se referma, les ténèbres se refirent.

Ce fut comme un rayon de soleil fourvoyé qui, sans s'en douter, aurait traversé brusquement la nuit.

Marius s'assura que la porte était bien refermée.

-'Pauvre Cosette!', murmura-t-il, 'quand elle saura...'

À ce mot, Jean Valjean trembla de tous ses membres en disant:

-'Cosette, oh oui, c'est vrai, vous allez dire cela à Cosette. C'est juste. Tiens, je n'y avais pas pensé. On a de la force pour une chose, on n'en a pas pour une autre. Monsieur, je vous en conjure, je vous en supplie, monsieur, donnez-moi votre parole la plus sacrée, ne le lui dites pas. Est-ce qu'il ne suffit pas que vous le sachiez, vous? J'ai pu le dire de moi-même sans y être forcé, je l'aurais dit à l'univers, à tout le monde, ça m'était égal. Mais elle, elle ne sait pas ce que c'est, cela l'épouvanterait. Un forçat, on serait forcé de lui expliquer, de lui dire: c'est un homme qui est allé aux galères. Elle a vu, un jour, passer la chaîne. Oh mon Dieu!'

Il se laissa tomber dans un fauteuil et cacha son visage dans ses deux mains. On ne l'entendait pas mais, aux secousses de ses épaules, on voyait qu'il pleurait. Pleurs silencieux, pleurs terribles.

Il y a de l'étouffement dans le sanglot. Une sorte de convulsion le prit, il se renversa en arrière sur le dossier du fauteuil comme pour respirer, laissant pendre ses bras et exposant son visage inondé de larmes. Marius l'entendit murmurer si bas que sa voix semblait venir d'une profondeur sans fond: 'Oh, je voudrais mourir!'

-'Soyez tranquille', dit Marius, 'je garderai votre secret pour moi seul.'

Moins attendri peut-être qu'il n'aurait dû l'être, mais obligé, depuis une heure, de se familiariser avec un inattendu effroyable, voyant un forçat se superposer à M. Fauchelevent, gagné peu à peu par cette réalité lugubre, amené par la pente naturelle de la situation à constater l'intervalle qui venait de se faire entre cet homme et lui, il ajouta:

-'Il est impossible que je ne vous dise pas un mot du dépôt que vous avez si fidèlement et si honnêtement remis. C'est là un acte de probité. Il est juste qu'une récompense vous soit donnée. Fixez la somme vous-même, elle vous sera comptée. Ne craignez pas de la fixer très haut.'

-'Je vous en remercie, monsieur', répondit Jean Valjean avec douceur.

Il resta pensif un moment, passant machinalement le bout de son index sur l'ongle de son pouce, puis il éleva la voix:

-'Tout est à peu près fini. Il me reste une dernière chose...'

-'Laquelle?'

Jean Valjean eut comme une suprême hésitation, et, sans voix, presque sans souffle, il balbutia plus qu'il ne dit:

-'À présent que vous savez tout, pensez-vous, monsieur, que je ne doive plus voir Cosette?'

-'Je crois que ce serait mieux', répondit froidement Marius.

-'Je ne la verrai plus', murmura Jean Valjean.

Et il se dirigea vers la porte.

Il mit la main sur la poignée, le pêne céda, la porte s'entre-bailla, Jean Valjean l'ouvrit assez pour pouvoir passer, demeura une seconde immobile, puis referma la porte et se retourna vers Marius.

Il n'était plus pâle, il était livide, il n'y avait plus de larmes dans ses yeux mais une sorte de flamme tragique. Sa voix était redevenue étrangement calme.

-'Monsieur', dit-il, 'Je désire vraiment revoir Cosette. Si je n'avais pas tenu à la revoir, je ne vous aurais pas fait l'aveu que je vous ai fait, je serais parti. Voulant rester près de l'endroit où elle habite, j'ai dû tout vous dire. Vous suivez mon raisonnement, n'est-ce pas? C'est là une chose qui se comprend. Voyez-vous, ça fait neuf ans que je l'ai près de moi. Nous avons habité d'abord dans cette masure du boulevard, ensuite dans le couvent, ensuite près du Luxembourg. C'est là que vous l'avez vue pour la première fois. Vous vous rappelez son chapeau de peluche bleue. Nous avons vécu ensuite dans le quartier des Invalides, où il y avait une grille et un jardin. Rue Plumet. J'habitais une petite arrière-cour d'où j'entendais son piano. Telle était ma vie. Nous ne nous quittions jamais. Cela a duré neuf ans et des mois. J'étais comme son père et elle était mon enfant. Je ne sais pas si vous me comprenez, monsieur Pontmercy, mais s'en aller à présent, ne plus la voir, ne plus lui parler, n'avoir plus rien, ce serait difficile. Si vous ne le trouvez pas mauvais, je viendrai, de temps en temps, voir Cosette. Je ne viendrais pas souvent. Je ne resterais pas longtemps.

Vous diriez qu'on me reçoive dans la petite salle basse. Au rez-de-chaussée. J'entrerais par la porte de derrière, qui est pour les domestiques, mais cela étonnerait, peut-être. Il vaut mieux, je crois, que j'entre par la porte de tout le monde. Monsieur, vraiment. Je voudrais bien voir encore un peu Cosette. Aussi rarement qu'il vous plaira. Mettez-vous à ma place, je n'ai plus que cela. Et puis, il faut faire attention. Si je ne venais plus du tout, ce serait étrange. Par exemple, ce que je peux faire, c'est de venir le soir, quand il commence à faire nuit.'

-'Vous viendrez tous les soirs', dit Marius, 'Cosette vous attendra.'

-'Vous êtes bon, monsieur.'

Marius salua Jean Valjean, le bonheur reconduisit le désespoir jusqu'à la porte, et ces deux hommes se quittèrent.

CHAPITRE II: LES CHOSES OBSCURES CONTENUES DANS UNE RÉVÉLATION.

Marius était bouleversé.

L'espèce d'éloignement qu'il avait toujours eu pour l'homme auprès duquel il voyait Cosette lui était désormais expliqué. Il y avait, dans ce personnage, quelque chose d'énigmatique dont son instinct l'avertissait. Cette énigme, c'était la plus hideuse des hontes: le bagne. Ce M. Fauchelevent était le forçat Jean Valjean.

Trouver brusquement un tel secret au milieu de son bonheur, cela ressemble à la découverte d'un scorpion dans un nid de tourterelles.

Le bonheur de Marius et de Cosette était-il condamné désormais à ce voisinage? Était-ce là un fait accompli? L'acceptation de cet homme faisait-elle partie du mariage consommé? N'y avait-il plus rien à faire?

Marius avait-il épousé aussi le forçat?

On a beau être couronné de lumière et de joie, on a beau savourer la grande heure de pourpre de la vie, l'amour heureux, de telles secousses obligeraient même l'archange dans son extase, même le demi-dieu dans sa gloire, à frémir.

Comme il arrive toujours dans les changements à vue de cette espèce, Marius se demandait s'il n'avait pas de reproche à se faire à lui-même? Avait-il manqué de divination? Avait-il manqué de prudence? S'était-il étourdi involontairement? Un peu, peut-être. S'était-il engagé, sans assez de précaution pour éclairer les alentours, dans cette aventure d'amour qui avait abouti à son mariage avec Cosette? Il constatait le côté chimérique et visionnaire de sa nature, sorte de nuage intérieur propre à beaucoup d'organisations, et qui, dans les paroxysmes de la passion et de la douleur, se dilate, la température de l'âme changeant, et envahit l'homme tout entier, au point de n'en plus faire qu'une conscience baignée d'un brouillard. J'ai indiqué plus d'une fois cet élément caractéristique de la personnalité de Marius. Il se rappelait que, dans l'enivrement de son amour, rue Plumet, pendant ces six ou sept semaines extatiques, il n'avait même pas parlé à Cosette de ce drame énigmatique du bouge Gorbeau où la victime avait fui après l'arrivée de le police. Comment se faisait-il qu'il n'en eût pas parlé à Cosette? Cela, pourtant, était si proche et si effroyable! Comment se faisait-il qu'il ne lui eût même pas parlé des Thénardier, particulièrement le jour où il avait rencontré Éponine? Il avait presque du mal à s'expliquer maintenant son silence d'alors. Il s'en rendait compte, cependant. Il se rappelait son étourdissement, son ivresse de Cosette, l'amour absorbant tout, cet enlèvement de l'un par l'autre dans l'idéal et, peut-être, aussi, la farouche volonté de cacher et d'abolir dans sa mémoire cette aventure redoutable dont il craignait le contact, où il ne voulait jouer aucun rôle, à laquelle il se dérobait, où il ne pouvait être ni narrateur ni témoin sans être accusateur. D'ailleurs, ces quelques semaines avaient été un éclair; on n'avait eu le temps de rien que de s'aimer. Enfin, tout pesé, tout retourné, tout examiné, quand il eût raconté le guet-apens Gorbeau à Cosette, quand il eût parlé des Thénardier, malgré les conséquences, quand même il eût découvert que Jean Valjean était un forçat, cela l'eût-il influencé, lui Marius? Cela l'eût-il influencée, elle Cosette? Eût-il reculé? L'eût-il

moins adorée? L'eût-il moins épousée? Non! Cela eût-il changé quelque chose à ce qui s'était passé? Non! Il ne devait donc rien regretter, ni se reprocher. Tout était bien. Il y a un dieu pour ces ivrognes qu'on appelle les amoureux. Aveugle, Marius avait suivi la route qu'il eût choisie clairvoyant. L'amour lui avait bandé les yeux, pour le mener où? Au paradis.

Mais ce paradis était accompagné, désormais, d'une présence infernale.

L'ancien éloignement de Marius pour cet homme, pour ce Fauchelevent devenu Jean Valjean, était mêlé d'horreur à présent.

Dans cette horreur, disons-le, il y avait quelque pitié, et même une certaine surprise.

Ce voleur, ce voleur récidiviste, avait restitué un dépôt. Et quel dépôt? Six cent mille francs. Il était seul dans le secret du dépôt. Il pouvait tout garder, il avait tout rendu.

En outre, il avait révélé, de lui-même, sa situation. Rien ne l'y obligeait. Si l'on savait qui il était, c'était par lui. Il y avait, dans cet aveu, plus que l'acceptation de l'humiliation, il y avait l'acceptation du péril. Pour un condamné, un masque n'est pas un masque, c'est un abri. Il avait renoncé à cet abri. Un faux nom, c'est la sécurité; il avait rejeté ce faux nom. Il pouvait, lui le galérien, se cacher à jamais dans une famille honnête; il avait résisté à cette tentation. Et pour quel motif? Par scrupule. Il l'avait expliqué lui-même avec l'irrésistible accent de la réalité. En somme, quel que fût ce Jean Valjean, c'était incontestablement une conscience qui se réveillait. Il y avait là on ne sait quelle mystérieuse réhabilitation commencée; selon toute apparence, depuis longtemps déjà, le scrupule était maître de cet homme. De tels accès ne sont pas propres aux natures vulgaires. Le réveil de la conscience est un preuve de grandeur d'âme.

Jean Valjean était sincère. Cette sincérité, visible, palpable, irrécusable, évidente même par la douleur qu'elle lui faisait, rendait crédible tout ce qu'il disait. Que sortait-il de M. Fauchelevent? La défiance. Que se dégageait-il de Jean Valjean? La confiance.

Dans le mystérieux bilan de ce Jean Valjean que Marius pensif dressait, il constatait l'actif, il constatait le passif, et il tâchait d'arriver à un équilibre. Mais tout cela était comme dans un orage. Marius, s'efforçant de se faire une idée nette de cet homme; poursuivant, pour ainsi dire, Jean Valjean au fond de sa pensée, il le perdait et le retrouvait dans une brume nocive.

Le dépôt honnêtement rendu, la probité de l'aveu, c'était bien. Cela faisait comme une éclaircie au milieu des nuages, puis la ciel redevenait noir.

Si troubles que fussent les souvenirs de Marius, il lui en revenait quelque ombre.

Qu'était-ce décidément que cette aventure du galetas Jondrette? Pourquoi, à l'arrivée de la police, cet homme, au lieu de se plaindre, s'était-il évadé? Marius trouvait la réponse ici. Parce que cet homme était un repris de justice en rupture de ban.

Autre question: pourquoi était-il venu dans la barricade? Car, à présent, Marius revoyait distinctement ce souvenir. Cet homme était dans la barricade. Il n'y combattait pas. Qu'était-il venu y faire? Devant cette question, un spectre se dressait et donnait la réponse: Javert. Marius se rappelait maintenant parfaitement la funèbre vision de Jean Valjean entraînant, hors de la barricade, Javert garrotté; il entendait encore, derrière l'angle de la petite rue Mondétour, l'affreux coup de pistolet. Il y avait vraisemblablement de la haine entre cet espion et ce galérien. L'un gênait l'autre. Jean Valjean était allé à la barricade pour se venger. Il y était arrivé tard. Il savait probablement que Javert y était prisonnier. La vendetta corse a pénétré certains bas-fonds et y fait la loi; elle est si simple qu'elle n'étonne pas les âmes même à demi tournées vers le bien; ces cœurs-là sont ainsi faits qu'un criminel qui est en train de se repentir peut être scrupuleux sur le vol et ne pas l'être sur la vengeance. Jean Valjean avait tué Javert. Du moins, cela semblait évident.

Dernière question enfin; mais celle-ci n'a pas de réponse. Cette question, Marius la sentait comme une tenaille. Comment se faisait-il que l'existence de Jean Valjean ait accompagné si longtemps celle de Cosette? Qu'était ce sombre jeu de la providence qui avait mis cet enfant en contact avec cet homme? Y a-t-il aussi des chaînes à deux forgées là-haut? Dieu se plaît-il à accoupler l'ange avec le démon? Un crime et une innocence peuvent

donc être camarades de chambrée dans le mystérieux bagne des misères? Dans ce défilé de condamnés qu'on appelle la destinée humaine, deux fronts peuvent passer l'un près de l'autre, l'un naïf, l'autre formidable, l'un tout baigné des divines blancheurs de l'aube, l'autre à jamais blêmi par la lueur d'un éternel éclair? Qui avait pu déterminer cet appareillement inexplicable? De quelle façon, par suite de quel prodige, la communauté de vie avait-elle pu s'établir entre cette céleste petite et ce vieux damné? Qui avait pu lier l'agneau au loup et, chose plus incompréhensible encore, attacher le loup à l'agneau? Car le loup aimait l'agneau, car l'être farouche adorait l'être faible, car, pendant neuf années, l'ange avait eu le monstre pour support. L'enfance et l'adolescence de Cosette, sa venue au jour, sa virginale croissance vers la vie et la lumière, avaient été abritées par ce dévouement difforme. Ici, les questions devenaient d'insondables énigmes, les abîmes s'ouvraient au fond des abîmes; Marius ne pouvait plus se pencher sur Jean Valjean sans éprouver un certain vertige. Qui était cet homme précipice?

Les vieux symboles génésiaques sont éternels. Dans la société, il y a deux hommes: l'un supérieur, l'autre souterrain. Celui qui est selon le bien, c'est Abel; celui qui est selon le mal, c'est Caïn. Qu'était-ce que ce Caïn tendre? Qu'était-ce que ce bandit religieusement absorbé dans l'adoration d'une vierge, veillant sur elle, l'élevant, la gardant, la dignifiant et l'enveloppant, lui créature impure, de pureté? Qu'était-ce que ce cloaque qui avait vénéré cette innocence au point de ne pas lui laisser une tache? Qu'était-ce que ce Jean Valjean faisant l'éducation de Cosette? Qu'était-ce que cette figure de ténèbres ayant pour unique soin de préserver de toute ombre et de tout nuage le lever d'un astre?

Là était le secret de Jean Valjean; là aussi était le secret de Dieu.

Devant ce double secret, Marius reculait. L'un en quelque sorte le rassurait sur l'autre. Dieu était dans cette aventure aussi visible que Jean Valjean. Dieu a ses instruments. Il se sert de l'outil qu'il veut. Il n'est pas responsable devant l'homme. Savons-nous comment Dieu s'y prend? Jean Valjean avait élevé Cosette. Il avait un peu fait cette âme. C'était incontestable. Eh bien, après? Si l'ouvrier était horrible, l'œuvre était admirable. Dieu produit ses miracles comme bon lui semble. Il avait construit cette charmante Cosette et il avait employé Jean Valjean. Il lui avait plu de se choisir cet étrange collaborateur. Quel compte avons-nous à lui demander? Est-ce la première fois que le fumier aide le printemps à faire la rose?

Marius se répondait cela et se déclarait que c'était crédible. Il adorait Cosette, il possédait Cosette, Cosette était splendidement pure. Cela lui suffisait. De quel éclaircissement avait-il besoin? Cosette était une lumière. La lumière a-t-elle besoin d'être éclaircie? Il avait tout; que pouvait-il désirer? Tout, est-ce que ce n'est pas assez? Les affaires personnelles de Jean Valjean ne le regardaient pas. En se penchant sur l'ombre de cet homme, il se cramponnait à cette déclaration solennelle du misérable: 'Je ne suis rien pour Cosette.'

Jean Valjean était un passant. Il l'avait lui-même dit. Eh bien, il passait. Quel qu'il fût, son rôle était fini. Il y avait désormais Marius pour guider Cosette. Elle était venue retrouver, dans l'azur, son semblable, son amant, son époux, son mâle céleste. En s'envolant, ailée et transfigurée, elle laissait, derrière elle, sa chrysalide vide et hideuse: Jean Valjean.

Dans quelque cercle d'idées que tournât Marius, il en revenait toujours à un sentiment d'horreur hallucinée. Horreur sacrée, peut-être, car il percevait un élément divin dans cet homme. Mais, quoi qu'on fit, et quelque atténuation qu'on y cherchât, il fallait bien admettre que c'était un forçat, c'est-à-dire l'être qui, dans l'échelle sociale, n'a même pas de place, étant au-dessous du dernier échelon. Après le dernier des hommes, vient le forçat. Le forçat n'est plus, pour ainsi dire, le semblable des vivants. La loi l'a destitué de toute la quantité d'humanité qu'elle peut ôter à un homme. Marius, sur les questions pénales, en était encore, quoique démocrate, à l'ancien système; il avait, sur ceux que la loi condamne, tous les préjugés de la loi. Il n'avait pas encore accompli, disons-le, sa révolution. Il n'en était pas encore à distinguer entre ce qui est écrit par l'homme et ce qui est écrit par Dieu, entre la loi et le droit. Il n'avait pas examiné et pesé le droit que prend

l'homme de disposer de l'irrévocable et de l'irréparable. Le mot vindicte ne le révoltait pas. Il trouvait normal que certaines infractions fussent suivies de peines éternelles; il acceptait, comme procédé de civilisation, la damnation sociale.

Au milieu de ces idées, Jean Valjean lui apparaissait difforme et repoussant. C'était le réprouvé. C'était le forçat. Ce mot était pour lui comme le son de trompette du jugement dernier. Après avoir longtemps examiné l'homme déchu, il détournait enfin la tête en lui disant: éloigne-toi de moi, Satan.

Il faut le reconnaître et même insister là-dessus, tout en interrogeant Jean Valjean, Marius ne lui avait pas posé deux ou trois questions décisives. Ce n'est pas qu'elles ne se fussent pas présentées à son esprit, mais il en avait eu peur. Le galetas des Jondrette, la barricade, Javert, qui sait où se fussent arrêtées les révélations? Jean Valjean ne semblait pas homme à reculer, et qui sait si Marius, après l'avoir poussé, n'aurait pas souhaité le retenir? Dans certaines conjonctures suprêmes, ne nous est-il pas arrivé à tous, après avoir posé une question, de nous boucher les oreilles pour ne pas entendre la réponse? C'est surtout quand on aime qu'on a ces lâchetés-là. Il n'est pas sage de questionner à outrance les situations sinistres, surtout quand le côté indissoluble de notre propre vie y est fatalement mêlé. Quelque épouvantable lumière pouvait sortir des explications désespérées de Jean Valjean; qui sait si cette clarté hideuse n'aurait pas rejailli jusqu'à Cosette? Qui sait s'il n'en fût pas resté une sorte de lueur infernale sur le front de cet ange? L'éclaboussure d'un éclair, c'est encore de la foudre. Le malheur a ce genre de nuance: le crime déteint facilement sur l'innocence. Les plus pures figures peuvent garder à jamais la réverbération d'un voisinage horrible. À tort ou à raison, Marius avait eu peur. Il en savait déjà trop. Il cherchait plus à s'étourdir qu'à s'éclairer. Éperdu, il emportait Cosette dans ses bras en fermant les yeux sur Jean Valjean.

Cet homme était de la nuit, de la nuit vivante et terrible. Comment oser en chercher le fond? C'est une horreur de questionner l'ombre. Qui sait ce qu'elle va répondre? L'aube pourrait en être noircie à jamais.

Marius, perplexe, avait accepté de laisser Jean Valjean voir Cosette tous les jours. Ces questions redoutables, devant lesquelles il avait reculé, et d'où aurait pu sortir une décision implacable et définitive, il se reprochait presque à présent de ne pas les avoir posées. Il se trouvait trop bon, trop doux, disons le mot, trop faible. Cette faiblesse l'avait entraîné à faire une concession imprudente. Il s'était laissé attendrir. Il avait eu tort. Il aurait dû purement et simplement rejeter la demande. Il s'en voulait, il en voulait à la brusquerie de ce tourbillon d'émotions qui l'avait assourdi, aveuglé et influencé. Il était mécontent de lui-même.

Que faire maintenant? Les visites de Jean Valjean lui répugnaient profondément. À quoi bon cet homme chez lui? Que faire? Ici, il défaillait, il ne voulait pas creuser, il ne voulait pas approfondir; il ne voulait pas se sonder lui-même. Il avait promis, il s'était laissé entraîner à promettre; Jean Valjean avait sa promesse; même à un forçat, surtout à un forçat, on doit tenir sa parole. Toutefois, son premier devoir était envers Cosette. En somme, une répulsion, qui dominait tout, le soulevait.

Marius remuait confusément ces idées dans son esprit, passant de l'une à l'autre, impressionné par toutes. De là un trouble profond. Il ne lui fut pas facile de cacher ce trouble à Cosette, mais l'amour est un talent, et Marius y parvint.

Du reste, il posa, sans but apparent, des questions à Cosette, candide comme une colombe est blanche, ne se doutant de rien; il lui parla de son enfance, de sa jeunesse, et il se convainquit de plus en plus que tout ce qu'un homme peut être de bon, de paternel et de respectable, ce forçat l'avait été pour Cosette. Tout ce que Marius avait entrevu et supposé était réel. Cette ortie sinistre avait aimé et protégé ce lys.

Livre huitième: La décroissance crépusculaire.

CHAPITRE I: LA CHAMBRE D'EN BAS.

Le lendemain, à la nuit tombante, Jean Valjean frappa à la porte cochère de la maison Gillenormand. Ce fut Basque qui le reçut. Basque se trouvait dans la cour à point nommé, et comme s'il avait eu des ordres. Il arrive quelquefois qu'on dise à un domestique: vous guetterez monsieur un tel.

Basque, sans attendre que Jean Valjean vînt à lui, lui adressa la parole:

-'Monsieur le baron m'a chargé de demander à monsieur s'il désire monter ou rester en bas?'

-'Rester en bas', répondit Jean Valjean.

Basque, d'ailleurs absolument respectueux, ouvrit la porte de la salle basse et dit: 'Je vais prévenir madame.'

La pièce où Jean Valjean entra était un rez-de-chaussée voûté et humide, servant de cellier à l'occasion, donnant sur la rue, carrelé avec des carreaux rouges, mal éclairé par une fenêtre à barreaux de fer.

Cette chambre n'était pas de celles que harcèlent le chiffon, le plumeau et le balai. La poussière y était tranquille. La persécution des araignées n'y était pas organisée. Une telle toile, largement étalée, bien noire, ornée de mouches mortes, faisait la roue sur une des vitres de la fenêtre. La salle, petite et basse, était meublée d'un tas de bouteilles vides amoncelées dans un coin. Le mur, peint à l'ocre jaune, s'écaillait franchement. Au fond, il y avait une cheminée en pierre avec une tablette étroite. Un feu y était allumé, ce qui indiquait qu'on avait anticipé la réponse de Jean Valjean.

Deux fauteuils encadraient la cheminée. Entre les fauteuils était étendue, en guise de tapis, une vieille descente de lit montrant plus de corde que de laine.

La chambre avait, pour éclairage, le feu de la cheminée et le crépuscule de la fenêtre.

Jean Valjean était fatigué. Depuis plusieurs jours il ne mangeait ni ne dormait. Il se laissa tomber sur un des fauteuils.

Basque revint, posa une bougie allumée sur la cheminée et se retira. Jean Valjean, la tête penchée, le menton sur la poitrine, n'aperçut ni Basque, ni la bougie.

Tout à coup, il sursauta. Cosette était derrière lui.

Il ne l'avait pas vue entrer mais il avait senti qu'elle entrait. Il se retourna. Il la contempla. Elle était extraordinaire. Ce qu'il regardait avec ce profond regard, ce n'était pas la beauté, c'était l'âme.

-'Ah bien', s'écria-t-elle, 'en voilà une idée! Je savais que tu étais original, mais jamais je ne me serais attendue à celle-là. Marius m'a dit que c'est toi qui veux que je te reçoive ici.'

-'Oui, c'est moi.'

-'Je m'attendais à la réponse. Commençons donc par le commencement. Papa, embrasse-moi.'

Et elle tendit sa joue.

Jean Valjean demeura immobile.

-'Tu ne bouges pas. Je le constate. C'est une attitude de coupable. Peu importe, je te pardonne. Jésus-Christ a dit: «Tendez l'autre joue.» La voici.'

Et elle tendit l'autre joue.

Jean Valjean ne remua pas. Il semblait qu'il eût les pieds cloués dans le sol.

-'Ceci devient sérieux. Qu'est-ce que je t'ai fait? Je me déclare brouillée. Tu me dois un gage: tu dîne avec nous.'

-'J'ai dîné.'

-'Ce n'est pas vrai. Je te ferai gronder par monsieur Gillenormand. Les grands-pères sont faits pour gronder les pères. Allons, monte avec moi dans le salon.'

-'Impossible.'

Cosette perdit un peu de terrain. Elle cessa d'ordonner et passa aux questions.

-'Mais pourquoi? Et tu choisis la pièce la plus laide de la maison pour me voir. C'est horrible ici.'

-'Tu sais...'

Jean Valjean se reprit.

-'Vous savez, madame, je suis spécial, j'ai mes lubies.'

Cosette frappa ses petites mains l'une contre l'autre.

-'Madame... vous savez... encore du nouveau! Qu'est-ce que cela veut dire?'

Jean Valjean fit ce sourire navrant auquel il avait parfois recours.

-'Vous avez voulu être madame. Vous l'êtes.'

-'Pas pour toi, papa.'

-'Ne m'appelez plus papa et vouvoyez-moi.'

-'Comment?'

-'Appelez-moi monsieur Jean ou Jean, si vous préférez.'

-'Vous n'êtes plus mon père? Je ne suis plus Cosette? Monsieur Jean, vouvoyer, qu'est-ce que cela signifie? Mais c'est des révolutions, ça! Que s'est-il donc passé? Regardez-moi donc un peu en face. Et vous ne voulez pas habiter avec nous! Et vous ne voulez pas de ma chambre! Qu'est-ce que je vous ai fait? Qu'est-ce que je vous ai fait? Il y a donc eu quelque chose?'

-'Rien.'

-'Eh bien alors?'

-'Tout est comme à l'ordinaire.'

-'Pourquoi changez-vous de nom?'

-'Vous en avez bien changé, vous.'

Il sourit encore de ce même sourire et ajouta:

-'Puisque vous êtes madame Pontmercy, je peux bien être monsieur Jean.'

-'Je n'y comprends rien. Tout cela est idiot. Je demanderai à mon mari la permission que vous soyez monsieur Jean. J'espère qu'il n'y consentira pas. Vous me faites beaucoup de peine. On a des lubies, mais on ne fait pas du chagrin à sa petite Cosette. C'est mal. Vous n'avez pas le droit d'être méchant, vous qui êtes bon.'

Il ne répondit pas.

Elle lui prit les deux mains et, d'un mouvement irrésistible, les pressa contre ses joues.

-'Oh!', lui dit-elle, 'Soyez bon!'

Et elle poursuivit:

-'Voici ce que j'appelle être bon: être gentil, venir habiter ici, reprendre nos bonnes petites promenades, il y a des oiseaux ici comme dans la rue Plumet, vivre avec nous, quitter ce trou de la rue de l'Homme-Armé, ne pas faire des cachotteries, être comme tout le monde, dîner avec nous, déjeuner avec nous, être mon père.'

Il dégagea ses mains.

-'Vous n'avez plus besoin de père, vous avez un mari.'

Cosette s'emporta.

-'Je n'ai plus besoin de père! Des choses comme çà qui n'ont pas de sens, on ne sait que dire, vraiment!

-'Si Toussaint était là', reprit-il comme quelqu'un qui en est à se chercher des autorités morales et qui se rattache à toutes les branches, 'elle serait la première à convenir que c'est vrai que j'ai toujours eu mes manières à moi. Il n'y a rien de nouveau. J'ai toujours aimé mon coin noir.'

-'Mais il fait froid ici. On n'y voit pas clair. C'est abominable, ça, de vouloir être monsieur Jean. Je ne veux pas que vous me disiez vous.'

-'Tout à l'heure, en venant', répondit-il, 'j'ai vu un meuble rue Saint-Louis, chez un ébéniste. Si j'étais une jolie femme, je m'offrirais ce meuble-là. C'est une coiffeuse très bien, en bois de rose: c'est très à la mode. Elle est en marqueterie, avec une glace assez grande et plein de petits tiroirs. C'est très joli.'

-'Hou, le vilain ours!', répliqua Cosette.

Et avec une gentillesse suprême, serrant les dents et écartant les lèvres, elle souffla contre Jean Valjean. C'était une Grâce copiant une chatte.

-'Je suis furieuse', reprit-elle. 'Depuis hier vous me faites tous rager. Je bisque beaucoup. Je ne comprends pas. Vous ne me défendez pas contre Marius. Marius ne me soutient pas contre vous. Je suis toute seule. J'arrange une chambre gentiment. Si j'avais pu y mettre le bon Dieu, je l'y aurais mis. On me laisse ma chambre sur les bras. Mon locataire me fuit. Je commande à Nicolette un bon petit dîner. On n'en veut pas de votre dîner, madame. Et mon père veut que je l'appelle monsieur Jean, que je le reçoive dans une affreuse cave moisie où les murs ont de la barbe et où il y a, en fait de chandeliers, des bouteilles vides, et en fait de rideaux, des toiles d'araignées! Vous êtes singulier, j'y consens, c'est votre genre, mais on accorde une trêve à des gens qui se marient. Vous n'auriez pas dû vous remettre à être singulier tout de suite. Vous allez donc vivre dans votre abominable rue de l'Homme-Armé. J'y ai été bien désespérée, moi! Qu'est-ce que vous avez contre moi? Vous me faites beaucoup de peine.'

Et, sérieuse subitement, elle regarda fixement Jean Valjean en ajoutant:

-'Vous m'en voulez donc d'être heureuse?'

La naïveté, à son insu, pénètre quelquefois très profondément. Cette question, simple pour Cosette, était profonde pour Jean Valjean. Cosette voulait égratigner; elle déchirait.

Jean Valjean pâlit. Il resta un moment sans répondre, puis, sur un ton inexprimable et se parlant à lui-même, il murmura:

-'Son bonheur, c'était le but de ma vie. À présent, Dieu peut me signifier mon renvoi. Cosette, tu es heureuse; mon temps est fait.'

-'Ah, vous m'avez dit *tu*!', s'écria-t-elle.

Et elle lui sauta au cou.

Jean Valjean, éperdu, l'étreignit contre sa poitrine avec égarement. Il lui sembla presque qu'il la reprenait.

-'Merci, père!', lui dit-elle.

L'instant allait devenir poignant pour Jean Valjean. Il se retira doucement des bras de Cosette et prit son chapeau.

-'Eh bien?', demanda-t-elle.

Jean Valjean répondit:

-'Je vous quitte, madame, on vous attend.'

Du seuil de la porte, il ajouta:

-'Je vous ai dit *tu*. Dites à votre mari que cela ne m'arrivera plus. Pardonnez-moi.'

Jean Valjean sortit, laissant Cosette stupéfaite de cet adieu énigmatique.

CHAPITRE II: UN AUTRE PAS EN ARRIÈRE.

Le jour suivant, à la même heure, Jean Valjean revint.

Cosette ne lui posa pas de questions, ne s'étonna plus, ne s'écria plus qu'elle avait froid, ne parla plus du salon; elle ne dit ni papa, ni père, ni monsieur Jean. Elle se laissa dire vous. Elle se laissa appeler madame. Seulement, elle était moyen joyeuse.

Il est probable qu'elle avait eu, avec Marius, une de ces conversations dans lesquelles l'homme aimé dit ce qu'il veut, n'explique rien et satisfait la femme aimée. La curiosité des amoureux ne va pas très loin au delà de leur amour.

La salle basse avait fait un peu de toilette. Basque avait supprimé les bouteilles et Nicolette, les araignées.

Tous les lendemains qui suivirent ramenèrent, à la même heure, Jean Valjean. Il vint tous les jours, n'ayant pas la force de prendre les paroles de Marius autrement qu'à la lettre. Marius s'arrangeait pour être absent quand il était là. La maison s'accoutuma à la nouvelle manière d'être de M. Fauchelevent. Toussaint y aida. 'Monsieur a toujours été comme ça', répétait-elle. Le grand-père rendit ce verdict: 'C'est un original.' Et tout fut dit. D'ailleurs, à quatre-vingt-dix ans, il n'y a plus de liaison possible; tout est juxtaposition; un nouveau venu est une gêne. Il n'y a plus de place, toutes les habitudes sont prises. M. Fauchelevent, M. Tranchelevent, le père Gillenormand ne demandait pas mieux que d'être dispensé de 'ce monsieur'. Il ajouta: 'Rien n'est plus commun que ces originaux-là. Ils font toutes sortes de bizarreries, sans raison. Le marquis de Canaples était pire. Il acheta un palais pour loger dans le grenier!'

Personne n'entrevit le dessous sinistre. Qui eût d'ailleurs pu deviner une telle chose? Il y a de ces marais dans l'Inde; l'eau semble extraordinaire, inexplicable, frissonnante sans qu'il y ait de vent, agitée là où elle devrait être calme. On regarde à la superficie ces bouillonnements sans cause; on n'aperçoit pas l'hydre qui se traîne au fond.

Beaucoup d'hommes ont un monstre secret, un mal qu'ils nourrissent, un dragon qui les ronge, un désespoir qui habite leur nuit. Tel homme ressemble aux autres, va, vient. On ne sait pas qu'il a en lui une effroyable douleur parasite aux mille dents, laquelle vit dans ce misérable, qui en meurt. On ne sait pas que cet homme est un gouffre. Il est stagnant mais profond. De temps en temps, un trouble auquel on ne comprend rien apparaît à sa surface. Une ride mystérieuse ondule, puis s'évanouit, puis reparaît; une bulle d'air monte et crève. C'est peu de chose, c'est terrible. C'est la respiration de la bête inconnue.

Certaines habitudes étranges, arriver à l'heure où les autres partent, s'effacer pendant que les autres se montrent, garder dans toutes les occasions ce qu'on pourrait appeler le manteau couleur de muraille, chercher l'allée solitaire, préférer la rue déserte, ne pas se mêler aux conversations, éviter les foules et les fêtes, sembler à son aise et vivre pauvrement, avoir, tout riche qu'on est, sa clef dans sa poche et sa chandelle chez le portier, entrer par la petite porte, monter par l'escalier dérobé, toutes ces singularités insignifiantes, rides, bulles d'air, plis fugitifs à la surface, viennent souvent d'une blessure inexprimable.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi. Une vie nouvelle s'empara peu à peu de Cosette; le mariage crée des liens sociaux qui impliquent des visites; elle devait aussi s'occuper d'une grande maison. Quant à ses plaisirs, ils n'étaient pas coûteux; ils se réduisaient à être avec Marius. Sortir avec lui, rester avec lui, c'était là la grande occupation de sa vie. C'était, pour eux, une joie toujours toute neuve de sortir bras dessus bras dessous, en amoureux, sous le soleil, en pleine rue, sans se cacher, devant tout le monde. Cosette eut une contrariété. Toussaint ne put s'accorder avec Nicolette, le soudage de deux vieilles filles étant impossible; elle s'en alla. Le grand-père se portait bien; Marius avait quelques clients; la tante Gillenormand menait, près du nouveau ménage, cette vie latérale paisible qui lui suffisait. Jean Valjean venait tous les jours.

Le tutoiement disparu, le vous, le madame, le monsieur Jean, tout cela modifia leur relation. Le soin qu'il avait pris à la détacher de lui, lui réussissait. Elle était de plus en plus gaie et de moins en moins tendre. Pourtant, elle l'aimait toujours, et il le sentait. Un jour, elle lui dit tout à coup: 'Vous étiez mon père, vous n'êtes plus mon père, vous étiez mon oncle, vous n'êtes plus mon oncle, vous étiez monsieur Fauchelevent, vous êtes Jean. Qui êtes-vous donc? Je n'aime pas ça. Si je ne vous savais pas si bon, j'aurais peur de vous.'

Il habitait toujours rue de l'Homme-Armé, ne pouvant se résoudre à s'éloigner du quartier où vivait Cosette.

Dans les premiers temps, il ne restait que quelques minutes, puis il s'en allait.

Peu à peu, il prit l'habitude de rester plus longtemps. On eût dit qu'il profitait de l'autorisation des jours qui s'allongeaient; il arrivait plus tôt et partait plus tard.

Un jour, sans s'en rendre compte, Cosette lui dit 'papa'. Un éclair de joie illumina le vieux visage sombre de Jean Valjean. Il la reprit: 'Dites Jean.' 'Ah, c'est vrai', répondit-elle

avec un éclat de rire, 'monsieur Jean.' 'C'est bien', ajouta-t-il. Et il se détourna pour qu'elle ne le vît pas essuyer ses yeux.

CHAPITRE III: LE JARDIN DE LA RUE PLUMET.

Ce fut la dernière fois. Après cette dernière lueur, la nuit arriva. Plus de familiarité, plus de bonjour avec un baiser, plus jamais ce mot si doux: papa! Il était, à sa demande et avec son aide, successivement chassé de tous ses bonheurs; après avoir perdu Cosette tout entière en un jour, il lui fallut la reperdre ensuite par morceaux!

L'œil finit par s'habituer à la lumière crépusculaire d'une cave. En somme, avoir, tous les jours, une apparition de Cosette, cela lui suffisait. Toute sa vie se concentrait dans cette heure-là. Il s'asseyait près d'elle, il la regardait en silence, ou bien il lui parlait des années d'autrefois, de son enfance, du couvent, de ses amies d'alors.

Avril arriva. Le début du mois, à Paris, est encore un peu frais mais le soleil ne se fait déjà plus prier pour briller. les jardins qui environnaient les fenêtres de Marius et de Cosette avaient l'émotion du réveil, l'aubépine allait poindre, une bijouterie de giroflées s'étalait sur les vieux murs, les gueules-de-loup roses bâillaient dans les fentes des pierres, il y avait, dans l'herbe, un charmant commencement de pâquerettes et de boutons-d'or, les papillons blancs de l'année débutaient, le vent, ce ménétrier de la noce éternelle, essayait dans les arbres les premières notes de cette grande symphonie aurorale que les vieux poètes appelaient le renouveau. Marius dit à Cosette: 'Nous avons dit que nous irions revoir notre jardin de la rue Plumet. Allons-y. Il ne faut pas être ingrats.' Et ils s'envolèrent comme deux hirondelles vers le printemps. Ce jardin de la rue Plumet leur faisait l'effet de l'aube. Ils avaient déjà derrière eux quelque chose qui était comme le printemps de leur amour. La maison de la rue Plumet, étant prise à bail, appartenait encore à Cosette. Ils allèrent rendre visite à ce jardin et à cette maison. Ils s'y retrouvèrent, ils s'y oublièrent. Le soir, à l'heure habituelle, Jean Valjean arriva rue des Filles-du-Calvaire. 'Madame est sortie avec monsieur et n'est pas encore rentrée', lui dit Basque. Il s'assit en silence et attendit une heure. Cosette ne rentra pas. Il baissa la tête et s'en alla.

Cosette était si contente de sa promenade dans 'leur jardin' et 'd'être retournée dans son passé' qu'elle ne parla pas d'autre chose le lendemain.

Elle ne s'aperçut pas qu'elle n'avait pas vu Jean Valjean.

-'De quelle façon y êtes-vous allés?', lui demanda-t-il.

-'À pied.'

-'Et comment êtes-vous revenus?'

-'En fiacre.'

Depuis quelque temps, Jean Valjean remarquait la vie étroite que menait le jeune couple. Il en était fâché. L'économie de Marius était sévère. Il hasarda une question:

-'Pourquoi n'avez-vous pas une voiture à vous? Un joli coupé ne vous coûterait que cinq cents francs par mois. Vous êtes riches.'

-'Je ne sais pas', répondit Cosette.

-'C'est comme Toussaint', reprit-il. 'Elle est partie. Vous ne l'avez pas remplacée. Pourquoi?'

-'Nicolette suffit.'

-'Mais il vous faudrait une femme de chambre.'

-'Est-ce que je n'ai pas Marius?'

-'Vous devriez avoir une maison à vous, des domestiques à vous, une voiture, une loge au spectacle. Il n'y a rien de trop beau pour vous. Pourquoi ne pas profiter de votre argent? La richesse, cela s'ajoute au bonheur.'

Cosette ne répondit pas.

Les visites de Jean Valjean ne s'écourtaient pas. Loin de là. Quand c'est le cœur qui glisse, on ne s'arrête pas sur la pente.

Lorsque Jean Valjean voulait prolonger sa visite et faire oublier l'heure, il faisait l'éloge de Marius; il le trouvait beau, noble, courageux, spirituel, éloquent, bon. Cosette enchérissait. Jean Valjean recommençait. On ne tarissait pas. Marius, ce mot était inépuisable; il y avait des volumes dans ces six lettres. De cette façon, Jean Valjean parvenait à rester longtemps. Voir Cosette, oublier ses malheurs près d'elle, cela lui était si doux! C'était le pansement de sa plaie. Il arriva plusieurs fois que Basque vint dire à deux reprises: 'Monsieur Gillenormand m'envoie rappeler à Madame la baronne que le dîner est servi.'

Ces jours-là, Jean Valjean rentrait chez lui très pensif.

Y avait-il donc du vrai dans cette comparaison de la chrysalide faite par Marius? Jean Valjean était-il, en effet, une chrysalide qui s'obstinerait et qui viendrait rendre visite à son papillon?

Un jour, il resta plus longtemps encore qu'à l'ordinaire. Le lendemain, il remarqua qu'il n'y avait pas de feu dans la cheminée. 'Tiens!', pensa-t-il; 'Pas de feu.' Et il se donna à lui-même cette explication: 'C'est tout simple. Nous sommes en avril. Le froid a cessé.'

-'Dieu, qu'il fait froid ici!', s'écria Cosette en entrant.

-'Mais non', dit-il.

-'C'est donc vous qui avez dit à Basque de ne pas faire de feu?'

-'Oui. Nous serons bientôt en mai.'

-'Mais on fait du feu jusqu'au mois de juin dans cette cave; ici, il en faut toute l'année.'

-'J'ai pensé que le feu était inutile.'

-'C'est bien là une de vos idées!'

Le jour d'après, il y avait du feu. Mais les deux fauteuils étaient rangés à l'autre bout de la salle près de la porte. 'Qu'est-ce que cela veut dire?', pensa Jean Valjean.

Il alla chercher les fauteuils et les remit à leur place habituelle, près de la cheminée.

Ce feu rallumé l'encouragea pourtant. Il fit durer la causerie plus longtemps encore que d'habitude. Comme il se levait pour s'en aller, Cosette lui dit:

-'Mon mari m'a dit une drôle de chose hier.'

-'Quelle chose?'

-'Il m'a dit: «Cosette, nous avons trente mille livres de rente. Vingt-sept que tu as, trois que m'alloue mon grand-père.» J'ai répondu: «Cela fait trente.» Il a repris: «Aurais-tu le courage de vivre avec les trois mille?» J'ai répondu: «Oui, avec rien. Pourvu que ce soit avec toi.» Et puis j'ai demandé: «Pourquoi me dis-tu cela?» Il m'a répondu: «Pour savoir.»'

Jean Valjean ne trouva rien à lui répondre. Cosette attendait probablement quelque explication; il l'écouta silencieusement. Il s'en retourna rue de l'Homme-Armé; il était si absorbé qu'il se trompa de porte et, qu'au lieu de rentrer chez lui, il entra dans la maison voisine. Ce ne fut qu'après avoir monté presque deux étages qu'il s'aperçut de son erreur et qu'il redescendit.

Son esprit était rempli de conjectures. Il était évident que Marius avait des doutes sur la nature des six cent mille francs, qu'il craignait quelque origine douteuse, qu'il avait même peut-être découvert que cet argent venait de Jean Valjean, qu'il hésitait devant cette fortune suspecte et répugnait à en prendre possession, préférant rester pauvres et honnête plutôt que de devenir riche et corrompu.

En outre, vaguement, Jean Valjean commençait à se sentir éconduit.

Le jour suivant, il eut, en pénétrant dans la salle basse, comme une secousse. Les fauteuils avaient disparu. Il n'y avait même pas une chaise.

-'Ah, çà', s'écria Cosette en entrant, 'pas de fauteuils! Où sont donc les fauteuils?'

-'Ils n'y sont plus', répondit Jean Valjean.

-'Voilà qui est fort!'

Jean Valjean bégaya:

-'C'est moi qui ai dit à Basque de les enlever.'

-'Pour quelle la raison?'

-'Je ne reste que quelques minutes aujourd'hui.'

-'Rester peu de temps n'est pas une raison pour rester debout.'

-'Je crois que Basque avait besoin des fauteuils pour le salon.'

-'Pourquoi?'

-'Vous avez sans doute du monde ce soir.'

-'Nous n'avons personne.'

Jean Valjean ne put dire un mot de plus.

Cosette haussa les épaules.

-'Faire enlever les fauteuils! L'autre jour vous faites éteindre le feu. Comme vous êtes bizarre!'

-'Adieu', murmura Jean Valjean.

Il ne dit pas: adieu, Cosette; il n'eut pas la force de dire: adieu, madame.

Il sortit, accablé.

Cette fois, il avait compris.

Le lendemain, il ne vint pas. Cosette ne le remarqua que le soir.

-'Tiens', dit-elle,' monsieur Jean n'est pas venu aujourd'hui.'

Elle eut comme un léger serrement de cœur mais elle s'en aperçut à peine, tout de suite distraite par un baiser de Marius.

Le jour d'après, il ne vint pas.

Cosette n'y prit pas garde; elle n'y pensa qu'en se réveillant, le lendemain matin. Elle était tellement heureuse. Elle envoya Nicolette chez monsieur Jean savoir s'il était malade et pourquoi il n'était pas venu la veille. Nicolette rapporta la réponse de monsieur Jean. Il n'était pas malade, il était occupé, il viendrait bientôt, le plus tôt qu'il pourrait; du reste, il allait faire un petit voyage; madame devait se souvenir qu'il avait l'habitude de faire des voyages de temps en temps; on ne devait pas s'inquiéter.

CHAPITRE IV: L'ATTRACTION ET L'EXTINCTION.

Pendant les derniers mois du printemps et les premiers mois de l'été de 1833, les passants clairsemés du Marais, les marchands et les oisifs voyaient un vieillard bien habillé qui, tous les jours, vers la même heure, à la nuit tombante, sortait de la rue de l'Homme-Armé, du côté de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, passait devant les Blancs-Manteaux, gagnait la rue Culture-Sainte-Catherine et, arrivé à la rue de l'Écharpe, tournait à gauche pour entrer dans la rue Saint-Louis.

Là, il marchait à pas lents, la tête tendue en avant, ne voyant rien, n'entendant rien, les yeux immuablement fixés sur un point, toujours le même, qui lui semblait étoilé, et qui n'était autre que l'angle de la rue des Filles-du-Calvaire. Plus il approchait de ce coin de rue, plus son regard s'éclairait; une sorte de joie illuminait ses prunelles comme une aurore intérieure. Il avait l'air fasciné et attendri. Ses lèvres faisaient des mouvements obscurs, comme s'il parlait à quelqu'un qu'il ne voyait pas. Il souriait vaguement et avançait le plus lentement qu'il pouvait. On eût dit que, tout en souhaitant arriver, il avait peur du moment où il serait tout près. Lorsqu'il n'y avait plus que quelques maisons entre lui et cette rue qui paraissait l'attirer, son pas se ralentissait tellement qu'on pouvait croire qu'il ne marchait plus. La vacillation de sa tête et la fixité de ses pupilles faisaient penser à l'aiguille qui cherche le pôle. Quelque temps qu'il mît à faire durer l'arrivée, il fallait bien arriver; il atteignait la rue des Filles-du-Calvaire. Alors, il s'arrêtait, il tremblait, il passait sa tête avec une sorte de timidité sombre au delà du coin de la dernière maison et regardait dans cette rue. Il y avait, dans ce tragique regard, quelque chose qui ressemblait à l'éblouissement de l'impossible et à la réverbération d'un paradis fermé. Puis une larme glissait sur sa joue; quelquefois, elle s'arrêtait au dessus de sa bouche. Le vieillard en sentait la saveur amère. Il restait ainsi quelques minutes, comme s'il eût été de pierre; puis il s'en retournait par le même chemin, à la même vitesse, et, à mesure qu'il s'éloignait, son regard s'éteignait.

Peu à peu, ce vieillard cessa d'aller jusqu'à l'angle de la rue des Filles-du-Calvaire; il s'arrêtait à mi-chemin dans la rue Saint-Louis; tantôt un peu plus loin, tantôt un peu plus près. Un jour, il resta au coin de la rue Culture-Sainte-Catherine et regarda la rue des Filles-du-Calvaire de loin. Puis il hocha silencieusement la tête de droite à gauche, comme s'il se refusait quelque chose, et rebroussa chemin.

Bientôt, il ne vint même plus jusqu'à la rue Saint-Louis. Il arrivait jusqu'à la rue Pavée, secouait le front et s'en retournait; puis il n'alla plus au delà de la rue des Trois-Pavillons; puis il ne dépassa plus les Blancs-Manteaux. On eût dit un pendule qu'on ne remonte plus et dont les oscillations s'abrègent en attendant qu'elles s'arrêtent.

Tous les jours, il sortait de chez lui à la même heure, il entreprenait le même trajet mais ne l'achevait plus; en avait-il conscience? Il le raccourcissait sans cesse. Tout son visage exprimait cette unique idée: à quoi bon? Son regard était vide. La larme aussi s'était tarie; ces yeux pensifs étaient sec. La tête du vieillard était toujours tendue en avant; le menton remuait par moments; les plis de son cou maigre faisaient de la peine. Quelquefois, quand le temps était mauvais, il avait, sous le bras, un parapluie qu'il n'ouvrait pas. Les commères du quartier disaient: c'est un simple d'esprit. Les enfants le suivaient en riant.

Livre neuvième: Suprême ombre, suprême aurore.

CHAPITRE I: PITIÉ POUR LES MALHEUREUX, INDULGENCE POUR LES HEUREUX.

C'est une terrible chose d'être heureux! Comme on s'en contente! Comme on trouve que cela suffit! Comme, étant en possession du faux but de la vie, le bonheur, on oublie le vrai but: le devoir!

Disons-le pourtant, on aurait tort d'accuser Marius.

Je l'ai expliqué, Marius, avant son mariage, n'avait pas posé de questions à M. Fauchelevent; depuis, il avait craint d'en poser à Jean Valjean. Il avait regretté sa promesse; il pensait qu'il avait eu tort de faire cette concession au désespoir. Il s'était borné à éloigner peu à peu Jean Valjean de sa maison et à l'effacer le plus possible dans l'esprit de Cosette. Il s'était, en quelque sorte, toujours placé entre Cosette et Jean Valjean, sûr que de cette façon elle ne l'apercevrait pas et n'y songerait plus. C'était plus qu'un effacement, c'était une éclipse.

Marius faisait ce qu'il jugeait nécessaire et juste. Il croyait avoir des raisons sérieuses, qu'on a déjà vues, et d'autres encore, qu'on verra plus tard. Le hasard lui ayant fait rencontrer, dans un procès qu'il avait plaidé, un ancien employé de la banque Laffitte, il avait eu, sans les chercher, de mystérieux renseignements qu'il n'avait pu, à la vérité, approfondir, par respect même pour ce secret et la situation périlleuse de Jean Valjean. Il croyait avoir un grave devoir à accomplir: la restitution des six cent mille francs à quelqu'un qu'il cherchait le plus discrètement possible. En attendant, il s'abstenait de toucher à cet argent.

Quant à Cosette, elle n'était dans aucun de ces secrets-là; mais il serait dur de la condamner, elle aussi.

Il y avait, de Marius à elle, un magnétisme tout-puissant qui lui faisait faire, d'instinct et presque machinalement, ce que Marius souhaitait. Elle sentait, du côté de 'monsieur Jean', la volonté de Marius; elle s'y conformait. Son mari n'avait rien eu à lui dire; elle subissait la pression vague, mais claire, de ses intentions tacites et obéissait aveuglément. Ici, son obéissance consistait à ne pas se souvenir de ce que Marius oubliait. Elle n'avait aucun effort à faire pour cela. Sans qu'elle sût elle-même pourquoi, et sans qu'il y ait à l'en accuser, son âme était tellement devenue celle de son mari que ce qui se couvrait d'ombre dans la pensée de Marius s'obscurcissait dans la sienne.

N'allons pas trop loin cependant; en ce qui concerne Jean Valjean, cet oubli et cet effacement n'étaient que superficiels. Elle était plutôt étourdie qu'oublieuse. Au fond, elle aimait bien celui qu'elle avait si longtemps appelé papa, mais elle aimait son mari encore plus. C'est ce qui avait un peu faussé la balance de ce cœur.

Cosette parlait parfois de Jean Valjean et s'étonnait de son absence. Alors, Marius la calmait: 'N'a-t-il pas dit qu'il faisait un voyage?' C'est vrai, pensait Cosette. Il avait l'habitude de disparaître ainsi. Mais pas si longtemps. Deux ou trois fois, elle envoya Nicolette, rue de l'Homme-Armé, s'informer si monsieur Jean était revenu de voyage. Jean Valjean fit répondre que non.

Cosette n'en demanda pas davantage, n'ayant sur la terre qu'un besoin: Marius.

Disons encore que, de leur côté, Marius et Cosette avaient été absents. Ils étaient allés à Vernon. Marius avait mené Cosette au cimetière où son père reposait.

Marius avait peu à peu soustrait Cosette à Jean Valjean. Cosette s'était laissé faire.

Du reste, ce qu'on appelle beaucoup trop durement, dans certains cas, l'ingratitude des enfants, n'est pas toujours une chose aussi reprochable qu'on le croit. C'est l'ingratitude de la nature. La nature 'regarde devant elle'. Elle divise les êtres vivants en *arrivants* et en *partants*. Les partants sont tournés vers l'ombre, les arrivants vers la lumière. De là un écart qui, du côté des vieux, est fatal et, du côté des jeunes, involontaire. Cet écart, d'abord insensible, s'accroît lentement comme toute séparation de branches. Les rameaux, sans se détacher du tronc, s'en éloignent. Ce n'est pas de leur faute. La jeunesse se dirige vers la joie, la vieillesse s'achemine vers la fin. On ne se perd pas de vue, mais il n'y a plus d'étreinte. Les jeunes gens sentent le refroidissement de la vie; les vieillards celui de la tombe. N'accusons pas ces pauvres enfants.

CHAPITRE II: LES DERNIÈRES PALPITATIONS DE LA LAMPE SANS HUILE.

Jean Valjean, un jour, descendit son escalier, fit trois pas dans la rue, s'assit sur une borne, sur la borne près de laquelle Gavroche, dans la nuit du 5 au 6 juin, l'avait rencontré; il resta là quelques minutes, puis remonta. Ce fut la dernière oscillation du pendule. Le lendemain, il ne sortit pas de chez lui. Le surlendemain, il ne sortit pas de son lit.

La concierge, qui lui préparait son maigre repas, quelques feuilles de chou ou des pommes de terre avec un peu de lard, regarda dans l'assiette et s'exclama:

-'Mais vous n'avez pas mangé hier, mon pauvre monsieur!'

-'Si, si', répondit Jean Valjean.

-'L'assiette est toute pleine.'

-'Regardez le pot à eau. Il est vide.'

-'Cela prouve que vous avez bu; cela ne prouve pas que vous avez mangé.'

-'Eh bien, je n'ai eu faim que d'eau!'

-'Cela s'appelle la soif, et, quand on ne mange pas en même temps, cela s'appelle la fièvre.'

-'Je mangerai demain.'

-'Ou à la Trinité. Pourquoi pas aujourd'hui? Est-ce qu'on dit: je mangerai demain! Me laisser tout mon plat sans y toucher! Mes pommes de terre qui étaient si bonnes!'

Jean Valjean prit la main de la vieille femme.

-'Je vous promets de les manger', lui dit-il doucement.

-'Je ne suis pas contente de vous', répondit la concierge.

Jean Valjean ne voyait guère d'autre créature humaine que cette femme. Il y a, dans Paris, des rues où personne ne passe et des maisons où personne ne vient. Il était dans une de ces rues-là et dans une de ces maisons-là.

Quand il sortait encore, il avait acheté, à un chaudronnier, pour quelques sous, un petit crucifix de cuivre qu'il avait accroché à un clou en face de son lit. Ce gibet-là est toujours bon à voir.

Une semaine s'écoula sans que Jean Valjean fît un pas dans sa chambre. Il restait toujours couché. La concierge dit à son mari: 'Le bonhomme de là-haut ne se lève plus, il ne mange plus, il n'ira pas loin. Il a du chagrin. On ne m'ôtera pas de la tête que sa fille est mal mariée.'

Le concierge répliqua avec l'accent de la souveraineté maritale:

-'S'il est riche, qu'il fasse venir un médecin. S'il n'est pas riche, qu'il n'en fasse pas venir. S'il n'a pas de médecin, il mourra.'

-'Et s'il en a un?'

-'Il mourra quand même.'

La femme se mit à gratter, avec un vieux couteau, de l'herbe qui poussait dans ce qu'elle appelait *son pavé*; tout en arrachant l'herbe, elle grommela:

-'C'est dommage. Un vieillard qui est si propre! Il est blanc comme un poulet.'

Elle aperçut, au bout de la rue, un médecin du quartier qui passait; elle prit sur elle de le prier de monter.

-'C'est au deuxième', lui dit-elle. 'Vous n'aurez qu'à entrer. Comme le bonhomme ne bouge plus de son lit, la clef est toujours à la porte.'

Le médecin vit Jean Valjean et lui parla.

Quand il redescendit, la portière l'interpella:

-'Eh bien, docteur?'

-'Votre malade est bien malade.'

-'Qu'est-ce qu'il a?'

-'Tout et rien. C'est un homme qui, selon toute apparence, a perdu une personne chère. On meurt de cela.'

-'Qu'est-ce qu'il vous a dit?'

-'Il m'a dit qu'il se portait bien.'

-'Reviendrez-vous, docteur?'

-'Oui', répondit le médecin. 'Mais il faudrait qu'un autre que moi revînt.'

CHAPITRE III: L'ÉPUISEMENT.

Un soir Jean Valjean eut de la peine à se mettre sur le coude; il se prit la main et ne trouva pas son pouls; sa respiration était courte et s'arrêtait par moments; il reconnut qu'il était plus faible qu'il ne l'avait encore été. Alors, sans doute sous la pression de quelque préoccupation suprême, il fit un effort: il se leva et s'habilla. Il mit son vieux vêtement d'ouvrier. Ne sortant plus, il y était revenu; il le préférait à l'autre. Il dut s'interrompre plusieurs fois en s'habillant; rien que pour passer les manches de la veste, la sueur lui coulait du front.

Depuis qu'il était seul, il avait mis son lit dans l'antichambre afin d'habiter le moins possible cet appartement désert.

Il ouvrit la valise et en tira le trousseau de Cosette.

Il l'étala sur son lit.

Les chandeliers de l'évêque étaient à leur place, sur la cheminée. Il prit, dans un tiroir, deux bougies de cire et les mit dans les chandeliers. Puis, quoiqu'il fît encore grand jour, c'était en été, il les alluma. On voit ainsi quelquefois des flambeaux allumés en plein jour dans les chambres où il y a des morts.

Chaque pas qu'il faisait en allant d'un meuble à l'autre l'exténuait, et il était obligé de s'asseoir. Ce n'était pas de la fatigue ordinaire qui dépense la force pour la renouveler; c'était le reste des mouvements possibles; c'était la vie épuisée qui s'égoutte dans des efforts accablants qu'on ne recommencera pas.

Une des chaises où il se laissa tomber était placée devant le miroir, terrible pour lui, providentiel pour Marius, où il avait lu, sur le buvard, l'écriture renversée de Cosette. Il se vit dans ce miroir et ne se reconnut pas. Il avait quatre-vingts ans; avant le mariage de Marius, on lui eût à peine donné cinquante ans; cette année avait compté comme trente. Ce

qu'il avait sur le front, ce n'était plus la ride de l'âge, c'était la marque mystérieuse de la mort. On sentait là le creusement de l'ongle impitoyable. Ses joues pendaient; la peau de son visage avait cette couleur qui ferait croire qu'il y a déjà de la terre dessus; les deux coins de sa bouche s'abaissaient comme dans ce masque que les anciens sculptaient sur les tombeaux; il regardait le vide avec un air de reproche; on eût dit un de ces grands êtres tragiques qui ont à se plaindre de quelqu'un.

Il était dans cette situation, la dernière phase de l'accablement, où la douleur ne coule plus; elle est, pour ainsi dire, coagulée; il y a, sur l'âme, comme un caillot de désespoir.

La nuit était venue. Il traîna laborieusement une table et le vieux fauteuil près de la cheminée; il posa, sur la table, une plume, de l'encre et du papier.

Cela fait, il eut un évanouissement. Quand il reprit connaissance, il avait soif. Ne pouvant soulever le pot à eau, il le pencha péniblement vers sa bouche et but une gorgée.

Puis il se tourna vers le lit, et, toujours assis, car il ne pouvait rester debout, il regarda la petite robe noire et tous ces chers objets.

Ces contemplations-là durent des heures qui passent comme des minutes. Tout à coup, il eut un frisson, il sentit que le froid lui venait; il s'accouda à la table que les flambeaux de l'évêque éclairaient et prit la plume.

Ni la plume ni l'encre n'avaient servi depuis longtemps; le bec de la plume était recourbé, l'encre était desséchée; il fallut qu'il se levât et qu'il mît quelques gouttes d'eau dans l'encre, ce qu'il ne put faire sans s'arrêter et s'asseoir deux ou trois fois; il fut obligé d'écrire avec le dos de la plume. Il s'essuyait le front de temps en temps.

Sa main tremblait. Il écrivit lentement les quelques lignes que voici:

'*Cosette, je te bénis. Je vais t'expliquer. Ton mari a eu raison de me faire comprendre que je devais m'en aller; cependant, il y a quelques erreurs dans ce qu'il a cru, mais il a eu raison. C'est un homme bien. Aime-le toute ta vie. Monsieur Pontmercy, aimez ma fille bien-aimée. Cosette, écoute, l'argent est bien à toi. Voici l'explication de son origine. Le jais blanc vient de Norvège, le jais noir vient d'Angleterre, la verroterie noire vient d'Allemagne. Le jais est plus léger, plus précieux, plus cher. On peut faire, en France, des imitations comme en Allemagne. Il faut une petite enclume de deux pouces carrés et une lampe à esprit de vin pour amollir la cire. La cire, autrefois, se faisait avec de la résine et du noir de fumée et coûtait quatre francs la livre. J'ai imaginé de la faire avec de la gomme laque et de la térébenthine. Elle ne coûte plus que trente sous et elle est bien meilleure. Les boucles se font avec un verre violet qu'on colle au moyen de cette cire sur une petite membrure en fer noir. Le verre doit être violet pour les bijoux de fer et noir pour les bijoux d'or. L'Espagne en achète beaucoup. C'est le pays du jais...*'

Ici il s'interrompit, la plume tomba de ses doigts, il lui vint un de ces sanglots désespérés qui montaient par moments des profondeurs de son être, le pauvre homme prit sa tête dans ses deux mains et pensa.

-'Oh!', s'écria-t-il au dedans de lui-même, 'C'est fini. Je ne la verrai plus. C'est un sourire qui a passé sur moi. Je vais entrer dans la nuit sans même la revoir. Oh, une minute, un instant, entendre sa voix, toucher sa robe, la regarder, elle, l'ange! Et puis mourir! Ce n'est rien de mourir, ce qui est affreux, c'est de mourir sans la voir. Elle me sourirait, elle me dirait un mot. Est-ce que cela ferait du mal à quelqu'un? Non, c'est fini. Me voilà tout seul. Mon Dieu, mon Dieu! Je ne la verrai plus.'

On frappa alors à sa porte.

CHAPITRE IV: UNE BOUTEILLE D'ENCRE QUI BLANCHIT.

Ce même jour, ou, pour mieux dire, ce même soir, Marius sortit de table et se retira dans son cabinet pour étudier un dossier. Basque lui remit bientôt une lettre en lui disant: 'La personne qui a écrit la lettre est dans l'antichambre.'

Cosette avait pris le bras du grand-père et faisait un tour dans le jardin.

Une lettre peut, comme un homme, avoir mauvaise tournure. Gros papier, pli grossier, rien qu'à les voir, certaines missives déplaisent. La lettre qu'avait apportée Basque était de cette espèce.

Marius la prit. Elle sentait le tabac. Rien n'éveille un souvenir comme une odeur. Marius reconnut ce tabac. Il regarda l'inscription: 'À monsieur le baron Pontmercy, en son hôtel.' Le tabac reconnu lui fit reconnaître l'écriture. On pourrait dire que l'étonnement a des éclairs. Marius fut comme illuminé par un de ces éclairs-là.

L'odorat, ce mystérieux aide-mémoire, venait de faire revivre en lui tout un monde. C'était bien là le papier, la façon de plier, la teinte blafarde de l'encre; c'était bien là l'écriture connue; surtout, c'était le même tabac. Le galetas Jondrette lui apparaissait.

Ainsi, étrange coup de tête du hasard, une des deux pistes qu'il avait tant cherchées, celle pour laquelle, dernièrement encore, il avait fait tant d'efforts et qu'il croyait à jamais perdue, venait s'offrir à lui.

Il décacheta avidement la lettre et lut:

Monsieur le baron,

Si l'Être Suprême m'en avait donné les talents, j'aurais pu être le baron Thénard, membre de l'institut (académie des sciences), mais je ne le suis pas. Je porte seulement le même nom que lui, heureux si ce souvenir me recommande à l'excellence de vos bontés. Le bienfait dont vous m'honorerez sera réciproque. Je suis en possession d'un secret concernant un individu. Cet individu vous concerne aussi. Je tiens le secret à votre disposition, désirant avoir l'honneur de vous être utile. Je vous donnerai le moyen simple de chasser de votre honorable famille cet individu qui n'y a pas droit, madame la baronne étant de haute naissance. Le sanctuaire de la vertu ne pourrait cohabiter plus longtemps avec le crime sans abdiquer.

J'attends dans l'antichambre les ordres de monsieur le baron.

Avec respect.

La lettre était signée 'Thénard'.

Cette signature n'était pas fausse. Elle était seulement un peu abrégée.

Du reste, le style mielleux en disait long sur l'auteur. Le certificat d'origine était complet. Aucun doute n'était possible.

L'émotion de Marius fut profonde. Après le mouvement de surprise, il eut un mouvement de bonheur. Qu'il trouvât maintenant l'autre homme qu'il cherchait, celui qui l'avait sauvé, et il n'aurait plus rien à souhaiter.

Il ouvrit un tiroir de son secrétaire, y prit quelques billets de banque, les mit dans sa poche, referma le secrétaire et sonna. Basque entre-bailla la porte.

-'Faites entrer', dit Marius.

Basque annonça:

-'Monsieur Thénard.'

Un homme entra.

Nouvelle surprise pour Marius: l'homme qui entra lui était parfaitement inconnu.

Cet homme, vieux du reste, avait un gros nez, le menton dans la cravate, des lunettes vertes à double abat-jour de taffetas vert sur les yeux, les cheveux lissés et aplatis sur le front au ras des sourcils, comme la perruque des cochers anglais. Ses cheveux étaient gris. Il était vêtu de noir de la tête aux pieds, d'un noir très râpé mais propre; un trousseau de breloques, sortant de son gousset, y faisait supposer une montre. Il tenait un

vieux chapeau à la main. Il était voûté; la courbure de son dos s'augmentait de la profondeur de son salut.

Ce qui frappait au premier abord, c'est que son costume, trop grand quoique soigneusement boutonné, ne semblait pas fait pour lui. Ici une courte digression est nécessaire.

Il y avait à Paris, à cette époque, dans un vieil appartement, rue Beautreillis, près de l'Arsenal, un juif ingénieux qui avait pour profession de changer un gredin en honnête homme. Pas pour trop longtemps, ce qui eût pu être gênant pour le gredin. Le changement se faisait à vue, pour un jour ou deux, à raison de trente sous par jour, au moyen d'un costume ressemblant le plus possible à l'honnêteté de tout le monde. Ce loueur de costumes s'appelait 'le Changeur'; les filous parisiens lui avaient donné ce nom et ne lui en connaissaient pas d'autre. Il avait un vestiaire assez complet. Les loques dont il affublait les gens étaient à peu près possibles. Il avait des spécialités et des catégories; à chaque clou de son magasin pendait, usée et fripée, une condition sociale; ici l'habit de magistrat, là l'habit de curé, là l'habit de banquier, dans un coin l'habit de militaire en retraite, ailleurs l'habit d'homme de lettres, plus loin l'habit d'homme d'État. Cet être était le costumier du drame immense que la friponnerie joue à Paris. Son bouge était la coulisse d'où le vol sortait et où l'escroquerie rentrait. Un coquin déguenillé arrivait à ce vestiaire, déposait trente sous et choisissait, selon le rôle qu'il voulait jouer ce jour-là, l'habit qui lui convenait; en redescendant l'escalier, le coquin était quelqu'un. Le lendemain, les nippes étaient fidèlement rapportées; le Changeur, qui confiait tout aux voleurs, n'était jamais volé. Ces vêtements avaient un inconvénient: ils 'n'allaient pas'. N'étant pas faits pour ceux qui les portaient, ils étaient collants pour celui-ci, flottants pour celui-là, et ne s'ajustaient à personne. Tout filou qui dépassait la taille habituelle était mal à l'aise dans les costumes du Changeur. Il ne fallait être ni trop gros, ni trop maigre. Le Changeur n'avait prévu que les hommes ordinaires. Il avait pris pour modèle le premier homme venu, lequel n'est ni gros, ni mince, ni grand, ni petit. De là des adaptations quelquefois difficiles dont les pratiques du Changeur se tiraient comme elles pouvaient. Tant pis pour les exceptions! L'habit d'homme d'État, par exemple, noir du haut en bas, et par conséquent convenable, eût été trop grand pour Pitt et trop serré pour Castelcicala. Ce vêtement d'homme d'État était désigné comme suit dans le catalogue du Changeur: «Un habit de drap noir, un pantalon de laine noire, un gilet de soie, des bottes et du linge.» Il y avait en marge: «Ancien ambassadeur», ainsi qu'une note disant: «Dans une boîte séparée, une perruque très frisée, des lunettes vertes, des breloques, deux petits tuyaux de plume d'un pouce de long enveloppés de coton.» Tout cela revenait à l'homme d'État, ancien ambassadeur. Ce costume était, si j'ose dire, exténué; les coutures blanchissaient, une vague boutonnière s'entrouvrait à l'un des coudes; en outre, un bouton manquait sur la poitrine; mais ce n'est qu'un détail; la main de l'homme d'État, devant toujours être dans l'habit et sur le cœur, avait pour fonction de cacher le bouton absent.

Si Marius avait été familier avec les institutions occultes de Paris, il eût tout de suite reconnu, sur le dos du visiteur que Basque venait d'introduire, l'habit d'homme d'État emprunté au décrochez-moi-ça du Changeur.

Le désappointement de Marius, en voyant entrer un homme autre que celui qu'il attendait, tourna en disgrâce pour le nouveau venu. Il l'examina des pieds à la tête. Pendant que le personnage s'inclinait démesurément, il lui demanda d'un ton bref:

-'Que voulez-vous?'

L'homme répondit avec un rictus aimable dont le sourire caressant d'un crocodile donnerait quelque idée:

-'Il me semble impossible que je n'aie pas déjà eu l'honneur de voir monsieur le baron dans le monde. Je crois bien l'avoir rencontré, il y a quelques années, chez madame la princesse Bagration et dans les salons de sa seigneurie le vicomte Dambray, pair de France.'

C'est toujours une bonne tactique en coquinerie que d'avoir l'air de reconnaître quelqu'un qu'on ne connaît pas.

Marius écoutait attentivement cet homme. Il épiait l'accent et le geste, mais son désappointement croissait; c'était une prononciation nasillarde, absolument différente du son de voix aigre et sec auquel il s'attendait. Il était tout à fait dérouté.

-'Je ne connais', dit-il, 'ni madame Bagration, ni M. Dambray. Je n'ai, de ma vie, mis le pied ni chez l'un, ni chez l'autre.'

La réponse était bourrue. Le personnage, gracieux quand même, insista.

-'Alors, ce sera chez Chateaubriand que j'aurai vu monsieur! Je connais bien Chateaubriand. Il est très affable. Il me dit quelquefois: «Thénard, mon ami, venez boire un verre avec moi.»'

Le front de Marius devint de plus en plus sévère:

-'Je n'ai jamais eu l'honneur d'être reçu chez monsieur de Chateaubriand. Abrégeons. Qu'est-ce que vous voulez?'

L'homme, devant la voix plus dure, salua plus bas.

-'Monsieur le baron, daignez m'écouter. Il y a en Amérique, dans un pays qui est du côté de Panama, un village appelé la Joya. Ce village se compose d'une seule maison. C'est une grande maison carrée de trois étages en briques séchées au soleil. Chaque côté du carré est long de cinq cents pieds. Chaque étage est en retrait de douze pieds sur l'étage inférieur de façon à laisser devant soi une terrasse qui fait le tour de l'édifice. Au centre, il y a une cour intérieure où sont stockées les provisions et les munitions. Il n'y a pas de fenêtres, pas de portes, juste des meurtrières. Il faut utiliser des échelles pour monter et descendre. Le soir, on ferme les trappes, on retire les échelles, on braque les tromblons et les carabines. C'est une maison le jour, une citadelle, la nuit, qui contient huit cents habitants armés jusqu'aux dents. Pourquoi tant de précautions? C'est que ce pays est dangereux: il est plein d'anthropophages. Alors pourquoi y va-t-on? C'est que ce pays est merveilleux: on y trouve de l'or.'

-'Où voulez-vous en venir?', interrompit Marius qui, du désappointement, passa à l'impatience.

-'À ceci, monsieur le baron. Je suis un ancien diplomate fatigué. La vieille civilisation m'a mis sur les dents. Je veux essayer les sauvages.'

-'Et après?'

-'Monsieur le baron, l'égoïsme est la loi du monde. La paysanne prolétaire qui travaille à la journée se retourne quand la diligence passe, la paysanne propriétaire qui travaille dans son champ ne se retourne pas. Le chien du pauvre aboie après le riche, le chien du riche aboie après le pauvre. Chacun pour soi. L'intérêt, voilà le but des hommes. L'or, voilà l'aimant.'

-'Concluez donc!'

-'Je voudrais aller m'établir à la Joya. Nous sommes trois. J'ai mon épouse et ma demoiselle, qui est très belle d'ailleurs. Le voyage est long et cher. Il me faut un peu d'argent.'

-'En quoi cela me regarde-t-il?'

L'inconnu tendit le cou hors de sa cravate, geste propre au vautour, et répliqua en souriant encore plus:

-'Est-ce que monsieur le baron a lu ma lettre?'

Le contenu de l'épître avait glissé sur Marius. Il avait vu l'écriture plus qu'il n'avait lu la lettre. Il s'en souvenait à peine. Depuis un moment, un nouveau détail l'occupait. 'Mon épouse et ma demoiselle', cette expression lui disait quelque chose. Il dévisagea l'inconnu. Un juge d'instruction n'eût pas mieux regardé. Il le guettait presque. Il se borna à lui répondre:

-'Précisez.'

L'inconnu inséra ses deux mains dans ses deux goussets, releva sa tête sans redresser son épine dorsale mais en regardant attentivement Marius à travers le vert émeraude de ses lunettes.

-'Soit, monsieur le baron. Je précise. J'ai un secret à vous vendre.'

-'Un secret?'

-'Un secret.'

-'Qui me concerne?'

-'Un peu.'

-'Quel est ce secret?'

Marius examinait de plus en plus l'homme.

-'Je commence gratis', dit l'inconnu. 'Vous allez voir que je suis intéressant.'

-'Parlez.'

-'Monsieur le baron, vous avez, chez vous, un voleur et un assassin.'

Marius tressaillit.

-'Chez moi? Pas possible!', dit-il.

L'inconnu, imperturbable, brossa son chapeau du coude et poursuivit:

-'Un assassin et un voleur. Remarquez, monsieur le baron, que je ne parle pas ici de faits anciens, arriérés, caducs, qui peuvent être effacés par la prescription, devant la loi, et par le repentir, devant Dieu. Je parle de faits récents, de faits actuels, de faits encore ignorés de la justice à cette heure. Je continue. Cet homme s'est glissé dans votre confiance et presque dans votre famille en utilisant un faux nom. Je vais vous dire son vrai nom. Et je vais vous le dire pour rien.'

-'J'écoute'.

-'Il s'appelle Jean Valjean.'

-'Je le sais.'

-'Je vais vous dire, également pour rien, qui il est.'

-'Dites.'

-'C'est un ancien forçat.'

-'Je le sais.'

-'Vous le savez depuis que j'ai eu l'honneur de vous le dire.'

-'Non. Je le savais avant.'

Le ton froid de Marius, sa double réplique, son laconisme réfractaire au dialogue, remuèrent dans l'inconnu quelque colère sourde. Il jeta un regard méchant qui rencontra celui de Marius. Si rapide qu'il fût, ce regard était de ceux qu'on reconnaît quand on les a vus une fois; il n'échappa pas à Marius. Certains flamboiements ne peuvent venir que de certaines âmes; la prunelle, ce soupirail de la pensée, s'en embrase; les lunettes ne cachent rien; mettez donc une vitre à l'enfer.

L'inconnu reprit, en souriant:

-'Je ne me permets pas de démentir monsieur le baron. Vous remarquerez donc que je suis renseigné. Maintenant, ce que j'ai à vous apprendre n'est connu que de moi seul. Cela intéresse la fortune de madame la baronne. C'est un secret extraordinaire. Il est à vendre. C'est à vous que je l'offre d'abord. Bon marché. Vingt mille francs.'

-'Je connais ce secret-là comme je connais les autres', dit Marius.

Le personnage sentit le besoin de baisser un peu son prix:

-'Monsieur le baron, mettez dix mille francs et je parle.'

-'Je vous répète que vous n'avez rien à m'apprendre. Je sais ce que vous voulez me dire.'

Il y eut un nouvel éclair dans les yeux de l'homme. Il s'écria:

-'Il faut pourtant que je mange aujourd'hui. C'est un secret extraordinaire, vous dis-je. Monsieur le baron, je vais parler. Je parle. Donnez-moi vingt francs.'

Marius le regarda fixement:

-'Je connais votre secret extraordinaire, je connais le nom de Jean Valjean, de même que le vôtre.'

-'Mon nom?'

-'Oui.'

-'Ce n'est pas difficile, monsieur le baron. J'ai eu l'honneur de vous l'écrire et de vous le dire. Je suis M. Thénard.'

-'... dier.'

-'Hein?'

-'Thénardier.'

-'Qui ça?'

Dans le danger, le porc-épic se hérisse, le scarabée fait le mort, la vieille garde se forme en carré; cet homme se mit à rire.

Puis il enleva une poussière sur la manche de son habit.

Marius continua:

-'Vous êtes aussi l'ouvrier Jondrette, le comédien Fabantou, le poète Genflot, l'espagnol don Alvarez et la femme Balizard.'

-'La femme quoi?'

-'Vous avez tenu une gargote à Montfermeil.'

-'Une gargote, jamais de la vie!'

-'Je vous dis que vous êtes Thénardier.'

-'Je le nie.'

-'Et que vous êtes un truand.'

Marius, tirant de sa poche un billet de banque, le lui jeta à la figure.

-'Merci, pardon, cinq cents francs, monsieur le baron!

L'homme, bouleversé, saluant, saisissant le billet, l'examina.

-'Cinq cents francs!', reprit-il, ébahi. Et il bégaya: 'Quel joli papier!'

Puis il ajouta brusquement:

-'Eh bien soit, mettons-nous à l'aise.'

Avec l'agilité d'un singe, rejetant ses cheveux en arrière, arrachant ses lunettes, retirant, de son nez, les deux tuyaux de plume dont il a été question tout à l'heure, il ôta son visage comme on ôte son chapeau.

L'œil s'alluma; le front inégal, raviné, bossu par endroits, hideusement ridé en haut, se dégagea, le nez redevint aigu comme un bec; le profil féroce et sagace de l'homme de proie reparut.

-'Monsieur le baron est infaillible', dit-il d'une voix nette et d'où avait disparu tout nasillement, 'je suis Thénardier, en effet.'

Et il redressa son dos voûté.

Thénardier, car c'était bien lui, était étrangement surpris; il eût été troublé s'il avait pu l'être. Il était venu apporter de l'étonnement et c'était lui qui en recevait. Cette humiliation lui était payée cinq cents francs; à tout prendre, il l'acceptait, mais il n'en était pas moins abasourdi.

Il voyait pour la première fois ce baron Pontmercy et, malgré son déguisement, ce baron Pontmercy le reconnaissait. De plus, ce baron connaissait Jean Valjean. Qu'était-ce que ce jeune homme presque imberbe, si glacial et si généreux, qui était au fait de l'identité des gens, qui leur ouvrait sa bourse, qui malmenait les fripons comme un juge et qui les payait comme une dupe?

Thénardier, quoique ayant été voisin de Marius, ne l'avait jamais vu, ce qui est fréquent à Paris; il avait, autrefois, entendu vaguement ses filles parler d'un jeune homme très pauvre appelé Marius et qui demeurait dans la maison. Il lui avait écrit, sans le connaître. Aucun rapprochement n'était possible dans son esprit entre ce Marius-là et M. le baron Pontmercy.

Quant au nom de Pontmercy, on se rappelle que, sur le champ de bataille de Waterloo, il n'en avait entendu que les deux dernières syllabes, pour lesquelles il avait toujours eu le légitime dédain qu'on doit à ce qui n'est qu'un remerciement.

Du reste, par sa fille Azelma, qui avait suivi les mariés le 16 février, et par ses recherches personnelles, il était parvenu à savoir beaucoup de choses; du fond de ses ténèbres, il avait réussi à saisir plus d'un fil mystérieux. Il avait finalement découvert qui était l'homme qu'il avait rencontré dans le Grand Égout. De l'homme, il était facilement arrivé au nom. Il savait que madame la baronne Pontmercy était Cosette. Mais de ce côté-là, il comptait être discret. Qui était Cosette? Il ne le savait pas au juste lui-même. Il entrevoyait bien quelque enfant naturel; l'histoire de Fantine lui avait toujours semblé louche, mais à quoi bon en parler? Pour se faire payer son silence? Il avait, ou croyait avoir

à vendre mieux que cela. En outre, selon toute apparence, venir affirmer, sans preuves, au baron Pontmercy que ça femme était le fruit d'amours illégales n'eût réussi qu'à attirer la botte du mari vers les reins du révélateur.

Dans la pensée de Thénardier, la conversation avec Marius n'avait pas encore commencé. Il avait dû reculer, modifier sa stratégie, quitter une position, changer de front, mais rien d'essentiel n'était encore compromis, et il avait cinq cents francs dans sa poche. De plus, il avait quelque chose de décisif à dire; même contre ce baron Pontmercy si bien renseigné et si bien armé, il se sentait fort. Pour les hommes de la nature de Thénardier, tout dialogue est un combat. Dans celui qui allait s'engager, quelle était sa situation? Il ne savait pas à qui il parlait mais il savait de quoi il parlait. Il fit rapidement cette revue intérieure de ses forces et, après avoir confirmé son identité, il attendit.

Marius était resté pensif. Il tenait donc enfin Thénardier. Cet homme, qu'il avait tant désiré retrouver, était là. Il allait donc pouvoir faire honneur à la recommandation du colonel Pontmercy. Il était humilié que ce héros dût quelque chose à ce bandit mais il avait enfin la possibilité de payer la dette du colonel et d'oublier toute cette affaire.

À côté de ce devoir, il en avait un autre: éclaircir, si possible, l'origine de la fortune de Cosette. L'occasion semblait se présenter. Thénardier savait peut-être quelque chose. Il pouvait être utile de voir le fond de cet homme. Il commença par là.

Thénardier avait fait disparaître le 'joli papier' dans sa poche et regardait Marius avec une douceur presque tendre.

Marius rompit le silence.

-'Thénardier, je vous ai dit votre nom. À présent, votre secret, ce que vous veniez m'apprendre, voulez-vous que je vous le dise? J'ai mes informations, moi aussi. Vous allez voir que j'en sais plus long que vous. Jean Valjean, comme vous l'avez dit, est un assassin et un voleur. Un voleur, parce qu'il a volé un riche manufacturier dont il a causé la ruine, M. Madeleine. Un assassin, parce qu'il a assassiné l'agent de police Javert.'

-'Je ne comprends pas, monsieur le baron', répliqua Thénardier.

-'Je vais me faire comprendre. Écoutez. Il y avait, dans un arrondissement du Pas-de-Calais, vers 1822, un homme qui avait eu quelque ancien démêlé avec la justice et qui, sous le nom de M. Madeleine, s'était relevé et réhabilité. Cet homme était devenu un notable respecté. Avec une industrie, la fabrication de verroteries noires, il avait fait la fortune de toute une ville. Quant à sa fortune personnelle, il l'avait faite aussi, mais sans le vouloir. Il était le père nourricier des pauvres. Il fondait des hôpitaux, ouvrait des écoles, visitait les malades, dotait les filles, soutenait les veuves, adoptait les orphelins; il était comme le tuteur du pays. Il avait refusé la croix de la Légion d'honneur, on l'avait nommé maire. Un forçat libéré connaissait le secret cet homme et le délit pour lequel il était poursuivi; il le dénonça et le fit arrêter. Il profita de l'arrestation pour venir à Paris et se faire remettre, par le banquier Laffitte, je tiens le renseignement du caissier lui-même, au moyen d'une fausse signature, une somme de plus d'un demi-million qui appartenait à M. Madeleine. Le forçat qui a volé M. Madeleine est Jean Valjean. Quant à l'autre fait, vous n'avez rien non plus à m'apprendre. Jean Valjean a tué l'agent Javert; il l'a tué d'un coup de pistolet. Moi qui vous parle, j'étais présent.'

Thénardier jeta à Marius le coup d'œil souverain d'un homme battu qui remet la main sur la victoire et qui vient de regagner, en une minute, tout le terrain qu'il avait perdu. Le sourire revint tout de suite; l'inférieur, vis-à-vis du supérieur, doit avoir le triomphe câlin; Thénardier se borna à dire à Marius:

-'Monsieur le baron, nous faisons fausse route.'

Il souligna cette phrase en faisant faire un moulinet expressif à son trousseau de breloques.

-'Quoi!', repartit Marius, 'Contestez-vous cela? Ce sont des faits.'

-'Ce sont des chimères. La confiance dont monsieur le baron m'honore me fait un devoir de le lui dire. Je n'aime pas voir accuser les gens injustement. Monsieur le baron, Jean Valjean n'a pas volé M. Madeleine, il n'a pas tué Javert, non plus.'

-'Voilà qui est fort! Comment cela?'

-'Pour deux raisons.'

-'Lesquelles? parlez.'

-'Voici la première: il n'a pas volé M. Madeleine, attendu que Jean Valjean et M. Madeleine sont la même personne.'

-'Que me racontez-vous là?'

-'Et voici la seconde: il n'a pas assassiné Javert, attendu que celui qui a tué Javert, c'est Javert.'

-'Que voulez-vous dire?'

-'Javert s'est suicidé.'

-'Prouvez-le, prouvez-le', cria Marius.

Thénardier reprit en scandant sa phrase à la façon d'un alexandrin antique:

-'L'agent-de-police-Ja-vert-a-été-trouvé-noyé-sous-un-bateau-du-Pont-au-Change

-'Mais prouvez-le donc!'

Thénardier tira, de sa poche de côté, une grande enveloppe de papier gris qui semblait contenir des feuilles pliées.

-'J'ai mon dossier', dit-il avec calme.

Et il ajouta:

-'Monsieur le baron, dans votre intérêt, j'ai voulu connaître à fond mon Jean Valjean. Je dis que Jean Valjean et Madeleine, c'est le même homme, et je dis que Javert n'a eu d'autre assassin que Javer; si je parle, c'est que j'ai des preuves. Non des preuves manuscrites, l'écriture est suspecte, l'écriture est complaisante, mais des preuves imprimées.'

Tout en parlant, Thénardier sortit, de l'enveloppe, deux numéros de journaux, jaunis, fanés, et fortement saturés de tabac. L'un de ces deux journaux, cassé à tous les plis et tombant en lambeaux, semblait beaucoup plus ancien que l'autre.

-'Deux faits, deux preuves', fit Thénardier. Et il tendit à Marius les deux journaux ouverts.

Ces deux journaux, le lecteur les connaît. L'un, le plus ancien, un numéro du *Drapeau blanc* du 25 juillet 1823, établissait l'identité de M. Madeleine et de Jean Valjean. L'autre, un *Moniteur* du 15 juin 1832, constatait le suicide de Javert, ajoutant qu'il résultait d'un rapport verbal de Javert au préfet que, fait prisonnier dans la barricade de la rue de la Chanvrerie, il avait dû la vie à la magnanimité d'un insurgé qui, le tenant en joue, avait tiré en l'air au lieu de lui brûler la cervelle.

Marius lut. Il y avait des preuves, des dates, des noms, des faits indiscutables. De plus, ces deux journaux n'avaient pas été imprimés exprès pour appuyer les dires de Thénardier; la note publiée dans *Le Moniteur* était un document officiel émanant de la préfecture de police. Marius ne pouvait pas douter de la véracité de tout cela. Les renseignements du caissier étaient faux, ce qui avait entraîné sa méprise. Jean Valjean, brusquement grandi, sortait du nuage. Marius ne put retenir un cri de joie:

-'Eh bien alors, ce malheureux est un homme admirable! Cette fortune était vraiment à lui! Il est M. Madeleine, la providence de tout un pays! Il est Jean Valjean, le sauveur de Javert! C'est un héros! C'est un saint!'

-'Ce n'est pas un saint, et ce n'est pas un héros', dit Thénardier. 'C'est un assassin et un voleur.'

Et il ajouta avec le ton d'un homme qui commence à se sentir quelque autorité: 'Calmons-nous.'

Voleur, assassin, ces mots que Marius croyait disparus, et qui revenaient, tombèrent sur lui comme une douche de glace.

-'Encore!' dit-il.

-'Toujours', fit Thénardier. 'Jean Valjean n'a pas volé Madeleine mais c'est un voleur. Il n'a pas tué Javert mais c'est un meurtrier.'

-'Voulez-vous parler', reprit Marius, 'de ce misérable vol d'il y a quarante ans?'

-'Je dis assassinat et vol, monsieur le baron. Et je répète que je parle de faits actuels. Ce que j'ai à vous révéler est absolument inconnu. C'est de l'inédit. Et peut-être y

trouverez-vous la source de la fortune habilement offerte par Jean Valjean à madame la baronne. Je dis habilement car, par une donation de ce genre, se glisser dans une honorable maison dont on partagera l'aisance et, du même coup, cacher son crime, jouir de son vol, enfouir son nom et se créer une famille, c'est loin d'être bête.'

-'Je pourrais vous interrompre ici', observa Marius, 'mais continuez.'

-'Monsieur le baron, je vais tout vous dire, laissant la récompense à votre générosité. Ce secret vaut de l'or massif. Vous me direz: pourquoi ne t'es-tu pas adressé à Jean Valjean? Pour une raison toute simple: je sais qu'il s'est dessaisi, et dessaisi en votre faveur. Je trouve la combinaison ingénieuse, mais il n'a plus le sou. Il me montrerait ses mains vides. Puisque j'ai besoin d'un peu argent pour mon voyage à la Joya, je vous préfère à lui. Je suis un peu fatigué, permettez-moi de prendre une chaise.'

Marius s'assit et lui fit signe de s'asseoir.

Thénardier s'installa sur une chaise capitonnée, reprit les deux journaux, les replongea dans l'enveloppe et murmura en grattant avec son ongle le *Drapeau blanc*: 'J'ai eu du mal à avoir celui-ci.' Cela fait, il croisa les jambes et s'adossa fermement, attitude propre aux gens sûrs de ce qu'ils disent; puis, en appuyant sur les mots, il dit sur un ton grave:

-'Monsieur le baron, le 6 juin 1832, il y a un an environ, le jour de l'émeute, un homme était dans le Grand Égout de Paris, du côté où l'égout vient rejoindre la Seine, entre le pont des Invalides et le pont d'Iéna.'

Marius rapprocha brusquement sa chaise de celle de Thénardier. Thénardier remarqua ce mouvement et continua avec la lenteur d'un orateur qui tient son interlocuteur et qui sent la palpitation de son adversaire sous ses paroles:

-'Cet homme, forcé de se cacher, pour des raisons du reste étrangères à la politique, avait pris l'égout pour domicile et en avait une clef. C'était, je le répète, le 6 juin; il pouvait être huit heures du soir. L'homme entendit du bruit dans l'égout. Très surpris, il se blottit, et guetta. C'était un bruit de pas, on marchait dans l'ombre, on venait de son côté. Chose étrange, il y avait, dans l'égout, un autre homme que lui. La grille de sortie de l'égout n'était pas loin. Un peu de lumière qui en venait lui permit de reconnaître le nouveau venu et de voir que cet homme portait quelque chose sur son dos. Il marchait courbé. L'homme qui marchait courbé était un ancien forçat, et ce qu'il traînait sur ses épaules était un cadavre. Flagrant délit d'assassinat, s'il en fut. Quant au vol, il va de soi; on ne tue pas un homme gratis. Ce forçat allait jeter ce cadavre à la rivière. Un fait à noter, c'est qu'avant d'arriver à la grille de sortie, ce forçat, qui venait de loin dans l'égout, avait nécessairement rencontré une fondrière épouvantable où il semble qu'il eût pu laisser le cadavre; mais, dès le lendemain, les égoutiers, en travaillant à la fondrière, y auraient retrouvé l'homme assassiné, et ce n'était pas une bonne chose pour l'assassin. Il avait préféré traverser la fondrière avec son fardeau; ses efforts ont dû être effrayants, il est impossible de risquer plus complètement sa vie; je ne comprends pas qu'il soit sorti de là vivant.'

La chaise de Marius se rapprocha encore. Thénardier en profita pour respirer longuement. Il poursuivit:

-'Monsieur le baron, un égout n'est pas le Champ de Mars. On y manque de tout, et même de place. Quand deux hommes sont là, il faut qu'ils se rencontrent. C'est ce qui arriva. Le domicilié et le passant furent obligés de se dire bonjour, à regret. Le passant dit au domicilié: «Tu vois ce que j'ai sur le dos, il faut que je sorte, tu as la clef, donne-la-moi.» Ce forçat était un homme d'une force prodigieuse. On ne pouvait pas refuser. Pourtant, celui qui avait la clef parlementa, uniquement pour gagner du temps. Il examina ce mort, mais il ne put rien voir, sinon qu'il était jeune, bien habillé, riche et tout défiguré par le sang. Tout en causant, il trouva moyen de déchirer et d'arracher par derrière, sans que l'assassin s'en aperçût, un morceau de la veste de l'homme assassiné. Pièce à conviction, vous comprenez; moyen de ressaisir la trace des choses et de prouver le crime du criminel. Il mit la pièce à conviction dans sa poche. Après quoi, il ouvrit la grille, fit sortir l'homme avec son «paquet» sur le dos, referma la grille et se sauva, ne voulant pas être mêlé au reste de l'aventure et voir l'assassin jeter le pauvre assassiné dans la rivière. Vous comprenez à

présent. Celui qui portait le cadavre, c'est Jean Valjean; celui qui avait la clef vous parle en ce moment; et le morceau de la veste...'

Thénardier acheva la phrase en tirant de sa poche et en tenant, à la hauteur de ses yeux, pincé entre ses deux pouces et ses deux index, un lambeau de drap noir déchiqueté, tout couvert de taches sombres.

Marius s'était levé, pâle, respirant à peine, le regard fixé sur le morceau de drap noir; sans prononcer une parole, sans quitter ce haillon du regard, il recula vers le mur. Avec sa main droite étendue derrière lui, il chercha, en tâtonnant sur le mur, une clef qui était sur la serrure d'un placard, près de la cheminée. Il trouva cette clef, ouvrit le placard et, tout en continuant à fixer le chiffon que Thénardier tenait dans sa main, y enfonça son bras.

Thénardier continua:

-'Monsieur le baron, j'ai de bonnes raisons de croire que le jeune homme assassiné était un opulent étranger attiré par Jean Valjean dans un piège et porteur d'une somme énorme.'

-'Le jeune homme c'était moi, et voici l'habit!', cria Marius, et il jeta sur le parquet un vieil habit noir couvert de sang.

Puis, arrachant le morceau des mains de Thénardier, il s'accroupit sur l'habit et rapprocha du pan déchiqueté le morceau déchiré. La déchirure s'adaptait exactement; le lambeau complétait l'habit.

Thénardier était pétrifié. Il pensa ceci: je suis épaté.

Marius se redressa, frémissant, désespéré, rayonnant.

Il fouilla dans sa poche, marcha, furieux, vers Thénardier, lui présentant et lui appuyant presque sur le visage sa main remplie de billets de cinq cents et de mille francs.

-'Vous êtes un infâme! Vous êtes un menteur, un calomniateur, un scélérat. Vous veniez accuser cet homme, vous l'avez justifié; vous vouliez le perdre, vous n'avez réussi qu'à le glorifier. Et c'est vous qui êtes un voleur! Et c'est vous qui êtes un assassin! Je vous ai vu, Thénardier Jondrette, dans ce bouge du boulevard de l'Hôpital. J'en sais assez sur vous pour vous envoyer au bagne, et plus loin même, si je voulais. Tenez, voilà mille francs, sacripant que vous êtes!'

Et il jeta un billet de mille francs à Thénardier.

-'Ah! Jondrette Thénardier, vil coquin! Que ceci vous serve de leçon, brocanteur de secrets, marchand de mystères, fouilleur de ténèbres, misérable! Prenez ces cinq cents francs et sortez d'ici! Waterloo vous protège.'

-'Waterloo!', grommela Thénardier, en empochant les cinq cents francs et les mille francs.

-'Oui, assassin, vous y avez sauvé la vie à un colonel...'

-'À un général', dit Thénardier, en relevant la tête.

-'À un colonel!', reprit Marius avec emportement. 'Je ne donnerais pas un centime pour un général. Et vous veniez ici dire des choses infâmes! Je vous dis que vous avez commis tous les crimes. Partez, disparaissez! Soyez heureux seulement, c'est tout ce que je désire. Ah, monstre, voilà encore trois mille francs! Prenez-les. Vous partirez dès demain pour l'Amérique, avec votre fille, car votre femme est morte, abominable menteur! Je veillerai à votre départ, bandit, et je vous donnerai, à ce moment-là, vingt mille francs. Allez vous faire pendre ailleurs!'

-'Votre seigneurie', répondit Thénardier en saluant jusqu'à terre, 'ma reconnaissance éternelle.'

Thénardier sortit, n'y comprenant rien, ravi de ce doux écrasement sous des sacs d'or et de cette foudre éclatant en billets de banque.

Foudroyé, il l'était, mais content aussi; il eût été très fâché d'avoir un paratonnerre contre cette foudre-là.

Finissons-en tout de suite avec cet homme. Deux jours après les événements que je raconte en ce moment, il partit, grâce à Marius, pour l'Amérique, sous un faux nom, avec sa fille Azelma, muni d'une traite de vingt mille francs sur New York. La misère morale de

Thénardier, ce bourgeois manqué, était irrémédiable; il fut en Amérique ce qu'il était en Europe. Le contact d'un méchant homme suffit quelquefois pour pourrir une bonne action et pour en faire sortir une chose mauvaise. Avec l'argent de Marius, Thénardier se fit négrier!

Dès que Thénardier fut dehors, Marius courut dans le jardin où Cosette se promenait encore.

-'Cosette, Cosette!', cria-t-il. 'Viens, viens vite. Partons. Basque, un fiacre! Cosette, viens. Ah! Mon Dieu! C'est lui qui m'avait sauvé la vie! Ne perdons pas une minute! Mets ton châle.'

Cosette le crut fou et obéit.

Il ne respirait pas, il mettait la main sur son cœur pour en comprimer les battements. Il allait et venait à grands pas. Il embrassa Cosette en disant: 'Ah, Cosette, je suis un imbécile!'

Marius était éperdu. Il commençait à entrevoir, dans ce Jean Valjean, on ne sait quelle haute et sombre figure. Une vertu inouïe lui apparaissait, suprême et douce, humble dans son immensité. Le forçat se transfigurait en Christ. Marius avait l'éblouissement de ce prodige. Il ne savait pas au juste ce qu'il voyait, mais c'était grand.

En un instant, un fiacre fut devant la porte. Marius y fit monter Cosette et s'y élança.

-'Cocher,' dit-il, 'rue de l'Homme-Armé, au numéro 7.' Le fiacre partit.

-'Ah, quel bonheur!', dit Cosette, 'Rue de l'Homme-Armé. Je n'osais plus t'en parler. Nous allons voir monsieur Jean.'

-'Ton père, Cosette, ton père, plus que jamais. Cosette, je comprends. Tu m'as dit que tu n'avais jamais reçu la lettre que je t'avais fait remettre par Gavroche. Elle sera tombée dans ses mains. Cosette, il est allé à la barricade, pour me sauver. Comme c'est sa nature d'être un ange, en passant, il en a sauvé d'autres; il a sauvé Javert. Il m'a tiré de ce gouffre pour me donner à toi. Il m'a porté sur son dos dans cet effroyable égout. Ah, je suis un monstrueux ingrat. Cosette, après avoir été ta providence, il a été la mienne. Figure-toi qu'il y avait une fondrière épouvantable, à s'y noyer cent fois, à se noyer dans la boue, Cosette, il me l'a fait traverser. J'étais évanoui je ne voyais rien, je n'entendais rien, je ne pouvais rien savoir de ma propre aventure. Nous allons le ramener, le prendre avec nous, qu'il le veuille ou non, il ne nous quittera plus. Pourvu qu'il soit chez lui! Pourvu que nous le trouvions! Je passerai le reste de ma vie à le vénérer. Oui, ce doit être cela, Cosette. C'est à lui que Gavroche aura remis ma lettre. Tout s'explique. Tu comprends?'

Cosette ne comprenait pas un mot.

-'Tu as raison', lui dit-elle.

Pendant ce temps, le fiacre roulait.

CHAPITRE V: LE JOUR DERRIÈRE LA NUIT.

Le coup qu'il entendit frapper à sa porte fit se retourner Jean Valjean.

-'Entrez', dit-il faiblement.

La porte s'ouvrit. Cosette et Marius parurent.

Cosette se précipita dans la chambre.

Marius resta sur le seuil, debout, appuyé contre le montant de la porte.

-'Cosette!', dit Jean Valjean, et il se dressa sur sa chaise, les bras ouverts et tremblants, hagard, livide, sinistre, une joie immense dans les yeux.

Cosette, suffoquée d'émotion, tomba sur la poitrine de Jean Valjean.

-'Papa!', dit-elle.

Jean Valjean, bouleversé, bégaya:

-'Cosette, elle, vous, madame, c'est toi, ah, mon Dieu!'

Serré dans les bras de Cosette, il s'écria:

-'C'est toi! Tu es là! Tu me pardonnes donc!'

Marius, baissant les paupières pour empêcher ses larmes de couler, fit un pas et murmura entre ses lèvres contractées convulsivement pour arrêter les sanglots:

-'Mon père!'

-'Et vous aussi, vous me pardonnez!', dit Jean Valjean.

Marius ne put trouver une parole; Jean Valjean ajouta: 'Merci.'

Cosette enleva son châle et jeta son chapeau sur le lit.

-'Cela me gêne', dit-elle.

S'asseyant sur les genoux du vieillard, elle écarta ses cheveux blancs d'un mouvement adorable et embrassa son front.

Jean Valjean se laissa faire, égaré.

Cosette, qui ne comprenait que très confusément, redoubla ses caresses, comme si elle voulait payer la dette de Marius.

Jean Valjean balbutia:

-'Comme on est bête! Je croyais que je ne la reverrais plus. Figurez-vous, monsieur Pontmercy, qu'au moment où vous êtes entré, je me disais: «C'est fini. Voilà sa petite robe, je suis un homme misérable, je ne verrai plus Cosette.» Je disais cela au moment même où vous montiez l'escalier. Étais-je idiot! Voilà comme on est idiot! Mais on compte sans le bon Dieu. Le bon Dieu dit: «Tu t'imagines qu'on va t'abandonner mais ça ne se passera pas comme ça. Allons, il y a là un pauvre bonhomme qui a besoin d'un ange.» Et l'ange vient, et l'on revoit sa Cosette, sa petite Cosette. Ah, j'étais bien malheureux!'

Il fut un moment sans pouvoir parler, puis il poursuivit:

-'J'avais vraiment besoin de voir Cosette une petite fois de temps en temps. Un cœur a toujours besoin d'aimer une fleur. Je sentais bien que j'étais de trop. Je me donnais des raisons: ils n'ont pas besoin de toi, reste dans ton coin, on n'a pas le droit de s'éterniser. Ah, Dieu béni, je la revois! Sais-tu, Cosette, que ton mari est très beau? Tu as un joli col brodé; j'aime ce dessin-là. C'est ton mari qui l'a choisi, n'est-ce pas? Et puis, il te faudra des cachemires. Monsieur Pontmercy, laissez-moi la tutoyer. Ce n'est pas pour longtemps.'

Cosette reprit:

-'Quelle méchanceté de nous avoir laissés comme cela! Où êtes-vous donc allé? Pourquoi avez-vous été si long? Autrefois, vos voyages ne duraient pas plus de trois ou quatre jours. J'ai envoyé Nicolette, on répondait toujours: il est absent. Depuis quand êtes-vous revenu? Pourquoi ne pas nous l'avoir fait savoir? Savez-vous que vous avez l'air très fatigué? Ah, le vilain père, il a été malade, et nous ne l'avons pas su! Tiens, Marius, tâte sa main comme elle est froide!'

-'Ainsi vous voilà! Monsieur Pontmercy, vous me pardonnez!', répéta Jean Valjean.

À ce mot, tout ce qui se gonflait dans le cœur de Marius trouva une issue, il éclata:

-'Cosette, entends-tu? Il en est là! Il me demande pardon. Et sais-tu ce qu'il m'a fait, Cosette? Il m'a sauvé la vie. Il a fait plus. Il t'a donnée à moi. Et après m'avoir sauvé et après t'avoir donnée à moi, Cosette, qu'a-t-il fait de lui-même? Il s'est sacrifié. Voilà l'homme. Et, à moi l'ingrat, à moi l'oublieux, à moi l'impitoyable, à moi le coupable, il me dit merci. Cosette, toute ma vie passée aux pieds de cet homme, ce sera trop peu. Cette barricade, cet égout, cette fournaise, ce cloaque, il a tout traversé pour moi, pour toi, Cosette! Il m'a emporté à travers toutes les morts qu'il écartait de moi et qu'il acceptait pour lui. Tous les courages, toutes les vertus, tous les héroïsmes, toutes les saintetés, il les a! Cosette, cet homme-là est un ange!'

-'Chut, chut!', dit tout bas Jean Valjean. 'Pourquoi dire tout cela?'

-'Mais vous', s'écria Marius avec une colère où il y avait de la vénération, 'pourquoi ne l'avez-vous pas dit? C'est de votre faute aussi. Vous sauvez la vie aux gens et vous le leur cachez! Vous faites plus, sous prétexte de vous démasquer, vous vous calomniez. C'est affreux.'

-'J'ai dit la vérité', répondit Jean Valjean.

-'Non', reprit Marius, 'la vérité, c'est toute la vérité; et vous ne l'avez pas dite. Vous étiez monsieur Madeleine, pourquoi ne pas l'avoir dit? Vous aviez sauvé Javert, pourquoi ne pas l'avoir dit? Je vous devais la vie, pourquoi ne pas l'avoir dit?'

-'Parce que je pensais comme vous. Je trouvais que vous aviez raison. Il fallait que je parte. Si vous aviez connu cette affaire de l'égout, vous m'auriez fait rester près de vous. Je devais donc me taire. Si j'avais parlé, cela aurait tout gêné.'

-'Gêné quoi? Gêné qui?', repartit Marius. 'Est-ce que vous croyez que vous allez rester ici? Nous vous emmenons. Ah, mon Dieu, quand je pense que c'est par hasard que j'ai appris tout cela! Nous vous emmenons. Vous faites partie de nous-mêmes. Vous êtes son père et le mien. Vous ne passerez pas un jour de plus dans cette affreuse maison. Ne vous figurez pas que vous serez ici demain.'

-'Demain', dit Jean Valjean, 'je ne serai pas ici, mais je ne serai pas chez vous.'

-'Que voulez-vous dire?', répliqua Marius. 'Ah çà, nous ne permettons plus de voyage. Vous ne nous quitterez plus. Vous nous appartenez. Nous ne vous lâchons pas.'

-'Cette fois-ci, c'est pour de bon', ajouta Cosette. 'Nous avons une voiture en bas. Je vous enlève. S'il le faut, j'emploierai la force.'

Et, riant, elle fit le geste de soulever le vieillard dans ses bras.

-'Il y a toujours votre chambre dans notre maison', poursuivit-elle. 'Si vous saviez comme le jardin est joli à ce moment de l'année. Les azalées y poussent très bien. Les allées sont recouvertes de sable de rivière; il y a de petits coquillages violets. Vous mangerez de mes fraises. C'est moi qui les arrose. Et plus de madame, et plus de monsieur Jean, nous sommes en république, tout le monde se dit *tu*, n'est-ce pas, Marius? Le programme est changé. Si vous saviez, père, j'ai eu un chagrin: il y avait un rouge-gorge qui avait fait son nid dans un trou du mur et un horrible chat me l'a mangé. Mon pauvre joli petit rouge-gorge qui mettait sa tête à sa fenêtre et qui me regardait! J'en ai pleuré. J'aurais tué le chat! Mais maintenant personne ne pleure plus. Tout le monde rit, tout le monde est heureux. Vous allez venir avec nous. Comme le grand-père va être content! Vous aurez votre carré dans le jardin, vous le cultiverez, et nous verrons si vos fraises sont aussi belles que les miennes. Et puis, je ferai tout ce que vous voudrez, et puis, vous m'obéirez aussi un peu.'

Jean Valjean l'écoutait sans l'entendre; il se laissait bercer par le son de sa voix. Une de ces grosses larmes, qui sont les sombres perles de l'âme, germait lentement dans son œil. Il murmura:

-'La preuve que Dieu est bon, c'est que la voilà.'

-'Mon père!', dit Cosette.

Jean Valjean continua:

-'C'est bien vrai que ce serait charmant de vivre ensemble. Ils ont des oiseaux plein leurs arbres. Je me promènerais avec Cosette. Être avec des gens qui vivent, qui se disent bonjour, qui s'appellent dans le jardin, c'est doux. On se voit dès le matin. Nous cultiverions chacun un petit coin. Elle me ferait manger ses fraises, je lui ferais cueillir mes roses. Ce serait charmant. Seulement...'

Il s'interrompit, et dit doucement:

-'C'est dommage.'

La larme ne tomba pas, elle rentra; Jean Valjean la remplaça par un sourire.

Cosette prit les deux mains du vieillard dans les siennes.

-'Mon Dieu!', dit-elle, 'Vos mains sont encore plus froides. Est-ce que vous êtes malade? Est-ce que vous souffrez?'

-'Moi? non', répondit Jean Valjean, 'je suis très bien. Seulement...'

Il s'arrêta.

-'Seulement quoi?'

-'Je vais mourir tout à l'heure.'

Cosette et Marius frissonnèrent.

-'Mourir!', s'écria Marius.

-'Oui, mais ce n'est rien', dit Jean Valjean.

Il respira, sourit et reprit:

-'Cosette, tu me parlais, continue, parle encore, ton petit rouge-gorge est donc mort, parle, que j'entende ta voix!'

Marius pétrifié regardait le vieillard.

Cosette poussa un cri déchirant.

-'Père, mon père, vous vivrez. Vous allez vivre. Je veux que vous viviez, entendez-vous?'

Jean Valjean leva la tête vers elle avec adoration.

-'Oh oui, défends-moi de mourir. Qui sait? J'obéirai peut-être. J'étais en train de mourir quand vous êtes arrivés. Cela m'a arrêté, il m'a semblé que je renaissais.'

-'Vous êtes plein de force et de vie', s'écria Marius.' Est-ce que vous vous imaginez qu'on meurt comme cela? Vous avez eu du chagrin, vous n'en aurez plus. C'est moi qui vous demande pardon, et à genoux encore! Vous allez vivre, et vivre avec nous, et vivre longtemps. Nous vous reprenons. Nous sommes deux ici qui n'aurons désormais qu'une pensée: votre bonheur.'

-'Vous voyez bien', reprit Cosette, en larmes, 'que Marius dit que vous ne mourrez pas.'

Jean Valjean continuait de sourire.

-'Si vous me repreniez, monsieur Pontmercy, cela ne me changerait pas pour autant. Dieu a pensé comme vous et moi, et il ne change pas d'avis; il est utile que je m'en aille. La mort est un bon arrangement. Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Que vous soyez heureux, que monsieur Pontmercy ait Cosette, que la jeunesse épouse le matin, qu'il y ait autour de vous, mes enfants, des lilas et des rossignols, que votre vie soit une belle pelouse avec du soleil, que tous les enchantements du ciel vous remplissent l'âme, et maintenant, moi qui ne suis bon à rien, que je meure, il est sûr que tout cela est bien. Voyez-vous, soyons raisonnables, il n'y a plus rien de possible maintenant, je sens que c'est fini. Il y a une heure, j'ai eu un évanouissement. Et puis, cette nuit, j'ai bu tout ce pot à eau qui est là. Comme ton mari est bon, Cosette! Tu es mieux avec lui qu'avec moi.'

Un bruit se fit à la porte. C'était le médecin qui entrait.

-'Bonjour et adieu, docteur', dit Jean Valjean. 'Voici mes pauvres enfants.'

Marius s'approcha du médecin. Il lui adressa ce seul mot: 'Monsieur?...' Dans la manière de le prononcer, il y avait une question complète.

Le médecin répondit à la question par un regard expressif.

-'Parce que les choses déplaisent', dit Jean Valjean, 'ce n'est pas une raison pour être injuste envers Dieu.'

Il y eut un silence. Toutes les poitrines étaient oppressées.

Jean Valjean se tourna vers Cosette. Il se mit à la contempler comme s'il voulait en prendre pour l'éternité. À la profondeur d'ombre où il était déjà descendu, l'extase lui était encore possible en regardant Cosette. La réverbération de cette figure délicate illuminait son visage transparent. Le sépulcre peut avoir son éblouissement.

Le médecin lui tâta le pouls.

-'Ah, c'est vous qu'il lui fallait!', murmura-t-il en regardant Cosette et Marius.

Et, se penchant à l'oreille de Marius, il ajouta très bas:

-'Trop tard.'

Jean Valjean, presque sans cesser de regarder Cosette, considéra Marius et le médecin avec sérénité. On entendit sortir de sa bouche cette parole à peine articulée:

-'Ce n'est rien de mourir; c'est affreux de ne pas vivre.'

Tout à coup, il se leva. Ces retours de force sont quelquefois le signe même de l'agonie. Il marcha d'un pas ferme vers le mur, écarta Marius et le médecin qui voulaient l'aider, détacha le petit crucifix de cuivre, revint s'asseoir avec toute la liberté de mouvement de la pleine santé et dit, avec une voix forte, en le posant sur la table:

-'Voilà le grand martyr.'

Puis sa poitrine s'affaissa, sa tête eut une vacillation, comme si l'ivresse de la tombe le prenait; ses deux mains, posées sur ses genoux, se mirent à creuser de l'ongle l'étoffe de son pantalon.

Cosette lui soutenait les épaules et sanglotait; elle essayait de lui parler mais n'y parvenait pas. On distinguait, parmi les mots mêlés à cette salive lugubre qui accompagne

les larmes, des paroles comme celles-ci: 'Père, ne nous quittez pas. Est-il possible que nous ne vous retrouvions que pour vous perdre?'

On pourrait dire que l'agonie serpente. Elle va, vient, s'avance vers le sépulcre et se retourne vers la vie. Il y a du tâtonnement dans l'action de mourir.

Jean Valjean, après cette demi-syncope, se raffermit, secoua son front, comme pour en faire tomber les ténèbres, et redevint presque pleinement lucide. Il prit un pan de la manche de Cosette pour l'embrasser.

-'Il revient! Docteur, il revient!', cria Marius.

-'Vous êtes bons tous les deux', dit Jean Valjean. 'Je vais vous dire ce qui m'a fait de la peine. Ce qui m'a fait de la peine, monsieur Pontmercy, c'est que vous n'ayez pas voulu toucher à l'argent. Cet argent-là est bien à votre femme. Je vais vous expliquer, mes enfants, c'est même pour cela que je suis content de vous voir. Le jais noir vient d'Angleterre, le jais blanc vient de Norvège. Tout ceci est dans le papier que voilà, que vous lirez. Pour les bracelets, j'ai eu l'idée de remplacer les coulants en tôle soudée par des coulants en tôle rapprochée. C'est plus joli, plus solide et moins cher. Vous comprenez qu'on peut gagner beaucoup d'argent ainsi. La fortune de Cosette est donc bien à elle. Je vous donne ces détails-là pour que vous ayez l'esprit tranquille.'

La concierge était montée et regardait par la porte entre-baillée. Le médecin la congédia mais il ne put empêcher qu'avant de disparaître cette femme zélée ne criât au mourant:

-'Voulez-vous un prêtre?'

-'J'en ai un', répondit Jean Valjean.

Et, du doigt, il sembla désigner un point au-dessus de sa tête où l'on eût dit qu'il voyait quelqu'un.

Il est probable que l'évêque, en effet, assistait à cette agonie.

Cosette, doucement, lui glissa un oreiller sous les reins.

Jean Valjean reprit:

-'Monsieur Pontmercy, n'ayez pas de crainte, je vous en conjure. Les six cent mille francs sont bien à Cosette. J'aurais donc perdu ma vie si vous n'en jouissiez pas! Nous étions parvenus à faire très bien cette verroterie-là. Nous rivalisions avec ce qu'on appelle les bijoux de Berlin. Par exemple, on ne peut pas égaler le verre noir d'Allemagne. Une grosse, qui contient douze cents grains très bien taillés, ne coûte que trois francs.'

Quand un être qui nous est cher va mourir, on le regarde avec un regard qui se cramponne à lui et qui voudrait le retenir. Tous deux, muets d'angoisse, ne sachant que dire à la mort, désespérés et tremblants, étaient debout devant lui, Cosette donnant la main à Marius.

Jean Valjean déclinait. Il baissait; il se rapprochait de l'horizon sombre. Son souffle était devenu intermittent; un peu de râle l'entrecoupait. Il avait de la peine à déplacer son avant-bras, ses pieds avaient perdu tout mouvement, et, en même temps que la misère des membres et l'accablement du corps croissait, toute la majesté de l'âme montait et se déployait sur son front. La lumière du monde inconnu était déjà visible dans ses yeux.

Sa figure blêmissait et souriait. La vie n'était plus là, il y avait autre chose. Son souffle diminuait, son regard grandissait. C'était un cadavre auquel on sentait des ailes.

Il fit signe à Cosette d'approcher, puis à Marius; c'était évidemment la dernière minute de la dernière heure; il se mit à leur parler d'une voix si faible quelle semblait venir de loin.

-'Approche, approchez tous deux. Je vous aime bien. Oh, c'est bon de mourir comme cela! Toi aussi, tu m'aimes, ma Cosette. Je savais bien que tu avais toujours de l'amitié pour ton vieux bonhomme. Comme tu es gentille de m'avoir mis ce coussin sous les reins! Tu me pleureras un peu, n'est-ce pas? Pas trop. Je ne veux pas que tu aies de vrais chagrins. Il faudra vous amuser beaucoup, mes enfants. J'ai oublié de vous dire que sur les boucles sans ardillons on gagnait encore plus que sur tout le reste. La grosse, les douze douzaines, revenait à dix francs et se vendait soixante. C'était vraiment un bon commerce. Il ne faut donc pas s'étonner des six cent mille francs, monsieur Pontmercy. C'est de l'argent

honnête. Vous pouvez être riches tranquillement. Il faudra avoir une voiture, de temps en temps une loge aux théâtres, de belles toilettes de bal, ma Cosette, et puis donner de bons dîners à vos amis, être très heureux. J'écrivais tout à l'heure à Cosette. Elle trouvera ma lettre. C'est à elle que je lègue les deux chandeliers qui sont sur la cheminée. Ils sont en argent mais, pour moi, ils sont en or, ils sont en diamant; ils changent les chandelles qu'on y met, en cierges. Je ne sais pas si celui qui me les a donnés est content de moi, là-haut. J'ai fait ce que j'ai pu. Mes enfants, vous n'oublierez pas que je suis un pauvre, vous me ferez enterrer dans le premier coin de terre venu sous une pierre pour marquer l'endroit. C'est là ma volonté. Pas de nom sur la pierre. Si Cosette veut venir un peu, cela me fera plaisir. Vous aussi, monsieur Pontmercy. Il faut que je vous avoue que je ne vous ai pas toujours aimé; je vous en demande pardon. Maintenant, elle et vous, vous n'êtes qu'un pour moi. Je vous suis très reconnaissant. Je sens que vous rendez Cosette heureuse. Si vous saviez, monsieur Pontmercy, ses belles joues roses, c'était ma joie; quand je la voyais un peu pâle, j'étais triste. Il y a dans la commode un billet de cinq cents francs. Je n'y ai pas touché. C'est pour les pauvres. Cosette, vois-tu ta petite robe, là, sur le lit? La reconnais-tu? Il n'y a pourtant que dix ans de cela. Comme le temps passe! Nous avons été bien heureux. C'est fini. Mes enfants, ne pleurez pas, je ne vais pas très loin. Je vous verrai de là. Vous n'aurez qu'à regarder quand il fera nuit, vous me verrez sourire. Cosette, te rappelles-tu de Montfermeil? Tu étais dans le bois, tu avais très peur; te rappelles-tu quand j'ai pris l'anse du seau d'eau? C'était la première fois que je touchais ta pauvre petite main. Elle était si froide! Ah, vous aviez les mains rouges dans ce temps-là, mademoiselle, vous les avez bien blanches maintenant. Et la grande poupée! Te rappelles-tu? Tu l'avais appelée Catherine. Tu regrettais de ne pas l'avoir emmenée au couvent! Comme tu m'as fait rire des fois, mon doux ange! Quand il avait plu, tu mettais, sur les ruisseaux, des brins de paille, et tu les regardais aller. Un jour, je t'ai donné une raquette en osier et un volant avec des plumes jaunes, bleues, vertes. Tu l'as oublié, toi. Tu étais si espiègle toute petite! Tu jouais. Tu te mettais des cerises aux oreilles. Ce sont là des choses du passé. Les forêts où l'on a passé avec son enfant, les arbres où l'on s'est promené, les couvents où l'on s'est caché, les jeux, les bons rires de l'enfance, c'est de l'ombre. Je m'étais imaginé que tout cela m'appartenait. Voilà où était ma bêtise. Ces Thénardier ont été méchants. Il faut leur pardonner. Cosette, voici le moment venu de te dire le nom de ta mère. Elle s'appelait Fantine. Retiens ce nom-là: Fantine. Mets-toi à genoux toutes les fois que tu le prononceras. Elle a bien souffert. Elle t'a bien aimée. Elle a eu en malheur tout ce que tu as en bonheur. Ce sont les partages de Dieu. Il est là-haut, il nous voit tous, et il sait ce qu'il fait au milieu de ses grandes étoiles. Je vais donc m'en aller, mes enfants. Aimez-vous éternellement. Il n'y a guère autre chose que cela dans le monde: s'aimer. Vous penserez quelquefois au pauvre vieux qui est mort ici. Ô ma Cosette, ce n'est pas ma faute, va, si je ne t'ai pas vue tous ces temps-ci, cela me fendait le cœur. J'allais jusqu'au coin de ta rue, je devais faire un drôle d'effet aux gens qui me voyaient passer, j'étais comme fou; une fois, je suis même sorti sans chapeau. Mes enfants, voici que je ne vois plus très clair, j'avais encore des choses à dire, mais ça n'a pas d'importance. Pensez un peu à moi. Vous êtes des êtres bénis. Je ne sais pas ce que j'ai, je vois de la lumière. Approchez encore. Je meurs heureux. Donnez-moi vos chères têtes bien-aimées, que je mette mes mains dessus.'

Cosette et Marius se mirent à genoux, éperdus, étouffés de larmes, chacun sous une des mains de Jean Valjean. Ces mains augustes ne remuaient plus.

Il était renversé en arrière, la lueur des deux chandeliers l'éclairait; son visage blanc regardait le ciel; il laissait Cosette et Marius couvrir ses mains de baisers; il était mort.

La nuit était sans étoiles et profondément obscure. Sans doute, dans l'ombre, quelque ange immense était debout, les ailes déployées, attendant l'âme.

CHAPITRE VI: L'HERBE CACHE, LA PLUIE EFFACE.

Il y a, au cimetière du Père-Lachaise, près de la fosse commune, loin du quartier élégant de cette ville des sépulcres, loin de tous ces tombeaux de fantaisie qui étalent en présence de l'éternité les hideuses modes de la mort, dans un angle désert, le long d'un vieux mur, sous un grand if auquel grimpent les liserons, parmi les chiendents et les mousses, une pierre. Cette pierre n'est pas plus exempte que les autres des lèpres du temps, de la moisissure, du lichen et des fientes d'oiseaux. L'eau la verdit, l'air la noircit. Elle n'est voisine d'aucun sentier, et l'on n'aime pas aller de ce côté-là, parce que l'herbe est haute et qu'on a tout de suite les pieds mouillés. Quand il y a un peu de soleil, les lézards y viennent. Il y a, tout autour, un frémissement de folles avoines. Au printemps, les fauvettes chantent dans l'arbre.

Cette pierre est toute nue. On n'a songé en la taillant qu'au nécessaire de la tombe, et l'on n'a pris d'autre soin que de faire cette pierre assez longue et assez étroite pour couvrir un homme.

On n'y lit aucun nom.

Seulement, voilà de cela bien des années déjà, une main y a écrit, au crayon, ces quatre vers qui sont devenus peu à peu illisibles sous la pluie et la poussière et qui sont probablement effacés aujourd'hui:

Il dort. Quoique le sort fût pour lui bien étrange,
Il vivait. Il mourut quand il n'eut plus son ange,
La chose simplement d'elle-même arriva,
Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va.